



BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVENSIS

905746

905746

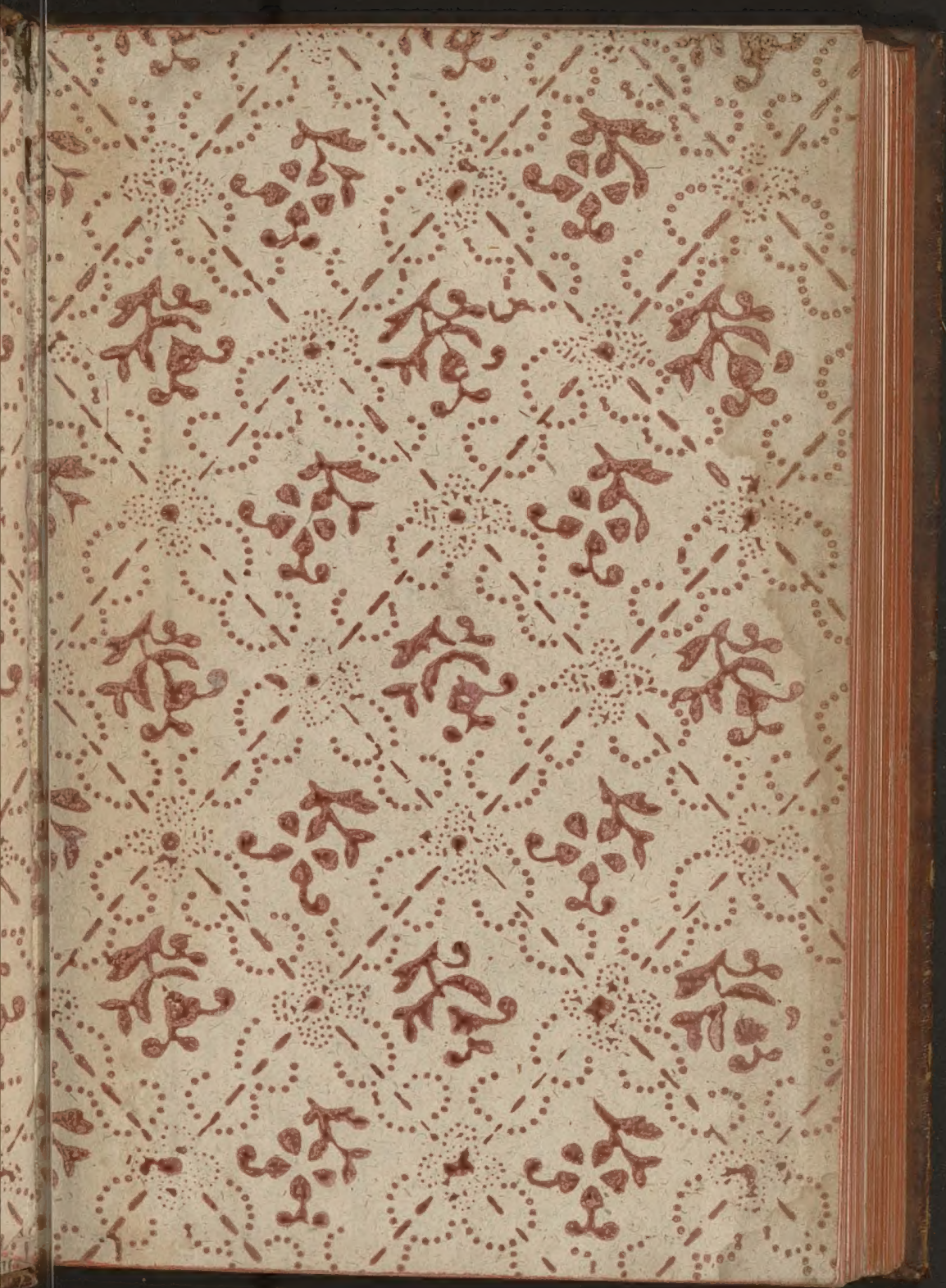
Mag. St. Dr.

II



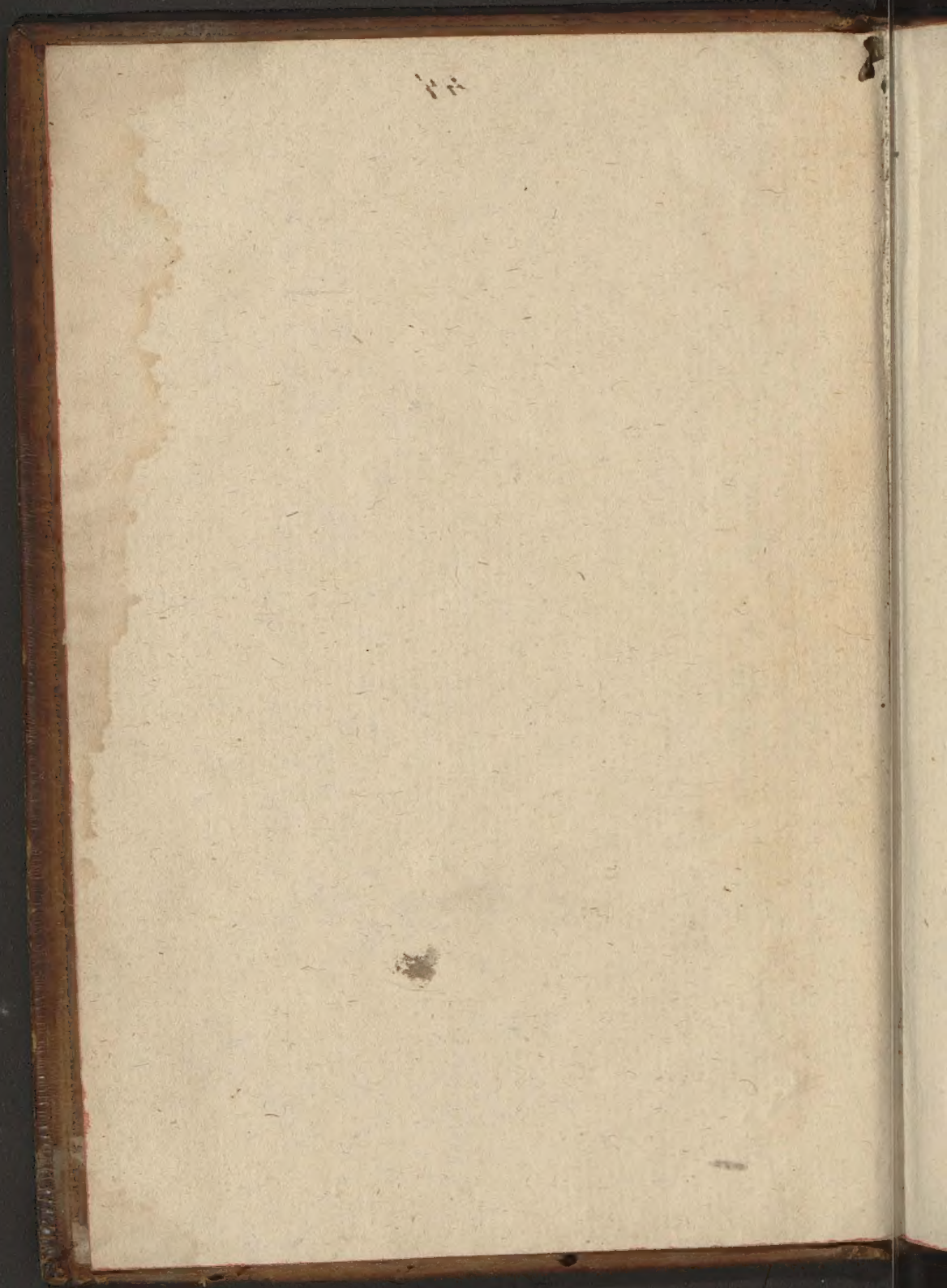
905746 II

Mag. St. Dr.

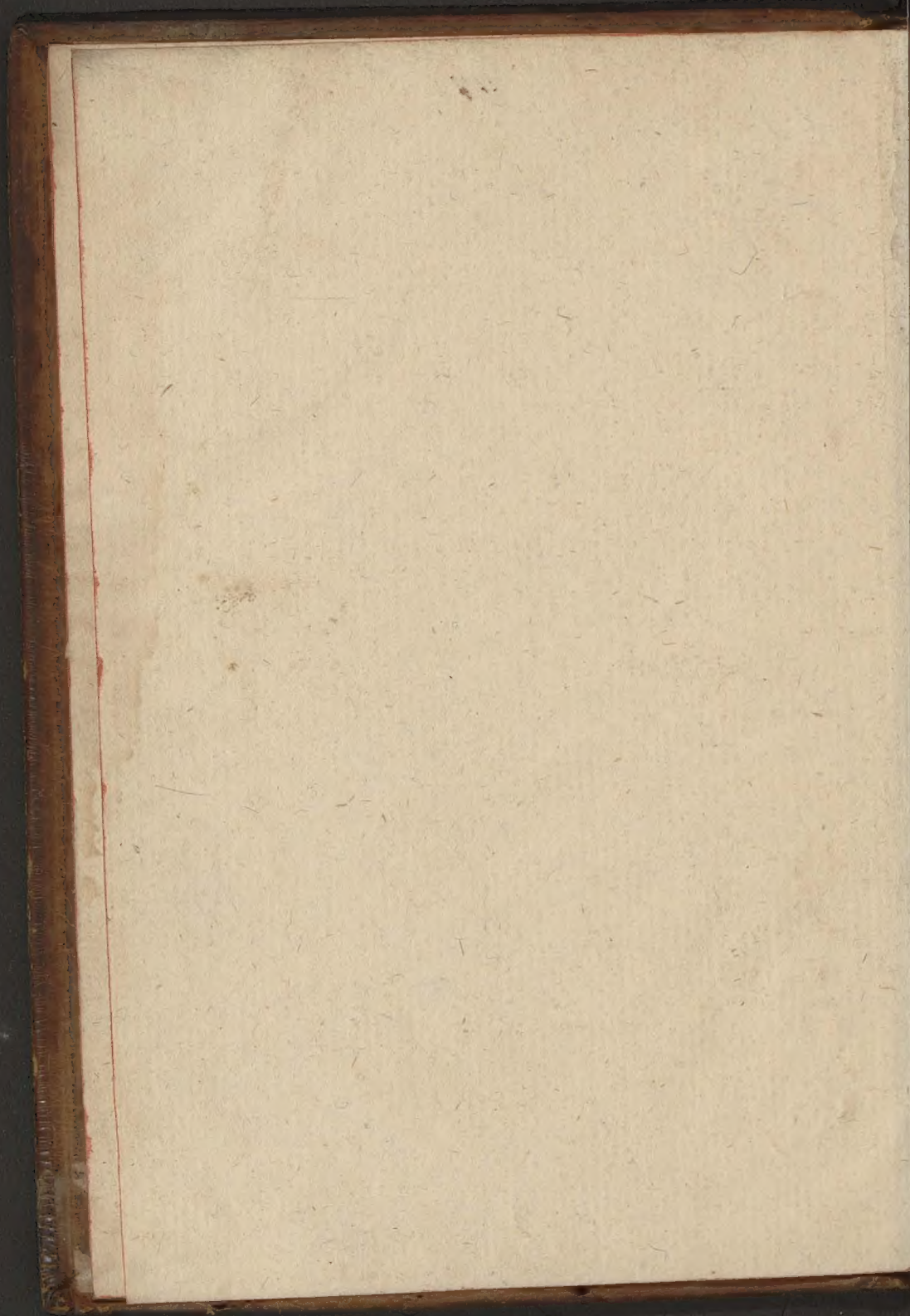


14659

Ms. 105.962 II



2. 44



L

H

Lo

W

A

C

L

C

L

C

L

C

L

C

L

C

L

C

L

C

L

C

L

C

L

C

L

C

L

C

L

C

L

C

L

C

DICTIONNAIRE UNIVERSEL, HISTORIQUE ET CRITIQUE DES MŒURS,

Loix, Usages & Coutumes Civiles, Militaires & Politiques ; & des Cérémonies & Pratiques Religieuses & Superstitieuses, tant anciennes que modernes, des Peuples des quatre Parties du Monde,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES :

CONTENANT

CE qu'il est important de connaître dans l'Histoire des Peuples ; leur Culte, leurs Dieux, leurs demi-Dieux & leurs Héros ; leurs Prêtres, leurs Sacrifices, leurs Superstitions, leurs Ordres Religieux, & généralement tout ce qui peut éclaircir les Dogmes & la croyance des Chinois, des Japonois, des Siamois, des Indiens, des Tartares, des Mexicains, des Péruviens, & des différens Peuples de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique :

Les principales Loix des Nations, les Tribunaux de Justice, leurs Droits & leurs Prérogatives, leurs Officiers Militaires & de Police ; & enfin tout ce qui peut donner des idées justes & exactes du génie & du caractère de chaque Peuple, &c. &c. &c.

TOME PREMIER.



A VARSOVIE,

Chez JEAN-AUGUSTE POSER, Libraire du Roi ;

Et à PARIS,

Chez J. P. COSTARD, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

DICIONNAIRE
UNIVERSIEL
HISTORIQUE ET CRITIQUE
DES MŒURS

BIBLIOTHECA
VNIV. CRACOV. ACCELL.
CRACOV. LENSIS

905746

II
-11

TOME PREMIER

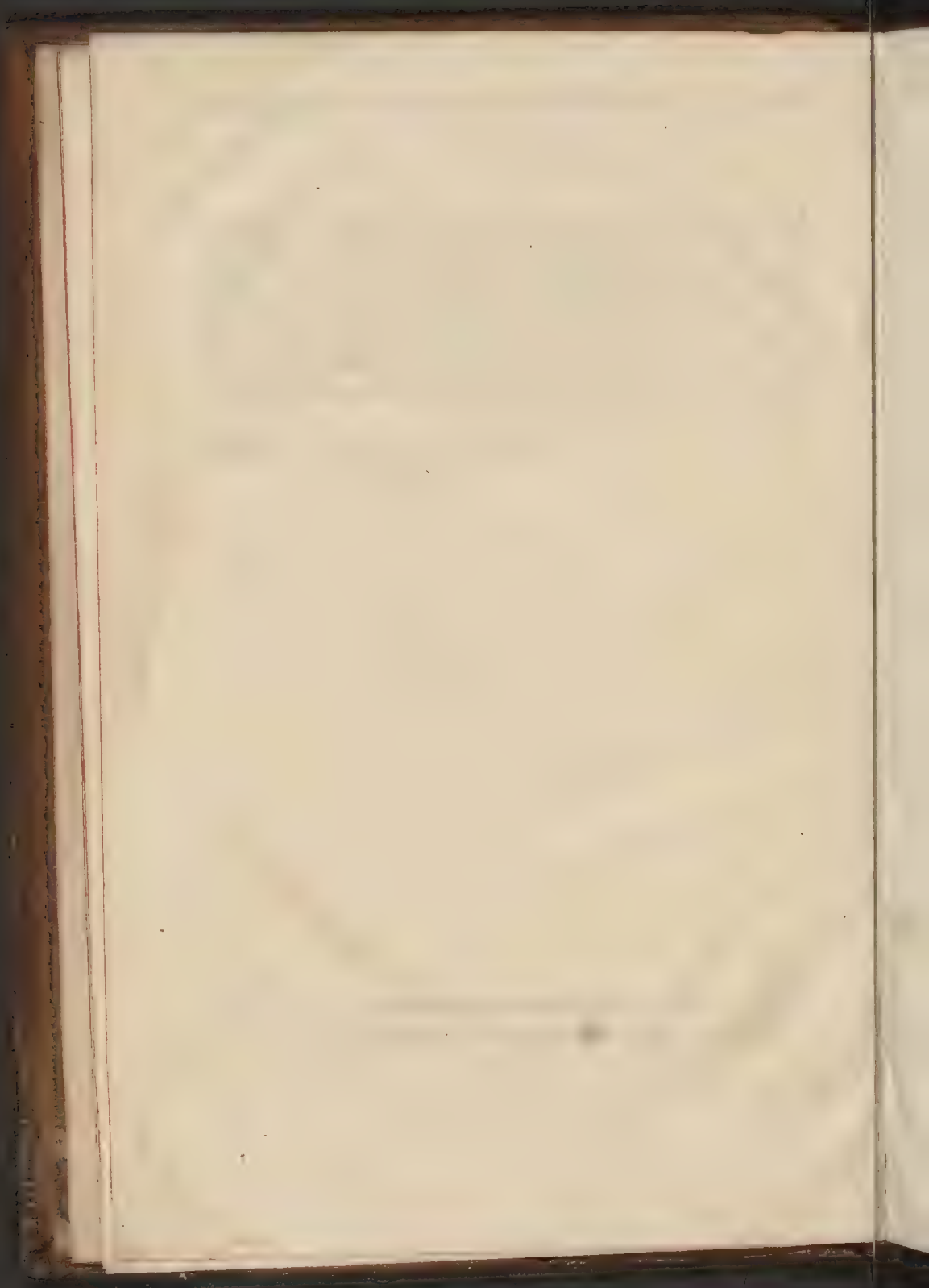
MARSOLIE

St. Dr. 2016 D. 252/16(202)

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit qui a pour titre : *Dictionnaire Historique des Mœurs, Usages & Coutumes Civiles, Militaires & Politiques ; des Cérémonies & Pratiques Religieuses & Superstitieuses, tant anciennes que modernes des Peuples des quatre parties du monde.* L'esprit & le cœur humain y sont retracés dans une infinité de tableaux, où ils paroissent avec tous leurs écarts & leurs excès, quand ils ne sont point dirigés & réglés par les lumières de la révélation divine : je n'y ai rien trouvé d'ailleurs qui doive en empêcher l'impression. A Paris ce 13 Janvier 1772.

GENET, Docteur de la Maison
& Société de Sorbonne.





P R É F A C E.

LES Critiques répètent sans cesse que la multiplicité des Dictionnaires ne produit d'autre effet que de favoriser la lâche indolence de ceux qui n'auraient jamais eu par eux-mêmes le courage d'aller puiser dans les sources la matière de leur instruction. En convenant de la vérité de cette assertion, nous ne craignons pas d'avancer que c'est toujours un fort grand avantage que la Société en général retire de la lecture de ces Livres.

Tout ce qui contribue à éclairer l'esprit, à éclaircir ses doutes, à inspirer le goût des connaissances humaines, à faire naître le desir de s'instruire n'est point à négliger, & les Dictionnaires doivent au moins produire cet effet. Mais leur utilité se borne-t-elle uniquement à faire disparaître la crasse de l'ignorance, à étendre simplement, comme on le leur reproche, les Sciences en superficie, & à diminuer par ce moyen dangereux le véritable savoir? Nous ne le croyons pas.

Tous les hommes doivent être instruits jusqu'à un certain point, mais tous n'ont ni les talens, ni les instans de loisir nécessaires pour atteindre à la sublimité des Sciences. Ils trouvent dans les Dictionnaires des ressources abondantes que les études les plus longues & les plus assidues ne pourraient pas leur procurer. Ce sont d'amples répertoires où chacun puise, selon ses forces, les notions qui lui conviennent. Les uns se bornent à y chercher la signification des mots qu'il est honteux de ne pas entendre. Les autres y rencontrent sans embar-

ras , l'explication simple des choses les plus importantes & les plus utiles , & les Sçavans ne dédaignent pas de les consulter pour ménager un temps qu'ils perdraient à feuilleter bien des Volumes. Les Dictionnaires sont donc d'une utilité reconnue : ils sont commodes, ils instruisent, & peuvent faire naître le goût des Sciences.

Cependant on ne garantit pas les abus qu'on peut faire de tous les Dictionnaires ; des hommes oisifs & superficiels peuvent puiser dans les Dictionnaires de Sciences , une certaine nomenclature , ou Catalogue de mots scientifiques pour s'en prévaloir dans le monde , & en faire un usage abusif : on sçait que cet abus n'est que trop fréquent ; mais ce n'est pas la faute des Dictionnaires ; c'est la faute des Petits Maîtres & de ceux qui les écoutent avec trop d'empressement : il est certain que , pour dogmatiser sur les Sciences , il ne suffit pas d'avoir lu un Dictionnaire : au reste cette réflexion sur un tel abus regarde moins les Dictionnaires d'Histoire & de Littérature que les Dictionnaires de Sciences Philosophiques dont on peut abuser pour se faire valoir dans les Cercles.

Celui que nous présentons aujourd'hui au Public , est le résultat d'immenses lectures , & les articles qui le composent ont été rassemblés avec tout le soin & toute la sagacité dont nous nous sommes trouvés capables. L'importance des matières qu'il renferme doit le faire recevoir favorablement.

La Religion Chrétienne , la seule vraie , la seule inspirée , la seule révélée , s'y montre dans tout son éclat , & les profondes ténèbres du Paganisme , & les monstrueux dogmes de l'hérésie qui l'assiègent de toutes parts , servent à rendre encore sa lumière plus brillante.

Le Lecteur attentif qui s'appliquera à rapprocher les traits de l'auguste Tableau du Christianisme , verra le divin Législateur des Chrétiens , commencer la construction de son édifice sacré , par détruire les erreurs qui tyrannisaient le monde , afin de rendre la Religion plus utile : il reconnaitra qu'il lui donne pour premier objet

la félicité de l'autre vie , qui doit faire notre bonheur dans celle-ci.

C'est sur les méprisables débris des Idoles des Payens , dont le culte absurde & superstitieux étoit l'impure source des désordres les plus révoltans , qu'il établit le Christianisme , qui adore en esprit & en vérité , un seul Dieu , juste Rémunérateur des vertus. Il révèle aux hommes une Morale pure & inconnue à toutes les autres Religions : il leur apprend à se haïr & à renoncer à leurs plus chères inclinations , à briser tous les ressorts multipliés de l'amour propre : à pardonner à leurs plus cruels ennemis , non par un orgueil mal-entendu , mais par amour pour l'humanité : à mettre la continence sous la garde de la pudeur : à allier la modestie avec les talens , & à réprimer le crime jusques dans la volonté même.

Tel est le Christianisme dont on trouvera les saintes Loix , la Morale sublime & les cérémonies détaillées dans les principaux articles de ce Dictionnaire. Il sera facile au Lecteur de la mettre en parallèle avec la révoltante Théologie des Idolâtres , dont les incestueuses divinités autorisaient , par leur exemple , les vices ; enhardissaient les crimes , & faisaient rougir la timide innocence : dont les Actes religieux étoient souillés par d'infâmes prostitutions & par les plus sales débauches , qui deshonnaient également & les dieux dont on célébrait les Fêtes , & les imbécilles Mortels qui tombaient aux genoux de ces Dieux qu'ils s'étoient forgés : dont les mystères & les cérémonies alarmaient la pudeur , dont les sacrifices abominables faisaient frémir la Nature , en répandant le sang des Victimes humaines , que l'ignorant & sanguinaire Fanatisme avait dévouées à la mort.

C'est au milieu des innombrables hérésies qui depuis la naissance du Christianisme jusqu'à nos jours , ont souillé cette Religion toute divine , qu'on la verra s'élever , comme un chêne robuste dont la force est supé-

rieure aux vains efforts des vents & des tempêtes, & étendre ses rameaux victorieux par toute la terre.

Cette partie de notre travail n'a pas été la moins pénible, par la nécessité de nous restreindre dans des bornes étroites, sans rien faire perdre au style de sa clarté, & au récit des détails nécessaires. Depuis Simon le Magicien jusqu'à Calvin, on trouvera dans nos recherches le précis exact de toutes les erreurs des Hérésiarques qui, pour la plupart, enfans dénaturés, ont troublé la paix de l'Eglise.

Nous devons indispensablement fouiller dans les antiques Archives de la Religion Judaïque, ce vieux Tronc qui, si l'on en croit l'Auteur des Lettres Persannes, a produit deux Branches, le Christianisme & le Mahométisme, qui ont couvert toute la Terre, ou plutôt, ajoutait-il, cette Mere de deux Filles qui l'ont accablée de mille playes, & qui toutefois se glorifie de leur avoir donné naissance: cette Religion, ses Dogmes, ses Cérémonies légales, ses Superstitions & ses Hérésies sont exposés avec clarté dans ce Dictionnaire: mais cet Auteur se trompe grossièrement dans cet endroit: les Religions Chrétienne & Mahométane ne sont point filles du Judaïsme; l'Imposteur Mahomet a puisé, il est vrai, quelques dogmes dans les Livres Saints de l'Ancien & du Nouveau Testament: mais il n'y a rien ajouté que des absurdités: une Religion qui puise dans le Christianisme après six siècles, ne peut en être appelée la Soeur, sans un grossier Anachronisme.

Le Mahométisme; impitoyablement armé du glaive, qui n'agit sur les hommes qu'avec cet esprit destructeur qui l'a fondé, & qui nourrit ses frénétiques Sectateurs dans une pernicieuse indifférence pour toutes choses, suite funeste d'un dessein rigide qui fait le point d'appui de cette Religion: le Musulmanisme y paraît à découvert, & l'on s'est appliqué à déchirer le voile dont les Disciples de Mahomet cherchent à envelopper leurs étranges rêveries.

P R E F A C E.

Les anciens Adorateurs du Feu, dont on ne sçait cependant rien d'authentique, mais qui, dit-on, semblaient aux Juifs, ne s'allient jamais qu'entr'eux, qui, esclaves soumis, coulent, à ce qu'on prétend, des jours paisibles dans un coin de l'Inde, au milieu de leurs Tyrans, & osent se vanter que leur Religion révélée à Abraham, leur a été transmise, pure & sans mélange, par leurs Mages; ce faible reste des Perses a fourni des Articles intéressans sous les titres de Parfis, Guébres, Gaures, Zoroastre & quelques autres.

Les Fables Egyptiennes, la Mythologie entière des Grecs & des Romains, celle des Gaulois & des Peuples du Nord, celle des Mexicains & des Péruviens, & les absurdes extravagances des Idolâtres qui ont habité les quatre Parties du Monde, ont été fondues dans cet Ouvrage, avec ce qu'on a pu rassembler des rêveries & des folles superstitions des Chinois, des Tartares, des Arabes, des Japonois, des Péguans & des Siamois.

Cette tâche achevée, il nous en restait une aussi considérable à remplir. Il fallait avec une brièveté convenable au genre de style que nous avons adopté, ne rien laisser ignorer au Lecteur des principales Loix, & des Mœurs & Usages des Peuples dont nous lui tracions les Dogmes & le Culte religieux : c'est ce que nous nous sommes efforcés de faire. Tout ce qui nous a paru frappant & le plus digne de remarque dans les Loix anciennes des Nations, & sur-tout dans celles des Grecs & des Romains, dont nous avons emprunté tant de choses, nous l'avons fait entrer dans cette Collection. Nous nous sommes particulièrement attaché à esquisser le Tableau de leur Gouvernement, de leurs Magistrats, de leur Police & de leur conduite dans la vie publique & privée, & nous n'avons rien négligé pour faire connaître à nos Contemporains l'étonnante différence qui se rencontre entre les usages simples, grossiers, mais ver-

tieux de nos Pères, & les mœurs polies qui caracté-
risent notre siècle.

Si nous pouvons ménager aux Gens de Lettres des
momens précieux qu'ils employeront à nous instruire, &
s'il nous est possible d'inspirer à la Jeunesse ce goût si
rare & si nécessaire pour les connaissances utiles, nous
aurons reçu le prix de notre travail.





D I C T I O N N A I R E
H I S T O R I Q U E
DES MŒURS, USAGES ET COUTUMES,
TANT ANCIENNES QUE MODERNES,
DES PEUPLES DES QUATRE PARTIES DU MONDE.

A

AB. Mot Hébreu qui signifie Pere: les Chaldéens & les Syriens en ont fait *Abba*, les Grecs & les Latins *Abbas*, & nous *Abbé*. En Langue Syriaque le mot *Abba* signifioit Pere naturel, & ensuite il a désigné la personne à qui on voueroit le même respect qu'à son Pere naturel. Les Docteurs Juifs prenaient ce titre par orgueil.

AB. C'est l'onzieme mois de l'Année Civile des Hébreux, & le cinquieme de leur Année Ecclésiastique, qui commence au mois de Nisan. Le

Tome I.

mot AB répond à la Lune de Juillet: il a trente jours; les Juifs jeûnent le premier jour de ce mois, à cause de la mort d'Aaron, & le neuvieme, parce qu'à pareil jour le Temple de Salomon fut brûlé par les Chaldéens, & qu'ensuite le second Temple, bâti depuis la captivité, fut brûlé par les Romains. Ils croient aussi que c'est dans ce même jour que les Envoyés qui avaient parcouru la Terre de Chanaan, revinrent au camp, & engagèrent le Peuple dans la révolte. Ils disent que c'est dans ce mois que

A

l'Empereur Adrien leur fit défense de demeurer dans la Judée, & de regarder même de loin Jérusalem, pour déplorer sa ruine. Le dix-huit de ce mois ils jeûnent, parce que la lampe qui était dans le Sanctuaire cette nuit se trouva éteinte, du tems d'Aschas.

Il est vrai que dans ce mois les deux Temples de Jérusalem ont été brûlés, & que la grande Synagogue des Juifs à Alexandrie a été dispersée : on peut remarquer que dans ce même mois ils ont autrefois été chassés de France, d'Angleterre & d'Espagne.

ABADIR ou **ABADDIR**. Ce mot, composé de deux termes Phéniciens, signifiait chez les Carthaginois, Pere magnifique : titre qu'ils donnaient à leurs Dieux du premier ordre.

ABADIR, est le nom que, suivant la Mythologie, on donne à une Pierre que Cybelle ou Ops, femme de Saturne, fit avaler dans des langes à son mari ; à la place de l'enfant dont elle étoit accouchée.

Les Anciens ont prétendu que cette Pierre étoit le Dieu Therme : d'autres s'efforcent de prouver que le mot *Abadir* étoit jadis synonyme à Dieu.

ABBAYE. L'origine des Abbayes ne remonte pas plus haut que le premier Concile Œcuménique de Nicée. De pieux Moines défrichèrent des terres incultes, dans la seule intention de soulager les pauvres ; le Ciel bénit leurs travaux, & ces déserts arides furent bientôt changés en plaines riannes & fertiles. Avec le tems ces solitudes devinrent de riches Mo-

naisteres ; & bientôt d'opulentes Abbayes, dont les Supérieurs, sous la première & la seconde Race de nos Rois, prirent le titre d'Abbés, & furent invités aux assemblées du champ de Mars. Entre les Vassaux l'Abbé de S. Denis avait un Chambellan, un Maréchal & un Bouteillier, dont les Offices ont été réunis au Domaine de l'Abbaye. Cîteaux & les autres riches Abbayes de Bernardins doivent leur naissance à l'enthousiasme aveugle des Croisés, & au zèle du dévot S. Bernard. Les Abbayes en règle sont électives, comme celles de Cluny & de Cîteaux. Le Roi nomme aux Abbayes en Commende. Les Abbayes sécularisées sont celles qui ont été converties en Collégiales de Chanoines. Toutes les Abbayes de filles sont électives, quoique les Abbeses soient nommées par le Roi. Les Bulles de Rome portent toujours qu'elles ont été élues par leur Communauté, parce qu'elles n'ont pas été comprises dans le Concordat entre le Pape Leon X & François I. On compte en France deux cens vingt-cinq Abbayes d'hommes en Commende à la nomination du Roi, quinze Abbayes Chefs-d'Ordres ou de Congrégations, dont une de filles, (Fontevault) cent quinze Abbayes Régulières d'hommes, & deux cens cinquante-trois Abbayes Régulières de filles.

ABBÉ. Dans les commencemens de la Monarchie Française, les Ducs & les Comtes s'appelaient *Abbés*, & les Duchés & les Comtés, *Abbayes*. Plusieurs Seigneurs prenaient ce nom, & il y a des Rois de France

A B

qualifiés du titre d'*Abbé*. Philippe I & Louis VII prirent le nom d'*Abbés* du Monastere de Saint-Agnan. Le nom d'*Abbé* tire son origine d'un mot Hébreu, qui signifie Pere. Les Docteurs Juifs l'affectaient. Les premiers Supérieurs des Monasteres se firent appeller *Abbés*, ou Archimandrites. Ainsi chez les Moines le nom d'*Abbé* est aussi ancien que leur institut. Quelques *Abbés*, surtout en Occident, prirent de bonne heure le titre de Seigneur, & les marques de l'Episcopat, comme la Mitre : delà l'origine de plusieurs nouvelles especes d'*Abbés*; sçavoir, les *Abbés* mitrés, croffés & non croffés, les *Abbés* œcuméniques, les *Abbés* Cardinaux. Les *Abbés* mitrés ont le privilège de porter la Mitre, & une autorité pleinement épiscopale dans leurs territoires. En Angleterre on les nommait *Abbés* souverains, & ils étaient Lords du Parlement. Les *Abbés* croffés sont ceux qui ont le droit de porter la Croffe ou le Bâton pastoral. Les Grecs ont leurs *Abbés* œcuméniques. L'*Abbé* de Cluny prend le titre d'*Abbas Abbatum*, *Abbé* des *Abbés*, & le Pape Calixte lui donna celui d'*Abbé* Cardinal. Les *Abbés* Réguliers sont de véritables Moines & font des vœux. Les *Abbés* Commandataires sont des Séculiers qui ont été tonsurés. On établit un *Abbé* par la bénédiction. Autrefois cette cérémonie consistait à revêtir l'*Abbé* de l'habit appelé *cuculâ*, *coulle*: en lui mettant le Bâton pastoral dans la main, & les fouliers appellés *pédales* (sandales) à ses pieds. Quelques Magistrats laïques ont porté le nom d'*Abbé*. A Gênes un Ma-

A B

gistrat s'appelle l'*Abbé* du Peuple.

ABBUTO. Nom que les Japonnois donnent à une de leurs Divinités, qu'ils invoquent principalement dans les plus dangereuses maladies, & surtout dans les voyages qu'ils font sur mer.

ABDAL. Ce mot signifie un homme transporté de l'amour de Dieu & qui fait des choses extraordinaires. Les Persans l'appellent *Divahêh Khoda*, de même que les Latins disaient de leurs Prophetes & des Sybilles *furens deo*. Il y a beaucoup de ces Enthousiastes parmi les Musulmans, & encore plus chez les Indiens : ils ne manquent pas d'être regardés comme des Saints, par la populace.

ABDEST. Mot qui, dans la Langue Persanne signifie proprement l'eau dont on se sert pour laver les mains ; mais les Persans & les Turcs le prennent pour leur purification légale. Avant Mahomet cette cérémonie était pratiquée par les descendants d'Ismaël. L'Abdest doit se faire avant d'entree dans la Mosquée, avant la priere, & pour se préparer à la lecture de l'Alcoran. Les Persans passent la main mouillée deux fois sur leur tête depuis le col jusqu'au front, & ensuite sur les pieds jusqu'aux chevilles ; mais les Turcs versent de l'eau sur leur tête & se lavent les pieds trois fois. Si cependant ils se sont lavé le matin, ils se contentent de passer leur main mouillée par-dessus leur chaussure. Pour remplir exactement ce qui est prescrit par l'Alcoran, on doit se laver d'abord les mains & les bras, ensuite le front, le haut de la tête, les oreilles, après les avoir nettoyyées soi-

gneusement, le visage, les dents, le dessous du nez & les pieds. Les Commentateurs de l'Alcoran ont scrupuleusement marqué la quantité d'eau nécessaire pour l'Abdest. Il faut une pinte d'eau pour se laver par devant & par derrière, une pinte pour le visage & les mains, & autant pour les pieds. En hiver on peut s'acquitter de ce devoir en désignant par un signe extérieur les endroits qui doivent être lavés. Dans les tems d'incommodités les femmes peuvent s'en exempter. (*Voyez ABLUTION.*)

ABÉCÉDAIRES. Dans le commencement du seizième siècle, il parut quelques Hérétiques, qui faisaient profession de croire que pour être sauvé il fallait ignorer jusqu'à son A. B. C. Storck, disciple de Luther, prétendait que sans le secours des Livres & des Sciences; tout Fidele pouvait entendre le vrai sens de l'Ecriture aussi bien que le Docteur le plus consommé. « Dieu, » disait-il, donne l'intelligence à ce- » lui qui la lui demande, & l'étude » ne peut que distraire le Chrétien » & le rendre sourd à la voix de son » Créateur. »

ABÉLIENS. Nom de quelques Hérétiques qui parurent en Afrique sous le regne d'Arcadius. Comme ils croyaient qu'Abel étoit mort sans laisser de postérité, ils se mariaient, mais ils s'abstenaient de leurs femmes & n'avaient aucun commerce charnel avec elles. On dit que les Epoux qui embrassaient cette Secte, s'engageant à ne point procréer d'enfants, adoptaient un garçon & une fille, auxquels ils laissaient leurs biens, sous la condition expresse qu'ils contracteraient les mêmes engagements

qu'eux. Il n'est cependant pas bien certain qu'Abel n'ait jamais connu sa femme: plusieurs Auteurs prétendent qu'il eut des enfans, & que l'appréhension qu'ils ne tiraient vengeance du meurtre de leur pere, fut la principale cause de la crainte de Caïn.

ABELLION. Ancienne Divinité des Gaulois, sur laquelle on n'a que très-peu de renseignemens, & qui n'est guère connue que par quelques inscriptions trouvées dans l'Aquitaine. Vossius veut que cet Abellion des Gaulois soit l'Apollon des Grecs & des Romains, & même, en remontant plus haut, le Bélus des Crétois: il fournit libéralement ses conjectures, mais il ne les appuie sur aucune preuve satisfaisante.

ABÉONE. C'étoit à cette fausse Divinité qu'ils s'adressaient les anciens Romains, lorsqu'ils allaient entreprendre quelque voyage.

ABJURATION. En Angleterre, par le serment d'abjuration, on s'oblige à ne reconnaître aucune autorité royale dans la personne appelée le *Prétendant*, & de ne lui rendre jamais l'obéissance que doit un Sujet à son Prince. Depuis le tems d'Edouard le Confesseur jusqu'à la Réformation, les Anglois avaient tant de dévotion pour les Eglises, que si un homme coupable de félonie se réfugiait dans une Eglise ou dans un Cimetière, c'étoit un asyle dont il ne pouvait être tiré pour lui faire son procès: mais en confessant son crime à la Justice, ou au *Coroner*, & en abjurant le Royaume, il étoit mis en liberté. Après cette Abjuration, on lui donnoit une croix qu'il devoit porter tout le long des

grands chemins, jusqu'à ce qu'il fût hors des limites du Royaume. On la nommait la Bannière de Mere Eglise. Dans la suite des tems l'Abjuration se réduisit à pouvoir vivre & mourir dans le Sanctuaire; après avoir abjuré sa liberté: enfin Jacques abolit les asyles, & par conséquent l'Abjuration.

ABLUTION. Sorte de purification pratiquée par les Romains avant d'aller au sacrifice. Pour l'observation de cette cérémonie religieuse, il y avoit des vases de marbre remplis d'eau, à l'entrée des Temples, où on se lavait les mains, les pieds, la tête, & quelquefois tout le corps.

Devant le Temple de Salomon, on voyait la mer d'airain, où les Prêtres se lavaient avant d'offrir le sacrifice, après avoir sanctifié l'eau, en y jettant un peu des cendres de la victime immolée.

Dans l'Eglise Romaine le mot *Ablution* signifie ce peu de vin & d'eau que l'on donnoit autrefois aux Communians après l'Hostie; pour aider à la consommer plus facilement.

ABLUTION. Les Mahométans ont aussi des cuves remplies d'eau à l'entrée de leurs Mosquées, pour les Ablutions. Ils en distinguent de trois sortes: la première, appelée *Goul*, n'est qu'une immersion. La seconde, nommé *Wodou*, est proprement le lavement des pieds & des mains. On donne le nom de *terreuse*, ou *sabloneuse* à la troisième, parce qu'avec l'eau on emploie le sable ou la terre. Il y a, suivant la *Sonna*, des conditions requises pour ces trois Ablutions.

A l'égard de la première, il faut

la pratiquer dans l'intention de se rendre agréable à Dieu, & nettoyer son corps de toutes les ordures en faisant passer l'eau sur tout le poil & sur toute la peau. Six raisons obligent à cette purification: les embrasemens illicites & criminels par le desir seul, les suites involontaires d'un commerce impur, & la mort. Ces trois premières sont communes aux deux sexes. Les trois autres ne regardent que les femmes: les pertes périodiques, les pertes de sang dans l'accouchement, & l'accouchement même. Cette Ablution doit au moins être répétée trois fois chaque semaine.

Six choses sont à observer dans la seconde Ablution, comme d'avoir intention de plaire à Dieu, de se laver le visage, les mains & les bras jusqu'au coude, de se nettoyer certaines parties de la tête & les pieds jusqu'au talon, &c.

La troisième Ablution a des règles encore plus minutieuses. Elle doit être précédée de la formule, au nom du grand Dieu, &c. Il est nécessaire de se laver la paume de la main avant que les cruches soient vidées dans la cuve: se nettoyer ensuite le visage; attirer l'eau par les narines, écarter la barbe & les doigts des pieds pour les frotter mieux, laver les oreilles l'une après l'autre, & la main droite avant la gauche. On répète ces actes de purification jusqu'à trois fois. Cinq choses rendent le *Wodou* nécessaire. 1°. L'issue de quelqu'excrément que ce soit (*semine excepto*) par les voies naturelles. 2°. Un long sommeil où l'on a pu contracter quelque impureté involontaire. 3°. L'excès du vin, ou l'aliénation de l'esprit.

4°. L'attouchement d'une femme impure, sans aucun voile entre deux.

5°. Lorsqu'on a porté les mains sur quelques parties que la pudeur ne permet pas de nommer.

L'Ablution sabloneuse ne se pratique que lorsqu'on manque d'eau, ou pour un malade qui ne pourroit la souffrir. Toutes sortes de terres, & les minéraux même, peuvent servir aux Ablutions sabloneuses. Les eaux de mer, de rivière, de fontaine, de grêle, de neige, servent aux Ablutions d'eau.

ABOMINATIONS. Les Hébreux devaient immoler dans les déserts les Abominations des Egyptiens, c'est-à-dire leurs animaux sacrés, les bœufs, les boucs, les agneaux & les brebis, dont ces Peuples regardaient les sacrifices comme des Abominations.

ABONDANCE. Les Payens en firent une Divinité: ils la représentaient sous les traits d'une femme de bonne mine, couronnée de guirlandes de fleurs, versant, d'une corne qu'elle tenait dans la main droite, toutes sortes de fruits, & répandant de la main gauche des grains qui se détachent pêle mêle d'une faisceau d'épis.

ABONDANCE. (Corne d') La Fable nous dit que Jupiter fut nourri par la Chevre Amalthée; & qu'en reconnaissance de ce service, il la plaça dans le Ciel avec ses deux Chevreaux, & donna une de ses cornes aux Nymphes qui avaient eu soin de son enfance, avec la vertu de produire tout ce qu'elles désireraient: c'est ce qu'on appelle la Corne d'Abondance. On rapporte qu'Acheloüs combattant contre Hercule pour

la possession de la belle Déjanire, ce Roi d'une partie de l'Etolie, prêt de succomber sous les efforts de son rival, se changea d'abord en serpent, puis en taureau, & enfin en homme, ayant une tête de bœuf; mais toutes ces métamorphoses n'empêcherent pas le fils d'Alcmene de le terrasser & de lui arracher une de ses cornes. Acheloüs envoya à son Vainqueur la Corne d'Abondance qu'il avoit en son pouvoir, pour obtenir la restitution de la sienne.

ABOUL HASSAN. C'est le nom d'un Sultan d'Alep, de Damas, d'une grande partie de la Syrie, de l'Arménie & de la Cilicie, qui fit long-tems la guerre aux Grecs, & remporta sur eux de grandes victoires. Ce Sultan, qui regardait comme saintes toutes les guerres qu'il entreprenait, pour étendre la Religion Musulmane, fit ramasser soigneusement toute la poussière qui s'était attachée sur ses habits, pendant ses religieuses expéditions militaires, en fit former une masse, en forme de brique, qu'il ordonna de placer sous sa tête lorsqu'il serait couché dans le tombeau. Cette action superstitieuse a été pratiquée par plusieurs de ses successeurs, qui se sont toujours fait un grand mérite des guerres qu'ils entreprenaient contre les Chrétiens, comme une chose qui leur était expressément recommandée par l'Alcoran.

ABRACADABRA. Mot magique qui, répété dans une certaine forme, est supposé avoir la vertu de guérir les fièvres & de prévenir d'autres maladies. Il est inutile d'avertir que c'est une chimère.

ABRACALAN. On croit que

c'est le nom d'une ancienne Divinité des Syriens : ce qu'il y a de certain , c'est que les Hébreux , toujours portés à la superstition , accordaient à ce nom certaines propriétés.

ABRAHAM. Les Arabes appellent ce saint Patriarche Ebrahim ; les Persans & les Turcs le nomment Ibrahim. Ces Peuples racontent une singulière histoire touchant sa naissance. Nembrod , disent-ils , a été le premier Roi , après le Déluge : la Capitale de ses Etats était Babylone. Ce Prince vit en songe une étoile dont la lumière effaçait celle du Soleil ; aussi-tôt il consulte ses Devins , qui lui répondent que bientôt il naîtrait un enfant dans la ville , duquel il aurait tout à craindre. Nembrod effrayé ordonne que les femmes soient séparées de leurs maris , & il établit des Officiers de dix maisons en dix maisons pour les empêcher de se voir. Malgré cette précaution , Azar , gendre du Roi , couche une nuit avec sa femme Adna , & dès le lendemain les Devins , qui observoient tous les momens , disent à Nembrod que le terrible enfant a été conçu dans la même nuit , ce qui obligea le Prince à faire garder à vue les femmes enceintes , & à ordonner qu'on fit mourir les mâles dont elles accoucheraient. Adna ne fut point soupçonnée , & elle fut accoucher dans une grotte , dont elle ferma l'entrée , & dit à son mari , en revenant , que son enfant étoit mort en naissant. Cependant Adna allait furtivement visiter son fils , pour lui donner à teter ; mais elle le trouvoit toujours suçant ses doigts , dont l'un lui fournissoit du lait & l'autre du miel. Elle remarqua aussi

qu'il croissoit autant en un jour qu'un autre enfant en un mois. Enfin , au bout de quinze lunes il paroissoit un jeune homme de quinze ans. Elle fit part de ces miracles à son mari , qui voulut voir son fils , & se détermina à le placer auprès de Nembrod. Adna fut prendre son fils sur le soir , & le fit passer par une prairie où païssoient des vaches , des chevaux , des chameaux & des moutons. Abraham , qui sortoit pour la première fois de sa grotte , demanda à sa mère qui avoit produit toutes ces espèces d'animaux ? « Il n'y a rien dans ce monde , dit-elle , qui n'ait son Créateur , & qui ne soit sous sa dépendance. Mais , reprit Abraham , qui est donc celui qui m'a mis au monde , & de qui est-ce que je dépends ? C'est de moi , répliqua la mère ? Qui est notre Seigneur , ajouta Abraham ? C'est , dit aussi-tôt Adna , Azar votre pere. Mais , demanda le jeune homme , qui est le pere d'Azar ? » Enfin il poussa si loin ses interrogations , qu'Adna fut obligée de lui imposer silence. Adna en chemin vit l'étoile de Vénus , & il se dit à lui-même : voilà , sans doute , le Dieu du monde ; mais remarquant que cette étoile disparoissoit , il dit : ce n'est pas-là le Maître de l'Univers , car il ne peut être sujet à ce changement. Il considéra alors la Lune dans son plein , & dit : voici sûrement le Créateur de toutes choses , & par conséquent mon Maître ; mais il changea d'idée au lever du Soleil , en voyant près de Babylone plusieurs Chaldéens qui adoraient cet astre ; mais bientôt il le vit décliner , & jugea qu'il s'étoit encore trompé.

Lorsque son pere le présenta à Nembrod, Abraham demanda quel était celui qui paraissait au-dessus de tous les autres, Azar lui répondit que c'était le Seigneur de tous ceux qui l'environnaient, & que ces gens-là le reconnaissaient pour leur Dieu. « Il » n'est pas possible, repartit Abraham, » cette créature est plus laide que » celles qui l'entourent : Dieu a des » perfections au-dessus de ses créations ; vous vous trompez. » C'est dans cette occasion qu'Abraham commença à défabuier son pere de l'idolâtrie, & à lui prêcher l'unité de Dieu, qui lui avoit été révélée. Ceci éleva des disputes à la Cour, qui passerent aux oreilles de Nembrod, & ce Prince superbe fit jeter Abraham dans une fournaise ardente, mais il sortit miraculeusement sain & sauf.

Telle est la fable dont les Musulmans ornent la naissance d'Abraham.

ABSOLUTION. C'est l'acte juridique par lequel, en vertu du pouvoir qu'il a reçu de Jésus-Christ, le Prêtre remet les péchés aux Pénitens, après avoir entendu leur confession. Les Catholiques regardent l'Absolution comme une partie du Sacrement de Pénitence. La forme essentielle de ce Sacrement réside dans ces paroles de l'Absolution : *Je vous absous de vos péchés : Ego te absolvo ab omnibus peccatis tuis.* Cette formule est absolue dans l'Eglise Romaine, & déprécatoire dans l'Eglise Grecque. Les Protestans prétendent qu'elle est déclaratoire, & qu'elle n'influe en rien dans la rémission des péchés ; d'où ils concluent que le Prêtre, en donnant l'Absolution, ne fait autre chose que

déclarer au Pénitent que Dieu lui a remis ses péchés, & non qu'il les lui remet lui-même, en vertu du pouvoir qu'il en a reçu de Jésus-Christ : Doctrine contraire à celle de Jésus Christ, qui dit en S. Jean ch. xx. vers. 23. *Ceux dont vous aurez remis les péchés, leurs péchés leur seront remis.*

ABSOLUTION pour cause d'hérésie. Lorsqu'une tête couronnée a encouru l'excommunication, & que le Pape doit prononcer une Absolution solennelle, on dresse devant la porte de la Basilique de S. Pierre un trône richement orné ; le Saint Pere s'y fait porter, ayant la verge ou la baguette en main. Un Maître des Cérémonies apporte douze verges qu'il distribue à douze Cardinaux. Les Ambassadeurs du Prince excommunié se présentent avec humilité devant cette redoutable Assemblée : un d'eux demande l'Absolution pour son Maître, & jure sur les Saints Evangiles qu'il observera les engagements qu'ils vont prendre pour lui, suivant le pouvoir qu'il en a reçu, conjointement avec ses Collegues. On dresse un Acte solennel qui constate cette promesse ; l'Absolution suit, on chante le *Miserere*, & le Pape & les douze Cardinaux-Prêtres observent de donner un petit coup de verges sur les épaules des Ministres, au commencement de chaque verset du Pseaume. C'est à peu près de cette manière que le Pape Clément VIII donna l'Absolution à Henri IV, Roi de France. D'Ossat & du Perron, qui furent dans la suite Cardinaux, reçurent les coups de baguette que leur bon Maître aurait reçu s'il eût comparu

en personne. Le Souverain Pontife imposa au Roi de dire tous les jours le Chapelet, le Mercredi les Litanies, le Samedi le Rosaire, de garder les jeûnes & les autres Commandemens de l'Eglise, & de fonder un Monastere dans chacune des Provinces de son Royaume. Il fallut réitérer en France ces formalités. Henrit IV. se rendit devant le grand Portail de l'Eglise de S. Denis, & y trouva l'Archevêque de Bourges, qui devait faire la cérémonie de l'Absolution. Le Prélat lui demanda *qui il était? Je suis le Roi*, répondit le Prince. *Que demandez-vous*, reprit l'Archevêque. *Je vous demande*, dit le Roi, *d'être reçu au giron de l'Eglise Catholique. Le voulez-vous*, continua l'Archevêque? *Oui*, repartit le Roi, *je le veux & le désire*. Alors il se mit à genoux & fit sa confession de foi. La formule de cette profession fut remise au Prélat qui donnait l'Absolution. Le Prélat lui présenta son anneau à baiser, lui donna la bénédiction, & prononça l'Absolution des Censures encourues pour l'hérésie qu'il avoit professée & défendue.

Lorsqu'on réconcilie à l'Eglise un Hérétique, un Infidèle, ou un Apostat, celui qui fait la cérémonie de la réconciliation lui demande quel est le sujet qui l'amène, en lui disant: « Reçois le signe de la Croix de » Christ & du Christianisme, que » tu avais porté ci-devant, & que » l'erreur, dont tu as été déçu, t'a » fait perdre malheureusement. » Il le conduit à l'autel, l'interroge sur les articles de la foi chrétienne, & reçoit son abjuration solennelle.

Dans les premiers siècles, le cérémonial de l'Absolution étoit plus rigoureux. Dans les cas importants, le Pénitent se présentait nud devant le portique de S. Pierre, & douze Prêtres lui donnoient des coups de verges.

ABSOLUTION. C'est un jugement qui déclare innocent un homme accusé de quelque crime que ce soit.

Chez les Romains, lorsqu'un procès étoit instruit de part & d'autre, on distribuait trois boules à chaque Juge; l'une marquée de la lettre A, pour l'absolution; l'autre, de la lettre C, pour la condamnation, & la troisième, des lettres N L, *non liquet*, qui voulaient dire, la chose n'est pas claire, pour demander le délai de la sentence. On comptait alors les boules, & l'arrêt étoit prononcé en conséquence de la quantité des boules qui présentaient la même lettre. Si les voix étoient également partagées pour l'absolution que pour la condamnation, l'accusé étoit absous.

Chez les Athéniens, les Juges criminels, appelés *Hellastes*, s'assembloient au nombre de mille, & souvent de quinze cents. Deux urnes, l'une de cuivre, l'autre de bois, renfermées dans un tissu d'osier, chacune avec une ouverture particulière; servaient à recevoir les suffrages, qui étoient jetés dans l'urne de cuivre pour l'absolution, & dans l'urne de bois pour la condamnation. Avant le jugement, on distribuait à chaque Magistrat deux pièces de cuivre, l'une entière, & l'autre percée; la première pour absoudre, l'autre pour condamner. La pluralité des pièces dictait le jugement.

ABSOUTE. Dans la primitive Eglise on donnait l'Absolution aux Pénitens vers le tems de la Semaine-Sainte : le Jeudi de cette Semaine l'Eglise Romaine pratique cette cérémonie , & c'est ce qu'on appelle l'Absoute, & la raison pourquoi on appelle ce jour le Jeudi absolu. Autrefois à Milan & en Espagne cette Absolution se donnait le Vendredi-Saint ; en Orient c'était souvent la veille de Pâques.

ABSTÉME. On appelle Abstemmes les personnes qui par répugnance pour le vin s'abstiennent d'en boire.

Les Théologiens Protestans ont long-tems disputé entr'eux pour sçavoir si l'on devait laisser communier les Abstemmes sous les especes du pain seulement : les Calvinistes accorderent que cela se pouvoit, pourvu que les Communians touchassent seulement la coupe du bout des levres : les Luthériens traitèrent cette tolérance de mutilation sacrilège du Sacrement ; & de cette variation, le célèbre Evêque de Meaux, pour justifier le retranchement de la coupe, tira une conséquence que la Communion sous les deux especes n'est pas de précepte divin, puisqu'il y a des cas où l'on en peut dispenser.

ABSTINENS. Hérétiques qui infesterent les Gaules & l'Espagne vers la fin du troisieme siecle de l'Eglise. Ils détestaient le mariage, blâmaient l'usage des viandes, & prétendaient que le Saint-Esprit étoit une créature.

ABSTINENCE. Toutes les Nations, toutes les Sectes ont eu leurs jours d'abstinence, & toutes se sont abstenues de quelque genre de nourriture, soit par principes de Religion

ou par superstition. Plusieurs Auteurs se sont cru autorisés à soutenir que les premiers hommes, avant le Déluge, s'abstenaient de vin & de viande, parce que l'Ecriture marque que Noé planta la vigne, & que Dieu lui permit d'user de viande, au lieu qu'il n'avoit donné à Adam pour nourriture que les herbes de la terre : mais ce sentiment n'est rien moins que prouvé : les hommes étoient devenus si méchans, qu'en supposant la réalité des défenses que l'on veut que Dieu ait faites à Adam, ses impies descendans s'en seraient mis peu en peine.

Les Prêtres Hébreux s'abstenaient de vin pendant qu'ils étoient employés au service du Temple, & il étoit expressément défendu aux Juifs tant que durait leur Nazaréat. (Voyez NAZARÉAT.) On trouve dans le Lévitique & le Deutéronome quelles sont les viandes dont ils doivent s'abstenir. Les premiers Chrétiens observaient l'abstinence des chairs immolées aux idoles.

Orphée ayant trouvé le moyen d'adoucir les mœurs féroces des hommes, leur imposa la loi de ne plus se nourrir de la chair des animaux.

Les Phéniciens & les Assyriens avaient des jeûnes sacrés. Lorsque les Egyptiens faisaient à Isis le sacrifice d'une vache, ils s'y préparaient par des jeûnes. Le jour qui précéderait les fêtes d'Eleusine & des Thesmophores, les femmes d'Athènes le passaient assises à terre dans l'équipage le plus lugubre & sans prendre aucune nourriture. A Rome on jeûnait en l'honneur de Jupiter.

Pythagore ne se contenta pas de défendre à ses Disciples de manger

De tout ce qui avoit eu vie, suivant les principes de la métempsychose; il leur interdit encore l'usage des fèves, de la mauve, du vin, &c. (Voyez JEUNES.

ABSTINENCE. Dans les premiers tems du Christianisme en Pologne, tout Polonois convaincu d'avoir mangé de la viande pendant le Carême, était condamné à avoir les dents arrachées.

ABUNA. C'est le nom du Patriarche des Abyssins, qui réside à Alexandrie; car quoiqu'on accorde ce titre d'honneur au Métropolitain d'Abyssinie, il n'en a pas l'autorité. Cet Abuna confère les Ordres à certains jours de l'année; & comme, pour l'ordinaire, il est fort ignorant, il ordonne des Prêtres encore plus ignorans que lui, & souvent de très-mauvaises mœurs. Cette cérémonie se fait dans une plaine, où l'on dresse une tente. Quelquefois il s'y trouve trois ou quatre mille prétendants à la Prêtrise, car l'Abuna ne met aucun interstice dans la collation des Ordres. Il arrive monté sur une mule, & avant que d'en descendre il annonce à l'assemblée, que si parmi ceux qui se présentent il y en a quelqu'un qui ait plusieurs femmes, il doit se retirer. Ensuite l'Abuna descend de sa mule, entre dans la tente qu'on lui a préparée & s'assoit. Ceux qui doivent être ordonnés se rangent sur trois lignes, & des Prêtres parcourent ces rangs, présentant à chacun un livre ouvert, pour s'assurer s'il sçait lire; & cela fait, ils le marquent au bras. Ceux qui sont marqués passent, suivant leur rang, devant la tente de l'Abuna, qui leur impose les mains & récite une

prière, ensuite il célèbre la Messe, fait lire à haute voix l'Épître & l'Evangile, donne à ces nouveaux Prêtres la Communion & une Bénédiction générale. Souvent parmi ces Prêtres il y en a de manchots ou d'aveugles, & l'on observe si peu la décence dans cette cérémonie, que la plupart se présentent presque nus.

ACADÉMIES. (Origine des) Charlemagne tenait de fréquentes assemblées dans son Palais, & l'on s'y entretenait de Sciences & de Belles-Lettres. Chacun y choisissait un nom particulier, ainsi qu'il se pratique encore dans plusieurs Académies d'Italie, lorsqu'on y est admis. Charlemagne avoit pris celui de *David*; le fameux Alcuin, cet Anglois si célèbre, portait celui d'*Albinus*. Un jeune homme, nommé Ilgebert, avoit choisi modestement celui d'*Homere*. Ne pourrait-on pas remonter jusque-là pour trouver l'origine de nos Académies?

ACCLAMATION. La marque de joie des Juifs étoit de crier *hosanna*; le mot des Grecs revenait à ceux de *bonne fortune*. Quelquefois les Athéniens élevoient leurs Magistrats par acclamation; c'est-à-dire, en élevant les mains. Différens Peuples donnaient des signes de leur approbation en frappant leurs armes les unes contre les autres. D'abord le Peuple Romain témoigna sa satisfaction par des cris tumultueux, en voyant ses Empereurs, ses Généraux, ses Magistrats; mais vers le tems d'Auguste même, un Musicien donna le ton aux acclamations du Peuple, qui devinrent deux chœurs qui se répondaient alternativement. Dans les triomphes, le

Peuple répétait *Io triumphe* ; pour plaire aux Empereurs, il chantait, *Feliciter, longiorem vitam, annos felices*. Dans l'assemblée du Sénat, on répétait devant le Prince les formules suivantes : *Omnes omnes, æquum est, justum est*. Il y avoit aussi des formules d'acclamations pour les gens de lettres, lorsqu'ils récitaient publiquement leurs ouvrages ; la plus usitée étoit le *Sophos*, que l'on répéterait plusieurs fois. Il en coûtait aux Romains pour se faire applaudir. (Voyez **APPLAUDISSEMENS & AUGUSTALES.**)

ACCOLADE. Pour trouver l'origine de cette cérémonie, il faut remonter à la première Race de nos Rois, qui, donnant le baudrier & la ceinture dorée, baïsaient les Chevaliers à la joue gauche, & les frappaient sur l'épaule avec le plat de leur épée, en disant ces paroles : *Au nom du Pere, du Fils, & du Saint-Esprit*. Le Chevalier qui avoit reçu l'Accolade étoit nommé Chevalier d'Armes, & en Latin, *Miles*, parce qu'ils pouvaient alors faire la guerre, dont l'épée, le haubert & le heaume étoient le symbole. Les Chevaliers qui avoient reçu l'Accolade étoient seuls en droit de porter l'épée & de chauffer les éperons dorés, d'où ils s'appelaient, *Equites aurati*, pour les distinguer des simples Ecuyers, qui ne portaient que des éperons argentés.

ACCUSATION. A Rome, il étoit permis à un Citoyen d'en accuser un autre, & cette liberté entretenoit long-tems le zèle du bien public parmi les Romains : mais lorsque sous les Empereurs on voulut se servir de ces maximes républicaines, on

vit paraître une foule d'hommes funestes, détestables délateurs, qui, chargés de vices & doués de talens, cherchèrent des criminels dont la condamnation pût plaire au Prince, & dont la confiscation des biens accéléra leur fortune.

ACÉPHALES. On a donné ce nom à des Prêtres qui se dérobaient à la juridiction de leur Evêque, & à des Evêques qui refusaient de se soumettre à celle de leur Patriarche. Quelques Hérétiques ont aussi été désignés par le nom d'Acéphales, c'est-à-dire qui n'avaient point de chefs.

Plusieurs anciens Naturalistes nous ont effrontément parlé de Peuples qui existaient sans têtes ; mais cette fable n'a pu s'accréditer, & les Acéphales ont été relégués dans la classe des Géans & des Pigmées.

ACHEMENIS. Plinie rapporte de singuliers effets de cette Plante, à laquelle il attribue la vertu de jeter la terreur dans les armées & de les mettre en fuite. Il est inutile d'avertir que ceci n'est qu'une fable. (Voyez *les Impostures de l'Histoire*, 2 Vol. in-12. Paris. Costard, rue S. Jean-de-Beauvais.)

ACHLYS. C'est le nom que quelques Auteurs Grecs donnent à l'Etre Suprême, qui existait avant les tems, les Dieux & le chaos, & qui étant de toute éternité, a créé les autres Divinités.

ACHERON. Fleuve des Enfers, suivant les Poètes, qui prend sa source dans le marais d'Achéruſe & se jette dans le Golphe Adriatique. L'amertume de ses eaux & le long espace qu'il parcourt sous la terre, lui a procuré l'avantage d'être rangé

A C

au nombre des fleuves ténébreux. Quelques Mythologues lui donnent pour mere Cérés, qui, voulant le dérober à la fureur des Géans, le fit descendre aux Enfers, où il fut changé en fleuve; d'autres le font fils du Soleil & de la Terre, & prétendent qu'il fut précipité dans les Enfers par Jupiter, pour avoir désaltéré les Titans. Quoi qu'il en soit, il y a apparence que les mines dont l'Epire est remplie, ont fait imaginer aux Poëtes que c'était le chemin des Enfers.

ACHERUSE. C'étoit un lac d'Egypte près de Memphis, environné de délicieuses campagnes, où les Egyptiens venaient déposer leurs morts: des Juges préposés examinaient scrupuleusement leurs actions, pendant qu'ils avaient joui de la vie; ils entendaient les accusateurs, & selon ce qu'on alléguait pour ou contre le mort, il étoit honoré ou privé de la sépulture. Il y avoit près delà un Temple consacré à Hécate la Ténébreuse, & deux Marais appelés le Cocyte & le Cirsé. C'est sur la disposition de ces lieux que les Poëtes de l'antiquité ont bâti la fable de leur Enfer & de leur Elysée.

ACHOR, Dieu chasse-mouches. C'est le nom que les habitans de Cyrene donnaient à une certaine Divinité qu'ils imploraient pour être délivrés des mouches, qui souvent faisoient de grands ravages sur leur territoire, & occasionnaient parmi eux des maladies contagieuses. Pline dit bonnement que ces insectes mouraient aussi-tôt qu'on avait offert un sacrifice à ce singulier Dieu.

ACÆMETES. On a donné ce nom à certains Religieux célèbres

A D

dans les premiers siècles de l'Eglise, & en grande vénération dans l'Orient. Ils se partageaient en trois corps, & chantaient jour & nuit les louanges de Dieu sans interruption. Alexandre, Moine de Syrie, est le fondateur des Acœmetes. Sigismond, Roi de Bourgogne, se retira dans le Monastere de S. Maurice, connu autrefois sous le nom d'Agaune, & y établit les Acœmetes (*Insomnii*). En Occident, & surtout dans la France, les Monasteres adopterent la psalmodie perpétuelle, entr'autres celui de S. Denis, & plusieurs Couvens de filles.

ACOLYTHE. Dans l'Eglise l'Acolythe est le premier en dignité, après le Sous-Diacre, & ce grade est le plus élevé des quatre Ordres mineurs; l'Acolythe allume les cierges, verse du vin dans les burettes, & lorsqu'on l'ordonne, on lui présente par cette raison la burette & le chandelier: il tient même la patène enveloppée après la préface; il la remet pendant le *Pater* au Sous-Diacre.

ADAB ou **ADOD**, nom d'une Divinité des Assyriens, que quelques Auteurs prennent pour le Soleil, & d'autres pour cet Adad qui fut étouffé par Azaël qui lui succéda, & que les Syriens adorerent ainsi qu'Adad.

ADAM. Les Turcs ont une bien extravagante idée sur la création du premier homme. Selon eux, Dieu créa le corps d'Adam, qui, comme une belle statue, était immobile au milieu du Paradis terrestre. Son ame, qui avait été créée bien long-tems auparavant, reçut ordre de l'Eternel d'aller animer ce nouveau corps,

L'ame obéit sans délai, elle partit; mais lorsqu'elle eut considéré attentivement la maison fragile & corrip-
tible qui lui étoit destinée, elle re-
présenta au créateur combien elle
se croirait avilie, si elle était obligée
d'habiter cette demeure. Dieu re-
nouvela son ordre, & l'ame per-
sista dans sa désobéissance. Enfin,
pour réduire cette ame rétive, le
Très-Haut commanda à l'Ange
Gabriel de prendre son flageolet &
d'en jouer; aux sons harmonieux
qu'il commença à tirer de cet instru-
ment, l'ame d'Adam se rapprocha;
elle se mit à danser & à voltiger
autour du corps, & enfin elle y en-
tra par les pieds, qui les premiers
regurent du mouvement.

ADAMISTES. Les Critiques
sont partagés touchant l'origine de
ces fanatiques. S. Epiphane ne ré-
sout pas la question; il dit seule-
ment, qu'ils prétendaient avoir été
rétablis dans l'état de pure nature,
être tels qu'Adam au moment de la
création, & par conséquent devoir
imiter sa nudité. Ils détestaient le
mariage & admertaient la commu-
nauté des femmes sans aucune res-
triction. Cependant ils se vantaient
d'être chastes, & publiaient que si
quelqu'un d'entr'eux tombait dans le
péché de la chair, ils le chassaient de
leurs assemblées, comme Adam &
Eve avaient été chassés du Paradis
terrestre pour avoir mangé du fruit
défendu. Quel Temple que celui
dans lequel ils s'assemblaient, qui
n'était souvent qu'une caverne obs-
cure, où ils s'accouplaient indistincte-
ment, lorsque le Chef de leur abo-
minable Société avait prononcé ces
paroles de la Genèse : *Crescite &*

multiplicamini. Ces premiers Ada-
mistes ne subsisterent pas long-tems.
Il en reparut quelques-uns à Anvers
dans le douzième siècle, & dans le
quatorzième on vit les Turlupins ou
pauvres Freres, qui allaient tous
nuds, & commettaient en plein jour
les actions les plus brutales. Char-
les V, Roi de France, les poursui-
vit & les dissipa. Enfin, un Fanatique,
nommé Picard, renouvela ces abo-
minations en Allemagne & en Bo-
hème dans le quinzième siècle. Il se
dit un nouvel Adam, envoyé dans
le monde pour y rétablir la loi de
nature, consistant dans la nudité de
toutes les parties du corps, & dans
la communauté des femmes. Les
Princes proscrivirent de tous côtés
ces Fanatiques.

ADARGATIS ou ATERGA-
TIS. Divinité adorée par les Syriens,
& que l'on fait femme du Dieu
Adab, ou du Soleil. Quelques Ecri-
vains ont prétendu que cette Déesse
n'était autre que la Lune, fort ré-
vérée dans ce pays : d'autres Scavans
ont assuré que la fameuse Atergatis
était l'image de la nature & de ses
productions. Quoi qu'il en soit de ces
deux sentimens, ils n'écartent pas les
nuages qui couvrent l'origine de cette
Divinité : ce qu'on sçait de positif,
c'est que les Peuples de la Mésopo-
tamie couronnaient ses Statues de
rayons qui s'élevaient en haut &
qu'ils lui mettaient des poissons sous
les pieds. Elle était ordinairement
représentée comme une femme jus-
qu'à la ceinture, & dont le corps se
terminait par une queue de poisson.
On lui offrait des poissons d'or &
d'argent, & même des poissons na-
turels, qui de ses autels passaient sans

doute promptement sur les tables de ses Prêtres. S'il est vrai qu'Atergatis soit la même que Gatis, Reine de Syrie, une aventure galante la rendit mere de Sémiramis.

ADAR. Douzieme mois de l'Année Sainte des Hébreux, & le sixieme de leur Année Civile. Le 7 de ce mois, les Juifs observent un jeûne à cause de la mort de Moÿse; le 13 ils en célèbrent un en l'honneur d'Esther, & le 14 ils célèbrent la fête du Purim ou des Sorts, pour remercier Dieu de les avoir sauvés de la cruauté d'Aman. Le 25 ils font mémoire de Jechonias, Roi de Juda, élevé par Evilmérôdach au-dessus des autres Rois qui étaient à sa Cour.

ADÉPHAGIE. Déesse de la Gourmandise, adorée par les Siciliens: on voyait sa Statue dans le Temple de Cérés.

ADJURATION. Commandement qu'on fait au Démon de la part de Dieu, de sortir du corps d'un Possédé, ou de dire quelque chose. Adjuration vient du verbe latin *adjurare*; solliciter avec instance, parce que dans les formules des exorcismes on se sert de ces termes: *Adjuro te, spiritus immunde, per Deum vivum, ut, &c.*

ADONAI, un des noms de Dieu, qui, chez les Hébreux signifie Seigneur; il n'était permis qu'au Grand-Prêtre, lorsqu'il entrait dans le Sanctuaire, de prononcer le nom propre de Dieu, qui est *Jéovah*, & les Juifs dans leurs écrits & dans leurs discours se servaient de celui d'*Adonai*.

ADONIENNES. (Fêtes) Elles étaient anciennement célébrées en

l'honneur d'Adonis, favori de Vénus, qui, selon la Fable, fut déchiré à la chasse par un sanglier. Lucien fait ainsi la description de celles qui se célébraient en Phénicie, dans la ville de Byblos. « Toute la Ville, » au jour marqué pour la solennité, » commençait à prendre le deuil & » à donner des marques publiques de » douleur & d'affliction; on enten- » dait de tous côtés des pleurs & » des gémissemens: les femmes, qui » étaient les Ministres de ce culte, » étaient obligées de se raser la tête & » de se battre la tête en courant les » rues. L'impie superstition obligeait » celles qui refusaient d'assister à cette » cérémonie, à se prostituer pendant » un jour, pour employer au culte » du nouveau Dieu l'argent qu'elles » gagnaient à cet infâme commerce. » Au dernier jour de la fête, le deuil » se changeait en joie, & chacun la » témoignait comme si Adonis eût » été ressuscité. . . . Cette cérémo- » nie durait huit jours, & elle était » célébrée en même tems dans la » basse Egypte. »

Les Juifs voisins de la Phénicie & de l'Egypte, & enclins à l'Idolâtrie, adoptèrent le culte d'Adonis.

ADONIS. La Fable fait Adonis fils incestueux de Cynyras, Roi de Cypre, & de Myrrha sa fille, qui, par l'entremise de sa nourrice, allait tous les jours coucher avec son pere. Cynyras, qui croyait coucher avec une de ses femmes, eut tant d'horreur de cette affreuse tromperie, qu'il poursuivit sa fille jusqu'à dans la contrée des Sabéens, où les Dieux, à sa demande, la transformèrent en arbre; & lorsqu'elle dut mettre au

monde Adonis, l'arbre s'ouvrit pour laisser passer l'enfant, qui fut reçu par les Naiades Adonis fut tendrement aimé de Vénus, & fut déchiré par un sanglier que Mars suscita contre lui pour se venger de la préférence que lui avoit donné cette Déesse. Adonis eut un Temple fameux à Cypre. (Voyez ADONIE-NES.) [Fetes.]

ADOLESCENCE. C'est le tems qui s'écoule depuis quatorze ans jusqu'à vingt-cinq. Les Romains compartaient l'âge d'Adolescence depuis douze jusqu'à vingt-cinq ans pour les garçons, & depuis douze jusqu'à vingt-un ans pour les filles.

ADOPTION. C'est un acte par lequel un homme en fait entrer un autre dans sa famille comme son propre fils, & lui donne droit à sa succession en cette qualité. Chez les Turcs la cérémonie de l'Adoption se fait en faisant passer celui qui est adopté dans la chemise de celui qui adopte. La coutume d'adopter était fort commune chez les anciens Romains; mais il n'était point permis aux Eunuques d'adopter; parce qu'ils étaient dans l'impuissance actuelle d'avoir des enfans. On ne pouvait pas non plus adopter une personne plus âgée que soi.

Chez les Romains, dans les premiers tems de la République, c'était aux Pontifes qu'on devait s'adresser pour obtenir la permission de faire passer par adoption un enfant dans sa famille: ensuite on eut recours aux Magistrats & au Peuple. On demandait au pere de celui qu'on voulait adopter, «s'il vouloit abandonner son fils dans toute l'étendue de la puissance paternelle, & donner

» droit de vie & de mort sur lui.»

On trouve des exemples d'adoption sous la première Race de nos Rois. Cette cérémonie se faisait en présence du Monarque, & l'acte qui en était dressé accordait tous les droits de fils légitime. Au reste, les enfans d'adoption n'étaient nullement distingués des autres; ils entraient dans tous les droits que la naissance donne aux enfans à l'égard de leurs pères. «C'est » pourquoi ils devaient être institués » héritiers, ou nommément exhé- » dés par le pere qui les avait adop- » tés, autrement le testament étoit » nul.» On doit cependant observer que l'enfant adoptif ne participait point aux successions du pere adoptant, à moins que ces mêmes parens n'eussent consenti à l'adoption.

Chez les Germains, c'était en recevant les armes qu'on devenait majeur, & c'était aussi par le même signe que l'on était adopté. Lorsque Gontran voulut déclarer majeur & adopter en même tems son neveu Childebart, il lui dit: «J'ai mis ce javelot dans tes » mains, comme un signe que je » t'ai donné mon Royaume;» puis se tournant vers l'assemblée: «vous » voyez que mon fils Childebart » est devenu un homme, obéissez- » lui.»

Théodoric, Roi des Ostrogots, voulant adopter le Roi des Hérules, lui écrivit: «C'est une belle chose, » parmi nous, de pouvoir être adopté » par les armes: car les hommes » courageux sont les seuls qui méri- » tent de devenir nos enfans. Il y a » une telle force dans cet acte, que » celui qui en est l'objet aimera tou- » jours mieux mourir, que de souffrir » quelque

quelque chose de honteux : ainsi, » par la coutume des Nations, & » parce que vous êtes un homme, » nous vous adoptons par ces bou- » cliers, ces épées, ces chevaux que » nous vous envoyons. » (Cassiodore, Liv. IV. Lett. 2)

ADOPTION. Chez les Lombards, l'Adoption consistait à recevoir honorablement quelques boucles des cheveux des personnes qu'on voulait adopter ; ce fut ainsi qu'en 684, le Pape Benoît II, adopta les fils de l'Empereur Constantin Pogonat. En 735, Charles Martel, qui regnait en France, sous le titre de Maire du Palais, envoya son fils aîné Pepin à la Cour de Luitprand. Ce Prince lui coupa les cheveux à la manière des Lombards, l'adopta pour son fils, & le renvoya chargé de présens : on ne pouvait donner alors de plus grands témoignages d'honneur & d'estime.

ADOPTION. Lorsque les Chinois n'ont point d'héritier mâle, il leur est permis d'adopter un fils de leur sœur, ou de quelque autre parent, ou même celui d'un étranger, & cette permission qu'ils sollicitent, leur coûte quelquefois fort cher. Cet enfant adoptif prend le nom de celui qui l'adopte, devient son héritier, & jouit de tous les privilèges d'un fils légitime. Si, dans cette famille, il naît un autre fils, l'enfant adoptif n'en jouit pas moins des droits qui lui ont été accordés, & entre au partage de la succession. Les fils des secondes femmes ou concubines qui tiennent rang après l'épouse légitime, sont héritiers de leurs pères, mais la loi ne permet aux Chinois de prendre ces secondes femmes, que quand la première a atteint l'âge de quarante

Tome I.

ans, sans donner aucune marque de fécondité.

ADOPTIENS. Hérétiques qui eurent pour Chefs Elipand, Archevêque de Tolède, & Félix, Evêque d'Urgel. Ils soutenaient que Jésus-Christ, en tant que Dieu, est véritablement & proprement fils de Dieu, engendré naturellement par le Père ; mais que Jésus-Christ, en tant qu'homme ou fils de Marie, n'est que fils adoptif de Dieu. Charlemagne fit assembler un Concile à Francfort en 794, où ces erreurs furent condamnées.

ADRAMELECH. Fausse Divinité des Sépharraitimes, Peuples que les Rois d'Assyrie envoyèrent dans la Terre Sainte, après que Salmanaçar eût détruit le royaume d'Israël. Elle était, dit-on, représentée sous la forme d'un Mulet, & on brûlait des enfans en son honneur.

ADRAMUS. Divinité adorée dans l'Isle de Sicile, & particulièrement dans la Ville d'Adram ; c'est tout ce qu'on en sçait.

ADRASTE ou ADRASTÉE. C'est la même Divinité que Némésis, fille de Jupiter & de la Nécessité, ou, selon Hésiode, de la Nuit, chargée de la vengeance des grands crimes ; elle examinait les coupables du haut de la sphère de la Lune, que les Egyptiens lui avaient donné pour demeure. (Voyez NÉMÉSIS). C'était aussi le nom d'une des Nymphes qui veillèrent à l'éducation de Jupiter dans l'autre de Dicté, & que l'on appelait les Mélisses.

ADRESSES [Origine des]. Les Adresses, en Angleterre, sont des complimens de félicitation que les Villes, les Universités, les Corpora-

B

tions font à leurs Souverains dans les occasions d'éclat, & auxquels ils attachent peu de confiance. Les Adresses prirent naissance du temps de Richard Cromwell. Lorsqu'il succéda à son Pere Olivier au Protectorat, il reçut des félicitations de tous les Corps du Royaume qui devoient à son service leurs *vies* & leurs *fortunes*, tandis que la plupart tramaient déjà le projet de sa destruction.

ADRIANISTES. Hérétiques qui dans le seizième siècle, suivirent les erreurs d'Adrien Hamstedius. Un Novateur répandit d'abord sa doctrine impie dans la Zélande, & passa ensuite en Angleterre, où il trouva quelques Partisans. Il permettait de garder les enfans durant plusieurs années sans leur administrer le baptême. Il disait que Jésus-Christ avait été formé de la semence de la femme, & qu'il n'avait fondé la Religion chrétienne que dans certaines circonstances. Il souscrivait d'ailleurs à toutes les extravagances des Anabaptistes.

ADVOCAT ou AVOCAT.

Les Avocats à Rome, quant à la Plaidoirie, faisaient la même fonction que nos Avocats font au Barreau, mais il y avait des Jurisconsultes dont on allait prendre les conseils. Les Consuls, les Sénateurs se tenaient honorés de la qualité d'Avocats. D'abord ils défendirent les Parties gratuitement, & dans le seul dessein de gagner la faveur du peuple, afin de parvenir aux charges; mais le luxe s'étant introduit dans Rome, l'argent seul applanit les degrés par lesquels on devait passer pour obtenir les honneurs & les

emplois, & les talens de l'Avocat devinrent mercenaires. Envain fut-il défendu aux Avocats de recevoir de l'argent pour leurs Plaidoyers; le mal étoit déjà trop enraciné. Cependant Auguste y ajouta une peine; & l'Empereur Claudius crut avoir beaucoup fait en leur défendant de prendre plus de dix grands sesterces [437 liv. 10 s. de France] pour chaque cause.

En 1234, Philippe le-Hardi, Roi de France, fit une loi concernant les Avocats. Elle contient en substance :
 » Que les Avocats, tant des Séné-
 » chaussées, que des Bailliages, Pré-
 » vôtés & autres Justices royales,
 » jureront sur les saints Evangiles,
 » sous peine d'interdiction : 1°. Qu'ils
 » ne soutiendront que des causes jus-
 » tes; qu'ils les défendront avec
 » autant de zèle que de fidélité;
 » qu'ils les abandonneront dès qu'ils
 » verront qu'elles sont fondées sur la
 » chicane & la méchanceté. 2°. Que
 » leurs honoraires seront proportion-
 » nés à leur mérite & à la difficulté
 » du procès, sans néanmoins pou-
 » voir excéder la somme de 30 liv.
 » 3°. Qu'ils engageront leur foi de
 » ne rien prendre ni directement ni
 » indirectement. 4°. Que s'ils vio-
 » lent leurs promesses, ils seront
 » notés de parjure & d'infamie, ex-
 » clus de leurs fonctions, & punis
 » par les Juges, suivant la qualité
 » du méfait. 5°. Que tous les ans
 » ils renouvelleront ce serment, &
 » que cette Ordonnance sera publiée
 » aux Assises trois fois l'année ».

ADVOUÉS. C'étaient anciennement les Patrons ou Protecteurs des Eglises ou Communautés Religieuses. L'office de ces Protecteurs étoit de défendre le patrimoine de

ces Eglises ; de plaider leurs causes ; de rendre la justice à leurs Vassaux , & de tenir trois fois l'année les Plaids généraux dans l'étendue de leurs districts. On fait remonter l'institution des Avoués jusqu'au règne des Empereurs Honorius & Arcade. Ces Patrons furent bientôt les Tyrans des Eglises qu'ils devaient protéger ; les Rois & les Papes employèrent leur autorité pour les réprimer. Un Concile de Rheims , tenu en 1148, les priva de la sépulture ecclésiastique , s'ils exigeaient des Eglises au-delà de ce qui avait été précédemment réglé , & il supprima entièrement les Sous-Avoués établis dans certains fiefs , qui , moins puissans que les grands Protecteurs , n'en étaient que plus avides & plus dangereux.

ADULTÉRATION. C'est un terme de Droit qui signifie gâter quelque chose qui est pur , en y mêlant des choses qui ne le sont pas. Adultérer les Monnoies est un crime capital dans tous les Pays , & puni très-sévèrement. En Egypte , on coupait les mains aux coupables : le Droit Civil les condamnait à être exposés aux bêtes féroces. L'Empereur Tacite ordonna qu'ils seraient punis de mort. Constantin mit ce crime au nombre de ceux qu'on réputait crime de lèse-Majesté. En France , le faux Monnoyeur est pendu.

ADULTÈRE. Il n'y avait point de loi formelle contre l'Adultère chez les anciens Romains : l'accusation & la peine en étaient arbitraires. L'Empereur Auguste promulgua la loi *Julia* , qui portait la peine de mort contre les coupables. L'Adultère en Europe n'est point un crime réputé public ; il n'y a que le mari

qui puisse accuser sa femme : le Ministère Public même ne le pourrait pas , à moins d'un grand scandale.

Licurgue punissait un homme convaincu d'adultère , comme un parricide ; & les Locriens lui crevaient les yeux. Les anciens Saxons brûlaient la femme adultère , & sur ses cendres ils élevaient un gibet où ils étranglaient le complice. Edmond , roi d'Angleterre , punissait l'Adultère comme le meurtre ; & Canut ordonna que l'homme serait banni , & que la femme aurait le nez & les oreilles coupés.

En Espagne , on punissait le coupable par le retranchement des parties qui avaient été l'instrument du crime. En Pologne , avant l'établissement du Christianisme , on conduisait le criminel dans la Place publique , on l'attachait à un crochet par les testicules , & on lui donnait un rasoir , avec lequel il pouvait se déga-ger , en se mutilant.

Justinien prononça que la femme convaincue d'adultère , serait fouettée & enfermée dans un Couvent pour deux ans ; & que si , durant ce temps , son mari ne la reprenait pas , elle serait rasée & condamnée à la prison pour le reste de sa vie.

ADYTUM. Nom que les Payens donnaient à l'endroit de leur Temple , où il n'était permis qu'aux seuls Prêtres d'entrer. C'était ordinairement de ce lieu sacré que partaient les Oracles.

Le Grand Prêtre des Juifs avait seul le privilège d'entrer une fois l'année dans le Tabernacle où reposait l'Arche d'alliance , & dans le Saint des Saints du Temple de Salomon , lieux sacrés où Dieu da-

gnait manifester sa volonté aux Hébreux.

ÆAQUE. L'un des trois Juges des Enfers qui examinaient les ames à mesure que Mercure les conduisait à leur Tribunal. Les Mythologues disent qu'Æaque était fils de Jupiter & d'Egine, fille d'Alope. Une peste cruelle emporta tous les habitans de l'Isle Egine où il régnait avec équité ; elle n'épargna que lui, & ce Prince s'adressa aux Dieux pour repeupler son petit Etat ; il obtint que les fourmis qui se trouveraient dans l'Isle, seraient changées en hommes. On représentait Æaque avec une baguette, & son département s'étendait particulièrement sur les ames des Européens.

AEGOBOLÉ. Surnom de Bacchus qui lui fut donné, parce que les Habitans de la Ville de Potnie, ayant tué son Sacrificateur, il les frappa de la peste ; & que cette maladie contagieuse ne cessa qu'après que, suivant la réponse de l'Oracle d'Apollon, ils eurent immolé au Dieu du Vin, le plus beau jeune homme de la Ville. Cet affreux sacrifice fut répété pendant plusieurs années, & ne fut aboli que lorsque Bacchus, content de leur soumission, leur permit de substituer une chèvre à la victime humaine : c'est-dela qu'il reçut le surnom d'Aegobole.

AELURUS. C'est le nom que les Egyptiens donnaient à la Divinité, sous la protection de laquelle ils avaient mis leurs chats. Entre tous les idolâtres, dont nous passons les extravagances en revue, il n'y en a pas eu de plus follement superstitieux que le peuple de l'Egypte.

AERIENS. Disciples d'un certain

Aerius, Prêtre d'Arménie, qui fut Chef de Secte dans le quatrième siècle. Cet Hérétique soutenait que les simples Prêtres étaient égaux en pouvoir aux Evêques : que les prières pour les Morts étaient inutiles ; que les jeûnes en général, & sur-tout ceux du Mercredi, du Vendredi & du Carême étaient superstitieux : que si l'on voulait jeûner, ce devait être le Dimanche, & qu'on ne devait plus célébrer la Pâque. Il appelait par mépris, les fideles, les *Antiquaires*.

ÆON. Nom que les Phéniciens donnaient à la première femme créée, & qui, au rapport de Sanchoniathon, apprit à ses enfans à se nourrir des fruits de la terre.

ÆS ou ESCULANUS. Nom que les Anciens donnaient au prétendu Dieu qu'ils faisaient présider à la fabrication de la Monnoie. Il était représenté debout avec l'habillement ordinaire aux divinités ; la main gauche sur la hache pure ; & dans la main droite une balance.

ÆTIENS. Hérétiques du quatrième siècle, qui reconnoissaient Ætius pour Chef. Cet Ætius surnommé l'*Impie* ou l'*Athée*, fut esclave de la femme d'un Vigneron, Orfèvre, Sophiste, puis Charlatan, enfin Diacre, déposé du Diaconat, exilé par Constance, chéri de Gallus & rappelé par Julien qui le fit ordonner Evêque. Il soutenait que le Fils & le Saint-Esprit étaient en tout différens du Pere.

AFFILIATION. Ce mot est souvent employé par les Ecrivains du moyen âge, pour signifier Adoption. L'Affiliation était fort en usage parmi les grands Seigneurs Gau-

dois, & elle se faisait avec des cérémonies militaires. Le Pere qui voulait adopter un jeune homme pour son fils, lui présentait une hache de combat, comme pour lui faire entendre que la succession à laquelle il l'appellait, ne pouvait se conserver que par la force des armes.

AFFRANCHI. C'est le nom que les Romains donnaient à ceux de leurs Esclaves qu'ils rendaient libres, par l'acte public appelé *Manumission*. [VOYEZ MANUMISSION]. Quoique l'Esclave devint absolument libre par cette cérémonie, il n'en était pas moins obligé à certains devoirs envers son ancien Maître, devenu son Patron. Si son Bienfaiteur, ou le pere ou la mere de son Bienfaiteur tombaient dans la misère, il ne pouvait se dispenser de fournir à leur subsistance, suivant ses moyens, à peine de rentrer dans l'esclavage : il en était de même, s'il poussait l'ingratitude jusqu'à maltraiter son Patron, ou s'il avait la noirceur de suborner des témoins contre lui en Justice. L'affranchi ne pouvait épouser la mere, la veuve ou la fille de son Patron ; il ajoutait à son nom, le nom & le prénom de son ancien Maître, & quelquefois le prénom de celui à la recommandation duquel il avait été affranchi. Dans l'instant qu'il recouvrait la liberté, il se coupait les cheveux & les offrait aux dieux, hommage qui a toujours été regardé par les Payens comme très agréable à la Divinité. Au reste, les Esclaves devenus libres par l'affranchissement, ne pouvaient plus être appliqués à la question pour des affaires où leurs Maîtres se seraient trouvés impliqués : ces nou-

veaux Citoyens étaient distribués dans les Tribus de la Ville les moins honorables ; & ils formaient une classe mitoyenne entre celle des Citoyens par naissance, & celle des Esclaves.

AGANS. (les) Peuples idolâtres de l'Abyssinie, que l'on rencontre dans les Royaumes de Bagameder & de Goïam. On dit qu'ils s'assemblent toutes les années sur une haute montagne, pour offrir un sacrifice au Nil, au nom de toute la Nation. Lorsque le Prêtre a jetté dans une des sources du fleuve la tête de la vache, qui a servi de victime, chaque particulier immole aussi une ou plusieurs vaches, selon sa dévotion & ses facultés ; & comme la chair de ces animaux est sacrée pour les Agans, ils mangent ces offrandes avec une sorte de respect. Après le festin, le Prêtre qui a présidé à toutes les cérémonies, se frotte exactement tout le corps de graisse, & se place au milieu d'un bucher qu'on allume exprès ; là il prêche le Peuple, ne termine son sermon que lorsque le bucher est absolument éteint, & ce qui paraît miraculeux à ces idolâtres, c'est que la flamme ne fait point fondre la graisse, & que le Prêtre n'en reçoit aucune atteinte. On ne nous explique pas par quel moyen le fourbe sacrificateur en impose à ce peuple aveugle, mais on ne manque pas de nous assurer, qu'après toute cette cérémonie, il recueille de très-abondantes aumônes. Ce que l'on nous rapporte de plus intéressant, c'est que les Agans adorent le Nil comme un Dieu.

AGAPES. On nommait Agapes les repas de charité que les Chrétiens faisaient autrefois entr'eux dans les

Eglises, pour cimenter & entretenir la concorde & l'union. D'abord les Agapes se passèrent sans désordre & sans scandale, mais cela n'empêcha pas les Payens de faire à ce sujet les plus sanglans reproches aux premiers fidèles. Pour ôter à ces ennemis de la Religion tout prétexte de calomnier les Chrétiens, les Pasteurs défendirent que le baiser de paix qui terminait ces fêtes, se donnât entre personnes de différent sexe : ils firent aussi enlever les lits qu'on dressait dans les Eglises pour y manger plus commodément.

AGARÉENS, ou **AGARÉNIENS**, Chrétiens, qui vers le milieu du septième siècle, abandonnèrent la vraie Religion pour prendre le turban; ils se prétendaient descendus d'Agar, mere d'Ismaël.

AGE. Les Poètes partagent la durée du monde en quatre âges. L'âge d'or sous le regne de Saturne au Ciel; pendant que l'innocence & la justice régnaient sur la terre, & qu'elle produisait tous les biens sans peine & sans culture. L'âge d'argent : les hommes commencèrent à être moins vertueux. L'âge d'airain : le bonheur des hommes diminua avec leur vertu. L'âge de fer : les hommes furent méchans, & ils devinrent malheureux.

Les Chronologistes divisent l'âge du monde en six Epoques principales. Ceux qui placent la création 6000 ans avant Jesus-Christ, comptent depuis Adam jusqu'au Déluge, 2262 ans; depuis le Déluge jusqu'au partage des Nations, 738; depuis le partage des Nations jusqu'à Abraham, 460; depuis Abraham jusqu'à la Pâque des Israélites, 645; de-

puis la Pâque des Israélites jusqu'à Saul, 774; depuis Saul jusqu'à Cyrus, 583; & depuis Saul jusqu'à Jesus-Christ, 532.

Ceux qui ne font le monde âgé que de quatre mille ans, comptent de la Création au Déluge, 1656; du Déluge à la Vocation d'Abraham, 426; depuis Abraham jusqu'à la sortie d'Egypte, 430; depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la fondation du Temple, 480; depuis la fondation du Temple jusqu'à Cyrus, 476; depuis Cyrus jusqu'à Jesus-Christ, 532.

Quelques-uns comptent de la création à la prise de Troye, 1830; & jusqu'à la fondation de Rome, 3250; de la prise de Carthage à Jesus-Christ, 200; de Jesus-Christ à Constantin, 312; & au rétablissement de l'Empire d'Occident, 808.

AGEMOGLANS, ou **AZAMOGLANS**. Ce sont, pour la plupart, des enfans de Chrétiens que le Sultan fait enlever toutes les années, par forme de tribut, des bras de leurs parens. On en prend un sur trois. On commence par les faire circoncire, ensuite on les instruit dans la Religion musulmane, on leur apprend la langue turque, & on les forme aux exercices de la guerre, pour les faire entrer dans le Corps des Jannissaires. Ceux qui ne se trouvent pas en état de porter les armes, sont relégués dans les Cuisines, dans les Ecuries & dans les Jardins du Grand-Seigneur.

AGÉNORIA, Déesse du courage & de l'industrie, que les Payens oppoisaient à Vacuna, Déesse de la paresse.

AGLIBOLUS. Les Palmyriens adoraient le Soleil sous ce nom. Ils le représentaient quelquefois sous la

figure d'un jeune homme vêtu d'une tunique relevée par la ceinture, & qui ne lui descendait que jusqu'au genou, & ayant à sa main gauche un petit bâton en forme de rouleau. D'autres fois ils lui donnaient la forme d'une pierre ronde par en bas, & finissant en pointe; & souvent celle d'un homme fait, avec les cheveux frisés, la figure de la Lune sur l'épaule, des cothurnes aux pieds, & un javelot à la main.

AGNOETES. Théophrone de Cappadoce fut le Chef de ces Hérétiques. Il disait que la science de Dieu par laquelle il prévoit les choses futures, connaît les présentes, & se souvient des passées; n'est pas la même. Il changea la forme du Baptême usitée dans l'Eglise, & ne baptisa plus au nom de la Trinité, mais au nom de la mort de Jésus-Christ. Il vivait en 370.

AGNOITES. Ces Hérétiques qui parurent dans le sixième siècle, eurent Thémistius pour Chef. Ils soutenaient que Jésus-Christ en tant qu'homme ignorait certaines choses & particulièrement le jour du jugement.

AGNUS DEI. C'est le nom qu'on donne à de petits pains decire empreints de la figure d'un agneau portant l'étendard de la Croix, que le Pape bénit solennellement tous les sept ans, le Dimanche *in albis*.

Autrefois les Eglises hors de Rome avaient coutume le Dimanche *in albis*, de faire prendre les restes du Cierge pascal, & l'on en distribuait les morceaux au peuple, qui les brûlait dans sa maison, dans les champs, dans les vignes, &c. comme un préservatif contre les prestiges du Dé-

mon, & contre les tempêtes & les orages. Dans Rome, au lieu du Cierge, l'Archidiacre prenoit d'autre cire, sur laquelle il versait de l'huile, & après l'avoir bénite, il en faisait divers morceaux en figure d'agneau. Telle est l'origine des *Agnus Dei*; que maintenant le Pape bénit avec beaucoup plus de cérémonies.

AGONALES (fêtes) elles étaient célébrées par les Romains au commencement du mois de Janvier, en l'honneur de Janus, ou selon quelques critiques, du Dieu Agonius, que l'on avait coutume d'implorer pour les affaires importantes. On croit que ces fêtes étaient déjà en usage du tems des Rois de Rome, & que pendant cette solennité, le Monarque sacrifiait une victime dans son Palais.

AGONIE. Autrefois les Hébreux cherchaient à recueillir l'esprit d'un homme mourant, errant sur ses lèvres, surtout si c'était un personnage vertueux & savant. Aujourd'hui les Juifs modernes croient que c'est une œuvre très-méritoire d'assister un homme à la mort. Ceux qui se trouvent dans la chambre lorsqu'il expire, ne manquent jamais de déchirer leur habit à quelque endroit. Il y a des Juifs qui jettent dans la rue toute l'eau qui est alors dans la maison, pour avertir les voisins qu'il y a un mort. Les Juifs hollandais déchirent le haut de leurs vestes, du côté des boutonnières, & ne la font recoudre qu'au bout de huit jours.

AGONIENS. Les anciens ne manquaient pas d'invoquer ces Dieux Agoniens, dont on n'a presque point de renseignements, lorsqu'ils vou-

Jaient entreprendre des choses difficiles.

AGONISÂNS. Confrérie des)
C'est un pieux établissement qui subsiste à Rome depuis fort longtems. Il consiste à prier & à faire prier pour les Criminels que la Justice a condamnés à mort. Ces Confrères portent dans leurs Cérémonies un sac blanc avec une mosette violette. » La veille des exécutions ils en donnent avis à plusieurs Maisons Religieuses. Le lendemain ils exposent le Saint Sacrement dans leur Eglise, & redoublent les prières pour le Criminel. Ils font dire un grand nombre de Messes pour le repos de son ame, & le Dimanche suivant, ils font un service à la même intention ».

AGONYCLYTES. Hérétiques du huitième siècle, qui prétendaient qu'on ne devait point prier à genoux, mais debout.

AGOUNA. (Reine d') Le Royaume d'Agouna qui est situé en Afrique, sur la côte d'or, était gouverné en 1682, par une femme d'un courage & d'une prudence extraordinaires, qui prenait le nom de Reine. Cette Princesse n'avait point de mari, mais elle suppléait à ce défaut par un jeune Esclave qu'elle faisait servir à ses plaisirs. Elle lui défendait sous peine de mort, tout commerce avec d'autres femmes; & lorsqu'elle se dégoûtait de ce favori, elle ne se faisait aucun scrupule de le renvoyer & de choisir un autre amant. C'est, à ce que rapporte le Voyageur Smith, le seul pays de la Guinée où la Couronne tombe au pouvoir d'une femme; le Trône appartient à l'aînée des filles, & les enfans mâles sont vendus pour l'Esclavage, dans la

crainte qu'un jour ils ne cherchent à usurper l'autorité royale. La jeune Princesse qui est destinée à succéder à la Reine régnante, peut jouir, aussitôt qu'elle le souhaite, du privilège de faire servir un jeune Esclave à ses plaisirs.

AGOYE. C'est le nom d'un *Fétiche* ou Divinité qu'adorent les Nègres du Royaume de Juidah, sur la côte des Esclaves. Cette monstrueuse Idole est faite de terre noire, & ressemble plus à un crapaud, qu'à un homme. Elle est accroupie sur un piedestal rouge, & est revêtue d'un drap rouge. Sa couronne est formée de lézards & de serpens entortillés avec des plumes rouges, & l'on voit sortir au sommet une pointe de zagaie, qui traverse un gros lézard, au-dessus duquel est un croissant d'argent. Devant cette statue l'on voit trois plats de bois, dont l'un contient une quinzaine de boules de terre. Cette Divinité préside aux Conseils. L'usage est de la consulter avant d'entreprendre quelque chose d'important. On s'adresse d'abord au Sacrificateur, dans la maison duquel est cette Idole: on lui explique sa pensée, on lui fait un présent, & il se charge d'offrir ceux que l'on a apportés pour l'Agoye. Alors, avec quantité de contorsions, il prend les boules de terre & les passe d'un plat dans un autre: cette opération plusieurs fois répétée, si le nombre continue d'être impair, il déclare que l'entreprise sera heureuse: mais heureuse ou malheureuse, ce n'est ni la faute du Prêtre, ni celle de l'Agoye: il faut que ce soit celle de l'indévôt Idolâtre. Les femmes surtout contribuent beaucoup à la fortune du grand Sacrifica-

teur ; car c'est un culte secret , qui n'a pour témoin que le Curieux , le Prêtre & la Divinité.

AGRANIES. Fêtes instituées par les Argiens , en l'honneur d'une fille de Proetus. Pendant cette solennité les femmes d'Argos feignaient de chercher Bacchus à grands cris , mais ne le trouvant pas , elles cessaient leurs poursuites , & publiaient que ce Dieu s'était retiré près des Muses. On célébrait ces Fêtes pendant la nuit , les femmes y portaient des ceintures & des couronnes de lierre , elles se régalaient splendidement , & tant que durait le repas elles ne cessaient de l'égayer , en se proposant alternativement des énigmes à deviner. Plutarque nous dit à ce sujet que les Argiennes en agissaient ainsi , pour faire entendre que l'érudition & les Muses doivent accompagner la bonne chère , & qu'elles seules sont en état de prévenir & de tempérer les funestes excès de l'ivresse.

AGRICULTURE. Le premier & le plus essentiel de tous les Arts. Les Egyptiens ont fait honneur de l'invention de l'Agriculture à leur Osiris , les Grecs à Cérés & à Triptolème son fils , & les Romains à Saturne ou à leur Roi Janus , qu'ils placèrent au nombre des Dieux , en reconnaissance de ce bienfait. Tous les véritablement grands hommes de l'antiquité ont fait leurs délices de l'Agriculture. La même main qui conduisait la charrue pendant la paix , faisait trembler les ennemis en tems de guerre. Quintus Cincinnatus fut tiré de son champ qu'il labourait , pour commander l'armée romaine : il vainquit les ennemis , il fit passer les captifs sous le joug ; il reçut les honneurs du triomphe , & au bout de

seize jours , il retourna achever le labour de sa pièce de terre. Le premier soin de Romulus fut d'instituer les Arvales , au nombre de douze , Prêtres dont la principale fonction était d'offrir aux Dieux les prémices des terres , & de leur demander des récoltes abondantes. Un des Arvales étant mort , Romulus ne dédaigna pas de lui succéder. Dans la suite on choisit toujours les Arvales entre les familles les plus distinguées par leur naissance. L'Agriculture fut honorée , tant que les Romains furent vertueux , elle cessa de l'être à proportion que les mœurs se corrompirent. La terre sembla se venger elle-même du mépris que l'on faisait de sa culture : » Elle nous » donnait autrefois , dit Pline , les » fruits avec abondance ; elle prenait , » pour ainsi dire , plaisir d'être culti- » vée par des charrues couronnées , » par des mains triomphantes , & » pour correspondre à cet honneur , » elle multipliait de tout son pouvoir » ses productions. Il n'en est plus de » même aujourd'hui ; nous l'avons » abandonnée à des fermiers mercé- » naires ; nous la faisons cultiver par » des esclaves ou par des forcés : » & l'on serait tenté de croire qu'elle » a ressenti cet affront ».

Les loix des Athéniens étaient non-seulement très-favorables aux Agriculteurs , mais elles s'étendaient jusqu'aux animaux qui étoient employés aux travaux de la campagne. Il était défendu de tuer un bœuf qui servait à la charrue , on ne pouvait même l'offrir en sacrifice. » Celui qui » commettra cette faute , dit la loi , » ou qui volera quelques outils d'A- » griculture , sera puni de mort ». Un Romain fut condamné au ban-

nissement, pour avoir tué un bœuf, afin de satisfaire à la bisarrerie d'un ami.

L'Empereur Constantin défendit expressément de saisir pour dettes civiles les esclaves, les bœufs & tous les instrumens du labour. » S'il arrive » aux Créanciers, aux Cautions, aux » Juges mêmes, d'enfreindre cette » loi, ils subiront une peine arbitraire, à laquelle ils seront condamnés par un Juge supérieur ». Une autre loi du même Prince enjoit aux Receveurs de ses deniers, sous peine de mort, de laisser en paix le Laboureur indigent. Constantin ne permit pas que les chevaux & les bœufs servant au labour fussent pris par les Courriers, ou pour être attelés aux voitures publiques. » Vous » punirez, dit ce Prince, à ceux à qui il » en avait confié l'autorité, quiconque » contreviendra à ma loi. Si c'est un » homme d'un rang qui ne permette pas qu'on sévisse contre lui, dénoncez-le moi, & j'y pourvoirai : s'il n'y a point de chevaux ou de bœufs que ceux qui travaillent aux terres, que les voitures & les Courriers attendent ».

En protégeant ainsi les Laboureurs & les animaux de labour, les Empereurs protégeaient aussi la terre, s'il est permis de parler ainsi. L'Empereur Pertinax ordonna que le champ resté en friche appartiendrait à celui qui le cultiverait : que cet homme laborieux jouirait de dix années d'exemption, & que s'il était esclave il deviendrait libre. Aurelien charge les Magistrats municipaux d'appeler d'autres Citoyens à la culture des terres abandonnées dans l'étendue de leur Domaine, & d'accorder trois ans d'immunités à ceux

qui s'en chargeraient. Une loi de Valentinien, de Théodose & d'Arcade, accorde sans retour au premier occupant les terres abandonnées, si dans l'espace de deux ans personne ne les réclame.

Nos Rois Henri III, Charles IX, Henri IV, Louis XIII & Louis XIV, ont tous rendu des Ordonnances qui défendent de saisir les meubles, les harnois, les instrumens & les bestiaux du Laboureur ; & les loix pour la conservation des grains, depuis les semailles jusqu'à la récolte sont sans nombre.

La loi de Dieu donne l'exemple : elle dit : » Si l'homme fait du dégât » dans un champ, ou dans une vigne, » en y laissant aller sa bête, il réparera ce dommage aux dépens de son bien le meilleur. Si le feu prend » à des épines & gagne un amas de » gerbes, celui qui aura allumé ce » feu supportera la perte ». La loi des hommes ajoute : » Si quelque » voleur de nuit dépouille un champ » qui n'est pas à lui, il sera pendu, » s'il a plus de quatorze ans : il sera battu de verges, s'il est plus jeune, » & livré au propriétaire du champ, » pour être son esclave, jusqu'à ce » qu'il ait réparé le dommage, suivant la taxe du Préteur. Celui qui » mettra le feu à un tas de bled, sera fouetté & brûlé vif. Si le feu y » prend par sa négligence, il payera » le dommage, ou sera battu de verges, à la discrétion du Préteur ».

Nos Souverains ordonnent que le dégât fait dans les champs soit réparé, quand il est accidentel, & réparé & puni, lorsqu'il est médité. » Si les bestiaux se répandent dans » les bleds, ils seront saisis & le Berger sera châtié ». L'Edit d'Henri

IV, de 1599, & ceux de Louis XIV, de 1689 & 1704, défendent, même aux gentilshommes de chasser dans les vignes, dans les bleds & dans les terres ensemencées.

AGRICULTURE. L'ouverture du labourage est fixée au vingt-quatrième jour de la lune du second mois, dans toute l'étendue de l'Empire de la Chine. Ce jour-là l'Empereur donne l'exemple du travail à son peuple, & se rend en cérémonie, sur une éminence, au sud de la ville, offrir un sacrifice à *Chang-ti*, afin d'obtenir l'abondance & la conservation des biens de la terre. Le sacrifice achevé, le Prince prend la conduite de la charrue, il fait plusieurs sillons en avant & en arrière, & sème cinq sortes de grains. Des Laboureurs choisis l'aident dans cette opération, & le reste du champ est labouré par les Princes du Sang & les principaux Officiers de sa Majesté Impériale. Jusqu'au moment de la récolte, on multiplie les soins pour la prospérité de ce champ, & s'il s'y rencontrait un épi extraordinaire, ou une tige qui portât 13 épis, ce serait une joie universelle dans l'empire, & on regarderait ce hasard, comme l'augure le plus favorable. Les grains qui proviennent de cette récolte sont recueillis dans des sacs jaunes, & déposés avec beaucoup de cérémonies dans le magasin impérial; ce sont les seuls que Sa Majesté offre en sacrifice à *Tyen* & à *Chang-ti*, dans certains jours de l'année, ainsi qu'à ses ancêtres.

AGRICULTURE. (fête de l') L'Art de l'Agriculture, le premier & le plus utile de tous est dans une singulière estime chez les Chinois. Ils prétendent que deux de leurs Em-

pereurs furent tirés de la classe des Laboureurs pour monter sur le Trône. Mais ce qui redouble la vénération de ce peuple pour le labourage, c'est que l'Empereur *Ven-ti*, voyant ses Etats ruinés par la guerre, donna l'exemple du travail à ses Sujets, & laboura lui-même les terres de la Couronne. Cet événement a sans doute donné lieu à la grande fête qui se célèbre annuellement dans tout l'Empire, le premier jour du Printemps. Ce jour-là le premier Magistrat, couronné de fleurs, entouré de Musiciens & de gens qui portent des flambeaux, des enseignes, & des bänderolles, sort de la ville par la porte orientale, comme s'il allait recevoir la nouvelle saison. Son cortège est composé d'un grand nombre de litières, couvertes d'étoffes de soye, sur lesquelles sont peints les portraits des grands hommes qui ont aimé & protégé l'Agriculture. Toutes les rues sont ornées des plus belles tapisseries, de superbes lanternes & d'arcs de triomphe de distance en distance. Au milieu de cette espèce de Procession, paraît une vache de terre cuite, si pesante que cinquante hommes suffisent à peine pour la traîner: cette vache a les cornes dorées: un jeune enfant, une jambe nue & l'autre chaussée d'un brodequin est placé sur son dos, & représente le Génie de l'Agriculture & du travail; avec une petite baguette qu'il tient à la main, il feint d'aiguillonner la vache, pour la faire avancer. Plusieurs Payfans chargés de tous les instrumens qui servent au labourage, sont autour de lui, & après eux viennent des troupes de Masques & de Comédiens qui jouent diverses pièces. Lorsque le Magistrat est ar-

rivé devant le Palais de l'Emperer ou devant celui du Gouverneur de la ville, on dépouille la vache de tous ces ornemens, on la brise & on tire de son ventre une prodigieuse quantité de petites vaches de terre, qui sont distribuées à l'assemblée : ensuite le Magistrat prononce une courte harangue à l'honneur de l'Agriculture, qu'il recommande comme le travail le plus utile à l'Empire.

AGUI-L'AN-NEUF. Quête qui se faisait autrefois dans quelques Diocèses pour les cierges de l'Eglise. Elle se faisait par de jeunes gens de l'un & de l'autre sexe. Il s'y mêla beaucoup de licence & de scandale, les garçons & les filles allant danser dans les maisons & chanter des chansons dissolues, en sorte qu'en 1668, on défendit cette quête.

AGYNNIENS. Ces Hérétiques se firent connaître vers l'an de Jesus-Christ 694. Ils rejettaient le Mariage & soutenaient que Dieu n'en était point l'Auteur.

AGYRTES. Les Prêtres de Cybele étaient nommés ainsi par les Romains même. Agyrte désigne proprement un joueur de gobelets, un Charlatan, un faiseur de tours, & les Galles. (Voyez GALLES) méritaient bien ce sobriquet.

AHARIMAN, ou ARIMANE. C'est ainsi que les Perses appelaient le principe du mal & le Dieu des ténèbres, auquel les Grecs donnaient le nom d'Arimanes. Les anciens Perses n'admettaient dans leur origine qu'un principe éternel de toutes choses, unique, excellent en bonté, tout-puissant, &c. qu'ils nommaient Hormuz & Hormizda-choda, d'où par corruption les Grecs formèrent le nom d'Oromazdes. On ignore

dans quel tems ils associèrent au principe éternel le Dieu des ténèbres ; mais il est sûr qu'ils eurent pour ce dernier la plus grande horreur, tellement que dans leurs livres on trouve toujours son nom renversé de cette manière, *uauruqv*, ce qui témoigne leur mépris pour cet ennemi du genre humain. Oromazdes, source de la lumière, créa de bons Génies ; à savoir la bonté, la vérité, la sagesse, la justice, les biens & la volupté honnête. Ahariman, opposé au bon principe, créa de son côté autant de méchans Génies ; tels que le mensonge, la fourberie, la lubricité, l'injustice, &c. Oromazdes créa encore vingt-quatre Génies, qu'il renferma dans un œuf ; Ahariman en créa aussi un même nombre, mais il cassa malignement l'œuf d'Oromazdes, & fut ainsi le pernicieux auteur du mélange des biens & des maux. Mais dans la suite des siècles, il arrivera que le perfide Ahariman sera détruit, & que le bien triomphera du mal ; que la terre reprendra sa première uniformité, qu'il y aura une vie éternelle, & que tous les hommes seront vertueux. On s'aperçoit dans ce récit, que les anciens Perses ont eu quelques connoissances de la chute des Démon, de la création de la lumière, de sa séparation d'avec les ténèbres, de la tentation du premier homme, de sa chute, de sa défobéissance, & de la corruption de ses descendans.

Il y a quelques Auteurs qui donnent une autre origine au mauvais principe. Oromazdes, disent-ils, se voyant seul, se dit à lui-même, si rien ne s'oppose à moi, qu'y aura-t-il de glorieux pour moi ? Cette pensée produisit Ahariman, ou la

source du mal. Ahariman déclara la guerre au bon principe, & par ses oppositions perpétuelles à ses volontés, il releva la gloire de cet être Souverain. Les Anges furent les Médiateurs entre Oromazdes & Ahariman, & il fut décidé que la terre serait abandonnée au Gouvernement du mauvais principe, pendant l'espace de sept mille années, après quoi le monde serait rendu à la lumière. Avant cette paix, tout ce qui existait fut détruit, & nos premiers parens furent créés d'une façon extraordinaire, ainsi que les animaux.

Suivant les anciens Perses, les Anges sont les Ministres de la Divinité, qui se servit d'eux pour créer les Cieux, & cette création s'opéra en quarante-cinq jours, & fut suivie d'horribles ténèbres, qui à la vérité étaient à une distance considérable de la lumière. La Divinité reconnut qu'elle avait un puissant ennemi à combattre, & que cet ennemi était soutenu par des troupes nombreuses; elle envoya contre lui quatre Anges courageux qui réduisirent le Démon à se remettre à la discrétion du vainqueur, mais le principe de la lumière, pour faire d'autant mieux éclater sa bonté & ses autres vertus ne voulut pas anéantir cet Ange de ténèbres; il permit au mal, & à son auteur, de subsister dans le monde, & voulut que l'un n'allât jamais sans l'autre, de même que le bien est une production du bon principe, & ne va jamais sans lui. Le monde doit durer douze mille ans; il y en avait déjà trois mille d'écoulés lors de la dé faite du mauvais principe, & la Divinité divisa les neuf mille années qui restaient, en trois Périodes, & permit au Démon d'en choisir un,

pendant lequel il pourrait tenter & molester les hommes, elle lui proposa ce choix, en lui montrant trois doigts de la main : le mauvais principe choisit le doigt du milieu. Après la durée des douze mille ans, les morts ressusciteront, les bons seront élevés dans le Ciel, & les âmes des méchans seront tourmentées en proportion de leurs péchés; cependant dans la suite la Divinité leur pardonnera, mais le Démon & ses Anges, seront aussi jugés, & leur empire sera détruit. [Voyez GUEBRES, GAURES ET ZOROASTRE].

AIDE. Secours en argent que dès le règne de Saint Louis, les Seigneurs levaient sur leurs Vassaux dans certains cas. Il y en avoit de deux sortes; le légitime & le gracieux : le premier était prescrit par la Loi ou par la Coutume : le second était de pure grace. On devoit le premier dans les cas où il s'agissoit » de la rançon du Seigneur, du mariage de sa fille » aînée, de la promotion de son » fils à la Chevalerie, ou de l'» vnement de l'héritier présom- » ptif à la Seigneurie après la mort » du Pere ». Dans ces circonstances, le Clergé même n'était pas exempt. Le second n'étoit regardé qu'à titre de Don gratuit, comme lorsque le Seigneur se croisoit pour le recouvrement de la Terre Sainte, lorsqu'il faisoit l'acquisition d'une nouvelle Terre; qu'il construisoit ou reabloifait quelques forteresses; que lui ou son frere étoit armé Chevalier; qu'il marioit ses enfans puînés ou ses sœurs; ou enfin lorsqu'il avoit une guerre à soutenir pour la défense de ses Domaines. Ces Impositions appelées alors *Loyaux Aides*, *Aides*.

Coutumiers, furent d'abord d'un fol pour livre, tant sur le vin & autres boissons qui se vendoient en gros & en détail, que sur toutes les denrées qui sortoient du Royaume. Les Etats Généraux tenus sous Philippe le Bel, agréèrent l'imposition des Aides; Philippe de Valois se fit donner six deniers pour livre sur les objets de consommation, pour les frais de la guerre contre les Anglais. Telle est l'origine de ce Droit que les Souverains augmentent ou diminuent, suivant les circonstances & les nécessités de l'Etat.

AIGLE. Oiseau consacré à Jupiter. Périphas, roi d'Athènes, nous disent quelques Mithologues, se fit tellement aimer de son peuple, qu'il en fut adoré comme Jupiter, ce qui irrita si fort le Souverain des Dieux, qu'il voulut le foudroyer, mais par compassion, il se contenta de le changer en Aigle, qui depuis lui servit de voiture, lorsqu'il traversait les airs. D'autres Auteurs prétendent que Jupiter ayant consulté les Augures dans l'isle de Naxos, sur le succès de la guerre qu'il allait entreprendre contre les Titans, il aperçut un Aigle qui lui fut d'un heureux présage, & que c'est le même qu'il choisit pour monture: enfin, plusieurs veulent que l'Aigle ayant fourni de l'ambroisie à Jupiter pendant son enfance, ce Dieu pour le récompenser de ce soin, le plaça dans les astres.

L'Aigle aime à s'élever dans les nuages les plus hauts & à parcourir la région du tonnerre; & il n'en a pas fallu davantage aux Payens pour le charger de la foudre du Maître des Dieux.

AIGUILLETTE. (Nouer l') Les Anciens entendaient par *Nouer*

l'Aiguillette, un prétendu sortilège qui, sans blesser les organes de la génération, en suspend l'usage dans le temps qu'on s'y attend le moins. On trouve dans la plupart des Auteurs de l'Antiquité, un nombre prodigieux d'exemples de l'effet de certains filtres ou enchantemens magiques, qui rendoient impuissantes les personnes les plus passionnées. Mais depuis long-temps on n'accorde plus de croyance à ces contes ridicules, & s'il arrive quelques cas de ce genre, on en accuse la crainte, & non le pouvoir de la Magie.

AINESSE. (Droit d') Les Romains n'ont point connu le droit d'Aïnesse. Dans la Coutume de Paris le droit d'Aïnesse consiste: 1^o. » Dans » un préciput, c'est-à-dire » une portion que l'aîné préleve sur la masse » de la succession avant que d'entrer » en partage avec ses frères & sœurs: » & ce préciput consiste dans le château ou principal manoir: la basse » cour attenante & contigue audit » manoir: & en outre un arpent dans » l'enclos ou jardin joignant ledit » manoir; le corps du moulin, four » ou pressoir bannaux, étant dans » l'enclos du préciput, lui appartiennent aussi; mais le revenu en doit » être partagé entre les puînés, en » contribuant par eux à l'entretien » nement desdits moulins, four ou » pressoir. Peut toutefois l'aîné garder pour lui seul le profit qui en revient, en récompensant ses frères.

2^o. Le préciput prélevé, voici comme se partage le reste des biens: » S'il n'y a que deux enfans, » l'aîné des deux prend les deux tiers » des biens restans, & le cadet l'autre tiers: s'il y a plus de deux en-

» fans, l'ainé de tous prend la moitié
» pour lui seul, & le reste se partage
» également entre les autres enfans.

» S'il n'y avoit pour tout bien
» dans la succession qu'un manoir,
» l'ainé le garderoit; mais les puî-
» nés pourraient prendre sur icelui
» leur légitime, ou droit de douaire
» coutumier ou préfix, si mieux n'ai-
» mait l'ainé, pour ne point voir
» démembler son fief, leur bailler
» récompense en argent.

» Si au contraire, il n'y avait
» dans la succession que des terres
» sans manoir, l'ainé prendrait pour
» son préciput un arpent avant par-
» tage.

» S'il y a des fiefs dans différen-
» tes Coutumes, l'ainé peut pren-
» dre un préciput dans chaque Cou-
» tume d'icelle; en sorte que le prin-
» cipal manoir que l'ainé aura pris
» pour son préciput dans un fief situé
» dans la Coutume de Paris, n'em-
» pêche pas qu'il ne prenne un autre
» manoir dans un fief situé dans une
» autre Coutume, qui attribuera le
» manoir à l'ainé pour son préciput».

Les Peres & les Meres ne peu-
vent préjudicier à ce Droit favorable,
ni par dernière volonté, ni par dot,
ni par donation en avancement d'hoi-
rie.

Ce droit se prend sur les biens
substitués, même par un étranger;
mais il ne marche qu'après la légi-
time & le douaire, & ne se prend
pas sur les biens échus à titre de
douaire. (Voyez la Coutume de
Paris, art. XIV. & suivans).

Le Pere ne peut transporter le
droit d'ainesse au cadet, même du
consentement de l'ainé, mais l'ainé
peut faire cette cession.

Les filles n'ont jamais de droit
d'ainesse, à moins que la Coutume
ne le leur réserve expressement.

AIR. Les Grecs rendaient des
adorations à l'Air, tantôt sous le nom
de Jupiter à qui, de leur pleine auto-
rité, ils avaient assigné le départe-
ment de la partie supérieure de l'at-
mosphère, tantôt sous le nom de
Junon, qui en gouvernait la partie
inférieure. Quelquefois l'Air était
pris par les Payens pour une Divi-
nité qui avait la Lune pour femme
& la Rosée pour fille. On voit bien
que toutes ces Divinités sont de la
création des Poètes: mais les Poètes
ont été les Théologiens du Paganis-
me, & les dieux sortis de leur fe-
cond cerveau, ont eu des Autels,
des Prêtres, un culte, & on leur a
immolé des victimes.

On lisait les événemens futurs
dans les nuées, ou dans la direction
du tonnerre, l'observation du vol ou
du cri des oiseaux, lorsqu'ils pla-
naient en l'air, servait à tirer des con-
jectures; & pour connaître l'avenir,
on ne négligeait pas d'examiner les
météores & sur-tout les comètes.

AIUS-LOCUTIUS. Dieu de
la Parole; honoré par les anciens
Romains sous ce nom extraordina-
ire. Lorsque les Gaulois entrèrent
en Italie, une voix, sortie du bois
de Vesta, fit entendre ces mots: «
» Si vous ne relevez les murs de
» la Ville, elle sera prise». On né-
gligea cet avis, les Gaulois parurent,
& Rome fut saccagée. Après leur
retraite, on se rappella l'Oracle, &
on éleva un Temple & des Autels
au Dieu Aius-Locutius. Cicéron dit
que quand ce Dieu n'était connu de
personne, il parlait; mais qu'il s'était

tû depuis qu'il avoit un Temple & des Autels : & que le Dieu de la Parole étoit devenu muet aussi-tôt qu'il avoit été adoré.

AKANÇAS. Peuple sauvage de l'Amérique septentrionale, qui habite sur les bords de la rivière d'Akanças, dont la source se trouve dans le nouveau Mexique, & qui se décharge dans le fleuve du Mississipi. Ces sauvages sont grands, bien faits, braves, bons nageurs, excellents chasseurs, & fort adroits à la pêche. Le pays des Akanças est très-agréable, les terres sont fertiles & produisent presque sans culture, du bled, des légumes, & une grande quantité de bons fruits. Les forêts fournissent toutes sortes de gibiers. Ces sauvages aiment la danse avec passion; & l'on doit observer que cet exercice entre dans toutes leurs affaires: ils ont des danses de religion, de médecine, de réjouissance, de cérémonies, de guerre, de paix, de mariage, de mort, de jeu, de chasse & d'impudicité. On prétend que cette dernière est abolie depuis l'arrivée des Français chez ce Peuple. Quoi qu'il en soit, la danse d'impudicité s'exécutoit la nuit, à la lueur d'un grand feu. Tous ceux qui entroient dans cette lubrique assemblée devoient frapper le poteau, c'est-à-dire, jurer de ne jamais révéler ce qu'ils auraient vu dans ce Bal dissolu. Les danseurs des deux sexes y paraissent nuds, dans des attitudes & des gestes de prostitutions, qu'ils accompagnaient de chansons impudiques, & tout cela passait pour une simple galanterie parmi ce Peuple.

Lorsque les Akanças veulent déclarer la guerre à leurs ennemis,

le Chef de la Nation donne dans sa cabane un festin à ses guerriers. On y sert un chien, parce que le chien est regardé chez eux comme le symbole de la valeur, puisqu'il se fait mettre en pièces pour défendre son maître: aussi celui qui tue un chien à l'ennemi, & qui en rapporte la peau de la tête, est reçu guerrier. Ensuite on tient conseil dans une autre cabane, destinée à cet usage. L'Orateur déclare la raison pour laquelle la guerre est nécessaire; l'Assemblée répond par des cris, & le Chef distribue de petites Buchettes aux Assistans. Tous ceux qui veulent marcher en acceptent une, & se trouvent ainsi enrôlés. Le lendemain, les femmes parcourent l'habitation, en criant: » Jeunes gens & guerriers qui avez » reçu les Buchettes, partez, allez à la guerre, vengez la mort de » nos parens, de nos alliés, de nos » amis: Ne revenez que lorsque vous » ferez teints du sang de nos ennemis, & apportez leurs chevelures ».

Alors un Sauvage peint son *Cassette* en rouge, & va le porter sur les limites du pays ennemi; il a soin de faire une enaille à un arbre, & d'y dessiner avec du vermillon deux flèches en sautoir. Telle est la Déclaration de guerre. Avant de partir pour l'expédition, on chante la chanson de guerre conçue en ces termes: » Je vais en guerre venger la mort » de mes freres, je tuerai, j'exterminerai, je saccagerai, je brûlerai » mes ennemis, j'amènerai des esclaves, je mangerai leur cœur, je ferai boucaner leur chair, je boirai leur sang, j'apporterai leurs chevelures & leurs crânes pour » faire des tasses ». Après cette chanson,

chanfon ; on forme la danſe de la guerre , où l'on exprime les découvertes , les ſurpriſes , le combat , & enfin la manière d'enlever les chevelures. Les prifonniers faits dans la guerre ſont brûlés à petit feu , à moins qu'ils ne ſoient adoptés par les femmes.

Les Akanſas reconnaiffent un grand Eſprit qu'ils adorent ſous la forme d'un Serpent ou d'un Crocodile ; ils lui rendent un certain culte ; ils craignent beaucoup le Diable & le Tonnerre , & paraiffent révé rer le Soleil & la Lune.

Lorsqu'ils veulent adopter un Eutopéen , ce qui eſt le plus grand honneur qu'ils croient pouvoir faire , ils lui peignent ſur la cuiffe , ou autre partie du corps , un animal , avec une ſorte de couleur faite de cendres de paille brûlée & d'eau ; enfuite ils ſuivent ce deſſein informe , avec de groſſes aiguilles , en piquant juſqu'au viſ , & le ſang qui ſort des piquûres , ſe mêlant avec la couleur , forme une empreinte ineffaçable.

ALBADARA. Les Arabes donnent ce nom à l'os ſéſamoïde de la première phalange du gros orteil : il eſt de la groſſeur d'un pois. Les Magiciens veulent qu'il ſoit indeſtruc tible , ſoit par l'eau , ſoit par le feu : ils diſent que c'eſt le germe de l'homme que Dieu doit faire éclore un jour , quand il lui plaira de le reſuſciter.

ALBANIE. Les anciens Habitans de cette Province qui avoiſine la mer Caſpienne & la Géorgie , adoraient autrefois le Soleil , Jupiter , & ſurtout la Lune , à laquelle toutes les années ils immolaient un homme. Lors que la victime étoit choiſie ,

Tome I.

un Prêtre la liait avec une chaîne que l'on croioit ſacrée ; elle étoit engraiffée pendant pluſieurs mois , & lorsque le temps du ſacrifice étoit arrivé , on la frottoit d'huile de ſenteur ; on la conduiſait à l'Autel , & le Prêtre lui perçoit le cœur avec un dard ; lorsqu'elle avoit perdu tout ſon ſang , on lui ouvrait la poitrine , afin d'examiner ſes entrailles & d'en tirer des augures pour l'avenir.

ALBANOIS. Hérétiques qui , dans le ſeptième ſiècle , renouvelle rent les erreurs des Manichéens ; on les appella Albanois , parce qu'ils commencèrent à répandre leur fauſſe doctrine dans l'Albanie. Ils établif ſaient deux principes , l'un bon , Pere de Jéſus-Chriſt , Auteur du bien & du Nouveau Testament ; & l'autre mauvais , Auteur de l'Ancien Testament , rejetant abſolument tout ce qu'ont dit Abraham & Moïſe. Le monde , diſaient-ils , eſt de toute éternité ; le Fils de Dieu a apporté un corps du Ciel : le Baptême eſt néceſſaire , mais les autres Sacre mens ſont inutiles. L'homme peut donner le Saint-Eſprit ; l'Egliſe n'a pas le pouvoir d'excommunier , & l'enfer eſt un conte fait à plaiſir.

ALBIGEOIS. Hérétiques du douzième ſiècle , qui infeſtèrent le Diocèſe d'Albi & la Province de Languedoc. C'étoit un aſſemblage de divers Hérétiques qui tous avoient leurs dogmes particuliers. On les accuſait : 1°. » D'admettre deux » principes ou deux Créateurs ; l'un » bon , l'autre méchant ; le premier , » Créateur des choſes inviſibles & » ſpirituelles ; le ſecond , Créateur » des corps , & Auteur de l'Ancien » Testament qu'ils rejettoient , ad-

» mettant toutesfois le Nouveau ;
 » mais dédaignant l'utilité des Sa-
 » cremens. 2°. D'admettre deux
 » Christs , l'un méchant , qui n'a-
 » vait vécu sur la terre qu'avec un
 » corps fantastique , & qui n'avait
 » vécu , disaient-ils , & n'était res-
 » suscité qu'en apparence. 3°. De
 » nier la résurrection de la chair , &
 » de croire que nos ames sont ou
 » des démons , ou d'autres ames lo-
 » gées dans nos corps , en punition
 » des crimes de leur vie passée :
 » en conséquence, ils niaient le Pur-
 » gatoire ; la nécessité de la priere
 » pour les morts , & traitaient de
 » fable la créance des Catholiques
 » sur l'Enfer. 4°. De condamner
 » tous les Sacremens de l'Eglise ; de
 » rejeter le Baptême comme inuti-
 » le ; d'avoir en horreur l'Eucharis-
 » tie ; de ne pratiquer ni Confession ,
 » ni Pénitence ; de croire le mariage
 » défendu , & de détester les Mi-
 » nistres de l'Eglise , les Images &
 » les Reliques ». Telles sont les er-
 » reurs que leur reproche Alanus ,
 » Moine de Cîteaux.

Ces hérétiques étaient partagés en deux Classes ; les *Parfaits* & les *Croyans*. Les *Parfaits* menaient la vie la plus austère ; & ils avaient en horreur les mensonges & les juremens : les *Croyans* se conduisaient avec beaucoup moins de régularité , & prétendaient que leur salut dépendait de leur foi & de l'imposition des mains des *Parfaits*. L'hérésie des Albigeois fut condamnée par le Concile général de Latran , tenu en 1179 , mais il fallut employer la puissance temporelle pour les exterminer. On publia une Croisade contre eux , on leur fit une guerre

cruelle pendant dix-huit ans , & les Comtes de Toulouse , leurs Protec-
 teurs , les ayant abandonnés , ils fu-
 rent enfin détruits , à l'exception
 d'un foible reste qui se réfugia dans
 les Vallées de Piémont , de France
 & de Savoie , & se joignirent aux
 Vaudois.

ALBUNÉE. (Sibylle) C'est la dixième des Sybilles que Varron prétend être née à Tibur , aujourd'hui Tivoli. On lui consacra une Fontaine & un Bois près du Fleuve Anis où l'on dit que sa Statue fut trouvée ; elle était représentée tenant un livre à la main.

ALCORAN. C'est le Livre de la Loi Mahométane. On croit que l'imposteur Mahomet le composa avec le secours de Batyras , hérétique Jacobite , de Sergius , Moine Nestorien , & de quelques Juifs. Les Musulmans croient , comme un article de foi , que leur Prophète reçut l'Alcoran de Dieu par le ministère de l'Ange Gabriel , écrit sur un parchemin fait de la peau du Béliar qu'Abraham immola à la place de son fils Isaac , & qu'il ne lui fut communiqué que verset à verset pendant l'espace de vingt-trois ans. Ce recueil de Réveries établit des peines & des récompenses après cette vie. Il y a sept Paradis que vit le Prophète , monté sur l'Alborak , animal qui tient de l'âne & du mulet. Le premier est d'argent fin ; le second , d'or ; le troisième , de pierres précieuses , où se trouve un Ange d'une main duquel à l'autre , il y a soixante-dix mille journées , avec un livre qu'il lit toujours ; le quatrième , est d'émeraude ; le cinquième , de crystal ; le sixième , de couleur de feu , & le septième est un jardin délicieux ,

arrofé de fontaines & de rivières de lait, de miel & de vin, avec divers arbres toujours verts, dont les pépins fe changent en des filles fi belles & fi douces, que fi l'une d'elles avait craché dans la mer, l'eau n'en auroit plus d'amertume. Ce Paradis eft gardé par des Anges dont les uns ont la tête d'une vache, qui porte des cornes lesquelles ont quarante mille nœuds, & comprennent quarante journées de chemin d'un nœud à l'autre : les autres ont 70000 bouches ; chaque bouche 70000 langues, & chaque langue loue Dieu 70000 fois le jour en 70000 fortes d'idiomes différens. On voit devant le trône du Très-Haut quatorze Cierges qui contiennent cinquante journées de chemin d'un bout à l'autre. C'est dans ce Paradis que les vrais Mufulmans goûteront les mêts les plus rares & les plus délicieux, & qu'ils épouferont des *Houris*, (jeunes filles) qui, malgré le commerce qu'ils auront avec elles, feront toujours vierges.

Les peines de l'Enfer, dit l'Alcoran, ne feront point éternelles, elles finiront par la bonté de Mahomet qui lavera les réprouvés dans une fontaine, & les admettra à un feftin composé des restes de celui qu'il aura fait aux bienheureux. Il eft parlé auffi d'un jugement après la mort, qui eft une efpèce de Purgatoire, (Voyez NÉKIR).

ALDÉBARAM. C'est le nom d'une Étoile de la première grandeur, que l'on appelle communément *Œil du Taureau*. Les Arabes qui rendaient des honneurs divins au foleil, le nommoient quelquefois Aldébaram.

ALDERMAN. Nom que l'on

donne en Angleterre à des Magistrats civils d'une ville ou d'une cité, de la classe defquels on tire le Maire & les Echevins. Il n'y en a jamais moins de fix, & jamais plus de vingt-fix : leur nombre dépend de la grandeur & de l'importance des villes. Les vingt-fix Aldermans de Londres font supérieurs aux trente-fix Quarteniers. Lorsque l'un d'eux vient à mourir, les Quarteniers en présentent deux, dont l'un eft choisi par le Lord-Maire & par les Aldermans. Les Aldermans qui ont été Lord-Maires, & les trois plus anciens d'entr'eux qui ne l'ont pas été, ont le brevet de Juges de Paix.

ALECTO. L'une des trois Furies, fœur de Tifiphone & de Mégère ; & toutes trois filles de l'Achéron & de la Nuit, selon les Mithologies. Le nom d'Alecto répond à celui de l'Envie.

ALETIDES. Sacrifices folemnels que les Athéniens faisaient aux Mânes d'Erigone, par ordre de l'Oracle d'Apollon. Voici à quelle occasion : Icarius, fils d'Œbalus, ayant appris de Bacchus le fecret de planter la vigne ; le communiqua volontiers aux hommes, & fit boire du vin à quelques bergers du territoire d'Athènes. Ces Pâtres en burent avec fi peu de modération qu'ils tombèrent dans l'ivresse, & que s'imaginant être empoisonnés, ils tuèrent Icarius, & le jetèrent dans un puits ; une petite chienne nommée *Méra*, qui accompagnait alors Icarius, courut informer Erigone de la mort de son Pere, & ne cessa de la aïrer par fa robe, qu'elle ne l'eût conduite au puits qui recelait ce que cette tendre fille avoit de plus cher.

ALPHA. Le signe pendit de desespoir, & fut placé dans le Ciel, ainsi qu'Icarus & la petite chienne Méra. Enigme en le signe de la Vierge; Méra celui de la Canicale, & Icarus la constellation du Bootés.

ALEUROMANCIE. C'est l'art de deviner par l'usage de la farine, soit d'orge, soit d'autres grains. On sçait bien que les Payens se servaient de l'Aleuromancie; mais on ignore absolument de quelle manière ils disposaient la farine pour en tirer des présages.

ALENTRYOMANCIE. C'est l'art de deviner par le moyen d'un Coq. Les Grecs pratiquaient beaucoup cet art: ils traçaient d'abord un cercle sur la terre; & il le partageaient ensuite en vingt-quatre portions égales, dans lesquelles ils figuraient une des lettres de l'Alphabet, & sur chacune d'elles, ils mettaient un grain de bled. Lorsque cela était fait, on lâchait un coq dans le cercle, & l'on observait soigneusement les lettres sur lesquelles il enlevait les grains, & de ces lettres rassemblées on formait un mot qui devait servir de réponse à la demande.

ALICAÏRES. C'est le nom que les Romains donnaient à des femmes publiques, qui se tenaient tous les jours à leurs portes pour attirer les débauchés. Il y a beaucoup d'Alicaires dans les grandes Villes de l'Europe.

ALÏES. Fêtes en l'honneur d'Apollon ou du Soleil, qui se célébraient toutes les années à Athènes, ainsi que chez les Rhodiens.

ALILAT. Les Arabes adoraient sous ce nom la Lune, ou, selon que quelques uns, la Planète de Vénus, que l'on nomme *Ispharus* le soir

& *Phosphorus* le matin.

ALIMENS. On entend par Alimens, toutes les nécessités de la vie que l'on doit à quelqu'un. Les enfans doivent des Alimens à leurs pere & mere, s'ils sont dans le besoin: un pere & une mere en doivent à leurs enfans, même naturels. Un mari doit procurer des Alimens à sa femme, quand bien même elle ne lui aurait point apporté de dot: une femme en doit à son mari, s'il est dans la nécessité. Le beau-pere & la belle-mere en doivent à leur gendre & à leur bru, & la bru & le gendre au beau-pere & à la belle mere, tant que l'alliance subsiste entr'eux. Un fils qui se marie sans le consentement de son pere, ou sans avoir fait de sommations respectueuses, n'est pas reçu à exiger des Alimens.

ALIMENTAIRE. (loi) C'était le nom d'une loi bien respectable des Romains, qui enjoignait aux enfans de nourrir leur pere & mere dans la vieillesse. Les hommes devaient-ils avoir besoin de loix pour remplir ce devoir?

ALIMENTAIRES. On appelait Alimentaires à Rome, de jeunes garçons & de jeunes filles qui étaient élevés dans des espèces d'Hôpitaux aux dépens du Trésor public. Il y avait aussi plusieurs maisons fondées par de riches particuliers, où l'on recevait les enfans pauvres & les orphelins de l'un & de l'autre sexe.

AL KADAR. Ce mot Arabe signifie *Décet Jivin*: c'est le nom que les Musulmans donnent improprement à la nuit, où ils prétendent que l'Alcoran descendit du Ciel tout entier, car depuis, disent-ils, il ne descendit plus que par parties,

pendant l'espace de vingt-trois ans. Au milieu de toutes les extravagances dont l'Alcoran est rempli, on y lit celle-ci, au sujet de cette fameuse nuit, de laquelle les Musulmans datent la prétendue mission de leur faux Prophète. L'Ange Gabriel étant venu trouver Mahomet, lui dit : « Lis... » Je ne sçais pas lire ; répondit le Prophète. Gabriel te prit : « Lis, au nom de ton Seigneur, qui a créé l'homme d'un peu de sang congelé : lis, car ton Seigneur est infiniment honorable : c'est lui qui a enseigné à l'homme l'usage de la plume ; qui lui a enseigné ce qu'il ne sçavait pas ».

ALLAH. Nom de Dieu répété deux fois, que les Musulmans ont sans cesse dans la bouche, soit en s'abordant, soit en se quittant. Ils commencent & finissent toutes leurs prières par ce mot, & quelquefois il a été leur grand cri de guerre.

ALLÉGEANCE. (Serment d') C'est le serment de fidélité que les Anglais prêtent à leur Roi en sa qualité de Prince & de Seigneur temporel. Il est conçu en ces termes : « Je N.... proteste & déclare solennellement devant Dieu & devant les hommes, que je serai tous jours fidele & soumis au Roi. N.... Je professe & déclare solennellement que j'abhorré, déteste & condamne de tout mon cœur, comme impie & hérétique, cette damnable Proposition, que les Princes excommuniés ou destitués par le Pape ou le Siege de Rome, peuvent être légitimement déposés ou mis à mort par leurs sujets ou par quelque personne que ce soit ».

Les Anglais prêtent un autre serment au Roi, en la qualité qu'il prend de Chef de l'Eglise Anglicane. (Voyez SUPRÉMATIE.)

ALLELUIA ou ALLELUIAH. Mot Hébreu, composé de deux mots de la même langue, signifiant *Loués le Seigneur*, que l'on recite à la fin de quelque partie de l'Office, comme une expression d'adgrèsse. Saint Jérôme est le premier qui a introduit le mot Alléluia dans le Service divin. Autrefois les Portes chantaient en chœur Alléluia pour s'exciter mutuellement à louer.

ALLIANCE. On trouve ce mot souvent employé dans les saintes Ecritures. La première Alliance de Dieu avec les hommes, est celle qu'il fit avec Adam au moment de sa création, & lorsqu'il lui interdit l'usage du fruit défendu. La seconde Alliance est celle que Dieu fit avec l'homme après son péché, en lui promettant non-seulement le pardon, pourvu qu'il fit pénitence, mais aussi la venue du Messie, qui le rachèterait lui & toute sa race de la mort du péché & de la mort éternelle. La troisième Alliance est celle que Dieu fit avec Noé, lorsqu'il lui ordonna de bâtir une Arche, pour y sauver les animaux de la terre & un certain nombre d'hommes destinés à la repeupler après le déluge. Cette Alliance fut renouvelée cent vingt-un ans après, quand Noé & sa famille sortirent de l'Arche. Dieu fit une Alliance particulière avec Abraham : elle ne regardait présentement que lui & sa posterité qui devait naître de lui par Isaac : le sceau de cette Alliance fut la circoncision ; la venue du Messie en est la confirmation.

& la fin. L'Alliance de Dieu avec Adam, est l'état naturel : l'Alliance avec Abraham expliquée par la loi de Moïse est la loi de rigueur : l'Alliance de Dieu avec les hommes par la médiation de Jésus-Christ, est la loi de grace.

ALLUMETTE. (Courir l')

C'est une phrase qui, chez les Habitans du Canada, signifie Aller en bonne fortune. Lorsqu'un jeune Canadien a rendu deux ou trois visites à sa maîtresse, & qu'il soupçonne qu'elle l'a regardé de bon œil ; deux heures après le coucher du soleil, il se rend à sa cabanne qui est toujours ouverte ; il allume au foyer une espèce d'allumette, & s'approche du lit de la belle ; si elle souffle l'Allumette, sans façon il se couche auprès d'elle ; si au contraire elle s'enveloppe dans sa couverture, il se retire, car c'est une marque qu'elle ne veut pas le recevoir.

AL-MAISAR. Sorte de Divination par les flèches, usitée chez les Arabes dans le temps du Paganisme : ils l'appelaient le sort des flèches. Ces flèches étaient sans fer & sans plumes. On en renfermait trois dans un sac qui était à la garde du Prêtre qui rendait les réponses pour *Hobal*, Idole du Temple de la Mecque avant la venue de Mahomet. Sur une de ces flèches était écrit : *Commandez-moi, Seigneur* ; sur la seconde : *Défendez ou empêchez-moi, Seigneur* ; la troisième était sans écriture. Lorsque quelqu'un voulait se déterminer à quelque chose qui lui paraissait intéressant, il se rendait au Temple, & présentait un présent à l'Idole, c'est-à-dire, au Devin. Le Prêtre tirait une flèche

che de son sac, si la flèche du commandement sortait, l'Arabe entreprenait aussi-tôt son affaire ; si celle de la défense paraissait, il différerait son entreprise d'une année entière ; lorsque la flèche blanche sortait, on retirait de nouveau.

Dans les cas où il était question de faire des partages, on égorgeait un chameau, on le divisait en un certain nombre de portions, ensuite on prenait onze flèches sans pointes & sans plumes, entre lesquelles il y en avoit sept qui portaient des marques différentes. On mêlait ces flèches dans un sac, & ceux qui tiraient une des flèches marquées, avaient la portion que la flèche indiquait : mais ceux qui tiraient une des flèches non marquées, outre qu'ils n'avaient aucune portion, étaient encore obligés de payer le chameau.

Mahomet dans son Alcoran défend ces superstitions, & généralement tous les jeux de hasard, sous le nom de *Al-Maisar*.

ALMANACH. Nos Almanachs modernes répondent à ce que les anciens Romains appelaient *Fastes*. Henri III, par une Ordonnance de 1579, défendit » à tous » Faiseurs d'Almanachs d'avoir la » témérité de faire des prédictions sur » les affaires civiles, ou de l'Etat, ou » de Particuliers, soit en termes ex- » près, soit en termes couverts ». On voit encore de pareils Almanachs, & les extravagantes prédictions qu'ils renferment, servent de nourriture à la crédulité & à l'ignorance du peuple qui doute difficilement de la vérité de ce qu'il voit imprimé, & qui agit souvent en conséquence de ce qu'il a lu dans les Prophéties de Noë.

tradamus, & autres sortifés qui sont le supplice du bon sens. Malgré les lumières que l'on prête à notre siècle, il ne serait peut être pas inutile de renouveler l'Ordonnance d'Henri III.

AL-MOSHTARI. Les Arabes adoraient sous ce nom la Planète que nous appellons Jupiter.

ALOA. Les Laboureurs de la Grece, & particulièrement les Athéniens célébraient sous ce nom une fête solennelle en l'honneur de Bacchus & de Cérès, immédiatement après la récolte des fruits.

ALOGIENS. Hérétiques qui niaient que Jésus-Christ fût le Verbe éternel, & qui rejetaient l'Evangile de Saint Jean, comme un Ouvrage apocryphe. On croit que Théodose de Byfance, Corroyeur de son métier, fut le Chef des Alogiens. Lorsqu'on lui reprochait d'avoir apostasié, il répondait que ce n'était pas un Dieu, mais un homme qu'il avait renié. Il fut excommunié dans le deuxième siècle par le Pape Victor.

ALOIDES. Les Mithologues disent que la jeune Iphimédie, femme du Géant Aloëus, ayant été se baigner dans la mer, fut violée par Neptune, & mit au monde deux jumeaux (Orus & Ephialte) qu'Aloëus éleva comme ses propres enfans. Ils reçurent de leur père le privilège de croître tous les ans d'une aune en hauteur, & d'une coudée en grosseur, de sorte qu'à l'âge de neuf ans, ils étoient d'une grandeur prodigieuse. Ils firent la guerre à Jupiter, & tentèrent d'escalader le Ciel avec les autres Géans; mais le Dieu de la foudre les précipita au fond du Tartare.

ALOMANCIE. Divination par le sel fort en usage chez les Anciens. Il reste encore quelque trace de cette superstition : une salière renversée, présage un malheur prochain dans certaines maisons : oublier de mettre du sel sur la table, n'est pas un prognostic bien favorable. Jusqu'à quand les hommes enfanteront-ils des chimères ridicules pour troubler leur repos !

ALRUNES. Nom que les Anciens Romains donnaient à certaines petites figures dont ils faisaient leurs Lares ou Dieux domestiques. Il y avait ordinairement dans chaque maison deux de ces figures, hautes d'environ un pied & demi, qui représentaient des sorcières, & rarement des forciers, & ces sorcières selon ces Idolâtres, tenaient en leurs mains la fortune des hommes. Elles étaient faites de racine & sur-tout de celle de Mandragore. On avait grand soin de les laver avec du vin & de l'eau. A chaque repas on leur présentait à boire & à manger. Elles étaient proprement habillées & couchées mollement dans de petits coffres, d'où on ne les sortait que pour les consulter. Ces Alrunes préservaient de toutes sortes de malheurs, & prédisaient l'avenir par des mouvemens de tête. Qui croirait qu'une pareille extravagance s'est perpétuée jusqu'à nos jours, & qu'on en trouve encore des traces en Suède, en Dannemarck & dans la Basse Allemagne.

ALTESSE. Les Rois d'Angleterre & d'Espagne n'avaient d'autre titre que celui d'Altesse : ils le portèrent l'un jusqu'à Jacques I, l'autre jusqu'à Charles V, qu'ils se firent

appeller Majesté. En 1630, les Princes d'Italie prirent le titre d'Altesse. En 1631, le Duc d'Orléans devint Altesse Royale; le Duc de Savoie prend le titre d'Altesse Royale, par rapport à ses prétentions sur le Royaume de Chypre. Le Prince de Condé a pris le premier le titre d'Altesse Sérénissime. Les Electeurs d'Allemagne se font appeller Alteses Electorales. Le Roi de France donne le titre d'Altesse à tous les Princes souverains de l'Allemagne. On ne donne point le titre d'Altesse Royale à Monseigneur le Dauphin, mais lorsque les Cardinaux lui écrivent, ils le traitent de Sérénissime Altesse Royale. Le Successeur au Trône de Russie est appelé Altesse Impériale. Les Princes de la Maison de Rohan ont le titre d'Altesse, & le Cardinal de Soubise, Evêque de Strasbourg, celui d'Altesse Eminentissime.

ALY. Ce gendre de Mahomet est regardé par les Persans, comme le Martyr de leur foi: ils le peignent armé d'un sabre à deux pointes & le visage couvert d'un voile verd. Cet Aly est, selon ses Sectateurs, le Vicaire de Dieu, & il y en a parmi eux qui ont osé le relever au-dessus de la condition humaine; & c'est de là qu'est venue cette façon de parler proverbiale & populaire: » Je ne » crois pas qu'Aly soit Dieu, mais » je ne le crois pas bien loin d'être » Dieu ». Certains devots croient qu'il viendra à la fin du monde dans les nuées, & remplira la terre de sa justice. On raconte aussi de lui plusieurs apparitions.

AMABYR ou AMVABYR.

C'est un vieux mot Anglais qui signifie le prix de la virginité. C'était un droit qui se payait au Seigneur dans plusieurs Provinces d'Angleterre, par celui qui épousait la fille d'un de ses Vassaux. Voyez MARQUETTE.

AMANUS. On trouve ce nom dans quelques Auteurs, pour désigner une Divinité des anciens Perses. Il est à croire qu'ils appelaient ainsi ou le soleil ou le feu perpétuel qu'ils entretenoient comme étant son image. Tous les jours les Prêtres s'assembloient devant le feu sacré, & pendant une heure ils chantaient des hymnes à sa gloire. Dans cette cérémonie journalière, ils portaient à la main une baguette de verveine, & ils avoient la tête couverte d'une espèce de tiare dont les bandelettes leur tombaient sur les joues.

AMAUTAS. On nommait ainsi certains Philosophes du Pérou sous le règne des Incas. Ils tenaient leurs Ecoles dans la ville de Cusco, où ils donnaient des leçons publiques à la Noblesse de l'Empire; car la politique des Souverains ne permettait pas au peuple de s'instruire. Ces Amautas traitaient dans leurs classes des préceptes & des cérémonies de la Religion, des Loix, de la Politique & de l'Art Militaire. Ils composaient des Tragédies & des Comédies qu'ils jouaient eux-mêmes devant la Cour, pendant les fêtes solennelles. Les Tragédies représentaient les belles actions des grands hommes; les Comédies traitaient de l'Agriculture & de tous les événements possibles de la vie humaine; & dans ces deux compositions on employait l'Histoire, la Chronologie, la Poésie, la Philosophie, la

Musique & l'Astrologie. Ces Pièces étaient en vers, & jamais on n'y rencontrait rien d'obscène, ni de contraire aux bonnes mœurs.

AMAZONE. C'est le nom d'une Nation ancienne de femmes guerrières qui, à ce que les Auteurs rapportent, fondèrent un Empire dans l'Asie mineure, près du Thermodon, sur les côtes de la Mer Noire. Elles ne souffraient point d'hommes parrai elles, mais elles recevaient des étrangers dans leur lit, tuaient les enfans mâles qui provenaient de ce commerce, & arrachaient aux filles la mamelle droite; pour les rendre plus propres à tirer de l'arc. C'est de cette circonstance qu'elles furent appelées Amazones, d'un mot Grec, qui signifie sans mamelles ou privées d'une mamelle. C'est encore un problème, s'il y a eu réellement une République d'Amazones. Valesca, fille d'un courage au-dessus de son sexe, fonda en Bohême, une République d'Amazones qui subsista pendant neuf années.

AMBARVALES. Les Romains avaient institué cette fête pour obtenir des Dieux une abondante moisson; elle se célébrait dans les campagnes au mois d'Avril, & se répétait au mois de Juillet. A cette fête d'expiation, on sacrifiait une jeune vache, une truie ou une brebis, après l'avoir promenée trois fois autour d'un champ.

AMBASSADEUR. Dans les commencemens de la Monarchie Française, nos Rois envoyaient ensemble plusieurs Ambassadeurs qui composaient une espèce de Conseil. Les Ambassadeurs sont ou ordinaires ou extraordinaires. Les Ambassa-

deurs ordinaires sont ceux qui résident à la Cour d'un Prince, pour veiller aux intérêts de leur maître, & pour négocier les affaires qui peuvent survenir: on ne les connaissait pas il y a deux cens ans. Les Ambassadeurs extraordinaires sont ceux qui sont envoyés pour traiter de la Paix ou d'un Mariage, ou pour faire un compliment, &c. & ils se retirent aussi-tôt que l'objet de leur mission est rempli. Les uns & les autres jouissent de toutes les prérogatives que le Droit des gens leur accorde.

« Les Ambassadeurs des Rois ne » doivent point aller aux nœces, aux » enterremens, ni aux assemblées » publiques & solennelles, à moins » que leur Maître n'y ait intérêt: » ils ne doivent point aussi porter le » deuil, pas même de leurs propres, » parce qu'ils représentent la personne » de leur Prince, à qui il est de » leur devoir de se conformer en » tout ».

En France le Nonce du Pape a la préséance sur tous les Ambassadeurs & porte la parole en leur nom, lorsqu'il s'agit de complimenter le Roi. Dans toutes les Cours de l'Europe, l'Ambassadeur de France a le pas sur celui d'Espagne.

Madame la Maréchale de Guébriant a peut-être été la seule femme qui ait été envoyée par aucune Cour de l'Europe en qualité d'Ambassadrice. On cite cependant une Dame de la Cour de Perse, envoyée en Ambassade auprès du Grand Seigneur pendant les troubles de l'Empire.

Athènes & Sparte étaient jalouses de recevoir des Ambassades, & celle des deux Républiques qui pouvait en

compter le plus, croit l'emporter sur sa rivale.

A Athènes les Ambassadeurs montraient dans la Tribune des Orateurs pour se faire mieux entendre du peuple : à Rome ils étaient introduits dans le Sénat : actuellement ils s'adressent directement aux Monarques vers lesquels ils sont envoyés. Cicéron, nous dit que le nom d'Ambassadeur est sacré & inviolable, & nous pourrions citer nombre d'exemples, où les insultes faites aux Ambassadeurs ont occasionné des guerres sanglantes.

AMBROISIE. Nom que les Poètes donnaient aux mets qu'ils supposaient servir de nourriture aux divinités dans le Ciel. On ne sçait trop quelle était cette Ambroisie, dont les propriétés étaient de conserver l'immortalité dans ceux qui en mangeaient.

Lucien qui ne cesse dans ses Ouvrages de se moquer des Dieux de la Fable, dit » qu'il fallait bien que » l'ambroisie & le nectar, dont l'une » était leur mets & l'autre leur boisson » son ordinaire, ne fussent pas si excellens que les Poètes le disaient, » puisqu'ils descendaient du Ciel » pour venir sur les autels sucer le » sang & la graisse des victimes, » comme font les mouches sur un » cadavre.

AMBROSIENS ou **PNEUMATIQUES.** Quelques Anabaptistes du seizième siècle, prirent ce nom d'un certain Ambroise qui contrefaisait l'Inspiré. Il méprisait souverainement les divines écritures, & voulait que ses disciples crussent à ses prétendues révélations.

AMBUBAIES. Nom que l'on

donnait chez les Romains à certaines femmes venues de Syrie qui gagnaient leur vie à jouer de la flûte & à se prostituer. Ces femmes se retiraient auprès des Baies, & l'on croit qu'à leur méprisable métier, elles ajoutaient celui de faire & de débiter toutes sortes de drogues pour farder.

AMBURBIES. C'était une cérémonie religieuse instituée par les anciens Romains, pour obtenir que les Dieux daignassent continuer leur protection à la Ville & à ses Habitans. Elle consistait à promener autour des murs en dehors, les victimes que l'on devait sacrifier, & que par cette raison on appelait *Amburbiales victimæ*.

AMBULTI. Terme qui désigne Prolongation. Les Anciens en ont fait un surnom, qu'ils ont libéralement accordé à Jupiter, à Minerve & aux Tyndarides, dans la ferme persuasion où ils étaient que les dieux pouvaient conserver leur vie à discrétion.

AMENTHES. Mot qui signifiait, chez les Egyptiens & chez les Grecs, un lieu qui reçoit & qui rend. C'était un endroit souterrain où ils supposaient que toutes les âmes allaient se rendre au sortir des corps. Ils disaient qu'à la mort d'un animal, l'âme descendait dans ce lieu, & qu'elle en remontait ensuite pour habiter un nouveau corps.

AMES. (Fête du retour des) Les Japonais croyent pour la plupart que les âmes des morts sont trois années entières pour se rendre au Paradis de leur Dieu, & que pendant ce voyage, elles reviennent chaque année faire une visite à leurs familles. Il

n'y a peut-être point d'absurdité plus plaisante, car enfin si on suppose qu'elles reviennent chaque année au même lieu d'où elles sont parties, l'éternité des siècles ne suffira pas pour les faire arriver à leur destination. Quoi qu'il en soit, les Japonois ne manquent pas de tenir leurs maisons propres & bien ornées, & le soir de la Fête tous les Habitans sortent de la Ville en cérémonie pour faire leurs complimens aux ames qui se rassemblent dans la campagne. Ils les invitent à se reposer & leur présentent des rafraichissemens. On a grand soin de leur raconter ce qui est arrivé d'heureux à la famille depuis leur départ; ensuite, éclairé par beaucoup de flambeaux, on se rend à la Ville qui se trouve toute illuminée, les tables sont couvertes de beaucoup de mets, parce que les Japonois prétendent que l'ame qui est composée d'une matiere extrêmement subtile, suce la substance de cette nourriture qu'on lui offre. Le jour se passe en réjouissances, & lorsque la nuit approche, on congédie les ames avec des flambeaux, jusqu'à la plaine où on les a été recevoir. Cette nuit toutes les campagnes sont éclairées, afin que les ames puissent retrouver leur chemin, & le jour suivant on pousse des cris, on lance des pierres sur les toits, & l'on fait un affreux tintamare pour obliger de se retirer, celles qui auraient eu envie de demeurer. Les Japonois craignent beaucoup les apparitions.

AMIDA. A l'idée que les Japonois nous donnent de leur Dieu Amida, on doit nécessairement reconnaître l'Être suprême. » C'est, » disent-ils, une substance invincible,

» sans forme & sans accident, » se-
» parée de toutes sortes d'éléments,
» qui existait avant la nature, & qui
» est la source de tous les biens. Il
» n'a ni commencement, ni fin; il
» a créé l'Univers, il est immense,
» infini, il gouverne le monde sans
» peine & sans soin. On représente quelquefois cette Divinité montée sur un cheval à sept têtes hiéroglyphiques qui entr'elles composent sept mille ans. On lui donne la tête d'un chien; il mord un cercle d'or, & ce cercle est l'emblème du temps. D'autres fois il paraît dans les temples sous la figure d'un jeune homme nud, ou d'une femme avec les oreilles percées.

C'est en l'honneur de ce Dieu que les Japonois pratiquent les plus grandes austérités, jusqu'à se donner la mort. Les uns se précipitent dans la rivière, la tête la première; d'autres s'y sont jetter en cérémonie & au son des instrumens, avec des pierres attachées aux jambes. On en voit qui se font murer dans une grotte, afin qu'elle leur serve de sépulture. Toutes ces horreurs s'exécutent de sang froid par ces fanatiques, sur l'idée imparfaite que des fourbes leur ont donnée d'une vie future, des récompenses destinées aux bons, & des supplices réservés aux méchans. Tel est l'abus qu'ils font des connaissances confuses qu'ils ont reçues de l'immortalité de l'ame.

AMIRAL de France. (Grand)
La dignité d'Amiral ne fut point connue en France avant Florent de Varennes qui vivoit en 1270, & même qui ne l'exerça que par commission. En 1322, Charles le Bel, nomma Béranger Blanc, Amiral de la

Mer. Louis, Bâtard de Bourbon fut créé Amiral en 1466. D'abord l'autorité de l'Amiral ne s'étendit que sur la Province de Normandie, & les côtes les plus proches. En Bretagne, en Guyenne, en Provence, elle était réunie en la personne du Gouverneur ou Sénéchal, ce qui subsiste encore en Bretagne, où le Gouverneur possède tous les droits de l'Amirauté. En 1626. Louis XIII supprima cette Charge importante, & créa, en faveur du Cardinal de Richelieu, un Office de Grand Maître, Chef & Surintendant général de la Navigation & Commerce de France. Après la mort de ce Ministre, la Reine Anne d'Autriche se fit expédier un Brevet d'Amiral. Tout ce qui regarde la Marine est du ressort de ce grand Officier de la Couronne, & c'est en son nom qu'on administre la justice dans toutes les Amirautés de France.

AMITIÉ. Les Anciens avaient divinisé cette vertu des belles ames; ils la représentaient sous la figure d'une jeune fille qui avait ces deux mots gravés sur le front : *Eté & Hiver*. Elle avait la tête nue & le côté ouvert, & montrait son cœur du bout du doigt avec ces mots autour : *Loin & près*. Enfin elle portait une robe simple & modeste, au bas de laquelle on lisait : *A la mort & à la vie*. Quelle riche allégorie !

AMNIOMANTIE. C'est une sorte de divination ou de présage que l'on tire de la coiffe ou Membrane qui enveloppe quelquefois la tête d'un enfant à sa naissance. Les Romains ont donné dans cette superstition, & ce préjugé subsiste encore parmi le peuple qui dit communément d'un homme heureux, qu'il, sans doute, il est né coiffé.

AMORTAM. (1°) Breuvage qui ressemble à du lait, & qui garantit de la soif, de la faim, de la lassitude & même de la mort, si l'on veut bien en croire les Bramines modernes ; il n'est pas besoin d'avertir que ce breuvage dont il est parlé souvent dans les livres des Indiens, n'est qu'une fiction.

AMOUR (1°) ou Cupidon. Les Mythologues peu d'accord entr'eux, nous laissent le choix sur l'origine de ce Dieu. Les uns le font fils de Flore & de Zéphire, les autres du Ciel & de la terre, plusieurs de l'air & de la nuit. Quelques-uns de Porus, Dieu du Conseil & de l'Abondance, & de la Déesse de la Pauvreté. Hésiode lui donne le Caïos pour pere; enfin le plus grand nombre se réunit à le faire fils de Mars & de Vénus. Ces différens sentimens ne doivent pas étonner; la passion de l'amour rassemble toutes les contradictions, toutes les vertus & tous les vices. Les Anciens ont distingué deux Amours, l'un vertueux & honnête; que les Athéniens adoraient comme la source des vertus humaines, & en l'honneur duquel ceux de Samos avaient institué la fête de la Liberté : l'autre était l'amour deshonnête & grossier, le corrupteur des mœurs & le pere des crimes, contre lequel les Philosophes n'ont cessé de s'élever. Il était représenté sous la forme d'un bel enfant nud avec des ailes, un bandeau sur les yeux, un carquois sur l'épaule, un arc dans une main & un flambeau allumé dans l'autre. On le voit quelquefois tenant par les ailes un papillon qu'il tourmente & qu'il déchire.

AMPHIARÈES. Fêtes que les

Oropiens célébraient annuellement à l'honneur du fameux Devin Amphiarus qui rendait des oracles dans le temple qu'ils lui avaient élevé. Les Curieux qui allaient consulter l'Oracle, commençaient par immoler un mouton dont ils étendaient la peau à terre, ils se couchaient dessus, s'endormaient, & pendant leur sommeil ils recevaient du Dieu une réponse à leur demande.

AMPHICTYONS. Députés des différents Peuples de la Grèce, dont l'Assemblée générale avait le pouvoir de proposer, de résoudre & d'arrêter tout ce qui lui semblait utile & avantageux à la Grèce. Ce Tribunal des Amphictyons ressemblait à quelques égards aux Assemblées des États Généraux des Provinces-Unies, & plus particulièrement à ce qu'on appelle en Allemagne la *Diette de l'Empire* : il fut établi par Amphictyon, troisième roi d'Athènes, & il se tenait dans le temple de Cérès, bâti dans une vaste plaine près du fleuve Asopius. C'est là que deux fois l'année se rendaient les Députés des Ioniens, des Dolopes, des Theffaliens, des Eoliens, des Magnésiens, des Méliens, des Phithiens, des Doriens, des Phocéens, des Locriens, des Achéens, des Eléens, des Argiens, des Messéniens, &c. & de plusieurs Villes qui étaient admises dans cette Assemblée.

AMPHIDROMIE. Nom d'une fête qui se célébrait chez les anciens Romains le cinquième jour après la naissance d'un enfant : la Sage-femme se lavait les mains, prenait le nouveau né dans ses bras, faisait plusieurs courtes autour des statues des Dieux Larès, & remettait l'enfant à

la nourrice. La cérémonie se terminait par un festin, & par quelques présens distribués à ces femmes.

AMPHITRITE. Déesse de la Mer à qui les Poètes donnent l'Océan pour pere. C'est une divinité purement poétique, & qui n'a absolument aucune analogie avec l'Histoire. Un Dauphin, disent-ils, fut le Médiateur de son mariage avec Neptune, & ce Dauphin en reconnaissance fut placé parmi les Astres. Nous ne pouvons nous refuser au plaisir de transcrire la description que Monsieur de Cambrai fait du char d'Amphitrite dans le quatrième livre de son Télémaque : » Alors, dit-il, nous ap-
» perçûmes des Dauphins couverts
» d'une écaille qui paraissait d'or &
» d'argent ; en se jouant, ils soule-
» vaient les eaux : après eux venaient
» des Tritons qui sonnaient de la
» trompette, avec leurs conques re-
» courbées ; ils environnaient le char
» d'Amphitrite, traîné par des che-
» vaux marins plus blancs que la nei-
» ge, & qui fendant l'onde salée, lais-
» saient loin derrière eux un vaste fil-
» lon dans la mer. Leurs yeux étaient
» enflammés, & leurs bouches fu-
» mant. Le char de la Déesse était
» une Conque d'une merveilleuse
» figure, elle étoit d'une blancheur
» plus éclatante que l'ivoire, & les
» roues étoient d'or. Le char sem-
» blait voler sur la surface des eaux
» paisibles : une troupe de Nymphes
» couronnées de fleurs, nageaient
» en foule derrière leur char, leurs
» beaux cheveux pendaient sur leurs
» épaules, & flottaient au gré des
» vents. La déesse tenait d'une
» main un sceptre d'or, pour com-
» mander aux vagues : de l'autre

» elle portait sur ses genoux le petit
 » Dieu Palémon son fils pendant à
 » sa mammelle ; elle avait un visage
 » serein & une douce majesté qui fai-
 » sait fuir les vents séditieux , & tou-
 » tes les noires tempêtes : les Tritons
 » conduisaient les chevaux , & te-
 » naient les rênes dorées. Une gran-
 » de voile de pourpre , flottait
 » dans l'air au-dessus du char : elle
 » était à demi-enflée par le souffle
 » d'une multitude de petits zéphyrs
 » qui s'efforçaient de la pousser par
 » leurs haleines. On voyait au mi-
 » lieu des airs, Eole empressé, in-
 » quiet, ardent : son visage ridé &
 » chagrin , sa voix menaçante, ses
 » sourcils épais & pendans, ses yeux
 » pleins d'un feu sombre & austère ,
 » tenaient en silence les fiers Aqi-
 » lons , & repoussaient tous les nua-
 » ges. Les immenses Baleines & tous
 » les monstres marins faisant avec
 » leurs narines un flux & reflux de
 » l'onde amère , sortaient à la hâte
 » de leurs grottes profondes, pour
 » voir la Déesse ».

AMPOULE. Les Romains ap-
 pelaient *Ampoules* certains Vases ,
 qu'on remplissait d'huile , & qui ser-
 vaient aux bains. Les vases qui con-
 tenaient l'huile dont les premiers
 Chrétiens oignaient les Cathécumé-
 nes & les Malades , se nommaient
 aussi Ampoules. C'est ainsi qu'on ap-
 pelle la Phiole que l'on conserve dans
 l'Eglise de S. Remi à Reims, & qu'on
 prétend avoir été apportée du Ciel
 pleine de baume pour le Baptême de
 Clovis. On assure qu'il y a eu un
 Ordre de Chevaliers de la Sainte
 Ampoule, qui faisait remonter son
 Institution jusqu'à ce premier Roi
 Chrétien.

AMSDORFIENS. Protestans du
 seizième siècle , qui eurent pour chef
 Amsdorf, disciple de Luther. Ils sou-
 tenaient non-seulement contre l'Écri-
 ture , mais même contre le simple
 bon sens , que les bonnes œuvres
 étaient inutiles , & même pernicio-
 ses au salut.

AMULÊTE. C'est une image ou
 une figure que l'on porte suspen-
 due au cou , comme un préservatif
 contre les maladies & les enchante-
 mens. Tels étaient à cet égard les
 préjugés des Grecs & des Romains.

Les Juifs ont eu aussi leurs Amu-
 lètes. C'étaient des bandes de parche-
 min , où étaient écrits certains passa-
 ges de l'ancien testament, par la faul-
 se interprétation du précepte qui leur
 ordonne d'avoir toujours la loi de
 Dieu devant les yeux.

Les Chrétiens n'ont pas été exemts
 de ces superstitions : du tems de Saint
 Chrysostôme, ils portaient sur eux
 des pièces d'or qui représentaient
 Alexandre le Grand , & qu'ils re-
 gardaient comme de sûrs préserva-
 tifs.

Actuellement le peuple attache au
 cou des enfans des branches de co-
 rail ou autres végétaux pour les pré-
 server de la colique.

Les Arabes & les Turcs se fient
 beaucoup à leurs Amulètes : ce sont
 ordinaiemens des passages de l'Al-
 coran , écrits sur des bandes de par-
 chemin. Les Nègres les appellent des
 Gris-gris.

AN. (jour de l') Chez les Ro-
 mains , le premier & le dernier jour
 de l'année étaient consacrés à Janus,
 & c'est par cette raison qu'on le repré-
 sentait avec deux visages. C'est de ce
 peuple que nous vient la cérémonie

de souhaiter la bonne année, cérémonie d'une haute antiquité. Non-seulement les Romains se rendaient des visites & se faisaient des complimens avant la fin du premier jour, mais même ils se donnaient des étrennes & offraient aux Dieux des vœux pour leur conservation réciproque.

ANABAPTISTES. Hérétiques qui prétendent qu'il ne faut point baptiser les petits enfans, & que pour leur conférer ce Sacrement, on doit attendre qu'ils soient en âge de rendre raison de leur foi. Cette secte qui s'éleva dans le seizième siècle, infesta la plus grande partie de l'Allemagne, & particulièrement la Westphalie, où elle commit les plus affreux ravages. Ils prêchaient que le baptême administré aux enfans était nul & invalide, qu'on ne devait ni prêter serment, ni porter les armes; qu'un véritable Chrétien ne pouvait être Magistrat; que tous les hommes étaient libres & indépendans; que tous les biens devaient être communs. Quelques-uns ont nié la divinité de Jésus-Christ & la descente aux enfers: d'autres ont prétendu que les âmes des morts dormaient jusqu'au jour du jugement, & que les peines n'étaient pas éternelles. Ils furent exterminés en Allemagne, & leur prétendu Roi Jean de Leyde, Tailleur d'habits, qui avait surpris la Ville de Munster en 1534; périt au milieu des supplices en 1535. On trouve encore quelques Anabaptistes en Hollande, en Allemagne & en Angleterre. (Voyez **QUAKERS**)

ANACALYPTERIE. Fête que célébraient les Anciens le jour qu'il était permis à une nouvelle mariée

d'ôter son voile, & de se laisser voir à tout le monde: elle était ainsi appelée d'un mot grec qui signifie *découvrir*. Les présens que les parens & les amis envoyaient à la mariée, prenaient aussi ce nom.

ANACÉES, Fêtes instituées par les Athéniens en l'honneur des Dieux Anactes, auxquels ils avoient bâti un temple dans leur Capitale. On ignore quels étaient ces Dieux; on sçait seulement qu'on les supposait nés à Athènes de Jupiter & de Proserpine.

ANACHIS. Nom d'un des quatre esprits familiers que les Egyptiens supposaient s'attacher à la garde de l'homme dès l'instant de sa naissance: les trois autres étaient Dymon, Tychès & Héros; on appelait aussi des Divinités Dynanis, Tyché, Eros & Ananché; c'est-à-dire, la puissance, la fortune, l'amour & la nécessité; & il faut convenir que ces Dieux représentent assez bien notre condition sur la terre, puisque nous passons toute notre vie à commander, à obéir, à désirer & à poursuivre.

ANAGNOSTE. Nom que portait chez les Romains l'esclave qui était chargé de faire la lecture pendant les repas. Tous les gens riches avaient des Anagnostes en titre, & ces esclaves furent en grand crédit sous le règne de l'Empereur Claude.

ANAGYRUS. Si des milliers d'exemples ne nous prouvaient jusqu'à quel point d'aveuglement peut aller la folle superstition des hommes, nous n'osions rapporter d'après les auteurs, même les plus accrédités, ce qu'ils disent de certaines Divinités du Paganisme. Suïdas fait mention d'Anagyros, Dieu l'Attique, auquel

on avoit élevé un Temple & des Autels ; il dit que c'étoit un Dieu jaloux & qu'on n'offensoit pas impunément : & pour le prouver , il nous raconte l'Anecdote suivante : Un Vieillard fut couper quelques branches d'arbres dans un bois consacré à Anagyrus. Ce Dieu, furieux de cette prétendue profanation, veut en tirer une vengeance éclatante : il inspire à la concubine du Vieillard un violent amour pour son fils : elle dépouille toute pudeur, & lui fait l'aveu de son incestueuse tendresse. Sur le refus du jeune homme, elle ose l'accuser auprès de son pere, du crime dont elle avoit voulu se souiller. L'imprudent Vieillard prête l'oreille à cette calomnie, il condamne son fils & le fait précipiter du haut d'un rocher. Quelque tems après il ouvre les yeux : il reconnoît l'innocence de son malheureux fils, jusqu'où il a porté l'aveuglement & la barbarie, & il se pend de désespoir. C'est pourtant à Anagyrus, à ce Dieu cruel & jaloux, que le peuple d'Athènes rendait des honneurs divins, mais pourquoi en être surpris ?

Levol, l'assassinat, l'adultère, l'inceste ;
C'est l'exemple qu'à suivre, offrent
leurs immortels.

CORN. Polieucte.

ANAIIDIA. Sous ce nom les Athéniens dressèrent des Autels à l'Impudence, dont ils avoient fait une divinité. Une Perdrix étoit son symbole, parce que sans doute, quelque préjugé populaire, qui n'a pas été transmis à notre connoissance, faisoit regarder cet oiseau comme fort impudent.

ANAITIS. Divinité des anciens

Capadociens, en l'honneur de laquelle ils célébraient une grande fête, pendant laquelle les hommes & les femmes croyaient se rendre agréables à la Déesse, en buvant sans aucun ménagement. On trouve dans Dion Chrysostôme un passage qui doit avoir quelque rapport avec cette fête qu'il appelle *la Fête des Sacs* : » Ne vous souvenez-vous
» pas, dit-il, de la fête des Sacs que
» les Perses célèbrent, & dans laquelle
» quelle ils prennent un homme
» condamné à mort, le mettent sur
» le trône du Roi, & après lui
» avoir fait goûter toutes sortes de
» plaisirs, le dépouillent de ses habits royaux, lui font donner le fouet, & le pendent. » Ceci n'est pas bien clair, mais Strabon nous instruira mieux de la véritable origine de cette fête. « Parmi les Seythes, » rapporte-t-il, qui occupaient les environs de la Mer Caspienne, il y en avoit que l'on nommoit *Sakæ* ou *saques* : ces Saques faisaient des Courses dans la Perse, & pénétraient quelquefois si avant dans le pays, qu'ils allèrent jusques dans la Bactriane & dans l'Arménie, & se rendirent maîtres d'une partie de cette Province, qu'ils appelèrent de leur nom *Sakasene*, d'où ensuite ils s'avancèrent dans la Capadoce, qui confine le Pont-Euxin. Un jour qu'ils célébraient une fête, le Roi de Perse les ayant attaqués, les défit à plate-couture. Pour éterniser le mémoire de cette victoire, les Perses élevèrent un monceau de terre sur une pierre dont ils formèrent une petite montagne qu'ils environnèrent de murailles, & bâtirent dans l'enceinte d'un

» un temple, qu'ils consacrerent à la
 » Déesse Anaitis, & aux Dieux Ama-
 » nus & Anaudratus, qui sont les Gé-
 » nies des Perses, & établirent en
 » leur honneur une fête appelée *Sa-
 » ka*, qui se célèbre encore par ceux
 » qui habitent le Pays de Zéla, car
 » c'est ainsi qu'ils nomment ce lieu ».

ANATOMIE. Avant le règne de François I. la dissection du corps humain passait pour un sacrilège. Vésal, Médecin Flamand, mort en 1564, est le premier qui ait débrouillé cette science si nécessaire. Harvée, Médecin Anglais, découvrit en 1628 la circulation du sang. Péquet, qui étoit Français, découvrit en 1661, le réservoir du Chyle, & deux années après on trouva les vaisseaux nommés lymphatiques. Depuis ce tems, les Nations avancent de découvertes en découvertes.

ANCÊTRES. (Sacrifice des Chinois en l'honneur des) Le respect pour les parens est le caractère distinctif de la Nation Chinoise & la base de leur Gouvernement; partant de ce principe, ils n'ont pas manqué d'établir des sacrifices en l'honneur de leurs Ancêtres. Le quatorzième de la Lune d'Août, est le jour réservé pour la principale cérémonie, qui se fait dans un Temple, au frontispice duquel on lit : *Temple des Ayeux*. Dans la Cour de ce Temple, on place six tables sur lesquelles on pose des viandes préparées, de la viande crue, des fruits, des fleurs & des braziers où l'on brûle des pastilles de senteur. Le dedans du Temple est orné des Tablettes ou Portraits des Ancêtres. Un grand arbre s'élève dans l'avant-cour, & il est chargé de papier doré, auquel on met le

Tome I.

feu pendant le sacrifice. On brûle aussi de ce papier doré, & coupé en forme de deniers, parce que les crédules Chinois prétendent qu'il sera changé dans l'autre monde en véritables pièces d'or, qui serviront à racheter l'ame de leurs Parens. Lorsque le vin & les viandes ont été présentées aux ancêtres, le principal Prêtre renvoie les Assistans, en leur disant : » Sachez que vous tous qui
 » avez assisté à ce sacrifice ; vous
 » devez être certains de recevoir de
 » grands avantages de vos Ancêtres
 » défunts, à cause de l'honneur que
 » vous leur avez fait en leur sacrifiant :
 » vous serez honorés, vous aurez
 » une longue vie, & vous jouirez
 » de toutes sortes de biens temporels ».

ANCIENS. On appellait ainsi, chez les Juifs, des personnes respectables par leur âge, leur expérience & leur vertu. Dans l'Exode ils sont nommés quelquefois Anciens, & souvent Princes de la Synagogue. Moïse les établit par l'ordre exprès de Dieu pour l'aider dans le gouvernement du Peuple d'Israël, & ce fut à eux qu'il déclara ce que le Seigneur lui avait commandé.

ANCILE. C'étoient des Boucliers de Bronze que les Romains prétendaient avoir été envoyés du Ciel à Numa-Pompilius ; & la tradition rapportait qu'en même temps on avait entendu une voix qui promettait à Rome l'empire du Monde, tant qu'elle conserverait ce présent. Les Anciles étoient conservés dans le Temple de Mars, & la garde en était confiée à douze Prêtres établis pour vaquer à ce Ministère. Chaque année, dans le mois de Mars, on les

D

portait en procession autour de la Ville, & le troisième jour de ce mois, on les renfermait avec de grandes cérémonies.

ANCULI ET ANCULÆ.

Noms des Dieux & des Déeses que les Esclaves imploraient pour en obtenir les forces nécessaires, afin d'être en état de supporter les maux attachés à la servitude.

ANDATE. C'est sous ce nom que les anciens Peuples de la Grande Bretagne adoraient la Déesse de la Victoire.

ANDROGYNES. Ce sont des hommes de la Fable qui avaient les deux sexes, deux têtes, quatre bras & quatre pieds. On sçait que plusieurs Rabbins ont prétendu qu'Adam fut créé homme & femme, homme d'un côté & femme de l'autre, & qu'il était ainsi composé de deux corps que Dieu ne fit que séparer.

Platon dit, dans son *Banquet*, que les Dieux avaient d'abord formé l'homme d'une figure ronde avec deux corps & deux sexes, ce qui le rendit aussi insolent qu'il était fort. Il eut l'audace de vouloir faire la guerre aux Dieux; Jupiter allait le détruire, mais considérant qu'en même temps, il ferait périr le genre humain, il se contenta d'affaiblir l'Androgyne en le séparant en deux moitiés. Apollon reçut l'ordre de perfectionner ces deux demi-corps: il étendit la peau sur toute leur surface, & il la noua au nombril. Si cette moitié se révolte, elle sera encore séparée, en sorte qu'il ne lui restera qu'une des différentes parties qu'elle a doubles, & si l'homme ainsi réduit au quart, per-

siste dans sa méchanceté, il sera totalement anéanti.

ANDROLEPSIE. On appelait ainsi une loi d'Athènes. Lorsqu'un Athénien avait été tué par le Citoyen d'une autre Ville, on envoyait demander que le coupable fût livré pour être condamné par le Conseil d'Athènes. En cas de refus, il était permis de tuer trois de ses Concitoyens, & de punir en eux le meurtre commis.

ANDRONICIENS. Hérétiques qui, entr'autres extravagances, prétendaient que la partie supérieure de la femme était l'ouvrage de Dieu, & que la partie inférieure était l'ouvrage du Diable.

ANES. (Fête des) Cette singulière cérémonie est abolie; elle se faisait autrefois dans l'Eglise Cathédrale de Rouen le jour de Noël, & commençait par une procession où certains Ecclesiastiques choisis, représentaient les Prophètes de l'Ancien Testament, qui ont prédit la naissance du Messie; on y voyait paraitre Balaan monté sur son ânesse, & c'est de-là que la Fête tirait son nom. Zacharie, Sainte Elisabeth, Saint Jean-Baptiste, la Sybille Erythrée, Siméon, Virgile, à cause de son *Eglogue Sicelides Musæ*, &c. Nabuchodonosor, & les trois enfans dans la fournaise, venaient ensuite. Lorsque la Procession entrait dans l'Eglise, elle y trouvait plusieurs pelotons de personnes apostées pour représenter les Juifs & les Gentils, auxquels les Chantres adressaient quelques paroles: puis ils appelaient l'un après l'autre les Prophètes, qui venaient prononcer un passage touchant le Messie. Les autres personnes s'avançaient à leur rang, & ré-

A N

poussaient par certains versets aux demandes des Chantres. On représentait le miracle de la fournaise, Nabuchodonosor parlait, la Sybille se montrait la dernière, & l'on chantait un motet qui terminait la cérémonie.

ANES. (Autre Fête des) Autrefois le quatorzième de Janvier de chaque année, on célébrait une Fête à Beauvais, dans laquelle on prétendait retracer la mémoire de la Fuite de la Sainte Vierge en Egypte avec l'Enfant Jésus. Pour cet effet, on choisissait une jeune fille, la plus belle de la Ville; on la faisait monter sur un âne richement harnaché; on lui mettait entre les mains un joli enfant; & suivie de l'Evêque & de tout son Clergé, elle marchait en procession de l'Eglise Cathédrale à l'Eglise Paroissiale de Saint Etienne, entrait dans le Sanctuaire, allait se placer près de l'Autel, du côté de l'Evangile, & aussi-tôt la Messe commençait. L'Introit, le Kyrie, le Gloria, le Credo étaient terminés par cet impertinent refrain, *Hin-Han*, *Hin-Han*, & le Célébrant, à la fin de la Messe, au lieu de dire *Ite*, *Missa est*, chantait trois fois: *Hin-Han*, *Hin-Han*, *Hin-Han*.

On trouve dans le Glossaire de Ducange, la Prose suivante qui était chantée à cette ridicule Fête. Elle est tirée d'un Manuscrit qui a plus de cinq cents ans d'antiquité.

ORIENTIS partibus,
Adventavit Asinus,
Pulcher & fortissimus,
Sarcinis aptissimus.

Hez, Sire Asne, car chantez,
Belle Bouche rechignez,

A N

Vous aurez du foin assez,
Et de l'avoine à planter.

Lentus erat pedibus,
Nisi foret baculus,
Et eum in clunibus,
Pungeret aculeus.

Hez, Sire Asne, car chantez, &c.

Ecce magnis auribus,
Subjugalis filius,
Asinus egregius
Asinorum Dominus.

Hez, Sire Asne, car chantez, &c.

Hic in colibus Sichem,
Jam nutritus sub rubem;
Transiit per Jordanem,
Saliit in Bethlehem.

Hez, Sire Asne, car chantez, &c.

Salu vincit hinnulos
Damas & capreolos,
Super dromedarios,
Velox Madianeos.

Hez, Sire Asne, car chantez, &c.

Aurum de Arabiâ,
Thus & myrrham de Sabâ,
Tulit in Ecclesiâ,
Virtus Asinaria.

Hez, Sire Asne, car chantez, &c.

Dum trahit vehicula
Multâ cum carcinulâ,
Illius mandibula
Dura terit pabula.

Hez, Sire Asne, car chantez, &c.
D ij

Cum ariftis hordeum ,
Comedit & carduum
Triticum à paleâ ,
Segregat in areâ.

Hez , Sire Afne , car chantez , &c.

(Ici on fléchiffait le génou.)

Amen , dicas , Afne ,
Jam fatur de gramine ,
Amen , amen itera ,
Afpermate vetera .

Hez va ! hez va ! hez va ! hez !
Bialx , Sire Afne , car allez ,
Belle Bouche , car chantez .

ANETIS. Nom d'une Déesse en grande vénération chez les Lydiens , les Arméniens & les Perfes . Par le culte de cette fauffe Divinité , il était expreffément défendu de rien entreprendre que fous fes aufpices . Toutes les grandes aflemblées où il était queftion de décider ce qui concernait le bien public , fe faifaient dans fon temple . Les filles les plus belles & de la condition la plus relevée , lui étaient confacrées , & la partie la plus importante de leur fervice était de rendre heureux les hommes pieux qui venaient offrir des facrifices à la Déesse . Celles qui montraient plus de ferveur dans l'exercice de ce culte , n'en étaient que plus honorées & plus recherchées pour le mariage . La fête de la Déesse fe célébrait toutes les années avec la plus grande pompe , & ce jour-là les dévots & les dévotes redoublaient de zèle . On croit que cette Fête fut inftituée en mémoire de la victoire que Cyrus ,

Roi de Perfe , remporta fur les Saces , peuples de Scythie .

ANGE , Ce mot fignifie proprement *Meflager* ou *Envoyé* , parce que , difent les Théologiens , le miniftère des Anges confifte à porter les ordres de Dieu , ou à annoncer aux hommes fes volontés . Ce nom eft quelquefois donné aux hommes dans l'Ecriture ; mais l'ufage a prévalu d'attacher à ce terme l'idée d'une nature incorporelle , intelligente & fupérieure à l'ame de l'homme , quoique créée & inférieure à Dieu . Toutes les Religions ont admis l'exiftence des Anges . Les Juifs en convenaient , excepté les Sadducéens . Les Chrétiens ont embraffé la même doctrine , mais les Peres ont été partagés fur la nature des Anges ; les uns leur ont donné des corps fubtils , les autres les ont regardé comme des Etres purement fpirituels , & c'eft le fentiment uniforme de l'Eglife .

Les Philosophes payens ont admis des natures fpirituelles mitoyennes entre Dieu & l'homme , qui avaient part au gouvernement du monde . On les appellait *Démons* ou *Génies* , & ils étaient partagés en bons & en mauvais .

Mahomet , dans fon Alcoran , parle fouvent des bons & des mauvais Anges ; il détaille leurs emplois , tant au ciel que fur la terre . L'Ange Gabriel , félon lui , peut descendre du haut des cieux en une heure , & renverfer une montagne du coup d'une feule plume de fon aile . L'Ange Afraël eft occupé à faifir les âmes de toutes les perfonnes qui meurent . Etraphill embouche fans ceflé une trompette pour annoncer le jour du Jugement .

ANGÉLIQUE (habit) c'était chez les anciens Anglais, un habit de Moine, que les Laïcs avaient grand soin d'endosser lorsqu'ils se sentaient près de la mort, afin de participer aux prières des Moines. Cet habit était appelé *Angélique*, parce qu'on regardait alors les Moines comme des Anges, dont les prières étaient capables de procurer le salut éternel.

On trouve encore quelques traces de cette coutume, tant en Espagne qu'en Italie, où les personnes dévotement se couvrent à l'article de la mort d'un froc de Saint Dominique ou de Saint François, avec lequel on les expose en public & on les enterre. Les Moines Grecs de l'Ordre de Saint Basile, ont le grand & le petit habit angélique; le premier n'est pris que par les Religieux qui aspirent à la plus grande perfection.

ANGERONE. Les Romains reconnaissaient Angérone pour la Déesse de la peine & du silence. Ils avaient placé sa statue sur l'autel de la Déesse du plaisir, & la représentaient un doigt sur la bouche, pour faire entendre que les Conseils, où elle présidait particulièrement, exigeaient un secret inviolable. C'était sur-tout dans les malheurs qu'on s'adressait à elle, & qu'on lui demandait la patience de les soutenir. On célébrait en son honneur le vingt-un Décembre les Fêtes appelées *Angéronales*.

ANGERONIE, Déesse du silence chez les Payens : elle présidait aux Conseils, & sa statue était placée dans le temple de la Volupté. On la représentait ordinairement avec un doigt sur la bouche.

ANGOLA. Les Noirs du Royaume d'Angola ont trois sortes de

musique martiale. La première est composée de grandes cresselles attachées à des caisses de bois, qui ne sont qu'un tronc d'arbre creusé & recouvert de cuir. Ils frappent dessus avec des baguettes d'ivoire. La seconde sorte a la forme d'un cône, ou d'une cloche renversée; elle est composée de plaques de fer fort minces, & l'on frappe dessus avec des baguettes de bois, fendues par le bout, ce qui rend le son plus dur & plus militaire. Les instrumens de la troisième espèce sont des dents d'Éléphant creusées, qui ne rendent pas un son moins belliqueux que nos trompettes.

Ces instrumens sont de grandeur inégale. Les plus grands sont réservés pour le Général qui s'en sert lorsqu'il veut donner ses ordres : les divers sons qu'il en tire déterminent quelle en est la nature : les Officiers inférieurs, qui en ont de plus petits, répondent par les mêmes notes, pour lui faire entendre qu'ils comprennent ses intentions. Lorsqu'on est dans l'action, il y a des Chefs, ou des Soldats, réputés braves, qui sont à la tête des différens pelotons, & font raisonner ces instrumens; par ce moyen toute l'armée reçoit les ordres du Général, connaît ce qu'elle doit faire; la grandeur du danger où elle se trouve, & quelle sorte d'armes ou d'ennemis elle a à redouter. C'est dans la Relation de Pigafetta que l'on trouve ce détail intéressant.

ANIGRIDES. Nom de certaines Nymphes qui habitaient, dit-on, les bords du fleuve Anigrus au Péloponèse. Quand on se trouvait détaché de la peau, on entrait dans la grotte des Anigrides, on les invoquait, on faisait un sacrifice, on

passait le fleuve à la nage , & l'on guérissait ou l'on ne guérissait pas , sans que la multitude des malades & des devoirs cessât d'être considérable.

ANIRAN. Nom que les Mages donnaient au Génie qu'ils supposaient présider aux noces & à tous les troisièmes jours de chaque mois. On célébrait autrefois une grande fête en l'honneur d'Aniran , mais les Mahométans l'ont abolie. Il n'y a plus que quelques Perses , fidèles adorateurs du Feu , qui sanctifient ce jour en secret.

ANNA-PERENNA. Lorsque le Peuple Romain se retira sur le Mont-Aventin , une bonne Payfanne vint lui apporter quelques gâteaux ; les Romains par reconnaissance en firent dans la suite une Déesse , qu'ils chargèrent de présider à la prospérité des campagnes , avec Palès & Cérés. Anna-Perenna étant placée dans le Ciel , il lui fallut un culte , des autels & des fêtes. On en célébrait en son honneur toutes les années sur les bords du Tibre , pendant lesquelles on se livrait à la joie la plus effrénée. Les jeunes filles buvaient , dansaient & chantaient des vers fort libres. Ce qu'il y a de singulier , c'est qu'on eut des nouvelles de la réception d'Anna-Perenna au Ciel : on fit que sous prétexte d'être utile à Mars , violemment amoureux de Minerve , elle se revêtit des habits de la Déesse , pour se trouver à un rendez-vous qu'elle avait promis de faire accorder au Dieu de la Guerre , mais que malheureusement Mars la reconnut.

ANNATE. On entend par Annate une taxe sur les revenus de la première année d'un bénéfice vacant. Avant la fin du quatorzième siècle ,

on ignorait encore ce que c'était qu'Annates. Boniface VIII est le premier qui les ait exigées. Boniface IX se réserva la moitié des Annates de tous les bénéfices qui vauqueraient , durant trois ans , dans toute l'étendue de l'Eglise Catholique ; & ses Successeurs établirent ce droit à perpétuité. Les Conciles de Constance & de Bâle condamnèrent la perception des Annates , & la Faculté de Théologie de Paris les déclara simoniaques. La France s'affranchit de ce joug par une Pragmatique Sanction , qui fut dressée par une Assemblée générale tenue à Bourges ; mais les intrigues de Jules II , continuées par son Successeur Léon X , engagèrent le Roi François I à abolir la Pragmatique ; par un Concordat , contre lequel les Parlemens , le Clergé & le Peuple s'élevèrent avec force.

ANNEAUX. (origine des) On ignore le premier qui a porté un anneau , mais il est sûr que les Hébreux en avaient l'usage de tems immémorial. Pharaon , Roi d'Egypte , mit un anneau au doigt de Joseph , comme une marque de l'autorité qu'il lui confiait. Les Chaldéens , Babylo niens , Perses & Grecs , se servaient de l'anneau. Alexandre & Darius scellaient leurs lettres avec des anneaux. Les Sabins portaient des anneaux dès le tems de Romulus. Les premiers anneaux des Romains furent de fer : Marius , dit Plin , porta le premier un anneau d'or. Les Hébreux portaient l'anneau à la main droite , mais lorsque les Romains y eurent enchaîné des pierres précieuses , la mode décida qu'on les porterait à la main gauche , & bientôt on

en porta à tous les doigts , excepté celui du milieu , même on en mit aux différentes jointures. Les Maures & les Orientaux ont porté & portent encore des anneaux au nez , aux lèvres , aux joues & au menton.

L'anneau d'or devint dans la suite la marque-distinctive des Chevaliers Romains , le Peuple porta alors des anneaux d'argent , & les esclaves des anneaux de fer.

On fait remonter jusqu'aux Hébreux les anneaux de noces ; mais cet anneau qui se donnait dans les cérémonies du mariage , n'y était pas essentiel , & tenait lieu d'une pièce de monnaie. Les Chrétiens prirent l'usage de l'anneau nuptial , des Grecs & des Romains. En France c'était autrefois la coutume de se servir d'anneaux de jonc dans le mariage , lorsqu'on avait eu commerce ensemble auparavant. Les Germains portaient pour marque d'esclavage un anneau de fer. Les Empereurs mettaient autrefois l'anneau pastoral au doigt de l'Evêque dont ils confirmaient l'élection. Les Evêques & les Abbés portent des anneaux.

ANNÉE. (premier jour de l') Ce jour est singulièrement célébré dans la Géorgie , par une procession que font les Officiers de la Cour du Prince. D'abord on voit la couronne & tous les bijoux qui en dépendent , viennent ensuite le cheval du premier Ecuyer , le bœuf du premier Berger , la marmite du premier Cuisinier , &c. Les Evêques & les Prêtres , on Papes , suivent , & tout cela passe en revue devant le Souverain. Tout le monde se range sur une ligne , un clerc à la main , & l'on touche dévotieusement tout ce qui passe , car il

par malheur on manquait à toucher quelque chose , l'année vous serait absolument défavorable.

ANNÉE. (nouvelle) Chez les anciens Perses on célébroit le renouvellement de l'année avec beaucoup de solennité. A l'instant qu'on apercevait l'aube du jour , un beau jeune homme , choisi pour cette cérémonie , allait annoncer la nouvelle année au Souverain. Le Roi lui demandait son nom , pourquoi il venait & ce qu'il apportait , & le jeune homme répondait : « je suis *Alno-barek* , c'est-à-dire *Béni* , j'apporte la nouvelle année de la part de Dieu ». Ensuite les Courtisans entraient avec les Députés du Peuple , & présentaient au Monarque quelques étrennes symboliques. On lui offrait aussi un pain : il en rompait un morceau qu'il mangeait en disant : « dans cette nouvelle année il faut renouveler tout ce qui dépend du tems », & distribuait le reste du pain à toute sa Cour , ainsi que les présens qu'il avait reçus : la cérémonie se terminait par une espèce de bénédiction que le Roi donnait à toute l'assemblée.

ANNOBLISSEMENT (Lettres d') Les premières Lettres d'annoblissement furent données dans le treizième siècle , par Philippe le hardi , fils de Saint Louis , à Raoul l'Orphèvre. Quelques Auteurs prétendent toutefois qu'il s'en trouve sous Philippe Auguste. Ces Lettres exigent deux choses ; une finance pour le Monarque qui puisse l'indemniser des subsides dont la lignée du nouveau Noble est affranchie , & une annuité pour le Peuple qui se trouve lynché par cette exemption. Surtout il

Roi remet la première taxe ; mais il est rare qu'il dispense de l'aumône , parce qu'elle regarde les pauvres.

ANNONCIATION de la Vierge. Le jour de cette fête le Pape fait la cérémonie de marier ou de donner le voile à un certain nombre de filles. Le sacré Collège se rend à l'Eglise de la Minerve. Le Pape célèbre la Messe & communie les jeunes filles qui ont été choisies. Elles sont toutes habillées de serge blanche & portent sur la tête un grand voile. Après la Messe , elles viennent deux à deux se prosterner aux pieds du Pape , & un Officier distribue à celles qui choisissent l'état du mariage un billet de cinquante écus , & un de cent écus à celles qui demandent le cloître. Ces dernières sont distinguées à la procession par une guirlande de fleurs & y tiennent la place la plus honorable. *Misson* dit que de trois cens cinquante filles qu'il vit à cette cérémonie , trente deux choisirent le cloître , & trois cens dix-huit se dévouèrent aux soins du ménage.

ANOMÉENS ou **DISSEMBLABLES**. Ariens purs du quatrième siècle qui enseignaient que Dieu le Fils était dissimblable à son Père en essence & dans tout le reste.

ANSAL. Les Musulmans appellent ainsi les Dépouilles des ennemis , & c'est le nom que porte un des Chapitres de l'Alcoran : on y trouve ce passage : » De tout ce » que vous gagnerez sur vos enne- » mis , la cinquième partie appar- » tiendra à Dieu , au Prophète , à » ses parens , aux orphelins , aux pau- » vres & aux pèlerins ». Les Inter- » prètes de l'Alcoran disent que de ces cinq parties , il y en a quatre

qui appartiennent aux soldats , & que la cinquième doit être partagée suivant cette Loi , mais ils diffèrent tous sur le partage de cette cinquième partie. Plusieurs prétendent que la part attribuée à Dieu , n'est que par honneur , & que le cinquième de tout le butin doit être subdivisé seulement en cinq ; sçavoir , le Prophète , ses parens , les orphelins , les pauvres & les Pèlerins , & que depuis la mort du Prophète la part doit être employée aux Affaires générales , ou donnée à l'Iman ou Chef de la Mosquée du lieu ; ou enfin être jointes aux quatre autres portions ; il y en a qui décident que la part des parens du Prophète est devenue écaduque , & qu'il ne reste que les parts des Orphelins , des Pauvres & des Pèlerins.

Dans une Bataille les Musulmans ayant fait beaucoup de prisonniers , Mahomet tint Conseil pour sçavoir ce qu'on en ferait , Abubeker fut d'avis que ces prisonniers étant tous leurs parens , il falloit les renvoyer en leur faisant payer une rançon : Omar dit , qu'ils étaient eux-mêmes tous assez riches , & qu'il falloit faire trancher la tête aux prisonniers , puisque c'était le seul moyen de diminuer le nombre de leurs ennemis , & Mahomet se rangeait déjà du côté d'Abubeker , lorsque l'Ange Gabriel apporta du Ciel un Verset de l'Alcoran qui prononçait des vengeances contre ceux qui désiraient les biens de la terre au préjudice de la gloire de Dieu. » Mahomet crut alors que le seul Omar serait à l'abri de ces menaces , mais bientôt le Verset suivant descendit du Ciel. » Man- » gez & jouissez de tout le butin

» que vous avez remporté, & tirez
 » telle rançon que vous pourrez de
 » vos prisonniers; craignez seule-
 » ment Dieu, car il pardonne & fait
 » miséricorde ».

Admirez avec quelle dextérité le Prophète imposteur se jouait de la crédulité de ses Sectateurs.

ANTECHRIST. Mot qui signifie en général un ennemi de Jésus-Christ, celui qui nie que Jésus-Christ soit venu; & qu'il soit le Messie promis. Cependant par ce nom on entend plus ordinairement un tyran impie & cruel, dont le règne commencera lorsque le monde sera près de sa fin, qui exercera les plus horribles persécutions contre les élus, & annoncera ainsi le jugement dernier & la vengeance que Dieu doit prendre des méchans.

Quelques Peres de l'Eglise ont prétendu que l'Antechrist devoit être un homme engendré par un démon, ou un démon revêtu d'une chair apparente & phantastique, ou un démon incarné; mais Saint Irénée, Saint Ambroise & Saint Augustin disent positivement que ce sera un homme de même nature & conçu par la même voie que tous les autres, mais qui ne différera d'eux que par une extrême impiété, plus digne d'un démon que d'un homme.

ANTÉROS ou **LE CONTRE-AMOUR.** Second fils de Vénus, suivant les Mythologues. Un jour, disent-ils, la déesse de la Beauté se plaignit à Thémis de ce que l'Amour restait toujours enfant. » Cupidon, » lui répondit Thémis, restera tel, » tant que vous n'aurez point d'autre fils ». Cet Oracle intéressa l'amour maternel & la galanterie de

Vénus; elle céda aux empressemens de Mars, Antéros naquit, & Cupidon devint grand. Cupidon se chargea du soin d'inspirer la passion de l'amour, & Antéros se réserva de châtier qui oserait résister à cette passion turbulente. Le premier fut le Dieu de l'Amour, le second celui du Retour. On les représentait tous deux avec des ailes, un carquois & des flèches; ils jouirent des honneurs divins, & les Athéniens leur élevèrent des Autels.

ANTÉROSTE & POSTROSTE. Conseillères de la Providence, auxquelles les Romains s'adressaient dans leurs besoins; ils invoquaient l'une pour les choses passées, & la seconde pour les choses à venir. Ce devait être une pénible étude pour les Romains que de sçavoir au juste quelle Divinité ils étaient obligés d'implorer dans leurs différentes afflictions.

ANTEVORTE. On compte que les Romains avaient porté le nombre de leurs dieux au-delà de trente mille. La Déesse Antévorte avait l'inspection suprême sur les choses passées & c'était en conséquence de cette idée qu'ils l'invoquaient. Postvorta ne se mêlait que de l'avenir; & ces deux Divinités étaient du Conseil de la Providence.

ANTHESPHORIES. Fêtes que les Siciliens célébraient en l'honneur de Proserpine. Les Poètes nous assurent qu'elles furent appelées *Anthesphories*, parce que cette Déesse s'occupait à cueillir des fleurs, lorsqu'elle fut enlevée par Pluton: mais Festus n'est point de ce sentiment, il dit qu'elles furent nommées ainsi, parce que pendant cette solennité,

on apportait beaucoup de bled au Temple de la Déesse.

ANTHESTERIES. Fêtes que les Athéniens célébraient en l'honneur de Bacchus, & qui avaient beaucoup de rapport avec les Saturnales des Romains. (Voyez SATURNALES.) Car tant que durait cette solennité, les Maîtres régalaient leurs Esclaves. On croit que le premier jour de la Fête on mettait le vin en perce, & qu'on le goûtait, que le second jour on buvait le vin qu'on avait préparé la veille, & qu'enfin le troisième jour on faisait bouillir toutes sortes de légumes, auxquelles cependant il n'était pas permis de toucher, parce qu'ils étaient offerts à Mercure. Cette Fête tombait vers le Printemps dans le mois appelé Anthiستيرion.

ANTHIASISTES. Hérétiques dont nous ne savons autre chose, sinon qu'ils passaient leur vie à dormir, & qu'ils regardaient le travail comme un crime.

ANTI-DICOMARIANITES. Hérétiques du quatrième siècle qui prétendaient que la Sainte Vierge n'avait pas continué de vivre dans l'état de virginité, & qu'elle avait eu plusieurs enfans de Joseph son époux, après la naissance de J. C. s. Christ.

ANTROPOMANTIE. Abominable Divination qui se faisait par l'inspection des entrailles des hommes ou des femmes qu'on éventrait.

Les Scythes & les Tartares en suite ont pratiqué cette horrible Divination. On en trouve des exemples chez les Lusitaniens qui occupaient autrefois le Portugal, & l'on peut regarder comme une branche de cette affreuse superstition les enfans que les Hébreux sacrifiaient à

Moloch, dans la vallée de Tophet.

L'Empereur Héliogabale pratiquait cette Divination; & si l'on en croit deux anciens Auteurs (Cédrene & Théodoret), l'Empereur Julien consultait souvent les entrailles des enfans qu'il faisait égorger pendant la nuit, au milieu de quelques opérations magiques: ils disent que près d'entreprendre son expédition contre les Perses, où il périt, étant à Carres en Mésopotamie, il s'enferma dans le Temple de la Lune, pour y faire un semblable sacrifice, après lequel le Temple fut scellé de son cachet, pour n'être ouvert qu'à son retour. Sous le regne de Jovien son successeur, ceux qui les premiers entrèrent dans ce Temple, y virent une femme pendue par les cheveux, & le ventre ouvert. Julien avait voulu chercher dans son foye quel serait le succès de la guerre qu'il allait entreprendre.

ANTROPOMORPHITES.

Ces Hérétiques abusant des paroles de l'Ecriture, disaient que Dieu avait fait l'homme à son image, & ils en tiraient la conséquence que Dieu avait un visage, des yeux, des bras, des mains, en un mot un corps humain.

ANTHROPOPHAGES. Si l'on en croit plusieurs Auteurs, il faut remonter jusqu'au Déluge pour trouver l'origine de la barbare coutume de se nourrir de chair humaine. On cite les Sauromates, les Scythes, les Ethiopiens & les Egyptiens, comme des Anthropophages. Il est certain qu'on en trouve encore dans l'Afrique & dans quelques contrées sauvages de l'Amérique. Dans le temps de la découverte des Isles Moluques, les Peuples qui les habitaient, en avaient

leurs criminels dans l'île de Célèbes pour servir de pâture aux Insulaires qui étaient Antropophages. Il est encore vrai que les Sauvages de l'île d'Amboine mangeaient leurs parens vieux & infirmes, & qu'ils prétendaient par-là remplir un devoir sacré & conforme à l'humanité, puisqu'ils les délivraient des maux dont ils étaient accablés. Les Poètes ne cessent de nous citer les Cyclopes, les Lestrygons, Circé & les Syrénes comme des Anthropophages. Ces peintures cruelles qu'ils nous font de l'Anthropophagie, ne sortent pas de leur imagination ; elles sont sans doute puisées dans les mœurs des peuples qui les ont précédés. Partout dans l'histoire, on aperçoit les traces de ces boucheries d'hommes offerts en sacrifice à des Dieux inhumains. Les payens ont accusé les premiers Chrétiens d'immoler des enfans & de se nourrir religieusement de leur chair, fondés vraisemblablement sur des notions vagues qu'ils avaient recueillies de la Sainte Eucharistie & de la Communion des Fidèles.

ANTIMACHIE. Fête solennelle que célébraient avec beaucoup de cérémonies les habitans de l'île de Cos. Pendant que le Prêtre remplissoit les fonctions de son ministère dans cette fête, il portait des habits de femme, & il avoit la tête liée d'une mitre ou d'une bande, à la manière des femmes. On attribue l'institution de cette fête & la singularité de l'habillement du Prêtre à l'anecdote suivante. Hercule, dit-on, revenant en Grèce après la prise de Troie, essuya une violente tempête, qui écarta son vaisseau des six autres qu'il commandait. Il échoua à l'île

de Cos, où il prit terre, sans armes & sans bagage. Dans cette fâcheuse situation, il pria un Berger, nommé Antagoras, de lui donner un bélier. Le Berger qui étoit fort & vigoureux, lui proposa de lutter & lui promit le bélier, s'il dementait vainqueur. Hercule accepta le défi ; mais pendant que les deux Luteurs en étaient aux mains, les Méropes se mirent du côté d'Antagoras, & les Grecs, qui étaient présens, du côté d'Hercule. Le combat fut sanglant, & Hercule accablé par le nombre, se retira chez une femme de Thrace, qui lui prêta ses habits, avec lesquels il trouva le moyen de se dérober à la poursuite de ceux qui voulaient le tuer. Dans la suite Hercule vainquit les Méropes, il épousa Alciope, & le jour de son mariage il se revêtit d'une robe ornée de fleurs. En mémoire de ce fait, le Prêtre de Cos, en habit de femme, offrait un sacrifice au lieu du combat, & les fiancés aussi en habit de femme, allaient embrasser leurs fiancées.

ANTI-PAPES. Nom donné à tous les Usurpateurs du Trône Pontifical. Depuis le troisième siècle, l'Eglise Catholique en compte vingt-huit.

ANTIS. Peuples qui habitaient les montagnes du Pérou, & qui devinrent tributaires des Incas. Ceux de la Vallée de Rimac, appelée aujourd'hui *Lima*, adoraient le Dieu Rimac sous la figure d'un homme. Cette Divinité rendait des oracles. Pour les Antis, proprement dits, ils adressaient leurs vœux aux Tigres, aux Couleuvres, & à l'herbe appelée *Coca*. Lorsqu'ils faisaient des prisonniers à la guerre, ils les massa-

étaient sur le champ, à moins qu'ils n'eussent la réputation d'être grands Guerriers : pour lors ils les sacrifiaient solennellement. On dépouillait de ses habits la malheureuse victime, on l'attachait à un gros pieu, & on lui découpait le corps avec un couteau fait d'un caillou fort tranchant. Cette cruelle opération n'attaquait que les grosses chairs. Les hommes, les femmes & les enfans se taignaient le corps du sang qui coulait de toutes parts; & pendant que l'infortuné respirait encore, ils se nourrissaient des lambeaux qu'ils lui arrachaient. Les femmes frottaient de ce sang le bout de leurs mammelles, & donnaient ensuite à teter à leurs enfans. Cette affreuse exécution portait chez ce peuple le nom de Sacrifice religieux. Ceux des prisonniers qui souffraient ces tourmens avec courage, étaient regardés comme des Dieux, & on les enterrait avec pompe dans des cabannes sur le sommet des montagnes. Les lâches étaient jettés dans la campagne, & abandonnés aux bêtes féroces. Les Habitans de la Province de *Monta*, adoraient la Mer, les poissons, les animaux des forêts, & sur-tout une superbe émeraude, qu'ils exposaient à la vénération du peuple dans leurs fêtes solennelles. Ils écorchaient leurs prisonniers de guerre; & après avoir rempli leur peau de cendres, ils la suspendaient, comme un trophée, aux portes des temples de leurs Idoles.

ANTITACTES. Hérétiques qui disaient que Dieu, le Créateur de l'Univers, était réellement bon & juste, mais qu'une de ses Créatures avait créé le mal moral & nous avait poussé à le suivre, pour nous met-

tre en opposition avec Dieu. Ils ajoutaient que les Commandemens de la Loi avaient été faits par le mauvais principe, & que c'était venger Dieu que de les transgresser.

ANTITRINITAIRES. Hérétiques qui niaient la Sainte Trinité, & qui croyaient qu'il n'y avait point trois personnes en Dieu.

ANTOINE. (Saint) A Rome, le jour de la fête de ce Saint, le Pape, les Cardinaux, les Princes & même les particuliers, envoient leurs chevaux, leurs mulets, les selles & tous les harnais de ces animaux, à l'Eglise des Peres Français de l'Ordre de S. Antoine proche Sainte Marie-Majeure. On bénit ces animaux & leurs équipages, moyennant une légère contribution. On ne trouve pas l'origine de cette coutume bizarre. Antoine est aussi prié de livrer au Diable les souris, les sauterelles & tous les animaux nuisibles.

ANUBIS. Dieu des Egyptiens, qui était représenté avec une tête de chien, tenant dans une main un cistre & dans l'autre un caducée : c'est vraisemblablement le Mercure des Grecs. Anubis fut reçu dans Rome, il eut des Temples & des Prêtres : un d'eux persuada à Pauline, jeune Dame Romaine, que le Dieu Anubis avait des vues sur elle : la Dame en fut flattée & daigna se rendre à ses vœux; quelque temps après, Mundus, jeune Chevalier Romain, eut l'indiscretion de diviner que secondé par les Prêtres, il avait fait dans cette aventure le personnage d'Anubis. Pauline le sut, le dit à son mari, & celui-ci à l'Empereur Tibère, qui fit démolir le Temple d'Anubis, cracher les Prêtres, & jeter

dans le Tibre la statue d'Anubis.

ANZIKOS. C'est le nom d'un Peuple de l'intérieur de l'Afrique, dont le pays touche d'un côté aux Terres d'Angola, & de l'autre aux contrées qui avoisinent la Nubie. Ces Sauvages sont belliqueux & d'une extrême agilité : ils ont l'usage de la Circoncision, & dès l'enfance ils se marquent & se cicatrisent le visage avec la pointe d'un couteau. On vend la chair humaine dans leurs marchés, comme celle du bœuf dans nos boucheries d'Europe, & ils mangent tous les esclaves qu'ils font à la guerre. Peu contents de cette horreur, ils engraisissent leurs propres esclaves, pour en faire un horrible festin, ou pour en vendre publiquement les pièces en détail, s'ils trouvent ce commerce lucratif. Ces Sauvages craignent peu la mort & méprisent la vie : on en voit souvent qui fatigués de leur existence, se livrent volontairement à leurs Princes pour en être dévorés. Nous avons connaissance de plusieurs Nations qui se nourrissent de la chair des Étrangers ; mais les Anzikos sont les seuls qui se mangent les uns les autres, sans exception de leurs parens.

APATURIES. C'était une Fête solennelle, célébrée par les Athéniens en l'honneur de Bacchus.

On trouve dans les Historiens que les jeunes gens d'Athènes n'étaient point admis dans les Tribus, le troisième jour de la fête des Apaturies, que leurs peres & leurs meres n'eussent juré qu'ils en étoient vraiment les peres. Il semble que jusqu'alors les enfans d'Athènes étoient réputés en quelque façon sans pere. Les parens & les amis s'assembloient pendant cette fête, & se joignoient aux peres

des enfans qui devoient être reçus dans les Tribus. Cette solennité durait quatre jours ; le premier chacun se divertissait dans sa Tribu ; le second on sacrifiait à Jupiter & à Minerve ; le troisième toute la jeunesse étoit admise dans les Tribus ; & le quatrième étoit une fête générale.

APHACITE. (Vénus) Ce surnom étoit donné à la Déesse d'un lieu dans la Palestine, entre Biblos & Persépolis, nommé *Aphace*, où elle avoit un temple fameux. Il s'y rassembloit de toutes parts une prodigieuse quantité de dévots Pèlerins des deux sexes, qui venaient rendre hommage à Vénus, par toutes sortes de lascivités, en mémoire des faveurs que la Déesse avoit accordées au bel Adonis dans cet endroit. Les Curieux qui voulaient consulter Vénus, devoient jeter leurs présens dans un lac qui étoit proche du temple ; s'ils étoient agréables à la Déesse, ils allaient au fond ; si au contraire ils surnageaient, on ne devoit attendre qu'une réponse fâcheuse de l'Oracle.

APHEA. Ce n'est point Diane, ainsi que quelques-uns l'ont prétendu, mais une Nymphé de la suite de Diane, nommée *Britomartis*, que les Crétois & les Eginettes Grecs adoraient sous le nom d'Aphéa, & qui avoit un superbe Temple dans l'île de Crète. *Britomartis*, née Crétoise, cédant à sa passion pour la chasse, s'attacha à Diane. Minois la vit, en devint amoureux ; & comme il alloit lui faire violence, elle se précipita dans la mer, & fut reçue dans des filets de pêcheurs. Diane récompensa la vertu de sa Nymphé, par les prérogatives de l'immortalité, & *Britomartis* apparut ensuite aux Eginettes, & leur ordonna de lui

rendre les honneurs divins sous le nom d'Aphéa.

APHRODITE. Un des surnoms de Vénus, qui, suivant les Poètes, naquit de l'écume de la mer. Dans l'Isle de Chypre on célébrait de brillantes fêtes en son honneur, que l'on nommait *Aphrodisiennes* ou *Marines*. Pour y être invité on donnait une piece d'argent à Vénus, comme à une fille de mauvaise vie, & on en recevait du sel & une phalle.

APHARTODOCETES. Hérétiques qui disaient que le corps de Jésus-Christ était incorruptible, impassible & immortel.

APIS. Dieu célèbre des Egyptiens : c'était un Bœuf dans lequel ils prétendaient que passait l'ame d'Osiris, ce Prince qui leur avait enseigné les principes de l'Agriculture. Le bœuf Apis devait avoir une marque blanche & carrée sur le front, la figure d'une aigle sur le dos, un nœud sous la langue en forme d'escarbot, les poils de la queue doubles, & un croissant blanc sur le flanc droit. La génisse qui l'avait porté, devait l'avoir conçu d'un coup de tonnerre. C'est à ces marques que l'on reconnaissait le véritable Apis, & ses Prêtres ne manquaient pas de préparer ces signes extérieurs sur l'animal dont ils voulaient faire leur Dieu. Lorsqu'on avait trouvé l'Apis, avant de le conduire à Memphis, des femmes nues venaient le servir, ensuite on le plaçait dans une barque dorée, & il descendait le Nil jusqu'à la Capitale, où on lui faisoit faire pompeusement son entrée au milieu d'une foule innombrable de peuple, après quoi il allait prendre possession de sa superbe étable dans le temple d'Osiris. Il y restait enfermé & ne se mon-

trait qu'aux Etrangers sur un préau ; & dans certaines processions entouré de ses Prêtres & de ses Gardes. Apis n'avait que quelques années à vivre, & lorsque le tems de sa mort était venu, ses Prêtres le noyaient respectueusement dans le Nil ; ils l'embaumaient, & ses obseques coûtaient des sommes immenses. Quelques-tems après l'Apis préparé était montré au Peuple, avec les mêmes cérémonies, pour périr avec la même pompe.

Ceux qui venaient consulter le Bœuf, lui parlaient à l'oreille, se bouchaient les leurs, sortaient du Temple, & la première phrase qu'ils entendaient, était la réponse de l'Oracle.

APOCARITES. Hérétiques qui se firent connaître dans le troisième siècle de l'Eglise ; ils enseignaient que l'ame humaine était une portion de la Divinité.

APOLLINAIRES ou **APOLLINARISTES.** Nom d'anciens Hérétiques, qui prétendaient que Jésus-Christ n'avait point pris un Corps tel que le nôtre, ni une ame raisonnable telle que la nôtre. Apollinaire de Laodicée, Chef de cette Secte, soutenait que le Verbe avait été revêtu d'un corps de toute éternité, & qu'il avait pris une ame humaine. Une autre erreur de cet Hérésarque, consistait à croire que les ames étaient engendrées par d'autres ames, comme il en est des corps.

APOLLON. Dieu des Grecs & des Romains, qui était regardé comme le Chef des Muses, l'Inventeur des Arts & le Protecteur des Artistes. On dit qu'Apollon & sa sœur Diane ayant été chassés d'Egialée, par les habitans de cette ville, la peste s'y

de grands ravages dans la Contrée : on consulta l'Oracle sur les moyens d'écarter ce fléau, & il répondit qu'on devait sacrifier sept jeunes garçons & sept jeunes filles, afin d'engager Apollon & Diane à revenir dans la ville : ce qui fut exécuté ; les Divinités revinrent, & la peste cessa. En mémoire de cet événement, on institua des fêtes, appelées *Apollonies*.

APOSTOLIQUES. Hérétiques qui prétendaient imiter les mœurs des Apôtres. Il en parut quelques-uns dans le troisième siècle qui s'abstinrent du mariage, du vin & de la chair. On vit naître une nouvelle Secte d'Apostoliques, vers le douzième siècle. Ceux-ci condamnaient aussi le mariage, mais ils permettaient & autorisaient le concubinage. Ils regardaient le Baptême comme inutile, niaient le Purgatoire, & rejetaient l'invocation des Saints & les prières pour les Morts. Eux-seuls, disaient ils, formaient le seul & vrai Corps de l'Eglise.

APOSTROPHIE. Les Grecs révéraient sous ce nom Vénus Uranie, & ils l'imploraient pour obtenir de cette Déesse la pureté du corps & de l'esprit. Les Romains lui élevèrent un Temple sous le nom de *Verticorda*. (Voyez VERTICORDA) Les femmes débauchées lui offraient des Sacrifices, lorsqu'elles avaient envie de se convertir, & les jeunes filles lui présentaient des offrandes pour persister dans la vertu.

APOTACTITES. Hérétiques qui prétendaient que le renoncement à toutes les richesses était non-seulement de conseil & d'avis, mais de précepte & de nécessité.

APOTHÉOSE. Ce terme signi-

fie *Consécration*. Du tems de la République Romaine, on institua dans la Grèce & dans l'Asie mineure des Fêtes & des Jeux en l'honneur des Proconsuls Romains. On leur éleva des Temples & des Autels où ils étaient honorés comme des Divinités, & dans plusieurs Villes ils avaient des Sacrificateurs préposés pour leur offrir des sacrifices. Cependant les Auteurs ne remontent qu'à Auguste pour trouver l'origine de l'Apothéose. Cet Empereur eut de son vivant des Temples dans diverses Provinces, & après sa mort il reçut les honneurs de l'Apothéose.

Aussi-tôt que l'Empereur était expiré, toute la Ville prenait le deuil. On ensevelissait le corps avec beaucoup de pompe, & dans le vestibule du Palais, on plaçait sur un lit d'ivoire, couvert de brocard, la figure du Prince en cire, avec un air pâle, comme s'il étoit malade. Le Sénat en longs habits de deuil occupait le côté gauche du lit, & le côté droit était rempli par les femmes & les filles de la première qualité, en robes blanches & sans aucuns ornemens. Les Médecins de temps à autre s'approchaient du lit, & chaque fois ils trouvaient que le malade baillait, de sorte qu'enfin, ils annonçaient la mort. Alors les Chevaliers & les jeunes Sénateurs chargeaient la figure de cire sur leurs épaules, & passant par la rue qu'on appelait *Sacrée*, ils se rendaient à l'ancien Marché, où, sur une estrade peinte, se trouvait un superbe lit sur lequel ils plaçaient leur fardeau. C'est-là que le nouvel Empereur, après quelques concerts de Musique, prononçait l'éloge du défunt. Après cette cérémonie, le corps

était transporté hors la ville dans le champ de Mars , & on le plaçait sur un bucher construit à plusieurs étages & richement orné. Après différentes courses de chevaux & de chars , le nouvel Empereur , une torche à la main , allait mettre le feu au bucher , des extrémités duquel la flamme chassait un Aigle ou un Paon qui , selon le Peuple , traversait les airs , portait au Ciel l'âme du feu Empereur ou de la feue Impératrice. De ce moment ils avaient un culte & des Autels , comme les autres Dieux.

Dans la Grèce , l'honneur de l'Apothéose s'accordait d'après la réponse de l'Oracle , & à Rome par un Décret du Sénat : Tertulien & Saint Chrysostôme assurent que , sur le bruit des miracles de Jésus-Christ, Tibère proposa au Sénat de le mettre au nombre des Dieux , mais que la proposition fut rejetée , parce que les Loix défendaient d'introduire dans Rome le culte des Dieux étrangers , & qu'excepté les Grecs , tous les autres Peuples étaient réputés barbares.

L'Apothéose qui d'abord avait été le comble de l'honneur , tomba bientôt dans l'avilissement , par rapport au grand nombre de personnes , favoris , maîtresses & autres à qui il fut décerné. Vespasien au lit de la mort , dit , en plaisantant , à ceux qui l'entouraient : *Je sens que je commence à devenir Dieu* , faisant allusion à l'Apothéose que la flatterie lui paraissait.

APOTRE. Ce mot tiré du Grec désigne , chez les Auteurs profanes , plusieurs sortes de Délégués ; mais dans le Nouveau Testament , il est donné par excellence aux douze premiers Disciples de Jésus-Christ.

Les douze Apôtres sont ordinairement représentés avec différens attributs qui les font reconnaître. Saint Pierre a les clefs pour marquer sa primauté ; Saint Paul , un glaive ; Saint André , une Croix en sautoir ; Saint Jacques-le-Mineur , une Perche de Foulon ; Saint Jean , une Coupe d'où sort un Serpent ailé ; Saint Barthelemy un couteau ; Saint Philippe , un long Bâton , dont le bout d'en haut se termine en croix ; Saint Thomas une Lance ; Saint Matthieu , une Hache d'armes ; Saint Jacques-le-Majeur , un Bourdon de Pèlerin & une Gourde ; Saint Simon , une Scie , & Saint Jude , une Massue. Toutes marques de leurs dignités ou instrumens de leurs Martyres.

APPARITEURS. Chez les Romains , les Appariteurs remplissaient à peu-près les mêmes fonctions que les Sergens ou les Exempts parmi nous : ils étaient ordinairement choisis entre les Affranchis des Magistrats ; mais leur état était si odieux & si méprisé que , lorsque le Sénat. voulait noter d'infamie une Ville qui s'était révoltée , il la chargeait du soin de lui fournir des Appariteurs.

APPARITION des Saints (Fête de l') Cette fête que célèbrent les Chrétiens Coptes , est bien une suite de leur grossière ignorance. La disposition d'une Chapelle & la manière dont les objets y sont réfléchis , donne lieu à cette superstition. Chacun venant dans l'Eglise avec une imagination prévenue , croit voir dans l'ombre qui porte sur les murs de cette Chapelle , le Saint qu'il chérit le plus , & en conséquence , il lui adresse ses prières & ses vœux. Cette apparition dure trois jours.

APPEL

APPEL COMME D'ABUS.

Le sçavant Auteur de l'Abrégé chronologique dit que c'est sous Philippe de Valois que se sont introduits les Appels comme d'abus, dont les principes sont plus anciens que le nom. L'Appel comme d'Abus est fondé sur les Libertés de l'Eglise Gallicane : c'est une ressource ouverte à tous les Français, à tous les Religieux qui peuvent s'adresser au Parlement, pour s'opposer aux entreprises Ecclesiastiques, lorsqu'elles sont contre la disposition des Canons, ou qu'elles blessent nos Libertés. Les Religieux sur-tout ont recours au Parlement par Appel comme d'Abus, en ce qui concerne leur Discipline, lorsqu'il y a contravention aux Ordonnances, aux Saints Décrets ou à leurs Statuts autorisés par le Roi & enrégistrés à la Cour. Les Appels comme d'Abus sont jugés à la Grand'Chambre du Parlement.

En Espagne, malgré la parfaite soumission que l'on montre pour les Décrets du Souverain Pontife, on supprime tout ce qui n'est pas conforme aux Loix du Royaume, sans entrer dans aucune discussion à cet égard.

APPELLITES. Nom de quelques Hérétiques qui parurent dans le second siècle de l'Eglise, & dont un certain Appelles fut Chef. Ils prétendaient que Jésus-Christ n'avait pas seulement eu l'apparence d'un corps, ni une véritable chair, mais qu'en descendant du Ciel, il s'était fait un corps céleste & aérien, & que dans son Ascension ce corps s'était résolu en l'air, & que son esprit seul était retourné au Ciel.

APPENSEL. (Voyez TREI-
Tome I.

ZIÈME CANTON DES SUISSES).

APPLAUDISSEMENT. Les

Romains avaient trois sortes d'Applaudissemens qui accompagnaient les acclamations. On nommait la première *Bombi*, parce qu'alors ils imitaient le bourdonnement des abeilles ; la seconde était appelée *Imbrices*, parce qu'elle rendait un son à peu-près semblable à la pluie lorsqu'elle tombe sur les tuiles. La troisième portait le nom de *Testæ*, parce qu'elle imitait le son des coquilles ou castagnettes. Rien ne devait être plus singulier pour un étranger que d'entendre partir ces applaudissemens & ces acclamations en cadence, dans un vaste théâtre, occupé par un peuple immense. Il est vrai que souvent cette harmonie était troublée par les Spectateurs, venus de la campagne, & par conséquent moins habitués à cet exercice que les Citoyens de Rome qui s'étaient attachés même à multiplier les moyens de marquer leur satisfaction aux Acteurs qui leur plaisaient. On pouvait applaudir en se levant, en portant les deux mains à la bouche, & en les avançant vers celui à qui l'on voulait faire honneur ; c'est ce que l'on appelait *adorare* ou *basia jactare*. D'autrefois on levait les deux mains jointes en croisant les pouces, & en faisant voltiger un pan de sa toge. Comme cette dernière manière d'applaudir était capable de porter du trouble dans le spectacle, l'Empereur Aurelien fit distribuer à chaque personne du Peuple une bande d'étoffe pour servir à cet usage. Nous n'avons qu'une seule façon d'applaudir, & elle serait suffisante, si le goût & non la cabale aveugle la dirigeait.

APPOINTES. Sous! a premiere Race, & même fort avant dans la seconde, les Milices Françaises étaient composées des Appointés du Roi & de ses autres Sujets. Au premier ordre, ils devaient suivre le Prince ou son Général d'armée, dans toutes les expéditions de guerre. Au lieu de solde, le Roi leur donnait la jouissance de quelques terres, à la charge de combattre sous ses enseignes toutes-fois qu'ils seraient commandés.

AQUARIENS. Espèce d'Hérétiques du troisième siècle qui substituaient l'eau au vin dans le Sacrement de l'Eucharistie. Pendant les persécutions, les Chrétiens obligés de célébrer la Cène Eucharistique dans des endroits retirés, n'y employaient que de l'eau, craignant que l'odeur du vin ne les découvrit; bientôt quelques-uns retranchèrent totalement le vin du Sacrement, lors même qu'ils pouvaient s'en servir ouvertement: ils allerent plus loin, & renoncèrent tout-à-fait à cette boisson; de-là le nom d'Aquariens qu'ils reçurent.

AQUILAM IN DORSO DELINEARE. C'est le nom d'un supplice horrible connu des anciens Saxons, des Danois & autres Peuples du Nord. Cet affreux tourment consistait à séparer les côtes de l'épine du dos d'un criminel, depuis les épaules jusqu'aux reins. On les ouvrait alors, comme deux ailes, qui représentaient la figure d'un Aigle déployé.

AQUILIES. Nom de certains sacrifices que les anciens Romains faisaient à Jupiter dans les temps de grande sécheresse, pour en obtenir de la pluie. Les Prêtres chargés de cette cérémonie étaient appelés *Aquiliciens*.

AQUIMINARIUM ou **AMULA.**

Grand bassin rempli d'eau lustrale, qui se trouvait à la porte des Temples, & dont les Payens s'arrosaient avant que d'entrer.

ARA. Nom d'un Hérétique qui enseignait que Jésus Christ même avait été souillé du péché originel.

ARABES-SCENITES. Suivant Ammian Marcellin (liv. 14.) ces Arabes qui vivaient sous des tentes faites de peaux de chèvres, prenaient des femmes pour un certain temps fixé par une convention expresse. Afin que cette société momentanée eût la forme d'une espèce de mariage, la femme offrait à son mari pour dot un dard & une tente, avec la réserve de pouvoir le quitter au jour convenu. L'étonnante lubricité de ce Peuple vagabond donna naissance à cet usage, en sorte que souvent une femme se mariait dans un canton, devenait enceinte dans un autre, accouchait pendant la durée d'un troisième mariage, & n'attendait que le retour de ses forces pour en contracter un quatrième. Ceux d'entre cette Nation qui s'étaient fixés dans l'Arabie heureuse avaient dans chaque Maison des femmes en commun qui étaient obligées de passer la nuit avec les plus âgés. Celui qui arrivait le premier plantait un bâton devant la porte, pour avertir ses compagnons de son retour.

ARAF. Lieu que les Musulmans supposent entre le Paradis & l'Enfer. Les uns prétendent que c'est une séparation qui ressemble à un voile, les autres que c'est un mur épais & très-fort. On lit à ce sujet ces paroles dans l'Alcoran: « Entre les Bienheureux » & les Damnés, il y a un voile de

» séparation ; & sur l'Araf, il y a des
 » hommes ou des Anges en forme
 » d'hommes qui connaissent chacun
 » de ceux qui sont en ce lieu là, par
 » les signes qu'ils portent ». Ils ne
 sont pas plus d'accord sur ceux qui ha-
 bitent ce lieu, que sur le voile ou le
 mur. Les uns disent que ce sont les
 Patriarches & les Prophètes, les au-
 tres que ce sont les Martyrs & les plus
 éminens en vertu parmi les fideles,
 avec lesquels il y a des Anges, sous
 des figures humaines. Quelques Doc-
 teurs, loin de regarder l'Araf, com-
 me une espèce de Limbes, assurent
 que c'est un Purgatoire où restent les
 Fidèles dont les bonnes & mauvaises
 actions sont dans une telle égalité,
 qu'ils n'ont pas assez mérité pour en-
 trer en Paradis, & qui ne sont pas
 assez criminels pour être précipités en
 Enfer. Ils voyent la joie des Bien-
 heureux, & le désir ardent de se join-
 dre à eux leur tient lieu de punition :
 mais au jour du jugement ces ames
 en peine se prosterneront devant
 Dieu, & entreront dans la gloire.
 Outre ce Purgatoire, les Mahome-
 tans en ont encore un autre qu'ils
 nomment *Barzakh*, sans compter le
 sépulchre où les morts sont interrogés.
 (Voyez NÈKIR & MONKIR).

ARAFAT. Nom que les Arabes
 donnent à une montagne sur laquelle
 ils prétendent qu'Adam & Eve furent
 cent vingt ans à se chercher, après
 avoir été séparés, & chassés du Pa-
 radis. Ils se rejoignirent enfin sur le
 sommet de cette montagne, & si l'on
 en croit la Tradition des Musulmans,
 on y remarque encore les deux co-
 lonnes vertes où étaient placés les
 genoux d'Eve quand Adam la con-
 nut, suivant les termes de l'Écriture.

Les Pèlerins qui vont à la Mecque,
 ne manquent jamais d'aller prier sur
 cette montagne.

ARBRE DE VIE. Il était planté
 dans le milieu du Paradis ; son fruit
 aurait eu la vertu de conserver la vie
 à Adam, s'il avoit obéi aux ordres
 de Dieu. Sa désobéissance rendit cet
 Arbre pour lui l'Arbre de mort.

ARBRE de la Science du bien &
 du mal. Cet Arbre. était aussi planté
 au milieu du Paradis. Dieu avoit dé-
 fendu à Adam d'y toucher sous peine
 de la vie.

Les Auteurs ne sont pas d'accord
 s'il n'y a eu qu'un Arbre, désigné
 ainsi de deux différentes manières,
 ou si l'Arbre de Vie & l'Arbre de la
 Science du bien & du mal étaient
 réellement deux Arbres différens.

ARBRE. Chez les Payens la plu-
 part des Arbres étaient consacrés à
 différentes Divinités. Le Pin était
 consacré à Cybelle ; le Hêtre à Ju-
 piter, le Chêne à Rhéa ; l'Olivier à
 Minerve ; le Laurier à Apollon ;
 le Lotus & le Myrte à Apollon &
 à Vénus : le Cyprès à Pluton ; le
 Narcisse, l'Adiante ou le Capillaire
 à Proserpine ; le Frêne & le Chien-
 dent à Mars ; le Pourpier à Mercure ;
 le Pavot à Cérès & à Lucine ; la
 vigne & le Pampre à Bacchus ; le
 Peuplier à Hercule ; l'ail aux Dieux
 Pénates ; l'Aune, le Cédre, le Nar-
 cisse & le Génévrier aux Eumenides ;
 le Palmier aux Muses ; le Platane
 aux Génies.

ARCHE D'ALLIANCE. C'était un
 coffre dans lequel étaient renfermées
 les deux Tables de pierre sur lesquel-
 les étaient gravés les dix Comman-
 demens de la Loi donnés à Moïse
 sur le Mont Sinai. Cette Arche était

placée dans la partie la plus sainte du Tabernacle; on la portait dans les expéditions militaires, comme un gage visible de la protection de Dieu qui, irrité contre son Peuple, permit qu'elle demeurât vingt, &c, selon quelques Auteurs, quarante ans au pouvoir des Philistins. Ce Peuple impie, accablé de calamités, se vit contraint de restituer l'Arche aux Israélites. David la fit transporter avec solennité à Jérusalem, & Salomon la plaça dans le Temple. Quelque temps avant la prise de Jérusalem, Jérémie ayant fait cacher l'Arche dans un souterrain, l'en retira après le départ des Chaldéens, & la fit porter au-delà du Jourdain sur la montagne de Nébo, où il la déposa, avec l'Autel des Parfums, dans une caverne dont il ferma l'entrée, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre de Dieu. Ceux qui accompagnaient Jérémie auraient bien souhaité de pouvoir reconnaître l'endroit qui recelait ce précieux dépôt; mais Jérémie leur déclara qu'il resterait inconnu jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de rassembler son Peuple dispersé. Cet Oracle n'étant point accompli, les Interprètes présumant qu'il ne le sera qu'à l'entière réunion des Juifs, qui doit précéder le Jugement dernier.

Les Juifs modernes ont une espèce d'Arche dans leurs Synagogues, dans laquelle ils renferment leurs Livres sacrés.

ARCHE DE NOÉ. Vaste Bâtiment flottant construit par Noé pour préserver du Déluge, les diverses espèces d'animaux que Dieu lui avait ordonné d'y faire entrer. Le temps qu'il a fallu pour construire cette Arche, les matériaux qui y ont été em-

ployés, sa forme, sa grandeur & sa capacité ont beaucoup exercé les Critiques, mais le résultat de leurs Dissertations ne peut guère être mis qu'au rang des probabilités.

On croit communément que Noé employa cent ans à bâtir l'Arche, c'est-à-dire, depuis l'an du Monde 1555, jusqu'en 1656 qu'arriva le Déluge. Noé fut seulement aidé dans cet ouvrage par ses trois fils. Ce Bâtiment, selon la description que Moïse en fait, avait trois cens coudées de longueur, cinquante de largeur, & trente de hauteur: mais cette espèce de mesure n'est pas déterminée, & fait encore un objet de dispute parmi les Sçavans.

L'Arche, outre les huit personnes qui composaient la famille de Noé, contenait deux paires de chaque espèce d'animaux impurs, & sept d'animaux purs, avec leur provision d'aliment pour un an. On compte ordinairement cent trente espèces de quadrupèdes, à peu-près autant d'oiseaux, & quarante espèces de ceux qui vivent dans l'eau. D'après la description de Moïse, l'Arche était divisée en trois étages qui avaient chacun dix coudées de hauteur; l'étage le plus bas était occupé par les quadrupèdes & les reptiles; celui du milieu renfermait les provisions, & celui d'en-haut renfermait les oiseaux avec la famille de Noé.

Quelques Auteurs ont prétendu que l'Arche après le déluge, s'arrêta près d'Apamée, ville de Phrygie, sur le fleuve Marfyas; mais le sentiment le plus généralement suivi, est que ce fut sur le Mont Ararat, en Arménie. Un Voyageur (Jean Struys) a avancé qu'il était monté sur cette

Montagne où il avoit trouvé un Hermite Italien qui l'avait assuré que l'Arche se trouvait encore entiere, qu'il l'avait vue, & qu'il était entré dedans, mais on peut placer ce récit au nombre des mensonges imprimés: Tournefort, Auteur très-véridique, assure très-positivement que la Montagne d'Ararat est inaccessible, que depuis le milieu jusqu'au sommet, elle est perpétuellement couverte de neiges qui ne fondent jamais, & que vainement on tenterait de s'ouvrir un passage pour parvenir à la cime.

ARCHEVÊQUE. Métropolitain qui a pour Suffragans un certain nombre d'Evêques. Le nom d'Archevêque a été absolument inconnu dans les premiers siècles de l'Eglise, & l'on a lieu de croire qu'il n'a été inventé que vers le milieu du quatrième siècle, pour désigner le premier Evêque d'un Pays. C'est sans doute dans ce sens que Saint Athanase donne ce titre à l'Evêque d'Alexandrie, & que Saint Grégoire de Naziance qualifie d'Archevêque Saint Athanase lui-même. Ce titre a aussi été donné à plusieurs Papes & à des Evêques qui avaient droit de *Pallium*. (Voyez *PALLIUM*.) L'Archevêque a droit de convoquer le Concile de sa Province, & d'y présider; de juger par Appel des causes des sujets de ses Suffragans; de visiter même sa Province, selon le Concile de Trente, mais pour des raisons approuvées dans le Concile Provincial. Il y a dix-huit Archevêchés en France.

L'Angleterre n'a que deux Archevêchés, celui de Cantorberi & celui d'Yorck: le premier porte le titre de Primat de toute l'Angleterre, & le second est seulement appelé Primat

d'Angleterre. Autrefois la juridiction de l'Archevêque de Cantorberi s'étendait aussi sur l'Irlande, & il était qualifié de Patriarche, & quelquefois *Alterius orbis Papa*, & *orbis Britannici Pontifex*. Avant la Réformation, il était Légat-né du Saint Siège. (Voyez *LÉGAT*.) Il avait le droit de faire battre Monnoie, de créer des Chevaliers, &c. Aujourd'hui il est encore le premier Pair d'Angleterre, & immédiatement après la famille Royale; il a la préséance sur tous les Ducs & sur les grands Officiers de la Couronne; il donne tous les Privilèges & toutes les Dispenses qu'il fallait autrefois poursuivre en Cour de Rome. L'Archevêque d'Yorck jouit des mêmes droits dans sa Province, que l'Archevêque de Cantorberi dans la sienne. Il a la préséance sur tous les Ducs qui ne sont pas du sang Royal, & sur tous les Ministres d'Etat, excepté le grand Chancelier du Royaume.

ARCHIDIACRE. Nom qu'anciennement on donnait au premier des Diacres, & qu'il ne pouvait conserver lorsqu'il parvenait à la Prêtrise. L'Archidiacre était en quelque façon le premier Ministre de l'Evêque: il avait la garde du trésor de l'Eglise & l'inspection sur l'ordre & la décence qui devait accompagner les Offices divins. Lui seul présentait les Cleres à l'Ordination, comme il les présente encore. On l'appellait la main & l'œil de l'Evêque, parcequ'il marquait à chacun son rang & ses fonctions, qu'il annonçait au peuple les jours de jeûne & de fête; qu'il était chargé des ornemens & des réparations de l'Eglise, de l'in-

tendance, des oblations & des revenus, de la subsistance des Clercs, & enfin de la direction des Pauvres, avant qu'il y eût des Hôpitaux. Jus-
qu'au Pape Grégoire VII, l'Eglise Romaine a eu un Archidiacre, mais ce Souverain Pontife jugea à propos de changer cet Office en celui de Camerier: ce titre a été aussi donné à des Prêtres. Le pouvoir que les Archidiacres avaient usurpé pendant quelques siècles, fut retraint dans l'Assemblée du Clergé de France tenue à Melun en 1579. Il se borne maintenant à faire des visites dans son district, qu'on appelle Archidiaconé, & sa juridiction ne s'étend que sur quelques causes provisionnelles dont il peut connaître dans les Paroisses qui sont de son département. Dans certaines Cathédrales, il a une place distinguée dans le Chœur, & précède les Doyens. Dans l'Eglise de Constantinople, il est du nombre des grands Officiers, & lit l'Evangile, lorsque le Patriarche officie.

On trouve dans le Supplément au Dictionnaire de Moréri un détail des droits que dans quelques Diocèses prétendent les Archidiacres sur la succession des Curés de leur Archidiaconé. Ils ont droit de prendre son lit, son bréviaire, son surplis, son bonnet quarré, & une année du revenu de la Cure qu'ils appellent l'année du départ, & dans plusieurs endroits jusqu'à son cheval. Ce droit, souvent contesté, subsiste encore en Normandie.

ARCHIDUC. Le Prince Souverain d'Autriche est le seul qui soit en droit de porter le nom d'Archiduc, qui est devenu le titre distinctif de la

Maïson de Hasbourg. L'Archiduc d'Autriche doit demander trois fois l'investiture de ses Etats; si l'Empereur la lui refuse, il la trouve de plein droit dans ses Immunités, & n'est plus obligé de la solliciter. C'est sur les limites de ses possessions que l'Empereur vient faire la cérémonie de cette Investiture, & l'Archiduc la reçoit, comme Membre de l'Empire, qui ne se prétend pas inférieur à l'Empereur. Il est à cheval, vêtu à la Royale, un Bâton de commandement à la main, & sur la tête une couronne ducal réhaussée de fleurons, fermée d'un bonnet à deux pointes, affrontée & surmontée d'une croix semblable à celle de la Couronne Impériale. Aucun décret ne peut proscrire l'Archiduc d'Autriche: les attentats sur sa personne sont punis comme crime de lèse-Majesté, & cette grande prérogative lui est commune avec le Roi des Romains & les Electeurs. De sa pleine autorité, il met des Impôts sur ses Peuples; il donne des lettres de Légitimation pour les Charges de l'Empire exercées dans l'Autriche. Il crée ou dégrade des Gentilshommes, des Barons ou des Comtes. Si quelqu'un ose l'appeller en duel, il peut combattre son Adversaire par le bras d'un des siens, pourvu que ce soit un sujet sans reproche. Dans les guerres de Hongrie, il doit servir à ses dépens avec douze hommes d'armes; mais, s'il le veut, il s'exempte des contributions & autres charges imposées sur les Etats de l'Empire, & ne peut être contraint d'assister aux Diètes ou autres Assemblées. Le Corps Germanique doit ses secours à ce Prince toutes les fois qu'il les réclame; les

Vassaux de l'Autriche, hors les Ecclésiastiques, n'ont pas la liberté d'affermir leurs terres, sans la permission de l'Archiduc, sous peine de confiscation. Enfin, il peut transmettre aux filles de son Sang, (même à qui il lui plaît, si les males de sa lignée viennent à manquer,) la possession héréditaire de ses droits, de ses privilèges & de ses terres qui appartiennent toujours indivisiblement à l'aîné.

ARCHIGALLE. Nom que l'on donnait au grand Prêtre de Cybèle, qui était toujours choisi dans une famille distinguée. Ce Chef des Sacrificateurs devait toujours être vêtu en femme, avec une tunique & un manteau qui tombait sur les talons : un collier d'où pendaient deux têtes d'Atys, sans barbe avec le Bonnet Phrygien, lui couvrait la poitrine. (Voyez GALLES [les]).

ARCHIMAGE. Titre que prit Zoroastre lorsqu'il eut établi sa Réforme dans la Perse. (Voyez ZOROASTRE.) Quoique la Religion des Parsis soit absolument déchue de sa première splendeur, quelques fideles conservent encore le feu sacré dans le Kirman', province de la Perse; c'est-là que réside l'Archimage des Guébres. (Voyez GUÉBRES & GAURES.) restés infortunés de ces anciens Adorateurs du feu. Ce Pontife doit être plus pur que les autres hommes; l'attouchement d'un laïque est capable de le souiller, & la souillure est d'autant plus forte, si ce laïque est un infidèle. Il est d'obligation que l'Archimage travaille de ses mains; il doit apprêter lui-même sa nourriture & faire ses vêtemens. Son superflu est le bien des Pauvres, il

faut qu'il le leur distribue. Du reste, il jouit d'une autorité absolue sur les consciences; & quiconque manque à lui payer la Dime, quand même il seroit doué d'ailleurs de toutes les vertus, ne peut espérer d'en obtenir la récompense.

ARCHIMANDRITE. Nom que portent en Russie les Abbés ou Supérieurs des Monastères où l'on suit le Rit Grec. Les Chefs des Caloyers & Moines répandus dans la Grece & dans les Isles de l'Archipel, se donnent aussi le titre d'Archimandrite.

ARCHI-PRÊTRE. C'est le nom qu'autrefois dans une Eglise Episcopale, on donnait au premier des Prêtres qui était particulièrement chargé de veiller sur la conduite des autres Prêtres & des Clercs; qui célébrait l'Office divin en l'absence de l'Evêque, & qui distribuait les aumônes aux Veuves, aux Orphelins & aux pauvres Etrangers. Cette dignité subsiste encore dans les Eglises Episcopales de Vérone & de Pérouse. En France, le Doyen des Curés d'un Diocèse, est appelé *Archi-Prêtre*. Celui qui tient ce rang chez les Grecs se nomme *Proto-Papas*, il est le premier après le Patriarche, auquel il administre la Communion, après l'avoir reçue de lui. Les Archiprêtres des Eglises Grecques de la dépendance de l'Etat Vénitien, sont Juges des causes Ecclésiastiques, & ordonnent les Lecteurs. Le Pere Goar rapporte que la cérémonie de conférer la dignité d'Archi-Prêtre consistait dans l'imposition des mains, & que c'étaient les Prêtres assemblés qui faisaient à l'Evêque la présentation du Sujet.

ARCHITIS. C'est sous ce nom

que Vénus était adorée au Mont Liban. Elle était représentée dans son Temple sous la figure d'une femme plongée dans la plus profonde tristesse, la tête appuyée sur sa main, le visage couvert d'un voile rangé de façon qu'il était possible de voir les larmes qui semblaient s'échapper de ses yeux, à cause de la nouvelle de la blessure de son cher Adonis.

ARCHIVOLEUR. Les Voleurs Egyptiens se faisaient, dit-on, inscrire chez le Chef ou Capitaine de leur bande, auquel ils promettaient de rapporter fidèlement leurs vols, afin que les personnes qui auraient perdu quelque chose, pussent la redemander par écrit à ce Capitaine, en lui marquant le lieu, le jour & l'heure auxquels la perte avait été faite. Tout était restitué, à condition d'abandonner au voleur la quatrième partie de la chose redemandée : ce fait est rapporté par Diodore de Sicile.

ARCHONTES. On donnait ce nom aux premiers Magistrats d'Athènes. Les Archontes étaient au nombre de neuf. Le premier était proprement l'Archonte, & il donnait son nom à l'année de son administration : on appelait le second, le Roi ; le troisième étoit le Polémaque, ou le Chef de l'armée ; les six autres se nommaient Tesmothètes. Pour être Archonte, il fallait être issu du côté paternel & maternel de trois ascendants Citoyens d'Athènes, être attaché particulièrement au culte d'Apollon, Protecteur de la Patrie, & avoir dans sa Maison un Autel consacré à Jupiter ; ils devaient aussi avoir rempli le temps du service dû

par chaque Citoyen à la République, qui ne licentiait les Officiers de ses troupes qu'à l'âge de quarante ans. Les Archontes prêtaient serment de maintenir les Loix ; & en cas de contravention, ils se soumettaient à envoyer à Delphes une Statue du poids de leurs corps. Lorsqu'un Archonte se trouvait pris de vin, il était condamné à une forte amende, & quelquefois à la mort. Celui qu'on nommait le Roi, devait particulièrement avoir épousé une Vierge & fille d'un Citoyen, parce que les deux époux étaient chargés d'offrir les sacrifices aux Dieux au nom de la Patrie. Ces Magistrats, à la fin de leur administration, entraient de droit dans l'Aréopage.

Après l'extinction de la royauté à Athènes, les Archontes furent d'abord perpétuels : ils devinrent ensuite décennaux, & soixante-dix ans après ils furent annuels.

Les affaires importantes étaient réglées par le premier Archonte, & l'on plaidait à son Tribunal en première instance. L'Archonte, Roi, avait la direction du culte sacré & des cérémonies publiques. Le Polémaque avait particulièrement la direction des affaires de la guerre. Les six autres Archontes connaissaient des séductions, des calomnies, des fausses accusations & des contestations touchant le commerce. Ils étaient exempts des impôts & des charges publics, & le Corps seul avait droit de vie & de mort.

ARÉOPAGE. C'était le sénat d'Athènes ; & la Grèce dans sa splendeur, n'a jamais eu de Tribunal plus renommé. Ses Membres étaient choisis entre les Citoyens les plus distin-

gués par le mérite, l'intégrité, la naissance & la fortune. La Grèce entière avait une si grande confiance dans la justice de l'Aréopage qu'elle portait devant lui ses causes les plus importantes, & se soumettait à ses décisions. On étoit que primitivement ce Tribunal ne connaissait que des assassinats; ensuite il jugea tous les crimes capitaux; & prit soin de conserver la pureté de la religion; d'arrêter le cours de l'impiété, & de veiller au maintien des bonnes mœurs. On n'est pas d'accord sur le nombre des Juges qui composaient l'Assemblée de l'Aréopage. Quelques Auteurs le fixent à trente-un, d'autres à cinquante-un, & beaucoup le font monter jusqu'à cinq cens. L'origine de ce Tribunal remonte à neuf cens quarante-un ans avant Solon. L'Audience de l'Aréopage se tenait en plein air, & le jugement ne se prononçait que la nuit. Chaque Aréopagite donnait sa voix, en jettant un petit caillou noir ou blanc dans des urnes, dont l'une d'airain se nommait l'*Urne de la Mort*, & l'autre de bois, s'appellait l'*Urne de la Miséricorde*. On comptait alors les suffrages, & selon qu'une couleur l'emportait sur l'autre, l'Accusé étoit renvoyé absous, ou l'on prononçait sa condamnation.

ARESKOUI. Les Hurons appellent ainsi l'Être suprême qu'ils regardent comme le Dieu de la Guerre: ils disent qu'il y a eu d'abord six hommes dans le monde: qu'un d'eux trouva le moyen de monter au Ciel, pour y chercher une femme, avec qui il eut commerce, qu'*Areskouï* s'en étant aperçu, précipita la femme *Atahensik*, sur la terre où

elle eut deux fils dont l'un tua l'autre. Si l'on écoute les Iroquois, ils vous assureront que la race humaine fut détruite par un déluge universel, & que, pour repeupler la terre, les animaux furent changés en hommes. Ils admettent des bons & des mauvais génies.

ARÉTHUSE. Nom d'une fontaine de la presqu'île d'Ortygie. Les Mythologues, toujours amis du Merveilleux, nous disent que la Nymphé qu'ils font présider à cette Fontaine, étoit une des compagnes de Diane; qu'un jour se baignant dans un ruisseau, elle fut aperçue par le fleuve Alphée qui prit pour elle les sentimens les plus tendres, & voulut lui ravir des faveurs. Aréthuse, pour échapper aux poursuites du fleuve, implora le secours de Diane qui la métamorphosa en fontaine. Alphée reconnut son Amante sous ce déguisement, & s'unit intimement avec elle en mêlant son onde avec ses eaux.

ARGONAUTES. Princes Grecs qui entreprirent de conquérir la Toison d'or, précieusement conservée dans la Colchide, & qui pour cette fameuse expédition s'embarquèrent sur un Navire appelé *Argo*, d'où ils tirèrent leur nom. On croit qu'ils étoient au nombre de cinquante-deux ou de cinquante-quatre Chefs, dont Jason étoit regardé comme le Général. On compte parmi ces guerriers, Hercule, Castor & Pollux, Laerte, pere d'Ulysse; Oïlée, pere d'Ajax; Pélée, pere d'Achille; Thésée & Périthoüs. Ils réussirent dans leur entreprise, & revinrent dans leur Patrie, avec la fameuse Toison, après avoir couru mille dangers. Vraisemblablement on ne découvrira jamais

ce que c'était que cette précieuse Toison. Les uns s'imaginent que c'était réellement la peau d'un mouton que Phrixus avait immolé, & à la conservation de laquelle la vie du Roi était attachée, suivant la prédiction d'un Oracle : d'autres veulent que les Argonautes n'ayent entrepris leur voyage que pour acheter de superbes laines qui se fabriquaient dans la Colchide ; quelques-uns parlent de poudre d'or qui se ramassait dans les torrens avec des toisons de Brebis, & enfin plusieurs croient qu'il était question d'une Statue d'or portée par Phrixus dans ce pays, & Suidas croit fermement que cette Toison étoit un Livre en parchemin, qui contenait le secret de faire de l'or.

A l'égard du Navire Argo, la Fable nous assure que Minerve en donna le plan, & qu'elle présida à sa construction. On employa, pour le bâtir, des bois coupés dans la Forêt de Dodone, dont les arbres rendaient des oracles, & lui communiquèrent cette vertu. Il fut depuis consacré à Minerve, d'autres disent à Neptune dans l'Isthme de Corinthe, & bientôt il fut placé dans le Ciel parmi les Astres, sous le nom d'Argo ou de Canopus. Tiphys étoit le pilote de ce célèbre Vaisseau : Lyncée dont les yeux étoient très-perçans, découvrait les écueils, & Orphée par son chant & par les accords de sa lyre, charmaient les ennuis de la navigation. On rapporte que les Argonautes portèrent l'Argo sur leurs épaules depuis le Danube jusqu'à la Mer Adriatique. Les hommes des temps héroïques, disent les Poètes, avaient une force prodigieuse en partage.

A l'égard des Oracles que rendait le Navire Argo, nous allons écouter M. Pluche, qui, suivant son système, nous explique ainsi la chose, dans son Histoire du Ciel. « Quand » les Habitans de la Colchide avaient, » dit-il, ramassé de l'or dans le Phaxe, » il fallait rappeler le peuple à un » travail plus nécessaire, tel qu'étoit » celui de filer le lin & de fabriquer » les toiles. On changeait d'affiche : » l'Isis qui annonçait l'ouverture du » travail des toiles, prenait dans sa » main une navette, & prenait le nom » d'Argonoth, le travail des Navettes. Quand les Grecs qui allaient » faire emplette de cordes ou de toiles dans la Colchide voulaient prononcer ce nom, ils disaient *Argonaus* qui dans leur langue signifiait » le Navire *Argo*. S'ils demandaient » aux Colques ce que c'était que » cette Barque dans la main d'Isis, » car en effet la navette des Tifférans » a la figure, aussi bien que le nom » d'une Barque, les Colques répondaient, apparemment que cette » Barque servait à régler ce peuple ; » que chacun la consultait, & qu'elle » apprenait ce qu'il fallait faire ; voilà, » ajoute-t-il, le premier fondement » de la fable du Vaisseau Argo, qui » rendait des réponses à tous ceux » qui venaient le consulter. « Cela est certainement ingénieux, mais est-ce assez ?

ARICIE. Nom d'une Ville du Latium, où Diane avait un Temple renommé. Par une bisarrerie singulière, & pourtant appuyée sur un motif plausible, le grand Prêtre de la Déesse devait toujours être un Etranger qui eut assassiné son Prédécesseur. Le Peuple d'Aricie, fatigué des trou-

bles continuel qu'élevait dans l'Etat le grand Prêtre de Diane, par rapport à la couleur des Victimes qu'on devait immoler, fit cette loi, en apparence ridicule, qui contint le Pontife, par l'appréhension continuelle où il était qu'on attentât à sa vie, pour usurper sa dignité.

ARIENS. Sectateurs d'Arius, Prêtre de l'Eglise d'Alexandrie, qui niait l'égalité de substance du Fils avec le Pere dans la Sainte Trinité, & prétendait que le Fils était une créature tirée du néant & produite par le temps. Les Ariens convenaient que le Fils était le Verbe, mais ils disaient en même temps que le Verbe n'était point éternel, & qu'il n'avait seulement qu'une priorité d'existence sur tous les êtres créés. L'hérésie d'Arius fut anathématisée dans le premier Concile de Nicée, tenu en 325 de Jésus-Christ.

ARISTÉE. Dieu du Paganisme, fils d'Apollon & de Cyrène, auquel les Habitans de Syracuse avaient élevé un Autel dans le Temple de Bacchus. Les Anciens prétendaient avoir reçu de lui l'art de faire cailler le lait, & celui d'élever les Abeilles & de cultiver les Oliviers. Aristée était un Laboureur de la Sardaigne, qui donna à ses Compatriotes les premiers principes de l'Agriculture.

ARISTOCRATIE. Gouvernement politique administré par un petit nombre de Nobles, tel qu'on le voit dans les Républiques de Venise & de Gènes. Qu'il nous soit permis de transcrire ce que M. de Montesquieu dit de l'Aristocratie dans son excellent Ouvrage :

1. Dans une Aristocratie, le Corps des Nobles donnant les suffrages,

ces suffrages ne peuvent être trop secrets.

2. Le suffrage ne doit point se donner par sort; on n'en aurait que les inconvénients. En effet, lorsque les distinctions qui élèvent quelques Citoyens au-dessus des autres sont une fois établies, quand on serait choisi par le sort, on n'en serait pas moins odieux : ce n'est pas le Magistrat, c'est le Noble qu'on envie.

3. Quand les Nobles sont en grand nombre, il faut un Sénat qui régle les affaires que le Corps des Nobles ne pourrait décider, & qui prépare celles dont il décide : dans ce cas, on peut dire que l'Aristocratie est en quelque sorte dans le Sénat, la Démocratie dans le Corps des Nobles, & que le Peuple n'est rien.

4. Ce sera une chose très-heureuse dans l'Aristocratie, si par quelque voie indirecte, ou fait sortir le Peuple de son anéantissement : ainsi à Gènes la Banque de Saint Georges qui est dirigée par le Peuple, lui donne une certaine influence dans le Gouvernement qui en fait toute la prospérité.

5. Les Sénateurs ne doivent point avoir le droit de remplacer ceux qui manquent dans le Sénat; c'est à des Censeurs à nommer les nouveaux Sénateurs, si l'on ne veut perpétuer les abus.

6. La meilleure Aristocratie est celle où la partie du Peuple qui n'a point de part à la puissance, est si petite & si pauvre que la partie dominante n'a aucun intérêt à l'opprimer.

7. La plus imparfaite est celle où la partie du peuple qui obéit est

dans l'esclavage civil de celle qui commande.

8. Si dans l'Aristocratie, le Peuple est vertueux, on y jouira à peu près du bonheur du Gouvernement populaire, & l'Etat deviendra puissant.

9. L'esprit de modération est ce qu'on appelle la vertu dans l'Aristocratie, il y tient la place de l'égalité dans l'Etat populaire.

10. La modestie & la simplicité des manières sont la force des Nobles Aristocratiques.

11. Si les Nobles avaient quelques prérogatives personnelles & particulières, distinctes de leur Corps, l'Aristocratie s'écarterait de sa nature & de son principe pour prendre ceux de la Monarchie.

12. Il y a deux sources principales de désordres dans les Etats Aristocratiques: l'inégalité excessive entre ceux qui gouvernent & ceux qui sont gouvernés, & l'inégalité entre ceux qui gouvernent.

13. Il y aura la première de ces inégalités, si les privilèges des principaux ne sont honorables que parce qu'ils sont honteux au peuple, & si la condition relative aux subsides est différente entre les Citoyens.

14. Le Commerce est la profession des Gens égaux: les Nobles ne doivent donc pas commercer dans une Aristocratie.

15. Les Loix doivent être telles que les Nobles soient contraints de rendre justice au Peuple.

16. Elles doivent mortifier en tout l'orgueil de la domination.

17. Il faut qu'il y ait ou pour un temps ou pour toujours, une autorité qui fasse trembler les Nobles.

18. Pauvreté extrême des Nobles; Richesses exorbitantes des Nobles, pernicieuses dans l'Aristocratie.

19. Il ne doit point y avoir de droit d'aînesse entre les Nobles, afin que le partage des fortunes tienne toujours les Membres de cet ordre dans une égalité approchée.

20. Il faut que les contestations qui surviennent entre les Nobles ne puissent durer long-temps.

21. Les Loix doivent tendre à abolir la distinction que la vanité met entre les familles Nobles.

22. Si elles sont bonnes, elles feront plus sentir aux Nobles, l'incommodité du commandement que ses avantages.

23. L'Aristocratie se corrompt quand le pouvoir des Nobles devenant arbitraire, il n'y aura plus de vertu dans ceux qui gouvernent, ni dans ceux qui sont gouvernés. (Voyez ESPRIT DES LOIX, p. 1 & suiv. 13 & suiv. 114 & suiv.)

ARITHMANCIE ou ARITHMOMANCIE. C'est la manière de prédire l'avenir par le moyen des nombres. Chez les Grecs on examinait, par exemple, la valeur des lettres dans les noms des deux Athlètes, & l'on décidait que celui dont le nom renfermait un plus grand nombre de lettres, & d'une plus grande valeur, remporterait la victoire. Les Chaldéens changeaient un lettres numériques les lettres des noms de ceux qui les consultaient, & rapportant chaque nombre à quelque Planète, ils en tiraient leur présage.

ARITHMÉTIQUE. Nous n'avons rien de certain sur l'origine de cette science des nombres, que l'on peut attribuer à la première société des

hommes, qui a été dans la nécessité de faire des partages. Les Tyriens, comme premiers Commerçans de l'Univers en font peut-être les Auteurs. L'Historien Joseph assure que par le moyen d'Abraham, l'Arithmétique passa d'Asie en Egypte où elle fut cultivée & perfectionnée. Quoi qu'il en soit, on sçait que les Hébreux exprimaient les nombres avec les lettres de l'Alphabet, & qu'ils divisaient toute sa numération en unités, en dizaines & en centaines. Les Orientaux, les Perses & les Arabes adoptèrent les notes des Hébreux, en ajoutant quelques lettres de leur Alphabet. Pour les millièmes, les Grecs notaient les lettres avec une virgule, & ils trouvèrent le secret d'exprimer les plus grands nombres, en joignant plusieurs lettres ensemble. Les Romains se servirent aussi des lettres de leur Alphabet, en y mêlant quelques signes particuliers. Ces chiffres Romains furent long-temps en usage parmi nous, mais dans le neuvième siècle, les Arabes reçurent de nouveaux caractères des Indiens, & ce sont ceux dont nous nous servons actuellement: on dit que nous les devons au Moine Gerbert, élevé à la Papauté, sous le nom de Silvestre II.

Les Chinois ne se servent guères de règles dans leurs calculs; ils font usage d'un instrument qui consiste en une petite lame longue d'un pied & demi, traversée de dix ou douze fils de fer, où sont enfilées de petites boules rondes: en les tirant ensemble & les plaçant ensuite, suivant certaines conditions & conventions, ils calculent à peu-près comme nous faisons avec des jettons, mais avec

tant de promptitude qu'ils peuvent suivre une personne qui lit un livre de compte. Ils ont une méthode pour prouver la justesse de leur opération.

Les Indiens calculent avec des cordes chargées de nœuds.

Avant qu'on eût inventé l'Arithmétique, on se servait des dix doigts des mains, avec lesquels on faisait tous les calculs.

Les Naturels du Pérou comptent par le différent arrangement des grains de maiz.

ARMÉE. Sous la première race de nos Rois, l'armée Française n'était composée que d'infanterie. Chaque Français devait servir en personne. Chaque Province avoit sa milice particulière, & ceux qui la conduisaient étaient appelés *Duces*, d'où est venu le nom de Duc. Les Evêques ne pouvaient se dispenser d'aller à la guerre qu'en payant une somme d'argent. On entretenait des magasins sur la frontière, & le soldat n'avait d'autre solde que le butin qu'il partageait avec les Chefs & le Roi même. Les prisonniers demeuraient esclaves des vainqueurs. Sous Philippe Auguste, l'infanterie était composée de *Cliens*, *Clientes*, de *Satellites*, *Satellites*, & de *Ribauds*. Dans ces anciens temps, les armées, formées des grands & petits vassaux, étaient quelquefois de cinq ou six cents mille hommes: mais, comme chaque vassal ne devait qu'un service de vingt-cinq, trente, ou quarante jours, plus ou moins, selon la valeur du fief, ce temps passé il se retirait & emmenait sa troupe avec lui; en sorte que souvent au milieu de la campagne, l'armée était presque fondue: ajoutons à cet inconvé-

nient, l'esprit d'indépendance qui dominait tous ces Vassaux, & cette impétuosité fatale si légitimement reprochée à nos Français, & nous trouverons la cause des malheurs qui ont accablé le Royaume dans les guerres contre les Anglais. François I institua les Légions & Henri IV introduisit la discipline dans les troupes.

ARMES. Les premières armes furent certainement de bois & les hommes ne s'en servirent que contre les bêtes. Nembroth, le premier des Tyrans, les employa contre ses semblables. On se servit après d'armes d'airain, & Moïse commença à armer les troupes avec du fer. Les Romains se servirent d'abord du trait: ils eurent ensuite le fabre avec une pointe, & tranchant des deux côtés, qu'ils portaient sur la cuisse droite. A cette arme, ils ajoutaient sept javelots ou demi-piques qui avaient trois pieds de longueur, avec une pointe de neuf doigts, & un petit bouclier couvert de cuir. Leur casque étoit une espèce de chapeau de peau: telles étaient les armes des *Vérites* créés en 542. Les *Piquiers* portaient un bouclier large de deux pieds & demi, & long de quatre, dont ils pouvaient se couvrir, en se courbant un peu: ils avaient un javelot de cinq coudées & demie de longueur, armé d'un fer à crochet, & portaient un casque d'airain. Les Citoyens de la première classe endossaient une cuirasse faite de petits chaînons, ou de lames d'airain. Les Cavaliers, dans ces premiers temps, n'avaient ni étriers, ni selles, & ne portaient qu'une simple veste pour tout habillement. Ils eurent d'abord

une pique légère & un bouclier de cuir, & prirent ensuite l'épée, la longue pique, la cuirasse, le casque & le bouclier.

Sous Clovis, les armes des Français étaient la hache, le javelot, le bouclier & l'épée, & on ne prit guères la cuirasse que sous les règnes de nos Rois de la seconde Race. Les Guerriers alors devinrent presque invulnérables, tant il était difficile de les blesser à travers leur armure.

ARMES à outrance. C'était autrefois un duel ou combat de six contre six, & presque jamais moins. Ce duel s'exécutait sans permission & avec les armes offensives & défensives, entre ennemis, pendant la guerre, ou de nation différente, en temps de paix, sans querelle précédente, & seulement pour faire parade de sa force & de son adresse. Un Héraut portait le cartel qui fixait le jour, le lieu choisi pour le combat, la qualité des armes & le nombre des coups qu'on pouvait donner. La partie acceptée, on choisissait des Juges, & il n'était permis de frapper son adversaire qu'à la poitrine ou dans le ventre; celui qui portait son coup au bras ou à la cuisse, était blâmé par les Juges & perdait ses armes & son cheval. Le prix de la victoire était ordinairement la lance, la cotte-d'arme & l'épée du vaincu; quelquefois on y ajoutait un anneau: cette coutume a subsisté jusqu'au règne de Henri II.

ARMES DE FRANCE. Entre les différens sentimens des Auteurs sur les Armes de France, on peut choisir comme le plus probable, celui qui prétend qu'elles sont l'imitation du fer de Langon ou javelot des an-

ciens Français, & non des lys de jardin ou de marais, encore moins des iris ou flammes. Quoi qu'il en soit, c'est Louis le jeune qui choisit les Lys pour ses Armoiries; & lorsqu'il fit sacrer Philippe-Auguste, il voulut que la Dalmatique & les Bottines du jeune Roi, fussent de couleur d'azur, & parsemées de Fleurs-de-Lys d'or. On trouve sur le Sceau de Louis VII une véritable Fleur-de-Lys. Depuis ce temps tous les Monarques Français les ont portées sans nombre, jusqu'au règne de Charles V qui n'en fit graver que trois sur son Sceau royal.

ARMILUSTRIE. Au mois d'Octobre de chaque année, les Romains rassemblaient leurs troupes dans le champ de Mars, & ils en faisaient une revue générale, c'est ce qu'ils appelaient Armilustrie. Ce jour-là les Chevaliers, les Centurions & tous les Soldats étaient couronnés, & l'on offrait un sacrifice d'expiation pour la prospérité des armes de la République.

ARMINIENS. Disciples d'Arminius, célèbre Ministre d'Amsterdam, qui se séparèrent des Protestans, au commencement du dix-septième siècle. On les appelle aussi *Remonstrans*, parce qu'en 1611, ils présentèrent une Requête ou *Remonstrance* aux Etats Généraux des Provinces-Unies, dans laquelle ils insérèrent leur profession de foi. Arminius soutenait que Dieu n'avait point prédestiné quelques hommes au bonheur, & condamné quelques autres à la réprobation, mais que chacun serait puni ou récompensé suivant ses œuvres. Les Arminiens d'aujourd'hui ont été plus loin que leur Maître. Pour être

salvé, il n'est point nécessaire, disent-ils, de croire le Mystère de la Trinité, & aucun précepte de l'Ecriture n'ordonne l'adoration du Saint-Esprit: Jésus-Christ n'est point égal à son Pere, & la foi de Jésus-Christ n'est d'aucune utilité pour le salut. Au reste, ils sont tolérans, & ne décident point quels sont les Chrétiens qui ont embrassé la religion la plus conforme à la parole de Dieu.

ARMOIRIES. Ce mot vient d'*Armure*, parce qu'on peignait autrefois sur les écus, les casques & les cottes-d'armes des Chevaliers, les marques qu'ils avaient prises pour se distinguer entr'eux, tant à la guerre que dans les Tournois. Les Auteurs ne sont point d'accord touchant l'origine des Armoiries, si l'on en croit quelques-uns, elles ont presque commencé avec le monde: ils en accordent aux fils de Noé, à Moïse, à Josué, aux douze Tribus, aux Assyriens, aux Médes, aux Perses, & enfin à Alexandre le Grand, qui régla, dit-on, les Armoiries & l'usage du Blason. Mais ces diverses conjectures ne méritent pas qu'on s'y arrête: il est plus naturel de penser que les Armoiries doivent leur naissance aux premiers Tournois, & qu'elles devinrent communes vers le temps des premières Croisades. Cependant il faut convenir que tous les Peuples ont eu des symboles figurés ou enseignes nationales: les Athéniens avoient une Chouette; les Thraces, une Mort; les Celtes, une Epée; les Romains, une Aigle; les Carthaginois, une Tête de cheval; les Saxons, un Coursier bondissant; les Goths, un Ours; le Chef des Druides; des Cerfs: les premiers Fra-

çais, un Lion, & nos premiers Rois, la Chape de Saint Martin, & ensuite l'Oriflamme. (Voyez ORIFLAMME.) Il n'y avait autrefois que la Noblesse qui eût le droit d'avoir des Armoiries. Sous le règne de Charles VII, les Seigneurs & les Dames de la Cour, firent broder leurs Armoiries sur leurs habits.

ARMURE. Vers la fin du douzième siècle, les Chevaliers portaient une cuirasse, des bottines, des genouillères, des brassarts, des cuissarts & une casaque, & cette Armure complete était de fer. On mettait par dessus la cuirasse une chemise de maille, appelée Haubert, du mot *Albus*. Sur cette cotte de maille, on voyait les Armoiries du Chevalier brodées au milieu d'un morceau d'étoffe. Le nom d'Armoiries vient de ce qu'elles étaient peintes sur les Armes. Les seuls Chevaliers avaient droit de porter le Haubert. Cet ornement défensif n'était pas permis aux Ecuyers dont le casque ne pouvait être fermé, & qui ne portaient ni brassarts ni cuissarts. De cette interdiction, les Ecuyers tiraient un avantage réel, celui de pouvoir plus légèrement monter à cheval; leur soin dans la mêlée était d'aider les Chevaliers à se relever, lorsqu'étant tombés de cheval, ils se trouvaient accablés sous le poids de leurs armes. Cette Armure de fer les rendait réellement invulnérables. Ils ne pouvaient être blessés que lorsqu'ils levaient la visière de leurs casques, au défaut de la cuirasse, ou sous les aisselles.

On dit qu'à la fameuse bataille de Boyines, les Allemands laissè-

rent trente mille hommes sur la place, & que Philippe-Auguste ne perdit qu'un seul Chevalier.

ARNODES. Nom que les Grecs donnaient à certains personnages qui dans les Assemblées & dans les festins, recitaient des vers d'Homère, une branche de laurier à la main. On leur donnait pour récompense un agneau.

AROT & MAROT. Noms des deux Anges que, selon l'Alcoran, Dieu envoya pour défendre aux hommes le meurtre, les faux jugemens & tous les excès quelconques. Une très-belle femme, dit Mahomet dans ce Livre impie, invita ces deux Anges à manger chez elle, & leur ayant fait boire beaucoup de vin, ils en furent tellement échauffés qu'ils la sollicitèrent à l'amour. La femme feignit de vouloir se rendre à leur passion, mais elle exigea d'eux auparavant qu'ils lui apprendraient les paroles dont ils disaient se servir pour monter facilement au Ciel. Ils eurent la faiblesse de les prononcer devant elle; alors elle refusa de se livrer à leurs desirs, & fut sur le champ enlevée, devant le Trône de Dieu à qui elle fit le récit de ce qui venait de se passer entre elle & les Anges. Mahomet ajoute, que cette femme fut changée en l'Etoile qu'on appelle *Lucifer* ou *Aurore*, & que les Anges furent rigoureusement punis. Il ne manque pas aussi d'assurer que c'est d'après cet égarement d'Arot & de Marot que Dieu a défendu l'usage du vin aux hommes.

ARPAGE ou plutôt **HARPAGE.** Nom que les Romains donnaient aux enfans qui mouraient au berceau, ou dans la plus tendre jeunesse. On

A R

ne faisait point de funérailles aux Harpages, on ne leur érigeait ni tombeaux ni monumens; & on ne leur gravait point d'épitaphes. Leurs corps d'abord ne furent point brûlés; mais dans la suite on introduisit la coutume de brûler les corps des enfans qui avaient vécu quarante jours, & à qui il avoit poussé des dents.

Les Grecs n'appelaient pas mort le décès de leurs enfans, ils disaient qu'ils avaient été ravis par l'Aurore, qui jouissait ou qui se privait de leurs embrassemens, & c'est pour cela qu'ils ne brûlaient leurs corps que le matin.

ARPA EMINI. C'est ainsi qu'à Constantinople on nomme le Pourvoyeur des Ecuries du Grand Seigneur, qui est toujours tiré du corps des Gentilshommes ordinaires de la Hauteffe. A la Ville il reçoit l'orge, le foin, la paille & les autres fourrages d'imposition; mais à l'armée ils lui sont fournis par le grand Trésorier. Il a sous lui un grand nombre de Commis qui font les distributions & qui lui rendent compte du bénéfice, lequel est souvent si considérable, que l'Arpa Emini se trouve en état de devenir Bacha, c'est-à-dire, qu'il peut acheter cette éminente Place par les présens, qu'il faut faire aux Sultanes & aux Ministres pour l'obtenir.

ARRÊT. Autrefois l'usage était de prononcer tous les Jugemens en langue latine, & l'ignorance des mots latins donnait souvent lieu à des difficultés & à de nouveaux procès. Le Roi François I, rendit en 1539, une Ordonnance dont le cent onzième article porte: « Que dorénavant tous Arrêts soient

Tome I,

A R

61

» prononcés, enregistés & délivrés
» aux Parties en langage maternel
» Français & non autrement ».

ARRHABONAIRES. Nom donné aux Sacramentaires du seizième siècle, parce qu'ils prétendaient que le corps de Jésus-Christ, lorsqu'ils le recevaient, était pour eux le gage de l'hérédité qui leur était promise. L'Eucharistie est sans doute le gage de l'immortalité bienheureuse; mais c'est un de ses effets & non pas son essence.

ARRIERE-BAN. C'est la convocation que le Souverain fait de toute la Noblesse de ses Etats, pour voler à la défense du Royaume. Tous ceux qui tiennent des Fiefs ou des arrières-Fiefs, sont obligés à cette sommation de se rendre à l'armée, & d'y mener, selon leur qualité, un certain nombre d'hommes d'armes ou d'archers. Cette convocation n'a plus lieu depuis l'usage de tenir continuellement un certain nombre de Troupes réglées sous le Drapeau. Cependant l'arrière-Ban fut encore convoqué sous le règne de Louis XIV, pendant la guerre qui commença en 1688. Alors chaque Province forme un Corps de Nobles qui est commandé par le plus ancien d'entr'eux. Il y a des familles qui sont en possession de cet honneur.

ARSCH. Ce mot Arabe signifie Trône de Dieu. Les Musulmans disent que Dieu a deux Trônes; le premier est le Ciel Empyrée qui est le Trône de la gloire & de la Majesté de Dieu; le second qu'ils appellent *Corsi*, est proprement son Tribunal, où il prend connoissance des choses d'ici-bas, & sur lequel il doit juger tous les hommes. Maho-

F,

met dit dans un des chapitres de son Alcoran, que Dieu posa son grand Trône sur les Eaux, & qu'il fit des efforts pour le produire. Ces mots ridicules ont donné beau jeu aux Commentateurs : ils prétendent que ce Trône est soutenu de huit mille colonnes, d'une matière dont la nature & le prix sont inconnus, que l'on y monte par trois cens mille degrés, & qu'il y a entre chaque degré un espace de trois cens mille ans de chemin, & que chacun de ces espaces est rempli d'Anges rangés par bataillons, entre lesquels il y en a dont l'emploi est de porter ce Trône. Réfuter ces rêveries, est autant, selon les Docteurs Musulmans, que si l'on attaquait la sainte mission du Prophète.

ARTOTYRITES. Hérétiques qui troublèrent l'Eglise dans le second siècle, & qui formaient une branche des Montanistes. Afin de se rapprocher des premiers Patriarches, qui n'offraient à Dieu que les fruits de la terre, & les prémices de leurs troupeaux, dans le Sacrement de l'Eucharistie, ils se servaient de pain & de fromage, ou peut-être de pain dans lequel on avoit fait cuire du fromage. Ils consacraient les ordres sacrés aux femmes, & leur permettaient de prêcher & de faire les Prophétesses dans leurs Assemblées. Saint Epiphane rapporte que c'était un spectacle bien singulier que de voir entrer dans les Eglises des Artotyrites sept filles vêtues de blanc, un flambeau à la main, & de les entendre prêcher le Peuple, sur le ton de Jérémie.

ARVALES. Prêtres des anciens Romains, qui servaient dans les sa-

crifices des Ambarvales, que l'on offrait annuellement à Cérés & à Bacchus pour en obtenir une heureuse moisson & une abondante vendange. Ils furent institués par Romulus au nombre de douze, & portaient pour marque de leur dignité une guirlande, composée d'épis & attachée avec un ruban blanc. Pline nous assure que cet ornement a été la première couronne en usage à Rome. Il se peut qu'Acca Laurentia, Nourrice de Romulus, ait été la première Fondatrice de cet Ordre de Prêtres. Elle avoit douze fils qui ne manquaient jamais de précéder la Procession, lorsqu'on alloit sacrifier aux Dieux pour la prospérité des champs; un d'eux étant mort, Romulus prit sa place, pour faire honneur à Acca Laurentia, qu'il respectait comme sa mere.

ARUÉRIS. Dieu des Egyptiens, & le même qu'Horus, fils d'Isis & d'Osiris. Il semble que ce Peuple superstitieux se soit appliqué à inventer les plus monstrueuses extravagances pour établir l'origine de ses Divinités. Celle d'Arueris est on ne peut pas plus ridicule. Osiris & Isis, disent les Egyptiens, étaient jumeaux, & s'unirent dans le sein de leur mere; Isis se trouva grosse; en venant au monde, & accoucha à terme du Dieu Arueris.

ARUSPICES. Prêtres chez les Romains, dont la plus importante fonction était d'examiner scrupuleusement les entrailles des victimes qu'on immolait, afin d'en tirer des présages. On tirait d'Etrurie ces Ministres de la Religion, & chaque année on y envoyait un certain nombre de jeunes gens des meilleures familles de Rome, pour être instruits

par les Etruriens dans cette science. Les Aruspices devaient observer attentivement le foie, le cœur, la rate, les reins & la langue de la victime, & rendre compte s'ils n'y avaient remarqué aucune fêlure.

ASAMINTHE. Nom d'une chaise à l'usage du Prêtre qui desservait le Temple de Minerve Cranea, qui était bâti sur une montagne extraordinairement escarpée. Ceux qui avaient le droit d'élire ce Pontife, choisissaient toujours un jeune garçon sans barbe, de manière que lorsqu'il avait rempli les cinq années de son Pontificat, & qu'il se trouvait, suivant l'usage, dans la nécessité d'abdiquer, il n'avait pas encore de poil follet. Ce Prêtre était un phantôme, dont les électeurs usurpaient l'autorité. » Pendant son Quinquennium, il ne quittait point le service de la Déesse, & il était obligé de se baigner dans des Asaminthes, à la manière des plus anciens tems. » Ces Asaminthes étaient donc des espèces de Baignoires ?

ASCENSION. Se dit proprement de l'élévation miraculeuse de Jésus-Christ, quand il monta au Ciel en corps & en ame, en présence & à la vue de ses Apôtres. Cette fête est célébrée par l'Eglise dix jours avant celle de la Pentecôte.

Les Apellites disaient que Jésus-Christ laissa son corps dans les airs, & qu'il monta sans corps au Ciel, parce que, prétendaient-ils, Jésus-Christ n'ayant point apporté de corps du Ciel, mais l'ayant reçu des Elémens du monde, en retournant au Ciel, il l'avait restitué aux Elémens.

Les Seleuciens & les Hermiens

croyaient que le corps de Jésus-Christ ne monta pas plus haut que le Soleil, & qu'il y resta en dépôt. On attribue la même idée aux Manichéens.

ASCETES. Dans les premiers siècles de l'Eglise on donnait ce nom à tous ceux qui se distinguaient des fidèles par l'austérité de leurs mœurs, & on les qualifiait par excellence d'*Elus entre les Elus*. Les Ascètes pratiquaient volontairement tous les exercices de la pénitence; ils vivaient dans la retraite, gardaient la continence, & ajoutaient à la frugalité Chrétienne des abstinences & des jeûnes extraordinaires. Ils portaient le cilice, marchaient nus pieds, dormaient à terre, veillaient la plus grande partie de la nuit, lisaient assiduellement l'Ecriture Sainte & priaient sans cesse. Dans l'Abyssinie on trouve encore des Ascètes qui mènent la vie contemplative, & demeurent dans le creux des roches les plus escarpées.

ASÉKI. C'est le nom que les Turcs donnent aux Sultanes favorites, qui ont mis au monde un fils. Lorsqu'une Sultane est parvenue au rang d'Aséki, elle jouit de plusieurs distinctions. Le grand Seigneur lui assigne une certaine somme pour sa dépense annuelle; elle occupe un Appartement séparé des autres femmes, elle a ses Bains, ses Jardins, sa Mosquée, ses Eunuques & ses Domestiques en particulier. Le Sultan lui met une Couronne sur la tête, & elle est libre d'entrer dans l'Appartement Impérial à toute heure & sans être mandée; souvent elle accompagne l'Empereur quand il sort de Constantinople, ou lorsqu'il va

à la Chasse. Pendant la Guerre, si les Turcs s'emparent d'une Ville, il y a toujours une rue réservée pour la pension de la Sultane Aféki. Il y a souvent plusieurs Afékis, & quoique la première Sultane, qui donne au Monarque Ottoman un enfant mâle, ne porte pas toujours ce titre, elle est réputée telle, & on la distingue par le nom de grande favorite. Les Afékis, en proportion de leur esprit & de leurs intrigues, ont eu quelquefois beaucoup de part au Gouvernement & aux Révolutions de l'Empire Turc.

ASCHARI, Surnom d'un fameux Docteur Musulman, nommé Aboul Hassan Ali ben Ismaël, qui était issu d'Abou Moussa al Aschari. Aschari avait des idées particulières sur la Religion : il soutenait la prédestination absolue & gratuite & la prédétermination Physique, & prétendait que Dieu n'agissait que par des Loix générales, tandis que les Hanbalites ses antagonistes croyaient au contraire que Dieu agissait toujours par des volontés particulières, & faisait toutes choses pour l'avantage de chaque créature. D'Herbelot, dans sa Bibliothèque orientale, nous rapporte une singulière contestation que ce Docteur eut à ce sujet avec son Beau-père Abou Ali Haïan, qui suivait les Dogmes d'Hanbal. De trois enfans, lui dit-il, Dieu en retire un du monde dans l'âge d'innocence, & laisse vivre les deux autres, & de ces deux, l'un reste fidèle, & l'autre devient infidèle ; pourquoi cette différence ? Dieu a pris le premier sans doute, répondit Haïan, parce qu'il prévoyait qu'il tomberait dans l'in-

fidélité. Mais un de ceux qui restent, reprit Aschari, y tombe cependant ? C'est, dit Haïan, que Dieu le destinait à la gloire ; mais, qu'abusant de sa liberté avec l'âge, il a résisté aux desseins de Dieu sur lui. Votre réponse n'est point du tout satisfaisante, repartit Aschari ; car par la même raison que Dieu a pris le premier, il pouvait prendre aussi celui qui est devenu infidèle, s'il eut voulu procurer son bien. Haïan se trouvant trop pressé par son Gendre, lui dit avec humeur : » Votre raisonnement est une tentation du » Démon, » & Aschari irrité de cette injure lui répondit brusquement : » L'âne du Scheïx est à la » porte : c'est-à-dire, pour s'exprimer avec plus d'honnêteté, la dispute est finie. »

Aschari mourut à Bagdat, l'an 940 de Jésus-Christ, & de l'Hégire 329. Il fut nécessaire de l'enterrer secrètement & de cacher l'endroit où son corps avait été déposé, pour empêcher ses ennemis de le faire exhumer sur le soupçon d'impiété, dont ils l'accusaient.

ASCHARIENS. Disciples du fameux Aschari, dont il vient d'être parlé dans l'article précédent. On trouve dans le second Chapitre de l'Alcoran ces propres mots : » Dieu » vous fera rendre compte de tout » ce que vous manifesterez au de- » hors, & de tout ce que vous tien- » drez caché en vous-mêmes : car » Dieu pardonne à qui il lui plaît, » & il châtie ceux qu'il lui plaît, » & cela, parce qu'il est tout-puissant, & peut disposer de toutes » choses selon son bon plaisir. » Aboubeker & Omar furent effrayés

de la Doctrine rigoureuse que renfermait ce passage & vinrent en demander l'explication à Mahomet. » Si Dieu, lui dirent-ils, nous commande compte de toutes nos pensées, dont nous ne pouvons être maîtres, & qu'il ne nous est pas possible de gouverner suivant notre volonté, qu'elle espérance de salut nous reste-t-il ? Tout ce qui est en notre pouvoir, c'est de ne point mettre en pratique le mal qu'elles nous suggèrent. » Mahomet leur répondit : » Vous avez appris que les Israélites après que Moïse leur eut déclaré les volontés de Dieu, lui dirent : *Nous vous avons entendu, mais nous n'observerons rien de ce que vous avez ordonné.* Vous savez quels maux suivirent cette désobéissance : dites donc, vous autres fidèles, *nous avons entendu la volonté de Dieu, & nous nous y conformons.* » C'est ainsi que le faux Prophète éluda la difficulté ; mais dès le lendemain, pour achever de tranquilliser les esprits, il fit descendre du Ciel le verset suivant : » Dieu ne charge point l'homme, sinon de ce qu'il peut faire, & ne lui impute que ce qu'il a acquis par son obéissance ou par sa rébellion.

Quelques Docteurs Musulmans ont prétendu dans la suite que cette seconde sentence abrogeait la première : mais les Achariens au contraire se sont servis de l'une & de l'autre pour établir leur système sur la liberté & le mérite des œuvres, système directement opposé à celui des Hanbalites ou Montanistes.

ASCHOLIES. Nom d'une fête que les Vignerons de l'Antique cé-

lébraient toutes les années dans le tems des Vendanges, en l'honneur de Bacchus. Ce jour-là ils sacrifiaient un Bouc au Dieu du Vin ; de la peau de la victime on formait une outre qu'on frottait d'huile, après l'avoir enfilée, & chaque Payſan sautait dessus à son tour, en tenant un pied en l'air. On juge bien que ceux qui avaient la mal-adresse de se laisser tomber ; étaient en butte aux grossières railleries de cette troupe joyeuse.

ASCITES ou ASCODROGITES. Hérétiques de la secte de Montan, qui parurent dans le second siècle de l'Eglise. On les nommait Ascites, parce que dans leurs Assemblées ils avoient coutume de danser autour d'une espèce d'outre, enfilée comme un ballon, en disant qu'ils étaient ces vases remplis de vin nouveau dont Jésus-Christ parle. (Matth. I X. 17.)

ASCLEPIES. Fêtes qui se célébraient dans toute la Grèce, en l'honneur de Bacchus, & sur-tout à Epidaure.

ASCODRUTES ou ASCODRUPITES. Hérétiques du second siècle, qui rejettaient le Baptême comme inutile, & interprétaient follement nos mystères. Ils ne faisaient aucun usage des Sacrements, & disaient que des choses incorporelles ne pouvaient être communiquées par des choses corporelles, ni des mystères divins par des éléments visibles.

ASMODÉE. Nom que les Juifs donnent au Prince des Démon. Rabi Elias dit qu'Asmodée ou Asmodai est le même que Sammel, qui tire son nom du verbe Hébreu *Samad*, dé-

truire ; ainsi Asmodai signifie un Démon destructeur.

ASPERSION. C'est l'action de jeter de l'eau avec un goupillon ou une branche de quelque arbrisseau. Ce terme est consacré aux cérémonies de la Religion : il exprime l'action du Prêtre, lorsque dans l'Eglise il répand l'eau bénite sur les Fidèles. Cette cérémonie se pratique dans les Paroisses tous les Dimanches avant la Grand'Messe.

ASSAISONNEMENT, art de préparer les mets. Les Anciens disaient que la diète & l'exercice étaient les meilleurs assaisonnemens ; que l'exercice du matin était un assaisonnement admirable pour le dîner, & que la sobriété dans ce repas préparait à souper avec appétit. Pendant long-temps le sel, le miel & la crème, entrèrent seuls dans la préparation des mets ; mais les Asiatiques se lassèrent les premiers de cette salubre simplicité, & se servirent avec profusion de tout ce que leur climat produisait d'aromates, dans la préparation de leurs alimens. Les Grecs n'adoptèrent pas cet usage destructif, mais les Romains poussèrent l'art dangereux de la cuisine à un degré que, malgré nos soins imprudens, nous aurons peut-être beaucoup de peine à atteindre, & nos Apicius modernes ne s'établiront jamais une réputation aussi solide que celle dont jouit encore l'Apicius romain. Lorsque l'art de flatter le goût par des mets préparés, commença à s'insinuer dans les Gaules, nos Rois firent leurs efforts pour arrêter les progrès de cette branche de luxure ; & ce ne fut que sous le règne de Henri second, que Messieurs les

Cuisiniers parurent dans le monde avec une sorte d'éclat, & qu'ils prirent place dans les hôtels au-dessus des Instituteurs de la jeunesse, & des Secrétaires laborieux & intelligens. Voluptueux Italiens, qui suivîtes Catherine de Medicis à la Cour de France, nous vous avons cette importante obligation, entre tant d'autres ; vous nous avez fourni d'habiles Cuisiniers dans ce temps, & devenus, à force d'expériences, plus délicats empoisonneurs que nos Maîtres, nous fournissons maintenant des Cuisiniers à toute l'Europe.

ASSASSINS. Peuples des environs du Mont-Liban, qui possédaient douze Villes autour de Tyr. Leur Roi s'appellait le Vieux de la Montagne. On est peu d'accord sur l'éthymologie de ce nom ; les uns prétendent qu'il vient d'un Prince de la famille des Arsacides, qui habitait dans un château entre Antioche & Damas, où il élevait des jeunes gens, aveuglément soumis à ses ordres, qu'il employait à assassiner les Princes ses ennemis ; d'autres croient qu'il vient d'un mot arabe, qui signifie une personne en embuscade. Quoi qu'il en soit, en 1213 les Assassins, qui étaient Mahométans, massacrèrent Louis de Bavière : ils payaient alors une espèce de tribut aux Templiers. En 1231, ils furent vaincus par les Tartares, qui tuèrent en 1257 le Vieux de la Montagne. Depuis on n'a pas entendu parler des Assassins.

Les Républiques grecque & romaine regardaient comme une action noble & vertueuse l'assassinat de celui qui avait usurpé le pouvoir souverain. Cette opinion faisait partie

du droit des gens. A Rome, surtout depuis l'expulsion des Rois, la République armait le bras de chaque Citoyen contre l'usurpateur, & dès ce moment il était autorisé à venger la liberté publique opprimée.

ASSISES. Autrefois les Assises se prenaient pour une séance extraordinaire, que des Juges Supérieurs tenaient dans des Sièges inférieurs, & dépendans de leur Jurisdiction, pour recevoir les plaintes qu'on pouvait faire contre les Officiers subalternes, & prendre connoissance des appels.

En Angleterre il y a deux sortes d'Assises : les générales & les particulières. Les Assises générales se tiennent deux fois par an. Comme le Royaume est divisé en six Départemens, deux Jurisconsultes, nommés par le Roi, vont, deux fois l'année, faire une tournée dans chacun de ces Départemens. Ils jugent des crimes de trahisons, de meurtres, de félonies ; en conséquence ils vident les prisons, font exécuter les coupables, & élargissent les innocens. Ils prennent & reçoivent les titres de possession. On rapporte l'origine de ces Juges ambulans au règne de Henri II. L'Assise particulière, est une Commission donnée à certaines personnes, pour décider des cas où il s'agit d'usurpation de biens, ou autre chose semblable.

ASSISES. Henri II, chef de la Maison des Plantagenets, qui a occupé si long-temps le trône d'Angleterre, partagea son Royaume en six Départemens, & assigna à chacun un Juge pour y aller rendre la Justice en certains temps ; c'est ce que l'on a appelé *tenir les Assises*. Cet usage s'est conservé jusqu'à présent.

Le temps auquel se tiennent ces Assises se nomme *terme*, & l'étendue de la Jurisdiction de chaque Juge s'appelle *circuit*. C'est le Chancelier qui a le droit de députer ces Juges.

ASSOMPTION de la Sainte Vierge. Les Grecs appellent cette fête *Dormitio Dei paræ*, & lui donnent une assez singulière origine. Trois jours après le sommeil de la mère de Dieu, disent-ils, les Apôtres mirent, selon la coutume qu'ils avaient établie depuis l'Ascension de notre Seigneur, un morceau de pain sur un coussin, qui marquait le rang & la place de Jésus-Christ. Après le repas, comme on voulait faire l'élévation du morceau de pain, la chambre se remplit de lumière : la Sainte Vierge se montra environnée de sa gloire, au milieu des Anges. En entrant elle salua les Apôtres avec beaucoup de douceur, & leur dit : « Dieu soit avec vous, je ne vous abandonnerai jamais. » Les Apôtres, également surpris & joyeux, n'interrompirent pourtant pas l'élévation ; mais au lieu de prononcer ces paroles. « Seigneur Jésus-Christ, assistez-nous : » Ils dirent : « Très-Sainte Vierge, Mère de Dieu, aidez-nous. » Après cela la Sainte Vierge disparut. Les Apôtres s'écrièrent. « la Reine est montée au Ciel, & s'est assise à la droite de son fils. » C'est en mémoire de cet événement que, le jour de la fête, après le repas, on apporte au Prêtre un pain, trois cierges allumés, de l'encens & du feu, il enlève la croûte du pain en triangle, il y place les trois cierges ; ensuite il encense & bénit le pain. Le pain est partagé à l'assemblée, & les cierges sont posés

dans trois endroits différens de la maison.

ASSOMPTION. Fête solennelle, célébrée dans l'Eglise romaine tous les ans le quinzième d'Août, pour honorer la mort, la Résurrection, & l'entrée triomphante de la Sainte Vierge dans le Ciel.

La créance commune de l'Eglise, est que la Sainte Vierge est ressuscitée, & qu'elle est dans le Ciel en corps & en ame, quoique l'Eglise universelle n'ait point mis au rang des articles de foi cette Assomption corporelle. Le Pape Léon IV, qui mourut en 855, institua la fête de l'Assomption; elle était alors déjà célébrée en Grèce, sous l'empire de Justinien; au douzième siècle une loi de l'Empereur Manuel Comnene l'établit dans tout l'Empire.

En 1638, Louis XIII choisit ce jour pour mettre sa personne & son Royaume sous la protection de la Sainte Vierge, vœu qui a été renouvelé en 1738 par Louis XV actuellement régnant.

ASSONAH ou **ASSONA.** L'Alcoran est l'écriture des Mahométans, & l'Assonah ou la Sonna, est le livre qui contient leurs traditions.

ASTAROTH. C'est le nom d'une Idôle des Philistins, que les Juifs abbatirent par le commandement de Samuel. C'est aussi le nom d'un faux Dieu des Sidoniens, que Salomon adora pendant son idolâtrie. On croit, avec beaucoup d'apparence, qu'Astaroth était l'Idole de la Lune.

ASTAROTHITES. On a donné ce nom à quelques Idolâtres d'entre les Hébreux, qui, depuis Moïse jusqu'à la captivité de Babylone, n'ont

cessé de joindre le culte du vrai Dieu à celui d'Astaroth.

ASTARTE, nom d'une Déesse des Sidoniens, que, pendant son Idolâtrie, Salomon adora pour complaire à ses femmes. On croit que c'est un des noms que les Payens donnaient à la Lune; & Saint Augustin dit qu'Astarte, en langue punique, signifie la Déesse Junon.

ASTATHIENS, ces Hérétiques parurent dans le neuvième siècle, & un certain Sergius fut leur Chef. Par un absurde mélange de Judaïsme & de Christianisme, les Astarthiens faisaient usage du Baptême, & pratiquaient toutes les cérémonies de la Loi de Moïse. Michel Curopalate lança contr'eux des Edits sévères.

ASTRAGALOMANCIE. C'était une espèce de divination qui se pratiquait avec des osselets ou des dés marqués des lettres de l'Alphabet, que l'on jettait au hasard, & desquelles lettres, provenues du coup, on composait une réponse. Dans le Temple d'Hercule, en Achaïe, dans celui de Gérion, à la Fontaine d'Apone, près de Padoue, c'est ainsi qu'on rendait les Oracles.

ASTREE. Les Mythologues confondent souvent cette Déesse, fille de Jupiter & de Thémis, avec Thémis sa mere. Tant que les hommes, disent les Poètes, gardèrent cette équité naturelle que Thémis leur avoit inspirée, l'âge d'or dura sur la terre, & la Déesse y fit sa demeure; mais lorsqu'ils cessèrent d'entendre sa voix, & qu'ils se souillèrent des crimes les plus honteux, la Déesse s'envola au Ciel. Il semble qu'elle ne quitta les mortels qu'avec re-

gret, car chassée des villes, elle se réfugia parmi des Laboureurs, & y serait encore, si les méchants ne l'avaient poursuivie jusque dans cet Azyle : ingénieuse allégorie, dont l'explication n'est que trop facile.

ASTROLOGIE judiciaire. C'est l'art prétendu de lire dans l'avenir pour y annoncer les événemens moraux qui dépendent de la volonté & des actions libres de l'homme, comme si cet être était dirigé par les astres, & qu'ils eussent toute autorité sur lui.

» Ceux qui professent cet Art prétendent que le Ciel est un grand
» Livre où Dieu a écrit de sa main
» l'histoire du Monde, & où tout
» homme peut lire sa destinée. Notre Art, disent-ils, a eu le même
» berceau que l'Astronomie. Les
» anciens Assyriens qui jouissaient
» d'un Ciel dont la beauté & la sérénité favorisaient les observations
» astronomiques, s'occupèrent des
» mouvemens & des révolutions périodiques des corps célestes : ils remarquèrent une analogie constante
» entre ces corps & les corps terrestres, ils en conclurent que les
» astres étaient réellement ces Parques & ce destin, dont il était tant
» parlé, qu'ils présidaient à notre
» naissance, & qu'ils disposaient de
» notre état futur ».

On croit communément que l'Astrologie judiciaire a pris naissance dans la Chaldée, que de-là elle a pénétré en Egypte, puis en Grèce, & enfin en Italie. Pour nous, nous la tenons des Arabes. Les Romains furent instruits de cette science, qui servit aux Brachmanes à maîtriser les

peuples de l'Inde ; les Juifs en respectèrent les absurdités, & les Chrétiens mêmes ne furent point exempts de reproches à cet égard : on sçait combien les Grecs modernes ont estimé les prédictions par les Astres, les Horoscopes & les Talismans. Dans ces derniers siècles on ne parlait que d'Astrologie judiciaire à la Cour d'Henri III & à celle d'Henri IV.

Les Astrologues Chinois doivent présenter à l'Empereur tous les quarante-cinq jours une figure où soient annoncées toutes les variations des saisons, les jours de pluie, & ceux où il doit y avoir du vent, de la neige & du tonnerre. Ils doivent aussi prédire quel genre de maladie régnera parmi le peuple, & malheur à eux, s'ils ne rencontrent pas juste ; la mort est la punition de leur ignorance. Les Japonais ont un Almanach qui distingue les jours heureux & malheureux (Voyez SEIMEI.) Le Roi de Siam ne sort jamais de son Palais, sans avoir auparavant consulté les Astrologues ; & les Maldivois consultent les leurs, lorsqu'ils doivent construire une maison, ou entreprendre quelque voyage.

La Loi Cornelia de Sicariis, veut que les Diseurs de bonne aventure, ceux qui se servent d'enchantement & de sortilèges contre le salut des hommes, &c. soient punis du dernier supplice.

L'Ordonnance de Charles VIII, de l'an 1490, s'exprime ainsi : » Or
» dinamus omnes carminatores, divinatores, malignorum spirituum
» invocatores, necromanticos, &
» omnes aliis malis artibus & scienciis atque reprobatis utentes ; per

» *Judices ordinarios ad quos directæ
cognitio pertinet cum diligentia ca-
piantur* ».

Celle de Charles IX, dite d'Orléans, de 1560, dit (Art. XXVI.)
» & parce que ceux qui se mêlent
» de pronostiquer les choses à venir,
» publient leurs Almanachs & pro-
» nostications, passant les termes
» d'Astrologie contre l'express com-
» mandement de Dieu, chose qui
» ne doit être tolérée par Princes
» Chrétiens, nous défendons à tous
» Imprimeurs & Libraires, à peine
» de prison & d'amende arbitraire,
» d'imprimer ou exposer en vente au-
» cuns Almanachs ou Pronostica-
» tions que premièrement n'ayent
» été vultés par l'Archevêque ou
» Evêque ou ceux qu'il commettra,
» & contre celui qui aura fait ou
» composé lesdits Almanachs, fera
» procédé par nos Juges extraordi-
» nairement & par punition corpo-
» relle ».

L'Ordonnance d'Henri III, de 1579 est aussi précise.

Art. XXXVI. Tous Devins & faiseurs de Pronostications & Almanachs excédant les termes de l'Astrologie licite, seront punis extraordinairement & corporellement, &c.

ATAHAUTA. Les Sauvages, qui habitent au bas du fleuve Saint-Laurent, donnent le nom d'Atahauta au Créateur de l'Univers : & disent qu'un certain Messou en a été le réparateur après le Déluge. Telle est la fable qu'ils racontent à ce sujet. Messou, allant un jour à la chasse, perdit ses chiens dans un grand Lac qui, venant à se déborder, submergea la terre en peu de temps. A

l'aide de quelques animaux, Messou répara le monde avec cette terre. Ceux qui demeurent plus haut, disent qu'une femme descendit du Ciel & voltigea quelque temps en l'air, cherchant à poser le pied : la tortue lui offrit son dos, elle l'accepta & y fit sa demeure. Dans la suite, les immondices de la mer se ramassèrent autour de la tortue, & formèrent bientôt une assez grande étendue de terre. Malgré cet avantage, la femme s'ennuyait seule dans sa solitude : un esprit descendit d'en haut, & la trouvant endormie, il s'en approcha ; elle devint enceinte, & accoucha de deux garçons qui sortirent de son côté. Ces enfans, devenus grands, s'occupèrent de la chasse ; mais bientôt la discorde se mit entr'eux, par rapport à l'adresse de l'un & à la maladresse de l'autre : de sorte que le plus adroit, pour éviter les mauvais traitemens de son frere, fut obligé de se retirer dans le Ciel. Après cette retraite, l'Esprit retourna vers la femme, & de cette seconde entrevue, il nâquit une fille, qui est la mere des peuples de l'Amérique septentrionale. Cette fable extravagante paroît avoir quelque rapport éloigné avec l'Histoire de Caïn & d'Abel.

ATÉ. Déesse malfaisante, qui ne s'occupait qu'à troubler la raison des hommes, & dont on ne pouvait prévenir la mauvaise volonté que par le secours des Prières filles de Jupiter. Cette étrange Divinité s'étant plu pendant long-temps à brouiller les Dieux dans le Ciel, en fut précipitée par le maître du tonnerre qui la prit par les cheveux & la jeta sur la terre. Elle parcourut le Monde avec la plus incroyable vitesse,

& les Prières ne purent la suivre que de loin, pour remédier aux maux affreux qu'elle causait. C'est Homère qui personnifia ainsi l'injure, & qui par une suite de la plus ingénieuse allégorie, rend les Prières boiteuses.

ATELLANES. Pièces comiques, en usage chez les Romains, qui ressembloient à beaucoup d'égards aux Pièces satyriques des Grecs. Les Atellanens se représentoient après les Tragédies, afin, dit Juvenal, ou du moins un de ses anciens Scholiastes, que toutes les larmes & la tristesse que causaient les passions dans les Tragédies, fussent effacées par les ris & la joie qu'inspiraient les Atellanens.

On jouait ces sortes d'*Exodes* ou Atellanens avec le masque, & l'on ne craignait pas d'y tourner en ridicule jusqu'aux Empereurs; dont on représentait hardiment les vices, les débauches & les crimes, sans qu'ils osassent empêcher ni punir cette étouffante licence.

On se rappelle les débauches de l'Empereur Tibère, & l'on fait le malheur d'une Dame de condition, appelée *Mallonia*, qui accusée d'adultère par ordre de ce Prince, parce qu'elle n'avait pas voulu répondre à ses infamies, s'ôta la vie d'elle-même après lui avoir reproché son impudicité, *obscenitate ori hirsuto atque olido seni clare exprobatâ*: ce reproche fut relevé dans une Atellanienne, & l'on entendit avec plaisir l'Acteur peser longtems sur ce bon mot: *hircum vetulum capreis naturam ligare*.

On n'ignore pas que Néron, entre mille crimes, avait empoisonné

son pere & fait noyer sa mere: *Datus*, célèbre Comédien, chanta en grec, à la fin d'une Pièce Atellanienne, *Adieu mon pere, adieu ma mere*: mais en chantant *Adieu mon pere*, il représenta par ses gestes, une personne qui boit, & en chantant *adieu ma mere*, il imita une personne qui se débat dans l'eau & qui se noie; & ensuite il ajouta, *Pluton vous conduit à la mort*, en représentant aussi par ses gestes le Sénat que ce Prince avait menacé d'exterminer.

Lorsque l'Empereur Galba, qui n'était pas aimé du Peuple, parut pour la première fois au Théâtre de Rome, un Acteur entonna la chanson qui était connue: *Venit io simus à villâ*, le Camard vient des champs: & tout le Peuple chanta la suite & la répéta avec des acclamations toujours nouvelles.

Ce n'est qu'au milieu des mœurs corrompues de tout un Peuple que peut naître une si étrange licence, & un genre de Pièces également dangereuses & méprisables. Comme les Grecs & les Romains nous avons nos farces, qu'on abandonne à la Populace; mais si l'on y tolère quelques grossièretés, on n'y souffre jamais de satyres personnelles, & encore moins l'oubli du respect que le dernier des sujets doit à son maître. Il vaudrait sans doute mieux qu'on proscrivît absolument toutes les farces, qu'on accoutumât peu à peu le Peuple à penser, à juger, & à s'amuser de choses véritablement estimables: qu'on ne lui présentât plus de ces monstres, sans nœud, sans dénouement, sans mœurs & sans vraisemblance, enfans difformes d'une imagination extravagante: mais le

tems est encore loin, où cette Thalie barbouillée, qui deshonnore la plupart de nos Théâtres, doit en être bannie : le faux goût jette en peu de tems de profondes racines, qu'on a bien de la peine à extirper. Il est si commode de ne pas penser, si agréable de rire d'une basse équivoque, si facile de s'enivrer d'un son flatteur ; qu'une âme paresseuse préfère de rester dans son engourdissement, à la fatigante volupté de s'ouvrir pour partager les incertitudes attendrissantes de Mérope.

ATHEMADOULET. Nom du premier Ministre du Royaume de Perse, dont l'autorité est presque aussi étendue que celle du grand Visir de Turquie, à l'exception qu'il n'a jamais le Commandement des Armées : il est Chancelier, Président du Conseil, Surintendant des Finances, & Ministre des Affaires Etrangères. Il met à la tête de toutes les Ordonnances du Prince : » Moi qui suis le soutien » de ta Puissance, la créature de » cette Cour, la plus puissante de » toutes les Cours, &c.

ATROPOS. Nom de l'ainée des trois Parques, à laquelle la Fable attribue la fonction de couper le fil de la vie. (Voyez **PARQUES**.)

AUDIENCE. Les Ministres du Kan des Tartares ne paraissent découverts aux Audiences des Rois de Pologne, que par une espèce de contrainte sur laquelle on est d'accord. Lorsque le Ministre entre dans la salle, on lui enlève son Bonnet (ou Turban), il semble se fâcher pour un instant, & ne céder que par force à une coutume si opposée aux siennes. Son Bonnet lui est remis sur la tête au moment qu'il sort de l'Au-

dience. Quel jeu puéril !

AUDIENS. Hérétiques du quatrième siècle, qui reçurent ce nom d'Audius leur Chef, homme de mœurs austères, qui commença par prêcher contre le libertinage des Ecclésiastiques, & finit par former un schisme. Les Audiens célébraient la Pâque à la manière des Juifs, & croyaient Dieu corporel ; ils pensaient que les ténébres, le feu & l'eau n'avaient point eu de commencement. Quant au Sacrement de Pénitence, ils se contentaient de faire passer leurs Pénitens entre les livres sacrés & les apocryphes, sans leur imposer aucune satisfaction.

AUDITEUR. A Geneve, un Magistrat de Police que l'on appelle Auditeur, fait sa ronde tous les Dimanches, & s'il remarque des gens qui ne prennent pas le chemin du Prêche, il les note & on les censure.

AUDITEUR. [Juge] (Voyez **JUGE AUDITEUR**)

AUGUI L'AN NEUF. Refrain des Druides, lorsqu'au premier jour de l'année, ils allaient porter en cérémonie dans les Villes le Gui qu'ils avaient cueilli dans le mois de Décembre : Ce Gui, que l'on distribuait pour étrennes au Peuple, était regardé comme un remède à tous les maux : on le portait sur soi à la guerre : on le conservait dans les maisons. Ce fameux Gui ne se coupait qu'avec beaucoup de cérémonies. Les Druides marchaient les premiers avec les Taureaux qui devaient être sacrifiés : ils étaient suivis des Bardes & de leurs Disciples qui chantaient des hymnes en l'honneur de leurs Divinités. Venait après un

Héraut, vêtu de blanc, le **Caducée** à la main, qui était une branche de Verveine, entortillée de la figure de deux serpens joints ensemble. On voyait ensuite trois Druides de front, dont le premier portait un vase rempli de vin, le second un pain, pour le sacrifice, & le troisième la main de justice. Le Chef des Druides venait seul, vêtu d'une robe blanche & par-dessus une robe de fin lin, avec la ceinture d'or, le chapeau blanc en tête, la houppe de soie blanche, & les bandes pendantes derrière. Parvenu à la forêt, il montait sur l'arbre, & avec une faucille d'or il coupait le Gui, que les Druides subalternes recevaient dans une nappe blanche. Si le Roi assistait à cette cérémonie, il marchait à côté du Chef des Druides.

C'était le **Gui** de Chêne dur, appelé *Rouvre*, que cueillaient les Druides : il naît de la fiente des ramiers ou grives qui s'en repaissent.

AUGURES. Ministres de la Religion chez les Romains. Ils étaient regardés comme les Interprètes des Dieux, & on les consultait dans les entreprises importantes. Les Augures réglaient leurs réponses d'après l'inspection du vol des oiseaux ; ou de la manière dont mangeaient les poulets sacrés. D'abord ils furent créés au nombre de trois, ensuite on les augmenta jusqu'à quinze. Ils juraient de ne jamais révéler aucun de leurs Mystères ; mais s'ils avaient le Peuple pour eux, ils étaient tellement méprisés des Grands & des Sçavans, que Cicéron dit d'eux qu'il ne savait pas comment deux Augures peuvent s'entre-regarder sans éclater de rire.

AUGUSTALES. On appelait

ainsi environ cinq mille Soldats que Néron faisait placer dans l'Amphithéâtre pour faire des acclamations & des applaudissemens, lorsque cet Empereur conduisait des chars dans les jeux publics, ou lorsqu'il faisoit quelques autres exercices. (Voyez **APPLAUDISSEMENS**).

AUGUSTAUX. Prêtres institués pour desservir les Temples élevés en l'honneur de l'Empereur Auguste ; ils étaient au nombre de six, & furent aussi appelés par cette raison *Sextumvirs*.

AUGUSTE. Titre que prirent les Empereurs Romains. Octavien porta le premier le nom d'Auguste, & dans la suite ils le donnèrent aux Impératrices leurs Epouses. Marc-Aurèle partagea le titre d'Auguste avec son Collègue Lucius Aurelius Vérus. D'abord les Collègues des Empereurs étaient créés Césars, puis nommés Augustes. Les Peuples modernes ont aussi donné à leurs Rois & à leurs Reines le surnom d'Auguste. Philippe II est connu dans notre Histoire sous le nom de Philippe Auguste.

AULIQUE. (Conseil) C'est une Cour supérieure, dont la Jurisdiction s'étend à tout en dernier sur tous les sujets de l'Empire, dans les Procès dont il connaît. L'Empereur nomme les Officiers du Conseil Aulique ; mais l'Electeur de Mayence a le droit de visite. Il est composé d'un Président Catholique, d'un Vice-Chancelier, présenté par cet Electeur, & de dix-huit Assesseurs ou Conseillers, dont neuf sont Protestans & neuf sont Catholiques. Ils sont partagés en deux Tribunaux : les gens de qualité occupent l'un, & ceux

de robe l'autre. C'est proprement la Justice ou le Tribunal de l'Empereur, qui s'établit par-tout où ce Prince fait sa résidence.

AUMONE. Dans la primitive Eglise jusqu'à Constantin, les Ecclésiastiques ne subsistaient que des aumônes des fidèles, qui se divisaient en trois parts, l'une pour l'Evêque, l'autre pour les Prêtres, la troisième pour les Diacres, les Sous-Diacres & les Clercs : quelquefois il y en avait une quatrième réservée pour les réparations de l'Eglise. Les pauvres, les veuves & les orphelins n'en trouvaient pas moins d'abondantes ressources dans la libéralité de leurs freres, de sorte que l'Empereur Julien faisoit remarquer au Pontife de ses faux Dieux, combien il était honteux pour lui & pour ses Prêtres que les Galiléens, (c'est ainsi qu'il nommait les Chrétiens,) secourussent leurs pauvres & les pauvres idolâtres.

AUMONES des Juifs. La charité envers les pauvres est une des grandes vertus du Peuple Juif. Ils ne se contentent pas de répandre d'abondantes aumônes pendant le cours de l'année sur les pauvres honteux, les veuves, les orphelins, les infirmes. Ils font encore des charités extraordinaires, lorsqu'il est question de pourvoir une fille de pauvres & honnêtes parens, soit étrangère, soit de la ville, ou de racheter un esclave, &c. Pour lors les *Parnassims*, ou proposés pour faire la collecte, font passer le Chantre devant toutes les personnes assemblées dans la Synagogue, & il dit, en nommant celui à qui il parle, Dieu bénisse N. qui donnera tant pour telle aumône.

Comme cela se fait le jour du Sabat, & que les Juifs ne touchent point d'argent ce jour-là, chacun s'oblige de parole de donner tant au Chantre, & cette promesse se nomme *Nedava*, ce qui signifie *Libéralité*. Elle est scrupuleusement acquittée dans la semaine. Toutes les années les Juifs de tous les Païs ne manquent pas d'envoyer des aumônes à Jérusalem pour l'entretien de ceux de leur Nation qui y demeurent, & qui prient pour le salut de tous.

AUMONIER (Grand) de France. Officier de la Couronne, choisi ordinairement entre les Ecclésiastiques les plus distingués par leur naissance & par leur mérite. Le Grand Aumônier dispose des fonds destinés pour les aumônes du Roi : il est l'Evêque de la Cour, célèbre l'office divin dans la Chapelle de Sa Majesté, quand il le juge à propos, ou nomme les Prélats qui doivent y officier. Il désigne les Prédicateurs. Il a l'Intendance de l'Hôpital des Quinze-Vingts à Paris: Il prête serment entre les mains du Roi, & est Commandeur né de ses Ordres. Partout où il se trouve il peut faire les fonctions de sa dignité, sans en demander permission à l'Evêque Diocésain. Jean de Rely, Evêque d'Angers, prit le premier le titre de Grand Aumônier sous Charles VIII. Morery prétend que ce fut Geoffroi de Pompadour Evêque d'Angoulême.

AUMONIER (Grand) d'Angleterre, ou Lord Aumônier. Il est chargé de la distribution des fonds assignés pour les aumônes du Roi. En conséquence d'un usage très-ancien, il peut choisir le plat qu'il

juge à propos sur la table de Sa Majesté, & le donner à un pauvre, ou l'équivalent en argent. Il a sous lui quatre Officiers de l'Aumônerie, qui sont à sa nomination.

AUMUSSE. Sous la Race des Mérovingiens, on portait l'Aumusse sur la tête & sur les épaules, la couronne se mettait par-dessus. Sous Charlemagne cette espèce d'habillement fut fourré d'hermine. Cent ans après les Aumusses furent entièrement faites de peaux, & celles où l'on n'employa que des étoffes s'appellèrent Chaperons, qui successivement changèrent de formes & prirent celles des Bonnets. Les Chanoines & les Chanoinesses ont conservé les Aumusses qu'ils portent sur leurs têtes en hiver, & qui ne sont plus pour eux en été qu'un simple ornement qu'ils passent sur leur bras.

AUORE. Déesse du Paganisme que les Mythologues font présider à la naissance du jour. Quelques-uns disent qu'elle était fille d'Hypérion & d'Étra ou Théa, & d'autres du Soleil & de la Terre, ce dernier sentiment est le plus accrédité. De sa première inclination pour Persée, elle eut les Vents, les Astres & Lucifer, & de son mariage avec Tithon, elle eut Emathion & Memnon : elle demanda aux Dieux l'immortalité pour son Epoux, mais elle ne put obtenir qu'il ne vieillirait pas, & Tithon ennuyé de la vie, demanda d'être changé en Cigale. Le jeune Céphale succéda au vieux Tithon, & dit un Auteur moderne, passa dans les bras de la tendre Aurore qui n'eût jamais été infidèle, si Tithon n'eût jamais vieilli : de ce commerce naquit Phaëton. Les Poë-

tes donnent à la belle Aurore un teint, une bouche & des doigts de rose : ils disent qu'elle verse la rosée, & fait éclore les fleurs, & que cette précieuse rosée qui tombe le matin, est produite par l'abondance des larmes que lui arrache la mort de Memnon tué par Achille dans la guerre de Troie. Autrefois les Egyptiens dressèrent à Memnon une Statue qui rendait ; dit-on, des sons aussitôt que le Soleil commençait à la frapper de ses rayons. A l'enlèvement de Persée & de Céphale, Apollodore joint celui du Géant Orion, car la Déesse se plaisait à ravir les Mortels, & c'est sans doute en conséquence de cette idée, que les Payens supposaient qu'un jeune homme qui mourait à la fleur de son âge, était enlevé par l'Aurore, & qu'ils étaient dans l'habitude d'enterrer ceux qui mouraient d'une mort prématurée, avant le lever du Soleil. Brillante allégorie à expliquer.

AUSES. Hérodote parle d'un Peuple de l'Afrique qu'il nomme Aûse. Il dit que les hommes avaient presque tout le visage couvert de leurs cheveux, que leurs filles armées de pierres & de bâtons, combattaient entr'elles une fois l'année, en l'honneur de Minerve ; que celles qui restaient vaincues, ou qui perdaient la vie dans le combat, passaient pour avoir perdu leur virginité ; & qu'on promenait sur un char les Victorieuses, autour du Lac Tritonien.

AUSPICE. On distingue assez souvent les Auspices des Augures, quoique les uns & les autres devinaient par le chant & le vol des Oiseaux. On prétend que les Auspices

considéraient tous les signes propres à la divination, & que les Augures ne devaient s'attacher qu'à quelques signes seulement. La fonction de l'Auspice s'exerçait en tout lieu : celle de l'Augure n'était permise à personne hors de son pays natal. Les Oiseaux de présage les plus considérables étaient le Corbeau, la Corneille, le Hibou, l'Aigle, le Milan & le Vautour. On attribue à Tiréfius l'Art de deviner par le vol des Oiseaux.

AUSTRÉGUES. Juges ou Arbitres Allemands devant lesquels les Electeurs, Princes, Comtes, Prélats & la Noblesse immédiate, ont droit de porter certaines causes. Ces Juges sont réellement des Arbitres, & l'on appelle de leurs Sentences directement à la Chambre Impériale. Lorsqu'il s'élève une contestation entre deux Princes de l'Empire, l'un des deux peut se faire nommer d'autorité par l'Empereur, un Commissaire qui doit toujours être un Prince de l'Empire, & que le Défendeur ne peut refuser, ou proposer trois Electeurs, dont le Défendeur est obligé d'en choisir un pour être leur Juge. Les Procès qui peuvent s'intenter au sujet des grands Fiefs de l'Empire, de l'immédiateté des Etats, de la liberté des Villes ne sont point du ressort des Austrégués, & d'ailleurs, tous les Membres de l'Empire, n'ont pas indifféremment le droit d'Austrégués ; il n'y a que quelques personnes qui en soient gratifiées.

AUTEL. Les Juifs avaient un Autel d'airain pour les holocaustes, & un d'or sur lequel ils brûlaient de l'encens. Chez les Romains, l'Autel était un piédestal carré, rond ou

triangulaire, sur lequel ils brûlaient les victimes qu'ils sacrifiaient aux Idoles. On croit que les Autels des Dieux célestes & supérieurs étaient exhausés & construits sur quelque édifice élevé, que ceux destinés aux Dieux terrestres, étaient posés à rase-terre, & que pour les Dieux infernaux, on fouillait la terre, & on y faisait des fosses.

Les Grecs distinguaient deux sortes d'Autels, l'un sur lequel ils sacrifiaient aux Dieux, l'autre sur lequel ils sacrifiaient aux Héros. Dans les commencemens, les Autels étaient portatifs, & consistaient en un trépié sur lequel on mettait du feu pour brûler la victime. Les Autels étaient ordinairement dans les Temples, cependant il y en avait en plein air. Dans les grands Temples de Rome, il y avait trois Autels, le premier était dans le Sanctuaire, & au pied de la Statue du Dieu, où l'on brûlait les parfums & où on faisait les libations : le second était devant la porte du Temple, & on y offrait les sacrifices : le troisième était portatif & servait à recevoir les offrandes & à poser les vases sacrés. On jurait par les Autels & sur les Autels, & ils servaient d'asyle aux malheureux. Lorsque la foudre tombait dans quelque lieu, on y élevait un Autel à l'honneur du Dieu qui l'avait lancée.

Avant Moïse, les Juifs élevèrent des Autels en pleine campagne ; depuis, le peuple d'Israël ne dut avoir qu'un Autel pour offrir ses sacrifices. Il y avait deux Autels dans le Temple de Salomon, l'un pour les Holocaustes, l'autre pour les Parfums.

L'Autel des Chrétiens ne ressem-
ble

ble ni à ceux des Juifs, ni à ceux des Payens : il est fait comme une table, parce que c'est à souper & sur une table que Jésus-Christ institua l'Eucharistie. Dans la primitive Eglise l'Autel était portatif, & de bois. En 509, un Concile de Paris ordonna qu'ils seraient de pierres ; d'abord il n'y eut qu'un Autel dans chaque Eglise, & il prit la forme d'un tombeau, parce que les premiers Chrétiens tenaient leurs assemblées aux tombeaux des Martyrs, & y célébraient les saints Mystères.

Les Grecs, à la place d'Autels consacrés, se servent de linges bénits.

AUTOMATIA. Déesse du hasard. Le brave Timoléon lui éleva des Autels après ses victoires. L'Histoire ne nous dit point qu'il ait eu des imitateurs.

AUTONOMIE. On appelle ainsi un Gouvernement Anarchique où le Peuple se gouverne par cantons. Dans l'Autonomie, les Chefs pendant la guerre & les Juges durant la paix n'ont d'autorité que celle que le Peuple leur confie, & cette autorité ne dure qu'autant qu'il lui plaît. On croit que les premiers Babyloniens étaient gouvernés de la sorte, avant l'institution de leur Monarchie; on pourrait trouver encore des traces de l'Autonomie chez les Américains septentrionaux, dans l'Arabie déserte, & chez les Tartares de la Haute Asie.

AUTOPSIE. Les Anciens appelaient Autopsie, certain état de l'ame où l'on avait un commerce intime avec les Dieux. C'est ainsi que les Prêtres nommaient la dernière explication qu'ils donnaient à leurs Prosélytes dans les Mystères d'E-

Tome I.

leusis & de Samothrace. Voyez MYSTÈRE.

AUTOS SACRAMENTALES. On nomme ainsi certaines Tragédies Saintes que l'on représente en Espagne pendant l'Octave de la Fête-Dieu, en l'honneur du Saint-Sacrement. Elles se jouent en pleine rue & à la lueur des flambeaux, quoique pendant le jour. On nous a conservé le précis d'une de ces pieuses extravagances qui ressemble assez à nos anciens Mystères que les Gens sensés regardaient comme des Farces impies.

» Les Chevaliers de Saint Jacques
 » sont assemblés, & Notre-Seigneur
 » les vient prier de le recevoir dans
 » leur Ordre. Il y en a plusieurs qui
 » le veulent bien ; mais les Anciens
 » représentent aux autres le tort qu'ils
 » se feraient d'admettre parmi eux
 » une personne née dans la roture ;
 » que Saint Joseph est un pauvre
 » Menuisier, & que la Sainte Vier-
 » ge travaille en couture. Notre-
 » Seigneur attend avec beaucoup
 » d'inquiétude la résolution que l'on
 » prendra. L'on se détermine avec
 » quelque peine à le refuser : mais
 » là-dessus on ouvre un avis qui est
 » d'instituer exprès pour lui l'Ordre
 » de Christ, &, par cet expédient
 » tout le monde est content ». C'est
 à Madame d'Aunoi que nous devons
 ce précis.

AVENT. (le tems de l') Ce tems qui précède la solennité de Noël est mystérieux : il nous représente celui qui a précédé l'Incarnation du Messie, & les espérances que les Patriarches avaient conçues de son avènement pour la rédemption des hommes. Par cette raison, les Chrê-

G

tiens le regardent comme un temps mêlé de tristesse & de joye. Aussi pendant l'Avent, on ne dit point le *Gloria in excelsis*, & l'on ne chante point le *Te Deum* à Matines. Autrefois les Fidèles jeunaient pendant l'Avent, & cette pieuse pratique subsiste encore dans les Maisons Religieuses.

AVERNE. Le Lac de l'Averne, dit Strabon, est proche de Baies, où est le golphe du Lucrine. C'était là que les Anciens croyaient qu'Ulysse avait conversé avec les morts, & consulté les mânes de Tiréfius. Là était l'Oracle consacré aux Ombres, & l'obscurité du lieu, entouré de rochers couverts d'un bois impénétrable, imprimait, dans les esprits, une horreur superstitieuse, qui ajoutait encore au respect dont on était pénétré.

Avant que de faire voile vers cet endroit horrible, on sacrifiait aux Dieux Infernaux, pour se les rendre propices. Dans ces actes de Religion on était assisté par des Prêtres, qui demeuraient & exerçaient leurs fonctions près de l'Averne. Au dedans était une fontaine d'eau pure, qui se déchargeait dans la mer : on n'en buvait jamais, parce que l'on était persuadé que c'était un écoulement du Stix. Proche de cette fontaine était l'Oracle.

Au reste, l'Averne est proche de Baies, dans la Campanie & les Italiens l'appellent *pago di tripergola*.

AVERRUNCI. Dieux des Romains, qui n'avaient qu'une vertu mal faisante, & que l'on invoquait pour détourner les dangers & les maux. Le principal d'eux se

nommait *Averruncus*, les autres étaient la Crainte, la Pâleur, la Fièvre, les Tempêtes, la Calomnie, la Pauvreté, l'Envie, &c. qui avaient des Temples dans Rome. Les Egyptiens avaient aussi leurs Dieux *Averrunci*, ou *Apotropai*, qu'ils représentaient avec une attitude menaçante : Isis était quelquefois armée d'un fouet.

AVEUGLEMENT. Les Grecs condamnaient souvent les coupables à être aveuglés. Sous les deux premières Races de nos Rois, ce supplice fut en usage. En 814, Louis le Débonnaire fit aveugler Tulle, l'amant de sa sœur. Bernard, Roi d'Italie, petit fils de Charlemagne, subit le même supplice, sur la Sentence de l'assemblée d'Aix-la-Chapelle ; & Carloman, fils aîné de Charles le Chauve, en 817, fut condamné à être aveuglé en exécution du Jugement d'une pareille Assemblée.

AXINOMANCIE, sorte de divination par le moyen de la hache & de la coignée ; la première manière de se servir de la hache pour prédire les événements, était de la rougir au feu, & de poser une agate dessus : sans doute que l'action du feu sur l'agate produisait quelque effet propre à tirer des conjectures : le second moyen était d'enfoncer une hache au milieu d'un rond, & d'examiner quel mouvement elle faisait. C'était ainsi que les anciens en usaient, lorsqu'ils voulaient découvrir un voleur. Ce qu'il y a de certain, c'est que cet art frivole & trompeur était en très-grande vénération parmi eux.

AZABE-KABERI. C'est ainsi

que les Mahométans appellent le tourment qu'ils prétendent que les méchans souffrent sous la tombe. Aussi-tôt qu'un homme est enterré, disent-ils, il est visité par l'Ange de la Mort, & par Monkir & Nékir, deux Anges inquisiteurs, qui l'examinent & le laissent en paix, s'il est innocent; mais dans le cas où ils le reconnaissent coupable, ils le chargent de coups de marteau & de barres de fer. Après que ces Anges se sont retirés, ajoutent-ils, la terre serre étroitement le mort, & lui fait souffrir d'étranges douleurs. Il n'est pas à la fin de ses peines; il sort des enfers deux autres Anges qui lui amènent une figure difforme, laquelle doit lui servir de compagne jusqu'au jour du jugement. Ce grand jour arrivé, ce monstre femelle & l'homme coupable descendent aux enfers pour y souffrir tout le temps ordonné par la Justice divine; car, suivant la créance des Musulmans, il n'y a point de punition éternelle. Le crime expié par la peine infligée; Mahomet ouvre son Paradis à tous ceux qui ont cru en lui.

AZAZEL. Les Interprètes de l'Ecriture ne s'accordent point sur la signification de ce mot. Quelques-uns ont cru qu'il signifiait le bouc renvoyé ou mis en liberté: d'autres ont prétendu que c'était le nom de la montagne d'où l'on précipitait le bouc qui servait de victime dans cette cérémonie. Ce bouc, dit Grotius dans ses notes sur le chapitre 16 du Lévitique, signifiait que les péchés qui avaient été expiés par la victime, ne retournaient plus devant Dieu. Plusieurs croient qu'Azazel est un composé de deux mots, qui expriment

le bouc s'en est allé. Au reste, lorsque le Grand-Prêtre entrait dans le Sanctuaire, ce qui ne lui était permis qu'une seule fois dans l'année, on lui amenait deux boucs, qu'il présentait devant le Tabernacle. Le sort décidait lequel des deux serait offert en sacrifice au Seigneur, & lequel serait mis en liberté. Il posait alors la main sur la tête du dernier, & après avoir confessé ses péchés & ceux de tout le peuple, il suppliait Dieu de faire tomber sur cet animal la peine qu'ils avaient méritée. Un Prêtre conduisait ce bouc dans un lieu désert, & là il le précipitait & le mettait en liberté. *Voyez* BOUC ÉMIS-SAIRE.

AZILE. (Droit d') Chez les anciens Germains le Droit d'Azile était attribué à tous les lieux où les Divinités Payennes étaient adorées; mais les seuls malheureux pouvaient le réclamer, tandis qu'on en arrachait, avec violence, les criminels pour les conduire aux supplices. D'abord les Temples des Dieux ne furent que des bois, & ces bois, fortifiés par la nature, furent regardés comme des Aziles sacrés, où les fugitifs trouvèrent une retraite inviolable. Dans le cinquième siècle, les Saxons élevèrent des Temples à leurs fausses Divinités, & comme ils étaient placés auprès de leurs bois sacrés, ils leur conservèrent ces précieux privilèges; mais lorsque ces peuples furent éclairés des lumières de l'Evangile, le Droit d'Azile passa aux Eglises Chrétiennes.

AZONES. Les Grecs donnaient cette épithète à certains Dieux, élevés au-dessus des Dieux visibles & sensibles, qui, n'étant point déclarés

protecteurs d'un peuple ou d'une Province, pouvaient être implorés & adorés par-tout. De ce nombre étaient en Egypte, Sérapis, Osiris & Bacchus ; & en Grece, le Soleil, Mars, la Lune & Pluton, ou la Lumière, la Guerre, les Ténébres & la Mort.

AZRAEL. Nom que les Musulmans donnent à l'Ange de la mort, qui, suivant leur croyance, s'empare des âmes au moment du trépas, & les conduit devant le Trône de l'Eternel. Mahomet, disent les Docteurs Mahométans, ayant fait le voyage de la Mecque à Jérusalem, & de Jérusalem jusqu'au plus haut des différens Cieux, avec l'Ange Gabriel, vit, dans le quatrième, un Ange assis sur un trône lumineux, & autour de lui un grand nombre d'Anges inférieurs, prêts à exécuter ses ordres. Ses pieds touchaient la septième terre, & sa tête s'élevait jusqu'au Trône de Dieu. Une table était à sa droite, & un grand arbre à sa gauche. « Dès que je vis cet » Ange, fait-on dire au Prophète » imposteur, je tremblai de tous mes » membres, & mes genoux vacillans, » s'entrechoquèrent de l'épouvante » dont je fus saisi. Cependant je le » saluai. Azrael me rendit le salut.... » Je me tournai ensuite vers Gabriel. » Ô, mon cher Gabriel ! lui dis-je.... » Que veut dire cette table que voilà » à sa droite, & ce grand arbre qui » est à sa gauche ? Ô, Mahomet ! me » répondit-il, sur cette table que tu » vois à sa droite, sont écrits les noms » de tous les enfans d'Adam, & » quand le temps de quelqu'un ap- » proche, l'Ange de la mort se tour- » ne à sa gauche, vers l'arbre, & en

» coupe une branche, & aussi-tôt » que les feuilles de cette branche se » séchent, il connaît que le terme » de chacun de ceux à qui appartiennent ces feuilles, est venu. Il coupe » donc cette feuille, & dans le mo- » ment celui à qui appartient la feuille, meurt.

» Alors je fis une grande révé- » rence à cet Ange, en lui disant ; Ô, » mon bien aimé Ange de la mort, » explique-moi, je te prie, comment tu recueilles ces âmes ! Il me » répondit en ces termes : Ô Admet ! » Dieu a mis sous ma conduite un » nombre suffisant d'Anges pour » m'aider. J'en ai jusqu'à cinq cens » mille, & je les distribue sur la terre » par troupes. Quand donc un » homme a achevé de consommer ce qui était » destiné pour sa nourriture, & sa subsistance, que la mesure de son » temps est tranchée, & que le terme » de sa vie est parvenu à son dernier » période ; dans ce moment-là, un » Ange se présente & retire l'âme, » ou l'esprit qui anime son corps, de » toutes les parties dont il est composé ; savoir, des veines, des jointures, des nerfs, des os, des chairs » & du sang, jusqu'à ce que l'âme » soit parvenue au gosier, & au passage étroit du larynx : alors, pendant que vous êtes présens à l'observer, nous sommes encore plus » près de lui que vous, & sans que » vous vous en aperceviez, nous » recueillons & nous emportons cette » âme dans le lieu appelé *Aliun*.

» Ici, en l'interrompant, je lui » dis, Ô, Ange de la mort, mon » bien aimé, qu'est-ce que ce lieu là » appelé *Aliun* ? C'est, me répondit-il, le septième ciel, qui est le séjour

A Z

» des ames des justes : mais si cette
 » ame est méchante & réprouvée ,
 » je la reporte au lieu appelé *Seg-
 » gin*.... Qu'est-ce que le *Segjin* ,
 » lui dis-je ? C'est , me répondit-
 » il , la septième terre , la plus basse
 » de toutes , dans laquelle sont jettées
 » les ames des impies , sous l'arbre
 » noir , sombre & ténébreux , où l'on
 » ne voit aucune lueur ».

Ce morceau , dans lequel on reconnaît plusieurs idées défigurées de l'ingénieuse fable des Parques , est emprunté de la traduction de Monsieur Gagnier.

AZUAGES. Ce sont des peuples d'Afrique , que l'on trouve répandus dans la Barbarie & la Numidie. Les uns sont tributaires , & les autres libres. Ils s'occupent à garder leurs

A Z

troupeaux , & à faire de la toile & des draps. Ils ont eu quelquefois la hardiesse d'attaquer les Souverains de Tunis. Leur chef se donne le titre de Roi de Cuco. Ils se disent Chrétiens d'origine. Ils détestent les Arabes , & pour s'en distinguer , ils se laissent croître la barbe & les cheveux. On remarque sur leur main , ou à la joue , une croix bleue , empreinte avec le fer. On attribue cet usage aux franchises que les Empereurs Chrétiens accordèrent à ceux qui avaient embrassé notre foi , à condition qu'ils en porteraient la marque sur eux. On dit que les filles de ce peuple prétendent s'embellir en se gravant , avec des lancettes , diverses sortes de marques sur le sein , sur les mains , sur les bras & sur les pieds.



B

BAAL. Ce Dieu que quelques-uns prennent pour Jupiter, était adoré par les Phéniciens. Son culte se répandit chez les Juifs & fut porté à Carthage par les Tyriens qui fondèrent cette Ville. On ne peut révoquer en doute qu'on ne sacrifiait à cette fausse Divinité des victimes humaines & des enfans. Ses Sectateurs disaient que c'était en mémoire de ce que Baal, ayant à soutenir une guerre cruelle, immola lui-même son fils sur un Autel qu'il avait dressé lui-même. Le Prophète Jérémie reproche aux Juifs qu'ils brûlaient leurs enfans en holocauste devant l'Autel de Baal, & que dans la Vallée d'Ennon, ils les faisaient passer par le feu en l'honneur de Moloch. Les Prêtres de Baal se faisaient souvent de profondes incisions & répandaient leur sang sur son Autel.

BAAL-BERITH. Dieu de l'Alliance, c'est par cette Divinité que les Phéniciens & ensuite les Carthaginois juraient lorsqu'ils contractaient quelque alliance avec leurs voisins.

BAAL-GAD ou **BAGAD.** Divinités Syriennes, comme qui dirait Dieux de la Fortune & du Hasard.

BAALITES. Hébreux impies qui fléchirent le genou devant l'Idole de Baal. On sait qu'Achab & Jezabel sacrifiaient tous les jours à cette fausse Divinité, & que le Prophète Elie ayant découvert par un miracle opéré en présence d'Achab & du

Peuple assemblé, la fourberie des Sacrificateurs de Baal, ils furent mis à mort au nombre de quatre cens cinquante.

BAALTIS. Divinité des Phéniciens, qui est vraisemblablement la Diane des Grecs. On veut qu'elle ait été sœur d'Astarté & femme de Saturne. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle était en grande vénération à Biblos.

BAANITES. Un nommé Baanès, Disciple d'Epaphrodite, fut le Chef de ces Hérétiques, qui vers l'année 810 suivaient les erreurs des Manichéens.

BAB. Dans tout l'Orient ce mot signifie la Cour d'un Prince. Les Persans l'appellent en leur langue *Der*, & les Turcs *Capu* ou *Capi*. Le seuil de la porte se prend aussi pour la même chose. Les Califes de Bagdat faisaient prosterner tous ceux qui entraient dans leur Palais, sur le seuil de la porte, où ils avaient fait enchasser un morceau de la pierre noire du Temple de la Mecque, pour le rendre plus vénérable aux Peuples qui avoient accoutumé d'y appliquer le front. Ce seuil était fort élevé, & c'eût été un crime digne de mort, d'y poser le pied. Un fameux Prince Musulman recommande à son fils de se tenir toujours à la porte du Seigneur, c'est-à-dire, en la présence de Dieu, dans la même situation que les pauvres sont à la porte des riches : » Puisque tu es son esclave,

» lui dit-il , mets ton front sur le
» seuil de sa porte ».

BABEL. Ce mot en Hébreu signifie *Confusion*. Avant de se disperser sur la terre , les descendans de Noé entreprirent de bâtir une Tour & de l'élever jusqu'aux Cieux. Ils choisirent pour cela la terre de Sennaar. On pense que Nemrod , petit fils de Cham , fut l'auteur de cet extravagant projet , dont la réussite devait éterniser sa mémoire , & le rassurer contre les frayeurs d'un second déluge. Dieu confondit cet audacieux. On bâtissait la Tour de Babel , l'an du Monde 1802. Le Corps de la Tour était de briques liées avec le bitume ; lorsqu'elle fut à une certaine hauteur , les Ouvriers , désespérés de voir le Ciel toujours aussi éloigné d'eux , abandonnèrent leur travail , d'ailleurs , ils ne pouvaient plus s'entendre , & c'est à cet événement que remonte la différence des langues. On trouve à un quart de lieue de l'Euphrate , du côté de l'Orient , quelques ruines , que sans beaucoup de preuves , on croit être celles de la Tour de Babel.

BABIA. Les Syriens adoraient sous ce nom la Déesse de la Jeunesse ; elle avait un Temple à Damas.

BACCHANALES. Fêtes solennelles & religieuses en l'honneur du Dieu Bacchus , qui étaient célébrées avec beaucoup de pompe à Athènes. On croit qu'elles venaient de l'Egypte , & qu'elles furent introduites en Grèce par Mélampe. D'abord les Bacchanales se passèrent avec simplicité & modestie ; bientôt elles furent accompagnées de cérémonies ridicules & infâmes. On vit alors les Bacchantes ou Prêtresses de Bac-

chus demi-nues , seulement couvertes de peaux de tygre , échevelées , un flambeau à la main , courir de nuit dans la Ville & pousser des cris affreux. Des hommes déguisés en Satyres , les uns à pied , les autres montés sur des ânes , traînant après eux des boucs ornés de guirlandes , pour les immoler , suivaient les Bacchantes. Le culte de Bacchus passa à Rome , & il y devint en peu de temps le triomphe du libertinage & de la dissolution , en sorte qu'en l'an 568 de Rome , le Sénat le proscrivit.

BACCHANTES. Prêtresses de Bacchus , qui d'abord suivirent ce Conquérant à la conquête des Indes , & devinrent les Ministres de ses Mystères , lorsqu'il eut reçu les honneurs de l'Apothéose. Il y avait quatorze Bacchantes à Athènes , & l'on fait mention d'un Grand-Prêtre de Bacchus fort respecté , qui était sans doute à leur tête. Tacite nous fait un portrait des extravagances des Bacchantes dans le détail qu'il nous donne des immodestes amusemens de Messaline. « Les femmes de Messaline , revêtues de peaux , dit-il , » bondissaient & folâtraient comme » les Bacchantes dans leurs sacrifices ; elle-même , les cheveux épars , » agitait un Thyrsé : Silius (son » Amant) était à ses côtés ; couronné de lierre , chaussé d'un cothurne , jettant la tête de-çà & de-là , » tandis que cette troupe lascive dansait » fait autour de lui ».

BACHA. Titre d'honneur en Turquie. Un Bacha est ordinairement Gouverneur de Province ou de Ville. Il y a des Bachas à deux queues ou à trois queues de cheval ,

qui sont les enseignes des Turcs. On donne à Constantinople le titre de Bacha aux favoris du Sultan, comme dans les autres Pays on donne celui d'Excellence ou de Monseigneur à ceux qui approchent les Princes, & qui cependant n'ont aucun droit de le prétendre. Les Bachas sont quelquefois chargés de la conduite des armées, & alors ils sont appelés Séraskier, & peuvent commander les autres Bachas. Il en coûte pour parvenir au grade de Bacha; on n'obtient ce titre qu'à force d'intrigues, le mérite est inutile en Turquie, il faut acheter la faveur des Sultanes & celle du Grand Visir & des autres Officiers qui environnent la Hauteffe. Aussi lorsqu'ils sont chargés de quelque Gouvernement, ils s'attachent à reprendre sur les peuples ce qu'ils ont dépensé, pour avoir le droit de les tyranniser, mais rarement ils jouissent en paix de leur fortune; sur le moindre soupçon le Grand Seigneur leur envoie demander leur tête, & avant de présenter le col au fatal cordon, ils n'ont pas la triste consolation de savoir que leurs fils profiteront du fruit de leurs crimes: tout rentre dans le trésor du Souverain par la voie de la confiscation.

BACHELIER. On donnait autrefois ce titre aux Chevaliers, qui n'ayant point assez de Vassaux pour faire porter leur Bannière à une Bataille, ou même à ceux des Banniers qui n'avaient pas encore l'âge requis pour déployer leur propre Bannière, marchaient sous la Bannière des autres. Quelques Auteurs veulent que le nom de Bachelier ait été commun à tous les degrés com-

pris entre le simple Gentilhomme & le Baron. Tout jeune homme qui recevait la Ceinture militaire & faisait sa première campagne, était appelé Bachelier. On donnait aussi ce nom à celui qui, combattant pour la première fois dans un Tournois, remportait la victoire sur son adversaire.

On n'éleva d'abord à cette dignité que les gens d'épée, ensuite on la conféra aux gens de robe longue, & alors ils se mettaient à genoux, & le Roi les frappant doucement de son épée nue, leur disait: » Sois Chevalier au nom de Dieu; » & » après: Avance, Chevalier ».

Bachelier est aussi le nom que l'on donne dans les Universités à ceux qui ont reçu le premier degré dans les Arts libéraux, & dans les Sciences. Ce titre n'est connu que depuis le treizième siècle.

Dans l'Université d'Oxford, on reçoit le degré de Bachelier ès-Arts, après quatre ans d'étude; il en faut trois de plus pour être Maître, & sept encore pour être Bachelier en Théologie: il ne faut que six ans pour être reçu Bachelier en Droit dans l'Université de Cambridge, quatre ans pour être Bachelier ès-Arts, trois pour être Maître, & sept de plus pour devenir Bachelier en Théologie.

A Paris, pour être reçu Bachelier en Théologie, il faut avoir étudié deux ans en Philosophie, trois ans en Théologie, & avoir soutenu deux examens, l'un sur la Philosophie & l'autre sur la première partie de la somme de Saint Thomas, qui comprend les traités de Dieu & des divins attributs de la Trinité & des

anges ; ensuite soutenir une Thèse appelée la Tentative , qui dure cinq heures.

Pour être reçu Bachelier en Droit à Paris , il faut l'avoir étudié deux ans , & avoir soutenu un acte dans les formes.

Pour être Bachelier en Médecine , on doit avoir été quatre ans Maître ès-Arts dans l'Université , faire deux ans d'étude en Médecine , & subir un examen , après quoi l'on est revêtu de la fourure pour entrer en licence.

BACCHIONITES. Nom que l'on donne à certains Philosophes qui mettaient toute leur gloire à mépriser souverainement tout ce que les hommes recherchent. Ils portaient la singularité au point de ne se réserver qu'une tasse pour boire ; & même on rapporte qu'un d'eux , voyant un Pâtre puiser de l'eau dans sa main au bord d'un ruisseau , jeta son vase de colère & promit de ne plus s'en servir , puisqu'on pouvait s'en passer. On en dit autant de Diogène. Voilà des hommes , ignorant le *tien* & le *mien* , & rapprochez du premier siècle du monde : étaient-ils heureux ?

BACCHUS. Fils de Jupiter & de Sémélé , auquel les Mythologues ont attribué tout ce que l'Egyptien Bacchus , fils d'Ammon , & le même qu'Osiris avait fait d'éclatant. Orphée apporta son culte dans la Grèce. On le représentait sous la figure d'un jeune homme , avec un visage frais , vermeil & réjou , portant un Thyrsé à la main , & monté sur un char , traîné par des tigres & des panthères. On lui immolait le bouc & la pie ; le bouc parce qu'il mange les bourgeons de la vigne ,

dont ce Dieu était le protecteur , & la pie parce que le vin fait tenir des discours indiscrets. Les Sçavans trouvent beaucoup de rapport entre ce que la fable nous raconte de Bacchus , & ce que l'histoire nous apprend de Moïse.

BACOTI. Nom d'une grande Magicienne , en vénération dans le Royaume de Tunquin. Elle est souvent consultée par les mères qui ont perdu leurs enfans , & qui desirerent sçavoir s'ils sont heureux dans l'autre monde. La Sorcière fait d'abord diverses évocations , ensuite elle prend son tambour avec lequel elle fait un bruit horrible pour évoquer l'ame du mort ; & feignant qu'elle lui apparait , elle l'interroge & en reçoit ordinairement pour réponse qu'elle se trouve infiniment mieux que sur la terre.

BACULAIRES. Secte d'Anabaptistes & les plus doux des Hérétiques , connus : ils furent appelés ainsi : parce qu'ils prétendaient qu'on ne pouvait sans crimes porter d'autres armes qu'un bâton. (*baculus*) Jésus-Christ , disaient-ils , est venu apporter la paix sur la terre , & c'est aller contre la Religion qu'il nous a prêchée , que de traduire ses frères devant les Juges , sous quelque prétexte que ce soit. Le Sauveur des hommes nous a prescrit , lorsque nous aurions reçu un soufflet sur une joue , de tendre l'autre ; ainsi il ne nous est pas permis de repousser la force par la force. Ces malheureux Hérésiaques suivaient scrupuleusement leurs principes ; dépouillés de leurs biens , maltraités dans leur personne , on ne leur vit jamais opposer la moindre résistance aux efforts que firent leurs

persécuteurs pour les accabler.

BAGNOLIENS. Ces Hérétiques du huitième siècle tirèrent leur nom de la Ville de Bagnols, en Languedoc : ils croyaient le monde éternel, rejettaient l'Ancien & une partie du Nouveau Testament, & prétendaient que Dieu ne crée point les ames quand il les unit au corps, & qu'il n'y a point de prescience en lui.

BAGOÉ. Nymphé qui, disent quelques Auteurs, enseigna aux Toscans l'art de deviner par les foudres.

BAGUE. Les Mythologues nous apprennent l'origine des Bagues à pierre. Jupiter, disent-ils, instruit par Prométhée que l'enfant qu'il aurait de Thétis le détrônerait, permit à Hercule de le détacher du caucase, mais à condition que Prométhée porterait toujours au doigt une Bague, avec un petit morceau de rocher, afin qu'il fût vrai qu'il y était toujours resté atsaché, ainsi que Jupiter l'avait juré. Les Dieux de la fable, pour éluder leurs sermens, employaient des détours, qui ne sont pas inconnus à certains hommes de notre siècle.

BAGUETTE DIVINATOIRE.

La prétendue vertu de cette Baguette n'a été connue que depuis l'onzième siècle. C'est un rameau fourchu de Coudrier, d'Aune, de Hêtre ou de Pommier. Pour s'en servir voici ce qu'on doit faire. On tient dans sa main l'extrémité d'une branche, en observant de ne la pas trop serrer, ensuite que le dedans de la main regarde le Ciel. On tient de l'autre main l'extrémité de l'autre branche, la tige commune étant parallèle à l'horison, ou un peu plus élevée.

On avance ainsi doucement vers l'endroit où l'on soupçonne qu'il y a de l'eau. Dès qu'on y est arrivé, la Baguette tourne & s'incline vers la terre, comme une aiguille qu'on vient d'aimanter.

En admettant la vérité de ce fait, voici de quelle façon les Physiciens l'expliquent : les parties aqueuses, disent-ils, les vapeurs qui s'exhalent de la terre, & qui s'élèvent, trouvant un accès facile dans la tige de la branche fourchue, s'y réunissent, l'appesantissent, chassent l'air ou la matière du milieu. La matière chassée, revient sur la tige appesantie, lui donne la direction des vapeurs, & la fait pencher vers la terre, pour vous avertir qu'il y a sous vos pieds une source d'eau vive. Tout ceci est purement conjectural.

On attribue aussi à la Baguette divine, ou divinatoire, la propriété de découvrir les minières, les trésors cachés, les voleurs & les meurtriers fugitifs. On sent combien cette Baguette peut faire de dupes, entre les mains d'un fourbe habile.

BAILLÉES DES ROSES. Droit que, sur la fin du seizième siècle, les Pairs de France rendaient encore ; lorsqu'en Avril, Mai & Juin, on appelait leur Rôle au Parlement de Paris. Les Princes étrangers, les Cardinaux, les Princes du Sang, les Enfans de France, même les Rois & Reines de Navarre, n'en étaient pas exempts, par rapport aux Paires qui se trouvaient dans le ressort du Parlement. Un jour d'audience à la Grand'-Chambre, le Pair faisait joncher de roses, de fleurs & d'herbes odoriférentes toutes les Chambres du Parlement. Il donnait

un déjeuné splendide aux Présidens, aux Conseillers, & même aux Gref-fiers & Huissiers de la Cour, ensuite il se rendait dans chaque Chambre, faisant porter devant lui un grand bassin, rempli de bouquets d'œillets, de roses & autres fleurs, soit naturelles, soit artificielles, avec des couronnes rehaussées de ses armes, qu'il distribuait à chaque Officier. Après cette distribution, qui était regardée comme un hommage, on lui donnait audience à la Grand'-Chambre; on célébrait la Messe, pendant laquelle les hautbois ne cessaient de jouer, & la musique allait de-là jouer au dîner des Présidens. On ignore la cause de cette espèce d'hommage, & l'on ne sçait ni quand il a commencé, ni même quand & pourquoi il a cessé. Dans ce tems, le Parlement avait un faiseur de roses, que l'on appelait le Rosier de la Cour. Cet hommage de roses était aussi exigé par les autres Parlemens du Royaume, & sur-tout par celui de Toulouse, à qui l'on présentait des boutons de roses & des chapeaux. On peut, sur cet article, consulter *les Antiquités de Paris*.

BAIN. (Chevaliers du) Quelques Auteurs font remonter cet Ordre de Chevalerie en Angleterre jusqu'au tems des Saxons; mais on croit communément que son institution est due à Richard II, qui créa seulement quatre Chevaliers, & à son successeur Henri IV qui en augmenta le nombre jusqu'à quarante-deux. La devise de l'Ordre est, *Tres in uno*, pour signifier les trois Vertus Théologiques. Dans le commencement les Chevaliers se baignaient avant de recevoir les éperons dorés; mais cette céré-

monie ne s'observe plus. La marque de cet Ordre, qui est un ruban passé en baudrier, ne se confère guères qu'au couronnement des Rois, ou à l'installation d'un Prince de Galles. Cependant les Ecrivains Anglais prétendent qu'en 1399 Henri IV institua cet Ordre, & voici à quelle occasion. Le Roi était dans son Bain, lorsqu'un de ses courtisans vint lui annoncer qu'il y avait deux veuves dans la chambre voisine qui lui demandaient justice: il quitta sur le champ le Bain, en disant: *La justice envers mes sujets est un devoir préférable au plaisir de me baigner*.

BAINS. Les Bains publics sont d'une haute antiquité chez les Orientaux; l'usage en passa ensuite dans la Grèce & successivement chez les Romains. Ceux-ci prenaient ordinairement le Bain avant souper, il n'y avait que les voluptueux qui se baignaient après ce repas. En sortant du Bain on se faisait frotter d'huiles & d'onguens parfumés. L'usage du Bain ne fut introduit à Rome que vers le tems de Pompée, & ce fut alors que les Ediles en firent construire plusieurs pour la commodité des Citoyens. D'abord on n'ouvrit les Bains qu'après le Soleil levé, & ils furent fermés avant le Soleil couché; Alexandre Sévère est le premier qui permit de les tenir ouverts la nuit pendant les grandes chaleurs de l'Été.

Tout se passait, dans les bains, avec beaucoup de modestie; les femmes étaient séparées des hommes, & c'aurait été un crime si quelqu'un des deux sexes s'était introduit dans le Bain de l'autre. Mais cette règle cessa bientôt d'être observée. L'austérité des

mœurs Romaines s'étant corrompue, les femmes se mêlèrent indifféremment parmi les hommes, & l'un & l'autre sexe ne se rendit au Bain que pour satisfaire sa vue & avancer ses intrigues. Ce ton de débauche subsista jusqu'au règne de l'Empereur Adrien, qui défendit ce mélange d'hommes & de femmes sous de rigoureuses peines.

BAINS DES TURCS. Les ablutions & l'usage fréquent des Bains sont un des principaux points de la Religion Musulmane ; aussi les Bains publics se trouvent en grand nombre dans toute l'étendue de l'Empire Ottoman, & ils y sont la plupart de la plus grande somptuosité. Ordinairement les Bains sont composés de deux grandes Salles en voûte, ornées de tables & de colonnes de marbres de toutes couleurs. Chaque Salle a quantité de Cabinets qui servent à divers usages. Lorsqu'on s'est lavé dans le bassin de la première Salle, on passe dans une petite étuve où l'on sue autant qu'on le desire ; ensuite on se rend dans la seconde Pièce, où ceux qui le jugent à propos, se couchent sur une table & se font tirer & étendre les membres : d'autres proche de cet endroit, se font raser par tout le corps ou arracher le poil avec une certaine pâte appelée *Rufma*. Ces Bains sont propres, commodes & fort fréquentés ; mais si l'on en croit quelques relations particulières, il n'est point dans l'Univers de coup d'œil plus ravissant que celui que pourrait offrir le Bain des Femmes interdit aux Hommes, sous peine de la vie. Qu'on s'imagine, s'il est possible, deux cens Beautés dans l'état de pure nature,

couchées négligemment sur les Banquettes du Bain, s'entretenant ensemble, travaillant à quelques ouvrages de broderie, & folâtrant, comme des enfans, tandis que leurs jeunes esclaves, nues comme leurs Maîtresses, s'occupent à tresser leurs cheveux. C'est au Bain que les Dames Turcs ont occasion d'étaler leurs richesses ; & c'est-là qu'elles mettent tout en usage pour disputer à leurs Compagnes le prix des graces & de la beauté. Comme le bain est le seul amusement dont puissent jouir les Musulmanes, elles s'y livrent avec une espèce de fureur. Lorsqu'une jeune mariée est conduite au Bain avant la cérémonie de ses nœces, elle y est introduite ordinairement par sa mère ou quelques vieilles parentes. De jeunes filles, ses amies, la deshabillent, tandis que d'autres remplissent de parfums des vases de vermeil : ensuite toute la Compagnie commence une espèce de procession sur deux files. Celle qui est à la tête chante un épithalame, & les autres répondent en chœur : on fait trois fois le tour des trois Salles. Ceci fait, la Mariée est conduite auprès de chacune des Femmes qui sont assises sur les Bancs, & en reçoit un compliment & un petit présent soit en bijoux, étoffes, mouchoirs ou autres galanteries, & elle est tenue pour remerciement de leur baiser les mains.

BAIRAM. C'est le nom d'une Fête solennelle qui est proprement la Pâque des Mahométans.

Les Turcs ont deux Bairams, le grand & le petit. Le petit Bairam dure trois jours, pendant lequel tout travail cesse, & l'on se fait des présens ré-

ciproques en signe de joie. Si le lendemain du Ramadham qui est leur Carême, le temps est trop couvert pour appercevoir la nouvelle Lune, l'ouverture du Bairam est remise au jour suivant. La fête est annoncée par plusieurs décharges de canon du Sérail & au son des tambours & des trompettes dans les Places publiques. Toute la Nation entière est en réjouissance : les plus pauvres même tuent des moutons en mémoire du Sacrifice d'Abraham, parce que, disent-ils, l'Ange Gabriel apporta un mouton noir, qui avoit été longtemps nourri dans le Ciel, & qu'il mit à la place d'Isaac. Le Sultan, pendant ces fêtes, se montre en public; il va en grand cortège à la principale Mosquée où il s'observe plusieurs cérémonies ridicules, qui sont terminées par une prière à Dieu contre les Infidèles, dans laquelle ils supplient sa divine bonté d'aveugler les Princes Chrétiens, au point de s'armer les uns contre les autres, & de donner par-là aux Fidèles Musulmans les moyens d'étendre la Religion de Mahomet. Le Peuple, pendant ce temps, se pardonne mutuellement les injures, & s'embrasse en disant : *Dieu te donne une bonne Pâque.*

BAISE-MAIN. Marque de respect presque universellement répandue par toute la Terre, & dont l'origine se perd dans l'abîme des tems. On saluait le Soleil, la Lune, les Étoiles, en baisant la main. Les Hébreux idolâtres rendirent cet honneur à l'Idole de Baal. Les pauvres d'entre les Romains adoraient les Dieux par de simples *Baïses-mains*. Dans l'Eglise, les Evêques & les

Officians donnent leur main à baiser à ceux des autres Ministres qui les servent à l'Autel.

Dans la vie civile, baiser la main est la marque muette de la reconnaissance, de la réconciliation & du respect que l'on veut témoigner à ses Supérieurs. Priam baïsa les mains d'Achille, lorsqu'il voulut obtenir de ce Prince le corps d'Hector. Les Tribuns Romains, les Consuls, les Dictateurs donnaient leur main à baiser; & ce qui n'était qu'un usage de politesse dans ces premiers temps, devint un devoir essentiel sous les Empereurs : les Grands de la Cour baïsaient la main de l'Empereur, & les Courtisans d'un ordre inférieur, fléchissaient le genou, touchaient simplement sa robe, & portaient aussi-tôt la main à leur bouche. Dans la suite, on se contenta de saluer le Prince de loin, en portant sa main à la bouche, comme on faisait lorsqu'on adorait les Dieux. Dans plusieurs Cours de l'Europe, on baïse encore la main aux Souverains; les Africains ont cet usage, & les Mexicains saluèrent Fernand Cortés en touchant la terre de leurs mains; & la portant à leur bouche.

BAIVE, fausse Divinité des Lapons, qu'ils croient Auteur de la lumière & de la chaleur. Que ce soit le Soleil ou le feu que ces Idolâtres révérent sous le nom de Baive, au moins est-il constant que Baive & Thor, leur grand Dieu, ne sont qu'une seule & même Divinité, qu'ils adorent sous des aspects différens. (*Voyez THOR.*)

BALADOIRE. (Danse) Dans les premiers siècles de l'Eglise, les Chrétiens exécutaient ces sortes de

Danſes le premier jour de l'année , & le premier jour de Mai : elles étoient caractéřiſées par les pas & les geſtes les plus indécents , & leur licence montée au plus haut point , força le Pape Zacharie , en 744 , à publier un décret pour les abolir. Pluſieurs Ordonnances de nos Rois défendent ces Danſes , qui ne tendent qu'à la corruption totale des mœurs , & qui ſe renouvellent de temps à autre , à la honte de la ſcène théâtrale.

BALLETS. Danſe figurée par pluſieurs perſonnes , qui repréſente une action quelconque. Les Egyptiens furent les premiers qui , ſur une muſique de caractère , exprimèrent par des danſes ſublimes , le mouvement réglé des aſtres , & l'harmonie conſtante de l'Univers. Les Grecs imitèrent les Egyptiens , & introduiſirent des danſes dans leurs Tragédies : en danſant en rond de droite à gauche , ils cherchaient à exprimer les mouvemens du ciel qui ſe font du levant au couchant , & en ſe tournant de gauche à droite , ils repréſentaient le cours des Planètes. Theſée changea cette danſe , & y ſubſtitua celle qu'on appella *de la Grue* , parce qu'elle reſſembloit aſſez au vol des grues lorsqu'elles ſont en troupe : elle étoit une image des évolutions & des détours du fameux labyrinthe de Crète. Les Ballets toujours allégoriques ſervaient d'intermèdes aux Tragédies & aux Comédies des Grecs , & ils furent employés au même uſage chez les Romains. On ſçait juſqu'à quel point la France a porté ce genre d'amusement.

BALLETS DE CHEVAUX. On doit

cet invention aux Sibarites. Ce peuple voluptueux , & dont le plaſir régloit tous les mouvemens & tous les exercices , imagina de dreſſer ſes chevaux à la danſe ; cette tentative lui réuſſit. Mais ſi nous en croyons Athénée , il paya cher la joye que lui inſpira ſon ſuccès. Les Crotoniates , en guerre ouverte avec les Sibarites , s'étant apperçus du ſoin avec lequel ils élevoient leurs chevaux , firent , ſécretement , apprendre à leurs trompettes , les airs ſur leſquels ces chevaux ennemis étoient dans l'habitude de danſer , & dans une bataille , au moment que la Cavalerie Sibarite commençait à s'ébranler , ils firent ſonner tous ces airs différens , auſſi-tôt les chevaux , indociles aux mouvemens que voulaient leur donner les cavaliers qui les montoient , ſe mirent à danſer leurs Ballets , & les Crotoniates profitèrent de cette conſuſion , pour tomber ſur les Sibarites & les tailler en pièces.

Autrefois , dans preſque tous les Carouſels , il y avoit des Ballets de Chevaux. Ces Ballets ſont compoſés de quatre ſortes de danſe , la danſe de terre à terre , la danſe de courbettes , celle des caprioles , & celle d'un pas & un ſaut.

» La danſe terre à terre , eſt formée de pas , & de mouvemens égaux en avant , en arrière , à volte ſur la droite ou ſur la gauche , & à demi-volte ; on la nomme terre à terre , parce que le cheval ne s'y élève point.

» La danſe des Courbettes , eſt compoſée de mouvemens à demi-élevés , mais doucement , en avant , en arrière , par voltes , & demi-voltes ſur les côtés , faiſant ſon mou-

B A

» vement courbé, ce qui donne le
» nom à cette espèce de danse.

» La Danse de caprioles, n'est
» autre chose, que le saut que fait
» le cheval en cadence à tems dans la
» main, & dans les talons, se laissant
» soutenir de l'un, & aider de l'au-
» tre, soit en avant en une place, ou
» sur les voltes & de côté : on n'ap-
» pelle point caprioles, tous les sauts ;
» on nomme ainsi seulement ceux
» qui sont hauts & élevés tout d'un
» temps.

» La danse d'un pas & d'un saut,
» est composée d'une capriole, &
» d'une courbette fort basse. On
» commence par une courbette, &
» ensuite raffermissant l'aide des deux
» talons, & soutenant ferme de la
» main, on fait faire une capriole,
» & lâchant la main & chassant en
» avant, on fait faire un pas : on re-
» commence après, si l'on veut, re-
» tenant la main, & aidant les deux
» talons, pour faire une autre ca-
» priole ».

Les trompettes sont les instrumens
les plus propres pour faire danser les
chevaux : on les dresse aussi à danser
au son des cors de chasse, & aux
violons. Mais il faut que ces derniers
soient en grand nombre, & que les
symphonies soient des airs de trom-
pettes.

BALTAGIS, valets du sérail,
dont la fonction est de fendre, de
scier & de porter le bois dans les ap-
partemens. Le fameux Kuperli,
Grand-Visir sous Acmeth III, avait
été Baltagi, & il en retint le nom,
car les Turcs portent, sans rougir,
le nom de leur première profession.
Parmi nous, que de surnoms de ce
genre, si cet usage était reçu en

B A

III

France. A ce défaut, on se dit à
l'oreille l'origine des gens, & le seul
parvenu paraît l'oublier.

BAN. Ordre adressé de la part
du Souverain à ses Vassaux de se
trouver en armes à un rendez-vous
pour servir dans l'armée, soit en per-
sonne, soit par un certain nombre
de gens de pied ou de cheval, à pro-
portion du revenu ou de la qualité de
leurs Fiefs. (Voyez ARRIERE-BAN.)

BANC DU ROI. Cour Souve-
raine de Justice en Angleterre, ap-
pellée ainsi parce qu'anciennement
le Roi y présidait sur un Banc élevé.
Elle connaît des crimes de haute
trahison & des complots contre le
Gouvernement. Le Chef de ce Tri-
bunal, dont la Jurisdiction est géné-
rale & s'étend par toute l'Angleterre,
se nomme le Lord, Chef de Justice
de la Cour du Banc du Roi. Il y a
encore le Banc commun ou Cour
des communs Plaidoyers où l'on
porte les affaires de suzer à suzer.

BANIANS. On doit regarder
ces Idolâtres comme faisant la plus
grande partie des Sujets du Grand
Mogol, & l'on peut dire à leur
avantage qu'il n'y a point d'Indiens
plus doux, plus modestes & de meil-
leure foi. En général, ils sont in-
dustrieux & plus instruits que leurs
concitoyens, qui professent la Reli-
gion de Mahomet. Ce sont eux qui
font presque tout le Commerce du
Pays, source des immenses richesses
qu'ils possèdent. Les Baniens sont
vêtus à peu près comme les Maures,
avec cette exception qu'ils ne por-
tent que des étoffes blanches, & que
leurs Turbans, de même couleur,
sont moins grands que ceux des In-
diens Mahometans leurs maîtres. Les

Banians ne se couvrent jamais le visage. Elles ornent de perles & de pierreries leurs bras , leurs mains , leurs jambes , & jusqu'aux pieds. Des robes de toile de coton leur descendent au milieu de la jambe & elles jettent par-dessus un habit plus court, qu'elles serrent négligemment d'un cordon , à la hauteur des reins. Une pièce d'étoffe de soie fort claire leur sert de caleçon & descend jusqu'au bas de la jambe. Comme le haut de cet habillement est fort lâche, elles paraissent nues depuis le sein jusqu'à la ceinture. Pendant l'Été, elles ont pour chaussure des souliers à semelles de bois , qu'elles attachent avec des courroies, & l'Hiver, elles portent des souliers de brocard, ou de velours, dont elles peuvent facilement se débarrasser, parce qu'elles marchent continuellement pieds nus dans leur appartement, dont les planchers sont couverts de tapis. Les Banians sont ordinairement pe-rites, bien faites & pleines d'agrémens : elles ont les cheveux noirs , qu'elles laissent flotter négligemment sur leur cou. L'usage continuel qu'elle font de la feuille de Bétel leur rend les dents noires , & l'habitude de les avoir de cette couleur leur a persuadé que rien n'était plus agréable. L'éducation de la jeune Baniane consiste dans l'Arithmétique & l'Art d'Ecrire. Il est rare qu'un fils n'embrasse pas la profession de son pere. On fiance les enfans à l'âge de quatre ans , on les marie à dix , & on leur laisse alors la liberté de suivre l'instinct de la nature. Toute fille qui n'est pas mariée à cet âge, tombe dans le mépris. Le pere ne lui donne guères que ses habits &

ses meubles , & reçoit presque toujours une somme d'argent , ou quelques présens pour s'en débarrasser. S'il arrive que l'épouse n'ait point d'enfans , le mari peut prendre une seconde femme & même une troisième , mais la première conserve toujours son rang & ses privilèges. Lorsque la femme devient veuve , quand même ce serait avant la consommation du mariage, il ne lui est plus permis de contracter un autre engagement , il faut qu'elle souffre qu'on la dépouille de sa parure & qu'on lui coupe les cheveux. Elle est libre de se brûler avec le corps de son mari , mais on ne la contraint jamais à cet horrible sacrifice. La plupart des jeunes veuves , qui ne peuvent se résoudre à garder le célibat , se font Danseuses publiques , c'est-à-dire Courtisanes. La cérémonie du mariage est simple ; on promène les Epoux dans les principales rues de la Ville ; de retour à la maison , on leur fait faire trois fois le tour d'un grand feu , un Bramine prononce sur eux quelques paroles , ils échangent une noix de Coco , & la solemnité finit par un repas , proportionné à la richesse des familles.

Les Banians payent de gros tributs à l'Empereur & aux Gouverneurs de Province ; & ce n'est qu'à prix d'or qu'ils ont la liberté de professer leur Religion. Ce sont les Artisans de tout l'Indoustan.

BANNERETS. (Chevaliers)

On appellait autrefois Chevaliers Bannerets les Gentilhommes puissans en terre & en Vassaux qui avaient le droit de porter Bannière. Ce droit était réservé aux Gentilhommes de

de nom & d'armes, qui comptaient des Gentilhommes au nombre de leurs Vassaux, & les rassemblaient à l'armée sous leurs Bannières. Il subsiste un ancien manuscrit, où l'on trouve le cérémonial observé lorsqu'on faisait un Chevalier Banneret, & le nombre d'hommes qu'il devait avoir à sa suite.

« Quand un Bachelier, dit le cérémonial, a grandement servi & suivi la guerre, & que il a terre assez, & qu'il puisse avoir Gentilshommes ses hommes, & pour accompagner sa Bannière, & non autrement; car nul homme ne doit lever Bannière en bataille, s'il n'a du moins cinquante hommes d'armes, tous ses hommes & les archiers & les arbalestriers qui y appartiennent; & s'il les a, il doit à la première bataille où il se trouvera apporter un Pennon de ses armes (un Ecu) & doit venir au Connétable ou autres Maréchaux, ou à celui qui sera Lieutenant de l'Ost, pour le Prince requérir qu'il porte Bannière, & s'ils lui octroyent, doit sommer les Hérauts pour témoignage & doivent couper la queue du Pennon.

Les Chevaliers Bannerets commencèrent à être connus sous Philippe Auguste, ils subsistèrent jusqu'au règne de Charles VII.

BANNISSEMENT. Dans les premiers tems de la République Romaine, on ne pouvait bannir un Citoyen, mais on lui interdisait l'usage du feu & de l'eau, afin de le forcer d'aller chercher ailleurs ces éléments si nécessaires à la vie. Il y avait deux sortes de Bannissements;

Tome I.

la déportation & la relégation: par la déportation, les Bannis étaient transportés dans un lieu qui leur était désigné avec défenses d'en sortir; la seconde n'était qu'un simple exil pour un temps marqué, sans perdre les droits de Citoyen. En France, sous le règne de Saint Louis, lorsque la Justice laïque tenait un Criminel dans ses prisons, si le délit l'exigeait, elle le condamnait à quitter la Châtellenie, & c'est proprement ce qu'on appelait bannir ou forbannir; mais si le coupable s'était réfugié dans une Eglise ou dans un Cimetière, ne pouvant plus lui faire son procès, la Justice le contraignait à abandonner le Pais, ce qu'on exprimait par le terme, *faire forjurer le Pais*.

En France, le Bannissement à perpétuité ou pour un tems, est une peine infamante, qui rend inhabile à posséder aucune charge publique.

BAPTÊME. C'est un Sacrement par lequel on est fait enfant de Dieu & de l'Eglise, & qui a la vertu d'effacer le péché originel dans les enfans, & les péchés actuels dans les adultes. Le Baptême est le premier des Sacramens de la Loi nouvelle. On n'y peut employer que l'eau naturelle; toute liqueur soit artificielle, soit même naturelle, comme le vin, n'y peut être employée. Le Prêtre, en versant de l'eau naturelle sur la tête de la personne qu'il baptise, la nomme d'abord par le nom que lui ont donné ses parens & marême, & prononce ces paroles: *Ego te baptizo, in nomine Patris, & Filii, & Spiritus Sancti, Amen.*

On distingue trois sortes de Baptêmes: le Baptême de feu, c'est-à-dire, la charité parfaite jointe à un

desir ardent d'être baptisé : ce Baptême est appelé le Baptême du Saint Esprit, & supplée au Baptême d'eau, & le Baptême de sang, c'est-à-dire, le Martyre.

Autrefois, il n'y avait point de tems ni d'âge fixe pour le Baptême. On baptisait indifféremment en bas âge, dans un âge avancé, & souvent à l'article de la mort.

Un monstre qui n'a ni forme, ni figure humaine, ne doit point être baptisé ; si l'on doute qu'il soit homme, on le baptise sous condition : *Si tu es homme, je te baptise, &c.* Si le monstre a plus d'une tête & d'une poitrine, on suppose qu'il y a plus d'une personne, & pour lors on baptise particulièrement chacune de ces personnes. L'Eglise ne reçoit pour pareins & marémes que ceux qui professent la Religion Catholique & Apostolique.

BAPTEME DE LA CROIX. Les Arméniens appellent de ce nom, la cérémonie de bénir l'eau le jour de l'Epiphanie, parce qu'ils plongent une croix dans l'eau, après avoir récité plusieurs prières. La distribution de cette eau bénite est d'un profit très-considérable pour les Prélats Arméniens.

BAPTEME DES COPTES. Chez ces Chrétiens on dit une Messe à minuit ; & après diverses prières, les Diacres portent à l'Autel les enfans qu'on oint de chrême, & qui deviennent par-là, disent-ils, nouveaux hommes spirituels. On chante & l'on oint les enfans pour la seconde fois, en faisant sur eux trente-sept croix qui leur servent d'exorcisme. On se rend aux fonds baptismaux ; le Prêtre bénit l'eau, en y versant du chrême, & en l'y mettant en for-

me de croix ; il prend d'une main l'enfant par le bras droit & la jambe gauche, & de l'autre main par le bras gauche & la jambe droite, en sorte que les membres de l'enfant forment une espèce de croix ; puis il le revêt d'un petit habit blanc, & lui souffle trois fois au visage, afin qu'il reçoive le Saint Esprit. Aussitôt que l'enfant est baptisé, le Prêtre lui donne la communion, ce qu'il fait en trempant son doigt dans le calice, & le portant dans la bouche de l'enfant. La cérémonie se termine par une procession autour de l'Eglise, pendant laquelle les Diacres portent dans leurs bras les enfans nouvellement baptisés.

BAPTEME DES MINGRELIENS. Aussitôt qu'un enfant est né, le Papas fait le signe de la croix sur son front, & huit jours après il l'oint de l'huile sainte ; mais il n'est baptisé qu'à l'âge de deux ans. Alors, on mène l'enfant à l'Eglise devant le Papas, qui demande le nom de celui qu'on lui présente, allume une bougie, & récite quelques prières ; le Parein deshabil le enfant, le met nud dans un baquet d'eau tiède, où l'on a versé de l'huile de noix, & le lave depuis les pieds jusqu'à la tête, sans que le Papas le touche, ni qu'il prononce aucune parole. Après cette première ablution, le parein reçoit l'huile sainte du Papas, & il oint l'enfant au front, au nez, aux yeux, aux oreilles, à la poitrine, au nombril, aux genoux, à la plante des pieds, aux talons, aux jarrêts, aux fesses, aux reins, aux coudes, aux épaules & au sommet de la tête. On donne à l'enfant un morceau de pain béni & un verre de vin : s'il mange & boit, c'est un bon signe, il aura

une santé robuste. Alors le Parein remet l'enfant à la mere, en répétant trois fois : « Vous me l'avez donné » Juif, & je vous le rends chrétien ». (Rel. du P. Zampi.)

BAPTEME DE VENISE. (Singularités du) Lorsqu'un pere veut faire baptiser son enfant, il va prier les pareins. Les pauvres en choisissent au moins trois : les riches & les nobles en prennent souvent vingt, & quelquefois jusqu'à cent & plus. Tous ces Compères se rendent à l'Eglise; & parmi ce grand nombre, le Pere en choisit un qui donne le nom à l'enfant, & contracte seul l'alliance spirituelle : après cette cérémonie, on ne donne point de festins, comme ailleurs, mais on envoie d'ordinaire quatre pains de sucre à chaque Compère. Tous ces Pareins prétendus se rangent en demi-cercle; depuis la porte de l'Eglise jusqu'aux fonts baptismaux; & à quelques Baptemes de Marchands, ils se donnent l'enfant de main en main. La manière dont on porte l'enfant à l'Eglise, & dont on le reporte est fort particulière : un homme le tient sur un coussin de velours, emmaillotté proprement, mais la tête & les épaules nues.

BAPTEME DU TROPIQUE OU DE LA LIGNE. C'est une cérémonie ridicule, dont l'usage est ancien & inviolable parmi les gens de mer, lorsqu'ils passent sous la Ligne équinoxiale ou le Tropic. Lorsqu'un Vaisseau n'a pas encore passé la ligne ou le Tropic, il est soumis à cette cérémonie, & il est d'usage que le Capitaine rachette son Bâtiment par quelques rafraichissemens qu'il donne à l'équipage, sans

quoi les Matelots couperaient l'épéron ou quelque partie du Vaisseau. Quant au Baptême des hommes, voici quelle en est la forme.

On place au pied du grand mât, une baille pleine d'eau de la mer : le Pilote se tient auprès, le visage barbouillé; il est accompagné de matelots aussi ridiculement habillés que lui. Il a dans ses mains un Livre de Cartes marines tout ouvert. Les vergues, les hunes sont chargées de matelots qui tiennent des sceaux pleins d'eau. On amène en grande cérémonie celui qui doit être baptisé; & on l'oblige de s'asseoir sur une planche que soutiennent deux matelots; cette planche est posée sur la baille pleine d'eau : ensuite on le fait jurer sur le Livre que tient le Pilote, qu'il pratiquera sur les autres la même cérémonie, lorsque l'occasion s'en présentera. Le serment fait, les matelots renversent la planche, l'homme tombe dans l'eau, & ceux qui occupent les vergues & la hune le couvrent d'un déluge d'eau : il en coûte quelque argent aux Officiers pour s'affranchir de cette bouffonnerie; mais les pauvres passagers & les matelots y sont rigideusement assujettis.

BAPTES. On appelait ainsi à Athènes les Prêtres de Corytto, Déesse de l'Impudicité, dont on célébrait la fête au milieu de la nuit, par les actions les plus dissolues & les danses les plus lascives. L'éternement redouble toujours, lorsqu'en parcourant l'histoire, on aperçoit les traces de ces fêtes infâmes.

BAPTES. (les) C'est le nom d'une Comédie Satyrique du Poète Cratinus, dans laquelle il apostrophait d'une façon sanglante les principaux

Membres du Gouvernement. Il voulait rendre à la Scène comique cette liberté effrénée dont elle avoit joui si long-temps, il fut la victime de sa hardiesse, & fut jetté dans la mer pieds & poings liés.

BAPTISTERE. Lieu où l'on conserve l'eau pour baptiser. Dans les premiers temps les Chrétiens n'eurent d'autres Baptistères que les rivières, les fontaines, les lacs, & même la mer; mais la couronne du Christianisme ayant ceint le front des Empereurs, indépendamment des Eglises, on bâtit des Baptistères séparés à quelque distance des murs extérieurs. Ils furent ainsi jusques vers le sixième siècle, qu'on les renferma dans le vestibule intérieur de la Basilique. Ils étoient vastes, parce qu'alors le Baptême (hors les cas de nécessité) ne se donnant que par immersion, & seulement à Pâques & à la Pentecôte, le concours des Néophytes étoit prodigieux, & qu'il étoit de la bienséance de séparer les hommes d'avec les femmes, & d'obligation d'y ménager des Autels pour administrer ensuite la Confirmation & l'Eucharistie. M. de Fleuri nous fait ainsi la description de cet édifice. « Le Baptistère, dit ce célèbre Auteur, étoit d'ordinaire bâti en rond, » ayant un enfoncement, où l'on » descendoit par quelques marches » pour entrer dans l'eau, car c'étoit » proprement un bain. Depuis on se » contenta d'une grande cuve de marbre ou de porphyre, comme une » baignoire, & enfin on se réduisit » à un bassin, comme sont aujourd'hui les fonts. Le Baptistère étoit orné de peintures convenables à ce » Sacrement, & meublé de plusieurs

» vases d'or & d'argent pour garder » les saintes Huiles, & verser l'eau. » Ceux-ci étoient souvent en forme d'agneaux ou de cerfs, pour représenter l'agneau dont le sang nous lave, & pour marquer le desir des âmes qui cherchent Dieu, comme un cerf altéré cherche une fontaine, suivant l'expression du *Psaume* 41. On y voyoit l'image de Saint Jean-Baptiste & une colombe d'or ou d'argent suspendue, pour mieux représenter toute l'histoire du Baptême de Jésus-Christ, & la vertu du Saint-Esprit qui descend sur l'eau baptismale; quelques-uns même disoient le Jourdain, pour dire les » Fonts. »

Pendant les premiers siècles, il n'y eut de Baptistères que dans les villes épiscopales, & suivant le Rit Ambrosien, on ne fait la bénédiction des Fonts baptismaux les veilles de Pâques & de Pentecôte que dans les Eglises Métropolitaines où les Eglises paroissiales vont la chercher. Dans l'Eglise de Meaux, les Curés de la Ville viennent baptiser les enfans depuis le Samedi Saint jusqu'au Samedi suivant, sur les Fonts de l'Eglise Cathédrale.

BARAICUS. C'est un surnom d'Hercule, qui lui vient d'une ville d'Achaïe; où on lui avoit élevé un Temple, dans lequel il rendoit des Oracles. Pour obtenir une réponse à sa demande, il n'étoit pas question de consulter des Prêtres, ni d'invoquer le Dieu par leur bouche. On faisoit sa prière dans le Temple, puis on prenoit quatre dés, dont les faces étoient empreintes de figures hiéroglyphi-

ques, on les jettait au hasard; & après avoir remarqué les figures amenées, on allait consulter un Tableau, où elles étaient expliquées, & ce qui s'y trouvait; passait pour la réponse du Dieu. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les Prêtres d'Hercule-Baraicus, n'avaient pas combiné que les dés pouvaient tomber de douze cens quatre-vingt-seize façons différentes, & que souvent le pauvre Curieux ne trouvait sur le Tableau aucune réponse à sa question.

BARALLOTS, nom de quelques Hérétiques qui infestèrent la ville de Bologne en Italie. Ils mettaient leurs biens, leurs femmes & leurs enfans en commun, & se livraient aux plus honteuses débauches.

BARATHRE. Gouffre très-profond de l'Attique, où l'on précipitait les insignes scélérats. Il était fait en forme de puits, entièrement revêtu de pierres, auxquelles de distance en distance, se trouvaient attachés des crampons de fer crochus, dont les uns présentaient leurs pointes en haut, & les autres ne les offraient que de côté, afin de déchirer les criminels dans leur chute.

BARBARES. (Loix) Ce sont celles qui, après la décadence de l'Empire romain, ont été faites par les Goths, les Visigoths, les Ripuaires, les Anglo-Saxons, &c. Elles sont écrites d'un style simple & court, mais remplies de mots barbares. Ces Loix prononcent sur les crimes, tels que le vol, le meurtre, & tous ceux que la violence peut faire commettre. Les discussions d'intérêt n'y sont traitées que légèrement. Les peines qu'elles ordonnent se réduisent à des amendes pécuniaires,

ou à des coups de fouet pour ceux qui refusaient ou qui n'ont pas de quoi payer. *Voyez* ÉPREUVE & COMBAT.

BARBE. Kingfon nous assure qu'une partie de la religion des Tartares, consiste dans le gouvernement de leur Barbe. Il dit qu'ils ont fait une guerre sanglante aux Persans, & qu'ils les ont déclarés infidèles, quoique cependant de leur communion à tous autres égards, parce que, précisément, ils ne se faisaient pas la moustache à la mode, ou suivant le Rit des Tartares.

Avant Alexandre, les Grecs portaient tous leur Barbe, ce Prince fit raser les Macédoniens, dans la crainte que les ennemis ne les prissent par la Barbe.

Les Romains ne commencèrent à se raser que l'an de Rome 454. La première coupe de la Barbe, devint alors un jour de réjouissance, & l'on consacra ces poils à quelques Divinités. Les quatorze premiers Empereurs se firent raser; l'Empereur Adrien rétablit l'usage de porter la Barbe; mais Constantin se la fit couper, & elle ne reparut que sous Héraclius. Les Goths & les Francs portèrent seulement une moustache jusqu'à Clodion, qui ordonna aux Français de laisser croître leur cheveu & leur Barbe.

Autrefois, les Sçavans n'étaient considérés qu'en proportion de leur Barbe, qu'ils portaient coupée & arrangée de différentes manières, & il n'y a pas long-temps qu'on s'est accoutumé à croire, qu'un menton ras n'était point incompatible avec les connoissances les plus sublimes.

Les Egyptiens, dans les grands

deuils, laissent croître leurs cheveux, & coupaient leurs Barbes. Lorsque les Francs se fixèrent dans les Gaules, ils trouvèrent tous les peuples barbus, les Romains y avaient introduit cette mode. Alors l'habit court & la moustache fut le partage des gens de guerre; & les Clercs, c'est-à-dire, ceux qui savaient lire, & qui étaient presque tous Romains, portèrent l'habit long & la Barbe de même. Lorsque Charlemagne fut Empereur, il adopta la Barbe romaine. Louis le Jeune mit à la mode les mentons unis. François I ramena la Barbe. Henri IV portait la Barbe d'une médiocre grandeur. Celle de Louis XIII était arrondie par les côtés, & se terminait en pointe. L'élégance exigeait alors que la chevelure, tombant en long sur l'épaule gauche, fut coupée sur l'oreille droite. On vit paraître aussi les Barbes taillées en feuilles d'artichauts. Sur la fin du seizième siècle, chacun avait les cheveux coupés & la Barbe longue.

Le Lévitique, chap. 14, défend aux Juifs de se faire raser la Barbe; *ne raderis barbam*. Maintenant, pour obéir en quelque sorte à la loi, ils laissent un filet de Barbe autour de leur menton. Les Juifs Portugais n'en portent que dans les deuils.

Chez les Grecs modernes, le bannissement & la perte de la Barbe sont deux châtimens que les loix unissent. Il n'est permis, chez eux, qu'à trente ans de porter la Barbe pleine. Avant cet âge, un jeune homme ne doit conserver que ses moustaches. Il faut que le *Papas* lui accorde la permission de se raser la première fois les joues & le menton, ce qu'il fait,

en récitant deux oraisons, qui se trouvent dans le Rituel des Grecs; & en recevant quelques pièces d'argent pour cette cérémonie.

BARBELIOTS ou BARBORIENS. C'est le nom de certains Gnostiques qui débitaient les choses les plus extraordinaires. Ils disaient « qu'un Eon immortel avait eu commerce avec un Esprit Vierge, appelé Barbeloth, à qui il avait accordé successivement la Prescience, » l'Incorruptibilité, & la Vie éternelle; que Barbeloth, un jour plus gai qu'à l'ordinaire, avait engendré la Lumière, qui, perfectionnée par l'onction de l'Esprit, s'appela Christ: que Christ desira l'Intelligence, & l'obtint; que l'Intelligence, la Raison, l'Incorruptibilité, & Christ s'unirent; que la Raison & l'Intelligence engendrèrent Autogéné. Qu'Autogéné engendra Adamas, l'Homme parfait; & sa femme, la Connaissance parfaite. Qu'Adamas & sa femme, engendrèrent le Bois: que le premier Ange engendra le Saint-Esprit, la Sagesse ou Pranic: que Pranic ayant senti le besoin d'un Epoux, engendra Protarchonté, ou premier Prince, qui fut insolent & sot; que Protarchonté engendra les Créatures: qu'il connut charnellement Arrogance, & qu'ils engendrèrent les Vices & toute leur branches. Les cérémonies de ces Gnostiques n'étaient pas moins abominables, que leur doctrine était extravagante.

BARBIERS. Autrefois les Barbiers n'exerçaient point leur métier dans des boutiques, ils s'établissaient indifféremment dans les Carrefours, & au coin des Rues. En 1674, ils

furent érigés en corps de jurande.

BARDES. Classe des anciens Druides, dont la fonction était de mettre en vers les hauts faits des Héros de la nation gauloise, & de les chanter. Ils étaient fort respectés des peuples, qui les consultaient volontiers dans toutes leurs affaires, & sur-tout pendant la guerre, où, sans combattre, on les trouvait toujours au fort de la mêlée, pour être témoins oculaires de la bravoure des Chefs qu'ils devaient célébrer dans leurs Poèmes. Les Bardes animaient les Guerriers par leurs cris; & lorsque l'ennemi commençait à plier, ces mêmes cris annonçaient la victoire. Les Poètes Bardes étaient chéris & recherchés par les héros Gaulois, qui ne fondaient leur réputation que sur les éloges qu'ils en recevaient; & nos Poètes modernes vont supplier les nôtres, de permettre qu'ils leur prostituent une Muse vénale, qui ne peut rien ajouter à leur gloire, & dont souvent les accens se ressentent de la bassesse de leur esprit.

BARDESANISTES. Disciples du célèbre Hérétique Bardesanes, qui vivait dans le second siècle de l'Eglise. Il fut d'abord Catholique, & se distingua par sa piété & par sa science; ensuite il adopta une partie des erreurs de Valentin, & devint Chef de Secte. Bardesanes admettait l'Ancien & le Nouveau Testament; mais il reconnoissait aussi pour vrais, plusieurs livres Apocryphes. Suivant son système impie, il y avait deux principes, Dieu, auteur du bien, & le Diable, auteur du mal. Il soutenait que les actions des hommes étaient nécessitées, & que Dieu lui-même, était soumis au destin; il

niait la résurrection des corps, & ses Disciples rejettèrent l'Incarnation & la mort de Jésus-Christ, prétendant que les Juifs n'avaient crucifié qu'un corps phantastique, né de la Vierge-Marie.

BARDIT. C'était le nom que les anciens Germains donnaient à certains chants guerriers par lesquels ils s'excitaient à combattre, & dont ils tiraient des augures. Ces peuples, n'ayant alors ni Annales, ni Histoires, mettaient en vers & en chansons, les grands événements, les belles actions de leurs Héros, & leurs rêveries.

BARRETTE. Nom d'un bonnet que les Papes envoyaient aux Cardinaux après leur nomination. Il était dans l'origine fait d'une toile mince, & s'appliquait sur les oreilles, comme un béguin d'enfant. Ce bonnet fut d'abord seulement à l'usage du Pape, qui, dans la suite, permit aux Cardinaux de le porter.

BARON. On ignore l'origine de ce nom de dignité. Par Baron, en Angleterre, on entend un Seigneur au-dessous des Vicomtes, & au-dessus des Chevaliers. Les Barons sont Seigneurs du Parlement, Pairs du Royaume, & jouissent de leurs privilèges. Ils ne sont pas ceints de l'épée à leur création. Charles II leur permit de porter une couronne à leurs armes. Autrefois par le terme de Baron, on entendait toute la Noblesse, & c'est par cette raison que l'Assemblée de ce corps respectable, est nommée encore aujourd'hui l'Assemblée du Baronage. En France, anciennement, on appelait Barons, tous les Vassaux qui relevaient immédiatement du Roi.

BARULES. Hérétiques qui croyaient que Dieu avait pris un corps fantastique; que toutes les ames avaient été créées avant le monde, & qu'elles avaient toutes péché à la fois.

BAS DE SOIE. Henri II a été le premier, en France, qui ait porté de Bas de Soie, c'est-à-dire, des Bas de Soie tricotés à l'aiguille, car les métiers sont d'une invention plus récente. Auparavant, on portait des Bas d'étoffes que l'on appelait chauf-fes.

BASILIDIENS. Sectateurs de l'Hérétique Basilide, qui vivait dans le second siècle, & qui soutenait les monstreuses extravagances de Simon le Magicien. Basilide disait que Jésus-Christ avait donné sa figure à Simon le Cyrénéen, & que c'était ce corps phantastique que les Juifs avaient crucifié, & ses Disciples croyaient que les ames étaient punies dans ce monde, pendant leurs trans-migrations différentes, & qu'il ne pouvait y avoir de résurrection pour les corps. Ils ajoutaient à ces impiétés, qu'on ne devait jamais combattre ses passions, parce qu'elles étaient sug-gérées par des Esprits, qui veillaient continuellement sur les ames raison-nables.

BASOCHE. C'est une Commu-nauté des Clercs du Parlement de Paris, établie en 1303, & cette Jurisdiction doit connaître de tous les différends qui naissent entre les Clercs. Elle porta d'abord le titre de Royaume de la Basoche; & Phi-lippe-le-Bel voulut qu'entre les Clercs basochiens, il y eût un Roi, » leur » donnant le pouvoir de juger en der- » nier ressort, comme aussi d'établir

» des Prévôts & Juridictions baso-
» chiales dans les sièges royaux, res-
» sortissans du Parlement de Paris, à
» la charge de tenir à foi & homma-
» ge du Roi de la Basoche, devant
» lequel, ou son Chancelier, ressor-
» tiraient les appellations des Pré-
» vôts, à la charge que le Roi de la
» Basoche ferait faire montre tous
» les ans à tous les Clercs du Palais,
» & autres ses suppôts & sujets ».

En 1548, le peuple de Guienne s'étant mutiné, le Roi Henri II y envoya une forte armée, sous le commandement du Connétable Montmorency. Le Roi de la Baso-
che & ses Suppôts, s'offrirent au Roi, au nombre de six mille, & firent si bien leur devoir, que Sa Majesté, voulant reconnaître leur service, leur demanda quelle récom-pense ils exigeaient. Ils n'en voulurent d'autre que l'honneur d'être employés où il les croirait nécessaires pour le soutien de ses droits. Henri II leur donna la permission « de » faire couper dans ses bois tels ar- » bres, qu'ils voudraient, en présen- » ce du Substitut du Procureur Géné- » ral des Eaux & Forêts, pour servir » à la cérémonie du plant du Mai, » qu'ils avaient coutume de faire, » tous les ans, le dernier samedi du » mois de Mai, devant le grand per- » ron de la cour du Palais; & pour » fournir aux frais de cette cérémo- » nie, il leur accorda, tous les ans, » une somme, à prendre sur le Do- » maine, assignée sur les amendes » adjugées au profit du Roi, tant au » Parlement, qu'en la Cour des Ai- » des: de plus, il accorda aux Tré- » soriers & Receveurs de la Basoche, » le droit de faire sceller, gratuite-

» ment , à la Chancellerie du Parle-
 » ment, une lettre de tel prix qu'ils la
 » voudroient ; & ordonna que sur les
 » Arrêts rendus à la Basoche , il se-
 » rait expédié , *gratuits* , des Commis-
 » sions. Le Prince permit encore au
 » Roi de la Basoche , & à ses Sup-
 » pôts , d'avoir dans leurs armoiries
 » (qui sont trois écritaires) ceintre ,
 » casque & morion , pour marque de
 » souveraineté ». *Lettres , expédiées*
en 1548.

Le titre de Roi de la Basoche fut révoqué par Henri III.

Toutes les années , le Chancelier de la Basoche , accompagné de deux Commissaires , se rend au Palais , avec quatre trompettes , trois hautbois , un basson & un tymbalier ; il va donner des ambades au Premier Président du Parlement , aux Présidens à Morrier , aux Gens du Roi , aux Officiers des Eaux & Forêts , & à la Basoche. C'est ordinairement le mercredi qui précède le Dimanche désigné pour aller marquer deux arbres dans la forêt de Bondy. Le Dimanche , les Officiers de la Basoche , à cheval , & magnifiquement habillés , vont avec la musique , prendre leur Chancelier , & le conduisent dans la cour du Palais. On se rend ensuite à la forêt de Bondy , où la troupe fait halte , & le premier Huissier , par ordre du Chancelier , vient avertir les Officiers des Eaux & Forêts , que la Basoche arrive : on lui répond qu'on est prêt , & aussitôt les deux troupes se joignent. « Le Procureur Général de la Basoche prononce une harangue , » où il rappelle les droits & les Pri-
 » vilèges de la Basoche , fait l'éloge
 » du Roi , & finit par le réquisitoi-

» re de faire marquer les deux arbres
 » choisis ». On marque les deux arbres au son des instrumens , & la Basoche revient à Paris.

BATH-KOL. C'est-à-dire *Fille de la voix*. Nom d'un oracle dont il est souvent parlé dans les livres des Juifs & sur-tout dans le Talmud. Les Rabbins disent que la Prophétie ou inspiration divine a duré chez eux jusques vers la quarantième année du second Temple , & que lorsqu'elle cessa , une nouvelle inspiration lui succéda & fut appelée *la Fille de la voix*.

BATOCKS ou BATOGGI. Ce sont deux Bâtons minces dont on se sert en Russie pour battre les criminels. Lorsque quelqu'un est condamné à ce supplice ; on lui ôte ses habits , & on ne lui laisse que la chemise. Un des Exécuteurs s'assied sur la tête & un autre sur ses jambes , tandis qu'un troisième frappe jusqu'à ce que le patient ait reçu la dose de coups prescrite par le Juge.

BATON. De toute antiquité , le Bâton a été considéré comme un signe de domination & de propriété. Dans les commencemens de la Monarchie Française , quand on remettait aux mains de l'acquéreur le Bâton , ou la Verge , on lui transportait en même tems la jouissance absolue & le Domaine entier de la terre. Cette coutume avait lieu , même pour les Rois , qui portaient d'une main le Sceptre & de l'autre le Bâton , revêtu d'une lame d'or , & ensuite d'une main de Justice au commencement du quatorzième siècle.

Les Evêques & les Abbés terminaient leur Bâton Pastoral par un bec recourbé , ce qui forma ensuite

la Crosse, toujours regardée comme signe de puissance.

BATON. Les Loix en France punissent sévèrement les coups de Bâton. En 1653 Messieurs les Maréchaux de France firent un Règlement au sujet des satisfactions & réparations d'honneur. Il y est dit que quiconque en frappera un autre du Bâton, sera puni par un an de prison, qui pourra être modéré à six mois en payant trois mille livres, applicables à l'Hôpital le plus prochain; outre cela, l'agresseur doit demander pardon à genoux à l'offensé, &c. tout prêt à recevoir de lui un égal nombre de coups de Bâton; & il y a certains cas où ce dernier peut être contraint de les donner, quand même il aurait trop de générosité pour s'y résoudre lui-même.

Les anciennes Loix des Lombards établissaient différentes amendes pour un coup, deux, trois, quatre: aujourd'hui un coup en vaut mille.

BAVAROIS. (Loi des) Théodoric ou Thierry est l'Auteur de cette Loi. Ce Souverain d'Austrasie, étant à Châlons-sur-Marne, fit assembler les personnes de ses Etats les plus versées dans les Sciences des anciennes Loix, & par son ordre ils réformèrent & mirent par écrit la Loi des Francs, celle des Allemands & des Bavarois qui étaient tous soumis à sa puissance. Ce qui tenait aux mœurs des Payens, fut rendu plus conforme à la sainteté du Christianisme. Childebert & Clotaire revirent ces Loix, & le Roi d'Agobert les fit remettre dans un style plus pur.

Par cette Loi, un homme libre peut donner tous ses biens à l'Eglise,

& la donation est irrévocable, pourvu qu'elle soit signée par six témoins & qu'il la pose lui-même sur l'autel.

Un homme convaincu d'avoir volé quelque chose à l'Eglise, doit rendre neuf fois le prix du vol: s'il nie, il doit jurer avec des témoins, dont le nombre sera proportionné à la chose volée.

Si un esclave met le feu à une Eglise, on doit lui couper la main, lui crever les yeux, & son maître est tenu de faire les réparations. Si, au contraire, c'est une personne libre, qui a mis le feu, elle payera les dommages & soixante sols d'amende. Le meurtrier d'un Prêtre, d'un Diacre, d'un Moine, d'un Laïc, sont réglés aussi par des amendes proportionnées à la qualité du mort. On doit faire une tunique de plomb au meurtrier d'un Evêque & il est tenu d'en payer le pesant d'or: si ses biens ne suffisent pas, sa femme & ses enfans restent esclaves du Clergé.

Les serfs & les esclaves de l'Eglise, travailleront trois jours pour elle & trois jours pour eux, & payeront en outre une redevance pour les terres qu'ils cultivent.

Si un homme libre attèle ses bœufs un Dimanche, le bœuf de sa droite sera confisqué. Si un jour de Fête, il s'occupe à la campagne à quelque ouvrage que ce soit, il sera averti charitablement une ou deux fois; s'il récidive, il recevra cinquante coups, & si cela ne peut le corriger, il sera réduit à l'esclavage. Toute voiture d'eau ou de terre doit s'arrêter le Dimanche.

BAYADERE. Nom que l'on donne dans les Indes à certaines fem-

mes plus que galantes & qui sont entretenues aux dépens des Revenus des Pagodes, dans l'intérieur desquelles elles passent la plus grande partie de leur vie. On les envoie chercher lorsque l'on veut donner quelques fêtes particulières dans la maison, & elles divertissent la compagnie par des danses plus lascives que voluptueuses, où elles excellent. Au reste, on ne les trouve jamais cruelles, & leur emploi ordinaire dans les Temples est de jouer des instrumens devant les Idoles, & particulièrement lorsqu'on les conduit en procession dans la Ville. Au reste, les Bramines préviennent tous les besoins de ces femmes destinées aux plaisirs secrets des Indiens, & aux leurs sans doute.

BÉATIFICATION. C'est un acte par lequel le Pape déclare qu'une personne, dont la vie a été sainte & accompagnée de quelques miracles; jouit après sa mort de la Béatitude éternelle.

BEAU-SIRE-DIEU. Nom d'une cérémonie qui se pratique tous les Dimanches par les Dames Chanoinesses de Remiremont: l'une d'entre elles doit communier pour les besoins de l'Abbaye, & elle est obligée de porter une sorte de guimpe qu'on appelle Barquette.

BECTACHIS. Nom de quelques Religieux Mahométans, qui sont habillés de blanc & portent des Turbans de laine. On les entend continuellement crier en l'honneur de l'unité de Dieu, *Hû, qu'il vive*. Ils sont presque tous mariés & demeurent dans les Villes, cependant leur institut les oblige à voyager. Lorsqu'ils sont rencontrés par quelques

Musulmans, il lui doivent le *Gazel*, espèce de chanson sur l'amour divin, & l'*Elma* qui est l'invocation d'un des noms de Dieu. C'est Haji Bektak, leur Fondateur, qui donna le nom de Janissaires aux enfans des Chrétiens, dont Amurat I formait une nouvelle milice.

BEDIR. Ville du Royaume de Visapour dans les Indes. Il y a dans cette Ville une Pagode ou Temple, dans laquelle on voit la figure d'une femme, plus loin un homme & une femme, tous trois dans l'attitude la plus indécente; à certains jours les jeunes filles, précédées d'un Bramine, & ornées de fleurs jaunes & blanches, viennent chanter des hymnes devant ces immodestes idoles, & sont suivies de leurs mères & de leurs vieilles parentes, qui ne les perdent pas de vue. Elles forment aussi diverses danses, jouant avec de petits Bâtons, dont elles se servent comme de Castagnettes: ensuite elles se retirent dans des jardins où elles emploient le reste de la journée à chanter, à danser, & à se régaler. Les Etrangers peuvent assister à ces cérémonies, mais ils ne peuvent être admis à la table de ces jeunes filles, qui cependant leur permettent de prendre de tout ce qui est servi devant elles. Il est à présumer que ces Idoles, que les Voyageurs nous disent avoir vues, sont les Divinités protectrices des femmes.

BÉDOUINS. Peuple qui habite le désert qui est entre le Mont Sinai & la Mecque. Les Bédouins se disent descendus d'Ismaël: ils vivent sous des tentes & n'obéissent qu'à leurs Emirs ou Princes particuliers. Les Turcs leur payent une espèce de tri-

but particulier pour la sûreté des Caravanes. On trouve aussi des Bédouins dans la Syrie, la Palestine, l'Égypte & dans quelques contrées d'Asie & d'Afrique. Quoiqu'ils soient Mahometans, ils aiment les Chrétiens. On ne les voit jamais rire; ils sont graves & modestes, sociables & amis des Étrangers. La médisance est un vice inconnu parmi eux, & ils choisissent volontiers le premier venu pour Juge de leurs différens. Le meurtre d'un d'entr'eux peut seul rendre la haine irréconciliable entre les familles. Ce Peuple qui fait peu de cas de sa généalogie, pousse l'attention jusqu'au scrupule lorsqu'il s'agit de conserver celle de ses chevaux. Il y en a de trois espèces, les nobles, les méfailliés, les roturiers. Les femmes Bédouines sont belles, bien faites & très-blanches; les hommes sont secs, robustes & infatigables. Ils ne connaissent ni Médecins ni Apothicaires, & vivent longtems & sans maladies.

BEEL-PHEGOR. Fausse divinité que les Israélites adorèrent à l'imitation des Moabites & des Madianites. Saint Jérôme croit que Beelphegor est le Priape des Grecs & des Latins, & il y a lieu de penser que cette infâme idolâtrie était venue d'Égypte, où les Hébreux avaient vu les détestables cérémonies d'Osiris. Cependant le Pere Dom Augustin Calmet conjecture que ce peut être le même qu'Adonis.

BEELZEBUT. Ce nom signifie Dieu des mouches, ou Dieu de la mouche. Les Accaronites invoquaient cette fausse divinité contre les mouches.

BEELZEPHON. On dit que

c'était le nom d'une Idole, placée sur les Frontières de l'Égypte, du côté de la mer rouge, & dans laquelle les Magiciens de Pharaon avaient placé un Talisman d'airain, qui devait empêcher qu'aucun Israélite ne sortît du Royaume; quelques Auteurs ajoutent, avec très-peu de fondement sans doute, que cette Idole avait la figure d'un chien, & qu'elle aboyait aussi-tôt qu'un Juif se présentait pour passer. Il y avait de ces sortes de Talismans dans tous les endroits par où les ennemis pouvaient pénétrer dans l'Égypte. Beelzephon, signifie *Dieu caché* ou *Dieu du Nord*.

BEGLERBEG. C'est ainsi que les Turcs nomment les Gouverneurs Généraux d'une grande étendue de Pays. Leur autorité est presque despotique, & ils ont sous eux différens Gouverneurs particuliers. Le Beglerbeg de Romélie est le plus puissant de tous, & commande dans toutes les Provinces Européennes soumises au Grand Seigneur.

BEGGHARDS ou **BEGGUARDS.** Hérétiques du treizième siècle, qui eurent pour Chef un nommé Dulein ou Doucin. Ces visionnaires prétendaient que l'homme pendant sa vie pouvait parvenir à un tel degré de perfection, qu'il en devenait impeccable, & hors d'état d'avancer davantage dans la grace: ils en donnaient pour raison, que si quelqu'un croissait toujours dans la grace, il deviendrait plus parfait que Jésus-Christ. Arrivé, ajoutaient-ils, à ce sublime degré de perfection, on ne doit plus ni prier ni jeûner, & l'on peut, sans crainte de pécher, accorder à ses sens tout ce qu'ils

exigent, parce qu'alors la sensualité est entièrement soumise à la raison ; que là où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté, & que par conséquent ceux qui sont parvenus à ce degré de perfection, sont au-dessus de l'autorité des hommes & dispensés de l'observation des Commandemens de l'Eglise : qu'on peut obtenir en cette vie la Béatitude finale, comme on l'obtiendra dans l'autre ; que toute créature intellectuelle est heureuse en soi, & que l'ame n'a pas besoin de la lumière de gloire pour l'élever à la vision & à la jouissance de Dieu : que c'est être imparfait que de s'exercer à la pratique des vertus ; & qu'enfin le parfait ne doit pas descendre de sa contemplation, pour marquer aucun respect au corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, ou la Passion du Sauveur. Le Pape Clément V fit condamner les erreurs des Begghards dans le Concile de Vienne, tenu en 1311.

BEHEMOTH. Les Rabbins disent que c'est un Bœuf d'une grandeur extraordinaire, que Dieu a créé le sixième jour : ils ajoutent que ce monstrueux animal paît sur mille montagnes pendant le jour, que l'herbe de ces mille montagnes repousse pendant la nuit & que les eaux du Jourdain lui servent pour boire. C'est ce Behemoth, dont il est parlé dans Job, qui est destiné à faire un grand Banquet aux justes à la fin du monde. Les Juifs les plus sensés prennent ce passage pour une allégorie qui désigne seulement la joye des justes, mais on ne réussirait pas à en faire convenir les cinq sixièmes de la Nation.

BEL. Idole révérée à Babylone. Chaque jour on présentait à cette

fausse Divinité quarante brebis, six amphores de vin, & une prodigieuse quantité de vivres, & le Roi des Babyloniens ne manquait jamais tous les matins d'aller lui adresser ses prières ; Daniel était le favori du Monarque ; mais il ne suivait point ce Prince au Temple, & priait en particulier le vrai Dieu. Le Roi s'en aperçut & lui dit : « Daniel, pour-
» quoi n'adores-tu pas Bel ? Je n'a-
» dore point, répondit Daniel, les
» Idoles qui sont les ouvrages des
» hommes, mais le Dieu vivant qui
» a créé le ciel & la terre, & dont
» le pouvoir s'étend sur tout ce qui
» respire. Quoi ? dit le Roi,
» penses-tu que Bel ne soit pas un
» Dieu vivant ? Ne vois-tu pas com-
» bien il boit & il mange tous les
» jours ? . . . Ne vous y trompez pas,
» ô Roi ! repartit Daniel, en sou-
» riant : Bel est de terre en dedans,
» & d'airain en dehors, & jamais
» il ne mange ». Le Roi à ce dis-
cours entra dans une furieuse colère, il fit appeler les Prêtres de Bel, & leur dit : « Si vous ne me déclarez
» pas quel est celui qui mange cette
» prodigieuse quantité de vivres que
» l'on offre tous les jours à Bel,
» vous mourrez tous ; mais si vous
» me faites voir que c'est Bel lui-
» même qui mange tout ce qu'on
» lui donne, Daniel perdra la vie
» en punition de son blasphème. . .
» Qu'il soit fait selon votre parole,
» répondit Daniel ». Ces Prêtres de
Bel étaient au nombre de soixante
& dix, sans compter leurs femmes
& leurs enfans ; ils conduisirent le
Roi & Daniel au Temple, & leur
dirent : « Voilà que nous nous en
» allons : placez vous-même les
» viandes & le vin : fermez la porte

» & qu'elle soit scellée de l'anneau » Royat : demain lorsque vous re- » viendrez , si vous ne trouvez pas » que Bel ait tout mangé , vous » pouvez nous faire mourir ». Ces imposteurs ne parlaient avec tant de hardiesse que parce qu'ils avaient pratiqué sous l'Autel une ouverture par laquelle ils entraient dans le Temple & venaient en secret manger toutes les viandes que l'on offrait à leur faux Dieu : mais Daniel qui avait connaissance de leur fourberie , après que l'on eût placé les vivres sur l'autel , se fit apporter de la cendre , & en sortant avec le Roi , en répandit sur le pavé du Temple. Dès le lever du Soleil , le Roi & Daniel se rendirent le lendemain à la porte du Temple. « Le cachet est-il entier , dit le Roi à Daniel ? Oui » Prince , répondit-il ». On ouvre la porte , le Roi entre , mais il n'aperçoit plus de vivres sur la table , & s'écrie : « O Bel ! vous êtes grand » & il n'y a point en vous d'artifice » ni de fourberie ». Daniel ne put s'empêcher de rire à cette acclamation , il empêcha le Roi d'avancer , & lui dit : « Remarquez sur le pavé » du Temple ces traces de pieds qui » y sont imprimées. De qui sont-elles ? Je vois , dit le Roi , des » vestiges d'hommes , de femmes & » d'enfans ». Il n'en dit pas plus , & connaissant l'affreuse fourberie des Prêtres , il les fit venir devant lui ; & après les avoir forcés de lui découvrir les routes secrètes par où ils entraient dans le Temple pour en dérober les viandes , il les fit mourir , & permit à Daniel de briser la statue du faux Dieu & de détruire son Temple.

BELATUCADRUS. Nom d'une fausse Divinité adorée autrefois en Angleterre : on conjecture avec quelque vraisemblance que Belatucadrus est le même que Belenus & Abellion , nom que les Payens donnaient au Soleil.

BELBUCH & ZEOMBUCH. Ce sont les noms de deux Divinités des Vandales , que ces Peuples regardaient comme leur bon & leur mauvais génie. On leur rendait les honneurs divins.

BELENUS. Nom sous lequel les Gaulois adoraient le Soleil ou Apollon , qu'ils appelaient aussi Mithra. Belenus est un mot Celtique , qui signifie *Jaune-Blond*. Ce doit être le même que le Baal de l'Écriture , & le Belus des Assyriens.

BELIAL. Nom d'une Idole des Sidoniens. Saint Paul donne ce nom au Démon , & Saint Jérôme dit que par les enfans de Belial on doit entendre les enfans du Démon , c'est-à-dire les méchans.

BELILUCIUS. Les anciens Bourguignons adoraient , sous ce nom , Jupiter jeune & sans barbe , & ils lui avaient dressé des Autels assez proche de l'endroit où est aujourd'hui bâtie l'Abbaye de Flavigny.

BELINUNCIA. Herbe que les Gaulois cueillaient avec de grandes cérémonies , & du suc de laquelle ils se servaient pour empoisonner leurs flèches : ils lui attribuaient la vertu singulière de faire tomber de la pluie dans les tems de sécheresse. Lorsqu'il fallait cueillir la Belinuncia , toutes les femmes s'assemblaient dans une plaine , & faisaient choix d'une jeune fille encore vierge ,

B E

pour présider à la fête. Cette pucelle se dépouillait exactement de tous ses habits, & marchait à la tête de toutes ces femmes, en cherchant le Belinuncia. Sitôt qu'elle avait trouvé l'herbe précieuse, elle la déracinait avec le bout du petit doigt de la main droite; ses compagnes coupaient quelques branches d'arbres, & l'on se rendait processionnellement au bord de la rivière. Là la jeune fille plongeait l'herbe sacrée dans l'eau, tandis que les autres y trempaient leurs rameaux & qu'elles les secouaient sur son corps: cette cérémonie achevée, chacun se retirait dans sa maison, mais l'héroïne de la fête, & l'on ne savait pas trop par quelle superstition, ne pouvait y retourner qu'à reculons.

BELIZANA. C'est sous ce nom que les Gaulois adoraient Minerve, qu'ils reconnaissaient pour l'inventrice des Arts. Ils la représentaient sans lance & sans guide, revêtue d'une tunique sans manche, les pieds croisés & la tête appuyée sur sa main droite, dans l'attitude d'une femme qui médite.

BÉLOMANTIE. Manière de deviner avec des flèches. Cette espèce de divination était en usage chez les Orientaux. Lorsqu'il falloit commencer une expédition militaire, on mettait, dit-on, dans un carquois, onze flèches sur chacune desquelles on avait écrit un mot relatif pour ou contre son entreprise; on brouillait ensuite ces flèches, & la première que l'on tirait ensuite décidait quel parti l'on devait prendre.

Les Arabes exerçaient aussi la Belomancie qu'ils appellaient *Alaxalam*, mais ils n'y employaient que trois flèches. Sur l'une ils écrivaient :

B E

117

le Seigneur m'a commandé, sur l'autre, *le Seigneur m'a empêché*, & rien sur la troisième. Si cette dernière sortait la première du carquois, ils la rejettaient dedans, jusqu'à ce qu'ils eussent tiré une des deux autres qui leur servait d'oracle.

BELLONE. Déesse de la Guerre. On la représentait avec un casque, une cuirasse, les cheveux épars & en désordre, une pique à la main & un flambeau, ou une espèce de foyet ensanglanté. Ses temples étaient presque toujours hors des villes, parce qu'on la regardait comme une Divinité turbulente. C'était dans celui qu'on lui avoit élevé à une des portes de Rome, que le Sénat donnait audience aux Ambassadeurs qu'il ne jugeait pas à propos de recevoir dans la Ville. Il y avait dans ce Temple une colonne sur laquelle on plaçait une pique, lorsqu'on devait déclarer la guerre à quelque ennemi, ou, selon quelques Auteurs, par-dessus laquelle les Consuls ou les Féciaux lançaient un javelot, comme s'ils l'eussent jetté dans le pays ennemi, pour lui déclarer la guerre. Cette Déesse des Combats avait des Prêtres appelés Bellonaires, qui, lorsqu'ils étaient admis au sacerdoce, se faisaient des incisions aux cuisses & aux bras, & recevant dans leurs mains le sang qui coulait de ces blessures, ils en faisaient hommage à Bellone. Ces fanatiques ne manquaient jamais de prédire, lorsque les Romains se mettaient en campagne, la destruction des Villes, le ravage des terres & la défaite totale des ennemis.

BELUS. Principale Divinité des Babyloniens, & sans doute le plus

ancien Dieu auquel les hommes ayent dressé des autels. Les Prêtres de Bélus avaient persuadé au Peuple de Babylone, que le Dieu honnoraient de sa présence toute Vierge Babylonienne, qui se rendait dans un lit magnifique qu'on avait dressé dans le lieu le plus élevé du Temple ; & toutes les nuits Bélus avait une compagnie nouvelle. D'abord ce fut le Soleil ou la Nature que les Assyriens adorèrent sous le nom de Bélus, & comme ces Idolâtres désirèrent leur premier Roi nommé Bélus, on confondit dans la suite le Dieu & le Roi, & l'on n'en fit qu'une même Divinité.

BENDIS. C'est sous ce nom que les Peuples de la Thrace adoraient Diane, la Terre ou la Lune, car à cet égard les avis sont partagés. Quelques Marchands apportèrent à Athènes le culte de cette Déesse, & l'on institua en son honneur des fêtes, qui avaient quelque ressemblance avec les Bacchanales.

BÉNÉFICE. Office Ecclésiastique auquel est joint un certain revenu qui n'en peut être séparé. On divise les Bénéfices en Bénéfices Sacerdotaux, Bénéfices à charge d'ames, & Bénéfices simples. Les Bénéfices Sacerdotaux sont ceux qu'on ne peut posséder sans être Prêtre ou en âge de l'être. Les Bénéfices à charge d'ames sont ceux qui donnent une Jurisdiction sur quelque portion du Peuple, dont l'instruction est confiée aux soins du pourvu, tels sont les Evêchés & les Cures. Les Bénéfices simples sont ceux qui n'ont ni charge d'ame, ni obligation d'aller au Chœur, & qui par conséquent n'exigent point de résidence ;

telles sont les Abbayes ou Prieurés en commende & les Chapelles chargées de quelques Messes, qu'on peut faire célébrer par d'autres. Le Rituel d'Allet s'exprime ainsi au sujet des Bénéfices.

» Ce n'a été qu'avec le relâche-
 » ment de l'Eglise, dans les derniers
 » tems, qu'on a commencé à parler
 » des Bénéfices. On n'en connaissait
 » auparavant ni le nom ni la chose.
 » Tout le bien de l'Eglise était com-
 » mun, & l'Evêque en disposait,
 » comme un pere de famille, pour
 » entretenir les Ecclésiastiques, les
 » Eglises & les Pauvres.... On a
 » commencé à approprier le mot de
 » Bénéfice aux terres que les Princes
 » donnaient à ceux qui les avaient
 » bien servis dans la guerre, ce qui
 » n'a été en usage dans cette significa-
 » tion particulière que sous les régnes
 » des Goths & des Lombards en
 » Italie, sous lesquels ont été intro-
 » duits les Fiefs qui étaient appelés
 » particulièrement Bénéfices, d'un
 » mot qui leur fut affecté ; mais le
 » mot Bénéfice était général, & si-
 » gnifiait toutes sortes de gratifica-
 » tions, selon l'usage ancien de la
 » langue Latine. A l'imitation de la
 » nouvelle manière dont on a pris
 » ce mot, à l'égard des Fiefs, on
 » a commencé à s'en servir dans
 » l'Eglise, lorsqu'on a commencé à
 » partager les fonds & les terres de
 » l'Eglise, & les laisser à la dispo-
 » sition des particuliers, en les ôtant
 » de celles de l'Evêque.... Ainsi le
 » Bénéfice est un droit de jouir d'une
 » partie du bien de l'Eglise, spécia-
 » lement assignée & déterminée ;
 » en sorte que les autres Ecclésiasti-
 » ques n'ayent aucun droit d'en jouir,
 &c

» & que celui qui en jouit n'ait au-
 » cun droit sur les autres parties du
 » bien de l'Eglise.... On a voulu
 » que ce ne fût pas seulement un
 » droit de jouir du revenu de l'Eglise,
 » mais un droit fixe & permanent,
 » en sorte qu'il passe à un autre après
 » la mort de celui qui l'a possédé,
 » ce qui n'était pas autrefois.

Il y a des irrégularités qui empê-
 chent de posséder des Bénéfices,
 tels sont la bâtardise, la bigamie, la
 mutilation, le crime public pour le-
 quel on peut être repris de Justice,
 & le crime ecclésiastique; comme
 l'hérésie, la simonie, la confidence,
 &c. tous cas qui emportent la pri-
 vation du Bénéfice. On dispute en-
 core sur la légitimité ou l'illégitimi-
 té de la pluralité des Bénéfices. Quel-
 ques-uns la rejettent, d'autres Ca-
 suistes la croient permise; & l'Eglise
 la tolère. Saint Thomas & Saint
 Bernard nous éclaireront sur cette
 matière.

« Il y a, dit Saint Thomas, des
 » actions humaines de diverses for-
 » tes. Les unes ont une difformité &
 » une malice inséparables, comme la
 » fornication, l'adultère & autres
 » semblables. La pluralité des Pré-
 » bendes n'est pas de ce nombre: au-
 » trement cela ne pourrait jamais ré-
 » cevoir de dispense: ce que nul ne
 » dit. Il y en a d'autres indifférentes
 » au bien & au mal, comme lever
 » une paille. Il y en a qui voudraient
 » mettre de ce nombre d'avoir plu-
 » sieurs Prébendes, ce qui est faux
 » & ne se peut soutenir; n'étant
 » qu'une imagination sans fonde-
 » ment; car il y plusieurs désordres
 » renfermés dans cette pluralité,
 » comme, 1^o. Qu'une même per-

» sonne ne peut pas servir en deux
 » Eglises. 2^o. Que le culte de Dieu
 » en est diminué. 3^o. Que l'on frau-
 » de l'intention des Fondateurs. 4^o.
 » Qu'il y a une inégalité vicieuse dans
 » la distribution des biens de l'Eglise,
 » & beaucoup d'autres, qu'on peut
 » aisément trouver; ainsi cette plu-
 » ralité ne peut être mise entre les
 » choses indifférentes, & beaucoup
 » moins entre celles qui sont bon-
 » nes d'elles-mêmes, comme de
 » donner l'aumône. Mais il y a une
 » troisième sorte d'actions, qui,
 » étant considérées absolument, en-
 » ferment quelque difformité & quel-
 » que dérèglement qui n'est pas néan-
 » moins tel qu'elles ne puissent de-
 » venir bonnes, lorsqu'il survient
 » quelques circonstances particulié-
 » res qui en ôtent la difformité; &
 » c'est ainsi que ce n'est pas un pé-
 » ché de faire mourir un homme,
 » lorsque c'est un criminel que l'on
 » fait mourir pour rendre justice. On
 » doit mettre au nombre de ces for-
 » tes d'actions d'avoir plusieurs Pré-
 » bendes; car, quoique cela en-
 » ferme en soi divers dérèglements,
 » il peut néanmoins survenir des cir-
 » constances qui rendront cette ac-
 » tion tellement honnête que ces dé-
 » réglemens n'y paraîtront plus,
 » comme si une personne était néces-
 » saire à plusieurs Eglises, & qu'elle
 » pût servir davantage à une Eglise,
 » étant absente, qu'un autre présent,
 » & autres choses semblables; &
 » alors ces conditions survenant avec
 » une bonne intention, ce ne serait
 » un péché d'avoir plusieurs Prébén-
 » des, même sans dispense, parce
 » que la dispense ne regarde pas le
 » Droit naturel; mais le droit po-

» sicut. Que si l'intention d'un homme
 » qui a plusieurs Bénéfices, est d'être
 » le plus riche, & de faire plus
 » grande chère, ou de parvenir plus
 » facilement à l'Episcopat, étant
 » Chanoine en plusieurs Eglises (ce
 » qui arrivait du temps de Saint
 » Thomas, parce qu'alors on élisait
 » les Evêques :) les dérèglemens
 » qui se trouvent dans la pluralité,
 » ne seraient pas ôtés par-là, mais
 » plutôt augmentés, parce que ce
 » serait même une chose illicite d'a-
 » voir un seul Bénéfice avec cette
 » intention, quoiqu'en soi, il n'y ait
 » nul dérèglement à n'avoir qu'un
 » Bénéfice ».

Saint Bernard, dans une lettre
 qu'il écrit à Foulques, Archidiacre
 de Langres, s'exprime ainsi tou-
 chant l'emploi des revenus d'un Béné-
 fice.

« Vous vous levez la nuit, dit-il,
 » pour assister à Matines, vous ne
 » manquez point aux Messes, ni à
 » toutes les heures de l'Office, &
 » en cela vous faites votre devoir ;
 » & vous n'avez pas une Prébende,
 » sans y rendre du service : aussi il
 » est juste & raisonnable que celui
 » qui sert l'Autel, vive de l'Autel.
 » Mais les revenus de votre Bénéfi-
 » ce ne doivent pas servir à entre-
 » tenir le luxe & la vanité. Il faut
 » que vous sçachiez que tout ce que
 » vous retenez, en ayant pris seule-
 » ment ce qui vous est nécessaire pour
 » votre vêtement & pour votre nour-
 » riture, ne vous appartient pas.
 » Que si vous le faites, vous ne com-
 » mettez pas seulement un larcin,
 » mais un sacrilège ».

Nous appellons Bénéfices Consis-
 toriaux les Evêchés, les Abbayes,

& autres Dignités Ecclésiastiques,
 pour lesquels le Pape donne des pro-
 visions, après une délibération faite
 dans le Consistoire des Cardinaux.
 C'est ainsi que l'on appelle les Béné-
 fices dont le Roi a la nomination,
 suivant le Concordat fait entre le
 Pape Léon X & le Roi François I.
 Il est vrai que ce Concordat n'a fait
 que remettre en vigueur le droit de
 nos Rois, depuis le commencement
 de la Monarchie. On prouve que
 les Rois de la première Race nom-
 maient aux Evêchés, ainsi que ceux
 de la seconde. Pepin obtint le con-
 sentement du Pape pour nommer
 aux grandes Dignités Ecclésiastiques
 les sujets de son Royaume, qu'il en
 jugerait les plus dignes. Ce ne fut
 que vers le douzième siècle que les
 Papes nommèrent à plusieurs de ces
 Bénéfices, & qu'au commencement
 du treizième, sous Philippe Auguste,
 que l'Election des Evêques eut lieu ;
 élection qui devait être autorisée
 par le consentement du Roi, sans
 lequel l'Evêque élu ne pouvait être
 consacré : ainsi le Concordat n'a fait
 que rendre au Roi un Droit qui ap-
 partenait à sa Couronne.

BÉNÉDICTION DES CHAMPS.
 (Fête de la) Dans la Province de
 Visapour, vers le temps des Semail-
 les, les Bramines font la cérémonie
 de bénir les Champs. On ébranche
 entièrement un gros arbre jusqu'au
 sommet, & on le charge ensuite sur
 les épaules avec beaucoup de cris :
 les Bramines marchent à la tête de
 la procession en chantant quelques
 versets en l'honneur des Idoles. Lors-
 qu'ils arrivent à la porte de leur
 Pagode, ils posent une extrémité de
 l'arbre à terre devant la principale

entrée, & accompagnent cette cérémonie du *Salam*, c'est-à-dire, de différentes salutations religieuses. L'arbre est relevé & rebaisé jusqu'à trois fois, & à chaque fois, on fait processionnellement le tour de la Pagode. Le grand Bramine fait alors un creux dans la terre qu'il arrose avec de l'eau du Gange, s'il en a, ou à son défaut, avec une certaine eau bénite dans laquelle il entre de la fiente de vache. Cet arbre est orné de banderolles & de pavillons; on en couvre le tronc de paille, & on y met le feu, dont la flamme plus ou moins rapide, donne les moyens au grand Bramine de prédire l'abondance ou la stérilité de l'année. On se persuade bien que, ces solennités ne sont pas établies sans l'obligation d'apporter aux Idoles & à leurs Prêtres des offrandes proportionnées à l'importance des prières qu'on leur fait.

BÉNÉDICTION DE L'EAU. Dans tous les endroits de la Mingrelie, le jour de l'Epiphanie un Papas précédé d'un trompette, suivi de celui qui porte la bannière, d'un autre qui porte de l'huile dans unealebasse sur laquelle il y a cinq bougies en croix, & enfin d'un autre qui porte du feu & de l'encens, se rend à la plus prochaine fontaine, lit au bord de l'eau quelques prières, brûle quelques grains d'encens, répand de l'huile sur l'eau, & allume les cinq bougies de laalebasse qu'il laisse flotter. Ensuite il met une croix dans l'eau, y trempe un goupillon & fait une aspersion sur les Assistans, qui font une ample provision de cette eau bénite.

BENINIENS. (les) Ces peuples

d'Afrique; sur le Golfe de Guinée, n'adressent aucuns vœux à Dieu, parce qu'ils le croient infiniment bon; mais ils font des offrandes continuelles au Diable, dont ils redoutent la colère. Ils ont quelques Idoles qu'ils implorent dans leurs besoins. Le Roi de Bénin peut armer cent mille hommes: invisible pour ses sujets pendant toute l'année, le seul jour qu'il daigne se laisser voir, est marqué par l'horrible massacre d'une quinzaine d'esclaves. Le noble privilège des Grands de la Cour de ce Prince, est de le suivre au tombeau, quand il meurt. Plusieurs esclaves sont aussi enterrés avec lui, & l'on ne manque pas de placer dans sa fosse ses riches habits, & tous les meubles dont il peut avoir besoin pour son voyage de l'autre monde. Dans ce pays, tous les sujets sont esclaves, & on les reconnaît à une incision qu'ils ont sur le corps; ils ne doivent porter d'habits, que ceux qu'ils tiennent de la bienveillance du Monarque noir; les filles ne se couvrent le corps, que lorsqu'elles sont mariées, & c'est leur époux qui doit leur fournir ce premier habit. Les Européens peuvent acheter à Bénin, des esclaves femelles; mais ce peuple s'est fait une loi de ne point vendre les hommes.

BÉRENGARIENS. Hérétiques qui adoptèrent les Erreurs de Bérenger, Archidiacre d'Angers, qui vivait dans le onzième siècle. Bérenger niait la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, & regardait comme nul le Baptême des enfans. Il soutint qu'on pouvait user indifféremment de toutes les femmes. Trois fois, il fut condamné par les

Conciles, & autant de fois, il abjura ses erreurs. On croit cependant qu'il mourut dans le sein de l'Eglise, & c'est en conséquence de cette idée, que le jour de Pâques de chaque année, on va jeter de l'eau bénite sur sa tombe, & qu'après le chant du *De profundis*, l'Officiant prononce à haute voix : « priez Dieu pour l'âme de Bérenger ». Cette cérémonie se fait dans l'Eglise de S. Martin de Tours.

Tels sont les impies sentimens des Bérengariens, sur le Sacrement de l'Eucharistie, & telles sont, en même-temps leurs variations sur cet adorable Mystère.

« Tous s'accordent à dire, que
 » le pain & le vin ne sont pas chan-
 » gés essentiellement, mais ils diffé-
 » rent, en ce que les uns disent qu'il
 » n'y a rien, absolument, du corps
 » & du sang de Notre-Seigneur dans
 » le Sacrement, & que ce n'est
 » qu'une ombre, & qu'une figure.
 » D'autres, cédant aux raisons de
 » l'Eglise, sans quitter leurs erreurs,
 » disent que le corps & le sang de
 » Jésus-Christ sont en effet contenus
 » dans le Sacrement, mais cachés
 » par une espèce d'impanation, afin
 » que nous les puissions prendre : &
 » ils disent que c'est l'opinion la plus
 » subtile de Bérenger même. D'au-
 » tres croient que le pain & le vin
 » sont changés en partie ; quelques-
 » uns soutiennent que ces élémens
 » sont changés entièrement, mais
 » que quand ceux qui se présentent
 » pour les recevoir, en sont indignes,
 » alors la chair & le sang de Jésus-
 » Christ reprennent la nature du pain
 » & du vin ». (Guimond).

Les Bérengariens ont été les pré-

curseurs de Luther & de Calvin ; mais à peine en restait-il quelques-uns, lorsque ces Hérétiques parurent.

BERGAMASQUES. (Bergers) C'est dans les rudes montagnes du Rheinwald, au pays des Grisons, que les Bergers Bergamasques conduisent d'Italie, à la fin des grandes chaleurs de l'été, une quantité prodigieuse de brebis. Ces pasteurs mènent la vie la plus dure & la plus grossière. Leur nourriture ordinaire est de la farine de mil, cuite à l'eau sans sel & sans beurre. Leurs cabanes sont quelques rochers unis, couverts d'un toit transparent : leur matelas est du vieux foin, leur oreiller, un morceau de bois, & leur couverture, une mauvaise housse de cheval. Ces malheureux vivent contents, chantent toujours, & ne connaissent que les besoins extrêmes. Dans les somptueux palais qui ornent nos Villes policées, on ne distingue pas ces malheureux des bêtes féroces qui les entourent : cependant la candeur est dans le cœur de ces Berges, à qui l'on refuse presque la qualité d'hommes, & le crime réside dans les Cités.

BERGINE. On ne connaît cette fausse Divinité, que par un ancien monument qui subsiste encore, & sur lequel on la voit habillée à la romaine. Ce qu'on sait de plus particulier à son sujet, c'est qu'elle était adorée en Italie, & sur-tout dans la ville de Bresse, où elle avait un temple & une Prêtresse.

BERSANIENS. Hérétiques du sixième siècle, qui faisaient consister leurs sacrifices, à prendre de la fleur de farine au bout du doigt, & à la porter à la bouche.

BESTIAIRES. Il y en avait de deux sortes chez les Romains, ceux qui combattaient contre les bêtes féroces pour de l'argent, & ceux que la Justice condamnait à ce genre de supplice, ou des ennemis faits prisonniers. Les coupables, ou les esclaves, ne sortaient jamais vainqueurs de leurs combats, le courage ne leur servait de rien; & si, par hazard ils terrassaient un animal furieux, on en lâchait un autre sous lequel ils succombaient nécessairement. A l'égard des Bestiaires qui affrontaient la mort pour gagner leur vie, il arrivait souvent que, malgré leur adresse, ils étaient cruellement déchirés par les lions & par les tygres. Cette sorte de combat plaisait à Auguste, qui en recommandait l'exercice à la jeune Noblesse. Néron s'y exposa, ainsi que l'Empereur Commode. Dans le tems des persécutions, les Chrétiens, exposés aux bêtes féroces, furent des Bestiaires.

BÊTES. Si nous en croyons le Pere Tachard, fameux Missionnaire, les Siamois pensent que leur Dieu Sommona-Kodon, pendant qu'il vivait parmi les hommes, avait (en vertu de ses mérites,) accordé la parole aux bêtes, & qu'en conséquence, elles ont la liberté de faire le bien & le mal, & qu'elles seront punies ou récompensées suivant le parti qu'elles auront pris. Tous les voyageurs ne demeurent pas d'accord de la vérité de cette accusation; il faut que l'idée ne soit pas générale.

BÊTES. Tirons du fameux Voyageur Bernier, quelques éclaircissements au sujet de ces livres si révévés par les Indiens.

Dieu, que ces Idolâtres nomment *Achar*, c'est-à-dire, immobile ou inamuable, leur a donné quatre livres qu'ils appellent *Beths*, nom qui signifie sciences, parce que toutes les sciences sont comprises dans ces livres. Le premier se nomme *Atherbade*, le second *Zagerbeb*: le troisième *Zerbeb*, & le quatrième *Samabeb*. Suivant ces livres, les Indiens doivent être partagés en quatre tribus: sçavoir, les *Bramines*, les gens de Guerre, les Marchands & les Laboureurs. Les *Beths* établissent la doctrine de la *Métempsychose*, & leur défendent de manger ou de tuer aucun animal, excepté la seconde tribu qui peut se nourrir de la chair de vache, & de Paon. Les Sectateurs rigides des *Beths* doivent faire la prière trois fois par jour, le matin, à midi & le soir, en se tournant vers l'Orient: ils font aussi dans l'obligation de se laver trois fois tout le corps, ou du moins une fois avant le manger; & s'il est possible, dans une eau courante. Suivant les *Beths*, Dieu ayant résolu de créer le monde, dédaigna de s'employer à cet ouvrage, & créa trois êtres très parfaits, qu'il chargea de cette opération. L'un, appelé *Brahma*, créa le monde; le second, nommé *Beschen*, fut chargé de le conserver, & le troisième, portant le nom de *Mehahden*, doit le détruire. Malgré la différence des noms, le lecteur reconnoîtra beaucoup de ressemblance dans cet article, avec quantité d'autres répandus dans ce Dictionnaire. Les relations de nos voyageurs sont bien éloignées d'être uniformes. Chacun d'eux a vu différemment, & n'a pas pris assez de

précaution pour écarter toutes les fables populaires, qui environnent les dogmes de la religion des Indiens, & pour ne s'attacher qu'aux faux principes; reconnus de tous, sur quoi elle porte.

Au reste, Bernier que nous suivons toujours dans cet article, nous rend compte d'une conversation intéressante, qu'il eut avec un Pendet, Bramine ou Prêtre indien. « Nous » avons, lui dit ce Savant, dans nos » Pagodes ou Temples, quantité de » Statues diverses, comme sont celles » de Brahma, Mchaden, Genich & » Govani, qui sont des principales, » & beaucoup d'autres moins par- » faites; auxquelles nous rendons » de grands honneurs, nous prosternant devant elles, & leur présentant » des fleurs, du riz, des huiles parfumées, du safran, & d'autres » offrandes, avec un grand nombre » de cérémonies: cependant nous ne » croyons point que ces statues soient » ou Brahma lui-même, ou les autres; mais seulement leurs images » & leurs représentations, & nous » ne leur rendons ces honneurs, que » par rapport à ce qu'elles représentent. Elles sont dans nos Temples, » parce qu'il est nécessaire à ceux qui » font la prière, d'avoir quelque chose devant les yeux, qui arrête l'esprit. Quand nous prions, ce » n'est pas la statue que nous prions, » mais celui qui est représenté par la statue. Au reste, nous reconnaissons que c'est Dieu qui est le » maître absolu, & le seul tout-puissant. »

BÉTYLES. Pierres que les Anciens croyaient descendues du ciel, dont ils faisaient leurs idoles, qu'ils

faisaient être animées, & auxquelles ils attribuaient la vertu de rendre des oracles. Avec les Bétyles on pouvait prendre des Villes, & remporter des victoires sur mer; & l'on se persuadait bien que les Généraux avaient un grand soin d'en porter avec eux; tout ce qui nous embarrasse, c'est de savoir, de deux Généraux munis de Bétyles, lequel devait être le vainqueur. On se croit autorisé à supposer que les Bétyles doivent leur origine à cette pierre mystérieuse de Jacob, sur laquelle reposant la nuit, ce Patriarche eut une vision, & qu'il oignit d'huile. Les Bétyles étaient de figure ronde, & d'une médiocre grosseur, avec des cannelures sur leur surface.

BEY ou BEG. En Turquie, c'est le titre que l'on donne à un Gouverneur d'une Province ou d'une Ville; c'est aussi le titre particulier que prennent ceux qui commandent dans quelque partie de la Province, & qui ont sous leurs ordres un certain nombre de Spahis. Pour lors le Gouverneur général de la Province, est appelé Beglerbeg. (*Voyez BEGLERBEG.*) Le Souverain de Tunis porte le titre de Bey.

BEZA. Fausse Divinité adorée à Abyde, dans la Thébaïde. On interrogeait l'Oracle de Beza par le moyen de billets cachetés, que l'on déposait le soir sur son autel, & le lendemain la réponse à sa demande se trouvait écrite dans le billet, sans que le cachet parut endommagé. Les Prêtres de l'Idole possédaient, sans doute, des secrets qui ne sont pas ignorés de nos jours.

BHAVAM. Fausse Divinité adorée dans l'Inde. Le nom de Bhavam,

au rapport du Pere Kircher , signifie la puissance à laquelle les Indiens donnent le Puissant pour époux. Sous cette manière mystérieuse de s'exprimer , ces Idolâtres pourraient bien défigurer la cause & ses effets.

BIBÉSIE. Nom d'une prétendue Divinité des anciens Payens , qui présidait à quelque partie des festins : on croit qu'elle avait particulièrement l'inspection des vases où l'on mettait les vins & les liqueurs.

BIBLE. Les Juifs , établis au Caire , conservent , dans une de leurs Synagogues , deux anciens manuscrits des Loix , & un de la Bible. Ils prétendent que ce dernier a été écrit de la main d'Esdras , qui , n'ayant osé , par respect , y placer le nom de Dieu , trouva , le lendemain , toutes les lacunes remplies ; ce saint Nom y ayant été tracé par une main invisible. Ce manuscrit est placé dans une niche couverte d'un riche rideau , devant laquelle brûlent , continuellement , quantité de lampes ; & ce serait un crime aussi grand de toucher à cette niche , que c'en était un , jadis , de porter la main à l'Arche d'Alliance.

BIBLISTES. Nom que l'on donne aux Hérétiques qui , n'admettant que le texte de la Bible , sans aucune interprétation , rejettent absolument , l'autorité de la tradition , & celle de l'Eglise ; & qui ne reconnaissent aucun Juge infaillible des points de controverse.

BICARS. Nom de quelques Pénitens indiens , qui mettaient toute leur dévotion à passer leur vie exactement nus. Ils ne coupaient jamais , ni leurs cheveux , ni leurs ongles , & contens d'une écuelle de bois , pour tout meuble ; lorsque la faim les

pressait , ils s'arrêtaient à une porte , & l'on ne refusait point de la leur remplir de riz cuit. Vers le neuvième siècle , on trouvait beaucoup de ces impudens dévots dans les Indes ; le nombre en est considérablement diminué aujourd'hui.

BICHE. Symbole de Junon conservatrice. Les anciens disent que des cinq Biches aux pieds d'airain & aux cornes d'or , qui se trouvaient dans les forêts de la Thessalie , Diane en prit quatre pour atteler son char ; mais ils prétendent que Junon sauva la cinquième , qui se refugia sur le Mont Moenale. Hercule ayant reçu d'Euristée l'ordre de lui amener cette biche , consacrée à Diane , n'osant ni la tuer ni la blesser , prit le parti de la poursuivre , & l'ayant attrapée , il la chargea sur ses épaules , quoiqu'elle fût de la grosseur des plus grands taureaux , & il la porta à Mycènes. Quelles extravagances n'a-t-on pas fait croire aux hommes. (*Voyez HERCULE.*)

BIDENTALES. Lorsque la foudre était tombée dans quelque endroit , il y avait , chez les Romains , des Prêtres institués pour faire les expiations prescrites à cet égard. D'abord on entourait le lieu d'une muraille ou d'une palissade ; on dressait un autel , sur lequel on immolait une brebis de deux ans , appelée en latin *bidens* ; & c'est de ce mot que le lieu frappé par la foudre , se nommait Bibental , & que les Prêtres , chargés de ces expiations , reçurent le nom de Bidentales.

BIENHEUREUX. On entend par ce nom , les saints personnages à qui l'Eglise décerne , dans ses Temples , un culte , subordonné néan-

moins à celui qu'elle rend à ceux qu'elle a canonisés. La béatification est le degré qui conduit à la canonisation. (*Voyez ces deux mots.*)

BIENVEILLANCE. Terme usité dans les Chroniques d'Angleterre, pour exprimer un présent volontaire que les sujets font à leur Prince, chacun à proportion de sa fortune. En France, on appelle ce secours, Don gratuit. Indépendamment des décimes, & autres impositions, le Clergé de France accorde au Roi un don gratuit. Les Provinces d'Etats en accordent aussi de plus ou de moins forts, selon les circonstances.

BIGAME. C'est le nom qu'on donne à un homme qui a épousé deux femmes à la fois. Les Romains notaient d'infamie ceux qui étaient convaincus de Bigamie; & jadis en France, ils étaient punis de mort.

Il y a une sorte de Bigamie spirituelle, comme quand une personne possède deux Bénéfices incompatibles, soit deux Evêchés, deux Cures, deux Chanoineries, *sub eodem testo*.

BIGOT. Ce nom se donnait autrefois à une personne opiniâtement attachée à son opinion: il se prend aujourd'hui en mauvaise part, & désigne un faux dévot qui viole les devoirs les plus essentiels que lui prescrit la religion, pour ne s'attacher qu'aux pratiques extérieures.

Le mot Bigot vient de l'Allemand *bey-Gott*, ou de l'Anglais *by-God*, qui signifie *par Dieu*. Telle est l'origine que Camden lui trouve. Il dit que les Normands furent appelés Bigots, parce que, lorsque leur Duc Rollon reçut l'investiture de la

Normandie, en épousant Gisèle, fille de Charles le Simple, Roi de France, il ne voulut pas baiser les pieds du Roi, en signe de Vasselage, à moins que le Roi lui-même ne l'aîdât; & que, pressé de rendre cet hommage dans la forme ordinaire, il s'écria: *no by God*. Ce qui donna occasion à Charles le Simple de l'appeler Bigod ou Bigot, nom qui a passé à ses sujets. Toutes les étymologies ont quelque chose de singulier.

BILL. C'est, en Angleterre, un projet d'acte que l'on présente au Parlement pour y être approuvé, & qui ne prend force de loi, que lorsque le Roi y a donné son approbation.

BILLETTS LOMBARDS. Nom que l'on donne à des Billets d'une forme extraordinaire, fort en usage en Italie & en Flandres, & même en France, depuis l'année 1716. Les Billets Lombards d'Italie sont des morceaux de parchemin, coupé en angle aigu, de la largeur d'un pouce ou environ par en haut, & finissant en pointe par le bas. Celui qui prétend s'intéresser à la cargaison d'un navire, qui doit faire un voyage de long cours, porte son argent à la caisse de l'Armateur, qui enregistre sur son livre le nom du Prêteur, & la somme qu'il dépose. Ensuite il lui remet une moitié de Biller Lombard, & garde l'autre. Au retour du navire, ces deux morceaux de Biller se rapprochent. Ils constatent le prêt & décident du profit.

BISAYAS. Insulaires qui habitent une des Isles Philippines. On trouve chez cette Nation une coutume inconnue à tous les autres Peuples, & qui peut-être n'a pas encore été

entièrement abolie par les instructions des Missionnaires & l'autorité des Espagnols. Ce qu'il y a de certain c'est qu'ils avaient des Officiers publics, & payés fort chèrement, pour ôter la virginité aux filles, parce qu'elle était regardée comme un obstacle aux plaisirs du mari : aujourd'hui même le Bisayas, qui vit parmi les Espagnols, s'afflige de trouver sa femme à l'épreuve du soupçon, parce qu'il en conclut que n'ayant été attaquée par personne, elle a sans doute quelque mauvaise qualité qui l'empêchera d'être heureux avec elle.

BISACRAMENTAUX. On appelle ainsi les Hérétiques qui n'admettent que deux Sacrements, le Baptême & l'Eucharistie. Les Calvinistes sont de ce nombre.

BISSAO. (Isle de) Les Habitans de cette Isle de l'Afrique, qui se trouve à quelque distance de la rivière de Gambie, ont une manière unique de procéder à l'élection de leurs Rois. Lorsque le Souverain de Bissao est expiré, quatre des principaux Seigneurs du Pays portent son corps au lieu de sa sépulture : tous les grands de l'Etat se prosternent autour de la fosse, pendant que ceux qui soutiennent la bière, la font sauter plusieurs fois en l'air, jusqu'à ce qu'enfin ils la laissent tomber rudement : celui sur la tête duquel cette lourde masse porte directement, est aussitôt proclamé. On ne nous dit point quel est le but de cette étrange cérémonie. Rien n'est plus ordinaire que de trouver dans les Voyageurs le récit de quantité d'usages singuliers & frappans, mais rien n'est plus rare que d'y rencontrer ce

qui les a fait naître, & la raison pour laquelle ils subsistent.

BITHIES. Plin^e nous rapporte sérieusement que dans la Thrace il y avait des femmes de ce nom qui avaient à un des yeux la prunelle double, la figure d'un cheval à l'autre, & le regard si dangereux, qu'elles tuaient, ou enforcelaient ceux sur qui elles les attachaient un peu longtems.

BITHINIE. Les anciens Habitans du Royaume de Bithinie avaient la coutume de couper la tête de leurs morts : ensuite ils en tiraient adroitement la cervelle, puis l'ayant bien netoyée, ils l'embaumaient avec de la myrrhe & la gardaient ainsi dans leurs maisons, pour que cet objet, sans cesse sous leurs yeux, les fît constamment ressouvenir de ce qu'ils devaient à leurs parens défunts.

BITHYNARQUES. Souverains Pontifes de la Bithinie, qui remplissaient les fonctions Sacerdotales dans plusieurs Villes à la fois & même dans toute une Province. Ces Prêtres des faux Dieux jouissaient de la plus grande autorité.

BISZESTIE. C'est le nom de la punition qu'on impose en Russie à ceux qui ont injurié quelqu'un. Elle consiste en une amende plus ou moins forte, eu égard à la qualité de la personne injuriée. Si le coupable se trouve dans l'impossibilité de payer, les Juges l'envoient à la partie plaignante, qui est libre d'en faire son esclave, ou de lui faire donner le Knoute.

BLACK-ACT. Cette Loi Anglaise promulguée en 1671, ne prononce pas la peine de mort contre un criminel, quand la personne sur la-

quelle il a commis un meurtre, n'est pas morte : tel en est le dispositif. » Si quelqu'un de dessein prémédité, » en un mot, de guet-à-pens arrachait, ou seulement blessait la langue, coupait ou blessait le nez ou les lèvres, arrachait ou blessait les yeux, estropiait ou coupait quelque membre, dans l'intention de mal faire, lui, ses complices & ceux qui lui auront conseillé ce crime, ainsi que ceux qui en auront connaissance, ou qui donneront azyle au criminel, seront coupables de félonie, & ne pourront jouir du Bénéfice du Clergé ». Ce privilège était autrefois affecté aux seuls gens d'Eglise ; mais aujourd'hui les Laïques en jouissent dans la conviction de certains crimes, & en particulier d'un meurtre involontaire. En vertu de ce privilège, on présente au criminel un livre latin écrit en lettres gothiques, dont il doit lire deux ou trois versets, & si le Commissaire de l'ordinaire prononce ces mots : *Legit ut Clericus*, le prisonnier est seulement marqué à la main avec un fer chaud & ensuite élargi, pourvu néanmoins que ce soit le premier crime dont il ait été convaincu, car autrement il est puni avec plus de rigueur.

Le Black-act porte aussi le nom de *Coventry*, parce qu'il a été rendu à l'occasion du meurtre commis sur la personne du Chevalier Jean Coventry, qui, dans la nuit fut attaqué & eut le nez coupé, pour s'être opposé, dit-on, à plusieurs Bills, qui regardaient certaines impositions que le Roi voulait mettre sur le Peuple. Cette violence fut regardée comme attentatoire à la li-

berté Anglaise, & donna lieu à la Loi.

BLASPHEME. On entend par Blasphème tout écrit ou tout discours injurieux à la Majesté divine ; mais spécialement les juremens & les impiétés proferés de vive voix contre son saint Nom. Les Blasphémateurs ont toujours été rigoureusement poursuivis. Ils étaient punis de mort chez les Juifs. Saint Louis & plusieurs de ses Successeurs ont publié contre eux des Loix qui les condamnent à être mis au Pilon & à avoir la langue percée avec un fer chaud par la main du Bourreau. Le Pape Pie V ordonna que la première fois ils payeraient une amende, & qu'à la troisième récidive ils seraient envoyés aux Galères. On les fouaitait seulement la seconde fois dans les Carrefours de la Ville. Un Ecclesiastique convaincu de Blasphème pour la troisième fois était dégradé & envoyé aux Galères. Aujourd'hui la punition ordinaire est l'amende-honorable & le bannissement.

BOCCA DELLA VERITA.

C'est le nom d'une tête antique que l'on voit encore à Rome, près de l'Eglise de Sainte Marie en Cosinédine, qui a la bouche ouverte. On rapporte, follement sans doute, que les femmes Romaines qui étaient soupçonnées d'infidélité par leurs maris, allaient publiquement frotter leur main dans cette bouche, qui (disait le Peuple) se fermait lorsque la femme était coupable, & restait dans l'inaction, si elle était innocente.

BOCCA D'INFERNO. Les Habitans des environs de Bologne en Italie donnent ce nom à certaines exhalaisons enflammées, qui paraissent

souvent dans les campagnes, lorsqu'il fait obscur. Une sorte de superstition les porte à attribuer à ce météore la mauvaise volonté de chercher à égarer les Voyageurs. Le Peuple de France en dit autant des feux follets.

BOD. C'est le nom d'une Idole à laquelle les Indiens s'adressaient pour avoir des enfans. Aussi-tôt qu'une femme avait été exaucée & qu'elle avait mis au monde une fille, on la présentait au Dieu Bod, & elle était élevée dans son Temple, jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge nubile : alors elle sortait pour prendre place à la porte du Temple entre les autres femmes vouées. Elles étaient toutes assises sur des tapis, prêtes à se livrer au premier venu. La seule chose dont le culte leur fit un cas de conscience, c'était de mettre à vil prix leurs faveurs, ou d'en retenir une partie. Elles étaient obligées, sous peine de déplaire au Bod, de remettre tout l'argent qu'elles amassaient à son service, entre les mains de son Prêtre, pour être employé aux bâtimens & à l'entretien du Temple. C'est Renaud, qui rapporte ce fait, dans sa Relation des Indes.

BŒDROMIES. Grandes Fêtes qui se célébraient à Athènes vers le mois d'Août ; les uns disent en mémoire de la guerre contre les Amazones, les autres pour rappeler les secours que les Athéniens reçurent des autres Peuples contre Eumolpe.

BŒUF. On voit dans les Indes, sur la Frontière du Bengale, un Bœuf d'une excessive grandeur, élevé près d'un grand chemin & dont les yeux sont formés avec deux escarboucles. Les Indiens du Pays ne

voyagent jamais sans avoir invoqué cette Idole & sans lui avoir fait quelques offrandes. Quelques-uns prennent de la graisse des Bœufs qui viennent de mourir, & ne manquent pas d'en oindre tous les murs de leurs maisons. Ceux de Méliapour portent toujours sur eux du poil de Taureau & en attachent au cou de leurs chevaux, comme un puissant préservatif ; enfin il y en a, qui après avoir adoré un Bœuf pendant sa vie, brisent ses os, sitôt qu'il est mort ; en font une espèce d'onguent & s'en frottent par tout le corps, pour se garantir de plusieurs maladies. (Voyez **APIS**.)

BŒUF ROTI. Chez les Scythes lorsque quelqu'un avait reçu une injure sanglante & qu'il ne se sentait point assez de force pour s'en venger par lui-même, il faisait rôti un Bœuf, le coupait par pièces, & les mains liées derrière le dos, comme un prisonnier, au milieu de ces monceaux de viande, il restait comme immobile. Ceux qui passaient, touchés de compassion, s'engageaient à le secourir, en prenant un morceau de cette viande ; l'un jurait de lui amener dix Cavaliers, l'autre cinq, & ceux qui ne pouvaient disposer que d'eux-mêmes, promettaient de l'aider de leur personne : par ce moyen l'offensé rassemblait une petite armée, beaucoup plus forte par le courage que par le nombre. « Si, » dit Lucien, l'amitié était intéressée » dans la vengeance, la Religion » du serment la rendait terrible ».

BŒUF VOLÉ. Qui croirait que nous allons parler d'un usage Religieux que pratiquent les demi-Christiens de la Mingrelie ? Ils supposent

qu'aux approches de la Fête, Saint Georges ne manque jamais de voler un Bœuf. Dans ce tems, chacun se prévaut de l'action du Saint & fait tous ses efforts pour voler le Bœuf de son voisin. Les Papas aident au vol, & par leurs soins le Bœuf volé entre de nuit dans l'Eglise : ils avouent que c'est une friponnerie ; mais elle est nécessaire, disent-ils, pour entretenir la dévotion du Peuple envers Saint Georges : aussi défendent-ils à leurs ouailles de s'approcher du lieu où le Saint doit exécuter son vol, sous prétexte que ne voulant point de témoins, il tuerait quiconque oserait alors s'approcher de lui & de son Eglise ; telle est, dit-on, l'origine de cette insigne coquinerie. Un certain Payen, qui manquait de foi pour les miracles de Saint Georges, dit un jour en se moquant : « Je croirai aux miracles » de Saint Gerges, pourvu que demain il fasse trouver chez moi un » certain Bœuf ». Ce Bœuf était à cent lieues de-là, & il se trouva chez le Payen le lendemain matin. En mémoire on a bâti une Eglise, qui doit être fort riche. Il faut ajouter que le jour de la Fête on fait le Sacrifice du Bœuf à Saint Georges, & qu'on envoie des morceaux de la victime au Prince de Georgie & aux Seigneurs de la Cour, après avoir tiré des présages du mouvement & des dispositions des parties intérieures & extérieures de l'animal.

B Q. G. Ancienne Divinité des Russes, & il est à croire qu'ils la regardaient comme l'Etre Suprême. On célébrait toutes les années au Printemps & lorsque le dégel était arrivé, une Fête solennelle à son

honneur. Alors on se baignait dans les rivières & quelquefois même on se noyait volontairement, par forme de Sacrifice. Il est resté chez les Russes quelque chose de cette ancienne coutume : le jour de Pâques le petit Peuple plonge ceux qui manquent à l'office du matin, dans l'eau froide, ou leur en jette sur le corps.

BOGAMILE. Nom d'une secte d'Hérétiques qui parurent sous le règne d'Alexis Comnène. Ils avaient pour Chef un certain Basile, qui renouvella les monstrueuses erreurs des Antropomorphites & des Audiens. (Voyez ces deux Articles.) Il prétendait que Dieu avait une forme corporelle. Basile fut condamné au feu, & ses Disciples se dispersèrent.

BOGOMILES ou BONGO-MILES. Hérétiques du douzième siècle, qui s'appliquèrent à renouveler les erreurs des Messians & des Pauliciens. Ils soutenaient qu'avant Jésus-Christ, Dieu avait eu un autre fils, nommé *Sathanael*, que ce fils s'était révolté contre son père ; & qu'ayant été honteusement chassé du Ciel avec les Anges complices de sa révolte, il était venu s'établir sur la terre, & avait donné sa Loi trompeuse à Moïse ; ils ajoutaient que Jésus-Christ, ayant été envoyé pour détruire la puissance de *Sathanael*, il l'avait précipité dans l'Enfer, où il ne portait plus que l'infâme nom de *Satanas*. De plus les Bogomiles rejetaient absolument la résurrection, les livres de Moïse, le Baptême & l'Eucharistie. Ils détestaient les Eglises, qu'ils regardaient comme la demeure des Démon, & les Prêtres & les Moines qui les habitaient, au milieu des Reliques, comme les

deux Démoniaques ; dont parle l'Écriture , qui habitaient dans les rombeaux. Le *Patér noster* était leur unique prière , ils regardaient le mariage comme inutile , & condamnaient l'usage de la viande & des œufs.

BOHÉMIENS. On fait remonter l'origine de cette Race vagabonde à l'année 1427. Vers ce tems une douzaine de Pénitens , qui se disaient Chrétiens de la basse Egypte , chassés par les Sarrazins , se rendirent à Rome , où ils se confessèrent au Pape , & ils reçurent pour pénitence d'errer pendant sept ans dans le monde , sans se reposer dans aucun lit. Ces douze personnes , parmi lesquelles il y avait un Comte , un Duc & dix Cavaliers , avaient cent-vingt hommes ou femmes qui formaient leur suite. Ils se rendirent à Paris , & le Peuple , toujours amoureux de la nouveauté , vint les voir en foule. Ils avaient les cheveux noirs & crépus & portaient des pendans aux oreilles ; leurs femmes étaient laides , effrontées , voleuses , & se mêlaient de dire la bonne aventure , en regardant les lignes que nous avons dans les mains. Ils firent tant de friponneries , que l'Evêque de Paris les chassa de son Diocèse , & excommunia en même-tems ceux qui avaient eu la faiblesse de les consulter. Ils se répandirent dans le Royaume , où l'on en vit différentes bandes jusqu'en 1560 que les États d'Orléans les chassèrent à perpétuité , sous peine des Galères. Quelques Biscayens ont succédé aux Bohémiens , mais depuis quelques années on n'en rencontre plus. Le Peuple est éclairé , & la justice est vigilante.

BOHITIS. Nom que l'on donnait aux Prêtres des anciens Peuples de l'Isle Espagnole en Amérique. Ces fourbes prédisaient l'avenir & exerçaient la Médecine. La fumée de la plante Cohoba qu'ils respiration par le nez , les jetait dans une espèce de fureur que l'on prenait pour l'enthousiasme de l'inspiration ; & alors les discours inintelligibles qu'ils débitaient , étaient pris pour des oracles. Comme Médecins , leur manière de guérir n'était pas moins ridicule. Ils s'enfermaient avec le malade ; & après avoir fait diverses contorsions auprès de son lit , ils lui fusaient le cou , & seignaient d'en tirer un os , une pierre ou quelque autre chose qu'ils disaient être le principe de la maladie. S'il en réchappait par hazard , on admirait leur science , comme dans nos Pays ; si au contraire il mourait , les Prêtres en accusaient quelques péchés dont le moribond s'était récemment souillé. Les Bohitis ne recevaient des offrandes que pour les distribuer aux assistans ; mais ils avaient le pouvoir d'imposer de fortes amendes à ceux qui n'observaient pas scrupuleusement les jeûnes prescrits par la Religion : au reste ils épousaient autant de femmes qu'ils jugeaient à propos.

BOIS DE VIE. Ce sont deux petits bâtons avec lesquels les Juifs prennent le livre de la Loi , qu'ils craindraient de souiller en le touchant. Ils ont un respect si superstitieux pour ce bois , qu'ils ne le prennent qu'avec deux doigts , dont ils se frottent ensuite les yeux , dans l'espérance que cet attouchement leur éclaircira la vue. Ils disent aussi que ce bois est capable de rendre la santé

à un malade , & de faciliter les accouchemens des femmes enceintes , quoiqu'il ne soit pas permis aux femmes de le toucher , mais seulement de le voir de loin.

BOIS SACRÉS. Les Bois ont été sans doute les premiers lieux destinés au culte des Dieux , & la superstition s'en fit bientôt un azyle contre des yeux trop éclairés. Dans la suite on bâtit des Temples près des Villes , & l'on eut la précaution d'y planter auprès des Bois qui furent réputés sacrés. Les Temples , les Prêtres , le Bois entier , les Arbres en particulier & jusqu'aux feuilles , tout devint dans ces lieux aussi respectable que la Divinité même qu'on y adorait. De-là les prodiges sans nombre. Le Bois de Claros , consacré à Appollon ne souffrait dans son enceinte aucun animal venimeux. Un cerf pourfuivi qui s'y réfugiait , y trouvait un sûr azyle , dont les chiens n'osaient profaner la sainteté. Dans le Bois d'Esculape , près d'Epidaure , il était défendu d'y laisser naître ou mourir quelqu'un. Les chiens sacrés qui gardaient le Bois sacré de Vulcain sur le Mont Ethna , flattaient ceux qui s'y rendaient avec une ame pure & déchiraient les impies qui se présentaient pour y entrer. Ils ne faisaient pas grace aux hommes & aux femmes qui voulaient entretenir un coupable commerce sous ses ombrages.

BOMONIHUES. C'est le nom que portaient les jeunes gens de Lacédémone , qui dans les sacrifices de Diane souffraient , sans marquer aucune sensibilité , les coups de fouet qu'on leur donnait. L'émulation était si forte parmi cette jeunesse robuste ,

qu'ils s'excitaient entre eux à qui résisterait plus longtems. On en voyait soutenir cette terrible épreuve une journée entière & expirer enfin avec joie , tandis que leurs mères les exhortaient à ne pas perdre courage. Après de tels exercices , est-il étonnant que les Lacédémoniens supportassent patiemment les fatigues de la guerre.

BONASIENS, Hérétiques du quatrième siècle , qui soutenaient que Jesus-Christ n'était fils de Dieu que par adoption.

BONNE DÉESSE. Les Anciens Romains appelaient ainsi Fauna , femme de Faune , roi d'Italie , que son époux fit mourir à coups de verges , pour s'être enivrée , & à laquelle de regret il éleva dans la suite des Autels. Fauna , fut , dit-on , si chaste , que , quoiqu'elle aimât passionnément le vin , aucun homme n'avait su son nom , ni vu son visage. Les hommes n'étaient point admis à célébrer les mystères. Chaque année on lui offrait un sacrifice dans la maison , & par les mains de l'épouse du Grand Prêtre. On appelait les Vestales à cette cérémonie , qui commençait avec la nuit , & il était défendu aux hommes de s'y trouver : le scrupule allait jusqu'à couvrir les représentations des animaux mâles. Tout cela se faisait à l'honneur de Fauna , & en mémoire de son aventure. On plaçait sur son Autel , une cruche remplie de vin , parce qu'elle l'avait aimé , & on en éloignait le myrthe , parce qu'il servait à son cruel chariment. Les Grecs révéraient aussi une Bonne Déesse ; mais celle-ci était une des nourrices de Bacchus , dont il leur était défendu de prononcer le nom. On savait

que Clodius profana les mystères de la Bonne Déesse ; en s'introduisant chez Jules César , pour séduire Mutia son épouse , sous des habits de femme. Au reste , la Déesse Fauna était révérée à la fois , comme Reine du Pais , & comme la Terre , parce la Terre est la nourrice du Genre humain.

BONNE FOI. De tous les Peuples de la terre , le Chinois est celui qui apporte le moins de Bonne foi dans le Commerce. Chaque Marchand a ordinairement trois Balances , une pour acheter , une autre pour vendre , & une juste pour ceux qui sont sur leurs gardes. Il était permis de voler à Lacédémone ; à la Chine , on permet de tromper : le fripon veille à ses intérêts ; c'est à la dupe à penser aux siens.

BONNET. Sorte d'habillement qui sert à couvrir la tête. L'origine des Bonnets remonte jusqu'au règne de Charles V. Dans ce temps on commença à rabattre les angles des Chaperons sur les épaules , & l'on se couvrit la tête des Bonnets que l'on appella *Mortiers* , lorsqu'ils étaient de velours , & *Bonnets* s'ils n'étaient que de laine. Le Mortier était galonné , & le Bonnet avait deux petites cornes , dont l'une servoit à le placer sur la tête & l'autre à se découvrir. Le Roi , les Princes & les Chevaliers portaient seuls le Mortier. Le Clergé , les Gradués & le Peuple se servaient de Bonnets , dont on forma dans la suite les Bonnets quarrés.

Le Bonnet d'été Chinois a la forme d'un cône renversé : il est fait de nattes & doublé de satin , & surmonté d'une houpe de soie rouge ou de

crin de même couleur qui tombe tout autour. Le Bonnet d'hiver est de peluche , fourré & bordé de zibeline ou de peaux de renard. Les Chinois trouvent qu'il n'est pas de la politesse de se découvrir la tête devant quelqu'un.

Le Bonnet d'une certaine couleur est une marque d'infamie dans plusieurs Pays. Les Juifs en Italie doivent porter le Bonnet jaune ; à Luques , il faut qu'il soit orangé. Les criminels condamnés par l'Inquisition portent des Bonnets de carton en forme de mître , chargés de flammes & de figures de Diables.

Le Bonnet verd était autrefois la marque d'infamie à laquelle on assujettissait les Banqueroutiers , & s'ils étaient trouvés sans leurs Bonnets verds , après leur cession , on pouvait les constituer prisonniers. Cet usage n'est plus en vigueur.

BONOSIENS. Hérétiques qui soutenaient que la Vierge avait cessé de l'être après l'enfantement ; ils reconnaissaient pour chef , Bonose , Evêque de Sardique ; il avançait que Jésus-Christ n'était pas Dieu.

BONUS EVENTUS. Nom d'une des douze Divinités qui présidaient à l'Agriculture. Le bon succès était fort révéré des Laboureurs romains. On le représentait nud , proche d'un Autel , tenant , d'une main , une patère , de l'autre , des épis & des pavots.

BONZES. Moines Chinois , de la Secte de Fo , que l'on doit regarder comme les plus hypocrites & les plus débauchés de tous les hommes. Ils enseignent , à la vérité , que le bien & le mal , ne sont point confondus dans l'autre monde , & qu'il

Il y a des récompenses , après la mort , pour les actions vertueuses , & des punitions pour les crimes ; mais ils ajoutent que , pour être heureux dans une autre vie , il ne suffit pas d'avoir été vertueux dans celle-ci , ou du moins de n'avoir à se reprocher que les faiblesses , compagnes inséparables de l'humanité , qu'il faut encore pratiquer des œuvres de miséricorde , & ces œuvres sont de bien traiter les Bonzes , de les nourrir avec soin , de bâtir des Temples & des Monastères , de les richement doter , & de brûler des papiers d'orés & des étoffes de soie . « Tout cela , disent-ils , se changera , pour vous en or & en argent dans l'autre monde , & vous éviterez une suite de transmigrations désagréables , comme d'être rats , ânes , mulets , &c » .

Il y a , à la Chine , des Bonzes habillés de noir , & qui portent une sorte de chapelet : il y en a d'autres dont le vêtement est jaune . On en voit qui traînent de pesantes chaînes , en criant : « c'est ainsi que nous expions vos péchés » . D'autres se frappent la tête avec un caillou , jusqu'à ce qu'on leur ait donné l'aumône . Quelques-uns se tiennent dans des chaises toutes hérissées de pointes de fer , & n'en sortent que lorsque les dévots ont acheté tous ces clous .

On prétend qu'il n'y a guères moins d'un million de Bonzes à la Chine , & il s'en trouve près de quatre cens mille dans l'enceinte de la ville de Péking , & dans la crainte que leurs Ordres ne viennent à manquer de sujets , ils n'épargnent rien pour en attirer chez eux , jusques-

là qu'ils achètent de petits garçons de sept à huit ans , qu'ils élèvent avec soin , dans la crainte que leur nombre ne diminue . Chaque classe de Bonzes a son Général & des Provinciaux , auxquels tous les subalternes doivent obéir . Ce sont ces Supérieurs qui appliquent chaque Bonze aux fonctions auxquelles ils le croient propre . Les uns mandient dévotement ; les autres , plus instruits , s'insinuent dans la société des Grands & des Mandarins , & les vieillards dirigent les assemblées de femmes dévotes à Fo . Ils ont aussi leurs Hermites , qui vivent dans des cavernes , & que l'on va consulter sur tous les événements de la vie : ceux-ci passent pour saints , & recueillent d'abondantes aumônes . Enfin , il n'y a point de subterfuge que ces Moines Chinois n'employent pour obtenir de l'argent . Comme ils ont entrée par tout , ils se mêlent de tout ; & sous les dehors de l'austérité & de la modestie , ils trouvent le secret de lâcher la bride à toutes leurs passions . Il arrive cependant que , lorsqu'on surprend un Bonze avec une femme , il est sévèrement puni ; peut-être pas par rapport au crime , mais eu égard au scandale . On lui perce le cou avec un fer chaud ; on lui passe dans l'ouverture une chaîne de dix brasses de longueur , & on le promène dans cet état tout nud , jusqu'à ce qu'il ait amassé une certaine somme pour le Couvent : ainsi la débauche & l'austérité sont également profitables à l'Ordre .

BONZESSES. Espèce de Religieuses Chinoises . Elles sont vouées de chasteté , & ont la tête rasée ; elles

elles sont en fort petit nombre, & vivent en Communauté, sous la direction d'un ou de plusieurs Bonzes.

BOBBORITES. Hérétiques du neuvième siècle, qui niaient le Jugement dernier. Outre toutes les erreurs & les infâmes débauches, communes à tous les Gnostiques, on leur attribue encore l'impiété de se barbouiller le visage d'ordure, pour défigurer l'image de Dieu, qui est sujette à commettre tant de crimes.

BORÉE. Vent du Nord, & fils, ainsi que les autres Vents, d'Astrée, l'un des Titans qui firent la guerre aux Dieux : il eut l'Aurore pour mere, si nous en croyons les Mythologues. Borée enleva la Nymphé Orithie, fille d'Erechthée, roi d'Athènes : il la conduisit en Thrace, & il en eut Calais & Zétés qui firent le voyage de Colchide avec les Argonautes, & qui délivrèrent Phinée des Harpies. Borée se transforma en cheval pour couvrir les cavales de Dardanus, & il en eut douze poulains d'une telle vitesse qu'ils couraient sur les épis sans les faire plier, & sur la surface de l'eau, sans enfoncer. Les Athéniens avaient institué des fêtes en l'honneur du vent Borée leur allié, par rapport à son singulier mariage avec Orithye, & pour reconnaître le secours qu'ils en avaient reçu, lorsque dans une bataille navale, il avait, par son souffle, dispersé la flotte ennemie.

BORNÉO. Grande Isle d'Asie, dans les Indes, découverte en 1521, par Dom Georges Menezés, Portugais. Le pays est extrêmement fertile, & c'est dans les forêts qui le

couvrent, qu'on rencontre ce fameux animal, appelé l'homme sauvage, dont la taille est aussi haute que la nôtre, qui a la tête ronde, les yeux, la bouche & le menton peu différens de ceux de l'homme, presque point de nez, & le corps chargé de longs poils. Ces animaux extraordinaires, pourraient bien être de grands singes. Au reste, l'intérieur de l'Isle de Bornéo est habité par des Idolâtres, nommés Béajous. Le pays est divisé en plusieurs Royaumes, dont celui de Bornéo est le plus considérable. Le Roi qui y régné, n'est que le premier esclave de sa femme, à qui le Peuple & les Grands déferent une autorité presque absolue. Ils donnent pour raison de cette conduite, qu'une femme est toujours certaine que ses enfans lui appartiennent, ce que ne peut pas assurer un mari, & qu'ils veulent être gouvernés par un légitime héritier du Trône.

BORRELISTES. Hérétiques répandus dans la Zélande dont Adam Boreil a été le Chef. Ils vivent dans une grande austérité, donnent d'abondantes aumônes; & selon l'idée qu'ils se font d'un vrai chrétien, ils en remplissent rigoureusement tous les devoirs. Ils détestent les Eglises, l'usage des Sacremens, les prières publiques, & en un mot tout culte extérieur : ils prétendent qu'à la mort des Apôtres toutes les Eglises ont dégénéré de la pureté de leur première doctrine, & que la parole infailible de Dieu contenue dans l'Ancien & le Nouveau Testament, a été corrompue par des faillibles; par cette raison, ils lisent la seule parole de Dieu, sans y ajouter aucune

explication des hommes.

BORSHOLDER. Nom que l'on donnait anciennement en Angleterre au Vieillard ou Chef des Décuries composées de dix Citoyens qui se cautionnaient mutuellement, & s'obligeaient envers le Roi de répondre de tout ce qui pourrait se commettre contre les Loix par leurs Associés. Si un homme de la Décurie venait à prendre la fuite, les Associés devoient le représenter dans trente jours, ou satisfaire pour lui, selon la qualité de la faute : telle était la Loi d'Alfred, qui régnait en 880.

BOSTANGIS. Nom que l'on donne aux Esclaves qui sont employés à la culture des jardins du Sérail à Constantinople. Le Bostangi Bachi, Surintendant des jardins, est le Chef de cette Classe des Azamoglans : & il ne quitte cette éminente charge que pour être fait Bacha à trois queues. Directeur des Bâtimens & de toutes les Maisons de Plaisance du Sultan, il doit encore veiller à la sûreté publique autour du Sérail ; & faire jour & nuit de fréquentes rondes pour empêcher ou arrêter les incendies, pour surprendre les ivrognes, & emprisonner les femmes de mauvaise vie, que souvent il noie, lorsqu'il les rencontre avec des hommes dans les bateaux. Il est aussi Grand Maître des Eaux & Forêts, & Directeur des Chasses & des plaisirs du Grand Seigneur : il a l'inspection des Cabarets, & aucune pièce de vin n'entre dans la Capitale sans son attache. Le Bostangi-Bachi qui, avant de parvenir à cette dignité, n'a souvent été qu'un simple Jardinier, soutient sa Hauteffe lorsqu'elle se promène dans ses Jardins, & c'est

lui qui lui donne la main quand elle entre dans sa gondole, dont il prend alors le timon. Il doit aussi lui servir de marche-pied le jour de son couronnement. Il y a à Andrinople un Bostangi-Bachi qui remplit les fonctions de cette Charge, lorsque l'Empereur séjourne dans cette Ville ; mais il n'a ni le crédit, ni les appointemens du Bostangi-Bachi de Constantinople.

BOTANOMANCIE. C'est l'art de deviner par le moyen des plantes & des arbrisseaux. On écrivait ses demandes sur des branches de verveine, de bruyère, de tamarin, de figuier, mais les Auteurs ne nous disent point de quelle manière se faisaient les réponses, ni par quels signes elles se manifestaient : il est à présumer que les Prêtres ou les Devins rendaient leurs oracles de vive voix.

BOUC. Les habitans de Mendés, en Egypte, avaient une extrême vénération pour les Boucs. En général, les Egyptiens n'immolaient aucun de ces animaux par respect pour Pan, à la tête & aux pieds des Boucs. C'est sous ce symbole qu'ils adoraient la nature féconde. Les Grecs sacrifiaient le Bouc à Bacchus. C'était la monnaie ordinaire de la Vénus populaire.

BOUCHER. Celui que le Gouvernement autorise à faire tuer de gros bestiaux, & à en vendre la chair en détail.

Du temps de la guerre de Troie, il ne paraît pas qu'il y eut encore de Bouchers chez les Grecs. Les Romains avaient deux Corps ou Collèges de Bouchers, dont les fils

devaient exercer la même profession que leurs peres , à peine de perdre le droit qu'ils avaient aux biens communs à la société. Un Chef qu'ils se choisissaient , réglait leurs différens , & cette espèce de Tribunal était subordonné à celui du Prefet de la Ville. Un de ces corps achetait les porcs ; & l'autre les bœufs : dans la suite les deux Colleges furent réunis en un seul ; & sous le règne de Neron , on bâtit un superbe edifice public , où les Bouchers se placèrent pour la distribution de leurs viandes.

Cette police s'établit dans les Gaules , lorsque les Romains en firent la conquête ; & de temps immémorial , on trouve dans Paris des familles chargées du soin d'acheter les bestiaux , d'en fournir la Ville , & d'en débiter les chairs : ces familles , dans lesquelles aucun étranger ne pouvait être admis , élisaient un Chef à vie , un Greffier & un Procureur d'Office , tous trois subordonnés au Prevôt de Paris.

Les Grecs vendaient les viandes à la livre , & les Romains suivirent cet exemple ; mais ils y ajoutèrent la méthode la plus extravagante. Le prix des bestiaux & de la viande en détail se décidait par une espèce de sort. « Quand l'Acheteur était con- » tent de la marchandise , il fermait » une de ses mains , le Vendeur en » suivait autant , chacun ensuite ou- » vrait , à la fois , & subitement , ou » tous ses doigts , ou une partie. Si » le nombre des doigts ouverts était » pair , le Vendeur mettait à sa » marchandise le prix qu'il voulait : » si , au contraire , il était impair » ce droit appartenait à l'Ache-

» teur ». Cette façon de vendre , qui occasionnait des disputes continuelles , obligea de créer un Tribunal , & des Officiers de Boucherie pour terminer les différens ; mais ces Juges ne firent qu'augmenter le désordre par leurs exactions ; & il fallut supprimer & les Juges , & cette façon de vendre. On rendit en l'année 360 , l'Ordonnance qui suit.

« La raison & l'expérience ont » appris , qu'il est de l'utilité publi- » que , de supprimer l'usage de la » mication dans la vente des bes- » tiaux , & qu'il est beaucoup plus » à propos de la faire au poids , que » de l'abandonner au sort des doigts ; » c'est pourquoi , après que l'animal » aura été pesé , la tête , les pieds & » le suif , appartiendront au Boucher » qui l'aura tué , habillé & décou- » pé : ce sera son salaire. La chair , » la peau & les entrailles seront au » Marchand Boucher qui en doit » faire le débit : l'exactitude du poids » & de la vente ayant été ainsi con- » tatés aux yeux du public , l'Ache- » teur & le Vendeur connaîtront » combien pèse la chair mise en ven- » te , & chacun y trouvera son avan- » tage. Les Bouchers ne seront plus » exposés aux extorsions du Tribun » & de ses Officiers ; & nous vou- » lons que cette Ordonnance ait lieu » à perpétuité , à peine de mort ».

BOUCLE. Les Anciens avaient des Boucles de différentes sortes pour attacher leurs tuniques , leurs chlamydes , leurs laceines , leurs pénules : presque toutes avaient la forme d'un arc avec sa corde. On plaçait à chaque côté de l'habit une pièce d'or , d'argent ou de métal ; la partie de la Boucle qui formait comme la

corde de l'arc, était comme une aiguille; cette aiguille passait comme un crochet à travers des trous pratiqués à la pièce de métal & suspendait la partie de l'habit tantôt sur une épaule, tantôt sur l'autre.

BOUCLIER. Armure des Anciens. Les Boucliers se passaient dans le bras gauche: leur forme a continuellement varié. Il y en avait de ronds ou ovales; qu'on nommait des *Rondelles*; il y en avait de quarrés: ceux de l'infanterie étaient plus longs que ceux de la cavalerie, & quelques-uns couvraient tout le corps; ces derniers s'appelaient *Targes*, & l'on s'en servait sur les bords du fossé d'une Ville. A ces Boucliers ont succédé, chez les Modernes, les écus, rondaches ou rondelles.

Les Boucliers votifs que l'on suspendait dans les Temples des Dieux, étaient ordinairement ou d'or ou d'argent. La flatterie en consacra aussi aux Empereurs.

BOUFFON. Farceur qui dit des plaisanteries pour amuser le peuple. Chez les anciens Latins, on nommait *Buffo*, ceux qui sur le théâtre s'enflaient les joues pour recevoir des soufflets. On trouve dans quelques Auteurs que le mot Bouffon est dérivé du nom de *Buphon* que portait un Sacrificateur du temps d'Erechthée, roi d'Athènes. Ce Prêtre, après avoir immolé le premier Bœuf sur l'Autel de Jupiter *Polyen* ou Gardien de la Ville, s'enfuit si soudainement qu'il ne fut pas possible de l'arrêter, ni de le retrouver. Erechthée fit remettre entre les mains des Juges, la hache & tous les ustenciles du sacrifice, afin qu'ils leur fissent leur procès; les Juges déclarèrent

la hache coupable & les ustenciles innocens. Cette suite inopinée du grand Sacrificateur *Buphon* passa en Coutume les années suivantes; le Sacrificateur fuyait après le premier coup de hache, & la hache était condamnée par les Juges. Depuis, on s'accoutuma à nommer bouffonneries toutes les choses ridicules.

BOULANGER. L'art de faire le pain comme nous le mangeons aujourd'hui, était inconnu aux Anciens: Ils étaient trop simples pour s'appliquer à préparer leurs alimens avec quelque soin. D'abord le bled se mangea en substance, comme les autres fruits de la terre: lorsque les hommes eurent trouvé le secret de le réduire en farine, ils en formèrent une sorte de bouillie, qu'ils pétrirent ensuite, & qu'ils firent cuire sous la cendre. Les Dames romaines faisaient elles-mêmes leur pain; cet usage passa dans les Gaules; & de-là jusqu'aux extrémités du Nord. Les pains des Anciens ne ressembloient aux nôtres, ni pour la forme, ni pour la matière, c'était une galette ou gâteau dans lequel il entraient souvent du beurre, des œufs, de la graisse & du safran. On le cuisait sur un âtre chaud, sur un gril, ou sur une espèce de tourtière. L'usage des fours commença dans l'Orient, & ne fut connu dans l'Europe que vers l'an 583 de la fondation de Rome. A côté de ces fours, il y eut des moulins à bras pour moulinier le bled, à la place des mortiers & des pilons, dont on s'était servi jusqu'alors. Sous le règne d'Auguste il y eut des Boulangeries publiques, & l'on fit de sages Réglemens pour protéger, maintenir, & enrichir ceux

qui embrasseraient une profession si utile. On eut soin de prononcer des peines contre ceux des Boulangers qui, dans tous les cas possibles, manqueraient à la probité. Dans le seizième siècle, en Suède & en Norvège, les femmes pétrissaient encore le pain.

BOURGUEMESTRE. Principal Magistrat des Villes de Flandres, de Hollande & d'Allemagne, dont ils sont comme les Maires & les Gouverneurs; ils ont l'administration des Finances, de la Justice & de la Police de la Ville, mais leur autorité n'est pas par-tout la même.

BOURREAU. C'est le nom qu'on donne à celui qui exécute les criminels condamnés à mort ou à une peine corporelle. On l'appelle aussi Exécuteur de la Haute Justice, parce que les Juges Royaux & Hauts Justiciers ont seuls le droit de prononcer la Sentence de mort; ou Maître de Hautes Œuvres, parce que les exécutions à mort se font sur les échafauds, &c.

Il n'y avait point de Bourreau chez les Juifs: Dieu avait ordonné que les Sentences de mort fussent exécutées par le Peuple, ou par les accusateurs du condamné, ou par ses parens, ou autres personnes semblables, suivant les différens cas. On ne se rendait point infâme en mettant à mort un criminel que le Prince avait condamné.

L'office de Bourreau n'était point méprisé chez les Grecs: Aristote *Liv. VI de ses Politiques*, chapitre dernier, met cet Exécuteur au nombre des Magistrats.

Les Listeurs chez les Romains faisaient en même-tems l'office de

Sergent & celui de Bourreau. Le Portier de la Prison exécutait les Sentences du Préteur; les Soldats, soit à l'armée, soit même dans la Ville prêtaient leur ministère pour l'exécution des criminels, & ce cruel emploi ne les couvrait pas d'infamie.

En parcourant l'histoire, on trouve des Juges qui ont exécuté des criminels qu'ils venaient de condamner. Souvent l'on a donné la vie à l'un des condamnés, à condition d'exécuter les autres.

Le Bourreau en Allemagne n'est pas exclu de la compagnie des honnêtes gens; on prétend même qu'en certains endroits il acquiert le titre & les privilèges de la Noblesse, lorsqu'il a coupé un certain nombre de têtes; mais il est à présumer qu'on le remercie de ses services avant que le nombre soit rempli. En France l'Exécuteur de la Haute Justice est bien éloigné d'être regardé favorablement. Cette fonction est notoirement regardée comme infâme, puisque quand les lettres du Bourreau sont scellées, on les jette sous la table.

BOURREAU. Tournesfort nous dit que les grands Seigneurs de la Mingrelie tiennent à honneur d'être Bourreaux, & regardent comme la plus belle illustration de leur famille d'en pouvoir compter un grand nombre parmi leurs Ancêtres. Ils se fondent sur la fausse conséquence d'un principe très-véritable: « Qu'il n'y a rien de si beau que d'exécuter la Justice ».

BOURSE. En Turquie on entend par *Bourse* une somme de cinq cens écus, & ce terme vient de ce que le Trésor du Grand Seigneur est gardé dans des Bourses de cuir, qui cou-

tiennent chacune cinq cens écus. La *Bourse* d'or est de quinze mille sequins, ou de trois mille écus, & c'est celle dont le Sultan gratifie ses favoris.

BOUSSOLE. Les Chinois rendent un culte superstitieux à la Boussole. Lorsque leurs Mariniers sont en mer, ils brûlent des pastilles en son honneur, & ils lui offrent des viandes en sacrifice. Deux fois par jour ils ne manquent pas de jeter dans les flots de petits morceaux de papiers dorés, comme pour les tenir à leurs gages.

BOUTAN. (Royaume de) C'est le nom que les Indiens donnent à un grand Pays de la Tartarie indépendante, qu'ils ont au Nord-Ouest. C'est proprement la Contrée que Monsieur Delisle appelle le grand Tibet : Lassa en est la principale Ville & la demeure ordinaire du Souverain ; tout le terrain sur lequel sont situées les maisons des Habitans appartient au Roi, qui le prête ou le loue, selon sa volonté ; celles des riches sont bâties de pierres, celles des gens aisés de briques cuites au Soleil, & celles des pauvres ne sont construites que de terre. Les Boutans ne connaissent point l'usage des lits, des tables & des sièges ; ils dorment, boivent & mangent sur des pièces de feutre pliées en plusieurs doubles. Ils ont comme nous des vaisseaux de cuivre, de fer & de bois pour la cuisine. Une pâte de farine d'orge leur tient lieu de pain, & ils n'employent celle de froment qu'à former certains gâteaux qu'ils font frire dans l'huile ou le beurre. La pêche leur est interdite pendant cinq mois de l'année, parce que

sans cette défense, ils négligeraient la culture de leurs terres. Ils portent en été un vêtement de grosse toile de coton ou de chanvre, & l'hiver d'un gros drap. Le Roi n'est jamais sans un bonnet fourré, au-dessus duquel est attachée une houppe de soie rouge. Le reste de sa parure consiste dans une veste semblable à celle des Turcs, mais plus courte. Les Magistrats sont habillés comme les femmes du Pays : leurs cheveux sont treffés & pendans, leur corset tient à la juppe ; une ceinture leur lie le corps, & un manteau jeté par-dessus cet habit singulier, leur laisse le bras droit à découvert : ils ont de larges pendants d'oreilles & leur tête est couverte d'une mitre sans pointe. Tel est leur ajustement lorsqu'ils remplissent les fonctions de leurs charges : dans tous les autres tems ils sont habillés à la Tartare, mais au lieu de bonnet ils portent un grand chapeau jaune.

Les Boutans n'épousent qu'une femme à la fois, mais sont en droit de la répudier pour en prendre une autre. Le mariage est un simple contrat civil, & n'est accompagné d'aucunes cérémonies religieuses. Les Prêtres ou Lamas sont fort employés dans les maladies graves : ils viennent reciter de longues prières auprès du moribond, & le soir ils font avec de la pâte des pyramides qu'ils ornent de trois roses de beurre, surmontées de trois croix de paille, & ils les mettent dans des vases, en recommençant leurs prières, & tenant à la main des cierges allumés & des sonnettes. Après avoir arrosés ces vases & ces pyramides avec une certaine eau sacrée, ils brûlent les croix

de paille & portent les gâteaux dans la campagne, afin qu'ils soient dévorés par les corbeaux. Si le malade meurt, après trois jours, des hommes payés pour cet emploi, le transportent hors la Ville, le déchirent par morceaux & le font manger aux chiens. Quelques jours après les parens du mort distribuent des aumônes, & pour l'ordinaire ils font donner gratis sur le grand chemin du thé & de la bierre à tous ceux qui se présentent. Lorsqu'il est arrivé quelque malheur à un Boutan, il rassemble autant d'ensans autour de sa maison qu'il lui est possible d'en trouver & il les nourrit pendant tout un jour afin qu'ils prient pour lui.

Les Boutans reconnaissent un Dieu en trois personnes, & ils croient que l'une d'elles s'est fait homme, uniquement pour son plaisir, & que sa mere l'a enfanté par le côté. Ils ont quelque idée de la création du monde & prétendent qu'il finira par le feu. Ils admettent aussi des Anges, un Paradis, un Enfer & même un Purgatoire. Dans un de leur Temple on voit l'image d'un homme vénérable, avec une espèce de chape, & sur sa tête on distingue un triangle dont les angles sont inégaux & représentent leur Divinité.

Quoique ce Peuple donne ses morts à manger aux chiens, cet usage n'empêche pas qu'ils n'enterrent dans des Chapelles grillées les corps de leurs Religieux, dont la vie a mérité cette distinction particulière. Ces espèces de Moines sont en grand nombre dans le Boutan; ils font vœu de pauvreté, de chasteté & d'obéissance; celui d'entr'eux qui est convaincu d'incontinence, est attaché

les bras en croix, à la porte du Couvent pendant trois jours, ensuite on le chasse; & sans pouvoir quitter son habit, ni se marier, il est réduit à aller quêter sa nourriture de Monastère en Monastère. Le Supérieur général de tous ces Moines s'appelle le grand Lama: il est traité de Saint, parce que c'est en lui seul que réside l'esprit de Dieu. On ne peut s'inscrire en faux contre ses décisions, qui sont réputées infaillibles. Lorsqu'il vient à mourir, on consulte le Prophète, pour savoir où est allée se nicher l'âme du défunt. Hors ce prétendu Prophète est un homme que les Boutans se persuadent être possédé d'un mauvais génie, & qui ose effrontément rendre des oracles. Soit qu'il commande de bonnes ou de méchantes actions, on lui obéit. Pour prouver sa mission, il sort de chez lui dix ou douze fois pendant l'année, & se fait précéder par des hommes armés de glaives, de lances & de poignards. Revêtu d'un habit dans lequel on prétend que réside l'esprit malin, il s'avance en décochant des flèches sur ceux qui se présentent, & malheur à ceux qu'il blesse, car il n'est pas responsable des meurtres qu'il commet par l'inspiration de l'esprit qui l'agite. C'est à cet étonnant Prophète que le Peuple s'adresse dans ses afflictions, & alors il oblige d'adorer une Idole monstrueuse, qu'il dit être son Dieu, & répond favorablement à proportion du présent qu'on lui fait. Cependant on doit remarquer que ce n'est que dans son habit que réside la sainteté de son caractère; car toutes les fois qu'il s'en est dépouillé, on ne daigne pas le regarder

& si pendant ce tems il commettait quelque crime, il serait puni comme le moindre particulier. C'est pourtant cet homme que l'on interroge lorsqu'il est question de remplacer le grand Lama. Il nomme un sujet, & aussi-tôt on va le chercher, on l'instruit & on le place sur le Trône Pontifical : mais avant tout on lui demande « S'il est véritablement le » grand Lama, le même qui a existé » de tout tems, & qui n'a fait que » changer de corps ». Il ne manque pas de répondre qu'il l'est ; & pour le prouver, il envoie chercher une certaine chose, qu'il dit avoir cachée anciennement dans un certain endroit ; on y va, & la chose s'y trouve, comme on peut bien le penser. Souvent le grand Lama désigne avant de mourir l'enfant dans le corps duquel il se détermine à faire passer son ame, & cet enfant est élevé pour être son successeur : fourberie très-commode & qui perpétue l'erreur ou est le Peuple que le grand Lama ne meurt point, ce qui le fait appeler le Père éternel & multiplie les honneurs divins qu'on ne cesse de lui rendre.

La Loi du Talion est en vigueur dans le Royaume de Boutan. On y connaît les épreuves de l'huile bouillante.

BOUTEILLER. (Grand) Le grand Bouteiller était autrefois un des cinq grands Officiers de la Couronne ; il signait toutes les Patentes de nos Rois, avait séance entre les Princes, & disputait le pas au Comptable. Il prétendait avoir droit de présider à la Chambre des Comptes. La dignité de grand Bouteiller a fait place à la charge de grand Echançon.

BOYEZ. Prêtres des Floridiens ;

chacun de ces fourbes a une Idole particulière, qu'il conserve dans sa cabanne & à laquelle il rend un culte. Le Sauvage, qui a plus de dévotion à cette Idole qu'à celle des autres, s'adresse à ce Prêtre, qui invoque son Dieu par des chants, & brûle en son honneur une petite partie du tabac que l'imbécile Floridien lui a remis.

BRABEUTE. Nom d'un Officier public chez les Grecs, qui présidait aux jeux sacrés & solennels, & qui jugeait de ceux qui avaient remporté les prix à la course ou à la lutte. Avant que d'entrer en exercice de sa charge, le Brabeute passait dans un petit Enclos, où il prêtait serment qu'il allait juger avec impartialité : ensuite ils sortait, la couronne en tête, revêtu d'un habit de pourpre, portant à la main une baguette pour marque de son autorité, & il allait s'asseoir à une place distinguée, qui était regardée comme un azyle sacré. Le jugement de ce Magistrat était sans appel ainsi que les arrêts qu'il prononçait contre les Athlètes qui se trouvaient convaincus de quelques fraudes.

BRACELETS. C'est sous Charles VII, que les Dames Françaises commencèrent à porter des Bracelets, des Pendants d'oreilles & des Colliers.

BRACHITES. Hérétiques du troisième siècle qui suivaient les erreurs des Manichéens & des Gnostiques dont ils étaient une branche.

BRACHMANES. Les anciens Auteurs nous racontent des choses étonnantes de ces Gymnosophistes ou Philosophes Indiens. Si nous les en croyons, ces prétendus sages vi-

vaient couchés sur la terre, ou constamment appuyés sur un seul pied. Les uns regardaient fixement le Soleil depuis son lever jusqu'à son coucher; d'autres se regardaient le bout du nez & se prétendaient comblés de la faveur céleste, lorsqu'ils y appercevaient une petite flamme bleue. Tous les Brachmanes ne tendaient pas à cet excès d'extravagante perfection : il y en avait parmi eux qui étudiaient l'Astronomie, l'Histoire de la Nature, la Politique, & qui iportaient quelquefois de leur retraite pour faire des leçons de ces Sciences aux Princes & aux Rois. Toute leur attention se tournait du côté de l'instruction de leurs disciples, & leur scrupule à ce sujet allait si loin, qu'aussi-tôt que la mère était enceinte, ils lui envoyaient des Directeurs pour commencer l'éducation de l'élève, & par la docilité qu'elle apportait à écouter leurs avis, ils auguraient bien ou mal des qualités à venir de l'enfant : on passait trente-sept ans à l'Ecole des Brachmanes, sans parler, sans tousser ni cracher; ce temps expiré, on pouvait mettre une chemise, manger de la viande & épouser plusieurs femmes, mais avec serment que jamais on ne révélerait les sacrés mystères de la Gymnosophie. Les Brachmanes croyaient que la vie était un état de corruption & la mort le commencement de la naissance. Que l'ame détenuë dans le corps, à l'instant du trépas, est comme un papillon qui perce sa coque & s'envole. Au reste, disaient-ils, » tous les événements » de la vie ne sont ni bons ni mauvais : ce qui plaît à l'un déplaît à l'autre, & ce qui nous afflige dans

» un temps, nous réjouit dans un » autre ». Ils donnaient au monde un commencement & une fin; ils admettaient un Dieu Créateur; enseignaient l'immortalité de l'ame, & supposaient des Juges dans les Enfers, préposés pour examiner les mânes qui y descendaient. Suidas nous rapporte que ces Philosophes que les Grecs furent consulter tant de fois, s'appelaient Brachmanes, du nom du Roi *Brachman*, leur Fondateur.

BRACHTHAN. Pierre qui obtint des honneurs Religieux de la part des descendants d'Ismaël (Voyez ISMAELITES.)

BRAHMA. Divinité des Indiens.

Avant les tems, disent ces Idolâtres, il n'y avait que Dieu & l'eau. Dieu voulant créer le monde pour son plaisir, fit flotter sur l'eau une feuille en la forme d'un enfant qui jouait avec son orteil dans la bouche. De son nombril sortit une fleur & Brahma en naquit. Dieu lui donna le pouvoir de créer le monde, & lui en accorda le Gouvernement : c'est lui qui procure une longue vie à l'homme & qui lui assigne une destinée, que rien ne peut détourner; mais il n'est pas seul; il a sous lui des Gouverneurs subalternes, à qui sont distribués des Départemens particuliers. Mais comment accorder tant de pouvoir à un Dieu, Créateur à la vérité, mais dépendant & créé lui-même; car un grand nombre de Bramines, récusant la fable de sa naissance, donnent pour père à Brahma un certain *Quivelinga*, qui n'est autre que Priape ou la Nature? Ne pourrait-on pas dire que suivant leur système Brahma est la Providence, laquelle ils regardent comme

la fille de la Nature, qu'ils recon-
naissent généralement pour l'Être
Suprême. Ce serait le moyen de con-
cilier leurs contradictions. Ceci nous
rappelle une fiction ingénieuse des
Bramines, touchant la création du
monde. « L'araignée, disent-ils, est
» la première cause & le premier
» principe de toutes choses. La pro-
» duction de l'Univers n'est rien
» qu'une filure de cet insecte, lequel
» a filé ses entrailles & son ventre,
» en sorte qu'il a premièrement pro-
» duit les Éléments, en second lieu
» les Globes célestes : cette Bête
» gouverne tout par sa sagesse &
» sa Providence, elle dirige toutes
» choses par sa conduite, ce qui
» doit durer jusqu'à la fin des siècles,
» laquelle n'arrivera que quand cet
» insecte retirera dans son corps tous
» les filets qu'il en avait sorti, car
» pour lors tout sera détruit, le
» monde ne subsistera plus que dans
» le ventre d'une Araignée ». Brahma,
dans certains Temples qui lui sont
dédiés, est représenté avec plusieurs
visages & plusieurs bras : on le voit
dans d'autres sous la figure d'un
homme nud, & quelques Bramines
racontent que le premier monde
qui est au-dessus du Ciel a été formé
du cerveau de Brahma, le second
de ses yeux, le troisième de sa
bouche, le quatrième de son oreille
gauche, le cinquième du palais &
de la langue, le sixième du cœur,
le septième du ventre, le huitième
des parties de la génération, le neu-
vième de la cuisse gauche, le dixième
des genoux, le onzième du talon,
le douzième des doigts du pied droit,
le treizième de la plante du pied
gauche & le quatorzième de l'air

qui l'environne. Ils voient disent « Que
» tous les hommes formés dans ces
» différens mondes, en tirent le
» caractère & les inclinations qu'ils
» conservent en celui-ci pendant
» leur vie ». Ainsi ceux du premier
monde sont sages & sçavans; ceux du
second pénétrants; ceux du troisième,
éloquens; du quatrième, fins & ru-
sés; du cinquième, gourmands; du
sixième, généreux & magnifiques;
du septième avares; du huitième,
luxurieux; du neuvième, laborieux;
du dixième paysans & laboureurs;
du onzième, gens de la dernière
classe du Peuple; du douzième,
scélérats; du treizième, injustes &
impitoyables; & enfin du quatorzième
ingénieux & adroits. Ce système
absurde laisse croire aux Bramines
que par la seule inspection des traits
de la physionomie, ils peuvent pro-
noncer hardiment sur le caractère &
les inclinations d'une personne.

BRAMINES. Peuple, ou si l'on
veut, Secte de Philosophes indiens,
qui descendent incontestablement des
anciens Brachmanes, qui, eux-mêmes,
se disaient issus de leur Dieu
Brahma. Brahma partagea la nation
en quatre Castes, qui sont les Bra-
mines, les Settreas, les Veinsjas &
les Soudras : il y en a une cinquième
qui renferme la plus vile portion
du peuple. La personne des Brami-
nes est sacrée; quiconque en tue un,
est condamné à un pèlerinage de
douze années, à vivre d'aumône, &
à ne boire & manger que dans le
crâne du Bramine tué. Les Bramines
des trois premières classes ne ma-
rient, pour l'ordinaire, leurs filles
que lorsqu'elles ont donné des mar-
ques de puberté. Aussi-tôt que-les

parens sont d'accord, on choisit un jour heureux pour la cérémonie. Ensuite on allume un feu réputé sacré, que l'on nomme *Homan*. Le Bramine jette trois poignées de riz sur la tête de l'épouse, qui fait la même chose, à son tour, sur celle du prétendu. Le pere de la fille lave les pieds de son futur gendre, tandis que la mere verse l'eau. Cela fait, le pere prend la main de sa fille, & la met dans la sienne, en y versant quelques gouttes d'eau, puis y ajoutant quelques pièces de monnoye, il la présente à l'époux, en prononçant ces paroles : « je n'ai plus rien » à faire avec vous, & je vous remets au pouvoir d'un autre ». Justes-là le mariage peut se dissoudre. On prend ensuite le *tali*, espèce de ruban, auquel pend une tête d'or ; & après quelques prières, l'époux l'attache au cou de son épouse. Cette cérémonie rend l'union indissoluble. L'inceste est rigoureusement puni chez les Bramines. Le coupable doit perdre les parties qui servent à la génération : on pardonne à la femme, que l'on suppose avoir été seduite. Celle qui est convaincue d'adultère peut être renfermée par son mari ; s'il veut la reprendre, il doit se faire servir, à table, par elle, en présence de plusieurs Bramines, & par cette action, il ne se couvre d'aucune honte. Un enfant naît Bramine : il est censé impur jusqu'au dixième jour. Après avoir purifié le logis, le douzième jour, on lui donne un nom, & on lui perece les oreilles pour témoigner qu'il est dévoué au Dieu de la Caste. A cinq ans on lui passe le *d'sandhem*, espèce de baudrier, composé de trois

cordons, dont chacun est de neuf fils de coton : c'est la marque d'un vrai Bramine. Aussi-tôt qu'un Bramine est en danger de mort, on distribue des aumônes aux pauvres, & on appelle un Prêtre pour réciter des prières. S'il est marié, & qu'il conserve encore la raison, il fait approcher sa femme, & il lui demande si elle veut se brûler avec lui : si elle répond *oui*, rien ne peut la sauver des flammes ; mais il lui est permis de répondre qu'elle choisit le parti de se conserver pour ses enfans. Lorsque le Bramine est expiré, on lave son corps, on le rase, on le change d'habits, & on lui frotte les lèvres avec de la chaux & du bétel. Il est conduit sur un bucher ; on met aussi-tôt le feu en présence des parens & des amis, qui en font trois fois le tour, après avoir écouté un discours que prononce un d'entr'eux, & qui roule sur les récompenses & les punitions de l'autre vie. Les Bramines prétendent que, lorsqu'un malade est à l'agonie, deux Députés du Juge des Enfers se présentent à lui, & par diverses contorsions, s'efforcent de l'effrayer, tandis qu'un serviteur du Dieu Wistnou arrive pour le consoler. Si le malade a été vertueux, le serviteur emporte son ame, & fend les airs dans un char éclatant ; s'il s'est souillé de crimes, les Députés traînent l'ame devant le Juge Zemman, qui, sur les informations, renvoie l'ame voltiger sur la terre, en attendant qu'on lui prononce sa Sentence. C'est pour quoi, lorsqu'un Bramine est mort, ses parens donnent à manger aux pies, parce qu'ils croient que l'ame du défunt pourrait bien habiter

le corps d'un de ces oiseaux.

BRANCHIDES. Prêtres qui desservient le Temple dédié à Apollon, dans la ville de Didyme, en Ionie : ces imposteurs en ouvrirent le Sanctuaire à Xercès, Roi de Perse, & lui livrèrent toutes les richesses qui y avaient été déposées. Après cette action sacrilège, ils se réfugièrent dans la Sogdiane, sous la protection de ce Monarque, qui leur permit d'y bâtir une Ville. Alexandre vengea Apollon, il assiégea la retraite des coupables Prêtres, il l'a prit d'assaut, & passa tous les habitans au fil de l'épée. Ainsi le crime des pères tomba sur leur malheureuse race.

BRANDONS. (Danse des) Jusqu'au milieu du dernier siècle, on exécutait cette Danse dans plusieurs Villes de France. Le premier Dimanche de Carême, on allumait des feux dans les places publiques, autour desquels les garçons & les filles formaient des Branles. Nos Rois, les Evêques & les Magistrats, ont eu beaucoup de peine à abolir cette coutume, qui tenait à la superstition. A la fête de Saint Martial, Patron du Limousin, le peuple dansait dans l'Eglise dédiée à ce Saint. A la fin de chaque Pseaume, au lieu de chanter le *Gloria patri*, tous les Assistans chantaient, en langage du pays : *San Marceau pregat per nous, è nous epingaren per bous* : c'est-à-dire, Saint Martial priez pour nous, & nous danserons pour vous.

BRANLE ou **HAMAC.** C'est une espèce de lit suspendu entre deux arbres, ou deux pôteaux, fort en usage dans les Indes. Les habitans

des Isles Caraïbes employent beaucoup de cérémonies superstitieuses, lorsqu'ils travaillent à leurs Branles. Ils ont grand soin de placer à chaque bout, un sac rempli de cendres d'un certain bois, qui doit en assurer la durée. Lorsqu'ils sont dedans, ils n'osent manger des figues, ni aucun poisson qui ait des dents : ils croient qu'une pareille nourriture aurait la vertu funeste de briser leur Hamac.

BRANLE DE SAINT ELME.

C'était, autrefois, une fête qui se célébrait à Marseille, la veille de Saint Lazare. On rassemblait un certain nombre de jolies filles, & de jeunes garçons des mieux faits, que l'on habillait aussi superbement qu'il était possible. Cette agréable troupe représentait les Dieux de la Fable, & les différentes nations. Elle se promenait pendant toute la journée dans les rues de la Ville, accompagnée d'une bande de Musiciens. On ne dit pas pour quoi cette mascarade s'appelait le Branle de Saint Elme.

BRAVADE. C'est le nom d'une fête qui se célèbre à Aix-en-Provence, la veille de la Saint Jean. On prétend que l'origine remonte jusqu'à l'année 1256, lors du retour de Charles d'Anjou de la Terre-Sainte. Quoi qu'il en soit, quelques jours avant la Saint Jean, on expose un oiseau dans un champ, on le tire à coup de fusil, & celui qui abat la tête, est déclaré Roi de la fête par les Magistrats. Ce Roi nomme des Officiers, qui lèvent trois compagnies de Mousquetaires, & tous ensemble se trouvent sur la place où le Parlement vient, en cérémonie, allumer le feu de la Saint Jean.

BRAURONE. C'est le nom du

lieu où Oreste déposa la fameuse statue de Diane, enlevée de la Tauroïde par sa sœur Iphigénie. On y célébrait toutes les années la délivrance de ces deux enfans d'Agamemnon. On conduisait ce jour-là à l'Autel, une victime humaine, sur la tête de laquelle on appliquait une épée nue; quelques gouttes de son sang tenaient lieu de sacrifice.

BRAYANS. Nom que l'on donnait à quelques Hérétiques qui se firent connaître vers l'année 1544, & qui, entr'autres erreurs, prétendaient que l'action la plus agréable à Dieu, était de pleurer & de crier en sa présence. Ces Brayans étaient une branche des Anabaptistes.

BREFS APOSTOLIQUES.

Lettres que les Papes adressent aux Princes & aux Magistrats. Le Pape ne signe pas les Brefs qui cependant commencent par ces mots : *Dilecto Filio Salutem & apostolicam Benedictionem*, &c. Ils sont signés par un Secrétaire. Ce fut Alexandre VI, qui établit un Collège de Secrétaires pour les Brefs; de concis qu'ils étaient auparavant, ils sont devenus fort longs.

BRÉSILIENS. Les Peuples du Brésil, grande region de l'Amérique Méridionale, renfermée presque entre l'Equateur & le Tropique du Capricorne, n'ont ni temple, ni monument à l'honneur d'aucune Divinité, on pourrait même dire qu'ils n'ont aucune religion : il est vrai qu'on a remarqué que souvent ils élevaient leurs mains vers le Soleil & la Lune, en signe d'admiration. Ils ont quelque idée vague d'un déluge, & disent qu'un Etranger fort puissant & qui haïssait extraordinairement leurs ancêtres, les fit tous

périr par une violente inondation, excepté deux, & que c'est de ces deux personnes qu'ils sont descendus. Ils craignent beaucoup un mauvais Esprit qu'ils nomment *Aguian*, & auquel cependant ils ne rendent aucun hommage. Un autre Esprit qu'ils appellent *Toupan*, fait, selon eux, gronder le tonnerre. Toutefois ces Sauvages ont des Prêtres qui leur font accroire qu'un certain esprit réside dans un fruit nommé *Tamaraca*, & que lorsqu'on lui fait des offrandes, il répond aux questions qu'ils font à cette prétendue Divinité de la part des Dévots.

Les Brésiliens sont Antropophages : ils engraisent de leur mieux les prisonniers de guerre ; ils leur donnent une femme pour les servir la nuit comme le jour, & leur permettent de chasser & de se divertir. Le jour de l'exécution, le prisonnier boit, mange, s'enivre & prend part à toutes les réjouissances, il est saisi ensuite par des hommes robustes qui le lient avec des cordes, on lui donne des pierres qu'il peut jeter à ceux qui l'environnent, & lorsqu'il n'en a plus, un sauvage s'avance & l'expédie à coups de massue. S'il tombe sur le dos, celui qui l'a tué, meurt dans l'année. La femme qui a servi le prisonnier pendant son esclavage, se jette sur son corps pour le pleurer pendant quelques momens, ensuite elle se régate avec les autres de la chair du défunt.

Tout ce qu'on nous rapporte de leurs mariages & de leurs funérailles, est si obscur & tellement contredit, qu'il nous paraît inutile d'en faire mention.

BRÉVIAIRE. L'usage de réciter le Bréviaire n'était que de pure dévotion dans la primitive Eglise, & l'on ne connaît point de loi ancienne qui y oblige les Ecclesiastiques, avant le décret du Concile de Bale, suivi de celui de Latran, sous Jules II & Léon X, qui tous deux ne regardent que les Bénéficiers: cependant tout Ecclesiastique est obligé au Bréviaire, sous peine de péché mortel, sitôt qu'il est promu aux Ordres sacrés, ou qu'il possède un Bénéfice: ils disent qu'un Bénéficiaire est tenu à la restitution des fruits de son Bénéfice, proportionnellement au nombre de fois qu'il a manqué à réciter son Bréviaire.

BRÉVIAIRES PUBLICS. Il y avait autrefois des Bréviaires écrits à la main sur du velin, & enfermés dans une cage de fer, scellée contre un des piliers de l'Eglise; ils étaient destinés pour les Clercs & les pauvres Prêtres qui, avant l'invention de l'Imprimerie, n'avaient pas le moyen d'en acheter. En 1406, un Prêtre en mourant, légua à Saint Jacques-la-Boucherie, son Bréviaire manuscrit; & ses Exécuteurs Testamentaires le remirent entre les mains du Marguillier, avec quarante sols parisis pour aider à lui faire une cage. Un an après on donna vingt sols pour le relier, & la cage qui fut faite, pesant soixante-huit livres, coûta neuf livres seize sols. En 1415, on en attachâ une à un des piliers de l'Eglise de Saint Severin, qui fut payée douze sols parisis. Ces cages renfermaient des Bréviaires, & elles étaient faites de façon qu'on pouvait passer le bras pour retourner les feuillets.

BRIGADIER DES ARMÉES DU ROI. Le titre de Brigadier ne fut d'abord qu'une Commission. En 1667, Louis XIV fit expédier plusieurs brevets de Cavalerie, & l'année suivante il en donna à quelques Officiers d'Infanterie. En 1673, il fut réglé que le Brigadier qui aurait des Lettres de Service, commanderait à tous les Colonels ou Maîtres de Camp, tant d'infanterie, que de Cavalerie; & que dans une Place fermée, le Brigadier d'Infanterie commanderait au Brigadier de Cavalerie, & que ce serait le contraire dans un lieu ouvert, & en pleine campagne. Les Brigadiers de Dragons sont de l'année 1695.

BRIGUES. On appellait ainsi chez les Romains, les pas & les soins que se donnaient ceux qui aspiraient aux Charges publiques. Il était bien singulier de voir de respectables Citoyens courir les Assemblées pour mandier des suffrages, mais l'étonnement redouble, lorsqu'on trouve dans les Historiens qu'au moment d'un renouvellement de Charges, la Brigue a coûté à une seule Tribu 80729 liv. somme immense, sur tout si l'on se rappelle qu'il y avait 35 Tribus qui sans doute en dépensèrent à peu-près autant.

BRIMO. Surnom de Proserpine qui signifie Terreur. Les anciens Idolâtres attribuaient à Proserpine toutes les terreurs nocturnes dont ils étaient affectés.

BRIS ou NAUFRAGE. C'est sans doute, le droit le plus inhumain & le plus injuste qui soit au monde. Profiter du malheur des hommes, dont les vaisseaux échouent sur votre côte, est le comble de l'inhu-

manité. Ce droit de Bris a existé & existe encore dans quelques contrées. Il appartient au Seigneur. Les anciens Gaulois l'avaient établi, parce qu'ils regardaient tous les étrangers comme des ennemis. D'abord les Romains abrogèrent cet usage inique ; mais, vers le déclin de l'Empire, l'invasion des Barbares le fit rétablir. Sous le règne de Saint Louis, les Ducs de Bretagne changèrent la confiscation totale des effets, en une taxe médiocre. Ce droit n'a plus lieu en Franc, en Espagne, en Angleterre, & en Allemagne, si ce n'est contre les pirates & les ennemis de l'Etat.

BRIZO. Divinité que l'on supposait présider aux songes, & à laquelle les Insulaires de Delos rendaient un culte. On lui offrait des espèces de nacelles remplies de toutes sortes de fruits, mais il n'était pas permis de lui présenter des poissons. Tous les Mariniers, qui avaient échappé à quelque péril éminent, ou qui avaient fait une heureuse navigation, ne manquaient pas de lui en rendre des actions de grâce. Si l'on demandait quelque chose à la Déesse Brizo, elle envoyait sa réponse par un songe.

BROUCOLACAS. Nom que les Grecs donnent aux cadavres des personnes excommuniées. Ils prétendent que ces corps sont animés par le Démon, qui se sert de leurs organes, les fait parler, marcher, boire & manger. Pour ôter ce pouvoir au malin Esprit, il faut, disent les Grecs, arracher le cœur au Broucolacas, le mettre en pièces, & l'enterrer une seconde fois. Cette erreur est encore aujourd'hui fort accréditée parmi les

Grecs. (*Voyez NTOUPI.*)

BROWNISTES, (Robert Brown, d'une bonne famille de Rutlandshire, fut le chef de cette Secte d'Hérétiques, qui paturent vers la fin du seizième siècle. Il fut mis jusqu'à trente deux fois en prison en Angleterre, & vint ensuite fonder une Eglise à Middelbourg, en Zelande, cependant il retourna dans sa patrie, où il mourut vers l'an 1630, après avoir abjuré ses erreurs.

Les Brownistes détestaient également les Anglicans, les Presbytériens, les Consistoires, les Synodes, les Evêques & les Ministres, qui, disaient-ils, se souillaient également par leur communication avec les pécheurs : ils regardaient le mariage comme un simple contrat civil ; ils refusaient le Baptême aux enfans dont les pères n'étaient pas membres de leur Eglise ; ils rejetaient toute forme de prière, & même l'Oraison Dominicale, qu'ils prétendaient n'être qu'un modéce que Jésus-Christ nous a laissé pour prier. Chez eux point de cloches, point d'Eglises, & permission entière à tous les Membres de la Communion de faire des exhortations, & de raisonner sur ce qui a été prêché, sans qu'aucun Supérieur soit en droit de leur demander compte de leurs actions. Ces Brownistes furent fort poursuivis sous le règne d'Elisabeth ; on en trouve encore en Angleterre & en Hollande.

BRULER. La coutume de brûler les corps est d'une antiquité très-réculée ; elle a été presque générale chez les Grecs & chez les Romains, & certainement elle a précédé la fameuse guerre de Troie. « La pre-

» miere manière d'inhumér, dit Ci-
 » céron, est celle dont se sert Cyrus
 » dans Xénophon, le corps est ainsi
 » rendu à la terre, & il est couvert
 » du voile de sa mere. Sylla, victo-
 » rieux de Caius Marius, le fit dé-
 » terrer & jeter à la voirie. Ce fut
 » peut-être par la crainte d'un pareil
 » traitement, qu'il ordonna que son
 » corps fut brûlé. C'est le premier
 » des Patrices Cornéliens à qui on
 » ait élevé un bûcher.

» L'usage de brûler les corps, dit
 » Pline, n'est pas fort ancien dans
 » Rome. Il doit son origine aux
 » guerres que nous avons faites dans
 » les contrées éloignées : comme on
 » y déterrât nos morts, nous pri-
 » mes le parti de les brûler ».

La coutume de brûler les corps
 subsista jusqu'au règne du grand
 Théodose.

BRUMALES. Fêtes. instituées
 par Romulus en l'honneur de Bac-
 chus ; elles se célébraient pendant
 l'hiver, & duraient trente jours. Du-
 rant cette solennité, Romulus don-
 nait des repas au Sénat.

BUABIN. C'est le nom d'une
 Idole révérée dans le Tunquin, &
 que l'on invoque lorsque l'on veut
 élever un bâtiment. On dresse un
 Autel, on appelle les Bonzes ; on
 fait un sacrifice, & les viandes sa-
 crifiées servent à faire un splendide
 festin. Ensuite on brûle devant l'Idole
 des parfums & quelques papiers dor-
 rés sur lesquels on a eu soin de tra-
 cer quelques caractères magiques ;
 & après cette cérémonie, on est
 assuré que le Buabin ne souffrira pas
 qu'il arrive le moindre malheur à la
 maison que l'on va bâtir.

BUBASTE. Les Egyptiens don-

naient ce nom à Diane, parce qu'ils
 prétendaient que cette Déesse se trans-
 forma en chate, lorsque, suivant leur
 Mythologie, les Dieux se réfugiè-
 rent en Égypte. On célébrait une
 Fête solennelle à l'honneur de Dia-
 ne la Chate, & l'on s'y rendait de
 toutes les contrées de l'Égypte, dans
 des bateaux remplis de Musiciens.

BUBONA. Les Romains regar-
 daient cette prétendue Déesse, com-
 me la protectrice spéciale des Bœufs,
 & ils l'invoquaient pour la conserva-
 tion de ces précieux animaux.

BUCELLARIENS. On n'est pas
 fort au fait des fonctions de ces
 Grecs. Plusieurs Auteurs soutiennent
 que c'était une Compagnie de sol-
 dats entretenue par les Empereurs
 de Constantinople pour distribuer les
 Vivres : d'autres donnent ce nom à
 des Parasites qui étaient à la suite
 des Princes. Au moins est-il certain
 que les Visigots appellaient ainsi les
 Vassaux nourris par les Seigneurs.
 Quelques-uns croient qu'on nom-
 mait ainsi des Gardes qui accompa-
 gnaient l'Empereur, & le plus
 petit nombre dit que c'étaient des
 hommes dont les Monarques se ser-
 vaient pour faire périr ceux qui leur
 déplaissaient.

BUCENTAURE. On appelle
 ainsi un gros Bâtiment dont la Sei-
 gneurie de Venise se sert pour faire
 la cérémonie d'épouser la mer, tous
 les ans le jour de l'Ascension. Cette
 Machine est plus longue qu'une Ga-
 lère, & haute comme un Vaisseau
 sans mâts & sans voiles. La Chiour-
 me est sous le pont sur lequel est
 élevé une voute superbe qui régné
 d'un bout à l'autre du Bucentaure,
 & qui est soutenue par un grand
 nombre

nombre de figures sculptées & dorées. Tout autour d'une magnifique galerie sont des bancs sur lesquels sont assis les Sénateurs qui assistent à cette cérémonie. Le Dôge est placé à la poupe, ayant à sa droite & à sa gauche, le Nonce du Pape & l'Ambassadeur de France, & des deux côtés les Nobles qui composent le Conseil. C'est de-là qu'en jetant un anneau, le Dôge fait la singulière cérémonie d'épouser la mer.

BUCHER. Les Buchers sur lesquels les Anciens brûlaient les corps, étaient formés de Larix, d'If, de Pin & de Frêne; on y ajoutait la plante nommée Papyrus, & on les environnait de Cyprès. Le Bucher était à plusieurs étages, & quelquefois orné de Statues. On répandait sur le cadavre du vin, du lait & du miel, & l'on jetait des parfums & des liqueurs odoriférantes sur le bois. Lorsqu'on avoit oint le corps, on lui ouvrait les yeux que l'on avoit eu soin de lui fermer après le dernier soupir, & on lui plaçait dans la bouche une pièce de monnaie; aussi-tôt on allumait le Bucher, & on priait les Vents de hâter l'incendie: souvent on jetait au milieu des flammes de riches habits, & des étoffes précieuses, les dépouilles des ennemis, ou les armes des soldats. On immolait des bœufs, des taureaux & des moutons, & les Affranchis coupaient leurs cheveux & les fesaient dans le feu. On a des exemples que des personnes se sont tuées sur le bucher de ceux qu'elles aimaient. Quand le cadavre était réduit en cendres, & qu'il n'en restait plus que les os & les cendres, on éteignait le Bucher avec du vin, & l'on déposait

Tome I.

ces tristes restes dans une urne d'or. C'était la mere, les sœurs ou les proches parentes du défunt qui étaient chargées de cette douloureuse cérémonie. Elles portaient alors des habillemens noirs. Les fils rendaient ce devoir à leurs peres, & les Consuls ramassaient les ossemens des Empereurs. Avant que de se retirer, on criait au mort: *Vale, vale, vale, nos te ordine quo natura promiserit cuncti sequuntur.* » Adieu, adieu, » adieu, nous te suivrons tous, quand » la nature l'ordonnera ».

BUCOLIQUE. Nom que l'on donne aux Poésies pastorales qui traitent des Bergers & des troupeaux. On représentait quelquefois des Bucoliques sur les Théâtres, & alors les décorations n'étaient composées que de verdure & de feuillages. La simple flûte de roseau accompagnait les Acteurs dans leurs récits.

BUCORNE. Surnom que l'on donnait à Bacchus, sans doute parce qu'il était souvent représenté avec une corne de Taureau à la main. Ces cornes ont été les premiers vases à boire dont se soient servis les Anciens.

BUDDOU. Divinité adorée par les Insulaires de l'Isle de Ceylan. Ce Buddou était un saint homme qui, suivant la supputation peu exacte du voyageur Ribeyro, vivait vers l'an 40 de l'Ere chrétienne, & qu'il suppose avoir été le même que Saint Thomas. Moins crédule que lui, nous imaginons que Buddou n'est autre que *Fo* & *Xéquia*. Quoi qu'il en soit, Buddou, depuis qu'il est Dieu, vient souvent visiter ses chers Chingulais, il se montre sous un grand arbre nommé *Bogaha*, qui

par cette raison, est un des principaux objets du culte de ces Idolâtres. La dernière fois qu'il parut sur la terre, en remontant au Ciel, il laissa l'empreinte de ses pieds sur une haute montagne. En divinisant Buddou, il fallait lui donner un emploi; aussi a-t-on remis entre ses mains la conduite des âmes après la mort, & le soin de leur félicité. Buddou est représenté par de petites images d'argent, de cuivre, d'argile ou de pierre. On en trouve par-tout, même dans les cavernes & dans les rochers. A la nouvelle & à la pleine Lune, les Dévots ne manquent point de porter des vivres dans ces endroits. Lorsque l'année se renouvelle, on va visiter la montagne où il a laissé l'empreinte de son pied, & le fameux arbre *Bogaha*, sous l'ombrage duquel il se plaisait. Les Dames de Ceylan se font un honneur d'aller demander l'aumône pour le Dieu Buddou, & l'argent qu'elles retirent de ces quêtes est employé à lui faire un sacrifice. Chaque Insulaire a la liberté d'élever un Temple à Buddou. Il commande sa Statue chez un Ouvrier, mais le morceau de bois ne prend la qualité de Dieu que lorsque les yeux sont formés : pour lors on vient le chercher en grande cérémonie, & on le place dans la niche qui lui a été préparée.

BULGARES. Hérétiques du neuvième siècle qui se firent connaître sous le règne de Basile le Macédonien. Les Bulgares avaient rassemblé les erreurs de vingt sectes pour en composer leur croyance. Ils prétendaient qu'ils ne falloit croire que le Nouveau Testament; que le Baptême n'était point nécessaire aux pe-

tits enfans; que les maris qui jouissaient de leurs femmes ne pouvaient être sauvés; que les Prêtres debauchés ne consacraient point; qu'on ne devoit obéir ni aux Evêques, ni aux autres Ecclesiastiques qui ne vivaient pas selon les Canons; qu'il n'était permis de jurer en aucun cas. Ces Hérétiques se choisirent entr'eux un Pontife qu'ils appellèrent *Pape*, & qui établit son Siège dans la Bulgarie. Ce Pontife souverain eut la ridicule vanité de prendre le titre de Fils aîné de l'Eglise des Bulgares. Du mot *Bulgar* on fit d'abord *Bougare*, & ensuite un mot très-sâle en notre langue, sous lequel on désigna ces Hérésiarques.

BULLE. Petite Boule d'or ou d'argent qu'on attachait au cou des enfans de qualité chez les Romains, lorsqu'ils prenaient la Robe Prétexte ou bordée de pourpre. La grande Vestale & les principales Dames Romaines en portaient aussi, l'une, comme une distinction, & les autres comme une parure agréable; d'ailleurs, la superstition déterminait la nécessité de porter cet ornement. Il était regardé comme un puissant préservatif contre l'envie & contre les Génies mal-faisans.

BULLE D'OR. C'est le nom que l'on donne en Allemagne à une Constitution de l'Empereur Charles IV, approuvée par l'Assemblée générale des Princes & Etats de l'Empire, qui contient les fonctions, privilèges & prérogatives des Electeurs, tant Ecclesiastiques que Séculiers, & toutes les formalités qui doivent s'observer à l'élection d'un Empereur. Elle fut faite en 1356, en partie à Metz & en partie à Nuremberg, &

B U

a toujours été regardée comme Loi fondamentale de l'Empire.

BUMICILIS. Espèce de Sorciers ou Religieux Mahométans que l'on trouve dans l'Afrique. Loin d'être amis du Diable, ils combattent contre lui. Ce malin Esprit leur en veut, disent-ils, à cause de leur sagesse & de leur régularité à observer les préceptes de Mahomet. Souvent on les voit courir meurtris, couverts de coups & tout effrayés. Ils sont en grande vénération parmi le peuple, à qui ils donnent de temps à autre le spectacle d'un combat avec les javalots ou les zagaies, jusqu'à tomber de lassitude; mais après s'être reposés quelques minutes, ils se relèvent, reprennent leurs esprits & se promènent. C'est tout ce que l'on sçait de ces étranges Religieux.

BUPHAGE. Un des Surnoms d'Hercule. Les Mythologues rapportent que la faim de ce terrible Dieu était si grande, que les Argonautes, dans la crainte de manquer de vivres, l'obligèrent à sortir de leur vaisseau; ils ajoutent qu'il enleva ensuite deux bœufs à un Berger; & qu'il en mangea un tout entier dans un seul repas. Pour appuyer cette fable extravagante, ils lui accordent libéralement trois rangs de dents.

BURAMOS. (les) On trouve ce Peuple en Afrique dans la Nigritie, autour de la rivière de Saint Domingo, & il occupe tout le Pays qui s'étend jusqu'à l'embouchure du Rio-grande. Cette Nation est idolâtre. On assure que les femmes des Buramos, pour s'empêcher de parler, prennent dans leur bouche, une gorgée d'eau qu'elles gardent la moitié d'une journée, sans que cela les empêche de travailler.

B U

163

BURATTES. Près du lac Baikal aux extrémités de la Sibérie, on trouve des peuples qui portent le nom de Burattes. On prétend qu'ils adorent le Soleil & la Lune, au moins ne remarque-t-on point qu'ils reconnaissent aucune autre Divinité. Deux fois l'année, ils s'assemblent & font un sanglant sacrifice de boucs & de Brebis. Ces malheureuses victimes sont embrochées tout en vie à des pieux plantés devant les tentes, & ces sauvages ne cessent de faire des inclinations de tête jusqu'à ce qu'elles soient expirées. Ils ont des Prêtres qu'ils assassinent quand il leur plaît, en leur disant pour unique raison: « Il faut que vous alliez dans » l'autre monde, prier pour nous ». Ensuite, ils les enterrent avec des habits & des provisions, afin que rien ne leur manque sur la route qu'ils vont entreprendre, ni en entrant dans le pays qu'ils vont habiter. Quelquefois ils se rendent sur une montagne pour laquelle ils ont beaucoup de vénération; c'est-là qu'ils font jurer solennellement ceux de la bonne foi desquels ils doutent, parce qu'ils se persuadent que tout parjure y tombe mort, en prononçant un faux serment.

BURGGRAVES. C'était jadis en Allemagne un Officier à qui l'Empereur confiait la garde des Villes ou des Châteaux. Le Burggrave rendait aussi quelquefois la justice, soit en matière criminelle, soit en matière civile. Les Burggraves ont dans la suite trouvé le moyen de rendre leurs Offices héréditaires, & plusieurs se sont rendus Souverains des Villes qui leur avaient été confiées. Aujourd'hui ceux qui portent

ce titre dans l'Empire, reçoivent de l'Empereur l'Investiture féodale des Villes ou des Châteaux dont ils sont Burggraves. Il y a en Allemagne quatre grands Burggraviats, ceux de Magdebourg, de Nuremberg, de Stromberg, & de Reineck. L'illustre Maison de Brandebourg descend des Burggraves de Nuremberg.

BURGLEHN. C'est le nom qu'on donnait jadis en Allemagne à une ligue défensive établie entre deux grandes familles, qui devait non-seulement avoir lieu entre les parties existantes, mais aussi entre leurs héritiers & descendants à perpétuité, en sorte que l'une des deux familles venant à s'éteindre, l'autre devait lui succéder dans tous ses biens, droits, privilèges & prérogatives.

BURGMANN. On appelle ainsi les Conseillers des deux Villes de Fridberg & de Gelnhausen. Quoiqu'il soit nécessaire d'être noble pour parvenir à cette dignité, les Princes & les Comtes de l'Empire en sont néanmoins exclus. Ce sont ces Conseillers qui élisent leur Burggrave, qui relève immédiatement de l'Empereur.

BUSTÉRICH. Nom d'une ancienne Idole des Saxons. Elle existe encore dans la Forteresse de Sondershus. Le métal dont elle est fabriquée nous est inconnu. Elle est haute d'une aune & creuse en dedans; elle représente un enfant d'environ dix ans, qui est en colère, & dont le regard est louche; il a la main droite posée sur sa tête, & sa gauche sur sa cuisse.

BUTH. Nom d'un jeune homme vigoureux, à qui dans le Tiber, on donne la permission de tuer in-

distinctement un certain jour toutes les personnes qui se rencontrent sur son passage, dans l'horrible supposition que ceux qui meurent de sa main sont des victimes agréables à l'Idole Manipe, & qui obtiennent aussi-tôt le bonheur éternel. Ce jeune homme, portant plusieurs petites Banderolles pour ornement, & armé d'une épée, d'un arc & de nombre de flèches, sort en furieux de sa maison, parcourt toutes les rues & fait main basse sur tout le Peuple, sans que personne cherche à l'éviter, en prenant la fuite.

BUKKARIE. (Grande) C'est un vaste espace de Pays qui se trouve entre le Karazm & le grand Désert sablonneux qui borde la Chine. Les Bukkariens sont d'une taille ordinaire, mais bien prise; ils ont le teint fort blanc pour le climat, les yeux grands, noirs, pleins de feu, le nez aquilin, les joues bien taillées, les cheveux noirs & très-beaux, la barbe épaisse. Les femmes sont grandes, bien faites, elles ont le teint & les traits admirables. Ce Peuple fait profession de la Religion Mahométanne, à quelques cérémonies près. Il est sous la domination des Kalmuks & des Tartares Usbeks, auxquels il paye un tribut annuel; ce qui les fait regarder par les Tartares comme une Nation méprisable & sans courage. Les Bukkariens ignorent leur origine, & savent seulement par tradition qu'ils ne sont pas originaires de Bukkarie. Cette incertitude a laissé croire à quelques Ecrivains, qui se sont efforcés de concilier l'histoire sainte avec la profane, qu'ils étaient les descendants des douze tribus d'Israël, qui furent transportées

dans le Royaume des Médes par Salmanassar, Roi d'Assyrie. Il est vrai, qu'en égard à certaines coutumes, il y a quelque ressemblance entre les Juifs & les Bukkariens, mais ces preuves sont bien faibles.

BUKKARIE. (Petite) Les Habitans de ce Pays qui fait partie de la grande Bukkarie, sont aussi bien faits que leurs voisins; ils aiment les Etrangers, sont fort adonnés au commerce, mais portent au plus haut degré leur avidité pour le gain. L'habillement des hommes est élégant & ressemble beaucoup à celui des Polonais. Celui des femmes en diffère peu; elles ont des pendants d'oreilles qui n'ont pas moins d'un pied de long & qui leur descendent jusqu'aux épaules. Elles divisent leurs cheveux en tresses, qu'elles allongent avec des rubans noirs, brodés d'or ou d'argent, & par de grandes touffes d'argent ou de soie, qui leur pendent jusqu'aux talons. Trois autres touffes moins grandes leur couvrent le sein. Elles portent des colliers de perles, des bijoux dorés & argentés, & de petits sacs de cuir, dans lesquels sont renfermées des prières écrites par leurs Prêtres, qu'elles révérent comme des reliques. Les femmes se teignent les ongles en rouge, & les filles sont distinguées par une longue bande de toile qu'elles portent sous leurs bonnets, & qui se roule autour du cou, pour former par derrière un nœud, dont l'un des bouts leur tombe jusqu'à la ceinture. Les Bukkariens achètent leurs femmes à prix d'argent, en proportion de leur beauté. Aussi la grande richesse des familles consiste à avoir de belles filles. La Loi défend aux personnes

qui doivent se marier, de se parler & de se voir, depuis le jour du contrat jusqu'à la célébration. Les fêtes durent trois jours, & chaque jour se termine par un festin. La veille du mariage, une troupe de filles s'assemble le soir chez la jeune femme, & passe la nuit à danser & à chanter. Le lendemain matin on s'occupe à parer la nouvelle épouse. Le jeune homme se présente avec ses parens & ses amis, il est suivi d'un *Abis*, espèce de Prêtre, & d'un grand nombre de Musiciens. On fait ordinairement une course de chevaux & le futur distribue aux vainqueurs des prix proportionnés à ses richesses. Le Prêtre fait diverses questions au mari & à la femme, auxquelles ils répondent séparément. Le mari retourne chez lui, où il traite sa compagnie. Après le dîner, il se rend chez sa femme, & il obtient la liberté de lui parler. Il la quitte encore, pour y retourner le soir; & comme il la trouve au lit, il se couche près d'elle tout habillé, en présence de plusieurs femmes. Cette farce se renouvelle pendant trois jours; enfin la troisième nuit il entre dans tous les droits du mariage, & il emmène sa femme dans sa maison.

Les quarante jours qui suivent l'accouchement d'une Bukkarienne passent pour un tems impur, pendant lequel la Loi lui défend jusqu'aux prières de la Religion. L'enfant est nommé par son père trois jours après sa naissance, il est circoncis à sept ans. La polygamie est défendue par la Loi, mais elle n'est pas punie, & il y a des Bukkariens qui ont jusqu'à dix femmes. Le divorce est autorisé.

Une femme qui se sépare de son mari n'emporte rien avec elle ; celle qui est répudiée conserve tout ce qui lui a été donné par le mariage.

BUKKARIENS. (Religion des) Ces Peuples suivent la Loi de Mahomet , mais ils diffèrent en tant de choses avec les Turcs & les Persans, que c'est abusivement qu'on leur donne le nom de Musulmans. Les Bukkariens croient que Dieu ayant communiqué l'Alcoran , le communiqua à Moïse & aux Prophètes . & qu'ensuite Mahomet fut chargé d'en donner l'explication. Ils ont quelque notion de la personne de Jésus-Christ, & nous allons traduire ce qu'un Auteur Anglais dit de leur imagination bizarre à ce sujet. « La Vierge Ma-
» rie , prétendent-ils , étant une pau-
» vre orpheline , ses parens embar-
» rassés de la dépense de son éducation,
» résolurent de la faire dépendre du
» sort. Ils jetterent une plume dans
» un vase plein d'eau , après être
» convenus entre eux que cette charge
» tomberait sur celui au doigt duquel
» la plume paraîtrait s'attacher. Elle
» s'arrêta au doigt de Zacharie ,
» d'une manière d'autant plus sensi-
» ble , que s'étant d'abord enfoncée
» dans l'eau elle revint surnager lorf-
» qu'il y eut mis le doigt. Il ne ba-
» lança point à recevoir la jeune
» Marie pour avoir soin de son édu-
» cation. Un jour que son ministère
» l'avait retenu au Temple trois jours
» de suite , il se souvint qu'il avait
» laissé cet enfant sous la clef dans
» sa maison , & qu'elle n'avait pu
» recevoir aucun secours. Il se hâta
» d'y retourner ; mais au lieu de la
» trouver mourante , comme il s'y
» attendait , il fut surpris de voir

» autour d'elle toutes sortes de mets
» en abondance. Elle lui dit que
» c'était Dieu qui les lui avait en-
» voyés. A l'âge de quatorze ans ,
» éprouvant pour la première fois
» les infirmités de son sexe , elle
» alla se baigner dans une fontaine
» qui était dans une grande forêt
» voisine. Là , elle fut fort effrayée
» d'entendre une voix. Elle se hâta
» de reprendre ses habits pour se re-
» tirer. Mais un ange , qui se présenta
» devant elle , lui dit qu'elle devien-
» drait mère d'un enfant , qu'il lui
» commanda de nommer Isaac. Elle
» répondit modestement qu'en n'ayant
» jamais eu de commerce avec au-
» cun homme , elle ne concevait pas
» comment cette prédiction pouvait
» s'accomplir. Alors l'Ange souffla
» sur sa poitrine & lui fit compren-
» dre ce mystère : ensuite il l'instruisit
» de tout ce qu'elle ne devait pas
» ignorer. Elle conçut au même mo-
» ment. Le tems de sa délivrance
» étant arrivé , la confusion qu'elle
» en eut la conduisit dans la même
» forêt. Elles'y délivra heureusement
» de son fruit ; & sur le champ un
» tronç d'arbre pourri , contre lequel
» elle s'était appuyée , poussa des
» feuilles. La terre aux environs se
» couvrit de fleurs comme au prin-
» tems. Les Anges parurent en grand
» nombre ; ils baignèrent l'enfant
» dans une fontaine qui se fit voir
» tout-à-coup à deux pas du même
» lieu , & le rendirent à sa mère.
» Elle retourna dans sa famille , où
» elle fut reçue avec de sanglans re-
» proches , & de fort mauvais traite-
» mens. Elle les souffrit sans impa-
» tience , & ne prenant pas même la
» peine de se justifier , elle pria seu-

« lement son fils de plaider sa cause.
 « Il la satisfit sur le champ. L'expli-
 « cation qu'il donna du mystère de
 « sa naissance dissipa des soupçons
 « injurieux à sa mère, & fit éclater la
 « puissance du Ciel, dans un événe-
 « ment si contraire aux loix de la
 « nature.

« Le jeune Isaïe devint un Pro-
 « phète, & un Docteur de grande
 « autorité, mais il fut exposé à la
 « haine & aux persécutions de tout
 « le monde, sur-tout des grands.
 « On attenta plusieurs fois à sa vie,
 « quoiqu'il eût sans succès. Enfin ses en-
 « nemis chargèrent deux personnes
 « de le tuer à toutes sortes de prix,
 « mais Dieu rendit leurs projets inu-
 « tiles, en prenant soin d'enlever
 « Isaïe au Ciel lorsqu'ils étaient prêts
 « à les exécuter. Il exerça aussi un
 « châtiment fort singulier sur ses as-
 « sassins. Les ayant transformés suc-
 « cessivement sous la figure d'Isaïe,
 « le Peuple, trompé par cette res-
 « semblance, se jeta furieusement
 « sur eux & leur donna la mort ».

Par ce récit on voit que les Bukka-
 riens n'ont aucune idée des souffran-
 ces de Jésus-Christ. Ils croient la
 résurrection & la réalité d'une autre
 vie, mais ils n'imaginent pas que
 personne puisse être condamné à des
 peines éternelles. C'est le Démon,
 auteur du péché, qui doit supporter
 tout le châtiment de la justice divine.
 Au dernier monde, tout sera anéanti,

excepté Dieu; ainsi, selon eux, Jésus-
 Christ, les Anges, les Démones ne
 peuvent éviter la mort. Après sa
 résurrection quelques élus seront pu-
 rifiés par le feu. Dieu formera alors
 huit Paradis pour les justes & sept
 Enfers pour les méchants. Dieu n'est
 point au Ciel; c'est un péché de le
 soutenir; il est par-tout.

Les Bukkariens ont un jeûne de
 trente jours, pendant lequel ils ne
 peuvent prendre aucune nourriture
 pendant le jour, mais il mangent deux
 fois dans le cours de la nuit. Les Ar-
 tisans obtiennent la permission de
 manger le jour.

BUSTUAIRES. Les anciens
 avaient l'horrible coutume de sacrifier
 des captifs sur le tombeau auprès
 du bûcher des fameux guerriers :
 ils croyaient superstitieusement que
 leur sang apaisait les Dieux infer-
 naux, & les rendaient propices aux
 mânes du mort. Dans la suite cet
 usage parut trop barbare, & à ces
 malheureuses victimes on substitua
 des combats de gladiateurs. Le pre-
 mier spectacle de ce genre, qui se
 donna à Rome est de l'année 489 de
 sa fondation. Marcus & Décius, fils
 de Brutus, furent les premiers qui
 les introduisirent aux funérailles de
 leur père. Les Romains imitèrent en
 cela la coutume des Etruriens, qui
 sans doute l'avaient reçue des Grecs.
 Les Gladiateurs employés dans ces
 circonstances s'appelaient Bustuaires.



C

CABACK. Nom que l'on donne en Russie aux Cabarets ou autres endroits où l'on débite le vin, l'eau-de-vie & les liqueurs fortes. Dans toute l'étendue de l'Empire, les Cabacks appartiennent au Souverain ; il les afferme ; & comme la consommation des liqueurs, est on ne peut pas plus considérable, le produit qu'il en retire est immense, & c'est une des fortes branches de ses revenus.

CABARNES, nom que les Infu-laires de Paros donnaient aux Prêtres qui déservaient dans leur Isle le Temple de Cérés. On croit que ce nom leur venait de celui du premier de ces Prêtres, qui apprit à la Déesse l'enlèvement de sa fille Proserpine.

CABIGIAK ou **CAPCHAK**, nom d'une Tribu des Turcs Orientaux. On rapporte qu'une femme de l'armée d'Oghuz-Kan, sentant les douleurs de l'enfantement, se retira dans le creux d'un arbre, & s'y délivra d'un fils, qui fut élevé & adopté par Oghur, & reçut le nom de Cabigiak, c'est-à-dire, *Ecorce de bois*. Ce Cabigiak eut une postérité nombreuse qui s'étendit jusqu'au Nord de la mer Caspienne, & elle est encore connue aujourd'hui sous le nom de Descht Kitchak. C'est de cette fameuse Tribu que sortirent ces immenses armées qui ravagèrent les Provinces que

le Mogol possédait dans la Perse, & que le malheureux Bajazet opposa au fier Tamerlan.

CABIRES. (Dieux) Ces Divinités étoient particulièrement révérees dans l'isle de Samothrace. Selon quelques Auteurs, ces Dieux étoient Pluton, Proserpine & Cérés ; selon d'autres, on honnoit, sous le nom de Cabires, Osiris, Isis & Horus. Quoi qu'il en soit, on dit qu'ils étoient représentés avec des feuillages sur la tête, des cornes, des aîles & des globes, marques symboliques sans doute, & qu'on n'a point cherché à nous expliquer. On croyait que ceux qui étoient initiés dans les mystères de ces Dieux, en obtenaient tout ce qu'ils pouvaient souhaiter, & il étoit expressément défendu de prononcer leurs noms. Les habitans de Lemnos & de Thèbes célébraient des fêtes en l'honneur des Dieux Cabires. Ces fêtes passaient pour être très-anciennes & même antérieures au temps de Jupiter, qui les renouvela. Les cérémonies s'en faisaient pendant la nuit, & l'on y consacrait les enfans. On plaçait le jeune Initié sur un trône, & les Prêtres dansaient autour de lui. La marque que portaient les Initiés, étoit une écharpe couleur de pourpre. Quand on avait commis quelque meurtre, c'étoit un asyle que d'aller au sacrifice des *Cabiries*.

CABRUS ou **CAPRUS**, Dieu que l'on adorait à Phaselis, ville de Pamphlie : par une singularité dont on ne nous rapporte pas la raison, toutes les offrandes que les Dévôts faisaient à cette Divinité, consistaient en poisson salé ; ce qui, lorsque quelqu'un n'avait mangé à son repas que du poisson salé, donna lieu au proverbe : « il a fait un repas de Phaséli-tes. »

CACHEMIRIENS. Ils occupent une Province de l'Asie dans les États du Mogol ; ils sont doux, adroits & fort laborieux, contre l'ordinaire de la plupart des Indiens ; leurs femmes sont belles. On les soupçonne Juifs d'origine, au moins est-il certain qu'ils ont toujours le nom de Moïse dans la bouche, & qu'ils sont intimement persuadés qu'il a été dans leur pays, ainsi que Salomon. Ils sont ou Idolâtres ou Mahométans.

CACIQUE, nom que, sous le règne des Incas, les Peuples de l'Amérique donnaient aux Gouverneurs des Provinces du Pérou. Lorsque les Espagnols se rendirent maîtres de l'île de Cuba, dans l'Amérique septentrionale, les Princes du Pays prenaient le titre de Caciques ; mais depuis leurs conquêtes dans le nouveau Monde, si cette dignité subsiste encore, elle est sans autorité ; & il n'y a plus que quelques Sauvages indépendans qui donnent ce nom à leurs Chefs.

CADAVRE, c'est ainsi qu'on nomme le corps d'un homme mort. Dans certains cas, on procède contre le cadavre d'un Criminel, s'il est encore existant, sinon contre sa mémoire : alors le Juge nomme un Cu-

rateur à l'une ou à l'autre, à qui l'on fait prêter serment, & toute la procédure se dirige contre lui, jusqu'au jugement définitif qui se rend contre le cadavre ou la mémoire du Coupable. Ce Curateur peut interjetter appel du jugement rendu contre le défunt ; il peut même y être obligé par un parent ; mais il faut que ce parent avance les frais du procès.

La loi Salique interdisait à celui qui avait dépouillé un Cadavre, le commerce des hommes, jusqu'à ce que, dit l'Auteur de l'Esprit des Loix, les parens, acceptant la satisfaction du coupable, eussent demandé qu'il pût vivre parmi les hommes.

CADET, enfant mâle, né depuis l'ainé. En Espagne, l'usage dans les grandes familles, est qu'un des Cadets prennent le nom de sa mère. Suivant la coutume de Paris, les Cadets des familles bourgeoises partagent également avec leurs Aînés ; dans d'autres coutumes, les Aînés ont presque tout.

CADILESQUER, Chef de la Justice chez les Turcs. Il y en a trois dans l'Empire ; celui de Romanie ou d'Europe ; celui d'Anatolie ou d'Asie, & celui du Caire. Ils sont subordonnés au Reis-Effendi, qui est comme le Grand-Chancelier de l'Empire. (*Voyez REIS EFFENDI.*)

CADIS, espèce d'Evêques chez les Mahométans. Le Cadi est subordonné au Mollack, qui est comme l'Archevêque : il rend la justice dans son département, mais il ne peut prétendre à une plus haute dignité. Il est obligé de rendre compte de sa conduite au Cadilesquer, qui le dépose s'il le trouve coupable, & souvent

même lui fait donner la bastonnade. (Voyez MOLLACK ET CADILS-QUER.)

CADISADELITES. Ce sont des Musulmans rigides, qui affectent de fuir toutes sortes de divertissemens. On en trouve beaucoup sur les frontières de Hongrie & de Bosnie. Ils lisent avec une égale ferveur la Traduction Esclavone de l'Evangile & l'Alcoran. Ils boivent du vin ; & l'on a lieu d'être étonné combien, dans le Mahométisme qu'ils professent, ils ont fait entrer de choses qui appartiennent au Christianisme. Ils prétendent que Mahomet est le S. Esprit qui descendit sur les Apôtres le jour de la Pentecôte ; & différens des autres Musulmans, ils pratiquent la Circoncision, non d'après l'exemple d'Abraham, mais parce que Jesus-Christ s'y est soumis.

CADUCÉE, verge ou baguette que les Mythologues donnent à Mercure, & qu'il reçut d'Apollon en échange d'une lyre à sept ou à neuf cordes. Un jour Mercure ayant rencontré, sur le Mont Cithéron, deux serpens qui se battaient, il jeta sa baguette au milieu d'eux, & elle eut la propriété de les apaiser, & de les engager à la paix : ils s'élancèrent dessus ; ils y formèrent plusieurs tours de leurs corps, & s'y donnèrent des baisers en signe de réconciliation. C'est en mémoire de cet événement qu'on représentait le Caducée avec deux serpens entortillés ; & sur le haut on plaçoit deux ailerons, pour marquer la force de l'Eloquence, dont Mercure est le Dieu aussi bien qu'Apollon. Ainsi ces serpens, symboles de la Prudence, désignent combien cette

rare qualité est nécessaire à l'Orateur ; & les deux ailerons marquent la promptitude & la véhémence des paroles. Cette baguette, dans les mains de Mercure, faisait connaître l'emploi qui lui était confié, de conduire aux enfers les âmes des morts ; car telle était l'idée des Payens : ils prétendaient qu'on ne pouvait mourir sans que ce Dieu, avec sa verge d'or, eût rompu les liens par lesquels l'âme est unie au corps. Elle lui servait aussi, suivant la doctrine de la Métempsychose, à faire passer d'un d'autres corps les âmes qui avaient fait leur temps dans les Champs Elysiens. Enfin, le Caducée avait la vertu de provoquer au sommeil ou de l'écarter, & surtout d'apaiser les dissensions. Les Ambassadeurs *féciaux*, chargés par les Romains d'aller traiter de la paix, portaient en main un Caducée d'or, d'où leur vint le nom de *Caduceatores*. Quelquefois on voit un Caducée entre les mains de Bacchus, & cette distinction lui a été accordée par les Poètes, qui racontent qu'un jour il entreprit de réconcilier Jupiter avec Junon ; & qu'à l'étonnement de toute l'Olympe, il y réussit.

M. Pluche, étroitement attaché à son système ingénieux, s'efforce de faire disparaître toutes les fables dont les Poètes ont orné l'histoire de Mercure. « Lorsque le tems de la crue du » Nil approchait, dit-il, on mettait dans » les mains d'une figure symbolique » une perche croisée, qui était pour les » Egyptiens le signal de la Retraite. » Le serpent qu'on y entortillait, ne » marquait, dans la main de cette » figure, que ce qu'il signifiait par » tout, la vie, la subsistance ; étant

» double, il annonçait une subsif-
 » tance très-abondante, qui pût suf-
 » fire aux Egyptiens & aux Etran-
 » gers. On terminait ce bâton par de
 » petites ailes, symbole du Vent qui
 » reglait la crue des eaux; toutes ces
 » significations furent oubliées.....
 » On prit cette sonde pour un bâton
 » d'honneur, pour la marque d'un
 » Conducteur, d'un Interprète, d'un
 » Ambassadeur..... En Orient,
 » toute personne constituée en dignité,
 » portait un sceptre ou un bâton
 » d'honneur, & quelquefois une lame
 » d'or sur le front, qu'on appelait
 » *Cadofte* ou *Caducée*, & qui signi-
 » fiait un *homme saint*, pour avertir
 » que celui qui portait ce bâton, ou
 » cette marque était un homme pu-
 » blic, qui devait aller en liberté,
 » & dont la personne étoit inviola-
 » ble.»

Au reste, le *Caducée* est regardé comme le symbole de la bonne conduite, de la paix & de la félicité. Le Bâton signifie le pouvoir & l'autorité; les deux Serpens, la prudence; & les deux Aîles, la diligence, toutes choses importantes pour réussir dans les entreprises.

CADUN. Nom des Gouvernantes chargées de l'éducation & de la conduite des jeunes Sultanes qui sont renfermées dans le Sérail du Grand-Seigneur. Ces Matrones leur apprennent à travailler; elles étudient leur caractère, leurs goûts, afin de rendre compte au Monarque, dont souvent elles déterminent l'inclination, par les rapports vrais ou faux qu'elles lui font. Ce sont elles qui, chaque soir, font la visite dans les dortoirs, dans les cellules & autour des lits. Il

y a une *Cadun-Caia* qui commande à toutes les autres, & dont l'autorité est absolue sur leurs Elèves.

CAGOTS ou **CAPOTS.** Noms qu'on donne ordinairement aux *Hypocrites*. L'histoire de Béarn rapporte une origine bien singulière de ce mot, & qui prouve quelle peut être la force & la durée des haines populaires. On trouve, dit *Marca*, dans cette Province & dans quelques endroits de la Gascogne, des familles qu'on prétend descendues des *Visigoths* qui restèrent dans ces Cantons après leur déroute générale. Ils sont censés ladres & infects; & il leur est défendu par la Coutume de Béarn, sous les peines les plus sévères, de se mêler avec le reste des habitants. Il y a des endroits où ils ne sont point admis à la confession: ils ont une porte particulière pour entrer dans les Eglises, & des sièges séparés: leurs maisons sont éloignées des villes & des villages. En Justice, il faut sept d'entr'eux pour un témoin ordinaire. Presque tous sont Charpentiers, & ne peuvent s'armer que des instrumens de leur métier. Ces Malheureux descendent des *Goths*; les *Goths* étaient *Ariens* & soupçonnés de *Ladrière*; ainsi leurs descendans, en haine de leurs ancêtres, ont été appelés *Chiens* & réputés *Ladres*; car on fait venir leur nom de *Caas Goths*, *Chiens* de *Goths*. En 1460, les Etats de Béarn demandèrent à *Gaston d'Orléans*, Prince de Navarre, qu'il fût défendu aux *Cagots* de marcher pieds nus dans les rues, sous peine de les avoir percés, dans la crainte qu'ils n'infectassent la ville.

CAIMACAN, Dignité chez les

Turcs, qui répond à celle de Lieutenant ou de Vicairé parmi nous. Il y a ordinairement trois Caïmacans ; l'un qui ne quitte jamais le Grand-Seigneur ; le second qui est toujours auprès du Grand-Visir, & le troisième qui réside à Constantinople, dont il est le Gouverneur. Le Caïmacan du Grand-Visir, remplit auprès de lui la fonction de Secrétaire d'Etat ; mais cette fonction est suspendue lorsque le Visir est auprès de son Maître. « Le » Caïmacan (dit Guer, t. II, Mœurs » de Turcs.) est proprement le Gouverneur de la ville de Constantinople ; il a le rang après les Visirs, & son pouvoir égale celui des Bachas dans leurs Gouvernemens. Cependant il ne peut rien statuer par rapport à l'administration de la Justice, ou le Règlement civil, sans un Mandement du Visir.

« Si ce Ministre est engagé dans » quelque expédition militaire, & que » le Grand-Seigneur soit resté au Sérail, ce Prince nomme toujours un des Visirs du Kubbe ou un Bacha à trois queues, Rekiâf - Kaïmacan, c'est-à-dire *Député pour tenir l'Étrier*. Le Visir Azem ne fait donner cette charge qu'à une de ses Créatures, de peur qu'un autre abusant du privilège de sa place ; qui veut qu'en l'absence du premier Ministre le Caïmacan ne quitte jamais sa Hauteesse, ne profite de sa conjoncture pour le supplanter.

« Cet Officier est chargé, dans » l'absence du Visir, de toutes les affaires qui regardent le Gouvernement, & que le Visir déciderait s'il était présent ; mais il ne peut pas créer de nouveaux Bachas, ni dé-

grader ceux qui le sont, ou en mettre aucun à mort. Dès que le premier Ministre est de retour, le pouvoir du Caïmacan cesse. Il n'a nulle autorité dans les villes de Constantinople & d'Andrinople, tant que le Sultan y est présent ; mais si ce Prince s'absente seulement huit heures, l'autorité du Caïmacan commence, & va presque de pair avec celle du Souverain. »

CAINITES ou CAJANIENS, horrible branche des Gnostiques. Ces Hérétiques parurent dans le second siècle de l'Eglise. Ils regardaient Caïn comme leur père : ils prétendaient que Caïn, Esau, Loth & les Sodomistes, étaient nés d'une Vertu céleste, & qu'Abel au contraire n'était né que d'une Vertu fort inférieure à la première. Judas, l'infâme Judas, était un très-grand personnage à leurs yeux ; il avait eu, disaient-ils, une profonde connaissance de toutes choses, & ils en offraient pour preuve un Ouvrage qu'ils lui attribuaient, & qu'ils appelaient l'Evangile de Judas. Ces Malheureux niaient la Résurrection, rejetaient l'ancienne loi comme mauvaise, & exhortaient les hommes à détruire les Ouvrages du Créateur, & à commettre tous les crimes, assurant que les méchantes actions étaient seules capables de conduire au salut. Lorsqu'ils se livraient aux débauches honteuses, ils invoquaient l'Ange qu'ils supposaient y présider, & qui aidait à s'y livrer. Ils erraient aussi sur le Baptême, & l'on ne pourrait, sans frémir, rassembler toutes les monstrueuses impiétés qu'ils vomissaient contre la Religion ; elles étaient contenues dans un Livre in-

intulé l'*Ascension de Saint Paul*, où, sous prétexte de rendre compte des Révélations faites à cet Apôtre dans son Ravissement au Ciel, ils donnaient carrière à leur imagination impie & déréglée.

CAIUMARATH. Les Historiens Persans disent que Caiumarath a été le premier Roi du Monde. Voici la Fable qu'ils ont inventée touchant sa Naissance. « Lorsqu'Adam eut péché, assurent-ils, il fut séparé d'Eve pendant un espace de temps assez considérable; & comme il la cherchait fort tendrement, il la chercha aussi avec beaucoup d'inquiétude; mais Dieu qui voulait lui faire sentir la peine due à son péché, ne permit pas qu'il la rencontrât sitôt, quoique les deux Epoux fussent ensemble sur le Mont Ararat, près de la Mecque. Adam, exténué de fatigue, s'endormit un jour pensant à sa chère Eve: cette idée causa en lui le même effet que la véritable possession, de sorte que la semence féconde de ce premier pere étant tombée à terre, il s'en forma une plante qui prit la figure humaine, & devint ensuite le Caiumarath dont nous parlons. » Ce fils d'Adam fut le premier Roi; il bâtit le premier des maisons; il inventa les étoffes de poil, de laine, de coton & de soie, & donna à les Peuples l'usage de la fronde, qui est la première arme; enfin, il est le Fondateur de la première Dynastie des Rois qui ont d'abord régné sur les Assyriens, les Babyloniens, les Médes & les Perses. Les mêmes Historiens ne sont pas également d'accord sur la Religion de Caiumarath; les

uns veulent qu'il ait embrassé celle des Patriarches Seth & Enoch, mais les autres le font Auteur du Magisme, c'est-à-dire de l'ancienne Religion des Adorateurs du Feu, que Zoroastre rétablit bien des siècles après: ils appuyent cette idée sur une Tradition qui rapporte; que lorsque ce Roi inhuma un de ses fils, il fit allumer sur sa fosse un grand feu dont il ordonna l'entretien continuel; ce qui peut être l'origine du culte superstitieux que les Perses ont rendu à cet Elément.

CAIUS. Ce mot, chez les Romains, signifiait un homme; de même que Caïa signifioit une femme. Dans les Fêtes nuptiales on ne manquait jamais de faire mention de Caius & de Caïa. « Pourquoi, dit Plutarque, ceux qui conduisaient la nouvelle Epouse en la maison de son mari, lui font-ils prononcer ces mots: *Ubi tu Caius, & ego Caïa: où tu seras Caius, je serai aussi Caïa?* » Sinon pour marquer qu'elle y entre à cette condition, d'avoir part aux biens & au gouvernement de la famille, & que Caius étant maître, Caïa doit être aussi maîtresse. » Ces mots revenaient à ceux de *Pere & Mere de famille*.

CALAZZOPHYLACES. On donnait ce nom aux Prêtres des anciens Grecs, dont la fonction était d'observer les Grêles, les Orages & les Tempêtes, à l'effet de détourner les malheurs qu'ils pouvaient occasionner, par le sacrifice d'un agneau ou d'un poulet. Comme il arrivait souvent que ces Ministres des faux Dieux ne tiraient qu'un augure

peu favorable de l'inspection des Victimes, alors ils se découpaient le doigt avec un poinçon, & offraient leur propre sang pour apaiser leurs Divinités qu'ils croyaient irritées.

On sçait que pour obtenir la pluie ou le beau temps, les Ethiopiens ont des Fourbes qui se découpent le corps avec un rasoir. Les Prêtres de Baal mettaient en œuvre de semblables pratiques superstitieuses.

CALCIO, jeu de Ballon fort en vogue en Italie, & surtout à Florence. Les jeunes gens se partagent en deux bandes & sont distingués par la couleur des rubans qu'ils portent. Chaque bande élit un Prince qu'on nomme *Principe del Calcio*, & ce Chef est toujours un Gentilhomme riche. Il agit en Souverain, se choisit des Officiers, & envoie des Ambassadeurs au Chef du Parti contraire; & comme il est impossible qu'il ne se présente pas quelque sujet de rupture, il lui déclare la guerre & lui livre la bataille. Le combat n'est jamais sanglant; une partie de Ballon décide de la victoire. Ces sortes de divertissemens ont ordinairement lieu pendant l'hiver dans la ville de Florence, & la Cour prend plaisir à y assister.

CALCUL. Les Anciens se servaient d'abord de petits cailloux plats, pour faire leurs supputations; c'est ainsi que les Romains connoissent leurs suffrages dans les assemblées, & qu'ils marquaient leurs jours heureux par une pierre blanche, & leurs jours malheureux par une pierre noire. Ce Peuple de Conquistéurs avait emprunté cette coutume des Grecs, qui dans les commencemens se servaient des

coquilles de mer, & ensuite de pièces d'airain, qui différaient par la forme & par la couleur. Comme dans l'Agréopage on jugeoit pendant les ténébres; pour reconnaître ces pièces, celles qui étaient pour la condamnation étaient noires & percées au milieu, & celles pour l'absolution étaient entières & blanches.

On se servait aussi de Calculs ou Bulletins pour tirer les Athlètes au sort dans les jeux publics, & pour les apparier. Lucien nous a conservé la méthode qui s'observait à cet égard aux Jeux Olympiques. « On place, » dit-il, devant les Juges, une urne » d'argent consacrée au Dieu en » l'honneur de qui se célèbrent les » Jeux. On met dans cette urne des » ballottes de la grosseur d'une fève, » & dont le nombre répond à celui » des Combattans. Si ce nombre est » pair, on écrit sur deux de ces ballottes la lettre A, sur deux autres la » lettre B, sur deux autres la lettre R, » ainsi du reste. Si le nombre est impair, il y a de nécessité une des lettres employées qui ne se trouve » inscrite que sur une seule ballotte: » ensuite les Athlètes s'approchent » l'un après l'autre, & ayant invoqué Jupiter, chacun met la main » dans l'urne & en tire une ballotte. » Mais un des Mastigophores ou Portes-Verges lui retenant la main, » l'empêche de regarder la lettre » marquée, jusqu'à ce que tous les » autres aient tiré la leur. Alors un » des Juges faisant la ronde, examine » les ballottes de chacun, & apparie » ceux qui ont les lettres semblables. » Si le nombre des Athlètes est impair, celui qui a tiré la lettre uni-

» que est mis en réserve pour se battre
» contre le Vainqueur. »

CALENDERS. C'est le nom que l'on donne à certains Religieux Mahométans, que l'on trouve particulièrement dans la Perse. Ils sont aussi occupés de leurs plaisirs, que les Derviches Turcs cherchent à s'attirer la considération par leurs étonnantes austérités, & ils prétendent par leur vie commode & libertine, autant honorer Dieu que leurs confrères. Ces Calenders sont habillés simplement, & portent autour des reins un serpent de cuivre, que leur donnent leurs Docteurs à leur réception, & qui sert à les distinguer. Ils prêchent dans les marchés & dans les Places publiques. On les accuse des plus grands vices, & leur rencontre est dangereuse sur les grands chemin. Le Santon Calenderi est leur fondateur.

CALICE, Coupe qui sert à la Messe pour la consécration du vin. On prétend que le Calice dont se servait Jésus-Christ à la dernière Cène, était un vase à deux anses, & qu'il contenoit une chopine. Dans les premières années du Christianisme, l'Eglise humble & pauvre n'eut que des Calices de bois. On en fit ensuite de verre, de marbre & d'étain; le Pape Urbain I ordonna qu'on les fit d'or ou d'argent, & Léon IV défendit qu'on fit usage de ceux d'étain ou de verre. Enfin il fut décidé qu'ils seroient tous d'or ou d'argent : c'est ce qui a fait dire à Saint. Boniface, Evêque & Martyr : « *Quondam sacer-*
» *dotes aurei ligneis utebantur Cali-*
» *cibus, nunc è lignei sacerdotes*
» *aureis utuntur Calicibus.* Autre-
» fois des Prêtres d'or se servaient de

» Calices de bois. Aujourd'hui c'est
» le contraire; des Prêtres de bois se
» servent de Calices d'or. » Actuel-
lement les Calices doivent peser au
moins deux marcs d'argent, & il
faut que le dedans de la coupe soit
entièrement doré.

CALICE. Le jour de l'Epiphanie le Roi d'Espagne fait la cérémonie d'offrir des Calices à l'Eglise. Cette offrande doit son origine à la piété de Charles V. Chaque Calice vaut à-peu-près trois cens ducats. Charles institua l'offrande des Calices en mémoire de l'adoration des Mages. On met dans un Calice une pièce d'or, dans l'autre de l'encens, & de la myrrhe dans le troisième. Après l'offrande le Roi envoie un de ces Calices à la Sacristie de Saint Laurent, de l'Escorial, les deux autres sont donnés tantôt à une Eglise, tantôt à un Monastère.

CALIFE. Mot qui dans la langue Arabe signifie Successeur, Héritier, Vicair. C'est le titre modeste que prit Aboubeker après la mort du faux Prophete Mahomet; son successeur Omar le quitta pour prendre celui d'Emir Moumenin, c'est-à-dire le Seigneur ou le Prince des Croyans; cependant tous les successeurs légitimes de Mahomet ont retenu le nom de Califes. Ces premiers Chefs de la Religion Musulmane réunissaient en leur personne l'autorité spirituelle & temporelle; ils étaient Chefs de l'Empire & du Sacerdoce, comme avaient été les Empereurs Romains dans le Paganisme : aussi décidaient-ils souverainement tous les points de doctrine, comme Chefs du Musulmanisme, tandis que comme Chefs de l'Empire ils accordaient des investitures aux au-

tres Princes Mahométans. On divisé les Califes en trois branches : les Rachedis ; c'est-à-dire les Descendans en ligne droite de Mahomet ; ils regnèrent à Médine : les Califes qui s'établirent en Syrie , & eurent Damas pour ville, capitale, forment la seconde branche ; & la troisième est celle des Abbassides , qui se fixèrent à Bagdat , ville de l'Iraque , & qui de-là étendirent au loin leur puissance ; mais elle fut successivement anéantie par la révolte des Gouverneurs éloignés , qui secouèrent le joug de leur Chef , & prirent eux-mêmes le titre de Califes , ne lui adressant plus que de vains hommages comme au Chef de la Religion. Enfin , les Tuers s'étant rendus maîtres de toutes les conquêtes des Sarrazins , le Califat fut aboli ; & quant au spirituel , toute l'autorité des Califes a été déposée entre les mains du Muphti , reconnu maintenant pour le Chef suprême de la Religion Musulmane.

CALINDA, sorte de danses des Nègres Créoles en Amérique. Elles consistent à se ranger sur deux lignes, en face les uns des autres , à avancer & à reculer sans s'élever de terre , en faisant de singulières contorsions & les gestes les plus lascifs , au son d'une espèce de guitare & de certains tambours sans timbre , qu'ils frappent du plat de la main. Le Pere Labat prétend que les Religieuses Espagnoles de l'Amérique dansent quelquefois le Calinda par dévotion.

CALIXTINS, Hérétiques qui se répandirent dans la Bohême au commencement du quinzième siècle. Ils prétendaient que l'usage de la Coupe était absolument nécessaire dans la

Réception du Sacrement de l'Eucharistie : ils voulaient que les péchés publics reçussent une correction publique & rigoureuse : ils croyoient qu'on ne devait interdire à personne la libre prédication de la parole de Dieu , & surtout ils declamaient contre les biens immenses que possédait le Clergé. Le Concile de Bâle permit l'usage de la Coupe aux Calixtins , par un accord auquel on donna le nom de *Compaction* ; mais il ne produisit point l'effet qu'on avait lieu d'en attendre , & ces Sectaires se réunirent à Luther. Il s'en trouve encore quelques-uns dans le Royaume de Pologne.

On donne aussi le nom de Calixtins à quelques Luthériens mitigés , qui reconnaissent pour Chef, Calixte qui vivait encore dans le milieu du dix-septième siècle , & qui soutenait une partie des erreurs des Sémi-Pélagiens , touchant la Prédestination , la Grâce , & le libre Arbitre. Ils sont tolérans.

CALLIOPE, une des neuf Muses , & qu'on nommait ainsi à cause de la douceur de sa voix. Les Poètes disent qu'elle fut mere d'Orphée ; que d'une intrigue avec Jupiter elle eut les deux Corribantes , & d'une autre avec Achelaus les Syrènes. Elle préside à l'Eloquence & à la Poésie héroïque. Les anciens la représentaient sous la figure d'une jeune fille couronnée de laurier ; le bras gauche chargé de guirlandes , tenant d'une main une trompette , & appuyant l'autre sur les immortels ouvrages d'Homère & de Virgile. M. Pluche veut que cette Muse ne fut autre chose qu'Isis , ayant un vase suspendu à son bras. Il dit que cette

cette figure, qui servait d'avertissement pour faire les provisions aux approches du débordement du Nil, s'appellait Calliope; mot qui signifie *Provisions de vivres, ou le grain préparé.*

CALLISTHES. Fêtes que les Lesciens célébraient en l'honneur de Vénus, & pendant lesquelles les femmes disputaient le prix de la beauté.

CALOMNIATEUR. Rien n'est plus singulier que la punition qu'on inflige aux calomniateurs en Pologne. Lorsqu'après toutes les informations nécessaires, un calomniateur est juridiquement convaincu de son crime, on le conduit dans la salle du Sénat, où il est obligé de se coucher à terre sous le siege de celui qu'il a offensé, & là, dans cette humiliante situation, il faut qu'il prononce, à haute voix, « Qu'il se repent amèrement des bruits injurieux qu'il a malicieusement répandus contre la réputation de tel ou tel, & qu'il en a menti comme un chien ». Après cette confession publique, le coupable est obligé de contrefaire par trois fois l'aboyement d'un chien : ce qui termine cette singulière scène.

CALOMNIE. Les Athéniens révéraient la calomnie. Le fameux Peintre Apelle en fit un tableau, dont la composition aurait dû inspirer de l'horreur pour les calomniateurs, si l'énergie d'un pinceau pouvait quelque chose sur des monstres.

L'Eglise a souvent différé aux calomniateurs, aussi bien qu'aux meurtriers, la Communion jusqu'à la mort. Le Concile de Latran a jugé indignes de l'état Ecclésiastique ceux qui ont été convaincus de calomnie,

Tome I.

quoiqu'ils se fussent corrigés; & les auteurs d'un libelle diffamatoire qui ne peuvent prouver ce qu'ils ont avancé, sont condamnés par le Pape Adrien à être fouettés.

CALOYER. C'est ainsi que les Grecs appellent leurs Moines qui suivent la règle de Saint Basile. Ils font de vœux, ainsi que nos Religieux; habitent en partie le Mont Athos & desservent presque toutes les Eglises de l'Orient. Ils n'ont jamais eu besoin de réforme, & pratiquent les plus grandes austérités.

CALOYERES. Religieuses Grecques qui sont renfermées dans des Monastères, où elles vivent séparément dans leur maison. Elles portent un long habit de laine noire & un manteau de même couleur. Elles ont la tête rasée, se couvrent les bras & les mains jusqu'au bout des doigts & obéissent à une Supérieure. On ne peut pas dire qu'elles observent une clôture bien régulière, puisqu'elles l'entrée de leur Couvent, interdite aux Prêtres Grecs, ne l'est pas aux Turcs, qui y vont familièrement acheter de petits ouvrages, dont elles tirent un assez grand profit. Il y a d'autres Caloyères, qui vivent seules dans leur particulier : ce sont ordinairement des Veuves. Elles ne sont astreintes à faire aucun vœu; seulement elles déclarent qu'elles renoncent au mariage. Ces deux sortes de Religieuses, à la faveur de leur habit, jouissent de la plus grande liberté, & se promènent par-tout où elles veulent, sans qu'on puisse y trouver à redire.

CALUMET. Sorte de pipe qu'employent les Sauvages de l'Amérique. Cette pipe est ordinaire.

M

ment de marbre rouge , noir ou blanc. Elle ressemble assez à un marteau d'armes ; la tête en est bien polie , & le tuyau , long de deux pieds & demi , est une canne assez forte , ornée de plumes de toutes sortes de couleurs , avec plusieurs nattes de cheveux de femmes , entrelassés de différentes manières. On'y attache deux ailes qui le rend à peu près semblable au Caducée de Mercure. Chaque Nation embellit son Calumet suivant son goût. Le Calumet est un symbole de paix ; il sert comme de passeport à ceux qui voyagent chez les Peuples alliés de ceux qui le donnent , & l'on est bien persuadé qu'il arriverait d'étranges malheurs à celui qui violerait le Calumet. C'est le sceau de toutes les entreprises , des affaires de conséquence & de toutes les cérémonies publiques. Comme la plupart de ces sauvages reconnaissaient deux principes , l'un bon , qui présidait à tous les heureux effets de la nature , & l'autre mauvais , qui est l'auteur de tous les maux qui affligent l'humanité ; une grande partie de ces idolâtres regardent le Soleil comme le bon principe , & la Lune comme le mauvais. Ils encensent , si l'on ose s'exprimer ainsi , le Soleil avec du tabac , & cela s'appelle *Fumer le Soleil*. Les Chefs de famille s'assemblent dès la pointe du jour chez un des principaux d'entr'eux. Celui-ci allume le Calumet , le présente trois fois au Soleil levant ; & pendant qu'il le conduit avec ses deux mains selon le cours du Soleil , jusqu'à ce qu'il arrive au point où il a commencé , il lui adresse ses vœux , & lui demande sa protection

pour tout le peuple en général. Ensuite le Chef fume dans le Calumet ; & le présente aux autres , afin que chacun à son tour puisse fumer le Soleil.

CALUMET. (Cérémonie du) Les Sauvages ont le Calumet de guerre & le Calumet de paix. Lorsqu'une Nation , après avoir porté le Calumet chez une autre , est attaquée par l'ennemi , celle qui a reçu le Calumet est obligée de marcher à son secours. Si dans le fort d'un combat , un Médiateur présente le Calumet , il y a aussi-tôt suspension d'armes. Si les deux Partis fument dans le Calumet , la paix est faite & chacun se retire. Il est cependant permis de refuser le Calumet sans blesser le droit des Gens. Une plume rouge au Calumet signifie qu'on offre du secours ; le blanc & le gris signifient une paix perpétuelle , & un secours offert à la Nation & à ses Alliés ; un Calumet rouge d'un côté & blanc & gris de l'autre , marque en même temps la paix & la guerre. La paix pour le peuple que le côté blanc & gris regarde ; la guerre pour ceux vers qui le rouge est tourné. La danse du Calumet s'exécute dans toute les circonstances importantes , soit alliance , victoire , paix , naissance , &c. L'hyver , on danse dans une cabanne , & l'été en rase campagne. On pose sur une natte le Dieu Tutélaire ou *Manitou* de celui qui fait la danse. (Voyez MANITOU ,) & près du Dieu le Calumet orné d'un trophée d'arcs , de flèches , de casse-têtes & de haches. La cérémonie commence par parfumer de tabac la prétendue Divinité. Toute l'Assemblée s'assoit ; un des principaux

prend respectueusement le Calumet, & le soutenant des deux mains, le fait danser en cadence, en dansant lui-même. On ne nous dit point ce que signifient les mouvemens que l'on fait faire au Calumet, & sans doute ils sont significatifs; car tantôt on le présente à l'assemblée, tantôt on le montre au Soleil; souvent on le panche vers la terre, on lui étend les ailes comme pour le faire voler; enfin, on l'approche de la bouche des Assistans, comme si on vouloit le leur faire baisser. Il se fait ensuite un combat au son du tambour & des voix. Un jeune Champion attaque celui qui porte le Calumet; mais après quelques efforts il est vaincu, & celui qui remporte la victoire, récite alors ses exploits guerriers, & reçoit pour récompense des mains du plus notable une robe de castor. Le Calumet passe de main en main jusqu'au dernier. S'il s'agit d'une alliance; il est remis aux Députés de la Nation alliée.

CALVINISTES. Hérétiques qui prirent leur nom de Calvin né à Noyon en 1509, qui commença à dogmatiser en 1533, se retira à Genève en 1536, en fut chassé en 1538, y retourna en 1541, & y mourut en 1564. L'hérésie des Calvinistes est un assemblage des erreurs des anciens Vaudois, des Zuingliens & des Luthériens. Ils rejettent la présence réelle de Jésus-Christ dans le Sacrement de l'Eucharistie, le sacrifice de la Messe, le Purgatoire, l'invocation des Saints, la hiérarchie de l'Eglise & toutes les cérémonies. Ils nient que l'homme soit libre, & qu'il lui soit possible de

résister à la grace qui entraîne sa volonté par une nécessité invincible. Selon eux, la foi est seule capable de justifier l'homme; les bonnes-œuvres nous sont inutiles & nous n'avons pas besoin de faire pénitence, puisque Jésus-Christ a souffert pour nos péchés. Les Sacremens (& ils n'en admettent que deux) n'ont point la vertu de conserver la grace par eux-mêmes. La foi est la croyance ou plutôt la certitude qu'on sera sauvé: les Commandemens de Dieu sont impossibles, & les vœux du Baptême sont seuls de quelque utilité. A ces erreurs, Calvin en ajoutait d'autres; il enseignoit « que la foi » est toujours mêlée de doute & » d'incrédulité; que la foi & la » grace sont inamissibles: que le Pere » éternel n'engendra pas continuellement son fils; que Jésus-Christ » n'a rien mérité à l'égard du jugement de Dieu; que Dieu a créé la plupart des hommes pour les damner, parce qu'il lui plaît ainsi, & » antécédemment à toute prévision » de leurs crimes, & que Jésus-Christ » nous donne réellement son corps » sacré dans la sainte Cène; mais » que c'est par la foi, & en nous » communiquant son esprit & sa vie, » quoique sa chair n'entre pas dans » nous ».

Après avoir fait couler des flots de sang en France, sous les régnes des trois derniers Valois, les Calvinistes obtinrent d'Henri IV le libre exercice de leur religion; ils excitèrent de nouveaux troubles sous Louis XIII, & furent chassés du Royaume sous Louis XIV.

CAMBADOXI. Fameux Secta-

teur de Xaca, & Chef d'une Société de Bonzes Japonois. Ce Cambadoxi fut sans contredit un grand fourbe & un hardi scélérat : ses Disciples prétendent qu'il était un habile Magicien, & qu'à l'aide de quelques mots mystérieux, il forçait le Diable à lui obéir, & à répondre à toutes ses questions. Lorsqu'il sentit sa fin approcher, il se fit enfermer dans une caverne, sous prétexte de s'y reposer, & ensuite il la fit murer ; mais avant d'expirer, il prédit à ses amis qu'il ressusciterait un jour, & que dans sa gloire, il exterminerait les méchans qui s'opposeraient à sa doctrine. Les Bonzes croient ou feignent de croire que leur maître n'est point mort, mais que las de vivre avec des hommes pervers, il s'est enfermé dans cette grotte pour vaguer à la prière & à la méditation. Ils disent que c'est de lui qu'ils ont reçu le pouvoir de chasser les Démons ; pouvoir prétendu dont l'exercice fréquent leur est extrêmement lucratif. Ces Bonzes sont divisés en trois classes : la première est particulièrement consacrée au culte des Idoles, & c'est la moins nombreuse ; la seconde fait profession de porter les armes, la troisième s'occupe à les forger. Le nombre de ces Moines est si considérable, qu'en quatre heures de temps, au son d'une cloche, ils peuvent mettre sur pied une armée de trente mille hommes, ce qui engage l'Empereur à les ménager & à leur faire des présens. On rapporte que souvent ils décident entr'eux leurs affaires à grands coups de sabre, & que tandis qu'ils regarderaient comme un crime énorme d'écraser ou

d'avaler un moucheron, ils ne font nulle difficulté d'égorger leur confrère qui contrarie indécemment leur avis.

Au reste, les Sectateurs de Cambadoxi n'ont pas manqué d'élever des Temples à leur Maître, & ils ont un soin particulier que personne n'approche de la caverne où il se repose depuis qu'il s'est séparé des coupables mortels. (Voyez NEGORES.)

CAMÉRIER. Officier de la Chambre du Pape. Sa Sainteté a deux Camériers ; l'un a la garde de l'argenterie, des joyaux & des reliquaires ; l'autre est chargé de la distribution des aumônes.

CAMERLINGUE. Nom d'un des principaux Officiers de la Cour du Pape : le Cardinal Camerlingue est à la tête des Finances de l'Etat, il préside à la Chambre Apostolique, il exerce les fonctions de Chancelier, & fait administrer la justice dans toute l'étendue des Provinces de l'Eglise. Pendant la vacance du Trône Papal, il fait battre monnaie, & fait publier tous les Edits. Les Trésoriers du Pape & de l'Empereur étaient appelés autrefois *Camerlingues*.

CAMÉRONIENS. Presbytériens qui reçurent ce nom d'un certain Archibald Caméran, qui dans le dix-septième siècle refusa la liberté de conscience que Charles II offrait aux Presbytériens d'Angleterre, parce qu'il ne prétendait pas le reconnaître pour Chef Suprême de son Eglise. Ces Sectaires excitèrent des troubles dangereux & furent sur le point de renverser de son Trône le fils de

l'infortuné Charles I. Ils se soumi-
rent enfin.

CAMILLE. C'était chez les Ro-
mains un jeune garçon de bonne
famille, dont la fonction était de
présenter l'encens aux Ministres des
Autels, pendant les cérémonies des
sacrifices. Le Camille servait à la
célébration des mariages & aux pom-
pes publiques.

CAMIS. Ce sont les Dieux Su-
prêmes des Japonois, ou pour mieux
dire leurs Héros qu'ils ont divinifiés.
Ils comprennent dans ce rang les
sept Souverains de leur première Dy-
nastie, cinq de la seconde, & tous
les Empereurs de la troisième jusqu'à
l'Empereur régnant, à qui son suc-
cesseur accordera dans la suite l'A-
pothéose. Ces Dieux habitent parmi
les Astres, mais on ne leur rend
aucun culte, parce que, suivant les
Japonois, les Dieux ne se mêlent
point de nos affaires. Le premier
de ces Dieux, ou demi-Dieux, ré-
gna, disent-ils, au de-là de deux
cens cinquante mille ans, & le der-
nier deux cens trente-six mille qua-
rante-deux ans. Les cinq demi-Dieux
régnèrent plus de deux millions trois
cens quarante-deux mille ans. On
voit par-là que la Chronologie des
Japonois ne le cède pas à celle des
Egyptiens, des Chaldéens & des
Chinois.

CAMP DES ROMAINS.

Lorsque l'armée, marchant sur trois
lignes, arrivait au Camp, qui lui
avait été tracé, deux des lignes res-
taient en bataille, & la troisième s'oc-
cupait à faire des retranchemens. Ils
étaient composés d'un fossé de cinq
pieds de large sur trois de profon-
deur, dont la terre, rejetée du côté

du Camp, formait un rempart que
l'on bordait de palissades & que l'on
revêtait de gazon, quand il n'était
question que de demeurer une nuit
ou deux dans cet endroit. Si l'on
devait y séjourner plus longtems, le
fossé avait environ douze pieds de
large, avec une profondeur propor-
tionnée. Des tours, accompagnées
de parapets, garnis de créneaux,
étaient élevées autour de ce rem-
part, à la distance de quatre-vingt
pieds l'une de l'autre. Il est bon de
remarquer que les Soldats exécua-
ient ce travail sans quitter leurs
armes.

Le logement du Consul, du Pré-
teur ou du Général était placé au
milieu d'une place carrée, dont les
tentes des Soldats de la garde occu-
paient les quatre coins. On appelait
cette place le Prétoire, parce que
c'était là qu'il rendait la justice : les
Députés du Sénat, envoyés pour
former son Conseil, avaient leur lo-
gement auprès du sien : celui du
Questeur, chargé de la Caisse mili-
taire, de l'Intendance des armes, des
machines de guerre, des vivres &
des habillemens, était sur le même
alignement, & l'on y posait des
Sentinelles. Dans cette place on éle-
vait toujours une espèce de tribune
de gazon : c'était de dessus cette
monticule que le Général haranguait
ses Soldats, dans les circonstances
nécessaires.

Tous les quartiers du Camp se
trouvaient partagés en rues tirées au
cordeau, en pavillons des Tribuns
& des Préfets, & en logemens pour
les troupes.

On donnait dix pieds en carré
pour le logement de deux Soldats

& cent pieds pour trente chevaux. Ces logemens de toutes les troupes étaient séparés par cinq rues, de cinquante pieds de large chacune, lesquelles étaient coupées par la moitié par une rue, nommée quintaine, de même longueur que les autres.

Le Camp avait quatre portes, une sur chaque face. A la tête des logemens il y avait une rue de cent pieds de large, & entre les logemens & le retranchement une espace de deux cents pieds.

Le logement du Consul était aisément distingué par une banderole rouge, & les autres par des banderoles de diverses couleurs & de différentes formes.

Le Camp ainsi tracé, toutes les troupes se rendaient à leurs logemens, sans confusion & sans erreur, parce que cette disposition du Camp était invariable.

CAMPESTRE. Espèce de Culotte que portaient les Romains & qui ressembloit assez aux hauts de chausses qu'on portait sous les régnes d'Henri II, de Charles IX & d'Henri III, & que l'on voit encore aux Danses de corde. Cette sorte d'habillement dont nos ancêtres avaient fait une parure, n'était chez les Romains qu'un tablier qui prenait depuis le nombril jusqu'au milieu des cuisses & dont on se servait dans les exercices du champ de Mars.

CAMPITES. Hérétiques qui parurent dans le quatrième siècle : ils étaient fort attachés aux erreurs des Donatistes & les enseignaient publiquement. On leur donna le nom de Campites, parce qu'ils se répandaient dans les campagnes pour y prêcher leurs dogmes.

CAMULUS. Les Salliens donnaient ce nom au Dieu Mars, & ils le représentaient en habit de guerrier, tenant une lance d'une main & un bouclier de l'autre.

CANADIENS. (Mœurs des) Les Canadiens habitent une vaste Contrée de l'Amérique Septentrionale. Ils naissent blancs comme nous & l'ardeur du Soleil & les huiles dont ils se graissent leur hâlent insensiblement la peau. Excepté les cheveux & les sourcils ils ne se laissent aucun poil sur le corps. Leur taille est haute, les traits de leur visage sont réguliers, & leur nez est aquilin, mais ils ont le regard farouche & l'abord froid & taciturne, ce qui passe parmi eux pour une marque de politesse. Du reste ils sont affables, amis de l'Etranger & compatissans pour les malheureux. Fiers, courageux, intrepides dans les dangers, tranquilles dans l'une & l'autre fortune, ils sont des aigles, lorsqu'il est question de discuter des affaires intéressantes, & ils vont à leur but, sans jamais s'écarter. Telles sont leurs vertus ; & voici leurs vices ; ils sont légers, volages, fainéans, ingrats, soupçonneux, traitres, vindicatifs, & d'autant plus dangereux, qu'ils savent plus longtems renfermer les mouvemens de leur haine. A l'égard de leur Religion, ils croient un Dieu Créateur, qu'ils appellent le grand Esprit : ils l'adorent dans toutes ses productions, & ils prétendent qu'on ne doit le représenter sous aucune forme. Ils admettent l'immortalité de l'ame, & ils soutiennent que Dieu veut, par une conduite qui ne s'accorde pas avec nos lumières, qu'un certain nombre de créatures

souffrent dans ce monde ; pour les en dédomager en l'autre , prétendant que tout ce que nous appellons malheur , n'en est point un , puisque tout se fait dans le monde par la volonté de cet Etre parfait , dont la conduite n'est ni bizarre ni capricieuse.

CANADIENS. (Mariage des) Lorsqu'un jeune Canadien s'est assuré du cœur de sa maîtresse , il parle à son père , qui va trouver de nuit celui de la fille : il l'éveille , allume sa pipe & la lui présente en lui expliquant le sujet de sa visite. Sitôt que les pères sont d'accord , la mère du garçon porte ses présens à la cabane de la fille , & c'est dans ce moment que la mère de la fille lui déclare qu'elle l'a mariée à un tel. La belle ne peut pas le trouver mauvais , il est de son honneur d'y consentir sans répliquer. Le jour assigné pour la cérémonie du mariage , les deux familles se rassemblent ; on danse , on chante , on boit toute la journée , & le soir un vieux parent de l'époux va chercher l'épousée dans sa cabane & la conduit auprès de son mari dans la principale salle : on leur présente une baguette qu'ils prennent chacun par un bout , tandis que d'autres vieux parens des deux familles en rompent une autre dont ils distribuent de petits morceaux aux témoins. Après cela la jeune femme est reconduite chez sa mère où l'époux est obligé de l'aller visiter jusqu'à ce qu'elle soit mère. Alors elle fait son paquet , renonce à la maison paternelle , se retire chez son mari , & vit en communauté avec lui tant que le mariage subsiste. Les Canadiens peuvent le séparer lorsqu'ils le jugent à propos. La stérilité

d'une femme peut être une juste cause du divorce , mais l'ennui d'être ensemble , l'opposition des caractères sont suffisans pour occasionner cette rupture : pour lors les enfans se partagent également , & si le nombre est impair , la femme en emmène un de plus. Comme les enfans sont regardés comme des richesses par les Canadiens , une femme à cinquante ans ne peut plus trouver de mari , mais elle peut adopter un prisonnier de guerre & lui sauver la vie en l'épousant , avec la clause qu'il ne fera pas ingrat.

CANATHOS. C'est le nom d'une fontaine de Nauplia , où Junon allait , dit-on , se baigner une fois toutes les années , pour recouvrer sa divinité : il faut que cette fable ait pour fondement quelque particularité des mystères secrets qui se célébraient en l'honneur de l'épouse de Jupiter.

CANCELLI. Les anciens Gaulois donnaient ce nom à certaines petites Chapelles qu'ils élevaient en l'honneur des Déeses mères , qui présidaient à la campagne & aux fruits de la terre. Le Peuple y portait ses offrandes , & y allumait quelques bougies ; & après avoir prononcé des paroles mystérieuses sur du pain ou sur quelques herbes , il les cachait dans un chemin creux ou dans le tronc d'un arbre , & il prétendait par-là garantir ses troupeaux de la contagion & même de la mort. Cette superstition fut défendue par les Capitulaires de nos Rois & par les Evêques.

CANDIDAT. On nommait Candidats chez les Romains ceux qui aspiraient aux charges & aux di-

gnités publiques, soit honorables, soit lucratives. Ces aspirans allaient solliciter les suffrages en robes blanches, vers le tems de l'élection des Magistrats, & ne manquaient pas de saluer & d'embrasser tous ceux qu'ils rencontraient & de la voix desquels ils avaient besoin de s'assurer. Par la Loi Tullienne, il était défendu aux Candidats de donner des jeux ou des fêtes au Peuple Romain, dans la crainte que de pareilles marques de générosité n'attirassent la supériorité des suffrages du côté du Citoyen le plus prodigue. Mais lorsque la corruption eut attaqué le Corps de la République, tout, jusqu'aux plus indignes bassesses, fut employé pour s'élever. On en vint jusqu'à corrompre les distributeurs des bulletins, qui en les délivrant au Peuple pour le scrutin, y ajoutaient subtilement une pièce d'or, sous le billet de ceux qu'ils protégeaient & à qui ils avaient vendu leur probité. (Voyez **BRIGUES**.)

CANEPHORES. Ce mot signifie en Grec porte Corbeilles. C'était à Athènes le nom de deux jeunes vierges, consacrées au service des Dieux & particulièrement de Minerve, qui dans les cérémonies & les processions solennelles, portaient sur leurs têtes des Corbeilles couronnées de fleurs & de myrthes, remplies de choses destinées au culte des Dieux. Elles marchaient toujours devant les Prêtres.

CANEPHORIES. C'était le nom que l'on donnait aux fêtes de Diane, célébrées à Athènes par toutes les filles nubiles, qui offraient à la Déesse des Panniers remplis de petits ouvrages faits à l'aiguille. On croit que

cette cérémonie faisait partie de la fête que les jeunes filles célébraient la veille de leurs nœces, où, accompagnées de leurs parens, elles se rendaient au Temple de la chaste Minerve, lui faire une espèce d'amende honorable, pour détourner sa colère, vivement excitée sans doute par la perte qu'elles devaient bientôt faire de leur virginité.

CANICULE. Nom d'une Etoile de la constellation du grand Chien, qu'on appelle aussi simplement l'Etoile du Chien. Les Romains redoutaient tellement les malignes influences qu'ils attribuaient à cette Etoile, lorsqu'elle se levait avec le Soleil, que pour les détourner, ils lui sacrifiaient un Chien roux, sans doute à cause de la conformité de nom. La Canicule passait chez les Payens ou pour la Chienne d'Erigone ou pour le Chien que Procris donna à Céphale, & qui venait de Jupiter.

CANON. Idole Japonaise qu'on nous donne pour le fils d'Amida. (Voyez **AMIDA**.) Ce doit être le Neptune du Japon. Il est le Créateur du Soleil & de la Lune. On le représente avec quatre bras, & paraît sortir d'un poisson jusqu'à mi-corps. Vis-à-vis de cette figure, on place toujours celle d'un homme dans une attitude suppliante, les mains jointes & une partie du corps enfermée dans une coquille. Ce Dieu Canon est aussi représenté avec sept têtes sur la poitrine & trente bras armés de flèches. Près de son Autel sont quatre figures, les mains jointes, d'où sortent des fontaines dont l'eau va se perdre dans des bassins.

CANONS PÉNITENCIAUX. Règlements des Saints Pères & des Con-

tiles , concernant les pénitences à imposer , suivant les différens crimes. Le peu que nous en allons rapporter fera voir combien l'Eglise , compatissante à la foiblesse des hommes , a cru devoir se relâcher de sa première sévérité.

» Pour les Apostats , dix ans de pénitence; pour avoir consulté les Sorciers & employé la magie , cinq ans.
 » Pour le parjure , quarante jours au pain & à l'eau, & sept ans de pénitence. Pour avoir juré le nom de Dieu, sept jours au pain & à l'eau. Pour avoir violé le repos du Dimanche , trois jours au pain & à l'eau. Pour avoir parlé dans l'Eglise pendant le service divin , dix jours au pain & à l'eau. Pour avoir rompu le jeûne du Carême une fois , sept jours de jeûne au pain & à l'eau. Pour les filles qui auraient fait avorter leur fruit , trois ans de pénitence. Pour avoir commis un meurtre avec réflexion , penitence pendant toute la vie , & trois ans , s'il a été commis dans un premier mouvement de colère. Pour un vol considérable , cinq ans , & un an , s'il est léger. Dix ans pour l'adultère ; trois ans pour la simple fornication ; toute la vie pour un inceste ; pour les femmes qui , pour plaire , auraient fardé leur visage , trois ans de pénitence ; la même pour s'être masqué , &c. » (Voyez PÉNITENCES.)

CANONISATION. Avant de procéder à la Canonisation d'un Bienheureux , le souverain Pontife fait tenir quatre Consistoires. Les deux premiers sont secrets , le troisième public , le quatrième demi-public. Dans le premier , le Pape fait

examiner par trois Auditeurs de Rote la Requête qui lui a été présentée à ce sujet , & ordonne aux Cardinaux de faire la révision des pièces du procès. Dans le second on rend compte au Saint Pere de l'examen que l'on a fait. Un Avocat consistorial fait le panegyrique du Saint , détaille le nombre de ses miracles , & entre dans les plus secrètes circonstances de sa vie ; enfin , dans le quatrième & dernier Consistoire , le Pape recueille les voix pour ou contre la Canonisation ; & si elles se réunissent en faveur du Bienheureux , on fixe un jour pour cette cérémonie.

Pour donner une idée succinte de tout ce qui s'observe dans ces solennités , nous allons rendre compte de toutes les cérémonies qui accompagnèrent la Canonisation des Bienheureux , le Pape Pie V , André Avelino , Felix de Cantalice & Catherine de Bologne , en 1712 , sous le Pontificat de Clément XI. Le 22 Mai , jour que l'Eglise célébrait cette année la fête de la Trinité , le souverain Pontife , précédé de la Croix & suivi de tout le Clergé Romain , se rendit à la Chapelle de Sixte , où , après avoir donné la bénédiction au Peuple , il entonna l'hymne , *Ave maris stella* , &c. qui fut chantée par la musique. Le Cardinal Albani , postulant pour la Canonisation , remit à Sa Sainteté deux grands cierges & un petit , qui tous trois portaient les armes du Pape & les images des Saints que l'on allait canoniser. On remit un de ces cierges au Connétable Colonne , pour le porter devant le Saint Pere pendant la procession & les cérémonies de la Canonisation. Ensuite on arbora sous le Portique , près des

degrés de Constantin, les quatre bannières des nouveaux Saints, & l'on distribua des cierges à toutes les personnes du Clergé. Tel fut l'ordre & la marche de cette auguste procession, dont nous ne pouvons nous dispenser de rendre compte.

« Les Enfans de l'Hôpital Apof-
 » tolique de S. Michel marchaient
 » les premiers, tenant à la main
 » leurs cierges allumés : ensuite les
 » Orphelins, les Peres du Couvent
 » de S. Marie des Miracles du Tiers
 » Ordre ; les Augustins déchauffés
 » de *Jesus Maria* ; les Capucins ;
 » les Freres de la Charité ; les Peres
 » de la Merci de S. Adrien ; les Her-
 » mites de S. Onufre ; les Minimes
 » de la Trinité du Mont ; les Peres
 » de S. André des Moines ; ceux du
 » Tiers Ordre de S. François, de
 » S. Côme & de S. Damien ; les Mi-
 » neurs Conventuels des Saints Apô-
 » tres ; les Observantins de Sainte
 » Marie, *in Ara celi* ; les Augus-
 » tins de Notre-Dame du Peuple ;
 » les Hermites de S. Augustin ; les
 » Carmes de S. Chrysogone ; ceux
 » de la Transpontine ; les Servites de
 » S. Marcel ; les Jacobins de la Mi-
 » nerve ; les Jéronimites de S. Alexis ;
 » les Chanoines Réguliers de S. Sau-
 » veur ; les Religieux du Mont Oli-
 » vet, de la Congrégation de S. Be-
 » noît ; les Citeaux, de la Congrè-
 » gation de Toscane ; ceux de Sainte
 » Croix ; les Feuillans de S. Bernard ;
 » les Peres de la Congrégation de
 » Valombrosa ; les Camadules de S.
 » Grégoire ; les Bénédictins de la
 » Congrégation du Mont Cassin ; les
 » Chanoines Réguliers de Sainte Ma-
 » rie de la Paix : les Séculiers sui-
 » vaient aussi, précédés de leurs ba-

» nières. Un Camerlingue réglait la
 » marche. Sainte Marie au-delà du
 » Tibre, & S. Laurent in Damaso,
 » qui d'année en année ont alternati-
 » vement le pas l'un sur l'autre, pa-
 » raissaient ensuite ; après eux mar-
 » chaient le Chapitre de Sainte Ma-
 » rie Majeure, celui de S. Pierre du
 » Vatican, & celui de S. Jean de
 » Latran.

» On vit s'avancer après ceux-ci les
 » Ordinaires de la Chapelle du Pape,
 » ses Ecuyers en soutane ; les Procureurs-
 » Généraux des Cinq Ordres
 » de Mendians vêtus de l'habit de
 » l'Ordre ; les Cubiculaires en robe
 » rouge ; le Procureur - Fiscal ; le
 » Commissaire de la Chambre Apof-
 » tolique ; les Avocats consistoriaux ;
 » les Chapelains secrets du Pape ; les
 » Cubiculaires d'honneur ; les Mu-
 » siciens de la Chapelle : parurent
 » alors les quatre superbes bannières
 » des nouveaux Saints, sur lesquelles
 » les on voyait leurs images & leurs
 » principaux miracles, peints par les
 » plus célèbres Peintres de l'Italie ;
 » celle de Sainte Catherine de Bolo-
 » gne marchait la première, suivie
 » de celles de S. Felix de Cantalice,
 » de S. André Avellino & de S. Pie
 » V. Six Religieux d'entre les Mi-
 » neurs Observantins, chacun un
 » cierge à la main, marchaient de-
 » vant la banière de Sainte Catherine,
 » que la Confratrie des Boulo-
 » nois de S. Pétrone de la Ville ac-
 » compagnait. La banière étoit sou-
 » tenue par quatre des principaux Pe-
 » res de l'Ordre : celle de S. Felix, qui
 » l'étoit par dix Capucins, étoit suivie
 » de la Confratrie des Stygmates de S.
 » François : un autre Détachement
 » de cette Confratrie suivait l'éten-

» dart de S. André Avellino, & la
 » Confratrie des Agonifans entour-
 » rait celui de S. Pie V. Les Réf-
 » rendaires marchaient ensuite, &
 » précédèrent les Abbreviateurs du
 » grand Parquet, les Votans de la
 » Signature, les Clercs de la Cham-
 » bre. Le Maître du sacré Palais
 » marchaient entre les Auditeurs de
 » Rote; ensuite l'Acolythe apostoli-
 » que, faisant la fonction de Thu-
 » rifieraire, alloit tout seul & l'encen-
 » soir à la main: après lui on voyait
 » sept Acolytes qui en marchant
 » formaient la figure d'un demi-cer-
 » cle; chacun d'eux portait un super-
 » be chandelier d'argent, avec un
 » cierge allumé. Le Sous-Diacre,
 » porte-Croix, paraissait au milieu
 » d'eux revêtu de ses paremens blancs,
 » tenant la croix pontificale, & ayant
 » à ses côtés deux Officiers Aposto-
 » liques avec leurs baguettes rouges.
 » Après eux venaient les Pénitenciers
 » du Vatican, de la Compagnie de
 » Jesus en paremens blancs & la
 » Farette sur la tête, les Abbés, les
 » Généraux d'Ordres, les Prêtres
 » assistans & non assistans, & le sa-
 » cré Collège; premièrement les
 » Cardinaux Diacres; après eux les
 » Prêtres, & en dernier lieu les Evê-
 » ques. L'Envoyé de Bologne allait
 » à la gauche du Prieur des Capitai-
 » nes des Quartiers, & ceux-ci
 » étaient suivis des Conservateurs,
 » qui précédaient le Connétable &
 » le Gouverneur de la Ville. Les
 » Cardinaux Diacres assistans, ayant
 » entr'eux deux le Cardinal Diacre
 » de l'Evangile, marchaient devant
 » la chaise du Pape. Le Saint Pere
 » parut alors, porté par huit Por-
 » teurs vêtus de rouge. Huit des plus

» anciens Référendaires soutenaient
 » sur la tête de S. S. un dais superbe
 » avec des piques garnies d'argent,
 » & la Garde suisse marchait avec le
 » fabre nud autour de la chaise. Le
 » souverain Pontife était suivi d'un
 » Sous-Diacre Apostolique, qu'on
 » nomme *Auditeur de la Mître*.
 » Cet Auditeur marchait entre deux
 » Cubiculaires secrets en robe rouge,
 » actuellement Assistans du Pape. Les
 » Protonaires Apostoliques, du nom-
 » bre des Participans, avec leurs
 » Adjoints, & les Ordres des Men-
 » dians, ayant leurs Généraux à leur
 » tête, formaient cette longue Pro-
 » cession, dont le Pape & les Cardi-
 » naux occupaient le centre. »

Cette Procession se rendit à S.
 Pierre, où elle fut reçue par le Cler-
 gé de cette Cathédrale, qui se trou-
 vait ornée avec la plus grande somp-
 tuosité. Après avoir fait sa prière &
 donné la bénédiction au peuple, le S.
 Pere monta sur le trône qui lui avait
 été préparé. Le Cardinal postulant la
 Canonisation, se présenta devant
 les degrés du trône, ayant à sa
 gauche le Cardinal Légat de Bolo-
 gne, & à sa droite un Avocat con-
 sistorial; qui, après plusieurs cérémonies,
 demanda au Pape qu'il lui plût
 » de faire écrire les quatre Bienheu-
 » reux sur le Catalogue des Saints
 » du Seigneur. » Cette demande faite,
 un Cubiculaire du Pape fit un éloge
 succinct du mérite & des vertus des
 quatre Saints. Après trois instances
 pareilles, pendant lesquelles la Musi-
 que chanta les Litanies des Saints &
 le *Veni Creator*, le Secrétaire des
 Brefs dit: « le Saint Pere va donner
 » un décret apostolique, pour élever
 » à la Sainteté Pie V, André Avel-

» lino, Felix de Cantalice & Catharine de Bologne, à la gloire de
 » Dieu & pour l'honneur de l'Eglise
 » Catholique, afin que leurs noms
 » soient invoqués dans les siècles avenir, &c. Après cette annonce, le Saint Pere prononça l'Arrêt de la Canonisation; les Notaires Apostoliques en dressèrent l'acte, & l'on chanta le *Te Deum*.

CANOPE. Voyons ce que rapporte Suidas touchant l'origine de ce Dieu Egyptien. « Il s'éleva, dit-il, » un grand différend entre les Egyptiens, les Chaldéens & les autres » Peuples voisins, sur la primauté de » leurs Dieux: après bien des contestations, il fut arrêté qu'on les » opposerait les uns aux autres, & » que celui qui resterait vainqueur, » serait reconnu pour Souverain. Or, » les Chaldéens adoraient le feu, » qui eût bientôt dévoré les Dieux » d'or, d'argent, de pierre & de » bois qu'on lui exposa, & il allait » être déclaré le Maître des Dieux, » quand un Prêtre de Canope, ville » d'Egypte, s'avisa de prendre une » cruche de terre qui servait à la purification des eaux du Nil, d'en » boucher les trous avec de la cire, » de la remplir d'eau & de la placer » sur la tête du Dieu Canope, qui » devoit lutter contre le Feu. A peine » le Dieu Canope fut-il sur le feu, » que la cire qui bouchait les petits » trous du vase s'étant fondue, l'eau » s'écoula, éteignit le feu, & que la » souveraineté sur les autres Dieux fut » acquise au Dieu Canope, grace à » l'invention de son Ministre. » Quelques-uns disent, au contraire, que le Dieu Canope était représenté sous la forme d'un vase percé d'une infi-

mité de trous imperceptibles, du milieu duquel s'élevait une tête d'homme ou de femme, ou de chien, ou de bouc, ou d'épervier, ce qui ne laisse au Ministre que le mérite d'avoir bouché, avec de la cire, les petits trous de cette Divinité, & établit sa prééminence relativement à ses qualités personnelles.

CANTIQUES. Espèce de Poëme relatif à quelque grand événement, que l'on chante en l'honneur de la Divinité. Les plus anciens Cantiques sont ceux de Moïse, de Débora, de Judith; ceux de David & des Prophètes. Ils étoient chantés par des chœurs de musique, au son des instrumens, & souvent accompagnés de danses. Le Cantique des Cantiques, attribué à Salomon, est le plus long ouvrage connu de ce genre. Quoique quelques Auteurs aient prétendu y reconnaître l'Epithalame du Mariage de ce Monarque avec la fille du Roi d'Egypte, les Théologiens prouvent que sous cet emblème, il s'agit de l'union de Jésus-Christ avec l'Eglise.

Les Payens ont eu aussi leurs Cantiques; tels sont les Poèmes d'Orphée, de Linus, d'Alcée & de Pindare.

Quelquefois les Cantiques ont quitté le ton de la joie, pour ne faire entendre que des accords tristes & lugubres. Le beau Cantique de David sur la Mort de Saül & de Jorachas est de ce nombre.

CANUSIS. Les Temples ou Mias (Voyez MIA.) des Japonais, sont desservis par des Prêtres séculiers qu'on appelle Canusis ou Nèges. Ces Canusis reçoivent une pension du Fondateur du Temple; ils

tirent du Dairi quelque subsistance, & s'enrichissent des offrandes que les Dévôts viennent apporter aux pieds des Idoles. On les reconnaît à la robe blanche & jaune, qu'ils portent par-dessus leurs habits ordinaires, & à leur bonnet fait en forme de barque, qu'ils attachent sous le menton avec deux cordons de soie. Les franges plus ou moins longues qui ornent cette coëffure, font connaître la dignité du Canusi. Ces Prêtres se font raser la barbe & portent les cheveux longs; mais leurs Supérieurs, pour se distinguer, les portent en tresses, ou entièrement renfermés dans une gaze noire. A chaque oreille ils attachent un morceau d'étoffe, qui leur couvre une partie des deux mâchoires, & dont la forme est encore une marque de distinction. Ces Supérieurs font porter devant eux deux sabres, & ne marchent jamais qu'avec un cortège nombreux. Ils ne s'abaissent jamais jusqu'à s'entretenir avec un homme du peuple. Un maintien réservé; un visage froid & composé, cachent leur ignorance, & en imposent aux Esprits crédules. Tous les Canusis relèvent du Dairi pour le spirituel, & sont soumis pour le temporel à la juridiction d'un Juge commis par l'Empereur, à qui l'on donne le titre de Juge spirituel du Temple. On compte à Méaco, qui est la résidence du Dairi, (Voyez DAIRI.) jusqu'à trois mille huit cents quatre-vingt-treize *Tiras*, ou Temples de la Secte de Budso, & deux mille cent vingt-sept Mias, desservis par neuf mille Canusis, outre six mille soixante-treize Jammabos, (Voyez JAMMABOS.) & environ trente-sept mille quatre-vingt-treize autres Prê-

tres attachés aux *Tiras*; ce qui, suivant la liste que nous en a donnée le Voyageur Kœmpfer, va au-delà de cinquante-deux mille Ecclésiastiques.

CAPACITÉS. Les loix d'Angleterre donnent au Roi deux *Capacités*, l'une naturelle, & l'autre politique: par la première, il peut acheter des terres pour lui & pour ses héritiers: par la seconde, il en peut acheter pour lui & pour ses successeurs. Le Clergé jouit du même droit.

CAPARA. Cérémonie que les Juifs ont observée fort long-temps. La veille de leur jeûne de la fête de l'Expiation. « Les hommes, dit » Buxtorf, dans son histoire de la Synagogue, Chap. 25, choisissaient » un Coq, & les femmes une Poule, » (les femmes enceintes choisissaient » un Coq & une Poule.) Le Pere » de famille, ou le Maître du logis, » récitait quelques passages des Pseaumes & du Livre de Job; après quoi » il se frappait trois fois la tête avec » le Coq, en disant : *Ce Coq sera échangé pour moi; il expiera mes péchés; il souffrira la mort, & je jouirai de la vie.* Cette cérémonie » réitérée trois fois, parce qu'elle représentait l'expiation de ses péchés, » des péchés de sa famille, & ceux de ses domestiques, était imitée de la » pratique de l'ancien Souverain Sacrificateur. Après les 3 coups donnés, il » serrait le cou de cet animal, & l'étranglait, pour montrer au pécheur » qu'il aurait dû perdre son sang: il le jetait avec violence contre le » pavé, après lui avoir coupé la gorge; ce qui signifiait que le pécheur » devait être lapidé: enfin, il rôti- » fait le Coq, afin que le pécheur » se rendit justice & comprit qu'il

» était digne d'être rôti au feu éternel. On jettait les entrailles de l'animal sur le toit de la maison. Deux raisons pouvaient justifier cette pratique remarquable. 1°. On se persuade que le péché procédé du cœur & des autres entrailles, il faut donc abandonner aux oiseaux de l'air une chose si détestable. 2°. Il se peut qu'ils aient voulu imiter la coutume qu'avoient leurs Ancêtres sous l'ancienne loi, d'envoyer au désert un Bouc chargé des iniquités de la Nation. On observe que le Coq fût blanc, & cela parce qu'on le croyait plus propre à se charger des péchés. On supposait qu'un Coq d'une autre couleur, avoit déjà toute sa charge. » Après la mort du Coq, on allait prier Dieu dans les sépulchres, & l'on donnoit en argent aux Pauvres la valeur du Coq immolé. » Autrefois on leur abandonnait le Coq; mais dans la suite les pauvres ayant fait réflexion que cette chair était couverte d'iniquités, ils la refusèrent. »

Quoique ces cérémonies ne se pratiquent plus, on se prépare encore à la solennité du jour de l'Expiation, par des Ablutions. En Allemagne, chaque homme porte une bougie à la Synagogue, & les dévôts en portent deux; l'une pour éclairer leur corps, & l'autre leur âme. Ce jour on se réconcilie généralement avec tous ses ennemis; on va les trouver pour faire la paix, & l'on demande pardon à ceux que l'on a offensés. Si l'Offensé refuse de se réconcilier, on proteste contre le refus devant trois témoins, & l'on revient trois fois à la charge; après quoi la conscience du Pénitent est tranquille.

CAPES, (les) Peuple de l'Afrique, en Guinée. Dans chacune des habitations de ces Sauvages, il y a une grande cabane destinée à recevoir toutes les jeunes filles du Canton. C'est-là qu'elles se rassemblent tous les jours pendant une année entière, & qu'elles écoutent les leçons d'un Vieillard chargé de les instruire. Lorsque cette espèce de noviciat est fini, toutes ces filles se rendent dans une grande place au son des instrumens: les jeunes gens à marier y viennent, & il leur est permis de prendre pour femmes celles qu'il leur plaisent.

CAPHAR. C'est un droit établi par les Chrétiens, dans le temps qu'ils étaient maîtres de la Terre-Sainte. Ils faisaient payer alors une légère somme pour les marchandises que les Marchands conduisaient d'Alep à Jérusalem; & le produit de ce péage servait à soudoyer quelques troupes qui gardoient certains défilés, par où les Arabes venaient faire des courses dans le pays. Depuis la retraite des Chrétiens, les Turcs ont augmenté ce droit, qu'ils perçoivent arbitrairement & avec la plus grande rigueur sur les Commerçans chrétiens.

CAPI-AGASSI, Grand-Maitre du Sérail de Constantinople, & Gouverneur des Portes. Cette importante Place est toujours remplie par un Eunuque blanc. Le Capi-Aga ne quitte point Sa Hauteesse; il introduit les Ambassadeurs à l'Audience, & personne n'entre & ne sort de l'appartement du Sultan, que par son ministère. Lorsque le Monarque va visiter les Sultanes, il reste à la porte du quartier, mais il n'entre point dans l'intérieur. Il a le droit de porter le Turban dans le Sérail, & d'aller par-

font à cheval. Le Grand Seigneur fait les frais de sa table & lui assigne environ soixante livres par jour; mais les présens qu'il reçoit sont immenses.

CAPIGI, Portier du Serrail du Grand Seigneur. Il y a à-peu-près cinq cens Portiers, partagés en deux Classes, & chaque Classe est commandée par un Chef particulier. La première, composée de trois cens Capigis, a pour Commandant le Capigi-Bassa qui reçoit trois ducats de paye par jour. La seconde, qui n'est que de deux cens, a pour Chef le Cuccicapigi-Bassi, qui n'a que deux ducats d'appointement: chaque Capigi a depuis sept jusqu'à quinze Aspres de paye par jour. Ces deux Troupes gardent, conjointement avec les Janissaires, les portes de la première & de la seconde enceinte du Sérail.

CAPIGI BACHI, Capitaine du Sérail. Il y en a douze, qui sont subordonnés au Capi-Agassi. Ces Officiers montent la garde à la troisième porte du Sérail, & ont sous eux quelques Brigades de simples Capigis. (Voyez **CAPI-AGASSI** ET **CAPIGI**.) Lorsque le Sultan est en voyage, six Capigis-Bachis doivent le devancer à cheval pour reconnaître les Ponts.

CAPITAINE **GARDE-CÔTE**. Les Côtes de France, tant sur l'Océan que sur la Méditerranée, sont divisées en cent douze Capitaineries Garde-Côtes, qui composent environ deux cens mille hommes à pied ou à cheval.

CAPITAN BACHA. Nom du grand Amiral des Turcs, dont la charge est la troisième de l'Empire, & dont le pouvoir sur mer, est égal

à celui que le grand Visir exerce sur terre. Lorsqu'avec sa Flotte il a passé le détroit des Dardanelles, il peut casser, punir & faire mettre à mort les Officiers de Marine qui sont sous son commandement. Son autorité s'étend sur tous les Terres, Villes, Fortereses & Châteaux Maritimes; il a l'inspection des réparations à faire, il les ordonne, & veille à ce qu'en tous tems les Arsenaux & les Magasins de guerre & de bouche soient remplis. A l'Arсенал & à l'Armée il porte toujours une grande canne d'Inde pour marque de son autorité, & son Canot, ainsi que celui du Sultan, est couvert d'un *Tendelet* & armé d'un éperon à la Proue. Trois Compagnies de Janissaires forment sa garde, & sa maison est composée du même nombre d'Officiers que celle du grand Visir. Une partie de ses revenus provient de la Capitation des Isles de l'Archipel, de quelques Gouvernemens de la Natolie & de Romélie, & sur-tout de celui de Gallipoli; mais les sommes fixes qu'il en retire sont modiques en comparaison de ses revenus casuels. La charge de Capitan Bacha fut instituée par Soliman II en faveur du fameux Barberouffe.

CAPITATION. Ce fut en 1266 que Saint Louis imposa une Capitation sur ses sujets, pour fournir aux frais d'une seconde Croisade. Ce droit était commun à tous les Seigneurs, & ils en faisaient usage à l'égard de leurs Vassaux, dans les cas pressans. La Noblesse, les Privilégiés, & ceux qui vivaient du travail de leurs mains étaient exempts de cet impôt. Le Roi, en l'exigeant, prit pour prétexte de faire Chevalier

le Prince Philippe, son fils aîné. Le Règlement donné à cette occasion porte : « Qu'on choisira, de l'avis » des Curés & des gens de bien de » la Paroisse, trente ou quarante » personnes, selon le nombre des » habitans, pour en choisir douze » d'entr'eux, qu'ils croiront les plus » propres à asseoir fidèlement l'im- » pôt. Les douze jureront de faire » l'assise, sans préjugé de haine ou » d'amitié pour personne : en même » tems, on en élira quatre autres, » qui taxeront les douze : ces deux » dernières opérations demeureront » secretes, & l'on n'ouvrira les pa- » piers des douze & quatre élus, » pour publier la taille, que lorf- » qu'on aura conclu toute l'opéra- » tion de la manière qu'on l'a pres- » crit ». La première Capitation générale a été levée sur tous les sujets de la France, sans aucune exemption quelconque, par le Roi Jean en 1355. Les Princes du Sang, le Clergé, la Noblesse, furent imposés selon leurs biens. L'impôt fut fixé à quatre livres par cent livres de revenus, à quarante sols, au-dessous de cent livres, & à vingt sols, au-dessus de quarante livres. Les Bénéficiers & les Privilegiés furent pareillement taxés : les Laboureurs, les Ouvriers & les Serviteurs à gages, dont les salaires étaient estimés cent sols par an, furent taxés à dix sols. On dut payer pour la valeur de mille livres de meubles autant que pour cent livres de revenus. Il n'y eut d'exempts que les Veuves, les Enfans en tutelle, les Religieuses, les Moines Cloîtrés & les Mendians. Aucune Capitation n'a peut-être plus rapporté : il s'agissait de donner au

Prince des marques de son amour, & de repousser les ennemis de l'Etat.

La Capitation ou taxe par tête fut établie en 1695 & ôtée après la paix de Rîswick, elle a été rétablie en 1710.

CAPITOLINS. (Jeux) Ils furent institués par Camille en mémoire de la levée du siège du Capitole par les Gaulois. On sçait que le cri des oies avertit du danger que l'on courait, & sauva la Citadelle que les Barbares allaient surprendre. Dans cette solemnité, & l'on ne fait pas trop à quel propos, les crieurs publics mettaient les Etruriens à l'enchère, & l'on prenait un vieillard qu'on habillait avec la robe prétexte & une bulle d'or au cou, pour représenter les Rois d'Etrurie. Dans la suite l'Empereur Domitien établit de nouveaux jeux, qui furent appelés *Agones Capitolini* ; les Luteurs, les Conducteurs de Chars, les Gladiateurs & tous les autres Athlètes y faisaient leurs divers exercices, & les Poètes, les Orateurs, les Historiens, les Musiciens & les Acteurs de Théâtre y disputaient des prix. Ces jeux se célébraient tous les cinq ans.

CAPITOULS. C'est le nom qu'on donne aux Magistrats de Toulouse, dont les fonctions sont les mêmes que celles des Consuls & des Echevins dans les autres Villes. Le nom de Capitoul vient de ce qu'ils ont la garde de la Maison de Ville, qui s'appelle Capitole. Cette charge ne dure qu'un an, & elle donne la Noblesse. Après son année d'administration, le Capitoul obtient l'honneur de voir son portrait dans une des Salles de l'Hôtel de Ville, cou-

tume qui vient des anciens Romains.

CAPITULAIRES. On appelle ainsi les Ordonnances de nos Rois de la seconde race, parce qu'elles étaient distribuées en plusieurs chapitres. On en connaît une de 806 qui veut, « Que chacun nourisse les pauvres de son territoire, & qu'on ne souffre pas les mendians qui courent le Pays ».

Une autre de 778, ordonne « Que les deux tiers des trésors trouvés dans les terres de l'Eglise, & les trois quarts de ceux qu'on aura trouvés dans la terre de quelque Seigneur, appartiendront au Roi ».

Une de 779, condamne les voleurs à perdre un oeil pour le premier vol, le nez pour le second, & à la mort pour le troisième.

CAPITULATION IMPÉRIALE. C'est ainsi qu'on appelle, en Allemagne, une Loi fondamentale, faite par les Electeurs au nom de tout l'Empire & imposée à l'Empereur pour gouverner suivant les règles qui y sont établies, dont il jure l'observation à son couronnement. Les principaux points sont de prendre la défense de l'Eglise & de l'Empire, de conserver les Droits, Privilèges & Prérogatives des Electeurs, Princes, & autres Etats de l'Empire, &c.

La première Capitulation connue dans l'Empire est celle que signa l'Empereur Charles-Quint, dont la trop grande puissance faisait ombrage aux Electeurs. Depuis ce tems le Collège Germanique a eu grand soin d'assurer sa liberté par de pareilles Capitulations.

CAPITULATION IMPÉRIALE. Celle que les Electeurs firent signer à

Tome I.

l'Empereur Charles VI en 1711,

est une des plus étendues & par conséquent des plus importantes à connaître. Il y est dit expressément :

» Que, suivant les articles de la Bulle

» d'or, les Electeurs conserveront

» leurs Droits & leurs Privilèges aux

» élections des Empereurs & des

» Rois des Romains. Que l'Empereur

» ne pourra assembler de Diètes,

» qu'ils ne soient appelés; qu'il ne

» pourra entreprendre de guerre, soit

» au dedans, soit au dehors, con-

» trafter d'alliance avec aucune Pui-

» sance, que de leurs avis & par leur

» consentement. Que les Princes de

» l'Empire auront le Droit de con-

» trafter des alliances avec les Etran-

» gers, pourvu que ce ne soit pas

» pour faire la guerre à l'Empereur

» ou à l'Empire. Que l'Empereur

» ne sera pas maître de disposer, sans

» l'autorité du Collège Electoral,

» d'un Electorat qui viendrait à va-

» quer, par quelque cause que ce

» soit. Que tous les Princes dépouil-

» lés de leurs états, par force ou

» autrement, seront rétablis dans

» leurs Droits; que tous les biens

» confisqués ne les seront jamais au

» profit de la Maison d'Autriche, &

» qu'enfin on ne procédera point à

» l'élection d'un Roi des Romains,

» du vivant de l'Empereur, à moins

» que l'Empereur ne soit obligé de

» s'absenter trop longtems de l'Al-

» lemagne, ou qu'il ne devienne hors

» d'état de gouverner l'Empire ».

CAPNOBATES. Nom qui fut donné aux Mysiens, peuple de l'Asie, parce qu'ils étaient continuellement occupés à faire des sacrifices à leurs Dieux, & à faire fumer l'encens sur leurs Autels. Les Mysiens ne vivaient

que de légumes & de laitage, & rejetaient absolument pour leur nourriture tout ce qui avoit eu vie. Capnobe signifie *celui qui fait monter la fumée*.

CAPNOMANCIE. Augure que les Anciens tiraient de la manière dont la fumée s'exhalait en l'air. On procédait à la Capnomancie de deux façons différentes : la première se pratiquait en jettant sur des charbons ardents quelques graines de jasmin ou de pavot, & en observant la fumée qui en sortait ; la seconde consistait à examiner la fumée des sacrifices. Lorsque la fumée s'élevait droite de l'Autel & qu'elle était légère, c'était un excellent signe. On recevait quelquefois la fumée par les narines, & l'on prétendait qu'alors on recevait des inspirations prophétiques.

CAPROTINES. (les Nones) ou du figuier. Fêtes qui se célébraient chez les Romains en l'honneur de Junon, & en mémoire de leur Délivrance extraordinaire. Ce jour-là les Esclaves régalaient leurs Maîtres hors de la Ville, sous des figuiers sauvages.

L'origine de ces réjouissances remonte au temps de l'invasion des Gaulois. Lorsque ces Guerriers eurent quitté la campagne de Rome, les Peuples, voisins de cette Ville épuisée, crurent qu'ils pourraient aisément s'en emparer. Lucius, Dictateur des Fidenates, fut nommé Chef de cette entreprise. Il marcha contre Rome avec une armée, & fit annoncer par un Héraut aux Romains que le seul moyen de conserver les restes de leur Ville, était de lui livrer leurs femmes & leurs filles. Les Sénateurs incertains sur le parti qu'ils devaient prendre, ne sçavaient à quoi

se résoudre, lorsqu'une Esclave, nommée Philotis, proposa à ses Compagnes de se couvrir des habits de leurs Maîtresses, & de passer au camp ennemi. Elles y furent reçues avec de grandes démonstrations de joie, & Lucius les distribua à ses principaux Chefs & aux soldats. Ces filles courageuses invitèrent leurs nouveaux hôtes à prendre part à une fête qu'elles devaient célébrer entr'elles ; ils s'y trouvèrent & s'abandonnèrent à la débauche, qui les jeta bientôt dans les bras du sommeil. Pendant ce temps les Esclaves appellèrent les Romains par un signal qu'elles leur donnèrent du haut d'un figuier sauvage ; ils accoururent, entrèrent dans le camp, & firent main basse sur les Fidenates & leurs Alliés. Les Romains accordèrent la liberté à ces généreuses Esclaves.

CAPUCHON. Sorte de vêtement à l'usage de certains Religieux. Il y avait autrefois deux espèces de capuchons ; l'un était une robe qui descendait de la tête jusqu'aux pieds, qui avait des manches, & dont on ne se servoit que dans les jours de cérémonies ; l'autre était une sorte de camail qu'on appelait proprement Scapulaire, parce qu'il n'enveloppait que la tête & les épaules. Mais le véritable capuchon est une pièce d'étoffe grossière, taillée & cousue en cône ou arrondie par le bout, dont quelque Religieux Mendiant se couvrait la tête. Cet article sans doute très-indifférent par lui-même, devient d'une certaine importance, puisqu'il sert à nous rappeler une guerre extravagante qui s'éleva à ce sujet dans l'Ordre des Cordeliers : elle dura près d'un siècle

& divisa ces Religieux en deux factions, les frères spirituels & les frères de Communauté, qui, pour l'honneur du Capuchon, auraient voulu saintement s'exterminer : les uns prétendant que cette partie de l'habillement monastique devait être large, les autres avec autant de raison, soutenant qu'elle devait être étroite. Quatre Papes, Nicolas IV, Clément V, Jean XXII, & Benoît XII, par leurs Bulles, n'eurent pas peu de peine à terminer cette rare dispute, qui mérite une place distinguée dans l'Histoire des Extravagances.

CAPUCIATI ou **ENCAPUCHONNÉS**. Hérétiques qui se montrèrent en Angleterre, vers l'année 1387 : & qui furent appelés ainsi parce qu'ils refusaient de se découvrir devant le Saint Sacrement. Ils suivaient les erreurs de Wiclef.

CAPURIONS. C'est le nom que les Italiens donnent à dix-huit Officiers chargés de veiller à la Police de la Ville de Rome. Ils étaient le même nombre sous les Empereurs & du temps d'Auguste, on les appelait *Curatores Regionum Urbis*. Leurs fonctions sont les mêmes. Les Capurions doivent entretenir la tranquillité publique, informer les Magistrats de Police des violences qui se commettent, veiller à ce que chaque Citoyen exerce une profession honnête, poursuivre les gens de mauvaise vie, chasser les fainéants, avoir l'œil sur les édifices publics, surveiller sur les Boulangers, les Bouchers, &c. Ainsi les *Curatores Urbis*, les Capurions & nos Commissaires ont beaucoup de rapport entr'eux.

CAPUTIÉS. Fanatiques qui trou-

blèrent le repos de la Bourgogne & du Berri, vers l'année 1186. Un simple Bucheron fut le Chef de ces hommes follement pacifiques. Ce manœuvre dont les lumières étaient au-dessus de son état, considérant les désordres occasionnés dans la Société civile, par les querelles toujours renaissantes des Papes & des Empereurs, des Evêques & des Rois, par l'orgueil & la rapacité des Grands, par le désespoir des petits & des faibles, enfin par l'impiété des peuples & les détestables hérésies qui produisaient sans cesse des guerres sanglantes & destructives, résolut au milieu d'un monde pervers, de rassembler une société d'hommes paisibles qui s'engageraient à vivre ensemble dans les liens de la charité la plus étroite. Ce projet était sans doute digne d'une ame vertueuse, mais son exécution était difficile. Pour parvenir à son but, le Bucheron eut recours aux prodiges, res-
 sort toujours triomphant, & qui ne manque jamais d'en imposer aux ignorans. Il publie que la Sainte Vierge a daigné le visiter dans sa retraite, & qu'elle lui a remis une image qui la représente avec son adorable Fils, & qui porte cette inscription : « Agneau de Dieu, qui ôtez » les péchés du monde, donnez- » nous la paix ». Il montre cette Image ; il ajoute que la Mere du Sauveur, lui a expressément ordonné de porter ce témoignage de sa protection à l'Evêque du Pui. Il exécute sa commission & trouve le bon Evêque disposé à entrer dans ses vûes. L'un & l'autre s'empres-
 sent de former une Société d'hommes paisibles, qui porteront un Ca-

puchon blanc, & s'engageront par un serment solennel à conserver la paix entr'eux; & à faire une guerre ouverte à tous les autres hommes, comme à des ennemis de la paix. Des Evêques, des Magistrats entrèrent dans cette Confédération si peu chrétienne. Ces hommes de paix, pour faire cesser les troubles, pour réunir les Chrétiens, pour faire cesser les guerres, employent le fer & la flamme, & le sang coule de toutes parts. On envoya contr'eux des troupes agguerries qui n'eurent pas de peine à dissiper ces fanatiques.

CAQUEUX. On a appelé de ce nom quelques Hommes en Bretagne qui formaient entr'eux une espèce de Secte, & il ne leur était permis d'exercer d'autre profession que celle de Cordier. Leurs Concitoyens les regardaient comme un reste de Juifs infecté de lèpre, & leur haine pour eux allait jusqu'à l'inhumanité : telle était la force du préjugé public, que la Police civile & ecclésiastique eut beaucoup de peine à détruire. (Voyez CAGOT).

CARACTÈRE. Disposition habituelle de l'âme, par laquelle on est porté à faire une chose plutôt qu'une autre. Il est certain que dans la Société, rien n'est plus dangereux qu'un homme sans caractère; on a de la confiance dans un homme vertueux, & l'on se défie du fripon; mais quel parti doit-on prendre avec un homme sans caractère, qui aujourd'hui honnête, sincère, plein de probité & bon ami, sera demain grossier, fourbe, coquin & votre ennemi? Selon fit une loi qui déclarait infâme tout citoyen qui ne prenait point parti dans une sédition. Toutes les nations ont

un caractère distinctif, auquel le climat influe beaucoup; sans doute, & dans le corps de l'état, il y a des Corps particuliers, qui ont leurs mœurs, leurs usages & leurs caractères absolument différens du caractère de la Nation au milieu de laquelle ils vivent. « Tels sont, dit le » célèbre M. de Voltaire dans son » Essai sur le siècle de Louis XIV, » les Religieux, dont les Chefs résident à Rome; ce sont autant de » sujets immédiats du Pape répandus » dans tous les Etats. La Coutume » qui fait tout, & qui est cause que le » monde est gouverné par des abus, » comme par des loix, n'a pas toujours permis aux Princes de remédier entièrement à un danger qui tient d'ailleurs à des choses utiles & sacrées. Prêter serment à un autre qu'à son Prince, est un crime de lèse-Majesté dans un Laïque. C'est dans le Cloître un acte de religion: la difficulté de sçavoir à quel point on doit obéir à un Souverain étranger; la facilité de se laisser séduire; le plaisir de secouer un joug naturel pour en prendre un qu'on se donne à soi-même. L'esprit de trouble, le malheur des temps, n'ont que trop souvent porté des Ordres entiers de Religieux à servir Rome contre leur Patrie.

» L'esprit éclairé qui règne en France depuis un siècle, & qui s'est étendu dans presque toutes les conditions a été le meilleur remède à ces abus. Les bons Livres écrits sur cette matière, sont des vrais services rendus aux Rois & aux peuples; & un des grands changemens qui se soient faits par ce moyen dans nos mœurs sous Louis

» XIV ; c'est la persuasion dans laquelle les Religieux commencent tous à être , qu'ils sont sujets du Roi avant que d'être serviteurs du Pape ».

CARAIBES. Ce Peuple sauvage qui habitait les Iles Antilles , a été en partie détruit par les Espagnols ; & au milieu du massacre general de ces malheureux , un Sauvage s'adressant à un Général , lui dit : « vous m'avez chassé de mes terres , elles ne vous appartenaient pas ; vous n'aviez rien à y prétendre. Tous les jours vous me menacez de m'enlever le peu qui me reste. Faudra-t'il donc que le misérable Caraipe aille habiter la mer avec les poissons ? Vos terres sont bien mauvaises , puisque vous les quittez pour venir m'enlever les miennes : pour quoi venez - vous , de gayeté de cœur , me persécuter ? »

Les Caraïbes reconnaissent deux principes , l'un bon & l'autre mauvais , qu'ils appellent *Maboa*. Chacun a un bon génie , nommé *Chemen*. *Louquo* était le premier homme ; il donna l'origine au Genre - humain , créa les poissons & ressuscita trois jours après sa mort , après quoi il remonta au Ciel. Après le départ de *Louquo* , les animaux terrestres furent créés. Ils croient la création de la terre & de la mer ; mais selon eux le Ciel est éternel. Ils ont quelque idée du déluge. *Maboa* fait les éclipses & produit tout le mal qui afflige l'humanité : ils le prient pour détourner sa colère. Le soleil préside aux étoiles , & les étoiles sont des *Chemens* ; c'est pourquoi ils leur offrent de la cassave & les prémices de leurs fruits. Ces Génies viennent boire & manger ces offran-

des ; & l'on s'en aperçoit , parce qu'ordinairement les membres se remuent d'eux-mêmes en apparence , mais ils sont touchés par l'Esprit invisible.

Excepté sa mere & sa sœur , un Caraipe peut se marier à toutes ses parentes , & prendre trois sœurs pour ses épouses. Il demande quelquefois le fruit d'une femme enceinte , en cas que ce soit une fille ; si on le lui accorde , il marque la femme au ventre avec du *Rocou* ; & lorsque la fille a huit ans , il la fait coucher avec lui pour l'agguerrir. Un pere , à la naissance de son premier né mâle , observe une retraite & un jeûne austère de trente ou quarante jours. Le temps du jeûne expiré , il se fait taillader la peau par deux jeunes Caraïbes , & on lui exprime dessus les plaies du jus de tabac. Plus le pere montre de patience dans ses souffrances , plus on prétend que l'enfant sera courageux.

Aussi-tôt qu'un Caraipe est mort , on assemble tous ses parens ; pour leur prouver que sa mort est naturelle. Les cérémonies funebres sont fort simples. On fait une fosse auprès de la cabane ; & lorsqu'il y est placé , on comble le trou. Quelques Voyageurs disent qu'on enterre avec lui un Valet & son Chien pour le garder.

Ces Sauvages croient qu'un même homme a plusieurs ames , & que celle du cœur est immortelle. Il en a une autre dans la tête , qui est la seconde en dignité : les autres occupent les jointures & les endroits , où barrant les artères. La première est immortelle , & en sortant de ce monde elle va se rendre dans le cœur d'un beau jeune homme. Les autres ames passent dans le corps des animaux ,

pour devenir Génies à leur tour. Cette ame immortelle, est sensuelle & elle a besoin de boire, de manger & de se divertir : les uns disent qu'elle va dans certaines Isles fortunées ; d'autres, qu'elle est plongée jusqu'au cou dans un fleuve de plaisir.

CARAITES, ancienne Secte parmi les Juifs, & qui subsiste encore parmi les Juifs modernes, si nous en croyons quelques Auteurs, tant dans la Pologne & quelques endroits de la Russie, qu'à Constantinople, au Caire & dans d'autres villes du Levant. Ces Juifs veulent qu'on, s'en tienne absolument au Pentateuque, & qu'on rejette les gloses & les sottes interprétations des Rabbins ; par conséquent ils méprisent les rêveries insérées dans le Talmud. Quelques Rabbins ont accusé les Caraites d'être Sadducéens ; mais Léon de Modène les lave de cette odieuse imputation, en faisant remarquer qu'ils admettent l'immortalité de l'ame, la résurrection, les peines & les récompenses de la vie future, dogmes que rejettent les Sadduceens ; c'est pour cela qu'il les nomme *Sadducéens mitigés*.

CARAVANE. On sçait que dans l'Orient on appelle de ce nom une Compagnie de Voyageurs, qui, pour plus de sûreté, se réunissent afin d'être en état de se défendre contre les Arabes & les Voleurs, qui infestent ordinairement les déserts qu'ils ont à traverser.

Il part toutes les années du Caire pour la Mecque, une Caravane de pieux Musulmans, qui quelquefois au nombre de 70000 hommes, se rend au tombeau de Mahomet. Elle est accompagnée d'une escorte

considérable, & le Grand Seigneur abandonne la quatrième partie des revenus de l'Egypte pour les frais de ce voyage. D'autres Caravanes viennent de Maroc & de Perse. Pendant la route, les Pélerins s'occupent à chanter des versets de l'Alcoran. Lorsqu'ils sont à deux journées de la Mecque, ils se dépouillent tous nus, n'ayant qu'une serviette sur le cou & une autour des reins. Arrivés à la Mecque, ils visitent, pendant trois jours, les saints lieux, & vont de-là au Mont Arafat faire leur corban ou sacrifice, ensuite ils se rendent à Médine pour honorer le tombeau du faux Prophète.

CARAVENSERAÏ. C'est un grand bâtiment qui sert dans l'Orient à loger les Caravanes, & tient lieu d'auberges. La plupart des Caravenserais ont été bâtis dans des lieux arides & incultes, pour la commodité des Voyageurs, & sont une suite de la magnificence des Princes des différens pays. C'est ordinairement un vaste bâtiment carré, au milieu duquel se trouve une grande cour entourée d'arcades, sous lesquelles les Marchands se retirent avec leurs bêtes : il y a dans quelques-uns des chambres particulières que les Concierges louent chèrement ; mais en général, il faut tout apporter dans ces endroits, qui ne vous offrent, pour toute ressource, qu'un simple abri. Il n'est permis en Turquie qu'à la mere & aux sœurs du Sultan, ou aux Visirs & Bachas qui se sont trouvés à trois batailles contre les Chrétiens, de fonder des Caravenserais. Ceux de Constantinople, d'Ispahan & d'Agra, sont surtout remarquables par leur magnificence & leur commodité.

CARDA. Déesse qui chez les Romains présidait à la conservation des parties nobles de l'homme, & surtout du cœur, & qui prenait soin de les entretenir en santé.

CARDEA. Une des folles Divinités des Romains, qui présidait aux gonds des portes. Janus, dit-on, étant devenu éperdument amoureux d'une certaine Cardea, & lui ayant, après bien des courses inutiles, ravi enfin sa virginité, lui accorda, pour la consoler de cet outrage, l'intendance absolue de tous les gonds des portes.

CARDINAL. Sans entrer dans la discussion si Linus, Clet, Clément & S. Marc étaient de véritables Cardinaux, quoique ce titre ne subsistât pas encore, & si la dignité de Cardinal ne doit pas son origine à S. Pierre, nous pouvons assurer qu'elle est de la plus haute antiquité. Vers l'an 159, le titre de Cardinal commença à être en usage dans l'Eglise. S. Evariste établit sept Diacres Cardinaux. S. Hygin leur associa des Prêtres & des Diacres, qui devaient les regarder comme leurs Doyens. Sous Constantin le Grand, il y avait déjà vingt-huit Prêtres & Diacres Cardinaux. S. Grégoire le Grand augmenta le nombre des Diacres, avec des fonctions pareilles à celles des Cardinaux-Diacres jusqu'à soixante-dix, mais toujours inférieurs aux premiers.

Il y a actuellement trois Ordres de Cardinaux, les Evêques, les Prêtres & les Diacres, entre lesquels six Evêques, cinquante Prêtres & quatorze Diacres. Le Pape Sixte V en fixa le nombre à soixante-dix, & c'est ce qui forme le sacré Collège. Lors-

que le Pape fait une Promotion de quelques Cardinaux, il leur donne le titre de Prêtre ou de Diacre, selon qu'il le juge à propos. Ils prennent leur rang, suivant l'année de leur promotion & le titre qu'ils portent. Le premier Cardinal Evêque, le premier Cardinal Prêtre & le premier Cardinal Diacre, sont appelés les Chefs - d'Ordre. Ce sont eux qui, dans le Conclave, reçoivent les Ambassadeurs & donnent audience aux Magistrats. Le plus ancien Cardinal, par promotion, ou qui a pu obtenir le premier titre des Cardinaux Evêques, qui est celui d'Ostie, devient par-là Doyen du sacré Collège, & a le droit de sacrer le Pape, quand il est choisi entre les Cardinaux qui ne sont pas Evêques. Il a le pallium comme les Archevêques; il représente le sacré Collège, précède les Rois & autres Souverains, & reçoit les visites avant tous les Potentats qui reconnaissent le Pape. Au moment de leur promotion, les nouveaux Cardinaux perdent leurs bénéfices, & ce n'est aussi que par grace que le Pape leur rend. D'un autre côté, les Cardinaux Etrangers nommés par les têtes couronnées, ne reçoivent point le chapeau qu'ils n'aient en même-temps un indult de *non vacando*; en vertu duquel ils conservent leurs charges.

Les Cardinaux prétendent que leur dignité les égale aux Rois, & ils disputent le pas, aux enfans, frères, oncles & autres parens de Rois, & à tous les Souverains qui ne portent pas la couronne. Lorsque le Pape a déclaré dans un consistoire secret, les Sujets qu'il veut élever au Cardinalat, ceux-ci le lendemain se rendent à l'audience de Sa Sainteté, ils

se mettent à genoux ; le Pape leur met la calote rouge sur la tête ; & faisant sur eux un signe decroix, leur dit : « *Esto Cardinalis*, foyez Cardinal. » Le nouveau Cardinal ôte sa calote & baise les pieds du saint Pere. Quelquefois cette cérémonie se fait avec plus de pompe. Un Cardinal étant en pays étranger, ne peut prendre l'habit rouge avant que le Pape lui ait envoyé la calote, qui lui est présentée par le Nonce ou par le Prince chez qui il réside.

Un Cardinal qui va à Rome pour y recevoir le chapeau, doit s'y rendre en habit court violet. En allant à l'audience du Pape, il porte l'habit long ; il retourne chez lui, & n'en sort que pour le Consistoire public. Il ne reconduit que jusqu'à la porte de son anti-chambre ceux qui viennent le féliciter. Le jour du Consistoire, il s'y rend en carrosse de cérémonie & avec le plus grand appareil. S'il est Archevêque ou Evêque, il porte le *Chapeau Pontifical* noir. « Il s'arrête, dit Aimon dans son Tableau de la Cour de Rome, dans la Chapelle de Sixte, quand la cérémonie se doit faire au Vatican, & dans une chambre, si c'est à Monte-Cavallo. Cependant les anciens Cardinaux entrent deux à deux dans la salle du Consistoire ; & après avoir reçu l'obédience ou baisé la main du Pape, deux Cardinaux Diares vont chercher le nouveau Cardinal, & le conduisent devant le Pape, auquel il fait trois révérences profondes : une à l'entrée de la chambre de Sa Sainteté ; l'autre au milieu, & la troisième au bas du trône. Ensuite il monte les degrés, baise les pieds au Pape, qui

l'admet aussi *ad osculum oris*, à lui baiser la bouche ; après cela, le nouveau Cardinal va *ad osculum pacis*, c'est-à-dire qu'il embrasse tous les anciens Cardinaux, & leur donne le baiser de paix. Cette première cérémonie achevée, le chœur des Musiciens entonne le *Te Deum* ; les Cardinaux s'en vont deux à deux à la Chapelle Pale, où ils font le tour de l'autel avec le nouveau Cardinal, accompagné d'un ancien, qui lui cède la main droite cette fois là seulement : après quoi le nouveau Cardinal vient s'agenouiller sur les marches de l'autel, où le premier maître des cérémonies lui met sur la tête un capuchon qui pend derrière sa chape, & quand on chante le *Te ergo* du *Te Deum*, il se prosterne profondément & demeure dans cette posture, non-seulement jusqu'à la fin du cantique, mais encore pendant que le Cardinal Doyen qui est pour lors à l'autel du côté de l'épître, dit quelques oraisons marquées dans le Pontifical Romain.

Lorsque les prières sont finies, le nouveau Cardinal se relève ; on lui abaisse le capuchon ; après quoi le Cardinal Doyen, en présence de deux Chefs-d'Ordre & du Cardinal Camerlingue, lui présente la Bulle du serment qu'il doit prêter. Après l'avoir lue, il jure qu'il est prêt de répandre son sang pour la sainte Eglise Romaine, & pour le maintien des privilèges du Clergé Apostolique auquel il est aggrégé. Tous les Cardinaux retournent ensuite dans la chambre du Consistoire dans le même ordre, qu'ils avaient

» gardé pour en sortir. Le nouveau Cardinal s'y rend aussi, » marchant à la droite de l'ancien » qui l'accompagnait à la Chapelle. » Il s'agenouille devant le Pape; un » Maître des cérémonies lui tire le » capuchon sur la tête, & le Pape lui » met le chapeau de velours rouge » sur le capuchon, en disant quelques oraisons : le Pape se retire » alors, & les Cardinaux en sortant » du Consistoire, s'arrêtent en cercle » dans la salle : le nouveau Cardinal » vient leur faire la révérence au milieu de ce cercle, & les remercier.....»

Au premier Consistoire où assiste le nouveau Cardinal, le Pape fait la cérémonie de lui fermer la bouche, ce qui signifie qu'il lui est défendu de parler des choses qui s'y sont passées, & le Consistoire suivant il fait la cérémonie de lui ouvrir la bouche, après lui avoir conféré ses titres & mis un anneau au doigt : cet anneau coûte à chaque Cardinal cinq cens sequins.

Autrefois les Cardinaux portaient l'habit ordinaire de Prêtre, qui était assez semblable à l'habit monacal. Au Concile de Lion, en 1243, Innocent IV leur donna le Chapeau rouge, & ils obtinrent successivement l'habit rouge, la mitre brodée & la chappe rouge, la calote rouge, la houffe rouge pour leur mule, & les étriers dorés. Grégoire XIV donna la calote rouge aux Cardinaux Religieux.

CAREME. (le) Ce-temps d'abstinence est une imitation du jeûne de Jésus-Christ. Il faut qu'il soit d'une haute antiquité, puisque plusieurs anciens Peres de l'Eglise le citent dans

la primitive Eglise; ce n'était pas toujours un jeûne de quarante jours; il y a eu des Carêmes plus courts & d'autres plus longs. Le Carême a quelquefois commencé à la Septuagésime; d'autrefois à la Sexagésime, & souvent à la Quinquagésime. Il a été de six semaines, de sept, & quelques-uns n'ont commencé que trois semaines avant Pâques. L'abstinence a été plus ou moins rigoureuse; mais il a toujours été défendu de marier pendant ce saint temps.

CARINES. Il était d'usage, chez les Romains de louer des femmes pour pleurer pendant les lugubres cérémonies des funérailles. L'art de feindre la douleur, de pousser des cris, de répandre de fausses larmes, en un mot d'exécuter les lamentations, avait été porté par les femmes de Carie à un tel degré de perfection, qu'on ne se servait que d'elles dans les pompes funébres.

CARIPIS. Cavaliers Turcs, qui forment un corps de mille hommes, constamment attachés à la garde du Sultan. Les Capigis ne sont point comme les autres Soldats, choisis entre les esclaves de l'Empire, ou tirés de l'intérieur du Sérail, ce sont des Maures ou des Chrétiens renégats, & des aventuriers qui ont donné des preuves d'adresse & de courage. Ils reçoivent douze aspres de paye par jour, & marchent derrière Sa Hautesse, à main gauche.

CARIPOUS. Sauvages de l'Amérique Méridionale, au Nord du Brésil & de la Rivière des Amazones. Ce Peuple passe pour le plus doux & le plus humain de ces Contrées & fait une guerre continuelle aux Caribes.

CARIUS. Nom d'un Dieu révéré par les Lydiens , qui le faisaient fils de Jupiter & de Thorrébie. Ils prétendaient lui devoir les premières connaissances de la Musique , & par reconnaissance ils lui avaient élevé un Temple superbe.

CARMATH. C'est le nom d'un faux Prophète de la Loi Musulmane qui vivait l'an de l'Hégire 278 & de Jésus-Christ 871. Il s'annonça comme Prophète aux Arabes , & publia que Dieu lui avait commandé de faire non pas cinq prières , ainsi que les Mahometans , mais cinquante par jour. Il permit à ses sectateurs de manger toutes sortes de viandes défendues , & leur déclara que les Anges étaient leurs guides dans toutes les actions de leur vie , de même que les Démon ou Esprits follets étaient leurs ennemis. Il changea toutes les cérémonies de la Religion Mahométane , dispensa ses prosélites des ablutions & leur passa l'usage du vin. Cette secte , ayant fait des progrès dans la Chaldée , un des Successeurs du Prophète imposteur s'empara de la Mecque , & y massacra trente mille personnes : il remplit le puits de Zemzem de cadavres , souilla le Temple en y enterrant trois mille morts , & enleva la pierre noire , dont il couvrit un lieu sale. Ceci se passa l'an de l'Hégire 319. Après cet attentat , jusqu'alors inoui , l'imposteur Abu Thaher (C'est le nom du Successeur de Carmath) s'approcha de Bagdat avec cinq cens chevaux. Le Calife envoya contre lui trente mille hommes pour l'enlever. Le Chef de cette armée fit avertir Abu Thaher , en considération de leur ancienne amitié , de se

sauver , puisqu'il ne pouvait se défendre contre des troupes aussi nombreuses ; mais AbuThaher au lieu de suivre ce conseil , demanda au député combien son maître avait de Soldats ? « Trente mille , dit-il. Eh » bien , lui répondit Abu Thaher , il » lui en manque trois comme les » miens ». A l'instant il fit venir en sa présence trois de ses fanatiques : il commanda à l'un de se percer la gorge avec son poignard , au second , de se jeter dans le Tigre , & au troisième de se précipiter d'un lieu fort haut : ces trois enthousiastes obéirent sans répliquer. « Rapportez à votre » maître , dit Abu Thaher à l'En- » voyé , que celui qui a de sembla- » bles troupes n'appréhende pas le » nombre de ses ennemis. Je te fais » quartier à toi ; mais sache que je » te ferai bientôt voir ton Chef en- » chaîné parmi mes chiens ». En effet dès la nuit même , il tomba sur les trente mille , en tua une grande partie , & prit leur Chef prisonnier , & le fit mettre à l'attache entre ses dogues.

L'an de l'Hégire 339 ces sectaires rapportèrent à la Mecque la pierre noire qu'ils en avaient enlevée vingt ou vingt-deux ans auparavant. Ils l'attachèrent au septième pilier du portique , & publièrent que par ordre d'Ali , ils avaient enlevé la pierre & qu'ils la rapportaient par son ordre. Quelques Auteurs disent que l'avant voulu attacher au premier pilier & ensuite aux autres , elle changea toujours de place , jusqu'au septième , que par cette raison les Musulmans appellent *Rahmat* , mot qui signifie *La miséricorde de Dieu* : ils ajoutent que lorsque les infidèles

portèrent cette pierre de la Mecque dans leur Pays, il leur fallut quarante chameaux, & que quand ils la rapportèrent, un seul suffit. Triste conviction des ravages du fanatisme & de l'imposture.

CARMENTALES ou **CARMENTALIA**. Fête célébrée par les anciens Romains, en l'honneur de Carmenta, mère d'Évandre, avec lequel elle vint en Italie, soixante ans avant la guerre de Troie. On rapporte qu'elle fut établie au sujet d'une grande fécondité des Dames Romaines, après leur réconciliation avec leurs maris, avec qui elles s'étaient brouillées, par rapport à un Edit du Sénat, qui leur avait défendu l'usage des chars.

CARNA ou **CARDINEA**. Divinité des anciens Romains, à laquelle on s'adressait pour obtenir la conservation de la santé des parties intérieures du corps, & l'embonpoint des extérieures. On lui attribuait aussi la fonction d'écarter les Esprits follets des berceaux des enfans, & les offrandes qu'on lui présentait, étaient composées d'un peu de bouillie faite avec la farine de fèves, imbibée de lard.

CARNAVAL. Temps de réjouissance qui commence le lendemain de la fête des Rois, & dure jusqu'au Carême. On peut le regarder comme un reste des Bacchanales & des Lupercales, & autres divertissemens licentieux des anciens Romains.

CARNIENS. (Jeux) C'est ainsi qu'on appella une fête célébrée à Sparte en l'honneur d'Apollon. Les Auteurs ne sont pas d'accord sur l'origine de ces Jeux. Les uns disent

qu'Hippotés ayant tué l'Arcanien Carnus, Devin fameux, inspiré par Apollon, ce Dieu pour venger le meurtre de son favori frappa de peste tout le Camp des Dorien, qui pour fléchir la colère d'Apollon & apaiser les mânes de Carnus, instituèrent des fêtes qui prirent le nom de Carniennes. D'autres disent, que pour construire le fameux Cheval de bois si fatal aux Troyens, les Grecs coupèrent sur le Mont Ida beaucoup de Cornouilliers dans un Bois consacré à Apollon, que ce Dieu en fut irrité & que pour le fléchir, ils établirent des fêtes en son honneur, & lui donnèrent le surnom de Carnien, en lui appliquant celui de l'arbre qui faisait le sujet de leur disgrâce. Quoi qu'il en soit de ces deux origines, on sait que les Jeux Carniens avaient quelque chose de militaire : on dressait dans la campagne neuf loges, ou espèces de tentes que l'on appelait ombrages, sous chacun desquels soupaient ensemble neuf Lacédémoniens, c'est-à-dire trois de chacune des trois Tribus. La fête durait neuf jours, & l'on y proposait des prix aux joueurs de Cythare.

CARPÉE. Nom d'une ancienne Pantomime fort en usage chez les Peuples d'Athènes & de Magnésie. Un Danseur armé s'avancait sur la scène d'un air inquiet : après quelques pas, il se débarrassait de ses armes, & regardant à chaque moment derrière lui, il faignait de labourer & de semer. Un second Danseur arrivait : celui-ci représentait un voleur ; aussi-tôt le premier Danseur quittait son travail, reprenait ses armes & livrait le combat au voleur, autour de la charrue &

des bœufs. Si le voleur remportait la victoire, il liait le prétendu Laboureur & emmenait avec lui la charrue & les bœufs ; si au contraire il était vaincu, il se dérobaît par la fuite. Cette danse fut sans doute inventée pour agguérir les Paysans & leur apprendre à se défendre contre les subites incursions des brigands.

CARPENTUM. Nom d'un Char, qui avait deux roues & rarement quatre, était tiré par des mules, & servait de voitures aux Impératrices Romaines & aux femmes de qualité d'un certain âge. Un Roi Gaulois, à ce que rapporte Florus, fut pris dans une bataille sur un Carpentum d'argent, & conduit en triomphe sur le même Chariot à la suite de son vainqueur.

CARPOCRATIENS. Hérétiques du onzième siècle, qui prirent ce nom de Carpocrate leur Chef, & qui renouvelèrent les monstrueuses erreurs de Simon le Magicien, de Saturnin & de Basilide. Ces impies débauchés reconnaissaient à la vérité un principe unique, Auteur de toutes choses, mais ils prétendaient que le monde avait été créé par des génies de beaucoup inférieurs à ce premier principe. Ils regardaient Jésus-Christ comme un homme dont la vertu avait été plus pure que celle des autres hommes. Ils annonçaient que pour arriver à Dieu, il fallait avoir obéi en tout à ce que la concupiscence exige de nous journellement, & ils ajoutaient que l'âme qui résistait à ses délicieuses sensations, en serait punie, en passant de corps en corps, jusqu'à ce qu'elle eût accompli toutes les œuvres de la chair. D'après ces affreux dogmes, on peut bien se persuader que les

Carpocratiens se livraient brutalement & sans scrupule aux plus abominables débauches. Au reste ils prêchaient qu'il n'y avait point d'actions bonnes ou mauvaises en soi, & qu'elles ne devenaient telles que par l'opinion ; ils rejettaient le jeûne & admettaient la pluralité des femmes.

CARROSSES. Jusqu'à l'invention des Carrosses qui n'a été trouvée que sur la fin du seizième siècle, on n'allait dans Paris qu'à pied ou à cheval : les Princesses avaient des Litières ; les Dames allaient en trouffe derrière leurs Ecuyers, les Conseillers de la Cour sur des mulets, & les Rois à cheval, soit dans les cérémonies, soit dans les voyages. Toutes les maisons de Paris avaient en dehors des montoirs de pierre, pour faciliter à monter à cheval. Catherine de Médicis se servit du premier Carrosse ; le Président de Thou en fit faire un, parce qu'il avait la goutte ; ces Carrosses ou Coches ressembloient à nos vieux Carosses de Voitures, avec une portière de cuir. Sous le règne de Louis XIII, on commença à se servir de petits Carrosses avec des glaces : pendant la Minorité de Louis XIV tous les gens de la Cour faisaient leurs visites à cheval. Ils se présentaient aux toilettes des Dames, dans les assemblées, à table, avec leurs bottines & leurs éperons.

CARROUSEL. Course de charriots & de chevaux dont quelquefois les Princes donnent le spectacle à leur Cour pour célébrer quelque événement remarquable. On attribue l'invention des Carroufels à Circé, qui, dit-on, les institua en l'honneur

du Soleil son père. Les Maures se signalèrent dans ces sortes de divertissemens ; ils y introduisirent les chiffres & les livrées : les Goths qui les imitèrent y joignirent les aigrettes & les cimiers, mais ils ne purent y répandre ce ton de galanterie & d'élégance que les premiers avaient porté au plus haut point. Les combattans rompaient des lances les uns contre les autres ; ils en rompaient aussi contre la quintane ou figure de bois ; ils couraient la bague, les têtes ; ils combattaient à cheval l'épée à la main & faisaient foule, c'est-à-dire, qu'ils couraient les uns après les autres sans interruption. Depuis le règne de Louis XIV les Carroufels ne sont plus entrés dans les divertissemens de la Cour.

CARRUQUE. Char des anciens Romains : il était ordinairement à quatre roues & traîné par des mulles ou par des mulets. Les personnes de distinction l'ornaient d'argent & les particuliers les faisaient garnir de cuivre ou d'ivoire. L'Empereur Alexandre Sévère n'accorda qu'aux seuls Sénateurs la permission de se faire traîner dans des Carruques argentées ; mais Aurelien rendit au Peuple la liberté de se ridiculiser, en suivant les traces des grands Seigneurs. On peut jeter un coup-d'œil sur nos Capitales, même faste, même ridicule qu'à Rome ; Plébéiens, Patriciens, tout y est confondu, & l'étendard de l'opulence est levé souvent par des mains impures, ou encore mouillées de la sueur de la servitude.

CARTES. Presque tous nos Auteurs assurent que le jeu des Cartes fut inventé pour amuser l'infortuné Roi Charles VI, pendant les inter-

valles de tranquillité que lui laissaient ses accès ; ainsi c'est à la France que l'on doit en faire l'honneur, & son origine ne remontera pas plus haut que l'année 1352. Nous ne rapporterons pas l'explication que le Père Menestrier donne du jeu de Cartes, dans lequel il prétend trouver une image de la vie paisible : il y trouve les quatre états de la vie : le cœur, par exemple, représente les gens d'Eglise ou de Chœur, (assez mauvais rebus) le pique, les gens de Guerre, le trèfle, les Laboureurs, & les carreaux, les Bourgeois dont les maisons sont ordinairement carrelées. Le même Auteur dit que les Espagnols ont représenté les mêmes choses sous d'autres noms. Les Rois David, Alexandre, César & Charlemagne, sont les emblèmes des Monarchies Juive, Grecque, Romaine & Allemande : les Dames, Rachel, Judith, Pallas & Argine, anagramme de *Regina*, expriment les quatre manières de régner, par la beauté, par la piété, par la sagesse & par le droit de la naissance. En se servant de nouvelles explications aussi forcées, on peut faire représenter aux Cartes tout ce qu'on jugera à propos. Quoi qu'il en soit, on peut remarquer que les différens jeux de cartes, introduits dans la société, nourrissent l'avarice, gênent l'esprit, & tuent la conversation. Les Italiens ont adopté les derniers ce dangereux moyen de perdre le tems.

CARYATIS. Surnom de la Déesse Diane, révérée à Lacédémone. Toutes les années les jeunes filles de Laconie se rassemblaient pour célébrer une fête solennelle en l'honneur de cette Divinité ; & c'é-

taient toujours pendant la récolte des noix d'où cette fête fut nommée Carya, comme qui dirait la fête de la Déesse des noix.

CAS RÉSERVÉS. Péchés atroces dont les Supérieurs Ecclésiastiques se réservent l'absolution à eux-mêmes ou à leurs Vicaires Généraux.

Les Cas que le Pape se réserve, sont : 1°. l'incendie des Eglises & celle des lieux profanes, si l'Incendiaire est dénoncé publiquement : 2°. la simonie réelle dans les Ordres & dans les Bénéfices, & la Confiance publique : 3°. le meurtre & la mutilation de celui qui a les Ordres sacrés : 4°. frapper un Evêque ou un autre Prélat : 5°. fournir des armes aux Infidèles : 6°. falsifier les bulles ou lettres du Pape : 7°. envahir ou piller les terres de l'Eglise Romaine : 8°. violer l'interdit du S. Siège.

Les cas réservés à l'Evêque, sont : 1°. frapper notablement un Religieux ou un Clerc *in sacris* : 2°. l'incendie volontaire : 3°. l'homicide volontaire : 4°. le vol dans un lieu sacré avec effraction : 5°. le duel : 6°. machiner la mort de son mari ou de sa femme : 7°. procurer l'avortement : 8°. frapper son pere ou sa mere : 9°. le sortilège ou empoisonnement, & la divination : 10. la profanation de l'Eucharistie & des Huiles saintes : 11°. l'effusion violente de sang dans l'Eglise : 12°. la fornication dans l'Eglise : 13°. abuser d'une Religieuse : 14°. le crime du Confesseur avec sa Penitente : 15°. le rapt : 16°. l'inceste au deuxième degré, 17°. la sodomie & autres péchés semblables : 18°. le larcin sacrilège : 19°. le crime de faux, faux

témoignage, fausse monnaie, falsification de lettres Ecclésiastiques : 20°. simonie & confidence cachée : 21°. supposition de titre ou de personne à l'examen pour la promotion aux Ordres.

Le Prêtre Pénitencier est principalement établi pour absoudre de ces Cas; mais à l'article de la mort, tout Prêtre peut absoudre celui qui se trouve en cet état, pourvu qu'il donne quelque signe de pénitence.

CASLEU. C'est ainsi que les Hébreux nommaient le neuvième mois de leur année sainte, suivant l'ordre civil & politique. Il a trente jours, & répond à-peu-près à notre mois de Novembre. Les Juifs jeûnent le septième jour de Casleu, en mémoire de ce que le Roi Joachim perça d'un canif le livre des Prophéties de Jérémie, & les jeta sur du charbon allumé dans un réchaud. Le 15^e. du même mois, ils s'affligent devant le Seigneur, à cause qu'à pareil jour Antiochus Epiphane profana le Temple de Jérusalem, & y plaça une statue de Jupiter Olympien. Le 25 de ce mois, Judas Machabée purifia le Temple, & en fit de nouveau la dédicace, & les Juifs en célèbrent la fête. On dit aussi que le trentième de Casleu, Néhémie offrit un sacrifice solennel, & répandit sur l'hostie de l'eau bourbeuse qui avait été trouvée au lieu où l'on avait auparavant trouvé le feu sacré, & que Dieu fit descendre une flamme du Ciel qui alluma le feu sur l'autel.

CASPIENS. les Anciens Peuples de la Scythie, qui avaient la barbarie d'enfermer, dans un lieu étroit, leurs peres & meres, & de les y laisser mourir de faim, sitôt qu'ils

étaient parvenus à l'âge de soixante & dix ans.

CASQUE. Cette armure de tête est de la plus haute antiquité. On voit sur les Médailles, les Dieux, les Empereurs, les Rois, représentés avec des Casques. Autrefois le Casque du Roi était doré; celui des Ducs & des Comtes, argenté; celui des Gentilshommes, d'un acier poli; & celui des autres Guerriers, de fer. Les Casques, dont l'usage a cessé dans nos armées, vont peut-être redevenir l'habillement de tête de toutes nos Troupes.

CASSIM-GHEURI. Nom que les Turcs & les Grecs du Levant, donnent à la fête de S. Démétrius. On ne sçait pas trop, par quelle raison ce jour est extrêmement redouté par les Matelots & les autres Gens de mer: quoi qu'il en soit, autant qu'il est possible, ils ne tiennent pas la mer ce jour-là, & ne négligent rien pour être entrés, dans le Port dix jours auparavant.

CASTALIE. Fontaine de la Phocide, au pied du Mont Taurus, qui étoit consacrée à Apollon & aux Muses. La Fable nous apprend que c'étoit précédemment une Nymphe aimée d'Apollon, que ce Dieu métamorphosa en Fontaine; & aux eaux de laquelle il accorda de rendre Poètes ceux qui en boiraient, ou qui en entendraient seulement le murmure. La Pythie buvait quelques rasades de cette eau miraculeuse avant que de s'asseoir sur le trépied.

CASTELLANS. Sénateurs de Pologne, revêtus des premières Dignités du Royaume, après les Palatins; ils sont au nombre de quatre-vingt-deux, & sont les Chefs de la

Noblesse dans chaque Palatinat. Le Castellan de Cracovie est le premier de tous; il précède les Palatins & tient, après les Evêques, le premier rang parmi les Sénateurs laïques. On divise les Castellans en deux classes: dans la première, qui est celle des Grands Castellans, il y en a trente-trois; & dans la seconde, quarante-neuf, qu'on appelle les petits Castellans. Les premiers ont séance dans les Conseils & aux Diètes qu'ils ont droit de convoquer, & administrent la Justice dans leurs Districts; les seconds n'ont ni séance, ni voix délibérative dans les affaires d'Etat.

CASTOR & POLLUX. (Jeux de) A Posthumius, Dictateur, voyant Rome dans un danger éminent, fit vœu, en cas que la victoire se rangeât sous ses drapeaux, de faire représenter de magnifiques jeux en l'honneur de Castor & Pollux. Le succès répondit à ses espérances: Rome fut délivrée de ses craintes; & le Sénat, pour remplir le vœu solennel de son Dictateur, ordonna que chaque année, pendant huit jours, on célébrerait de superbes fêtes, qui étaient précédées de combats de Gladiateurs. Les Magistrats de la République, accompagnés de ceux de leurs enfans qui touchaient à l'âge de puberté, & suivis d'une nombreuse cavalcade, portaient en procession les statues des Dieux, depuis le Capitole jusqu'au Cirque.

CATACOMBE. Mot particulièrement en usage en Italie, pour marquer un vaste amas de sépulchres souterrains dans les environs de Rome, & principalement dans ceux qui sont à trois milles de cette ville dans la voie Appienne. On croit que ce sont

les sépulchres des Martyrs ; on va en conséquence les visiter par dévotion , & le Pape en fait quelquefois tirer les reliques qu'il envoie dans les Pays catholiques.

CATAGOGIES. Fêtes que les habitans d'Eryce en Sicile célébraient toutes les années en l'honneur de Vénus , Protectrice de leur Pays. Ils prétendaient que cette Déesse allait dans ce temps faire un voyage en Lybie ; & qu'après y être restée neuf jours , elle revenait habiter parmi eux.

CATAPAN. Nom que l'on donnait aux Gouverneurs que les Empereurs de Constantinople envoyaient dans la Pouille & dans la Calabre en Italie. Il y en a eu soixante & un depuis l'an 868 jusqu'à 1071 , temps auquel les Grecs furent chassés de ces Pays par les Normands.

CATAPHRYGIENS. Hérétiques du deuxième siècle : leur morale était austère & leurs mœurs corrompues. Ils regardaient Montan & ses deux prétendues Prophétesses Priscille & Maximille , comme les Oracles seuls qu'il fallait consulter , & disaient que le S. Esprit avait abandonné l'Eglise.

CATHÉCUMÈNE. Nom que l'on donnait, dans la primitive Eglise , aux Juifs & aux Gentils que l'on instruisait pour recevoir le Baptême.

« Celui qui était jugé capable de
» devenir Chrétien , dit M. Fleuri,
» était fait Cathécumène par l'impo-
» sition des mains de l'Evêque ou du
» Prêtre , qui le marquait au front du
» signe de croix , en priant Dieu
» qu'il profitât des instructions qu'il
» recevrait , & qu'il se rendît digne

» de parvenir au saint Baptême. Il as-
» sistait aux sermons publics , où les
» Infidèles mêmes étaient admis. Le
» temps du Cathécuménat était ordi-
» nairement de deux ans : mais on
» l'allongeait ou on l'abrégeait sui-
» vant le progrès du Cathécumène.
» On ne regardait pas seulement s'il
» apprenait la doctrine, mais s'il corri-
» geait ses mœurs ; & on le laissait en
» cet état, jusqu'à ce qu'il fût entière-
» ment converti. »

Les Cathécumènes occupaient une place particulière dans l'Eglise : ils étaient sous le Portique avec les Pénitens ou dans la Galerie antérieure de la Basilique ; & immédiatement après l'Evangile , le Diacre à haute voix leur ordonnait de sortir , en disant : *Ite Cathecumeni* , *Missa est* : c'est pourquoi cette première partie de la Messe était appelée *la Messe des Cathécumènes*. On divisait les Cathécumènes en plusieurs classes ; les Ecouterans qui assistaient aux Sermons ; les Elus qui étaient admis pour recevoir le Baptême , & les Compétens qui se trouvaient en état de le recevoir.

Outre l'imposition des mains & le signe de la croix par lesquels on recevait les Cathécumènes , dans plusieurs Eglises on ajoutait les exorcismes , le soufflé sur le visage , la salive appliquée aux oreilles & aux narines , & l'onction sur les épaules & à la poitrine : on leur mettait du sel dans la bouche , & on leur donnait du lait & du miel lorsqu'ils étaient prêts d'être baptisés , comme le symbole de leur renaissance en Jésus-Christ , & de leur enfance dans la foi.

La durée du Cathécuménat n'a jamais

mais eu de règles fixes : dans les commencemens de l'Eglise, le Baptême suivait de près l'instruction ; mais dans la suite, la quantité de Gentils qui se présentaient pour être baptisés, fit craindre qu'on ne reçût à la participation de ce sacrement des Sujets indignes & capables de renier leur foi au premier péril ; c'est pourquoi l'on fixa à deux ans les épreuves. Mais en général la durée de ce temps dépendit toujours des circonstances ; & si un Cathécumène se trouvait en danger de mort, on le baptisait sur le champ ; d'ailleurs l'Eveque pouvait abrégé ou allonger ce temps, suivant le plus ou moins de zèle qu'il reconnaissait dans les Cathécumènes.

CATERGI. C'est ainsi qu'en Turquie on appelle les Voituriers. En France & dans tous les Etats de l'Europe, les Voituriers qui se chargent des marchandises, & les Conducteurs des voitures qui s'obligent à rendre les Voyageurs à telle ou telle destination, reçoivent des arrhes de ceux qui les arrêtent ; au contraire, les Voituriers Turcs en donnent aux Marchands & aux Voyageurs, pour les assurer qu'ils feront leur voiture, ou qu'ils ne partiront pas sans eux.

CATHARES. Ce nom qui signifie *purs*, a été indignement usurpé par un grand nombre d'Hérétiques, entr'autres par les Apocryphes ou Renonçans, branche des Encratiques, & par quelques Montanistes qui affectaient de porter des robes blanches, pour exprimer la pureté de leur conscience, & qui niaient que l'Eglise eût le pouvoir de remettre les péchés.

CATHARISTES ou PURIFI-

Tome I.

CATEURS. Hérétiques qui formaient une branche de l'affreuse Secte des Manichéens. Ils se livraient aux plus infâmes débauches.

CATHÉDRALE. C'est le nom que l'on donne à l'Eglise Episcopale d'une ville, du mot *Cathedra*, qui signifie siège. On appelait autrefois l'Eglise où l'Eveque officiait ordinairement, la grande Eglise, l'Eglise Episcopale, ou l'Eglise de la ville. Le nom de Cathédrale n'a été en usage dans l'Eglise latine, que vers le dixième siècle.

CATHOLICITÉ. Caractère de la vraie Eglise, pris, selon nos Théologiens, de quatre Chefs principaux : « 1°. de l'universalité des lieux dans lesquels l'Eglise est répandue : 2°. » de l'universalité des temps dans lesquels elle a subsisté, & de ceux où elle subsistera : 3°. de l'universalité de la Doctrine qu'elle a enseignée sans mélange & sans altération : 4°. enfin, de l'universalité des personnes de tout sexe, de tout âge, de toute condition qui sont entrées dans son sein. »

Toutes les Sectes ont eu leurs commencemens, leurs progrès, & la suite des siècles en fera voir la fin. « Nous sçavons, dit le Cathéchisme de Montpellier, les commencemens » & les progrès de la Société des » Montanistes, des Manichéens, des » Ariens, des Donatistes, des Nestoriens, des Eutychiens, des Pélagiens, des Luthériens, des Calvinistes, &c. Il n'y en a aucune à qui l'on n'ait pu dire : *vous n'êtes pas hier* ; mot par lequel seul Tertullien soutient, avec raison, qu'on peut réfuter invinciblement, sans entrer dans la discussion des dog-

» mes, toutes les Sociétés séparées
» de l'Eglise. Toutes ces Sectes ont
» leurs origines particulières ; &
» comme elles n'ont jamais été uni-
» versellement étendues, la plupart
» d'elles ne subsistent plus : les au-
» tres s'affaiblissent & s'entre-détrui-
» sent tous les jours. Nulle n'a ja-
» mais eu & n'aura jamais le carac-
» tère d'universalité, 'qui convient à
» la seule Eglise Catholique Ro-
» maine. »

CATHOLIQUE. Nom que l'on attribue à l'Eglise, pour marquer qu'elle est répandue par toute la terre. Ce nom lui a été donné dès les temps les plus voisins des Apôtres, pour la distinguer des sociétés d'Hérétiques, qui s'étaient déjà séparées d'elle.

Les Primats d'Orient prirent le titre de Catholiques anciennement : on disait le Catholique d'Arménie, le Catholique des Perses, le Catholique de Séleucie, &c.

Les Rois d'Espagne portent le titre de Majesté Catholique depuis le quinzième siècle. Ferdinand & Isabelle en furent décorés par le Pape Alexandre VI, après l'entière expulsion des Maures de toutes les Provinces de l'Espagne.

On croit que Philippe de Valois reçut, des Ecclésiastiques de son Royaume, le titre de Roi Catholique, pour avoir défendu les droits de l'Eglise.

CATOPTROMANCIE. Sorte de Divination, par le moyen d'un miroir, dans lequel on croyait lire les événemens futurs. Un ancien Auteur (Spartien) rapporte que Didius Julianus, qui succéda à Pertinax, par la brigade des Prétoriens, était fort adonné à la magie ; & qu'un jour

ayant fait venir un enfant, il lui banda les yeux, & plaça derrière sa tête un miroir ; & il ajoute que cet enfant y vit distinctement Julien qui descendait du trône, & Sévère qui y montait.

Les habitans de Patras, en Achaïe, étaient fort adonnés à la Catoptromancie. En face du temple qu'ils avaient élevé à Cérès, il y avait une fontaine séparée de l'édifice sacré, par une muraille ; & c'était-là que résidait un Oracle véridique, que l'on s'empressait d'aller consulter dans certaines circonstances fâcheuses, & surtout dans les maladies dont on était affligé. Les Curieux commençaient par adresser des prières à la Déesse, & par faire brûler des parfums sur son autel, ensuite ils faisaient descendre dans la fontaine un miroir suspendu à un fil, en sorte qu'il ne touchât que par sa base à la surface de l'eau : ils s'y regardaient ; & selon qu'ils se trouvaient ou maigres ou avec de l'embonpoint, ils en concluaient que leur maladie était ou légère ou mortelle.

CAVALCADE DU GRAND SEIGNEUR. Lorsque le Sultan est élu, on le conduit en pompe à la Mosquée d'*Ajoub* ou *Youp*, qui était un Saint Mahométan ; & à ce qu'on assure, Compagnon de Mahomet. Là, l'Empereur est recommandé à Dieu par des prières ; le Muphti embrasse le Sultan, lui ceint le cimeterre & lui donne sa bénédiction. Le nouveau Souverain jure de défendre la Religion & les Loix de Mahomet, & tous les grands Officiers alors le saluent profondément, touchent la terre de leur front & baissent le bas de sa veste. Dans cette installation, la Suite du Monarque

est des plus brillantes; & pour en donner une idée, nous emprunterons la description que Thévenot, témoin oculaire, donne d'une Cavalcade du Grand Seigneur, lorsqu'il reçut une Ambassade du Mogol: la Cavalcade de l'installation est la même, & se fait avec une pareille magnificence.

« Premièrement on couvrit de sable le chemin, depuis le Sérail jusqu'à la Mosquée de Sultan Mehémet, où devait aller Sa Hauteſſe, comme on a coutume de faire à toutes les sorties qui se font avec pompe, chacun ayant soin de mettre du sable devant sa maison; faisant ainsi au milieu de la rue un chemin de sable large de trois ou quatre pieds & assez épais, sur lequel le Grand Seigneur passe avec toute sa Cour. Les Janissaires se rangèrent en haie de chaque côté de la rue le long du chemin par où la Cavalcade devait passer. Elle commença par le Sous-Bachi, ayant à son côté le Commissaire-Général, & suivi de quantité de Janissaires. Après eux venaient les Gardiens des chiens courans du Grand Seigneur, & les Gardiens des grues fort bien montés: ceux-ci étaient suivis des Janissaires avec leurs Capitaines aussi bien montés, ayant en tête leur bonnet d'argent doré avec des plumes dessus; à leur queue était le Général & deux Capitaines à pied. Après les Janissaires venaient les spahis avec leurs six Colonels à la queue; puis les Huissiers de la Garde au nombre de cinquante, tous bien montés, ayant leur épée au côté, & tenant de la main droite leurs massues; puis les Spahis élevés en dignités

« aussi à cheval & en bon ordre. Après ceux-ci venaient les Officiers qui portent les plats du Grand Seigneur, lorsqu'il se trouve à manger hors de son Sérail: ils étaient à cheval aussi-bien que les Eunuques & les Muets qui les suivaient: ensuite les Visirs & le Lieutenant du Grand Visir; puis les Valets de pied du Grand Seigneur, portant en tête leurs bonnets de cérémonie, qui sont faits presque de la même forme que ceux des Juifs, mais ils sont d'argent doré. Ces Gens étaient à pied, & à leur queue était leur Chef bien monté, qui était suivi de celui qui porte la valise du Grand Seigneur, où il y a des habits pour changer; ce dernier était aussi à cheval. Après tous ces Gens venaient onze chevaux fort bien harnachés avec quantité de pierreries de tous côtés, & ayant des étriers d'argent ou d'argent doré, avec une grosse masse d'argent doré à l'arçon droit de la selle; & de l'autre, un couteau assez large, un peu plus long que la moitié du bras; le tout garni de pierreries. Ces chevaux étaient menés en main par autant de Spahis bien montés. Après ces chevaux venaient les Solaks, ou Janissaires à pied, portant l'arc & le carquois, en nombre de plus de cinq cents, ayant le doliman retroussé à la ceinture, avec des manches pendantes derrière, & sur la tête un bonnet avec des plumes. Au milieu de ces Gens était le Grand Seigneur, monté sur un beau cheval couvert de pierreries qui étaient semées sans nombre. Il avait une veste de velours cramoisi, & à son

» bonne deux aigrettes noires , or-
 » nées de grosses pierres jusqu'à la
 » hauteur de plus de deux doigts :
 » elles étaient l'une droite & l'autre
 » panchée la pointe en bas. Il avait
 » à son arçon droit le Grand Ecuyer
 » à pied , & le Petit à gauche : il
 » saluait tout le peuple , ayant la
 » main droite sur l'estomac , & s'in-
 » clinant de côté & d'autre. Après le
 » Grand Seigneur venait le Selichtar
 » Aga , portant son épée , son arc
 » & son carquois ; & le Grand-Mai-
 » tre de la garde-robe , portant son
 » turban. Plusieurs Officiers suivaient,
 » & les Pages portant des pots d'ar-
 » gent pleins d'eau. Une foule d'Of-
 » ficiers du Sérail fermait cette su-
 » perbe Cavalcade.»

CAVALLE. Dans les siècles de
 notre Chevalerie, la Cavalle étoit
 une monture dérogeante, affectée
 aux Rôtureurs & aux Chevaliers dé-
 gradés : « à celui tems, dit le Roman
 » cier Perce Foret, un Chevalier ne
 » pouvait avoir plus grand blâme ,
 » que monter sur une jument, ne on
 » ne pouvait un Chevalier plus des-
 » honorer , que de le faire chevau-
 » cher recru & de nulle valeur , ne
 » ja plus Chevaliers qui aimât son
 » honneur , ne jouât avec lui , ne
 » frappait d'épée , non plus que un
 » fol tondu.»

CAUCASE. Chaîne de Monta-
 gnes ; qui commence au-dessus de la
 Colchide , & finit à la mer Caspien-
 ne. C'est-là que Prométhée , sui-
 vant la fable, fut enchaîné , & qu'un
 vautour ou un aigle lui déchira le
 foie. Strabon rapporte que les habi-
 tans de ces montagnes, considérant
 la condition malheureuse des hu-
 mains , se mettaient en denil à la

naissance de leurs enfans , & se ré-
 jouissaient à leurs funérailles.

CAUCAUBARDITES. Héré-
 tiques du dixième siècle , qui reçu-
 rent ce nom d'un certain lieu où ils
 tenaient leurs assemblées : ils étaient
 attachés aux erreurs des Acéphales.

CAVIAR. C'est le nom que les
 anciens Romains donnaient à une
 longe de cheval qu'ils offraient tous
 les cinq ans pour le Collège des Prê-
 tres ; on ne sçait pas à quelle Divi-
 nité. Toutes les années au mois d'Oc-
 tobre, ils sacrifiaient aussi un cheval
 au Dieu Mars , & cette victime était
 appelée *October Equus*. On condui-
 sait l'animal au champ de Mars en
 cérémonie ; là , on lui coupait la
 queue , & il fallait qu'un Prêtre la
 portât avec une assez grande prompti-
 tude au temple du Dieu , pour qu'en
 arrivant il en tombât encore quel-
 ques gouttes de sang dans le feu qui
 était allumé sur l'autel.

CAUSAI. Divinité Chinoise, qui
 gouverne la plus basse Région du
 Ciel ; on lui attribue le droit de vie &
 de mort sur tous les Etres. Il a
 trois Ministres, Tanquam , Tsui-
 quam & Teiquam ; Tanquam donne
 la Pluie ; Teiquam préside à la Naîs-
 sance , à l'Agriculture , à la Guerre ;
 Tsuiquam gouverne les Eaux. (Voy.
 TANQUAM.)

CAUTION. Vers l'an 879 , le
 Roi Alfred divisa l'Angleterre en
 Comtés , & ces Comtés en Centuries
 & Dixaines ; il ordonna que tout
 Naturel du Pays serait inscrit en sa
 Centurie & Dixaine. Celui que l'on
 accusait d'un crime , devait présenter
 caution de sa Centurie & Dixaine ;
 & si personne ne le voulait pléger ,
 il subissait la rigueur des loix. Si de-

vant ou après la caution donnée, le Criminel prenait la fuite, tous ceux de sa Centurie & Dixaine payaient une amende au Roi. « Par ce moyen, » dit Guillaume Malmesbury, la » paix & le repos furent incontinent » affermis, & florirent si bien en chacune Province, que, pendant » près des bracelets d'or aux carrefours & grands chemins, pour aller lécher le desir & la cupidité des » passans, il ne se trouvait néanmoins aucun qui les enlevât. Ignulfe » ajoute qu'un Voyageur laissant, » le soir, une somme d'argent si » grande & telle qu'il voulait, dedans » les champs ou carrefours publics, » il la retrouvait le lendemain, voire » un mois après, toute entière & » sans qu'on y eût touché. » Les chemins de ce Royaume ont bien perdu de cette antique sûreté.

CAZAN. Officier des Sinagogues Juives, dont la principale fonction est d'entonner les prières qui se doivent chanter. Il a l'inspection sur tout ce qui se passe dans ces assemblées, & il doit veiller à ce qu'il ne se commette aucune indécence pendant la lecture de la Loi & la récitation des Offices.

CEINTURE. L'usage de porter une Ceinture, de quelque matière que ce soit, est de la plus haute antiquité. Chez les Juifs, Dieu ordonna au grand Prêtre d'en porter une. Les Juifs devaient être ceints, lorsqu'ils célébraient la Pâque. Cette coutume passa aux Grecs & aux Romains, & ce ne fut que vers la trente-quatrième Olympiade que l'usage de la Ceinture fut interdit à ceux qui disputaient le prix de la course. La Ceinture devait être une marque de dignité chez les anciens, puisque la défense de la

porter fut quelquefois une tache d'ignominie & la punition de quelque faute grave. Depuis que dans nos Contrées nous avons quitté les habits longs, l'usage des Ceintures est devenu inutile pour les hommes, excepté nos premiers Magistrats, les gens d'Eglise & les Religieux; les femmes même n'en portent presque plus. Jadis parmi nous les débiteurs insolubles & les banqueroutiers étaient forcés de quitter la Ceinture. L'histoire nous apprend que la veuve de Philippe I, Duc de Bourgogne renonça au droit qu'elle avait à sa succession, en quittant sa Ceinture sur le tombeau du Duc.

On trouve un Arrêt du Parlement de l'année 1420 qui défend aux femmes prostituées de porter la Ceinture dorée; il est vrai qu'elles sçurent bientôt éluder ce sage régleme[n]t, & la Ceinture cessant par-là d'être une marque distinctive, produisit le proverbe, *Bonne Renommée vaut mieux que Ceinture dorée.*

CEINTURE DE VIRGINITÉ.

Il y en a eu d'anciennes, & il y en a de modernes. Chez les anciens Grecs & Romains, l'époux ôtait à sa femme la Ceinture virginale, la première nuit de ses nœces; chez les Peuples modernes, c'est un présent qu'un mari jaloux fait quelquefois à sa femme le lendemain des épousailles. La Ceinture des anciens était tissue de laine de brebis, & le mari la déliait lorsqu'il se mettait dans le lit avec sa femme; elle était nouée d'un nœud singulier, qu'on appelait le nœud d'Hercule, & que le mari défaisait, comme un présage assuré qu'il aurait autant d'enfants qu'Hercule en avait laissé en mourant. La

Ceinture moderne, si infâme & si injurieuse au sexe, est faite de manière à assurer un mari de la sagesse de sa femme.

CÉLESTE. Cette Déesse était adorée dans l'Afrique & sur-tout à Carthage. On la représentait assise sur un lion, & on lui donnait le surnom de Reine du Ciel. L'Empereur Eliogabale, qui se donnait le titre de Prêtre du Soleil, enleva de Carthage la statue de Céleste, pillà son Temple, de son autorité la maria avec son Dieu; mais ce qu'il y a de singulier & de bien digne de cet Empereur, c'est qu'il contraignit les sujets de l'Empire à faire les frais de cette nèce.

CÉLIBAT. Les premières Loix Romaines cherchèrent beaucoup à encourager les Citoyens au mariage. Le Sénat & le Peuple firent quantité de réglemens à cet égard, & les Censeurs s'appliquèrent à y tenir la main; & pour y parvenir ils employèrent tantôt la honte & tantôt les peines. Lorsque les mœurs de Rome commencèrent à se corrompre, les plaisirs innocens du mariage cessèrent de flatter les Romains; c'est ce qui fit dire à Méteilus Numidicus dans sa Censure au Peuple: « S'il était possible de n'avoir point de femme, nous nous délivrerions de ce mal: mais comme la nature a établi que l'on ne peut guères vivre heureux avec elles, ni subsister sans elles, il faut avoir plus d'égard à notre conservation, qu'à des satisfactions passagères ». Après les guerres civiles, les triumvirs, les proscriptions, il restait peu de Citoyens & la plupart n'étaient pas mariés. Pour faire disparaître ce dernier mal, César

& Auguste rétablirent la Censure, & voulurent même être Censeurs. César accorda des récompenses à ceux qui avaient beaucoup d'enfans: il défendit aux femmes qui avaient moins de quarante-cinq ans & qui n'avaient ni maris, ni enfans, de porter des pierreries, & de se servir de Litières. Auguste promulgua de nouvelles Loix contre les Célibataires; il doubla les punitions & augmenta les récompenses. Sa harangue aux Chevaliers Romains qui n'étaient pas mariés & qui demandaient la révocation de ses Loix, découvre quel était son but: « Pendant que les maladies » & les guerres, leur dit-il, nous » enlèvent tant de Citoyens, que deviendra la Ville, si on ne contracte » plus de mariages? La Cité ne consistait point dans les maisons, les portiques, les places publiques. Ce sont les hommes qui font la Cité. Vous ne verrez point, comme dans les fables, sortir des hommes de dessous la terre, pour prendre soin de vos affaires. Ce n'est pas pour vivre seuls que vous testez dans le Célibat: chacun de vous a des compagnes de sa table & de son lit; & vous ne cherchez que la paix dans vos dérèglemens. Citez-vous ici l'exemple des Vierges vestales? Donc si vous ne gardiez pas les Loix de la pudicité, il faudrait vous punir comme elles. Vous êtes également mauvais Citoyens, soit que tout le monde imite votre exemple, soit que personne ne le suive. Mon objet est la perpétuité de la République. J'ai augmenté les peines de ceux qui n'ont point obéi: & à l'égard des récompenses, elles sont telles

» que je ne sache pas que la vertu
 » en ait encore eu de plus grandes :
 » il y en a de moindres qui portent
 » mille gens à exposer leur vie ; &
 » celles-ci ne vous engageraient pas
 » à prendre une femme , & à nourrir
 » des enfans ? »

Les prérogatives des gens mariés
 & entre ceux-ci , des époux qui
 avaient le plus grand nombre d'en-
 fans , étaient d'avoir une place dis-
 tinguée au théâtre , d'être préférés
 dans la poursuite des honneurs & dans
 l'exercice de ces mêmes honneurs ,
 de parvenir aux Magistratures avant
 l'âge réglé par les Loix , parce que
 chaque enfant donnait dispense d'un
 an , &c.

Les peines portées par la Loi d'Au-
 guste contre les Célibataires , étaient
 d'être inhabiles à recevoir les legs
 que les Etrangers pouvaient leur faire
 par testament ; & quoique mariés ,
 les Romains qui n'avaient pas d'en-
 fans n'en pouvaient recevoir que la
 moitié. Les maris & les femmes , qui
 avaient des enfans l'un de l'autre ,
 pouvaient se donner tous leurs biens ,
 au lieu de la dixième partie de la
 succession , qui leur revenait seule-
 ment , s'ils n'en avaient point. Un
 homme de soixante ans ne pouvait
 se marier avec une femme qui en
 avait cinquante , parce qu'en encour-
 rageant le mariage , on n'en voulait
 point d'inutiles.

Chez les Juifs le Célibat était
 méprisé & condamné. Lycurgue nota
 d'infamie les Célibataires. Il y avait
 à Lacédémone une solennité où les
 femmes spartiates conduisaient , nuds
 aux pieds des autels , les Célibataires
 de la République , & les obligeaient à

faire une espèce d'amende honorable
 à la Nature , après laquelle elles les
 fustigeaient rigoureusement.

Enfin la Loi Chrétienne est venue
 sanctifier le Célibat , & quoiqu'elle
 ait fait des liens du mariage un de
 ses Sacremens , elle déclare que le
 Célibat est un état bien plus parfait.
 Cependant , dans les premiers siècles
 de l'Eglise , on voit encore des Evê-
 ques , des Prêtres & des Diacres ma-
 riés : laissons parler sur ce sujet Mon-
 sieur l'Abbé Fleury. « Comment
 » aurait-on trouvé , dit cet Auteur ,
 » entre les Juifs & les Payens qui se
 » convertissaient tous les jours , des
 » hommes qui eussent gardé la con-
 » tinence jusqu'à un âge mûr ? C'é-
 » tait beaucoup d'en trouver qui
 » n'eussent eu qu'une seule femme ,
 » dans la liberté où étaient les Juifs
 » & les Orientaux , d'en avoir plu-
 » sieurs à la fois , & dans l'usage
 » universel du divorce qui donnait
 » occasion d'en changer souvent :
 » mais quand celui qu'on faisait Evê-
 » que , avait encore sa femme , il
 » commençait dès-lors à ne la plus
 » regarder que comme sa sœur ; &
 » l'Eglise Latine a toujours fait ob-
 » server la même discipline aux Prê-
 » tres & aux Diacres. Il leur était
 » toutefois ordonné d'avoir soin de
 » leurs femmes , & de ne les point
 » abandonner comme des Etrangé-
 » res : & on les nommait quelque-
 » fois *Prêtresses* , à cause de la dis-
 » gnité de leurs maris.

» On ne souffrait point que les
 » Clercs logeassent des femmes avec
 » eux. Entre les accusations contre
 » Paul de Samosate , il est dit qu'il
 » tenait chez lui deux femmes jeunes

» & bien faites, & s'en faisaient suivre par-tout.

» Saint Jérôme dit que celui qui n'a été marié qu'une fois, n'est point reçu pour être Diacre, Prêtre, Evêque ou Sous-Diacre, du vivant de sa femme, s'il ne s'en abstient, principalement dans les lieux où les Canons sont gardés exactement; car il avoue qu'en quelques lieux, il y avait des Prêtres, des Diares & des Sous-Diacres qui usaient du mariage. Cet usage, dit-il, n'est pas conforme à la règle, mais à la faiblesse des hommes, qui se relâchent selon l'occasion, & à cause de la multitude pour laquelle on manquerait de Ministres.

» On s'est depuis relâché en Grèce & en Orient de ces règles de continence; mais en quelque lieu que ce soit de l'Eglise Catholique, il n'a jamais été permis à un Prêtre de se marier après son ordination. S'il le faisait, on le déposait, pour peine de son incontinence, & on le réduisait à l'état d'un simple Laïque. Quant aux Clercs inférieurs, comme les Lecteurs & les Portiers, ils étaient mariés pour l'ordinaire, & habitaient avec leurs femmes: aussi plusieurs passaient leur vie dans cet Ordre: au moins ils y demeuraient plusieurs années, pendant lesquelles il pouvait arriver, ou qu'ils perdissent leurs femmes, ou qu'ils s'en séparassent de gré à gré, pour mener une vie plus parfaite.

» Les Ministres Luthériens, Calvinistes, & autres Hérétiques prétendus réformés se marient comme les

seculiers. Les jeunes Ecclésiastiques s'opposent dans les comités du Concile de Trente à la liberté du mariage des Prêtres.

CÉLIBAT. A la Cochinchine le Célibat est regardé avec mépris dans l'un & l'autre sexe. On n'y trouve point de lieu de débauche: les femmes publiques y sont fort rares, & celles qui s'abandonnent à ce métier, inspirent la plus grande horreur. Le Peuple est assez réglé dans ses mœurs. L'intempérance, l'ivrognerie, le crime honteux qui outrage le plus la nature & qui est très-commun à la Chine, enfin les vices qui suivent le luxe & la paresse sont peu connus chez cette Nation. Les hommes sont naturellement indolens & portés à l'oïveté, mais en récompense, les femmes sont industrieuses & actives. Elles sont chargées de toute l'économie domestique, ce sont elles qui font les honneurs de leur maison aux Etrangers qui vont chez elles.

CÉLICOLES ou ADORATEURS DU FEU. Hérétiques qui, vers l'an 408, furent condamnés avec les Pavens, par des rescrits particuliers de l'Empereur Honorius. On croit qu'ils étaient Chrétiens Apostats, & que sans prendre le titre de Juifs, ils en adoptaient tous les dogmes, entr'autres ceux des anciens Phariséens, qui croyaient que les cieux étaient animés & les considéraient comme le corps des Anges. Souvent les Prophètes reprochent cette erreur aux Juifs, & Saint Jérôme consulté sur ce sujet dit: « Que personne ne vous séduise, en affectant de paraître humble; par un culte superstitieux des Anges ». Les

Célicoles n'étaient point soumis au Pontife des Juifs, & se choisissaient des Supérieurs qui portaient le nom de Majeurs.

CELTES. (Les) Nom que portaient les anciens Gaulois, & qui a été donné par les Auteurs aux différentes Nations avec lesquelles ce Peuple avait quelque relation, ce qui a causé une confusion étonnante dans l'histoire de ces siècles reculés. Les Celtes étaient gouvernés par leurs Druides; & pour donner quelques connaissances du despotisme que ces Prêtres exerçaient sur nos ancêtres, nous ne pouvons mieux faire que de transcrire un passage de Jules César. « Les Druides, nous dit ce vainqueur des Gaules, président aux choses divines, régissent les affaires, tant publiques que particulières, interprètent les augures & les aruspices. Le concours des jeunes gens qui se rendent auprès d'eux pour s'instruire est prodigieux: rien n'égale le respect qu'ils ont pour leurs maîtres. Ils se rendent arbitres dans presque toutes les affaires, soit publiques, soit privées; & si quelque meurtre a été commis, s'il s'élève quelque dispute sur un héritage, sur les bornes des terres, ce sont eux qui régissent tout: ils décernent les peines & les récompenses. Ils interdisent les sacrifices, tant aux particuliers qu'aux personnes publiques, lorsqu'ils ont la témérité de s'élever contre leurs décrets: cette interdiction passe chez ces Peuples pour une peine très-grave. Ceux sur qui elle tombe sont mis au nombre des impies & des scélérats. Tout le monde les

» fuit, & évite leur rencontre avec
 » autant de soin que s'ils étaient des
 » pestiférés. Tout accès aux hon-
 » neurs leur est fermé, & ils sont
 » dépouillés de tous les droits des ci-
 » toyens. Tous les Druides recon-
 » naissent un Chef, qui exerce sur
 » eux une grande autorité. Si après
 » sa mort il se trouve quelqu'un par-
 » mi eux qui ait un mérite éminent,
 » il lui succède; mais s'il y a plu-
 » sieurs contendans, c'est le suffrage
 » des Druides qui décide de l'élec-
 » tion; il arrive même que les Bri-
 » gues sont quelquefois si violentes
 » & si impétueuses, qu'on a recours
 » à la voix des armes. Dans un cer-
 » tain tems de l'année, ils s'assem-
 » blent près des Confins du Pays
 » Chartrain, situé au milieu de la
 » Gaule, dans un lieu consacré, où
 » se rendent de toutes parts ceux
 » qui sont en litige, & là leurs
 » décisions sont écoutées avec res-
 » pect. Les Druides sont exempts
 » d'aller à la guerre, de payer aucun
 » tribut, en un mot ils jouissent de
 » tous les droits du Peuple sans par-
 » tager avec lui les charges de l'Etat.
 » Ce sont ces privilèges qui engagent
 » un grand nombre de personnes à se
 » mettre sous leur discipline, & les
 » parens à y soumettre leurs enfans.
 » On dit qu'on charge leur mémoire
 » d'un grand nombre de vers qu'ils
 » sont obligés d'apprendre avant d'é-
 » tre incorporés au Corps des Dru-
 » ides; c'est ce qui fait que quelques-
 » uns avant que d'être initiés, de-
 » meurent vingt ans sous la discipline.
 » Quoiqu'ils soient dans l'usage de
 » se servir de l'écriture qu'ils ont
 » apprise des Grecs, tant dans les

» affaires civiles que politiques, ils
 » croiraient faire un grand crime s'ils
 » l'employaient dans les choses de
 » Religion ».

Quel étonnant pouvoir, & qu'elle portion en restait-il au Prince ? Maître des esprits, par la force de la superstition, les Druides les retenaient dans l'ignorance & la stupidité par la crainte de l'anathème & de l'excommunication. Le Monarque tremblant, même à la tête de ses armées, n'osait sans doute secouer un joug tyrannique & risquer de le rompre par un effort généreux, & peut-être inutile, qui l'aurait renversé de son Trône.

Ces orgueilleux Druides étaient vêtus avec la dernière magnificence ; ils portaient des colliers d'or & le luxe dans lequel ils vivaient, au lieu d'ouvrir les yeux de la Nation, ne servait qu'à leur attirer une plus grande considération. On les partageait en trois classes, savoir les Druides, les Eubages & les Bardes. Les Druides, qu'on nommait ainsi par excellence, joignaient à l'étude de la nature, celle de la morale, & la science de gouverner les hommes. Ils avaient une doctrine, l'une pour le Peuple, l'autre pour leurs initiés. Dans la première, ils enseignaient tout ce qui concernait les sacrifices, le culte de la Religion, les augures & la divination. Les principes de leur morale avaient pour objet d'exciter à la vertu & de fortifier contre la crainte de la mort. Quand à leur doctrine secrète, elle a été jusqu'ici un mystère impénétrable ; on sait seulement qu'elle était appuyée sur le dogme de l'immortalité de l'ame. Du

reste leurs instructions roulaient sur l'origine & la grandeur du monde, sur la nature des choses, & la puissance des Dieux.

Les Dieux qu'adoraient les Celtes étaient Theutates, Hésus & Taranés, & leurs Druides immolaient des victimes humaines en l'honneur de ces infâmes Divinités. Lorsque les Romains entrèrent chez eux, ils n'y trouvèrent point de Temples, parce que ces Peuples ne croyaient pas qu'on y pût renfermer la Divinité, & que les bois les plus sombres leur paraissaient seuls propres à offrir leurs humbles hommages aux Maîtres de l'Univers.

Les Celtes étant tombés dans l'esclavage, les Druides perdirent peu-à-peu leur crédit, les superstitions des Romains prirent la place des sacrifices humains ; & sous les régnes de Tibère & de Claude, les barbares tyrans des Gaulois furent abolis par un Décret du Sénat de Rome.

Chez les Celtes & chez les Germains, comme chez presque tous les anciens Peuples de l'Univers, la divination avait été le plus ferme appui de la puissance des Prêtres ; mais ce qu'il y a de remarquable chez ces premiers, c'est que cette fourberie, réduite en art, était particulièrement affectée aux femmes, & leur attirait un respect qui allait jusqu'à l'adoration. Deux Druidesses, Velleda & Aurinia, furent par cette raison placées au nombre des Déeses. (Voyez DRUIDES, DRUIDESSES, THEUTAT ou THEUTATES.)

CÉNACLE. Jésus-Christ, la veille de sa Passion, dit à ses Disciples d'aller lui préparer à souper dans Jé-

rusalem & qu'ils y trouveraient un grand Cénacle tout disposé, *Cenaculum grande stratum*, une salle à manger, avec des lits de table à l'ordinaire.

Chez les Romains le Cénacle était une salle à manger, appelée *Triclinium*, c'est-à-dire lieu à trois lits. Au milieu de cette salle il y avait une table carrée longue avec trois lits en manière de larges formes, un à chaque côté : le quatrième côté restait vuide à cause du jour & pour la commodité du service. Cet endroit était dans l'appartement des Etrangers, auxquels on donnait à manger gratuitement.

CENDRES. (Jour des) La cérémonie de recevoir des Cendres, est une faible image de l'ancienne pénitence publique, pendant laquelle un Pénitent était séparé de l'assemblée des Chrétiens, & se tenait à la porte de l'Eglise avec le sac & la cendre.

Les Cendres qui servent à cette cérémonie du premier jour de Carême, doivent être de rameaux d'olivier, ou autres bois bénis dans l'année : elles sont bénites par le Célébrant, & le plus apparent du Clergé monte à l'Autel, & met en croix les Cendres sur la tête du Célébrant en lui disant : « *Memento, Homo, quia pulvis es.*, &c. Souvenez-vous » que vous n'êtes que de la poudre, » &c. » Lorsque le Célébrant a reçu les Cendres, il les donne à tour le Clergé, & elles sont ensuite données au Peuple par des Prêtres.

Un Evêque reçoit assis & sans mettre les Cendres du Chanoine qui doit célébrer, & donne à son tour les Cendres au Chanoine Célébrant. Le Pape reçoit les Cendres du Car-

dinal célébrant, mais on ne lui dit pas la formule *Memento*, &c.

CÈNE. Cérémonie usitée dans l'Eglise pour renouveler & perpétuer le souvenir de celle où Jésus-Christ institua le Sacrement adorable de l'Eucharistie.

CÉNOBITE. Religieux qui vit dans une Communauté sous une certaine règle. On rapporte l'Institution des Cénobites au temps des Apôtres, & leurs premières règles à Saint Pacôme. En Egypte, on distinguait trois sortes de Moines ; les Cénobites qui vivaient en Communauté, les Anachorètes, qui vivaient dans la solitude ; & les Sabaraites, qui n'étaient que de faux Moines & des Coureurs.

CÉNOTAPHE. Tombeau vuide qui ne contient ni corps, ni ossements, & qui est seulement élevé pour honorer la mémoire d'un mort. Les Anciens qui n'avoient pu recouvrer les tristes restes de leurs parens morts soit à la guerre, soit dans les Pays Etrangers, leur faisaient élever à grands frais des Cénotaphes, autour desquels ils s'assembaient toutes les années, & célébraient une fête lugubre en leur honneur.

CENS. Déclaration faite pardevant les Magistrats de Rome des biens, terres, héritages de tous les Citoyens, & des femmes, enfans, métayers, domestiques, bestiaux & esclaves qui se trouvaient sur ces possessions. Le Roi Servius institua ce Cens qui se renouvelait tous les cinq ans, & embrassait tous les Ordres de l'Etat. Il n'y a jamais eu de Cens général dans l'ancienne Monarchie Française, dit M. de Montesquieu ; & ce qu'on appelait Cens

était un Droit particulier levé sur les Serfs par les Maitres.

Le Cens est une rente foncière en argent ou en grain, &c. due par un héritage tenu en roturé, au Seigneur du fief dont il relève.

CENSAL. Nom que l'on donne aux Courtiers dans le levant : ces sortes de gens sont ordinairement Arabes de Nation, & s'y prennent d'une façon assez singulière pour engager les Négocians Européens à payer cher les marchandises qu'ils vendent pour les Négocians du Pays. Aussi-tôt que l'Européen a prononcé son prix, toujours au-dessous de celui que le Vendeur demande, le Censal se met en apparence dans la plus violente colère ; hurle, crie & s'avance sur l'Etranger, comme pour l'étrangler : si ces grimaces ne font de nul effet, ainsi qu'il arrive presque toujours, le Censal pleure, gémit, déchire ses habits, se roule à terre, & proteste contre l'injure faite à son Marchand, qui n'a point volé ces étoffes, &c. & ne peut par conséquent les livrer à un prix si modique. Lorsqu'il est bien persuadé que cette comédie n'est pas capable de faire sortir l'Européen de sa tranquillité, il reprend son sang froid, l'embrasse, & lui touche dans la main en prononçant *Halla Quebar, Halla Quebir*, Dieu est grand & très-grand, & le marché est conclu.

CENSEURS. Magistrats de l'ancienne Rome, chargés de faire le dénombrement des Peuples & la répartition des taxes. Il y avait deux Censeurs qui furent créés en 311. D'abord ils furent tirés du Corps du Sénat, ensuite une des deux Char-

ges dut être remplie par un Plébéien & enfin en 612, les deux Censeurs se prirent chez le Peuple. Outre le dénombrement & la répartition des Impôts, dont étaient chargés, les Censeurs ; ils avaient la surintendance des Tributs, ils devaient veiller à la conservation des Temples & des Edifices publics, à l'éducation de la Jeunesse, & empêcher les progrès du libertinage. Ils pouvaient chasser du Sénat un Sénateur débauché ; ils pouvaient ôter à un Chevalier dont les mœurs étaient licentieuses, son cheval & la pension que lui faisait l'Etat. Un Plébéien, sans conduite, était condamné à descendre de sa Tribu dans une plus basse, & privé du suffrage ; il payait quelquefois une grosse amende. Les Censeurs rendaient compte de leur administration, aux Tribuns du Peuple & aux grands Ediles.

A Lacedémone, dit M. de Montesquieu, tous les Vieillards étaient Censeurs.

La Censure fut d'abord de cinq ans, ensuite on la réduisit à dix-huit mois d'exercice ; la dépravation des mœurs abolit cette Charge importante, qui cependant fut rétablie sous César & Auguste, mais seulement par rapport aux mariages, & pour diminuer le nombre des Célibataires.

CENSURES. L'Eglise défend expressément de se servir des Censures & de l'Excommunication contre les animaux nuisibles : cependant on a excommunié les sauterelles en beaucoup d'endroits. En 1516, l'Officialité de Troye rendit une Sentence contre toutes les Chenilles du Diocèse : l'Official avertir

gravement les Chenilles de se retirer dans l'espace de six jours , à défaut de quoi elles seront déclarées maudites , & comme telles anathématisées. On trouve dans le Traité des Superstitions de Tiers : « qu'en certains » pays, on choisissait pour chasser » les sauterelles & autres domma- » geables vermines , un Conjureur » pour Juge devant lequel on consti- » tuait deux Procureurs , l'un de la » part du peuple , & l'autre du côté » de la Vermine. Le Procureur du » Peuple demandait justice contre les » Sauterelles & Chenilles , pour les » chasser hors des champs ; l'autre » défendait...enfin toutes cérémonies » gardées , on prononçait la Sen- » tence d'Excommunication contre » la Vermine , si dans un certain tems » elle ne fortaient ».

CENTAURES. Monstres moitié hommes & moitié chevaux , que la Fable fait naître d'Ixion & d'une Nuée. On peut croire que ces Centaures étaient des Peuples de la Thessalie , qui les premiers osèrent dompter les chevaux ; & comme on n'avait point encore vu d'hommes à cheval , il est aisé de s'imaginer que ceux qui les virent d'abord , les prirent pour un seul & même animal. C'est l'explication la plus naturelle que les Critiques nous aient donnée de cette Fable.

CENT-SUISSES. Compagnie de Cent hommes , faisant partie de la garde du Roi de France : elle est commandée par un Capitaine-Lieutenant qui a sous lui deux Lieutenans , l'un Français , l'autre Suisse. Dans les jours de cérémonie , le Capitaine-Lieutenant marche devant le Roi. Au Sacre ces Officiers sont vêtus de satin blanc

avec de la toile d'argent dans les entailles , & les Suisses ont des ca- saques de velours. Cette Compagnie a des Juges de sa Nation , & jouit des mêmes privilèges que tous les Sujets du Roi ; elle est exempte d'Impôts , ainsi que les Veuves & les enfans qui lui appartiennent. Les Cent Suisses vont à la tranchée , lorsque le Roi fait un siège en personne.

CEPHISE. Fleuve de la Phocide , fameux par le Temple de Thémis qui était sur ses bords , & par les oracles que cette Déesse y rendait. Deucalion & Pyrrha vinrent consulter cette sage Divinité , sur la manière de repeupler le monde après le déluge , qui selon la Fable , les avait seuls épargnés.

CERBERE. Nom que les Poètes donnent à un Chien à trois têtes & à trois gueules , à qui ils ont confié la garde de la porte des Enfers. Ils le font naître du géant Tiphon & d'Échidne , monstre moitié homme & moitié serpent. Ce Chien flatter , caresse les âmes qui descendent dans le ténébreux séjour , & s'oppose à la sortie de celles qui y sont une fois descendues , & ne permet pas aux vivans d'y pénétrer : cependant Hercule enchaîna Cerbère , Orphée l'endormit au son de sa Lyre , & la Sybille qui conduisit Enée aux Enfers , l'assoupit au moyen d'un gâteau composé de miel & de pavot , qu'elle lui donna à dévorer. Au reste cette fable tire son origine , ou de la coutume des Egyptiens qui faisaient garder les tombeaux par des dogues , dans la crainte que les bêtes féroces ne vinssent déterrer les corps , ou de l'usage de placer à l'entrée des tombeaux une figure de

chien, symbole de l'amitié & de l'attachement pour exprimer les regrets des parens & des amis du mort.

CERCOPITIQUES. Les Egyptiens nommaient ainsi des Singes, auxquels ils rendaient des honneurs divins. Ils étaient représentés dans les Temples de ce Peuple idolâtre, avec un croissant sur la tête, & un gobelet à la main.

CERCUEIL. Nous trouvons dans l'Histoire de l'ancienne Egypte une pratique assez singulière qui terminait tous les festins de ces peuples superstitieux. Un homme apportait dans la salle un Cercueil qui renfermait une figure de bois, longue d'environ trois pieds, représentant un cadavre : il la présentait devant chacun des Convies, en disant : « Buvez, » mangez & donnez-vous du plaisir, » car c'est ainsi que vous serez après » votre mort ».

CERDONIENS. Hérétiques du second siècle, qui reconnaissaient un certain Cerdon pour leur Chef. Ils admettaient deux principes, l'un bon, l'autre mauvais : ce dernier, disaient-ils, avoit créé l'Univers, & était l'Auteur de l'ancienne Loi. L'autre principe qu'ils appelaient le Principe inconnu, était le Pere de Jésus-Christ, mais il n'était point né d'une Vierge, & il n'avait point souffert réellement. Du reste, ils rejetaient absolument les Livres de l'Ancien & du Nouveau Testament, excepté une petite partie de l'Evangile de Saint Luc, & en croyant à la résurrection de l'ame, ils trouvaient ridicule celle de la chair.

CÉREALIA. Fêtes instituées par les Athéniens en l'honneur de Cérés, Déesse de l'Agriculture. Ces solem-

nités se célébraient avec beaucoup de religion & de tempérance : pendant le temps qu'elles duraient, il fallait s'abstenir de vin & de tout commerce avec les femmes. Lorsque le culte de cette Déesse passa à Rome, les Dames seules, en habit blanc, eurent le privilège d'y faire l'office de Prêtresses. Tout Citoyen qui avait assisté à des funérailles, était exclu de ces cérémonies, & le jour qu'elles commençaient, on ne pouvait manger qu'après le coucher du Soleil. On doit remarquer que dans la procession qui se faisait en l'honneur de la Déesse, on portait un œuf, & cet œuf représentait le Monde que Cérés avait enrichi, en lui apprenant à cultiver le bled.

CÉRÉMONIES Nuptiales des Chingulais. Les Habitans de l'Isle de Ceylan observent peu de cérémonies dans leurs mariages. Lorsque les Parties sont d'accord, le Fiancé va trouver sa Fiancée, accompagné de ses parens & de ses amis. On se met à table, les nouveaux Mariés mangent dans le même plat, pour signifier l'égalité qui sera désormais entr'eux ; quelquefois ils se lient les pouces ensemble, & vont ensuite se coucher, le lendemain l'époux prend sa femme & la conduit chez lui. Le mariage se fait encore d'une autre façon. Le Mari tient un bout de la toile qui enveloppe la femme, & le passe autour de ses reins ; dans cette situation, on leur verse de l'eau sur le corps & ils sont mariés. Le divorce est autorisé & commun dans l'Isle de Ceylan : alors on se rend réciproquement ce que l'on a reçu de part & d'autre ; les Garçons suivent le Mari, les Filles

s'en vont avec la Mere. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les hommes & les femmes se marient souvent quatre ou cinq fois, avant d'avoir trouvé ce qui leur convient. Les Chingulais ne prennent qu'une femme, mais une femme peut avoir deux maris. Il arrive, par exemple, que deux frères ne se chargent que d'une seule femme, & les enfans qui proviennent de ce commerce, appartiennent également aux deux peres. Sitôt qu'une femme est mariée, elle doit garder la foi conjugale à son mari qui peut la tuer & son galand, s'il les trouve sur le fait : mais pour dédommager la femme de cette uniformité journalière, il lui permet d'accorder les droits de l'Hymen à ses amis, ou à des Grands Seigneurs lorsqu'ils les régalent. Les Peres accordent les mêmes facilités à leurs filles, pourvu que ce soit entre gens de condition égale, car elles seraient des-honorées, si elles accordaient leurs faveurs à des hommes d'un rang inférieur à celui de leur famille. On voit par ce récit qu'à Ceylan la virginité n'est ni glorieuse ni estimable.

CÉRÈS. Fille de Saturne & de Cybèle que les Payens révéraient comme la Déesse de l'Agriculture. On la représentait avec beaucoup de gorge, la tête couronnée d'épis de bled, & des pavots dans la main, ou entre deux enfans, tenant chacun une corne d'abondance ; le myrte & la narcisse étaient les seules fleurs qui paraissaient à ses solennités. Les Phigaliens adoraient une Cérés à tête & à crinière de jument, d'où sortaient des dragons & autres monstres, en mémoire d'un affreux inceste qu'elle commit, malgré elle, avec

son frere Neptune, elle sous la forme d'une jument, & lui sous celle d'un cheval. Quoi qu'il en soit, de ces extravagances, on prétend que Cérés était une Reine de Sicile, qui enseigna à ses Peuples l'Agriculture, & à qui par reconnaissance, ils élevèrent des Autels. (*Voyez CEREALIA.*)

CÉRINTHIENS: Hérétiques du premier siècle, qui eurent pour Chef Cérinthe, Contemporain de Saint Jean. Cet Hérésiarque, zélé pour la Circoncision, niait la Divinité de Jésus-Christ ; il disait que Dieu n'était pas le Créateur du monde, mais qu'il était l'ouvrage d'une vertu séparée & très-éloignée de la vertu souveraine, & qu'elle l'avait créé à son insçu : que le Dieu des Hébreux n'était pas le Seigneur : mais un Ange : » que Jésus était né de Joseph & de Marie, comme les autres hommes ; mais que comme il les surpassait en vertu & en sagesse, » Christ, (c'est-à-dire, une vertu particulière) était descendu en lui » après son baptême, en figure de » colombe, qu'il lui avait manifesté » le Pere inconnu jusques-là, & fait » opérer des Miracles ». Cet Impie ajoutait que le Christ spirituel, immortel & impassible s'était retiré de Jésus qui seul avoit souffert sur la Croix, & était ressuscité. Il prétendait, qu'après la résurrection générale, il y aurait un règne de Jésus-Christ sur la terre pendant mille ans, & qu'alors les hommes jouiraient sans contrainte de tous les plaisirs de la chair ; c'est à ce règne terrestre que Cérinthe bornait la béatitude.

CERNUNNOS. Dieu de la

Chasse, chez les Gaulois; c'est pour-
quoi il était représenté armé de cor-
nes de daims & de cerfs : les an-
ciens Auteurs ne nous apprennent
rien de plus touchant cette préten-
due Divinité.

CÉROMANTIE. Sorte de Divi-
nation anciennement en usage chez
les Grecs, & que les Turcs avaient
adoptée : elle consistait à faire fondre
de la cire goutte à goutte dans un
bassin rempli d'eau, & à examiner
les figures qu'elles formaient en
tombant, afin d'en tirer des présages
heureux ou malheureux : Deltio qui
fait mention de la Céromantie, nous
parle dans le même endroit d'une su-
perstition usitée de son temps en
Alsace. « Lorsque quelqu'un est ma-
» lade, dit-il, & que les bonnes
» femmes veulent découvrir quel
» Saint lui a envoyé sa maladie,
» elles prennent autant de cierges
» du même poids, qu'elles soupçon-
» nent de Saints, en allument un
» en l'honneur de chaque Saint, &
» celui dont le cierge est le premier
» consumé, passe dans leur esprit
» pour l'Auteur du mal. »

CÉRUS. Les Grecs avaient fait
de cette prétendue Divinité, le Dieu
du tems favorable, les Romains en
furent celui de l'occasion. Les Eléens
consacrèrent un Autel au Dieu Cé-
rus.

CESSION. C'est un abandonne-
ment de tous ses biens qu'un Débi-
teur fait à ses Créanciers pour évi-
ter la contrainte par corps, mais il
ne peut être admis au Bénéfice de la
Cession, qu'en vertu de Lettres du
Prince entérinées en Justice contra-
dictoirement avec les Créanciers, &
il faut qu'il justifie qu'il ne lui reste

aucune ressource pour payer. La Ces-
sion obligeait autrefois à porter un
Bonnet verd en tout tems, au dé-
faut duquel, il pouvait être consti-
tué prisonnier; celui qui portait le
bonnet verd était réputé devenu pau-
vre par sa folie. Cet usage est aboli :
à Lucque, c'est un bonnet jaune, au
lieu d'un verd que porte le Cession-
naire.

A Rome, le Cessionnaire devait
se frapper trois fois le derrière à cul
nud, en présence du Juge sur une
pierre qu'on appelait *Lapis viupé-
rii*, & cette humiliante cérémonie le
rendait incapable de tester & de
rendre témoignage.

Anciennement ceux qui faisaient
cession en Justice, quittaient la cein-
ture & les clefs qu'ils portaient.
L'homme de plume quittait son écri-
toire; le Marchand son escarcelle,
&c.

En matière Criminelle, chez les
Romains & les anciens Gaulois,
lorsqu'un particulier devait faire Ces-
sion, il ramassait de la main gauche
de la poussière des quatre coins de
sa maison; puis se plaçant sur le
seuil de la porte, dont il touchait le
poteau de la main droite, il jetait
la poussière qu'il avait ramassée, par-
dessus son épaule, après quoi il quit-
tait sa ceinture, ses trousseaux, se
mettait en chemise, & à l'aide d'un
bâton sautait par-dessus une haie, ce
qui signifiait que tout le bien qui
lui restait était en l'air.

En matière civile, le Cessionnaire
n'était obligé qu'à mettre une houl-
fine d'aune, ou un fêtu, ou une
paille rompue sur le seuil de sa porte
pour prouver l'abandon qu'il faisait
de ses biens.

Il y a certaines dettes pour lesquelles on ne peut obtenir le bénéfice de la cession, & particulièrement celles pour cause de dépôt de deniers, soit publics, soit particuliers, & celles qui sont accompagnées de dol & de perfidie de la part du Débiteur.

CESTE ou **CEINTURE DE VÉNUS**. Ce mystérieux ornement que portait la mere de l'Amour, renfermait tous les attraits, tous les agrémens, & tout ce que les caprices d'une jolie femme ont de plus séduisant : il rendait aimable aux yeux même de ceux qui n'aimaient plus la personne qui en était parée. L'Hymen, dit-on, ce cruel ennemi de la tendresse, n'était pas à l'abri de son prestige. Ce fut à l'aide de cette merveilleuse Ceinture que Vénus obtint le prix de la Beauté. Homère s'est sur passé lui-même dans la charmante Description qu'il nous a faite du Ceste que nous devons à sa brillante imagination. On croit que cette Vénus de la Fable était une Reine de Phénicie, nommée Astarbé, dont les charmes ne manquaient jamais d'inspirer la passion la plus violente à ceux qui osaient la regarder. C'est du mot *Ceste* qui, au simple, signifie, *Ceinture déliée*, & au figuré, *Concubinage* ou *Fornication* en général, que s'est fait *Inceste*, pour exprimer la fornication entre personnes alliées par le sang.

CEURAWATH. C'est le nom d'une Secte de Bamans, qui porte l'opinion de la Metempsychose au dernier degré de l'extravagance. Les Bramines ou Prêtres de cette Secte, ont toujours la bouche couverte d'un voile, dans la crainte qu'il ne s'y in-

Tome I.

roduise quelques moucheron. Ils ont l'attention la plus particulière, lorsqu'ils allument de la chandelle ou du feu, qu'aucun papillon ou autre insecte, ne vienne s'y brûler. C'est aussi par la même inquiétude qu'ils ne boivent jamais d'eau sans l'avoir fait bouillir : ils ont pour Principes que les événemens ne dépendent point de Dieu, & qu'après cette vie on ne doit attendre ni récompenses ni punitions. Ils brûlent les corps des Vieillards, & enterrent ceux des enfans au-dessous de trois ans ; ils n'obligent point les femmes à se brûler avec leurs maris, pourvu qu'elles s'engagent à ne point passer à de secondes noces. A vingt ans, les femmes même peuvent être admises à la Prêtrise ; les garçons y sont reçus à neuf : tous sont vœu de chasteté, portent un habit particulier & pratiquent des austérités qui font frémir la nature. Les autres Sectes méprisent souverainement les Ceurawaths, & se portent à les invectiver avec d'autant plus d'acharnement, que ceux-ci défendent à leurs Disciples d'aller entendre ces Docteurs, & leur ordonnent de déclamer contre leur infâme conduite.

CEYLAN. (Rois de) Les Monarques de cette Isle osent se permettre l'inceste, même avec leurs propres filles, quoique ce crime soit puni dans leurs sujets comme une chose abominable. Il est vrai que les Rois de Perse s'étoient donné autrefois un privilège aussi honteux. Pour justifier cet horrible abus du despotisme, on dit à Ceylan : « Qu'on ne » sçaurait rien reprocher aux Rois & » aux Gueux » : les uns étant si élevés qu'on n'oserait les attaquer ; les

autres si méprisables qu'il n'y a rien qui puisse leur faire honte.

CHABAR. Nom Hébreu qui signifie *Grand, Puissant*. Les anciens Arabes adoraient, sous ce nom, une Idole, à laquelle ils s'adressaient dans toutes les occasions importantes. Lorsque Mahomet commença à prêcher sa fausse religion, il abattit les Autels du Dieu Chabar, & obligea ses nouveaux Disciples de renoncer à son culte.

CHACTAS. Peuple de la Louifiane. Ces Sauvages aiment la guerre & ont naturellement du courage. Leur grand art est celui de sçavoir surprendre l'ennemi. Les femmes des Chactas sont aussi guerrières que leurs maris; elles les accompagnent dans les combats, & se servent de l'arc & des flèches avec beaucoup d'adresse. Tant que dure l'expédition entreprise, le Chef des Sauvages exerce un pouvoir absolu; mais au retour, il n'obtient de considération, qu'autant qu'il est libéral de la part du butin qui lui est revenue. Si ce Chef échoue dans son entreprise, il perd tout son crédit & rentre dans la classe des simples Guerriers: au reste, toute victoire achetée par l'effusion du sang, est en horreur à la Nation; le grand nombre de prisonniers est ce qui caractérise les vrais succès. Le Chactas qui a tué un ennemi, doit porter, en trophée, la chevelure du mort, s'en faire piquer ou calquer la marque sur son corps, puis prendre le deuil pendant une lune entière, sans pouvoir se peigner. Ce peuple croit que l'ame est immortelle; il n'enterre point ses morts; mais lorsqu'un Sauvage est expiré, on expose son cadavre dans une bière faite d'écorce de Cypres,

& on l'expose sur des fourches élevées. Quand les vers en ont consumé les chairs, on s'assemble: le *Défosseur* démeuble le squelette; il en arrache les nerfs, les muscles & les tendons & dépose les os dans un coffre, après avoir peint la tête en rouge. Pendant cette cérémonie, les parens poussent des sanglots, & ensuite on porte les reliques du défunt au cimetière commun. Quand les femmes des Chactas sont enceintes, leurs maris s'abstiennent de sel & ne mangent point de cochon, dans l'idée où ils sont que ces alimens feraient tort à leurs enfans. Les femmes vont accoucher dans les bois, sans recevoir le secours de personne. Aussi-tôt qu'elles sont délivrées, elles appliquent une masse de terre sur le front du nouveau-né, & elles augmentent cette charge à mesure que l'enfant prend des forces; c'est ce qui lui applatit la tête, & la raison pourquoi on les appelle têtes plates, beauté fort en recommandation parmi eux. Si une femme est convaincue d'infidélité, on la fait passer par la prairie, c'est-à-dire, que tous les jeunes gens, & quelquefois même les vieillards, satisfont sur elle leur brutalité tour-à-tour. Cela n'empêche pas que souvent elle ne trouve un lâche qui la prend pour son épouse; disant qu'elle doit être dégoûtée du commerce criminel qui lui a attiré cette punition, & qu'ainsi on doit croire qu'elle sera plus sage à l'avenir.

CHAINES. Lorsque les Romains partaient pour la guerre, ils portaient des chaînes avec eux; elles étaient destinées pour les prisonniers qu'on pourrait faire: il y en avait de fer, d'argent, & même quelquefois d'or,

suivant la qualité des Vaincus.

Pour accorder la liberté à un Esclave, on n'ouvrait pas la chaîne, il fallait la briser; souvent on y employait une hache, & les débris étaient toujours consacrés aux Dieux Lares.

La Chaîne était la marque distinctive des personnes revêtues de quelque autorité. Les Gaulois ne quittaient jamais cet ornement, qui à la guerre servait à les distinguer des simples soldats.

C'est une des marques de la dignité du Lord Maire de Londres.

CHAINES D'OR. Les anciens Idolâtres retenaient autrefois les Dieux tutélaires de leurs villes, avec des Chaines, dans la crainte ridicule qu'ils ne s'avisassent de les abandonner. Les Chaines ont été longtemps regardées comme le symbole d'un engagement. A Rome, les Débiteurs insolvables, devenant Esclaves de leurs Créanciers, & proprement esclaves de leur parole, portaient des Chaines comme les autres Serfs, avec cette distinction, qu'au lieu de fers, ils n'avaient qu'un anneau de fer au bras. Les Pénitens, comme Débiteurs envers l'Eglise, portaient des Chaines. Les anciens Chevaliers chargeaient leurs armes de Chaines, jusqu'à ce qu'ils eussent accompli l'entreprise à laquelle ils s'étaient engagés par vœu. Nos Rois ont fait souvent présent de Chaines d'or. Louis XIV donna une Chaîne d'or & son Portrait à l'Amiral Ruiter.

CHAISE PERCÉE. C'est une Chaise sur laquelle on élève le Pape nouvellement élu. On donne à cette cérémonie une raison mystérieuse. On place, dit le Pere Mabillon, le nou-

veau Pape sur un siège, pour le faire souvenir du néant des grandeurs, en lui appliquant ces paroles du Pseaume cxij : *Suscitans à terra inopem, & de stercore erigens pauperem; ut colloset eum cum principibus, cum principibus populi sui.*

CHALCÉES. Fêtes que les Ouvriers en métaux de la ville d'Athènes célébraient en l'honneur de Vulcain, à qui ils croyaient devoir l'art de mettre le cuivre en œuvre.

CHALCIÉCIES. Fêtes instituées par les Lacédémoniens, en l'honneur de Minerve, surnommée *Chalciacos*. Ce qu'on sçait de plus particulier de cette solennité, c'est que pendant qu'elle durait, la jeunesse du Pays sacrifiait à la Déesse en habit de combat. A l'égard du surnom de Minerve, il lui venait sans doute de ce que sa statue était d'airain.

CHALDÉENS. (les) Ces anciens Peuples de l'Orient, reconnaissaient un Dieu Créateur de toutes choses; mais ils croyaient la matière éternelle, sans se persuader que le monde le fût. Ils se représentaient notre terre comme ayant été un cahos ténébreux, où tous les éléments étaient confondus, avant qu'elle eût reçu cet arrangement qui la rend habitable. Ils supposaient que certains animaux monstrueux avaient pris naissance dans ce cahos, & avaient obéi à une femme nommée *Omerca*; que le Dieu Bélus avait coupé cette femme en deux parties, dont il avait formé le Ciel & la Terre: qu'ensuite tous les animaux étaient morts; que Bélus, après avoir formé le monde & tous les animaux qui l'habitent, s'était fait couper la tête;

que les hommes & les animaux étaient sortis de la terre que les autres Dieux avaient détrempée avec le sang qui coulait de la blessure de Bêlus, ce qui avoit doué les hommes de l'intelligence, & leur avait transmis une portion de la Divinité. Cette mystérieuse allégorie, nous laisse entrevoir que l'homme doit sa naissance à Dieu; mais que ce Dieu suprême s'est servi d'un autre Dieu, pour former le monde. Suivant les Chaldéens, le Dieu suprême avait remis le gouvernement des Mortels entre les mains des Divinités subalternes, devant lesquelles il fallait faire brûler l'encens, & répandre le sang des victimes. Ils admettaient aussi de mauvais génies, & vraisemblablement la doctrine des deux principes qui a infesté l'Univers, est née chez eux; & l'on ne peut se refuser à croire qu'ayant eu connaissance de la séduction du premier homme par un démon, ils n'ayent cherché à défigurer ce fait par des fables absurdes; voilà les mystères de la doctrine des Chaldéens, & voici ce qu'ils enseignaient publiquement: Que le soleil, & les autres astres, & surtout les planètes, étaient des Divinités qu'il fallait adorer: & qu'après le soleil & la lune, on devait avoir en très-grande vénération, les étoiles qui composent le Zodiaque. Ils nommaient le soleil Bêlus, & la lune Nébo, & quelquefois Nergal. De ces extravagances qui entretenaient les peuples dans l'ignorance, est née la dangereuse & frivole Astrologie judiciaire. (Voyez MŒURS DES ANCIENS.)

CHAM. Les Arabes rapportent que Noé donna sa malédiction à son

filz Cham & à Chanaan, à cause qu'ils ne couvrirent pas sa nudité, ce qui est assez conforme au texte de l'Ecriture Sainte; mais ils ajoutent que par cette malédiction, la postérité de Cham devint non-seulement esclave de ses freres, mais encore que la couleur de sa chair fut changée & devint noire: ainsi, selon eux, voilà l'origine de la couleur noire des Nègres. Noé, voyant ce changement si prompt, fut attendri & pria Dieu, que puisque la postérité de Cham était condamnée à être esclave par toute la terre, au moins elle fut chérie & recherchée en tous lieux. Cette prière, ajoutent-ils, fut exaucée, puisqu'on fait partout des efforts pour se procurer à prix d'argent des Esclaves nègres.

CHAMBELLAN. (grand) C'est en France un des grands Officiers de la Couronne, qui a la Surintendance sur tous les Officiers de la Chambre du Roi. Sous les Rois Philippe le Bel & Philippe le Long, le Chambellan couchait dans la chambre du Roi, au pied du lit de Sa Majesté, lorsque la Reine n'y était pas. Aux lits de Justice & aux assemblées des Etats, il devait gésir, (c'est l'ancien terme) c'est-à-dire être couché au pied du trône de nos Rois.

Quand le Roi s'habille, le Grand Chambellan lui donne sa chemise, honneur qu'il ne cède qu'aux Princes du sang & aux Fils de France. A la cérémonie du Sacre, il lui chauffe les botines, & le revêt de la dalmatique & du manteau royal. Dans les autres cérémonies, il a son siège derrière le trône ou le fauteuil du Roi. Au lit de Justice, il est assis sur un carreau de velours, aux pieds de Sa

Majesté. Lorsque le Roi est mort, il l'ensevelit, étant accompagné des Gentilshommes de la Chambre. Les marques de sa dignité sont deux Clefs d'or, dont l'anneau se termine en couronne royale, passées en sautoir derrière l'écusson de ses armes. On croit que cette charge est la plus ancienne des charges de la Couronne.

Le grand Chambellan était autrefois du Conseil privé; il portait le sceau secret du Roi. Il tenait la clef d'or de la cassette. Les Vassaux du Roi, les Evêques & les Abbés nouvellement pourvus, lui devaient un droit; ce grand Officier a eu longtemps une juridiction; seul il avait droit de porter manteau & chapeau, qui lui étaient donnés chaque année aux dépens du Roi.

CHAMBERLAIN. (grand) C'est le sixième des grands Officiers de la Couronne d'Angleterre, & dont les fonctions sont les mêmes que celles du grand Chambellan de France. Il habille & déshabille le Roi dans la cérémonie du couronnement. Le lit du Roi, l'emmeublement de sa chambre, son habillement de nuit, son bassin & les serviettes lui appartiennent.

Il est Gouverneur du Palais royal de Westminster, & il a la charge de fournir la chambre des Seigneurs de tout ce qui est nécessaire pour la tenue du Parlement. Les Evêques & les Pairs du Royaume lui payent un droit en prêtant le serment de fidélité. Il a sous lui plus de cinq cens Officiers.

CHAMBRE DES COMPTES. (Voyez ÉTABLISSEMENT DES CHAMBRES DES COMPTES.)

CHAMBRIER DE FRANCE. (grand) C'était autrefois une des cinq grandes charges de la Couronne, qui était absolument distinguée de celle de Grand Chambellan: le pouvoir du Grand Chambrier avait même plus d'étendue que celui de Grand Chambellan. Il signait les chartes & aux lettres de conséquence; il préceda longtemps le Connétable, & il jugeait avec les Pairs; il avait la Surintendance de la Chambre, des habillemens & des meubles du Roi, & sa juridiction était à la Table de Marbre du Palais à Paris. François I supprima cette charge en 1545, & y substitua deux premiers Gentilshommes de la Chambre, qui depuis ont été portés au nombre de quatre.

CHAMOS. Idole des Moabites, à laquelle Salomon, par complaisance pour une de ses maîtresses, éleva des autels. Quelques-uns ont cru que Chamos était ou le Comus, ou le Mercure des Grecs & des Romains; d'autres, l'infâme Moloch, & Nicéas prétend que c'était une belle statue de Vénus.

CHAMP DE MARS ou **DE MAI.** Dans les premiers temps de la Monarchie Française, c'est ainsi qu'on appelait les assemblées générales de la Nation, où les Rois faisaient la Revue de leurs Troupes, promulguèrent de nouvelles loix & décidaient les grandes contestations. Comme ces assemblées générales se tenaient d'abord au mois de Mars, on les nomma Champ de Mars; & vers 755, le Roi Pépin les remit au mois de Mai, par rapport à la douceur de la saison; mais elles conservèrent toujours leur premier nom.

C'est dans ces assemblées que les

Rois recevaient ce qu'on appelle les dons annuels & les dons royaux ; les uns étaient quelquefois volontaires, & les autres une suite de taxes imposées : les Ecclésiastiques n'étaient pas exempts de ce tribut, à cause de leurs domaines & de leurs fiefs, non plus que les monastères, qui en outre fournissaient un contingent de troupes dans le besoin.

Sous la seconde Race, on tint ces assemblées deux fois l'année ; savoir, au commencement de l'année & au mois de Septembre ; sous la troisième Race, elles prirent le nom de Parlement & d'Etats généraux.

Les anciens Anglais ont eu aussi leur Champ de Mars ; usage qu'ils avaient sans doute emprunté des Français.

CHAMPION. C'était autrefois une personne qui entreprenait un combat pour un autre. L'usage de décider toutes sortes de différends par un combat, est venu originellement du Nord : & passant par l'Allemagne, il fut porté en Angleterre par les Saxons, & s'établit bientôt dans le reste de l'Europe, chez les Nations qui faisaient leur principale occupation des armes.

Lorsqu'il naissait une contestation grave entre deux Particuliers, ils pouvaient demander le combat, ou choisir des Champions pour décider de la vérité ou de la fausseté de l'accusation ; mais avant tout, il fallait que le combat fût autorisé par une sentence du Juge : aussi-tôt qu'elle était prononcée, l'Accusé jetait à terre un gage de bataille, (c'était ordinairement son gant) qui était relevé par l'Accusateur : l'un & l'autre restaient alors sous une garde su-

re, jusqu'au jour du combat. Si dans l'intervalle l'un des deux prenait la fuite, il était déclaré infâme, & convaincu d'avoir commis le crime qu'on lui imputait ; ni l'Accusé, ni l'Accusateur ne pouvaient se désister de leur poursuite, qu'en indemnisant le Seigneur au sujet de la confiscation des biens du Vaincu, qui aurait été à son profit après le succès du combat.

On exigeait d'abord que les Champions fissent serment qu'ils croyaient juste la cause qu'ils allaient défendre, & qu'ils la défendraient de toutes leurs forces : ensuite on leur rasait la tête ; leurs armes étaient une épée & un bouclier. Dans les combats à cheval, les Champions étaient armés de toutes pièces. Les armes étaient bénites avec de grandes cérémonies, & l'action commençait par des injures réciproques, & au son des trompettes. Lorsque le nombre des coups portés par le cartel avait été donné, les Juges jetaient une baguette & le combat était fini. S'il durait jusqu'à la nuit, ou avec un égal avantage des deux côtés, l'Accusé était réputé Vainqueur, & la peine du Vaincu était celle portée par les loix contre le crime dont il était question : ainsi, lorsque le crime méritait la mort, on désarmait le Vaincu ; il était traîné hors du champ, & exécuté aussi-tôt avec celui dont il soutenait la cause. Si le Champion avait combattu pour une femme, elle était brûlée.

CHAMPION DU ROI. C'est en Angleterre un Chevalier qui immédiatement après le Couronnement du Roi, entre à cheval, armé de toutes pièces, dans la salle de West-

minster, jette son gant à terre & présente le cartel à quiconque oserait nier que le Prince nouvellement couronné, soit légitime Roi d'Angleterre. Les Historiens n'ont encore pu découvrir l'origine de cette coutume qui s'est conservée jusqu'à présent ; on voit seulement que cette cérémonie s'est observée en 1377, au Couronnement de Richard II, & que ce fut le Chevalier Jean Dimmock, qui y fit l'office de Champion, en vertu d'un droit attaché à la terre de Scrivelby qu'il possédait, du Chef de sa femme, dans le Comté de Lincoln.

CHANCELIER DE FRANCE.

(grand) C'est le Chef de la Justice & de tous les Conseils du Roi : il est la bouche du Souverain & l'Interprète de ses volontés. L'office de Chancelier revient à celui de Questeur du sacré Palais, établi par Constantin ; il est presque aussi ancien que la Monarchie. Sous la première Race de nos Rois, le mot Chancelier désignait un Secrétaire : celui qui gardait le sceau était appelé grand Référendaire. Sous la seconde Race le grand Référendaire était souvent appelé Notaire & Proto-Notaire. Sous la troisième Race, les Référendaires furent nommés grands Chanceliers de France, premiers Chanceliers ; & depuis Baudouin premier qui fut Chancelier de France sous le Roi Robert, il est apparent que ceux qui remplirent cette fonction, ne prirent plus d'autre titre que celui de Chancelier de France. D'abord le Prince nomma le Chancelier, ensuite il fut élu par scrutin en Parlement, en présence du Roi. Le premier élu de cette manière fut Guillaume de Dormans en

1371. Mais Louis XI se réserva de nommer son Chancelier ; & depuis ce temps, le Parlement n'a aucune juridiction sur lui. Cet office n'est ni venal, ni héréditaire, mais à vie seulement : le Roi lui ôte les sceaux, mais il ne peut le dépouiller de son office, qu'en lui faisant faire son procès. Sous S. Louis, outre les manteaux & robes des deux saisons, il recevait pour honoraire seulement, sept sols parisis par jour. Il avait double paye aux quatre grandes fêtes de l'année. Le Chancelier ne porte point le deuil, & n'assiste point aux cérémonies mortuaires.

CHANDELEUR. Fête célébrée dans l'Eglise Romaine, le deux Février, en mémoire de la Présentation de Jésus-Christ au Temple, & de la Purification de la Sainte Vierge. Cette fête tire son nom des cierges bénis que le Clergé & le Peuple portent à la procession, comme un symbole de Jésus-Christ, la véritable lumière qui est venue éclairer les Gentils. Quelques Auteurs prétendent que cette fête fut instituée par le Pape Gelase en 492, pour l'opposer aux Lupercales des Payens ; d'autres en attribuent l'institution au Pape Vigile en 536, pour la substituer aux fêtes de Proserpine que les Payens célébraient avec des torches ardentes au commencement de Février ; mais on doit plutôt croire que l'Eglise, en instituant cette fête & plusieurs autres, n'a eu en vue que d'honorer les mystères de Jésus-Christ & de la Sainte Vierge.

CHANDELLE DE CIRE. On lit de nos Historiens, qu'après que les Parisiens se furent réconciliés avec le Dauphin, fils du Roi Jean, de-

puis Roi de France, sous le nom de Charles V, ils offrirent (1337) à Notre-Dame, en mémoire de cet heureux événement, une chandelle de cire, de la longueur du tour de la ville de Paris, & firent vœu d'en offrir autant chaque année; on ne songea guères à remplir cette obligation pendant la durée des troubles de la Ligue; mais en 1605, la Ville convertit le don annuel de cette longue bougie, en une lampe d'argent qui brûle nuit & jour devant l'autel de la Sainte Vierge.

CHANDELLE DE SUIF. Sous le règne de Charles V on n'avait point encore l'usage de placer des lumières sur les tables: on les faisait tenir à la main par un grand nombre de domestiques, pendant tout le temps du souper.

CHANDELIER D'OR. Précieux ornement que Moïse plaça dans l'extérieur du Tabernacle appelé *le Saint*. Il était d'or pur & pesait un talent. De sa tige partaient sept branches circulaires, terminées chacune par une lampe à bec. Ces lampes étaient allumées le soir & on les éteignait à la pointe du jour. Il était placé au midi. Salomon en fit fondre dix pareils qu'il plaça aussi dans le même lieu; cinq au midi, cinq au septentrion. Au retour de la captivité, on fonda un nouveau Chandelier d'or sur le modèle de celui de Moïse, & celui-ci fut emporté par les Romains avec la Table d'or, & déposés l'un & l'autre dans le Temple que Vespasien fit élever à la paix.

CHANGEMENT dans la condition des hommes. Pendant la durée de la première Race des Rois de

France, la Nation était partagée en deux classes, les Libres ou Ingénus, & les Esclaves ou Serfs. On distinguait deux sortes de Libres, les Nobles ou Personnes majeures, & les Rôtureux ou Personnes mineures; ainsi l'Etat politique consistait alors dans le Souverain, les Barons, les Ducs & les Comtes. Aujourd'hui la Nation est composée du Clergé, de la Noblesse & du Tiers-Etats. Les Affranchis, les Serfs, les Esclaves ont disparu heureusement.

CHANOINES. Ce sont des Ecclésiastiques séculiers qui forment le Clergé d'une Eglise Cathédrale ou d'une Collégiale. « Les Chanoines de » S. Jean de Lyon, dit M. de Saint » Foix, font preuve de quatre Races » de Noblesse, paternelle & maternelle. Il paraît qu'autrefois ils » prétendaient que de bons Gentils- » hommes comme eux; n'étaient pas » obligés de se mettre à genoux à l'élevation de l'hostie. La Faculté de Sorbonne condamna cette prétention, » comme arrogante & scandaleuse; » ces Chanoines se pourvurent au » Conseil, disant que la Faculté de » Sorbonne n'avait point de juridiction sur leur Chapitre; & le Conseil, par Arrêt du 23 Août 1555, » cassa la censure de la Sorbonne. » Il est certain que le Conseil, en cassant la censure de la Sorbonne, n'approuva pas l'indécente prétention des Chanoines de Lyon, qui furent généralement blâmés.

CHANOINE HÉRÉDITAIRE. On appelle ainsi des Laïcs, auxquels quelques Eglises Cathédrales ou Collégiales ont décerné les honneurs de Chanoine.

L'Empereur est ordinairement ré-

cu Chanoine de Saint Pierre de Rome.

Le Roi de France, par le droit de sa Couronne, est le premier Chanoine honoraire-héréditaire des Eglises de S. Hilaire de Poitiers, de S. Julien du Mans, de S. Martin de Tours, d'Angers, de Lyon & de Châlons. Lorsqu'il y fait son entrée, on lui présente l'aumusse & le surplis.

Les Ducs de Berry sont Chanoines honoraires de S. Jean de Lyon.

Les Comtes de Châtelus prennent le titre de premier Chanoine héréditaire de l'Eglise Cathédrale d'Auxerre. L'origine de ce titre est de l'année 1423, où Claude de Beauvoir, Seigneur de Châtelus, chassa des Bigands qui occupaient Cravan, ville qui appartenait au Chapitre d'Auxerre : en reconnaissance, le Chapitre lui défera la dignité de premier Chanoine héréditaire ; il en prit possession : après le serment prêté, il vint à la porte du chœur pendant Tierce, en habit militaire, botré, éperonné, revêtu d'un surplis, ayant un baudrier avec l'épée dessus, ganté des deux mains, l'aumusse sur le bras gauche, sur le poing un faucon, à la main droite un chapeau bordé garni d'une plume blanche ; il fut placé à la droite dans les hautes chaires, entre le Pénitencier & le Sous-Chantre.

CHANSON DE MORT. Chez les Sauvages du Canada, lorsqu'un prisonnier est lié, il chante sa Chanson de mort, parce qu'il n'ignore pas la destinée qui l'attend. La course finie les Sauvages retournent à leur village. Ils annoncent leur arrivée par autant de cris lugubres qu'ils ont

tué d'ennemis. Tous les jeunes gens de l'âge de douze ou quinze ans se rangent en hayé pour frapper les prisonniers. Le lendemain on les distribue aux femmes qui ont perdu leurs maris & aux filles qui ont perdu leurs pères. Si ces femmes veulent que leur prisonnier meure, elles lui disent, « Mon père ou mon mari n'a » point d'esclave pour le servir dans » le Pays des morts, il faut que tu » partes pour l'assister, de plus il » faut que ta mort apaise l'ame de » celui que tu as tué ». Telle est la Chanson que le prisonnier chante, lorsque tourmenté par ses vainqueurs, il est prêt de recevoir la mort.

» Je suis brave & intrépide : je ne » crains aucune sorte de mort, car je » suis un guerrier qui méprise les » supplices les plus affreux. Ceux qui » les craignent sont des lâches & » des poltrons. La vie n'est rien pour » ceux qui sont courageux. Que le » désespoir & la rage abiment mes » ennemis ! que je les dévore ! que » je boive leur sang » !

La tranquillité que conserve le prisonnier au milieu des tourmens est extraordinaire. Il expire sans verser une larme. Ceux que les femmes sauvent de la mort, en les épousant, doivent être réhabilités & adoptés solennellement ; cette cérémonie s'appellent *Enfantement*.

CHAPE. Ancien habillement des Français, également à l'usage des hommes & des femmes. Louis VII défendit les Chapes aux femmes publiques, afin qu'elles fussent distinguées des femmes mariées. De la partie supérieure de la Chape, on en forma le Chaperon qui ne cou-

vrait que les épaules.

CHAPE DE SAINT MARTIN. Clovis, après sa conversion, voulut que sa Nation n'eut plus d'autre enseigne que la Chape de Saint Martin, par respect pour ce Saint personnage, reconnu pour un des Parrons du Royaume. On doit regarder la Chape de Saint Martin comme la première Bannière de France, jusqu'au tems de l'Oriflamme; elle était portée, disent les anciens Auteurs, par les Comtes d'Anjou, en qualité de grands Sénéchaux de France. (*Dapiferi*) Cette Chape n'était autre chose que le manteau de Saint Martin, peint ou broché sur l'enseigne Nationale. On croit que cette Chape était de peau de brebis.

CHAPEAU. Pendant le règne de Philippe Auguste, Roi de France, le Bonnet était l'unique coiffure des hommes: s'il était de velours, on l'appellait Mortier, s'il n'était que de laine, on le nommait simplement Bonnet. Le Mortier était galonné; le Bonnet avait deux cornes élevées, par lesquelles on le prenait. Le Mortier était la coiffure du Roi, des Princes & des Chevaliers: les Ecclésiastiques, les Gradués, le Peuple portaient le Bonnet. On mettait par-dessus l'un & l'autre un Chaperon, fait en forme de Capuchon de Moine, qui avait un bourlet sur le haut & une queue pendante par derrière; cet ornement était commun aux hommes & aux femmes. Il y avait des Dames à Chaperon de velours & des Dames à Chaperon de drap. Les Chaperons des personnes titrées étaient larges & fourrés: ceux du Peuple étaient étroits & sans fourrure & avaient exactement la forme d'un

pain de sucré. Sous Charles VI les Chapeaux se portaient seulement à la campagne: sous Charles VII on s'en servit en tems de pluie, & sous Louis XI on ne les quitta en aucun tems. Louis XII reprit le Mortier, & François I adopta absolument le Chapeau. Du tems de Henri IV les Chapeaux n'étaient pas encore communs. Ils étaient alors à bords ou à rote & point retroussés; on les doublait de fourures, on les garnissait de franges, de perles & de pierreries; un cordon les attachait sous le menton. Des Chapeaux des Ecclésiastiques de ce tems, qui avaient la forme de Bonnets, sont venus les Bonnets quarrés.

CHAPELET. C'est le nom que les Chrétiens donnent à plusieurs grains enfilés qui servent à compter le nombre des *Pater* & des *Ave* que l'on dit en l'honneur de Dieu & de la Sainte Vierge. On rapporte l'origine de réciter le Chapelet à Pierre l'Hermite, si singulièrement célèbre dans l'Histoire des Croisades, & qui vivait sur la fin du onzième siècle.

Les Indiens Orientaux ont des espèces de Chapelets, sur lesquels ils récitent les noms des perfections de Dieu. Les Turcs portent aussi des Chapelets, composés de quatre-vingt-dix-neuf grains, sur lesquels ils disent autant de fois, *Le nom de Dieu soit loué à jamais; Dieu est tout puissant.*

CHAPELLE. (Grande) Dans le tems que nos Rois se contentaient d'entendre une Messe basse dans leur Oratoire les jours ouvriers, ils ne manquaient jamais d'assister à l'Office divin dans leur Chapelle les jours de

Dimanches & de Fêtes. Pour que cet Office public fût fait avec décence & majesté, François I établit en 1543 une Chapelle de Musique & une Chapelle de Plein-chant, & donna à chacun de ces deux Corps un Chef, sous les noms de Maître de la Chapelle Musique & de Maître de la Chapelle Plein chant. Ce dernier fut supprimé par Henri III en 1585, & le Corps de la Chapelle Plein chant fut réuni à la Chapelle Musique, qui par-là se trouva composée non-seulement des Chantres & Musiciens, mais encore des Officiers Ecclésiastiques destinés à célébrer ou à servir à l'autel.

La charge de Maître de la Chapelle Musique ayant été pareillement supprimée par Edit du mois d'Août 1761, tous les Chantres, & Musiciens ont été mis sous les ordres des premiers Gentilhommes de la Chambre, & les Officiers Ecclésiastiques destinés à célébrer ou à servir à l'autel, ont passé sous ceux du grand Aumônier, qui a, de plus, conservé toute autorité sur les Chantres & Musiciens les jours qu'on appelle de grande Chapelle, c'est-à-dire les jours que le Roi assiste à l'Office divin chanté par la Musique : & comme ces jours-là les Officiers Ecclésiastiques sont employés à la célébration de l'Office, on leur a donné le nom d'Officiers de la grande Chapelle.

Ce Corps est composé d'un Chapelain ordinaire, sous-Maître chargé de faire passer à chacun les ordres du grand Aumônier, & de veiller à ce que l'Office soit chanté avec la plus grande décence, de huit Chapelains servant par semestre, de quatre Clercs

de Chapelle, servant aussi par semestre, d'un Clerc de Chapelle ordinaire, & de dix Clercs servant par commission.

CHAPELLE DU COMMUN. Outre les Ecclésiastiques compris dans les deux articles de *Clergé de la Cour* & de *grande Chapelle* (Voyez les deux articles) qui font le service auprès de la personne du Roi de France & de la famille Royale, il y en a encore d'autres qui ont été établis pour le service des Officiers de Sa Majesté, comme le Confesseur & Prédicateur de la Maison du Roi, & les Chapelains de Saint Roch, appelés aussi Aumôniers du commun. Le premier prête serment de fidélité entre les mains du grand Aumônier, de qui il reçoit l'institution & les pouvoirs. Les Chapelains de Saint Roch prêtent serment entre les mains du grand Maître, de qui ils dépendent entièrement, & dont le Bureau leur fait passer les ordres. On trouve dans les antiquités de du Peyrat, Liv. I, chap. 73 tout ce qui concerne l'origine & les fonctions des charges de ces derniers. « On tient, » dit cet Auteur, que leur origine » vient de ce que la Cour se trouvant » en danger de grande pestilence, & » la dévotion des Officiers de la » Maison du Roi s'exerçant à prier » Dieu & ouïr la Messe du matin, » ils demandèrent d'eux-mêmes & de » leur propre mouvement à Sa Majesté » permission d'élire & nommer certains Ecclésiastiques pour dire la » Messe devant eux, & qu'il leur fut » permis que sur les gages de chacun » d'eux, on retint un denier pour li- » vre, pour salarier lesdites personnes d'Eglise ; néanmoins bien qu'on

» retienne un denier pour livre sur
 » les gages de chaque Officier, si
 » est ce que ces Chapelains de Saint
 » Roch ne touchent par au chacun
 » que soixante écus, vrai est qu'ils
 » ont bouche en Cour à la table des
 » Maîtres d'Hôtel, à celle du grand
 » Maître, & à celle du grand Cham-
 » bellan, où ils donnent la bénédic-
 » tion aux viandes à l'entrée du repas,
 » & rendent grâces à Dieu à la fin
 » d'icelui. Ces mêmes Chapelains de
 » Saint Roch sont à présent quelque-
 » fois qualifiés, *Aumôniers du com-
 » mun ou de la Maison*, pour ce
 » que les aumônes de pain & de vin
 » qu'on voulait faire tous les jours
 » aux plus prochaines Maladreries du
 » lieu où la Cour se trouvait, sont
 » faites par eux, à sçavoir d'une
 » douzaine de pains & de quatre
 » pintes de vin par jour aux Ladres,
 » & d'une autre douzaine de pains
 » aux autres Pauvres, à l'issue du
 » dîner des Maîtres d'Hôtel. L'office
 » de ces Chapelains de Saint Roch
 » ou Aumôniers du commun est d'as-
 » sister les Officiers de la Maison du
 » Roi quand ils sont malades, soit
 » en appellant les Curés des lieux,
 » soit, en cas de nécessité, en leur
 » administrant les Sacremens eux-
 » mêmes. Ils sont quatre en nom-
 » bre, & servent deux en chaque se-
 » mestre, l'un desquels doit dire la
 » Messe de grand matin, & avertir
 » les sept Offices, par leurs gar-
 » çons ou autrement, de s'y trouver,
 » & à cette Messe assistent les mêmes
 » Officiers, s'ils ont le loisir : l'autre
 » ne dit la Messe que sur les huit à
 » neuf heures, & attend les Maîtres
 » d'Hôtel & les Gentilhommes,
 » qui ont coutume de s'y trouver.

» Quand il arrive un siège de Ville,
 » ils sont ordinairement mis au nom-
 » bre des Officiers établis en l'Hô-
 » pital des blessés, par le grand Au-
 » monier, duquel dépend l'établisse-
 » ment dudit Hôpital, quand le
 » Roi est en son armée lui-même en
 » personne ».

Ce passage rend un beau témoi-
 gnage de l'esprit de piété qui régnait
 autrefois parmi les Officiers de la
 Maison du Roi. Les charges des Cha-
 pelains de Saint Roch sont Vénables.

CHAPERON. Ancienne coiffure
 des Français : elle fut en usage sous
 les régnes de Charles V, VI & VII.
 » Le Chaperon fut, dit Pasquier,
 » un affeublement ordinaire de tête
 » à nos anciens : chose que l'on peut
 » aisément recueillir par le mot *Cha-
 » peronner*, dont nous usons ordi-
 » nairement encore aujourd'hui pour
 » Bonnetter, &c. Or, que les anciens
 » usassent de Chaperons au lieu de
 » Bonnets, nous l'apprenons même
 » de nos Annales ; quand Charles V,
 » pendant la prison du Roi Jean son
 » père, étant Régent sur la France,
 » à peine pût se garantir de la fureur
 » des Parisiens pour un Décret des
 » Monnoies qu'il fit alors faire ; &
 » eût été en très-grand danger de
 » sa personne, sans un Chaperon
 » mi-partie de pers & rouge que
 » Marcel, lors Prevôt des Mar-
 » chands, lui mit sur la tête ; & afin
 » que l'on ne fassé point accroire
 » qu'il n'y eût que les grands &
 » puissans qui portassent le Chape-
 » ron, M. Alain Chartier en donne
 » avertissement en l'Histoire de Char-
 » les VII, traitant de l'an 1449,
 » où il est dit que le Roi, après
 » avoir repris la Ville de Rouen, fit

» erier que tous les hommes grands
 » & petits portassent la croix blanche
 » sur la Robe ou le Chaperon. Il finit
 » en disant : *Depuis petit à petit*
 » *s'abolit cette usance.* Première-
 » ment entre ceux du menu Peuple,
 » & successivement entre les plus
 » grands, lesquels par une forme de
 » mieux séance commencèrent de
 » charger petits Bonnets ronds, por-
 » tèrent lors le Chaperon sur les épau-
 » les, pour le reprendre toutes &
 » tant de fois que bon leur semblerait,
 » &c. Et comme toutes choses par trai-
 » tes & successions de tems tombent
 » en non-chaloir, ainsi s'est du tout
 » laissée la coutume de ce Chaperon,
 » & est seulement demeurée par de-
 » vers les gens du Palais & Maîtres
 » des-Arts, qui encore portent leur
 » Chaperon sur les épaules, & leurs
 » Bonnets ronds sur leurs têtes ».

CHAP MESSAHIS, ou LES
 BONS DISCIPLES DU MESSIE.
 Si nous en croyons Ricaut, les Turcs
 donnent ce nom à ceux d'entre les
 Musulmans qui soutiennent que Jé-
 sus-Christ est Dieu & le véritable
 Rédempteur du monde. Il nous as-
 sure que les jeunes Ecoliers, qui lo-
 gent dans le Sérail & qui sont desti-
 nés à servir le Grand Seigneur, pen-
 sent de la sorte, & que lorsqu'ils
 veulent louer particulièrement quel-
 qu'un d'entr'eux, ils l'appellent *Chap*
Messahisen.

CHAPPARS. Couriers Persans
 chargés des Ordres de la Cour pour
 les différentes Provinces du Royaume.
 Ces Couriers ont le droit de démonter
 le premier Cavalier qu'ils rencont-
 rent, s'ils jugent son cheval plus
 vigoureux que le leur. Il y avait au-
 trefois de semblables Couriers établis

en Turquie, mais le Sultan Amurat
 les supprima pour n'être pas chargé
 des malédictions que les Voyageurs
 donnaient à ses Chappars.

CHARAG ou CHARAH. C'est
 le nom d'un Tribut que le Grand
 Seigneur fait lever annuellement sur
 les enfans mâles des Juifs ; il produit
 onze mille trois cens séquins. En ou-
 tre ils payent encore chaque année
 trois mille séquins pour la permission
 d'avoir des Synagogues & de pren-
 dre le titre de Rabbin, & douze
 cens séquins pour celle d'enfvelir
 leurs morts.

Les Chrétiens Grecs payent aussi
 le Charag dans Constantinople ou
 Péra, c'est-à-dire, un séquin par tête
 de chaque enfant mâle, ce qui, an-
 née commune, produit trente-huit
 mille séquins : ils sont taxés à vingt-
 cinq mille séquins pour la permission
 d'avoir des Eglises, & celle d'être
 gouvernés par un Patriarche de leur
 Communion.

Les Chrétiens Latins payent en
 général un séquin par tête.

CHARIDOTÉS. C'est le surnom
 sous lequel Mercure était adoré dans
 l'Isle de Samos. Pendant la fête qu'on
 célébrait en l'honneur de ce Patron des
 Filoux, les Samiens ne se faisaient
 aucun scrupule de voler impunément
 tout ce qu'ils rencontraient sous leurs
 mains, & cela en mémoire de ce que
 leurs Ancêtres, vaincus & dispersés
 par des ennemis, avaient été réduits
 pendant dix ans à ne vivre que de
 rapines & de brigandages. Telle était
 la règle de conduite que les Payens
 tiraient des exemples que leur of-
 fraient des Dieux souillés de crimes.

CHARILES. Fêtes instituées à
 Delphes en l'honneur de Charile, jeu-

ne fille du Pays, qui se pendit de désespoir d'avoir été séduite par le Roi de Delphes. Le Prince était obligé d'assister à cette lugubre solennité dont la principale cérémonie consistait à enterrer la statue de Charile au même endroit où elle avait été inhumée. Les Thyades, Prêtresses de Bacchus étaient chargées de cette dernière fonction.

CHARISIES. C'était en l'honneur des Graces nommées Charites par les Grecs, que ces Fêtes étaient instituées. La jeunesse passait toute la nuit à danser, & celui ou celle qui résistait le plus long-temps à cette fatigue & au sommeil, recevait pour prix de son émulation un gâteau de miel.

CHARISTÉRIES. Trasibule ayant chassé trente Tyrans qui opprimaient Athènes, & par cet exploit rendu la liberté à sa Patrie, on voulut perpétuer la mémoire de ce bienfait en instituant des Fêtes, que l'on nomma Charistéries, *Charisteria libertatis*.

CHARISTIES. Fêtes célébrées annuellement par le Peuple Romain en l'honneur de la Déesse de la Concorde. Pendant cette solennité on se donnait réciproquement des repas; on se faisait des présens; les familles se rassemblaient; les amis divisés se réconciliaient, & ce qui est remarquable, aucun Etranger n'était admis à ces festins pendant un certain temps; nous avons eu aussi nos *Charisties*, & entre les parens & les amis, elles produisaient l'effet pour lequel les Romains les avoient instituées: aujourd'hui la solennité des festins s'est étendue à tous les jours de l'année, & en général les Etran-

gers y ont pris la place des Parens & des amis. De cet éloignement pour nos proches, naît sans doute l'indifférence, les procès & la haine invétérée qui portent le trouble & la confusion dans les familles les plus respectables. Les Grands ont donné l'exemple, & le Peuple, singe des Grands, croit qu'il est de sa dignité de le suivre: si nous trouvons ridicules certains usages de nos Peres, c'est que nous ne daignons pas en rechercher le motif, ou que nous n'avons pas le cœur aussi pur.

CHARITÉ (singulière) Les Baniens (Voyez BANIANs.) ont fait élever aux environs de la Ville de Surate un grand Hôpital où l'on reçoit les animaux estropiés, malades ou trop vieux pour travailler & que les Infidèles voudraient tuer. Leur charité s'est étendue plus loin; assez près de ce bâtiment il y en a un autre pour les Pucelles, les Punaises & les autres vermines. Chaque nuit on loue un pauvre misérable qui s'engage à coucher sur un lit, dans la retraite de ces incommodes insectes. Dans la crainte que leurs piquûres ne le forcent à se retirer avant le jour, on ne manque pas de lier étroitement le patient à sa couchette, & cette précaution donne le tems à cette vermine de se nourrir de son sang.

Purchas rapporte qu'un dévot Bannian, mangé de vermine, & regardant comme un crime effroyable de la tuer ou de s'en débarrasser, ne fait pas difficulté de louer la tête d'un pauvre Indien, d'une classe inférieure, à l'effet de fournir à ces petits insectes une nourriture journalière & abondante.

CHARIVARI. On appelloit de ce nom un bruit injurieux que pendant la nuit le Peuple alloit faire aux portes des Personnes qui convolaient en secondes, troisièmes ou quatrièmes nœces, & même de celles qui en épousaient d'un âge disproportionné au leur. Cet abus fut autrefois porté à un tel point de licence que les Reines même qui se remariaient n'étaient point à l'abri de ces sortes d'insultes. Des Réglemens rigoureux ont enfin détruit cette coutume.

CHARLATANS. Gens qui, dans les carrefours des Villes, distribuent au peuple des remèdes qui guérissent toutes les maladies. Ces Hommes, ignorans pour la plupart, ne sont pas dangereux, mais en est-il de même de certains Charlatans titrés qui voulant se faire une prompte réputation, s'éloignent des routes sûres & battues de la Médecine, & risquent la vie de cent malades, pour accréditer un nouveau remède ? Ce qui redouble notre étonnement, c'est que tous les jours les hommes sont la dupe de ces Charlatans, & que tous les jours ils se jettent dans les bras du nouvel Empyrique qui leur succède. Nous convenons que le desir de vivre est une passion forte & naturelle ; mais doit-elle aveugler l'homme au point de croire qu'un diamant au doigt, & quelques phrases emphatiques ou mielleuses, & sur-tout une certaine vogue due souvent à des talens fort éloignés de la pratique des règles d'Hippocrate, soient un irréprochable certificat de la bonté d'un nouveau remède ?

CHARLATANS. Tous les pays ont leurs Charlatans, & la Chine en a beaucoup plus que les autres con-

trées. On voit à la Chine une quantité prodigieuse de ces effrontés Coquins, qui vendent aux Bigots & aux femmes des livres pour la direction de leur Bonheur. D'autres devinent par les nombres, par les cercles, par des figures, par les lignes de la main & du visage, par les différens traits de la physionomie. On en trouve qui vendent le vent, comme en Laponie. Ceux-ci vont toujours deux ensemble, l'un porte sur son épaule le sac rempli de vent, dont il délivre pour de l'argent la quantité que l'acheteur demande. Toute la cérémonie consiste à frapper trois fois la terre avec un petit marteau, pour en faire sortir le Génie du vent qui y réside.

CHARME. Effet d'une opération magique que la Religion condamne, & que l'ignorance des Peuples suppose souvent où elle n'est pas. On a eu dans tous les tems la persuasion que des hommes pervers, en vertu d'un pacte fait avec le Diable, pouvaient, sans employer la violence, causer du mal, & la mort même par des compositions accompagnées de paroles.

Les furieux Partisans de la Ligue, parmi lesquels il se trouvoit des Prêtres, poussèrent la superstition jusqu'à faire de petites images de cire, qui représentaient Henri III & le Roi de Navarre, qu'ils mettaient sur l'Autel, & les perçaient pendant la Messe quarante jours consécutifs, & les perçaient au cœur le quarantième jour, imaginant que par-là, ils procureraient la mort à ces Princes. Entre les charmes magiques, on peut mettre l'empoisonnement des bestiaux, les maladies aiguës & les douleurs causées à différentes personnes.

Sans attester la vérité du fait, nous allons transcrire la composition d'un Charme donnée par un fameux Sorcier, au moment qu'il allait subir le dernier supplice à Provins, il y a environ cinquante ans.

« On prend une terrine neuve vernissée, qu'il faut avoir ni achetée ni marchandée; on y met du sang de mouton, de la laine, du poil de différens animaux, & des herbes vénéneuses qu'on mêle ensemble, en faisant plusieurs grismaces & cérémonies superstitieuses, en proférant certaines paroles, & en invoquant les Démon. On met ce Charme caché dans un endroit voisin de celui auquel on veut nuire, & on l'arrose de vin naigre, suivant l'effet qu'il doit produire. Ce Charme dure un certain tems, & ne peut être emporté que par celui qui l'a mis, ou quelque puissance supérieure ».

CHARON. Les Anciens faisaient Charon, fils de l'Érèbe & de la Nuit & frère du Cahos, & ils l'ont travesti en Dieu, quoiqu'il ne fut qu'un misérable Bâtelier, chargé de passer les morts sur l'Achéron. On lui avait assigné une obole pour son droit de péage. Les Habitans d'Hérémonie, voisins de l'entrée de l'Enfer, se prétendaient exempts de ce Tribut. Il était défendu à Charon de prendre sur sa Barque aucun vivant. Ulysse, Enée, Orphée, Thésée, Pirithoüs & Hercule furent cependant exceptés de cette loi; mais on dit que Charon fut sévèrement puni pour avoir passé ce dernier de son autorité privée. Il fallait avoir obtenu les honneurs de la sépulture pour être reçu dans la Barque de Charon,

sans cela on errait cent ans sur les bords de l'Achéron. Pour éclaircir cette Fable, il suffit de dire que les morts de Memphis étaient autrefois transportés au-delà du Nil, dans un petit bateau appelé *Baris*, & par un Bâtelier dont le nom était Charon à qui on payait le passage.

CHARRETTE. En 1502, le Parlement de Paris fit défenses à tous Charretiers, excepté ceux qui seroient étrangers, de faire usage des Charrettes ferrées, sans doute, parce que les maisons étant moins solidement bâties qu'à présent, ces chariots ferrés & trop chargés les ébranlèrent trop. Cette défense a subsisté pendant tout le règne de Louis XII, & peut-être plus tard.

CHARS. Ces sortes de Voitures sont de la plus haute antiquité, puisqu'il en est parlé dans la Genèse, chap. xli. vers. 40. Les Anciens avaient des Chars pour la course, des Chars couverts pour les usages journaliers, des Chars armés de faux pour la guerre, & des Chars de triomphe. Les Chars pour la course présentaient la forme d'une coquille montée sur deux roues: plus haute pardevant que par derrière, & ornée de peinture & de sculpture. On était assis dans cette Voiture, qui était attelée de deux ou quatre chevaux: Néron en attela sept & même dix à son Char.

Le Char couvert ne différait des autres qu'en ce qu'il avait un dôme en ceintre. C'était la Voiture ordinaire des Prêtres Romains.

Le Char armé de faux était traîné par des chevaux vigoureux; & lorsqu'on le poussait dans un bataillon, il tranchait tout ce qui se trouvait devant

devant lui. Les faulx étaient attachées à deux grandes & fortes roues, & à l'extrémité des eslieux qui étaient fort longs; il y en avait encore d'autres de trois pieds de long qui coupaient horizontalement. Le timon était garni de deux pointes, & le derrière du Char était armé de couteaux tranchans. Cette machine en apparence si meurtrière, devenait entièrement inutile, si un cheval était tué, ou si l'on parvenait à le saisir par la bride.

Le Char de triomphe était toujours attelé de quatre chevaux: il était rond & magnifique, & le Triomphateur s'y tenait debout, conduisant lui même ses chevaux.

CHARTRE. (la Grande) Les Anglais font remonter l'origine de leur grande Chartre à leur Roi Edouard le Confesseur. C'est lui, disent-ils, qui, par une Chartre expresse, accorda à la Nation plusieurs privilèges & franchises, tant Civiles qu'Ecclésiastiques. Henri I, confirma ces privilèges, ainsi qu'Etienne, Henri II & Jean; mais ce fut son Successeur Henri III qui, rassemblant tous les privilèges déjà accordés à la Nation, donna une nouvelle Chartre, & c'est ce que l'on appelle aujourd'hui la Grande Chartre, si chère au Peuple Britannique. La trente-septième année de son règne, ce Prince se rendit au Palais de Westminster, où, en présence de la Noblesse & des Evêques qui tenaient chacun une bougie allumée à la main, il fit lire la Grande Chartre, ayant, pendant qu'on la lisait, la main sur sa poitrine. Il jura ensuite solennellement d'en observer tous les articles avec une fidélité inviolable,

Tome I.

en qualité d'Homme, de Chrétien, de Soldat & de Roi. Alors les Evêques éteignirent leurs bougies, & les jetèrent à terre, en criant : *Qu'ainsi soit éteint & confondu dans les Enfers quiconque violera cette Chartre.*

La Grande Chartre est la base du Droit & des Libertés du Peuple Anglais; elle lui parut si équitable que pour l'obtenir, il accorda au Roi le quinzième denier de tous ses biens meubles.

CHASSE. La Chasse est un des premiers exercices des hommes; on n'en peut douter, suivant le Droit naturel; elle fut d'abord libre; le Droit civil de chaque Nation mit des entraves à cette liberté indéfinie. Selon, pour empêcher le Peuple d'Athènes de négliger les Arts mécaniques, défendit la Chasse qui était devenue une passion violente pour les Athéniens. Les Romains méprisèrent la Chasse au point qu'ils en laissèrent l'usage à leurs esclaves & aux gens de la lie du Peuple. Les Francs qui n'estimaient que la profession des armes, après la conquête des Gaules, abandonnèrent aux Naturels du Pays, la culture des terres, & se réservèrent la chasse, qui devint alors un exercice noble. Autrefois chaque Particulier était libre de chasser, mais sur les terres de son héritage seulement. On ne voit pas quand la liberté de la Chasse a été restreinte. Dans les commencemens de la Monarchie Française, les Rois & les Princes faisaient leur principal amusement de la Chasse, & il y eut dès-lors un Maître Veneur qui était un des quatre Grands Officiers de la Maison Royale. Il fut défendu, sous

Saint Louis, de chasser dans les Garrennes du Seigneur ; c'est ainsi que s'explique une Ordonnance du Règlement de 1270 : on appelait Garrenne toute terre en défensive. Après avoir parcouru les différens Règlemens faits en France, par rapport à la Chasse, jusqu'à l'Ordonnance de 1669, il en résulte que le Roi a seul le droit primitif de Chasse ; que tous les autres le tiennent de lui, soit par inféodation, soit par concession ou par privilège, & qu'il est le maître de restreindre ce droit. En Espagne & en Allemagne, les Souverains ont le même droit.

CHASSE AMPHITHÉÂTRALE. On appelait ainsi, chez les Romains, les Chasses qui se faisoient dans les Cirques au milieu des Amphithéâtres. L'an de Rome 502, on conduisit dans le Cirque cent quarante-deux Elphants pris en Sicile sur les Carthaginois ; ces animaux y furent mis à mort. Auguste en un même jour fit tuer ou combattre quinze cents Bêtes. Scaurus donna une autrefois un cheval marin, & cinq cents crocodiles : l'Empereur Probus mille antiches, mille cerfs, mille sangliers, mille daims, mille biches & mille bœufs sauvages ; puis cent lions de Lybie, cent léopards, cent lions de Syrie, cent lions & trois cents ours. Sylla avoit donné avant lui cent lions, Pompee trois cents quinze, & César quatre cents. Quel affreux amusement, que celui de voir égorger des animaux, & combien ne devait il pas accoutumer le Peuple Romain au sang & au carnage !

CHAT. Telle était la superstition des Egyptiens qu'ils adoraient le Chat, soit sous sa forme naturelle,

soit sous celle d'un homme à tête de Chat. On punissait severement tout particulier qui tuait un Chat ; s'il mourait naturellement, il causait un deuil singulier dans la maison où chacun se rasait les sourcils. Le Chat était embaumé, enseveli & enterré à Bubaste, où il recevait quelquefois les honneurs de l'Apothéose. Ce peuple superstitieux prétendait que pendant un incendie les Chats étaient agités de mouvemens divins, & ils s'attachaient plus alors à les examiner qu'à arrêter les progrès du feu ; s'il arrivait que quelques-uns de ces animaux s'élançassent dans les flammes, on gémissait long-temps de ce malheur.

CHÂTELAINE. Un Seigneur Châtelain est celui qui a droit d'avoir un Château, revêtu de tours & de fossés, & qui a justice avec titre de Châtellenie. Les Châtelains n'étaient autrefois que de simples Officiers des Ducs & des Comtes qui les envoyaient commander pour eux dans quelques petites Bourgades ou Forterelles de leur département. Ils n'étaient pour la plupart que des Concierges, & nos Rois, pour récompenser leur fidélité, donnèrent en Fief à plusieurs d'entr'eux les Châteaux dont auparavant ils n'étaient que les Gardiens. Ils rendaient la justice aux Sujets, & les maintenaient dans l'obéissance due au Souverain. Les Seigneurs Châtelains sont inférieurs aux Barons.

CHATELET DE PARIS. (Voyez JURISDICTION DU CHATELET DE PARIS).

CHATIMENT. Celui qui a reçu quelque outrage d'un Banian, s'il veut se venger, tire sa pantoufle, crache

dessus, & en frappe avec la semelle l'insolent qui l'a injurié : de tous les châtimens possibles, c'est le plus ignominieux pour un Banian ; l'usage détermine le degré de l'offense, comme celui des peines & des châtimens. La corde est un supplice bien moins honteux en Angleterre qu'en France. Frapper sur la joue est bien plus injurieux que de donner un coup de pied.

CHAVARIGIS. Sectaires de la fausse religion de Mahomet qui sont en tout opposés aux Shiis. Les Chavarigis nient absolument l'infailibilité du Prophète, & disent qu'ils ignorent si cet homme était réellement inspiré, ou s'il feignait de l'être. Pour appuyer leur sentiment, ils prétendent que le don de Prophétie, n'étant point la liberté, Mahomet a pu à son gré substituer la voix du mensonge à celle de la vérité ; & que dans un ouvrage mêlé de tant de traits raisonnables & absurdes, tel que l'Alcoran, il ne leur est pas possible de distinguer ce qui est de Dieu ou de l'homme. Ils ajoutent que si le don de Prophétie, qui n'était pas nécessaire à Mahomet pour prouver l'existence & la toute-puissance de Dieu, puisque l'inspection seule de l'univers l'annonçait aux Arabes ; si donc ce don de Prophétie devenait un jour nécessaire, il serait le privilège de tout homme juste. (Voyez SHIIS).

CHARINZARIENS. Hérétiques peu connus & dont la Secte ne fut pas nombreuse ; ils suivaient les erreurs des Nestoriens & parurent en Arménie vers le septième siècle. Ils admettaient deux personnes en Jésus-Christ, adoraient seulement la

croix, ainsi que leur nom le prouve, & n'honoraient aucune autre image. Entre les extravagances de ces Sectaires, on ne doit pas passer sous silence une Fête qu'ils célébraient en mémoire d'un Chien, nommé *Art-zibartzes*, dont leur faux Prophète Sergius se servait pour annoncer son arrivée à ses disciples.

CHEB-MARAÏÉ, ou NUIT DE L'ASCENSION. C'est le nom d'une Fête que les Musulmans célèbrent pendant la nuit par des prières & par de fréquentes lectures de l'Alcoran. Ils débitent avec le ton de la persuasion que leur Prophète Mahomet reçut trois jours après sa mort, la visite de l'Ange Gabriel, qui lui amena de nuit à son tombeau un Cheval ailé nommé Borac, sur lequel il le fit monter, & l'enleva au Ciel. Le lendemain de cette Fête, les dévots font une commémoration du jour auquel ils disent que l'Ange Gabriel apporta à Mahomet l'ordre de commencer sa mission & le revêtit de l'esprit de Prophétie. Le jour suivant, ils honorent un certain retour d'Abraham à la Mecque, où ils prétendent que ce saint Patriarche avait fixé sa demeure.

CHÉCEL CAMER. Mot Persan qui signifie, *Coupure de la Lune*. C'est ainsi que l'on appelle une Fête que ce Peuple célèbre chaque année avec beaucoup de solennité, & dont voici l'origine. Mahomet voulant appuyer sa religion sur quelque miracle signalé, convoqua trente des principaux de ceux qui refusaient de le reconnaître pour Prophète : il leur donna audience en rase campagne, un jour que la Lune était dans son plein. Il leur dit de regarder

le Ciel, & levant la main, il fit avec ses doigts un mouvement par lequel il coupa la Lune en deux; une moitié descendit doucement à terre, & Mahomet l'ayant prise, la fit passer du côté gauche par la manche de son vêtement, après quoi elle remonta à sa sphère se rejoindre avec l'autre moitié.

CHEQ ou **CHÉRIE**. C'est le Grand Prêtre de la Mecque, qui est également révéré par tous les Souverains qui sont attachés à la Religion de Mahomet, de quelque secte qu'ils soient. Il reçoit des Monarques Musulmans de riches tapis pour le tombeau du faux Prophète, de superbes tentes pour son usage, dont il se sert pendant les pèlerinages qui sont de dix-sept jours, & des sommes considérables pour défrayer les pèlerins qui sont souvent au nombre de soixante-dix mille. Le Cheq est Prince de la Mecque, mais il n'est pas Vassal de l'Empereur, comme les autres Chérifs: il est simplement son Allié & sous sa protection.

CHERUBIN. Ange du second Ordre de la première Hiérarchie. On croit que ce nom vient du mot *Cherub*, qui signifie *Fort & Puissant*; mais quelques Auteurs le font venir de deux mots Hébreux, *Che* & *Rub* qui désignent un jeune Garçon; & il y en a d'autres qui veulent que *Cherub* ait été une figure symbolique parée de plusieurs ailes, & couverte d'yeux qui, chez les Egyptiens, était l'emblème de la Piété & de la Religion. Quoi qu'il en soit de ces sentimens, Joseph (liv. III, ch. VI.) nous apprend que Moïse fit placer auprès de l'Arche deux Chérubins, tels qu'il les avait vus

aux pieds du Trône de l'Eternel, & que c'était des animaux ailés qui ne ressemblaient en aucune façon à ceux qui existent sur la terre. On représente le Chérubin placé à l'entrée du Paradis terrestre, lorsqu'Adam & Eve en furent chassés après leur désobéissance, comme un Ange armé d'un glaive flamboyant; mais l'opinion commune est que c'était un mur de feu qui défendait l'entrée de celui des Délices.

CHERCHEURS. Il y a eu, & il y a peut-être encore, tant en Angleterre qu'en Hollande, des Hérétiques de ce nom. Ils conviennent de la vérité de la Religion de Jésus-Christ, mais ils prétendent que cette sainte Religion a été étrangement altérée par tous ceux qui depuis l'ont professée; & au milieu de cette incertitude, ils ne se déterminent en faveur d'aucune des branches dont elle est composée. Ils lisent assiduellement les saintes Ecritures, & prient Dieu de les éclaircir sur ce que les hommes ont ajouté ou retranché de son adorable Doctrine.

CHEVALERIE. La Chevalerie n'est point héréditaire, elle s'obtient. Autrefois les fils de Rois, les Rois mêmes & les autres Souverains, ont reçu la Chevalerie comme une marque d'honneur: on la leur conférait à leur baptême, à leur mariage, à leur couronnement, avant ou après une bataille, avec beaucoup de cérémonies. On distingue la Chevalerie en Chevalerie militaire, régulière, honoraire & sociale. La Chevalerie militaire s'obtenait par de hauts faits d'armes, & ces Chevaliers s'appelaient *Milites*, & chaussaient les éperons dorés. La Chevalerie régule-

lière est celle où l'on fait profession de porter les armes contre les Infidèles, comme étaient jadis les Templiers, & comme est aujourd'hui l'Ordre de Malthe. La Chevalerie honoraire est celle que les Princes confèrent comme l'Ordre du Saint Esprit, de la Toison d'or, de la Jarretière. La Chevalerie sociale n'est confirmée par aucune institution durable; mais seulement inventée pour des Tournois ou des Mascarades.

CHEVALIER. Les Chevaliers composaient le second Ordre de la République Romaine. Ils étaient en grand nombre, combattaient à cheval, & faisaient la plus grande force des armées. Pour être Chevalier, il fallait posséder environ dix mille écus. La marque de leur Ordre était une robe à bandes de pourpre, peu différente de celle des Sénateurs, & au doigt un anneau d'or, avec une figure ou un emblème gravé sur une pierre, sinon précieuse, au moins de quelque prix. La République fournit longtemps aux Chevaliers un cheval tout équipé; mais dans la suite elle s'en dispensa, & l'Ordre Equestre ayant été avili sous les Empereurs, qui y firent entrer jusqu'à des Affranchis, on ne regarda plus comme une marque d'honneur, le titre de Chevalier.

Autrefois le titre de Chevalier était le premier degré d'honneur dans nos armées; la création d'un Chevalier se faisait avec beaucoup de cérémonies, dont les principales étaient le soufflet, le coup du plat de l'épée sur l'épaule, & les différentes manières de ceindre le baudrier & l'épée, & d'attacher les éperons dorés, & les autres ornemens militai-

res, après quoi il était conduit pompeusement à l'Eglise. Les Chevaliers portaient un manteau d'honneur, & la cotte-d'armes armoirée de leur blason. Il fallait être Chevalier pour armer un Chevalier. Le Roi François I, avant la bataille de Marignan, fut armé Chevalier par le Chevalier sans Peur & sans Reproche, le fameux Bayard.

En France autrefois, lorsqu'il s'agissait de procéder à la dégradation d'un Chevalier, on l'armait de pied-en-cap, comme dans un jour de combat, & on le faisait monter sur un échafaud: là, un Héraut le déclarait traître, vilain & déloyal; & la sentence prononcée par le Roi ou par le Grand-Maître de l'Ordre, on le jetait en-bas attaché à une corde, & on le conduisait à l'Eglise, en chantant le Pseaume 108, qui est rempli de malédictions, puis on le jetait en prison pour être ensuite puni suivant la rigueur des loix.

En Angleterre, lorsqu'un Chevalier est condamné à mort, on lui ôte sa ceinture & son épée; on lui coupe ses éperons avec une petite hache; on lui arrache son gantelet, & on biffe ses armes.

CHEVALIERS. (Réception des Anciens) La naissance ne donnait pas seule droit à la Chevalerie. Pour être reçu Chevalier, il fallait être majeur, & s'être distingué par son courage. On accordait des dispenses d'âge aux fils de Souverains & aux Princes, suivant les circonstances; on procédait différemment à la réception d'un Ecuyer qu'on faisait Chevalier. La réception à l'armée était simple; à la Cour elle exigeait de grandes cérémonies. L'habit des

Chevaliers était composé d'une tunique traînante, d'un manteau fort long & d'un chaperon. La cérémonie commençait par dépouiller l'Ecuyer de ses habits. On conduisait le Candidat devant le Souverain, qui se faisait présenter par son Chambellan, l'épée & les éperons : il prenait un des éperons, le donnait à un Chevalier, qui, un genou en terre, levait la jambe droite de l'Ecuyer, lui chauffait l'éperon, & après avoir fait une croix sur le genou du Récipiendaire, le baïssait & se retirait. Un second Chevalier observait les mêmes cérémonies pour attacher l'éperon gauche. Ensuite le Prince prenait l'épée & la ceignait à l'Ecuyer, qui était obligé d'élever ses bras & de tenir ses gants entre ses pouces & les autres doigts : alors le Prince passait ses bras autour du cou de l'Ecuyer ; & de la main droite il le frappait doucement, en disant : « Soyez bon Chevalier. » Puis il lui donnait un baiser.

Le Souverain retiré, les Chevaliers nommés particulièrement les Gouverneurs s'emparaient du nouveau Reçu, & le conduisaient à la Chapelle. Il se mettait à genou, & la main droite posée sur l'autel ; il prononçait le serment de soutenir toute sa vie les droits de l'Eglise. Il ôtait son épée & l'offrait à Dieu & aux Saints. On lui présentait un morceau de pain trempé dans du vin, qui lui servait de déjeuner.

A la porte de la chapelle, le nouveau Chevalier rencontrait le Maître-Queux, qui lui ôtait ses éperons, en disant : « Je suis le Maître-Queux, & prends vos éperons pour mon fié ; si vous faites

» choses contre l'Ordre de Chevalerie, (ce que Dieu ne veuille) je » couperai vos éperons de dessus vos » talons. » Ceci fait, le Chevalier se rendait dans la salle du festin où il y avait deux tables, celle du Prince & celle des Chevaliers. Il occupait la première place, mais il ne devait ni boire ni manger, ni se remuer, ni même regarder. En sortant de table, il remerciait son Souverain, & allait dîner modestement.

Lorsqu'une cérémonie se faisait à l'armée, pendant un siège au moment d'une bataille ou d'un assaut, le Général représentait le Prince. Le Récipiendaire, l'épée à la main, venait demander le grade de Chevalier. Le Général prenait cette épée de ses deux mains, & lui en donnait un coup du plat, en le nommant Chevalier. Un ancien Chevalier lui chauffait les éperons dorés & l'accompagnait à l'assaut ; si l'assaut n'était réglé que pour le lendemain, le Chevalier faisait la veillee des armes dans la Mine, & elle lui tenait lieu de celle qu'il aurait dû faire dans l'Eglise. Telles étaient les cérémonies qui s'observaient dans toute l'Europe, à la réception d'un Chevalier, à quelques différences près.

CHEVALIER BARONNET. Classe de Nobles Anglois, entre les Barons & les simples Chevaliers : elle est de l'institution de Jacques I, qui en 1614, se trouvant pressé d'argent, forma ce Corps pour en obtenir. On devait ajouter aux titres de ces nouveaux Chevaliers, celui de Baronnets, avec le nom de Sire ; & les femmes devaient être appelées Lady. Il fut dit dans les Lettres Patentes, qu'ils entretiendraient

trente Cavaliers en Irlande, pendant le terme de trois ans, ou qu'ils payeraient mille quatre-vingt-quinze livres sterling.

CHEVALIERS ERRANS.

Pour trouver l'origine de ces Chevaliers dont nos vieux Romanciers font si souvent l'éloge, il faut remonter à ces temps où les Gouverneurs de Provinces usurpèrent leurs Gouvernemens, en titre de Duché pour les grandes Provinces, & de Comté pour celles d'une moindre étendue; exemple qui fut suivi par la plupart des Gentilshommes qui firent se rendre indépendans dans leurs domaines, dont ils fortifièrent les châteaux, d'où ils ne sortaient que pour piller & enlever les Voyageurs & les femmes. Quelques Gentilshommes se proposèrent d'arrêter ces désordres; ils s'attroupèrent & coururent les campagnes pour nettoyer les chemins & défendre les voyageurs, & sur-tout les dames, contre les outrages de ces Brigands. Quelquefois même ils assiégeaient les châteaux, & délivraient les Beautés qui y étaient détenues. Depuis, ce qui s'était fait par nécessité, se continua par galanterie. Les Espagnols ont été les plus renommés d'entre les Chevaliers errans, & le Roman de Don-Quichotte a été la critique la plus fine qui se soit faite de cette singulière manie.

CHEVAUX-LEGERS. Corps de Cavalerie, composé de deux cens Maîtres, & destiné à la Garde de la personne du Roi de France. C'était en 1570 la Compagnie d'ordonnance d'Henri, Prince, puis Roi de Navarre & ensuite Roi de France,

qui en 1593 l'établit sous le titre de Chevaux-Légers. Une remarque bien glorieuse pour cette illustre Compagnie, c'est qu'elle n'a jamais été battue, & que les Ennemis n'ont jamais pu lui enlever ni ses timbales ni ses étendarts. Le Roi s'est réservé le titre de Capitaine de cette Compagnie, dont les étendarts sont de soie blanche, avec la foudre qui écrase les Géans; & pour devise, ces mots : *Sensere gigantes.*

CHEVELURE. Chez les Gaulois, la longue Chevelure était une marque d'honneur & de liberté : cette coutume cessa lorsque César entra dans les Gaules. En ôtant la liberté à ces Peuples belliqueux, il les força de couper leurs cheveux. Dans les commencemens de la Monarchie française, la longue Chevelure fut particulière aux Princes du sang. Pharamond, fils de Marcomir, portait de longs cheveux; & par cette raison fut élu Roi par les Français (*); cette même raison donna à Clodion le surnom de Chevelu. Tant que les cheveux longs furent une marque d'honneur, les Sujets furent dans l'obligation de les porter coupés courts autour de la tête. On voit dans nos histoires, que la cérémonie de couper les cheveux, emportait la dégradation; & que l'usage de raser la tête d'un Prince, pour le faire décheoir de

(*) *Franci elegerunt Pharamundum filium ipsius Marcomiri, & leverunt eum super se regem creatum.*

toutes les prétentions, était pratiqué à la déposition de ceux de nos Princes qui ont été enfermés dans des monastères. Le sacrifice des cheveux qui se faisait en entrant dans un Ordre monastique, était alors pris sans doute pour le signe d'une renonciation à toutes les vanités du monde.

CHEVELURE DE BÉRÉNICE. Cette Reine ayant fait vœu de couper ses cheveux, si son Epoux Ptolomée revenait vainqueur de ses ennemis, fit avec joie ce sacrifice, lorsqu'elle le vit arriver triomphant. Cette dépouille fut suspendue dans un temple de Vénus; mais le lendemain, un certain Mathématicien nommé Conon, ayant découvert une nouvelle étoile dans le Ciel, s'avisa de faire enlever la Chevelure du temple, & publia qu'elle avait été transformée en cette constellation, de l'hémisphère septentrionale, qui fut appelée la Chevelure de Bérénice.

CHEVEUX. (se couper les) L'usage de se couper les Cheveux est de la plus haute antiquité chez les Polonois. Sans croire ni contester aux anciens Auteurs, la visite des deux Anges à qui Piaſt donna l'hospitalité en 842, & qui pour récompenser la bonne réception de cet habitant de Kruswick, lui promirent la couronne, nous devons leur ſçavoir gré de nous avoir rapporté que lorsque ces Anges arrivèrent chez lui, il venait d'imposer un nom à son fils, de lui couper les cheveux pour la première fois, & qu'il célébrait cet événement par un grand festin, selon l'usage de ce temps.

La coutume des Polonois de se couper les Cheveux, est donc plus ancienne qu'on ne croit, puisque déjà ce jour était solennisé par des fêtes & des réjouissances.

Cependant quelques Auteurs ne font remonter cet usage qu'à l'avènement de Casimir I^{er} au trône. Il avait pris l'habit religieux, & reçu le Diaconat à Cluni; & le Pape en rompant ses engagements, exigea que les Polonois payeraient, à perpétuité, une certaine somme d'argent pour l'entretien d'une lampe dans l'Eglise de S. Pierre, & que la Nation entière porterait les cheveux coupés en forme de couronne de Moine. Au reste, la coutume de se couper les cheveux était en vigueur chez les Scythes, témoin ce passage de *Priscus*, le Rhéteur, (In exc. de *Legat.*) où il parle d'un Seigneur Scythe : *capite in rotundum raso.*

CHEVEUX COURTS. Dans les premières années du règne de François I, Roi de France, l'usage était de porter les cheveux longs; mais ce Prince, en badinant avec des boules de neige, ayant reçu du Capitaine de Lorges, Sieur de Montgomeri, un coup de tison, qui l'obligea de se faire raser la tête, il introduisit la mode de porter les cheveux courts & la barbe longue. Cet usage changea sous Louis XIII.

CHEVET. Ce droit de Chevet, si contraire à l'honnêteté & à la bienséance, que la force & la licence avaient introduit, fut longtems exigé des nouveaux mariés par leurs Seigneurs. On eût beaucoup de peine à l'abolir, & dans quelques Seigneu-

ries, il fut converti en argent. Il y a encore un droit de Chevet dû par les nouveaux mariés dans certaines compagnies. Ce droit consistait en un festin qui se donnait à toute la compagnie : maintenant on en est quitte presque par-tout pour une somme d'argent qui se partage entre tous les Confrères du nouveau marié. Les Officiers de la Chambre des Comptes & les Conseillers du Châtelet payent en se mariant un droit de Chevet.

CHIAOUS. Huissier de la Cour Ottomane ; il porte pour marque de sa dignité, un Bâton couvert d'argent, & il est ordinairement armé d'un Cimeterre, d'un Arc, & de Flèches. Il est souvent chargé par le Grand Seigneur d'aller demander la tête aux Bachas & autres Officiers qui ont encouru la disgrâce de Sa Hauteffe. C'est du Corps des Chiaous que sont tirés les Ambassadeurs. Le Commandant de ces Huissiers se nomme le Chiaous Baschi.

CHIAPPEN. Nom d'une Idole révérée par les Sauvages de l'Amérique Méridionale, qui habitent la Vallée de Tunia. Lorsqu'ils ont éprouvé quelque malheur considérable & qu'ils veulent fléchir leur affreuse Divinité, ils passent deux mois dans un jeûne rigoureux, s'éloignent de leurs femmes, n'usent point de sel & sacrifient au bout de ce temps plusieurs victimes humaines.

CHIEN. Autrefois une marque de distinction de la Noblesse Française, tant homme que femme, était d'avoir à sa suite un ou plusieurs chiens. Cet usage était encore en vigueur sous le règne de François I. « On eut aussi-tôt pris, dit un Auteur, un de nos anciens Nobles sans

» épée, que sans son Chien & son » Oiseau sur le poing ». C'est peut-être de-là la coutume de contraindre un Gentilhomme, condamné à mort, de porter un Chien sur ses épaules, dans le lieu où il avait commis le crime. C'est aussi par rapport à cette amitié singulière de nos ancêtres pour les Chiens, qu'on voit tant de levrettes pour supports dans le Blason & qu'il se trouve tant de figures de Chiens gravées sur les anciens tombeaux.

CHIENS. (Allaiter des) Boleslas II, Duc de Pologne, ayant fait une invasion dans la Russie, avec l'élite des Soldats de son Royaume, y demeura huit années, pendant lesquelles les Polonais se lièrent intimement avec les femmes du Pays. Les Polonaises apprirent avec fureur la préférence que leurs époux donnaient aux Etrangères, & soit vengeance, soit amour du plaisir, elles décidèrent de rendre, par un libertinage public, affront pour affront à ces maris infidèles. Chaque Polonaise choisit un complice de son crime, & celle qui ne put trouver un citoyen libre, ne fit pas difficulté d'admettre un esclave dans son lit. Une seule femme eut horreur de cette prostitution générale de la Nation. L'armée instruite de ce qui se passait, demanda à grands cris son retour, Boleslas s'y oppose & tous les Soldats désertent ; il voit la victoire arrachée de ses mains ; furieux, il revient en Pologne ; il livre aux Bourreaux les Déserteurs, confisque leurs biens, fait enlever des bras des femmes perfides les enfans adultérins qu'elles nourrissaient, les fait jeter dans la campagne, pour être la pâture des bêtes féroces, & condamne ces malheureuses à allaiter

des Chiens, & à ne pouvoir se présenter en aucun endroit sans ces animaux pendus à leurs mamelles. Cet événement se passa en 1076.

CHIEN. (Porter un) Lorsque les Seigneurs Allemands s'étaient rendus coupables de quelque grand forfait, ils étaient condamnés à porter, l'espace d'une lieue, un Chien sur leurs épaules. Cette punition, qui paraît ridicule aujourd'hui, n'était rien au courage de ce Peuple naturellement belliqueux.

En 936, Everhard, Duc de Franconie brûla la petite Ville d'Elmen sur le Wêser, & il en passe tous les citoyens au fil de l'épée; l'Empereur Henri I fait le procès au Duc & à ses complices, & les condamne à porter du lieu de leur demeure jusqu'à Magdebourg, chacun un Chien sur leurs épaules. La punition ne devient forte que par la honte qu'on y attache.

CHILIASTES. Hérétiques du second siècle qui soutenaient qu'après le jugement universel, les élus demeureraient mille ans sur la terre, & qu'ils y jouiraient de toutes les voluptés charnelles.

CHINE. (La) Ce grand Empire de l'Asie est presque d'une forme carrée: sa longueur du Sud au Nord est d'environ douze cens soixante-onze milles, & sa largeur est d'onze cens quarante de l'Ouest à l'Est. Il est borné au Nord par la Tartarie, dont il est séparé par une grande muraille de quatre cens lieues; à l'Orient par la mer; à l'Occident par de hautes montagnes & des déserts; & au Midi par l'Océan, les Royaumes de Tünquin, de Lao & de la Cochinchine. La Chine est située entre cent

quinze & cent quatre-vingt-un degrés de Longitude Orientale, & quarante-un degrés vingt-cinq minutes de Latitude Septentrionale. Elle contient quinze cens quatre-vingt une Cites, dont cent soixante & treize sont du premier rang, deux cens trente-cinq du second, & onze cens soixante & treize du troisième, sans y comprendre une quantité innombrable de Bourgs & de Villages, dont plusieurs n'ont pas moins de grandeur que des Villes: deux mille huit cens Places fortifiées: trois mille Forts, des deux côtés de la grande muraille & trois mille Tours pour les Sentinelles: trois cens trente-un Ponts remarquables pour leur beauté; onze cens cinquante-neuf Arcs de triomphes, élevés à l'honneur des Rois, ou des personnes distinguées; deux cens soixante & douze Bibliothèques fameuses; sept cens neuf Salles, bâties en mémoire des hommes illustres; six cens quatre-vingt-huit Tombeaux, célèbres par leur Architecture; trente-deux Palais Royaux, & treize mille six cens quarante-sept Palais de Magistrats. Cet Empire est divisé en quinze Provinces, dont la moindre est assez étendue pour former un Royaume.

CHINES. Fourmis blanches que les Chinois regardent comme des Génies, & pour lesquelles ils ont beaucoup de vénération. (Voyez PYRAMIDES.)

CHIN-HOANS. Nom que les Chinois donnent aux Génies qu'ils supposent garder leurs Villes, leurs Provinces & leurs Tribunaux. C'est devant ces Génies que les Magistrats jurent de remplir avec probité les fonctions de leurs charges. Autrefois

on ne voyait dans les Temples que ces mots, en lettres d'or : « C'est ici » le gardien spirituel de la Ville ». Aujourd'hui on y a suspendu des représentations de Génies, au bas desquelles on lit ces paroles : « Afin » d'inspirer plus de respect & plus de » crainte à ceux qui sont obligés de » faire serment ».

CHINOIS. (Les) Ils ont en général un grand front, le nez court, les yeux petits & bien coupés, le visage large & carré, de grandes oreilles, la bouche de grandeur médiocre, les cheveux noirs, la taille épaisse, le teint blanc & la physionomie agréable & qui respire la gaieté. Le caractère des Chinois est doux & traitable ; leurs manières sont affables, sans aucun mélange de dureté, de passion ou d'emportement. Quoique aussi vifs que nous, on leur apprend de bonne heure à se rendre maîtres d'eux mêmes. Ils sont naturellement modestes, sur-tout les femmes, qui vivent dans une retraite presque continuelle. Les deux vices dominans de ce Peuple sont l'intérêt & la vengeance. Pour obtenir quelque profit il n'y a point d'adresse qu'il ne mette en usage, & pour se venger, rien ne lui coûte.

CHIPUR. C'est le nom que les Juifs modernes donnent à la fête du Pardon. Le premier soir de cette fête, deux Rabbins invitent solennellement les excommuniés & les scélérats publics à entrer dans la Synagogue, & à venir joindre leurs prières à celles des fidèles : ils annoncent ensuite à l'assemblée qu'il lui est permis de prier avec les méchans. Alors le Chantre récite une longue prière par laquelle il annule tous

les vœux & les sermens indiscrets qui ont pu être faits pendant le cours de la dernière année.

CHIKUITOS. Peuple de l'Amérique Méridionale, dans le Gouvernement de Santa-Cruz de la Sierra. On dit qu'il régné souvent parmi eux des maladies contagieuses ; & que pour y remédier, ils font mourir une femme, prétendant que les femmes sont la cause de tous nos maux.

CHIROMANCIE. C'est l'art de deviner la destinée, le tempérament & les inclinations d'une personne, par l'inspection des lignes qui paraissent dans la paume de la main. Ceux qui ont traité de cette science vaine & extravagante, prétendent que par ces lignes on peut reconnaître les inclinations des hommes, d'autant que les parties de la main ont rapport aux parties internes du corps humain, comme le cœur, le foie, &c. d'où dépendent, disent-ils, les inclinations & le caractère des hommes.

On distingue deux sortes de Chiromancie ; l'une Physique & l'autre Astrologique : la première se borne à connaître par les lignes de la main le tempérament du corps, & par le tempérament les inclinations de l'âme. La seconde prétend mettre entre telles ou telles lignes de la main un rapport avec telles ou telles planètes, & à juger & prédire les événements moraux, en conséquence de l'influence de ces planètes.

Il y a encore une autre espèce de Chiromancie qui consiste à examiner les taches blanches & noires qui se trouvent sur les ongles, & à en tirer des présages de santé ou de maladie.

Toutes ces pratiques absurdes ou

superstieuses sont indignes de l'attention de gens sensés, & ceux qui se mêlent de tromper le vulgaire, par cette prétendue magie, sont punissables.

CHIROPONIES. Pendant ces fêtes célébrées par les Peuples de l'Île de Rhodes, les enfans allaient mandier dans les rues, en imitant le chant des hirondelles.

CHIROTONIE. Dans l'Eglise Grecque, on entend par ce mot l'action de l'Evêque, lorsqu'il impose les mains à celui à qui il a conféré les Ordres sacrés. Les Grecs appelaient aussi Chirotonie l'élection des Magistrats, parce que les citoyens avaient coutume d'élever la main, en signe de suffrage.

CHITONIES. Fêtes que célébraient les Grecs en l'honneur de la Diane de Chitone, Bourg de l'Attique. Cette Déesse présidait à la conservation des enfans, dont on lui consacrait les premiers habits.

CHORÉVÊQUES. Ecclésiastiques qui jusqu'au dixième siècle de l'Eglise exercèrent quelques fonctions Episcopales dans les Bourgs & dans les Villages. Le Chorévêque avait rang dans les Conciles après les Evêques en exercice & parmi les Evêques qui n'exerçaient pas : il ordonnait les Clercs mineurs & les Sous-Diacres, mais il n'avait pas le droit d'ordonner les Diacres & les Prêtres sans y être autorisé par l'Evêque. Les Archi-Diacres, les grands Vicaires & les Doyens Ruraux ont succédé aux Chorévêques, mais ils ne confèrent aucun Ordre.

CHOVA. C'est le titre que prend le Lieutenant Général du Royaume de Tunquin, en qui depuis longtems

réside le pouvoir Souverain, quoiqu'il reconnaisse le Bova pour son Roi & Seigneur légitime. Le Chova commande les armées, il fait la paix & la guerre ; il promulgue les Loix & les abroge ; il condamne les criminels, & peut leur faire grâce ; il place & dépose les Officiers civils & militaires ; il crée, augmente ou diminue les impôts ; en un mot, il ordonne & il est obéi. Le Bova, endormi sur son Trône, renfermé dans le fond de son Palais, dont il ne sort que certains jours de l'année, se contente de confirmer les Décrets de l'usurpateur de son autorité, en y apposant le Sceau Royal. La dignité de Chova est héréditaire, & son fils porte le titre de Chura, ou jeune Général, & a sa Cour séparée, ses Officiers & ses Mandarins. Lorsqu'il succède à son père, ceux-ci conservent leur rang, à l'exclusion de ceux du feu Chova. A l'égard du Bova, le premier & le quinze de chaque Lune, toutes les personnes en charge vont lui rendre les plus grands honneurs, mais tous les jours de l'année ils vont faire leur cour au Chova. Lorsque le Bova a plusieurs fils, il ignore celui qui lui succédera. La politique du Chova en décide, & le plus soumis à l'usurpateur est sûr de monter sur le Trône. L'indolence a établi la puissance du Chova, la lâcheté la maintient, & le réveil d'un Prince, digne de la Couronne, l'annéantira quelques jours.

CHOUBRET. C'est le nom que Thevenot donne à une fête que toutes les années célèbrent les Indiens Mahométans. Ces Peuples superstitieux prétendent que ce jour-là les bons Anges examinent les ames des

morts, & écrivirent tout ce que ces morts ont fait de bien pendant leur vie, & qu'au contraire les mauvais Anges tiennent registre de toutes leurs mauvaises actions. Ils disent qu'ensuite Dieu fait une révision de ces comptes écrits par les Anges ses Ministres. Cette fête commence par des pleurs, des prières & des aumônes, & elle finit par des illuminations & des feux, des festins & des présens, parce que chacun se flatte sans doute que la liquidation de son compte aura été transportée dans le grand livre de vie.

CHOUETTE. Oiseau consacré à Minerve, & que les anciens regardaient comme le symbole de la prudence. Les Athéniens en firent un de leurs signes militaires.

CHRÈME. C'est une huile consacrée par l'Evêque & dont se servent les Eglises Latines & Grecques, pour administrer le Baptême, la Confirmation, l'Ordre & l'Extrême-Onction. Il y a deux sortes de Chrêmes; l'un se fait avec de l'huile & du baume, & l'on s'en sert pour administrer les Sacremens de Baptême, de Confirmation & d'Ordre: l'autre est de simple huile consacrée par l'Evêque, qui servait autrefois pour les Cathécumènes, & qui sert à présent au Sacrement de l'Extrême-Onction. Tout Prêtre fait l'Onction du Saint Chrême ou de l'huile Sainte dans les Sacremens du Baptême & de l'Extrême-Onction; mais dans les Sacremens de Confirmation & d'Ordre, cette prérogative est réservée à l'Evêque.

CHRÉTIENS DE LA CEINTURE. On appelle ainsi les Chrétiens Schismatiques du Levant, &

particulièrement ceux de Syrie, les Nestoriens, les Jacobites, &c. parce qu'ils portent tous une large Ceinture de cuir. L'origine de cette coutume vient de ce qu'au neuvième siècle un Calife ordonna aux Chrétiens de ses Etats de se distinguer de cette façon des Mahométans. Cette distinction humiliante s'étant oubliée, la Ceinture devint un ornement; en sorte que lorsqu'un Evêque excommunait un Chrétien & qu'il le séparait de l'Eglise par l'anathème, il lui coupait sa Ceinture & lui en donnait quelques coups sur les épaules.

CHRÉTIENS DE SAINT JEAN. Ces Chrétiens, si l'on doit les appeler ainsi, habitaient autrefois les bords du Jourdain, mais les persécutions les ont forcé de se retirer dans la Mésopotamie & la Chaldée. Ils se disent Disciples de Saint Jean, & assurent que c'est de lui qu'ils ont reçu leur foi, leurs livres & leurs coutumes. « Dieu, disent-ils, est corporel, il eut un fils nommé Gabriel. » Les Anges & les Démon sont corporels, mâles & femelles. Ils se marient, ils engendrent. Dieu créa le monde par le ministère de Gabriel, & fut aidé dans cet ouvrage par cinquante mille Démons. Le monde flotte sur l'eau comme un ballon. Les Sphères célestes sont entourées d'eau, le Soleil & la Lune voguent tout autour, chacun dans un grand Navire. La terre était si fertile au moment de la création, que l'on cueillait le soir ce qui avait été semé le matin. Gabriel enseigna l'agriculture à Adam, mais le péché fit oublier à celui-ci tout ce qu'il avait appris de Gabriel, & il ne put retrouver que ce

» que nous en sçavons encore au-
 » jourd'hui. L'autre vie est un monde
 » comme celui-ci, mais infiniment
 » plus charmant & plus parfait : on
 » y mange, on y boit, il y a des
 » Villes, des Maisons & des Eglises,
 » où les esprits prient, chantent &
 » jouent des instrumens. Les Dé-
 » mons assistent à l'agonie d'un mou-
 » rant & conduisent l'ame par un
 » chemin rempli de betes feroces.
 » L'ame d'un juste passe aisement &
 » foule aux pieds les animaux ; celle
 » d'un méchant est à demi dévorée.
 » Au jugement dernier deux Anges
 » peseront les actions des hommes,
 » mais il n'y aura de pardon que pour
 » les Chrétiens de Saint Jean ». Telle
 est leur doctrine, tirée de leur uni-
 que livre, appelé le *Divan*. Ils ne
 baptisent que dans une rivière & seu-
 lement le Dimanche, & la formule
 de cet acte religieux consiste dans ces
 paroles : « Au nom du Seigneur, le
 » premier & l'ancien du monde, le
 » Tout-Puissant qui connaissait tou-
 » tes nos actions avant le commen-
 » cement de la lumière, &c ». Car
 ils ne reconnaissent Jésus-Christ, ni
 pour Dieu, ni pour fils de Dieu &
 le regardent comme très-inférieur à
 Saint Jean - Baptiste. Ils appellent
L'esprit de Dieu & disent, suivant
 Tavernier, qu'il s'est fait homme,
 pour nous délivrer de la coulpe en-
 courue par le péché ; mais qu'il a
 été conçu dans le sein de la Sainte
 Vierge par le moyen de l'eau d'une
 certaine fontaine, dont elle but, &
 que les Juifs qui le voulurent cru-
 cifier, ne murent en croix qu'un
 phantôme au lieu de lui. Les Prêtres
 de Saint Jean peuvent se marier, &
 même ils le doivent ; mais à une

Vierge & le fils succède à son père
 dans la dignité Ecclésiastique. Ils ont
 une espèce d'Eucharistie & de Messe,
 s'il est permis de s'exprimer ainsi.
 Ils prennent un gâteau paîtri avec
 du vin & de l'huile. La farine & le
 vin représentent le corps & le sang
 du Seigneur ; l'huile, qui est le sym-
 bole de la charité & de la grace qui
 accompagne le Sacrement, repré-
 sente le Peuple. Ils ne prononcent
 point de paroles Sacramentelles, mais
 seulement des louanges à Dieu, qui
 connaît leur intention. Quelquefois
 ils immolent une poule, un bœuf,
 un agneau. Leurs mariages ont plu-
 sieurs usages remarquables. Un Prê-
 tre & les parens du futur époux vont
 demander à l'épouse désignée, si elle
 est Vierge, vraisemblablement elle
 répond oui, & on la fait jurer ; mais
 nonobstant son serment, la femme
 du Prêtre la visite, & fait sa dépo-
 sition, aussi avec serment : ensuite on
 conduit les deux époux à la rivière,
 où le Prêtre les baptise ; de retour
 près du logis, l'époux prend son
 épouse par la main, & la mène jus-
 qu'à la porte, retourne à l'endroit
 d'où il est parti, s'approche encore
 de la porte & recommence jusqu'à
 sept fois cette singulière cérémonie.
 Le Prêtre les suit pendant ce tems en
 faisant toujours dans son Rituel. Enfin
 on entre dans la maison, & le Prêtre
 les fait asseoir sous un pavillon, bien
 ferrés l'un contre l'autre, pendant
 qu'il lit dans le *Faal*, qui est un li-
 vre de divination, pour y trouver
 l'instant favorable à la consumma-
 tion. Si-tôt qu'elle est faite, les époux
 vont chez l'*Evêque*, & le marié
 déclare qu'il a trouvé sa femme
 Vierge, & le Prélat leur met les an-

neaux aux doigts & les rebaptise de nouveau. Si la femme n'a pas été trouvée pucelle & que le marié se soumette à la garder, ce n'est pas l'Évêque qui achève la cérémonie, c'est un Prêtre. Ces Chrétiens peuvent épouser plusieurs femmes; les veuves se remarient: mais parmi eux on ne connaît point le divorce.

CHRISTOLYTES. Hérétiques du sixième siècle, qui soutenaient que J. C. après sa résurrection, étant descendu aux Enfers, y laissa son corps & son âme & ne monta au Ciel qu'avec la seule Divinité.

CHRYSGARGIRE. Impôt qui, chez les anciens Romains, se levait tous les quatre ans, non-seulement sur les citoyens de quelque condition qu'ils fussent, mais même sur tous les animaux, jusqu'aux chiens, pour lesquelles on payait six oboles. L'Empereur Anastase supprima cette imposition.

CHTHONIES. Fêtes solennelles que les Hermioniens célébraient en l'honneur de la Déesse Cérès, surnommée Chthonienne ou Terrestre, parce qu'elle présidait particulièrement à la Terre. On lui sacrifiait quatre vaches, & par une singularité miraculeuse, si nous en croyons pieusement les Anciens, aussi-tôt que la première vache avait reçu le coup mortel, les trois autres tombaient du même côté.

CHUPMESSATHITES. C'est une Secte de Musulmans qui croient que Jésus-Christ est Dieu, le vrai Messie & le Rédempteur du Genre humain, mais qui n'osent lui rendre aucun culte, ni l'adorer ouvertement. Ce mot en langue Turque signifie Protecteur des Chrétiens. On dit que

cette Secte est fort nombreuse, & composée surtout des plus grands Seigneurs.

CHYLAAT. Nom d'une Robe à l'usage des Turcs, qu'ils appellent plus communément *Caftan*. C'est un présent que la Hauteſſe, dans certaines circonstances d'éclat, fait à ses Ministres & aux Ambassadeurs étrangers. Il y en a de trois sortes: le premier s'appelle *Chylaat-Fagire*, & ne se donne qu'aux Visirs, aux Bachas à trois queues & aux Ambassadeurs des Princes intimement amis de la Porte. Le second nommé *Chylaat-Ala* se distribue aux Bachas d'un moindre rang, aux Princes Mahométans & Chrétiens, & aux Ministres de ceux-ci. Enfin, le troisième qui porte le nom de *Cuzath*, est accordé aux Officiers inférieurs. Ils sont tous plus ou moins riches, suivant la dignité des Personnes.

CHYPRE. C'est une grande Île de la Méditerranée qui peut bien avoir cent soixante lieues d'étendue. C'est dans cette délicieuse contrée qu'était la célèbre Paphos, & ce Temple fameux dédié à Vénus. Jamais les Autels de cette Déesse ne furent souillés de sang, les parfums exquis y fumaient sans cesse; des Prêtres d'une naissance royale, & des Prêtresses de la plus grande beauté desservant ce Temple, ou Vénus, souvent consultée, rendait des Oracles. Cette Île qui a jadis éprouvé la douce éloquence des Poètes n'est plus maintenant qu'une ombre d'elle-même. L'insulaire Esclave y est lâche, paresseux, avili: le Turc son maître est dur, avare & barbare. Tout est mis à prix d'argent dans

ce pays; s'il n'est pas réellement permis d'assassiner, au moins le pardon d'un meurtre ne coûte qu'un léger tribut par an. Le Cultivateur ne daigne arracher à la terre que ce qui lui est absolument nécessaire pour subsister; Eh! pourquoi se livrerait-il à de plus forts travaux, le fruit de ses peines lui serait enlevé par ses Tyrans? L'exercice de la Religion Chrétienne est libre dans l'Isle de Chypre, & les Grecs y ont beaucoup d'Eglises & de Couvens. S'abstenir de l'usage de la viande, & observer quelques jours de fêtes, c'est à quoi se réduit toute la science, & à beaucoup d'égards toute la Religion du Clergé Grec. Les Prêtres se marient en première, en seconde & en troisième noces, & les Moines & les Evêques ne doivent se marier qu'une seule fois, mais on prétend qu'ils savent adoucir la rigueur de la loi. Les femmes de Chypre sont généralement belles, portées à la galanterie, & souvent à la débauche: une jupe courte & un mouchoir de soie, noué indifféremment sur la tête, forme toute leur parure, & l'on peut dire qu'elles ne doivent leurs charmes qu'à la nature. Les hommes portent les cheveux courts & la barbe longue.

CHYTRES. Deucalion est, à ce qu'on croit, l'Instituteur de ces Fêtes qui se célébraient le troisième jour des Anthistéries, (Voyez ce Mot) pendant lesquelles on offrait à Bacchus & à Mercure, pour les morts, toutes sortes de légumes cuits dans de grandes marmites.

CIBOIRE. Vase sacré où l'on garde les Hosties consacrées pour la communion des Chrétiens dans l'E-

glise Catholique. Cette espèce de Calice était autrefois suspendue dans une colombe sur les tombeaux des Martyrs, ou sur les Autels. Le Concile de Tours ordonna que le Ciboire fût placé dans la suite sous la croix qui est au haut de l'Autel.

CICOGNES. Les Turcs ont une singulière vénération pour les Cicognes. On en voit une quantité prodigieuse dans les Villages où ces oiseaux sont presque aussi familiers & aussi communs que dans nos campagnes. Ils sont ordinairement leurs nids au pied des maisons & sous les fenêtres, & ce serait un crime de les en chasser, parce que les bons Musulmans se persuadent qu'ils vont tous les hyvers en pèlerinage à la Mecque; & sur cette idée ils croient fermement que tous les endroits où les Cicognes s'établissent, sont préservés du feu & de la peste pendant l'année. Les Mahométans n'ont pas moins de vénération pour les Tourterelles, à cause de leur innocence.

CIERGE PASCHAL. C'est un gros Cierge auquel le Samedi de la Semaine Sainte, un Diacre attache cinq grains d'encens en forme de croix. Ce Cierge est allumé avec du feu nouveau. Voici qu'elle est l'origine de cette cérémonie.

Le Concile de Nicée ayant réglé le jour auquel il fallait célébrer la fête de Pâques, il chargea le Patriarche d'Alexandrie d'en faire un Canon annuel & de l'envoyer au Pape. Comme toutes les Fêtes mobiles se réglaient par celles de Pâques, on en faisait tous les ans un Catalogue que l'on écrivait sur un Cierge, & on bénissait ce Cierge dans l'Eglise avec cérémonie.

cérémonie. On croit que ce Cierge n'était pas de cire, ni fait pour brûler, & que ce n'était qu'une espèce de colonne sur laquelle on écrivait les Fêtes mobiles. Ensuite, on prit la coutume d'écrire sur du papier la liste de ces Fêtes, & de l'attacher au Cierge Paschal. Cet usage est encore suivi dans la Cathédrale de Rouen & dans toutes les Eglises de l'Ordre de Cluni.

CIMETIERE. Chez les Romains, tout endroit où l'on inhumait un mort devenait un endroit religieux & hors du Commerce. Il n'en est pas de même parmi nous : nous ne pouvons sans l'autorité ecclésiastique, imprimer ce caractère à une portion de notre héritage. Autrefois les Cimetières étaient hors des Villes & sur les grands chemins, & ce fut l'Empereur Léon qui permit d'enterrer dans les Villes & même dans les Eglises. Il serait à souhaiter que l'ancien usage fût rétabli.

CIRCASSES. Ces Peuples qui habitent le Nord de la Mer Caspienne, entre l'embouchure du Wo-ga & la Géorgie, sont basannés & d'une taille médiocre, mais bien pris. Leur village est large & plat, leurs traits grossiers & leurs cheveux noirs & forts : une peau de mouton, un bonnet de feutre, des bottes de cuir de cheval, voilà tout leur habillement. L'arc & la flèche, ce sont leurs seules armes. Les Circassiennes sont peut-être les plus belles femmes de l'Univers. Elles sont grandes, leur taille est noble & élégante, elles ont les yeux & les cheveux noirs, la peau de la plus grande blancheur & les couleurs très-vives. Le Circassien connaît point la jalousie, il passe sa vie à la chasse ou à garder ses

Tome I.

troupeaux : aussi les Circassiennes profitent-elles de cette liberté dans toute son étendue ; mais elles sont payer chèrement leurs faveurs. En été leur habillement consiste en une simple chemise de toile de coton qui ne leur passe pas le genou. En hiver leurs robes sont doubles de peaux, & elles portent un bonnet noir qui leur sied très-bien. Vers le treizième siècle, ces Peuples pratiquaient la Religion de Mahomet dans quelques parties : cependant ils n'avaient point de Mosquées, & ne prenaient qu'une femme. Si un homme venait à mourir, son frère était obligé d'épouser la veuve. Lorsqu'un Grand Seigneur mourait parmi eux, on bâtit une salle sur la tombe, & quelquefois on sacrifiait un Bouc, dont on suspendait la peau au haut d'une perche, dans la place de la Ville ou du Village. C'était-là qu'ils allaient faire une espèce d'adoration. Ils sont maintenant Chrétiens pour la plupart : les descendants du premier Souverain Chrétien de Circassie tiennent un rang honorable à la Cour de Petersbourg.

CIRCONCISION. (Fête de la) de Notre-Seigneur J.-C. L'Eglise Romaine célèbre cette Fête en mémoire de la Circoncision du Sauveur qui reçut le nom de *Jésus* c'est à dire, Sauveur. Elle fut d'abord appelée *Fête de l'Observance de la Loi*, & vers le septième siècle, elle prit en Espagne le nom de la *Circumcision*. Comme en France ce jour-là qui était toujours le premier de Janvier, était un jour de Pénitence & de Jeûne, pour expier les infirmités & les deux glorieux auxquels on se livrait dans ce temps, & qui

R

étaient un reste de Paganisme, on continua à ces plaisirs profanes, en 1444, une Fête solennelle, sous le nom de *Fête de la Circoncision du Sauveur*.

CIRCONCISION. C'est une cérémonie religieuse chez les Juifs & chez les Mahometans, qui consiste à couper le prépuce des mâles qui veulent ou doivent faire profession de l'une de ces deux Religions.

L'an du Monde 1208 Abraham, âgé de quatre-vingt dix-neuf ans, reçut de Dieu la Loi de la Circoncision, comme le Sceau de l'alliance que le Createur voulait faire avec ce Patriarche. Abraham se circoncit lui-même, & donna la Circoncision à son fils Israël & à tous les esclaves de sa maison. Depuis cette pratique héréditaire a été la marque distinctive des enfans d'Abraham d'avec les autres Peuples, que les Juifs appelaient par mépris incirconcés, comme étant exclus de l'alliance que Dieu avait faite avec Abraham. Chez les anciens Hébreux la Loi ne prescrivait rien de particulier, ni sur le Ministre, ni sur l'instrument de la Circoncision. Le pere de l'enfant, un parent, un Chirurgien, un Pretre même, pouvaient faire cette opération, & l'on se servait d'un rasoir, d'un couteau ou d'une pierre tranchante. La Circoncision servait à rappeler aux Juifs qu'ils descendaient du pere des Croyans, du pere du Messie selon la chair, & elle devait les rendre imitateurs de la foi de ce grand homme, & les porter à croire au Messie qui lui avait été promis.

CIRCONCISION. (Cérémonies de la) Chez les Juifs modernes les fils de Juifs doivent être circoncis au

huitième jour de leur naissance, & non auparavant; ils doivent même l'être plus tard si l'enfant paraît infirme, ou trop faible pour soutenir l'opération. On fait choix d'un Parrain pour tenir l'enfant sur ses genoux pendant la cérémonie de la Circoncision, & d'une Marraine pour le porter & le reporter de la maison à la Synagogue. La fonction de Circonciseur est en grand honneur chez les Juifs, & on reconnaît à la longueur des ongles des pouces celui qui en est chargé. Quelquefois le pere de l'enfant fait lui-même l'office de *Mohel*, qui est le nom que portent les Circonciseurs en titre, & alors tout se passe dans la maison. Lorsque la cérémonie se fait dans la Synagogue, on place dès le matin deux sièges avec des coussins revêtus d'étoffe de soie; l'un est pour le Parrain qui tient l'enfant, l'autre reste vuide, & les Juifs s'imaginent que le Prophète Elie vient invisiblement l'occuper. Le *Mohel* entre avec tous les instrumens nécessaires, tels qu'un plat, un rasoir, des poudres astringentes, du linge, de la charpie, de l'huile rosat, & une écuelle de bois remplie de sable pour mettre le prépuce. On chante alors quelques Cantiques, & la Marraine arrive avec l'enfant; mais les femmes qui l'accompagnent demeurent à la porte de la Synagogue. Le Parrain prend l'enfant des mains de la Marraine & toute l'assemblée s'écrie *Baruth-Haba*, sois le bien venu. Le *Mohel* prend le rasoir & dit, *Béni soyez vous, Seigneur, qui nous avez commandé la Circoncision*. Il prend ensuite avec des pincettes d'argent ou avec ses doigts la grosse

peau du prépuce, la coupe & puis avec ses ongles il déchire une autre peau plus déliée qui reste. Il suce deux ou trois fois le sang qui abonde, & le rejette dans une tasse pleine de vin : ensuite il met sur la plaie des drogues pour érancher le sang, & y applique des compresses imbibées d'huile rosat; il reprend la tasse, bénit le vin, & en frotte les lèvres de l'enfant en disant ces paroles d'Ezéchiél; ch. XVI. vers. 4. *Et j'ai dit : vis en ton sang.* Il prononce une autre bénédiction pour l'enfant & lui impose le nom qu'on souhaite. On finit cette cérémonie par le chant du Psaume 128, & l'enfant est reporté à la maison de ses parens.

CIRCUNCISION DES FEMMES. Cette pratique n'a jamais été en usage ni chez les anciens Hébreux, ni chez les Juifs modernes : on-en trouve des traces chez les Egyptiens & dans quelques endroits de l'Arabie & de la Perse. Les Abyssins circoncisent les femmes & c'est, dit-on, pour elles une marque de noblesse, attachée à celles qui se prétendent descendues de Nicaulis, Reine de Saba, qui vint visiter Salomon.

Les Juifs modernes ne circoncisent point leurs filles, comme nous venons de le remarquer, mais lorsque la mère est relevée de ses couches, elle se rend à la Synagogue, dont le Chantre dit une bénédiction en faveur de la petite fille & lui impose le nom que les parens veulent lui donner.

CIRCUNCISION. (Cérémonies de la) chez les Turcs. Lorsque les Musulmans ont coupé la peau du prépuce, ils n'y touchent plus, mais avant la Circoncision, ils ont grand soin de presser cette peau à diverses

reprises avec des pincettes, pour l'engourdir & diminuer la douleur, ensuite ils la coupent avec un rasoir, & mettent dessus quelques drogues qui guérissent la plaie. Les Turcs ne croient pas cette cérémonie nécessaire au salut, & ils n'administrent la Circoncision à leurs enfans qu'à l'âge de sept ou huit ans.

Ce n'est qu'à treize ans que les enfans des Persans & des Arabes sont circoncis, en mémoire d'Ismaël qui ne le fut qu'à cet âge. A Madagascar on coupe la chair à trois différentes reprises, & celui des parens qui peut se saisir du prépuce, ne manque pas de l'avaler.

CIRCUMCELLIONS. Hérétiques qui parurent en Afrique dans le quatrième siècle, & qui suivirent les erreurs de Donat. Ils se répandaient orgueilleusement dans les Villes & dans les Campagnes; & là exerçant un pouvoir despotique, ils brisaient les fers des esclaves, remettaient les dettes aux débiteurs, malgré les justes réclamations des créanciers, & commettaient par-tout les plus odieuses violences. D'abord ils ne portèrent que des bâtons qu'ils appelaient des bâtons d'Israël, par allusion à ceux que la Loi des Juifs ordonnait de tenir dans la main lors de la manducation de l'Agneau Pascal; mais bientôt ils prirent les armes contre les Catholiques. On envoya des troupes pour les réduire, & ces fanatiques furent la plupart exterminés. Ceux qui périrent dans ces massacres furent regardés, par ceux de leur Secte, comme des martyrs. Il y en eut quelques-uns qui se donnèrent la mort, & l'esprit de fanatisme, ou plutôt le désespoir engagea

nombre de femmes enceintes à se jeter dans des précipices.

CITÉ. (Droit de) Chez les Romains les Droits de Cité consistaient 1°. à jouir de la liberté, car un esclave ne pouvait être citoyen Romain, & le citoyen Romain qui tombait dans l'esclavage, perdait tous les Droits de Cité. 2°. Un citoyen Romain ne pouvait être poursuivi par les Magistrats en matière criminelle; il faisait cesser leurs procédures en prononçant *Civis Romanus sum*, & il faisait qu'il fût jugé dans les Comices par Centuries. 3°. Il avait le Droit de suffrage dans les affaires de la République. 4°. Il jouissait du pouvoir que les Loix Romaines accordent aux pères sur leurs enfans. 5°. Il pouvait exercer le Sacerdoce & la Magistrature, &c. Le Droit de Cité se perdait, lorsqu'on se faisait recevoir citoyen d'une autre Ville, & lorsqu'on commettait une action indigne, pour laquelle on encourait la grande ou la moyenne dégradation.

CITTARIS. Nom du Bonnet pointu que portaient autrefois les Perses & quantité de Peuples de l'Orient, & que le Roi de Perse couvrait d'un ruban bleu & blanc, pour marque de la dignité Royale. Les Prêtres des Hébreux portaient aussi de ces sortes de Bonnets: celui du grand Prêtre était plus haut que les autres; une lame d'or, appelée *Lamina corona sanctificans*, lui cachait une partie du front & allait d'une oreille à l'autre: on lisait sur cette plaque, *Sanctus Jehova*.

CLANCUAIRES ou **OCCULTES** ou **FRÈRES JARDINIERS.** Secte d'Amphipistes, qui s'assem-

blaient dans des endroits cachés, ou dans des jardins, & qui prétendaient pouvoir dénier leur Religion sans crime, lorsqu'ils étaient interrogés, pourvu qu'en particulier ils fussent fermes dans leurs principes.

CLAROS. (Oracle de) Apollon avait un Temple fameux à Claros, au Pays des Colophonien en Ionie: il y rendait ses Oracles par la bouche des Prêtres qui lui étaient consacrés, & qui étaient presque toujours choisis dans certaines familles de la Ville de Miler. « Il suffit de dire au » Prêtre, rapporte Tacite, le nom- » bre & les noms de ceux qui vien- » nent consulter l'Oracle, il se retire » dans une grotte, & ayant pris de » l'eau d'une source qui y est, il vous » répond en vers à ce que vous avez » dans l'esprit, quoique souvent il » soit très-ignorant ».

CLATRA. Divinité qui chez les Romains présidait aux grilles & aux serrures. Elle avait un Temple en commun avec Apollon sur le Mont Quirinal. Cette association était assez singulière.

CLÉDONISME. Espèce de divination en usage chez les anciens. Les uns s'imaginaient que c'était une sorte d'argure ou de passage tire des paroles qu'on avait entendues: d'autres croyent que c'était l'interprétation du cri ou du chant des oiseaux; enfin d'autres assurent que le Clédonisme était la même chose que l'évacuation des morts.

CLEIDOMANCIE. Manière particulière de deviner par le moyen des clefs.

« Lorsqu'on voulait, dit Delrio, » qui a fait des recherches curieuses » en ce genre, découvrir si une per-

bonne soupçonnée d'un vol ou de quelque autre mauvaise action en était coupable, on prenait une clef autour de laquelle on roulait un papier, sur lequel était écrit le nom de la personne suspecte; ensuite on liait cette clef à une bible, qu'on donnait à tenir à une Vierge, puis on prononçait tout bas certaines paroles, entre lesquelles était le nom de l'accusé, & à ce nom, l'on voyait lentement le papier se tourner ».

Cette superstition a eu lieu dans le Christianisme.

CLEOBIENS. Hérétiques du premier siècle de l'Eglise, qui suivaient les abominables dogmes de Simon le Magicien. Le Chef de cette Secte, nommé Cleobe, composa, conjointement avec Simon, des livres impies, qu'il publia sous le nom de Jésus-Christ pour tromper les Chrétiens. Les Cleobiens soutenaient que le monde avait été créé par des Anges; que Marie, mère du Sauveur, n'était pas Vierge; que Jésus-Christ n'était pas ressuscité, & que les Prophètes étaient des imposteurs insignes.

CLERC. Nom sous lequel on comprend toutes les personnes qui par état sont consacrées au Service Divin, depuis le simple Tonsuré jusqu'aux Prélats. Il y a divers degrés dans la Clericature : le premier est l'état de simple Tonsuré; le second, est celui de ceux qui ont reçu les quatre Ordres mineurs, comme les Portiers, les Lecteurs, les Exorcistes & les Acolytes; le troisième comprend ceux qui sont dans les Ordres majeurs, tels que les Sous-Diacres, les Diares & les Pretres : enfin, le

quatrième rassemble les Evêques, les Archevêques, & tous ceux dont les dignités sont au-dessus de la Prêtrise : ces quatre degrés forment la hiérarchie Ecclesiastique. Les Moines furent appelés à la Clericature par le Pape S. Sirice en 383. Il est défendu aux Clercs de faire aucun commerce, ni d'exercer aucun art mécanique. Ils doivent porter des habits modestes; ils ne peuvent chasser ni à cor ni à cri, ni se servir d'aucunes armes offensives.

Dans les siècles d'ignorance, on appelait Clerc toute personne qui savait lire & écrire, et qui avait quelque connaissance des loix, & alors Clerc & homme lettré étaient termes synonymes; c'est ce qui paraît par la belle réponse de Charles V, Roi de France. Quelqu'un qui s'étonnait que ce Prince traitât honorablement les Gascons, qu'on appelait Clercs. « Les Clercs à l'espérance l'on ne peut trop honorer; & tant que l'espérance leur honore en ce Royaume, il continuera à persister; mais quand elle bruta, le Clerc se déchèra. »

CLERGÉ. En France le Clergé est le premier des Ordres du Royaume : il jouit des honneurs, des immunités, des revenus & autres droits ou honorifiques ou utiles, qui lui appartiennent de droit ecclésiastique, ou qui lui ont été attribués, soit par la concession de nos Rois, soit par la piété des fidèles : il a le pas & la préséance sur les Laïques, les Parlements ou Cours Supérieures, dans les Eglises, dans les Processions & dans toutes les cérémonies de la Religion. Il précède la Noblesse & le

Tiers-Etat dans les assemblées des Etats en Languedoc, en Bretagne, en Bourgogne & en Artois, & porte la parole dans les Députations au Roi.

CLERGÉ DE LA COUR. Depuis le baptême du grand Clovis, les Rois de France ont toujours eu un Clergé auprès de leur personne, pour célébrer l'office divin. Parmi le grand nombre de Reliques qu'on conservait dans le palais sous la première Race, & dont le Clergé était gardien, il y en avait une principale qu'on appelait la Chape de S. Martin : de-là est venu le nom de Chapelle, donné à l'Oratoire de nos Rois, & celui de Chapelains donné aux Ecclésiastiques destinés à y faire le Service Divin.

La Chapelle du Roi est aujourd'hui composée du grand Aumônier de France qui en est le Chef ; du premier Aumônier ; de huit Aumôniers de quartier ; d'un Aumonier ordinaire ; de huit Chapelains de quartier ; d'un Chapelain ordinaire ; de huit Clercs de Chapelle de quartier, & d'un Clerc de Chapelle ordinaire.

Le grand Aumônier de France est comme l'Evêque de la Cour. Cette charge est mise au nombre des grandes charges de la Couronne ; & celui qui en est revêtu, est Commandeur de l'Ordre du Saint Esprit. [Voyez AUMÔNIER.] (grand)

Le premier Aumônier est le second Officier Ecclésiastique de la Chapelle ; il est comme le grand Vicaire né du grand Aumônier, & le représente quand il est absent. Cette charge a été érigée en titre d'office en 1523, par François I, qui en pourvut Jacques Hamelin, Evêque de Tulle. Elle existait auparavant

sous la dénomination de Sous Aumônier, ou de Clerc de l'Aumône. Le premier Aumônier prête serment de fidélité entre les mains du Roi, tous les autres Officiers de la Chapelle le prêtent entre les mains du grand Aumônier.

Les Aumôniers du Roi, tels qu'ils sont aujourd'hui, doivent leur origine à l'élévation de l'ancien Aumônier du Roi à la charge de grand Aumônier ; leur nombre a varié suivant les temps & les besoins de l'Etat. Sous Henri II on en comptait jusqu'à quatre-vingt, & en 1657 il y en avait environ cent-dix, mais ils n'étaient qu'honoraires. Les Aumôniers qu'on appelait alors Servans, pour les distinguer de ceux-là, étaient déjà, comme aujourd'hui, réduits à huit : on y a ajouté, en 1761, un Aumônier ordinaire. Ils ont la qualité de Conseillers du Roi. Leurs fonctions sont de se trouver au lever, au coucher, à la messe, aux repas publics de Sa Majesté, & de la servir, en faisant tout ce que feraient le grand & premier Aumôniers, s'ils étaient présents.

Les Chapelains du Roi sont les plus anciens Officiers de la Chapelle. Il sont connus dès la première Race. Sous la deuxième, leur Chef, dont l'autorité était la même pour le spirituel, que celle du Comte du Palais pour le temporel, ne crut pas pouvoir porter un nom plus honorable que celui d'Archi-Chapelain. Au commencement de la troisième, rien n'est plus ordinaire que de voir leurs noms parmi ceux des plus grands Seigneurs du Royaume, dans les signatures des Chartres de ce temps-là. Suivant une Or-

donnance & un état de la Maison de Philippe-le-Bel de l'an 1286, nul ne doit avoir Chambre en l'hôtel du Roi, sinon celui qui porte le scel, le grand Maître d'Hôtel, le Maître de la Chambre aux deniers, les Chapelains, le Confesseur & l'Aumônier.

La fonction propre des Chapelains, est de célébrer les Messes basses qui se disent, soit dans la Chapelle, soit dans la chambre en présence & pour la personne du Roi, à qui ils vont présenter l'eau bénite au commencement, & faire baiser le corporal à la fin.

Les Clercs de Chapelle étaient connus anciennement sous le nom de Sous-Chapelains. On trouve quelques diplômes de nos Rois, où il y en a qui ont signé en cette qualité. Leur fonction est de servir les messes que disent les Chapelains en présence & pour la personne du Roi. En 1677, Louis XIV ordonna que ces charges qui avaient pu auparavant être possédées par de simples Clercs, ne seraient remplies à l'avenir que par des Prêtres, afin qu'ils pussent, en cas de besoin, suppléer aux Chapelains, au grade desquels ils montent par rang d'ancienneté.

Le nombre des Chapelains & des Clercs de Chapelle est comme celui des Aumôniers, depuis long-temps fixé à huit. Il servent par quartier chez le Roi, chez M. le Dauphin, les Princes & Mesdames. Depuis 1720, ces charges ne sont plus vénales.

CLEROMANCIE. Espèce de Divination, où l'on employait des dés, que l'on jetait & dont on examinait les points, ou certaines mar-

ques particulières, pour deviner par eux une chose inconnue ou cachée. Ceux qui conduisaient le Prophète Jonas, jettèrent les dés pour sçavoir lequel de l'équipage avait, par ses crimes, attiré sur eux la tempête qu'ils essuyaient, le sort tomba sur Jonas, & ils le précipitèrent à la mer.

CLÉS. (jetter les). Sur la fosse du Défunt. Autrefois les femmes qui venaient de perdre leur mari, jetaient les Clés sur la fosse, en signe de renonciation à la communauté. Cet usage était établi chez les Romains. Suivant la loi des douze Tables, un mari qui faisait divorce avec sa femme, lui redemandait ses Clés; & la femme qui se séparait de son mari, était obligée de lui renvoyer les Clés qu'elle avait eu en garde pendant leur union. Nos Ancêtres empruntèrent cette coutume des Romains; mais seulement en faveur des femmes des nobles, dont les maris étaient ruinés dans les guerres d'outremer; elles jetaient leur ceinture ou bourse, & les Clés sur la fosse du défunt, en signe de renonciation à la communauté. Dans la suite, les femmes roturières participèrent au même droit: aujourd'hui que cette vaine cérémonie est abolie, une femme, soit noble, soit roturière, a la faculté de renoncer à la communauté.

CLIMATÉRIQUE. Les Astrologues prétendent qu'il y a des années critiques ou périodes de l'âge de l'homme, dans lesquels le corps souffre une altération considérable, qui souvent conduit à des maladies, même à la mort, & qui sont toujours remarquables par des accidens

funestes : c'est cette année qu'ils nomment Climaterique ; suivant les uns, la première année Climaterique est la septième, & de suite la quatorzième, la vingt-unième, &c. mais les années soixante-trois & quatre-vingt-quatre sont les grandes Climateriques. Ceux qui comptent par le nombre de neuf, regardent les années 63^{re}. & 81^{re}. comme les plus dangereuses ; parce que dans l'une, le nombre de sept, & dans l'autre le nombre de neuf, sont répétés neuf fois.

Cette erreur qui vraisemblablement vient des Chaldéens, a été adoptée par des hommes d'ailleurs très-éclairés : elle a perdu un peu de faveur depuis que l'Altiologie Judiciaire en tombée dans un déshonneur général ; mais il ne serait pas impossible de rencontrer encore des gens qui en fassent infatues.

CLINIQUE. Dans la primitive Eglise on donnait ce nom à ceux qui étant malades avaient reçu le baptême dans leur lit. Les Chrétiens alors, soit par humilité, soit par d'autres raisons, différaient souvent leur baptême jusqu'à l'article de la mort. Constatin ne fut baptisé que peu de jours avant de mourir.

CLOCHES. (Baptême des.) Le Peuple appelle Baptême la Bénédiction des Cloches, parce qu'on leur donne le nom des Saints « sous l'invocation desquels on les offre à Dieu, » afin qu'ils les protègent ; la Bénédiction les consacre au Service de « Dieu, afin qu'il leur donne la » force, non de frapper l'oreille.... » mais de toucher les cœurs par la « vertu du S. Esprit..... » C'est à l'époque qui suit la cérémonie de la

bénédiction des Cloches. Après le chant de plusieurs antiennes ; le Célébrant exorcise & bénit le sel & l'eau, & demande dans une prière ; que par la vertu de l'eau bénite, la Cloche acquière celle de garantir des embûches du Démon, d'éloigner les spectres, de rompre les orages. d'exciter la dévotion dans le cœur des fidèles ; & ensuite il mêle le sel & l'eau : & faisant trois signes de croix, au nom du Père, du Fils & du S. Esprit, il dit sur l'un & sur l'autre, *Dieu soit avec vous.* Dans la prière qui suit le mélange, on demande à Dieu qu'il lui plaise de regarder favorablement la créature de sel & la créature d'eau : ensuite le Célébrant trempe le pouce de la main droite dans le vase qui renferme l'huile des Infirmes, & forme une croix sur le milieu de la Cloche : ils en forment sept au chant du Psaume 28, & quatre autres avec le Saint Chrême en consacrant la Cloche au nom de la Sainte Trinité, & nommant le Saint qui lui sert de Parrain, & dont, pour l'ordinaire, elle emprunte le nom.

CROCHE. L'usage des Cloches est d'une haute antiquité. Les Egyptiens se servaient des Cloches dans la célébration des fêtes d'Osiris : le grand Prêtre des Hébreux portait un grand nombre de petites clochettes d'or au bas de sa tunique. Les Grecs, les Romains ont connu de très-bonne heure l'usage des cloches : on croit qu'il fut introduit dans nos Eglises vers le sixième siècle.

CLOTURE. Anciennement les Religieux & les Religieuses étaient obligés à garder la Clôture, c'est-à-dire qu'ils ne pouvaient sortir de leurs

Monastères, & qu'ils ne leur était permis de recevoir les Seculiers que dans un endroit nommé *Hospice* : Aujourd'hui les Religieux jouissent de la plus grande liberté à cet égard ; & les Religieuses seules observent le vœu de Clôture perpétuelle : si quelquefois on leur permet de sortir de leur Couvent, ce n'est que pour des raisons graves, & spécialement lorsqu'il leur l'exige. C'est à l'Evêque Diocésain qu'appartient le droit de discuter ces raisons, & d'accorder la permission qui lui est demandée, & qu'il doit donner par écrit. Il nomme aussi les Ecclesiastiques, les Médecins, les Chirurgiens qui peuvent entrer dans le Couvent pour administrer les secours spirituels & temporels. Quant aux Monastères qui ne sont point soumis à la Jurisdiction de l'Evêque, c'est leur Supérieur Ecclesiastique qui signe ces sortes de permissions. Le Roi & la Reine entrent dans toutes les Maisons cloîtrées, sans avoir besoin de l'attache de l'Evêque ou du Supérieur Ecclesiastique.

CLÔTURE DES SCEAUX. (Fête de la) Les Chinois célèbrent avec la plus grande magnificence, la fête de la Clôture des Sceaux, autrement nommée fête du commencement de l'année : elle commence à la fin du douzième mois & vingt jours de la nouvelle lune de l'année suivante. Alors toutes les affaires cessent ; les postes sont arrêtées, les tribunaux sont fermés, & la joie est générale. Cette fête est appelée la Clôture des Sceaux, parce qu'on ferme en effet les coffres où l'on garde les Sceaux dans chaque tribunal : ce qui se fait avec beaucoup de cérémonies. Le

Collège des Mathématiques qui à l'intendance des sorts & du choix des jours, marque ceux-ci bien avant le premier de l'année, afin que dans tout l'Empire on puisse ouvrir & fermer les Sceaux à la même heure.

Pendant le mois que dure cette fête, les Chinois visitent leurs parens, leurs amis, leurs protecteurs, & reçoivent fort bien les Etrangers, excepte le premier jour qu'ils passent retirés dans le sein de leur famille, jusqu'au moment où la nouvelle lune paraît : telle est leur superstition, qu'ils craindraient qu'un Etranger, introduit alors chez eux, n'enlevât tout le bonheur qu'elle peut apporter dans leur maison, & ne l'emportât dans la sienne.

CLOU. *The Live* nous apprend que les anciens Romains n'avaient pour annales & pour fastes que quelques Clous qu'ils attachaient au mur du Temple de Minerve. Tel était aussi l'usage des Etrusques, & ces premiers monumens servaient aux uns & aux autres à conserver la mémoire de quelques grands événemens, & sur tout des années qu'ils étaient écoulées. Dans la suite, on peut penser que cet usage devint une cérémonie de Religion ; car on trouve, dans le même Auteur, que le Dictateur ou le premier Magistrat attachait ce Clou mystérieux aux Ides de Septembre. Dans les temps de calamité, on attachait un Clou dans le Temple de Jupiter. Cette cérémonie fut observée pendant une peste qui désola Rome, & la peste cessa. On plantait aussi ce Clou, lorsque le Peuple se révoltait contre les Grands. Lorsque les Dames Romaines s'aviferaient d'empoisonner leurs maris par des

Philtres, on eut recours au Clou , & le droit de le planter était réservé au Dictateur. Il est fâcheux qu'on ne nous ait pas conservé le détail des cérémonies qui accompagnaient cet acte de Religion.

CNAGIA. Surnom donné à Diane , par rapport à un certain Cnagés , qui , conduit à Phidna par Castor & Pollux , s'insinua dans les bonnes grâces de la Prêtresse de cette Divinité , & l'enleva avec la statue de la Déesse.

CNEPS ou **CNUPHIS**. Nom que les Egyptiens donnaient à l'Être suprême. Ils le représentaient avec un sceptre dans la main , pour marquer la souveraine puissance ; la tête couverte de plumes , signe de sa spiritualité ; & un œuf à la bouche , pour faire entendre que l'Univers avait été formé par sa parole. Un serpent que l'on voyait auprès de lui , & qui se mordait la queue , était le symbole de l'éternité.

CO. Nous devons aux habitans de l'Île de Cê , que l'on nomme maintenant Stanchio , la manière de se servir des vers à soie pour faire des étoffes. Ces Insulaires , lorsqu'ils se sentaient avancés en âge , & qu'ils se trouvaient accablés par les infirmités , compagnes de la vieillesse , devançaient tranquillement l'heure de leur mort , en avalant du jus de pavor , ou un verre de décoction de ciguë. Les jeunes gens ne pouvaient boire que de l'eau jusqu'au jour de leur mariage : les femmes se couvraient le corps avec une étoffe si déliée , que la plus légère partie de leurs agrémens ne pouvait échapper à l'œil curieux. On rapporte , sans daigner dire par quelle raison , que

le jour des noces , l'époux était conduit dans la chambre de son épouse , en habit de femme.

Esculape avait un Temple fameux dans cette Île ; les malades qui avaient été guéris , venaient déposer aux pieds de sa statue , les recettes par le moyen desquelles ils avaient échappé à la mort. On prétend que dans la suite Hippocrate , ayant obtenu la liberté d'examiner ces papiers , s'en servit utilement pour la guérison de quantité de maladies.

COALEMUS. C'est le nom sous lequel les anciens Payens rendaient hommage à l'Imprudence : il est à croire qu'ils n'imploraient cette prétendue Divinité , que pour obtenir d'elle les moyens d'échapper aux malheurs dont souvent ce défaut est la cause.

COCCEIENS. Disciples de Jean Cox , homme sçavant du dix-septième siècle. Il crut appercevoir dans l'Écriture Sainte , deux Vénues , celle de Jésus - Christ & celle de l'Ante-Christ. Rempli de cette idée , il écrivit que « Jésus - Christ aurait » un règne visible sur la terre , postérieur à celui de l'Ante - Christ » qu'il abolirait , & antérieur à la » conversion des Juifs & de toutes » les Nations. » Il disputa beaucoup , troubla quelques Esprits en Hollande , se fit une multitude d'ennemis & fort peu de Sectateurs. Il était né à Brême en 1603.

CODE FRÉDÉRIC. Corps de Droit , composé par ordre de Charles Frédéric , Roi de Prusse , actuellement régnant. Jusqu'à la publication de ce nouveau Code , la Jurisprudence était aussi incertaine dans les Etats de Sa Majesté Prussienne ,

qu'elle l'est encore dans la plupart des autres Etats de l'Allemagne. Le Droit Romain y était reçu ; & avant la séparation de communion d'avec l'Eglise Romaine, le Droit Canon y avait une grande autorité, & les Jurisconsultes mêlaient encore à ses loix un certain droit allemand, imaginaire sans doute, puisqu'on en ignore l'origine, qui ajoutait à la confusion, & ne pouvait plus être d'aucun usage, depuis le changement de gouvernement. D'ailleurs chaque Province, chaque Ville avait ses statuts particuliers, & une différente manière de procéder. Pour débrouiller cet étonnant chaos, le Roi de Prusse fit lui-même un plan de réformation de la Justice. « L'homme, dit ce grand Monarque dans ce plan, est né pour la société : ce n'est que par-là qu'il diffère des animaux ; la société ne sçaurait se maintenir, ou du moins ne peut procurer à l'homme les avantages qui lui conviennent, si l'ordre n'y règne ; c'est ce qui distingue les Nations policées des Sauvages. Les sociétés les mieux établies sont exposées à trois sortes de troubles ; les Procès, les Crimes & les Guerres. Les Guerres ont leurs loix dans le droit des Gens ; les Crimes & les Procès sont l'objet des loix civiles ; mais les seuls Procès ont été l'objet de cette Réformation.

« Les procès peuvent être terminés par trois voies ; l'accordement volontaire, l'arbitrage & la procédure judiciaire : les deux premières voies étant rarement suffisantes, il faut des Tribunaux bien réglés, & un ordre judiciaire.

« C'est dans cet ordre qu'il s'est glissé plusieurs abus auxquels il s'agit de remédier. Abolir totalement les procès, c'est chose impossible ; mais il faut rendre la loi certaine & la procédure uniforme, & abrégée les procès ; de manière que tous soient terminés par trois instances ou degrés de Jurisdiction, dans l'espace d'une année. »

Ce peu d'idées lumineuses a produit le Code Frédéric, qui fut bientôt publié en langue Allemande, afin que chacun se trouvât dans le cas d'entendre la loi qu'il doit suivre. Il comprend les loix civiles qui ont rapport au Droit des particuliers, & est divisé en trois parties ; sçavoir, l'état des personnes, le droit des choses & les obligations des personnes d'où naissent les actions. Le Prince veut qu'à l'avenir ce nouveau Code soit la principale loi de ses Etats : il défend aux Avocats de citer désormais l'autorité du Droit Romain ou de quelque Docteur que ce soit, & veut qu'aucune Coutume ne puisse prévaloir sur son Code.

Un des Titres du premier Livre du Code Frédéric traite de l'état des personnes, qui sont d'abord distinguées en mâles, femelles & hermaphrodites ; il y est dit que les personnes de cette dernière espèce, dans lesquelles aucun des deux sexes ne prévaut, peuvent choisir celui que bon leur semble ; mais, que leur choix fait, elles ne peuvent varier : ainsi un hermaphrodite qui a épousé un homme, ne peut plus épouser une femme.

Par le Titre cinq, on voit qu'il n'y a pas d'Esclaves dans les Etats du Roi de Prusse, mais seulement

des Serfs attachés aux Terres dans quelques Provinces.

Dans l'article qui traite des Devoirs réciproques du mari & de la femme, il y est dit que la femme est en la puissance de son mari; que si elle s'oublie, il peut la ramener à son devoir d'une manière raisonnable; qu'elle ne doit point abandonner son mari; que le mari ne peut pas non plus se séparer d'elle, sans des raisons importantes; & qu'il ne peut, sans commettre d'adultère, avoir commerce avec une autre.

Les Bazards peuvent être légitimes par mariage subséquent, ou par lettres du Prince seulement.

Les Adoptions ont à peu-pres lieu comme chez les anciens Romains.

Il est permis au père de châtier ses enfans modérément, & même de les enfermer dans sa maison, mais non de les battre jusqu'à les faire tomber malades, ni de les faire enfermer dans une maison de correction, sans l'autorité de la Justice.

Les Mariages doivent être précédés de la publication de trois bans.

Le Roi seul peut dispenser de ces annonces; mais il confirme l'usage observé à l'égard des Nobles, de ne pas faire publier sans qu'ils y consentent; ce qui ne paraît pas donner de publicité à ces mariages.

Pour causes légitimes, un mariage peut être dissous, du consentement mutuel des Conjoints, pourvu que préalablement on ait essayé pendant un an de les réunir.

Un des Conjoints peut demander la dissolution de son mariage, pour cause d'adultère commis par l'autre Conjoint.

Il suffit au mari que sa femme ait un commerce suspect avec des hommes, comme si elle leur écrit des billets doux, &c.

Le Mariage peut encore être dissous, lorsqu'un des époux abandonne l'autre, ou lorsque l'un des deux conçoit contre l'autre une inimitié irréconciliable, ou contracte le mal venérien, &c. & devient fol ou infirme, & demeure dans cet état.

On distingue deux sortes de Concubines: la première, appelée mariage à la *Maganatique*, ou de la main gauche, qui n'est pas permis par les lois. Le Prince seul peut le permettre aux personnes d'une condition relevée, qui ne veulent pas contracter un second mariage, & qui n'ont pas besoin de sa permission; l'autre sorte de Concubinage, connue d'être abominable & puni.

On distingue en Égypte trois degrés de Justice: savoir, les Justices inférieures, les Justices supérieures ou ressort de l'appel des premières, & les Tribunaux où ressort l'appel des Justices supérieures. Les rapports doivent être examinés & jugés en quinze jours, à moins qu'il n'y ait nécessité d'ajournement de prolonger ce délai. Tout procès doit être terminé dans le cours de l'année.

Tel est en substance le système de ce nouveau Code.

CODE PAPYRIEN. C'était un Recueil de Loix faites par les Rois de Rome, dont il ne nous reste que quelques précieux fragmens. M. Terasson, dans son Histoire de la Jurisprudence Romaine, rapporte quinze Textes de Loix, & vingt une autres Loix dont on n'a que le sens.

Les treize Loix qui concernent la Religion, les Fêtes & les Sacrifices, portent en substance : « Qu'on ne » fera aucune Statue ni aucune image de quelque forme qu'elle puisse » être pour représenter la Divinité, » & que ce sera un crime de croire » que Dieu ait la figure, soit d'une » bête, soit d'un homme; qu'on adorera le Dieu de ses Ancêtres, & » qu'on n'adoptera aucune fable ni » superstition des autres Peuples ; » qu'on n'entreprendra rien d'important sans avoir consulté les » Dieux ; que le Roi présidera aux » Sacrifices & en règlera les cérémonies ; que les Vestales entretiendront le feu sacré ; que si elles » manquent à la chasteté, elles seront punies de mort : & que celui » qui les aura séduites, expirera sous le Bâton ; que les procès & les travaux des Esclaves seront suspendus pendant les Fêtes, lesquelles » seront décrites dans les Calendriers ; qu'on ne s'assemblera point la nuit, soit pour Prières ou pour Sacrifices ; qu'en suppliant les Dieux de détourner les malheurs dont l'Etat est menacé, on leur » présentera quelques fruits & un gâteaux sale ; qu'on n'emploiera point dans les Libations de vin d'une vigne non taillée ; que dans les » Sacrifices on n'offrira point de poisson sans écailles ; que tous poissons sans écailles pourront être offerts excepté le Scaur ».

Sept autres Loix régulent les devoirs des Patriciens envers les Plébéiens, & des Patrons envers leurs Clients : elles déterminent le Droit de suffrage par rapport au Peuple dans les Assemblées ; le choix des Magis-

trats, la nature des Plébiscites & les moyens d'empêcher qu'on ne détermine la guerre ou la paix contre l'avis de tous les Citoyens. Elles fixent aussi la Jurisdiction des DUMVIRS, par rapport aux meurtres, la punition des homicides, l'obligation de respecter les murailles de Rome, comme sacrées & inviolables. Il y est dit que celui qui, en labourant la terre, aura déraciné les Statues des Dieux qui servent de bornes aux héritages, sera dévoué aux Dieux Mânes, lui & les bœufs de son labour, & l'on y remarque l'expresse défense d'exercer tous les Arts sédentaires qui peuvent entretenir la mollesse & introduire le luxe.

Douze autres Loix regardent les Mariages & les droits accordés à la Puissance paternelle, sçavoir : « Qu'une femme légitimement liée avec » un homme par la Confarréation. (Voyez MARIAGES DES ROMAINS, & CONFARRÉATION,) participe à » ses Dieux & à ses biens : qu'une » Concubine ne contracte point de » mariage solennel ; que si elle se » marie, elle n'approchera point de » l'Autel de Junon, qu'elle n'ait » coupé ses cheveux & immolé une » jeune Brebis : que la femme étant » coupable d'adultère ou autre libertinage, son mari sera son Juge, » & pourra la punir lui-même, après » en avoir délibéré avec ses parents ; » qu'un mari pourra tuer sa femme lorsqu'elle aura bu du vin ; qu'il » pourra faire divorce avec elle, si » elle a empoisonné son mari, ou » brisé de fautes choses ou enlevé » l'adultère ; que s'il la réprouve sans » qu'elle soit complice, il sera privé » de ses biens, dont la moitié sera

» pour la femme , l'autre moitié à la
 » Déesse Cérès ; que le mari fera
 » aussi dévoué aux Dieux infernaux ;
 » que le pere peut tuer aussi un enfant
 » monstueux aussi-tôt qu'il est né :
 » qu'il a droit de vie & de mort sur
 » ses enfans légitimes ; qu'il a aussi
 » droit de les vendre , excepté lorsqu'il
 » leur a permis de se marier :
 » que le fils vendu trois fois , cesse
 » d'être sous la puissance du pere ;
 » que le fils qui a battu son pere ,
 » sera dévoué aux Dieux infernaux ,
 » quoiqu'il ait demandé pardon à
 » son pere ; qu'il en fera de même
 » de la bru envers son beau-pere ;
 » qu'une femme mourant enceinte ,
 » ne sera point inhumée qu'on n'ait
 » retiré son fruit ; qu'autrement son
 » mari sera puni comme ayant nui
 » à la naissance d'un Citoyen ; que
 » ceux qui auront trois enfans mâles
 » vivans , pourront les faire élever
 » aux dépens de la République jusqu'à
 » l'âge de puberté ».

Quatre autres Loix concernent
 les Contrats , la Procédure & les
 Funérailles : à l'égard de ces dernières , il y est dit qu'on ne vendra
 point de vin sur les tombeaux ;
 qu'on n'ira point au secours d'un
 homme frappé du feu du Ciel ;
 que dans ce cas , s'il est tué , on
 ne lui fera point de funérailles , &
 qu'on l'enteramera dans l'endroit
 même où il aura été frappé de
 la foudre ».

Rien n'est plus capable de jeter un
 grand jour sur les mœurs des Romains pendant les régnés de leurs
 premiers Rois.

CÆLUS ou **LE CIEL**. Selon
 la Fable , c'est le plus ancien des
 Dieux , comme Vesta-Prisca , Ti-

thée ou Tellus , son épouse est la
 plus ancienne des Déeses. Ils eurent
 pour fils Titan & Saturne , autrement
 dit le Temps. Le premier
 devait succéder à Cœlus , comme
 étant l'aîné ; mais pour complaire
 à sa mere , il céda son droit d'aînesse
 à Saturne , à condition que celui-ci
 n'élèverait aucun enfant mâle ; en
 effet , il les dévorait aussitôt qu'ils
 étaient nés ; mais Cybele , sa femme ,
 trouva le secret de lui faire avaler
 une pierre nommée *Abadir* , à la
 place de Jupiter & de Junon , dont
 elle venait de se délivrer. Saturne ,
 chargé de fers par son pere , seut les
 rompre , délivra ses freres & sa sœur
 qui avaient partagé son esclavage ;
 & coupa les Testicules à Cœlus. De
 ces Testicules , dirent quelques Mythologues , nâquirent les Géans , les
 Furies & la Mere de l'Amour. Les
 Grecs donnaient à Cœlus le nom
 d'*Uranus*. (Voyez *URANUS*, *SATURNUS* & *ABADIR*).

COGI ou **DENIX**. On ne sçait
 trop que penser du Cogi des Japonais ;
 il est seulement certain que
 ces Peuples avaient une grande vénération
 pour lui , avant l'introduction des
 Idoles étrangères dans l'Empire. Les
 uns l'ont regardé comme une Divinité ,
 d'autres l'ont pris pour un Symbole ,
 sous lequel ils ont voulu exprimer
 un seul Dieu en trois personnes. Quoi
 qu'il en soit , on le représente avec
 trois têtes & quarante mains , pour
 exprimer , dit-on , la trinité des
 personnes , & l'universalité d'opérations.
 Ceux qui veulent que ce soit précisément
 un symbole & non une Divinité vous
 disent que les trois Têtes désignent le
 Soleil , la Lune & les Elémens ; le

corps, la matière première, & les quarante mains, les qualités célestes & élémentaires, par le moyen desquelles la matière première prend toutes sortes de formes. S'il était vrai, l'idolâtrie des Japonois n'aurait pris naissance que lorsque le culte de Fo s'introduisit parmi eux.

COHANIM ou **COHEN**. Mot Hébreu qui signifie Sacrificateur. Quoique les Juifs modernes n'aient plus ni Temples, ni Autels, ni Sacrifices, il y en a encore parmi eux qui prennent ce titre, & se prétendent descendus d'Aaron; prétention sans doute imaginaire, eu égard à leurs transmutations continuelles & au malheureux état de dispersion où cette Nation est réduite. Cependant ils allèguent des titres que l'on feint de croire réels, & en vertu desquels ils obtiennent quelque préminence & un petit tribut sur les nouveaux nés. On leur accorde aussi l'honneur de lire les premiers le Pentateuque dans les Synagogues, & de bénir le Peuple dans les Fêtes solennelles. Un Cohen se croirait souillé par l'attouchement d'un cadavre, ou s'il entrerait dans une maison où il y eut un mort: il ne doit point épouser la veuve de son frere, ni une femme répudiée par un autre mari.

COLARBASIENS. Hérétiques du second siècle qui eurent pour Chef Colarbase, Disciple de l'impie Valentin. A toutes les erreurs de ce dernier, Colarbase ajoutait que la génération & la vie des mortels dépendaient des sept Planètes; que la perfection & la plénitude de la vérité résidaient dans l'Alphabet Grec, dont Jésus-Christ était l'Alpha & l'Oméga.

COLLÈGE SCÉNIQUE. Les

Anciens appellaient ainsi une Société de Gens qui servaient aux représentations théâtrales ou aux combats gymniques établis tant dans les Villes de la Grèce que dans celles de l'Empire Romain. Ces Comédiens, Musiciens ou Athlètes avaient des Sacrifices & des Prêtres particuliers, à la tête desquels il y en avait un qui prenait le titre de Grand Pontife. Ils élisaient des Magistrats qui se donnaient le nom d'Archontes, & dans leurs Assemblées générales, ils faisaient des Décrets, soit pour témoigner leur reconnaissance envers de généreux Bienfaiteurs, soit pour célébrer les talens des Associés qui s'étaient le plus distingués dans leur Art. Ces Troupes de Comédiens se distinguaient par les noms des Princes qui les protégeaient, & par celui d'entr'eux dont la réputation était la plus brillante. Toutes les principales Villes de l'Asie attirèrent chez elles des Comédiens Grecs, & bientôt les Villes de l'Occident voulurent partager cet avantage. A Vienne en Dauphiné, il y avait des Comédiens Asiatiques; ils y formaient un Corps, & ce Corps ou Collège y demeura assez de tems pour y faire construire un lieu propre à servir de sépulture à ceux d'entr'eux qui viendraient à mourir. Différentes Villes leur accordèrent le droit de Bourgeoisie.

COLLÉGIENS. Nom que l'on donne en Hollande à une Secte qui s'est formée des Arméniens & des Anabaptistes, & dont les Membres s'assemblent en particulier tous les premiers Dimanches de chaque mois. Là chacun a le droit de parler, d'ex-

pluquer à son gre l'Ecriture Sainte, de prier & de chanter. Ces Collégiens sont tous, ou Sociniens ou Ariens, & ne reçoivent jamais la Communion dans leurs Colleges respectifs. Deux fois l'année, & de toutes les extremities de la Hollande, ils se rassemblent à Rinsbourg, village à deux lieues de Leyde, & celui qui se place le premier à table, donne la Communion à tous ceux qui se présentent, sans examiner de quelle Secte ils sont. Les Collégiens n'ont point de Ministres, & ils administrent le Baptême, en plongeant totalement le corps dans l'eau.

COLLIER. Ornement que les femmes portent au col. Les Grecs & les Romains faisoient usage des Colliers; les Dames les regardaient comme un de leurs principaux ornemens: on en offrait aux Dieux, & ils devinrent dans la suite une récompense militaire. Il y en avoit d'or, d'argent, de pierres; les Grecs en portaient d'ivoire, & l'on en mettoit aux Esclaves avec une inscription afin qu'on put les arrêter, s'ils s'enfuyaient. On dit Collier de l'Ordre de la Jarretière, Collier du Saint-Esprit, Collier de la Toison d'Or.

COLOMBE. Oiseau favori de Venus, & sous la forme duquel elle se déguisoit souvent: des Colombes étoient attachées au Char de cette Déesse. Jupiter fut nourri par des Colombes, c'est-à-dire, par des Prêtres ou Curés, parce qu'en Phénicien, le mot qui signifie Colombe veut dire aussi Prêtre. On croyoit chez les Assyriens que la fameuse Sémiramis s'étoit envolée au Ciel sous la figure d'une Colombe. Les Mythologues relient beaucoup le

mérite de deux fameuses Colombes; l'une d'or, communiqua le don de Prophétie à un Chêne de la Forêt de Dodone; l'autre blanche se piqua entre les cornes d'un Bélier, & rendit de-là ses Oracles. La Colombe de Dodone avoit ses Prêtres, & en reconnaissance des sacrifices qu'ils lui offraient, elle les faisoit vivre dans l'abondance. Elle prophétisa à Hercule qu'il termineroit sa vie glorieuse sur un Bâcher. On doit remarquer que la Colombe étoit le seul Oiseau qu'on laissât vivre aux environs du Temple de Delphes.

COLLUTHIENS. Hérétiques du quatrième siècle qui reconnoissoient pour Chef un certain Colluthus, Curé d'Alexandrie. Cet ambitieux jaloux de la réputation que se faisoit Arius par son Schisme, leva l'étendard de l'hérésie, dans l'espoir de devenir son rival: il commença par attaquer Alexandre, Patriarche d'Alexandrie, qui, selon lui, marquoit trop de condescendance pour l'impie Arius; il tint des Assemblées, il se choisit des Disciples, il ordonna des Prêtres; & passant tout-à-coup de l'irregularité au crime, il avança que Dieu n'avoit point créé les méchans, & ne pouvoit être l'Auteur du mal qui regnoit sur la terre. Un Concile tenu à Alexandrie, condamna les dogmes de cet Hérésiarque, qui devint aussitôt l'exécration des Orthodoxes.

COLLYRIDENS. Ce nom fut donné à d'anciens Hérétiques qui rendoient à la Sainte Vierge des hommages outrés & superstitieux; ils lui présentoient des cadeaux appelés en Grec *Collyrides*; & ne trouvant pas qu'il fût decent que les

offrandes

offrandes passassent par les mains des hommes, ils instituèrent des Prêtresses, qu'ils chargèrent de remplir toutes les fonctions sacerdotales dans le nouveau culte qu'ils érigeaient à Marie. Saint Epiphane s'éleva avec force contre ces abus, & parvint à les faire cesser.

COLYBES. La Liturgie des Grecs nous apprend que ce nom est donné à une offrande de froment & de légumes cuits qu'on fait en l'honneur de quelque Saint, & en mémoire des fidèles Trépassés. Pour apprêter les Colybes, on fait bouillir du froment; & ensuite on le met en petits morceaux sur une assiette; on y ajoute des pois pilés, des noix & quelques pepins de raisins, puis on divise le tout en petits compartimens séparés par des feuilles de persil. On fait alors bénir les Colybes; en faisant des vœux ardens pour la prospérité des Chrétiens qui en mangeront. On prétend que l'origine de cet usage remonte jusqu'au temps de l'Empereur Julien. Ce Prince ayant fait profaner le pain & les autres denrées qui se vendaient aux marchés de Constantinople au commencement du Carême, par le sang des victimes immolées; le Patriarche Eudoxe fit consentir les Chrétiens à se nourrir de Colybes ou de simple froment cuit.

COLYVA. Les Grecs appellent *Colyva* un grand bassin de froment bouilli en grain; garni d'amandes pelées, de raisins secs, de grenades, de sésame, & borde de basilic & de plantes odoriférantes; le milieu du bassin s'élève en pain de sucre, & est surmonté d'un bouquet. Au tour on range des confitures sèches. Ce

Tome I.

Colyva est une offrande, établie chez les Grecs pour faire souvenir les fidèles de la résurrection des morts, suivant ces paroles de Jésus-Christ en Saint Jean, chap. 12. v. 24. « Si » le grain de froment ne meurt après » qu'on l'a jeté en terre, il demeure » seul, mais quand il est mort, il » produit beaucoup de fruit ». Une institution aussi pieuse, est, comme tant d'autres, tournée en superstition. On offre le *Colyva* aux funérailles, à toutes les commémorations des morts; & aux grandes fêtes de l'Eglise. Le Fossoyeur porte sur sa tête le *Colyva*, précédé d'une personne qui tient deux flambeaux ornés de rubans & d'une dentelle. Il est suivi de trois autres personnes, l'une chargée de bouteilles de vin, la seconde de paniers de fruits, & la troisième d'un tapis, que l'on étend sur la tombe du mort pour y servir la collation. On dit l'Office des morts, les assistants boivent & mangent à l'aise, & le reste du *Colyva* est distribué aux pauvres.

COMBAT DU PONT DE PISE. Toutes les années à la fête de Saint Antoine, les jeunes gens d'un quartier du côté du Pont descendent au combat les jeunes gens de l'autre quartier. Les deux partis se donnent les noms redoutables de Guelfes & Gibelins. Chaque Soldat est armé de cuirasse, de casque & d'une massue de bois en forme de palette. Le Pont est séparé par une balustrade. Les deux armées, ayant leurs Officiers à leur tête, s'avancent en bon ordre, enseignes déployées. La balustrade s'ouvre, on s'approche, on se frappe avec les massues, on s'efforce de faire reculer ses ad-

verfaires, on tâche d'en arrêter avec de certains crocs & alors ils font prifonniers. Il y en a qui montent fur les Parapets & c'est dans ce moment que le combat devient dangereux, car beaucoup font précipités dans la rivière. Enfin un des deux partis est obligé de plier, & tout confus, d'aller fe réfugier dans les maifons, & les vainqueurs entrent dans la Ville en triomphe. Ce bruyant divertiffement ne fe termine guères fans quelques facheufe catastrophe. Au reite il fe fait beaucoup de paris.

COMBAT SINGULIER. Quelquefois les Prêtres Mexiquains, avant d'immoler un captif à leurs Idoles, lui propofoient le combat : alors le captif était attaché par un pied à une grande roue de pierre; on lui donnait une épée & une rondache. Le Prêtre fe présentait avec les mêmes armes & le combat s'engageait, en préfençe du Peuple. Si le captif était le vainqueur, non-feulement il échappait au facrifce, mais il recevait tous les honneurs que les Loix de l'Empire accordaient aux plus fameux guerriers, & le Prêtre était immolé à fa place. Il n'y a point d'apparence que cette joute fut de l'invention des Prêtres.

COMICES. Affemblée du Peuple Romain, convoquée pour régler les affaires de l'Etat, par un, ou les deux Confuls, l'*interrex* pendant la vacance du Confulat, par un Dictateur, un Tribun du Peuple, un Souverain Pontife, ce qui était rare, un Dcécmvir, ou un Edile. On tenait les Comices pour l'élection d'un Magistrat, pour faire de nouvelles Loix, pour réfoudre la guerre, déposer un Général & juger un Ci-

toyen. Ces afsemblées fe faisaient dans le Champ de Mars, dans le Marché ou au Capitole : Citoyens, Etrangers, tous y étaient admis, mais elles ne fe tenaient ni les jours de Fêtes, ni ceux de Foires, ni les jours malheureux, & elles étaient remifes lorsqu'il tonnait, qu'il pleuvait, ou que les Augures ne pouvaient ou commencer ou continuer leurs observations.

Quand le Sénat demandait les Comices, on les publiait pendant trois jours consécutifs de Marché : le jour arrivé, on consultait les augures, & s'ils étaient favorables, le Président conduisait le Peuple au Champ de Mars; il propofoit le fujet de la délibération & l'avis du Sénat, & difait : « *Rogo vos, quirites, velitis, jubeatis*, &c ». Alors chaque Citoyen fe rangeait dans fa classe & dans fa centurie : ces dernières étaient au nombre de cent quatre-vingt treize. On commençait à prendre les voix par la première classe, & dans cette classe, par les dix-huit centuries des Chevaliers, enfuite on paffait aux quatre-vingt centuries restantes. Lorsque les avis étaient unanimes, l'affaire propofée ne fouffrait plus guères de difficultés : fi les fentimens fe trouvaient partagés, on paffait à la feconde classe, puis à la troifième, à la quatième & à la cinquième, mais rarement on allait jufques-là. Pendant les tems de la République les noms des centuries étaient tirés au fort à qui voterait la première.

COMMANDERIES SÉCULIÉRES. Elles font établies en faveur de certains Ordres Militaires, dont quelques-uns font en même-

tems Réguliers & Hospitaliers, tels que celui de Saint Lazare, celui de Malthe, &c. Ces Commanderies ne sont point de véritables Bénéfices, mais seulement le Droit de jouir des revenus d'un Bénéfice : il y en a de rigueur que les Chevaliers obtiennent à leur rang ; d'autres de grace à la nomination du grand-Maître : plusieurs sont affectés à des Religieux du même Ordre, plusieurs aux Chapelains, & d'autre aux Chevaliers & aux Frères servans. Dans l'Ordre du Saint Esprit, les Prélats qui en sont revêtus sont appelés Commandeurs de l'Ordre du Saint Esprit ; & les grands Officiers, Commandeurs des Ordres du Roi. En Espagne, les Commanderies des trois Ordres sont des conquêtes faites sur les Infidèles par les Chevaliers de ces Ordres.

COMMÉMORATION DES MORTS. Cette fête doit son institution à la piété de Saint Odilon, Abbé de Cluni, qui la fixa dans son Diocèse au deux de Novembre, à la fin du dixième siècle, & cette Commémoration ne fut générale dans l'Eglise qu'après cette époque. On dit qu'un Voyageur, qui revenait de Sicile, effrayé des flammes que vomissait le Mont Ethna, s'imagina que c'était le Purgatoire, & crut entendre les gémissemens des ames. Tout rempli de cette idée, il en fit part à Saint Odilon, qui, sans ajouter foi à la vision du Voyageur, institua dans son Diocèse un jour solennel pour la consolation des morts.

COMMENCEMENT DE L'ANNÉE. Jusqu'en 1564 les Français avoient toujours suivi la célébration de Pâques, pour fixer le commencement de leur année : il fut

décidé qu'elle commencerait désormais au premier de Janvier, & c'est là l'époque de l'origine du style que l'on suit encore aujourd'hui.

COMMANDE. Ce mot signifie administration d'un Bénéfice vacant. Il serait peut-être facile de faire remonter l'origine des Commendes au delà de l'année 538, car dès ce tems les Evêques donnaient quelquefois à des Clercs Séculiers les Monastères qui étaient dans leurs Diocèses, & leur remettaient la part qu'ils avaient dans les revenus de l'Eglise, ou les obligeaient à se contenter de ce qu'ils pourraient avoir du Monastère. Cependant quelques Auteurs rapportent seulement l'établissement des Commendes à Urbain II, à Clément V ou même à Leon IV. Ces Papes donnèrent des Commendes à vie ; mais dans la suite des tems, ces Commendes devinrent de véritables titres de Bénéfices qui ne diffèrent des autres qu'en ce qu'ils ne donnent aucun droit sur les personnes qui dépendent du Bénéfice. Il y a des Commendes décrétées & des Commendes libres ; les premières sont celles qui portent dans leurs provisions la clause que le Bénéfice retournera en règle, dès qu'il deviendra vacant. Les secondes sont celles qui ne portent point cette clause. Tout Bénéfice conféré pendant quarante ans en Commende, y reste, à moins qu'il ne soit décrété.

COMMENDATAIRES. Ce sont des Abbés ou des Prieurs qui sont pourvus par le Pape à titre de Commende d'un Bénéfice Régulier. Le Concile d'Aix, tenu en 1585, exige que les Bénéficiers Commendataires tiennent un milieu entre la vie des

Reguliers & celle des Ecclésiastiques Sécuiers, tant dans leur vêtement que dans leur nourriture & leurs meubles. On les regarde comme constitués en dignité & de vrais Prélats : en prenant possession de leur Eglise Abbatiale, ils baissent l'Autel, touchent les livres & ornemens, prennent séance au Chœur en leur première place. Ils peuvent être Juges délégués & ont séance dans les Conciles. Ils devraient se faire promouvoir à l'Ordre de Prêtrise dans l'année de leurs provisions, mais à cet égard ils obtiennent facilement des Dispenses de Rome. Quand même les Abbés Commandataires seraient Cardinaux, ils n'ont point Droit de visite & de correction sur les Religieux de leur Abbaye.

COMMERCE. Dans le commencement du neuvième siècle, l'Espagne fournissait à la France des chevaux & des mulets : la Frise, des étoffes de laine, de la soie, & des fourures : l'Angleterre, du bled, du fer, de l'étain, du plomb, des cuirs, & des chiens de chasse : l'Afrique & l'Orient, de l'huile d'olive & du papier d'Egypte, le seul dont on se servit alors, & les Français donnaient en échange du vin, du miel & du sel. L'établissement d'une compagnie de Négocians en 820 commença à donner quelque extension au Commerce.

COMMUN - CONCIL, le Conseil commun. Cette espèce de Parlement de la Ville de Londres est composé de deux Ordres : le Lord-Maire & les Echevins représentent la Chambre des Seigneurs, & les autres Membres du Conseil, au nombre de deux cents trente-un, choisis dans les

différens quartiers de la Ville, représentent la Chambre des Communes. C'est le Conseil commun qui seul a le pouvoir d'honorer un Etranger du Droit de Bourgeoisie, c'est lui qui fait les Loix municipales, qui lie tous les Bourgeois, chacun y donnant son consentement, ou par lui-même, ou par ses représentans.

COMMUNES. (Origine des) On doit à Louis VI l'établissement des Communes. Ce Monarque, pour abaisser l'autorité des Seigneurs & rétablir l'ordre dans son Royaume, employa ce remède nécessaire, qui lui réussit au delà de ses espérances. Il établit d'abord les Communes dans ses Domaines, & ensuite dans le Soissonnais dont le Comte n'était pas assez puissant pour s'y opposer. Tous les Serfs formèrent un Corps & ce Corps devint bientôt ce que nous appellons le tiers Etat. En 1304 les Députés des Communes parurent pour la première fois aux assemblées générales de la Nation. Ils eurent des Privilèges, le Droit de Bourgeoisie & la liberté de se choisir des Chefs, sous les noms de Maires & Echevins. Leur Jurisdiction s'étendit peu-à-peu & les Maisons de Ville eurent bientôt des Revenus, des Droits & des Immunités. Elles mesurèrent, il est vrai, de cette portion d'autorité que le Souverain leur avait confiée, mais avec le tems on réprima l'esprit d'indépendance, auquel elles se livrèrent, & on leur retira une partie des Privilèges que la nécessité des circonstances leur avait fait accorder.

COMMUNICANTS. Secte d'Anabaptistes du seizième siècle, qui établirent entr'eux la Commu-

» auté des femmes & des enfans.

COMMUNION. Signifie Créance uniforme de plusieurs Personnes qui les unit sous un même Chef dans une même Eglise. Le Pape est le Chef de la Communion Catholique, l'Eglise de Rome en est le centre, & l'on ne peut s'en séparer sans être schismatique.

La Communion des Saints est l'union parfaite qui se trouve entre l'Eglise triomphante, l'Eglise militante & l'Eglise souffrante, c'est-à-dire, entre les Saints qui jouissent de la gloire dans le Ciel, les âmes qui sont dans le Purgatoire, & les fidèles qui vivent sur la terre; ces trois parties forment le Corps de l'Eglise dont Jésus-Christ est le Chef invisible, le Pape le Chef visible, & dont les Membres sont unis par les liens de la Charité, & par une correspondance mutuelle d'intercession & de prière.

On entend aussi par *Communion*, l'action par laquelle un Fidele reçoit le Corps & le Sang de Jésus-Christ au Très-Saint-Sacrement de l'Eucharistie. Dans les premiers temps du Christianisme, les Fidèles communiaient toutes les fois qu'ils entendaient la Messe. » Après la Consécration, l'Evêque prenait la » Communion, puis la donnait aux » Prêtres, puis aux Diacres & aux » Clercs, ensuite aux Ascètes ou » aux Moines, aux Diaconesses, aux » Vierges & aux autres Religieuses; aux enfans, & enfin à tout » le Peuple. Pour abréger cette action qui était toujours fort longue, plusieurs Prêtres, en même temps » distribuaient le Corps de Notre-Seigneur, & plusieurs Diacres don-

» naient le Calice. Pour éviter la » confusion, les Prêtres & les Diacres allaient porter la Communion par les rangs, en sorte » que chacun demeurait à sa place. Les hommes recevaient le » Corps de Jésus-Christ dans leurs » mains, & les femmes dans des » linges destinés à cet usage. On » donnait aux petits enfans les parcelles qui restaient de l'Eucharistie. . . . Pendant la Communion on chantait un Pŕeume dont » il n'est resté que l'Antienne (qui a » conservé le nom de Communion). » Dès le quatrième siècle, la Communion n'était plus si fréquente qu'auparavant, & Saint Chrysostome se plaint que plusieurs assistaient aux saints Mystères sans » communier, & que plusieurs ne » communiaient qu'à l'occasion des Fêtes. Il marque qu'il y en avait » qui ne communiaient qu'une ou » deux fois l'année ».

L'Eglise fit une loi qui obligea les Chrétiens à communier aux fêtes de Noël, de Pâques & de la Pentecôte, & la ferveur des Fidèles se relâchant de plus en plus, le Concile de Latran leur prescrivit, sous peine d'excommunication, de communier à Pâques chacun dans sa Paroisse.

La Communion sous les deux espèces n'a jamais été loi de l'Eglise; il est vrai que primitivement elle était en usage, & qu'il n'y avait que les malades & les enfans qui communiaient sous une seule espèce, mais l'Eglise a toujours cru que le Chrélien qui ne reçoit que le pain, reçoit Jésus-Christ tout entier. Cependant la discipline de l'Eglise a va-

rié sur cet article , quoique sa foi ait toujours été la même. Dans le neuvième siècle , on donnait la communion sous les deux espèces , c'est-à-dire , qu'on trempait l'espèce du pain dans celle du vin , & vraisemblablement ce ne fut que sous le Pontificat d'Urbain II , l'an 1096 , qu'en Orient , on commença à donner la Communion sous une seule espèce , sans doute pour remédier à mille abus , & sur-tout au danger de la profanation du sang de Jésus-Christ.

Il y a des Eglises où dans certaines cérémonies , le Clergé communie sous les deux espèces. A Rome le Diacre & le Soudiacre qui servent à l'Autel , à la Messe Papale , communient sous les deux espèces. Cet usage est reçu à l'Abbaye de Cluni & à celle de S. Denis en France. Les Rois de France communient sous les deux espèces , le jour de leur Sacre.

L'Eglise Grecque a retenu l'usage de la Communion sous les deux espèces.

COMUS. Dieu des Festins. Ce doit être le même que le Chamos des Moabites , ou Beel Phégor , Priape ou Bacchus. On le représentait sous la figure d'un jeune homme , le visage rouge & échauffé , la tête panchée & l'air assoupi , appuyé du côté gauche sur un dard de Chasseur tenant de la main droite un flambeau renversé , & la tête couronnée de fleurs. On plaçait sa Statue à l'entrée de l'appartement de l'Epoux & de la nouvelle Epouse , & l'on jonchait de fleurs son piédestal.

COMPITALES. Fêtes que les anciens Romains célébraient dans les Carrefours , en l'honneur des Dieux Lares ou Pénates : les Af-

franchis & les Esclaves en étaient les Ministres & les Prêtres ; & c'était un temps de liberté pour ces derniers. Pendant les temps barbares des Rois , on sacrifia des enfans dans ces cérémonies ; mais lorsque Brutus eût chassé les Tarquins , il substitua aux têtes humaines que les Oracles avoient demandées , des têtes d'ail & de pavot. A chaque Carrefour de la Ville , on élevait des poteaux sur lesquels on plaçait des figures qui représentaient les Dieux Lares , en égale proportion qu'il y avait de personnes libres dans la famille. Les Compitales n'étaient que pour les Esclaves qui offraient des Balles de laine aux Dieux Pénates , après avoir sacrifié une truie.

COMPTABLE. Officier préposé pour recevoir tous les deniers qui sont dûs à la Couronne d'Angleterre : à mesure qu'il reçoit un paiement , il fait passer un Billet par une pipe dans la Cour des Tailles , & ce Billet est ramassé par le Clerc de l'Auditeur qui écrit sur une taille les mots portés par ledit Billet , qu'il remet aussitôt aux Clercs des Peaux. Après cette opération , les Chamberlans députés fendent la taille : ils ont chacun leur sceau , & tandis que l'un fait la lecture d'une moitié de la taille , l'autre examine l'autre partie.

COMTE. La cérémonie de création de Comte se fait en Angleterre par le Roi , en ceignant l'épée , mettant le manteau sur l'épaule , le bonnet & la couronne sur la tête , & la Lettre-Patente à la main , à celui qui est créé , que le Roi nomme *Consanguineus noster* , mon Cousin , & à qui il donne le titre de Très-

Haut & Très-Noble Seigneur. Les perles de la couronne du Comte Anglais sont placées sur des pointes & extrémités de feuillages.

En France, lorsqu'une Terre est érigée en Comté par Lettres-Patentes, le Titulaire & sa postérité légitime prennent le titre de Comte, sans autre cérémonie que l'enregistrement des Lettres.

COMTES PALATINS. Ce Titre n'a absolument rien de commun avec celui des Princes Palatins du Rhin : c'est une dignité que l'Empereur accorde quelquefois à des gens de Lettres. On les appelle Comtes Palatins ; & par le pouvoir que leur attribuent les Lettres - Patentes, ils ont le droit de donner le degré de Docteur ; de créer des Notaires ; légitimer des Bâtards ; donner des Couronnes de laurier aux Poètes ; d'annoblir des roturiers ; donner des Armoiries ; autoriser des Adoptions & des Emancipations ; accorder des Lettres de Bénédiction d'âge, &c. Cette Charge est vénale, & l'on fait assez peu de cas des décisions de ceux qui la possèdent. Les Papes font aussi de ces Comtes Palatins.

CONARDS ou CORNARDS. C'est le nom d'une ancienne Société qui a subsisté fort long-temps avec éclat dans les Villes d'Evreux & de Rouen. L'unique but de cette Société fut d'abord de corriger les mœurs en plaissant, mais bientôt elle passa les bornes de l'instruction honête, & ses Satyres sanglantes & personnelles la firent supprimer.

On élisait le Chef ou l'Abbé des Cornards à la pluralité des voix, & cette place était fort enviée. Deux

familles qui subsistent encore actuellement dans Evreux, les *Busots* & les *Rabillis*, se la disputèrent long-temps. Chaque année les Cornards obtenaient du Parlement de Paris, avant l'établissement du Parlement de Rouen, & de celui-ci, depuis le seizième siècle, un Arrêt sur Requête pour jouer leurs facéties. A Rouen, ils s'assembaient dans l'Eglise de Notre-Dame de Bonnes-Nouvelles, & pendant le Carnaval, l'Abbé se promenait dans la Ville, croisé & mitré comiquement, & traîné sur un Chariot à quatre chevaux. A Evreux, l'Abbé se promenait dans toutes les rues, monté sur un âne, & suivi de tous ses Confrères. Dans l'une & l'autre Ville, pendant leur espèce de procession, les Cornards chantaient des chansons burlesques & satyriques, moitié en mauvais latin & moitié en français ; & ils portèrent les choses à un tel excès qu'en 1420, Paul de Capranie, Evêque d'Evreux, fit supprimer cette Société, & y substitua une Confraternité, dite de *S. Barnabé*. On trouve encore dans quelques Bibliothèques des Arrêts de l'Abbé des Cornard, dont la licence justifie le zèle de l'Evêque de Capranie.

CONCLAVE. Il est vraisemblable que dans les premiers temps de l'Eglise, le Clergé Romain était en possession d'élire le Pape, & sans doute le Peuple concourait à cette élection. Odoacre, Roi des Hérules, voulut que cette élection ne se fit qu'avec son agrément ; & Théodoric, Roi des Goths en Italie, prétendit aussi le droit d'y donner son attache. La loi d'Odoacre fut abolie en 502, par les intrigues

du Pape Symmaque ; mais en 526 Théodoric ne laissa pas de nommer pour Pape Félix IV. Les successeurs de ces Princes se maintinrent dans le droit de confirmer l'élection du Pontife ; & lorsque les Empereurs d'Orient eurent rétabli leur autorité en Italie , ils exercèrent ce droit suprême pendant quelque-temps. Louis le Débonnaire, Lothaire I & Louis II, permirent la libre élection des Papes. Pendant le dixième siècle on vit élire les souverains Pontifes au gré des habitans d'Italie & des Seigneurs Romains ; ce qui donna lieu aux Empereurs de se rendre les arbitres des élections : enfin on laissa aux Cardinaux le pouvoir d'élire le Pape , sans que ni le Sénat, ni le Peuple, ni l'Empereur, y eussent part ; & depuis l'élection du Pape Célestin II, qui parvint au Pontificat en 1143, ils se sont conservés dans la possession de ce droit.

Le Conclave n'a commencé qu'en 1270. Clement IV étant mort à Viterbe en 1268, les difficultés qui survinrent au sujet de l'élection de son successeur, déterminèrent les Cardinaux à se séparer & à abandonner Viterbe. Les habitans de cette ville ayant eu connaissance de cette résolution, fermèrent les portes de la ville, par le conseil de S. Bonaventure, enfermèrent les Cardinaux dans le Palais, & leur firent sçavoir qu'ils n'en sortiraient point que l'élection ne fût faite. Telle est l'origine de l'usage d'enfermer les Cardinaux dans un Palais, pour procéder à l'élection du Chef visible de l'Eglise.

Les Cardinaux doivent entrer dans le Conclave dix jours après la mort

du Pape ; ils s'y rendent en procession, & prennent possession de la cellule que le sort leur a donnée. Les Ambassadeurs des Puissances ont la liberté de rester dans le Conclave les premières vingt-quatre heures ; mais ce temps expiré, ils doivent se retirer : alors on ferme les portes, on mure le Conclave, on pose des gardes à toutes les avenues, & le Cardinal Doyen & le Cardinal Camerlingue, font constater, par le Prototaire Apostolique, que la clôture est bien faite. Chaque Cardinal reste seulement avec deux Conclavistes, l'un d'épée, l'autre d'église, & quelquefois on en accorde un troisième aux Cardinaux Princes & aux Cardinaux vieux ou infirmes. Les autres personnes destinées au service du Conclave, sont, le Sacristain, le Sous-Sacristain, un Secrétaire, un Sous-Secrétaire, un Confesseur, deux Médecins, un Chirurgien, deux Barbiers, un Apothicaire & deux Garçons, cinq Maîtres des cérémonies, un Maçon, un Charpentier, & seize Valets.

Deux fois par jour, un maître des cérémonies parcourt le Conclave avec une clochette à la main, pour avertir les Cardinaux de se rendre à la Chapelle du Scrutin. Chaque Cardinal s'y rend ; & en entrant dans la Chapelle, il se revêt d'une chape, ou d'une espèce de manteau cramoisi à longue queue, & fermé avec une agraffe.

Le Conclave est bâti dans le palais du Vatican, à cause de la grandeur & des commodités de cet édifice. C'est un assemblage de cellules, petites & faites de bois de sapin. Chaque cellule a un retranchement pour

les Conclavistes : elles sont numérotées , tirées au fort , rangées sur une même ligne , mal éclairées , rapifées de serge , & sur chacune on pose les armes du Cardinal qui s'y est renfermé. On fait une garde exacte autour du Palais. Tous les jours à midi & vers le soir , les Officiers de chaque Cardinal , viennent demander au Maître-d'Hôtel du Conclave , le dîner de leur Maître , où ils vont le prendre , s'il a sa cuisine particulière , & ils le portent aux tours du Conclave , qui ne s'ouvrent que pour laisser passer les mets. Ceci se fait avec cérémonie. « Premièrement » marchent deux Estaffiers du Cardinal , portant chacun leur masse de bois de couleur violette , avec les armes de Son Eminence. Le Valet de chambre du Cardinal vient ensuite portant la masse d'argent : les Gentilshommes suivent deux à deux , & tête nue. Après eux paraît le Maître-d'Hôtel la serviette sur l'épaule : il est accompagné de l'Echançon & de l'Ecuyer tranchant. Les Domestiques qui les suivent , portent le boire & le manger du Cardinal , avec un levier où pend une grande chaudière dans laquelle il y a divers pots , assiettes , plats. . . . d'autres Valets portent de grands paniers où il y a des bouteilles de vin , du pain , du fruit , &c. En arrivant au tour , ils nomment leur Cardinal à haute voix , afin que son Valet de chambre , qui attend dans l'intérieur du Conclave , s'avance & fasse prendre ces provisions par des Valets qui les portent dans la cellule du Cardinal. Tous ces mets sont exactement visités par le Prélat qui est de

» garde au-dehors avec un des Con-
 » servateurs du Peuple Romain , pour
 » empêcher qu'il ne passe ni lettre ,
 » ni billet. Ils peuvent même ouvrir
 » les viandes , de peur de supercherie. Les bouteilles & les flacons
 » doivent être de verre ou de cristal ,
 » sans aucune couverture , afin de
 » voir ce qu'il y a dedans ; mais
 » l'examen ne s'exécute pas à la rigueur , parce que toutes les précautions qu'on pourrait prendre ,
 » n'empêcheraient pas que les Cardinaux ne trouvassent des inventions
 » pour entretenir des intrigues , &
 » pour sçavoir ce qui se passe. On
 » prétend qu'il y en a eu qui , par le
 » moyen d'une composition , sçavaient cacher plusieurs lignes d'écriture tracées sur la peau d'un chapon , sans que les Examinateurs
 » pussent s'en appercevoir ; & très-souvent même les mets & les viandes qu'on présente à leurs Eminences , sont destinées à leur servir
 » d'hiéroglyphes ou de symboles. » Après que les provisions sont entrées , un Cursier du Pape qui assiste à cette opération en robe
 » violette , & tenant sa masse d'argent , ferme la porte des tours.
 » Le Prélat assistant observe si tout
 » est bien fermé , & applique le sceau
 » de ses armes sur la serrure. »

Grégoire X établit , dans un Concile général tenu à Lyon , la forme dans laquelle on procéderait à l'élection d'un Pape ; mais on croit qu'avant ce Pontife , Innocent III avait ordonné que les élections se feroient en trois manières ; par le scrutin , par le compromis & par l'inspiration. Le scrutin est actuellement la manière d'élire le Pape , & la for-

malité qui paraît la plus essentielle pour la rendre canonique. Cependant le scrutin ne semble qu'une cérémonie, puisque les factions des Cardinaux doivent être réunies auparavant pour le choix de sa personne. C'est la tournure que prennent les affaires dans les différens scrutins, qui fait connoître les dispositions du sacré Collège. Alors il arrive que les factions se réunissent, dans la crainte qu'il doit avoir le parti plus faible de faire une résistance infructueuse.

Le scrutin consiste à recueillir les voix & à examiner les suffrages qui se donnent par des billets imprimés, que les Cardinaux vont déposer dans un calice qui est sur l'autel de la Chapelle où ils sont assemblés. Chaque billet est divisé en huit parties. Le premier espace doit contenir le nom du Cardinal Electeur: le second reste en blanc: le troisième renferme le cachet: le quatrième le nom du Cardinal à qui l'on donne sa voix; & le cinquième, son surnom & ses qualités: le sixième sert pour un second cachet: le septième reste en blanc, & le huitième est rempli par une sentence tirée de l'Ecriture sainte. Avant le scrutin, on met dans un sac des balotes sur lesquelles les noms de tous les Cardinaux sont imprimés, pour en tirer trois Scrutateurs, trois Infirmiers & trois Réviseurs. Lorsqu'on commence le scrutin, chaque Cardinal prend entre le pouce & l'index son billet écrit, plié & cacheté, & le tenant élevé afin qu'il soit vu de tous les Electeurs, il le porte à l'autel; se met à genoux, fait sa prière, prête le serment tout haut, monte à l'autel, lève la pa-

téne, fait glisser le billet dans le calice, & retourne à sa place. Les Cardinaux Infirmiers vont recueillir les billets des Cardinaux malades dans une boîte qui est ouverte en présence de l'assemblée. Pour élever un Cardinal au Trône Pontifical, il faut qu'il obtienne au moins les deux tiers des voix. Lorsque le scrutin ne réussit pas entièrement, on a recours à l'*Accessus*, & les Cardinaux donnent leurs voix par d'autres billets sur lesquels ils écrivent *Accedo Domino*, & en joignant leur suffrage à celui d'un autre, ou *Accedo nemini*, si ils s'en tiennent à leur premier choix: aussi-tôt que l'élection est faite, on fait entrer trois Proto-Notaires Apostoliques, qui dressent l'acte de l'élection, sur l'inspection des billets, & tous les Cardinaux signent cet acte. Il est rare qu'un Pape soit élu par Compromis, c'est-à-dire que les Electeurs s'en rapportent à quelque Cardinal d'une probité reconnue à qui ils donnent pouvoir de nommer celui qu'il croit digne d'occuper la Chaire de S. Pierre. L'élection par inspiration se fait en nommant, *un Tel est Pape*. Il y en a peu d'exemple. Celle par l'adoration a lieu lorsque les deux tiers du sacré Collège se réunissent pour aller saluer le Pape Cardinal qu'ils ont choisi: mais ordinairement on se tient au scrutin.

CONCLAVE. (Fête comique du) Pierre le Grand, Empereur de Russie, à son retour de France, présenta les dispositions de son Clergé sur la réunion des Eglises latine & grecque, ainsi qu'il l'avait promis à la Sorbonne; mais il trouva les Esprits tellement éloignés d'entrer dans

la moindre discussion à ce sujet, qu'il se vit forcé d'abandonner son projet. Pour bannir les craintes que sa simple proposition pouvait avoir inspirées, il institua politiquement la fête Comique du Conclave. Il créa Knés Pape avec les cérémonies les plus ridicules, Jotof son Maître à écrire, vieux fou qui s'imaginait pouvoir aspirer aux places les plus importantes. Il lui assigna deux mille roubles d'appointemens, & lui donna un Palais à Pétersbourg dans le Quartier des Tartares. Des Bouffons l'installèrent avec pompe; quatre Bègues le haranguèrent. Ce nouveau Pontife créa des Cardinaux & fit des processions. Après sa mort, un Officier nommé Buturlin succéda à ce Pape ridicule. Pétersbourg & Moscow ont vu renouveler plusieurs fois cette mascarade, qui, quoique sans conséquence en apparence, confirmait en effet les Peuples dans leur aversion pour l'Eglise latine. On peut ajouter qu'à la cérémonie du mariage de Jotof, quatre Vieillards décrépits conduisaient la Mariée: quatre des plus gros hommes de Russie servaient de Coureurs; que la Musique était placée sur un char traîné par des ours, que l'on piquait avec des pointes de fer, & dont les affreux mugissemens se mêlaient avec le son des instrumens. Un Prêtre aveugle & sourd bénit les Epoux les lunettes sur le nez, & tout fut analogue à la bouffonnerie de ce divertissement. Nos anciennes fêtes des Fous étaient-elles plus raisonnables?

CONCIERGE DU PALAIS.

C'était primitivement un Juge Royal auquel a succédé le Bailli du Palais. Dans les commencemens de la Mo-

narchie française, la justice fut rendue dans le Palais, par le Maître ou Maire du Palais, & ensuite par le Comte; mais vers 988, cet office, quant à la Justice, fut exercé sous le titre de Concierge du Palais, avec moyenne & basse Justice dans l'enceinte, & l'on y ajouta le fauxbourg S. Jacques & Notre-Dame des Champs, avec le Fief de S. André qui y est situé. La Conciergerie était jadis le logement du Concierge; & sous Philippe de Valois en 1348, le Concierge fut érigé sous le titre de Bailli. On trouve des lettres de Charles V, Régent du Royaume en 1358, qui accorde au Concierge Bailli du Palais, les droits de moyenne & basse Justice dans l'enceinte du Palais, la Justice sur les Auvents ou petites Boutiques adossées aux murs du Palais, des cens & rentes sur plusieurs Maisons, le droit de donner & ôter les places aux Merciers qui vendent dans les allées de la Mercerie, & en-haut & en-bas au Palais, & ces lettres lui permettent d'en recevoir un présent une fois l'an. Lorsqu'on recevait un nouveau Boucher dans la Boucherie du Châtelet, le Concierge du Palais devait avoir trente livres & demie, la moitié d'un quarteron & la moitié d'un demi-quarteron pesant de chair, moitié bœuf & moitié porc; la moitié d'un chapon plumé, demi-septier de vin & deux gâteaux, & celui qui les allait chercher, devait donner deux deniers au Changeur qui était en la salle des Bouchers. Il avait le droit de faire enlever tous les arbres secs qui se trouvaient en toutes les voiries & chemins royaux du Ressort de la Banlieue & Vi-

comté de Paris. Lorsqu'il écrivait à Gonesse pour faire venir du bled ou autre chose au Grenier du Roi dont il avait l'inspection, les Ecorcheurs de la Boucherie étaient tenus de porter ses lettres ou de les envoyer à leurs frais. Il avait l'inspection sur le Portier & sur les Sentinelles du Palais. En 1416 cet Office fut réuni au Domaine.

CONCILES. Assemblées des principaux Chefs de l'Eglise universelle, pour décider les questions de foi, ou régler ce qui concerne la discipline.

CONCORDE. Déesse adorée par les Grecs & par les Romains : la Concorde militaire était représentée sous la figure d'une femme couverte d'une longue draperie, placée entre deux étendarts : la Concorde civile était une belle femme assise, portant dans ses mains une branche d'olivier & un caducée, ou une coquille & un sceptre, ou même une corne d'abondance. Son symbole était deux mains unies, ou le caducée.

CONCUBINAGE. Ce terme qui exprime le commerce charnel d'un homme & d'une femme qui ne sont point mariés ensemble, ni avec un autre ; signifie aussi quelquefois une espèce de mariage qui avait lieu chez les Anciens, & qui se pratique encore en quelques pays. Si nous remontons au premier âge du Monde, nous verrons que Lamech eut deux femmes, Ada & Sella. Les descendants de Seth eurent plusieurs femmes à la fois, mais toutes n'avaient pas le titre d'épouses. Abraham connut charnellement sa servante Agar, mais Agar ne devint pas pour cela l'épouse d'Abraham. Jacob eut à la

fois deux femmes & deux concubines. Esau eut trois épouses d'égale condition. Depuis, le concubinage devint commun chez les Hébreux, & fut regardé comme une espèce de mariage qui avait ses loix particulières. Salomon eut jusqu'à sept cent femmes & trois cent concubines. Les Perses & les Grecs ont eu des concubines ; & les Chinois, les Turcs & les Persans de nos jours en ont dans leurs Palais. Il y avait deux sortes de Concubinage chez les Romains ; le premier, presque regardé comme un troisième mariage, (Voyez MARIAGE DES ROMAINS) était appelé *injusta nuptia & legitima*. C'était la liaison que l'on avait avec des concubines, Romaines de naissance, qui n'étaient ni sœurs, ni mères, ni filles de celui avec qui elles habitaient, & qui n'étaient point de condition servile. L'autre espèce de Concubinage appelé *injusta nuptia & illegitima*, s'entendait de ceux qui habitaient avec des concubines incestueuses, étrangères ou esclaves. Du temps de Justinien on appelait le Concubinage *licita consuetudo*, & il était permis à chacun d'avoir une concubine. Ce fut l'Empereur Léon qui défendit absolument le Concubinage. Dans l'Occident, le Concubinage fut fort fréquent chez les Lombards & les Germains, & resta long-temps en usage en France.

CONDITEUR. Dieu champêtre des anciens Payens qui veillait après les moissons à la récolte des grains.

CONDORMANT. Nom d'une Secte qui infecta l'Allemagne dans le treizième siècle. Ils s'assemblaient dans un lieu près de Cologne ; & là

ils adoraient, dit-on, une image de Lucifer, & y recevaient ses Réponses & ses Oracles. La Légende d'ouïce fait est tiré, dit qu'un Ecclésiastique y ayant porté l'Eucharistie, l'Idole se brisa en mille pièces. On les appella Condormans, parce qu'ils couchaient tous ensemble, hommes, femmes, dans la même chambre, sous prétexte de charité évangélique.

CONFARRÉATION. (Mariage par) Cette cérémonie dût son institution à Romulus. Elle se faisait en présence de dix Témoins & du souverain Pontife ou d'un Flamine diale, & consistait à faire manger d'un même pain, fait d'une sorte de froment appelé *far*, aux nouveaux Epoux, qui destinaient au sacerdoce les enfans qui viendraient de leur union. M. de la Bletterie, dans ses Notes sur Tacite, dit que ce mariage, le plus saint & le plus auguste que pouvaient contracter les Romains, n'était permis qu'aux seuls Patriciens : il ajoute que les cérémonies en étaient longues, difficiles, minutieuses, & pouvaient durer plusieurs jours ; en sorte que si pendant leur durée, un coup de tonnerre se faisait entendre, tout demeurerait suspendu. Au reste, la Confarréation soustrayait une fille à la puissance paternelle ; & lorsqu'elle était rompue, ce qui arrivait rarement, on nommait cette seconde cérémonie *Difarréation*, pour laquelle on employait aussi le pain ou gâteau *fil*. On croit qu'on répandait sur les victimes une portion de ce gâteau. (Voyez MARIAGE DES ROMAINS.)

CONFÉDÉRATION. On connaît quatre sortes de Confédérations

en Pologne ; les unes sont générales & se forment du consentement du Sénat & de l'ordre Equestre, & tendent ordinairement au bien public : la rébellion, ou l'excès du zèle, sont les motifs de la seconde, & pour lors le Royaume est dans l'anarchie. La troisième sorte de Confédération est celle de l'armée, lorsqu'elle se soulève contre l'Etat & ne reconnaît plus ses Chefs. La quatrième & la plus terrible est celle que les Polonais appellent *Rokosz*. Alors tous les Nobles sont obligés de courir aux armes. Cette Confédération est toujours contre le Roi ou contre le Sénat. Chaque Confédération nomme un Maréchal, qui a une autorité sans bornes. Il reçoit les Ambassadeurs, il commande dans les Tribunaux, il dispose des revenus Ecclésiastiques, Séculiers & même Royaux. Il a Droit de vie & de mort. C'est un Dictateur, qui ne daigne souvent pas prendre l'avis des Lieutenans qu'on met auprès de lui pour veiller sur sa conduite.

CONFESSEURS. Jusqu'au règne de Charles VI, Roi de France, on refusa des Confesseurs aux criminels. Une de ses Ordonnances porte permission d'admettre au Sacrement de Pénitence les coupables condamnés à mort. Les Cordeliers assistèrent d'abord les patiens ; & ensuite les Docteurs en Théologie, de la Maison de Sorbonne se chargèrent de cette œuvre pieuse, qui fera toujours frémir l'humanité. Autrefois à Paris & dans les autres Villes du Royaume, on choisissait les Dimanches & les jours de Fêtes pour les exécutions, & ce qu'on ne remarque pas sans étonnement, au-

arfois ces affreux spectacles firent & font encore aujourd'hui l'amusement du Peuple & même de quantité de gens qui s'estiment beaucoup au-dessus du commun. Anciennement on conduisait les patients dans la Cour des Filles-Dieu : là ils baïsaient le crucifix, recevaient l'aspersion, mangeaient trois morceaux de pain & buvaient un verre de vin. Ce repas était appelé le dernier morceau du patient.

CONFESSIONSINGULIÈRE.

On trouve dans une ancienne vie du fameux Connétable du Guesclin, que dans la bataille de Pontvalin, qu'il gagna sur les Anglais, ses Soldats avant que de charger l'ennemi, se confessèrent l'un l'autre & s'entre-donnèrent la Communion : « Et en » icelle place (ce sont les termes de » l'Auteur) se desjurer de pain & de » vin qu'ils avaient apporté avec eux. » Et prenaient les aucuns d'iceux du » pain & le señaient au nom du » Saint Sacrement. Et après ce qu'ils » estaient confessés l'un à l'autre de » leurs péchés, le usaient en lieu » d'escomichement. Après dirent » mainte oraison, en dépriant à » Dieu, qu'il les gardast de mort, » de mahing & de prison ».

Le mot escomichement vient, selon Borel, du mot adcommunicare, *Communier*. On lit dans un vieux Roman que Roland blessé à mort, & couché dans un Champ de bled, s'escomiche lui-même de trois brins de bled en herbe, au nom des trois personnes de la Très-Sainte Trinité.

CONFESSION DES GRECS.

Les Grecs doivent se confesser quatre fois l'année devant un Prêtre ordonné légitimement. Celui qui veut

se confesser va trouver le Prêtre, qui se retire avec lui dans un endroit écarté de l'Eglise. Le Pénitent est assis & la tête découverte. Le Confesseur déclare d'abord à son Pénitent que : » L'Ange du Seigneur est là présent » pour recevoir la confession : prenez garde, ajoute-t-il, que la » honte ou quelqu'autre motif ne » vous empêche de révéler vos péchés. Je suis homme & pécheur » comme vous ». Les péchés confessés, le Prêtre fait une courte exhortation, & impose une pénitence ; ensuite il prononce l'absolution en ces termes : « En vertu du pouvoir que » les Apôtres ont reçu de Jésus- » Christ, &c. de celui qu'ils ont » remis aux Evêques, & que mon » Evêque m'a accordé présentement, » je vous absous au nom du Père, » du Fils & du Saint Esprit, & je » vous déclare que votre portion est » avec les justes ». Après ces paroles le Confesseur fait une prière sur la tête du Pénitent, qui lui laisse quelques pièces d'argent.

Tournefort nous dit que chez les Grecs la pratique de la Confession est absolument vicieuse & irrégulière de la part du Confesseur & de la part du Pénitent. « Les Papas, assure-t-il, » qui font l'office de Confesseurs, ne » lavent pas seulement la forme de » l'absolution ; si un Pénitent s'accuse d'avoir volé, ils demandent d'abord, si c'est à un homme du » Pays ou à un franc. Si le Pénitent » répond que c'est à un franc, il n'y » a point de péché, dit le Papas, » pourvu que nous partagions le butin ».

CONFESSION DES PÉRUVIENS.

On trouve chez ce Peuple l'usage

d'une espèce de Confession, suivie d'une pénitence. Ils étaient convaincus par les reproches de leur conscience que les fautes entraînent après elles la vengeance divine, & ils croyaient devoir les expier par la pénitence & les sacrifices. D'après cette idée, il y avait des Confesseurs établis dans toute l'étendue de l'Empire, & ces Confesseurs proportionnaient les châtimens aux crimes. Des femmes exerçaient aussi cette fonction religieuse. Lorsque l'Ynca était malade, tous les Péruviens faisaient une Confession générale de leurs péchés. Ce Monarque ne se confessait qu'au Soleil, ensuite il se lavait dans une eau courante, en lui disant : « Reçois les péchés que j'ai confessés au Soleil, & porte-les dans la mer ». Les pénitences consistaient ordinairement en jeûnes rigoureux, en offrandes au Soleil, en retraites sur les montagnes, & souvent en flagellations. C'est d'Acosta, cité par Purchas, à qui nous devons cette remarque.

CONFIRMATION. (Sacrement de) On trouve l'origine de ce Sacrement dans le chapitre huitième des Actes des SS. Apôtres. Il n'appartient qu'à l'Evêque d'administrer la Confirmation, & cette cérémonie se fait ordinairement dans le tems de la Pentecôte, parce qu'alors le Saint Esprit descendit sur les Apôtres. On confirme les enfans à sept ans, quelquefois plutôt & souvent après. L'Evêque demande les noms des enfans qu'on lui présente, il les fait enregistrer, trempe le pouce de la main droite dans le Chrême, fait avec le Chrême le signe de la croix sur le front de chaque enfant, & lui donne un petit soufflet en disant *La*

paix soit avec vous. On bande alors le front du confirmé avec un petit morceau de toile & l'Evêque lui dit, *Je vous confirme par le Chrême du salut au nom du Père, &c.* La cérémonie est terminée par une bénédiction générale de l'Evêque aux confirmés. Le Chrême, appliqué sur le front, nous apprend que nous devons défendre avec hardiesse & courage la croix de Jésus-Christ, craindre de l'offenser, & rougir de honte de nos péchés & des désordres du genre humain. Les enfans sont présentés par des Parrains.

CONFUCIUS. Si nous en croyons les Lettrés Chinois, leur Philosophe n'a pas établi une Religion, il a conservé l'ancienne dans toute sa pureté. Et c'est sur cette idée qu'ils ont cherché à relever l'éclat de sa naissance par les plus grands prodiges. « Les Anges, disent-ils, s'approchèrent de la terre pour contempler cet enfant miraculeux » & l'on entendit des concerts célestes. A peine fut-il né que deux dragons se placèrent aux deux côtés de son berceau pour le garder ».

Le Philosophe Confucius naquit cinq cens cinquante-un ans avant Jésus-Christ. Il fut sage dans l'âge où les autres hommes ne sont pas encore sortis de l'enfance. A quinze ans il était déjà sçavant : il se maria à vingt. Dans la même année il eut un fils & répudia sa femme, pour se livrer tout entier à la Philosophie. Il remplit les devoirs pénibles de la Magistrature & se fit un grand nombre de Disciples, dont douze des plus chéris furent partagés en quatre classes. Les premiers durent cultiver la vertu, & s'en imprimer l'habitude

dans le cœur : les seconds s'attachèrent à bien raisonner & à bien parler : les troisièmes s'adonnèrent à la politique & à se former l'idée d'un bon gouvernement, & ceux de la dernière classe s'occupèrent à écrire sur les mœurs. Confucius ouvrit d'abord son école de Morale dans son Pays ; il y fit revivre l'âge d'or : sa réputation perça jusqu'à la Cour, il y fut appelé & devint premier Ministre, mais il fut bientôt culbuté par les intrigues des courtisans : il sauva sa vertu de la contagion, & mourut à l'âge de soixante & treize ans. C'est ce grand Philosophe à qui les Chinois rendent des honneurs presque divins. (Voyez SACRIFICE EN L'HONNEUR DE CONFUCIUS.)

CONGRÈS. Autrefois dans les causes du mariage, lorsqu'on en prétendait la nullité pour fait d'impuissance, les Juges permettaient le Congrès. Cette preuve juridique, inconnue dans le Droit civil & dans le Droit canonique, fut introduite dans les Universités, vers le milieu du seizième siècle : on en attribua l'origine à l'effronterie d'un jeune homme, qui étant accusé d'impuissance par son épouse, offrit de faire preuve du contraire, en présence de Chirurgiens & de Matrones. L'official accepta cette preuve scandaleuse & & ordonna le Congrès. Depuis ce tems l'usage en devint général dans les officialités ; mais on en reconnut bientôt l'indécence & le peu de certitude même qu'on en pouvait tirer, & il fut sagement défendu par un Arrêt du Parlement du 18 Février 1677.

CONJURATION. Cérémonies employées dans l'Eglise Catholique

& Romaine pour expulser les Démons des corps des possédés. Il faut faire une distinction entre Conjuración & Sortilège : la Conjuración agit par des prières, par l'invocation des Saints & au nom de Dieu, & dans ce cas le Ministre commande au Diable ; au lieu que dans le Sortilège, on suppose un pacte entre le Magicien & le Diable, qui oblige ce dernier à répondre favorablement aux demandes que l'autre lui fait.

Les Payens conjuraient les animaux nuisibles aux fruits de la terre & sur-tout les rats. Ils leur défendaient, au nom d'une de leurs fausses Divinités, d'entrer dans les maisons, dans les jardins, & de ravager les campagnes. Citons à ce sujet une des formules qu'ils employaient, sans doute avec peu de succès : « Adjuro » vos, omnes mures, qui hic commisitis, ne mihi inferatis injuriam : » assigno vobis hunc agrum, in quo » si vos post hac deprehendero, matrem Deorum testor, singulos vestrum in septem frustra disperiam ».

CONJURATION. Lorsque la République Romaine était dans un danger éminent, le Général se transportait au Capitole, y plaçait un étendard rouge pour l'Infanterie, & un bleu pour la Cavalerie, & s'adressant aux Soldats qui s'y trouvaient rassemblés, *Qui vult Rempublicam salvam, me sequatur.* Les Soldats répondaient à cette invitation par des cris, juraient solennellement de remplir leur devoir, & marchaient à l'ennemi.

CONNÉTABLE. C'est le nom d'un ancien Officier de la Couronne, dont la charge ne subsiste plus, ni en France, ni en Angleterre.

En France, le Connétable qui primitivement

primitivement n'avait pas plus de pouvoir que le grand Chambellan & le Chancelier, devint le premier Officier de la Couronne, fûtôt qu'il fut regardé comme le Général né des armées. Supérieur à tous les Généraux, il commandait même aux Princes du sang, & gardait l'épée du Roi qu'il recevait toute nue, & dont il faisait hommage aux Princes. Quoique cette charge ne fût point héréditaire, ses droits étaient très-étendus. Le Connétable réglait tout ce qui concerne le Militaire; comme la punition des crimes, le partage du butin, la reddition des places, la marche des troupes, &c. Il avait un Prevôt de la Connétablie, pour juger les délits commis par les soldats. Louis XIII supprima cette charge en 1627. Cependant au Sacre de nos Rois, un Seigneur de distinction représente le Connétable; Le Maréchal d'Etrées en fit les fonctions au Sacre de Louis XIV, & le Maréchal de Villars à celui de Louis XV. L'autorité & la juridiction particulière du Connétable sont maintenant exercées par le Corps des Maréchaux de France.

Le Connétable d'Angleterre connaissait de toutes les matières concernant la guerre. Cette charge fut créée par Guillaume le Conquérant, & devint ensuite héréditaire, jusqu'à la treizième année du règne de Henri VIII qu'elle fut abolie.

CONSECRATION D'UNE EGLISE. Le plan de l'Eglise étant tracé, l'Evêque fait planter une croix au lieu où doit être l'autel, puis il bénit la première pierre & les fondemens, avec des prières qui font mention de Jesus-Christ la Pierre angu-

Tome I.

laire, & des Mystères signifiés par cette construction matérielle. Lorsque le bâtiment est achevé, l'Evêque en fait la dédicace, & c'est la plus solennelle & la plus longue des cérémonies Ecclésiastiques. (Voyez DÉDICACE).

CONSEIL. Il subsiste un usage assez singulier dans le Royaume de Baul, Contrée de l'Afrique, du côté de la rivière de Gambra. Lorsque le Roi du Pays veut délibérer sur quelque affaire importante, il fait assembler son conseil dans une épaisse forêt. Là, on creuse un grand trou dans la terre, sur les bords duquel tous les Conseillers prennent séance; & la tête baissée vers le fond, ils écoutent ce que le Roi leur propose. Les sentimens se recueillent & les résolutions se prennent dans la même situation. Lorsque le Conseil est fini, on rebouche soigneusement le trou de la même terre que l'on a tirée, pour signifier que tous les discours qu'on y a tenus y demeurent ensevelis: aussi la moindre indiscretion est-elle punie du dernier supplice. Cette méthode, pour assurer les secrets, rend les plus grands secrets si impénétrables, qu'il n'y a jamais que l'exécution qui les fasse découvrir.

CONSEIL DU ROI. (Voyez INSTITUTION DU CONSEIL DU ROI.)

CONSENTES. Dieux connus des Grecs, & qui selon l'idée des Romains formaient le Conseil souverain de l'Olympe; savoir, Jupiter, Neptune, Mars, Apollon, Mercure & Vulcain, Junon, Vesta, Minerve, Diane, Cérès & Vénus. Ces douze Divinités avaient en commun un Temple à Pise en Italie. Les fêtes qu'on célébrait en leur honneur

T.

s'appellaient *Consenties* ou *Consentiennes*.

CONSEVIUS ou **CONSVIVUS**. L'acte de la Génération avait paru d'une telle importance aux Anciens, qu'ils avaient fait une Divinité du Génie qu'ils supposaient devoir y présider. *Consevius* n'était pas le seul qui présidât à la conception des hommes, il y avait beaucoup d'autres Dieux & Déeses qui s'occupaient de ce grand objet ; mais on ne pourrait entrer dans le détail de leurs diverses fonctions, sans blesser l'honnêteté. Quelques-uns prétendent que *Consevius* est le même que *Janus*.

CONSIGNATION. C'est un dépôt de deniers que le Débiteur fait par autorité de Justice, entre les mains d'un Officier préposé pour le recevoir. Les Athéniens regardaient comme sacrés ces dépôts judiciaires, & ils les plaçaient dans leur trésor ou palais public appelé *Prytanée*. Chez les Romains, le dépôt judiciaire était un acte de Religion, Vairon l'appelle *Sacramentum* ; & on le mettait dans les Temples avec le trésor public. Les sommes qu'on déposait étaient cachetées dans des sacs ; & lorsqu'on les retirait, il ne fallait que se faire représenter le même nombre de sacs, & reconnaître si les cachets étaient entiers. Le Roi de France, Henri III, est le premier qui ait établi des Receveurs des Consignations en titre d'office.

CONSOLATION. Cérémonie pratiquée par les Manichéens Albigeois, par laquelle ils se persuadaient que toutes les fautes de la vie passée étaient effacées. On ne conférait la Consolation qu'à l'article de la mort, & elle servait au Moribond de Pénitence & de Viatique. Un Ministre lavait la tête du Pénitent, y plaçait le livre des Evangiles, récitait sept fois le *Pater* & quelques Prières avec le commencement de l'Evangile de S. Jean, & lui imposait les mains ; mais pour que la Consolation fût efficace ; il fallait nécessairement que le Ministre se trouvât exempt de péchés mortels. Lorsque les Albigeois étaient ainsi consolés, ils souffraient, sans se plaindre, les plus cruelles tortures, & s'offraient avec joie au martyre.

CONSOUMMATION DU MARIAGE. Dans la Coutume de Normandie, il ne suffit pas que le mariage ait été célébré pour que la femme gagne ses conventions matrimoniales, il faut que le mariage ait été consommé, ou réputé l'avoir été. Par l'art 367 de cette Coutume, la femme gagne son douaire au coucher.

CONSULS. Cette suprême dignité commença l'an de Rome 245, après l'expulsion de Tarquin le Superbe. On créa deux Consuls, & on rendit leur charge annuelle : le nom de Consul devait sans cesse leur représenter qu'ils n'étaient que les Conseillers du Peuple Romain, qui, en leur confiant une partie de l'ancienne autorité Royale, ne leur accorda pas le droit, sans son consentement, de faire battre de verges, ou mettre à mort un Citoyen. Dès l'année 260, les Consuls furent accusés de vexations, & le Peuple se fit créer des Tribuns, pour s'opposer au despotisme qu'affectaient les Consuls. L'élection de ces Magistrats se faisait au Champ de Mars. Un des Consuls en charge était le Président des

Comices : (Voyez COMICES.) il les ouvrait en ces termes : « *Quæ res mihi, Magistratuque meo, populo Plebique Romana felicitæ eveniat, Consules designo.* » Le Peuple reconduisait chez eux avec de grandes acclamations les Consuls désignés, qui, élus en Juillet, n'entraient en fonctions qu'au premier de Janvier de l'année suivante, & qui pouvaient être exclus par leurs Compétiteurs, si l'on prouvait que la désignation était illégitime ou faite par brigue ou par argent. Le premier de Janvier, le Peuple s'assemblait devant la maison des Désignés, qui marchaient vers le Capitole où ils immolaient chacun un bœuf, & de là se rendaient au Sénat. Les Consuls juraient de ne rien entreprendre contre les loix ; ils en prêtaient serment devant le Peuple. D'abord ils furent tous Patriciens, mais en 388 les Plébéiens obtinrent qu'on en élirait toujours un de leur Corps. On ne pouvait briguer le Consulat qu'à quarante-un, & même quarante-trois ans. Les faisceaux étaient les marques de la dignité consulaire, & chaque Consul en avait douze, portés devant lui par des Licteurs : mais dans la suite il fallut que le second Consul se contentât de se faire précéder par des Licteurs sans faisceaux, alternativement avec son Collègue. La Chaire curule fut aussi une prérogative de la dignité consulaire, ainsi que la Robe prétexte & le Bâton d'ivoire surmonté d'un aigle. Les Consuls Romains eurent une grande autorité dans les temps brillans de la République, mais cette dignité tomba dans l'avilissement sous les Empereurs.

CONTRIBUTION. La première Contribution dont nos Historiens français fassent mention, est celle que régla l'Empereur Charles le Chauve, lorsqu'il marcha contre les Sarrafins qui assiégeaient Rome en 877. Le produit de cette Contribution devait servir à acheter une trêve avec les Normands. La taxe fut proportionnée aux biens : les plus riches ne payèrent pas plus de cinq sols, & les plus pauvres fournirent seulement quatre deniers. Les ouvriers, réduits à vivre du travail de leurs mains, ne furent point compris dans les Rôles.

CONVIVE. Personne invitée à un festin. Dans les repas des Romains, il y avait des Convives, des Ombres & des Parasites. Les Convives étaient des gens priés ; les Ombres étaient amenés par les Convives, & les Maîtres de la maison souffraient ou appelaient les Parasites. On se rendait au repas, avec la robe blanche, en sortant du bain. Des domestiques étaient préposés pour ôter les souliers aux Convives, & pour leur laver & parfumer les pieds. On se plaçait sur les lits ; le Maître des Cérémonies apportait les coupes qui étaient mises sur les tables en face de chaque Convive, & ensuite on servait les mets. On ne manquait jamais d'envoyer quelques portions à l'ami, au parent ou au voisin, qui, ayant été invité, avait été retenu chez lui par une affaire ou maladie. Pendant le repas les Convives buvaient à la santé les uns des autres, en se faisant des souhaits réciproques pour la conservation de leur santé, ainsi la coupe passait de main en main du premier jusqu'au dernier ; mais rarement les riches faisaient cet honneur aux pau-

vres, & il semble que les Romains nous aient faits Légataires de ce fort orgueil. La fête finissait toujours par des libations & par des vœux pour la prospérité de l'Hôte & pour celle de l'Empereur. Quelquefois les Convives recevaient de petits présens. (Voyez REPAS DES ROMAINS.)

CONVOI. Chez les Anciens, les cérémonies qui accompagnaient les funérailles, ont varié suivant les temps. Après que le corps avait été gardé pendant sept jours, un Hérald annonçait qu'on se disposait à l'emporter hors de la maison. Les morts de qualité étaient portés sur des lits, & les pauvres sur de simples brancards; d'abord le convoi se fit de nuit, mais cette coutume ne dura pas chez les Romains.

A Sparte, des gens à cheval couraient de tous côtés pour annoncer la mort du Roi; alors les femmes poussaient de lugubres cris, pleuraient, s'échevelaient & frappaient jour & nuit sur des vaisseaux de cuivre. Chaque maison de la ville devait fournir un homme & une femme pur assister au convoi. Le corps était porté sur un bouclier. Les Athéniens achevaient leurs funérailles avant le lever du soleil: on y appelait des Joueurs de flûtes, les Saltinbanques qui, pendant la marche, éclairée par un grand nombre de flambeaux, gesticulaient d'une manière comique. Dans les Convois des personnes de qualité, on faisait suivre les marques de leurs dignités & de leurs exploits; les fils, le visage voilé, conduisaient le cortège; les filles suivaient nus pieds & les cheveux épars, & les affranchis y assistaient couverts d'un voile blanc.

Ceux qui voulaient témoigner une violente douleur, insultaient les Dieux par des reproches impies, lançaient des pierres contre les temples, renversaient les autels & jetaient les Dieux Lares dans la rue. (Voyez les articles FUNÉRAILLES.)

COPHTES. (Les) Chrétiens d'Egypte, qui n'admettent qu'une nature en Jésus-Christ & sont de la Secte des Jacobites. Ils font le service divin dans une langue, qui est un singulier mélange de Grec & d'Egyptien. Ils ont un Patriarche, des Archevêques & des Evêques. Le Patriarche est élu par le Clergé en Corps & les plus éminens d'entre les Laïques: il doit vivre dans le célibat; & comme il nomme aux Evêchés & aux Archevêchés, il les choisit toujours entre les Séculars qui sont vœux. Outre ces Prélats, le Clergé Cophte est encore composé de Prêtres qui peuvent se marier, de Diacres de l'Evangile, de Diacres de l'Épître & des Agnostes, sans compter les Moines & les Religieuses, qui sont vœu de pauvreté, mais lorsqu'absolument il ne leur reste rien, car ils ne conçoivent point comment il est possible de renoncer à ce qu'on possède. Les Prêtres donnent le Baptême par immersion (Voyez BAPTEME DES COPHTES) & admettent la Communion sous les deux espèces. A quelque heure que ce soit ils disent la Messe lorsqu'il est question d'administrer le Viatique, car ils ne conservent point de pain consacré. De tous les Chrétiens, les Cophtes sont sans doute les plus ignorans: on a tenté de les ramener dans l'Eglise, mais inutilement. (Voyez CHRÉ-

TIENS DE LA CEINTURE.)

COQ. On immolait le Coq aux Dieux Lares, à Priape, & sur-tout à Esculape, lorsqu'on guérissait d'une maladie; cet animal est le symbole de la vigilance.

CORDON JAUNE. (Ordre du) Le Duc de Nevers avait institué cet Ordre sous Henri IV. Lorsque ce Seigneur voulait recevoir un Chevalier, il faisait assembler dans l'Eglise tous les Gentilshommes déjà reçus. On disait la Messe, tous les Chevaliers s'approchaient de l'Autel, on lisait les Statuts de l'Ordre au Novice, qui sans épée, un genou en terre, & la main sur le livre des Evangiles que tenait le Célébrant, jurait d'observer les Statuts dont il venait d'entendre la lecture. Alors le Duc de Nevers, comme grand-Maître, lui ceignait l'épée, lui passait le cordon & l'embrassait. Entre divers Statuts singuliers de cet Ordre, celui qui enjoignait aux Chevaliers de sçavoir parfaitement le jeu de la Mouette, n'était pas le moins ridicule. En 1606, Henri IV abolit cet Ordre.

CORÉE. Presqu'Isle tributaire de l'Empire de la Chine. On trouve chez les Coréens une coutume inutile par-tout ailleurs. Chaque Ville doit fournir un certain nombre de Bouzes, ou Moines de la Secte de Fo, pour garder les Forts & les défilés des Montagnes. Ces Religieux Soldats sont les meilleurs de la Corée. Ils sont commandés par leurs Supérieurs, & disciplinés comme les autres Corps Militaires.

CORNARISTES. Disciples de Théodore Cornhert, Secrétaire des

Etats de Hollande. Cet Hérétique, poussé par le plus violent enthousiasme, trata avec le dernier mépris toutes les Sectes, & il en fut vivement maltraité. Il prétendait que toutes les Communions avaient besoin de réforme, & que sans une Mission soutenue par des miracles, personne n'était en droit de s'en mêler, parce que les miracles pouvaient seuls attester qu'on n'était point un fourbe. En attendant l'homme aux miracles, il conseillait à tous les Chrétiens de se réunir sous les étendards d'une espèce d'intérin, pendant lequel on lirait au Peuple le texte de la parole divine sans commentaire, permettant à chacun de l'interpréter suivant ses lumières. Quoique toutes les Religions eussent également lieu de se plaindre de ses invectives, il fit l'honneur au Calvinisme de l'en accabler plus particulièrement. Il fut heureux d'être sous la protection du Prince d'Orange; il est à présumer que les Sectaires qui l'environnaient ne s'en seraient pas tenus aux injures.

CORNES. Ancien ornement de tête des Dames Françaises du quatorzième siècle. D'abord ce fut une simple Corne extrêmement élevée; elles en portèrent ensuite plusieurs, mais si larges & si longues, que les portes devinrent trop étroites & trop basses pour les laisser passer. (Voyez HENNINS.)

CORPORAL. C'est un linge sacré dont on sert pendant la Messe & que l'on étend sous le Calice pour y mettre décentement le Corps de Notre Seigneur; ce qui lui a fait donner le nom de Corporal. Il sert aussi à recueillir les particules de

L'H. M. qui pourraient venir à tomber, soit lorsque le Prêtre la rompt, soit lorsqu'il la consume.

Quelques Auteurs prétendent que le Pape Eulèbe ordonna le premier de se servir du Corporal : d'autres allèguent que c'est Saint Silvestre, & quelques-uns avancent que cet usage avait lieu du tems des Apôtres. Le Pape fut présent à Louis XI, Roi de France, d'un Corporal sur lequel on disoit que l'Apôtre Saint Pierre avait dit la Messe.

Autrefois on avait coutume de porter les Corporaux aux incendies, & de les lever contre les flammes pour les éteindre.

CORRECTION. Les Romains eurent d'abord droit de vie & de mort sur leurs enfans, mais cette Loi fut abrogée, & on ne leur conserva que l'usage prudent d'une Correction modérée. Chez nous un père peut faire enfermer son fils dans une Maison de Correction jusqu'à l'âge de vingt cinq ans, pourvu qu'il n'ait pas pris une seconde femme, car en ce cas son droit est perdu, & lui, ni les mères tutrices & autres tuteurs, ne le peuvent sans l'ordonnance des Juges, qui prennent alors l'avis des parens paternels & maternels. L'ancien droit Romain donnait droit de Correction aux maris sur leurs femmes; mais si le mari frappait de verges sa femme *ingénue*, cet affront était une cause de divorce. Une Loi postérieure dit seulement que le mari qui frapperait sa femme sans cause légitime, serait obligé de lui payer des loix une somme égale au tiers de la donation à cause des robes. Une femme pouvait très-bien cher-

cher à se faire battre pour augmenter son douaire, & c'est peut-être la raison pour laquelle cette Loi n'a pas été adoptée chez nous.

CORPS MARCHANDS. Sous la troisième race de nos Rois, on voit déjà dans les grandes Villes, les Marchands & les Artisans réunis en Communauté, avec des Privilèges, des Usages & des Statuts particuliers à chacun. Ces établissemens furent ou relevés ou confirmés par Saint Louis. On trouve que dans les repas publics que donnait la Confrérie des Drapiers de Paris, suivant leurs Statuts, il y avait un plat destiné pour le Roi. Les Corps des Marchands de Paris peuvent dater leur origine de dix-huit cens ans, sous le règne de l'Empereur Tibère. Il existait dans ce tems une Société de Commerçans sous le nom de *Nautæ Parisiæ*.

CORRUPTICOLES. Hérétique Euthychien, qui eurent pour Chef Sévère, faux Patriarche d'Alexandrie. Ils parurent vers l'année 531. Ils soutenaient que le Corps de J.-C. avait été sujet à la corruption.

CORSNED. Lorsque chez les Anglo-Saxons un Citoyen se trouvait dans le cas de se purger d'un crime, on consacrait avec beaucoup de cérémonie une once de pain ou de fromage & on le donnait à manger à la personne accusée, qui devait être à jeun : si elle était coupable le morceau devait s'arrêter dans son gosier & l'étrangler, au contraire elle lavalait aisément, si elle était innocente. Avant tout on faisait commettre l'accusé & on prononçait à haute voix l'imprécation suivante : « Puissie

» son visage devenir pâle, ses mem-
 » bres être atteints de convulsions,
 » & qu'un changement affreux pa-
 » raisse sur tout son corps, si elle
 » est coupable ».

CORVÉE. Service que le sujet doit à son Seigneur. Chez les Romains il y avait deux sortes de Corvées: celles qui étaient dues à un particulier, & celles qui se trouvaient au nombre des charges publiques & dont personne ne pouvait se dispenser. L'esclave qui était affranchi contractait des devoirs envers son Patron, comme de l'accompagner où il allait, de faire pour lui quelqu'ouvrage, & d'employer pour son utilité ou pour ses plaisirs, ses talens dans la Médecine, dans l'Art de peindre, ou même dans l'exercice des Pantomimes. Les Corvées se distinguaient en *Officielles* & en *Fabriles* seu *Artificiales*, les Corvées appelées *Officielles* n'étaient dues qu'au Patron personnellement, les Corvées artificielles pouvaient être transportées à une tierce personne. Ces dernières consistaient en œuvres serviles. Dans l'acte d'affranchissement, on ne pouvait stipuler, ni Corvées périlleuses, ni contraires à la pudeur; l'âge ou l'infirmité dispensait le Corvéable de remplir cette tâche, & s'il se trouvait en état de faire sa Corvée, mais dans l'impossibilité de se nourrir, le Patron lui devait fournir sa nourriture ou lui laisser le tems de la gagner. Ces Corvées devaient être acquittées dans le lieu où demeurait le Patron; & si l'affranchi avait besoin d'un jour pour s'y rendre & d'un autre jour pour s'en retourner, ces deux jours devaient être déduits sur le nombre des jours dûs

pour les Corvées. Personne n'était exempt des Charges publiques, soit Corvées ou Charges personnelles, qui consistaient en travaux de corps, soit réelles, qui étaient celles des possesseurs de fonds, taxés à la fourniture de tant de chariots, &c. suivant la valeur de l'héritage.

L'origine des Corvées en France vient des Loix Romaines, que les francs trouvèrent établies dans les Gaules, lorsqu'ils en firent la conquête. Il y en a de deux sortes savoir les publiques & les particulières: les Corvées publiques sont celles dues pour le bien de l'Etat ou pour l'intérêt d'une Province, d'une Ville, &c. & le Prince peut seul les ordonner. Les Corvées particulières sont celles qui sont dues à quelques Seigneurs en vertu de la Loi du Pays ou de quelque titre, & cela vient sans doute de ce que dans les commencemens de la troisième race de nos Rois, les Seigneurs se rendirent propriétaires des terres qu'ils ne tenaient qu'à titre de Bénéfice à vie ou à tems, & qu'ils appliquèrent à leur profit les Charges dont les sujets étaient tenus envers l'Etat. Ces Corvées que le particulier doit à son Seigneur, sont les mêmes que l'affranchi Romain devait à son Patron, savoir l'obligation de faucher ou de faner les foins, de labourer les terres & les vignes, de sèmer les bleds, faire les vendanges, battre les grains, faire des voitures & charrois pour lui-même, lui fournir à cet effet des bœufs, chevaux & autres bêtes de somme; des charettes & autres harnois; curer les fossés du Château, réparer les chemins & autres œuvres semblables.

CORYBANTES. Prêtres de Cybèle, fameux dans la Mythologie & dans l'Histoire, qui, transportés d'une prétendue fureur sacrée, formaient des danses au son des cymballes qu'ils frappaient eux-mêmes à coups redoublés, & se faisaient souvent de profondes blessures. On croit qu'ils tiraient leur nom de Corybas fils de Jason, qui porta dans la Phrygie le culte de la mère des Dieux. Ovide nous apprend que ces Prêtres honoraient particulièrement le Pin sous lequel le bel Arys s'était mutilé, & qu'ils souffraient volontairement ce supplice, afin de satisfaire à la loi que Cybèle leur avoit prescrite. Les Corybantes, après avoir resté longtemps en Phrygie sur le Mont Ida, vinrent s'établir sur une des Montagnes de l'Île de Crète; & c'est là qu'ils prirent soin de l'enfance de Jupiter, ce qui leur fit donner le nom de Curètes. Ils étaient au nombre de dix.

CORYCOMACHIE. Singulier exercice que les Médecins Grecs ordonnaient souvent comme très-capable de fortifier les parties qui y étaient particulièrement employées. Il consistait à suspendre au plancher d'une salle, par le moyen d'une corde, un sac rempli de farine ou de graine de figuier pour les personnes foibles, ou de fable pour les gens robustes, & qui descendait jusqu'à la ceinture de ceux qui s'exerçaient. » On prenait ce sac à deux mains, & on le portait aussi loin que la corde pouvait s'étendre; après quoi, lâchant le sac, on le suivait; & lorsqu'il revenait, on reculait pour céder à la violence du choc; puis le reprenant encore à deux mains

» au moment où il était sur le point de descendre, on le repoussait en avant de toute sa force, & l'on tâchait ensuite, malgré l'impétuosité qui le ramenait, de l'arrêter, soit en opposant les mains, soit en présentant la poitrine, les mains étendues ou croisées derrière le dos, en sorte que pour peu qu'on négligeât de se tenir ferme, l'effort du sac qui revenait, faisait lâcher pied & contraignait de reculer. Il serait question de savoir si, à l'aide de ces exercices, les Grecs étaient plus robustes que nous, s'ils vivaient plus long-temps, & s'ils guérissaient plus facilement des maladies accidentelles dont ils étaient attaqués.

COSCINOMANCE. Espèce de Divination: c'est vulgairement ce qu'on appelle *Tourner le Sas*; usage superstitieux, malheureusement encore trop en usage chez le Peuple grossier & ignorant.

On élève un crible sur quelque chose, puis après avoir proféré quelques paroles, on le prend de deux doigts seulement, on prononce le nom des personnes soupçonnées, & celui au nom duquel le crible tourne ou se remue, est réputé coupable du vol ou du mal dont on l'accuse.

En Angleterre on tourne aussi le Sas. Le prétendu Sorcier ou la Sorcière qui fait cette prétendue opération magique, suspend le crible par un fil, ou le fait poser sur la pointe d'un ciseau: on articule alors les noms des Gens suspects, & celui au nom duquel le crible tourne, est décidé le coupable que l'on cherche.

COSMES. C'est le nom que les Insulaires de l'Île de Crète donnaient à dix Souverains Magistrats

établis pour maintenir le bon ordre dans leur République. On les choisissait au sort, & toujours d'entre les aînés de certaines familles, qui seules donnaient aussi les Sénateurs qui composaient le Conseil. La charge des Cosmes était à vie; ils commandaient les armées & ne devaient rendre compte de leur administration à personne. A l'exception du commandement des armées, les Magistrats Vénétiens qui composent le Conseil des dix dans cette République, ressemblent beaucoup aux anciens Cosmes de Crète.

COTBET. (La) Chez les Musulmans c'était jadis un Discours par lequel les Imans commençaient la prière du Vendredi, à l'exemple de Mahomet qui, les jours d'assemblée, entretenait le Peuple des grandeurs de l'Etre Suprême, avant de mettre les affaires en délibération. Les Califes Rachidis suivirent l'usage de Mahomet; mais peu-à-peu les Souverains Musulmans s'étant rendus presque Despotiques, ils cessèrent de consulter le Peuple, & abandonnèrent aux Muftis le soin de faire la Corbet; cependant ils la firent toujours au nom du Souverain-régnant. Lorsque les Grands se révoltèrent contre les Califes de Bagdat, ils ne les privèrent pas de l'hommage de la Corbet, & elle se fit alors au nom du Calife par devoir, & au nom du Sultan par soumission. Aussitôt que Nouraddin, Sultan de Syrie fut Maître de l'Egypte, il ordonna la Corbet au nom du Califat de Bagdat, ce que les Fatimites n'avaient pas fait pendant leur usurpation. Enfin en 1515, sous le règne de Selim, le Califat imaginaire de Bagdat cessa

entièrement & la prière de la Corbet, ne se fit plus.

COTE-D'OR. Les Nègres qui habitent cette Côte sont bien proportionnés, mais d'une taille moyenne; ils ont le visage ovale, les yeux étincellans, les oreilles petites & les sourcils épais. Leurs dents sont blanches & bien rangées, leurs lèvres fraîches & vermeilles, le nez moins plat que la plupart des Africains, peu de barbe & la peau douce & unie. Ils ont beaucoup de pénétration & la mémoire excellente; mais ils sont indolens, paresseux, fourbes, avares, voleurs & incontrinens. Les femmes sont aussi de moyenne taille; bien proportionnées & d'un embonpoint raisonnable, les yeux grands & vifs, les cheveux longs & bouclés. Les dents belles, blanches & bien rangées, & le sein parfaitement beau. On les dit fort adonnées aux plaisirs. En général toute cette Nation est pauvre, malgré l'or qu'elle possède, & que notre avidité pour ce métal nous engage à aller échanger contre toutes les commodités de l'Europe, que nous portons chez eux avec des risques infinis. Rien de plus singulier que l'explication que les Marbut ou Prêtres Nègres donnent à cette pauvreté universelle qui règne parmi la Nation & sur-tout que l'excuse qu'ils offrent pour les disculper du reproche de friponnerie qu'on est à chaque instant en droit de leur faire. Noé, vous disent-ils, d'un ton grave & sérieux, eut trois fils; tous trois de couleurs différentes. Après la mort, ils s'assemblèrent pour faire entr'eux le partage des biens. C'était de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, de

l'ivoire, de la toile, des étoffes de soie & de coton, des chevaux, des chameaux, des bœufs & des vaches, des moutons, des chèvres & d'autres animaux, sans parler des armes, des meubles, du bled, du tabac & des pipes. Les trois frères soupèrent ensemble, & ne se retirèrent qu'après avoir fumé leur pipe, & bu chacun leur bouteille. Mais le blanc qui ne pensait guères à dormir, se leva aussitôt qu'il vit les deux autres ensevelis dans le sommeil, & saisissant l'or & l'argent, & tout ce qu'il y avoit de plus précieux, il s'enfuit vers le Pays qu'habitent aujourd'hui les Européens. Le Maure à son réveil s'aperçut du larcin de son frère, & entraîné par ce mauvais exemple, il partit avec les meubles qu'il chargea sur le dos des chameaux & des chevaux. Le Nègre se réveilla le dernier; il ne lui resta que des pagnés de coton, des pipes, du tabac & du millet. D'abord il se livra à la plus vive douleur, mais las de se lamenter, il fuma une pipe, se consola, & ne songea plus qu'à sa vengeance. Pour y réussir, il jura de chercher à voler ses frères toutes les fois que l'occasion s'en présenterait; il a depuis ce jour été fidèle à son serment, & son exemple a été une règle pour sa postérité.

Les Nègres de la Côte-d'Or se marient de bonne heure & sans beaucoup de cérémonie. Une once d'or est ordinairement la dot d'une fille. La première femme, qu'ils appellent la *Muliere-grande*, est chargée du gouvernement de la maison; la seconde, nommée *Bossom*, parce qu'elle est consacrée au *Fétiche* de la famille, suit la *Muliere-grande* en

dignité & en prérogative, & a des jours privilégiés, ainsi qu'elle, pour coucher avec son mari; les autres femmes sont employées aux travaux pénibles du ménage. Les femmes enceintes sont très-respectées; elles se délivrent heureusement. Les enfans nouveaux nés sont exorcisés par les Marbut, qui leur attachent un grand nombre d'amulettes ou *Fétiches* à toutes les parties du corps, & quelque temps après on les circoncit. L'adultère est puni par l'amende. Ils ont des femmes publiques, qui s'attirent beaucoup de considération, tant qu'elles peuvent exercer leurs professions; & pour obtenir justice d'un Village de Nègres, les Européens n'ont qu'à leur enlever une de ces femmes, ils les mettent bientôt à la raison. Aux funérailles des Rois, on immole plusieurs de ses femmes & sur-tout son esclave favori.

COTÉ DROIT & COTÉ GAUCHE. Il n'y a pas des règles bien certaines, touchant la prééminence d'un côté sur l'autre. A l'Eglise, à la procession, le côté droit passe pour le plus honorable; mais quelques-uns prétendent que dans le Chœur c'est le côté gauche, parce que, disent-ils, ils répond à la droite du Prêtre, lorsqu'il se retourne vers le Peuple: c'est l'observation que l'on fait en Normandie; mais le droit commun décide que le côté droit est la place d'honneur. Un Seigneur de Paroisse est maître de placer son banc à droite ou à gauche pour sa commodité, suivant la disposition des lieux. Dans les Tribunaux, la droite du Président est la place la plus honorable. Dans nos

tre Littérature, il manque un Traité complet de la Prééminence des Places, suite de l'extravagance de l'orgueil humain. La place honorable est toujours celle que remplit un homme d'honneur.

COTE-MORTE. On appelle ainsi le Pécule Clérical d'un Religieux. On sçait que les Religieux Profès ne possèdent rien en propre ni en particulier, & que ce qui se trouve dans leurs cellules, lors de leur décès, ou quand ils changent de Maison, appartient au Monastère. Il en est de même à l'égard de ceux qui possèdent des Bénéfices non Cures, la Côte morte qu'ils laissent en mourant appartient au monastère où ils demeurent ou à celui d'où dépend le Bénéfice. Si c'est un Bénéfice-Cure dont est pourvu le Religieux, il peut disposer de ses épargnes par actes entre-vifs; mais non à cause de mort; les meubles ou immeubles qu'il laisse en mourant sont compris sous le nom de Côte-morte, & appartiennent à la Paroisse dont le Religieux étoit Curé: les pauvres ont une partie du mobilier, & la Fabrique s'empare du reste & des immeubles.

COTEREAUX ou ROUTIERS. Hérétiques ou plutôt Assassins du douzième siècle, sous le règne de Louis VII, qui vendaient leurs bras aux Hérétiques de ce temps, & qui servirent Henri II, Roi d'Angleterre, contre Richard son fils, Comte de Poitou. Il est dit que dans la suite ils seignirent d'adopter les erreurs des Albigeois, mais pour cela ils ne cessèrent pas d'être scélérats. Le Pape Alexandre III les excommunia & déclara de terribles Centu-

res contre les Ecclésiastiques qui ne feraient pas les plus violents efforts pour les exterminer. On peut opposer à cette conduite furieuse, la respectable modération de Saint Augustin qui, consulté par des Juges Civils sur ce qu'il était à propos de faire des *Circumcellions*, qui avaient égorgé nombre de Catholiques, leur dit ces paroles qui devraient être gravées dans tous les cœurs: » Nous » avons interrogé là dessus les Saints » Martyrs, & nous avons entendu » une voix qui sortait de leurs tom- » beaux, & qui nous avertissait de » prier pour leur conversion, & » d'abandonner à Dieu le soin de la » vengeance ».

COTYTTEES. On appelloit ainsi, chez les anciens, les mystères de Corytto Déesse de la débauche. Le culte de cette abominable Divinité passa de la Thrace dans Athènes, & les Auteurs nous apprennent qu'Alcibiade s'y fit initié, & qu'il en coûta la vie à Eupolis pour avoir plaisanté sur cette initiation. Les initiés au culte de Corytto célébrèrent toujours ces Orgies avec le secret le plus impénétrable; comment pouvaient-ils croire honorer leurs Dieux par des actions, qu'ils ne cachaient avec tant de soin, que parce qu'étant conquies, elles les auraient dégradés aux yeux des hommes?

COTTABE. C'étoit un amusement mêlé de chansons dont les Siciliens étaient les inventeurs. Ce singulier divertissement consistait à renverser du vin avec certaines circonstances auxquelles on attachait une sorte de plaisir. Les principales étoient de jeter en l'air ce qui restait dans la coupe après qu'on avait

bu, « Mais, dit Athénée, à le jeter
 » la main renversée, de façon qu'il
 » retentît sur le plancher, ou dans
 » un vase destiné à le recevoir, &
 » disposé de la manière suivante. On
 » enfonçait un long bâton en terre,
 » on en plaçait un autre à son extrê-
 » mité, sur laquelle il faisait l'équi-
 » libre; on accrochait aux deux ex-
 » trémités de celui-ci deux plats de
 » balance: on mettait sous ces plats
 » deux sceaux, & dans ces sceaux
 » deux petites figures de bronze.
 » Quand on avait vidé sa coupe jus-
 » qu'à une certaine hauteur fixée,
 » on se plaçait à quelque distance de
 » cette machine que l'on vient de
 » décrire, & on tâchait de jeter le
 » reste de sa coupe dans un des plats
 » de la balance. S'il en tombait dans
 » le plat autant qu'il en fallait pour
 » le faire pancher, en sorte qu'il frac-
 » pât la tête de la figure de bronze
 » qui était dessous, & que le coup
 » s'entendît, on avait gagné, sinon,
 » l'on avait perdu ». Ce jeu passa de
 » Sicile en Grece, & les Grecs su-
 » perstitieux en tirèrent des augures
 » pour le bon ou mauvais succès de
 » leurs amours.

COTTE HARDIE. Espèce de
 tunique ferrée par la taille, & qui
 descendait jusqu'aux pieds, à peu-
 près comme les fourreaux d'enfans.
 Cet habillement se portait sous le
 manteau, & il était commun aux
 Français de l'un & de l'autre sexe.
 » Un Tailleur de Paris fit pour une
 » Dame du Gatinois, une Cotte har-
 » die, dans laquelle il entra cinq
 » aunes de drap de Bruxelles, à la
 » grande mesure; la queue traînait
 » à terre de trois quartiers, & les
 » manches à bombardes, descen-

» daient jusques sur les pieds ». L'Em-
 pereur Charles IV lorsqu'il vint à
 Paris, en 1377, portait une Cotte har-
 die d'écarlatte vermeille, & un man-
 teau à fond de cuve, fourré d'hermine.

COUCHETTES. Autrefois on
 appelait Couchettes les lits qui ne
 portaient que six pieds, & on nommait
 Couches ceux qui étaient longs quel-
 quefois de douze pieds, sur onze de
 large. Les sièges ordinaires des cham-
 bres, & même de la chambre du
 Roi ainsi que de celle de la Reine,
 étaient des escabelles, des bancs,
 des formes & des tréteaux. La Reine
 avait quelques chaises de bois, plan-
 tes, garnies de cuir vermeil, & de
 franges de soie attachées avec des
 cloux dorés. Anne de Bretagne,
 épouse de Louis XII, avait un mi-
 roir de métal poli, & c'était un objet
 de luxe. Cette simplicité a continué
 jusqu'au règne de Henri IV. Cepen-
 dant les Princes avaient des apparte-
 mens de parade, où brillaient les
 ornemens précieux, les draps d'or
 & les broderies.

COUL ALLAH. Les Musul-
 mans entendent par ce mot, la voix
 de Dieu. Ils croient avec beaucoup
 d'impiété que tous les mots de l'Al-
 coran sont les paroles de Dieu: c'est
 pourquoi lorsqu'ils citent quelques
 passages de ce livre, ils ne crient
 jamais ni le nombre des versets, ni
 celui des chapitres: mais ils disent
 simplement *Coulh taála*, c'est-à-dire
Dieudit. C'est sur ce vain fondement
 que la dispute touchant la création
 de l'Alcoran est établie. (Voyez AL-
 CORAN.)

COULE. C'est la robe monacale
 que portent les Bernardins & les Bé-
 nédictins. Autrefois les Pauvres &

des Payfans portaient un Capot qu'ils appellaient Cuculle, du mot latin *Cucullus*. Cet habillement fut adopté par les Fondateurs des Ordres Religieux. M. Fleury dit à ce sujet :
 » La Cuculle marquée par la règle
 » de Saint Benoît servait de manteau. C'est la Coule des Moines
 » de Cîteaux : le nom même en vient,
 » & le Froc des autres Bénédictins
 » vient de la même origine. Saint
 » Benoît leur donna encore un Scapulaire pour le travail. Il était beaucoup plus court & plus large qu'il n'est aujourd'hui, & servait comme porte le nom, à garnir les épaules pour les fardeaux & conserver la tunique. Il avait son Capuce comme la Cuculle, & ces deux vêtemens se portaient séparément : le Scapulaire pendant le travail, & la Cuculle à l'Eglise ou hors de la maison. Depuis, les Moines ont regardé le Scapulaire comme la partie la plus essentielle de leur habit : ainsi ils ne le quittent point, & mettent le Froc ou la Coule par-dessus ».

COULEURS. L'Eglise emploie différentes couleurs dans les ornemens, suivant les Offices des Mystères ou des Fêtes qu'elle célèbre. Dans l'Eglise de Paris on ne connaît que cinq couleurs, le blanc, le rouge, le verd, le violet & le noir. Le blanc est pour les Mystères de Notre Seigneur, les Fêtes de la Sainte Vierge, les Anges, les Vierges, &c. A Paris, le rouge sert pour les Fêtes du Saint Esprit, les solemnités du Saint Sacrement, les Offices de la Passion, les Fêtes des Apôtres & des Martyrs ; mais dans les Eglises où l'on suit le Breviaire Romain, la

couleur blanche est celle qui est employée aux solemnités du Saint Sacrement. Le verd à Paris pour les Fêtes des Pontifes, Docteurs, Abbés, Moines, &c. A Rome c'est le blanc, ainsi que pour les veuves. En Avent & en Carême, aux Vigiles, aux Rogations, aux Quatre-Temps, & dans tous les autres temps de pénitence, on se sert de la couleur violette. Le noir est employé dans les Offices des Morts & dans les Services qu'on célèbre pour le repos de leurs âmes. Les Grecs n'observent plus aucune distinction de couleurs ; autrefois chez eux le rouge était affecté à la solemnité de Noël & aux Enterremens. Les Anglicans qui ont aboli toutes les couleurs, ont cependant conservé le noir dans les cérémonies mortuaires.

COULOMCHA. Ce nom signifie en langue Persanne un esclave du Roi. Ce n'est pas que ceux à qui on donne ce nom soient réellement esclaves du Souverain, ils tiennent à peu-près à la Cour de Perse le rang qu'occupent en France nos Gentilshommes ordinaires & sont presque tous fils de gens de la première qualité : il est vrai que leurs appointemens sont fort modiques, & qu'ils ne peuvent augmenter qu'en proportion du degré de faveur où ils parviennent auprès de leur Maître. Lorsque le Monarque veut favoriser un Coulomcha, il le charge de porter quelques ordres importans à un riche Gouverneur : celui-ci est obligé de l'habiller superbement à son arrivée, de lui fournir une table splendide, & de lui procurer toutes sortes de divertissemens pendant son séjour, & à son départ de lui faire de riches

présens. Quelquefois le Roi de Perse depute un Ambassadeur vers quelque grand Seigneur de sa Cour, sous prétexte de lui faire part d'une nouvelle intéressante, mais en effet pour procurer au premier un présent considérable, qui va souvent à vingt mille livres de notre monnoie, & par ce moyen s'acquitter envers lui d'une dette, sans délier sa bourse.

COUPE. Les anciens avaient certaines Coupes divinatoires par le moyen desquelles ils prétendaient connaître toutes les choses naturelles & même quelquefois surnaturelles. Telle était vraisemblablement la Coupe de Joseph, dont parle l'Écriture, que l'on cacha dans le sac de Benjamin, son jeune frère. Les Officiers de Joseph dirent aux fils de Jacob : « La Coupe que vous avez volée, est celle dans laquelle notre Seigneur boit, & dont il se sert pour prédire l'avenir ». En effet Joseph passait pour un grand Magicien parmi les Egyptiens. Les Romains devinaient aussi par le Gobelet. Pline dit qu'on remplissait d'eau un grand Gobelet, & qu'on jetait de petites lames d'or ou d'argent, ou des pierres précieuses, sur lesquelles étaient gravés certains caractères. On commençait plusieurs invocations, accompagnées de cérémonies superstitieuses, & alors, dit toujours Pline, le Démon répondait : quelquefois il rendait son Oracle par des sons articulés ; d'autrefois il faisait paraître sur la superficie de l'eau les caractères qui étaient au fond du Gobelet, & formait sa réponse par leur arrangement ; souvent il traçait la figure de celui au sujet duquel les assistants l'interrogeaient.

COUR MARTIALE. Nom qu'on donne en Angleterre à un Conseil de Guerre, érigé pour juger la conduite des Généraux & des Amiraux. Les Arrêts de ce Tribunal sont quelquefois caractérisés par une étonnante sévérité.

COUR DES AIDES. (Voyez ÉTABLISSEMENT DES COURS DES AIDES.)

COURAGE. (Esprit de) Cérémonie solennelle des Caraïbes, dans laquelle, avant les grandes expéditions guerrières, leurs Prêtres leur soufflent ce qu'ils appellent l'Esprit de courage. Une troupe de Sauvages s'assemble dans une grande cabane, & se met à danser en rond avec des contorsions singulières & extravagantes, tandis que trois ou quatre Prêtres au milieu du cercle, tenant en main des roseaux, leur soufflent au nez de la fumée de tabac, en disant : « Recevez tous l'esprit de force, par lequel vous pourrez vaincre vos ennemis. » En sortant de là, il n'y a point de Sauvage qui n'aille à la mort sans crainte.

COUREUR. Domestique qui précède ordinairement le carrosse d'un grand Seigneur, & qui dans les occasions exécute les ordres avec promptitude. Nous avons arraché au labourage les animaux les plus utiles, & nous les avons fait servir à notre luxe insultant, en les attelant à nos chars ; pour combler la mesure de notre orgueilleuse inhumanité, il ne nous restait qu'à faire courir les laboureurs devant nos chevaux, & nous l'avons fait. Cet usage nous est venu d'Italie.

COURIER. On donne ce nom à un Postillon, dont la fonction est

de courir la poste & de porter des dépêches en diligence. Les Grecs & les Romains ont eu des Couriers à pied, en char & à cheval. Xénophon rapporte que Cyrus ayant examiné ce qu'un cheval pouvait raisonnablement faire de chemin par jour, bâtit des écuries à chaque distance, & qu'il y plaça des chevaux & des hommes pour en avoir soin. Dans chacune de ces postes, à l'arrivée du Courier, un homme prenait son paquet, montait sur un cheval frais, & allait porter les dépêches à une autre station où il trouvait un autre Cavalier, & ainsi de même jusqu'à la Cour. On ne croit pas qu'il y ait eu des postes réglées dans l'Empire Romain, avant le règne d'Auguste. Vers la décadence de l'Empire, les postes furent négligées dans l'Occident, & leur rétablissement est dû à l'Université de Paris, qui, pour la commodité des Ecoliers, établit des espèces de Messageries en France.

COURONNEMENT D'UN ROI DES ROMAINS. Autrefois toutes les cérémonies qui s'observaient à l'élection d'un Roi des Romains, étaient fort différentes de ce qui se pratique de nos jours. Sitôt qu'il était élu à Francfort, on le conduisait sur un trône de pierres placé dans une plaine agréable, plantée de noyers, proche Ruffelheim, petite ville située au confluent du Mein & du Rhin. Monté sur ce trône, le nouveau Roi confirmait les privilèges de l'Empire & des Electeurs. De-là il se rendait à Aix-la-Chapelle, pour y recevoir la couronne d'argent.

Lorsque l'Empereur Ferdinand fit proclamer son fils Maximilien, Roi des Romains, ce Prince, contre l'u-

sage, fut couronné à Francfort. L'Electeur de Brandebourg, comme grand Echançon, monta à cheval; alla à une table posée au milieu de la grande place; y prit un bassin d'or & une serviette, & revint dans la salle du festin, où il présenta à laver à l'Empereur & au Roi des Romains. Le bassin, la serviette & le cheval furent remis au Comte de Zollem, à qui ils appartiennent par un ancien droit. L'Electeur de Saxe, comme grand Maréchal, monta aussi à cheval, & alla à toute bride à un tas d'avoine dont il remplit un boisseau d'argent. Le boisseau & le cheval furent remis à Frédéric de Pappenheim, Vicair du grand Maréchal. L'Electeur Palatin, comme grand Maître-d'hôtel, vint à cheval à la cuisine; prit deux plats; revint à la salle du festin; descendit de cheval, & servit les plats sur la table de l'Empereur. L'Electeur de Saxe porta devant lui un grand bâton. Le cheval & les plats furent donnés au Vicair du Palatin. Les trois Electeurs Ecclésiastiques parurent ensuite; ils présentèrent leurs sceaux que le Roi des Romains leur passa au cou. On fit rôtir, suivant l'usage, un bœuf farci de plusieurs animaux; on en servit un morceau sur la table du nouveau Roi, & le reste fut abandonné au peuple. Toutes ces cérémonies sont prescrites par la bulle d'or.

COURONNEMENT DES ROIS DE POLOGNE. La pompe funèbre du dernier Roi, précède toujours la cérémonie du Couronnement. Lorsque le corps est exposé sur le catafalque, un Hérault, armé de pied en cap, entre à toute bride dans l'Eglise, & vient rompre un sceptre: cinq autres

Héraults viennent de même briser la couronne, le globe, le cimenterre, un javelot & une lance, au bruit d'une musique guerrière.

C'est dans la cérémonie seule de son Couronnement, qu'un Roi de Pologne peut faire des Nobles : la Noblesse autrement ne se confère qu'en pleine Diète & après dix ans de services militaires. Un usage singulier termine le Couronnement de ces Princes ; & pour en trouver l'origine, il faut remonter jusqu'au onzième siècle. En 1077, Stanislas Szczeponowski, Evêque de Cracovie, s'était élevé contre les désordres du Roi Boleslas II. Ce Prince, indigné de l'audace du saint Prélat, le fit assassiner ; mais devenu en horreur à ses Sujets, il fuit & va mourir inconnu hors de sa patrie. Depuis cetemps, les Rois de Pologne, après leur Couronnement, vont faire une espèce d'amende honorable au tombeau du saint Evêque : « Je con-
» fesse, dit le Roi, que ce crime est
» atroce, j'en suis innocent, je le dé-
» teste & j'en demande pardon à ge-
» noux, en implorant la protection
» du saint Martyr pour moi & pour
» mon Royaume. » Un tel usage devrait s'introduire dans tous les lieux que les Tyrans ont teints du sang du Juste.

COURONNEMENT (ancien) DES ROIS D'ANGLETERRE. Nous choisissons la description des cérémonies observées au Sacre & Couronnement de Richard I, surnommé *Cœur de Lion* en 1190.

« Les Archevêques, Evêques,
» Abbés & Chanoines, revêtus de
» chappes du chœur ; & faisant por-
» ter devant eux la croix, l'eau-bé-

» nite & les encensoirs, allèrent
» jusqu'à la porte de la chambre in-
» térieure du Duc Richard, & le
» menèrent processionnellement dans
» l'Eglise de Westminster jusqu'au
» grand autel. Au milieu des Evê-
» ques & Chanoines, marchèrent
» quatre Barons portant chandeliers
» garnis de cierges allumés ; & der-
» rière eux vinrent deux Comtes,
» l'un desquels portait le sceptre
» Royal, orné par le bout d'une
» marque ou d'une armoirie d'or ;
» & l'autre, la verge Royale, em-
» bellie d'une colombe aussi d'or.
» Après ceux-ci cheminèrent trois
» autres Comtes portant des épées
» couvertes de fourreaux dorés ; en-
» suite allèrent six autres Comtes &
» Barons, soutenant un grand &
» somptueux échiquier, sur lequel
» étaient les enseignes & les orne-
» mens de la Royauté. Le Comte de
» Chester suivit après, tenant en main
» la couronne d'or toute enrichie de
» perles & de pierreries. Enfin ve-
» nait le Duc Richard, au milieu de
» deux Evêques, dessous un ciel de
» soie, porté par quatre Barons.
» Conduit devant l'autel en cet or-
» dre, il fit les sermens accoutumés,
» ensuite on le dépouilla de tous ses
» habits, excepté des chausses & de
» la chemise ; laquelle était ouverte
» sur les épaules à cause de l'onction :
» & lors Baudouin, Archevêque de
» Cantorbéry, lui mettant les san-
» dales ou bortines tissées d'or, l'oi-
» gnit en divers endroits ; en la tête,
» aux épaules & au bras droit. Il lui
» mit ensuite un linge de lin par-des-
» sous le bonnet ; & l'ayant revêtu
» des habillemens Royaux, avec la
» tunique & la dalmatique, lui mit
» en

» en main l'épée bénite , pour punir
 » & réprimer les Ennemis de l'E-
 » glise. Deux Comtes lui chauffè-
 » rent les éperons , & lui mirent le
 » manteau Royal sur les épaules. Il
 » prit lui-même la couronne de des-
 » sus l'autel , & la mit entre les
 » mains de l'Archevêque , qui la
 » posa soudain dessus son chef , & lui
 » mettant le sceptre en la main droite ,
 » & la verge Royale en la gauche ,
 » le laissa conduire aux Evêques &
 » Barons , précédés des chandeliers ,
 » de la croix & des trois épées sus-
 » dites , jusqu'en son trône. Inconti-
 » nent la Messe fut commencée ; &
 » quand se vint à l'Offertoire , il y
 » eut deux Evêques qui l'y menè-
 » rent , & puis le reconduisirent en
 » sa place. Après la Messe , il fut
 » mené processionnellement dans le
 » chœur ; & déposant là les ensei-
 » gnes & marques Royales , prit
 » une couronne & des habits plus lé-
 » gers , avec lesquels il alla droit au
 » festin. L'Archevêque de Cantor-
 » beri s'assit à sa dextre , comme au
 » lieu plus éminent ; & dessous lui
 » les autres Archevêques , Evêques ,
 » Comtes & Barons , selon leurs
 » rangs & dignités. Le reste du Cler-
 » gé , les Gentilshommes & le Peu-
 » ple se mirent aux autres tables. »

Richard , par un motif de super-
 stition , défendit aux Juifs de paraître
 à la cérémonie de son Couronne-
 ment. Un d'eux se présenta à la
 porte de la salle du festin , ce qui
 causa une émeute , & fut le signal
 d'un affreux massacre. Nombre de
 Juifs y périrent. La raison de cette
 défense portait que Richard se fai-
 sant couronner un Dimanche deux
 Septembre, *« jour mauvais & jour*

Tome I.

» *Egyptien* , qui avait été fatal aux
 » Juifs , pendant leur servitude : »
 il craignait que leur présence n'attirât
 sur lui les malheurs dont ils avaient
 été accablés.

COURONNEMENT DES EMPRE-
 REURS DU MEXIQUE. D'abord les
 Empereurs Mexicains furent élus
 par le Peuple , & ensuite quatre des
 plus puissans Caciques s'emparèrent
 de cette nomination. Le Prince élu
 n'était pas couronné sur le champ ;
 il devait avant de monter sur le
 trône , remporter une victoire sur
 les ennemis de l'Etat. Lorsqu'il
 rentrait triomphant dans la Capitale ,
 tous les Ministres , les Nobles , les
 Sacrificateurs , l'accompagnaient au
 Temple de la Guerre , où l'on sa-
 crifiait les prisonniers. Alors il était
 revêtu du manteau Impérial : on lui
 présentait une épée d'or , garnie de
 pierres à fusil , qui était le symbole
 de la Justice , & un arc & des flè-
 ches , qui designaient la suprême
 puissance ; puis le premier Cacique
 lui posait sur la tête une riclie cou-
 ronne , & un autre lui adressait un
 long discours sur les devoirs de la
 Royauté. On conduisait l'Empereur
 devant l'Idole de Viczilipuztli , & le
 grand Prêtre , en habits pontificaux ,
 & suivi de plusieurs autres Prêtres
 vêtus de longues robes , après l'a-
 voir deshabillé , lui froissait tout le
 corps d'une teinture fort noire ; &
 lui donnant des bénédictions , il l'ar-
 rosait d'une eau mêlée de feuilles de
 cèdre , qui à cet effet était gardée
 dans le temple. Il lui plaçait sur les
 épaules un manteau blanc , tout parfé-
 mé de figures de têtes de morts , sur
 lequel on lui en mettrait un autre de
 couleur noire , puis un autre bleu cé-

leste. Il lui mettait aussi au cou certains lacets rouges, auxquels étaient attachées les marques Royales, & sur les épaules une petite coquille toute pleine de poudre, qui devait le préserver de sortilège, de peste & de tout autre mal; enfin, il lui attachait au bras un sac plein d'encens, & lui mettait dans la main un encensoir rempli de charbons ardens. Lorsqu'il avait encensé l'Idole, on le conduisait dans une grande salle du Temple; il se plaçait sur un lit, & employait, sans sortir, quatre jours en prières, en pénitences & en sacrifices. Il ne mangeait qu'une fois le jour; toutes les nuits il se baignait en grande eau, & s'y tirait du sang des oreilles. Les offrandes qu'il faisait aux Idoles, devaient être teintes du sang de sa langue, de son nez, de ses mains, & d'autres parties de son corps. Les quatre jours passés, on le venait prendre pour le conduire à son Palais avec de grandes réjouissances. Après ces cérémonies, l'Empereur devenait si respectable pour ses Sujets, qu'ils n'osaient plus le regarder en face. Le serment que prononçait ce Prince est unique dans l'histoire du Monde: outre la promesse de maintenir la Religion, les Loix & la Justice, il jurait que pendant le cours de son règne, les pluies tomberaient à propos, les rivières ne causeraient point de ravages par leurs débordemens, qu'il n'y aurait point de stérilité, & que les peuples ne seraient point affligés par les maladies. Il n'est pas naturel de penser que par-là les Mexiquains prétendaient que leur Empereur pouvait commander à la Nature, il faut présumer qu'ils voulaient lui faire en-

tendre que sa modération & sa sagesse dans la conduite de l'Etat, attireraient sur ses Sujets, les bénédictions du Ciel, qui souvent punissait les Peuples des crimes des Souverains.

COURONNEMENT DU ROI DE CONGO. Comme la succession au Trône n'a point d'ordre établi, les Grands choisissent entre les fils du feu Roi, les frères ou les neveux, le Prince qui leur paraît le plus digne de porter la Couronne. Toute la Noblesse de ce Royaume Africain, s'assemble dans une grande place environnée d'un mur de pierre, & bâtie anciennement pour cet usage. On place au centre un fauteuil de velours sur un tapis; & un coussin sur lequel on pose la couronne, qui est de fil d'or & d'argent, avec trois bracelets d'or de la grosseur du doigt, & une bourse de velours qui contient la bulle du Pape & les lettres de confirmation de la Royauté. Tous ces préparatifs finis, un Noble fait la proclamation suivante: « Vous qui devez être Roi, ne soyez ni vo- leur, ni avare, ni vindicatif; soyez l'amour des pauvres; faites des aumô- nes pour la rançon des prisonniers & des esclaves; assistez les malheureux; soyez charitable pour l'Eglise; efforcez-vous d'entretenir la paix & la tranquillité dans ce Royaume, & conservez avec une fidélité inviolable, le Traité d'alliance avec votre frère le Roi de Portugal. » Ce discours achevé, deux autres Nobles se lèvent pour chercher le nouveau Roi, comme s'il était confondu dans la foule du Peuple: ils le trouvent aisément, l'amènent & le font asseoir sur le

fautenil : on lui place la couronne sur la tête, & on lui attache les bracelets & autres ornemens Royaux. Il jure sur l'Evangile d'observer punctuellement ce que le Hérault a prononcé ; & le peuple lui jette un peu de fable & de terre, non-seulement comme une marque de joie, mais encore pour le faire ressouvenir que, quoique Roi, il sera réduit un jour en poudre.

COURONNE. Chez les anciens Romains, les exploits militaires étaient récompensés par des Couronnes différentes.

La Couronne ovale était faite de myrthe, & on l'accordait aux Généraux qui n'avaient vaincu que des Esclaves, ou autres faibles Ennemis peu dignes d'exercer la valeur Romaine. On leur décernait l'honneur du petit triomphe qu'on appelait *Ovation*.

La Couronne navale ou rostrale, était un cercle d'or relevé de proues & de poupes de Navire. On la donnait à l'Officier ou au Soldat, qui le premier était sauté dans le vaisseau ennemi.

La Couronne vallaire ou castrense était aussi un cercle d'or relevé de pieux, que le Général donnait au Soldat, qui le premier était entré dans le camp ennemi.

Le Romain qui le premier arborait l'étendard de la République, sur les murailles d'une ville assiégée, recevait une Couronne murale, ou cercle d'or surmonté de creneaux.

La Couronne civique, faite d'une branche de chêne, était réservée pour le Citoyen, qui dans une bataille ou un assaut, avait sauvé la vie à un autre Citoyen.

La Couronne triomphale faite de

branches de laurier, s'accordait au Général qui avait conquis quelques provinces ou gagné quelque bataille importante.

Le Général qui avait délivré une ville ou une armée Romaine assiégée, recevait la Couronne obsidionale ou graminée, faite des herbès qui se trouvaient dans la ville ou dans le camp assiégé.

On donnait aussi une Couronne de laurier à ceux qui confirmaient ou ménageaient la paix avec l'ennemi.

Les Gladiateurs qu'on mettait en liberté, recevaient une Couronne ou Bandelette de laine. Dans les sacrifices, les Romains portaient des Couronnes d'aché, d'olivier, de laurier ; dans les festins, ils en portaient de lierre, de myrthe, de roses, en forme de chapeaux ; & dans les funérailles ils étaient couronnés de cyprès.

COURONNE IMPÉRIALE. Les Empereurs Romains portèrent d'abord la simple Couronne de laurier ; ensuite ils y joignirent le Diadème, dont ils firent une espèce de casque. Constantin prit le premier cette sorte de Couronne. Sous les Empereurs Chrétiens elle fut surmontée d'une croix. Pepin, fils de Charles Martel, est le premier Prince qui se soit fait couronner avec les cérémonies de l'Eglise. Les Empereurs, depuis Otton, furent couronnés Rois de Germanie à Aix-la-Chapelle ou à Francfort, Rois de Lombardie à Monza ou à Milan, & Empereurs à Rome. Dans le Couronnement d'Aix, le Prince commençait par prendre possession du trône de Charlemagne ; ensuite il recevait dans l'Eglise l'onction sacrée, & faisait ser-

ment de rendre justice à ses Sujets. A Monza, l'Archevêque de Milan lui posait la Couronne de fer sur la tête; & dans la plaine de Roncalie il recevait l'hommage de ses Vassaux d'Italie. A Rome il n'était suivi que de ses principaux Officiers. Arrivé au Vatican où le Pape l'attendait, il allait faire sa prière à la Confection de S. Pierre. Le Pontife célébrait la Messe, à laquelle le Prince servait en qualité de Diacre. On commençait les cérémonies du Couronnement; le Pape sacrait le Prince, lui mettait au doigt un anneau, l'épée à une main, le sceptre à l'autre, la Couronne d'or sur la tête, & lui faisait prêter l'important serment d'être le fidèle Défenseur de l'Eglise Romaine.

A ces trois Couronnes que l'Empereur recevait, plusieurs des Princes qui ont occupé le Trône Impérial, ont ajouté celle d'Arles, qu'ils regardaient autrefois comme la Capitale d'un Royaume annexé à l'Empire.

COURONNE. (Avénement à la) En France le Roi ne meurt point: c'est la loi de l'Etat. Aussi-tôt que le dernier Roi ferme les yeux, son Successeur est de droit sur le Trône, suivant la maxime, *le Mort saisit le Vif*, qui a lieu aussi-bien dans la succession à la Couronne, que dans celle des particuliers. Quand le Roi a rendu le dernier soupir, le Roi d'Armes & les Hérauts d'Armes crient trois fois, *le Roi est mort*; & immédiatement après, ils crient trois fois consécutives, *vive le Roi*.

COURONNE. (Joyeux avénement à la) C'est un droit que le nouveau Roi exerce sur ses Sujets, comme de

crier de nouvelles Maîtrises dans chaque Corps de métiers, & nommer à la première Prébende qui vient à vaquer dans chaque Eglise Cathédrale.

COURONNES ATHÉNIENNES. L'usage, dans le Gouvernement d'Athènes, était de récompenser par le don d'une Couronne, le Citoyen qui avait rendu des services importants à la Patrie. Périclés fut le premier à qui les Athéniens décernèrent une Couronne. Cet ornement fut d'abord composé de deux branches d'olivier entrelacées, & alors il était glorieux de le recevoir. Dans la suite on donna des Couronnes d'or; & dès ce moment elles furent avilies. Lorsque le Sénat avait décerné une Couronne à un Citoyen, c'était au milieu du Sénat qu'elle lui était présentée: lorsqu'elle était accordée par le Peuple, c'était à l'assemblée du Peuple qu'il la recevait.

Les différens Peuples de la Grèce envoyaient aussi des Couronnes aux Citoyens d'Athènes; mais celles-ci ne leur étaient données que sur le théâtre, & ne pouvaient être envoyées qu'après en avoir obtenu la permission du Sénat par une ambassade; celui qui était gratifié d'une pareille Couronne, devait la déposer dans le Temple de Minerve, où elle restait consacrée; au lieu que celle qu'il recevait du Sénat ou du Peuple d'Athènes, restait dans sa maison & devenait un monument domestique, qui perpétuait à jamais le souvenir de ses services. (Voyez l'article **QUERSONNÉSE DE THRACE**.)

COURONK. C'est une défense que le Sophi de Perse fait à ses Sujets. Le plus rigoureux Couronk est

celui que le Prince fait aux habitans d'Isphahan de se trouver sur le chemin par où il doit passer avec ses femmes. Alors il faut que tous les hommes abandonnent leurs maisons, & qu'ils se retirent dans un quartier éloigné, ou à la campagne : car celui qui aurait osé regarder une Concubine du Sophi, serait puni de mort. Quelquefois ce Monarque met un Courroux sur la volaille, sur le poisson ou sur quelqu'autres denrées de son goût. Il y va de la vie pour celui qui en ayant en sa disposition en vendrait à d'autres qu'aux Pourvoyeurs de la Cour.

COURS ROYALES. Assemblées que nos Rois tenaient aux fêtes de Pâques & de Noël, & qui différaient des Assemblées des Champs de Mars & de Mai. L'Empereur Charlemagne paraissait dans ces solennités revêtu d'habits de drap d'or, de brodequins enrichis de perles, &c. & avec la couronne en tête. Cet usage fut suivi par ses Successeurs. Dans ces occasions, le Roi Robert donnait de superbes festins ; & malgré la grande modestie de S. Louis, ce pieux Roi s'y montrait avec tout l'appareil de la Royauté. Alors le Monarque mangeait en public, & il était servi par ses grands Officiers, à qui il distribuait des présens, tandis qu'on jetait de l'argent au Peuple, & que les Héraults criaient, *Largeffe.*

COURSE DE CHEVAUX. Vers l'an 804, les Polonois ayant perdu leur Duc, & voyant tous les Palatins prêts d'en venir aux mains, pour se saisir de l'autorité suprême, remirent à la fortune le soin de leur marquer celui qui devait occuper

le trône. On ordonna une Course de Chevaux, & l'on déclara que celui qui arriverait le premier au but, deviendrait maître du Royaume. Un nommé Leszek a recours à l'artifice ; il sème la lice de fer pointus, qu'il couvre de sable ; il se trace une route où il peut courir sans danger ; & contre l'usage du pays, il fait ferrer son cheval avec des fers entiers & épais. Deux jeunes Polonois ont remarqué l'indigne manœuvre de Leszek, l'un se tait par timidité, l'autre par l'espoir d'en profiter ; la lice est ouverte ; on court ; Leszek laisse loin de lui tous ses Concurrans, embarrassés dans son piège ; il est prêt de toucher le but : le jeune Polonois qui le suit, s'en aperçoit & découvre la trahison de Leszek. Le Peuple est indigné ; il demande la mort du Traître qui est mis en pièces ; & par un caprice qui se ressent bien de la simplicité de ces temps éloignés, on désire au jeune homme le trône, qu'il avait gagné en effet. Il régna avec gloire sous le nom de Leszko. Les anciennes histoires présentent des exemples de semblables Courses, proposées pour acquérir des Couronnes. D'ailleurs, les Polonois n'estimaient que ceux qui savaient bien manier un cheval, & c'était un moyen de découvrir l'adresse & le courage des Athlètes.

COURT AMOUREUSE. On rapporte l'institution de la Court Amoureuse au règne de Charles VI & d'Isabeau de Bavière ; mais on n'a sur cette assemblée que de bien faibles renseignemens, puisqu'on n'a pu même retrouver les premières feuilles du seul manuscrit qui en fait mention. Ce qu'on peut présumer, c'est

que l'art d'aimer devait être le Code de cette Magistrature, si mieux l'on n'aime regarder le manuscrit qu'on vient de citer, comme une satire sanglante des Cours de Justice sous Charles VII. Quoiqu'il en soit, on sçait que cette espèce de société était divisée en différentes classes. La première était composée des plus grands Seigneurs de la Cour, dont on ne sçait pas les titres. Les grands Veneurs formaient la seconde Classe. Les Trésoriers des Chartres & Registres amoureux, la troisième : les Auditeurs, la quatrième : les Chevaliers d'honneur, Conseillers de la Cour Amoureuse, la cinquième : les Chevaliers Trésoriers, la sixième : les Maîtres des Requêtes, la septième : les Secrétaires, la huitième : les Substituts du Procureur-Général, la neuvième : les Concierges des Jardins & Vergiers amoureux, la dixième : & enfin, la onzième & dernière était composée des Veneurs de la Cour Amoureuse.

COUSINS. Jusqu'au milieu du seizième siècle, les Rois de France ne donnaient le titre de Cousins qu'à ceux qui avaient l'honneur d'être leurs parens : lorsqu'ils écrivaient aux Ducs & aux Grands Officiers de la Couronne, ils mettaient *Très-cher & fidèle Ami.* « Ce n'est que depuis » François I, & environ 1540, dit » M. de Sainte Foix, que nos Rois » ont commencé à avoir tant de » Cousins ». Henri IV, qui, suivant un Manuscrit de M. Talon, cherchait à ménager la Cour de Rome, est le premier de nos Rois qui ait donné indifféremment à tous les Cardinaux, le titre de *Cousin* : au lieu qu'ils n'avaient auparavant

que le titre de *Cher Ami*, s'ils n'étaient Princes ou Favoris.

COUTUME des anciens Bretons. Ces Peuples avoient une Coutume qui leur était particulière, & dont on ne retrouve point d'exemple chez aucune Nation civilisée ou barbare. Chaque homme épousait une seule femme qui était toujours dans la suite regardée comme la sienne : mais cinq ou six Bretons s'associaient ensemble pour en faire leur femme ; & sur ce pied, la femme était un meuble de ménage qui servait aux gens du logis, comme un lit, une table ou une chaise.

Herbert assure que les Indiens de Kalecut troquent bien souvent de bonne amitié leurs femmes, & qu'il n'est pas étonnant de voir la femme troquée avoir pour sa part sept ou huit maris.

COUTUME des Fillettes. Il existe une Coutume assez singulière dans le Comté de Dunois. Lorsqu'une Fillette ou une Veuve se trouve enceinte ; ou même une femme mariée, s'il est de notoriété publique que ce soit du fait d'un autre que de son mari, elle doit le déclarer à la Justice du lieu, sous peine d'un écu d'amende. Si la déclaration n'a pas été faite, le Receveur-Fermier est en droit de se transporter lors de l'accouchement, au logis de la Fille ou de la Femme avec un balai, & de ne pas désenfermer la porte, jusqu'à ce qu'il ait touché l'amende. Le Droit existe, mais il est à croire que dans ce siècle on ne l'exige plus.

COUVRE-FEU. (Loi du) Cette Loi fut établie vers 1069, en Angleterre, par Guillaume I, après la Conquête, pour prévenir les sui-

tes du mécontentement de ses nouveaux Sujets ; il défendit aux Anglais d'avoir chez eux aucunes armes & de conserver de la lumière passé huit heures du soir. Une cloche à cette heure sonnait pour avertir d'éteindre les lumières & de couvrir le feu. Il y avait des punitions marquées pour ceux qui négligeaient de le faire. Cette cloche fut appelée le *Couvre-feu*, & de toutes les nouvelles Loix du Conquérant, celle-ci parut la plus dure aux Anglais.

CRAINTE, (la) Déesse du Paganisme, à laquelle les Spartiates, c'est-à-dire, le Peuple le moins susceptible de crainte, élevèrent des Autels. Les Mythologistes la font fille de la Nuit, & l'on pourrait ajouter qu'elle eut le crime pour Père.

CRAVEN ou **CRAVENT**. C'est un vieux mot Anglais qui signifiait Couard ou Poltron, & qu'on trouve dans l'ancienne Coutume d'Angleterre, à l'occasion des jugemens par combats. La loi portait que le Vainqueur serait publiquement proclamé, & qu'en présence du Peuple le Vaincu reconnaîtrait sa faute & prononcerait hautement le mot *Craven*, comme un aveu de sa lâcheté. Cette Déclaration rendait le Vaincu infâme.

CRÉDIT. (ancien Droit de) On trouve dans nos anciennes Chartres que le Roi, le Dauphin & plusieurs grands Seigneurs avaient droit de prendre des vivres & autres denrées à crédit, c'est-à-dire, avec promesse de les payer dans un certain tems marqué, & quelquefois en donnant des gages pour la sûreté du paiement. Une Ordonnance de Philippe-Au-

guste de l'année 1209, oblige la Commune de Compiègne de faire Crédit à l'Abbé pendant trois mois de pain, chair & poisson, & en cas, qu'il ne paye point au tems marqué, les Habitans pourront lui refuser ce qu'il demandera.

Lorsque Robert, Comte de Dreux, Seigneur de Saint Valery, séjourna à Dieppe, on devait, par son Ordonnance de 1219, lui faire crédit de 10 liv. de monnaie usuelle, pendant quinze jours.

A Bois-commun, les Habitans fournissaient au Roi des vivres à crédit durant quinze jours. A Beauvoir, le Dauphin avoit Crédit pendant un mois pour les vivres qu'il achèterait pour la fourniture de son Hôtel ; mais il devait donner un gage d'un tiers plus fort que la chose vendue.

Les Seigneurs de Nevers avaient crédit dans cette Ville pendant quarante jours. Les Comtes d'Auxerre jouissoient du même droit. Le Seigneur d'Auffonne en Bourgogne, ne pouvoit rien prendre à crédit dans les jardins potagers de cette Ville, sans donner de gages. Le Seigneur de Chagny avoit aussi Crédit pendant quarante jours, & non plus.

Le Seigneur de Dommart pouvoit prendre du vin chez un Bourgeois pour le prix qu'il revenait à celui-ci, & le Seigneur pouvoit ne le payer que lorsqu'il sortait de la Ville, & s'il n'acquittait pas cette dette, il devait payer le prix du marché, & il avait quinze jours de crédit.

A Poix en Picardie, les Habitans qui vendaient des denrées, étaient obligés d'en donner à Crédit une fois dans leur vie au Seigneur,

sans qu'il fût contraint de leur livrer des pages ; mais cette charge, une fois acquittée, le Seigneur n'avait plus de droit d'en exiger sans gages.

CRETINS. C'est le nom que l'on donne à une espèce d'Hommes qui naissent dans le Valais & surtout à Sion qui est la Capitale de cette Province. Ces infortunés sont sourds, muets, imbécilles, presque insensibles aux coups, & portent des gôêtres pendant jusqu'à la ceinture ; ils sont doux, mais incapables d'idées ; cependant adonnés aux plaisirs des sens, sans que leur imbecillité leur permette d'y appercevoir aucun crime, & violemment portés à tout ce qui peut avoir trait à leurs besoins naturels. Les Habitants du Valais regardent les Cretins comme des Anges Tutélaires, qui portent la bénédiction dans leur famille, & celles qui n'en peuvent au moins compter un chez elles, se croient mal avec le Ciel.

CRI D'ARMES ou CRI DE GUERRE. Presque tous les Peuples ont un Cri particulier, soit pour se reconnaître, soit pour s'animer dans les combats & dans les tournois.

Les Soldats que Gédéon conduisit contre les Madianites, eurent pour Cri de Guerre, *Domino & Gedeoni* : au Seigneur & à Gédéon.

Dans nos Armées en Europe, il y avait autant de Cris qu'il y avait d'enseignes & de bannières. Les troupes commandées par notre fameux Bertrand Duguesclin, avaient pour Cri : *Notre-Dame, Duguesclin*, Le Comte de Hainaut avait pour Cri : *Hainaut, au noble Com-*

te. Le Duc de Brabant : Louvain, au riche Duc. Les Seigneurs de Montmorenci criaient d'abord : *Dieu aide*, & ensuite : *Dieu aide au premier Chrétien*. La Maison de Bauffremont, en Lorraine & en Bourgogne, avait aussi pour Cri, *Bauffremont, au premier Chrétien*. Les Ducs de Normandie criaient : *Diez aye, Dam Diez aye*, c'est-à-dire, *Dieu nous aide, le Seigneur Dieu nous aide*. Le Duc de Bourbon criait : *Notre-Dame, Bourbon* : & le Duc d'Anjou : *Saint Maurice*. Les Croisés pour la Conquête de la Terre Sainte, sous Godefroi de Bouillon, prirent pour Cri : *Diez le volt, Dieu le veut*. Le Cri de Ralliement des Français était *Montjoye, Saint Denis*.

Vers l'an 1450, le Roi Charles VII, ayant établi les Compagnies d'Ordonnances, & dispensé les Chevaliers Bannerets d'aller à la guerre accompagnés de leurs Vassaux, le Cri de guerre fut aboli en France.

Les Turcs ont aussi leur Cri de guerre ; lorsqu'ils commencent une attaque, ils crient : *Allah, Allah, Mahomet*. Si dans une Bataille contre les Chrétiens, ils s'aperçoivent que ceux-ci les ayant enfoncés, ne les poursuivent pas, ils répètent ces mots : *Giaur Camar*, c'est-à-dire, *l'Infidèle a peur* : mais s'ils sont poursuivis, ils crient : *Giaur, Cridy* : c'est-à-dire, *les Infidèles sont sur nos talons*.

CRITHOMANCE. C'était une sorte de Divination, qui consistait à considérer la pâte ou la matière des gâteaux qu'on offrait en sacrifice, & la faune qu'on répandait

sur les victimes qu'on venait d'égorger.

Cette superstition a été pratiquée dans le Christianisme même, par de vieilles femmes qui se tenaient autrefois dans les Eglises auprès des Images des Saints.

CROCODILE. Animal adoré dans quelques endroits de l'Egypte, où l'on avait trouvé le secret de l'apprivoiser. Lorsqu'on était parvenu à ce point, on lui mettait aux oreilles des pierres précieuses, & on le nourrissait de viandes consacrées jusqu'à ce qu'il mourût. Ensuite il était embaumé, & ses cendres renfermées dans une urne superbe, étaient déposées dans les tombeaux des Rois. Dans ces Provinces, le Crocodile passait pour le symbole de la Divinité : les Pères se félicitaient lorsqu'un de ces animaux avait englouti leurs enfans dans la vaste capacité de son ventre ; ils regardaient comme un augure favorable, quand ils recevaient des alimens de la main qui le leur présentait, & tiraient de sinistres présages, s'ils refusaient de manger. Dans d'autres Provinces de l'Egypte, le Crocodile était en horreur, parce que la Légende du Pays apprenait que Typhon, l'Assassin d'Osiris & l'ennemi des Dieux, s'était métamorphosé en Crocodile ; & par cette raison on ne lui faisait jamais de quartier. De moindres contrariétés dans les opinions des hommes, ont fait couler des ruisseaux de sang ; mais les haines, couvertes du manteau de la Religion, ne cessent que par l'anéantissement de l'un des deux Partis. Ouvrons les fastes de l'Histoire ; remontons aux sources des guerres de Religions, & gémissons

sons sur l'aveuglement des hommes.

CRODON. Divinité des anciens Germains, dont on voyait l'Idole à Hartesbourg, près de Goslar, & que Charlemagne fit abattre, avec beaucoup d'autres. Crodon était représenté sous la figure d'un Vieillard à longue barbe, vêtu d'une robe fort longue, serrée par une bande de toile, tenant de la main gauche une roue, ayant à sa main droite un panier rempli de fruits & de fleurs, & placé sur un poisson hérissé de piquans & d'écaillés, qu'on prend pour une Perche, soutenu horizontalement par une colonne. Voici ce qu'on trouve au sujet de cette Idole dans les Chroniques Saxonnes : « la Divinité de » ce Pays (Hartesbourg ou Has- » bourg) & des Nations voisines, » a été honorée pendant plusieurs siècles, sous le nom de Crodo. Cette » Idole était placée, un pied sur une » Borne, & l'autre sur une Perche, » poisson dont l'espèce abonde dans » les mers d'Allemagne. La situation de cette Idole exprimait la » résolution où étaient les habitans » d'Hasbourg, d'opposer constamment aux efforts réunis de leurs » ennemis une résistance invincible. » Le Crodo était représenté nuds » pieds, sur le dos tranchant de la » Perche ; & les Germains voulaient » dire par-là, qu'ils aimeraient mieux » marcher nuds pieds sur des rasoirs, » que de souffrir l'esclavage. Le tablier blanc qui ceignait l'Idole, » était le symbole de la liberté Nationale. Ce Dieu tenait encore une » roue dans la main gauche, & cette » roue indiquait l'alliance qui unissait entr'eux les Germains. Le sceau » couvert de roses, que le Crodo

» avait dans la main droite, désignait
 » la fertilité du Pays, & l'abondance
 » des fruits & des moissons. » Une
 telle explication peut faire honneur à
 l'imagination brillante de l'Auteur,
 mais il faudrait être bien crédule
 pour se persuader qu'elle approche de
 la vérité; celle que M. Heinecii nous
 donne du Crodo est plus satisfaisante.
 Il croit que la longue chevelure qui
 orne la tête de cette Idole, repré-
 sente les rayons du soleil, parce que
 c'est ainsi que tous les Peuples ont
 représenté cet astre : il veut que la
 roue qu'elle tient, marque le Ciel
 toujours en mouvement : que le sceau
 plein de fleurs, soit l'image de la
 Terre : que la perche désigne la
 Mer ; & les pieds nuds du Dieu, les
 divers événemens de la Nature ; &
 cette explication le porte à croire que
 tous ses attributs rassemblés, ne dé-
 signent autre chose que la Nature.

CROISSANT. Les Ottomans
 portent de sinople au Croissant mon-
 tant d'argent. Avant que les Turcs
 se fussent rendus maîtres de Constan-
 tinople, & de toute antiquité la ville
 de Byfance avait pris un Croissant
 pour symbole. Il nous reste des Mé-
 dailles Byfantines, frappées à l'hon-
 neur d'Auguste, de Trajan, de Cara-
 calla, qui constatent ce fait.

CROIX. (Invention de la Sainte)
 Théodoret rapporte que Sainte Hé-
 lène, mère du grand Constantin,
 faisant fouiller sous le Mont Cal-
 vaire, pour y découvrir la Croix de
 Jésus-Christ, on trouva trois Croix ;
 celle du Sauveur & celles des deux
 Voleurs qu'on avait crucifiés avec
 lui : on recouvra même, mais détaché,
 le titre que Pilate avait fait
 mettre au-dessus de la Croix de Jé-

sus-Christ. Pour distinguer la Croix
 du Sauveur, on coucha un cadavre
 sur deux de ces Croix, qui ne pro-
 duisirent aucun effet ; mais il ressus-
 cita aussitôt qu'on l'eut approché de
 la troisième, qu'on reconnut à ce
 signe éclatant pour être celle de Jé-
 sus-Christ. C'est Saint Paulin qui
 rapporte ce fait dans sa XXXI Epi-
 tre à Sévère. Sainte Hélène fit bâtir
 une Eglise au même endroit où l'on
 avait recouvré ce signe de notre sa-
 lut : elle y laissa en dépôt une partie
 de la Croix, & le reste fut porté à
 Rome, & placé dans une somptueuse
 Eglise bâtie par les soins de l'Empe-
 reur, & qui fut nommée l'Eglise de
 Sainte Croix de Jérusalem. On cé-
 lèbre la fête de l'Invention de la
 Sainte Croix, le 3 Mai.

CROIX. (Exaltation de la Sainte)
 Cette fête est célébrée dans l'Eglise
 Romaine le 14 de Septembre, en
 mémoire de ce que l'Empereur Héra-
 clius reporta au Calvaire l'an 642,
 la vraie Croix qui en avait été enle-
 vée quatorze ans auparavant, par
 Cosroès, Roi de Perse, lorsqu'il
 prit Jérusalem sur l'Empereur Pho-
 cas.

CROSSE. Bâton pastoral que les
 Archevêques, les Evêques & les
 Abbés réguliers portent ou font por-
 ter devant eux dans les cérémonies.
 Dans l'origine, cette Crosse n'était
 sans doute qu'un bâton pour s'ap-
 puyer : l'Evêque la reçoit à l'Ordi-
 nation, dit Saint Isidore de Séville,
 pour marque du droit qu'il acquiert
 de corriger les coupables, & pour le
 faire ressouvenir qu'il doit soutenir
 les faibles. Jadis les Croses étaient
 de bois, & terminées en Croix par le
 haut ; maintenant elles sont plus ri-

ches. Les Croffes que portent les Evêques d'Armenie, font terminées par une tête de serpent, Les Abbés réguliers portent la Croffe quand ils officient; prérogative qui n'est pas accordée aux Abbés Commendataires: ces derniers peuvent seulement la faire peindre ou graver sur leurs armoiries.

CUBA. Divinité que les Romains invoquaient pour faire dormir les petits enfans. Un Auteur célèbre remarque qu'il est bien difficile à ceux qui ont tant de Dieux, d'avoir beaucoup de Religion; ils ont si souvent raison de s'en plaindre. Que de blasphêmes, dit-il, un accès de colique survenu à un petit enfant pendant la nuit, n'était-il pas capable d'arracher à la Nourrice contre la Déesse Cuba?

CUBO-SAMA. C'est le nom qu'on donne à l'Empereur temporel du Japon. Il tient sa Cour à Jédo: ses revenus sont immenses: son armée est composée de trois cens huit mille Fantassins, & de trente-huit mille huit cens hommes de cavalerie, qui sont entretenus par les Seigneurs de diverses Provinces. Celui qui possède dix mille florins de rente, doit entretenir vingt Fantassins & deux Cavaliers, ainsi à proportion. Outre cela le Cubo-Sama tient à sa folde, pour sa garde particulière & pour les garnisons de ses Places, cent-mille hommes de pied & vingt mille chevaux.

Le Cubo-Sama pourrait craindre une si grande quantité de Seigneurs, immensément riches, maîtres à quelques égards dans leurs Domaines, & qui ont constamment sous le drapeau des troupes dont ils peuvent disposer: mais pour prévenir toute

idée de révolte, il oblige les femmes & les enfans de ces Seigneurs de passer leur vie à sa Cour, & eux-mêmes sont forcés d'y résider pendant six mois; ce qu'ils ne peuvent faire qu'avec des dépenses énormes, qui, au milieu de leurs richesses, les laissent toujours dans un véritable état d'indigence.

CULAGE ou CULIAGE. (Droit de) Droit tyrannique & honteux que certains Seigneurs s'étaient arrogé autrefois sur leurs Vassaux; à l'occasion des mariages. Ils avaient fait passer en Loi l'usage infâme de prétendre la première nuit des nouvelles mariées. Au chapitre des revenus de la Baronie de Saint Martin le Gaillard, dépendant du Comté d'Eu, on trouve: « Item, a ledit » Seigneur, audit lieu de Saint Martin, Droit de Culage, quand on » se marie ». Les Seigneurs de Sonloire prétendaient jadis un Droit semblable, mais le Sieur de Monlevrier y reponça solennellement en 1607. On croit que cet usage scandaleux fut introduit en Ecosse par le Roi Even, & pour faire cesser les haines & les meurtres qu'il occasionnait, il fut aboli par le Roi Marcolm III. (Voyez MARCHET ou MARCHETA.)

Les Seigneurs de Prelley & de Parsanny en Piémont jouissaient d'un semblable Droit, qu'ils appelaient *Carragio*, & n'ayant pas répondu à l'offre que faisaient leurs Vassaux de payer à la place une redevance pécuniaire, ceux-ci se révoltèrent & passèrent sous la domination d'Amé VI, Comte de Savoie.

Autrefois l'Evêque d'Amiens exigeait un Droit pour permettre aux nouveaux mariés de coucher ensem-

ble la première, la seconde & la troisième nuit de leurs noces. En 1409 ce Droit fut aboli par Arrêt.

CUCULLE. Ancien manteau du cape des Voyageurs, dont l'usage s'est conservé dans les Monastères. (Voyez COULE.)

CUIR SACRÉ. Pendant que les Lombards régnaient en Italie, quoiqu'ils eussent embrassé la Religion Chétienne, on ne laissait pas que de trouver encore en différens endroits des traces de leur ancienne idolâtrie. Il y avait dans la Ville de Bénévent un arbre fameux auquel ils rendaient un culte superstitieux. Une des cérémonies de ce culte consistait à suspendre un Cuir aux branches de cet arbre. Ensuite plusieurs Cavaliers montaient à cheval, & courant à toute bride, ils lançaient par-dessus l'épaule des dards contre ce Cuir, sans le voir. Celui qui était assez heureux pour enlever avec son dard quelques lambeaux de ce Cuir sacré, le conservait précieusement & le regardait comme un préservatif assuré contre toutes sortes de dangers. Cet arbre fut abattu en 663.

CUISINE. L'art d'appréter les mets qui servent à flatter le goût fut longtems un art inconnu. Le laitage, le miel, les fruits de la terre, les légumes assaisonnés de sel, les pains cuits sous la cendre furent l'unique nourriture de nos pères. Ils firent succéder à ces alimens simples les viandes bouillies, grillées, rôties & les poissons cuits dans l'eau. Pour lors l'appétit réglait le nombre & le tems des repas, & nous aurions été heureux si avec la vie ils nous eussent transmis leur tempérance. Les Asiatiques furent les premiers qui

imaginèrent d'employer toutes les productions de leur climat à la préparation de leurs mets. Le Commerce infecta les Perses de ce goût dangereux de chercher dans la diversité des ragoûts de quoi réveiller l'appétit & exciter la sensualité; ils en firent bientôt part aux Peuples de la Grèce, & les Romains devenus riches & puissans abandonnèrent leur vie frugale, pour se livrer aux excès de la bonne chaire. Ces derniers inventèrent la multiplicité des services: ils eurent des Echaufons, des Maîtres-d'Hôtel, des Ecuyers tranchans & sur-tout des Cuisiniers, qui reçurent jusqu'à vingt mille livres de gages par année. Antoine, content d'un ragoût que lui avait préparé son Cuisinier, lui donna une Ville pour récompense. Nous ne donnons pas des Villes, mais nos Cuisiniers sont mieux payés que le plus respectable Gouverneur de nos enfans, ou que l'Artiste le plus célèbre. Sous le règne d'Auguste, les Siciliens furent réputés les premiers Cuisiniers de l'Empire. Les Italiens, qui n'ont hérité des Romains leurs ancêtres que les débris de la Cuisine de ce Peuple fameux, ont eu la complaisance de nous faire connaître la bonne chère, & marchant à pas de géans dans la connaissance sublime de cet art destructif, nous avons l'honneur exclusif de fournir de Cuisiniers à tous les Peuples de l'Europe. Agréons modernes, retranchez de votre table cent mets flatteurs, mais empoisonnés, vous vous assurerez une santé robuste, dix années de plus, & cent Médecins en créveront de dépit, ou seront assez raisonnables pour embrasser une profession devenue sté-

sile par votre tempérance. La science de la guenle, pour parler le langage de Montagne, tue plus de monde dans Paris pendant un an, que la guerre n'en fait disparaître pendant trois campagnes meurtrières.

CUMES. (Loi de) Aristodème, tyran de Cumès, pour défendre sa vie, contre les attentats de sa Nation, qu'il venait d'asservir, ne trouva d'autre moyen que celui d'énervier son courage. Il ordonna que les jeunes garçons eussent à laisser croître leurs cheveux, comme les filles, & à les orner de fleurs & de rubans. Il leur fit porter de longues robes de différentes couleurs, & lorsqu'ils se rendaient chez leurs maîtres de danse & de musique, des femmes leur portaient des parasols, des parfums & des éventails, & dans le bain, elles leur présentaient des peignes & des miroirs. Aristodème n'avait-il donc point d'ennemis au dehors?

CURCHUS. Divinité des anciens habitans de la Prusse qui présidait aux repas. On dit qu'on entretenait un feu perpétuel sur son Autel & que chaque année on brisait sa statue, pour lui en ériger une nouvelle : mais il n'y a rien de moins éclairci que la Mythologie de ces Peuples.

CURÉTES. On présume que les Curètes étaient originaires du Mont Ida en Phrygie, & qu'ils vinrent s'établir dans l'Isle de Crète, où on leur donna le nom de Curètes, au lieu de Corybantes qu'ils portaient auparavant, soit parce qu'ils se coupaient les cheveux par-devant pour ne point laisser de prise à leurs ennemis, soit plutôt parce qu'ils furent les nourriciers de Jupiter, si l'on

croit les Mythologues. Quelques Auteurs, rejetant toutes les fables qu'Ovide & Lucien débitent sur le compte des Curètes, prétendent qu'ils n'ont été en Phrygie & en Crète, que ce qu'étaient les Druides & les Bardes dans les Gaules, c'est à-dire Prêtres, Sacrificateurs, Magiciens, Devins, Astronomes, Physiciens, Poètes & Médecins. Il y avait cependant cette différence entre les Druides & les Curètes, que ces derniers allaient à la guerre, & qu'ils avaient inventé une danse, qui a retenu leur nom, dans laquelle ils frappaient habilement leurs boucliers de leurs javelots. On attribue aux Curètes de Phrygie l'invention de forger le fer, que le hasard, père des arts, leur fit connaître, pendant l'incendie des forêts du Mont Ida, qui mit en fusion le fer que les montagnes renfermaient dans leur sein. On bâtit des temples aux Curètes après leur mort & on leur immola des victimes. (Voyez **CORYBANTES**.)

CURIE. On sçait que Romulus partagea le Peuple Romain en trois Tribus, qui formèrent dix Curies de mille hommes chacune. On assemblait le Peuple par Curies dans la place de Rome, appelée *Comitium* : c'est là qu'on réglait toutes les affaires publiques, qu'on créait les Rois, qu'on faisait les Loix, qu'on élisait les Magistrats & les Prêtres, en un mot qu'on administrait la justice. Le Prince ou le premier Magistrat présidait à ces assemblées, toujours précédées par des auspices & par des sacrifices. Le Peuple Romain s'étant considérablement accru, Servius Tullius le divisa en six classes, composées d'un nombre plus ou moins

grand de centuries, & parvint à faire passer que dans la suite les suffrages se recueilleraient par centuries, au lieu de se compter par tête. Depuis ce tems les Curies ne furent assemblées que pour élire les Prêtres de Jupiter, de Mars & de Romulus, le grand Curion & quelques Magistrats subalternes. Dans l'élection des Tribuns & des Ediles, le Peuple obtint de s'assembler par Curie pour les nommer.

CURION. Chef ou Prêtre d'une Curie : (Voyez **CURIE**.) on le nommait *Curio* ou *Flamen Curialis*. Il était chargé de faire les sacrifices que devait offrir la Curie, qui l'avait nommé. Il y avait un Chef de tous ces Prêtres, qui portait le nom de grand Curion, *Curio Maximus*, & dont la place était à la nomination des Comices. (Voyez **COMICES**.)

CURLANDE. Il n'y a pas encore bien longtems que les Paysans de la Curlande enterraient des provisions avec leurs morts, & mettaient de l'argent dans leurs cercueils. Ils prétendaient que leurs parens vivaient pauvrement dans l'autre monde, s'ils n'y portaient au moins de quoi commencer un établissement. On a eu beaucoup de peine à les dissuader de porter leurs morts dans les tombeaux de leurs ancêtres Payens, qui presque tous étaient entourés d'un petit bocage. Dans le mois d'Octobre, ils célébraient une Fête solennelle à l'honneur des défunts : on leur faisait des festins, on les appelait par leurs noms & leurs surnoms. Le feu avait part à ces cérémonies mortuaires, comme le symbole de l'immortalité ; & lorsqu'on supposait que ces ames avaient assez

longtems tenu table, on les congédiait, en disant : « Retirez-vous dans » votre retraite, vous avez bien » mangé, bien bu, mais ayez soin » de passer par les chemins ordinaires, & ne marchez point sur » notre seigle ». On se persuadait que les ames qui n'étaient pas contentes des mers qu'on leur avait présentées, s'en vengeaient en détruisant les biens de la terre l'année suivante.

CURSEURS APOSTOLIQUES. Officiers de la Cour de Rome, dont la fonction est d'avertir les Cardinaux, les Ambassadeurs & les Princes du Trône de se trouver aux Consistoires, aux Cavalcades & aux Chapelles Papales, suivant l'ordre qu'ils en ont reçu du Souverain Pontife. Pour marque de leur charge, ils portent une robe violette & un bâton d'épine à la main. Lorsqu'ils arrivent chez un Cardinal, ce Prélat est obligé de leur donner audience sur le champ, debout & découvert, & les Curseurs doivent faire leur message un genou en terre, ce qu'ils n'observent ni pour les Ambassadeurs ni pour les Princes du Trône. Les héritiers d'un Cardinal défunt doivent aux Curseurs dix ducats, vingt-quatre livres de bougie & huit ducats en monnaie, pour leur peine d'annoncer la mort de cette Eminence au sacré Collège & aux Ordres Mendians. Chaque Cardinal nouvellement élu leur doit dix ducats. Dans les Cavalcades du Pape, ils sont montés sur des mules à côté de sa litière & portent une masse d'argent. Deux Curseurs viennent tous les jours prendre les ordres du Pape.

CYNIRE. Roi de Chypre, qui fut épris d'une si étrange passion pour

une de ses maîtresses qu'il lui bâtit un Temple, & ordonna à tous les sujets de l'adorer sous le nom de Vénus. Il choisit dans les Princes de sa famille des Prêtres à qui il confia le culte de la nouvelle Déesse, & par cette raison, ils furent appelés Cynirades.

CYNOCEPHALE. C'est le nom d'un animal fabuleux, qui était en grande vénération chez les Egyptiens, ou plutôt c'était Anubis ou Mercure que l'on révérait en Egypte sous cette forme. On trouve dans les anciens Auteurs que les Prêtres Egyptiens s'étaient avisés de partager le jour en douze heures, parce qu'ils avaient remarqué que le Cynocephale pissait douze fois par jour à des intervalles égaux : ils ajoutent, & Pline surtout, qu'il y avait dans les montagnes de l'Ethiopie des hommes à tête de chien qui aboyaient & qui mordaient. Nous connaissons des singes qui ont une queue & le museau allongé comme les chiens que l'on appelle Cynocephales, ce qui fait disparaître le merveilleux de Pline.

CYNOPHANTIS. Fête redoutable pour les Chiens de la Ville d'Argos ; on massacrait impitoyablement tous ceux qu'on rencontrait dans les rues. Elle se célébrait pendant les jours Caniculaires. Cette *tuerie*, à laquelle il a plu aux Auteurs de donner le nom de fête, n'était sans doute qu'une précaution utile, pour se délivrer des chiens qui ne reconnaissaient point de maîtres & que les grandes chaleurs de l'été pouvaient rendre enragés.

CYPHONISME. Ancien tourment auquel furent exposés les premiers Martyrs : il consistait à frotter

le patient de miel & à l'exposer à la piquûre des mouches, soit dans un panier, élevé en l'air, soit attaché à un poteau. Suidas parle d'une Loi qui condamnait au Cyphonisme pendant vingt jours, & ensuite à être précipité du haut d'un rocher en habit de femmes, quiconque traitait les Loix avec mépris.

CYNOSARGE. Surnom que les Athéniens donnaient à Hercule. Un certain Dydimius, Citoyen d'Athènes, alarmé de ce qu'un chien s'était emparé des viandes qu'il avait offertes à ses Dieux domestiques, & les avait portées hors des murs de la Ville, dans un endroit appelé Cynosarge, crut entendre une voix qui lui criait d'en haut : « Elève un Autel » tel où le chien blanc s'arrêtera : le superstitieux Dydimius obéit & éleva un Temple à Hercule. Tout était prodige chez les anciens, ils faisaient toujours parler les Dieux, & ils n'ouvraient jamais la bouche que pour demander des Autels & des sacrifices.

CYPRESS. Les anciens regardaient cet arbre comme le symbole de la tristesse ; & en conséquence de cette idée ils le plantaient autour des tombeaux. Il était particulièrement consacré au Dieu Pluton.

CYTHÉREE. Surnom que les Grecs donnèrent à Vénus, parce qu'ils prétendaient que, née à l'instant de l'écume de la mer, elle avait été portée par les Zéphirs au milieu des Amours, des Tritons & des Néréides, dans l'Isle de Cythère ; cette Déesse y avait un Temple fameux qui passait pour le plus ancien de la Grèce. Ils ajoutaient que les Grâces, que par cette raison, ils appel-

naient Cythériades, attendaient cette nouvelle Divinité sur le rivage, & qu'elles ne la quittèrent plus, que lorsque Vénus sacrifiait secrètement aux plaisirs.

CZARINE. Autrefois l'épouse du Czar de Russie ne mangeait point avec son époux : elle ne paraissait jamais en public. Lorsqu'elle se rendait à l'Eglise, c'était toujours par une galerie couverte & pratiquée exprès : elle était accompagnée de ses enfans, des sœurs du Czar, & d'un grand nombre de filles d'honneur, qui soutenaient un Dais sous lequel toute cette Famille Royale était placée. Lorsque la Czarine était malade, avant de laisser entrer le Médecin, on bouchait soigneusement toutes les fenêtres de l'appartement, & on lui couvrait les bras d'un voile, dans la crainte que les touchant à nud, le Docteur ne les fouillât.

CZARS DE RUSSIE. (ancien Couronnement des) On mandait à Moscou, non-seulement tous les Métropolitains, Archevêques, Evêques, Knés & Boyares, mais aussi les *Poosti*, ou principaux Marchands de toutes les villes de l'Empire. Le jour fixé pour le Couronnement, le Patriarche, suivi de tout son Clergé, conduisait le nouveau Czar à l'Eglise de Krémelin, où l'on avait dressé une tribune élevée de trois marches, & couverte d'un riche tapis, sur laquelle étaient trois fauteuils de brocards, éloignés l'un de l'autre à égale distance : l'un pour le Czar, l'autre pour le Patriarche, & le troisième pour le bonnet & le manteau du Czar. Ce bonnet était brodé de perles & de diamans, ayant au mi-

lieu une houppe, de laquelle pendait une petite couronne toute chargée de pierreries. Le manteau était d'un riche brocard, doublé de zébeline. Dès que le Czar était entré dans l'Eglise, on commençait à chanter des hymnes, après lesquelles le Patriarche récitait une oraison pour inviter S. Nicolas & les autres Saints protecteurs de la Nation, à assister à la solennité du jour. Après la prière, le premier Conseiller d'Etat prenait le Czar par la main, & le présentait au Patriarche, en disant : « puisque les Knés & les Boyares » reconnaissent le Prince ici présent, » pour le plus proche parent du feu » Czar, & pour l'héritier légitime » de la Couronne, ils disent que » comme tel vous le couronnez présentement. » Le Patriarche alors faisait monter le Prince sur la tribune ; & l'ayant fait asseoir dans le fauteuil qui lui était destiné, il lui portait au front une petite croix de diamant, & le bénissait ; ensuite le Métropolitain assistant prononçait une éloquente prière adressée au Roi des Rois. La prière achevée, le Patriarche ordonnait à deux Métropolitains de prendre le bonnet & le manteau, & ayant fait monter quelques Boyares sur la tribune, ceux-ci revêtaient le Czar du manteau, & le Patriarche le bénissait encore, en lui touchant le front avec la croix. Il ordonnait aussi-tôt qu'on lui plaçât sur la tête le bonnet ou la couronne, pendant qu'il prononçait *au nom du Pere, du Fils & du Saint Esprit*, après quoi il bénissait le Czar pour la troisième fois. Cette cérémonie achevée, tous les Prélats approchaient & donnaient la bénédiction au Czar, qui

qui s'asseyait ensuite, ainsi que le Patriarche : mais un moment après, s'étant levés, on commençait les Litanies, dont chaque verset finit par *Seigneur, ayez pitié de nous*. Les Litanies finies, le Czar & le Patriarche s'asseyaient encore, & un des Métropolitains s'approchant de l'autel, chantait : « Dieu accorde à notre Czar, Empereur de tous les Russes, que tu as donné en ton amour, une bonne santé & une longue vie. » Toute l'assemblée répétait ces paroles. Ensuite les Boyares s'approchaient, & se battant le front à terre, ils baisaient la main du Czar, devant qui le Patriarche se présentait & lui disait : « puisque par la grace de Dieu, tous les États de l'Empire vous ont établi & couronné Czar, & Empereur sur tous les Russes, & vous ont confié un Gouvernement de si grande importance, vous devez appliquer toutes vos pensées à aimer Dieu, à garder ses commandemens, à administrer la Justice, & à protéger & conserver la véritable Religion grecque. » Après quoi il lui donnait sa bénédiction.

CZÉRÉMISSES. Horde de Tartares soumise aux Russes, qui habite les bords du Wolga. Ce Peuple vit de miel, de lait & de gibier ; il est cruel, adonné aux sortilèges, & livré aux plus infâmes débauches & au brigandage.

Les Czérémisses croient un Dieu immortel & tout-puissant, qui est auteur de tout le bien qui arrive aux hommes ; mais ils n'ont aucune notion de l'immortalité de l'âme, ni

Tome I.

de la résurrection des morts. Ils ne croient point qu'il y ait un enfer, & cependant ils admettent des diables ou mauvais esprits qui tourmentent les hommes pendant leur vie, & qu'on peut se rendre favorables par des sacrifices : c'est pour cette raison qu'ils vont en pèlerinage à un Ruisseau, où ils supposent que le Diable a fixé sa demeure. Ce Ruisseau qui ne gèle jamais parce qu'il coule entre deux montagnes, & qu'il n'a que peu de profondeur, est l'objet de leur vénération : ils ne peuvent imaginer que cela se fasse sans mystère.

Ils sacrifient à Dieu un cheval, un bœuf ou un mouton dont ils font rôtir la chair. Ils en prennent une tranche dans une écuelle ; & tenant dans l'autre main une coupe pleine d'hydromel, ils versent l'un & l'autre dans un feu qu'ils font devant la peau de la victime. Ils prient cette peau de présenter leurs prières à Dieu, & de leur accorder les commodités d'une vie douce, unique objet de leurs vœux.

Ils adorent aussi le soleil & la lune, comme auteurs de toutes les productions de la terre ; & tout ce qui s'offre à eux en songe pendant la nuit, est le jour suivant l'objet de leur vénération.

Ces Idolâtres n'ont ni Livres, ni Prêtres, ni Temples : c'est toujours auprès de quelque ruisseau qu'ils font leurs sacrifices, & qu'ils vaquent à leurs autres cérémonies religieuses. Ils ne connaissent ni Baptême, ni Circoncision. Au bout de six mois, ils donnent à leurs nouveaux nés le nom de la première personne qu'ils

rencontrent le matin , en sortant de leur hutte. La Polygamie est en vigueur parmi eux , & plusieurs Cérémistes ont jusqu'à cinq femmes , entre lesquelles il y a souvent trois

sœurs. Les cérémonies funébres consistent à égorger un cheval dont ils font un excellent festin , à enterrer le mort près d'un ruisseau , & à suspendre ses habits à un arbre.



D

DABAIBA. Idole fort célèbre parmi les Indiens de Rio-Grande, qui va se jeter dans le Golfe d'Uraba. Autrefois, on y faisait de fréquens pèlerinages, & on lui brûlait des Esclaves en sacrifices. « Lorsque les » Espagnols, nous dit Purchas, in- » terrogèrent ces Sauvages sur leur » Religion ; Nous adorons, répon- » dirent-ils, un Dieu, Créateur du » Ciel & de la Terre. Dabaiba est » sa Mere. Cette Dabaiba était ici- » bas, une femme très-vertueuse, » & par conséquent fort estimée ; » après sa mort elle fut désirée, & » devint mere de Dieu. Lorsqu'elle » est en colere, elle envoie sur les » hommes les éclairs & le tonner- » re ». Que dire à ce récit, si non que presque tous les Peuples ont eu plus ou moins, quelques notions de la vraie Religion ?

DABIS. Divinité du Japon, & la même que *Dai-Both*. Ce Dieu est fort révérent du côté de *Sorungo*, où on lui a élevé une Statue Colossale, dont la fourberie des Prêtres se sert efficacement pour satisfaire leurs passions brutales. Chaque mois ils présentent une Fille vierge à l'Idole ; cette jeune Victime fait diverses questions à Dabis qui ne manque pas de lui répondre, & la conclusion du Colloque est toujours que le Dieu la trouve à son gré, & qu'il se détermine à lui faire partager sa couche. Il n'est pas douteux qu'un de ces Impositeurs introduit dans le

corps de l'Idole, répond pour le Dieu, & continue de le représenter jusqu'à la fin de l'aventure.

DACTYLIOMANCIE. C'est l'art de deviner les choses futures par le moyen d'un Anneau. Avant de procéder à l'action principale, on consacrait l'anneau avec beaucoup de mystères & de cérémonies superstitieuses. Celui qui devait le tenir était entièrement vêtu de toile ; on lui rasait la tête tout au tour, & il portait dans la main une baguette de Verveine. Ce principal Acteur recevait alors l'anneau, auquel était attaché un brin de fil, & il le suspendait au-dessus d'une table ronde, sur le bord de laquelle on posait différentes marques où étaient figurées les vingt-quatre Lettres de l'Alphabet. On faisait sauter l'anneau qui venait s'arrêter sur l'une de ces Lettres ; on la retirait du Cercle ; & , après avoir ainsi recommencé plusieurs fois, des Lettres retirées on composait un mot qui servait de réponse à la demande qui avait été faite.

DACTYLES. On ne trouve rien de bien certain dans les Auteurs touchant ces premiers Prêtres de la Déesse Cybèle. Originaires de Phrygie, on dit qu'ils vinrent s'établir sur le Mont Ida, dans l'Isle de Crète, & que là ils furent chargés d'élever le jeune Jupiter, qu'ils déroberent aux recherches de son Pere Saturne, qui s'était engagé par

ferment à dévorer tous ses enfans nâles. Ce fut pour empêcher que les cris du petit Dieu, nouveau né, ne parvinssent jusqu'aux oreilles de Saturne, que les Dactyles inventèrent une Danse, accompagnée d'un bruit harmonieux d'instrumens d'airain sur lesquels ils frappaient en cadence. On sçait que pendant cette Danse, ils se mettaient dans une espèce de fureur. On leur attribue l'invention de tirer le fer des entrailles de la Terre, de le fondre & de le forger, mais il est prouvé que cet Art si utile, nous vient de Tubalcain, sixième descendant de Noé. (Voyez CORYBANTES & CURETES.)

DADES. On célébrait les Dades à Athènes avec un fort grand appareil. Cette solennité durait trois jours pendant lesquels les Athéniens allumaient des torches; le premier jour, en mémoire des douleurs que souffrit Latone, lorsqu'elle mit Apollon au monde; le second pour honorer sans distinction particulière, la naissance de tous les Dieux; & le troisième, pour célébrer les noces de Podalirnis & d'Olympias, mere d'Alexandre.

DAGON. Fameuse Idole des Philistins, représentée sous la figure d'un homme sans cuisses, dont les jambes se réunissaient aux aînes, & formaient une queue de poisson recourbée en arrière, & couverte d'écaillés, depuis les reins jusqu'au bas ventre, à l'exception de la partie correspondante aux jambes. Les Philistins s'étant emparés de l'Arche d'Alliance; ils la placèrent dans le Temple de Dagon, & l'Histoire des Hébreux nous apprend que cette

Idole aussitôt tomba en mille pièces.

DAGGIAL. C'est le nom que les Mahométans donnent à l'Antechrist. Comme ils reconnaissent Jésus-Christ pour le vrai Messie, & qu'ils sçavent qu'il monta sur un âne le jour de son entrée dans Jérusalem, ils veulent que le Daggial se serve aussi d'une pareille monture, pour laquelle ils ont autant d'horreur qu'ils ont de vénération pour celle de Jésus-Christ, à laquelle ils donnent même une place dans leur Paradis. Les Musulmans croient que l'Antechrist doit venir à la fin du monde: que Jésus-Christ qui n'est pas mort, selon eux, viendra le combattre dans son second avènement, & qu'après l'avoir vaincu, il mourra effectivement.

DAI-BOTH ou DAI-BUT. Divinité Japonaise, dont le nom signifie *Grand Dieu*, c'est sans doute Amida, sous d'autres attributs. (Voyez AMIDA.) Cette Idole a un Temple superbe à Méaco.

DAIKOKU. C'est le Plutus des Japonais. Il est ordinairement représenté assis sur une Balle de Riz, symbole de l'abondance. Devant lui, est une Bourse vuide; il tient dans sa main une espèce de Marteau, dont il paroît vouloir frapper la Balle. Les Japonais ont beaucoup de respect pour ce Dieu qui, sous le nom de l'Intrérêt, gouverne la plus grande partie des hommes: ils croient qu'en quelque endroit que Daikoku daigne laisser tomber son Marteau, il en fera sortir des richesses immenses. Ils ont oublié de lui donner un bandeau.

DAIRI. C'est l'Empereur Ecclésiastique du Japon qui porte aussi le

nom de Mikaddo. Autrefois, c'était dans ce Prince que résidait toute la plénitude de l'autorité, mais vers le seizième siècle le Cubo-Sama, ou grand Général de la Couronne, s'empara de la puissance séculière, & ne laissa au Dairi que la simple Souveraineté de la Religion. Il est vrai que tous les respects, tous les honneurs refluent sur ce dernier, dont les revenus sont immenses, & qui nomme à toutes les Dignités ecclésiastiques; mais le pouvoir temporel est entre les mains du Cubo-Sama. La garde du Dairi est nombreuse, & sert moins à veiller à sa conservation qu'à le tenir dans l'esclavage. On lui rend un culte religieux & des honneurs presque divins. Il est le Pontife suprême & sa personne est sacrée. Il croirait profaner sa sainteté s'il foulait la terre de ses pieds : lorsqu'il sort, des hommes le portent sur leurs épaules ; il semble que le soleil, aux rayons duquel il s'expose rarement, ne soit pas digne de reluire sur sa tête. Ses cheveux, sa barbe, ses ongles ne sont coupés que pendant son sommeil, & c'est un vol qu'on lui fait. Autrefois, presque immobile, il passait chaque jour plusieurs heures sur son trône, & cet état contraint était l'augure favorable de la tranquillité de l'Empire, qui au contraire devenait le présage de quelque malheur, si par un accident il lui arrivait de se remuer. Aujourd'hui il a secoué le joug de cette attitude gênante, & la couronne impériale occupe sa place sur le trône.

Chaque jour, on renouvelle la vaisselle qui a été présentée sur sa table : à la vérité, elle est de terre,

mais précieuse. On casse l'ancienne aussitôt, parce que la superstition des Japonais les porte à croire que la gorge enlèverait à tout laïc, qui oserait prendre sa nourriture dans cette vaisselle sainte. Ses habits sont aussi sacrés, & un homme mourrait subitement s'il oserait l'immérité de s'en servir.

Le Dairi épouse douze femmes, & la première qui lui donne cinq fils, partage les honneurs du trône. Son habillement est simple : il consiste en une tunique de soie noire, sous une robe rouge, & par dessus les deux une espèce de crépon très-fin : sa tête est ornée d'une sorte de chapeau avec des pendants assez semblables aux fanons d'une mitre d'Evêque ou de la tiare du Pape.

DAIS. On croit communément que l'usage des Dais vient de ce qu'autrefois on exposait les corps des Princes après leur mort, sur de magnifiques lits de parade, qui avaient la forme de Dais, ainsi que cela se pratique encore. L'Empereur Constantin fut ainsi exposé, pendant plusieurs jours, sur un lit de parade, & les Officiers du Palais le servirent comme s'il eût été vivant : usage adopté en France à la mort de nos Rois, & qui s'observe chez toutes les Nations de l'Europe. On sçait que les Payens & la plupart des autres Idolâtres plaçaient, dans certaines fêtes, leurs Dieux sur de superbes lits, & qu'ils leur servaient quantité de mets que les Prêtres mangeaient ensuite.

On ne voit des Dais que chez les Rois, les Princes, les Ducs & les Cardinaux. C'est un meuble de parade, un titre d'honneur, qui se

tend auprès de la cheminée, dans la principale chambre du palais ou de l'hôtel. Quand le Roi tient son lit de justice au Parlement, on tend un Dais dans la grand-chambre. Le Roi donne les audiences publiques sur un trône élevé, & surmonté d'un Dais.

DALAY-LAMA. Pour se faire une idée de cette Idole vivante, objet de la superstitieuse adoration des peuples du Tibet, il faut remonter jusqu'à l'an mil vingt-six avant Jésus Christ, temps auquel naquit *Fo*, suivant les Chinois, ou *La*, selon les Lamas du Tibet, Prince qui régna dans une partie de l'Inde, & seut se faire passer pour un Dieu qui s'était revêtu de la chair humaine. À la mort du Dieu *La*, ses Disciples publièrent qu'il n'avait disparu que pour un temps, & que bien ôt il renaîtrait : en effet, par une tradition qui a passé de siècle en siècle, ce prétendu Dieu ne cesse pas de vivre & d'être corporellement présent dans la personne du Lama-Dalay. C'est ce grand Lama qu'on nomme aussi Père céleste, à qui ses Adorateurs attribuent toutes les perfections de la Divinité, sur-tout la science universelle & la connaissance des plus intimes secrets du cœur. Interrogez les habitans du Tibet, sur ce qu'ils pensent du *La* : « il est immortel, disent-ils ; lorsqu'il paraît mourir, il ne fait que changer d'habitation ; il renaît dans un corps entier, & le lieu fortuné de sa résidence est révélé aux Lamas par des signes sûrs qui leur apprennent quel est l'enfant qui est destiné à remplacer le grand Lama. » Il est vrai que les Lamas cherchent dans tout le Royaume quelqu'un dont la figure ait quel-

que ressemblance avec celle du grand Lama mort, & ils l'appellent à sa succession. Le Voyageur Bernier nous apprend que quand le grand Pontife du Tibet se sent près de sa fin, on l'engage à déclarer qu'il doit passer dans le corps de tel enfant nouveau-né, & qu'on élève cet enfant avec beaucoup de soin. On s'aperçoit avec quelle fourberie & quel art ces Prêtres osent en imposer à un Peuple imbécille & grossier, & l'on doit présumer que les Rois du Tibet appuient politiquement cette étrange imposture. Au reste, on ne voit le Dalay-Lama qu'au fond d'un appartement orné d'or & de pierreries, illuminé d'un grand nombre de lampes, & environné d'une Cour nombreuse de Prêtres, qui expliquent à ses Adorateurs prosternés en baissant la poussière de ses pieds, les oracles qui sortent de sa bouche. Chaque jour des milliers de Dévôts arrivent de tous les endroits pour lui offrir leur hommage & recevoir sa bénédiction. Les excréments de cette Divinité humaine, sont délivrés aux Pèlerins, dans des petits sacs qu'ils pendent à leur cou ; & ils se trouvent heureux & à l'abri de toutes les infirmités corporelles, lorsqu'ils peuvent répandre quelques gouttes de son urine dans leurs alimens. De toutes les superstitions qui sont nées de l'extravagance humaine, celle-ci, sans doute, est la plus étonnante.

DALMATIQUE. La Dalmatique fut d'abord un habit militaire ; & ce fut, suivant Alcuin, le Pape Silvestre qui en introduisit l'usage dans l'Eglise. Lorsque les Diacres & les Sous-Diacres assistent le Prêtre à l'autel ou dans quelqu'autres cé-

rémonies, ils portent la Dalmatique: les Empereurs & les Rois, dans leurs Sacres, sont revêtus de la Dalmatique. L'usage de cette sorte de tunique est originaire de la Dalmatie, d'où lui est venu le nom de Dalmatique.

DAME. Ce titre n'était accordé autrefois qu'aux personnes du premier rang, & nos Rois ne le donnaient qu'aux femmes de Chevaliers, & celui de Mademoiselle était affecté aux Epouses d'Ecuyers. Actuellement le nom de Madame est accordé indifféremment à toutes sortes de personnes, & ne suppose plus de distinction.

DAME DU PALAIS. C'est le titre d'un Office chez la Reine avec pension. Le Roi François I introduisit les femmes à la Cour, & la Reine Catherine de Médicis y plaça des filles, comme plus propres à servir ses desseins politiques. On sçait le malheur qui arriva en 1673, à une des douze filles d'honneur de la Reine-Mere Anne d'Autriche; malheur consacré dans l'histoire par le fameux Sonnet de l'Avorton. Aux douze filles d'honneur Louis XIV substitua douze Dames du Palais; & depuis, c'est ainsi que la Maison de la Reine a été composée.

DAMEL. Nom que les habitans du Sénégal donnent à leur Roi. Les Princes du Sang sont appelés *Tenhala*; & les Nobles, *Sahibabos*. Deux de ces derniers partagent entr'eux les plus éminentes places de l'Etat: l'un, nommé *Kondi*, est Général & Ministre des Affaires de la Guerre: l'autre, appelé le Grand *Jaraso*, a le Département de la Justice & de toutes les Affaires civiles;

& sa charge est si importante, que le Roi n'a pas le droit d'annuler les Sentences que le *Jaraso* a prononcées. C'est cet Officier qui est chargé de pourvoir toutes les Provinces, d'entendre les plaintes des Peuples, & de pourvoir les Alcaïres ou Intendants, dont la principale fonction est de recueillir les revenus de l'Etat.

DAMIANISTES. Les Hérétiques qui composaient cette Branche des Apôtoliques sévites, furent appelés *Damianistes* du nom de l'Evêque *Damian* leur Chef. Ils rejetaient toute différence des Personnes en Dieu, & n'admettaient qu'une seule Nature incapable de distinction.

DAMOISEAU. Sous la seconde & la troisième Race de nos Rois, le titre de *Damoiseau*, qui n'est plus qu'un nom affecté à une sorte ridicule de petits Maîtres, était le titre propre aux enfans des Rois & des Princes puissans. Les Français, les Anglais, les Ecoffais & même les Allemands qualifiaient ainsi les présomptifs héritiers des Couronnes. Dans la suite on donna le titre de *Damoiseau* aux jeunes fils des Chevaliers & des Barons & même aux fils des Gentilshommes qui n'avaient pas encore mérité le grade de Chevalerie; leurs filles étaient appelées *Damoiselles*. Le titre de *Demoiselle* se donne présentement à toutes les filles qui ne sont point encore mariées, & qui sont d'une condition au-dessus du commun.

DAN. Dieu adoré, par les anciens Germains, & que les Sçavans croient être le même que Zeus ou Jupiter.

DANAIDES. Nom que les Mythologues, donnent aux cinquante filles de Danaüs, Roi d'Argos &

frère d'Egytus. Ils rapportent qu'Egytus s'étant emparé du Royaume qui porte son nom, obligea son frère d'aller chercher fortune. Danaus fit la guerre à Sthénéus, Roi d'Argos, & se plaça sur son trône. Il épousa plusieurs femmes, dont il eut cinquante filles : pendant ce temps Egyptus était devenu père de cinquante garçons. Les deux frères convinrent de resserrer les liens du sang entr'eux, par le mariage de leur nombreuse postérité ; mais il en coûta la vie à quarante-neuf des fils d'Egytus. Danaus, instruit par l'Oracle qu'un de ses Neveux lui donnerait la mort, ordonna à ses filles d'assassiner chacune leur mari, la première nuit de leurs nœces. La seule Hypermnestre se refusa à une action si barbare : elle épargna son mari Lynceus : elle se sauva à Larisse, & Lynceus se retira à Lyrce, près d'Argos. Il fit la guerre à Danaus ; il le vainquit, le fit mourir & s'empara de son trône. Telle est la fable historique, & voici la morale que les Mythologues en ont tirée. Les barbares filles de Danaus avaient commis un crime affreux, & ne pouvaient être assez punies ; les Dieux, en les précipitant dans les enfers, les condamnèrent à verser continuellement de l'eau dans un vaisseau sans fond, avec l'inutile promesse de voir cesser leur supplice dès qu'elles seraient parvenues à le remplir.

DANAQUE. Nom de la pièce de monnaie ou obole que les Grecs mettaient dans la bouche des morts, & qui devait leur servir à payer leur passage aux Enfers au Nautonier Caron.

DANE GELT. Ce terme anglais signifie argent des Danois ou

argent pour les Danois. C'est la première taxe foncière établie en Angleterre, par Ethelred II, en 1001, pour renvoyer les Danois qui ravageaient le Royaume. On leur avait promis trente mille livres anglaises, somme exorbitante dans ce temps ; & pour la compléter, le Roi ne trouva d'autre moyen que celui de lever annuellement douze sols sur chaque *hyde* de terre ; c'est-à-dire, sur chaque portion d'héritage qu'une charrue peut labourer. Avant cette imposition, qui dans la suite devint très-onéreuse aux Sujets, les Princes Saxons ne tiraient que quelques subsides pour les bâtimens, la réparation des villes, châteaux & ponts, & des services personnels pour les Expéditions militaires. Edouard abolit la taxe du Dane-Gelt, mais Guillaume le Conquérant la renouvela avec rigueur en 1067, & cet acte d'autorité ne contribua pas peu, avec la loi du couvre feu, (voyez cet article.) à lui aliéner les Esprits de la Nation. Enfin, le Roi Etienne le supprima entièrement le jour de son couronnement. Les biens Ecclésiastiques ne payaient rien de cet impôt, qui fut d'abord porté à dix mille livres, puis à seize mille livres, à vingt-quatre mille livres, à trente-six mille livres, & enfin à quarante-huit mille livres.

DANIEL. On raconte beaucoup d'extravagance de ce Juif fanatique qui parut à Smyrne en 1703, & prétendit se faire passer pour un homme extraordinaire & inspiré de Dieu. Ce Daniel, dit-on, en prononçant quelques paroles mystérieuses, s'élevait de terre avec tant de légèreté, que le Peuple crédule se persuadait

que c'était l'esprit divin qui l'enlevait ainsi. A ce prétendu prodige, il en ajoutait un autre, non moins difficile à croire : il faisait paraître autour de lui un globe de feu, qui suivait exactement tous ses mouvemens, & qui après s'être arrêté quelques minutes sur sa poitrine, s'évanouissait ensuite. C'est tout ce que les Historiens nous disent de cet imposteur, qui fut chassé de Smyrne.

DANOIS. (Mœurs des anciens)

Un courage à toute épreuve & une grande avidité pour le butin ont été les qualités distinctives des anciens Danois. Ce peuple belliqueux ne respirait que les combats qui pouvaient l'enrichir & lui fournir les occasions de se signaler. Il nous reste des loix faites par Hothon le Grand pour le partage des dépouilles : il régla que les guerriers qui combattraient dans les premiers rangs auraient dans le butin fait sur l'ennemi une part plus considérable que les soldats ordinaires ; que l'or serait la portion des Chefs, l'argent celle des soldats ; que les Gladiateurs retiendraient les armes, & que, puisqu'il le Peuple était obligé d'équiper les flottes & de les armer, les vaisseaux lui appartiendraient.

Après la victoire, on plantait l'étendard royal dans une plaine, & le son de la trompette y rassemblait toute l'armée. Là, chacun déposait son butin, en protestant qu'il n'en avait rien réservé ; alors douze Chefs, nommés par le Roi, faisaient deux parts de tout le butin, & divisaient ensuite chacune de ces parts en quatre autres portions, & enfin chacune de ces portions en deux. Pendant ce tems les Généraux de l'ar-

mée, & les Commandans des Vaisseaux distribuèrent leurs troupes en autant de bandes que l'on avait de portions de butin. On jettait le sort & chaque bande partageait par tête la portion qui lui était échue.

C'était avec une joie extraordinaire que les anciens Danois appercevaient la mort dans les combats, ils la regardaient comme la seule glorieuse & digne d'eux, & gémissaient lorsqu'à pas lents, conduite par la maladie, elle s'approchait de leur lit pour trancher le fil de leurs jours. Cette mort qu'ils craignaient, & à laquelle ils attachaient une sorte d'ignominie, leur inspirait le barbare courage de se tuer eux-mêmes, ou d'employer la main d'un ami pour sortir honorablement de la vie. Périr par le feu était une mort honteuse, réservée pour les ennemis : on les renfermait dans une maison, où on les attachait sur un bucher, auxquels on mettrait le feu. Ceux d'entre les Danois qui sentaient la mort approcher, se faisaient armer de toutes pièces pour mourir en quelque manière d'une mort guerrière. Ils regardaient les blessures comme glorieuses ; mais celles que l'on recevait par derrière portaient une tache d'infamie, ainsi que la mutilation d'un membre, parce qu'alors on n'était plus propre au combat : cependant on doit remarquer qu'une blessure au visage était le comble du deshonneur, & qu'un Danois préférerait volontiers la mort à cet outrage. Il en était de même de la privation de la langue, des yeux, du nez & des oreilles.

Hothon le Grand, Roi de Danemarck, dit dans une de ses Loix :
» Quiconque prétend au titre de cou-

» rageux, doit, dans le combat,
 » attaquer le premier, s'il n'a qu'un
 » ennemi en tête; s'il s'en trouve
 » deux, il peut les attendre, & se
 » tenir sur la défensive; s'il y en a
 » trois qui tombent sur lui, il lui est
 » permis de reculer quelques pas en
 » arrière pour parer les premiers
 » coups; mais s'il s'en trouve qua-
 » tre, il ne doit pas avoir honte de
 » prendre la fuite. Mais quel Da-
 » nois aurait voulu saisir ce lâche moyen
 » pour conserver sa vie? Hothon lui-
 » même dans une autre Loi avait
 » dit: Quiconque prendra le pre-
 » mier la fuite dans un combat,
 » perdra tous les privilèges, & ne
 » sera plus censé du corps de la Na-
 » tion aux droits & aux avantages
 » de laquelle il ne pourra plus pré-
 » tendre. En effet, on élevait un
 » poteau sur lequel on marquait le nom
 » & la qualité du coupable, afin qu'un
 » chacun évitât sa rencontre; ses biens
 » étaient confisqués; & le seul moyen
 » qui lui restait pour effacer son in-
 » famie, & obtenir son rétablissement,
 » était d'informer le Peuple d'une guer-
 » re prête à éclater, & dont la Na-
 » tion n'avait encore aucune connais-
 » sance.

Comme il y avait des punitions
 pour les lâches, il y avait des ré-
 compenses pour les guerriers coura-
 geux qui précédaient les Soldats qui
 devaient combattre dans les premiers
 rangs. Si c'était un esclave, il de-
 venait libre: si c'était un paysan ou
 un Bourgeois, il était annobli; si
 c'était un Noble, on lui accordait
 une Préfecture. On élevait aux grands
 Hommes des tombeaux de gazon ou
 de pierres ou des pyramides de
 marbre sur lesquels on représentait

des figures d'animaux & des carac-
 tères qui faisaient mention des ver-
 tus du Héros, en l'honneur duquel
 était élevé le monument: des Poë-
 tes, des Devins, des Prêtres com-
 posaient ces Epitaphes; & ces Hom-
 mes fameux étaient en une telle re-
 commandation parmi le Peuple, que
 quelquefois on les plaçait sur le
 trône.

Les Danois avaient des coupes
 consacrées à divers usages: dans les
 unes ils buvaient à leurs Dieux,
 dans les autres, ils buvaient aux
 Morts qui s'étaient immortalisés par
 leur courage; ces dernières servaient
 particulièrement aux funérailles de
 leurs Rois & de leurs Comtes. L'hé-
 ritier de la Couronne s'asseyait sur
 un banc placé devant le trône; jus-
 qu'à ce qu'on lui eût présenté la
 coupe sacrée, & là il jurait de faire
 quelque action éclatante; voidait
 ensuite la coupe, se plaçant sur le
 Trône, & devenait par cette céré-
 monie légitime possesseur de tout ce
 qui avait appartenu à son Père. Dans
 les festins on buvait dans la Coupe
 d'Oden. On se servait de celle de
 Frey, lorsqu'il s'agissait de rendre
 grace aux Dieux pour une victoire
 ou de souhaiter au Prince un heu-
 reux règne, ou d'implorer les Divi-
 nités Tutélaires pour obtenir une
 abondante récolte. Dans les grandes
 solennités on finissait par boire la
 Bragarbotte, c'est-à-dire, la Coupe
 en l'honneur de Frey, Dieu de
 l'Eloquence & de la Poésie. Cet usa-
 ge de boire les Coupes était telle-
 ment enraciné dans la Nation que
 même après l'établissement du Chris-
 tianisme, on ne put abolir cette su-
 perstition qu'en substituant à ces Cou-

pes profanes , des Coupes sacrées que l'on vidait en l'honneur de Dieu le Pere, de Jésus-Christ, de la Sainte Vierge, de Saint Olaus & de Saint Canut ; & pour sanctifier en quelque sorte cette singulière cérémonie, on y joignait quelque prière ou une courte invocation.

Lorsque les Monarques Danois allaient à la guerre, ils avaient toujours auprès d'eux plusieurs Poètes chargés de célébrer leurs exploits dans des pièces de vers, qui se chantaient ensuite publiquement.

Les Danois étaient intimement persuadés de l'immortalité de l'ame, & leur vénération pour les morts était si grande que le Roi Hothon III, prononça la peine de mort & la privation de la sépulture contre les Profanateurs des Tombeaux. Ils avaient la superstition d'attacher une sorte de bravoure aux combats qu'ils croyaient livrer aux Spectres, c'est-à-dire, aux ames des Défunts, qui, selon eux, prenaient des corps phantastiques pour effrayer les vivans. Quelques-uns d'entre ces gens crédules supposaient que la Divinité des Enfers permettrait aux ames de reprendre pour cet effet les corps qu'elles avaient animés pendant leur vie mortelle. Lorsque ces Spectres prétendus causaient quelque ravage, on avait plusieurs moyens pour s'en délivrer. Souvent on déterrait le cadavre, on lui tranchait la tête, & on la lui appliquait sur les parties honteuses, après avoir percé le corps de part en part : d'autrefois on retirait le corps de la terre, & on le réduisait en cendres qui étaient jettées dans la mer ou enterrées dans une fosse profonde : ce dernier moyen que l'on employait

assez communément, venait de la persuasion où l'on était que l'eau détruisait également l'ame & le corps des Noyés. Comme on croyait au contraire que le feu était éternel, & que les ames en étaient une émanation, on était persuadé qu'en brûlant les corps, l'ame se réunissait à son principe.

L'ancien Danois portait jusqu'à l'adoration son respect pour le feu ; il le conservait sur des autels de fer, & des Prêtres étaient préposés pour l'entretenir. Ces habiles Impositeurs avaient insinué à ces peuples grossiers que comme l'ame était une parcelle du feu universel, le corps avait été formé de bois pour la conserver. De-là cette idée qu'un Danois ne devait point redouter de s'exposer sur mer à tous les dangers possibles, puisque son corps ne pouvait être submergé ; de-là cette audace qui a fait des Danois de hardis Navigateurs.

Les Généraux qui s'étaient distingués par des actions de valeur, étaient brûlés sur un bucher fait du bois de leur propre vaisseau, & c'était le plus insigne honneur qu'on pût faire à un illustre mort. Il y avait des occasions où l'on tirait le vaisseau à terre, & après avoir placé le cadavre sur la poupe, on y mettait le feu, les cendres étaient ensuite enterrées, & on élevait dessus une monticule de terre ou de pierres pour en conserver la mémoire. Hothon III régla qu'il faudrait les Corps de dix pilotes pour pouvoir être brûlés avec le bois d'un Vaisseau. On brûlait encore les corps en Dannemarck du temps de l'Empereur Charlemagne : au reste ces buchers d'honneur étaient

réfervés pour les guerriers qui avaient été tués les armes à la main , & pour ceux qui étaient morts de leurs blessures.

Quant à la Mythologie des Danois, on sçait qu'Odin était leur principale Divinité (Voyez ODIN ou VODEN.) Ce Héros ou ce Dieu, pendant sa vie mortelle, avait la vertu de rendre ses ennemis sourds & immobiles, & de cette façon les victoires devaient être peu périlleuses; mais les courageux enfans de ce Dieu (les Danois) n'achevaient au contraire les leurs qu'au prix de leur sang & au péril de leur vie : ils marchaient au combat sans cuirasse, ils invoquaient Odin & revenaient vainqueurs, ou périsaient glorieusement.

Les ames de ces guerriers s'envolaient dans le Paradis d'Odin, nommé *Vahalla*, (Voyez ce Mot) & elles y prenaient un autre corps, & commençaient une nouvelle vie qui devait durer jusqu'à la destruction du monde par le feu. D'après cette folle idée, il fallait bien donner aux défunts les choses les plus nécessaires pour fournir la carrière qui s'ouvrait devant eux, & dans cette intention on ne manquait jamais de brûler ou d'enterrer leurs chevaux avec eux, leurs chiens favoris & tout ce qu'ils avaient eu de plus cher; on y joignait de l'or & de l'argent, & dans la suite, on poussa la barbarie jusqu'à forcer les femmes de ne pas survivre à leurs époux : les amis souvent ne faisaient aucune difficulté de se donner la mort sur la sépulture de leurs amis.

Outre Odin que les Danois regardaient comme le Dieu Souverain de

l'Univers, il reconnaissaient un destin, dont les decrets étaient inviolables, & trois Parques appelées *Nornes*, qui, ainsi que les autres Divinités, rendaient des Oracles dans les Temples, soit de vive voix, soit par signes. Ils avaient aussi des esprits familiers qu'ils interrogeaient avant que de rien entreprendre. Quelquefois certains Devins évoquaient en leur faveur les ames des morts, en gravant une demande sur un morceau de bois qu'ils plaçaient sous la langue du mort, & celui-ci répondait aussitôt à l'interrogation. Ils eurent aussi la cruauté de chercher à connaître l'avenir par l'inspection des entrailles humaines, par le vol & le chant des oiseaux, & par les songes.

DANSES ANCIENNES. Les Egyptiens inventèrent la Danse astronomique, qui par des mouvemens variés, représentait le cours des astres; & cette Danse suppose des connaissances antérieures qui sont honneur à ce Peuple. Bacchus, ce fameux Conquérant des Indes, inventa trois sortes de Danses, qu'il fit exécuter par les Satyres & les Bacchantes de sa suite : la Grave, la Gaie, & la troisième nommée la Grave & la Gaie, parce qu'elle tenait de l'une & de l'autre. Le Dieu Pan fut l'Inventeur des Danses rustiques & champêtres; elles s'exécutaient au milieu des bois & toujours dans la belle saison; & les jeunes garçons & les jeunes filles qui en étaient les acteurs, se couronnaient des feuilles de chêne, & portaient des guirlandes de fleurs. On sçait que la Danse des Corybantes & des Curètes, s'exécutait au son des instrumens, avec une espèce de fureur

divine ; mais celle qu'inventa Bacchus à son retour d'Egypte , ne s'exécutait qu'après les festins , & voilà sans doute l'origine de nos bals. A l'égard de la Danse des funérailles , elle était vraisemblablement grave & majestueuse , & exécutée sur des airs lugubres ; c'est ainsi qu'on nous peint celles qui accompagnaient les funérailles des Rois d'Athènes. Une troupe de jeunes garçons & de jeunes vierges , vêtus de longues robes blanches , portant des couronnes & des branches de cyprès , formaient des pas graves autour du cercueil , & les Prêtres marchaient lentement & en mesure , en chantant des vers à la louange du Roi mort. Les vieilles femmes , couvertes de manteaux noirs , pleuraient en cadencé & faisaient les contorsions les plus outrées. Les Lacédémoniens avaient plusieurs sortes de Danses : la Gymnopédie , exécutée par deux chœurs , l'un d'hommes faits , l'autre d'enfants ; ils étaient nus & chantaient des vers à la louange d'Apollon. Les jeunes filles de Lacédémone exécutaient nues , devant l'autel de Diane , la Danse de l'Innocence ; elle était composée de pas graves & d'attitudes douces & modestes. Le Branle que les Spartiates nommaient Hormus , était conduit par un jeune homme lesté , dont les Danseurs répétaient les pas & les gestes ; de jeunes filles venaient ensuite & se mêlaient modestement avec eux , & chaque chœur du Branle conservait , l'un sa vivacité , l'autre sa grace naïve & simple. La Danse nommée des Lapithes , inventée , à ce qu'on croit , par Pirithous , consistait dans une représentation pénible

du combat des Centaures & des Lapithes. La Danse de l'Archimime , dans les funérailles des Romains , était une imitation de celles qui s'exécutaient aux funérailles des Rois d'Athènes. On retraçait au Public , par une espèce de pantomime , toutes les vertus d'un Citoyen qui n'était plus , & souvent on rappelait ses défauts & ses vices. Les Anciens avaient aussi leurs Danses lascives , qui peignaient la molle volupté , & qui bientôt dégénèrent dans la plus affreuse licence : ils avaient la Danse de l'Hymen , qui exprimait la joie vive d'une nœce ; la Danse des Bouffons avec des sonnettes aux jambes , l'épée & le bouclier , & figurée avec des contorsions guerrières & comiques : la Danse Memphitique , qui représentait la victoire des Dieux & la défaite des Titans : la Danse Militaire , inventée par Castor & Pollux : la Danse Nuptiale , modeste d'abord , & devenue dans la suite la peinture la plus dissolue des actions secrètes du mariage : la Danse des Saliens , exécutée par les Prêtres en l'honneur du Dieu Mars , & enfin la Danse du premier de Mai , où la joie générale confondait à Rome les Magistrats , la Noblesse & le Peuple ; divertissement auquel nos arbres plantés dans les villes , devant les maisons des Gens en place , doivent leur origine.

DANSE PYRRHIQUE. Les Grecs prétendaient que cette Danse avait été inventée par Minerve , lorsque pour célébrer sa victoire remportée sur les Titans , elle institua les Danses & dansa la première avec ses armes.

Les Danseurs qui exécutaient la Pyrrhique , portaient des tuniques d'écarlatte , des ceinturons garnis d'a-

cier, d'où pendaient l'épée & une courte lance, & les Musiciens ajoutaient à cet habillement un casque, orné d'aigrettes & de plumes. Chaque troupe avait à sa tête un Maître de Ballets, qui marquait les pas & la cadence, & qui donnait aux Musiciens le ton & le mouvement.

Les jeunes gens, n'ayant que des armes & des boucliers de buis, représentaient toutes les évolutions militaires, figuraient des attaques, se servaient de l'épée, lançaient des dards, tiraient des flèches, & exprimaient par leur Danse tous les devoirs des Soldats dans la guerre.

Les Lacédémoniens furent ceux entre les Grecs qui réussirent le mieux dans la Danse Pyrrhique : ils y exerçaient les enfans dès l'âge de cinq ans. Les femmes s'appliquaient aussi à cette Danse pénible, qui dans la suite reçut quelques adoucissements, puisque du tems d'Athénée, elle était consacrée à Bacchus, & qu'elle avait alors pour objet de représenter les victoires de ce Dieu sur les Indiens.

DANSE SACRÉE. Les Hébreux donnaient ce nom aux Danses qu'ils exécutaient dans les Fêtes solennelles établies par la Loi. Nous trouvons dans l'Histoire Sainte qu'après le passage de la mer rouge, Moïse & sa sœur rassemblèrent deux grands chœurs de Musique, l'un composé d'hommes, l'autre de femmes, qui chantèrent & dansèrent un Ballet solennel d'action de grâces. Il est certain que la Danse faisait une des principales parties des grandes Fêtes des Juifs. Lorsque les jeunes gens de la Tribu de Benjamin enlevèrent les filles de Silo, elles dansaient dans

les champs suivant l'usage. Les Lévités exécutaient des Danses sacrées pour remercier Dieu, lorsque son bras s'était manifesté d'une manière éclatante, en faveur de son Peuple chéri. Le Saint Roi David accompagna en dansant l'Arche depuis la maison d'Obededon, jusqu'à la Ville de Bethléem. Dans les Temples de Jérusalem, de Samarie & d'Alexandrie, on voyait une espèce de Théâtre, destiné aux Chanteurs & aux Danseurs dans la pompe des Fêtes solennelles. Cette Danse sacrée fut successivement imitée par les Egyptiens, les Grecs, les Romains & les autres Peuples de la terre. D'abord on doit se rappeler la Danse impie que les Juifs formèrent autour du Veau d'or, & toutes celles dont les Egyptiens avaient décoré leurs superstitions. Le culte qu'Orphée institua, fut bientôt accompagné de Danses, qui furent nommées sacrées. Numa en jetant les fondemens de sa Religion, forma le Collège des Prêtres de Mars, & au nombre des cérémonies qu'il leur prescrivit, il ajouta la Danse sacrée qu'ils exécutaient dans leur marche pendant les Sacrifices, & dans les Fêtes solennelles. On dansait à Rome aux Fêtes de tous les Dieux. Les Gaulois, les Espagnols, les Allemands, les Anglais, eurent aussi leurs Danses sacrées, & cet usage passa jusques chez les Chrétiens. C'est un abus contre lequel l'Eglise s'est toujours récriée.

DAOURIE. Les Peuples de ce Pays, qui se trouve aux extrémités des Empires de la Chine & de Russie, ne sont attachés ni à la Religion des Chinois, ni à celle du Dalay-Lama; leur culte se réduit à quelques

D A

cérémonies nocturnes, qui, dit-on, tiennent plus du Sortilège que de la Religion. Ces Tartares s'assemblent à minuit hommes & femmes dans un lieu, où l'un d'eux se couche à terre, & reste dans cette situation, pendant que les autres poussent de grands cris, au son d'un lugubre tambour destiné à cette cérémonie. Au bout de deux heures, cet homme se relève; & ayant appris pendant son assoupissement ce qui doit arriver à l'un, ce que l'on doit craindre & ce que celui-ci peut heureusement entreprendre, il débite ses visions, que l'on regarde comme autant d'oracles. Ce même Peuple fait aussi des sacrifices. Il a en grande vénération une certaine montagne, située sur les Frontières de la Chine, dont la terre est réputée sainte. C'est là, qu'avant de former quelque projet, chaque particulier va consacrer une partie de ses habillemens. On en voit une quantité prodigieuse, qui périssent de vétusté & quiconque aurait la hardiesse d'en enlever une pièce passerait pour sacrilège & profane.

DAPHNÉPHORIES. Fêtes qui se célébraient tous les neuf ans dans la Grèce en l'honneur d'Apollon. Un jeune homme bien fait, robuste & d'une famille distinguée, était chargé de porter processionnellement une branche de laurier ornée de globes de cuivre, couronnés de lauriers & de fleurs. L'un de ces globes désignait le Soleil, un autre la Lune & les plus petits figuraient les Etoiles: les couronnes marquaient les jours de l'année.

DAPHNOMANCIE. Sorte de divination, dans laquelle on employait le laurier; elle se pratiquait

D A

335

de deux manières; 1°. en jetant dans les flammes une branche de laurier; lorsqu'elle pétillait en brûlant, on en tirait un heureux présage; mais si elle brûlait sans pétiller, c'était l'augure le plus sinistre. 2°. On mâchait des feuilles de laurier, & elles inspiraient le don de prophétie; c'est ainsi qu'en usaient les Pythies, les Sibylles & les Prêtres d'Apollon.

DAPIFER. Sous la première race de nos Rois, ce premier des quatre grands Officiers de la Couronne, portait la Bannière Royale, ou Chape de Saint Martin dans les armées, & avait l'Intendance de la Maison du Souverain. Il n'est point fait mention des Dapifers avant Charlemagne. L'Electeur de Bavière prend le titre de grand Dapifer de l'Empire, & à la cérémonie du couronnement il porte à cheval les premiers plats de l'Empereur. Anciennement les particuliers avaient aussi des Dapifers, comme ils ont aujourd'hui des Intendans & des Maîtres-d'Hôtel. (Voyez SÉNÉCHAL.)

DARARIENS. Mohammed-Ebn-Somaël, Surnommé Darari, fut le Chef de cette Secte, qui née en Perse, se répandit en Syrie & en Egypte, sous le Califat d'Al-Hakem. Ce Darari ne s'imaginant pas sans doute que la Loi de Mahomet ouvrirait assez de portes au libertinage & à la débauche, résolut d'en retrancher toutes les austérités & les pratiques gênantes, telles que la prière, l'aumône & les pèlerinages. Sa nouvelle doctrine flattait les sens, elle fut écoutée, & lui attira un grand nombre de Disciples. Darari déjà célèbre par ses prédications, trouva

le moyen de s'insinuer dans les bonnes grâces du Calife Al-Hakem, qui le protégea ouvertement. Ce Prince, dit-on, avait entièrement perdu la raison, & dans sa folie il prétendit se faire passer pour Dieu. Déjà seize mille de ses sujets l'avaient reconnu pour tel. Darari ne fut pas le dernier à fléchir le genou devant son protecteur ; content de jouer à sa Cour le personnage de Moïse, il publia que le Calife était le Dieu Suprême qui avait créé le monde. Cet horrible blasphème ne resta pas longtems impuni : un jour qu'il était dans le chariot d'Al-Hakem, un zélé Musulman lui porta un coup de poignard qui l'étendit mort aux pieds de l'impie Calife. Darari permettait le mariage entre les frères & les sœurs & entre les pères & les filles, & supprima la solemnité du Vendredi. La mort d'Al-Hakem, qui suivit de près celle de Darari, ne contribua pas peu à éteindre cette Secte.

DARMA. Ce Darma, disent les Annales du Japon, vivait vers l'an cinq cent dix-neuf de notre Ere Chrétienne. C'est à lui que l'on doit la connaissance de l'arbrisseau du thé. Ce fils d'un Roi des Indes se dévoua à la contemplation & fit vœu de ne plus dormir ; mais il lui fut impossible de tenir sa promesse, il s'endormit. Darma désespéré se coupa les paupières, & les jeta loin de lui. Le lendemain, dit la fable, il s'aperçut qu'elles s'étaient changées en deux arbrisseaux qui portent le thé, qui jusqu'alors était resté inconnu. Darma goûta ces feuilles & sentit qu'elles ranimaient sa vigueur ; il fit part de sa découverte au Peuple du Japon, qu'il était venu ins-

truire, & l'usage du thé se répandit dans toutes les Provinces de l'Empire. Les Japonais révèrent Darma comme un Saint.

DAVIDIQUES. Hérétiques qui reconnaissaient pour Chef David Georges, Vitrier ou plutôt Peintre de la Ville de Gand. Cet Hérétique prétendit se faire passer pour le Messie, & publia qu'il était envoyé exprès pour travailler à la conversion des âmes, afin de remplir le Paradis, qui demeurerait presque vuide, faute de fidèles dignes d'entrer dans ce séjour de gloire & de bonheur. Entr'autres erreurs, David soutenait qu'il n'y aurait ni résurrection, ni jugement dernier ; que l'âme ne pouvait contracter de souillure par le péché ; que le mariage était absolument inutile, & même criminel & mauvais, & qu'on pouvait apostasier & renier Jésus-Christ sans crime dans un cas pressant. Les prédications de cet impie devinrent si fréquentes & si publiques, que les Catholiques de Gand l'obligèrent de fuir de leur Ville : il se retira à Bâle & prit le nom de Jean Bruch. Avant de mourir (1556) il annonça effrontément à ses Disciples qu'il ressusciterait trois ans après sa mort, ce que les Magistrats de Bâle ayant appris, ils firent exhumer son corps le même jour qu'il avait annoncé devoir être celui de sa résurrection, & ils le firent brûler avec ses abominables ouvrages. On prétend qu'il se trouve encore quelques restes de cette Secte impie dans le Holstein.

DAUPHIN ou **DAUFIN.** Nom que portent les héritiers présomptifs de la Couronne de France. Humbert II dernier Dauphin de Viennois, donna

en 1349 la Principauté à Charles de France, petit-fils de Philippe de Valois, & il l'en revêtit la même année, en lui remettant l'ancienne épée du Dauphiné, la Bannière de Saint Georges, avec le Sceptre & un anneau. Depuis cet heureux moment il y a eu vingt-quatre Dauphins du Sang des Rois de France.

DÉBITEUR. Celui qui est tenu de payer une somme d'argent, &c. Chez les Juifs, le Créancier, faute de paiement, pouvait faire emprisonner son Débiteur, & le faire vendre, lui, sa femme & ses enfans. Chez les Romains, la loi des douze Tables était affreuse, car elle permettait de déchirer le Débiteur, & d'en distribuer les membres aux Créanciers, par forme de contribution au sol la livre. On pouvait faire vendre le Débiteur, hors du Pays; mais si le Débiteur n'avait qu'un seul Créancier, celui-ci ne pouvait lui ôter, ni la vie, ni la liberté. Cette loi rigoureuse fut réformée, & l'on ne donna plus au Créancier que le droit de retenir son Débiteur dans une prison publique, jusqu'à ce qu'il eût acquitté sa dette; enfin Jules-César accorda aux Débiteurs malheureux, le bénéfice de la cession; & afin qu'ils ne fussent pas portés au désespoir, il ordonna que les biens qu'ils acquéreraient dans la suite par leur industrie, ne leur seraient pas enlevés, à moins qu'il n'en eussent au-delà de leur nécessaire. Chez les Gaulois, ceux qui ne pouvaient payer leur dettes, se donnaient en servitude à leurs Créanciers.

DÉCEMVIRS. Magistrats créés par les Romains, avec une autorité Souveraine, pour faire des Loix dans

l'Etat. Les Décevirs furent institués pour mettre fin aux disputes qui s'étaient élevées entre les Patriciens & les Plébéiens, l'an de Rome 301. Rome, dit un Auteur, fut indignée du pouvoir que Tarquin avoit usurpé, & elle fut étonnée de la puissance excessive qu'elle avait accordée aux Décevirs. Pendant l'affreuse administration de ces Tyrans, les crimes régnerent, la vertu fut hêtrie, & le peuple Romain gémit dans l'esclavage. La mort de Lucrèce avait brisé les fers, celle de Virginie lui rendit la liberté. Rome ne tira d'autre avantage de la sanglante administration des Décevirs, que le Corps de Droit Romain, connu sous le nom de Loix Décevriales, ou sous celui de Loix des douze Tables.

DÉCENNALES. Fêtes instituées par Auguste pour célébrer chaque dixième année de son règne. Pendant cette solennité, ce Prince donnait des jeux au Peuple, il lui faisait des largesses, il offrait fastueusement des sacrifices aux Dieux, & quittait toutes les marques de son autorité, afin que les Romains éblouis par ces apparences de bonté, lui remissent un pouvoir, dont il ne venait de se dépouiller que bien assuré qu'on le contraindrait de reprendre les rênes du Gouvernement. Telle était la politique de cet Empereur. Les vœux qu'on faisait pendant les Décennales pour la prospérité du Souverain furent substitués sans doute à ceux que le Censeur faisait dans les temps de la République pour le salut & la conservation de l'Etat.

DÉCIMATION. Peine que les Romains infligeaient aux soldats ré-

ditieux ou lâches, ou qui avaient abandonné leurs postes. On assemblait l'armée, le Tribun militaire se saisissait des Coupables, & les conduisait au Général, qui, après leur avoir vivement reproché leur crime, mettait leurs noms dans une urne, & en tirait cinq, dix, quinze ou vingt noms; ceux dont les noms sortaient, étaient passés par le fil de l'épée, & le reste échappait à la mort.

En 1675, la France fit décimer la garnison de Trèves qui avait capitulé & rendu cette place, malgré le Maréchal de Créquy qui y commandait.

DÉCIMES. Ancien Droit que dans les pressans besoins de l'Etat, nos Rois levaient autrefois sur tous leurs Sujets, soit Ecclésiastiques, soit Laïques. Dans la suite le terme de Décime a été particulièrement affecté pour désigner les subventions que le Clergé paye au Roi. La première levée faite par nos Rois, qui ait été qualifiée de Décime, est celle qui fut faite par Philippe-Auguste, lorsque ce Prince se croisa, avec tout ce qu'il y avoit de plus illustre dans son Royaume, pour aller arracher les saints Lieux des mains de Saladin, Soudan d'Egypte, qui venait de se rendre maître de Jérusalem. On appella cette levée la Dixme ou la Décime Saladine. Les Décimes se lèvent sur toutes les Provinces de la France, excepté l'Artois, la Flandre Française, la Franche-Comté, l'Alsace, le Roussillon & les Trois Evêchés, Metz, Toul & Verdun. Tous les Bénéfices sur les Biens Ecclésiastiques sont sujets aux Décimes, ou du moins les exceptions sont en petit nombre,

Depuis 1580, les Décimes sont connues sous le titre de *Don gratuit*.

DÉCLARATION DE GUERRE. Ce fut Ancus Martius, quatrième Roi de Rome, qui établit cette coutume religieuse chez les Romains. Un Officier public, nommé *Fécial*, la tête couverte d'un voile de lin, se transportait sur les Frontières du Peuple auquel on voulait déclarer la guerre, & là il exposait les sujets de plainte du Peuple Romain, & demandait qu'on réparât les torts qui lui avaient été faits. Cet acte était accompagné de cette terrible imprécation : « Grand Jupiter, » si c'est contre l'équité & la justice » que je viens ici au nom du Peuple » Romain demander satisfaction, ne » souffrez pas que je revoye jamais » ma Patrie ». Ce serment prononcé sur la Frontière, se répétait à l'entrée de la Ville à la première personne que l'on rencontrait, & ensuite au milieu de la Place publique. Au bout de trente jours, si les torts n'étaient pas réparés, le même *Fécial* retournait annoncer à ce Peuple qu'il nommait alors injuste, qu'on allait délibérer à Rome sur les moyens de se la faire rendre. La guerre étant résolue, le même Officier retournait pour la troisième fois sur les terres ennemies, & en présence de trois personnes il prononçait la Déclaration de guerre, après laquelle cérémonie il lançait un javalot, ce qui devait être regardé comme le premier acte d'hostilité. (Voyez *FÉCIAL*.)

DÉCONFÈS. « On regardait » comme une espèce de crime autre- » fois, dit Ducange, de mourir sans » se confesser, sans avoir reçu le » Saint Viatique, sans avoir fait son

D E

» Testament ». Suivant ce principe , les morts subites étaient réputées des châtimens de Dieu , qui notaient d'infamie , & étaient une marque de damnation ; il n'en fallut pas davantage pour faire imaginer aux Seigneurs hauts Justiciers qu'ils pouvaient s'emparer de l'héritage de ceux qui faisaient une si malheureuse fin ; & ce qu'il y a de singulier , c'est que dans la suite cette affreuse tyrannie passa pour un Droit Seigneurial , que l'on vendit avec les autres prérogatives de la terre. Saint Louis , ne pouvant d'abord déraciner cet abus , distingua deux sortes de *Déconfes* , celui qui mourait subitement & sans avoir le tems de remplir ses devoirs , & celui qui après avoir été huit jours malade , expirait sans vouloir participer aux Sacremens de l'Eglise. Dans le premier cas , le Seigneur ni la Justice n'avaient rien à prétendre sur les biens du défunt ; mais dans le second , les meubles étaient confisqués au profit du Baron : & s'il se trouvait un Testament , il devait être exécuté , & les dettes payées ; clause qui était rarement remplie.

DECURIE. On appelle ainsi une Compagnie ou Société de dix personnes rangées sous un Chef appelé *Décurion*. La Cavalerie des Romains était divisée en Décuries. (Voyez *DECURION*.)

DECURIE. Compagnie de dix hommes avec leurs familles qui formaient ensemble une espèce de Société en Angleterre , & qui tous devaient répondre au Roi de la conduite les uns des autres. Le Chef de cette Société se nommait *Dixénier*.

DECURION. Chef de Décu-

D E

339

rie ; soit dans l'armée Romaine , soit dans le Collège des Prêtres , soit dans l'Assemblée du Peuple , il y avait des Décurions municipaux , qu'on nommait ainsi , parce que leurs Officiers étaient au nombre de dix. Ces Décurions étaient des Sénateurs envoyés dans les Colonies Romaines.

DÉDALES. (Les) Les Platéens , Peuples de l'Epire , aujourd'hui Albanie , instituèrent ces Fêtes pour remercier leurs Dieux de ce qu'après avoir été chassés de leur Patrie par les Thébains , ils y étaient rentrés au bout de soixante ans. Quelques-uns donnent une origine différente à ces Fêtes : ils disent qu'elles furent instituées à l'occasion d'une Statue de bois qui représentait Plattea , fille d'Asopus , & dont Jupiter se servit pour confondre la jalousie de sa femme Junon ; & que comme toutes ces Statues de bois s'appelaient toutes Dédales , les Fêtes en question en prirent le nom de Dédales. On peut regarder ces deux origines comme vraies l'une & l'autre , puisqu'il y avait les grands & les petits Dédales. La Fête des grands Dédales ne se célébrait que de soixante ans en soixante ans , & c'était sans doute en mémoire du retour des Platéens dans leur Patrie. Les petits Dédales se célébraient , les uns disent toutes les années , les autres seulement au bout de sept ans. Ce jour-là on portait en procession toutes les statues faites depuis la dernière solennité ; & huit Villes , savoir , Platée , Coronée , Thespie , Tanagre , Chéronnée , Orchomène , Lépadée & Thèbes , tiraient au sort à qui aurait l'honneur de porter ces Statues.

DÉDICACE. (Fête de la) Dans l'Eglise Romaine on appelle ainsi l'anniversaire du jour auquel une Eglise a été consacrée. Cette cérémonie a commencé à se faire avec quelque solennité sous le règne de Constantin le Grand. On ne peut célébrer le service divin dans une Eglise qui n'a pas été dédiée & consacrée. Ce n'est que depuis le neuvième siècle que les Eglises des Villes doivent être consacrées par un Evêque : celles de la Campagne pour la plupart ne sont pas dédiées, elles sont seulement bénites.

DÉDICACES. Les Payens faisaient aussi des Dédicaces de leurs Temples, de leurs Autels, & des Statues de leurs Dieux. Nabuchodonosor fit faire une Dédicace solennelle de sa Statue. Pilate dédia solennellement à Jérusalem des Boucliers d'or en l'honneur de Tibère. Lorsque Vespasien eut rebâti le Capitole, on en fit la Dédicace avec beaucoup de cérémonies. Lorsque chez les Romains on dédiait un nouveau Temple, on l'entourait d'abord de guirlandes & de festons de fleurs ; les Vestales arrivaient processionnellement avec des branches d'olivier à la main, & avant que d'entrer dans le Temple, elles en arrosaient les dehors avec de l'eau lustrale ; le Pontife suivait, accompagné de celui qui dédiait le Temple, à qui il faisait tenir le poteau de la porte & qui devait répéter mot à mot, après le Pontife, une certaine prière, de laquelle il ne devait pas changer la moindre syllabe, car ce changement, quoiqu'involontaire, aurait passé pour le plus mauvais augure. Cette cérémonie achevée, on offrait une victime dans

le Parvis du Temple, on y entraît ensuite & l'on oignait d'huile la Statue du Dieu auquel il était dédié, & on la couchait sur un oreiller, aussi oint d'huile. Cette Fête était à quelques égards renouvelée tous les ans.

DÉDICACE. L'usage des Dédicaces est très-ancien. L'Ecriture fait mention de la Dédicace du Tabernacle, des Autels, du premier & du second Temple. Les Juifs célébraient tous les ans pendant huit jours la Fête de la Dédicace du Temple, faite par les Machabées, qui renouvela l'exercice de la Religion, interdit par Antiochus qui avait profané le Temple. Les Juifs modernes allument dans leur maison une lampe le premier jour de cette Fête, deux le second, & ainsi successivement jusqu'au dernier qu'ils en allument huit. Ils célèbrent aussi pendant cette Fête la mémoire de Judith, & ils observent alors dans leurs repas quelques cérémonies particulières.

DÉFI. Les Défis sont de la plus haute antiquité ; on en trouve un exemple dans celui des Horaces & des Curiaces, qui termina la guerre entre les Romains & les Samnites. Ils ont été en usage dès les commencemens de la Monarchie Française & n'ont cessé qu'avec la Chevalerie. Le premier Défi connu dans notre histoire, est celui de Boson, accusé de perfidie par Gontran, Roi d'Orléans : « Vous êtes Maître & Roi, » lui dit-il, il ne m'est pas permis » de vous contredire : cependant je » suis innocent de ce dont vous m'accusez ; mais si quelqu'un de ma » qualité l'a dit, qu'il paraisse & le » soutienne publiquement, nous nous

» battons en champ clos, en votre
» présence ; & remettant l'affaire au
» juste jugement de Dieu, vous en
» connaîtrez la vérité ». Henri I,
Roi de France, fit un Défi à l'Em-
pereur Henri III, mais il ne fut pas
accepté. Louis VI en fit un autre à
Henri Duc de Normandie & Roi
d'Angleterre, en 1110, pour pré-
venir la guerre qui se préparait entre
les deux Nations, toutefois il n'en
fut rien. En 1340, Philippe de Valois
refusa celui que lui fit Edouard III,
Roi d'Angleterre, en disant « Qu'un
» Seigneur ne doit jamais accepter
» un Défi de la part de son Vassal ».
François I fit aussi un Défi à l'Em-
pereur Charles Quint.

DÉGRADATION. Les person-
nes consacrées au culte divin, &
convaincues de quelque crime, ont
été dégradées chez presque tous les
Peuples de l'Antiquité. Dieu ayant
condamné à mort Aaron, à cause de
son incrédulité, Moïse reçut l'or-
dre de le dégrader auparavant du
Sacerdoce, en le dépouillant de la
robe de Grand Prêtre. Les Léuites
qui avaient quitté le Seigneur pour
suivre les Idoles n'étaient pas dégra-
dés, mais recules : de Léuites, ils
devenaient Portiers.

Chez les Romains, les Vestales
ne pouvaient être exécutées à mort,
qu'auparavant le grand Pontife ne
les eût dégradées, en leur arrachant
leurs bandelettes & les autres mar-
ques du Sacerdoce.

Dans la primitive Eglise, on dé-
gradait un Prêtre avant de le livrer
au Bras séculier ; & une Ordonnan-
ce de 1571 déclare que les Prêtres
& les Promus aux Ordres sacrés,
ne pourront en France être execu-

tés à mort sans dégradation préalable.

DÉGRADATION. (Cérémonies de la.) Lorsqu'un Evêque a
mérité la Dégradation (supposant
que cet acte se passe à Rome) on
élève un trône ou tribunal à l'entrée
de l'Eglise, pour le Pape ou pour
celui qui fait l'office de Dégradant.
A côté du trône, on place une cré-
dence, sur laquelle on pose un vase
plein de vin, un autre plein d'eau,
le calice, la patène & l'hostie pour
la Dégradation du Prêtre ; le livre
des Evangiles, celui des Epîtres, un
chandelier avec une chandelle pour
la Dégradation du Diacre, du Sous-
Diacre & de l'Acolyte ; un sectional
pour la Dégradation du Lecteur,
des clés pour celle du Portier, l'an-
tiphonal pour celle du Chantre. On
met sur la même crédence des ci-
zeaux, un couteau, du verre, &
les ornemens Pontificaux du Prélat.
On fait venir un Notaire & un Bar-
bier, & les Ministres du Pape se
tiennent auprès de lui, ainsi qu'un
Juge temporel & quelques Soldats.
Le coupable est alors conduit devant
le Souverain Pontife avec ses ha-
bits Pontificaux, dont viennent de se
revêtir les Clercs, & ce Juge suprême
annonce au Peuple assemblé le
sujet de la Dégradation ; ensuite, *Je
te dépouille de la Mitre Episcopale
que tu as souillée*, dit-il en l'ôtant
à l'Evêque qu'il dégrade ; *rends
l'Evangile*, ajoute-t-il, en lui en
arrachant le livre, *parce que tu es
devenu indigne de prêcher* ; il lui
enlève ensuite l'anneau Ponti cal,
parce qu'il a violé l'Eglise, qui est
l'épouse de Jésus-Christ. Lorsque le
Dégradé est absolument dépouillé de

tous ses ornemens Pontificaux, le Degradant lui racle les doigts avec un couteau ou un morceau de verre, en lui disant que le pouvoir de consacrer, de bénir & de sanctifier lui est ôté; ensuite il lui efface la tonsure avec des ciseaux & le Barbier achève d'en faire disparaître les marques. Ces cérémonies achevées, on abandonne le Degrade, à qui on a de même ôté le calice, la parène, l'hostie, &c. au bras séculier, en le recommandant à la miséricorde du Juge temporel, parce que l'Eglise abhorre le sang.

DÉGRADATION d'un Office ou Ordre civil. Il y avoit trois sortes de dégradations chez les Romains : la première, lorsqu'on faisoit passer un Chevalier au rang de simple fantassin, ou un fantassin dans les troupes auxiliaires des Frondeurs : la seconde, lorsque, sans changer de compagnie un Tribun étoit fait simple soldat, ou lorsqu'un Sénateur ayant donné un mauvais avis étoit réculé à la dernière place du Sénat : la troisième, qui étoit ignominieuse consistoit dans l'expulsion entière de la personne à laquelle on ôtoit toutes les marques d'honneur.

On trouve dans Loiseau qu'un Conseiller au Parlement fut privé de son état pour avoir falsifié une Enquête, & qu'en pleine Audience du Parlement il fut dépouillé de sa robe rouge, puis fit amende honorable au Parquet & à la Table de Marbre.

Un Conseiller Clerc; en 1528, fut en plein Parlement dépouillé de sa robe rouge, & renvoyé au Juge de l'Eglise.

» Le 15 Avril 1693, un Con-
» seiller au Parlement, (dit Brillon

» au mot Conseiller) fut dégradé
» publiquement, pour les cas réful-
» tans du Procès. Il fut amené de
» la Conciergerie à la Grand' Cham-
» bre sur les neuf heures, toutes
» les Chambres du Parlement étant
» assemblées & les Portes ouvertes;
» il étoit revêtu de sa robe rouge,
» le bonnet quarré à la main : il
» entendit debout la lecture de son
» Arrêt qui le bannissoit à perpétuité,
» ordonnait que sa robe & autres
» marques de Magistrature lui se-
» raient ôtées par les Huissiers de
» service, avec condamnation d'a-
» mende envers le Roi, & réparation
» envers la Partie. Après la lecture
» de l'Arrêt, il remit son bonnet
» entre les mains d'un Huissier, sa
» robe tomba d'elle-même, il sortit
» ensuite de la Grand'Chambre par
» le Parquet des Huissiers, descen-
» dit par le grand. escalier, & ren-
» tra dans la Conciergerie. »

DÉLATEURS. Hommes dé-
testables qui sous les Empereurs Ro-
mains devinrent les Accusateurs dé-
clarés ou secrets de leurs Conci-
toyens. Ils sacrifièrent d'abord leurs
ennemis qu'ils supposaient toujours
être les ennemis du Tyran qui ré-
gnoit : ensuite, pour satisfaire sa
honteuse avarice, ils portèrent leurs
coups sur les gens riches, dont ils
partagèrent les dépouilles avec lui;
& bientôt ne trouvant plus de victi-
mes dans la Capitale, puisque tous
les honnêtes gens avaient été mal-
sacrés ou s'en étaient retirés, ils se
vendirent aux passions des autres, &
quiconque voulut alors faire périr
un ennemi, trouva des Délateurs,
en ouvrant sa bourse. Ces infâmes
Citoyens eurent quelquefois la hui-

tième & même souvent la quatrième partie des biens de l'accusé. Néron en eut beaucoup à ses gages, mais Antonin le Pieux ne fit pas des efforts inutiles pour exterminer cette race maudite. Ce n'est que dans les pays où régnaient les Tyrans, que l'on trouve des Délateurs.

DÉLI. C'est le nom d'une espèce de Brave ou de *Virtuose*, qui appartient à la garde du grand Visir des Turcs. Il est ridiculement habillé & toutes ses manières approchent plus de la rodomontade que du vrai courage.

DÉLIES. Fêtes que les Athéniens célébraient en l'honneur d'Apollon, & dont la solennité revenait tous les cinq ans. Lorsque le temps de ces Fêtes approchait, on faisait choix de quelques Citoyens pour les envoyer en Ambassade à Délos. Le Chef de cette députation s'appelloit Archithéore, & l'on y joignait quatre Prêtres descendants de Mercure, de la famille des Céryques qui devaient rester à Délos; & remplir pendant une année les fonctions sacrées dans le temple d'Apollon. Ces Ambassadeurs portaient sur cinq vaisseaux chargés de tout ce qui était nécessaire pour la Fête & pour les sacrifices. Lorsque ces Députés, couronnés de laurier, & que l'on appelloit Déliastes, arrivaient à Délos, ils se rendaient en cérémonie au Temple, & offraient un sacrifice solennel à Apollon, pendant lequel de jeunes Athéniennes formaient une danse entr'elles, qui figurait les tours & les détours du Labyrinthe. La plus grande joie s'emparait des Athéniens au retour de leurs Ambassadeurs. Ils al-

laient les recevoir avec des acclamations & des cris redoublés. On doit remarquer que ces Députés ne quittaient leur Couronne que quand leur Commission était absolument terminée; ensuite ils offraient un sacrifice d'action de grâces. Pendant les Délies, il était expressément défendu de mettre à mort aucun criminel.

DÉLIVRANCE ET DE LA JOIE. (Année de la) Nom que les Musulmans donnent à l'année où fut conçu & où naquit leur faux Prophète Mahomet, en mémoire de la Délivrance, prétendue miraculeuse, du Temple de la Mecque, qui arriva dans ce tems. C'est un des plus curieux & des plus extravagants contes du Mahometisme.

« Le tems que le Prophète de
» Dieu devait être conçu étant venu
» Abdo'llah coucha (pour cet effet)
» avec sa femme Amenah dans une
» maison de campagne d'Abdo'lla
» Motalleb, son père, la nuit d'un
» Vendredi (jour remarquable par la
» circonstance du projet;) ce Vendredi
» était l'un des trois jours de la Fête
» en laquelle on immolait les victi-
» mes dans la Vallée de *Muna*, &
» cela précisément au moment que
» l'on faisait la cérémonie de jeter
» les cailloux contre Satan (autre
» circonstance remarquable.) Cette
» année était la 881 de l'Ere d'A-
» lexandre le Grand ».

Le jour qui précéda cette Conception, Abdo'llah passant dans la vallée de *Muna*, rencontra, disent les Légendaires Musulmans, une certaine Dame de qualité; nommée *Fatima*, & qui passait pour un chef-d'œuvre de beauté. Cette femme avait lu le

livres qui prédisaient que d'Abdo'llah devait naître un grand Prophète, & voyant reluire sur sa face une lumière Prophétique, elle s'approcha de lui, & lui dit civilement : « Je » vous prie de m'apprendre qui vous » êtes : Je suis Abdo'llah, répondit » le Saint homme. Vous plairait-il, » continua Fatima, avec la même » politesse, venir coucher avec moi » cette nuit, pour cette bonne ac- » tion, je vous donnerai cent cha- » meaux ». Abdo'llah quitta cette belle amoureuse sans daigner lui répondre, & fut rendre à sa femme Amenah le devoir que Fatima avait exigé de lui. Cependant Abdo'llah se rappella le lendemain avec plaisir les charmes de Fatima ; il se rendit à l'endroit où il l'avait rencontrée la veille, il l'y trouva, & l'abordant à son tour avec politesse, il lui demanda si elle était d'humeur d'accepter le parti qu'elle lui avait offert le jour précédent : « Je le voulais bien » alors, répondit-elle, mais il n'en » est pas de même aujourd'hui. Qu'a- » vez-vous fait depuis notre entrevue » d'hier ? Je me suis, répondit-il, » approché comme mari d'Amenah » ma femme. Par Dieu, s'écria-t-elle, » ce n'est plus ma faute & personne » ne me peut blâmer. Ayant vu bril- » ler la lumière Prophétique sur vo- » tre visage, je souhaitais avec pas- » sion pouvoir l'attirer en moi, mais » Dieu ne l'a pas voulu ; il l'a portée » ailleurs : tel était son bon plaisir ». Ce fut ainsi qu'ils se séparèrent.

Les Arabes disent que tous les Devins eurent connaissance de la Conception du Prophète des Musulmans, & qu'en ce même jour finit l'année des Rois ; qui avaient fait

tous leurs efforts pour l'empêcher. Le Trône d'Eblis ou de Satan, fut précipité avec lui au fond de l'Enfer, & toutes les Idoles des Gentils furent renversées. Les Koraishites qui souffraient extrêmement d'une affreuse disette, virent la terre se renouveler & les arbres se charger de fleurs & de fruits. Ce fut cet événement extraordinaire qui fit appeler cette année celle de la *Délivrance & de la Joie*. Il n'y eut point de femme alors qui ne souhaitât d'accoucher d'un enfant mâle, dans l'espoir de devenir mère du Prophète annoncé. Alors Dieu, pour marquer plus glorieusement l'instant de la Conception de son Prophète, détruisit miraculeusement les Maîtres des *Eléphants*, & rendit leur perfidie vaine. Ce sont les propres termes que M. Gagnier nous rapporte de l'Alcoran ; & tels furent les événements que les Auteurs Musulmans supposent avoir précédés la naissance de Mahomet, qui arriva deux mois après. Empruntons de cet Auteur le précis de cette absurde histoire.

» En ce tems les Habashites ou » Abvssins, que nous appellons au- » jourd'hui Ethiopiens, étaient Mas- » tres de la partie Méridionale de » l'Arabie, & en avaient chassé & » subjugué les Hémiarites, après » avoir vaincu Dhu-Nowas, le der- » nier de leurs Rois, environ soixan- » te-dix ans avant la naissance de » Mahomet. Ce malheureux Prince » ayant embrassé le Judaïsme, exer- » ça sa cruauté envers les Chrétiens » d'une manière si barbare, qu'il les » faisait jeter dans une fournaise de » feu creusée dans la terre, où ils » étaient brûlés tous vifs : ce qui

» obligea le *Nagjashi* ou *Négus*,
 » Roi d'Ethiopie, d'envoyer une
 » puissante armée contre lui. Elle le
 » défit & le réduisit à une telle ex-
 » trémité, qu'emporté par le déses-
 » poir, plutôt que de se rendre, il
 » poussa son cheval dans la mer &
 » y perit.

» Le Vice-Roi qui au tems dont
 » nous parlons, commandait pour le
 » Négus dans l'Arabie, était Abra-
 » hah, surnommé Al-Ashram, c'est-
 » à-dire le Balafre, à cause de la
 » cicatrice d'une blessure qu'il avait
 » reçue au visage. Le Siège de son
 » Gouvernement était la Ville Royale
 » de Sanaa, Capitale de l'Arabie
 » heureuse. Il est appelé par les Hi-
 » toriens le Seigneur ou le Maître de
 » l'Eléphant. Ce Prince jaloux &
 » envieux de la gloire du Temple de
 » la Mecque, si respecté dans toute
 » l'Arabie, à cause du pèlerinage
 » qu'y faisaient tous les Arabes,
 » bâtit un magnifique Temple dans
 » sa Ville Capitale, & publia un
 » Edit par lequel il ordonna aux
 » Arabes d'y faire désormais leur
 » pèlerinage au lieu d'aller à la Mec-
 » que.

» Il arriva cependant qu'un certain
 » Arabe étant entré secrètement dans
 » ce Temple, eut l'insolence d'y faire
 » ses nécessités. Abrahah indigné de
 » cette profanation jura d'en tirer
 » vengeance en détruisant le Tem-
 » ple de la Mecque; & pour exécuter
 » ce dessein, il se mit en campagne
 » avec son armée. Un Eléphant d'u-
 » ne prodigieuse grandeur, sur le-
 » quel Abrahah était monté, rendait
 » cette armée encore plus formida-
 » ble.

» Quand Abrahah fut arrivé....

» à une journée de la Mecque, il
 » envoya un de ses Officiers.... pour
 » se saisir des bestiaux & des effets
 » appartenans aux Habitans, autant
 » qu'il en trouverait dans la campa-
 » gne. Il donna à cet Officier une
 » lettre, dans laquelle étaient ces
 » mots : *Je n'ai pas dessein de faire*
 » *la guerre, je veux seulement dé-*
 » *truire le Temple de la Cābah.*
 » Abdo'l-Motalleb, Prince des Ko-
 » raishites répondit ; *Par Dieu,*
 » *nous ne consentirons jamais que*
 » *cette Maison soit détruite. Nous*
 » *en laissons la défense à Dieu lui-*
 » *même, puisque c'est lui qui en*
 » *est le Maître. Que cette querelle*
 » *se vuide donc entre Dieu & votre*
 » *Roi, si notre faiblesse ne nous*
 » *permet pas de nous opposer à*
 » *votre violence.*

» Abdo'l-Motalleb, accompagné
 » de l'Envoyé, alla trouver le Roi
 » dans son Camp. Il fut introduit
 » auprès d'Abrahah : ce Prince le
 » reçut, honorablement. Il descendit
 » même de son Trône, le fit asseoir
 » auprès de lui, l'interrogea fort ci-
 » vilement sur le sujet de sa venue.
 » Abdo'l-Motalleb lui demanda la
 » restitution des bestiaux qu'on lui
 » avait enlevés. *Je croyais, dit le*
 » *Roi, que vous me prieriez de ne*
 » *point détruire la Cābah, qui est*
 » *l'objet de votre culte religieux.*
 » Abdo'l-Motalleb répondit : *Sire,*
 » *ces bestiaux m'appartiennent, je*
 » *les redemande. A l'égard de la*
 » *Maison de Dieu, c'est à lui qui*
 » *en est le Maître à la défendre.*
 » Abrahah ordonna que les bestiaux
 » lui fussent rendus. Abdo'l-Motal-
 » leb les ayant reçus s'en retourna,
 » & ayant fait retirer ses sujets dans

» les lieux fortifiés , & sur le sommet
 » des montagnes pour éviter la fu-
 » reur du soldat, quand les enne-
 » mis seraient entrés dans la Ville,
 » il se rendit à la Caabah, & em-
 » brassant l'anneau de la porte, il fit
 » cette prière : *O Dieu défendez-*
 » *vous-même votre azyle, puisque*
 » *nous sommes hors d'état de re-*
 » *pousser la violence par la force :*
 » *ne permettez pas que la croix*
 » *triomphe aujourd'hui de vos ser-*
 » *viteurs : nos ennemis sont les*
 » *vôtres ; détruisez-les & conservez*
 » *notre Caabah.*

» Cependant Abrahah faisait ses
 » efforts pour entrer dans la Mec-
 » que. Il se trouva arrêté tout court.
 » Toutes les fois qu'il poussait son
 » Eléphant vers la Ville, cet ani-
 » mal qui se nommait Mahmoud
 » (c'est-à-dire *Loué*) pliait les ge-
 » nonx, se jetait à terre comme
 » assoupi ou endormi, & refusait d'a-
 » vancer. Dès qu'on lui commandait
 » de se relever, il le faisait promp-
 » tement, mais il tournait le dos à
 » la Mecque. On le frappait pour le
 » faire revenir, & il se mettait en
 » fureur ; on tâcha de le tromper,
 » lui faisant faire volte face du côté
 » de l'Yemen, & il marcha de ce
 » côté-là ; mais quand on lui tourna
 » la bride vers la Syrie & vers l'O-
 » rient, il se mit à sauter & à faire
 » des bonds : enfin on tâcha, pour
 » la dernière fois de le ramener vers
 » la Mecque, mais il demeura im-
 » mobile. Comme on était dans cette
 » confusion, Dieu envoya tout-à-
 » coup une armée d'oiseaux, qui
 » fondirent sur l'armée d'Abrahah.
 » Ces oiseaux ressembloient à des hi-
 » rondelles & ils étaient de couleur

» blanche & noire, entre-mêlée de
 » verd & de jaune. Chacun était ar-
 » mé de trois petites pierres de la
 » grosseur d'un poids ou d'une len-
 » tille ; ils en tenaient une au bec
 » & deux dans leurs serres. Chaque
 » pierre portait en écrit le nom de
 » celui qu'elle devait frapper. En
 » même tems ces oiseaux lancèrent
 » leurs pierres sur la tête des enne-
 » mis, elles tombèrent avec tant
 » d'impétuosité, qu'elles les percé-
 » rent depuis le haut jusqu'en bas ;
 » en sorte que tous ceux qui en furent
 » atteints, périrent sur le champ.
 » Le reste fut mis en fuite, ou en-
 » traîné par un torrent d'eau que
 » Dieu envoya ; un très-petit nom-
 » bre regagna l'Yemen avec le Roi.
 » Abrahah fut frappé d'une plaie,
 » qui courant de jointure en jointure,
 » fit tomber ses membres par mor-
 » ceaux, & lui partagea enfin la poi-
 » trine ». Ainsi par ce miracle, dit
 la Légende Musulmane, la Mecque
 fut sauvée & les Koraishites l'enri-
 chirent des dépouilles de l'ennemi.
 Nous pouvons ajouter que quel-
 ques Auteurs Arabes prétendent que
 de toute l'armée il ne s'échappa qu'un
 seul homme, qui, fuyant au moment
 que l'oiseau voltigeait sur sa tête
 pour le tuer, ne cessa de courir qu'a-
 près avoir passé la mer. Arrivé en
 présence du Négus, il lui rendit
 compte du massacre de ses Soldats ;
 mais à peine avait-il achevé son ré-
 cit que l'oiseau qui l'avait poursuivi
 le frappa, & le fit tomber mort aux
 pieds du Roi. Que penser de ce récit ?
 Que le fond peut en être vrai, mais
 que Mahomet, dans son Alcoran, a
 scu l'environner de fables capables
 de frapper l'imagination ardente &

superstitieuse de ses Arabes.

DELPHES. Ville de la Grèce, dans la Phocide, célèbre par son Temple & par les oracles qu'y rendait Apollon. Les Delphiens se persuadaient que leur Ville était située au milieu de la terre : elle avait seize stades ou deux mille pas Géométriques de circuit, & ses fortifications qu'elle ne devait qu'à la nature, la rendaient presque inaccessible. Malgré tout ce que les Auteurs rapportent au sujet des premiers Temples de cette Ville fameuse, on doit convenir que leur origine se perd dans la nuit des temps. Les Anciens prétendaient que le premier de tous qui avoit été dédié à Apollon, fut construit de branches de laurier entrelassées, qu'on apporta de la Vallée de Tempé, & qu'il avoit la forme d'une cabane. Ce Temple rustique ayant été détruit, si nous en croyons la Tradition populaire, des Abeilles en construisirent un autre avec leur cire & des plumes d'oiseaux : idée prise sans doute du mot grec *Ptéra*, qui signifie *des Ailes*, avec celui de *Ptéras*, que portait le Fondateur de ce nouveau Temple. A cet ouvrage des Abeilles succéda le Temple d'Airain, chef-d'œuvre de Vulcain qui plaça sur son frontispice un groupe de figures d'or qui rendaient des sons miraculeux, & charmaient les oreilles par les plus agréables concerts. Supposons que ce Temple fut dans la suite abîmé par un tremblement de terre, ou imaginons-nous qu'il fut consumé par le feu, ce qui est vrai, c'est qu'il disparut. Un quatrième Temple fut élevé la première année de la cinquième Olympiade, il était

de pierre, fut embrasé cinq cens quarante-huit ans avant l'Ere vulgaire, & fit place au cinquième Temple pour l'édification duquel toutes les Villes de la Grèce se taxèrent. Ce fut alors que toutes les richesses des peuples vinrent se rendre dans ce Temple célébré. Gygès, Roi de Lydie offrit à Apollon des vases d'or & d'argent, & son exemple fut suivi par Crésus, son successeur & par les Rois, les Princes, les Villes & les riches Particuliers de la Grèce, qui y multiplièrent à l'infini les trépiés, les vases, les couronnes & les Statues d'or & d'argent de toutes grandeurs. Des Trésors aussi considérables tentèrent souvent la cupidité des Princes & des Nations. Un certain fils de Crius, dit-on, roi des Eubéens, fut le premier Prophaneur du Temple qu'il pilla entièrement. Quinze cens neuf ans avant Jésus-Christ, il fut volé & pillé par Danaus, Roi d'Argos. Phylas, Roi des Dryopes, en emporta toutes les richesses : Phlégias, Roi des Plégiens douze cens quatre-vingt-quinze ans avant Jésus-Christ, n'y laissa que les pierres ; Pyrrhus, fils d'Achille, soixante & dix-huit ans après, ne put s'en emparer. Les Crisséens le dévastèrent l'an 605, avant l'Ere Chrétienne, & Xerxès manqua sa conquête. Il fut pillé trois fois par les Phocéens : les Gaulois tentèrent inutilement deux fois de le surprendre ; enfin Brennus le pilla, & les Thraces le brûlèrent l'an 670 de Rome. Néron, l'an 819 de la Fondation de cette Capitale, en enleva cinq cens belles statues de bronze. Tels sont les pillages qu'essuya ce Temple fameux que la supersti-

tion des Peuples se plaisait toujours à enrichir.

L'Oracle d'Apollon était desservi par une quantité prodigieuse de Devins, de Prêtres & de Sacrificateurs. Cinq Chefs perpétuels, dont les charges étaient héréditaires, avaient seuls le droit d'immoler les victimes, & se faisaient assister par cette étonnante multitude de Prêtres subalternes qui vivaient dans l'abondance au milieu d'une terre aride & incapable de nourrir la vingtième partie des Ministres du Dieu. Un Gardien du Trésor demeurait à l'entrée du Sanctuaire, & son emploi était un des plus importants. Des Prophètes chargés de recevoir les demandes des Curieux, & de leur rendre les réponses de l'Oracle tenaient le premier rang après les Sacrificateurs, & accompagnaient toujours la Pythie dans le Sanctuaire, lorsqu'elle se plaçait sur le Trépied sacré. Des Prêtresses empêchaient la foule du Peuple d'approcher de ce lieu saint, tandis que plusieurs de leurs compagnes brûlaient des parfums, & que d'autres tant hommes que femmes se lavaient les bains, & veillaient aux Purifications du Temple. A ce Peuple de Prêtres, il faut ajouter les Joueurs d'instrumens, les jeunes garçons & les jeunes filles, chargés de chanter presque continuellement les louanges d'Apollon; & les Danseurs & les Danseuses & les Héraults qui annonçaient les festins publics.

Si nous en croyons les plus anciens Auteurs, le fameux Oracle d'Apollon était établi même avant le déluge de Deucalion. Quelques chèvres paissant sur le Mont Parnasse, s'approchèrent d'un antre, dont les

vapeurs qui en sortaient, leur firent faire des bonds étonnans, & pousser des cris extraordinaires; à ces cris les Pâtres accoururent, & furent saisis des mêmes vertiges: il n'en fallut pas davantage pour laisser croire au Peuple des environs que ce lieu était la demeure d'une Divinité, & qu'elle y rendait des Oracles. D'abord cet Oracle fut attribué à Neptune & à la Terre, qui en céda tous les honneurs à Thémis la fille, & cette dernière les transmit à Apollon qui donna à l'Oracle toute la célébrité dont il a joui pendant tant de siècles.

On sçait que les Athéniens n'avaient pas beaucoup de foi à l'Oracle de Delphes, que cependant ils consultaient souvent. Pendant leur démêlés avec Philippe de Macédoine, ils n'ignoraient pas que l'Oracle était vendu à ce Prince, ce qui faisait dire à Démosthène que la Pythie *philippisait*. Dans les querelles de Démarate, Roi de Sparte, avec Cléomène son Collègue, l'Oracle corrompu par ce dernier déclara que Démarate n'était pas le vrai fils d'Artiston, & qu'injustement il lui avait succédé; l'imposture fut reconnue, & la Prêtresse fut honteusement chassée de Delphes. L'oracle qui déclara Alexandre, fils de Jupiter, avait été certainement acheté. Crésus, si célèbre dans l'histoire, & par ses richesses & par ses malheurs, doutant de la véracité des Oracles, envoya des Ambassadeurs à Delphes qui proposèrent cette question: « que fait à présent Crésus; fils d'Attyatte, Roi de Lydie ». La réponse devenait embarrassante, car Crésus, dans le moment même que l'Oracle était consulté de sa part,

faissait cuire une tortue dans une marmitte d'airain, qui avait un couvercle de même métal, & cette action ne pouvait être soupçonnée. La Pythie répondit : « Je connais le nombre des grains de sable qui couvrent les rivages de la mer ; j'ai mesuré l'immense étendue de ce vaste élément. J'entens le muet & celui qui ne sçait point encore parler. Mes sens sont frappés de l'odeur d'une tortue qui est cuite dans de l'airain avec des chairs de brebis, airain dessus, airain dessous » Cet Oracle si clair, & qui ne pouvait être que l'effet de la trahison, valut un sacrifice de trois mille Bœufs à Apollon, non compris cent dix-sept lingots d'or, avec un lion d'or qui pérait dix talens : mais le jaloux Dieu, indigné contre Crésus qui avait prétendu le surprendre, se voyant interrogé quel serait le succès de la guerre que ce Monarque allait entreprendre contre les Perses, répondit : « Si Crésus fait la guerre aux Perses, il renversera un grand Empire ». En effet, lachose arriva, mais Crésus interpréta mal la réponse de l'Oracle qui, par ces paroles à double sens ne pouvait être accusé d'ignorance ; aussi lorsque Crésus osa consulter Apollon pour la troisième fois, afin de sçavoir si son empire seroit stable & long : le Dieu lui dit : « Qu'il subsisterait jusqu'à ce que l'on vit un mulet occuper le Trône de Médée ». Il entendait par-là jusqu'à ce que Cyrus, né d'un pere Persan & d'une mere Méde, comme le Mulet qui naît d'un âne & d'une jument, occupât le Trône de Médée ; mais l'aveugle Crésus comprit par-là que son empire

serait éternel, il fit la guerre aux Perses, fut vaincu & fait prisonnier. Telles étaient les ambiguïtés de l'Oracle de Delphes qui, trompant continuellement les Grecs, ne pouvait que difficilement être pris en défaut : ce qu'il y a de certain, c'est que ces Oracles étaient bien tombés dès le tems d'Auguste.

DELPHINIES. Nom d'une Fête célèbre que les Habitans d'Egine solennisaient en l'honneur d'Apollon-Delphinus. La Fable nous dit que ce Dieu prit la forme d'un Dauphin, pour conduire Castalius & sa Colonie depuis l'Isle de Crète, jusqu'à l'endroit où a été bâti depuis le fameux Temple de Delphes.

DELPHINIUM. Une des Cours de Justice des Athéniens. C'était devant les Magistrats de ce suprême Tribunal que se présentaient les meurtriers qui, avouant leur crime, prétendaient l'avoir commis innocemment. On appelait ce lieu Delphinium, parce qu'il était voisin du Temple d'Apollon surnommé Delphinus. (Voyez DELPHINIES.)

DÉLUGE. L'Histoire sacrée & profane parle de plusieurs Déluges : mais le plus mémorable de tous & dont la mémoire restera tant qu'il y aura des hommes, est celui que par excellence, on nomme le Déluge universel. Il fit périr tout le genre humain, à l'exception de Noé, de sa famille & de tous les animaux qu'il renferma dans l'Arche. « Dieu, » dit l'Historien sacré, voyant les crimes des hommes, se repentir de les avoir créés, & résolut de les exterminer : Noé, homme juste, trouva seul grâces devant l'Etre Suprême qui lui ordonna de conf-

» truire une Arche dont il lui traça
 » le plan & les proportions. » Noé
 entra dans cette Arche avec sa femme,
 les enfans & une couple de chaque
 espèce d'animaux. Les eaux s'élevèrent
 quinze coudées au-dessus des plus
 hautes montagnes, & couvrit la terre
 pendant l'espace de cent cinquante
 jours. Les plus habiles Chronologistes
 fixent l'époque du Déluge Universel à l'an
 de la création 1656, 2293 ans avant
 Jésus-Christ.

L'Histoire fait mention du Déluge qui
 arriva en Grèce du tems de Deucalion
 (*Diluvium Deucalidoneum*). & qui inonda toute la
 Thessalie : Deucalion qui en échappa, bâtit
 un Temple à Jupiter *Phryxius*. Ce monument
 subsistait du tems de Pisistrate qui le consacra
 à Jupiter Olympien. Il était encore debout
 sous le règne d'Adrien. Deucalion institua
 des Fêtes en l'honneur de ceux qui avaient
 été submergés, & elles n'étaient pas abolies
 du temps de Sylla. Ce Déluge doit avoir
 précédé de trois ans la sortie des Israélites
 de l'Egypte, ce qui revient à l'année 1529
 avant Jésus-Christ.

On trouve aussi dans les anciens Historiens
 le Déluge d'Ogygès qui, s'il est réel, a du
 précéder de trois cents ans celui de
 Deucalion : on y remarque aussi ceux de
 Prométhée, de Xisuthrus & quelques autres
 dont les époques sont peu connues.

L'Histoire du Déluge est écrite fort au long
 dans le Chapitre de l'Alcoran, intitulé
Houd. Dieu y dit : « Noé bâtit l'Arche
 avec notre secours & celui des Anges,
 & suivant ce que nous lui avons révélé. »
 Et nous lui dîmes : « Ne nous parlez point
 en faveur des Pécheurs

» car ils seront tous submergés. » Et
 Mahomet poursuit : « Et pendant que
 » Noé construisait son Arche, tous
 » ceux qui passaient par le lieu où
 » il était, se moquaient de lui : &
 Noé répondait : « Si vous vous mo-
 » quez de moi maintenant, je me
 » moquerai de vous à mon tour, car
 » vous apprendrez à vos dépens qui
 » est celui qui punit les méchans dans
 » ce monde, & qui leur réserve une
 » autre punition dans l'autre. »

Dieu révéla à Noé qu'il devait donner à son Arche la forme & la figure
 d'un Oiseau, & se servir pour la
 construire du bois de l'Arbre nommé
Sag en Arabe, qui est le platane des
 Indes. Noé planta cet arbre, & il
 crut tellement dans l'espace de vingt
 années, qu'il suffit seul pour achever
 l'Ouvrage. Une Tradition porte que
 pendant ce temps aucune femme n'accoucha,
 afin que ceux, qui étaient alors à la
 mamelle, fussent assez grands pour
 comprendre les exhortations de Noé :
 « A quoi bon, disaient quelques-uns, bâtir
 » un Vaisseau au milieu de la campagne,
 & loin de l'eau ? Après avoir fait,
 disaient d'autres, le personnage de
 Prophète imposeur, il est réduit enfin
 au métier de Charpentier. » Le texte
 de l'Alcoran fait ensuite dire à Dieu :
 « Quand le temps que nous avons prescrit
 » pour la punition des hommes fut
 » arrivé, & que le four commen-
 » ça à bouillir, & regorger, nous
 » dîmes à Noé, Prenez & transportez
 » avec vous dans l'Arche deux couples
 » de tous les animaux, mâle & femelle,
 avec toute votre famille, à la réserve
 de celui qui a déjà été condamné par
 votre bou-

» che, & recevez aussi avec vous
 » les Fidèles & même les Infidèles;
 » mais il y en entra fort peu ». Celui
 de la famille de Noé qui fut exclu,
 est selon les Interprètes, Chanaan,
 fils de Cham qui avait été maudit
 par ce Patriarche. Ils ajoutent qu'il
 entra dans l'Arche quatre-vingt per-
 sonnes, quoique le Texte de la Gé-
 nèse n'en compte que douze.

Noé étant monté dans l'Arche dit
 à ceux qui étaient demeurés à terre:
 » Embarquez-vous au nom de Dieu:
 » & pendant qu'il les exhortait;
 » l'Arche s'avancait & s'arrêtait par
 » l'invocation que Noé faisait du
 » nom de Dieu ». Noé qui ignorait
 que son petit-fils Chanaan était du
 nombre des Infidèles; lui dit dans
 le même Texte: » Embarquez-vous,
 » mon fils, avec nous, & ne soyez
 » pas du nombre des Réprouvés: »
 Chanaan lui répondit: « Je me sau-
 » rai sur la montagne, & elle me
 » garantira de l'eau ». Et Noé lui
 répliqua: « Rien ne peut vous sau-
 » ver aujourd'hui, sinon la miséri-
 » corde de Dieu: » & pendant qu'ils
 » discouraient ensemble: « Un flot
 » les sépara l'un de l'autre, & enve-
 » loppa Chanaan qui fut submergé ». Les
 six mois du Déluge étant écou-
 lés, Dieu (toujours d'après le Texte
 de l'Alcoran) commanda à la Terre,
 & dit: « Engloutis tes eaux; Ciel,
 » puise celles que tu as versées; l'eau
 » commença aussitôt à diminuer,
 » l'ordre de Dieu fut exécuté, &
 » l'Arche s'arrêta sur la montagne de
 » Gioudi, & on entendit cette voix
 » du Ciel, Malheur aux Impies ». Voici
 les paroles que l'Alcoran fait
 adresser à Noé par l'Etre Suprême,
 après qu'il eût ordonné aux eaux de

se retirer: « Descendez de l'Arche,
 » & recevez de moi le salut & la
 » bénédiction, pour vous & pour
 » les Peuples qui descendront de
 » ceux qui sont avec vous, auxquels
 » je donnerai la subsistance pendant
 » cette vie: mais les méchants d'en-
 » tre eux recevront de moi le châti-
 » ment dans l'autre ».

En parcourant les histoires de
 presque tous les Peuples de la Terre,
 on trouvera qu'ils ont eu tous des
 notions plus ou moins claires d'un
 Déluge. Les Brésiliens disent qu'un
 Etranger puissant, & qui haïssait
 leurs Pères, les fit périr par une
 terrible inondation, & qu'il n'en
 réserva que deux pour repeupler la
 Terre.

Les Habitans de la grande Ile de
 Madagascar, rapportent avec plus
 de clarté que les descendants d'Adam
 ayant irrité le Créateur par leurs
 crimes, Dieu envoya un Déluge
 qui les engloutit. Ils ajoutent que
 Noé se sauva avec sa femme, ses
 enfans, ses parens, ses domestiques
 & un male & une femelle de cha-
 que espèce d'animaux dans une Ar-
 che qu'il avoit construite lui-même.
 Cependant trois montagnes ne fu-
 rent pas couvertes d'eaux, mais elles
 ne servirent d'asyle à personne. Noé
 en sortant de l'Arche fut à Jérusalem
 & de-là à la Mecque. Ce fut dans
 ce dernier endroit qu'il reçut de la
 part de Dieu, quatre Livres dans les-
 quels la Loi était contenue. Le pre-
 mier, qui était l'Alcoran était des-
 tiné pour lui, le second pour Moïse,
 le troisième pour David, & le qua-
 trième, pour le Christ.

DÉMENTI. Le Démenti, regardé
 parmi nous comme une injure atro-

ce, n'était pas envisagé du même œil par les Grecs & les Romains. Ils se donnaient impunément des Démentis sans en recevoir d'affront, & sans être obligés d'entrer en querelle pour sauver leur honneur, qui ne souffrait nullement de cette vive repartie. Le Démenti vraisemblablement ne fut regardé comme une griève offense qui devait être lavée dans le sang, que lorsque le combat judiciaire, si intimement lié aux coutumes & aux usages de la Chevalerie prévalut sur les Loix Saliques, sur les Loix Romaines & sur les Capitulaires. Toutes les actions civiles & criminelles furent alors réduites en procédés & en faits sur lesquels on combattait pour la preuve. L'accusateur déclarait devant le Juge qu'un tel avait commis telle action; l'accusé répondait par un Démenti & le Juge ordonnait le combat judiciaire: ainsi l'usage s'établit qu'on devait se battre, lorsqu'on avait reçu un Démenti.

DÉMOCRATIE. Forme de Gouvernement, dans lequel la Souveraineté réside entre les mains du Peuple, & qui est peut-être la plus ancienne parmi les Nations. On a souvent avancé que les Démocraties ont été les nourrices des grands hommes, & réellement il semble qu'elles élèvent les esprits, parce qu'elles présentent le chemin des honneurs & de la gloire à un bien plus grand nombre de Citoyens, qui ne pourraient que difficilement se faire connaître sous l'administration d'un seul. Dans la Démocratie, le pouvoir Souverain réside dans l'Assemblée du Peuple convoqué selon les Loix; car le Citoyen, maître

de son suffrage, comme possédant une partie de l'autorité Souveraine, est sujet, en ce qu'il doit se soumettre à la décision de l'assemblée générale. Dans la constitution de ce genre de Gouvernement :

» 1°. Il faut qu'il y ait un certain
» lieu & de certains tems réglés pour
» délibérer en commun des affaires
» publiques; sans cela, les membres
» du Conseil Souverain pourraient ne
» point s'assembler du tout, & alors
» on ne pourvoirait à rien; ou s'as-
» sembler en divers lieux, d'où il
» naîtrait des factions qui rompraient
» l'unité essentielle de l'Etat.

» 2°. Il faut établir pour règle,
» que la pluralité des suffrages pas-
» sera pour la volonté de tout le
» Corps, autrement on ne saurait
» terminer aucune affaire; parce
» qu'il est impossible qu'un grand
» nombre de personnes se trouvent
» toujours du même avis.

» 3°. Il est essentiel à la consti-
» tution d'une Démocratie, qu'il y
» ait des Magistrats qui soient char-
» gés de convoquer l'Assemblée du
» Peuple dans les cas extraordinai-
» res, & de faire exécuter les Décrets
» de l'Assemblée Souveraine. Comme
» le Conseil Souverain ne peut pas
» toujours être sur pied, il est évi-
» dent qu'il ne saurait pourvoir à
» tout par lui-même; car, quant à
» la pure Démocratie, c'est à-dire,
» celle où le Peuple en soi-même &
» par soi-même fait seul toutes les
» fonctions du Gouvernement, il
» n'en est point en Europe, si ce
» n'est la petite République de Saint
» Marin en Italie, où cinq cens Ci-
» toyens gouvernent quelques pou-
» ces de terre.

» 4°. Il est nécessaire à la constitution Démocratique de diviser le Peuple en de certaines classes, & c'est de-là qu'a toujours dépendu la durée de la Démocratie & sa prospérité. Selon partagea le Peuple d'Athènes en quatre classes. Conduit par l'esprit de Démocratie, il ne fit pas ces quatre classes pour fixer ceux qui devaient élire, mais ceux qui pouvaient être élus : & laissant à chaque Citoyen le Droit de suffrage, il voulut que dans chacune de ces quatre classes, on put élire des Juges, mais seulement des Magistrats dans les trois premières, composées de Citoyens aisés.

Selon décida qu'on ne pourrait élire des Magistrats que dans le nombre des Citoyens qui se présenteraient : il régla que celui qui aurait été élu, serait examiné par des Juges, & qu'on serait libre de l'accuser, sans passer pour indigne. En sortant de charge, on devait exposer son administration à l'examen de Juges sages & incorruptibles.

A Gênerve les suffrages se donnent en Public, mais ils s'écrivent en secret ; c'est la balance que ces Républiques ont cru devoir mettre entre le maintien de l'ordre & la liberté. Une Loi fondamentale de la Démocratie est que le Peuple soit Législateur, mais il faut qu'en certaines occasions le Sénat puisse statuer. Les Arrêts du Sénat de Rome & d'Athènes avaient force de Loi pendant un an ; & lorsque la Loi, pour parler ainsi, était essayée, & que son utilité était reconnue, le Peuple la rendait perpétuelle par son consentement. Il est toujours à craindre que le Gou-

vernement Démocratique ne devienne la proie de l'ambition des grands ou celle des étrangers, & que de la liberté, il ne tombe dans la plus dure servitude.

DÉMOGORGON. Les anciens voulant nous représenter l'œuvre de la Création sous une grande image, ont fait qu'un vieillard habitait les entrailles de la terre, au milieu du chaos & de l'éternité : sa solitude, disent-ils, l'ennuya. Il forma un petit globe sur lequel il s'assit & s'éleva dans l'espace. Ensuite il fit le ciel dans un autre moment d'ennui. Il tira de la terre une petite portion d'humon enflammée, & les ténèbres disparurent. La nuit, le jour, le tatarare naquirent des regards du soleil sur la terre. Le vieillard Demogorgon engendra de lui-même Pan, les trois Parques, le Cyclope & l'Erèbe. Quelle riche emblème de la Création !

DÉMON. Les anciens donnaient le nom de Démons à certains esprits, qu'ils supposaient apparaître quelquefois aux hommes, soit pour leur rendre service, soit pour leur nuire. Les Démons sont vraisemblablement de l'invention des Chaldeens, & cette idée a été successivement adoptée par les Perses, par les Egyptiens & par les Grecs. Pythagore, Thalès & Platon développèrent cette opinion. Platon surtout prétendait que les Démons étaient des esprits inferieurs, qui habitaient la moyenne région de l'air & qui entretenaient la communication entre les Dieux & les hommes. Il disait que les esprits inferieurs étaient de porter aux pieds du Trône de l'Eternel les hommages & les prières des hommes ; & de leur res-

porter les grâces & les ordres de l'Etre Suprême. Ils n'en supposaient que de bienfaisans; mais leurs Disciples, embarrasés de rendre raison de l'origine du mal, en trouvèrent de mauvais, toujours ennemi des hommes. Les Juifs faisaient cette superstitieuse idée que leur ennemi méprisèrent les Chaldéens. Toute la Theologie Payenne retentit du pouvoir des Démons, & on leur attribua les maux qui affligèrent les hommes. On parle sans cesse du génie ravisseur de Socrate: ce génie n'était sans doute que la justice & la force du jugement de ce Philosophe.

Les Chrétiens appellent Démons les Anges rebelles, qui furent précipités dans l'abîme, pour leur défobéissance. Ils croient que Dieu leur permet de tenter les hommes & de les exciter au mal.

On trouvera dans quantité d'articles de ce Dictionnaire, jusqu'à quel excès de superstition, la crainte du Diable a porté les Nations Idolâtres.

DENDROPHORIE. Les Romains dans les Fêtes de quelques-uns de leurs Dieux portaient un ou plusieurs arbres par la Ville, & c'est ce qu'ils nommaient Dendrophorie. Aux sacrifices de la mère des Dieux, on portait un Pin, que l'on plantait ensuite, en mémoire de celui sous lequel Athys, favori de la Déesse, s'était mutilé. On couvrait les branches de cet arbre, parce que Cybèle l'avait fait: on entourait son tronc de laine parce que la Déesse avait couvert de laine la poitrine d'Atys pour la réchauffer.

DÉNICALES. On appellait ainsi une cérémonie observée par les Ro-

ains après les obseques des Morts, pour purifier la famille.

DEODANDES. C'est ainsi qu'en appelle en Angleterre toutes choses considérées en quelque sorte au profit de Dieu, soit cheval ou chose inanimée, pour réparation de l'accident cause en tuant un homme, sans qu'aucune créature humaine y ait contribué.

Si par exemple un cheval tue son maître d'un coup de pied, ou son pâtrement: si un homme conduisant une charette, tombe dedans, & que la roue passe sur lui & l'écrase: si un luthier en abattant un arbre, après avoir crié aux personnes de se ranger, l'arbre en tombant en écrase quelques-unes: dans ces trois cas, le cheval, la charette & les chevaux, l'arbre, seront Deodandes, (Deodanda.) & le Roi s'en saisira, pour le prix être distribué par ses Aumôniers, en expiation de ce malheureux accident, quoique causé par un animal sans raison, ou par un corps inanimé, & ce en vertu de la loi:

Omnia quæ movent ad mortem sunt Deodanda. « Tout ce qui par son mouvement a donné la mort à un homme, doit être dévoué à Dieu. »

DÉPORTATION. Peine qui chez les Romains succéda à celle de l'interdiction de l'eau & du feu, & qui consistait à passer dans les Iles. Celui qui était condamné à la Déportation, était regardé comme mort civilement. Il perdait l'honneur & les droits de Cités, & ne pouvait plus tester. Le Fils devenait son héritier; il conservait ce qui est dû au droit des gens, & restait obligé pour la partie de ses biens qui n'était pas confiscuée. Quand par hasard on rétabliss-

fait un Déportat, il ne rentrait pas pour cela dans l'ordre qu'il tenait précédemment dans la milice.

DEPOTS D'ACTES. Avant l'année 1186, on n'avait point encore songé à conserver des titres de propriété. Quoiqu'on se croyait des droits sur un bien, pouvait en dépouiller le Possesseur, en faisant entendre un certain nombre de témoins, souvent gagnés par argent, ou par le succès d'un combat qu'il proposait pour décider la querelle. Bertrand, Evêque de Metz, Prolat respectable, notre Eleveur & celui de son pays dans le tems, imagina d'établir dans les villes des Dépôts où l'on conserverait des actes de propriétés, & auxquels on aurait recours dans les contestations.

DÉPOUILLES. Les Grecs partageaient les dépouilles de l'Ennemi à toute l'armée, & la part du Général était la plus forte. Il n'en était pas ainsi chez les Romains; les dépouilles appartenaient à la République, & les Chefs devaient les déposer dans le trésor public: quelquefois cependant ils en abandonnaient une partie aux Soldats, mais toujours avec beaucoup de circonspection, sans quoi cette action aurait été regardée comme un crime de Péculat.

DERVIS. On nomme ainsi les Religieux Mahométans. Ces Dervis vivent en Communauté sous un supérieur, qui s'applique à la prédication: ils font vœu de chasteté, de pauvreté & d'obéissance; mais ces vœux sans doute ne sont obligatoires que pour le temps qu'ils demeurent dans l'habit de Moine, car souvent ils sortent de leurs Monastères pour

se marier. Les Turcs prétendent avec assez de raison; qu'un homme ne peut répondre que pendant le cours de sa vie il ne changera pas de sentiment, & que par conséquent il ne doit s'engager que pour le tems où il restera dans les mêmes dispositions.

Le grand Couvent des Dervis Mahométans est à Cognat, qui est l'ancienne ville d'Iconium, Capitale de la Lycaonie dans l'Asie mineure. C'est dans cette Maison que réside le Chef de l'Ordre, qui est sous ses ordres au moins cinq cent Religieux. On dit qu'Osman, premier Empereur des Turcs, donna richement ce Monastère, & lui accorda de grands privilèges: on y voit le tombeau de ce Sultan; & lorsque ces Moines tiennent un Chapitre général, on en compte quelquefois plus de huit mille dans la Ville.

Quelques-uns de ces Dervis portent une chemise de toile grossière; d'autres, prétendant affecter davantage l'air pénitent n'ont sur la chair qu'une veste de bure. Ils ont ordinairement la poitrine découverte, les jambes nues & la tête couverte d'un bonnet de poil de chameau, fait en pain de sucre, & autour duquel ils roulent quelquefois un linge pour en former un turban.

Devant les Etrangers, ces Hypocrites jouent la modestie; ils tiennent les yeux baissés & gardent un profond silence; mais dans le particulier ils se rejouissent & font un usage immodéré des liqueurs les plus fortes. Le jeudi, qui pour eux est un jour de jeûne, & pendant lequel, jusqu'à coucher du soleil, ils ne doivent prendre aucune nourriture, ils avalent une forte dose d'opium,

qui leur procure une espèce d'ivresse, à laquelle succède un long assoupissement. Ce sont en général de francs Charlatans qui en imposent au Peuple par mille tours de souplesse, & qui jouent admirablement des gobelets : ils sont les seuls des Religieux Turcs qui voyagent dans les Pays Orientaux, où ils amassent de grosses aumônes : cette liberté qu'ils ont de courir les Royaumes de leur croyance, facilite leur lberinage ; & la musique à laquelle ils s'appliquent, quoiqu'il soit défendu par l'Alcoran de louer Dieu avec des instrumens, leur occasionne les moyens de satisfaire leurs passions.

Les principaux exercices des Dervis, sont de danser les mardi & les vendredis, après la prédication du Supérieur. La danse s'exécute au son des instrumens. Les Moines commencent à tourner l'un après l'autre en pirovettant avec une promptitude extraordinaire ; mais au premier signe de leur Supérieur, ils s'arrêtent & se remettent sur leurs talons, les bras croisés & la tête baissée. Cette sorte de divertissement se reprend quatre ou cinq fois, & les dernières reprises sont beaucoup plus longues que les précédentes, parce que les Danseurs sont en haleine. Les femmes qui sont bannies en Turquie de tous les endroits publics, ont permission d'assister à ces spectacles, & n'y manquent jamais. Sultan Amurat voulut exterminer ces Dervis, comme gens inutiles ; mais ils se soutinrent par la faveur du Peuple, & le Monarque se contenta de les reléguer dans leur Couvent de Cogna.

DERVIS. (Danse des) Les Turcs révèrent comme un grand Saint un

certain Mewlana ou Mevlava. Ils rapportent que ce *Serviteur* de Dieu dansa, ou pour parler plus correctement, tourna miraculeusement quatorze jours de suite sans prendre aucune nourriture, tantis que son Compagnon Hanzé, Dervis comme lui, jouait de la flûte ; qu'ensuite ce saint homme tomba en extase, & que dans cette extase il eut des révélations admirables qui contribuèrent à l'établissement de l'Ordre Religieux des Dervis. Quoiqu'il en soit, le tournoiement des Dervis est regardé, par la plupart des Musulmans, comme un acte solennel de Religion. Cet exercice de devotion se fait le mardi & le vendredi, après un sermon prononcé par le Supérieur des Dervis, sur un passage de l'Alcoran. Après le sermon on fait quelques prières, on chante & le tournoiement commence & se continue au son de la flûte & de plusieurs instrumens.

Les Turcs rigides n'approuvent ni cette danse ni la musique qui l'accompagne. Les autres prétendent que la flûte est un instrument sacré, un instrument de musique sanctifié par l'usage que Jacob & les autres Saints Bergers de l'ancien Testament en ont fait.

DÉS. Les Romains avaient des Dés ou d'or ou d'ivoire, qu'ils remuaient comme les nôtres dans un cornet avant que de les jeter. Au lieu de six faces marquées, ces Dés n'en avaient que quatre, les deux autres étant arrondies en cône. On s'en servait, non-seulement pour jouer, mais le plus souvent pour deviner. La plus heureuse chance consistait à amener les quatre différens points,

Homère parle de ce jeu ; il était le principal amusement des enfans chez les Grecs , & la plus commune récréation des vieillards chez les Romains.

DESPOTISME. Tel est le Gouvernement tyrannique de Turquie , du Mogol , de Perse , du Japon & de presque tous les Etats de l'Asie , où les caprices d'un seul homme tiennent lieu de loi : l'autorité absolue est ordinairement confiée par les Souverains de ces Empires , à un Vainqueur , qui lui-même devenu despote , a sous lui un grand nombre de petits Tyrans , qui exercent violemment leur Despotisme dans les Provinces qui leur sont confiées. Dans un Gouvernement despotique , l'obéissance aveugle & le châtimement rigoureux sont l'unique partage des hommes. Un arrêt juste ou injuste est exécuté avec la même promptitude , & ne doit souffrir aucune représentation. Si le Prince despotique est fait prisonnier , il est censé mort , & tous les traites qu'il signerait pendant sa détention , ne seraient certainement pas ratifiés par son successeur ; car comme il est la loi , l'Etat & le Prince , sitôt qu'il n'est plus Prince , il n'est plus rien. Dans les Etats despotiques , le titre d'ainé n'affecte pas la Couronne , tout dépend de la volonté du Maître qui regne. En Turquie , le frère sur le Trône fait étrangler les frères dans les prisons du Sérail ; en Perse , il les fait aveugler ; dans le Mogol , on leur fait avaler des poisons qui les privent de la raison ; & si ces usages ne sont pas reçus à Maroc , les matches du Trône sont toujours ensanglantés à chaque changement de regne. Un Prince

despotique est un Monarque qui peut impunément faire couler le sang de ses Sujets , mais sur la tête duquel la Couronne chancelle continuellement.

« Dire qu'un Prince Chrétien » (C'est la Bruyère qui parle.) est » arbitre de la vie des hommes , c'est » dire seulement que les hommes , » par leurs crimes , deviennent naturellement soumis aux loix & à la » justice dont le Prince est le Déespote. Ajouter qu'il est le maître » absolu de tous les biens de ses Sujets , sans égards , sans compte ni » discussion , c'est le langage de la » flatterie , c'est l'opinion d'un Favori qui se dedira à l'heure de la » mort. »

DESPOTISME. En Perse , lorsque le Roi a condamné quelqu'un à mort , il n'est plus permis de lui en parler , ni de solliciter la grace du coupable. Soit que le Prince ait prononcé cet Arrêt , dans un instant d'ivresse , ou hors de sens , il doit être exécuté. « Sans cela , dit M. de Montesquieu , » L. 3. Chap. X , il se contredirait , » & la loi ne peut se contredire. Cette » manière de penser a été de tous » tems en Perse ; l'ordre que donna » Artaban d'exterminer les Juifs ne » pouvant être révoqué , on prit le » parti de leur donner la liberté de » se défendre. »

DESTERDAR. Nom que porte le Surintendant des Finances , ou grand Trésorier de l'Empire Ottoman. Cette place est ordinairement remplie par une Créature du Grand Vainqueur & dans ce cas , ses ordres sont partout exécutés comme ceux du Sultan même.

DESTIN. Les Persans regardent
Z üj

daient le destin comme le plus puissant des Dieux. C'était une Divinité aveugle qui gouvernait le monde par une nécessité inévitable. Tous les Dieux, & Jupiter lui même, étaient soumis à ses décrets. Il s'appellait *Fatum* ; il avait un culte ; il rendait des oracles, mais on ne lui dressait point de statue. On le représentait tenant dans une main une urne, qu'on supposait contenir le sort des humains : sous les pieds était le globe terrestre ; on lui donnait aussi un livre, où tout l'avenir était écrit. Presque tous les Payens admettaient trois Divinités inséparables, qui répandaient les maux sur les Mortels ; mais les anciens Philosophes pensaient que le destin n'était autre chose que la volonté de Jupiter, qui l'exécutait nécessairement. Les hommes n'osant attribuer à la Providence les infortunes qui les accablaient, & qu'ils croyaient n'avoir pas méritées, & ne voulant point convenir qu'ils se les étaient attirées par leur propre faute, imaginèrent un phantôme de Dieu, qu'ils appellèrent Destin, afin de le charger de tout le mal.

DESTITUTION D'UN OFFICIER. A Rome les Officiers étaient annuels & même révocables avant l'expiration de l'année. Plusieurs Consuls furent destitués de leurs places, parce qu'on fit entendre au Sénat qu'ils avaient été élus contre les auspices, ou sous prétexte qu'il manquait quelque chose à la cérémonie de leur élection. Le bruit d'une souris, pendant la nomination de Catus Flaminius à l'office de Maître de la Cavalerie, le priva de cette dignité. Deux Prêtres, Cornelius & Cethegus, qui avaient mal mis en

ordre les entrailles d'une victime, furent destitués de la Prestige, & Quintus Sulpicius perdit sa place, parce qu'en l'officiant, son bonnet était malheureusement tombé. Sous les Empereurs les Offices, quoique révocables, devinrent presque tous à vie, le Prince ne leur nommant point de Successeur.

Dans les commencements de la Monarchie Française tous les Offices étaient révocables, & leur durée dépendait de la volonté du Souverain. Tant que le Parlement ne fut qu'ambulatoire, les Officiers furent révocables, ils devinrent annuels sous Philippe le Bel, & Louis XI, ayant introduit la vénalité des Offices, ceux du Parlement furent ordinaires & perpétuels.

Les Ducs & les Comtes qui n'étaient primitivement que les Magistrats des Provinces furent d'abord révocables *Ad nutum*. Les Baillifs & les Sénéchaux qui succédèrent aux Ducs & aux Comtes furent aussi sujets à destitution jusqu'au règne de Louis XII.

DESTRUCTION DU MONDE. Vers le milieu du dixième siècle, un certain Hermite visionnaire, ayant lu dans l'Apocalypse, « Qu'après mille ans, l'ancien serpent serait délié, & que les ames » des justes entreraient dans la vie » : publia que ce serpent ne pouvait être autre que l'Ante Christ, & que par conséquent la fin du monde était proche, puisque l'année 960 était destinée à la révolution. Bernard de Thuringe, c'est le nom de cet extravagant, appuyait l'explication qu'il donnait de ce passage de l'Apocalypse par une remarque qui était, disait-il, une preuve triom-

phante de son opinion. La Fête de l'Annonciation de la Sainte Vierge tombait cette même année le jour du Vendredi Saint, & cette singularité annonçait la prochaine destruction du monde. Peu content de publier ces revêtis, il osa déclarer en Public que Dieu lui-même les lui avait révélés : aussi-tôt la crainte s'empara de tous les esprits, & des Prédicateurs faratiques ne firent que l'augmenter par l'effervescence de leurs sermons. Une éclipse qui arriva dans ce tems, acheva de bouleverser les cervelles, & chacun attendit avec effroi la dissolution de toute la machine. En vain la Reine Gerberge, femme de Louis d'Outremet engagea-t-elle quelques Théologiens à écrire quelques livres pour rassurer les Peuples. Le Peuple ne lit point, & plus les choses qu'on lui annonce sont éloignées de la vraisemblance, plus aisément il les croit. Cependant le onzième siècle commence, & l'Univers s'abûte ; peu-à-peu on se rassure, & l'Hermite, encore plus fourbe que visionnaire, devient l'objet de la risée des hommes crédules qu'il venait de faire trembler.

DÉTROIT. On est assez généralement d'accord qu'un Déroit appartient à celui qui s'est le premier établi sur ses côtes, qui y domine de dessus terre & qui en conserve la propriété, soit par la Navigation, soit par les Flottes. Ainsi la seule manière d'acquiescer la propriété d'une chose qui n'est à personne, est d'en prendre possession. On convient aussi qu'un Souverain, Maître d'un Déroit, peut avec justice imposer des péages, des tributs sur les vaisseaux

étrangers qui passent par ce bras de mer, parce qu'il lui est libre de retirer un revenu de ses eaux, comme il en retire de ses terres ; & que d'ailleurs il rend la Navigation générale plus facile, en fournissant aux Navigateurs les choses qui leur sont nécessaires. Enfin l'on ne révoque pas en doute que le Souverain, établi sur un des côtés du Déroit & qui a pris possession de tout le Déroit, peut imposer des droits de péages à un autre Prince, dont les terres continuent à la côte inférieure ou supérieure de ce Déroit.

DETTE. Qui croirait qu'avant Saint Louis, les Français étaient excommuniés pour Dettes ? Quiconque mourait dans cette fâcheuse circonstance, « N'avait aucune part aux » sermons des fideles : on n'offrait » point pour lui le Sacrifice de la » Messe, & il était privé des prières » publiques ». Louis ne put obtenir, du Pape Innocent VI, l'absolution de son père Pierre de Bourbon, après sa mort, qu'en promettant de payer toutes ses dettes, qui avaient fait tomber sur lui les foudres Ecclesiastiques. Sur les cris des Laïques, on défendit aux gens d'Eglise de lancer des excommunications contre les Debitors dont les biens excédaient la créance, mais on leur permit de procéder dans les occasions *par sermons, par inhibitions, par monitions.* Cet étrange abus a été difficile à déraciner.

DETTE. Dans l'île de Ceylan les Debitors sont traités avec beaucoup de cruauté : à la première demande de la Dette, s'ils refusent de payer, on leur donne des gardes à leurs frais ; au bout de quelques jours

le Créancier renouvelle sa demande, & s'il ne reçoit pas satisfaction, il fait charger une grosse pierre sur le dos du Débiteur, que celui-ci est obligé de porter jusqu'à ce qu'il ait acquitté sa Dette, & ce poids est augmenté jusqu'à son entière extinction. Souvent le Créancier a la barbarie de placer des épées nues entre les jambes de son Débiteur. Pour dernière ressource enfin, le Créancier déclare à son Débiteur qu'il est dans la disposition de s'empoisonner, & c'est-là le comble de la méchanceté; car si de la menace il passe à l'effet, le Débiteur est réputé homicide de son Créancier, & doit, suivant la Loi, donner sa vie pour venger celle qu'il lui a fait perdre.

DÉVENDRE ou **DÉVENDIREN**. Selon les chroniques Indiennes Dévendre est le Roi des Dieux & préside au premier des cinq Paradis qu'admettent les Idolâtres de l'Inde. Ce Roi a deux femmes & cinq concubines d'une merveilleuse beauté. Ce lieu de délices que l'on nomme Xoacain, est aussi la demeure des trois cent trente mille millions de Dieux, qui y jouissent de tous les plaisirs charnels, avec un bien plus grand nombre de concubines. Quarante-huit mille Pénitens partagent le même avantage & sont comme les Conseillers des Dieux; car ce n'est que d'après leurs avis que se régissent les affaires de l'Univers. Quel que soit le bonheur dont jouissent ces Divinités dans ce Paradis imaginaire, elles ne laissent pas, à l'instar des Dieux des Grecs & des Romains, de faire quelques incursions sur la terre, pour y participer aux plaisirs des mortels. Dé-

vendre, par exemple, ayant appris que le Pénitent Gaudamen vivait dans une retraite, près du Gange, avec sa femme, qui passait pour une des plus belles créatures de l'Univers, quitta le Ciel, courut à la cabanne de Gaudamen, vit son épouse & en devint éperduement amoureux; mais quel que fût son empressement, il ne put l'engager à devenir infidèle à son mari. Tous ses efforts devenant infructueux, il employa l'adresse & parvint à son but. Comme Gaudamen se levait tous les matins au chant du coq, pour aller se laver dans le Gange, le Dieu une nuit se transforma en coq & vint chanter auprès de la maison du Pénitent, bien avant l'heure que le coq du logis avait coutume d'annoncer l'aurore. Gaudamen, trompé par ce chant, se lève avec précipitation, fait ses prières, & va se purifier. Dévendre saisit cet instant, & prend la place du bon dévot, qui reconnaissant au mouvement de l'eau, qu'il ne pouvait pas être plus de minuit, revient sur ses pas, & n'est pas peu surpris de trouver sa femme dans les bras du Dieu. Il en fut si courroucé qu'il prononça contre lui les plus terribles imprécations. Pour le punir de son incontinence, il souhaita entre autres choses, « Que son corps fût » & restât à jamais couvert de certaines marques qui représentaient » au naturel la partie qui avait excité » sa passion, & qui fissent connaître » sa brutalité & son infamie à tous » ceux qui le verraient ». Quelle fut la douleur de Dévendre en remarquant sur lui le succès de ce singulier souhait, il se prosterna aux genoux du Pénitent, & le supplia, par

tout ce qui lui était le plus cher , de lui épargner cette honte. Gaudamen , content de cet acte d'humilité , consentit que ces marques ne parussent qu'à la vue , & que ceux qui jetteraient les yeux sur lui ne vissent à la place qu'un grand nombre d'yeux. On voit par ce récit que le Dieu Dévendre se tira mal de cette aventure : celle que nous allons raconter eut plus de succès. Un jour ce Dieu prit une forme humaine , & se rendit chez une courtisane , avec laquelle il voulait passer une nuit , moyennant une certaine somme d'argent. Il avait le ridicule de quelques mortels , il prétendait être aimé pour lui. Pour s'éclaircir , si on le préférerait à son argent , au milieu des plus vives caresses , il feignit de s'évanouir & contrefit le mort : aussi-tôt la courtisane fit connaître sa douleur par ses cris & par ses larmes , & jura qu'elle se laisserait brûler sur le même bûcher avec son amant. Dévendre fut touché de cette marque d'attachement , & comme elle allait effectuer sa promesse , il parut revenir à lui , loua sa fidélité & son courage & lui donna après sa mort une place dans le X-aram.

DEVERRA. Prétendue Déesse qui , suivant l'opinion ridicule des anciens Payens , présidait à la naissance des enfans & à la prospérité des maisons. Aussi-tôt que l'enfant était né , pour attirer sur lui la bénédiction de Deverra , il fallait avoir grand soin de balayer la maison du haut en bas.

DEVERRANA. Cette Déesse présidait particulièrement à la récolte des fruits , ce qui prouve , contre le

sentiment de quelques Mythologues , que ce n'est pas la même que *Deverra* , à laquelle les anciens avaient attribué la fonction de veiller à l'heureuse naissance des enfans.

DEUIL DES ORIENTAUX.

Le premier Deuil que les Orientaux Chrétiens , Juifs ou Mahometans célèbrent , est celui d'Abel , car ils prétendent qu'Adam le porta en se séparant de sa femme Eve pendant l'espace de cent vingt ans pour pleurer sa mort. Les Persans disent que le premier Deuil qui ait été porté dans l'Orient , fut celui de Siavesh , fils de Kaicaous , Roi de Perse , qui fut tué dans le Turkestan. Son père ordonna un Deuil général dans tous ses Etats : & choisit la couleur bleue pour témoigner la douleur qu'on devait ressentir de cette perte. Les Musulmans changèrent depuis cette couleur & prirent la noire , lorsqu'ils eurent à pleurer le meurtre d'Hussain , fils d'Ali. Cependant les descendans d'Ali , en ligne directe , ont adopté la couleur verte.

Le Deuil des Orientaux tant Chrétiens , que Juifs & Mahometans , est fort semblable à celui des anciens. Ils changent d'habits , ils les déchirent , s'arrachent les cheveux , se battent le visage , & poussent des cris épouvantables.

DEUIL. Au commencement du règne de Philippe Auguste , on ne connaissait point encore l'usage du Deuil en France. Sous Charles VI , les grands Seigneurs portaient le noir pour marque de Deuil , & les Domestiques étaient habillés d'un gris brun ou gris tanné. Le Roi Louis XI porta le Deuil de son père Char-

les VII en écarlate, manteau, robe & chaperon. Le Deuil de nos Rois est la couleur violette.

Les Egyptiens, dans leurs grands Deuils, se laissaient croître les cheveux & coupaient leurs barbes: chez d'autres Peuples, la barbe longue était la marque du Deuil. Le blanc est la couleur du Deuil en Chine; le bleu, en Turquie; le gris de souris, au Pérou, & le jaune actuellement en Egypte. L'Empereur Adrien porta neuf jours la couleur noire pour la mort de l'Impératrice Plotine. Les Dames Romaines portaient le Deuil en blanc. Autrefois en Castille, à la mort des Princes, on portait la serge blanche. Les Reines de France, jusqu'à la Reine Anne de Bretagne, avaient toujours porté le Deuil en blanc; ce qui fit, dit-on, donner à nos Reines, le nom de *Reines Blanches*. Anne de Bretagne porta en noir le Deuil de Charles VIII & Louis XII qui l'épousa en suite, & en devint veuf, porta aussi son Deuil en noir, contre l'usage des Rois de France.

Tel est actuellement l'ordre chronologique des Deuils, suivant un ouvrage qui a paru pour la première fois en 1765.

« On ne porte les grands Deuils » que pour pere & mere, grand- » pere & grand-mere, mari & femme, frere & sœur.

« On appelle grands Deuils ceux » qui se partagent en trois tems, la » laine, la soie & le petit Deuil ou » les habits coupés.

« Les autres Deuils ne se partagent » qu'en deux tems, le noir & le » blanc. Jamais on ne drape dans ces

» sortes de Deuil; & toutes les fois » qu'on ne drape point, les femmes » peuvent porter les diamans, & les » hommes l'épée & la boucle d'argent.

« Le Deuil de peres & de meres » est de six mois; les trois premiers, » la laine, en pareline ou raz de fant- » Maure; la gauloise d'ecarlate avec » effilé uni, les bis & les gants de » soie noire, les fouliers & les boucles bronzées.

« Si c'est en grand habit, on » prend les bonnets d'ecarlate noire; » les barbes plates, garnies d'effilé » uni; la coëffe pendante; les man- » ches de même etoile, ainsi que » l'ajustement; & les manches de » crêpe blanc, garnies d'effilé uni, » pendant les six premières semaines.

« Si c'est en robe, on porte les » bonnets, les barbes, les manches » & le fichu de crêpe blanc garnis » d'effilé.

« Au bout de six semaines, on » quitte la coëffe, on prend les barbes filées, & on peut mettre des » pierres noires.

« Les trois mois finis, on prend la » soie noire pour six semaines; le » poil de soie en hiver, le tulle de » Tours en été avec les coëffures, » manches, fichus de gaze brochée, » garnis d'effilé découpé, soit en » grand habit, soit en robe.

« Les six dernières semaines sont » de petit Deuil. On porte le » blanc avec la gaze brochée, & les » agréments pareils. On peut alors » porter les diamans.

« L'étiquette des Deuils les grands- » peres & des grands-meres est la

» même, mais le Deuil n'est que de
 » quatre mois & demi : six semaines
 » en laine, six en soie, & six en pe-
 » tit Deuil.

» Pour les frères & sœurs, la laine
 » pendant trois semaines, quinze
 » jours la soie, huit jours le petit
 » Deuil.

» Pour les oncles & les tantes, le
 » Deuil est de trois semaines; &
 » peut se porter en soie, quinze jours
 » avec effilé, sept jours avec gaze
 » brochée ou blonde.

» Le Deuil des cousins-germains,
 » quinze jours, huit avec effilé, sept
 » avec gaze brochée ou blonde.

» Pour les oncles, à la mode de
 » Bretagne, onze jours, six en noir,
 » cinq en blanc.

» Pour les cousins issus de germain,
 » huit jours, cinq en noir, trois en
 » blanc.

» Le Deuil des maris est d'un an
 » & six semaines. Pendant les six
 » premiers mois, les veuves portent
 » le raz de saint-Maure de laine; la
 » robe à grande queue retroussée par
 » une ganse attachée au jupon sur le
 » côté, & qu'on fait ressortir par la
 » poche : les plis de la robe arrêtés
 » par devant & par derrière, les deux
 » devants joints par des agrafes ou
 » par des rubans, point de compères
 » & les manches en pagode.

» La coëffure de batiste à grands
 » ourlets; les manches plattées à un
 » rang & grand ourlet; le fichu de
 » batiste aussi à grand ourlet; une
 » ceinture de crêpe noire agraffée par
 » devant, pour arrêter les plis de la
 » taille, les deux bouts pendants jus-
 » qu'au bas de la robe.

» Une écharpe de crêpe plissée
 » par derrière, comme on les por-

» tait anciennement; la grande coëffe
 » de crêpe noir, les gants, les sou-
 » liers, les boucles bronzés, le man-
 » chon revêtu de raz de saint-Maure,
 » sans garniture, ou l'éventail de
 » crêpe.

» Les six autres mois, la soie
 » noire, les manches & les garnitures
 » de crêpe blanc, & les pierres noi-
 » res si l'on veut.

» Pendant les six dernières semai-
 » nes, le noir & le blanc uni; la
 » coëffure & les manches de gaze
 » brochée; les agrémens ou tout
 » noirs ou tout blancs, au choix de
 » la veuve.

» Les anti-chambres doivent être
 » tendues de noir; la chambre à cou-
 » cher & le cabinet, de gris pendant
 » un an : les glaces cachées pendant
 » six mois.

» Le Deuil des femmes est de six
 » mois. L'homme veuf doit porter
 » l'habit & les bas de laine, les man-
 » chettes de batiste à ourlet plat; l'é-
 » pée, les souliers & les boucles
 » bronzés; une grande cravatte unie,
 » les grandes & les petites pleureuses.
 » On quitte les grandes après les trois
 » premières semaines.

» Au bout des six semaines, les
 » bas de soie noire, les manchettes
 » effilées, mais toujours l'épée & les
 » boucles noires.

» Les six semaines suivantes, l'ha-
 » bit noir de soie, l'épée & les bou-
 » cles d'argent; & pendant les six
 » dernières, l'habit coupé; en petit
 » Deuil, les bas de soie blancs.

» Les hommes peuvent paraître à
 » la Cour dès les premiers jours de
 » leur Deuil : il n'y a d'exception à
 » ces règles, que pour les Deuils des
 » parens dont on hérite. Le Deuil

» d'un frere, par exemple, n'est ordinairement que de six semaines ; mais si l'on herite, il est de six mois, comme celui de pere & de mere.

» Les usages généraux où l'on drape pour les Deuils de Cour, sont partagés en trois tems ; la laine, la soie & les pierres noires, le petit Deuil & les diamans.

» Dans ceux où l'on ne drape point, les femmes portent les diamans, & les hommes l'épée & les boucles d'argent.

» Dans les Deuils où les jours sont pairs, on prend le noir pendant la première moitié, & le blanc & le petit Deuil pendant la seconde.

» Dans ceux dont les jours sont impairs, la plus forte moitié se porte en noir ; par exemple, si le Deuil est de quinze jours, on porte le noir les huit premiers ; & le blanc, les sept jours suivans.

DEUIL DES CHINOIS. La durée ordinaire du Deuil à la Chine, est de trois ans pour un pere, pendant lequel on ne peut exercer aucune charge ni aucun emploi. L'Empereur, pour de l'argent, accorde quelquefois une dispense. Pour les autres parens, le Deuil est moins long, & diminue à proportion que les degrés s'éloignent.

La couleur du Deuil est le blanc, pour les Princes comme pour le dernier du Peuple. Le bonnet, la veste, la robe, les bas & les bottes doivent être blancs ; mais pendant le premier mois qui suit la mort d'un pere ou d'une mere, l'habit des enfans est un sac de chanvre d'un rouge éclatant ; c'est la marque distinctive de l'excessive douleur. Pendant la durée du

Deuil, on ne doit s'asseoir que sur un tabouret de bois, garni de toile blanche ; & l'on ne peut se faire servir que des alimens grossiers. Si vous demandez à un Chinois pourquoi il employe tant de tems à pleurer son pere ou sa mere ; il vous fera cette réponse bien respectable sans doute : « Un sentiment de reconnaissance nous engage à les pleurer longtemps, afin de compasser au moins, par nos regrets, les peines & les embarras que nous leur avons causés pendant les premières années de notre enfance. »

DÉVOUEMENT. L'antiquité nous présente d'étonnans exemples de ces sacrifices sanglans, inspirés par l'amour de la Patrie. Le motif décidé du Dévouement des Payens, était d'appaiser la colère des Dieux mal-faisans & sanguinaires : c'était en même-tems un acte de Religion, & l'effet d'un zèle ardent pour la Patrie. Chez les Grecs nous trouvons Menécée, fils de Créon, Roi de Thèbes, de la race de Cadmus, qui vient s'immoler aux mânes de Dracon, tué par ce Roi. Nous voyons aussi Codrus, dernier Roi d'Athènes, qui ayant reçu par l'Oracle que dans la guerre que les Athéniens soutenaient contre les Doriens, le Peuple, dont le Chef périrait dans la mêlée, serait victorieux, se déguise, & va se faire égorger dans le camp ennemi.

Lorsque les Gaulois vainquirent les Romains, l'an 363 de Rome, les principaux Sénateurs, & les plus respectables d'entre les Prêtres, se dévouèrent solennellement pour la République. Ils se revêtirent des marques de leurs dignités ; & ces Per-

sonnages consulaires, ces Ministres de la Religion, dans des chaires d'ivoire, attendirent à la porte de leurs maisons, & l'ennemi & la mort.

Un gouffre s'ouvre au milieu de la place de Rome, & les Devins annoncent qu'il doit être rempli de ce que la Republique a de plus précieux, si l'on veut assurer la durée éternelle de son Empire; Curius, tout armé, s'y précipite. Les deux Decius, pere & fils, se devouent pour le salut des armées qu'ils commandaient, l'un dans la guerre contre les Latins, l'autre dans celle contre les Gaulois & les Samnites.

Dans la Republique Romaine, les actes de Devouemens étaient accompagnés de cérémonies propres à exciter la vénération des Peuples. Un Magistrat, un Particulier même pouvait se dévouer pour le salut de l'Etat, mais il n'y avait que le Général qui pût dévouer un Soldat pour le salut de l'armée.

Lorsqu'un Magistrat se dévouait lui même, il prenait sa robe bordée de pourpre, dont une partie rejetée par derrière, formait autour de son corps une espèce de ceinture, & l'autre lui couvrait la tête. Il était debout, le menton appuyé sur sa main droite par dessus sa robe, & un javelot sous ses pieds. Cette attitude marquait l'offrande qu'il faisait de sa tête; & le javelot sur lequel il marchait, désignait les armes des Ennemis qu'il consacrait aux Dieux infernaux; ensuite, armé de toutes pièces, il se précipitait dans la mêlée. Le grand Prêtre présidait à cette terrible cérémonie, & faisait répéter au Dévoué le serment suivant.

« Janus, Jupiter, Mars, Quirinus, Bellone, Dieux domestiques, Dieux nouvellement reçus, Dieux du Pays, Dieux qui disposés de nous & de nos Ennemis, Dieux mânes, je vous adore, je vous demande grace avec confiance, & vous conjure de favoriser les efforts des Romains & de leur accorder la victoire, de répandre la terreur, l'épouvante, la mort sur les Ennemis. C'est le vœu que je fais en devouant avec moi aux Dieux mânes & à la terre, leurs légions & celles des Alliés, pour la République Romaine. »

Lorsque le Général qui s'était dévoué, périssait dans le combat, son vœu était accompli, & on lui rendait les plus grands honneurs funébres; mais s'il arrivait qu'il survécût à sa gloire, les exécutions qu'il avait prononcées contre lui-même, & qui n'étaient point expiées, le faisaient regarder comme une personne abominable; & il ne pouvait se laver de cette tache, qu'en consacrant ses armes à Vulcain, en immolant une victime.

Si le Soldat dévoué par son Général ne périssait pas dans le combat, on enterrait une statue haute de sept pieds, & l'on offrait un sacrifice expiatoire. Il n'était pas permis aux Magistrats de descendre dans la fosse où l'on enterrait cette statue; ils auraient souillé la pureté de leur ministère. On devait empêcher que le javelot qui était sous les pieds du Magistrat dévoué, ne tombât au pouvoir de l'Ennemi; si ce malheur arrivait, il fallait sacrifier à Mars un taureau ou une brebis.

DÉVOUER AUX SAINTS.

(se) Autrefois on se dévouait aux Saints, & l'on pourrait encore trouver plusieurs traces de ce dévouement. Dans plusieurs Pays Catholiques, on payait un tribut annuel au Saint que l'on choisissait pour son patron, & le Vassal s'engageait souvent pour lui & pour toute sa postérité, ou au moins pour ses enfans. Il nous reste un formulaire assez curieux de cet engagement spirituel : il est de l'an 1030.

« Au nom de la Sainte Trinité,
 » Moi *Ghisa*, née à Cand & de
 » parens libres, convaincue par l'ex-
 » emple & par les exhortations des
 » Saints, que l'humilité est la pre-
 » miere de toutes les vertus chre-
 » nnes, ai pris la résolution de donner
 » un exemple de cette humilité, en
 » me dévouant de corps & d'esprit
 » au service de quelqu'un d'eux,
 » afin que sous sa protection & avec
 » son assistance, je puisse avoir part
 » à la Misericorde Divine. A cet ef-
 » fet je me dévoue, tant moi que ma
 » postérité, à Sainte Gertrude que
 » j'ai choisie pour ma Patronne &
 » pour celle de ma famille, afin que
 » par notre servitude volontaire, nous
 » obtenions la rémission de nos pé-
 » chés : en foi de quoi je m'engage,
 » tant pour moi que pour ma posté-
 » rité, de payer annuellement, le
 » 17 Avril, au grand autel de Sainte
 » Gertrude, la somme de Et
 » de peur que personne ne présume
 » de violer notre engagement, sen-
 » tence d'anathème a été publiée
 » dans l'Eglise de Nivelles contre le
 » Violateur d'icelui, afin qu'il péric-
 » avec Dathan & Abiron. Fait à Ni-
 » velles en présence de Témoins, l'an
 » de grace 1030. »

Autrefois on s'engageait au ser-
 vice d'un Saint, & la marque de
 cette servitude religieuse était de
 porter un collier au cou, ou une
 chaîne autour du bras, qu'on ne de-
 vait quitter qu'avec la vie. Dans les
 premiers siècles du Christianisme,
 on a vu des Princes rendre leurs Etats
 Tributaires de l'Eglise ou de quelque
 Saint en particulier. On trouve dans
 le quatorzième siècle une cérémonie
 que le Chrétien devoit observer en
 donnant son bien à l'Eglise. Il pren-
 nait un couteau à manche, & une
 petite motte de terre dans laquelle il
 plantait une petite branche d'arbre :
 il offrait ces trois choses au Saint
 qu'il avait choisi pour Patron, ou
 pour mieux dire, aux Procureurs
 Ecclésiastiques du Saint. Un ancien
 Auteur nous dit que la motte de terre
 représentait les champs & autres
 biens immeubles; le rameau, les
 fruits de la terre; & le couteau à
 manche, les biens meubles.

DEUXENIERS. On appelait
 ainsi chez les Anglo-Saxons, des
 hommes de la dernière classe du Peu-
 ple qui étaient singulièrement éva-
 lués à deux cens schelins. Lorsqu'on
 en avait tué un, l'amende portée par
 la loi, ne montait pas plus haut que
 trente schelins. On trouve dans les
 loix d'Henri I, qui vivait au com-
 mencement du douzième siècle, de
*Tvindhí hominis interf. Eli wera de-
 bei reddi secundum legem.* Cette loi
 n'était que la confirmation d'une an-
 cienne loi d'Alfred.

DEXICRÉONTIQUE. Les
 Mythologues, ainsi que cela leur ar-
 rive souvent, ne sont point du tout
 d'accord sur l'événement qui a fait
 donner à Vénus le surnom de Dexi-

créontique : nous allons présenter au Lecteur deux fables qu'ils nous racontent à ce sujet, & que peut-être, dans la crainte de mal choisir, il rejettera toutes deux. C'est à quoi l'absurde Mythologie des Anciens nous expose à chaque moment ; mais notre Dictionnaire ne doit pas seulement recenser des verités, mais aussi les extravagances & superstitieuses idées de l'Esprit humain.

On prétend qu'un fameux Charlatan, nommé Dexicréonte, s'étant engagé à guérir les femmes de Samos de la trop grande dévotion qu'elles avaient pour le culte de Vénus, & de l'esférance de fureur avec laquelle elles s'abandonnaient aux actions les plus libertines pour honorer cette Déesse, employa les plus forts enchantemens, & réussit à leur inspirer une sorte de modération dans les plaisirs ; & l'on veut que pour dédommager cette Déesse luxurieuse, à qui l'on arrachait tant de pieuses favorites, on lui élevât une statue qui fut appelée la Vénus Dexicréontique. Voici la première fable ; donnons succinctement une idée de la seconde.

Un Commerçant nommé Dexicréonte, ayant abordé à l'Isle de Chypre, était dans l'incertitude touchant la marchandise dont il chargerait son vaisseau : il s'adressa à Vénus pour fixer ses idées, & la Déesse lui répondit qu'il devait ne prendre que de l'eau. Le pieux Dexicréonte obéit, & essuya sans murmure toutes les mauvaises plaisanteries que les autres marchands qui partirent de conserve avec lui, lui firent sur la nature de sa cargaison. Vénus punit cruellement les Railleurs ; un calme

survint ; il dura assez de tems pour les obliger à consommer toutes leurs provisions d'eau, & ils se trouvèrent heureux de pouvoir échanger leurs prières les marchandises contre celle de Dexicréonte, qui acheva son voyage sans accident, & retourna à Samos plus riche & plus dévot que jamais à Vénus, à laquelle il éleva une superbe statue.

DEY. Souverain d'Alger, sous la protection des Turcs. Ce fut vers le commencement du dix-septième siècle que la Milice Turque, qui veillait à la défense des États d'Alger, mécontente des Bachas que lui envoyait la Porte, obtint la liberté d'élire un Dey, qui les gouvernerait toujours sous la dépendance de Sa Hautesse, qui pourrait cependant y tenir un Bacha chargé de veiller à ce qu'il ne s'y passât rien contre les intérêts de l'Empire. En 1710, Ali Baba, alors Dey, se délivra de la servitude du Bacha, & obtint que la Cour de Constantinople n'en envierait plus que dans des événemens extraordinaires. Depuis cet arrangement, le Dey d'Alger se regarde moins comme Tributaire du Sultan, que comme son Allié. Cependant, quelle que soit l'autorité de ce Prince, elle n'est pas absolue : le Sénat qui l'a élu, peut le renverser de son trône, & le confiner dans une étroite prison. Pour être Dey d'Alger, il faut être Turc de naissance, & avoir fait le voyage de la Mecque. On lui donne le titre de Dey, qui en langue Turque, signifie un Oncle du côté maternel ; parce que le Sultan est regardé comme le pere des Soldats ; la République comme leur mere, & le Dey comme le frere de la Répu-

blique, & par conséquent comme l'oncle maternel de tous ceux qui vivent sous les loix.

DIA. Déesse honorée par les Volontiers, anciens Peuples des Gaulles, par les Philiens & les Sicyoniens, & connue des Romains; c'est tout ce que les Auteurs en rapportent: peut-être est-ce la même qu'Ops ou Cybèle?

DIABLE. Les Ethiopiens qui sont noirs, peignent le Diable blanc.

DIABLE. (Bannissement du) Toutes les années, les Nègres de la Côte d'or ont l'usage de bannir le Diable de leurs habitations, avec beaucoup de cérémonies. Pendant les huit jours qui précèdent cette fête, il est permis à chacun de charger son voisin des plus malignes imputations; & l'on ne peut arrêter la langue des Médifans & des Calomnieux, qu'en leur distribuant de quoi boire. Le huitième jour au matin, ils commencent la chasse du Diable, par un cri épouvantable; ensuite il se mettent à courir tous ensemble, en faisant plusieurs tours, & revenant nombre de fois sur leurs traces. Ils jettent devant eux du bois, des pierres, des ordures, des excréments, & tout ce qu'ils rencontrent sous leurs mains, comme s'ils voyaient fuir le Diable, & qu'ils lui envoyassent ces présens. Lorsqu'ils sont persuadés qu'il est loin, ils reviennent joyeusement dans leurs cabannes où ils se divertissent le reste du jour: les femmes ne manquent pas de nettoyer tous les meubles, & sur-tout la vaisselle, parce que le Diable déteste la propreté.

Ces Nègres croient qu'en sortant de cette vie, les morts passent

dans un autre monde où ils vivent dans les mêmes professions qu'ils ont exercées sur la terre, & qu'ils y font usage des présens qu'on leur offre dans celui-ci. Quelques-uns d'entre eux prétendent que les morts sont immédiatement conduits sur les bords d'une fameuse rivière de l'intérieur des terres, nommée *Dofmanque*. Là, Dieu leur demande quelle vie ils ont menée, & s'ils répondent avec vérité: « J'ai observé religieusement » les jours consacrés aux fêtes; » je me suis abstenu de manger des » viandes défendues; j'ai satisfait à » mes promesses: » ceux-là sont transportés doucement sur la rivière, dans un lieu de délices: mais s'ils ont violé ces trois devoirs, Dieu les plonge dans la rivière, où ils sont noyés sur le champ, & ensevelis dans un oubli éternel. Ils ont quelque idée de la Création; mais le plus grand nombre croit que l'homme fut créé par une Araignée nommée *Ananfio*. Ceux qui regardent l'Etre suprême comme le Dieu créateur, disent que dans l'origine il créa les Blancs & les Noirs, à qui il donna en présens, l'or & la connaissance des arts; que les Nègres ayant eu la liberté de choisir les premiers, se déterminèrent pour l'or, & laissèrent les arts aux Blancs; & que Dieu, pour les punir de leur avarice, déclara qu'ils seraient toujours les Esclaves des Blancs.

DIACONAT. (Cérémonies observées en conférant le) D'abord l'Archidiacre présente à l'Evoque celui qui doit être ordonné, disant que l'Eglise le demande pour le Diaconat. « Sçavez-vous qu'il en soit dit » que, dit l'Evoque: Je le sçais & le témoigne,

« témoigne, répond l'Archidiacre, » autant que la faiblesse humaine » permet de le connaître. » L'Evêque en remercie Dieu ; puis s'adressant au Clergé & au Peuple, il dit : « Nous élisons, avec l'aide de Dieu, » ce présent Sous-Diacre pour l'Ordre » du Diaconat : si quelqu'un a quelque chose contre lui, qu'il s'avance hardiment pour l'amour de Dieu, & qu'il le dise ; mais qu'il se souvienne de sa condition. » Ceci marque l'ancienne discipline de l'Eglise, de consulter le Clergé & le Peuple pour les Ordinations. L'Evêque adressant ensuite la parole à l'Ordinant, lui dit : « vous devez » penser combien est grand le degré » où vous montez dans l'Eglise ; un » Diacre doit servir à l'autel, baptiser & prêcher. Les Diares sont à la place des anciens Lévités ; ils sont la tribu & l'héritage du Seigneur ; ils doivent garder & porter le tabernacle, c'est-à-dire, défendre l'Eglise contre ses Ennemis invisibles, & l'orner par leurs prédications & par leur exemple. Ils sont obligés à une grande pureté, comme étant Ministres avec les Prêtres, Coopérateurs du corps & du sang de Notre-Seigneur, & chargés d'annoncer l'Evangile. » Après quelques prières sur l'Ordinant, l'Evêque ajoute : « nous autres hommes nous avons examiné sa vie autant qu'il nous a été possible : vous, Seigneur, qui voyez le secret des cœurs, vous pouvez le purifier & lui donner ce qui lui manque. » L'Evêque met alors la main sur la tête de l'Ordinant, en disant : « recevez le Saint Esprit, pour avoir la force de résister au

Tome I.

« Diable & à ses tentations ». Il lui donne ensuite l'étole, la dalmatique, & enfin le livre des Evangiles.

DIACONESSE. On appelait Diaconesses, dans la primitive Eglise, certaines femmes dévotes, consacrées au service de l'Eglise, qui rendaient aux femmes les services que décernent les Prêtres ne pouvaient leur rendre ; par exemple, dans le Baptême, qui se conférait par immersion aux femmes aussi-bien qu'aux hommes.

Ces Diaconesses gardaient les portes des Eglises & des lieux d'assemblées, du côté où les femmes étaient séparées des hommes, suivant la coutume de ce temps. Elles avaient soin des pauvres & des malades ; & dans les temps de persécutions, elles allaient exhorter celles de leur sexe à la persévérance.

On ne savait point précisément dans quel temps ont cessé les Diaconesses ; il est à présumer que la raison qui les fit abolir, fut que le ministère des femmes n'étant plus nécessaire pour instruire les autres femmes, & pour servir au Baptême, qui ne s'administra plus que par infusion dans l'Eglise latine & à des enfans, on les jugea inutiles.

On croit que les cérémonies qu'on observait dans la bénédiction des Diaconesses de la primitive Eglise, se retrouvent dans l'Eucologe des Grecs.

On la présente à l'Evêque devant le sanctuaire, ayant un petit manteau qui lui couvre le cou & les épaules ; & après qu'on a prononcé une prière, elle fait une inclination de tête, sans fléchir les genoux. L'Evêque lui impose alors les mains :

A II

mais ceci n'est point une Ordination, c'est seulement une cérémonie religieuse.

DIADÈME. C'a été une des premières marques de la dignité Royale, dans presque toutes les anciennes Monarchies. Ce fut d'abord une bande de couleur blanche, dont on se ceignoit la tête. Bacchus, à son retour de la conquête des Indes, fut, dit-on, le premier qui fit usage du Diadème. Les Rois de Perse & d'Arménie le joignaient à leurs Tiars & à leurs Cydars, qui étaient leurs coiffures ordinaires de tête. Quelquefois le Diadème était rouge ou bleu, mais toujours rayé de blanc. Les Souverains des Parthes qui se prétendaient audacieusement les Rois des Rois, portaient un double Diadème, pour annoncer cette double autorité. Le Diadème de Darius était pourpre & blanc, & Alexandre se fit gloire de pouvoir le placer sur son front : ses Successeurs se firent un devoir d'imiter le Conquérant des Perses. Après l'expulsion des Rois, les Romains eurent en horreur le Diadème ; & ce fut un crime d'Etat d'en porter un, quand même c'eût été à la jambe en forme de jarretière. On soupçonna le grand Pompée d'aspirer à la tyrannie, parce qu'il portait des jarretières blanches. Dans la suite, les Empereurs reprirent l'usage du Diadème, & nos Couronnes anciennes & modernes se terminent par une espèce de Diadème, ou bande qui soutient la Couronne.

DIAH. Les Musulmans appellent ainsi la loi du Talion. Lorsque quelqu'un a été tué par un autre, le frère ou le plus proche héritier doit se porter partie contre le meurtrier

du mort, & demander le prix de son sang. Cette loi est conforme à celle de Moïse. (Voyez LOI DU TALION.) Les Arabes, avant que Mahomet leur eût prêché sa fausse Religion, connaissaient la loi du Talion. S'ils demeuraient victorieux dans un combat, & qu'ils y eussent perdu un Esclave, ils faisaient tuer un homme libre d'entre les Prisonniers de guerre ; pour une femme tuée, ils donnaient la mort à un homme. Mahomet réforma cet usage, par un passage de l'Alcoran, dont voici les paroles : « on vous a ordonné le Talion » en ce qui regarde le meurtre ; un » homme libre pour un homme libre, un esclave pour un esclave, » & une femme pour une femme. » On doit remarquer que le Prophète ajoute : « mais celui qui pardonnera » au meurtrier, obtiendra la miséricorde de Dieu ; & lorsque l'on » aura pardonné au meurtrier, on » ne pourra plus exiger de lui le Talion. »

Un Auteur Persan paraphrase ainsi cette loi du Talion : « je vous ai » donné, dit Dieu à un Musulman, » la loi du Talion que je veux bien » observer moi-même : j'ai ordonné » que vous rendiez dix pour dix, & » je me suis obligée à vous rendre le » même. D'où vient donc que vous » ne vous acquittez pas de ce devoir » pendant que la terre vous rend, par » mon ordre, ce tribut ordinaire. Il » n'y a point de sûreté dans ce contrat ; car, selon les principes de » votre loi, il semble que je mande » que à ma parole, pendant que la » terre & le fumier tiennent fidèlement la leur. »

Avant Mahomet, le prix du sang

d'un homme, était de dix chameaux, & l'héritier du mort n'en pouvait pas exiger davantage.

DIAB ou **DIAT**. C'est le nom que les Arabes donnent à la peine du Talion. Suivant la loi de Mahomet, le frere ou le plus proche héritier d'un homme tué par un autre, doit se porter partie contre le meurtrier, & demander son sang en réparation de celui qu'il a versé. La loi de Moysé l'ordonnait ainsi. Avant Mahomet, lorsque les Tribus Arabes se faisaient la guerre entr'elles, les Victorieux qui avaient perdu un Esclave dans le combat, versaient en réparation le sang d'un homme libre; si une femme avait été tuée, ils égorgaient un homme. Mahomet réduisit ces meurtres à la loi du Talion ou Diah. Il s'enonce ainsi dans son Alcoran : « on vous a donné le » Diah en ce qui regarde le meurtre; » un homme libre pour un homme » libre, un esclave pour un esclave. » Autrefois les Turcs massacraient tous les Prisonniers de guerre, aujourd'hui ils les font Esclaves & les vendent.

DIALIS. Nom d'un Flamen ou Prêtre de Jupiter, institué par Numa Pompilius; il était particulièrement chargé de faire les sacrifices, appelés *Dialies*; & à son défaut, soit par maladie; ou autre empêchement, les Pontifes prenaient sa place. (Voyez **FLAMEN**.)

DIANE, fille de Jupiter & de Latone, & sœur jumelle d'Apollon. Les Mythologues en firent la Déesse des Bois sur la Terre, la Lune au Ciel, & Hécate aux Enfers; ce qui lui fit donner le nom de *Diva triformis*. Elle se voua à une perpé-

tuelle virginité; parce qu'à l'instant de sa naissance, ayant servi de sage-femme à sa mere, qui immédiatement après accoucha d'Apollon, elle frémit des douleurs qu'elle lui vit endurer: malgré ce vœu, on ne laisse pas de lui prêter des intrigues: elle aima, dit-on, & favorisa Endymion; elle céda à Pan métamorphosé en béliet blanc, & elle reçut Priape sous la forme d'un âne. Les filles d'Athènes qui s'ennuyaient de leur virginité, pour se soustraire au courroux de cette Déesse, à qui précédemment elles s'étaient vouées, allaient dans son temple lui présenter des offrandes, & elles y appendaient leurs ceintures. Le Temple de Diane à Ephèse, passait pour une merveille du monde. On sçait qu'il fut brûlé par un certain Erostrate; & que malgré la défense que firent les Ephésiens de prononcer son nom, il est parvenu jusqu'à nous. La Mort dit quelque part:

» Les grands Crimes immortalisent

» Ainsi que les grandes Vertus.

Diane avait aussi un Temple dans la Taurique, où on ne lui immolait que des victimes humaines, c'est-à-dire les Etrangers qui faisaient naufrage sur ces Côtes. On la représentait chaussée d'un cothurne, portant un arc & un carquois, & ayant un croissant sur le front.

DIASPHENDONÉSE. Supplice cruel inventé en Perse. On pliait avec force deux grands arbres: on attachait un des pieds du Criminel à l'un de ces arbres, & l'autre pied à l'autre arbre; puis on lâchait les deux arbres en même-temps, qui

emportaient chacun une partie du corps de ce misérable. Aurelien condamna à ce supplice effrayant un Soldat qui avait commis un adultère avec la femme de son hôte.

DICE. Divinité des Grecs, à laquelle ils donnaient pour pere Jupiter, & pour mere Thémis. Son emploi était d'accuser les Coupables au Tribunal du Maître des Dieux. On l'invoquait pour obtenir un heureux succès dans ses entreprises.

DICTATEUR. Dans les temps difficiles, & lorsque la République Romaine était menacée de quelque péril éminent, les Consuls, le Général de l'armée, le Sénat ou le Peuple créaient un Dictateur, qui, revêtu de la puissance souveraine, devait veiller à la conservation de l'Etat. Il avait droit de vie & de mort sur tous les Citoyens, de quelque rang qu'ils fussent; & ce pouvoir s'étendait aussi sur l'armée. Alors, l'autorité de tous les Magistrats cessait ou était subordonnée à la puissance Dictatoriale, à l'exception de celle des Tribuns du Peuple. Il nommait le Général de la Cavalerie, qui lui servait de Lieutenant. Vingt-quatre Licteurs portaient les haches & les faisceaux devant lui; & sans prendre l'avis du Peuple & du Sénat, ni sans être exposé à rendre aucun compte de sa conduite, il était maître de lever des troupes, & de faire la paix ou la guerre. Cette puissance illimitée, que l'on accordait au Dictateur, ne devait durer ordinairement que six mois, tant on craignait qu'elle ne se changeât en tyrannie.

Titius Larcus fut le premier Patricien élevé à cet emploi suprême; sa nomination est de l'an de Rome

259. Le Plébeien Cn. Martius Rutilius, parvint à cette éminente dignité en 399. Camille, le vertueux Camille, fut cinq fois Dictateur. Le téméraire Minutius & le prudent Q. Fabius Maximus, furent conjointement nommés Dictateurs en 438, & cette faute des Romains ne fut pas répétée. Le fier Sylla, Vainqueur de Marius, pour autoriser ses crimes & perpétuer sa puissance, se fit déclarer Dictateur perpétuel, l'an de Rome 672; & ce même homme, après quatre ans de tyrannie, osa se démettre de la suprême autorité, & rentrer dans la classe des simples Citoyens. L'ambitieux César, après la victoire de Pharsale, entra dans Rome, où il se fit nommer Consul pour dix ans, & Dictateur perpétuel. Auguste, profitant des fautes de César, prit la qualité d'Empereur, (*Imperator*) que les Soldats étaient dans l'habitude de donner à leurs Généraux, & il ne fut plus question de Dictateurs.

DICTIMNIES. Une Nymphé que Minos prit pour Diane, voulant échapper à la passion de ce Prince qui la poursuivait, se précipita dans la mer & fut reçue dans un filet de Pêcheur. Cette aventure lui fit donner le nom de Dictimne, & lui fit attribuer l'invention des filets dont on se sert pour la pêche. Ce fut en mémoire de cet événement, que les Lacédémoniens & les Crétois instituèrent en l'honneur de Diane, des fêtes qu'ils appellaient Dictimnies.

DIDON, ou plutôt ELISE. Cette Reine fuyant les persécutions de son frere Pygmalion, Roi de Tyr, qui venait d'assassiner Sichée son mari,

pour s'emparer de ses trésors, vint aborder en Afrique, vis-à-vis de Trépane, & bâtit la ville de Carthage, sur un terrain que lui vendit Iarbas, Roi de Gétulie. Après sa mort, ses Sujets lui décernèrent les honneurs divins, bâtirent un temple qui lui fut dédié, & y établirent un culte religieux.

DIEMRET ET AAKBE. Ce sont les noms de deux endroits où les Musulmans prétendent que le Diable apparut à Abraham, à Agar & à Ismaël, pour détourner ce Saint Patriarche d'obéir au Seigneur, qui lui avait ordonné de sacrifier son fils. Lorsque les Pèlerins vont à la Mecque, & qu'ils en reviennent, ils ne manquent pas de jeter sept pierres dans ces endroits, en disant : « Dieu » est grand ».

DIÉTÉ DE POLOGNE. Il y a trois sortes de Diètes en Pologne, les Diètes ou Diétines des Palatinats, les Diètes générales & les Diètes d'élection : les premières sont préliminaires & préparatoires pour la Diète générale & la précèdent de six semaines ; c'est là que la Noblesse nomme ses Députés & qu'elle leur donne ses instructions. La Diète générale, suivant les Loix du Royaume, devrait se tenir tous les deux ans : quelquefois elle s'assemble toutes les années, lorsque les circonstances l'exigent : elle se tient pour l'ordinaire à Varsovie, pendant deux fois de suite & la troisième à Grodno en Lithuanie. Le Roi convoque la Diète & il y préside. On élit un Maréchal ou Orateur, qui porte la parole, fait les propositions, recueille les voix, & résume les décisions. Ces assemblées sont presque toujours

très tumultueuses, & un seul Député ou Nonce peut les suspendre & en arrêter toute l'activité. (Voyez le mot *Veto*.)

Sitôt que le Trône est vacant, l'Archevêque de Gnesne, Primat & Régent du Royaume, convoque la Diète d'élection, à laquelle il a le Droit de présider. Elle s'assemble en pleine campagne. Après l'élection qui se fait avec assez peu de tranquillité & rarement sans effusion de sang, on fait jurer au Roi les *Pacta Conventa*. (Voyez *PACTA CONVENTA*.)

DIÉTÉ GÉNÉRALE DES SUISSES. Elle se tient ordinairement dans le mois de Juin, & dure un mois plein. C'est dans cette assemblée qu'on examine les comptes des Baillages communs & que l'on juge des appels des Sentences tant dans le civil que dans le criminel. Dans certaines circonstances, un Canton peut demander qu'on tienne une Diète extraordinaire : un Ministre étranger peut faire la même demande au nom de son Maître, pourvu qu'il se charge de la dépense qu'elle occasionne. Le Canton de Zurich, comme le premier de tous, a Droit de convoquer la Diète & d'y présider. Il y a aussi des Diètes particulières. Les Cantons Catholiques s'assemblent à Lucerne & c'est au Canton de ce nom qu'il appartient de convoquer la Diète & d'y présider. Les Cantons Protestans se rassemblent à Arbace & le Canton de Zurich convoque l'assemblée.

DIÉTÉ DE L'EMPIRE. Assemblée générale des Etats de l'Empire, convoquée par l'Empereur, pour traiter des affaires qui regardent l'Empire en général ou quelques membres de l'Empire en particulier. Autrefois

L'Empereur seul avait le Droit de convoquer la Diète, aujourd'hui il doit s'assurer du consentement des Electeurs, & convenir avec eux du lieu où elle s'assemblera, & il y a des cas où les Electeurs peuvent convoquer une Diète sans le consentement du Chef suprême; quelquefois les Electeurs invitent l'Empereur à convoquer une Diète. S'il y a un Roi des Romains élu, il peut convoquer une Diète, en l'absence de l'Empereur; mais en cas d'interregne il ne paraît pas décidé si ce Droit appartient aux Electeurs ou aux Vicaires de l'Empire. La convocation se fait, six mois avant que l'assemblée se tienne, par des lettres d'invitation à chaque Etat qui a Droit de suffrage & de séance à la Diète.

Les Electeurs, au nombre de neuf, dont trois sont Ecclésiastiques & les six autres Séculiers, forment le Collège Electoral, dont l'Electeur de Mayence est le Directeur particulier, comme il est le Directeur général de la Diète.

Les Princes : 1°. les Princes Evêques ou Abbés, qui ne sont Princes qu'en vertu de l'élection capitulaire : 2°. les Princes de naissance, c'est-à-dire, issus de Maisons qui sont en possession de cette dignité, qu'on appelle les Maisons anciennes de l'Empire : 3°. les Princes de la création de l'Empereur; & ces derniers n'ont pas toujours séance à la Diète, forment le second Collège dont alternativement l'Archiduc d'Autriche & l'Archevêque de Salzbourg sont les Directeurs. Les Prélats immédiats du second Ordre, & les Comtes immédiats de l'Empire sont aussi de ce Collège. Le troisième Collège

est composé des Villes Impériales.

Autrefois l'Empire & les Princes d'Allemagne assistaient en personne aux Diètes, mais les énormes dépenses qu'entraînaient ces assemblées, ont fait prendre le parti de n'y plus paraître que par Députés. Un principal Commissaire y représente l'Empereur. Un Etat de l'Empire peut bien ne pas comparaître à la Diète, mais il est censé de l'avis des présents. Il y a deux sortes de suffrages, l'un personnel-*votum virile*, l'autre Collégial *votum curiatum*. Les Electeurs & les Princes jouissent du premier suffrage & ont chacun leur voix : les Prélats du second Ordre & les Comtes n'ont qu'une voix par classe ou par banc.

Un Membre des Etats peut avoir plusieurs voix dans les différens Collèges, selon ses différens titres & ses différentes possessions.

L'Empereur ne peut donner à personne le Droit de séance & de suffrage à la Diète, sans le consentement unanime de tous les Etats de l'Empire : de même il n'en peut exclure personne qu'elle ne soit mise au banc de l'Empire & du consentement de la Diète.

C'est l'Electeur de Mayence ou son Ministre qui propose les affaires qui doivent être traitées dans les assemblées de la Diète, touchant les propositions faites par le principal Commissaire de l'Empereur; c'est lui qui recueille les voix dans le Collège Electoral : le Comte de Papenheim, comme Maréchal héréditaire de l'Empire, remplit cette fonction dans le Collège des Princes, & dans celui des Villes c'est le Député de la Ville où se tient la Diète.

» Après que les suffrages du Collège Electoral ont été rédigés & mis par écrit, on en communique le résultat au Collège des Princes, qui communique aussi réciproquement le sien au Collège Electoral : cette communication s'appelle *re & corrélation*. Si les suffrages des deux Collèges ne s'accordent pas, ils délibèrent entr'eux & prennent une résolution à la pluralité des voix, si l'unanimité est impossible. Quand les suffrages du Collège Electoral & de celui des Princes sont conformes, on en fait insinuer le résultat au Collège des Villes Impériales : si elles refusent d'acquiescer à la résolution, il n'y a rien de fait : mais si elles y consentent, la résolution qui a été prise devient ce qu'on appelle un *placitum imperii*, que l'on remet au principal Commissaire de l'Empereur. Si au consentement des Villes se joint encore l'approbation de l'Empereur, le *placitum* devient *conclusum imperii universale*. Quand la Diète doit se séparer; on recueille tous les *conclusa* qui ont été faits pendant sa tenue, & on leur donne la forme de Loi, c'est ce qu'il se nomme *recés de l'Empire recessus imperii*.

Depuis 1663 la Diète de l'Empire se tient à Ratisbonne; si elle se terminait, l'Empereur serait obligé d'en convoquer au moins une de dix ans en dix ans.

On nomme aussi Diète l'assemblée des Electeurs pour l'élection d'un Empereur ou d'un Roi des Romains. Les Cercles, les Princes & les Villes de l'Empire ont le Droit de s'assembler en Diète pour leurs affaires particulières. Le Corps des Protestans,

que l'on appelle le Corps Evangélique tient aussi des assemblées, séparées de la Diète de l'Empire, pour régler ce qui regarde leur Communion : c'est l'Electeur de Saxe qui y préside.

On appelle à la Diète générale des jugemens du Conseil Aulique ou de la Chambre Impériale, & c'est ce qu'on nomme *recursus ad imperium*.

DIEU TUTÉLAIRE DE L'ISLE DE CEYLAN. Les Voyageurs ne donnent point d'autre nom à cette Divinité. L'Idole dont il est question fut longtems négligée par les Chingulais, & sur-tout par le Roi qui ne pouvait concevoir que l'ame d'un Dieu vint résider dans une statue, qui n'opérait aucun miracle. Les Prêtres de la Pagode, voulant ranimer une dévotion presque éteinte, résolurent de vanger l'Idole. Un jour que l'incrédule Monarque entra dans le Temple du Dieu oublié, il s'aperçut que des flammes lui sortaient de la bouche, que ses yeux étaient étincellans, & qu'il avait le bras levé, comme s'il eût voulu le frapper de son cimeterre. Le Roi effrayé, se prosterna aux pieds de la statue, il confessa publiquement son incrédulité, & promit d'avoir désormais la plus grande confiance dans une Divinité qui dans le moment lui semblait si terrible. Le culte du Dieu fut aussi-tôt rétabli dans sa première splendeur : les dévots s'empressèrent d'apporter de riches offrandes aux Prêtres, & depuis ce tems les Chingulais regardent ce Dieu comme la Divinité tutélaire de Ceylan : c'est à elle qu'ils s'adressent dans toutes les calamités de la vie.

DIEU, DIEUX, DIVINITÉ.

L'existence d'un Dieu est une vérité bien claire & frappante; & il n'y a point d'homme, si grossier qu'il soit, qui ne reconnaisse un Être suprême dont il dépend. Il trouve la Divinité en lui & hors de lui : « en lui, parce » qu'il sent bien qu'il n'est pas auteur » de lui-même; & que pour com- » prendre comment il existe, il faut » de nécessité recourir à une main » souveraine qui l'ait tiré du néant : » hors de lui, dans l'Univers qui » ressemble à un champ de tableau » où l'ouvrier parfait s'est peint lui- » même dans son œuvre, autant » qu'elle pouvait en être l'image; il » ne pourrait ouvrir les yeux, qu'il » ne découvre partout autour de lui, » les traces d'une intelligence par- » faite & sans bornes. »

» L'Eternel est son Nom; le Monde
est son Ouvrage. *Racine.*

Dieu est unique dans son essence, & infini dans ses perfections.

Sem & Eiam furent les Patriarches des Perses, & ces Peuples reçurent d'eux la connaissance du vrai Dieu : c'est la seule Nation qu'on ne peut accuser de cette monstrueuse idolâtrie, qui convertit en Divinités les plus vils métaux. Elle envisagea le feu comme l'image de la pureté divine; elle rendit des hommages au soleil, parce qu'elle imagina qu'il était la demeure de l'Être suprême; mais ce fut à Dieu seul qu'elle adressa toujours ses prières. Si les Perses sont accusés d'avoir adoré Junon, Jupiter & Vulcain, cela signifie qu'ils rendaient des honneurs à l'Air, au Ciel, au Feu, dont ces fausses Divinités sont les emblèmes.

Mahomet, interrogé par les Juifs, & par les Idolâtres, & par les Chrétiens, quel était ce Dieu qu'il adorait & qu'il prêchait aux autres, répondit par ces paroles que l'on trouve dans le Chapitre de l'Alcoran, intitulé *Ekhlas*, ou du Salut : « c'est ce » Dieu qui est unique, qui tient l'ê- » tre de soi-même, de qui toutes les » Créatures ont reçu le leur, qui » n'engendre point & qui n'est point » engendré; & enfin, celui auquel » il n'y a rien de semblable dans » toute l'étendue des Êtres. »

Les Arabes Mahométans donnent à Dieu le nom de *Allah*, qui correspond à ceux d'*Elohim* & d'*Adonai* chez les Hébreux, & même à celui que l'on appelle *Tetragrammaton*, ou de quatre lettres, qui marque plus particulièrement l'Essence divine.

Les Musulmans disent que Dieu est un corps rond & immense. Suivant l'Alcoran, Dieu est froid au point que s'étant appuyé sur l'épaule de Mahomet, il lui avait glacé les os. « Si quelqu'un, dit l'Auteur » Arabe, lui donnait un égal, il » souffrirait les mêmes peines qu'un » homme qui, tombant des nues, » serait dévoré par les oiseaux, ou » anéanti par la fureur des vents d'A- » quilon. »

Il est presque prouvé que le culte d'un seul Dieu s'est perpétué pendant l'espace de trois mille ans, dans le vaste Empire de la Chine. L'Empereur Fohi, qui vivait du temps de Noé, offrait des sacrifices à l'Esprit souverain qui régnait dans le Ciel & sur la Terre. Avant *Fo*, on ne voyait à la Chine, ni statues ni ido- les.

La plupart des lettrés Chinois reconnoissent un Etre suprême qu'ils regardent comme le principe universel de toutes choses ; il est l'objet de leur culte & ils l'adorent sous deux noms différens, *Chang-ti & Tyen*, qui, l'un & l'autre, signifient souverain Empereur. Tyen, préside au Ciel, parce que le Ciel est le plus excellent ouvrage de la première cause. Il a créé le monde ; il est indépendant & tout-puissant ; il connaît tout, jusqu'aux plus secrètes pensées ; rien n'arrive que par son ordre ; il est Saint, & régit souverainement l'Univers : sa justice n'a point de bornes ; il récompense l'homme vertueux, & punit le coupable ; il dépose les Rois dans sa colère. Les maux qu'il répand sur la terre, sont des avertissemens paternels pour engager les peuples à se corriger ; & les prodiges & les apparitions extraordinaires, sont les moyens qu'il emploie pour annoncer sa colère & les malheurs qu'il prépare aux Empires, & forcer les coupables à revenir à lui. « En invoquant Tyen & Chang-ti, disent les lettrés Chinois, nous invoquons le souverain Seigneur du Ciel, l'auteur & le principe de toutes choses, le Dispensateur de tous les biens, qui voit tout, qui fait tout, & dont la sagesse gouverne l'Univers : il serait absurde que nous crussions qu'une Famille, qu'une Province, qu'un Empire soient sans Maître indépendant. Nous croyons une Intelligence, un Etre suprême, qui régit le monde avec une sagesse égale à sa justice. »

Les Siamois croient un Dieu composé d'esprit & de corps, exempt

de passions, qui ne ressent aucun mouvement qui puisse altérer sa tranquillité, qui se dérobe aux yeux les plus fins, qui se transporte par-tout en un instant, dont la science est universelle, & dont l'œil pénètre en un instant le passé, le présent & l'avenir ; enfin, pour qui rien n'est caché. Ce Dieu n'est qu'un homme doué de qualités absolument au-dessus de celles que peut acquérir le commun des hommes, & auxquelles il ne peut prétendre que par la sainteté de sa vie. Le propre de cette étrange Divinité, est de secourir les Mortels, de leur donner une loi, de leur prescrire les moyens de bien vivre, de leur enseigner la véritable Religion, & les sciences qui leur sont nécessaires. C'est après avoir passé par une grande quantité de transmigrations, que son bonheur est parfait ; car tant qu'il meurt & renaît, il est sujet à la peine. Son règne ne dure que jusqu'à ce que le nombre des Elus, qui doivent se sanctifier par ses mérites soit rempli. Sa tâche faite, il tombe dans le repos, & un autre Dieu prend sa place. Pour qu'il acquière la qualité de Dieu, il faut que chacune des différentes actions de ses différentes vies aient pour but l'avantage de parvenir à la Divinité.

Les anciens habitans des Isles Canaries, croyaient qu'il n'y avait pas d'autre Dieu que la Nature : ceux des Isles Philippines donnent à Dieu un nom qui signifie le *Temps*.

Suivant Strabon, les anciens Ethiopiens admettaient deux Dieux : l'un immortel, & Créateur de toutes choses ; l'autre mortel, sans nom & absolument inconnu.

Les Tartares, ou du moins une

partie de cet immense Peuple, reconnaissent un Dieu Créateur & juste, Distributeur des peines & des récompenses, selon les actions bonnes ou mauvaises de chaque Individu ; mais ils ne l'honorent par aucun culte. Les Czérémisses admettent un Dieu, auteur du bien ; & le Diable, auteur du mal ; ils oublient le premier, pour rendre leurs hommages au second.

Les Nègres Mahométans de la rivièrre de Gambie, disent que Dieu est incompréhensible ; & par cette raison ils ne le représentent sous aucune forme. Les Quojas de l'intérieur de la Guinée, reconnaissent un Dieu tout-puissant qui n'est pas éternel, & auquel succédera un autre Dieu qui viendra récompenser & punir.

Telle est l'idée que nous donne de Dieu le premier Chapitre du Shaïtah, Livre qui contient la doctrine de Brahmah : « Dieu est Un, Créateur de » tout ce qui existe. Dieu ressemble à » une sphère parfaite, qui n'a ni » commencement ni fin ; Dieu régle » & gouverne tout ce qui est créé, » par une providence générale, qui » résulte de principes fixes & déterminés. Tu ne chercheras point à » connaître la Nature ni l'Essence de » l'Eternel, ni par quelles loix il » gouverne le Monde. Une pareille » recherche est vaine & criminelle. » Il doit te suffire de voir ses Ouvrages, jour par jour & nuit par nuit, » sa sagesse, sa puissance & sa miséricorde ; profite-en. »

Les Indiens Gentils prétendent que la Divinité est d'une forme ovale ; ils portent sur eux des cailloux de cette forme, dont ils se frappent rudement la poitrine, en récitant leurs prières.

Les Galles, qu'on trouve dans

quelques parties de l'Ethiopie, regardent le Ciel comme le Dieu suprême de toute la Nature ; mais ils ne l'honorent par aucun culte ; & l'on n'apperçoit parmi eux aucunes traces de Religion.

Les Péguans admettent, à la vérité, un Etre suprême ; mais ils laissent à leurs Prêtres le soin de l'adorer, comme seuls dignes d'approcher de la Divinité.

Les Peuples qui habitent la Côte d'Or, reconnaissent deux principaux Dieux ; l'un blanc & bon ; l'autre noir & malfaisant. Ceux de Benin s'humilient devant le Diable, & ils lui font des présents en proportion du mal qu'ils croient qu'il peut leur faire : ils ne rendent aucun hommage à Dieu, parce que, par sa nature, il ne lui est possible de faire que du bien. Ces Sauvages ont inventé des Divinités, dont l'emploi est d'entretenir une certaine correspondance entre les hommes & le grand Dieu. Les habitans de la grande Ile de Madagascar sont, à-peu-près, dans les mêmes principes. Ils flattent le Diable qu'ils craignent ; ils abandonnent Dieu, qui par son essence ne peut leur faire que du bien.

Entre les Canadiens, les uns reconnaissent le Soleil pour Dieu ; les autres, un Génie qui réside dans l'air ; plusieurs, le Ciel, & quelques-uns un Esprit universel, & même un Esprit particulier qui existe dans chaque chose, soit animée, soit inanimée.

« Nous reconnaissons deux Divinités supérieures, disent les Virginiens : l'une est bienfaisante & demeure dans les Cieux ; c'est elle » qui répand les biens sur la Terre ;

» elle est éternelle , souverainement
 » heureuse , souverainement tranquil-
 » le : elle favorise tous les hommes
 » sans choix , sans distinction , &
 » sans s'embarrasser de nos homma-
 » ges. C'est par l'autorité de l'autre
 » Divinité que nous adorons , que se
 » régilent toutes les affaires de ce
 » monde : celle-là est à craindre ; elle
 » nous visite souvent ; elle trouble
 » l'air ; elle excite les tempêtes ; tout
 » le mal vient d'elle , & nous lui fai-
 » sons des offrandes pour nous ga-
 » rantir de sa colère. »

Les faux Dieux des Payens étaient tous des Créatures auxquelles , par succession de temps , on a rendu des honneurs divins ; car , par le nom de *Dieu* , les Grecs & les Romains n'entendaient pas un Être parfait , dont l'éternité fût un attribut essentiel. Tous les Êtres qui leur semblaient supérieurs à la Nature humaine , ceux qu'ils présumaient pouvoir leur être utiles , ou dont ils redoutaient la colère , étaient regardés comme des Dieux par les Anciens. Les hommes , suivant leurs préjugés , pouvaient devenir des Dieux après leur mort , parce que leur ame acquerrait alors un degré d'excellence qu'ils n'avaient pu atteindre pendant leur vie.

Les Poètes vinrent ensuite à l'appui de l'erreur commune. Ils personnifiaient les attributs divins , parce qu'ils ne purent concevoir ni expliquer tant d'action & tant de puissance dans une substance aussi simple & aussi indivisible qu'est celle de *Dieu*. Ainsi la sagesse de *Dieu* devint Minerve ; sa Justice , Junon , &c. Les Astres , le Ciel , le Soleil , la Lune , furent les premiers faux Dieux : en-

suite la Terre , par rapport à sa fécondité , le Feu & l'Eau , si nécessaires , furent l'objet du culte idolâtre des hommes. Ils se créèrent des Dieux criminels , débauchés , impudiques , sanguinaires , voleurs & cruels , pour justifier leurs criminelles passions

Les principaux Dieux des Romains étaient Jupiter , Junon , Vesta , Minerve , Cérès , Diane , Vénus , Mars , Mercure , Neptune , Vulcain , Apollon. Jupiter était le Dieu du Ciel ; Neptune , le Dieu de la Mer ; Mars , le Dieu de la Guerre ; Apollon , celui de l'Eloquence , de la Poésie , de la Médecine ; Mercure , celui des Voleurs ; Bacchus , celui du Vin ; Cupidon , celui de l'Amour. Toutes ces Divinités résidaient au Ciel ; & les demi-Dieux , qui étaient les héros & les grands hommes déifiés , n'y étaient reçus que par faveur.

Au reste , qui pourrait nombrer tous les Dieux du Paganisme ? « Tout était Dieu pour les Payens » dit l'illustre Bossuet , excepté Dieu même. »

En se forgeant des Dieux de toute espèce , les Anciens s'étaient aussi donné des Déeses. Ils avaient Junon , Diane , Proserpine , Vénus , Thétis , la Victoire , la Fortune , &c. Ils avaient même des Divinités hermaphrodites ; car Minerve , suivant quelques Auteurs , était homme & femme , & appelée *Lunus* & *Luna*. Chez les Perses , Mithra était Dieu & Déesse , & ils prétendaient que le sexe de Vénus & de Vulcain était douteux. Toutes ces Déeses avaient les vices communs aux Mortels.

Presque tous les Peuples ont rendu

un culte à certaines Divinités qu'ils appellaient les Déeses-Mères, & qu'ils supposaient présider particulièrement à la Campagne & aux fruits de la Terre. Cette idolâtrie, née dans la Phénicie, se répandit bientôt dans le reste du Monde. Les Gaulois sur-tout érigèrent aux Déeses-Mères, des chapelles nommées *Cancelli* : ils y portaient leurs offrandes avec de petites bougies ; ensuite prononçant quelques paroles mystérieuses sur du pain, ou sur certaines herbes, ils cachaient ces choses ainsi consacrées dans un chemin creux ou dans un arbre, & s'imaginaient, par cette action superstitieuse, garantir leurs troupeaux de la contagion & de la mort même.

DIEU EST MON DROIT. Devise des armes d'Angleterre. Richard I, ou *Cœur de Lion*, prit ce mot pour faire entendre qu'il ne tenait son Royaume d'aucun Mortel à titre de Vassal. Edouard III, au quatorzième siècle, s'en servit lorsqu'il voulut faire valoir ses prétentions sur la Couronne de France, & cet usage a subsisté jusqu'à Guillaume III, qui prit pour devise, *je maintiendrai*, sans cependant faire ôter du grand sceau, *Dieu est mon Droit*. La Reine Anne prit pour sa devise particulière, *semper eadem*.

DIFFIDATION. Espèce de Guerres ou, pour mieux dire, brigandages, que dans les tems d'anarchie & de Barbarie, les Seigneurs Allemands exerçaient impunément contre leurs voisins. Pourvu qu'un Prince eût observé la formalité de faire signifier à son ennemi qu'il brisait les liens qui l'unissaient à lui, il pouvait trois jours après user de

voies de fait, massacrer les habitans, saccager les terres, & ruiner les possessions ; c'est ce qu'on appelait *Diffidation*. Les Empereurs, faibles alors, & les Tribunaux plus faibles encore, n'osaient exiger d'autres formalités dans ces Guerres destructives que l'attention d'annoncer trois jours avant que d'en venir au fait, à la personne même & en présence de témoins, que pour des raisons valables, on allait l'attaquer à force ouverte. Frédéric III suspendit cet affreux abus pour dix ans, & son Fils Maximilien I, vint à bout de l'abolir. Quels étaient nos

DIFFARRÉATION. Cérémonie observée chez les Romains, lors du divorce des Prêtres. Elle se faisait, au rapport de Festus avec un gâteau de froment (Voyez *CONFARRÉATION*.) Car on prétend que la Diffarréation était proprement un Acte de divorce par lequel, on dissolvait les mariages contractés par Confarréation. Vigenère veut que la Diffarréation & la Confarréation aient été la même Cérémonie.

DIGNITÉS. En général, les Grecs & les Romains ne connaissaient d'autres Dignités que celles qui résultaient des Ordres & des Offices ; mais tout Ordre n'était pas Dignité. Les Offices n'étaient pas non plus considérés comme des Dignités, excepté ceux auxquels la puissance publique était attachée. C'est ce qu'on appelait *Honores seu Dignitates*, parce que ceux qui en étaient en possession ne recevaient ni gages ni émolumens, & que l'honneur était leur unique récompense.

En France, les Dignités découlent de trois sources : des Offices qui donnent part à l'administration publique : des Ordres qui accordent quelques titres honorables, & des Seigneuries.

Les Dignités Ecclésiastiques sont celles du Pape, des Cardinaux, des Archevêques, Evêques, Abbés, Doyens, Prévôts, Chantres, Dignitaires, Archidiacres, &c.

Les Dignités temporelles viennent de l'Epée, de la Robe ou des Fiefs. Les premières sont celles de Roi, d'Empereur, de Prince, de Chevalier, d'Ecuyer, &c.

Les Dignités de la Robe sont celles de Chancelier, de Conseiller d'Etat, de Président, de Conseiller de Cour Souveraine, &c.

Celles qui procèdent des Fiefs sont les titres de Duc, de Marquis, de Comte, de Baron, & de Seigneur de Fief, avec Justice, ou sans Justice.

DIGNITÉS après la mort. L'Empereur de la Chine étend son pouvoir jusques sur les Morts. Il les élève & les abaisse comme les Vivans, pour les récompenser ou les punir, ou pour avilir ou honorer leurs familles. Il leur accorde de nouveaux titres : quelquefois il les déclare *Saints*, c'est-à-dire, de purs Esprits, & les fait révéler du Peuple comme les autres Divinités. Le Sacerdoce, à la Chine, est inséparablement attaché à la Couronne, & il n'y a que l'Empereur qui puisse offrir des sacrifices au Ciel.

DILTSIS. Nom que l'on donne aux Muets mutilés qui accompagnent toujours le Grand Seigneur, lorsqu'il va visiter le vieux & le nou-

veau Serrail. Ce sont les Bourreaux de ces vastes & superbes prisons, & les cruels Ministres des vengeances ou de la politique d'un Maître despotique & barbare. Frères, Neveux, Sultanes, Maîtresses, Grands Officiers expirent par les mains des Diltsis, sitôt que leur Arrêt est prononcé par le Sultan. Lorsqu'ils sont chargés de quelques-unes de ces affreuses exécutions, ils s'avancent vers la malheureuse victime, tenant à la main le fatal cordon de soie, & poussant des espèces de hurlemens semblables à ceux du hibou, ils la saisissent, & en continuant toujours leurs cris aigus, ils l'étranglent, & ne la quittent point qu'elle ne soit expirée.

DIMANCHE. C'est le jour du Seigneur. Dans l'ordre de la Semaine, le Dimanche répond au jour du Soleil chez les Payens. Chez les Chrétiens, il répond au Sabbat des Juifs qui était cependant célébré le Samedi. Dieu avait ordonné aux Juifs de se reposer le septième jour de la semaine ; les Chrétiens ont consacré le Dimanche au Seigneur pour honorer la Résurrection du Sauveur. Dans la primitive Eglise, tous ceux qui demeuraient à la ville ou à la campagne, s'assembaient en un même lieu, & là on lisait les Ecrits des Apôtres & des Prophètes. Après cette lecture, le Pasteur expliquait les vérités que le Peuple venait d'entendre, & il l'excitait à les mettre en pratique ; quelques prières que l'on récitait ensuite, étaient suivies de la consécration du pain & du vin, que l'on distribuait à tous les Fidèles, & l'on recevait les aumônes volontaires des Assistans, pour le soulage-

ment des Veuves ; des Orphélins , des Pauvres & des Prisonniers.

L'Eglise ordonne de s'abstenir de tout œuvre servile le Dimanche, & elle prescrit d'entendre la Messe, les Offices & les Instructions de sa Paroisse, à moins qu'une pauvreté réelle ou des travaux publics & pressans, n'engagent les Supérieurs à dispenser leurs ouailles de ces devoirs, (Voyez SABBAT).

DIMORITES. On donna ce nom aux Apollinaires qui prétendaient que le Verbe, en se revêtant d'un corps humain, n'avait point pris une ame raisonnable semblable à celle des hommes. Pressés par le Texte formel des Ecritures, ils avouèrent qu'il avait en effet une ame, mais dépourvue d'entendement; le Verbe suppléant à cette faculté. *Dimorites*, en Grec, signifie *Diviseurs* ou *Séparateurs*; ainsi ce nom fut donné à ces Hérétiques, parce que réellement ils séparaient l'ame de l'entendement.

DIN. Mot sous lequel les Musulmans désignent la foi pour tout ce que Dieu a révélé, la Religion en général. Ils croient que la Religion est si intimement attachée à l'Etat, que l'un ne peut subsister sans l'autre. « Ne vous mettez pas en peine » si l'Etat périt, dit un Auteur Turc, » pourvu que la Religion demeure ; » car il n'arrive jamais que l'Etat » subsiste, lorsque la Religion se » perd ». Un autre Auteur dit que quatre personnes servent Dieu dans leur Religion : » les Sages, par » obéissance, les Pénitens, par crainte ; les Dévots, par desir, & les » Justes, par amour. Les Musulmans ne forcent personne de quitter

la Religion : seulement ils élèvent les enfans dans la leur, parce que, disent-ils, ils ne sont pas encore en état de faire le choix d'une Religion.

DINDYMENE. Surnom donné à Cybèle, ou parce que sa mère s'appellait Dindyme, ou parce qu'elle était particulièrement honorée à Dindyme en Phrygie.

DINER. Chez les Romains, le Dîner était un Repas très-frugal qui se prenait vers la sixième heure, c'est-à-dire, à midi : on dînait autrefois en France, beaucoup plutôt qu'aujourd'hui ; ce qui se prouve par l'heure actuelle du Dîner de plusieurs Ordres Religieux.

DINER. Lorsqu'en 1372, le Roi Charles V posa la première pierre de la Chapelle du Collège de Beauvais à Paris, ce Prince voulut bien y dîner ; le repas fut splendide, & coûta neuf sols.

DIOCESE. Les Grecs & les Romains entendaient par le mot grec qui signifie *Diocèse*, une Province ou une certaine étendue du pays, sous l'administration d'un Proconsul, tant pour le Civil que pour le Militaire. Dans le monde Chrétien, c'est le gouvernement spirituel d'une Province confiée à un Evêque. Les Romains avaient divisé l'Asie en Diocèses ou Provinces, & dans chacun de ces Diocèses, il y avait un Tribunal où l'on rendait la Justice. Ces Diocèses avaient leurs Métropoles ou Villes Capitales. Constantin le Grand divisa l'Empire en treize Diocèses, Préfectures ou Gouvernemens, dont Rome & les Villes appelées *Suburbicaires* formaient le quatorzième. L'Italie était parta-

gée en deux grands Diocèses, & l'Empire qui comprenait alors cent vingt Provinces, ne comptait dans son sein que ces quatorze Gouvernemens. Chaque Diocèse était gouverné par un Vicaire de l'Empire, & chaque Province avait un Proconsul qui résidait dans la Métropole.

Dans la naissance du Christianisme, le Gouvernement Ecclésiastique fut réglé sur le modèle du Gouvernement Civil, & les Apôtres envoyèrent dans les Villes des Disciples, en qualité d'Administrateurs spirituels, que l'on appella Prêtres ou anciens, Evêques, Pasteurs & même Papes. Ensuite, dans chacune de ces Villes, on choisit un de ces Prêtres pour être le Chef des autres, & ce fut à ce Prêtre que demeura le titre d'Evêque, les autres devant seulement former son Conseil. La vraie Religion faisant de nouveaux progrès, on bâtit par-tout des Eglises, & l'Evêque fut dans le cas d'envoyer des Prêtres pour y administrer les saints Mystères, à la charge, suivant le Décret du Pape Anaclet, que l'un d'eux ne pourrait entreprendre ni administrer dans l'Eglise de l'autre. Ce même Pontife écrivait à ce sujet à Sévérinus, Evêque de Cordoue : « Nous ne sçau- rions te dire mieux, sinon que tu » dois suivre ce que nous avons éta- » bli en l'Eglise Romaine, en la- » quelle nous avons donné à chaque » Prêtre son Eglise : nous avons » distribué entr'eux les Paroisses & » les Cimetières, si bien que l'un n'a » puissance dans l'enclos de l'autre ». Le Pape Calixte fit le même Règlement pour les Evêques, Primats & Métropolitains.

Par le terme de Diocèse, on entend maintenant le territoire d'un Evêque ou Archevêque ; le Ressort du Métropolitain s'appelle Métropole, & celui du Primat se nomme Primatie. Le Métropolitain n'a plus, comme autrefois, le pouvoir de visiter le Diocèse de ses Suffragans, il n'a que le ressort en cas d'Appel. Chaque Diocèse est ordinairement divisé en Archidiaconés & chaque Archidiaconé en plusieurs Doyennés.

DIOCLÉES ou **DIOCLÉIDES**. Fêtes qui se célébraient à Mégare en l'honneur de Dioclès qui, dans un combat, avait été tué pendant qu'il couvrait de son bouclier un jeune homme qu'il aimait.

DIONÉ. Fille de l'Océan & de Thétis, & Amante de Jupiter dont elle eut Vénus. On ne peut lire sans enthousiasme l'endroit de l'Iliade où Homère décrit la tendre affliction de Vénus blessée par Diomède, en voulant défendre son fils Enée, & se jettant, toute en pleurs, dans les bras de sa mere Dioné.

DIONYSIENNES. Fêtes solennelles que les anciens célébraient en l'honneur de Bacchus : ce sont les mêmes Orgies que les Romains appelaient *Bacchanalia* & *Liberalia*. Les Athéniens avaient la grande & la petite Dionysienne, l'une servait de préparation à la grande. On voyait dans ces étranges solennités des filles & des femmes échevelées le thyrsé en main, courant çà & là comme des furieuses, des hommes travestis en satyres, pans & filènes, seconder par des cris & des extravagances les emportemens de ces femmes. Chaque Fête avait des singularités qui la distinguaient ; mais

on retrouvait dans toutes la même licence & la débauche la plus effrenée. (Voyez BACCHANALES ET BACCHANTES.)

DIOSCURES. Surnom donné à Castor & à Pollux, fils de Leda & de Jupiter qui se métamorphosa en Cigne pour séduire cette fille de Thestie, & femme de Tyndare, Roi de Sparte. Les Dioscures furent du nombre des Argonautes, & rapportèrent de la Colchide dans la Laconie la statue de Jupiter. On croit que ces deux Héros, frères d'Hélène ne furent déifiés que plus de trente ans après la prise de Troie. Ils eurent un Temple à Athènes, & on les regarda depuis comme des Divinités favorables qui écartaient les tempêtes; c'est par cette raison que l'antiquité leur donne le nom de Dieux Sauveurs. On se persuadait que ces feux qui paraissaient sur la mer, après les violens orages, étaient une marque de la présence & de la protection des Dioscures. Nos Marelots, superstitieux à leur façon, appellent ce météore Saint Nicolas, & Saint Elme, & quelques-uns *Corpo santo*. On aurait de la peine à les dissuader qu'il y a dans ce feu quelque chose de divin, & que c'est fortifié que de lui rendre une sorte de culte.

DIPLOIS. Manteau double des anciens. Comme ils ne doubtaient pas leurs habits, ils portaient de larges Manteaux qu'ils repliaient facilement en double. Tels étaient les Manteaux des Philosophes Cyniques, qui ne portant point de Tuniques en dessous, les repliaient autour d'eux pour couvrir leur nudité.

DIRECTEURS DES CERCLES. Princes qui en Allemagne

sont à la tête de chaque Cercle. Telles sont leurs fonctions.

1°. Dans le cas de nécessité, de convoquer les assemblées de leurs Cercles, sans avoir besoin pour cela du consentement de l'Empereur.

2°. De faire les propositions, de recueillir les voix, & d'en former le *Conclusum*.

3°. De revoir les rescrits de l'Empereur, les lettres des Princes & des autres Cercles, afin de les communiquer aux membres du Cercle.

4°. De faire rapport des résolutions du Cercle à l'Empereur.

5°. De signer les réponses & résolutions de leur Cercle, & de les faire parvenir où il est besoin.

6°. De signer ou viser les instructions & pouvoirs des Députés du Cercle.

7°. De veiller au maintien de la tranquillité & au bien du Cercle.

8°. D'avertir les Membres qui sont en retard de payer leur contingent des Charges.

9°. D'avoir soin que le Cercle remplisse ses engagements.

10°. Enfin, de faire exécuter les Sentences des Tribunaux de l'Empire, lorsque l'exécution leur en est donnée.

Chaque Cercle a un ou deux Directeurs. Dans le Cercle du haut Rhin, c'est l'Evêque de Worms & le Landgrave de Hesse Darmstadt : dans le Cercle du bas-Rhin, l'Electeur de Mayence : dans le Cercle de Westphalie, l'Evêque de Munster & le Duc de Juliers : dans le Cercle de la haute Saxe, l'Electeur de Saxe : dans le Cercle de la basse Saxe, le Duc de Magdebourg, alternativement avec
le

le Duc de Brême ; la Maison de Brunswick-Lunebourg y a le *Condirectoire* : dans le Cercle de Bavière, l'Archevêque de Salzbourg & le Duc de Bavière : dans le Cercle de Franconie, l'Evêque de Bamberg & le Margrave de Brandebourg-Culmbach : dans le Cercle de Suabe, l'Evêque de Constance & le Duc de Wirtemberg : dans le Cercle d'Autriche & de Bourgogne, l'Archiduc d'Autriche.

Il y a des Commandans du Cercle, *Duces Circuli*, qu'il ne faut pas confondre avec les Directeurs ; ces premiers ont le Commandement des troupes du Cercle : ce n'est pas que quelquefois ces deux Dignités ne soient réunies en la même personne.

DIRIBITEUR. On donnait ce nom chez les Romains à un Esclave, chargé particulièrement de donner une forme singulière aux différens ragoûts qui se servaient sur les tables. On l'appellait aussi quelquefois *Struitor*.

DISCIPLINE. Peine que l'on impose aux Religieux qui ont failli, ou que prennent volontairement ceux qui veulent se mortifier. On ne croit pas que nos premiers Moines & nos anciens Solitaires aient pratiqué cette austérité. L'usage de la Discipline a été, dit-on, introduit par S. Dominique l'Encuirassé, & Pierre Damien, & il s'établit dans le onzième siècle pour racheter les Pénitences que les Canons imposaient aux péchés, & on les rachetait non-seulement pour soi, mais encore pour les autres.

DISCIPLINE MILITAIRE. Les Romains usèrent d'une grande sévérité dans tout ce qui concernait la Discipline Militaire. Manlius & Posthu-

Tome I.

mius condamnèrent leurs fils, quoique victorieux, pour avoir combattu sans l'ordre du Sénat. Q. T. Rullianus, Général de la Cavalerie, fut battu de verges pour le même crime. C. Titus, aussi Général de la Cavalerie, s'étant laissé battre en Sicile, & ayant rendu les armes à l'ennemi, fut condamné par le Consul Pison, à porter un habit déchiré sans ceinture & à faire pieds nuds le service Militaire de Fantassin, pendant le reste de la Campagne. La Lapidation & la Flagellation étaient les supplices réservés aux Soldats pour les grandes fautes. Quitter son poste, se rebeller, abandonner les armes par lâcheté, tous ces cas méritaient la mort. L'Officier était châtié avec l'épée, le Soldat avec le bâton. Appius Clodius fit décimer des Soldats qui avaient pris la fuite dans un combat, & ceux sur qui tomba le sort furent tués à coups de bâton. On décimait une Légion séditieuse, qui avait perdu son Enseigne, ou fui lâchement devant l'ennemi. Quelquefois par punition, on démontait des Escadrons entiers, & l'on faisait faire aux Cavaliers le service de Fantassins. Souvent on privait une Cohorte de son Enseigne, on la faisait camper à part, ou on lui retranchait sa ration de vivres, & elle n'était rétablie dans ses honneurs, qu'après quelque action d'éclat. Une Légion de quatre mille hommes saccage, sans ordre du Général, la Ville de Rhégio en Calabre, le Sénat fait massacrer la Légion entière, avec défense d'enterrer les morts, & aux parens d'en porter le deuil.

Il a été des tems où les Français ont employé la plus grande sévérité pour entretenir la Discipline dans

B b

leurs armées. Clovis faisait punir les Maraudeurs & les Soldats qui n'avaient pas soin de leurs armes. Sigebert, son petit fils, fit lapider des Soldats mutins. Dans ce tems on faisait aussi passer les coupables par les armes. Ce châtimement consistait à les exposer à une grêle de flèches, que leur tiraient les Soldats de leurs Corps.

Les Français punissaient les Corps entiers par la décimation, l'interdiction & la perte du Rang; & les Officiers par la cassation, la privation des honneurs Militaires, & la dégradation. Lorsque les fautes des Soldats ne méritaient pas la mort, on les fouettait, on leur donnait l'estrapade, on les privait de quelque membre, on les marquait & on les envoyait aux galères. Si le Soldat n'était que médiocrement coupable, on prolongeait le tems de sa faction, ou on l'appointait de garde.

Sous la première race de nos Rois la Discipline fut extrêmement sévère; elle se soutint pendant la seconde, par les soins de Charlemagne. Alors tout homme qui devait marcher au service & qui manquait de s'y rendre, était condamné à l'amende de soixante sols d'or; s'il ne pouvait payer, il devenait Serf du Prince, jusqu'à ce qu'il eût satisfait. Celui qui commettrait quelque violence, dans une marche, était obligé à réparation. Celui qui s'enivrait dans le Camp, devait boire de l'eau pendant un certain nombre de jours. Celui qui quittait l'armée, était puni de mort; celui qui fuyait devant l'ennemi, était déclaré infâme. Sous les régnes de Louis le Débonnaire & de Charles le Chau-

te, il n'y eut que peu, ou point de Discipline dans les troupes Françaises. Philippe Auguste déclara criminels de Lèse-Majesté & de félonie, les possesseurs de Fiefs qui ne se rendraient pas au service. Après la prise du Roi Jean en 1356, à la malheureuse journée de Mappertuis, les Français ne connurent plus de Discipline. Charles V la rétablit: elle se relâcha sous Charles VI & Charles VII la fit renaitre. Les punitions devinrent sévères sous François I & Henri II. Le rançonnement & le vol furent punis par la potence: les Passes-volans furent aussi pendus & le Capitaine cassé: les Blasphémateurs attachés pendant six heures au carcan, & les Déserteurs punis du dernier supplice. Enfin Henri IV, après avoir détruit la ligue, rétablit réellement la Discipline Militaire, mais depuis ce Prince jusqu'au tems où Louis XIV régna par lui-même, elle fut mal observée. On connaît les progrès qu'elle a fait sous ce Monarque & son Successeur bien aimé.

DISSIDENS. Nom que les Polonais donnent à tous les Citoyens qui ne font pas profession de la Religion Catholique Romaine. On trouve ce nom pour la première fois cité dans la Diète qui se tint en 1573 & dans laquelle Henri de Valois, Duc d'Anjou, frère de Charles IX, & depuis Roi de France, sous le nom de Henri III, fut élu Roi de Pologne.

DISSIDENS. Les Polonais donnent ce nom à tous leurs Concitoyens qui font profession des Religions Lutherienne, Calviniste & Grecque. Les *Dissidens* doivent jouir en Pologne du libre exercice de leur Religion, qui, suivant les constitutions,

ne les exclut point des emplois. Le Roi de Pologne, en montant sur le Trône, promet par les *Pacta Conventa* de les tolérer & de maintenir la paix & l'union entr'eux. On trouve le nom de *Dissidens* employé pour la première fois en 1573, dans la Diète, qui mit la Couronne de Pologne sur la tête de Henri de Valois. Les *Dissidens* se plaignent souvent de l'inexécution des promesses qui leur sont faites par les *Pacta Conventa*. Souvent les Ariens & les Sociniens ont fait des tentatives pour être compris dans le nombre des *Dissidens* : on leur a toujours refusé cette grace.

DISSENTANS ou OPPOSANS. Nom que l'on donne indistinctement en Angleterre à toutes les Sectes tolérées dans le Royaume par les Loix civiles, mais qui, en matière de Religion, de Discipline & de Cérémonies Ecclésiastiques ne sont pas d'accord avec l'Eglise Anglicane : tels sont les Presbytériens, les Indépendans, les Anabaptistes & les Quakers.

DISTRIBUTION MANUELLE. On appelle Distribution manuelle ce qu'on accorde dans les Chapitres aux Chanoines pour leur Droit de présence. Cette coutume est ancienne & remonte jusqu'à l'an 636. Saint Pallade, Evêque d'Auxerre, pour engager les Chanoines à célébrer avec plus de pompe la Fête de Saint Germain, ordonna que chacun d'eux recevrait ce jour-là cent sols de la main de l'Evêque.

DIVALES. Fêtes que les Romains célébraient le vingt-un Décembre, en l'honneur d'Angérone, Déesse de la Peine & du Silence.

Elle fut établie à l'occasion d'une maladie qui faisait promptement mourir les hommes & les animaux & que l'on croit être une espèce d'escquinancie ou enflure à la gorge. Ce jour-là, les Pontifes offraient un sacrifice dans le Temple de Volupia, ou de la Déesse du Plaisir & de la Joye, qui, selon eux, chassait toutes les angoisses & les chagrins de la vie, parce que singulièrement ils avaient placé la statue d'Angérone sur le même autel où l'on venait révéler Volupia; sans doute pour rappeler aux Mortels que la Peine marche toujours à côté du Plaisir.

DIVAN. Ce mot signifie en Arabe une Chambre de Conseil, de Justice, de Police, de Finance. Les Orientaux disent que Salomon avait un Divan, dans lequel il jugeait, non-seulement les hommes, mais encore les Génies & les Démones qui lui étaient assujettis, & que ce Divan comprenait une très-grande étendue de Pays. Les Califes Abbassides avaient un Divan où toutes les causes des personnes opprimées, étaient jugées. Le Divan est la salle du Conseil chez les Turcs, où le Conseil même. On appelle *Aiak Divan* un Conseil extraordinaire que le Grand Seigneur tient à un des balcons de son Sérail, lorsqu'il s'agit d'entendre les plaintes de ses Sujets, dont il faut promptement appaiser l'émotion & le soulèvement.

DIVAN-BEHI, Surintendant de la Justice en Perse, & le dernier des six Ministres du second Ordre. On appelle à son Tribunal des jugemens rendus par les Gouverneurs; il doit rendre gratuitement la justice, & pour l'y engager on lui donne cin-

quante mille écus d'appointement. Il connaît de toutes les causes criminelles des Kans, des Gouverneurs, ou accusés de crimes, ou disgraciés pour des fautes, & reçoit les appels du Baraga ou Lieutenant-Criminel. Ce suprême Magistrat rend la justice dans le Palais du Roi; l'Alcoran est sa loi & sa règle dans les procès, & il en interrompait les passages à son gré.

DIVE. Ce mot signifie, en langue Persanne, une Créature qui n'est ni Homme, ni Ange, ni Diable; c'est un Génie, un Démon, un Géant. Entre ces Dives, il y en a que les Perses appellent *Ner* ou *Néré*, c'est-à-dire mâles, parce qu'ils sont les plus terribles & les plus méchans de tous. Il y en a d'autres qu'ils nomment *Peri*, qui sont plus doux, & qui passent pour les femelles, quoiqu'elles fassent espèce à part, & soient engendrées par des *Peris*, & non pas des *Nérés* ou Dives mâles. (VOYEZ PERI.)

Les plus célèbres des *Nérés*, qu'on peut regarder comme des Géants, & qui ont fait le plus de mal aux hommes, déclarèrent la guerre à tous les Monarques de l'Orient; & Tahmuraz, un d'entr'eux fut surnommé *Div-Bend*, le *Lieur de Dives*, pour les avoir vaincus, faits prisonniers & confinés dans des grottes de montagnes affreuses, où il les faisait garder.

On trouve dans une ancienne Chronique Persanne, que Dieu, avant la création d'Adam, créa les Dives & leur donna le Gouvernement de ce Monde sublunaire, pendant l'espace de sept mille ans: qu'ensuite les *Peris* leur succédèrent pendant deux mille ans; mais que

ces deux sortes de Créatures étant tombées dans la défobéissance, Dieu leur donna, pour Souverain, Eblis, Créature d'une espèce plus noble, formée de l'élément du Feu, & qui avait été élevé parmi les Anges. Eblis, par l'ordre de Dieu, fit la guerre aux Dives & aux *Péris* réunis. Il les vainquit, & devint le maître du monde, il s'oublia jusqu'au point de dire: « qui est semblable à moi? Je monte au Ciel quand il » me plaît; & si je demeure sur la » Terre, je la vois entièrement sou- » mise à mes volontés. » Dieu irrité de l'orgueil d'Eblis, créa le genre-humain, qu'il tira de la Terre, & la lui donna à gouverner: il voulut même forcer Eblis & les Anges d'adorer Adam; mais cette superbe Créature, secondée d'une troupe de Rebelles, refusa de se soumettre à cette loi, & encourut la malédiction de Dieu. Telle est l'idée que nous donne des *Dives*, la Mythologie des Orientaux. C'est sur ces rêveries qu'ils ont bâti tant de Romans, dont nos Romanciers ont embellis les leurs.

DIVINATION. C'est l'art de deviner & de connaître l'avenir par des moyens superstitieux: art chimérique & criminel, qui remonte à la plus haute antiquité; & qui successivement, presque jusqu'à nous, a plongé les hommes dans les plus énormes crimes. L'Ecriture sainte fait mention de neuf espèces de Divinations: 1°. l'inspection des étoiles, des planètes & des nuées; c'est l'Astrologie judiciaire que Moïse appelle *Meonen*: 2°. *Menachesh*, nom que les Interprètes rendent par celui d'*Augure*: 3°. *Mecafsheph*, que la Vulgate

traduit par *Maléfices ou pratiques occultes & superstitieuses* : 4°. Divination des *Hober* ou Enchanteurs : 5°. celle qui consistait à interroger les *Esprits Pythons* : 6°. celle des *Judeoni*, qui était proprement le sortilège ou la magie : 7°. l'Evocation & l'Interrogation des Morts, que nous nommons la Nécromancie : 8°. le sort par la Baguette & les Bâtons, qui est la Rabdomanie & la Bélomanie : 9°. l'inspection du Foie ou l'Hépatoscopie.

On peut ajouter à toutes ces espèces de Divinations, les Diseurs de bonne aventure, les Interprètes des songes, & celles par l'eau, par l'air, par le vol des oiseaux, par leur chant, par les foudres, par les éclairs; & en général, par les météores, par la terre, par les points, par les lignes, par les serpens, &c. Toutes superstitions dont les Juifs s'étaient infectés en Egypte.

Rappelons les principaux sorts des Anciens. « Ils avaient l'Alphitomancie, ou Aleuromancie, ou le sort par la fleur de farine. L'Axinomancie, ou le sort par la hache; la Bélomanie, ou le sort par les fêches; la Botanomanie, ou le sort par les plantes; la Capnomancie, ou le sort par la fumée; la Captotromancie, ou le sort par un miroir; la Céromancie, ou le sort par les figures de cire; le Clédonisme, ou le sort par des mots ou voix; la Cleidomanie, ou le sort par les clés; la Cofinomanie, ou le sort par le crible; la Dactyliomanie, ou le sort par plusieurs anneaux; l'Hydromancie, ou le sort par l'eau de la mer; la Pégomanie, ou le sort par l'eau de

» source; la Géomancie, ou le sort par la terre; la Lychnomancie, ou le sort par les lampes; la Gaf-tromancie, ou le sort par les phioles; l'Ooscopie, ou le sort par les œufs; l'Extispicine, ou le sort par les entrailles des victimes; la Kéraunoscopie, ou le sort par la foudre; la Chyromancie, ou le sort par l'inspection des lignes de la main; la Crystallomanie, ou le sort par le crystal ou autre corps transparent; l'Arithmancie, ou le sort par les nombres; la Pyromancie, ou le sort par le feu; la Lythomanie, ou le sort par les pierres; la Nécromancie, ou le sort par les morts; l'Onéirocritique, ou le sort par les songes; l'Omithomanie, ou le sort par le vol ou le chant des oiseaux; la Lextryomanie, ou le sort par le coq; la Lecynomanie, ou le sort par le bassin; la Rhabdomanie, ou le sort par les bâtons, & beaucoup d'autres. » (on peut consulter plusieurs de ces articles à leurs lettres dans ce Dictionnaire.)

Si nous n'étions bien convaincus jusqu'à quel point les hommes peuvent porter l'extravagance, nous ne pourrions trop nous étonner du respect aveugle & religieux des Grecs & des Romains, pour toutes ces pratiques superstitieuses. Ils en revinrent peu-à-peu; & les Gens éclairés eurent la noble fermeté de s'en moquer ouvertement. Caton consulté sur ce que pouvaient pronostiquer des bottines mangées par des rats pendant la nuit, répondit plaisamment : « Je ne vois rien dans cet événement, qui ne soit très-naturel; mais si les souliers avaient mangé

» les rats , cela ferait fort extraordi-
 » naire , & pourrait signifier quelque
 » chose. » Cicéron n'était pas plus
 crédule : ce grand homme ignorait
 comment deux Augures pouvaient se
 rencontrer dans la rue , sans rire l'un
 de l'autre.

M. Pluche croit que la Divination
 naquit chez les Egyptiens , de l'oubli
 de la signification des symboles
 dont on se servait au commence-
 ment , pour annoncer aux hommes
 les devoirs & les occupations , soit
 de la vie civile , soit de la Religion ;
 & lorsqu'on lui demande comment
 il s'est pu faire que la signification de
 ces symboles se soit perdue , & que
 tout l'appareil de la Religion ait pris
 un tour si étrange , il répond : « que
 » ce fut en s'attachant à la lettre ,
 » que les Peuples reçurent presque uni-
 » versellement les Augures , la per-
 » suasion des influences planétaires ,
 » les prédictions de l'Astrologie , les
 » opérations de l'Alchimie , les diffé-
 » rens genres de Divinations , par
 » les serpens , par les oiseaux , par
 » les bâtons , &c. la magie , les
 » enchantemens , les évocations , &c.
 » Le monde , ajoute-t'il , se trouva
 » ainsi tout rempli d'opinions insen-
 » sées , dont on n'est pas par-tout éga-
 » lement revenu , & dont il est très-
 » utile de bien connaître le faux ;
 » parce qu'elles sont aussi contraires
 » à la vraie piété & au repos de la
 » vie , qu'à l'avantage du vrai sa-
 » voir. »

Si toutes ces erreurs ont été gé-
 néralement répandues parmi les
 Payens , les lumières de la Religion
 n'ont pu en arrêter le cours chez les
 Juifs & chez les Chrétiens : ces der-
 niers prétendirent évoquer & interro-

ger les morts , & voulurent appeller
 le Diable ; pour y parvenir , ils em-
 ployèrent des cérémonies semblables
 à celles des Payens dans l'évocation
 des Astres & des Démon. Quoique
 nous soyons dans le cas de convenir
 que ce siècle est plus éclairé que ceux
 qui l'ont précédé , il y a encore une
 infinité de choses naturelles & indif-
 férentes , que le Vulgaire supersti-
 tieux interprète sérieusement , soit en
 bien , soit en mal. On parle encore
 de Tireurs d'horoscope , de Diseuses
 de bonne aventure , qui dans le si-
 lence trompent les Esprits crédules ,
 & ne cessent de trouver des dupes.
 Des femmes arrangent des cartes &
 rencontrent dans les différentes com-
 binaisons que le hasard produit , des
 marques infaillibles de ce qui doit leur
 arriver , & cette recherche ridicule
 fait souvent une de leurs plus agréables
 occupations. La raison humaine cé-
 dera toujours aux préjugés de l'en-
 fance & de l'éducation qui , parmi
 nous , est encore dans l'enfance , &
 la crainte & l'espérance feront tou-
 jours des superstitieux.

DIVORCE DES JUIFS. (Voy.
 GHET.)

DIVORCE DES FRANÇAIS. La
 loi Salique permettait le Divorce ,
 & cet abus subsistait encore dans le
 septième siècle. L'Histoire nous a
 conservé un modèle de l'acte par le-
 quel on se séparait. « Les Epoux
 » *Tel & Telle* , voyant que la dis-
 » corde trouble leur mariage , & que
 » la charité n'y régné pas , sont con-
 » venus de se séparer , & de se laisser
 » l'un à l'autre la liberté , ou de se
 » retirer dans un Monastère , ou de
 » se remarier , sans que l'une des
 » Parties puisse le trouver mauvais

» & s'y oppofer, sous peine d'une
» livre d'or d'amende. » On trouve
ce modèle dans les formules de Mar-
culfe.

DIXMES. Dans l'ancienne loi,
Dieu s'était expressement réservé les
prémices de tous les fruits ; c'était la
portion du Seigneur, & les Juifs lui
devaient la dixième partie de tous leurs
biens. Il est écrit aux Nombres, Chap.
XVIII, « que Dieu avait donné à
» Aaron & aux Lévités les *Dixmes*,
» Oblations & Prémices, *jure perpe-*
» *tuo*, pour leur subsistance, à cause
» qu'ils ne devaient posséder rien autre
» chose, & que la Tribu de Lévi
» qui était consacrée à Dieu, n'au-
» rait aucune portion dans le partage
» que l'on ferait des terres, & que
» les Lévités offriraient à Dieu les
» prémices de la *Dixme*, c'est-à-dire
» la dixième partie de la *Dixme* ». Les
Lévités étaient chargés de lever
ce tribut. Les anciens Hébreux don-
naient aussi tous les trois ans des
repas aux Prêtres, aux Lévités, aux
Orphelins, aux Veuves & aux Etran-
gers, & ces festins de Religion peu-
vent être mis au nombre des *Dix-*
mes.

La manière de marquer les ani-
maux pour payer la *Dixme*, avait quel-
que chose de singulier. On renfermait
tous les agneaux, les chevreaux &
les veaux dans une étable, dont la
porte était si étroite qu'elle ne per-
mettait pas à deux de ces bêtes de
passer ensemble. Toutes les mères
étaient en-dehors ; & par leurs cris
appelaient ces petits animaux, qui
s'empresaient de sortir pour les aller
joindre. A mesure qu'ils passaient,
un homme les comptait jusqu'à dix,
& ce dixième était marqué de rouge ;

& le Maître disait : « celui-ci sera
» consacré à payer les *Dixmes*. » On
voit par ce Précis que les *Dixmes*
étaient de droit divin dans l'ancienne
loi.

Aurapport d'Hérodote, les Payens
payaient la *Dixme* à leurs Sacrifica-
teurs. Cræsus disait à Cyrus : *Siste ad*
singulas portas aliquos ex tuis fa-
tellitibus custodes qui verent expor-
tari opes, ut earum decimæ Jovi
neccessario reddantur.

Dans la loi nouvelle, les *Dixmes*
ne sont pas de droit divin. Il est con-
stant qu'elles n'étaient point connues
dans les premiers siècles de l'Eglise.
Jusqu'à la dispersion des Apôtres &
des Disciples, tous les fidèles mirent
leurs biens en commun ; mais cette
communauté de biens ayant cessé,
ce fut, au troisième siècle ; des obli-
gations volontaires de ces mêmes fi-
dèles, que le Clergé tira toute sa
subsistance. Ensuite la charité des
Chrétiens s'étant refroidie, les Pères
de l'Eglise exhortèrent les fidèles de
donner la *Dixme*, suivant ce qui se
pratiquait dans l'ancien Testament ;
ce qu'ils proposaient comme un exem-
ple & non comme un précepte. Du
tems de S. Augustin, la *Dixme* n'é-
tait encore regardée que comme une
aumône volontaire : on ne sçaurait
marquer exactement quand la *Dix-*
me, passée insensiblement en coutu-
me, est enfin devenue indispensable,
par le concours de la puissance tem-
porelle & de l'autorité spirituelle. On
trouve dans quelques Constitutions
de Charlemagne, « que chacun
» payera la *Dixme*, & qu'elle sera
» distribuée par ordre de l'Evêque. »

Les *Dixmes* ne sont pas toujours
la dixième partie des fruits. On dis-

tingue les grosses & les menues *Dixmes* : les grosses *Dixmes* consistent en bleds, vins, foin, &c. Les menues ne portent que sur les herbages & les légumes, & on les appelle *Dixmes vertes*. Les *Dixmes* nouvelles sont celles qui se lèvent sur les terres nouvellement défrichées. Les *Dixmes* de charnage consistent en veaux, agneaux, &c. suivant les coutumes des différens pays. Les Curés jouissent ordinairement des *Dixmes* de leur Paroisse ; s'ils sont privés des grosses *Dixmes*, on leur paye une rente nommée *Portion-congrue*, qui est fixée à trois cens livres par plusieurs Arrêts du Parlement de Paris : à présent à cinq cens livres.

Il n'est point fait mention des *Dixmes* dans les loix romaines, mais seulement d'Oblations volontaires, & il était défendu d'user de contrainte, ni d'excommunication pour les obtenir.

L'Eglise Grecque ne connaît qu'une aumône volontaire, & ne sçait ce que c'est que *Dixmes*.

DOCITES. Hérétiques qui reconnaissaient pour Chef Jules Cassien. Ils enseignaient qu'à Jésus-Christ s'était revêtu d'un corps phantastique, & qu'il n'avait souffert & n'était mort qu'en apparence. Jules Cassien prêchait surtout la Continence ; il disait que le fruit défendu dont il est parlé dans la Genèse, était le mariage ; & les habits de peaux, la chair humaine.

DOCTEUR. Titre d'honneur & de dignité parmi les Juifs : la cérémonie de la réception des Docteurs, que les Juifs appellent aussi *Rabbins*, consistait à leur mettre entre les mains une clef & les tables de la loi.

Les Docteurs de l'Eglise sont les

Peres dont la doctrine est généralement suivie & approuvée par l'Eglise : tels sont Saint Athanase, Saint Basile, Saint Grégoire de Nazianze & Saint Chrysostôme, qu'on nomme les Docteurs Grecs, & Saint Augustin, Saint Jérôme, Saint Grégoire le Grand & Saint Ambroise, qu'on appelle les Docteurs Latins.

Pour parvenir au degré de Docteur en Théologie dans la Faculté de Paris, il faut avoir fait sept années d'étude ; savoir, deux de Philosophie, après lesquelles on reçoit communément le bonnet de Maître-ès-arts ; trois ans de Théologie, qui conduisent au degré de Bachelier en Théologie, & deux ans de licence, pendant lesquelles les Bacheliers soutiennent continuellement des Thèses sur l'Ecriture, la Théologie scholastique & l'Histoire Ecclésiastique. « Lorsque les Bacheliers ont reçu du Chancelier de l'Université la bénédiction de la Licence, ceux qui veulent prendre le bonnet de Docteur, & qui doivent être Prêtres, demandent jour au Chancelier, qui le leur assigne. Le Licentié a deux actes à faire ; l'un, le jour de la prise du bonnet ; l'autre, la veille. Dans celui-ci, il y a deux Thèses ; la première, soutenue par un jeune Canonicat, qu'on nomme *Aulicair*. Deux Bacheliers du second Ordre disputent contre lui. Le nouveau Docteur lui préside : le grand-Maître des Etudes préside à la première Thèse, qu'on nomme *Expectation*, qui se soutient la veille de l'Aulique ; le second acte qui suit immédiatement, se nomme *Vesperie* ; *actus Vesperiarum*, parce qu'il se fait toujours le soir. Deux

» Docteurs qu'on appelle , l'un *Magister Regens* , & l'autre *Magister terminorum interpres* , y disputent » contre le Licencié pendant une demie-heure , sur un point de l'Écriture ou de la Morale. L'acte est » terminé par un Discours que fait le » grand-Maître d'Études , & qui » roule ordinairement sur l'éloge du » savoir & des vertus du Licencié. »

Le lendemain , le Licencié , revêtu de la fourrure de Docteur , précédé des Massiers de l'Université , & accompagné de son grand-Maître d'Études , se rend à la salle de l'Archevêché , & se place sur un fauteuil , ayant le Chancelier ou le Sous Chancelier à sa droite , & le grand-Maître d'Études à sa gauche. Le Chancelier prononce un Discours , le Récipiendaire y répond ; ensuite , après que celui-ci a prêté les sermens accoutumés , il reçoit , à genoux , le bonnet des mains du Chancelier , se relève , reprend sa place & préside à la Thèse qu'on nomme *Aulique* , pendant laquelle il dispute contre son Auliquaire. Il se rend ensuite à l'Eglise de Notre-Dame , & jure sur les saints Évangiles , à l'autel des Martyrs , qu'il répandra son sang , s'il est nécessaire , pour la défense de la Religion.

À la plus prochaine Assemblée de la Faculté , le nouveau Docteur prête les sermens accoutumés , & on l'inscrit au nombre des Docteurs ; mais ce n'est qu'au bout de six ans , & après qu'il a soutenu une dernière Thèse nommée *Resumptæ* , qu'il peut assister aux Assemblées , présider aux Thèses , être Examinateur & Censeur , & qu'enfin il peut jouir de tous les droits du Doctorat.

On distingue les Docteurs célèbres , que l'on reconnaît pour les Maîtres des Ecoles , par des épithètes qui caractérisent le genre de leur doctrine ; ainsi Alexandre Hales est appelée le Docteur irréfragable & la Fontaine de vie ; Saint Thomas d'Aquin , le Docteur Angélique ; Saint Bonaventure , le Docteur Séraphique ; Jean Duns ou Scot , le Docteur subtil ; Raimond Lulle , le Docteur illuminé ; Roger Bacon , le Docteur admirable ; Guillaume Ocham , le Docteur singulier : Jean Gerson & le Cardinal Cusa , les Docteurs chrétiens ; Denis le Chartreux , le Docteur extatique.

Dans l'Eglise Greque on nomme Docteur des Évangiles , celui qui est chargé de les expliquer ; Docteur de l'Apôtre , celui qui explique les Epîtres de Saint Paul ; & Docteur du Pseauteur , celui qui explique les Pseaumes.

Pour parvenir au degré de Docteur en Droit , il faut que le Licencié soutienne un acte public , qu'on appelle *Thèse de Doctorat* , & qui n'est proprement qu'une thèse d'Apparat. Le Récipiendaire reçoit , par les mains du Professeur qui a présidé à l'acte , d'abord la robe d'écarlate , telle que les Docteurs la portaient autrefois , avec le chaperon herminé & la ceinture : ensuite le Président lui présente le livre appelé *Traditio libri* , premièrement fermé , puis ouvert , lui donne le bonnet de Docteur , lui met l'anneau au doigt , l'embrasse , & annonce publiquement sa nouvelle qualité de Docteur.

Pour se faire recevoir Docteur en Médecine , il faut avoir assisté , pendant quatre ans , aux leçons de cinq

Professeurs qu'on nomme Professeurs des Ecoles, & avoir eu le soin de prendre, tous les six mois, une inscription chez le Doyen. Après ces quatre ans, si l'Étudiant a atteint l'âge de vingt-trois ans, il peut se présenter pour faire sa licence; ce Cours dure deux ans & demi. Les Candidats subissent quatre examens; le premier, sur la Physiologie, ou sur la nature de l'homme, considéré dans l'état de santé; le second, sur l'Hygiène, ou sur tout ce qui a rapport à la conservation de la santé; le troisième, sur la Pathologie, ou sur l'origine & la cause des maladies; & le quatrième consiste à commenter un Aphorisme d'Hippocrate tiré au sort, & à répondre aux objections des Examineurs qui sont toujours des Docteurs - Régens de la Faculté. Le Candidat proclamé Bachelier, assiste alors aux Consultations qui se font tous les samedis en faveur des Pauvres. Le mois de Juin suivant, le nouveau Bachelier subit un examen de quatre jours sur les substances tirées du règne végétal, minéral & animal, & sur l'histoire naturelle. Après la Saint-Martin commencent les thèses qu'on nomme *Quodlibétaires*, où il doit répondre sur le champ à une question quelconque, sur un point de Physiologie. Au mois de Février, le Bachelier démontre sur le cadavre, toutes les parties de l'Anatomie: vers le Carême, il soutient la thèse dite *Cardinale*, qui roule sur une question d'Hygiène; à la Saint-Martin de la seconde année, il soutient une thèse *Quodlibétaire* sur la Pathologie; au mois de Janvier suivant, pendant l'espace de six jours, il exécute sur des

cadavres toutes les opérations de la Chirurgie; & quelques jours après, il soutient une quatrième thèse *Quodlibétaire* sur une question *Medico-Chirurgicale*. Le dernier examen qui se fait vers le mois d'Août, dure quatre jours, & roule sur la pratique de la Médecine; & le Bachelier étant jugé capable, reçoit la bénédiction de Licence. L'acte de Doctorat n'est plus que la cérémonie avec laquelle le Président donne le bonnet au Licencié, & il est terminé par un Discours de remerciement que prononce le nouveau Docteur. Pour acquérir le droit de Régence, sans lequel on n'a pas voix délibérative aux assemblées de la Faculté, il suffit d'avoir présidé à une thèse.

DODONE. (Oracle de) On prétend que l'Oracle de Dodone & celui de Jupiter Ammon, ont la même origine, & que leur établissement est dû aux Egyptiens. « Deux » colombes, disaient les Grecs, s'élevèrent tant envolées de Thèbes en Egypte, il y en eut une qui alla dans la Lybie, & l'autre ayant volé jusqu'à la forêt de Dodone dans la Chaonie, Province de l'Épire, s'y arrêta & apprit aux habitans du Pays, que l'intention de Jupiter était qu'il y eut un Oracle dans ce lieu-là. » Hérodote qui a voulu expliquer cette fable, prétend que deux Prêtresses ayant été enlevées par des Marchands Phéniciens; l'une fut vendue en Grèce, & établit sa demeure dans la forêt de Dodone, où elle fit construire au pied d'un chêne une petite chapelle en l'honneur de Jupiter, dont elle avait été Prêtresse, & que ce fut-là que s'établit cet ancien Oracle, si fameux dans la suite: il ajoute que

le Peuple nomma cette femme *Columbe*, parce qu'il n'entendait pas d'abord son langage ; & que l'ayant compris ensuite, il publia que *la Columbe* avait parlé. Les Historiens sont peu d'accord sur la manière dont les Oracles se rendaient dans le temple de Dodone : les uns croient que d'abord l'Oracle se manifesta par le murmure d'une fontaine ; les autres prétendent que dans le temple il y avait deux colonnes, sur l'une desquelles était un bassin d'airain, & sur l'autre la statue d'un enfant qui tenait un fouet, dont les cordes étant aussi d'airain, faisaient du bruit contre le bassin lorsqu'elles étaient poussées par le vent : plusieurs disent que l'Oracle de Jupiter Dodonéen était environné de bassins, qui aussi-tôt que l'un était poussé par l'autre, se communiquaient le mouvement en rond, & faisaient un bruit qui durait assez long-temps : quelques-uns assurent que c'était un chêne raisonnant qui secouait ses branches & ses feuilles, lorsqu'il était consulté, & qui déclarait ses volontés par des Prêtresses. Au reste, tous les Auteurs sont d'accord sur le bruit que l'on entendait ; mais comme le sanctuaire de l'Oracle était interdit à tous les Profanes, personne n'a pu dire formellement ce qui le causait.

DOGE DE VENISE. Dans cette République Aristocratique, c'est entre les mains de la Noblesse que réside toute l'autorité, dont le Prince n'a que la vaine ombre. Le premier Doge de Venise fut élu en 709, par quelques familles bourgeoises, dont les descendants subsistent encore. Il est vrai que tous les Sénateurs se lèvent lorsque le Doge entre dans le Con-

seil, & que ce Prince ne se lève que pour les Ambassadeurs Etrangers : il est certain qu'il reçoit annuellement quatorze mille ducats pour l'entretien de sa maison, & pour subvenir à la dépense de quatre festins qu'il doit donner chaque année ; & qu'il nomme à tous les Bénéfices de Saint Marc & aux petites charges d'Huissiers, qu'on appelle Commandeurs du Palais : mais il est assujéti à toutes les loix de la République, comme le plus simple Citoyen : il donne audience aux Ministres étrangers, mais il ne peut répondre à leurs propositions : il reçoit les dépêches des Ambassadeurs de la République dans les différentes Cours, mais il ne doit les ouvrir qu'en présence des Conseillers. On ne délibère dans le Sénat, sur les demandes des Ambassadeurs, que lorsqu'il s'est retiré ; ensuite on examine la chose, & la délibération dressée est portée à la première assemblée où le Doge n'a que sa voix pour approuver ou désapprouver. Il faut qu'il obtienne la permission du Sénat, lorsqu'il veut faire quelques visites particulières, ou rendre celles qu'il a reçues des Ambassadeurs. Il en est de même s'il voulait sortir de Venise ; & il y a cela de particulier, c'est que dans l'endroit où il se trouverait, s'il arrivait quelque émeute, ce serait au Podestat du lieu & non au Doge, à interposer son autorité. Sa famille ne peut prétendre aux premières charges de l'Etat. Son épouse, s'il est marié, n'est plus traitée en Princesse depuis le seizième siècle.

Sitôt que le Doge est mort, on nomme trois Inquisiteurs pour rechercher sa conduite & pour faire justice à ses créanciers s'il en a. Après

les obsèques, on procède à l'Élection du nouveau Doge, à-peu-près avec les mêmes formalités observées à Rome pour l'Élection des Papes.

Lorsqu'il est élu, on lui fait prêter serment & jurer l'observation des statuts, ensuite on le montre au Peuple; mais pour lui rappeler le néant des choses humaines, & mêler quelque amertume à sa joie, on ne manque pas de le faire passer par la salle où son corps doit être exposé après sa mort. C'est dans cet endroit que le Chancelier lui fait compliment sur son exaltation.

Vient ensuite la cérémonie du Puits, c'est-à-dire qu'on fait monter le Doge dans une machine appelée le *Puits*, & que l'on conserve à cet effet dans l'Arсенal de la ville. Elle a effectivement l'extérieur d'un Puits, & est soutenue sur un brancard d'une longueur extraordinaire, & dont les deux bras se rejoignent ensemble. Cent hommes soutiennent cette machine sur leurs épaules. C'est sur ce singulier char triomphal que le Doge fait le tour de la Place Saint Marc, en présence du Peuple à qui il jette quantité de pièces de monnaie d'or & d'argent, qui remplissent deux grands bassins posés à côté de lui.

DOGE DE GÈNES. C'est le nom qu'on donne au premier Magistrat de cette République. Le Doge est élu entre les Sénateurs: il gouverne deux ans, & ne peut rentrer dans cet emploi qu'après un intervalle de douze ans. Pendant son administration, il ne peut donner d'Audience, recevoir de visite, ni décacheter de lettres qu'en présence de deux Sénateurs qui demeurent avec lui dans

le Palais Ducal. On le traite de Sérénité, & les Sénateurs d'Excellence: c'est pourquoi, lorsqu'il sort de Charge, on lui dit en plein Sénat: » Votre Sérénité a fait son temps, » votre Excellence peut se retirer » chez elle ».

DOLICHENIUS. Nom d'un Dieu, dont on a trouvé la Statue à Marseille: elle représentait un Guerrier, le casque en tête, couvert d'une cuirasse & armé d'une épée; Dolichenus était debout sur la croupe d'un Taureau, & sous le Taureau était un Aigle. On lisait au pied de la Statue: *Deo. Dolichenio. Oſt. Paternus. ex. jussu. ejus. pro. salute. sua. & suorum.* « Octavius Paternus a consacré ce monument au » Dieu Dolichenus, par son ordre, » pour sa conservation & pour celle » de sa famille ». Mais quel est ce Dieu Dolichenus dont il n'est point parlé dans l'Histoire, & qui cependant était vraisemblablement adoré à Marseille? Est-ce Jupiter que semblent désigner l'Aigle & le Taureau? Est-ce Apollon? C'est sur quoi les Sçavans ne s'accordent pas.

DOLIMAN. Sorte de robe longue que portent les Mahométans, qui descend jusqu'aux pieds, & dont les manches étroites se boutonnent auprès de la main.

Les Turcs, hommes & femmes, commencent par mettre un caleçon sur leur corps nud, & cette espèce de culotte se ferme au moyen d'une ceinture large de trois pouces qui entre dans une gaine de toile cousue contre le drap: comme les Turcs n'urinent qu'en s'accroupissant, l'ouverture du caleçon qui est par devant

n'est pas plus fendue qu'elle qui est par derrière. Par-dessus le caleçon, ils passent une chemise de toile de coton, qui a de larges manches sans poignets ; & qu'ils relèvent jusqu'au coude pour faire leurs ablutions. Le Doliman se met par-dessus la chemise : & il est plus ou moins léger, suivant la saison ; & plus ou moins riche, suivant la condition & les facultés des personnes. Il s'attache avec une ceinture de soie de dix ou douze pieds de long, sur un pied & un quart de large.

DOMAINE DE LA COURONNE. On sçait qu'après la conquête des Gaules, les Terres furent divisées en Terres Saliques, en Bénéfices Militaires & en Domaines du Roi. Ces Domaines composèrent le principal revenu des Rois de la première & de la seconde race. C'étaient de grosses métairies au milieu des Forêts, où l'on nourrissait des bœufs, des vaches, des moutons, de la volaille, où l'on élevait des chevaux : les Esclaves qui mettaient en valeur ces Métairies, en firent une dépendance jusqu'à l'affranchissement des Serfs, sous la troisième Race. Nos Rois allaient chaque année faire un voyage dans chaque Métairie ; & les denrées qu'ils n'y consumaient pas, étaient vendues à leur profit. Philippe Auguste agrandit son Royaume des Provinces de Normandie, du Maine, d'Anjou & de Poitou, Louis IX, acquit les Seigneuries de Blois, de Chartres, de Sancerre ; de Châteaudun, le Duché de Guyenne, les Comtés de Narbonne, de Beziers, d'Agde, de Maguelonne, de Nîmes, d'Uzès, de Viviers, ce qu'on appelait

le Toulousain, la Terre du Maréchal, la moitié du Comté d'Albigeois, & les prétentions de Raymond, Comte de Toulouse, sur les anciens Comtés de Velay, de Gévaudan & de Lodève. Tous ces nouveaux Domaines furent réunis à la Couronne. Ils souffrirent des aliénations sous plusieurs règnes. On fait remonter au Roi Jean l'époque du Droit qui rend le Domaine de nos Rois inaliénable, Droit inconnu jusques-là ; mais adopté par Charles le Bel, confirmé par François I, & devenu une Loi inviolable du Royaume.

DOMESTIQUE. Ce mot qui signifie maintenant Valer ou Servante, se donnait, dans l'Empire Romain, à un Corps chargé particulièrement de la garde du Prince. Sous les Empereurs Chrétiens, les Domestiques portaient le grand Eten-dard de la Croix. Lorsque Dioclétien fut élevé à l'Empire, il était Comte des Domestiques. Chez les Empereurs Grecs, le nom de Domestique était donné à un Officier, qui aidait le Prince dans l'administration des Affaires ; tant Civiles, qu'Ecclésiastiques. Il y avait aussi le grand Domestique, dont les fonctions de la Charge revenaient à celles de l'ancien Dapifer ou grand Sénéchal Majordôme, & enfin, Grand Maître de la Maison de nos Rois. Il y avait aussi un Domestique, Général ou Commandant des Troupes & des Légions, &c. Sous la première Race de nos Rois, le Domestique était ce qu'on a appelé depuis le Grand Chambellan de France. On trouve un Domestique de campagne, sans doute Gouverneur ou

Bailli ; un Domestique d'un pays, subordonné au Comté : un Domestique ou sans doute, Intendant des Terres du Roi ; un Domestique, ou Commandant des Esclaves du Monarque.

DOMICIUS. Les Romains invoquaient particulièrement cette Divinité pour que leur nouvelle épouse fût douce, affable, complaisante, & qu'elle ne s'absentât pas souvent de la Maison. Nous ignorons si Domicius exauçait leurs ferventes prières ; mais il est à présumer que la chose arrivait lorsque la femme avait des mœurs, & qu'une éducation soignée lui avait formé le caractère ; & quand le mari, foncièrement honnête-homme, & naturellement complaisant, traitait son épouse comme une compagne, & non comme son esclave.

DOMIDUQUE. Toutes les cérémonies qui accompagnaient le mariage, avaient chacune leur Dieu particulier qui y présidait : Domidunique était invoqué, lorsque l'on conduisait la nouvelle Mariée chez son Epoux. Les Anciens avaient formé son nom du latin *Domus*, Maison, & *duco*, je conduis.

DOMINATIONS. C'est le nom qu'on donne aux Anges de la seconde Hiérarchie, parce qu'on leur attribue quelque autorité sur les Anges inférieurs.

DOMINICALE. Nom d'une voile dont les femmes, dans la primitive Eglise, se couvraient la tête, lorsqu'elles approchaient de la sainte Table : on l'appellait Dominicale, parce qu'elles ne le prenoient ordinairement que le Dimanche. On donnait aussi ce nom aux Leçons

tirées de l'Ecriture qu'on lisait tous les Dimanches, & qui étaient autrement nommées *Homélies*.

DOMINICALE. (Lettre) C'est une des sept Lettres de l'Alphabet, A, B, C, D, E, F, G, dont on se sert dans les Almanachs, pour marquer le Dimanche. Dans une année commune & non bissextile, c'est toujours la même Lettre qui marque le Dimanche de chaque semaine : « Mais dans l'année Bissextile, à cause du jour intercalaire, il faut que les Lettres changent de place dans toute la partie de l'année qui suit le jour intercalaire, de sorte que, par exemple, la Lettre qui répond au premier de Mars, répond aussi au jour suivant, ou bien que le jour intercalaire, ait la même lettre que le jour précédent. Ce dernier expédient a été jugé le meilleur, & en conséquence ce, les Dimanches d'après le jour intercalaire, changent de Lettre Dominicale ».

DONATISTES. Schismatiques, & ensuite Hérétiques du quatrième siècle. Ce Schisme qui affligea longtemps l'Eglise, prit son origine de la vengeance d'une femme puissante, nommée Lucille, ou Emilie ; elle haïssait Cécilien, Archidiacre de Carthage qui avait été élevé à l'Evêché de cette Ville, & qui auparavant lui avait fait de sanglants reproches sur sa conduite. Elle conçut le dessein de le faire déposer, & secondée par une forte brigade, elle y réussit. On supposa que l'Ordination de Cécilien était nulle, parce qu'elle avait été faite par un Evêque d'Aptonge, accusé d'avoir livré aux payens les Livres & les

Vases sacrés, pendant la persécution. Donat, Evêque de Casès-Noires se mit à la tête de ce furieux parti, & donna à ses adhérens le nom de Donatistes. Cécilien triompha de ses ennemis & Donat fut condamné par deux Conciles. Alors les Donatistes qui avaient en Afrique jusqu'à trois cens Chaires Episcopales, détestant la victoire que Cécilien venait de remporter, se précipitèrent ouvertement dans le Schisme, & se séparèrent de sa Communion. Pour colorer leur crime, ils avancèrent les erreurs les plus monstrueuses; ils soutinrent que la véritable Eglise n'existait plus que dans leur parti, & que toutes les autres étaient des prostituées. Que le Baptême & les autres Sacremens qu'ils n'avoient pas conférés, étaient nuls; en conséquence, ils forçaient les Vierges à renouveller les vœux, les Catholiques à se faire rebaptiser, & les Prêtres & les Evêques à se faire ordonner de nouveau. Dans les tristes efforts de leur rage, ils pillèrent les Eglises, brisèrent les Vases sacrés & jetèrent la Sainte Eucharistie aux Chiens. Il fallut la puissance & l'autorité des Empereurs pour les repri-

DONS CORROMPABLES.

Ce sont des présens que l'on faisait aux Juges pour les corrompre.

Un Juge qui s'était laissé corrompre par argent, chez les Athéniens; était condamné à remettre à la partie lésée le double de ce qu'il lui avait fait perdre.

Chez les Romains la Loi des douze Tables prononçait la peine de mort contre un Juge qui avait reçu de l'argent pour juger. Les

Magistrats ne pouvaient rien exiger de ceux qui leur étaient subordonnés, & il ne leur était pas même permis de recevoir des présens offerts volontairement, excepté ceux de peu de valeur, comme Gibier, &c. Dans la suite, on se relâcha de la sévérité des Loix des douze Tables; en Cause civile, un Juge convaincu d'avoir pris de l'argent des deux Parties, était privé de son Office, & condamné à restituer le triple; dans une cause criminelle, il était banni & son bien confisqué.

En France, il a toujours été défendu aux Magistrats & autres Juges de recevoir aucuns présens, mais les Ordonnances de nos Rois n'ont pas porté la rigueur aussi loin que les Loix Romaines.

Une Ordonnance de Philippe le Bel, de l'an 1302, défend aux Conseillers du Roi d'accepter des pensions des Ecclesiastiques, des Villes ou des Communautés. Les Juges, par un des articles de cette même Ordonnance, doivent faire serment qu'ils ne recevront ni or ni argent, ni autres dons quelconques, excepté des choses à boire & à manger, encore faut-il que ce soit en petite quantité, & que le tout puisse être consommé en un jour. Le surplus du vin qui leur sera donné ne peut être vendu. Ils ne doivent emprunter des Parties une somme plus forte que de cinquante livres tournois, & à condition de la rendre dans l'espace de deux mois, quand même le Créancier voudroit attendre plus longtemps. Ils ne peuvent loger ni recevoir à leurs tables les Officiers qui leur sont subordonnés. Aucuns présens de quelque nature

qu'ils soient ne doivent leur être faits par les personnes religieuses domiciliées dans toute l'étendue de leur administration, mais deux fois l'année l'Ordonnance souffre qu'ils en reçoivent des Chevaliers, Seigneurs & riches Bourgeois.

Autrefois le Chancelier de France faisait serment au Roi qu'il ne recevrait aucun Don Corrompable, c'est-à-dire, aucune pension ou profit, sans la permission de Sa Majesté. (Voyez CHANCELIER DE FRANCE).

Une Ordonnance de 1454, prive tous les Officiers de leurs Offices, s'ils sont convaincus d'avoir reçu des Dons Corrompables.

L'Ordonnance d'Orléans de 1560 défend à tous Juges, Avocats & Procureurs de recevoir aucune sorte de présens, à peine de concussion; elle excepte le Gibier pris es Forêts des Princes & Seigneurs qui le donneront. (Voyez Epices).

DOOM'S-DAY-BOOK. Livre du jour du Jugement. C'est le nom qu'on donne en Angleterre au Dénombrement que fit faire Guillaume I. de tous les biens de ses sujets. C'est le Terrier du Royaume qui fut déposé dans la Chambre du Trésor, pour y être consulté lorsque l'occasion le requerrait; expression, qui selon Polidore-Virgile, signifie, lorsqu'on voudrait savoir combien de laine on pourrait encore ôter aux brebis Anglaises. Un tel dénombrement peut être sans doute de la plus grande utilité, mais il sera toujours à la honte du Conquérant, qui ne prétendait savoir au juste le montant des biens de ses nouveaux sujets que pour les leur ravir, & afin qu'ils regardassent comme une grace signa-

lée. le peu qu'il voudrait bien leur laisser : son épée lui ouvrit le chemin du Trône, & la Tyrannie l'y maintint.

DOSITHÉENS. Nom d'une ancienne Secte des Samaritains, qui reconnaissaient pour Chef un certain Magicien de Samarie, nommé Dosithée, que l'on regarde comme le premier des Hérésiarques. On prétend que Dosithée était Juif de naissance & qu'il abjura le Judaïsme, pour passer dans le parti des Samaritains. Il osa rejeter l'autorité des Prophètes & nier leur inspiration : il ne reconnaissait pour inspirés que les cinq livres de Moïse. Habile Magicien, à la faveur des prestiges de son art, il voulut se faire passer pour le Messie, attendu par les Juifs. Il eut trente Disciples, entre lesquels on compte une femme, appelée Lune : au reste Dosithée pratiquait les plus grandes austérités; il enseignait la nécessité de la Circoncision, & recommandait la chasteté. Etant à l'article de la mort, il se fit porter secrètement dans une caverne, où il expira, se flattant par-là que le Public se persuaderait qu'il était monté au Ciel. Les Dosithéens poussaient si loin le scrupule touchant l'observance du Sabbat, que ce jour-là ils demeuraient dans la place & dans la posture où l'heure les surprenait, sans se remuer, jusqu'au lendemain. Ils blamaient les secondes noces, & avaient en horreur tous ceux qui n'étaient pas de leur Secte. Dès le commencement du sixième siècle, l'histoire de l'Eglise cesse de parler de ces enthousiastes.

DOT. On entend par ce mot ce qu'une femme apporte en mariage,

D O

& quelquefois une Donation à cause des nœces, que lui fait son mari, ou bien il est pris pour le Douaire qu'il lui constitue.

Les Hébreux constituaient une Dot aux filles qu'ils épousaient, ou à leurs peres. Jacob servit quatorze ans Laban, pour obtenir Lia & Rachel ses filles, & ce service tint lieu de Dot. David donna cent prépuces de Philistins à Saül pour la Dot de Michol sa fille. Aujourd'hui chez les Juifs, le mari Dote encore sa femme. Les Lacédémoniens, les Thraces, les Danois & les autres Peuples du Nord, Dotaient leurs épousés. On croyait par-là empêcher qu'il ne restât des filles à marier, & l'on s'imaginait en même-tems que les hommes, plus libres dans leur choix, seraient aussi plus en état de contenir les femmes dans leur devoir. Chez les Goths le mari donnait la dixième partie de ses biens à la femme; chez les Lombards, c'était seulement la quatrième, & en Sicile, la troisième.

Chez les Germains, c'était au contraire la femme qui Dotait son mari, mais cette Dot ne consistait qu'en des armes, un cheval, &c. Actuellement en Allemagne, les filles apportent une Dot à leurs maris: il est vrai qu'elle est très-mo-dique, puisque les Princesses de la Maison Electorale de Saxe ont seulement trente mille écus, celles des autres branches, vingt mille florins, & celles des Maisons de Brunswick & de Bade, quinze mille florins, avec une somme pour les bijoux.

Les Romains recevaient des Dots de leurs épouses & en reconnaissant, ils leur faisaient une Donation

Tome I.

D R

401

à cause de nœces. Les Grecs du bas Empire suivirent cette coutume. Chez les Gaulois, la femme apportait une somme d'argent en mariage, & le mari en ajoutait une pareille, & les deux sommes, ainsi que le profit qu'elles pouvaient produire, appartenait au survivant des conjoints. Lorsque les Francs eurent fait la conquête des Gaules, ils suivirent, quant aux mariages, l'usage des Germains, & laissèrent aux Gaulois la liberté d'observer leurs anciennes coutumes. En 1460 Majorien déclara nuls les mariages qui seraient contractés sans Dot; il crut par cette Loi pourvoir à la subsistance des enfans, & voulut que la femme mît en Communauté une pareille somme que celle que son mari pourrait y placer, à peine d'être notée d'infamie & de voir déclarer ses enfans illégitimes. L'Eglise qui suivit la Loi de Majorien, défendit aux Prêtres de donner la Bénédiction Nuptiale, sans s'être mis dans le cas de sçavoir si la femme était Dotée.

DRAGONS. Les Chinois rendent une sorte de culte superstitieux aux Dragons. Les Dragons sont les armes de l'Empire, & on en voit les figures peintes sur leurs enseignes, sur leurs livres, sur leurs habits, sur leur linge & dans leurs tableaux. Fo-hi doit avoir été l'inventeur de la superstition avec laquelle ce Peuple révere les Dragons: il voulait donner de la vénération pour soixante & quatre symboles qu'il avait inventés, il employa le merveilleux, & publia qu'il les avait vus sur le dos d'un Dragon, qui s'était élancé vers lui du fond d'un Lac. Les Dragons de l'Empereur sont peints

C c

avec cinq griffes, & si quelqu'un vou-
lait se servir de cet animal pour sym-
bole, il lui était défendu de lui en don-
ner plus de quatre, & cela sous peine
de la vie. Enfin le Dragon est la source
de tous les biens qui arrivent aux
Chinois, c'est lui qui leur donne la
pluie & le beau tems, c'est lui qui
fait tonner, c'est lui qui envoie les
orages. Voilà sans contredit les *Puif-
sances de l'air*, dont il est parlé
dans les Saintes Ecritures. Le Dra-
gon est aussi le gardien des trésors &
des lieux où ils sont renfermés.

DRAGON. Les Babyloniens nour-
rissaient autrefois un énorme Dra-
gon, qui recevait d'eux les honneurs
divin. Le Roi dit un jour à Daniel,
qui adorait le vrai Dieu : « Tu ne
» peux pas dire que ce Dragon n'est
» pas vivant; adore-le donc ! J'adore
» le Seigneur mon Dieu, répondit
» Daniel, parce qu'il est le Dieu vi-
» vant, & je vous le ferai voir, si
» vous me le permettez, & sans le
» secours d'aucune épée ni bâton,
» je me flatte de faire mourir ce pré-
» tendu Dieu ». Le Roi y consentit ;
Daniel composa une pâte de poix,
de graisse & de cheveux mêlés en-
semble ; il la fit cuire & la donna à
manger ensuite au Dragon, qui creva
bientôt après. « Voilà, lui dit Da-
» niel, celui que vous adoriez ».

DRANSES. (Les) Anciens Peu-
ples de la Thrace qui s'affligeaient
de la naissance de leurs enfans, &
qui se réjouissaient de leur mort,
ainsi que de celle des autres hommes.
Selon eux, la naissance était le com-
mencement de la misère, & la mort
en était le terme. Des hommes gou-
vernés par des Tyrans ont du penser
de la sorte ; le Gouvernement le plus

affreux, sera celui où les Citoyens
craindront de donner l'être à leurs
semblables.

DRAPEAU. Signe ou Enseigne
Militaire : une poignée de foin fut
le premier Drapeau des Romains ;
ensuite ils en eurent de drap, ce qui
pourrait lui avoir donné son nom.
Actuellement il est de taffetas dans
les Royaumes de l'Europe. On l'at-
tache à une pique d'environ dix pieds
de longueur. Le Drapeau n'est en
usage que dans l'Infanterie : la Ca-
valerie a ses Etendarts : il est porté
par un Officier qu'on nomme En-
seigne. En France il n'y a que deux
Drapeaux par Bataillon. Lorsque le
Régiment n'est pas campé, les Dra-
peaux doivent être déposés chez
l'Officier qui commande & ils n'en
sortent que sous l'escorte d'un deta-
chement du Régiment, avec un
Officier Major à la tête. Chaque
Régiment a un Drapeau blanc, qui
est attaché à la plus ancienne Com-
pagnie ; on ne s'en sert dans aucune
garde, à moins que le Colonel ne
la monte pour le Roi ou pour Mon-
seigneur le Dauphin. L'Enseigne ne
doit jamais abandonner son Dra-
peau : « Le malheur avenant d'un
» désavantage, dit un Auteur, le
» taffetas doit lui servir de linceul
» pour l'ensevelir ».

DRAPEAUX. (Bénédiction des)
L'usage est de bénir les Drapeaux
neufs, & cette cérémonie se fait avec
éclat, au bruit des tambours, des
trompettes, & des décharges de
mouquetterie des troupes qui sont
sous les armes. C'est ordinairement
dans la principale Eglise de l'endroit
que cette Bénédiction a lieu. L'Evê-
que ou le Prêtre bénit & consacre

les Drapeaux qui sont pliés, par des prières, des signes de croix & l'aspersion de l'eau bénite. Lorsque la Bénédiction est achevée, on déploye les Drapeaux & on les remporte en cérémonie.

DROGMAN ou **DROGUE-MAN**. Nom que l'on donne aux Interprètes que les Ambassadeurs des Nations Chrétiennes, qui résident à la Porte, sont dans la nécessité d'entretenir auprès d'eux, pour les aider à traiter les affaires de leurs Souverains. Les Consuls, envoyés dans les échelles du Levant, se servent aussi de Drogmans. Eu égard à l'utilité de ces Interprètes, Louis XIV rendit une Ordonnance en 1669, par laquelle il ordonne que les Drogmans ne pourront s'immiscer dans cet emploi s'ils ne sont Français de Nation, & nommés par une assemblée de Marchands, tenue en présence des Consuls, entre les mains desquels ils seront tenus de prêter serment. Pour s'assurer de la fidélité de ces Drogmans, le même Roi ordonna que de trois ans en trois ans il serait envoyé dans les échelles de Constantinople & de Smyrne six jeunes garçons de l'âge de huit ou dix ans, qui voudraient y aller volontairement, lesquels seraient remis dans les Couvens des Pères Capucins desdits lieux, pour y être instruits dans la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, & dans la connaissance des Langues, afin d'en former des Drogmans & des Interprètes. Les pensions de ces jeunes Elèves furent réglées à la somme de trois cens livres, payables aux Pères Capucins par la Chambre du Commerce de Marseille, sur le Droit de

deux pour cent, appelé *Cottimo*.
DROIT ALLEMAND. (Ancien) Ce Droit, dont l'origine remonte au tems des Germains, se conservait par tradition, car ces Peuples n'avaient aucune coutume écrite. Nés pour la guerre, ne possédant point de terre en propre, ils mettaient leur bonheur à changer d'habitation toutes les années. En tems de guerre ils élisaient des Magistrats pour commander, avec Droit de vie & de mort. En tems de paix, les Princes de chaque Canton rendaient la justice. Comme alors l'Allemagne était partagée en un nombre de petits Etats, chacun avait son Roi, que l'on choisissait toujours dans l'Ordre de la Noblesse, & dont le pouvoir était borné, puisque dans les affaires ordinaires, il devait prendre l'avis des Princes, & qu'en ce qui regardait l'intérêt général, rien ne se pouvait décider qu'en présence de la Nation assemblée. On faisait une proposition au Peuple, s'il l'agréait, le bruit qu'il faisait en frappant sur ses boucliers, annonçait son suffrage; si au contraire elle lui était désagréable, son murmure laissait connaître qu'il s'opposait à ce que la chose passât. C'était dans ces assemblées qu'on élisait les Princes qui devaient rendre la Justice dans les campemens. Les différens qui s'élevaient entre les Germains ne provenaient que de deux causes, les querelles ou les larcins; on produisait des témoins, & selon leurs propositions, on ordonnait le duel ou les épreuves de l'eau & du feu. (Voyez EPREUVES.)

Chaque homme n'avait qu'une seule femme, à l'exception d'un petit

nombre de débauchés, ou de Seigneurs qui tiraient vanité d'en entretenir plusieurs. Le mari Dotait sa femme. (Voyez DOT.)

Parmi les Germains, l'adultère ne passait pas comme chez nous pour une simple galanterie; ils avaient ce crime en horreur; la peine dépendait du mari; ordinairement la femme nue, & les cheveux épars, en présence de ses parens, était fouettée de verges & chassée de la maison de son mari. Ce Peuple ne connaissait point l'usage des testamens. La succession étoit d'abord déferée aux enfans, à leur défaut, aux frères & ensuite aux oncles. Voilà en précis ce que nous apprend Tacite; mais il ajoute, ce qui fait un bel éloge des Germains, que chez eux les bonnes mœurs avaient plus de force que n'en ont ailleurs les Loix.

DROIT BARBARE. Il est bien étonnant qu'un abus, deshonorant pour l'humanité, introduit depuis un tems immémorial dans les Eglises Protestantes du Duché d'Hannovre, se soit conservé jusqu'en 1724. Aussitôt que le tems se tournait à l'orage, on courait dans les Temples, on l'on adressait de ferventes prières au Ciel, afin que les vaisseaux qui devaient périr sur l'Océan Germanique, vinssent se briser vers les côtes du Pays, & que les Habitans pussent en recueillir les débris, sur lesquels ils prétendaient que la Providence leur accordait un Droit légitime. Quelle que fût l'inhumanité de cette coutume, digne réellement des siècles obscurs du Paganisme, les Ministres Protestans l'avaient laissée subsister, sans doute par des vues interressées, qui pétrifiaient en

même-tems la Sainteté de la Religion Chrétienne & la Dignité de l'Etat. Une Ordonnance juste & sévère défendit ces injustes prières, & prononça la peine de mort, à titre de voleurs & de brigands, contre ceux qui oseraient se saisir des effets naufragés. Que de siècles ne faut-il pas à la raison & à la justice pour s'introduire dans le cœur des hommes!

Pendant que les Protestans d'Hannovre déracinaient un abus, leurs frères Allemands, conjointement avec eux, en introduisirent un autre dans leur Calendrier. En haine des Catholiques, dont la Pâque était fixée cette année au seize d'Avril, les Protestans marquèrent la leur au neuf du même mois. Les gens indifférens rirent de ce ridicule, les sçavans Catholiques écrivirent pour justifier l'exactitude de leur calcul, fondé sur les Observations Astronomiques; les Protestans continuèrent à compter faux & ne répondirent point.

DROIT DE BARRIÈRES. Autrefois les Princes du Sang avaient une entière Jurisdiction sur leurs Domestiques: les grands Officiers de la Couronne l'avaient aussi sur tous ceux qui, par leurs charges, emplois ou métiers, étaient dans leur dépendance. Lorsqu'il arrivait quelque tumulte dans Paris, lorsqu'on voulait rendre promptement une plainte, on s'assemblait devant la maison, ou du Gouverneur, ou du grand Aumônier, ou du Connétable, ou du Chambellan, ou du grand Ecuyer, ou du Chancelier, ou d'un Prince du Sang; toutes personnes qui avaient le Droit de juger & de faire punir les coupables. Le Prince

ou le grand Officier à qui l'on allait demander justice, descendait à la porte, où il y avait une Barrière, sur laquelle il s'appuyait pour écouter les griefs qu'on venait lui exposer. Telle est l'origine des Barrières qu'on voit devant plusieurs Hôtels.

DROIT D'ANGLETERRE. Suivant la Jurisprudence des anciens Saxons, la plupart des criminels étaient condamnés à une amende ou à la mutilation de quelques membres : aujourd'hui les crimes de haute trahison, de petite trahison & de félonie sont punis de mort. Celui qui ne déclare pas à l'Etat quiconque s'est rendu coupable de haute trahison, s'il le sçait, est condamné à une prison perpétuelle. Le vol & le meurtre, crimes compris dans celui de félonie, sont condamner leurs auteurs au supplice de la corde. Celui qui commet un parjure subit la peine du pilori, & ne peut plus posséder aucun emploi, ni être témoin. La prison perpétuelle est la punition de ceux qui frappent quelqu'un dans les Cours de Westminster. Une femme noble ne déroge point en épousant un roturier, mais si elle épouse un homme moins noble qu'elle, elle suit le rang de son mari. Une femme n'est jamais réputée complice du crime de son mari, quoiqu'elle l'ait commis avec lui, parce qu'on présume qu'elle y a été forcée. Le mari doit reconnaître l'enfant dont sa femme est accouchée en son absence, pourvu qu'il ne soit pas sorti des quatre Mers & des Isles Britanniques. Les peres peuvent choisir entre leurs enfans, celui qu'ils jugent à propos pour leur héritier. S'il n'y a point de dispositions con-

traires, l'aîné fait à ses puînés la part qu'il veut. Les enfans males qui n'ont plus de peres, peuvent, à quatorze ans, se choisir un tuteur, demander leurs terres en roture, & disposer de leurs meubles & autres biens par testament ; à quinze ans ils prêtent serment au Roi, à vingt-un ils sont majeurs. Les Filles à sept ans sont autorisées à demander quelque chose pour leur mariage aux Fermiers & aux Vassaux de leur pere ; à neuf ans elles peuvent avoir un douaire ; à douze ans elles peuvent ratifier le premier consentement donné pour leur mariage, & si elles ne le rompent pas alors, elles sont liées irrévocablement ; à dix-sept ans, elles sortent de tutelle, à vingt-un ans elles sont majeures.

DROIT DE RETOUR. Lorsqu'un Citoyen Romain était fait Esclave, ses biens appartenaient à ses héritiers ; mais s'il revenait dans sa patrie, il rentrait dans la possession & la jouissance de tous ses biens : ce Droit qui est une espèce de Droit de Retour, s'appellait en latin, *Jus post-Liminii*.

DRUIDES. Jamais aucuns Ministres de la Religion chez les Peuples connus n'ont possédé une autorité aussi despotique que celle que les Druides avaient usurpée sur les Bretons, les Germains & les Gaulois. Les Druides joignaient au Sacerdoce la puissance politique & presque absolue : ils formaient le premier Ordre de l'Etat, tandis que la Noblesse n'était placée qu'au second rang & que le Peuple languissait dans l'esclavage. Chefs de la Religion, ils en réglaient les cérémonies : eux seuls pouvaient ordon-

ner les sacrifices ; & comme ils enseignaient que toute action est intimement liée à la Religion ; de cette maxime ils tiraient le Droit de se mêler despotiquement des affaires publiques du Gouvernement & de celles des particuliers, contre lesquels souvent ils lançaient des excommunications, qui les rendaient exécra- bles à leurs Concitoyens. Les Druides connaissaient des meurtres & de toutes les contestations civiles ; leurs jugemens étaient sans appel. Ils décidaient de la paix ou de la guerre, de l'avantage de livrer ou de refuser la bataille, ils étaient chargés de l'éducation de la jeunesse ; ils exerçaient la Médecine, ou si l'on veut, ils employaient des pratiques superstitieuses pour le traitement des maladies. Ainsi ces hommes Puissans, Ministres de la Religion, Juges Suprêmes & Médecins, tenaient sous leur joug, par les liens de la crainte & de l'espérance, un Peuple aveugle, ignorant & superstitieux.

Les Druides étaient séparés en plusieurs Ordres ; leur Chef était le Souverain absolu de la Nation, & lorsqu'il mourait, le plus considérable après lui parvenait par élection au Pontificat, souvent non sans effusion de sang. Le premier Ordre des Druides était chargé de la pompe des sacrifices, des prières & de l'interprétation des Dogmes de la Religion, de l'administration de la Justice, de celle des Ecoles, & de tout ce qui avait trait à la Divination. Ceux-ci étaient les Druides proprement dits. Les *Bardes* composaient le second Ordre, ils chantaient en vers les loanges de la Divinité & des hommes illustres qui avaient bien

mérité de la Patrie. Les *Vacernes* ou *Vates* offraient les sacrifices ; les *Eubages* tiraient les augures des victimes. Ils avaient parmi eux des femmes qui prétendaient avoir le don de Prophétie.

Les Chefs Druides portaient une robe blanche avec une ceinture de cuir doré, un rochet & un bonnet blanc : le Souverain Pontife n'était distingué que par une houppe de laine & deux bandes d'étoffe qui pendaient derrière comme aux mitres des Evêques. Les Bardes portaient un habit brun, attaché avec une agraphe de bois ; ils avaient un capuchon à peu près semblable à celui des Récollets. Ces Prêtres habitaient constamment les forêts, où ils avaient leurs cabannes, & c'est là qu'ils enseignaient la jeunesse. L'Ecolier qui prétendait à l'honneur d'entrer dans l'Ordre, devait s'en rendre digne par ses vertus & par vingt années d'études, pendant lesquelles il ne pouvait écrire aucune leçon. Tous les préceptes devaient être appris par cœur. C'était dans le Pays Chartrain que se trouvait le grand Collège des Druides : là toutes les années ils tenaient les Etats ou grands jours, & décidaient les affaires importantes ; là, avec le plus pompeux appareil, ils cueillaient le fameux Gui de chêne, qu'ils distribuaient pour étrennes avec cérémonie au commencement de chaque année. Ces assemblées terminées, les Druides se retiraient dans leurs forêts, où ils s'occupaient à la contemplation & à la prière.

On connaît peu les Dogmes des Druides, & les Auteurs qui en parlent ne font nullement d'accord entre eux : les uns prétendent qu'ils ad-

mettaient l'immortalité de l'ame, & d'autres veulent qu'ils ayent été attachés au système absurde de la Métempsychose : il y en a qui s'efforcent de prouver qu'ils enseignaient l'unité d'un Dieu Créateur. Quoi qu'il en soit de ces différens sentimens, on sçait qu'ils n'avaient point de Temples, & qu'ils auraient cru offenser la Divinité s'ils lui avaient rendu leurs hommages autre part que dans des bois. Ils croyaient honorer les morts, en conservant leurs crânes, dont ils faisaient des coupes. Ils enseignaient que tout pere de famille était Roi dans sa maison & avait une puissance absolue de vie & de mort. Ils annonçaient que tous les prisonniers de guerre devaient être immolés sur les Autels, & que dans les cas extraordinaires, on devait sacrifier un homme.

DRUIDESSES. Les Gaulois & les Germains attribuaient aux Druidesses le don de Prophétie. Une d'entr'elles prédit l'Empire à Dioclétien. Elles étaient partagées en trois classes : celles de la première devaient garder une virginité perpétuelle : celles de la seconde, quoique mariées, desservaient les Temples, où elles demeuraient, & il ne leur était permis de voir leurs maris qu'une fois l'année. Celles de la troisième étaient attachées au service des autres. On prétend que leur autorité balançait souvent celle des Druides, & qu'elles influèrent beaucoup dans les affaires de la Nation. Quel que fût le respect que les Gaulois avaient pour ces femmes, elles étaient encore plus révérees par les Germains, qui n'entreprenaient rien de considérable, sans les avoir consultées. Elles

décidaient si l'on devait faire la guerre ou la paix, si l'on devait livrer bataille ou se retirer, & leurs avis étaient des ordres pour cette Nation guerrière. Ces Druidesses passaient pour inspirées & se mêlaient en toute occasion de prédire l'avenir, soit par l'inspection du vol des oiseaux, de la situation des astres, ou du cours des rivières. Une application constante à étudier les vertus des herbes & des plantes leur faisait souvent opérer des guérisons qui paraissaient tenir du prodige. C'était bien plus qu'il n'en fallait pour tenir dans l'admiration ce Peuple ignorant & superstitieux.

DRUSES. C'est un Peuple qui habite les environs du Mont Liban, que l'on croit, non sans quelque vraisemblance, Français d'origine. Ils se disent Chrétiens, mais leur Christianisme consiste seulement à parler respectueusement de Jesus-Christ & de sa Sainte mere. Ils n'ont point la pratique de la Circoncision & ne font nulle difficulté de boire du vin. Les pères épousent leurs filles sans scrupule & les frères n'ont nulle répugnance à coucher avec leurs sœurs. Ils ne prient point, & se moquent des Turcs qui font le voyage de la Mecque. Chez les Druses les femmes seules sçavent lire & écrire ; les hommes, qui d'ailleurs sont adroits à manier les armes, regardent comme au-dessous d'eux ces sortes d'études. Ils font quelque commerce, & sont sous la protection des Turcs, qui les gouvernent par des Emirs.

DRUSILLE. Fille de Germanicus & d'Agrippine, dont la vie fut extrêmement scandaleuse. Elle

épousa Lucius Cassius, mais Caligula son frere l'enleva à ce mari & vécut incestueusement avec elle comme avec sa femme légitime. Elle mourut l'an 791 de Rome, & Caligula se laissa aller aux extravagances les plus impies pour honorer sa mémoire. Un Décret Impérial éleva Drusille au rang des immortels : sa Statue d'or fut placée dans le Sénat ; une autre Statue, pareille à celle de Vénus, lui fut élevée dans le Forum, & on lui rendit les mêmes honneurs qu'à la Déesse. Bientôt on lui dédia un Temple particulier, & il fut ordonné que les hommes & les femmes lui consacraient des images, qu'elles jureraient par son nom, lorsqu'elles attesterait quelques faits, & que son jour natal serait célébré par des Fêtes semblables à celles qu'on solemnifait en l'honneur de Cybèle : enfin on lui donna le nom de *Panthea*, c'est-à-dire, *Toute divine*, & son culte fut établi dans toutes les Provinces de l'Empire. Caligula jura toujours depuis par la Divinité de Drusille ; & pouvait-il s'y refuser ! un détestable adulateur, nommé Livius Géminus avait déclaré qu'il avait vu monter la Princesse au Ciel & converser avec les Dieux, & s'était publiquement dévoué, lui & ses fils à tous les malheurs, s'il trahissait la vérité. Les Romains ne furent jamais plus embarrassés que dans ce tems : s'ils pleuraient Drusille comme sœur de Caligula, on les accusait de méconnaître sa Divinité ; s'ils se réjouissaient de la voir Déesse, on les blâmait d'être si peu sensibles à la mort d'une sœur de l'Empereur.

DRYADES. Nymphes des bois,

filles de Nérée & de Doris, qui, selon la Fable, présidaient aux forêts & à tous les arbres en général. Quelques Prophétesses ou Devineuses étaient appelées Dryades chez les Gaulois ; mais il est à présumer que ce nom a été donné par quelques Auteurs aux femmes des Druides, qui habitaient les bois & qui se mêlaient de prédire l'avenir.

DSANDHEM. Ceinture composée de trois cordons, dont chacun est formé de neuf fils de coton ; c'est la marque distinctive des Bramines ; ils la reçoivent à l'âge de cinq ans, & ne peuvent plus la quitter. S'ils étaient trouvés sans cette Ceinture, ils ne seraient pas reconnus pour Bramines, & si elle vient à se rompre ou à se perdre, il ne leur est pas permis de manger qu'ils ne s'en soient procurés une autre. (Voyez BRAMINE.)

DSISOO. Les Insulaires du Japon regardent cette prétendue Divinité comme la protectrice des voyageurs & des grands chemins. Sa Statue est placée de distance en distance sur toutes les routes publiques, & l'on a grand soin de la couronner de fleurs. Les dévots ne manquent pas d'allumer des lampes en son honneur, & de déposer leurs offrandes sur deux pierres creuses qui accompagnent toujours le piedestal de l'Idole, à côté de laquelle il y a un bassin, rempli d'eau, qui sert à laver les mains de ceux qui présentent des dons à la Divinité, pour obtenir d'être préservés de tout accident pendant leurs voyages. Ces offrandes ne sont pas un médiocre profit pour les fourbes qui desservent ces Idoles.

DUALISME ou DITHÉISME.

C'est l'opinion qui admet deux Principes, deux Dieux, ou deux Êtres indépendans & non créés, dont l'un est regardé comme le principe du bien, & l'autre comme le Principe du mal.

Les Anciens ne pouvant expliquer l'origine du mal dans le monde, ont cru qu'il y avait deux Dieux opposés l'un à l'autre : le premier, Créateur des biens; le second, Auteur des maux. Les Egyptiens appelaient l'un Osiris, & l'autre Typhon. Les Hébreux, livrés à la superstition, donnaient à ces deux principes les noms de Gad & de Méni, & les Persans, ceux d'Orofinades & d'Arimanius : les Grecs avaient leurs bons & mauvais Démon; les Romains, leurs Dieux bienfaisans & mal-faisans, sous les noms de *Joves* & de *Véjoves*.

DUC. Prince Souverain, qui ne prend pas la qualité de Roi.

On connaît en Europe deux Souverains qui portent le titre de Grand Duc : le Grand Duc de Toscane & le Grand Duc de Russie, que l'on nomme à présent Czar ou Empereur de Russie. Avant la réunion de la Lithuanie à la Pologne, on appelait le Souverain de cette Province, Grand Duc de Lithuanie.

Le titre de Duc est celui que prennent les personnes nobles qui ont le premier rang après les Princes. Chez les Romains, les premiers Ducs furent les Commandans des armées. Sous les derniers Empereurs, les Gouverneurs de Province obtinrent ce titre en temps de guerre, & ensuite il fut continué pendant la paix. Le premier Gouverneur, sous le nom de Duc, fut un Duc de la

Marche Rhétique, ou du Pays des Grisons. Il y eut treize Ducs dans l'Empire d'Orient, & douze dans l'Empire d'Occident. Tous étaient, ou Généraux Romains, ou Descendans des Rois du Pays, auxquels, en leur laissant une sorte d'autorité subordonnée, on ôta le titre de Roi. Les Goths & les Vandales, en se répandant dans les Provinces de l'Empire, abolirent toutes les dignités Romaines; mais les Francs, plus politiques, pour se concilier l'amitié des Peuples, divisèrent les Gaules en Duchés & Comtés, & donnèrent les titres de Ducs & de Comtes à ceux qu'ils en nommèrent Gouverneurs.

Du temps de la Domination des Saxons en Angleterre, les Généraux d'armée, furent quelquefois appelés *Ducs*; mais Guillaume le Conquérant abolit ce titre, qui fut renouvelé par Edouard III, en faveur du Prince noir. Ce Monarque érigea en Duché la Province de Lancastre; dont il fit porter le titre à son quatrième fils. Il créa plusieurs autres Duchés.

Sous la seconde Race de nos Rois, il y avait peu de Ducs; tous les grands Seigneurs étaient appelés Comtes, Pairs ou Barons, excepté les Ducs de Bourgogne & d'Aquitaine, & un Duc de France, dignité dont Hugues Capet porta lui-même le titre. Ce Monarque n'eut pas peu de peine à se faire reconnaître pour maître par ses premiers Sujets qui s'efforçaient à l'envi de démembrer le Royaume. Ils consentirent cependant à tenir de lui, à titre de foi & hommage, les Provinces qu'ils envahissaient; mais avec le tems, d'heu-

reuses circonstances réunirent à la Couronne , toutes ces parties dispersées , & l'on cessa d'accorder le titre de Ducs aux Gouverneurs de Province. La qualité de Duc devint alors un titre de Dignité , affecté à une famille , & passant de mâle en mâle , mais sans donner ni Domaine dans le Duché , ni Jurisdiction sur le Pays dont on était Duc.

Les Ducs sont créés par Lettres-*Patentes* du Roi , qui doivent être enregistrées à la Chambre des Comptes. Leur dignité est héréditaire , s'ils sont Ducs & Pairs ; & en cette qualité , ils ont séance au Parlement ; ce qui n'est pas , s'ils ne sont que Ducs à brevet.

Les Ducs d'Angleterre sont aussi créés par Lettres-*patentes* du Monarque , ceinture d'épée , manteau d'Etat , imposition de chapeau , couronne d'or sur la tête , & une verge d'or en leur main. Ils portent la couronne sur l'écusson de leurs armes. Leurs fils aînés sont qualifiés de Marquis ; les plus jeunes sont appelés Lords , & ont le rang de Vicomtes. On donne au Duc , en Angleterre , le titre de Grace , lorsqu'on lui écrit ; & il est qualifié , dans les actes , de Prince , le plus haut , le plus puissant , le plus noble. Les Ducs du sang Royal sont qualifiés de Princes les plus hauts , les plus puissans , les plus illustres.

En écrivant aux Ducs de France , on leur donne quelquefois le titre de Grandeur & de Monseigneur ; mais on n'y est point obligé. Dans les actes , on les qualifie de très-hauts & très-puissans Seigneurs. En leur parlant , on dit simplement Monsieur le

Duc. En Allemagne , le titre de Duc emporte avec soi l'idée de souveraineté. Il s'est beaucoup multiplié en Italie , à Rome & dans le Royaume de Naples ; mais il est inconnu dans les Républiques de Venise , de Gênes , en Hollande & dans les Royaumes du Nord.

L'héritier de la Maison de Sylva , en Espagne , ayant réuni à ses vastes Domaines plusieurs Duchés & Principautés , par son mariage avec l'héritière de la Maison de l'Infantado ; ses descendans prennent le titre de *Duc-Duc* , pour se distinguer des autres Ducs.

Le manteau Ducal est de drap d'or fourré d'hermine , chargé du blazon des armoiries du Duc. La couronne Ducale est un cercle d'or , garni de pointes perpendiculaires , surmontées de fleurons de feuilles d'ache ou de persil , & elle est ouverte , à moins qu'ils ne soient Souverains.

Nous avons remarqué plus haut qu'il y avait des Duchés-Pairies & des Duchés par simple brevet. Le Duché-Pairie est un des grands Offices de la Couronne de France , un Fief de dignité relevant de la Couronne , & une Justice seigneuriale du premier Ordre , avec titre de Pairie. Dans les commencemens de la Monarchie , les Duchés-Pairies étaient des Gouvernemens de Province , & ceux qui en étaient gratifiés , réunissaient en leur personne le Gouvernement militaire , celui des Finances & l'administration de la Justice. Ils jugeaient au nom du Roi , conjointement avec les principaux de la ville où ils faisaient leur résidence , les appels des

Juges Royaux ordinaires ; mais lors de l'institution des Baillis & des Sénéchaux , ils cessèrent de rendre la Justice : maintenant , comme grands Officiers de la Couronne , leurs fonctions se bornent à assister au Sacre du Roi & aux cérémonies considérables , & à rendre la justice au Parlement , avec les autres personnes dont il est composé.

Nous avons eu des Duchés-Pairies élevés sous la condition de passer aux femmes à défaut des mâles. Nous en avons eu d'autres élevés , même pour des femmes & des filles. Blanche de Castille , mere de Saint Louis , pendant son absence , prenait séance au Parlement. Mahaut , Comtesse d'Artois , prit séance au Parlement de 1314 , pour y juger le Procès du Comte de Flandres & du Roi Louis Hutin. En 1316 , elle assista au Sacre de Philippe V , dit le Long , où elle fit les fonctions de Pair , & y soutint , avec les autres , la Couronne du Roi son gendre. En 1364 , une autre Comtesse d'Artois fit fonction de Pair au Sacre de Charles V.

Les Duchés-Pairies & les Duchés simples & non Pairies , qui ne sont pas enregistrés , ne donnent à ceux qui en ont obtenu le brevet , d'autres prérogatives que les honneurs du Louvre & dans les Maisons Royales pendant leur vie & celle de leurs femmes , qui les conservent étant devenues veuves.

DUEL. Autrefois , dans certains cas , la Justice ordonnait le Duel comme une preuve juridique , lorsque les autres preuves manquaient. On avait recours à cette épreuve pour connaître l'innocence ou le bon

droit d'une Partie , ou même pour décider de la vérité d'un point de Droit ou de Fait , & l'on présupposait que le Vainqueur avait raison. En matière civile , le Vaincu payait l'amende. En matière criminelle , il subissait la peine que méritait le crime déferé à la Justice. Cette barbare coutume prit naissance dans le Nord , passa en Allemagne ; puis en Bourgogne , en France , & de-là se répandit dans toute l'Europe. En France , le Duel servit à décider toutes les affaires civiles & criminelles , excepté le larcin public & les contestations au-dessous de cinq sous. Toutes personnes pouvaient être appelées juridiquement en Duel. Les frères se battaient contre leurs frères , ou prenaient des Champions. Un Juge que l'on soupçonnait de s'être laissé corrompre ; un Témoin qui déposait contre vous ; un Seigneur & son Vassal , pour la mouvance , étaient obligés de se battre. Les Ecclésiastiques , les Prêtres , les Moines , n'en étaient pas exempts ; mais afin qu'ils ne trempassent pas leurs mains dans le sang , il leur était permis de se faire représenter par des Champions. Les femmes , les blessés & les citoyens au-dessous de vingt-un an & au-dessus de soixante , étaient seuls dispensés du combat. On n'ordonnait aux Juifs de se battre , que pour un meurtre apparent. Les Seigneurs hauts-Justiciers avaient le droit d'ordonner le Duel ; mais il y en avait entr'eux qui devaient en renvoyer l'exécution à la Cour du Seigneur supérieur. Le Roi & le Parlement avaient souvent recours à cette preuve , ainsi que l'Eglise.

Pour obtenir le Duel, il fallait s'adresser au Juge, qui l'accordait s'il y trouvait lieu. Ceux qui devaient se battre, déposaient quelques gages qui répondaient de l'amende & des dommages & intérêts au profit du Vainqueur; souvent même le gage de bataille appartenait au Seigneur. Alors le Juge renvoyait la décision de l'affaire à deux mois, pendant lesquels on tâchait d'accommoder les Parties: ensuite on les traduisait en prison, où les Ecclésiastiques faisaient leurs derniers efforts pour les réconcilier. Si rien ne les détournait de leur dessein, on les conduisait devant le Juge; & là ils faisaient serment de dire la vérité; on leur donnait à manger, & puis ils s'armaient publiquement. Quatre Parreins choisis avec cérémonie, les faisaient dépouiller, oindre le corps d'huile, couper la barbe & les cheveux en rond. Ceci fait, ils étaient conduits en champ clos, ou à genoux l'un devant l'autre, les doigts croisés & entrelassés, ils se demandaient justice, juraient de ne point soutenir une fausseté, & de ne point chercher la victoire par fraude ni magie. Après avoir fait leurs prières & leurs confessions à genoux, un Hérault criait de dessus les barrières, par trois fois: *laissez aller les bons Combattans*, & ils en venaient aux mains. Le Vaincu était réputé infâme; on le traînait sur la claie en chemise; ensuite il était pendu ou brûlé, ou du moins on lui coupait quelque membre.

DULCINISTES. Hérétiques du quatorzième siècle. Un certain Doucin ou Doucin fut leur Chef: il se

vantait d'être envoyé du Ciel pour annoncer aux hommes le règne de la Charité. Ce Fourbe s'abandonnait aux plus affreuses débauches, & ne craignait pas de les permettre à ses Disciples, & cette détestable condescendance attracha bientôt à ses pas un grand nombre de libertins & de malfaiteurs. Il disait que le règne du pere avait duré depuis la naissance du Monde jusqu'à la venue de Jésus-Christ; que le règne du fils était expiré à l'an 1300, & que celui du Saint Esprit commençait sous sa direction. L'Apôtre de la Charité fut arrêté, jugé & brûlé, mais ses erreurs infestèrent encore long-temps les Vallées du Dauphiné & de Piémont.

DUNALMA. C'est une fête que les Turcs célèbrent dans certaines occasions pendant sept jours & sept nuits: une des plus brillantes, c'est lorsque le Sultan fait sa première entrée dans une ville où l'on a reçu la nouvelle du gain d'une bataille: alors toutes les boutiques sont fermées; les travaux cessent; on fait des décharges d'artillerie, des salves de mousqueterie, & l'on tire de superbes feux d'artifice. Les rues sont tapissées, jonchées de fleurs, & le Peuple y fait des festins & s'abandonne à la joie la plus effrénée.

DUSIENS. Noms que les Gaulois donnaient à certains Démon impurs, qui, suivant eux, tourmentaient les femmes, & souvent en abusaient. On les appelle aussi *Incubes*. (Voyez *INCUBES*.) S. Augustin, Liv. XV, Chap. 22, de la Cité de Dieu, assure que les Gaulois prétendaient qu'il y avait chez eux de ces

sortes d'Esprits qui prenant la figure d'hommes, se rendaient fort importants aux femmes, dont ils abusaient quelquefois.

DUTROA. C'est un fruit qui se trouve dans l'Inde & aux Isles Maldives. Le Voyageur Pyrard, en parlant de la dissolution qui régnait à Goa dans les deux sexes, nous assure positivement qu'une femme mariée qui veut jouir librement de ses amours, a fait boire à son mari de ces » fruits détrempés dans sa boisson ou » dans son potage; & qu'une demi-heure après il devient comme un insensé, chantant, riant, faisant » mille singeries, sans sçavoir ni ce » qu'il fait, ni ce qu'on fait en sa présence. Il demeure cinq ou six heures en cet état, après quoi il s'endort; & lorsqu'il vient à se réveiller, il croit avoir toujours dormi, » sans se souvenir de ce qui s'est passé, » même à ses yeux. Les hommes qui » veulent réduire une femme difficile, » corrompent quelqu'une de ses esclaves, pour lui faire avaler ce » dangereux poison; & il arrive souvent que des filles se trouvent grossesses, sans sçavoir d'où leur vient » leurs disgrâces. » Cette herbe, car » c'en est une, dit-on, qui porte ce fruit & non un arbre, s'appelle *Dutroa* aux Indes, & *Moetol* aux Maldives.

Quel jugement porter de la description de Pyrard ?

DUUMVIR. Il y avait autant de Duumvirs dans le Gouvernement Romain, qu'il se trouvait de Commissions remplies par deux Officiers. Il y avait des Duumvirs auxquels on confiait l'inspection sur la construc-

tion, la réparation & la consécration des Temples : des Duumvirs capitulaires qui connaissaient des crimes & qui jugeaient à mort : des Duumvirs pour la Marine; & enfin des Duumvirs créés par Tarquin, pour veiller aux choses sacrées, pour faire les sacrifices, & surtout pour la garde des livres des Sibylles. Ces derniers étaient toujours choisis entre les plus illustres de la Noblesse & des Patriciens. Leur office était à vie; il les exemptait de tout service militaire, & des impôts que devaient payer les autres Citoyens. Ils conservèrent leur autorité jusqu'en 388 de Rome, qu'on créa dix Officiers, moitié Patriciens, moitié Plébéiens, à qui l'on confia l'administration du bien Public, & qui furent appelés *Décemvirs*; Sylla y en ajouta cinq; ce qui leur fit donner le nom de *Quindécemvirs*, noms qu'ils conservèrent dans la suite, quoique leur nombre fût augmenté jusqu'à soixante. Les Duumvirs qui connaissaient des grands crimes, tels que celui de lèse-Majesté, n'étaient élus que dans ces circonstances extraordinaires. On en nomma la première fois pour juger Horace, qui venait de tuer sa sœur, après avoir vaincu les Curiaces. Il y avait des Duumvirs dans les Colonies Romaines, & ceux-là exerçaient la même autorité que les Consuls à Rome. Il y avait aussi des Duumvirs municipaux, dont l'office durait cinq ans, & qui se faisaient précéder par des Huissiers portant des baguettes.

DYDIME. Endroit célèbre dans l'Isle de Milet, par un Oracle d'Apollon. On rapporte que Licinius consulta cet Oracle sur la guerre

qu'il voulait recommencer contre Constantin, & qu'il en reçut pour réponse deux vers d'Homère, qui signifiaient : « Malheureux, ne t'attaque point à de jeunes gens, toi » que les forces ont abandonné, & » qui es accablé sous le faix des années. » La justesse de cet Oracle, ou supposé ou dicté par le hasard, n'empêchera pas que les Esprits faisonnables ne regardent les Oracles en général, & les prétendus mira-

cles du Paganisme, comme des impostures. Julien voulut remettre en honneur l'Oracle de Dydime, & prit le titre de Prophète d'Apollon Dydimien.

DYSARÉS ou DUSARÉS. Dieu des anciens Arabes, qu'on croit être Bacchus ou le Soleil. Ils l'adoraient comme la Divinité qui rend la terre féconde, & ils célébraient sa fête par des festins, pendant lesquels ils se livraient à la joie.



E

EARLDORMAN. On nommait ainsi le premier degré de Noblesse chez les Anglo-Saxons. Dans son origine, ce mot signifiait *Homme âgé* ou *ancien*, & dans la suite on le donna aux personnes distinguées, entre lesquelles on choisissait des Sujets pour remplir les plus importantes Charges de l'Etat. C'était aux Earldormans qu'on confiait les gouvernemens des Provinces. Pendant l'Heptarchie, ces places étaient à la nomination des Princes, & quoique plusieurs fussent données à vie, le Monarque trouvait aisément des causes pour destituer les Earldormans qui avaient le malheur de lui déplaire.

Il y a eu en Angleterre des Earldormans de différentes sortes. Les uns furent proprement Gouverneurs de Province; d'autres possédèrent leur Province en propre, comme un Fief dépendant de la Couronne, & qu'ils tenaient en foi & hommage. Ces derniers étaient quelquefois honorés du titre de *Reguli*, *Subreguli*, *Principes*, & on leur a même donné le titre de Rois: les autres se faisaient simplement appeler Earldormans de telle Province. Les premiers faisaient administrer la justice en leur nom; ils jouissaient de toutes les confiscations, & s'approprièrent les revenus de la Province. Les seconds rendaient la justice au nom du Roi qui leur assignait des gages. Il y avait une troisième sorte

d'Earldormans; sçavoir, ceux qui sans être en Charges, portaient ce titre à cause de leur naissance, & parmi lesquels on choisissait les Gouverneurs. Ainsi l'on peut dire que le titre d'Earldorman désignait presque toujours une personne de qualité, quoique tous les Magistrats subalternes prissent tous le titre d'Earldormans. Le nom d'Alderman, tire son origine de ces Earldormans, & est resté à ces Officiers inférieurs, tandis que les autres ont pris celui d'Earl ou de Comte.

On doit remarquer que la Charge d'Earldorman était purement civile, & que dans chaque Province, il y avoit un Duc qui commandait la Milice. (Voyez le mot Duc.)

EAU BÉNITE. Dans l'Eglise Romaine on consacre l'Eau avec des prières, des exorcismes & des cérémonies particulières. Celle que l'on fait solennellement tous les Dimanches dans les Paroisses, sert pour effacer les péchés véniels, chasser les Démon, préserver du tonnerre.

Les Grecs font l'Eau bénite le cinq Janvier sur le soir, parce qu'ils croient que Jésus-Christ a été baptisé le six de ce mois, mais ils n'y emploient pas le sel. On boit cette Eau bénite, & l'on en asperge les maisons. Celle qui se fait le jour même de l'Épiphanie, est destinée à bénir les Eglises prophances, & à exorciser les Possédés.

EAU D'EXPIATION. Il y avait

une Coutume chez les Hébreux qui consistait à prendre de la cendre d'une vache rousse, & de la répandre dans un vase où l'on jettait de l'eau. C'est ce qu'ils appellaient *Eau d'Expiation*, & elle leur servait à faire des aspersions sur tous les meubles de leurs maisons & à purifier les personnes de leurs familles qui avoient touché quelque chose d'immonde.

EAU DE SAMARCAND. Les Syriens attribuent à une eau puisée dans un certain lac de Samarcand, la vertu d'attirer des oiseaux que les Arabes nomment *Smirmar*. Ces oiseaux, dit Ricaut, sont supposés par les Syriens, détruire les sauterelles, & l'Eau talismanique de Samarcand est regardée comme une Eau très-sainte à cause de sa vertu ; mais ceux qui l'apportent doivent éviter les arcades & les lieux couverts. On la fait entrer dans Alep par-dessus la porte, les murailles, le château & tous les endroits qui ne sont pas couverts. Cette entrée se fait avec beaucoup de solennité ; ce qu'il y a de singulier, c'est que toutes les religions du pays s'accordent pour soutenir la vertu attractive de cette eau, & qu'à la procession qui se fait pour la recevoir, on voit paraître successivement l'ancienne Loi, l'Evangile & l'Alcoran, avec les usages qui les distinguent & les caractères particuliers de la dévotion de chaque Parti.

EAU DE ROSE. Les Indiens aiment passionnément les Eaux de senteur. Lorsque les gens de qualité se visitent entr'eux, celui qui reçoit compagnie a de longues bouteilles, communément d'argent, qui, semblables à nos arrosoirs, jettent de l'Eau de Rose par différents petits

trous. On secoue ces bouteilles sur le visage & sur la tête des personnes à qui l'on veut marquer quelques égards, & en même temps, on leur présente une assiette couverte de poudre de bois de sandal, qui répand l'odeur la plus gracieuse, & l'on en jette sur leurs habits. Comme cette poudre est jaunâtre, & que la plupart des habits des Indiens sont faits de toile blanche, cela produit vraisemblablement au premier coup d'œil un effet assez bizarre, mais sans doute pas plus ridicule que de voir dans notre Capitale des habits noirs, chargés de poudre blanche jusqu'aux basques.

Les Arabes ont grand soin d'arroser tous les jours leurs barbes d'Eau de Rose : ils lui attribuent une vertu sacrée.

EAU DE PURGATION. Dans les accusations de meurtre, d'adultère & d'autres crimes odieux, chez les Nègres de *Sierra Léona*, les personnes suspectées sont forcées de boire d'une eau rouge qui est préparée par les Juges & qui s'appelle *Eau de Purgation*. Pour peu que la vie de l'Accusé soit chargée de quelque apparence de crime, ou qu'il ait été soupçonné de quelque animosité contre le mort, quoique les preuves ne soient pas assez complètes pour le condamner, le Juge ne laisse pas de lui administrer une dose assez forte de cette liqueur, pour lui ôter la vie. Si au contraire, on n'a rien à lui reprocher d'ailleurs, & que l'accusation ne soit pas complètement prouvée, on lui fait prendre un breuvage plus doux, qui le fait paraître innocent aux yeux des parens & des amis du mort.

EAU LUSTRALE. Cette Eau des Anciens

Anciens, n'était autre chose que de l'Eau commune, dans laquelle les Prêtres étendaient un tison ardent tiré du foyer des sacrifices. On remplissait de cette Eau un grand vase qu'on plaçait à la porte ou dans le vestibule du Temple, & ceux qui venaient y prier, s'en lavaient ou s'en faisaient laver par les Prêtres, se flattant par-là d'acquiescer la pureté nécessaire pour se présenter devant les Dieux. Quelquefois on repandait l'Eau Lustrale sur l'Assemblée. On en jetait toujours quelques gouttes sur les viandes qui couvraient la table de l'Empereur. A la porte des Maisons où il y avait un mort, il se trouvait nécessairement un vase rempli d'Eau Lustrale, & cette Eau devait avoir été préparée dans un lieu où il n'y eut point de mort. C'était avec cette même Eau qu'on lavait le corps, & elle servait aussi à purifier ceux qui avaient contracté quelques souillures par l'approche du cadavre.

EAUX AMÈRES DE JALOUSIE.

Sortes d'Eaux dont les Juifs se servaient pour éprouver si une femme étoit coupable ou non d'adultère. Le Prêtre présentait l'Eau de Jalousie à la femme soupçonnée, & lui disait :
 » Si vous vous êtes retirée de votre
 » Mari, & que vous vous soyiez
 » souillée en vous approchant d'un
 » autre homme, &c. que le Seigneur
 » vous rende un objet de malédic-
 » tions & un exemple pour tout
 » son Peuple, en faisant pourrir vo-
 » tre cuisse & enfler votre ventre :
 » que cette Eau entre dans vos en-
 » trailles, pour faire enfler votre
 » ventre & pourrir votre cuisse ». La femme répondait, ainsi soit-il. Il étoit dit que le Prêtre écrivait ces

malédiction dans un Livre, & qu'il les effacerait ensuite avec l'Eau amère ; & après avoir fait boire l'Eau amère à la femme ; si elle avoit été souillée, son ventre devait s'enfler & sa cuisse pourrir ; mais n'ayant point été souillée, elle ne devait ressentir aucun mal, & mettrait au monde des enfans.

EBIBUHARIS. On appelle ainsi certains Religieux Musulmans qui passent presque toute leur vie dans leurs cellules à se rendre dignes de la gloire céleste. Ils passent pour avoir des mœurs fort austères, & semblent être entièrement détachés des biens du monde. Ils dédaignent de faire l'important voyage de la Mecque, parceque, disent-ils : » le saint
 » Lieu de la Mecque est aussi pré-
 » sent dans nos cellules que si nous
 » y étions réellement ». C'est ce qui les fait regarder comme des Hé-
 rétiques par les autres Mahométans. On croit qu'ils prennent le nom d'E-
 bibuharis de leur chef qui se nom-
 mait Ebruhar ou Ehibuhar.

EBIONITES. Hérétiques qui pa-
 rurent dès le premier siècle de l'E-
 glise, & qui peut-être tiraient leur
 nom de celui d'un certain Ebion,
 mot qui, en Hébreu, signifie Pau-
 vre. Les Ebionites s'avouaient Dis-
 ciples de Saint Pierre, mais ils re-
 jetaient absolument Saint Paul, pré-
 tendant qu'il n'était pas Juif d'origi-
 ne, mais un Gentil Prosclyte qui,
 se trouvant à Jérusalem, avoit voulu
 épouser la fille d'un Sacrificateur, &
 s'était fait circoncire ; mais que,
 n'ayant pu obtenir sa Maîtresse, il
 s'était déclaré ennemi de la loi & de
 la Circoncision. Les Ebionites ob-
 servaient le Dimanche, donnaient le

Baptême & consacraient l'Eucharistie, mais avec de l'eau seule dans le Calice. Ils disaient que Dieu avait partagé l'empire du Monde entre le Christ & le Diable; que le Diable avait la puissance absolue sur le Monde présent, & le Christ sur le Monde futur. Ils niaient la Divinité de Jésus-Christ, & disaient que Jésus était né du commerce charnel de Joseph & de Marie, mais qu'à cause de ses progrès dans la vertu, il avait été choisi pour Fils de Dieu par le Christ qui était descendu en lui d'en haut en forme de colombe. Ils ne croyaient pas suffisante pour le salut la foi de Jésus-Christ, sans les observances légales, & ils adoraient Jérusalem comme la Maison de Dieu. Ils permettaient la Polygamie, & obligeaient leurs jeunes gens de se marier, même avant l'âge de puberté.

ECATONPHONEUME. C'est le nom que l'on donnait à un Sacrifice que l'on faisait au Dieu Mars lorsqu'on avait eu le rare bonheur de tuer cent ennemis de sa propre main. Chez les Athéniens & les Lemniens le Sacrifice de l'Ecatonphoneume consistait à immoler un homme. L'Histoire rapporte que deux Cécrois & un Locrien eurent ce rare avantage. Mais les Athéniens ayant conçu une certaine horreur pour le sacrifice d'un homme, ils y substituèrent un Porc châté, & cette victime fut appelée *Nephrende*, *sine rentibus*. L'usage de l'Ecatonphoneume passa de la Grèce en Italie. Sicinius Dentatus, étant sorti vainqueur de cent vingt combats particuliers, ayant reçu plus de quarante blessures, ayant été couronné vingt-

six fois, & obtenu cent quarante trieflets, donna dans Rome le spectacle de ce sacrifice.

ECDYSIES. On donnait ce nom à certaines Fêtes que les Habitans de Phesto en Crète célébraient en l'honneur de Lucine. On prétend qu'elles furent instituées à l'occasion d'un miracle que cette Déesse avait opéré en la personne d'une jeune fille qu'elle avoit changée en garçon, à la prière fervente de sa mere. Telle est l'origine fabuleuse de ces Fêtes.

ECHANSON. (Grand) Cet Officier a succédé au Bouteiller de France qui était l'un des grands Officiers de la Couronne & de la Maison du Roi. Il a rang aux grandes cérémonies, comme à celle du Sacre du Roi, aux Entrées des Rois & des Reines, aux Festins Royaux, & à la Cour du Jeudi Saint. Un Adam était Echanson en 1067; il y avait un Echanson de France en 1288, & un Maître Echanson du Roi en 1304. Etard de Montmorency fut Echanson depuis 1309, jusqu'en 1323. Antoine Dulau, Seigneur de Châteauneuf, qui vivait en 1483, était revêtu de la charge de grand Bouteiller; & depuis ce Seigneur, il n'est plus parlé de ce dernier Office, mais seulement de celui de grand Echanson.

ECHARPE. L'Echarpe fut long-temps un des principaux ornemens de nos Guerriers: tantôt on la portait comme une ceinture, tantôt en manière de baudrier. Elle servit long-temps pour marquer & distinguer les différens partis. Les Français portaient l'Echarpe blanche, les Espagnols l'Echarpe rouge, les Anglais & les Piedmontais l'Echarpe

bleue, & les Hollandais l'Echarpe orangée.

ÉCHÉCHIRIA. Déesse des Anciens qui présidait aux Trêves & aux suspensions d'armes : on lui avait élevé une Statue dans la Ville d'Olympie, & elle était représentée comme recevant une couronne d'olivier.

ECHELLE. Espèce de Pilori ou Carcan qui est une marque extérieure de Justice, placée dans un lieu public. La première échelle ou poteau tournant appelé Pilori, est celui de Paris aux Halles; ce nom lui fut donné par corruption de *Puits-Lorri*, parce que dans cet endroit, il y avait le Puits d'un nommé Lorri, d'où l'on a fait Pilori. Il y avait autrefois plusieurs de ces Echelles dans la Ville de Paris. L'Evêque avait la sienne dans le Parvis, & c'était-là qu'on exposait les criminels qui étaient condamnés à faire amende-honorable. Le Chapitre de Notre-Dame avait la sienne au Port de Saint Landry; il y avait l'Echelle du Prieuré de Saint Eloi; celle du Prieuré de Saint Martin, & enfin, celle du Temple, qui subsiste encore.

ECHENICHERRIBASSI. Grand Maître de la Boulangerie du Sérail de Constantinople. Il a de gages cinquante aspres par jour, une robe de brocard par an, & beaucoup de présens, quand à certains jours, il offre des Biscuits & autres Pâtisseries aux grands Seigneurs de la Cour du Sultan.

ECHEVINS. On donnait anciennement ce titre aux Conseillers des Comtes : aujourd'hui on nomme ainsi des Officiers municipaux de certaines

Villes, Bourgs & autres lieux, qui veillent aux affaires de la Communauté, & qui dans quelques endroits ont une Jurisdiction plus ou moins étendue, selon les coutumes des différents Pays. Cet usage fut apporté d'Allemagne par les Francs, lorsqu'ils firent la Conquête des Gaules. On appelait alors les Echevins *Scabini*. Selon les Capitulaires de Charlemagne, les Echevins étaient élus par le Magistrat même, conjointement avec les principaux Citoyens. Comme ils étaient Juges de leurs Concitoyens, ils devaient être d'une réputation intacte & d'une probité reconnue, & prêter serment entre les mains du Magistrat de ne jamais faire sciemment aucune injustice. C'était une suite du privilège que chacun avait d'être jugé par ses Pairs : les Bourgeois de Paris devaient être jugés par d'autres Bourgeois, qui étaient les Echevins. Les Commissaires du Prince (*Missi Dominici*) étaient chargés de veiller sur la conduite des Echevins, & ils les destituaient, s'ils les trouvaient ou ignorans ou de mauvaise foi.

Leurs fonctions consistaient à aider le Magistrat dans ses jugemens, soit dans le civil, soit dans le criminel, & il ne lui était pas permis, ni au Comte, ni à son Lieutenant de faire grace à un voleur lorsque les Echevins l'avaient condamné.

Vers le commencement de la troisième race de nos Rois, les Ducs & les Comtes, devenus propriétaires de leurs Gouvernemens, se débarrassèrent du soin pénible de rendre la justice sur des Officiers, appelés *Justices*, *Vicomtes*, *Prevôts* & *Châtelains*; dans certains endroits les

Echevins restèrent Conseillers du Juge, & dans d'autres ils furent réduits à la simple fonction d'Officiers Municipaux.

Sous la première, la seconde & troisième race, jusqu'à l'année 1251, les Echevins de Paris étaient nommés par le Peuple; & prenaient par un homme du Roi. Ils portaient leur jugement au Prevôt de Paris, qui alors ne jugeait point. Ils taxaient les amendes; & cette même année, cessant de faire les fonctions de Juges ordinaires, lorsque Etienne Brisseau fut nommé Prevôt, ils mirent à leur tête le Prevôt de la Confratrie des Marchands, dont l'institution remonte au temps du Roi Louis VII.

« Les Echevins sont élus par scrutin en l'assemblée du Corps de la » Ville & des Notables Bourgeois » qui sont convoqués à cet effet en » l'Hôtel de Ville le jour de Saint » Roch. On élit d'abord quatre Scrutateurs, un qu'on appelle Scrutateur Royal, qui est ordinairement » un Magistrat, le second est choisi » entre les Conseillers de Ville, le » troisième entre les Quarteniers, & » le quatrième entre les Notables Bourgeois.

« Par la Déclaration du 20 Avril » 1617, il est dit qu'il y en aura » toujours deux chaque année, qui » seront choisis entre les Notables » Marchands exerçant le fait des » Marchandises, les deux autres sont » choisis entre les Gradues & autres » Notables Bourgeois.

« La fonction des Echevins dure » deux ans & on en élit deux chaque année, en sorte qu'il y en a » toujours deux anciens & deux nou-

« veaux. L'un des deux qu'on élit » chaque année, est ordinairement » pris à son rang entre les Conseillers de Ville & les Quarteniers » alternativement, l'autre est choisi » entre les Notables Bourgeois ».

Lorsque l'élection est faite, le Scrutateur Royal, accompagné des trois autres Scrutateurs & du Corps de Ville va présenter les nouveaux Echevins au Roi, qui confirme l'élection, & les Echevins prêtent serment entre ses mains à genoux.

Les Echevins sont les Conseillers ordinaires du Prevôt des Marchands; ils passent avec lui tous les contrats au nom du Roi, pour emprunts à constitution de rente.

Le Roi leur a accordé le privilège de la Noblesse transmissible à leurs enfans au premier degré, ce qui leur est commun avec les Echevins de Lion, ceux de Bourges, Poitiers & quelques autres Villes. Ils portent la robe noire à grandes manches & le bonnet, encore qu'ils ne soient pas gradués. Leur robe de cérémonie est moitié rouge moitié noire. Ils jouissent du Droit de Franc-salé, sont exempts de tous Subsidés, Aides, Tailles & Subventions, durant qu'ils sont en charge, & du Droit de *Committimus* au petit Sceau.

ECHICK - ACASI - BACHI. Grand Maître des ceremonies de la Cour de Perse. Pour marque de sa dignité, il porte un Bâton couvert de lames d'or & enrichi de pierreries; on lui donne le titre de Kan, & il est Gouverneur de Téséran. Il commande la garde du Monarque & le précède lorsqu'il monte à cheval. C'est lui qui conduit par le

bras les Ambassadeurs , lorsqu'ils se rendent à l'audience.

ECHIDNE. Monstre né , selon la Fable , de Chrysaor & de Callirhoé , dont les parties supérieures étaient celles d'une femme , & les inférieures celles d'un serpent. Les Dieux tirent ce monstre renfermé dans un ancre de la Syrie , afin d'empêcher qu'il ne peuplât la terre de monstres comme lui ; mais leur précaution fut inutile. Typhon , si nous en croyons Hésiode , s'introduisit dans la caverne , & du commerce qu'il eut avec Echidne , naquirent Orcus , Cerbère , l'Hydre de Lerne , le Sphinx , la Chimère , le Lion de Némée , & généralement tous les autres monstres de la Mythologie. Cependant Hérodote contredit cet Auteur , & veut qu'Hercule , ayant fait connaissance avec Echidne , dans un voyage qu'il fit chez les Hyperboréens , il en eut trois enfans , savoir Agathyrse , Gelon & Scythe ; il ajoute que ces trois enfans , devenus grands , tentèrent de bander l'arc de leur père Hercule & qu'il n'y eut que Scythe qui réussit. Agathyrse & Gelon furent chassés de la présence de leur mère , comme elle en avait reçu l'ordre d'Hercule , & elle ne regarda après d'elle que Scythe , qui donna son nom à la Scythie.

ECHEM. Médecin du Sérail. Il y en a ordinairement six , dont trois sont Irakis. Les fonctions de ces Médecins sont fort dangereuses , si l'on considère à quel excès les Sultans portent la jalousie. Le premier Médecin du Grand Seigneur est nommé *Echim-Bassi* : une des principales prérogatives de sa charge , est de

marcher seul , le premier & avant tout le monde , au Convoi funébre des Empereurs Ottomans. On prétend à Constantinople qu'il est juste de placer à la tête d'une cérémonie funébre , celui qui est censé avoir fait tous les efforts pour prolonger les jours du mort. Peut-être à Paris nos Médecins ne retarderaient pas comme une distinction flatteuse , le privilège de conduire le deuil des personnes qui expirent entre leurs mains. Ce n'est pas d'aujourd'hui que nos plaisans ont imaginé de demander cette prerogative pour quelques-uns de nos Docteurs ; mais ils en ont été empêché par la crainte de leur ravir par-là la moitié & même les deux tiers du temps qu'ils employent à expédier leurs malades.

ECHIQUEUR. (Cour de l') C'est une Cour Souveraine d'Angleterre , où l'on juge les causes touchant le Trésor & les Revenus du Roi , touchant les Comptes , Déboursemens , Impôts , Douanes & Amendes. La Cour de l'Echiquier est composée de sept Juges , qui sont le grand Trésorier , le Chancelier ou sous-Trésorier de l'Echiquier , qui a la garde du Sceau , le Lord Chef Baron , les trois Barons de l'Echiquier & le *Cursitor* Baron. Les deux premiers se trouvent rarement aux causes qui doivent se juger suivant la rigueur des Loix. Cette Cour est divisée en deux Cours ; l'une qu'on appelle Cour de Loi , où les affaires se jugent suivant la rigueur de la Loi ; & l'autre appelée Cour d'Equité , parce qu'il est permis aux Juges de s'écarter de la rigueur de la Loi , pour suivre l'Equité.

Il y a deux Chambellans de l'E-

chiquier, qui ont la garde des Archives & des Papiers, Lignes & Traités avec les Princes Etrangers, des titres des Monnoies, des Poids & des Mesures, « Et d'un Livre fameux, appelé le Livre de l'Echiquier ou le Livre noir, composé en 1175 par Gervais de Tilburi, neveu de Henri II, Roi d'Angleterre. Ce Livre contient la Description de la Cour d'Angleterre de ce tems-là : ses Officiers, leurs Rangs, Privilèges, Gages, Pouvoir & Jurisdiction, les Revenus de la Couronne. Ce Livre est fermé sous trois clefs. On donne six schelings huit sous pour le voir, & quatre sous pour chaque ligne qu'on transcrit ».

ECLIPSES. De toutes les extravagances dont les Indiens sont entêtés, il n'y en a point dont il soit plus difficile de les désabuser que l'erreur où ils sont par rapport aux Eclipses. Ils vous disent que la couleuvre *Sexen*, qui est une de leurs principales Divinités, par je ne sais quelle raison, étant arrivée fort tard à un repas qui se faisait dans le Ciel, trouva sa part dévorée par le Soleil & la Lune, & qu'elle jura de dévorer ces Astres lorsqu'ils s'y attendraient le moins. En conséquence de ces menaces, elle cherche souvent l'occasion de les engloutir, & c'est l'effort qu'elle fait dans ces momens que l'on appelle Eclipses de Soleil ou de Lune.

Lorsqu'on a prévu une Eclipses aux Indes, une multitude prodigieuse de gens accourent pour se baigner dans les eaux du Gange. Cette ablution doit commencer trois jours avant qu'on voye l'Eclipses. Pendant ces

trois jours, on apprête du riz, du salage & toutes sortes de confitures pour les poissons & les crocodilles qui sont dans le fleuve, & à l'heure indiquée par les Bramines on y jette ces provisions. On ne manque pas de briser toute la vaisselle de terre qui sert dans les ménages. Au moment que l'Eclipses commence, le Peuple entre dans l'eau, & y demeure jusqu'à ce qu'elle finisse. Alors chacun sort du fleuve, se fait essuyer & prend du linge sec que les Bramines tiennent tout prêt. Ces vénérables imposteurs font asséoir les plus riches d'entre les Idolâtres sur un petit terrain qu'ils ont consacré avec de la fiente de vache & dont ils ont pris grand soin d'écarter les insectes; ils y brûlent de petites branches d'arbres, dont ils examinent soigneusement la flamme, & selon qu'elle s'élève plus ou moins, ils prédisent la bonne ou la mauvaise récolte des grains.

Dans les Pays éloignés du Gange cette cérémonie se pratique sur les bords des rivières qui les arrosent, mais qui n'ont pas les mêmes vertus que ce fleuve sacré.

Les Lapons croient que le Diable veut dévorer la Lune, & lorsqu'il arrive une Eclipses, ils ne manquent pas de tirer vers le Ciel, avec des armes à feu, dans le dessein de faire fuir le malin esprit.

Au Royaume de Tutchin toutes les troupes se mettent sous les armes, on sonne les cloches, & les tambours font un bruit épouvantable. Les Siamois poussent d'horribles cris, & heurtent des chaudrons les uns contre les autres, pour écarter le Dragon qui tient la Lune dans sa gueule

& veut achever de l'engloutir. Les Habitans du Malabar, ayant les mêmes préjugés, font les mêmes extravagances.

Les Peruvians s'imaginaient que le Soleil ne s'éclipsait que parce qu'il était irrité contre la Nation, & ils cherchaient à l'appaiser par des prières & par des présents. Lorsque c'était une Éclipse de Lune, ils croyaient que cet Astre était malade, & ils fremissaient que, venant à mourir, il ne tombât du Ciel, & par son poids qu'il ne renversât le monde & ne détruisît ses Habitans. Pour divertir ses douleurs, ils attachaient à des arbores un grand nombre de chiens, qu'ils fouettaient vigoureusement, parce que les cris de ces animaux, chéris de la Lune, étaient propres à la réveiller, & à la faire revenir de son évanouissement.

Les Negres Mahometans qui habitent les parties intérieures de la Guinée, assurent que toute Éclipse est produite par un chat qui met sa patte entre la Lune & la Terre. Pendant que cet Astre est éclipsé, ils ne cessent de chanter & de danser en l'honneur de Mahomet.

ÉCOLES AMBULANTES.

En 1737 un pieux Ministre Anglois donna le projet utile d'établir un certain nombre d'Écoles de Charité ambulantes dans le Pays de Galles. En reconnaissance les Magistrats lui en confièrent la Direction. Ces Écoles sont chargées d'enseigner aux hommes, aux femmes, & aux enfans pauvres, la langue Angloise & les principes de la Religion : elles donnent des leçons le jour ou la nuit, & dans les tems les plus commodes aux Pauvres, aux Ouvriers

& aux Laboureurs, en sorte que cette instruction ne puisse pas déranger leurs travaux. Depuis la première fondation de M. Griffith Jones, dont le nom mérite d'être conservé dans la Liste des Bienfaiteurs de l'humanité, le nombre des nouvelles Écoles ambulantes a monté à trois mille cent quatre-vingt-cinq & celui des Écoliers à cent cinquante mille deux cent dix.

ÉCRIRE. Il faut que sous la première & sous la seconde race de nos Rois, le titre d'ignorant parût bien précieux à la Noblesse Française, puisque bien après le siècle de Charlemagne on trouve des actes authentiques, où se lisent ces mots : « Et ledit Seigneur a déclaré ne savoir écrire, attendu sa qualité de » Gentilhomme ».

ECROUELLES. On prétend communément que Robert, fils de Hugues-Capet, est le premier des Rois de France à qui l'Éternel ait donné le pouvoir de guérir les Ecrouelles. Un ancien manuscrit dit que le Roi Charles VI, après avoir entendu la Messe, faisait apporter un vase plein d'eau, & qu'après avoir fait ses prières devant l'autel, il touchait le mal de la main droite, & se lavait dans cette eau : les malades en portèrent pendant neuf jours de jeûnes qu'ils étaient obligés d'observer. Aujourd'hui, avant que le Roi touche les malades, le premier Médecin & les Médecins de quartier visitent les personnes qui doivent être touchées. Deux Huissiers de la Chambre, portant leurs massés, marchent devant le Roi, & deux Gardes de la Manche à ses côtés. Les Tambours des Cent-Suisses battent & le siffre joue

pendant toute la cérémonie. Le Roi touche les malades au front, de sa main, en forme de croix, disant à chacun ces mots : « Le Roi te touche, Dieu te guérira » Charles VIII toucha des malades à Rome, & les guérit, « Dont ceux des Indes, dit le continuateur de Montrelet, voyant ce mystère, ne furent oncques si émerveillés »

Le Peuple a la superstition de croire que le septième fils, né de suite, & sans qu'il soit venu de fille entre les sept, a le privilège de guérir les Ecrouelles. On veut aussi que l'aîné de la Maison d'Aumont, en Bourgogne, apporte cette prérogative en naissant.

ECU. C'est le champ où l'on pose les pièces & les meubles des armoiries. Dans les tems brillans de la Chevalerie & des Tournois, pendant qu'on préparait les lieux destinés pour ces exercices, on étalait ordinairement dans quelques Cloîtres de Monastère les Ecus des Chevaliers qui prétendaient entrer en lice, & ils y restaient quelques jours exposés à la curiosité & à l'examen des Seigneurs, des Dames & des Demoiselles. Un Héraut était chargé de dire le nom de ceux à qui appartenait les différens Ecus. Si une Demoiselle avait lieu de se plaindre essentiellement d'un Chevalier, & qu'elle en pût donner des preuves convaincantes, on détachait l'écu de ce Chevalier, & s'il ne pouvait se justifier, il était honteusement renvoyé.

ECUYER. Le titre d'Ecuyer est fort ancien : les Français ont dû le prendre des Romains qui, dans le tems de la décadence de l'Empire,

avoient deux sortes de gens de guerre qu'ils appellaient les uns *Gentils* & les autres *Ecuyers*, à cause de leur bravoure. Les Français s'accommodaient aussi à appeler les plus braves d'entre eux, *Gentils* & *Ecuyers*, en latin *Gentiles* & *Sutarii*. Dans le tems de l'ancienne Chevalerie, on nommait Ecuyer un jeune Gentilhomme, qui atteignait sa quatorzième année. Alors il était présenté à l'Autel par son père & sa mère qui, chacun un cierge à la main, allaient à l'Offrande. Le Prieur célébrant prenait sur l'Autel une épée, sur laquelle il faisait quelques bénédictions, & il l'attachait au côté du Candidat qui, dès ce moment, commençait à la porter, & était mis par cette cérémonie au rang des Ecuyers. On divisait les Ecuyers en plusieurs classes, suivant les différens emplois auxquels ils étaient destinés ; les plus distingués étaient l'Ecuyer du Corps, l'Ecuyer de la Chambre, l'Ecuyer tranchant, & l'Ecuyer de l'écurie. Ce dernier avait sous lui des Ecuyers plus jeunes, auxquels il apprenait à dresser les chevaux à tous les usages de la guerre.

L'Ecuyer tranchant debout dans les festins & dans les repas, était chargé de couper les viandes, & de les faire distribuer aux nobles convives. Cette fonction fait partie des Maîtres d'Hôtel d'aujourd'hui.

L'Ecuyer de la Chambre ou Chambellan avait l'inspection sur la vaisselle d'or & d'argent destinée au service de la table.

L'Ecuyer du Corps ne quittait jamais la personne du Maître, il portait sa bannière à l'armée, criait les

ois d'armes du même Seigneur, & faisait les honneurs de sa Maison dans les jours de cérémonie.

Les Ecuyers d'Honneur, recevaient des mains de leurs Chevaliers les prisonniers que ceux-ci faisaient dans le combat. Ils ne quittaient jamais leurs maîtres dans l'action, & devaient le défendre au péril de leur vie.

Il y avait des Ecuyers pour la Panneterie, pour l'Echanfonnerie, qui faisaient préparer les Tables, donnaient à laver avant & après le repas, servaient les dragées, les confitures, le vin cuit & l'hypocras. Ils avaient aussi soin de tout ce qui concernait les divertissemens.

ECUYER. (Grand) Cet Office de la Couronne ne remonte pas plus haut que le règne de Philippe le Bel. Sous la troisième race de nos Rois, on voit des Ecuyers, mais tous subordonnés d'abord au Sénéchal, & ensuite au Connétable. Vers la fin du treizième siècle le premier Ecuyer commença à ne recevoir d'ordre que du Monarque. Les premiers titres de cet Officier, furent Maître de l'Ecurie, premier Ecuyer du Corps, Grand Maître de l'Ecurie, & enfin Alain Goyon, Seigneur de Villiers, Favori de Louis XI, fut qualifié du titre de Grand Ecuyer de France.

Le Grand Ecuyer a la surintendance sur tous les autres Ecuyers, & dispose généralement de tout ce qui regarde la grande Ecurie : il commande aux Rois & Hérauts d'armes, dans toutes les cérémonies il porte l'épée royale dans le fourreau semé de fleurs-de-lys, & il a le privilège de la mettre avec le baudrier à chaque côté de l'écu de ses armes.

Les Dais que les Villes présentent aux Rois dans leur entrée solennelle, appartiennent au Grand Ecuyer. C'est à lui qu'il faut s'adresser pour obtenir la permission de tenir Académie pour instruire les jeunes gens dans l'exercice de monter à cheval. Il ordonne de toute la livrée du Roi.

ECUYER (Premier) du Roi. Cette Charge est très-ancienne. Le premier Ecuyer commande la petite Ecurie du Roi, c'est-à-dire, les chevaux dont Sa Majesté se sert le plus ordinairement, les carrosses, les caleches, les chaises roulantes & chaises à porteurs. Il a l'inspection sur les Pages & sur les Valets de pied attachés à ce service, dont il a droit de se servir, comme aussi des carrosses & chaises du Roi. La plus honorable fonction du premier Ecuyer est de donner la main à Sa Majesté lorsqu'elle monte en voiture ; & quand le Roi est à cheval, de partager la croupe du cheval de Sa Majesté avec le Capitaine des Gardes, ayant le côté gauche, qui est celui du montoir.

Quand l'occasion se présente d'envoyer un détachement de la petite Ecurie sur la frontière pour recevoir un Prince ou une Princesse, c'est le premier Ecuyer qui présente au Roi l'Ecuyer ordinaire, ou l'Ecuyer de quartier, pour commander ce détachement ; souvent il a l'honneur de prendre place dans le carrosse du Roi. Il a aussi place au Lit de Justice conjointement avec le Capitaine des Gardes du Corps, & le Capitaine des Cent Suisses qui le précèdent, sur un banc particulier, au-dessous des Pairs Ecclésiastiques. Outre le premier Ecuyer, il y a un

Ecuyer ordinaire, commandant la petite Ecurie, deux Ecuyers ordinaires, & vingt autres Ecuyers qui servent par quartier.

Pour le service de la main, les Ecuyers du Roi font les fonctions du grand & du premier Ecuyer, en leur absence. Ils prêtent serment entre les mains du Grand Maître de la Maison du Roi. L'Ecuyer de jour est obligé de se trouver au lever & au coucher du Roi, pour prendre ses ordres. Si le Roi va à la chasse & prend ses bottes, l'Ecuyer doit lui mettre ses éperons, & les lui ôter au retour. S'il monte à cheval ou en carrosse, l'Ecuyer le suit à cheval. Les Ecuyers entrent par tout où est le Roi, excepté lorsqu'il tient Conseil ou qu'il veut être seul : & dans ce dernier cas, il se tient dans l'endroit le plus proche. Soit à la guerre, soit à la chasse, si le cheval du Roi était blessé, l'Ecuyer doit présenter le sien à Sa Majesté. Si dans quelque occasion que ce soit, on se trouve dans un défile, l'Ecuyer suit Sa Majesté immédiatement, & le Capitaine des Gardes le laisse passer avant lui. Si le Roi passe sur un pont étroit, l'Ecuyer descend de cheval, & vient tenir l'étrier de Sa Majesté, dans la crainte que le cheval qu'il monte ne fasse quelque faux pas. Si le Grand ou le Premier Ecuyer se trouvaient présents, il tiendrait l'étrier de la droite, & l'Ecuyer de jour l'étrier de la gauche. Lorsque le Roi a des éperons, s'il ne met pas son épée à son côté, l'Ecuyer de jour la prend en sa garde. Si Sa Majesté, étant à cheval, laisse tomber quelque chose, c'est l'Ecuyer qui le ramasse, & la lui remet dans la main. A l'armée,

il fait la fonction d'Aide de Camp de Sa Majesté, & un jour de Bataille, il arme le Roi.

ECUYER-BOUCHE. Officier dont la fonction est, lorsque le Roi mange en cérémonie à son grand couvert de poser sur une table les plats, pour les présenter aux Gentilshommes servants. Ceux-ci font faire l'estu de chaque plat à ces Officiers de la Bouche, en présence de Sa Majesté.

ECUYER TRANCHANT. (Premier) On trouve dans une Ordonnance de Philippe le Bel de 1306, que le premier Valet Tranchant, que l'on appelle maintenant premier Ecuyer Tranchant, avait la garde de l'Etendard royal, & qu'il devait, dans cette fonction, marcher à l'armée, « le plus » prochain derrière le Roi, portant » son Panon qui doit aller ça & là, » par-tout où le Roi va, afin que » chacun connaisse où est le Roi. » Les provisions de Premier Ecuyer Tranchant, sont de Porte-Cornette Blanche & de Premier Tranchant. C'était sous cet Etendard royal que combattaient les Officiers Commensaux de la Maison du Roi, les Gentilshommes de sa Maison, & les Gentilshommes volontaires. On voit par là que les deux Charges sont ordinairement possédées par une même personne. Le premier Ecuyer Tranchant exerce aux grands repas de cérémonie, comme à celui du Sacre du Roi, le jour de la Cène, &c.

Dans le nombre des Gentilshommes servants, il y a douze Gentilshommes Panetiers, douze Gentilshommes Echançons, & douze appelés Ecuyers Tranchans.

EDDA. (P) C'est le nom que les Islandais donnent au Livre qui con-

tient leur Mythologie , ou plutôt celle des anciens Celtes Scandinaves, c'est-à-dire, des Peuples qui habitaient la Norwège, la Suède, le Danemarck, &c. Les Scandinaves admettaient un Dieu nommé *Alfader* ou *Odin*, qui vit toujours, gouverne toutes choses, qui a créé le Ciel & la Terre, qui a fait les hommes, & leur a donné une ame qui ne mourra point, même quand le corps sera réduit en poussière. Les hommes justes habiteront avec ce Dieu, dans un séjour appelé *Valhalla*, & dans le *Gimle* ou *Vingolf*, Palais de l'Amitié. Les méchans iront vers *Nela*, la mort, & de-là à *Nifhheim*, l'Enfer, situé au bas du neuvième Monde, & après la destruction de l'Univers, dans un séjour appelé *Nastrand*. Avant de former le Ciel, *Odin* vivait avec des Géans, & ne créa la Terre, disent les Poètes Scandinaves, qu'après avoir créé l'Enfer. *Odin* est donc reconnu pour le Pere des Dieux, des hommes & des choses produites par sa vertu. On lui donne pour fille & pour femme *Freyga*, la Terre, de qui il a eû le Dieu *Thor*. *Falder* est le second fils d'*Odin*, & doit être *Belenus* ou le Soleil des Scandinaves : *Niord* est leur Neptune. Celui-ci eut un fils & une fille, *Frey* & *Freya*. *Frey* préside aux Saisons, & *Freya* est *Venus*. (Voyez *HEIMDALL*). Outre la femme d'*Odin*, l'Edda fait mention de *Saga-Eira*, Déesse de la Médecine; *Gefione*, Déesse de la Chasteté; *Vora*, Déesse de la Prudence; *Vannan*, de l'Espérance, & d'un grand nombre d'autres. La durée de la vie des hommes, & les événemens qui l'accompagnent sont déterminés

par trois grandes Divinités : *Urd*, le Passé; *Verandi*, le Présent; & *Sculde*, l'Avenir. Suivant l'Edda, ces Dieux & ces Déeses passaient leur temps à boire de l'hydromel, à voir les combats des Héros qu'ils avaient admis parmi eux : & à se mesurer contre des Géans & des Magiciens. Ce Livre fait la peinture d'un temps appelé *Ragnavokur* ou le Crépuscule des Dieux. Trois hivers cruels annonceront ce terrible moment : la guerre & la discorde régneront sur la Terre, les freres s'égorgeront mutuellement; les fils se révolteront contre leurs peres; le monde sera près de sa chute. Alors un loup monstrueux dévorera le Soleil; un autre monstre avalera la Lune; les Etoiles cesseront de répandre la lumière; les montagnes seront ébranlées; les Géans déclareront la guerre aux Dieux; *Odin* lui-même sera dévoré. La Terre embrasée, fera place au séjour heureux appelé *Gimle*, où il y aura un Palais d'or pur, dans lequel habiteront les Dieux qui se seront sauvés de la ruine du Monde, & les hommes bons & justes, tandis que les méchans iront dans le *Nastrand*.

EDEN. C'est le nom d'une Contrée de l'Orient où était situé le Paradis terrestre. Ce mot Hébreu signifie *Délices*. Les Sçavans ne sont pas, ni ne seront de long-temps d'accord sur le lieu où ce Paradis était placé. Plusieurs d'entr'eux ont enfanté, pour éclaircir ce point historique, des systèmes bizarres & extravagans. Quelques-uns ont avancé que le Paradis terrestre était situé sur une haute montagne qui s'élevait dans la haute région de l'air, & qui touchait

jusqu'au Ciel de la Lune. D'autres ont imaginé qu'il était dans l'Amérique. Il y en a qui prétendent que l'Eden était situé sur les bords du Jourdain & du Lac de Genesareth : enfin, Messieurs Huet & Bochart le placent sur les bords du Fleuve que forment l'Euphrate & le Tigre réunis, qu'on nomme aujourd'hui le Fleuve des Arabes. On dispute encore pour décider si le Paradis terrestre a été détruit par le Déluge, ou s'il subsiste encore. Quoi qu'il en soit, c'est le jardin délicieux où Dieu plaça le premier homme & la première femme, & dont il les chassa, en punition de leur désobéissance. Les Musulmans admettent le Paradis d'Eden, sur lequel leurs Docteurs ont débité les plus singulières rêveries. Ils disent que lorsque Dieu créa le Paradis terrestre, il y créa ce que l'œil n'a jamais vu, ce que l'oreille n'a jamais entendu, & ce qui n'est jamais entré dans le cœur de l'homme : ils ajoutent qu'aussi-tôt que ce Jardin fut créé, Dieu lui ordonna de parler, & qu'il prononça ces paroles : « Si n'y a point d'autre Dieu que Dieu même ». Et qu'ayant reçu l'ordre de parler une seconde fois, il dit : « Que les sâdes seront heureux ». Et qu'enfin, ayant parlé une troisième fois, on entendit ces mots : « Jamais les Avars ; ni les » Hypocrites n'auront l'entrée » chez moi ». Au reste, selon eux, ce Jardin a huit Portes, & ceux qui en ont la garde ne doivent y laisser entrer personne, avant les Sçavans qui font profession de mépriser les choses de la Terre & de désirer celles du Ciel. Ces huit Portes du Paradis répondent aux sept

Portes qu'ils donnent à l'Enfer ; c'est pourquoi les Musulmans prétendent qu'il y a plus de moyens de se sauver, qu'il n'y en a de se perdre, puisqu'il y a plus de Portes pour entrer dans le Paradis, qu'il n'y en a pour se précipiter dans l'Enfer. On voit par cette remarque qu'ils confondent le Jardin d'Eden avec le Paradis. (Voyez PARADIS).

La plus ancienne Tradition des Orientaux & la plus généralement reçue, est que le Jardin d'Eden n'était autre chose, que l'île de Samos, que nous nommons Ceïlan, où ils prétendent qu'Adam fut enlevé, après une pénitence de cent trente ans, qui le fit rentrer en grâce auprès de son Créateur.

EDÈSIE ou EDUSE. Divinité qui chez les Anciens Romains était honorée comme la Protectrice des petits enfans : elle présidait particulièrement aux fessins & à tout ce qui servait à la nourriture de l'homme.

EDHEM. Un certain Ibrahim Edhem fut le Fondateur de cette espèce de Religieux Musulmans, & l'audace & l'hyprocrisie du Chef, attirèrent des louanges aux Disciples, qui se firent & font encore un devoir essentiel d'imiter toutes ses actions. Ibrahim, l'Alcoran à la main, passait les jours & les nuits dans les Mosquées à répéter sans cesse : « O » Dieu, tu m'as donné tant de fa- » gesse, que je connais évidemment » que tu prends soin de ma conduite : » c'est pourquoi, ô Dieu, méprisant » toute puissance & toute domina- » tion, je me consacre à la medita- » tion de la Philosophie, & veux » par-là r'être agréable ».

Ces Religieux fanatiques qui sont beaucoup plus répandus dans la Perse que dans la Turquie, observent les jeûnes les plus rigoureux & ne vivent que de pain d'orge : un gros drap leur couvre le corps, & ils portent sur la tête un bonnet de laine garni d'un turban, & à leur col un morceau de drap blanc mêlé de rouge.

EDHÉMITES. C'est le nom qu'Ibrahim Edhem a fait prendre à une Secte de Religieux Mahométans dont il est l'Instituteur. On dit que ces Fanatiques, en méditant l'Alcoran, prononcent souvent cette Prière : « O Dieu, tu m'as donné » tant de lumières, que je connais » évidemment que tu prends le soin » de ma conduite, & que je suis sous » ta protection ; c'est pourquoi je » me voue à la méditation de la » Philosophie, & me résous à mener une vie sainte, afin de t'être » agréable ». Ces Edhémites jeûnent souvent, prient toujours, & ne vivent que de pain d'orge. Ils portent un bonnet de laine entouré d'un turban, avec un linge blanc, marqué de rouge sur le cou. Les Chefs ne cessent d'étudier, pour se rendre habiles dans la Prédication. On trouve peu de ces Religieux dans la Turquie : leurs principaux Monastères sont dans le Chorazan en Perse.

ÉDILE. Magistrat chez les Romains, qui avait la Surintendance des bâtimens publics & particuliers, des bains, des aqueducs, des chemins, des ponts & chaussées, &c. Il avait l'inspection des poids & mesures ; il fixait le prix des vivres ; veillait à ce qu'il ne se passât aucun

désordre dans les maisons publiques ; revoyait les comédies, & donnait au Peuple les grands jeux à ses dépens. Cette Charge devint dans la suite si ruineuse, par les étonnantes dépenses qu'elle obligeait de faire, que du temps d'Auguste, la plupart des Sénateurs refusaient de la remplir.

Il y eût d'abord deux petits Ediles, choisis entre les Plébéiens, pour aider les Tribuns dans les choses les moins importantes de leurs fonctions ; mais ces Ediles Plébéiens, ayant représenté que leur fortune ne leur permettrait pas de donner de grands jeux au Peuple, des Patriciens offrirent de les donner, pourvu qu'on leur accordât les honneurs de l'Édilité, & on accepta leurs offres. Ceci se passa l'an de Rome 388, & on appella les Ediles Patriciens, *Ediles Majeurs* ou *Curules* ; parce qu'en donnant audience, ils étaient assis sur une chaise curule, ornée d'ivoire ; au lieu que les deux Ediles Plébéiens étaient assis sur des bancs.

Sur la fin de la République, les Ediles donnaient des couronnes d'or aux Acteurs, aux Musiciens, aux Joueurs d'instrumens & aux autres Artistes qui servaient aux Jeux. Curion & Favonius, tous deux Ediles, donnèrent en même-temps de grands jeux au Peuple. Favonius, à l'invitation de Caton, qui présidait à son théâtre, ne disaibua que des branches d'olivier, ainsi que cela se pratiquait aux Jeux Olympiques, tandis que le fastueux Curion, en qualité de premier Édile, donna des présents proportionnés à la magnificence de son spectacle ; cependant les Musiciens, les Acteurs, le Peuple, désertèrent le théâtre de Curion, &

• volèrent à celui de Favonius, pour voir Caton, tant sa seule présence influait encore dans l'Etat.

Outre les quatre Ediles, César en créa deux autres appelés *Ediles cæreales*, dont l'unique fonction était de prendre soin des bleds que les Romains nommaient *Donum Cæreris*, don de Cérès. Ces Ediles étaient tirés du Corps des Patriciens. Il y avait aussi des Ediles dans toutes les villes municipales de l'Empire, qui avaient, dans leur département, la même autorité que ceux de Rome. Il y avait un Edile alimentaire, chargé de pourvoir à la subsistance de ceux que l'Etat s'était engagé à nourrir, & un Edile du Camp, qui vraisemblablement remplissait les fonctions de Munitionnaire de l'armée. Depuis Constantin, l'histoire ne fait plus mention des Ediles.

EDUCATION. M. de Montequien, Liv. IV, Ch. 4, dit qu'actuellement nous recevons trois Educations différentes ou contraires : celle de nos Peres, celle de nos Maîtres, celle du Monde. Ce qu'on nous dit dans la dernière, renverse toutes les idées des premières. Cela vient, ajoute ce célèbre Auteur, en quelque partie du contraste qu'il y a parmi nous, entre les engagements de la Religion & ceux du Monde, qui sont ordinairement opposés.

EDUCATION. Les anciens Perses croyaient qu'après la valeur, il n'y avait rien de plus glorieux que d'avoir un grand nombre d'enfants, & de leur donner une bonne Education. Les enfans ne paraissaient pas avant l'âge de cinq ans devant leurs peres. A cet âge on commençait à leur apprendre trois choses, à monter à che-

val, à bien tirer de l'arc & à dire la vérité. Le mensonge était chez ce Peuple, l'action la plus honteuse ; & le mauvais exemple donné à la jeunesse ; ce qu'il regardait comme le plus criminel. Toute première faute était pardonnée, & il était expressément défendu de nommer ce qu'il n'était pas permis de faire : c'était un opprobre de contracter des dettes, parce que, disaient les Perses, un Débiteur est souvent forcé au mensonge.

EDUCATION DES PÉRUVIENS.

Aussitôt qu'un enfant était venu au monde, on le lavait dans l'eau froide, & on l'enveloppait dans ses langes, ce qu'on continuait tous les matins. Il était placé dans un berceau entouré de filets, & la mere ne lui donnait à téter que trois fois par jour. A deux ans, on faisait la cérémonie de lui couper les cheveux : tous les parens s'assemblaient, & celui qu'on avait choisi pour parrain, coupait la première touffe, & les autres l'imitaient, jusqu'à ce que l'enfant fût entièrement rasé ; ensuite on lui donnait un nom, & chacun lui faisait des présens proportionnés à ses facultés. La fête se terminait par de grandes réjouissances, des danses, des chants & des festins où l'on buvait jusqu'à l'excès. A mesure que l'enfant croissait, on lui fortifiait le corps par la fatigue & les exercices. A sept ans, on le remettait entre les mains des Docteurs nommés *Amautas*, chargés de l'Education de la jeunesse. Ceux-ci s'attachaient à former ses mœurs ; ils l'instruisaient des cérémonies & des préceptes de la Religion, des Loix de l'Empire, & des Devoirs auxquels nous oblige la So-

ciété civile. Pour lors on lui donnait quelque emploi proportionné à son âge ; & on l'occupait de façon qu'en grandissant il ignorait les charmes dangereux du luxe, de la mollesse, de la fainéantise & de l'oisiveté. Peuples civilisés, qui respectez les vices de l'Éducation que vous donnez à vos enfans, les Péruviens vous auraient offerts des leçons intéressantes, mais en auriez-vous profité ?

EFFENDI. Ce mot, en langue Turque, signifie *Maître* ; c'est un titre d'honneur que l'on donne au *Muphti* & aux *Emirs*. Le grand Chancelier de l'Empire prend le titre de *Rai Effendi* ; mais sans doute que les Jurisconsultes, les Prêtres des Mosquées & les Gens de Lettres de Turquie, qui se font donner ce titre, doivent être mis au nombre de certaines Excellences d'Allemagne, de certains *Mylords* Anglois & de beaucoup de *Marquis* Français.

EFFIGIE. Tableau ignominieux, qui représente un Criminel absent, condamné à mort par contumace, & que l'on attache à une potence. L'origine des Exécutions par Effigie, vient probablement des sacrifices & triomphes des Anciens, qui au lieu de sacrifier la personne même, sacrifiaient seulement quelquefois son Effigie.

Chez les Grecs on faisait le procès aux absens Criminels, & on les exécutait en Effigie, ou on écrivait leurs sentences sur des colonnes. Dans certaines occasions, les Romains en usaient ainsi ; mais il leur paraissait ridicule d'exécuter quelqu'un en peinture.

L'Ordonnance de 1670, distingue trois manières d'exécuter les juge-

mens par contumace, selon la nature des peines prononcées. Il y est dit que les seules condamnations de mort naturelle seront exécutées par Effigie ; que celles des galères, amende honorable, bannissement perpétuel, dévotion & du fouet, seront seulement écrites dans un tableau sans aucune Effigie ; que les Effigies & les tableaux seront attachés dans la place publique. Que toutes les autres condamnations, par contumace, seront seulement signifiées & baillées copie au domicile ou résidence du Condamné, si aucune il n'a dans le lieu de la Jurisdiction, sinon attachées à la porte de l'auditoire.

EFFRONTÉS. Hérétiques qui se firent connaître en 1534. Ils se croyaient Chrétiens, sans avoir reçu le Baptême : ils disaient que le Saint Esprit n'était point une personne divine, & que l'adoration qu'on lui rendait, était une idolâtrie, parce qu'il n'était que la figure des mouvemens qui élèvent une ame à Dieu. Pour suppléer au Baptême, il se faisait, selon eux, de se raser le front jusqu'au sang avec un fer, & de se le panser avec de l'huile.

EGÉRIE. Divinité du Paganisme qui présidait à la naissance des enfans & au travail de l'enfantement. Cette Déesse recevait des offrandes & des remerciemens, lorsque l'accouchement avait été heureux & facile ; mais s'il avait été laborieux, on l'accablait d'invectives & elle ne recevait point de présens. Plusieurs Mythologistes se persuadent qu'Égérie était un des surnoms donnés à Junon, à laquelle les femmes enceintes offraient de fréquens sacrifices, pour obtenir une heureuse délivrance.

EGÉRIE. Nymphede la forêt d'Aricio, que le Politique Numa Pompilius feignait d'aller consulter toutes les fois qu'il voulait faire adopter une nouvelle loi par le Peuple Romain. Ce fut par ce stratagème qu'il parvint à établir, sans opposition, un culte religieux, dont il annonça que la Nymphede lui dictait les cérémonies. Après la mort de ce Législateur, les Romains furent chercher Egérie dans sa forêt; mais il n'y trouvèrent qu'une fontaine, en laquelle ils supposèrent que la Nymphede avait été changée par Diane, touchée sans doute des pleurs qu'elle répandait depuis la mort de Numa.

EGIDE. Montre de la Fable, qui vomissait le feu par la bouche; & que Minerve combattit par ordre de son pere Jupiter. Elle le poursuivit en Phrygie, en Phénicie, en Egypte & en Lybie, où il faisait d'effroyables ravages; & après l'avoir vaincu, elle en étendit la peau sur son bouclier.

EGIDE. Bouclier ou Cuirasse des Dieux de la Fable. Le Bouclier de Jupiter était couvert de la peau de la Chèvre qui l'avait nourri: Minerve couvrit le sien de la peau d'un monstre appelé Egide, dont elle délivra la Phrygie, la Phénicie, l'Egypte & la Lybie, où il faisait d'effroyables ravages; depuis ce tems le nom d'Egide fut particulièrement affecté pour désigner le Bouclier de la Déesse. Hérodote dit que les Grecs empruntèrent des Lybiens l'Habit & le Bouclier de Minerve, qui était en grande vénération dans ce Pays, & que comme ces Peuples appelaient *Egides* leurs vêtemens de peaux de Chèvre corroyées, les Grecs en adoptèrent le nom. Au

reste, les Poètes disent que Minerve avait fait graver sur son Bouclier l'effroyable tête de la Gorgone, environnée de serpens, dont la vue changeait les hommes en pierre. Homère décrit ainsi ce fameux Bouclier (*Iliad.* L. V.) « Elle (Minerve) couvre » ses épaules de son Egide terrible, » d'où pendent cent houpes d'or, & » autour de laquelle on voit la ter- » reur, la discorde, la fureur des » attaques, les poursuites, le car- » nage & la mort. Elle avait au » milieu la tête de la Gorgone, cet » énorme & formidable monstre, » dont on ne pourrait soutenir la » vue, prodige étonnant du père des » immortels »!

EGIPANS. Sur-nom que les anciens donnaient aux Divinités Champêtres, qu'ils supposaient habiter les montagnes & les bois. On les représentait sous la figure de petits hommes velus, cornus, fourchus, & ornés d'une queue par derrière.

ÉGLISE. Selon les Théologiens Catholiques, « c'est l'assemblée des » Fideles unis par la même profession » de foi & par la communion des » mêmes sacremens, sous la conduite » de légitimes Pasteurs; c'est-à-dire, » des Evêques, & du Pape, Successeur de Saint Pierre & Vicaire de Jésus-Christ sur la terre. »

L'Eglise universelle est la société de toutes les Eglises particulières, unies aussi par la même profession de foi, la participation aux mêmes Sacremens, & la même soumission à la voix des Pasteurs légitimes.

Les caractères de l'Eglise marqués dans le symbole du Concile de Constantinople, sont, qu'elle est *Une, Sainte,*

Sainte, Catholique & Apostolique.
Une, par l'union de tous les Membres, sous un même Chef invisible qui est Jésus-Christ, & sous un même Chef visible qui est le Pape, & par l'unité de sa doctrine qu'elle tient de Jésus-Christ & des Apôtres, & par la tradition des Peres. Elle est *Sainte*, par la sainteté de sa doctrine, de ses sacremens, & parce qu'il n'y a & ne peut y avoir de Saints que dans sa société. *Catholique*, c'est-à-dire, qu'elle n'est bornée ni par les temps ni par les lieux; enfin, *Apostolique*, parce qu'elle professe la doctrine qu'elle a reçue des Apôtres, & parce que ses Pasteurs sont par une suite non interrompue, les légitimes Successeurs des Apôtres. Telle est l'Eglise dans le sens spirituel.

Dans le sens naturel, on donne le nom d'Eglise au lieu où s'assembloient les fidèles, pour participer aux saints mystères. Nous en emprunterons la description de M. l'Abbé Fleuri.

« L'Eglise, dit cet Auteur, était autrefois séparée, autant qu'il le pouvait, de tous les bâtimens profanes, éloignée du bruit, & environnée, de tous côtés, de cours, de jardins ou de bâtimens dépendans de l'Eglise même, qui tous étaient renfermés dans une enceinte de murailles. D'abord, on trouvait un portail, ou premier vestibule, par où l'on entrait dans un péristyle, c'est-à-dire une cour carrée, environnée de galeries couvertes, soutenues de colonnes, comme sont les cloîtres des Monastères. Sous ces galeries se tenaient les pauvres à qui on permettait de mendier à la porte des Eglises, & au milieu de la cour était une ou plusieurs

Tome I.

» fontaines, pour se laver les mains
 » & le visage avant la prière : les bē-
 » nitiers y ont succédé. Au fond était
 » le porche ou portique, qui était or-
 » né de colonnes en dehors, & fer-
 » mé en dedans d'une muraille, au
 » milieu de laquelle était une porte,
 » par laquelle on entrait dans un se-
 » cond portique. Le premier était
 » destiné pour les Energumènes &
 » les Pénitens qui étaient encore dans
 » la première classe. Le second était
 » beaucoup plus large, & destiné pour
 » les Pénitens de la seconde classe,
 » & pour les Cathécumènes qui com-
 » mençaient à être sujets à la discipli-
 » ne de l'Eglise. Ces deux portiques
 » prenaient à-peu-près le tiers de la
 » longueur totale de l'Eglise. Près de
 » la Basilique en-dehors, étaient deux
 » bâtimens séparés; savoir, le Bap-
 » tistère & le *Diaconium*, sacristie
 » ou trésor. Quelquefois il y avait
 » des cellules le long de l'Eglise,
 » pour la commodité des personnes
 » pieuses qui voulaient méditer &
 » prier en particulier. La Basilique
 » était partagée en trois, suivant sa
 » largeur, par deux rangs de colon-
 » nes qui soutenaient des galeries des
 » deux côtés, & dont le milieu sou-
 » tenait la nef; c'était où se plaçait le
 » peuple, les hommes d'un côté, les
 » femmes de l'autre. Vers le fond,
 » à l'Orient, c'était l'autel, derrière
 » lequel était le presbytère ou san-
 » tuaire: c'est ce que l'on nomma de-
 » puis le chevet de l'Eglise. Son plan
 » était un demi-cercle qui enfermait
 » l'autel par derrière; le dessus, une
 » voûte en forme de niche qui le
 » couvrait. Avant que d'arriver à l'au-
 » tel, était un retranchement de bois
 » pour placer les Chantres. A l'en-

E c

» trée était l'ambon, c'est-à-dire un
 » jubé ou tribune élevée, où l'on
 » montait des deux côtés pour faire
 » des lectures publiques. Si l'ambon
 » était unique, il était placé au mi-
 » lieu, mais souvent on en faisait
 » deux pour ne point cacher l'Autel.
 » L'Evêque occupait la place du mi-
 » lieu : à sa droite & à la gauche du
 » peuple, était le pupitre de l'évan-
 » gile, de l'autre côté celui de l'épi-
 » tre ; quelquefois il y en avait une
 » troisième pour les prophéties. L'au-
 » tel était enfermé par devant d'une
 » balustrade à jour : c'était une table
 » de marbre ou de porphyre, sou-
 » vent d'argent massif, & même
 » d'or ornée de pierreries. Elle était
 » placée, autant qu'il était possible,
 » sur la sépulture des Martyrs ; car,
 » comme les premiers Chrétiens
 » avaient coutume de s'assembler aux
 » tombeaux des Saints, pour prier,
 » on y bâtit des Eglises ; & de-là est
 » venue la règle de ne point consa-
 » crer d'autel sans y mettre des reli-
 » ques ; c'étaient ces sépulcres des
 » Martyrs que l'on appelait *Mémoi-
 » res* ou *Confessions* : elles étaient
 » sous terre & l'on y descendait par
 » devant l'autel, qui demeurait nud
 » hors le temps de sacrifice, ou seu-
 » lement couvert d'un tapis. Depuis,
 » on l'environna de quatre colonnes
 » au quatre coins, soutenant une es-
 » pece de tabernacle qui le couvrait,
 » & que l'on nomma *Libaire*, à cau-
 » se qu'il avait la figure d'une coupe
 » renversée. On y renferma souvent
 » l'Eucharistie que l'on gardait pour
 » les malades. »

Ces anciennes Eglises étaient plus
 ou moins richement ornées, en pro-
 portion des dons qu'elles recevaient

des Fidèles. Il y en avait dont les
 colonnes étaient de marbre, avec des
 chapiteaux de bronze doré ; les car-
 reaux étaient aussi de marbre, & sou-
 vent elles en étaient entièrement in-
 crustées. Les murailles étaient char-
 gées de peintures, qui représentaient
 diverses histoires de l'ancien Testa-
 ment, on y voyait la figure du Sau-
 veur & quelques-uns de ses miracles.
 Les portes étaient ornées d'ivoire, d'ar-
 gent ou d'or, & toujours garnies de
 rideaux.

On prétend que la première Eglise
 qui ait été bâtie publiquement par
 les Chrétiens, a été celle de Saint
 Sauveur à Rome, fondée par Con-
 stantin.

Les Eglises Grecques sont presque
 toutes d'une forme carrée, & le
 chœur en est toujours tourné vers
 l'Orient. La nef en fait la principale
 partie. Dans les Eglises Patriarcha-
 les, le siège du Patriarche est tout au
 haut : ceux des autres Métropolitains
 sont au dessous. Les Lecteurs, les
 Chantres & les Clercs se placent vis-
 à-vis. La nef est séparée du sanc-
 tuaire par une cloison peinte & dorée :
 elle a trois portes ; celle du milieu
 est appelée la *Porte sainte*, & ne
 s'ouvre que pendant les offices solem-
 nels & à la messe, lorsque le Diacre
 sort pour aller lire l'Evangile, ou
 quand le Prêtre porte les eucristes pour
 aller consacrer, ou lorsqu'il vient s'y
 placer pour donner la communion.

Les Eglises Arméniennes sont
 aussi tournées vers l'Orient. Elles
 sont divisées en quatre parties ; le
 sanctuaire, le chœur, l'endroit où
 se placent les hommes, & celui où
 se tiennent les femmes. Le chœur est
 séparé de la nef des hommes par une

balustrade haute de six pieds. On monte plusieurs degrés pour entrer du chœur dans le sanctuaire : l'autel qui est placé au milieu, est construit de façon qu'on peut tourner tout autour, & il est éclairé par quelques fenêtres percées dans le dôme qui le couvre ; ordinairement il n'y a qu'un seul autel dans ces Eglises, & point de chaire : toutes les fois que l'on doit prêcher, on en apporte une.

Les Eglises des Abyssins ne méritent pas qu'on en donne une description. Elles sont la plupart couvertes de paille ou de roseaux ; & sans la manière respectueuse avec laquelle ce Peuple s'y comporte, il serait difficile de s'apercevoir que c'est la maison de Dieu.

EGUILLETES. Peine décernée anciennement contre les femmes de mauvaise vie. « On voulut, dit » Pasquier, que ces bonnes dames » eussent quelque signal entr'elles, » pour les distinguer & reconnaître » d'avec le reste des prudes, qui fut » de porter une Eguillette sur l'épaule. Coutume, ajoute le même Auteur, que j'ai vu encore se pratiquer à Toulouse ; d'où est venu, entre nous, ce proverbe, par lequel nous disons qu'une femme court l'Eguillette ; pour exprimer qu'elle prostitue son corps à l'abandon d'un chacun ».

EGYPTE. C'est une Contrée de l'Afrique qui peut avoir environ deux cents lieues de long sur cinquante de large : elle est bornée au Midi par la Nubie ; au Nord par la Méditerranée, à l'Orient par la Mer rouge & l'Isthme de Suez, & à l'Occident par la Barbarie. L'Egypte a été le

berceau du Paganisme : ce fut jadis le Pays le plus digne de l'admiration des Peuples, mais dont la splendeur est absolument déchue, depuis qu'il a passé sous la domination des Turcs. Les Egyptiens furent superstitieux dans tous les tems, & si l'on fait remonter l'institution de leurs Prêtres jusqu'au siècle d'Hermès Trismégiste, cet Ordre de tous les Citoyens est le plus ancien de tous, & celui qui attira le plus de maux sur ce fertile Pays. Les Ministres des Dieux se divisèrent ; les uns prétendirent qu'on adorât exclusivement les Grues, les autres ne reconnurent pour vrai Dieu que le Crocodile ; ceux-ci prêchèrent le culte des Chats, ceux-là celui des Oignons, & presque tous condamnerent au feu les impies qui osaient se nourrir de fèves. Cet esprit d'intolérance qui animait les Prêtres, infecta bientôt le Corps de la Nation : chacun prit parti, comme s'il se fût agi du salut de l'Etat, on se battit, on s'égorgea, & la terre fut abreuvée du sang de la Nation. Les anciens Prêtres Egyptiens prétendaient qu'Osiris, Isis, Orus, Hermès, Anubis, étaient des ames célestes qui s'étaient revêtues d'un corps humain pour nous dicter des Loix. Ils étaient distribués en différentes classes, & employés à différents exercices. Pendant le jour ils exhortaient les Peuples à conserver un attachement inviolable pour les usages du Pays ; durant la nuit ils observaient le cours des astres. Quatre fois dans les vingt-quatre heures ils chantaient des hymnes : du reste, réellement hypocrites, leur contenance était modeste, & leur habit simple & propre : ils pratiquaient chaque jour

plusieurs ablutions, se rasaient tout le corps, étaient circoncis, buvaient peu de vin, & dans les tems de purification mangeaient leur pain, mêlé avec de l'hysope. Nous retrouvons la marche d'une de leur Procession solennelle. Les Chantres paraissaient à la tête, avec les symboles de la Musique : ils étaient suivis par les tireurs d'Horoscope portant la palme & le cadran solaire, symbole de l'Astrologie judiciaire. Après eux venaient les Ecrivains des choses sacrées, une plume sur la tête, l'écrivoire, l'encrier & le jonc à la main : ensuite se présentaient les *Stolites*, avec les symboles de la Justice & les coupes de libations. Ceux-ci étaient particulièrement chargés du choix des victimes, de la discipline des Temples, du culte divin, des cérémonies de la Religion, des sacrifices, des prémices, des hymnes, des prières, des fêtes, des pompes publiques, & en un mot de tout ce qui concernait les choses sacrées. Les Prophètes fermaient la Procession, ayant la poitrine découverte, & se faisant accompagner par ceux qui avaient la garde des pains sacrés.

Moyse nous apprend que les Prêtres Egyptiens étaient les premiers Ministres des Souverains & qu'ils possédaient des richesses immenses. Isis, sœur & veuve d'Osiris, leur donna en propre environ le tiers de l'Egypte, & en récompense ils la déshérent après sa mort. Elle avait épousé son frère ; il fut permis aux Egyptiens de prendre leurs sœurs pour épouses, mais aussi, en se mariant, par respect pour Isis, ils promettaient d'être en tout soumis à

leurs femmes. La polygamie n'était point alors permise & l'adultère était puni de mort ; le séducteur recevait mille coups de verges & l'on coupait le nez à sa complice. Les procès étaient rares, & le Prince fournissait à l'entretien des Juges. L'homicide volontaire ne pouvait échapper à la mort, & l'on condamnait à perdre la vie tout homme qui pouvant sauver un Citoyen qu'on voulait tuer, ne le faisait pas. Lorsqu'il se commettait un assassinat, la Ville la plus prochaine du lieu où s'était commis le crime, était obligée de faire de somptueuses funérailles au cadavre. On savait avec quelle rigueur les Rois étaient jugés après leur mort. (Voyez FUNDAMENTA DES EGYPTIENS.)

EGYPTIENS. Depuis la Conquête que Selim I, Empereur des Turcs, fit de l'Egypte, ce Royaume n'a plus changé de Maître : il est gouverné par un Bacha, qui réside au grand Caire, & qui a sous lui vingt-quatre Beys ou Gouverneurs très-puissans. Il y a dans chaque Ville un Cadi ou Juge qui rend la Justice. Un Muphi, assisté de quelques Docteurs de la Loi, juge toutes les causes Spirituelles, & comme ailleurs, il s'immisce dans le Gouvernement Séculier. On ne peut reconnaître les anciens Egyptiens dans leurs lâches descendants, ceux-ci n'ont hérité de leurs pères que la fourberie & la superstition. Si on loue le fils d'un Egyptien en présence du père, & qu'on oublie de le bénir, il vous soupçonne de quelque mauvaise intention, & pour rompre l'effet du charme qu'il prétend que vous avez jeté sur lui, il ne manque pas

de jeter du sel dans le feu. Les Egyptiens modernes se sont moins éloignés de l'habillement que des mœurs de leurs ancêtres. Ils portent une chemise, ou robe à manches larges, d'un drap bleu, avec une ceinture : leur habit de cérémonie est une chemise blanche, assez semblable aux surplis de nos Ecclésiastiques. L'habit des femmes diffère peu de celui des hommes, mais il est plus court : le vêtement de dessous est de soie : les manches sont longues & pendantes, & sous ces habits elles portent une chemise de gaze qui traîne jusqu'à terre. Elles relèvent leurs cheveux en rond sous un bonnet court de laine blanche, & mettent par-dessus un mouchoir brodé. Les femmes honnêtes en Egypte ne peuvent se présenter que couvertes d'un voile : les seules courtisannes s'exemptent de cette Loi, & pour se faire encore mieux distinguer ; elles portent au nez des anneaux, auxquels sont attachés plusieurs grains de verre. On les voit continuellement passer par bande dans les rues, dansant, chantant, & jouant des instrumens. Souvent on en trouve assises sur les bords des grands chemins. Quoique les femmes dans ce Pays jouissent de fort peu de liberté, elles ont cependant celle de faire quelques visites à leurs amies, qui ne peuvent mieux leur marquer la satisfaction qu'elles ont de les voir, qu'en leur fournissant le plus grand nombre d'habits possibles, avec lesquels elles s'amusaient à se déguiser, pendant la journée qu'elles passent ensemble. Les bains sont encore un moment de plaisir pour les Egyptiennes. Elles savent en profiter, & quoiqu'elles

ignorent l'art de l'écriture : du sel, du pain, du froment, du bois, de la paille, placés dans différens mouchoirs, & la manière de les nouer, instruisent aussi énergiquement qu'un billet, d'une heure, qu'au moyen d'un déguisement, elles pourront sortir du bain, & se transporter au rendez-vous qu'elles indiquent. Plus l'esclavage est rigoureux, plus l'imagination est fertile en moyens. Au reste les filles Egyptiennes sont beaucoup plus réservées que les femmes. En cessant d'être sages, elles perdraient tout espoir d'être mariées, ou même courraient risque de la vie, si, le jour de leur mariage, elles ne pouvaient donner des preuves non équivoques de leur sagesse. Nous devons remarquer qu'au Caire, une femme, de quelque qualité qu'elle soit, ne peut se servir que d'un âne pour monture, par rapport à une certaine prédiction qui dit que cette Ville sera prise un jour par une femme à cheval. Une remarque que l'on ne doit pas non plus passer sous silence, c'est que les Turcs d'Egypte ont une si grande vénération pour les Idiots, qu'ils les regardent comme des Saints. Ces misérables se promènent tout nus dans les rues & se placent communément aux portes des Mosquées, où les femmes ne craignent point de leur baiser les mains & même d'autres parties du corps que la décence ne permet pas de nommer.

EICÉTES ou HÉICÉTES. Hérétiques du septième siècle, qui, faisant profession de la vie Monastique, prétendaient qu'il n'était pas possible de mieux louer Dieu, qu'en dansant & en sautant. Pour appuyer cette ridicule idée, ils citaient l'exem.

ple de Moÿse & des Hébreux qui, après le passage de la mer rouge, avaient témoigné leur reconnaissance au Seigneur par le chant d'un cantique & par des danses.

EISCTÉRIES. Pendant la solennité de ces Fêtes, on sacrifiait à Jupiter & à Minerve pour le salut de la République.

ELAGABALE. Nom d'une prétendue Divinité que les Habitans de la Ville d'Emesse, dans la haute Syrie, adoraient sous la figure d'un grand cône de pierre. On prétend que sous cet emblème ils révéraient le Soleil; qu'ils regardaient comme le Créateur & le Principe de toutes choses. L'Empereur Antonin, qui dans sa jeunesse avait été Prêtre de ce Dieu, prit en conséquence le nom d'Elagabale ou d'Héliogabale: il le fit apporter à Rome, où il lui bâtit un Temple, dans lequel il déposa le feu sacré de Vesta, la statue de Cybèle, les boucliers de Mars, c'est-à-dire les choses sur la possession desquelles les Romains fondaient la prospérité constante de l'Empire. Ce qui paraît assez singulier, c'est qu'Antonin, craignant que son nouveau Dieu ne s'ennuyât dans Rome, forma le dessein de lui donner une femme: il jeta les yeux sur la Déesse celste qu'on adorait à Carthage, & il envoya chercher sa statue, qui fut conduite avec pompe dans le Temple d'Elagabale. Ce ridicule mariage fut célébré avec l'appareil le plus éclatant, non-seulement à Rome, mais même dans toutes les Villes d'Italie. Les présens de nocés ne furent pas oubliés, & les Provinces, les Villes, & les riches particuliers se virent contraints

d'en apporter aux sacrés époux. Ce culte n'eut de durée que celle du règne d'Antonin: son successeur eut la barbarie d'obliger Elagabale & Céléste à se séparer. Le Dieu Cômique fut renvoyé dans sa Ville d'Emesse, trop heureux de retrouver encore ses Syriens disposés à l'adorer. Céléste resta dans le Temple de son époux, mais les portes en furent fermées & la Déesse fut bientôt oubliée.

ELAPHÉBOLIES. C'est le nom que les Phocéens donnaient à certaines Fêtes qu'ils célébraient en l'honneur de Diane, pour rappeler la mémoire d'un grand avantage qu'ils avaient obtenu sur les Thessaliens leurs ennemis, par la protection de la Déesse & par le secours de leurs femmes, qui avaient combattu avec un courage au-dessus de leur sexe. Les Athéniens avaient aussi une Fête de ce nom, pendant laquelle ils sacrifiaient des Cerfs à Diane & se régalaient avec certains gâteaux pétris de graisse, de miel & de sésame, que l'on appelait *Elaphes*. Cette Fête qui tombait dans le neuvième mois de l'année, donnait son nom à ce mois.

ELCESAITES. Hérétiques qui parurent vers le commencement du second siècle de l'Eglise. Ils prirent leur nom d'Elcesaïe ou d'Elxai leur Chef, qui vivait sous le règne de Trajan. Cet Elxai était Juif d'origine, mais il dédaignait de suivre la Loi; il s'avisa de jouer le rôle d'inspiré, & composa un ouvrage dans lequel il prescrivit à ses Disciples une forme de serment mystérieux par le Sel, l'Eau, la Terre, le Pain, le Ciel, l'Air & le Vent. Dans

un autre tems, il changea cette formule de serment, il leur ordonna de jurer par le Ciel, l'Eau, les Esprits, les Saints Anges de la prière, l'Huile, le Sel & la Terre. On aurait beaucoup de peine à rassembler toutes les impietés & les reveries d'Elxai. Il avait la continence en horreur, & regardait la Virginité comme infamante : il n'admettait que quelques passages tronqués de l'Ancien & du Nouveau Testament. Il disait qu'on pouvait renier sa foi & adorer les Idoles, sans pécher, pourvu que le cœur n'y eut point de part : que le Christ était un grand Roi, une vertu celle qui, née dès le commencement du monde, s'était manifestée en différens tems sous divers corps, & il en décrivait ainsi les dimensions : quatre-vingt-seize mille pas en longueur, vingt-quatre mille en largeur, & l'épaisseur à proportion. Il assurait que le Saint Esprit était du sexe féminin, & il le plaçait devant Jésus-Christ, droit comme une statue, sur un nuage entre deux montagnes & toutefois mobile. Il lui donnait les mêmes dimensions qu'à Jésus-Christ, & il s'était assuré que la mesure qu'il marquait était juste, par les montagnes dont la tête de l'un & de l'autre atteignait les cimes. Il condamnait les hérétiques, défendait de manger de la chair, rejetait l'autel & le feu, & croyait seulement l'eau bonne : ce qui pourrait faire conjecturer qu'il admettait une sorte de Baptême. Les Disciples d'Elxai se joignirent dans la suite à ceux d'Ebion (Voyez EBIONITES) & subsistèrent plusieurs siècles. On connaît aussi ces Hérétiques sous le nom d'Osé-

niens qu'on peut consulter.

ELECTEURS DE L'EMPIRE.

Ce sont des Princes qui ont le droit d'élire l'Empereur. Les Auteurs du Droit Public d'Allemagne ne sont point d'accord sur l'origine de la dignité Electorale dans l'Empire. L'opinion commune & la plus constamment reçue est que le Collège Electoral a pris naissance sous le règne de Frederic II, & qu'il s'établit du consentement tacite des Princes & Etats de l'Empire, fatigués des malheurs qu'occasionnaient les longs interregnes, lorsque tous les Etats de l'Empire procédaient à l'élection d'un Empereur. La Bulle d'or fixe le nombre des Electeurs à sept, dont trois Ecclésiastiques & quatre Laïcs. En 1648, par le traité de Westphalie on créa un huitième Electorat en faveur du Duc de Bavière, & en 1692, on en créa un neuvième en faveur du Duc de Brunswick-Lunébourg, sous le nom d'Electorat de Hanovre : de sorte qu'aujourd'hui le Collège Electoral est composé de neuf Electeurs, trois Ecclésiastiques, sçavoir Mayence, Trèves & Cologne, & six Séculiers qui sont, le Roi de Bohême, le Duc de Bavière, le Duc de Saxe, le Margrave de Brandebourg, le Comte Palatin du Rhin, & le Duc de Brunswick-Hannovre.

L'Electeur de Mayence est Archi-Chancelier de l'Empire en Germanie, l'Electeur de Trèves a le titre d'Archi-Chancelier de l'Empire pour les Gaules & le Royaume d'Arles ; l'Electeur de Cologne est Archi-Chancelier de l'Empire pour l'Italie. Le Roi de Bohême est Archi-Pincerna, c'est-à-dire grand Echan-

son de l'Empire : l'Electeur de Bavière est *Archi-Dapifer*, grand Maître-d'Hôtel : l'Electeur de Saxe est *Archi-Marescallus*, grand Maréchal : l'Electeur de Brandebourg est *Archi-Camerarius*, grand Chambellan : l'Electeur Palatin est *Archi-Thesaurarius*, grand Trésorier de l'Empire : l'Electeur de Hanovre n'a point encore d'office assigné au Couronnement de l'Empereur.

Les Electeurs sont tenus d'exercer les fonctions de leurs charges, paix eux-mêmes ou par leurs Substituts, dont les Offices sont héréditaires dans certaines familles. (Voyez les articles EMPEREUR ET COURONNEMENT D'UN ROI DES ROMAINS.) Les Electeurs Ecclesiastiques sont élus par les Chapitres, qui en les nommant Archevêques, les font Electeurs. Les Electorats Séculiers sont héréditaires. L'Electeur est majeur à dix-huit ans, & pendant sa minorité, le plus proche des Agnats est son tuteur.

Les Electeurs jouissent des grandes prérogatives suivantes : « 1°. ils » ont le Droit d'élire un Empereur » & un Roi des Romains, seuls & » sans le concours des autres Etats » de l'Empire. 2°. Ils peuvent s'as- » sembler pour former une Diète » Electorale, & délibérer de leurs » affaires particulières & de celles » de tout l'Empire, sans avoir besoin » pour cela du consentement de » l'Empereur. 3°. Ils exercent dans » leurs Electorats une Jurisdiction » Souveraine, sans que leurs Vassaux » & Sujets puissent appeler de leurs » décisions aux Tribunaux de l'Em- » pire, c'est-à-dire à la Chambre » Impériale & au *Consi. Aulique*

» c'est ce qu'on appelle en Allema- » gne, *Privilegium de non appel- » lando*. 4°. L'Empereur ne peut » pas convoquer la Diète sans le » consentement du Collège Electro- » ral, qui lui est aussi nécessaire dans » les affaires pressées & qui ne souf- » frent point de délai. 5°. Chaque » Electeur a Droit de présenter deux » Assesseurs ou Juges de la Chambre » Impériale. 6°. Les Electeurs sont » exempts de payer des Droits à » la Chancellerie Impériale, lors- » qu'ils prennent l'investiture de leurs » Etats ».

Les Electeurs prétendent marcher de pair avec les têtes Couronnées & ils ne cèdent point le pas aux Rois à la Cour de l'Empereur. Ils ont le Droit d'envoyer des Ambassadeurs. L'Empereur traite de *Neveux* les Electeurs Séculiers, & les Ecclesiastiques d'*Oncles*.

ELECTION DU PAPE.

Lorsque le Pape est élu (Voyez CONCLAVE.) les Cardinaux Chefs d'Ordre vont lui demander son consentement, & le nom qu'il veut prendre : car depuis Jean XII, qui auparavant s'appelait Octavien, les Papes ont coutume de changer de nom. On lui présente l'Anneau du Pêcheur ; & après l'avoir conduit derrière l'Autel, les Maîtres des Cérémonies & le Sacrificateur qui est toujours de l'Ordre des Augustins ; lui ôtent ses habits de Cardinal, pour le revêtir de ceux du Pape, composés de la Soutane de tafetas blanc, du rochet de fin lin, du camail de satin rouge, & le bonnet de même avec les souliers couverts de drap rouge en broderie d'or, avec une croix. Ensuite on porte le

nouveau Pape devant l'Autel de la Chapelle où s'est faite l'Élection, & les Cardinaux viennent fléchir les genoux devant lui, lui baiser le pied & la main droite, & recevoir le baiser de paix à la joue droite. Le premier Cardinal Diacre, précédé du Maître des Cérémonies qui porte la Croix, & d'un Chœur de Musiciens qui chantent l'Antienne : *Ecce Sacerdos magnus, &c. Voici le Grand Prêtre qui a été agréable à Dieu, & trouvé juste*, va faire démuter la porte de la grande Loge de Saint Pierre, passe dans la Balustrade, & avertit le Peuple de l'Élection du Pape, en criant à haute voix : « *An-* » *nuntio vobis magnum gaudium,* » *habemus Papam, &c.* » Nous vous annonçons une grande joie, nous avons un Pape, &c. Alors toute l'Artillerie du Château Saint Ange se fait entendre, & toutes les cloches sonnent. Le même jour, le Pape est porté sur l'Autel de la Chapelle de Sixte, où les Cardinaux viennent l'adorer une seconde fois. La troisième adoration se fait sur le grand Autel de Saint Pierre, & c'est à cette dernière que les Ambassadeurs des Princes sont introduits ; ensuite on chante le *Te Deum* : le Saint Pere donne la bénédiction, & on le transporte sur les épaules quelques dans son Appartement.

Si le Pape élu n'est que Diacre, le Cardinal Doyen lui donne l'Ordre de la Prêtrise, & l'Épiscopat dans la Chapelle de Sixte : le jour choisi pour son Couronnement, le Souverain Pontife se rend à la même Chapelle accompagné de ses Officiers, des Ambassadeurs, du Général de l'Eglise, des Princes du Trône & du

Gouverneur de Rome, des Capitaines des Chevaux-Legers, des Suisses, &c. Les Cardinaux s'y trouvent en soutane & en rochet, avec la calotte rouge, & ne prennent leurs chapes rouges qu'à l'entrée de la Chapelle. Deux Cardinaux Diares présentent au Saint Pere les ornemens Pontificaux. « Le premier » Maître des Cérémonies lui ceint » sous le rochet la *Falda* de taffetas, & lui met sur la tête la *Bar-* » *rette* de satin rouge ». Sitôt qu'il est entré dans la Chapelle, il reçoit le salut de tout le Sacré Collège, & se tient debout appuyé contre l'Autel. « Un Cardinal Diacre lui ôte la » *Barrette* rouge, & un autre lui en » met une de taffetas blanc, on lui ôte » la *Mozzette* rouge, & on le revêt » de l'amit, de l'aube, de la cein- » ture, de l'étole, du pluvial rouge » broché d'or, & le premier Cardina- » l lui place la mitre sur la tête ». Toute cette assemblée, précédée de la Croix, part pour se rendre à l'Eglise de Saint Pierre, & le Pape est porté sous un Dais que soutiennent les Chevaliers de Saint Pierre & de Saint Paul. D'abord on s'arrête sous le portique de cette fameuse Eglise, & c'est-là que les Chanoines viennent baiser les pieds du Saint Pere : il est porté ensuite jusqu'aux marches du Maître Autel, il y fait sa prière devant le Saint Sacrement, & de-là à la Chapelle Grégorienne. Là le Pape se lave quatre fois les mains ; la première eau lui est présentée par le Conservateur du Peuple Romain ; la seconde, pendant la Messe, par le Général de l'Eglise ; la troisième & la quatrième, par les Ambassadeurs du Roi de France &

de l'Empereur, s'ils se trouvent à la cérémonie du Couronnement. Ceci fait, le Saint Pere prend des ornemens blancs, & l'on commence la Procession, pendant laquelle le Maître des Cérémonies brûle des encens en disant : *a Pater Sancte, » sic tranſit gloria mundi » : Vili* Saint Pere, comment, affe la gloire du Monde. Après le Confiteor de la Messe, le Pape s'assied sur son Trône, & lorsque les trois premiers Cardinaux Prêtres ont récité quelques prières, il en descend, on lui ôte sa mitre, & les premiers Cardinaux Diares lui donnent le *Pallium*. Il encense l'Autel, est encensé lui-même trois fois & retourne à son Trône. C'est dans ce moment que tout le Sacré Collège & le Clergé en général viennent adorer le saint Pere, les Patriarches, les Archevêques & les Eveques lui baissent le pied & le genou, les Abbés & les Pénitenciers de Saint Pierre seulement le pied, ensuite le Pape continue la Messe. Il faut remarquer que l'Epiître & l'Evangile se chantent en grec & en latin. Après la Messe, on porte le Pape à la Loge de la Bénédiction, le second Cardinal Diaire lui ôte sa mitre, & le premier lui pose sur la tête le *Tiérène*, en disant : *a Recevez cette Tiare qui » est ornée de trois Couronnes, & » n'oubliez pas, en la portant, que » vous êtes le Pere des Princes & des » Rois, l'Archeve de l'Univers, & » sur la Terre le Vicair de Jésus- » Christ notre Sauveur, &c. »* Ensuite le Pape donne trois bénédictions au Peuple, & se retire dans son Appartement.

Autrefois le Pape donnait un su-

perbe festin le jour de son Couronnement. Sa table occupait la partie la plus élevée de la Salle : celle des Cardinaux était plus basse, & celle des autres Prelats, se trouvait au dessous des deux. Si l'Empereur se trouvait à ce repas, il présentait à laver au Saint Pere, le premier Cardinal Evêque versait l'eau, & deux Cardinaux Diares offraient la serviette. Sa Majesté Imperiale, en qualité d'Ecuyer-Tranchant, servait à table le premier plat au Saint Pere.

Quelques jours après son Couronnement le Souverain Pontife va processionnellement prendre possession de la Souveraineté de Saint Jean de Larran, & c'est dans cette cérémonie que les Juifs lui présentent un exemplaire du Pentateuque. (Voyez PEINES INFLIGÉES AUX JUIFS.)

ELECTION SINGULIERE. Les Tartares qui habitent le Dagestan & les bords de la Mer Caspienne, sont gouvernés par plusieurs Princes qui reconnaissent un Khan que l'on nomme *Chefsal*. Lorsqu'il est question d'élire ce souverain Chef, tout les Princes s'assemblent dans une place : ils forment un cercle dans lequel on jette une Pomme d'or, & celui que la Pomme touche est proclamé *Chefsal* sur le champ.

ELECTRIDES. Les Mythologues placent ces îles inhabitées à l'embouchure du Po. Ils assurent que ce fut dans une de ces îles que Phaëton tomba foudroyé ; & pour appuyer leur fiction, ils disent que le lac qui le reçut conserva une si grande chaleur & une odeur de souffre si considérable, que les oiseaux qui, en volant, s'en approchaient

de trop près , tombaient morts ; ils ajoutent qu'on trouvait beaucoup d'ambre dans ce lac , d'où vient le nom d'Électrides.

ÉLÉPHANT. Le plus grand de tous les animaux quadrupèdes. Lorsque Pyrrhus en opposa pour la première fois aux Romains , ils les prirent pour des bœufs de Lucanie , & cette ignorance de la force , de l'intelligence & du courage de ces animaux guerriers , occasionna la déroute totale de leur armée. Ils s'en servirent à leur tour contre leurs ennemis , & ils regardèrent comme un butin inestimable , les Elephans qu'ils enlevèrent aux Carthaginois. Pendant la guerre contre Philippe , ils avaient beaucoup d'Éléphans dans leur armée , ils se familiarisèrent bientôt avec eux , & l'on en vit orner les triomphes des Vainqueurs , & combattre dans le Cirque contre des hommes : on en attela aux chars , & l'on prétend qu'on parvint à en instruire plusieurs à marcher sur des cordes tendues. César se faisait éclairer par quarante Éléphans qui portaient devant lui des flambeaux à la guerre.

Les Éléphans ont presque toujours fait la principale force des armées de Perse & des Indes ; portant des tours sur leurs dos , d'où des soldats lancent des traits , des flèches & des pierres , ces animaux écrasent sous leurs pieds tout ce qui se présente à eux , & sont dressés à saisir les hommes avec leurs trompes , & à les jeter dans la tour qu'ils portent. On leur résiste avec le feu , avec des poutres aiguës plantées devant les rangs , des haches ou autres instru-

mens tranchans dont on leur coupe les pieds ou la trompe , ou en leur enfonçant une longue pique près de la queue , où ils ont la peau moins épaisse. Quelquefois on oppose aux Éléphans d'autres Éléphans ; & c'est alors qu'on peut admettre avec quel acharnement , ils combattent pour défendre ou pour venger leurs Maîtres.

Un Éléphant blanc est l'objet du culte des Habitans du Pégu , & ils le regardent comme une espèce de Divinité. Il est toujours servi dans des vases d'or ou d'argent ; lorsqu'on le sort pour le faire promener , six Seigneurs de la Cour portent un Dais sur sa tête , afin de le garantir des brûlans rayons du Soleil. Tous les Musiciens du Roi l'accompagnent , & pour le réjouir font retentir l'air du son de leurs instrumens. On observe les mêmes cérémonies , lorsqu'on le mène boire , & au sortir de la rivière , un grand de la Cour lui lave les pieds dans un bassin d'argent.

La possession d'un Éléphant blanc a souvent été l'objet d'une guerre sanglante entre les Rois de Siam & de Pégu.

Ce quadrupède se trouve en Afrique & en Asie , & si nous en croyons les Peuples de Siam , l'espèce humaine n'a de perfection au-dessus de l'Éléphant , que celle de la parole. Ils disent que cet animal , duquel à tous égards , ils retirent la plus grande utilité ; aime le faste , & qu'il se plaît à voir autour de lui un grand nombre de valets ; ils croient que lorsqu'il a commis quelques fautes , le véritable moyen de le punir , c'est de le dépouiller de

ses ornemens, de le laisser seul, & de lui présenter sa nourriture dans des vaisseaux de terre; alors il s'afflige & redevient doux. On raconte que pour punir un Eléphant fougueux on le changea de loge: il fut sensible à cette punition, & refusa pendant plusieurs jours tous les alimens qu'on lui offrit; mais ayant trouvé le secret de se débarrasser de ses liens, il courut à son ancienne loge, & tua dans sa rage celui qu'on avoit mis à sa place. Les Siamois sont intimement persuadés que l'Eléphant a des vertus & des vices; qu'il est chaste & modeste, orgueilleux & vindicatif; qu'il aime les louanges, & que son instinct va jusqu'à comprendre ce qu'on lui dit. On a vu souvent dans l'Asie des Nations entières se faire des guerres longues & cruelles pour la possession d'un Eléphant blanc, c'est à-dire, couleur de chair; celui de cette couleur que l'on nourrit à Siam, est servi en vaisselle d'or, par plus de cent Officiers: les lambris du pavillon qu'il occupe sont entièrement dorés, & lorsqu'on le promène, on porte au-dessus de lui un magnifique dais pour le garantir des ardeurs du Soleil. Plusieurs Rois des Indes prennent dans leurs titres celui de possesseur de l'Eléphant blanc.

Lorsqu'à Siam on veut prendre des Eléphans sauvages, on fait une espèce de tranchée, par le moyen de deux terrasses que l'on élève presque à plomb de chaque côté: dans le fond de cette tranchée, on plante des troncs d'arbres, hauts de dix pieds, tellement serrés qu'il ne reste entre eux que le passage d'un homme, & si fortement attachés qu'un Eléphant ne puisse les arracher. Des Eléphans

fémmes exercées à cette chasse, paissent paisiblement autour de cette enceinte, & appellent par leurs cris les mâles sauvages qui aussitôt s'engagent dans la tranchée, pour les suivre: mais à peine sont-ils entrés dans ce labyrinthe, que ne pouvant ni s'y retourner, ni en sortir, ils deviennent furieux; les chasseurs leur jettent des lacets faits de grosses cordes, avec un nœud coulant au bout, & s'efforcent de leur embarrasser les pieds. Parvenus à ce but, un d'entr'eux, monté sur un Eléphant fémmelle, entre & sort de l'enceinte; cette fémmelle appelle les autres chaque fois par un coup sec de sa trompe qu'elle donne à terre, les autres fémmelles la suivent, & l'Eléphant sauvage, qu'on cesse alors d'irriter, se détermine à marcher sur leurs pas. Il pousse avec sa trompe la porte de la seconde enceinte, où il les a vu entrer, & c'est alors que pour le rafraichir, on lui jette une grande quantité de seaux d'eau sur le corps, & qu'on l'attache étroitement aux troncs d'arbres, avec les cordes dont on a embarrassé ses pieds. Après qu'il a passé quelque temps dans cet état de contrainte, on fait entrer dans la tranchée un Eléphant privé, mais à reculons, & on l'attache au cou du sauvage que l'on débarrasse, & qui se laisse traîner par ce nouveau camarade. En sortant de la tranchée, il trouve deux autres Eléphans privés qui se placent à ses côtés, & lui servent d'Acolytes, & un quatrième passe derrière, & le fait marcher à grands coups de tête qu'il lui donne toutes les fois qu'il paraît vouloir s'arrêter. L'Eléphant sauvage conduit ainsi jusqu'à un hangar, est at-

taché à un gros pillier qui tourne comme un cabestan de Navire, où pendant huit jours des Eléphants privés lui tiennent compagnie, & l'on prétend qu'il ne faut que ce temps pour l'appivoiser & lui faire supporter son esclavage avec tranquillité. Quelquefois le Roi de Siam ordonne des chasses pour prendre des Eléphants, & elles se font avec le plus grand appareil. Lorsqu'on a rassemblé le plus d'Eléphants sauvages qu'il a été possible dans une grande enceinte, on la borde d'Eléphants de guerre, on allume des feux de distance en distance dans la forêt, & l'on cherche à les épouvanter par le son des trompettes, des hautbois, & par le bruit des tambours. Ces animaux s'efforcent, mais inutilement de s'échapper du Parc : d'un côté ils sont repoussés par les Eléphants de guerre, & de l'autre ils se trouvent embarrassés dans les pièges que leur ont tendu les Chasseurs. Ainsi arrêtés, on les met entre les Eléphants privés qui les conduisent facilement aux écuries qui leur sont préparées. Au Pégu, c'est avec des femelles qu'on fait cette chasse dangereuse. A Patane, Royaume dépendant du Pégu, on conduit un Eléphant privé dans la forêt : aussitôt que l'Eléphant sauvage l'aperçoit, il vient lui livrer combat : ces deux Eléphants croisent leurs trompes en s'efforçant de se renverser ; pendant ce temps des Chasseurs embarrassent avec des cordes les pieds de l'Eléphant sauvage qui, craignant de culbuter, n'ose se remuer : on le saisit, & bientôt en lui refusant des alimens, il est appivoisé.

L'Eléphant est la monture ordi-

naire des peuples de Siam & du Pégu : celui qui le conduit & qu'on nomme Pasteur, se place sur son cou pour le gouverner : il le fait mettre à genou & à demi couché, afin que celui qui veut se placer sur la chaise qu'il porte, puisse monter plus facilement en posant son pied sur la jambe de l'animal, & de-là sur son ventre. On se sert aussi d'échelle, mais excepté le Roi, les Naturels du Pays font courber l'Eléphant, & le conduisent eux-mêmes assis sur son cou. Les femmes se servent de cette monture qui est dit-on, si incommode qu'il vaudrait mieux faire dix lieues sur un cheval, qu'une seule sur une Eléphant. Pour le conduire, on emploie un crochet très-fort & très-pointu, dont on pique l'animal aux oreilles & au museau pour diriger sa route. Il porte sur son dos des tours qui contiennent commodément jusqu'à six ou sept personnes, ou de riches Pavillons sous lesquels les grands Seigneurs & les femmes font à l'abri des injures de l'air, pendant leurs voyages. On prétend que la charge ordinaire est le poids de trois mille livres ; qu'en marchant d'un pas égal, il atteint un homme qui court ; qu'en le pressant, il peut faire en un jour le chemin de six journées ; qu'il court comme un cheval, au galop, & qu'il fend l'eau avec autant de vitesse qu'une Chaloupe à dix rames : un Eléphant peut manger par jour cent livres de riz, & consommer aisément en vingt-quatre heures la nourriture de trente hommes pour une semaine. On est fort incertain sur la durée de la vie des Eléphants ; quelques Auteurs prétendent qu'il vit au-delà de trois cent années ;

d'autres plus modérés croient qu'il ne passe pas cent, cent vingt ou cent trente ans. Les Eléphants de l'Asie ont quelquefois treize, quatorze, quinze pieds, & même plus de hauteur, depuis les pieds jusqu'au dessus du dos : leurs défenses pèsent jusqu'à deux cens livres. Les Eléphants d'Afrique n'ont pas plus de onze à douze pieds de hauteur, & environ dix de longueur. L'Eléphant se sert de sa trompe comme d'un bras & d'une main : elle lui est utile pour porter à sa bouche, avec une adresse infinie, les alimens, soit solides, soit liquides. Avec elle il enlève des choses du poids de deux cens livres. Lorsqu'il est exercé pour la guerre, on lui attache au bout de cette trompe, un sabre nud, dont il se sert merveilleusement contre l'ennemi. Il est naturellement tranquille, mais lorsqu'on l'offense, il se met en fureur, il dresse ses oreilles & avec sa trompe, il renverse tout ce qui se présente devant lui. On dit qu'il craint le feu ; & que pour appaiser sa rage, il ne faut que faire partir à ses yeux quelques pièces d'artifice. Cependant cet animal, si fort, est incommodé des piquures des mouches ; & pour s'en délivrer, on le voit souvent se jeter avec sa trompe de la poussière sur le corps, & s'il est libre, il cherche du soulagement contre ces insectes dans de fréquens bains. Ceux qui le soignent dans son esclavage, doivent souvent lui frotter la peau d'huile, pour ramollir son épiderme qui est sujette à se dessécher.

Avant la guerre contre Pyrrhus, les Romains ne connaissaient point les Eléphants ; ils les prirent d'abord pour des Bœufs de Lucanie, & leur

ignorance à ce sujet fut la cause de leur défaite. Dans la suite ils se familiarisèrent avec ces animaux, & s'en servirent utilement dans les guerres qu'ils entreprirent. Ils en opposèrent à Philippe ; ils en ornèrent leurs triomphes ; ils en firent combattre dans les Cirques ; ils en attelèrent à leurs chars ; & l'on en vit dans Rome marcher sur des cordes tendues. César se faisait éléver à l'armée par quarante Eléphants, qui portaient des flambeaux devant lui.

ELEUSINIES. Nom que les Grecs donnaient aux Fêtes ou Mystères de la Déesse Cérès, & qui se célébraient avec beaucoup plus de solennité à Eleusis, Ville maritime de l'Attique, que dans tous les autres endroits de la Grèce. Les anciens ne sont point d'accord, touchant l'origine de ces mystérieuses cérémonies ; les uns veulent que Cérès les ait instituées elle-même, en mémoire du zèle & de l'affection avec lesquels les Athéniens la reçurent : d'autres croient simplement que les Athéniens ordonnèrent la solennité des Eleutines, en reconnaissance de ce que Cérès leur avait appris combien il était avantageux de vivre en société. Cependant Diodore de Sicile qui est de ce dernier sentiment, dit quelque part : « Qu'une grande sécheresse ayant causé une disette » affreuse dans la Grèce, l'Egypte » qui avait fait cette année-là même » une récolte très-abondante, fit part » de ses richesses aux Athéniens, » que ce fut Erechthée qui leur amena ce convoi extraordinaire de » bled, & qu'en reconnaissance de » ce bienfait, il fut créé Roi d'Athènes, & qu'il apprit aux Athé-

niens les mystères de Cérès, & la manière dont l'Egypte les célébrait ». Les Mystères de Cérès ne seraient donc que les Mystères d'Iris, introduits dans la Grèce, & ceci se rapporterait au sentiment de Tacodoret (Liv. I. Græcænic. Affection,) & à celui d'Hérodote & de Pausanias qui tous trois prétendent que les Grecs avaient pris leurs Dieux & leur Religion des Egyptiens.

Les Cérémonies qui s'observaient à la Fête des Eleusines duraient plusieurs jours. Toutes les Villes de la Grèce envoyaient des Processions à la Ville d'Eleusis, où Cérès avait un Temple magnifique & si sacré qu'on étendait des peaux de Bêtes sur le sol, dans la crainte qu'il ne fût profané par l'attouchement des pieds de quelques criminels, auxquels il était enjoint de ne s'y tenir que sur le pied gauche, jusqu'à ce qu'ils fussent punis. Toutes ces processions se rassemblaient à Athènes; & après avoir offert des sacrifices à Cérès & à Jupiter, après avoir fait des libations de deux vases qu'on repandait l'un du côté de l'Orient & l'autre du côté de l'Occident, on se rendait en pompe à Eleusis, en chantant des hymnes en l'honneur de la Déesse, non sans faire beaucoup de pauses, & à chaque pause on immolait des Vaches. Lorsqu'on était arrivé au Pont de Céphise, quelques femmes montées sur des chariots, s'attaquaient vivement par des railleries piquantes, & de-là vient le Proverbe, *de plaustro loqui*, parler de dessus le chariot, pour désigner un Discours Saryique. Pendant la durée de la Fête, le Peuple & les Prêtres se répandaient çà & là dans les cam-

pagnes, avec des torches ardentes, pour imiter les courses que fit Cérès lorsqu'elle cherchait sa fille Proserpine. On pouvait se faire initier aux fameux mystères d'Eleusis, & c'est ce qui leur donnait de la célébrité. Les Initiés portaient des couronnes de myrthe, on leur donnait une robe neuve, qu'ils devaient constamment porter jusqu'à ce qu'elle fût tout-à-fait usée, & encore ils en devaient précieusement conserver les lambeaux: un secret inviolable sur tout ce qu'ils avaient vu, était la loi qu'on leur imposait, & la mort était la peine qu'on attachait à leur indiscrétion.

Cicéron soupçonne au commencement de ses Tusculanes qu'on découvrait seulement aux Initiés que Cérès & Proserpine n'avaient été que des femmes mortelles, dont on avait fait des Déeses, & qu'on les engageait par serment à renfermer ce secret dans leur sein, pour ne pas décréditer le culte des Dieux dans l'esprit du Peuple. Monsieur Pluche croit que Cérès est un signe imaginé pour représenter la Terre qui, après le déluge, ayant perdu sa première fécondité, eut besoin d'un travail pénible & assidu, avant que d'accorder ses dons.

Il y avoit les grandes & les petites Eleusines. Ces dernières furent instituées en faveur d'Hercule qui, comme étranger, ne pouvant être initié aux premières, eut la satisfaction d'être admis aux nouvelles. Ce n'était que par degrés qu'on était reçu à la participation de tous les Mystères, où il ne se faisait rien d'infâme, comme dans ceux de Bacchus. L'Initié était purifié, après

bien des épreuves qui expiaient ses fautes passées. Le Sacrificateur nommé *Hydranos*, immolait à Jupiter une truie pleine, dont la peau étendue à terre, servait de lit au Postulant; il prononçait plusieurs prières sur lui, faisait diverses ablutions avec l'eau de la Mer, & le couronnait d'un chapeau de myrthe ou de fleurs. Ceux qui avaient été admis aux petits Mystères s'appelaient *Mystes*, & les autres étaient nommés *Eoptes* ou *Ephores*, c'est-à-dire, *Inspecteurs*. Entre les deux réceptions, il devait y avoir une intervalle de cinq années.

ELEUTHÉRIENNES. (Fêtes)

Les Grecs célébraient ces Fêtes en l'honneur de Jupiter Eleuthère, c'est-à-dire *Libérateur*, qui les avoit délivrés du joug des Barbares en leur accordant la victoire sur Mardonius, Général du Roi des Perses, dont trois cens mille furent exterminés dans cette journée. Ces Fêtes revenaient tous les cinq ans: on y disputait le prix de la course des Chars, & la ville de Platée, témoin du triomphe des Héros de la Grèce, voyait aussi couronner les Vainqueurs des Jeux.

ELIE. Prophète célèbre des Juifs, qui, par ordre de Dieu, reprocha souvent à ce Peuple son idolâtrie, & qui manifesta sa mission par les plus étonnans prodiges. On croit communément qu'Elie, après avoir exécuté sur la Terre, les ordres du Très-Haut, fut enlevé au Ciel par un tourbillon de feu qui avoit la forme d'un Char avec des chevaux; qu'il n'est point mort, & qu'il reparaitra avec Hénoc à la consommation des siècles.

Les Musulmans donnent à ce Prophète le nom de Khéder, mot Arabe qui signifie *Verdoyant*, à cause de la durée immortelle de sa vie, qui le maintient toujours dans un état florissant au milieu d'un Paradis ou Jardin élevé, qu'on pourrait, disent-ils, prendre pour le Ciel même. Ils croient, comme les Chrétiens, qu'Elie ou Khéder doit reparaitre à la fin du Monde, & se persuadent que quelqu'un de sa race attend dans une certaine montagne, le second avènement de Jésus-Christ: à ce sujet ils racontent un fait qu'ils prétendent s'être passé dans l'année seize de l'Hégire.

Les Arabes s'étant emparés de la Ville de Holvan, trois cens Cavaliers qui revenaient de cette entreprise sous la conduite de Fadhilah, vinrent camper sur la fin du jour entre deux montagnes de Syrie. Fadhilah annonça la prière du soir, & ayant prononcé à haute voix: *A'llar Akbar*, Dieu est grand, selon la formule ordinaire; une voix répéta les mêmes paroles, & continua de répéter toute la prière jusqu'à la fin. Fadhilah qui avoit d'abord cru que c'était un écho, fut fort surpris d'entendre répéter ses phrases en entier, ce qui n'arrive point à l'écho, & s'écria: « O toi! qui me réponds, » si tu es de l'ordre des Anges, la » vertu du Seigneur soit avec toi, & » si tu es du genre des autres esprits, » à la bonne heure; mais si tu es » homme comme moi, fais toi voir » à mes yeux, afin que je jouisse » du bien de ta vue & de ton en- » tretien » ? A peine eut-il proféré ces paroles, qu'un Vieillard, à tête chauve, tenant un bâton dans la main,

main, & ayant l'air d'un Derviche, se présenta devant lui. « Qui es-tu, » lui demanda Fadhilah ? Je suis, » lui répondit le Vieillard, *Zerib bar Elia*, qui, par ordre du Seigneur *I'ssa* (Jésus), attend qu'il revienne une seconde fois sur la terre. C'est lui qui est la source de toutes les félicités, & je fais, suivant qu'il me l'a commandé, ma demeure derrière ces montagnes ».

Fadhilah, entendant ces paroles, n'eut rien de plus pressé que de demander au Vieillard dans quel tems le Seigneur *I'ssa* devait paraître. « A la fin du monde & au temps du jugement dernier, dit *Zerib bar Elia*. Mais, reprit le Guerrier, quelles seront les marques de la proximité de ce dernier temps ? » *Zerib bar Elia* prononça alors d'un ton de Prophète : « Quand les hommes & les femmes se mêleront ensemble sans distinction de sexe : quand l'abondance des vivres n'en fera point diminuer le prix ; & lorsqu'on répandra le sang des Innocens ; que les pauvres demandant l'aumône, ne trouveront pas de quoi subsister, & que la charité sera éteinte ; quand l'on mettra l'Écriture Sainte en chansons, & que les Temples dédiés au vrai Dieu, se rempliront d'Idoles, sachez qu'alors le jour du Jugement sera proche ». A peine le Vieillard eût achevé ces paroles qu'il disparut.

Les Mages de Perse prétendaient que leur Législateur Zoroastre avait été un des Disciples d'Elie, ou qu'au moins leurs Ancêtres avaient été instruits par les Compagnons d'Elie & d'Elisée. Cette Fable tire son origine

Tome I.

de ce que le Prophète fit tomber plusieurs fois le feu du Ciel sur la Terre, & de ce qu'il fut enlevé dans un chariot de feu, élément qui était le principal objet du culte des Mages.

ELIE. Les Parfis prétendent que leur Législateur Zoroastre a été un des Disciples d'Elie. L'origine de cette supposition vient sans doute de ce que le Prophète Elie fit tomber plusieurs fois le feu du Ciel, & de ce qu'il fut enlevé dans un chariot de feu, élément dont les Parfis font le principal objet de leur culte. Les Musulmans disent qu'Elie viendra à la contommation des siècles, & qu'il attend sur une certaine montagne, le second avènement de Jésus-Christ.

La fontaine d'Elie ou d'Immortalité si célèbre chez les Romanciers Orientaux, fut long-temps l'objet des vaines recherches du Monarque d'Houcarnein ; c'est de là que les nôtres ont pris leur Fontaine de Juvence, dont l'eau devait produire le même effet que celle d'Elie. Une des plus singulières extravagances de l'esprit humain, c'est d'avoir souvent adopté, comme vraies, les fictions folles & ingénieuses de nos Poètes.

ELIEL. Douzième mois de l'année Civile des Juifs, & le sixième de leur année Sainte. Pendant ce mois on se prépare par des purifications & des prières, au renouvellement de l'Année.

ELLOTIDE. (Minerve) Les Doriens ayant mis le feu à la Ville de Corinthe, Elloris, Prêtresse de cette Déesse, fut brûlée dans son Temple où elle s'était réfugiée. On avait déjà oublié ce malheur, lorsqu'une peste cruelle vint en rappeler la mémoire. Les Corinthiens furent con-

F f

sulter l'Oracle qui leur répondit que ce fleau ne cesserait que quand ils auraient relevé les autels de Minerve, & apaisé les mânes d'Ellotis. Un nouveau Temple sortit des ruines de l'ancien; les Autels furent relevés, & on les consacra à Minerve-Ellotide, afin d'honorer en même temps Minerve & sa Prêtresse.

ELLOTIS. C'est sous ce nom que les Crétois honoraient Europe: ils lui consacraient des Fêtes appelées *Elloties*. Dans une Procession qui se faisait pendant cette solennité, on portait une couronne de vingt coudées de circonférence, avec une châsse qui renfermait quelques os d'Europe.

ÉLOGE FUNÉBRE. Le premier qui ait été prononcé en France dans nos Eglises, est celui qui fut fait dans l'Eglise de l'Abbaye de Saint Denis à la Mémoire du Grand Connétable du Guelfin.

ELYSEES. (Champs) Selon les Payens, c'était un lieu dans les Enfers, plein de campagnes riantes, de prairies agréables, de bois délicieux, où les âmes des Gens de bien faisaient leur demeure, & où elles jouissaient d'une paix profonde & des plaisirs innocens. « Là, dit Virgile, » habitaient ceux qui étaient morts » en combattant pour la Patrie; les » Prêtres qui, sur la terre, avaient » mené une vie pure & sainte; les » Poètes religieux qui avaient chanté » des vers dignes d'Apollon; ceux » qui, par l'invention des Arts utiles, » avaient rendu service à l'humanité; » ceux enfin, dont les bienfaits répandus à propos, avaient excité » la reconnaissance dans les cœurs ». Cet immortel Poète ajoute: « Que

» tous avaient le front ceint d'une » bandelette aussi blanche que la » neige; que les uns s'exerçaient » à la lutte sur le gazon, d'autres » formaient des Danses joyeuses, » jouaient de la lyre, ou chantaient » les louanges des Dieux ».

Les Poètes ne sont pas d'accord en quel endroit du monde était cette demeure fortunée: ils varient aussi sur le temps que les âmes devaient habiter ce séjour délicieux. Plutarque place l'Elysée dans la Lune ou dans le Soleil; Platon, sous la Terre, c'est-à-dire, à nos Antipodes: les uns l'établissent au milieu des ans; d'autres au centre de la Terre; Homère veut que les Champs Elysiens soient au Pays des Cimmériens; M. le Clerc en Épire; Virgile en Italie; enfin, plusieurs dans l'ancienne Bétique, qui est la Grenade & l'Andalousie.

C'est sans doute aux Egyptiens que nous devons cette importante Fable. Leur sépulture commune était au-delà du fleuve Acherusie. Le mort était apporté sur le bord de ce Lac, où quelques Juges proposés pour cet examen informaient de ses vie & mœurs: s'il était convaincu d'avoir transgressé les Loix, il était jeté dans une fosse appelée le *Tartare*: s'il avait mené une vie exempte de reproches, un Batelier le passait au-delà du lac dans un lieu appelé les *Champs Elysiens*. C'est à peu-près l'explication que M. Pluche donne de cette Fable dans son Histoire du Ciel.

Il semble que Virgile croyait qu'après une révolution de mille ans, les âmes buvaient de l'eau du fleuve Lethé, & passaient dans de nouveaux Corps, ce qui prouverait qu'il adoptait en quelque manière la fa-

meuse opinion de la Métempsychose.

EMA - CURIUS. Fêtes que les Lacédémoniens célébraient au tombeau de Pelops : elles consistaient à y rassembler tous les jeunes garçons de Sparte, & là ils se fustigeaient cruellement jusqu'à ce que le tombeau fût entièrement arrosé de leur sang. Quel courage, vainqueur de la souffrance, devaient-ils donc porter dans les combats ?

EMBAMMA. Espèce de sauce ou salade amère qui servait chez les Hébreux d'assaisonnement à l'Agneau Paschal. C'était ou des endives, ou de la chicorée, de la laitue, de la pulmonaire, ou le raifort, le charbon, les orties, &c. Un vase rempli de vinaigre, empli de ces herbes. Le Chef de la famille, après plusieurs cérémonies, rompait un morceau de pain azyme, le couvrait d'herbes amères, trempait le tout dans le vinaigre, & ensuite dans une sauce de figues, de raisins, &c. & disait : « béni soit le Seigneur notre » Dieu, le maître du monde, qui » nous a sanctifiés par ses comman- » demens, & nous a ordonné de » manger le pain azyme avec la sauce » amère. » Il goûtait ensuite le pain, bénissait les mets, goûtait à l'Agneau Paschal, & alors le repas commençait pour tous les Convives.

EMBRASADES ou EMBRASSEMENS. Lorsque les Romains se rencontraient dans leurs Places publiques, ils faisaient entr'eux comme nos Marquis oisifs, dont parle Saint Evremond, un ridicule & perfide commerce de vaines bienveillances & d'embrassades frivoles. Cette manière de se saluer parut enfin si incommode, par le grand nombre de gens

qui vous abordaient, & dont on ne pouvait politiquement refuser les indécentes caresses, que l'Empereur Tibère les défendit par un Edit. C'est le cœur & non les usages que l'on devrait chercher à réformer.

ÉMÉRITE. Soldat Romain qui obtenait une récompense après un certain nombre d'années de service : ce temps fut fixé d'abord à seize ans & ensuite à vingt. Les Historiens nous apprennent qu'un Prétorien reçut cinq mille drachmes d'Auguste ; & que ce Prince avait fixé à trois cents drachmes la récompense d'un Soldat Émérite.

Un Professeur Émérite dans la Faculté des Arts, en quittant sa chaire, après vingt ans d'exercice, obtient une pension de cinq cents livres. Un Cuisinier de Trairant a quelquefois douze cents livres de retraite.

ÉMINENCE. Titre de dignité ; on le donne aux Cardinaux, aux trois Electeurs Ecclésiastiques, & au grand Maître de la Religion de Malthe, suivant la Bulle du Pape Urbain VIII, qui ne dispense que les Rois & les Papes de le leur accorder, & qui défend à tous les autres de le prendre. Le Pape leur écrit *vostra Signoria* ; le Roi de France, *mon Cousin* ; l'Empereur, *reverenda Paternitas* ; les Rois de Pologne & de Portugal, & la République de Venise, *Signoria illustrissima*.

EMIR. C'est le titre de dignité que les Turcs donnent à ceux qui sont ou qui se prétendent descendus de leur Prophète Mahomet. Autrefois les Emirs étaient uniquement destinés au ministère de la Religion ; mais aujourd'hui ils exercent indifféremment

tous les emplois de l'Empire, auxquels le grand Seigneur veut les nommer. Le sang de Mahomet est encore si sacré pour les Musulmans, que quiconque frappe un Emir a le poing coupé. Pour éviter ce cruel châtimement, lorsqu'un Descendant de Mahomet insulte un Citoyen, celui-ci lui arrache son turban verd, le baise respectueusement, & peut ensuite, sans crainte, accabler de coups son malhonnête adversaire. Cependant les Juges séculiers n'osent punir un Emir qui se trouve en faute : ils doivent le déferer au Chef des Emirs, qui seul a le droit de connaître de leurs crimes & de leur infliger des punitions. On doit s'imaginer que c'est le vrai moyen de trouver peu de coupables : le crédit du Chef dépend du grand nombre des Sujets. Un Chrétien qui aurait maltraité un Emir, serait brûlé vif.

Les Emirs portent tous un turban d'un verd foncé, qui est la couleur de leur faux Prophète, dont ils se disent descendus par sa fille Fatime, filiation dont la plus grande partie auraient bien de la peine à fournir des preuves satisfaisantes.

Les Califes eurent d'abord le titre d'Emir, & lorsqu'ils prirent le titre de Sultans, celui d'Emir demeura à leurs enfans.

Emir est un titre qui, joint à un autre mot, désigne une charge ou un emploi. *Emir al Omera*, le Commandant des Commandans, était, sous les Califes, le Chef du Conseil & des Armées.

Emir Akor, vulgairement *Imrahor*, est le grand Ecuyer du Grand Seigneur.

Emir Alem, vulgairement *Mi-*

ralem, Porte-Enseigne de l'Empire, est le Directeur de tous les Intendants.

Emir Bazar est l'Intendant des marchés, & régle le prix des denrées.

Emir Alge, Prince ou Conducteur des Pelerins de la Mecque, est ordinairement Bacha de Jérusalem.

Les Princes Almoravides & Almohades qui ont régné en Afrique & en Espagne, portaient le titre d'*Emir al Moslemin*, qui signifie le Commandant des Fidèles ou Croyans.

EMITHÉE. Cette Divinité était adorée à Castabé, Village de Carie, où on lui avait élevé un temple superbe, dans lequel la foule des Pelerins Grecs était toujours fort considérable. Les malades qui s'endormaient aux pieds des autels de cette demi-Déesse, se réveillaient souvent guéris de leurs maux : les femmes enceintes qui l'invoquaient dans les douleurs de l'enfantement, se trouvaient aussi-tôt délivrées, & dit-on, nul sacrifice n'était perdu, lorsqu'il était offert à Emithée avec la devotion convenable. Le temple de Castabé, quoique riche, sans garde & sans murailles, ne fut jamais pillé. Les Brigands, pour qui les autres temples n'eurent rien de sacré, respectèrent les autels d'Emithée.

EMMAILLOTTER LES ENFANS. Les Siamois, les Japonois, les Indiens, les Nègres, les Sauvages du Canada, ceux de Virginie, du Brésil & des Peuples de la partie Méridionale de l'Amérique, couchent les enfans nuds sur des lits de

coton suspendus, ou les placent dans des berceaux garnis de pelletteries, sans les emmailloter, & ils s'en trouvent bien. Nous les emmaillottons, & nous nous en trouvons mal: nous ne changerons d'habitude ni les uns ni les autres; la mode est un cruel Tyran, qui ne lâche pas prise aisément.

EMPALEMENT. Supplice fort usité en Turquie, surtout à l'égard des Esclaves. On dépouille le Coupable, & on l'étend à terre sur le ventre: le Bourreau lui ouvre alors le fondement d'un coup de rasoir, & fait entrer dans la plaie, à grands coups de massue, un *pal* ou *pieu* pointu, long de huit pieux & gros comme la jambe, jusqu'à ce qu'il ait percé l'épaule du Patient; ensuite on l'élève de terre, les mains attachées au Pal; on l'expose aux yeux de la Population, toujours curieuse de ces affreux objets, & dans cet état on le laisse expirer.

Les Grecs révoltés qui ont commis quelque meurtre en Turquie & qui sont pris sur le fait, sont condamnés à ce supplice. Et qu'on ne s' imagine pas qu'après l'avoir souffert, si ces Malheureux vivent encore, on les exhorte à se faire Musulmans; les Turcs pensent qu'un homme qui a commis un grand crime, est indigne d'être Musulman.

EMPECHEMENT DE MARIAGE. Il y en a de deux sortes; savoir, les Empêchemens dirimens, & les Empêchemens prohibitifs. Les Empêchemens dirimens sont:

1°. L'erreur ou la surprise par rapport à la personne que l'on a épousée, c'est-à-dire si on l'a épousée croyant en épouser une autre:

mais si l'erreur ne tombe que sur la qualité, la fortune ou la vertu, elle ne détruit pas le mariage.

2°. Suivant le Droit Canon, s'il y a eu erreur sur la condition de la personne; c'est-à-dire, si un homme libre a épousé une esclave, il peut demander la dissolution de son mariage: mais ce principe n'est pas d'usage en France, où il n'y a point d'esclave.

3°. Les vœux solennels de chasteté faits dans un Ordre Religieux, sont encore un Empêchement dirimant de mariage; mais le simple vœu de chasteté, ou de faire profession dans quelque Ordre Religieux, n'est qu'un Empêchement prohibitif & non dirimant.

4°. Les Ordres Sacrés de Prêtrise, Diaconat & Sous-Diaconat, sont des Empêchemens dirimens.

5°. Il en est de même de la parenté en ligne directe indéfiniment, & de la parenté collatérale jusqu'au quatrième degré exclusivement.

6°. L'alliance ou affinité légitime, tant en directe qu'en collatérale, forme un Empêchement dirimant au même degré que la parenté; mais l'affinité qui naît d'un commerce illégitime, ne forme d'Empêchement qu'au second degré seulement.

7°. L'affinité spirituelle qui se forme par le Baptême entre la personne baptisée & ses parrain & marraine, de même qu'entre le parrain & la mère, entre la marraine & le père de l'enfant baptisé, entre la personne qui baptise & celle qui reçoit le Baptême, & les père & mère de l'enfant baptisé, est entre ces personnes un Empêchement di-

dirimant, de même que l'affinité naturelle.

8°. L'adoption formait chez les Romains une alliance légale qui produisait un Empêchement dirimant ; mais elle n'a pas le même effet en France.

9°. Il naît un autre Empêchement dirimant de l'honnêteté publique, lequel consiste en ce que l'on ne peut épouser aucune parente en ligne directe de celle que l'on a fiancée valablement, ni une parente au premier degré de la ligne collatérale ; & *vice versa* pour la fiancée à l'égard des frères de son fiancé.

On met dans la même classe l'Empêchement que forme un mariage célébré, mais non consommé, soit qu'une des parties décède avant la consommation, ou qu'elle fasse des vœux de Religion avant la consommation ; ou qu'il y ait cause d'impuissance, & l'empêchement qui naît d'un tel mariage, s'étend, comme celui de la parenté, jusqu'au quatrième degré inclusivement.

10°. L'adultère & l'homicide forment dans trois cas l'Empêchement dirimant, appelé *Impedimentum criminis* : savoir, 1°. quand un des conjoints commet adultère avec une autre personne, à laquelle il promet de l'épouser après le décès de l'autre conjoint : ou s'il y a eu un second mariage consommé avec quelqu'un qui était déjà marié : car outre que ce mariage est nul, il ne peut être réitéré après le décès du premier conjoint. Une simple promesse de mariage, dans ce cas, opère le même effet. 2°. Quand un des conjoints qui a fait mourir l'autre, épouse une personne qui a eu

part à l'homicide. 3°. Quand le mari fait mourir sa femme, avec l'intention d'en épouser une autre avec laquelle il a eu un commerce illécite.

11°. La diversité de Religion qui se trouve entre les Chrétiens & les Infidèles, est, suivant le Droit commun, un Empêchement dirimant, lorsque cette diversité de Religion a précédé le mariage.

12°. L'Eglise a aussi toujours défendu les mariages entre les Catholiques & les Hérétiques, sans néanmoins les déclarer nuls : mais en France, où l'Edit du mois de Novembre 1630 déclare ces mariages non valablement contractés, on doit tenir qu'il y a dans ce cas un Empêchement dirimant.

13°. La violence & la crainte, capables d'ébranler une personne ferme, forment un semblable Empêchement, le mariage étant nul lorsqu'il n'y a point de consentement libre.

14°. Un autre Empêchement dirimant qui est de Droit Divin, c'est lorsqu'il y a un premier mariage subsistant, ce que les Canonistes désignent par le terme de *Ligamen*.

15°. L'impuissance perpétuelle, soit du mari ou de la femme, dont la cause subsistait avant la célébration du mariage, forme encore un empêchement dirimant.

16°. Le défaut de puberté de la part de l'un ou l'autre des conjoints, rend pareillement les mariages nuls.

17°. Depuis le Concile de Trente, & les Ordonnances du Royaume qui en ont adopté la disposition, un mariage clandestin est nul, c'est-à-dire, lorsqu'il n'est pas célébré par le

propre Curé, en présence des parties & des témoins.

18°. Enfin, le rapt de violence ou de séduction sont des Empêchemens dirimens, à moins que la personne ravie n'ait depuis réhabilité le mariage par un consentement volontaire, donné en présence du propre Curé depuis que la violence ou la séduction a cessé.

Les Empêchemens prohibitifs sont : 1°. les fiançailles contractées avec une autre personne. 2°. Le simple vœu de chasteté. 3°. Les tems prohibés pour la célébration des mariages, qui sont depuis le premier Dimanche de l'Avent jusqu'aux Rois, & depuis le jour des Cendres, jusqu'au lendemain du Dimanche de la Quasimodo. 4°. La défense du Juge Ecclesiastique ou Séculier.

EMPEREUR D'ALLEMAGNE. C'est le Chef de l'Empire Romain Germanique, choisi légitimement par les Electeurs, pour gouverner cette République de Souverains, suivant les Loix qui lui sont imposées par la Capitulation Impériale. (Voyez CAPITULATION IMPÉRIALE.) On croit que la Dignité Impériale est devenue élective depuis Henri IV. Pour rendre cette élection légitime, il faut que la personne élue soit 1°. Mâle, parce que la Dignité Impériale ne peut passer entre les mains des femmes : 2°. Que le Prince qu'on veut élire soit Allemand, ou du moins d'une race originaire d'Allemagne ; mais cette règle a souffert des exceptions. 3°. Qu'il soit d'une naissance illustre. 4°. Qu'il soit d'un âge convenable, mais la Bulle d'or ne fixe point cet âge.

5°. Il faut qu'il soit Laïc, & non Ecclesiastique. 6°. Qu'il ne soit point Hérétique : cependant il n'y a aucune Loi fondamentale de l'Empire qui donne l'exclusion à un Protestant.

Lorsque le Trône Impérial est vacant, l'Electeur de Mayence en sa qualité d'Archi-Chancelier de l'Empire, convoque les Electeurs, qui dans l'espace de trente jours, depuis la notification, doivent se rendre à Francfort sur le Mein, & comparaître à l'assemblée en personne ou par des Députés, munis de leurs pleins-pouvoirs. Aussi-tôt que l'assemblée est formée, elle travaille à dresser les articles de l'importante Capitulation Impériale. Si un Electeur refuse d'y comparaître, ou s'il se retire pour quelque cause, l'élection faite par les Electeurs qui restent n'en est pas moins légitime.

Le jour que se fait l'élection, tous les Etrangers doivent se retirer de la Ville. Les Electeurs assistent à la Messe du Saint Esprit, ils prêtent serment d'être impartiaux dans le choix qu'ils vont faire, entrent au Conclave & donnent leurs voix, qui sont recueillies par l'Electeur de Mayence. L'élection se fait à l'unanimité, ou à la pluralité des voix : sitôt qu'elle est achevée, on fait entrer des Notaires & des Témoins, & l'on en dresse un acte qui est signé & muni du Sceau de chacun des Electeurs. Si l'élection n'était pas faite dans l'espace de trente jours, les Electeurs, suivant la Bulle d'or, devraient être au pain & à l'eau. Si l'Empereur en est absent, on lui fait notifier son élection ; s'il est présent, on lui présente la Capitula-

tion, qu'il jure d'observer; il est ensuite conduit en cérémonie du Conclave à la grande Eglise, au pied du Maître-Autel de laquelle il fait sa prière, entouré des Electeurs, qui l'élevèrent sur l'Autel: on entonne le *Te Deum*, après quoi il monte dans une Tribune, & c'est alors qu'il est proclamé Empereur.

Autrefois les Empereurs, devaient, suivant la Bulle d'or, se faire Couronner à Aix-la-Chapelle; mais depuis Charles-Quint cet usage a été négligé. L'Empereur adresse seulement des reversales à la Ville d'Aix-la-Chapelle, pour lui déclarer que le Couronnement s'est fait ailleurs sans préjudice de ses Droits. En 1658, on décida que si le Couronnement de l'Empereur se faisait dans le Diocèse de l'Archevêque de Mayence, ce serait cet Electeur qui en ferait la cérémonie, & que dans le cas où il se ferait dans l'Archevêché de Cologne, cet honneur appartiendrait à cet Electeur.

La Couronne, l'Epée, le Globe d'or surmonté d'une Croix, le Mantau, l'Anneau, &c. toutes marques de la Dignité Impériale, sont conservés à Aix-la-Chapelle & à Nuremberg, d'où ils sont apportés dans la Ville où le Couronnement se doit faire. (Voyez SERMENT DE L'EMPEREUR ET COURONNE IMPÉRIALE.)

EMPEREUR. Les Romains donnaient ce nom à tous les Généraux d'armée; mais dans un sens particulier, on appelait Empereur un Général qui, après avoir remporté une victoire complète, était salué de ce nom par les acclamations des Soldats, & ensuite honoré de ce titre

par un Décret du Sénat. Pour mériter ce nom il fallait qu'il eût tué dix mille des ennemis sur le champ de bataille, ou que l'on eût conquis quelque Ville importante. César devenu tout-puissant dans la République, fut appelé Empereur par le Peuple Romain, & dès-lors ce nom devint un titre de Dignité: Auguste & ses Successeurs furent Empereurs dans ce dernier sens, mais on ne laissa cependant pas de leur donner quelquefois ce nom au premier sens: Auguste, victorieux dans vingt batailles, fut appelé vingt fois Empereur. Titus fut salué Empereur par son armée, après la prise de Jérusalem, & cette coutume subsistait encore sous Trajan.

Depuis Jules César jusqu'à Caligula, la Dignité d'Empereur fut héréditaire, mais elle devint ensuite élective, & ce furent les Soldats de la garde Prétorienne qui proclamèrent Claude Empereur.

Lorsque les Empereurs étaient élus, ils envoyaient leur image à Rome & aux armées, afin qu'on la mit aux Enseignes militaires. Ensuite ils faisaient des largesses aux troupes & au Peuple. Le Sénat donnait le nom d'Auguste à la femme & aux filles de l'Empereur, & quand lui ou son épouse paraissaient en Public, on portait devant eux un brasier plein de feu, & ils étaient précédés par des Listeurs, dont les faisceaux étaient entourés de lauriers. Les premiers Empereurs ne portèrent que la Couronne de laurier, & Dioclétien fut le premier qui prit le Diadème; ses Successeurs suivirent son exemple jusqu'à Justinien qui prit la Couronne fermée. Les Empereurs

réunissaient dans leur personne la puissance des Dictateurs, des Consuls, des Censeurs, des Tribuns du Peuple, & de tous les autres grands Magistrats de la République. Ils étaient revêtus du Souverain Sacerdoce, & se trouvaient ainsi à la tête du Civil, du Militaire & de la Religion. Rien n'égale la magnificence avec laquelle ils étaient reçus dans Rome, lorsqu'ils revenaient vainqueurs d'une expédition Militaire; on allumait des feux dans toutes les rues & des lampes devant les maisons. Les portes étaient ornées de lauriers & autres feuillages: on dressait des arcs de triomphe; on faisait des sacrifices, on représentait des jeux dans le Cirque; chacun s'efforçait de faire servir des tables, auxquelles il admettait tous les Citoyens qui se présentaient, & dans ces festins publics, on répandait le vin avec profusion, pour faire des libations au génie de l'Empereur, ou aux Dieux pour sa prospérité.

C'est cependant ce même Peuple Romain, si jaloux de sa liberté cent ans auparavant, qui érigeait à ses Maîtres des Statues, des Monumens superbes, des Temples même de leur vivant, & qui après leur mort les mettaient au nombre des Dieux. (Voyez ΑΡΟΤΗΕΟΣ.)

EMPLOCIES. On ne connaît ces Fêtes qui se célébraient toutes les années à Athènes que par une circonstance que l'éthymologie nous a conservée; c'est que toutes les femmes devaient y paraître avec leurs cheveux tressés.

EMPORII CURATORES. Nom que les Athéniens donnaient à

certain Magistrats, dont les fonctions étaient de veiller à ce qu'on ne distribuât aucune mauvaise Denrée dans les Marchés. Ils avaient l'inspection sur les poids & mesures, & condamnaient à des amendes ceux qui étaient trouvés en contravention. Une de leur plus intéressantes fonctions était d'empêcher aucun particulier d'enlever plus de bled ou de vin qu'il ne lui en fallait pour sa consommation domestique. Ce qui restait de Denrées aux Marchés était acheté par l'Etat & vendu aux Pauvres à un prix modique.

EMPUSE. On appelait ainsi un certain Phantôme, sous la figure duquel les Payens supposaient qu'Hécaté apparaissait à ceux qui l'évoquaient. On nous rapporte que cette Divinité se plaisait alors à prendre la forme d'un chien, d'un bœuf ou d'une femme, mais qu'on ne pouvait distinguer réellement que les parties supérieures de l'Empuse, & que le reste se terminait comme ces statues qui ornent nos Palais.

ENCENIES. Ce terme signifie Restauration ou Rénovation. Les Juifs donnaient ce nom à une Fête solennelle qu'ils célébraient le vingt-cinq de leur neuvième mois, en mémoire de la Restauration du Temple, faite par Judas Machabée: ils avaient encore deux autres Encenies; sçavoir la Dédicace du Temple par Salomon, & celle que fit Zorobabel après le retour de la Captivité. On célébrait aussi des Encenies à la Réédification d'une Maison, & pendant cette Fête les jeunes filles se couronnaient de fleurs, & formaient différentes danses. Les Encenies des

Juifs ont passé de la Synagogue dans l'Eglise sous le Pape Felix. (Voyez DEDICACE.)

ENCENS, ENCENSEMENT.

L'usage de l'Encens a été presque général chez toutes les Nations, qui l'ont employé dans leurs sacrifices, pour répandre une odeur agréable dans les Temples. Lorsque les premiers Chrétiens étaient encore obligés de s'assembler en secret dans des lieux souterrains, humides & malsains, ils y firent brûler de l'Encens, pour purifier l'air & les personnes. Telle a été l'origine de l'Encens dans nos Eglises; car il serait aisé de prouver que l'Encensement ne fait point une partie du culte, que les anciens Chrétiens n'usaient point d'Encens pendant l'Office Divin, & qu'ils s'en servaient seulement dans les Funérailles. Lorsque le Christianisme se fut établi sur les ruines de l'Idolâtrie, on conserva dans nos Eglises l'usage de l'Encens, pour imiter l'exemple des Mages qui présentèrent de l'Or & de l'Encens au Sauveur du Monde: on crut aussi par ce moyen inviter les Chrétiens à se détacher des passions de la terre, & à élever leurs vœux vers le ciel, avec la fumée de l'Encens: mais bientôt ce qui n'était qu'un hommage d'oblation au Seigneur, devint une oblation honnefrique aux Grands de la terre & aux Ministres des Autels. Le Patriarche de Constantinople encensait deux fois l'Empereur pendant les Offices. Dans la suite les grands Seigneurs exigèrent l'Encensement, & le plus ou le moins de corps d'Encenseur designa la qualité des personnes. Les Autels qui ont décidé les singulières contesta-

tions élevées en France au sujet de ces Droits d'Encensement, seraient un très-considérable volume, & l'on pourrait le regarder comme les plus précieuses archives de l'orgueil & de l'ambition. Les Encenseurs ont passé avec l'Encens du Temple des Juifs dans nos Eglises. On prétend que Salomon fit fondre vingt mille Encensoirs d'or & cinquante mille d'argent.

ENCHANTEMENT. Paroles & cérémonies dont se servent les Magiciens pour évoquer les Démons, faire des Maléfices, ou tromper la crédulité du Peuple. « Les » feuillages ou les herbes, dit Mon- » sieur Pluche, dont on couronna » dans les premiers tems la tête d'Isis » & d'Osiris, & des autres symbo- » les, n'étaient eux-mêmes que des » symboles de la récolte abondante, » & les paroles que prononçaient les » Prêtres, que des formules de re- » mède pour les dons de la » Divinité. Peu-à-peu ces idées s'af- » faiblirent dans l'esprit des Peuples, » s'enchârent & se perdirent entiè- » rement, & , ajoute cet Auteur, ils » prirent l'idée de l'union de certai- » nes plantes & de quelques paroles » devenues sacrées & inintelligi- » bles, pour des pratiques mystérieu- » ses énoncées par leurs pères. Ils » en firent une collection, & un » art par lequel ils prétendaient pour- » voir presque infailiblement à tous » leurs besoins. L'union qu'on faisait » de telle ou telle formule antique » avec tel ou tel feuillage arrangé » sur la tête d'Isis autour d'un cerisier » fut de Lune ou d'une Fausse, » introduisit cette opinion insensée, » qu'avec certaines herbes & certai-

» nes paroles , on pouvait faie d'es-
» cendre du Ciel en Terre larLune
» & les Etoiles :

Carmina vel Cælo possunt deducere
Lunam.

» Ils avaiẽt des formules pour tous
» les cas , mẽme pour nuire à leurs
» ennemis ; on en voit du moins la
» preuve dans les Poètes. La con-
» naissance de plusieurs simples , bien
» ou mal-faisans , vint au secours de
» ces invocations & imprécations af-
» surément très-impuissantes ; & les
» succès de la Médecine ou de la
» science des Poisons aidèrent à
» mettre en vogue les chimères de
» la Magie. (Hist. du Ciel. T. 1.
P. 450.)

Les Enchantemens étaient com-
posés de deux choses , des instrumens & des mots : par instrumens Magiques on entendait des cadavres humains , le sang ou les membres de différens animaux , les herbes , &c. C'était l'appareil , le matériel ou le corps de l'Enchantement. Pour y donner de la force & le déterminer pour ou contre un certain objet , l'Enchanteur prononçait des mots & récitait des formules qui étaient le sceau & la perfection de l'opération Magique.

Entre les différentes espèces d'Enchantemens , dont on trouve des traces dans les Histoires , nous nous arrêterons à ces figures de cire par le moyen desquelles on prétendait faire périr ceux que l'on haïssait : c'est ce que l'on appelait *Envouster* quelqu'un. (Voyez ENVOUSTER.)

Monsieur Lancelot nous rapporte dans les Mémoires de l'Académie des Belles Lettres que Robert d'Ar-

tois & son Epouse usèrent d'Enchan-
temens contre le Roi & la Reine ,
« Et que l'an 1313 , entre la Saint
» Remi & la Toussains , Robert
» manda Frère Henri Sagebrand , de
» l'Ordre de la Trinité , son Cha-
» pelain , & après beaucoup de ca-
» resses , & l'avoir obligé de jurer
» qu'il lui garderait le secret sous le
» sceau de la Confession , ce que le
» Moine jura ; Robert ouvrit un petit
» Ecrin , & en tira une image de
» cire , enveloppée en un querre-
» chief crespé , laquelle image estoit
» à la semblance d'une figure de
» jeune homme , & estoit bien de la
» longueur d'un pied & demie , ce
» li semble (c'est la déposition de
» Frère Henri) & si le vit bien
» clèrement par le querre-chief qui
» estoit moult délié , & avoit en-
» tour le chief semblance de che-
» veux aussi comme un jeune homme
» qui porte chief. Le Moine voulut
» y touchez : n'y touchiez , Frère
» Henri , lui dit Robert , il est tout
» fait , icesui est tout baptisiez ;
» l'en le m'a envoyé de France tout
» fait & tout baptisiez. Il n'y faut
» rien à cestui & est fait contre Je-
» han de France & en son nom , &
» pour le gréver Mais je en
» vouldroye avoir un autre que je
» vouldroye qu'il fust baptisé. Et
» pour qui est-ce , dit Frère Henri ?
» C'est contre une Deablesse , dit
» Robert ; c'est contre la Royne . . .
» Si vous prie que vous me le bap-
» tisez , quar il est tout fait , il n'y
» faut que le Baptisme ; je ai tout
» prêt les parains & les maraines ,
» & quant que il y a métier , fors
» le baptisement Il n'y faut à
» faire fors aussi comme à un en-

» part baptiser & dire les noms qui
» y appartiennent ».

Frere Henri refusa son ministère pour cette opération, & Robert fut aussi refusé par Jean Aymeri, Prêtre du Diocèse de Liège (Mémoires de l'Acad. des Inscriptions tom. X pag. 627 & 629).

On voit par ce récit qu'outre la profanation sacrilège, la présence des parains & maraines était absolument nécessaire, pour donner toute la perfection requise à cet horrible enchantement.

Les Illinois, Peuples fort adonnés aux sorilèges, forment de petites figures pour représenter ceux qu'ils prétendent faire mourir, & ils les percent dans ce dessein, à l'endroit du cœur. D'autre fois, ils prennent une pierre, sur laquelle ils font diverses invocations, & le Pere Charlevoix assure qu'il ne serait pas possible de leur persuader que de pareils cailloux ne naissent pas dans le cœur de leurs ennemis.

Un Capitaine Anglais nommé Smith, étant tombé entre les mains des Virginiens, ils voulurent s'assurer s'il était bien ou mal intentionné pour eux, & si d'autres Anglais n'étaient pas sur le point d'arriver dans le Pays, ils allumèrent un grand feu, autour duquel ils formèrent un cercle de farine. Un Prêtre ou Magicien, couvert de peau & la tête couronnée de plumes, d'où pendaient des peaux de bélettes & de serpens, commença d'une voix forte une invocation qui fut répétée par un affreux chœur de Sorciers. Quelques-uns de ces Fourbes posaient à terre des grains de bled, & le Chef de temps en temps jetait

de la graisse & du tabac dans le feu. Ils tracèrent ensemble deux autres Cercles; prirent des Buchettes & les placèrent de cinq en cinq dans les intervalles des grains de bled. Cette ridicule & superstitieuse cérémonie dura trois jours, & heureusement elle ne fit pas prononcer l'Arrêt de mort du Capitaine Anglais.

Combien de temps la Médecine n'a-t-elle pas été en proie aux extravagances des Amulettes, des Talismans, des Philactères, des pierres précieuses, & des mots barbares qu'il fallait porter sur soi, pour se garantir de certaines maladies? Peut-être nos Villes les mieux policées ne sont-elles pas encore totalement purgées de ces sottises?

ENERGIQUES. Nom de quelques Sacramentaires, Disciples de Calvin & de Mélanchton, qui parurent dans le seizième siècle: ils soutenaient que l'Eucharistie n'était que l'Energie; c'est-à-dire la vertu de Jesus-Christ, & ne contenait pas réellement son corps & son sang.

ENERGUMÈNE. C'est une personne tourmentée par le Démon. L'Eglise admet les Energumènes & les exorcise. Le Concile d'Orange les exclut de la Prêtrise, ou leur défend d'en remplir la fonction, lorsque l'Ordination est antérieure à la possession. Papias ne regarde la plupart des Energumènes, que comme d'habiles Fourbes qui contrefont les actions du Diable.

ENFANS DE DIEU. La Genèse les nomme *Bene Haeloim*. Les Chrétiens Orientaux n'entendent pas par ce nom les Anges, & les Mussulmans se sont rangés de leur sentiment; mais les Arabes idolâtres

croient fermement que ce sont les fils de *Hafcha*, une de leurs fausses Divinités. Les Musulmans disent que la postérité du Patriarche Seth, fils d'Adam, porta le nom d'Enfans de Dieu, parce que, pendant un assez long temps, elle vécut saintement sur une montagne, d'où elle entendait la voix des Anges, à laquelle elle mêlait la sienne pour louer Dieu. Justes, simples, continens, sobres, ces Enfans chéris s'occupaient à bénir leur Créateur, & leur jurement ordinaire était par le sang d'Abel, dont ils demandaient à Dieu la vengeance sur les Enfans des hommes. Ceux-ci demeuraient dans la plaine, & firent long-temps la guerre aux Enfans de Seth; mais apparemment que ces derniers se lassèrent d'être justes; plusieurs quittèrent leurs montagnes & recherchèrent l'alliance des fils de Caïn. Voilà de quelle façon les Musulmans défigurent l'ancien Testament, ou plutôt voilà les fautes connaissances qu'ils ont puisées dans les livres des Rabbins.

ENFANS DE FRANCE. On nomme ainsi les Enfans & les petits Enfans mâles & femelles de nos Rois: les frères & sœurs du Roi régnant, & leurs Enfans jouissent de ce titre; mais les petits Enfans de ceux-ci n'ont que le titre de Princes du sang. Les filles de France ont toujours été exclues de la Couronne.

Sous les deux premières Races, les fils partageaient également le Royaume entr'eux: les Bâtards avaient hérité même avec les fils légitimes, & ces différens Etats étaient indépendans les uns des autres.

ENFANS DE LANGUE. Jeunes Fran-

çais que le Roi fait d'abord élever à Paris, & qu'ensuite il entretient dans le Levant, pour y apprendre les langues Turque, Arabe & Grecque. (Voyez *DROGMAN*.)

ENFANS DES GERMAINS. La manière austère avec laquelle les Germains élevaient leurs Enfans, paraîtra étrangement dure aux Français de ce siècle, qui ne connaissent que les mœurs du jour. Aussi-tôt qu'un Enfant était né, on allait, quelle que fût la rigueur de la saison, le plonger dans la rivière la plus voisine. Sa mère l'allaitait; & dès qu'il était sevré, on l'accoutumait à une diète dure & simple. Nud au milieu des animaux, rien ne pouvait le distinguer des Domestiques, dont il n'était séparé que fort tard. Son principal exercice consistait à sauter nud au milieu des épées & des javelots: son unique nourriture était des fruits crus, du fromage mou, des animaux fraîchement égorgés, & du pain bis; & son unique vêtement, une chemise de lin. Avant l'âge de vingt ans, il était honteux à un jeune homme d'avoir eu commerce avec une femme. Les Germains étaient forts, infatigables, vaillans, robustes, chasseurs, guerriers; nous avons hérité d'eux le point d'honneur & l'esprit national.

ENFANS DES GRECS. Tous les Enfans étaient réputés légitimes & devenaient Citoyens chez les Grecs, excepté chez les Athéniens où ils devaient nécessairement être issus de pere & mere citoyens & légitimes. Il y avait une loi qui obligeait à déclarer la naissance d'un fils, mais on pouvait celer celle d'une fille. Chez les Thébains, la peine de mort était décer-

nee contre les parens qui cachaient la naissance des Enfans des deux sexes. A Lacédémone, tous les Enfans nouveaux-nés devaient être présentés aux Magistrats qui faisaient jeter dans l'Apothete ceux en qui ils découvraient quelques vices de conformation. A Thèbes, lorsqu'un pere ne se trouvait pas en état de nourrir ses Enfans, il les présentait aux Magistrats qui en faisaient des Esclaves ou des Domestiques. A Sparte, les Célibataires étaient punis, & l'on décernait des récompenses à ceux qui avaient beaucoup d'Enfans; une loi précise ordonnait le mariage; les meres, à moins d'accident, nourrissaient elles-mêmes leurs Enfans: à la naissance d'un mâle, on suspendait à la porte une couronne d'olivier; si c'était une fille, on y attachait de la laine. A Athènes, aussi-tôt qu'un Enfant était né, on en instruisait le Magistrat: qui aussi-tôt l'inscrivait sur le Registre des Naissances: le huitième jour, on le promenait autour des foyers; & le dixième, en présence d'une grande assemblée que l'on invitait à un festin, on faisait la cérémonie de lui donner un nom. Les filles étaient austèrement élevées, & resuantes à une diète rigoureuse: serrées dans des corps étroits, on cherchait à leur faire une taille mince & légère; leurs exercices consistaient à filer & à chanter. Les garçons prenaient des leçons de morale & de musique, ils s'exerçaient aux armes, au dessin, à la peinture, à la danse.

ENFANS DES HÉBREUX. Chez ce Peuple, la stérilité était en opprobre; & l'on se fait d'un homme qui n'avait point d'Enfans, *non est edificator*,

sed dissipator. Aussi-tôt qu'un enfant était né dans une famille, on le plaçait à terre, & le pere le levait: il était expressément défendu de cacher sa naissance. On le lavait, on l'enveloppait dans des langes; & si c'était un mâle, le huitième jour il était circoncis. Le temps venu de le sevrer, on donnait un grand festin à ses amis; & aussi-tôt qu'on s'apercevait que l'esprit de l'Enfant commençait à se développer, on lui parlait de la loi: à cinq ans, on l'envoyait dans les écoles publiques: à douze ans, il allait assister aux fêtes de Jérusalem, il commençait à jeûner, & on l'appliquait à quelque travail: à treize ans, il était assujéti à la loi, & devenait ensuite majeur. Les filles ne quittaient jamais leur mere, ne sortaient jamais seules, restaient toujours voilées, & n'étaient point tenues à s'instruire de la loi. La plus grande sévérité présidait chez les Hébreux, à l'éducation de la jeunesse: un enfant qui se ferait oublié jusqu'à maudire ses parens, était lapidé: s'il perdait son pere en bas âge, on lui nommoit un tuteur. En entrant en majorité, il devait observer les six cens préceptes de la loi de Moïse. Pour qu'un garçon fût censé majeur, il fallait que son pere le déclarât tel en présence de dix témoins; alors il devenait maître de ses actions, mais il ne pouvoit juridiquement contracter qu'à l'âge de vingt ans. Les mâles seuls étaient héritiers de leurs peres, & les freres avaient la liberté d'accorder une dot plus ou moins forte à leurs sœurs; mais la tendresse qu'ils avaient pour elles, les portait presque toujours à se priver même du nécessaire, afin de les avantager.

Cette dot était ordinairement la dixième partie de l'héritage. Les filles héritaient au défaut des mâles, & les Hermaprodites étaient réputés mâles. Dans l'extrême indigence, les peres pouvaient vendre leurs filles.

ENFANS DES ROMAINS. Il était honorable à Rome d'avoir beaucoup d'Enfâns. Le pere qui en avait trois vivans dans la ville, ou quatre dans l'enceinte de l'Italie, ou cinq dans les Provinces, était exempt de tutelle. Un Romain avait trente jours pour déclarer la naissance de son fils : il devait en faire part par les Messagers, s'il se trouvait dans les Provinces. Les meres prenaient soin de l'éducation de leurs filles; les garçons étaient conduits aux écoles publiques, & de-là aux Gymnases, où, dès le point du jour, ils s'exerçaient à la course & à la lutte : ils prenaient leurs repas à la table de leurs parens ; mais ils y étaient assis & non couchés. Les Enfans ne pouvaient se marier sans le consentement de leurs peres, à moins de certains cas. Ils encourageaient quelquefois l'exhérédation, mais les Préteurs déclinaient si les causes en étaient valables. Un pere indigné de la mauvaise conduite de son fils, avait le droit de le chasser de sa maison, ou de l'enfermer à la campagne, ou de le vendre, ou même de le tuer ; cependant il n'était pas maître d'agir d'une façon tout-à-fait despotique.

ENFER & ENFERS. C'est le lieu des tourmens où les méchans subiront, après cette vie, la punition due à leurs crimes.

Les Juifs qui n'ont point de mot hébreu pour exprimer l'Enfer, lui donnent le nom de *Géhenné*. *Géhenné* ou *Géhinnon*, Vallée près de Jé-

rusalem, dans laquelle les assemblées du Peuple décernaient la peine de mort, & ordonnaient l'exécution des coupables. (V. GÉHENNE. Les Talmudistes, si féconds en extravagances superstitieuses, prétendent qu'il y aura trois sortes d'Ordres de personnes qui paraîtront au Jugement dernier : les Justes, les Méchans, & ceux qui ne sont ni tout-à-fait Justes ni tout-à-fait Impies. Les Justes jouiront aussitôt de la félicité éternelle, & les Méchans seront au moment même précipités dans l'Enfer : mais ceux qui ne seront ni assez vertueux, ni trop coupables, tant Juifs que Gentils, « descendront dans l'Enfer avec leurs » corps, & ils y pleureront pendant » douze mois, montant & descendant, allant à leurs corps & retournant en Enfer. Ce terme expiré, leurs corps seront consumés & leurs âmes brûlées, & le vent les dispersera sous les pieds des Justes : mais les Hérétiques, les Athées, les Tyrans qui ont désolé la terre ; ceux qui engagent les Peuples dans le péché, seront punis dans l'Enfer pendant les siècles des siècles. »

Il y a des Rabbins qui avancent effrontément que tous les ans au premier jour du mois de Tishri, qui est le premier jour de l'année juédique, Dieu fait une révision de ses registres, afin de s'assurer du nombre & de l'état des âmes qui sont en Enfer.

Tous les Peuples du monde ont reconnu un Enfer, tant la tradition de la récompense de la vertu & de la punition du vice, a été universelle.

C'était dans le sein de la terre que les Anciens plaçaient les Enfers :

ce Royaume ténébreux était gouverné par Pluton, troisième fils de Saturne & d'Ops, (Voyez PLUTON.) & quatre fleuves en défendaient l'entrée; savoir, l'Acheron, le Stix, le Cocyte & le Phlégethon. Une des fonctions du Dieu Mercure, était de conduire les âmes sur les bords du Stix; le Nautonnier Caron (Voyez CHARON.) les recevait dans sa barque, les passait à l'autre bord, & chaque Ombre lui payait une pièce de monnaie appelée *Naulum*, pour son passage. C'est pour cette raison que les Grecs & les Romains ne manquaient jamais de mettre une obole dans la bouche des morts. Cependant le cruel Nautonuiier refusait de passer les Ombres dont les corps n'avaient pas reçu les honneurs de la sépulture, & pendant cent ans elles étaient condamnées à errer sur le rivage du fleuve. Un chien terrible gardait l'entrée de ce sombre Royaume. (Voyez CERBERE.) En arrivant on rencontrait la demeure des enfans qui étaient morts en naissant, & qui gémissaient de n'avoir fait qu'entrevoir la lumière du jour: plus loin étaient ceux qui avaient été condamnés à perdre injustement la vie: assez proche de là, on trouvait le lieu où étaient renfermés les insensés qui, las de la vie, n'ayant pas assez de force pour en soutenir les peines & les revers, s'étaient donné eux-mêmes la mort. On découvrait alors le champ des larmes, où les Amans malheureux faisaient leur séjour. Les Guerriers sans vertus occupaient la cinquième demeure; & lorsqu'on l'avait passée, on parvenait au Tartare, prison affreuse des scélérats, (Voyez TARTARE.) & enfin on ar-

rivait aux Champs Elisés, (Voyez ELISÉES, CHAMPS.) séjour des âmes heureuses.

On doit chercher chez les Egyptiens l'origine de cette admirable fable des Enfers, si supérieurement décrite par Virgile.

On nous assure que les Cafres admettent treize Enfers & vingt-sept Paradis, où chacun trouve une place proportionnée à ses bonnes ou mauvaises actions.

Les Musulmans donnent sept portes à l'Enfer, (Voyez GÉHENNEM.) qui conduisent à sept étages différens; mais ils ne sont pas tous d'accord sur la distribution de ces étages. Un de leur Imam nommé *Munser*, & fort accrédité parmi eux, prétend qu'il n'y a point d'étage particulier pour les Mahométans, parce que leur séjour ne sera que momentanément en Enfer: en sorte, dit-il, que le premier étage sera pour ceux qui croient l'éternité du monde, & n'admettent ni Création ni Créateur; le second, pour les Sectateurs de Zoroastre, les Manichéens & les Arabes idolâtres; le troisième, pour les Brachmanes, qui rejettent les Prophètes & les livres sacrés, & qui ne croient ni à l'ancien, ni au nouveau Testament; le cinquième, pour les Chrétiens qui reçoivent l'anc. & le nouv. Testam. le sixième, pour des Mages qui ont des livres, les uns attribués à Abraham, les autres à Zoroastre; le septième enfin, du consentement de tous, pour les Hypocrites qui font profession d'une Religion qu'ils ne croient pas. Au reste, quelques Docteurs Musulmans disent que les sept portes de l'Enfer, sont les sept péchés capitaux, qu'ils nomment dans cet Ordre: l'a-

varice

varice ou la cupidité, la gourmandise, la haine, l'envie, la colère, la luxure & l'orgueil, & que c'est par une de ces sept portes que l'on entre dans l'Enfer de l'éloignement & de la privation de Dieu. Un autre Docteur nous dit que l'Enfer a sept portes, à cause des principaux membres de l'homme, qui sont les instrumens du péché, & par conséquent autant d'ouvertures pour passer en Enfer. Ces sept principaux membres, sont les yeux, les oreilles, la langue, le ventre, les parties naturelles, les pieds & les mains.

En général, les Musulmans disent que les coupables d'entr'eux ne demeureront pas plus de sept mille ans, & pas moins de quatre cens ans en Enfer, parce qu'au bout de ce temps, Mahomet obtiendra de Dieu leur délivrance.

On trouvera sous différens titres, les principes des Peuples touchant les récompenses & les peines futures. (Voyez NIREUPAN, EDDA, &c.)

ENFER DES INDIENS. Ces Idolâtres se persuadent que l'Enfer est sous la terre que nous habitons, & même au-dessous de sept autres mondes qu'ils prétendent être sous le nôtre. Yhamadar - Maraja est le Juge de cet Enfer, & rien n'égale sa justice. Son Secrétaire Xitragupten, qui est chargé d'écrire avec exactitude les bonnes & les mauvaises actions des hommes pendant leur vie, a soin, au moment de leur mort, d'en présenter la liste au suprême Juge, qui prononce sur les récompenses que méritent les unes, & les punitions dues aux autres, & laisse la liberté aux coupables de choisir d'être châtiés ou récompensés d'abord. S'ils choisissent

de jouir des récompenses qu'ils ont méritées, ils sont enlevés dans un des cinq Paradis, (Voyez PARADIS DES INDIENS) où ils jouissent de la gloire pendant le temps prescrit; après quoi ils sont précipités dans les Enfers, pour y être punis suivant leurs crimes. Il en est de même, s'ils demandent à être punis d'abord, & récompensés ensuite. Après qu'une âme s'est ainsi purifiée, elle revient sur la terre animer un nouveau corps, plus ou moins vil, suivant que les actions précédentes auront été plus ou moins mauvaises. Si un Bramine a été en liaison étroite avec un homme de la dernière Caste, il est condamné à naître seize millions de fois dans cette Tribu méprisée. Pour arriver au Tribunal du Juge infernal, il faut que les âmes traversent à la nage un fleuve de feu, & ce n'est pas un des moindres tourmens de cet Enfer. C'est pour adoucir, en quelque façon, les douleurs que les âmes doivent ressentir pendant la durée de ce terrible passage, que les Prêtres persuadent aux Indiens qu'en prenant, pendant l'agonie, une vache par la queue, & la donnant à un Bramine, & que le Bramine lui répande un peu d'eau sur la main, & accepte dans le moment une légère aumône, le trajet sera prompt, à l'aide de la vache donnée qui se trouvera sur le bord du fleuve, & présentera sa queue pour passer à l'autre bord, sans douleur.

Yhamen est le Roi de ce sombre séjour, ou, pour mieux dire, c'est le Dieu de la Mort, qui, suivant la légende Indienne, est mort lui-même, & est ressuscité à l'occasion que nous allons dire. Un certain Pénitent célèbre n'avait point d'enfans, & il en deman-

daît avec instance à Ixora qu'il avoit toujours servi avec ferveur. Ce Dieu lui donna le choix ou d'avoir beaucoup d'enfans qui vivraient un grand nombre d'années, & qui seraient méchans, ou de n'en avoir qu'un seul qui vivrait peu, mais qui posséderait toutes les vertus. Le Pénitent ne balança pas; & quoiqu'affligé d'avance de la perte d'un fils qui devait être si accompli, il choisit le dernier parti. Sa femme devint bientôt enceinte & elle accoucha heureusement d'un fils, qui fut nommée *Marcandem*. A peine cet enfant eut-il atteint l'âge de raison, qu'il se montra aussi dévôt que son pere au Dieu Ixora; mais il n'était pas encore parvenu à sa seizième année, qu'Yhamen, Roi & Dieu de la Mort, envoya ses Officiers pour l'enlever. *Marcandem* leur répondit qu'il ne voulait point encore mourir, & qu'ils pouvaient retourner vers leur maître. Yhamen, outré de cette défobéissance, monta aussitôt sur son grand Buffle, & vint lui même trouver *Marcandem*, à qui il représenta que le Dieu Ixora ne lui ayant accordé que seize ans de vie, il était téméraire à lui de prétendre vivre plus longtems. Le jeune Dévôt ne se rendit point à cette raison; & dans la crainte que le Roi de la Mort n'usât de violence, il prit dans ses bras une de ces Idoles appelées *Lingam*, (Voyez *LINGAM*) & la tint étroitement embrassée. Yhamen, furieux de la résistance de *Marcandem*, lui jette une corde au cou, & prétend entraîner dans les Enfers & le Dévôt & son Idole; mais Ixora lui-même sort du *Lingam*, tue le Roi de la Mort, & par ce moyen délivre son Protégé.

Yhamen ayant ainsi perdu la vie, les hommes cessèrent de mourir, & se multiplièrent si prodigieusement, que la terre n'était bientôt plus capable de les contenir. Le Conseil des Dieux prit connaissance de ce désordre, & l'on députa à Ixora, pour lui représenter le tort qu'il avait eu de tuer Yhamen, qui, dans cette circonstance, n'avait pas excédé ses pouvoirs. Ixora répondit qu'il l'avait puni pour n'avoir pas respecté le *Lingam*, & que d'ailleurs il avait entendu que son Protégé *Marcandem* parviendrait à une grande vieillesse, mais qu'il conserverait toujours la fraîcheur & les forces d'un jeune homme de seize ans: cependant il se rendit aux instances des Dieux, & ressuscita Yhamen.

Le Roi de la Mort en reprenant ses terribles fonctions, envoya un Hérault sur la terre, pour ordonner à tous les vieillards de mourir aussitôt; mais le Hérault s'ennivra dans sa route; & au lieu de l'ordre qu'il avait reçu, il publia, qu'à commencer du jour de la publication, les feuilles, les fleurs, les fruits verts & ceux qui étaient dans leur maturité eussent à tomber sur la terre; c'est-à-dire que les hommes de tous âges, nés ou à naître, fussent sujets à la mort; car avant ce tems, on ne mourait que lorsqu'on avait atteint l'âge de décrépitude.

ENGLETERRE. Lorsque le Roi Canut eut conquis l'Angleterre, il renvoya son armée en Danemarck, à la réquisition de la Noblesse, & ne se réserva qu'une Garde Danoise. Dans ce tems il fit une Loi qui portait que « si un Anglais tuait un » Danois, on lui ferait son Procès

» comme à un Meurtrier ; ou s'il » arrivait que le Meurtrier prît la » fuite, le Village où se serait com- » mis le meurtre, serait obligé de » payer à l'Echiquier soixante-six » Marcs ». Pour remplir l'esprit de cette Loi, afin que le Village ne fût point chargé de l'amende, il fallait prouver que l'homme assassiné était Anglais, c'est ce qu'on appelait *Engleterie*, qui signifie proprement la qualité qu'un homme a d'être Anglais.

ENOPTROMANCIE. Sorte de divination dans laquelle on employait un miroir. Les Thessaliennes prétendaient faire voir dans un miroir magique tous les événemens à venir ou passés, même à ceux qui avaient les yeux bandés. Elles se laissaient interroger, & elles écrivaient leurs réponses sur le miroir en caractères de sang ; mais c'était dans la Lune, que ces femmes se vantaient de pouvoir faire descendre du Ciel, que les Curieux lisaient leur destinée, & non sur le Miroir. La fourberie n'est pas difficile à imaginer.

ENSABATÉS. Hérétiques Vaudois du treizième siècle. Ils rejetaient le serment comme illicite dans tous les cas, ils prétendaient qu'on ne devait obéir à aucun Supérieur Séculier ou Ecclésiastique, & que toute punition pour cause de Religion était un acte tyrannique. Leur nom vient d'une marque que les premiers d'entr'eux portaient au haut de leurs souliers, & qu'ils appelaient *Sabatats*.

ENSEIGNE. C'est un signe militaire sous lequel se rangent les Soldats. Les premières Enseignes militaires furent d'abord aussi simples

que le furent les premières armes des Peuples : on employa des branches de verdure, des oiseaux en plume, des têtes d'animaux, & des poignées de foin attachées au haut d'une perche ; mais à mesure qu'on se perfectionna dans l'art de s'armer & de combattre, on imagina des Enseignes plus riches & plus solides, & chaque Nation voulut en avoir qui lui fussent propres.

Les douze Tribus d'Israël avaient chacune leur Enseigne particulière distinguée par la couleur ; on croit même qu'elles étaient toutes chargées de la figure de quelques animaux, qui désignait chaque Tribu, car l'Ecriture parle souvent du Lion de la Tribu de Juda, du Navire de Zabulon, des Etoiles & du Firmament d'Issachar ; si ce fait, qui n'est pas prouvé, est réel, il faut que cette transgression de la Loi de Dieu qui défendait aux Hébreux de faire aucune représentation d'hommes & d'animaux, n'ait eu lieu que jusqu'à la captivité de Babylone ; car depuis, leurs drapeaux ne furent plus chargés que de quelques Lettres qui formaient des Sentences à la gloire de Dieu.

Les Egyptiens eurent pour Enseignes le Taureau & le Crocodile ; les Assyriens, le Pigeon ; & les autres Peuples idolâtres, les images de leurs fausses Divinités, & les symboles de leurs Princes.

Un casque, ou une cuirasse suspendue au haut d'une lance servait d'Enseigne militaire aux Grecs, dans les temps héroïques. A l'Enseigne, on joignit ensuite des Devises ; quand les Athéniens prirent des Enseignes, Minerve, l'Olivier & la Chouette fu-

rent leurs symboles. Les Corinthiens portèrent un cheval ailé; les Messéniens, la Lettre Grecque M, & les Lacédémoniens le A, Lettre initiale de leur nom. La principale Enseigne des Perses était une Aigle d'or au bout d'une Pique, placée sur un chariot, & gardée par deux Officiers généraux.

Les Enseignes des anciens Gaulois portaient des représentations de Taureaux, de Lions, d'Ours & d'autres animaux; & celles des premiers Romains, n'étaient qu'une poignée d'herbe ou de foin, à laquelle ils substituèrent des figures de Loup, de Cheval, de Sanglier, de Minotaure; & enfin le célèbre Marius réduisit toutes les Enseignes à l'Aigle Romaine.

L'Aigle fut d'abord en relief, les uns d'or, les autres d'argent, d'airain ou de bois. Les Enseignes inférieures aux Aigles étaient composées de médaillons mis les uns sur les autres, & cloués sur le bois d'une pique. Souvent ils étaient surmontés par une main, symbole de la Justice, ou par une couronne de laurier, symbole de la Victoire. Sur ces Médaillons, on lisait le Monogramme des quatre Lettres majuscules S. P. Q. R. & les Portraits des Empereurs.

Pour faire connaître à quelle Centurie l'Enseigne appartenait, on voyait au bas de la partie en relief un petit morceau d'étoffe de couleur; appelé *Labarum*. Sous Constantin, au lieu des figures des Dieux empreintes sur les Médaillons, on grava des croix, & l'Enseigne de la Garde des Princes dans les Batailles, prit le nom de *Labarum*. C'é-

tait une riche Bannière sur laquelle étoit brodé le Monogramme du nom de Jésus-Christ. Cette Enseigne n'était portée que lorsque l'Empereur était en personne à l'armée. Julien orna de rechef pendant son règne le *Labarum* de toutes les figures des Dieux du Paganisme, mais à sa mort, la Croix y reparut. (Voyez *LABARUM*).

Toutes les Enseignes Romaines étaient déposées pendant la paix dans le Trésor Public. Dans les Camps, on ne passait pas devant les Aigles sans les saluer; c'était auprès d'elles que l'on plaçait, comme dans un asyle, le butin & les prisonniers; c'était là que les Soldats venaient déposer leur argent sous la garde du Porte-Aigle; & lorsqu'on avait remporté une victoire, on couronnait ces Enseignes de fleurs & de lauriers, & on brûlait des parfums devant elles.

Les Français qui entrèrent dans les Gaules, avaient diverses Enseignes.

Les Ripuaires se faisaient remarquer par l'épée qui était le symbole du Dieu de la Guerre, & les Sicambres par une tête de Bœuf qui, suivant la conjecture de M. Beneton, désignait Apis, divinité d'Egypte, dont ce Peuple prétendait tirer son origine: & l'on sait que nos premiers Rois portaient des Crapauds dans leurs Etendards.

Clovis, devenu Chrétien, prit pour Enseigne la Bannière de Saint Martin de Tours qui fut le premier Patron de la France, & qui était d'un bleu uni (Voyez *CHAPE DE SAINT MARTIN*). Louis le Gros prit celle de Saint Denis, & on

la nomma Oriflamme (Voyez ORIFLAMME); elle était rouge, couleur affectée aux Martyrs. Outre l'Oriflamme, il y avait deux Enseignes principales dans nos armées : 1°. L'Etendard de France qui était porté à la tête du Corps de troupes le plus distingué. 2°. Le Pennon royal, inséparable de la personne du Roi. L'Etendard de France, que l'on nomme aussi Bannière, & qui ressemblait en effet aux Bannières de nos Eglises, était fort grand, d'abord d'une étoffe bleue unie, & qu'on chargea ensuite de Fleurs-de-Lis d'or. Le Pennon était un morceau d'étoffe attaché le long d'une Pique. Il y avait des Pennons à plusieurs pointes; celui d'un Banneret Souverain n'avait qu'une pointe, & les Pennons des Bannerets les Vassaux, en avaient deux.

Sous Charles VII. Les Bannières & les Pennons disparurent & firent place aux Drapeaux de l'Infanterie, aux Etendards & aux Guidons de la Gendarmerie & aux Cornettes de la Cavalerie légère.

Pendant les Croisades, jusqu'à Charles VI, l'usage fut constant de mettre des Croix sur les Drapeaux, & ces Croix étaient rouges, couleur alors de la Nation; mais les Anglais ayant pris la Croix rouge, au lieu de la blanche qu'ils portaient auparavant, sans doute autorisés par un prétendu Droit qu'ils croyaient avoir sur le Royaume de France; Charles VII, encore Dauphin, changea la Croix rouge des Enseignes Françaises en une Croix blanche, & se donna lui-même une Enseigne toute blanche qu'il nomma Cornette, & la donna pour Enseigne

à la première des Compagnies de Gendarmerie qu'il créa.

Les Etendards des Turcs sont en général d'une étoffe de soie de diverses couleurs, chargées d'une épée flamboyante, environnée de caractères Arabes en broderie : une grosse Pomme dorée attachée au bout de la lance, & surmontée d'un Croissant d'argent, termine l'Etendard. Si au-dessous de la Pomme dorée on voit de gros flocons de queue de cheval à longs crins teints de diverses couleurs, on appelle ces Etendards *Tongs*. Le nombre des Queues fait connaître le grade & l'autorité du Bacha devant qui on porte ce *Tong* ou Etendard. Le principal Etendard des Turcs est celui qu'ils appellent l'*Etendard de Mahomet*. (Voyez ETENDARD DE MAHOMET.) Lorsque le Grand Seigneur est à l'armée, on porte sept *Tongs* devant lui.

ENTHOUSIASTES. Anciens Sectaires qui reçurent ce nom à ce que dit Théodoret, parce qu'étant agités du Démon, ils prétendaient avoir de véritables inspirations. Les Anabaptistes & les Quakers qui soutiennent qu'on ne peut expliquer les divines Ecritures qu'à l'aide des lumières que procure cette inspiration, sont quelquefois appelés Enthouïastes.

ENTRAILLES. Les Hébreux n'immolaient à Dieu que les animaux les plus sains & les plus purs, & les Prêtres avaient un soin particulier d'examiner les entrailles des Victimes. C'était cette partie des animaux que du temps des Romains, les Aruspices consultaient scrupuleusement. Cicéron traite cette inspection

tion comme la dernière & la plus ridicule des extravagances, & Caron disoit : « Qu'il étoit toujours étonné » qu'un Aruspice qui en rencontrait » un autre, ne se mît pas à rire ».

ENTRÉE. On donne ce nom à la réception solennelle que l'on fait aux Rois & aux Reines la première fois qu'ils entrent dans une Ville, ou dans d'autres cérémonies d'éclat.

« Comme les Rois & les Reines, » dit l'Auteur des Essais sur Paris, » faisoient leurs entrées par la porte » Saint Denis, on tapissait toutes les » rues sur leur passage, & on les » couvrait en haut avec des étoffes » de soie & des draps camelottes ; » des jets d'eaux de senteur parfums » maient l'air : le lait & le vin cou- » laient de plusieurs fontaines. Les » Députés des six Corps de Mar- » chands portaient le Dais : les Corps » de Métiers suivaient à cheval, re- » présentant en habits de caractère » les sept Péchés Mortels, les sept » Vertus, Foi, Espérance, Charité, » Justice, Prudence, Force & Tem- » pérance ; la Mort, le Purgatoire, » l'Enfer & le Paradis.

» Il y avait de distance en distan- » ce des Théâtres où des Acteurs » Pantomimes, mêlés avec des » chœurs de Musique, représentaient » des Histoires de l'Ancien & du » Nouveau Testament ; le Sacrifice » d'Abraham ; le combat de David » contre Goliath ; l'Anesse de Ba- » laam portant la parole pour la por- » ter à ce Prophète, des Bergers » avec leurs troupeaux dans un bo- » cail, à qui l'Ange annonçait la » Naissance de J. C. sur-Christ, & qui » chantaient le *Gloria in excelsis* » *Deo*, &c. &c. & pour lors le cri

» de joie étoit Noël, Noël.

En 1461, à l'Entrée de Louis XI, Malingre, ancien Auteur, nous dit que : « Devant la Fontaine du » Ponceau, étoient plusieurs belles » Filles en Sirenes, toutes nues, » lesquelles, en faisant voir leur » beau sein, chantaient des petits » Motets de Bergerettes fort doux » & fort charmans ».

A l'Entrée de la Reine Anne de Bretagne, on poussa si loin l'attention, que de distance en distance, il se trouvait des troupes de dix ou douze personnes, avec des Pots-de-Chêne pour les Dames & les Demeurelles du cortège qui en pour- raient avoir besoin.

ENTRÉES. Le Privilège que les Rois & les Princes accordent à quelques Particuliers d'être admis auprès d'eux, dans de certains temps & à certaines heures, remonte jusqu'aux siècles des Romains. Nous en trou- vons l'origine dans un passage de Senèque. « Parmi nous, dit-il, Grac- » chus, & après lui Livius Drusus, » (Tribuns du Peuple,) ont com- » mencé à séparer la foule de leurs » amis & de leurs courtisans, en » recevant les uns en particulier, les » autres avec plusieurs, & les autres » avec tout le monde ». On ne con- naissait point cet usage à la Cour d'Auguste, mais Suétone nous apprend que Tibère le rétablit, & qu'il partagea ses Courtisans en trois Clas- ses, dont les Grecs qui tombaient alors dans le mépris, composaient la dernière. Enfin cette coutume, tantôt oubliée, tantôt renouvelée, prit de fortes racines sous le règne de Constantin, & s'est soutenue jusqu'à nos jours. L'usage de ce qu'on ap-

pelle grandes & petites Entrées, est adopté maintenant dans toutes les Cours de l'Europe, & il y a des Charges qui donnent le privilège d'entrer à certaines heures dans la Chambre des Rois, lorsque la porte en est interdite aux autres Courtisans. (Voyez LOUVRER) [honneur du].

ENTREMETS. Le nom d'Entremets s'est dit autrefois au lieu de celui d'intermède : On disait les Entremets d'une Tragédie, pour signifier certains Divertissemens qui coupaient les Actes. C'était souvent une espèce de spectacle muet, accompagné de machines, où l'on voyait des hommes & des bêtes exprimer une action; d'autrefois, on y introduisait des Bateleurs qui exécutaient divers tours. Ces Entremets avaient été imaginés pour occuper les Convives dans l'intervalle d'un grand festin, & dans l'entre-deux d'un mets, ou d'un service à un autre mets; ce qui leur fit donner le nom d'Entremets. En 1377, lorsque l'Empereur Charles I V, vint à Paris, le Roi de France lui donna un Banquet royal dans la grande Salle du Palais: vers la fin du repas, il y eut deux Entremets pour couper les services.

On vit d'abord paraître un vaisseau avec tous ses mats, ses voiles & ses cordages: les Pavillons en étaient aux armes de Jérusalem. Godefroi de Bouillon, entouré de ses Chevaliers, se présenta sur le Tillac. Cette énorme masse arriva au milieu de la Salle, sans qu'on pût soupçonner ce qui la faisait agir ni mouvoir. Le second Entremets parut ensuite: il représentait la Ville de Jérusalem

avec son Temple & ses tours couvertes de Sarrafins. Le Vaisseau s'approcha de la Ville; les Chrétiens mettent pied à terre: ils montent à l'assaut, l'ennemi se défend: plusieurs échelles sont renversées, beaucoup de coups sont donnés; peu de sang est répandu & la Ville est prise. On aperçoit encore des traces de ces sortes de divertissemens dans une Fête donnée à Florence en 1600 pour le mariage de Marié de Médicis avec Henri IV.

ENTYCHITES. Infâmes Disciples de Simon le Magicien, qui disaient que l'ame n'avait été unie au corps que pour goûter les plus sales voluptés. La pudeur défend de crayonner leurs sacrifices abominables.

ENVOUTER. Ce terme signifiait dans le quatorzième siècle, *Enforceler*. La femme d'Enguerrand de Marigny, Surintendant des Finances, fut accusée d'avoir voulu envoûter le Roi de France, & d'avoir cherché à le faire périr, en faisant des images de cire. Sous Louis XIII, Eléonore Galigay, femme du Maréchal d'Ancre, fut condamnée sur une semblable accusation. A la fin du dernier siècle, on sait que le célèbre Maréchal de Luxembourg fut enfermé à la Bastille, à l'aide de semblables calomnies. L'homme fut, est & sera toujours aveugle, envieux & livré à la superstition. (Voyez ENCHANTEMENT).

EOLE. C'est le Dieu des Vents que les Mythologistes font fils de Jupiter; il régnait, disent-ils, dans les Isles Eoliennes situées au Nord de la Sicile, (aujourd'hui les Isles de Lipari.) On avait grand soin de sa

critier à cette dangereuse Divinité , lorsqu'on entreprenait quelque voyage. Virgile nous apprend qu'Enée immola aux Zéphirs une Prebis blanche, & nous sçavons que Scipion & Auguste bâtirent un Temple à Eole & aux Vents. Ce Dieu était subordonné à Neptune, Souverain de la Mer. Pour favoriser le retour d'Ulysse dans sa Patrie, il lui confia tous les Vents enfermés dans des outres, & ne laissa souffler que le Zéphir ; mais les Compagnons de ce Prince ayant percé ces outres pour sçavoir ce qu'elles contenaient, les Vents s'échappèrent & excitèrent une tempête effroyable, qui les fit tous périr, à l'exception d'Ulysse.

Eole était un Prince connu sous le nom de fils d'Hippotas ou Hipprotés ; ses Etats étaient voisins de la Sicile. Il avait une assez grande connaissance de la Navigation, & prédisait les Vents qui devaient souffler, aux Etrangers qui le consultaient. Voilà cette Fable réduite à la simplicité historique.

EON ou EONE. Nom Grec qui signifie *Siècle*, & que l'Hérétique Valentin qui parut vers l'an 134 de Jésus-Christ, employait pour désigner son Dieu, & toutes les productions de son Dieu. Plein de la Philosophie de Platon, qu'il entendait mal, il donna de la réalité aux idées que ce Philosophe avait imaginées en Dieu ; il les personnifia & les distingua de Dieu, prétendant follement qu'il les avait produites mâles & femelles. Il admettait trente Eones qui tous ensemble faisaient le *Plerama* ou Plénitude invincible & spirituelle. Les Disciples de Valentin prétendaient voir clairement tout

cela dans quelques passages de l'Ecriture auxquels ils donnaient des explications forcées.

Dans le douzième siècle, Eon de l'Etoile, Gentilhomme Breton, prouva à la France qu'il n'y a point d'extravagance, quelque absurde qu'elle soit, qui ne puisse entrer dans la tête de l'homme. Arrivant un jour dans une Eglise, au moment où l'on chantait ces paroles du Symbole, *per eum* (qu'on prononçait alors Eon) *qui venturus est judicare vivos & mortuos*, &c. il s'imagina ou seignit de s'imaginer que ce passage le regardait ; qu'il était le Fils de Dieu, & qu'il viendrait un jour juger les vivans & les morts. Il se peut qu'un cerveau dérangé adopte des idées folles, mais qu'un insensé débite les choses les plus extravagantes, & qu'il en soit cru sur sa parole, c'est ce qu'on a peine à croire, & c'est ce qui arriva à Eon de l'Etoile. Il s'annonça comme le Fils de Dieu ; pour preuve il cita le passage du Symbole, & bientôt il se vit entouré d'une foule presque incroyable de Sectateurs qui ne doutèrent point qu'un jour il ne vint juger les vivans & les morts. Le Brigandage est la suite ordinaire du Fanatisme : les Disciples d'Eon en commirent d'affreux, sous le nom d'AnGES & d'AutRES qu'ils avaient reçu de leur Chef. On envoya des troupes contre eux, mais ces Soldats gagnés par les paroles affectueuses du Chef, & plus encore par ses largesses, se retirèrent en publiant que Eon était un homme imprenable, & sans doute un Sorcier qui s'était dérobé à leur poursuite, par le pouvoir de ses charmes. Cependant il

fut arrêté & interrogé dans un Concile tenu à Reims; ses réponses parurent si extravagantes, que ne pouvant légitimement le condamner comme hérétique, on l'envoya comme fou dans une Maison de force. Son parti ne fut pas détruit pour cela, les Disciples plus ardens, par la détention de leur Chef, s'affermirent dans leurs erreurs, & continuèrent leurs Brigandages; on en saisit plusieurs, & ne pouvant vaincre leur opiniâtreté, on les brûla inhumainement. *O-miseras hominum mentes!*

EORIES. On prétend que ces Fêtes furent instituées par les Athéniens en l'honneur d'Erigone qui, indignée de ce que ce Peuple n'avait pas vengé la mort d'Icare son pere, qui avait été tué par des bergers ivres, prononça d'horribles imprécations contre les filles d'Athènes & se pendit de désespoir. En mourant, elle avait demandé aux Dieux que ces filles fussent éprises d'un violent amour pour des hommes qui les méprisassent, & qu'elles se pendissent à leur tour. Cet affreux vœu eut tout son effet, & les Athéniens ayant à ce sujet consulté l'Oracle d'Apollon, en reçurent pour réponse, qu'ils devaient établir des Fêtes en l'honneur d'Erigone.

EPAULIES. Les Grecs appelaient ainsi le lendemain des noces. Ce jour-là les parens & les amis faisaient ordinairement des présens aux nouveaux mariés. C'était ce jour-là que l'épouse faisoit son entrée dans la maison de son mari, les présens & sur-tout les meubles que le gendre recevait de son beau-pere,

étaient aussi appelés *Epaules*. On les transportait en cérémonie d'une maison dans l'autre, & un jeune homme vêtu de blanc, & portant à la main un flambeau allumé, précédait le cortège.

ÉPÉE. Presque toutes les Nations se sont servies de cette arme offensive. On dit que les Mexiquains avaient des Epées de bois, garnies de pierres tranchantes. L'épée est la marque distinctive de la profession militaire. Les Français ont toujours eu beaucoup de vénération pour l'Épée. Nos Anciens Auteurs rapportent que les Huns adoraient une Epée. Attila fit publier parmi sa Nation que la prétendue Epée de Mars, qui avoit été long-temps perdue, venait d'être retrouvée & lui avait été remise. Nos Historiens en relevant les exploits de la fameuse Pucelle, n'oublient pas de faire mention de la découverte de l'Épée dont elle se servit. Nos Romanciers parlent avec distinction de Joyeuse, Epée de Charlemagne; de Flamberge, Epée de Brandimart; de Balisarde, Epée de Renaud; de Durandal, Epée de Roland; de Haute-Clerc, Epée d'Olivier; de Courain, Epée d'Ogier, &c.

Jusqu'à la suppression de l'importante Charge de Connétable, ce grand Officier porta l'Épée nue devant nos Rois, lorsqu'ils firent leurs entrées. Actuellement le grand Ecuyer, la porte dans son fourreau, avec sa ceinture fleurdelisée. Dans la cérémonie du Sacre, le Roi va lui-même prendre son Epée sur l'Autel, comme une preuve qu'il ne tient sa puissance que de Dieu.

Lorsque le Prince, Evêque de

Wurtzbourg, officie solennellement, on met à l'un des côtés de l'Autel, sa crosse & à l'autre son Eoée.

EPERON. Les Chevaliers portaient les Eperons dorés qui étaient la marque distinctive de la Chevalerie : les Soudoyers n'avoient droit de les porter qu'argentés. Oter donc les Eperons dorés à quelqu'un, c'était le degrader, infamie qui supposait quelque crime énorme.

EPÉRON. (Ordre de). Cet Ordre fut institué à Naples par Charles d'Anjou, frere de saint Louis, après la victoire qu'il remporta sur le malheureux Mainfroi. Voici, selon l'Abbé Voilé, quelles cérémonies on observait, en recevant un Chevalier. « Le Noire ou le Candidat, » dit-il, se rendait au jour marqué » dans l'Eglise Cathédrale de Naples, il montait sur un Théâtre » élevé où était le Roi avec toute » la Cour, & allait s'asseoir sur » une chaise couverte d'un drap de » soie verte : l'Archevêque accompagné de ses Suffragans, lui faisait » jurer sur les saints Evangiles, qu'il » ne porterait jamais les armes contre le Roi, s'il n'y était obligé, » par son légitime Seigneur : qu'en » ce cas, il rendrait au Monarque » le Collier de l'Ordre sous peine » d'infamie, de mort même, s'il » était fait prisonnier de guerre; qu'il » défendrait de tout son pouvoir, » quand il en serait requis, les Dames & les Orphelins, si leur cause » était juste. Deux anciens Chevaliers le présentaient ensuite au Souverain qui lui frappait sur l'épaule, » en lui disant : *Dieu te fasse bon Chevalier* : aussitôt six Demoiselles de la Reine venaient lui

» ceindre l'épée : quatre Chevaliers » des plus distingués lui attachaient » les Eperons dorés ; la Reine le » prenait par la main droite, une » des premières Dames de la Cour, » par la gauche, & le conduisaient » sur un autre siège richement paré ; » le Roi se plaçait d'un côté, & la » Reine de l'autre, toute la Cour » au-dessous ; & l'on servait une » superbe colation de sucrerie, qui » terminait la cérémonie ».

Cet Ordre ne subsiste plus.

EPERVIER. Ces Oiseaux étaient en telle vénération chez les Egyptiens que, si quelqu'un en avait tué un, soit volontairement, soit par méprise, la Loi portait qu'il fût puni de mort. Les Grecs appelaient les Prêtres d'Egypte *Hieracobques*, c'est-à-dire, les Nourriciers des Eperviers, parce que ces Prêtres étaient chargés de nourrir les Eperviers consacrés dans leurs Temples au Dieu Osiris.

ÉPHÉMÉRIES. Moïse avait distribué les Prêtres des Juifs en huit Ephéméries, quatre des descendants d'Eléazar, & quatre de ceux d'Ithamar. Sous le règne de David, il y avait vingt-quatre Ephéméries de Prêtres, seize de la postérité d'Eléazar, & huit de celle d'Ithamar. Chaque Ephémérie était de service au Temple pendant une semaine ; elle était divisée en six Familles ou Maisons qui avaient chacune leur jour & leur rang d'exercice, excepté le jour du Sabbat, où toute l'Ephémérie était obligée de se rassembler. Pendant la semaine de service, un Prêtre ne pouvait coucher avec sa femme, boire du vin, ou se faire raser. Comme tous les Prê-

tres étaient dispersés dans la contrée, lorsque la semaine de service approchait, ils se mettaient en chemin pour Jérusalem, au nombre de cinq mille hommes, ce qui prouve que du temps de David le Temple était desservi par plus de cent vingt mille Prêtres. En arrivant, ils avaient soin de se faire raser, & de se baigner; ensuite, ils se rendaient dans le Temple, & quand l'holocauste du soir étoit offert, l'Ephémérie en exercice, céda la place à celle qui arrivait. Les Lévités étaient aussi partagés en Ephéméries, & dans les grandes solennités, ils étaient tous occupés au service du Temple, ainsi que les Prêtres.

EPHÉSE. (Temple d') Le premier Temple que les Ephésiens élévèrent en l'honneur de Diane, n'étoit qu'une niche creusée dans le tronc d'un arbre, & dans laquelle la Statue de la Déesse étoit placée. Cet endroit fut ensuite entouré de murs, & couvert d'un toit, & l'on s'empressa à l'envi de l'embellir; à ces premiers Bâtimens succéda cette merveille du monde, ce superbe édifice élevé par l'Architecte Chersiphron, & construit aux dépens des plus puissantes Villes de l'Asie. Ce Temple avoit quatre cens vingt-cinq pieds de long, sur deux cens vingt de large: on y voyoit cent vingt-sept colonnes qui portaient chacune soixante pieds de haut, & dont trente-six étaient couvertes de bas reliefs: les portes étoient de Cyprès toujours luisant & poli; la charpente étoit de cèdre, & la Statue de Diane étoit d'or. On ne pourrait détailler toutes les richesses & les ornemens de ce magnifique Temple qui

fut brûlé par l'insensé Erostrate, l'an du monde 3648, & le jour même de la naissance d'Alexandre. Les Ephésiens rebâtirent ce Temple, si malheureusement consumé, & ils employèrent jusqu'aux bijoux des Dames de la Ville, pour le rendre, s'il étoit possible, aussi magnifique que le précédent. Cheiromocrate fut l'Architecte de ce nouvel Edifice; tous les fameux sculpteurs de la Grèce l'ornèrent de leurs ouvrages, & l'on dut au Ciseau de Praxitelle, le beau & le fini des ornemens de l'Autel. Entre les Tableaux des plus grands maîtres, on y admirait surtout les Chefs-d'œuvres du fameux Parrhasius.

Néron pillait ce Temple, les Scythes le dépouillèrent ensuite, & le brûlèrent l'an 263; les Goths en enlevèrent les restes sous le règne de Gallien, & il fut enfin démoli entièrement sous Constantin.

EPHÉSIES. Fêtes que les Ephésiens célébraient toutes les années en l'honneur de Diane. On ignore absolument toutes les cérémonies qui s'observaient dans cette grande solennité: on sçait seulement que tant qu'elle durait, les hommes ne cessaient de s'enivrer & de porter le trouble & la confusion dans tous les quartiers de la Ville.

EPHESTIES. Les Fêtes de ce nom furent instituées en l'honneur de Vulcain: tant qu'elles duraient, de jeunes garçons se disputaient le prix de la course: il fallait, pour l'obtenir, fournir toute la carrière, avec un flambeau allumé, & arriver au but avant qu'il fût éteint.

EPHESTRIES. Ovide nous raconte que Tircés était devenu

femme pour avoir frappé de son bâton deux serpens qu'il trouva accouplés dans une forêt. Ayant vécu sept ans dans ce sexe, il rencontra les deux serpens dans la même place & dans la même posture ; il les frappa, & redevint homme. Jupiter & Junon disputant un jour, qui de l'homme ou de la femme, goûtait des plaisirs plus sensibles en amour, s'en rapportèrent à la décision de Tiréias qui avait éprouvé les deux sexes. Il prononça en faveur des femmes, & son jugement irrita si fort la Reine des Cieux, qu'elle l'aveugla ; mais Jupiter, pour le consoler de la perte de ses yeux, lui accorda le don de deviner, & prolongea ses jours jusqu'à cinq âges d'hommes. C'était en mémoire du double changement de Tiréias, que les Thébains célébraient les Ephestries, dont toutes les cérémonies consistaient à promener dans la Ville la Statue du Devin, chargée d'habits de femme, que l'on ôtait au retour, pour lui remettre ses habits d'homme. C'est ce que désigne le mot Ephestrie qui signifie une sorte de vêtement.

EPHÉTES. Démophon, Roi d'Athènes, créa des Magistrats qu'il nomma Ephètes, pour connaître seulement des meurtres ; & Dracon en fit des Juges suprêmes, tant pour le Civil que pour le Criminel. Il composa ce Tribunal de cinquante-un Juges, tirés de tout ce que la République avoit de plus respectable dans son sein. Pour entrer dans cet Illustre corps, il fallait avoir au moins cinquante ans, être d'une grande naissance, posséder une fortune au-dessus de la médiocre, & sur-tout être d'une vertu exempte du

plus léger reproche. On appellaient ce Tribunal des Décisions de tous les autres.

EPHOD. Ornement sacerdotal à l'usage du grand Prêtre des Juifs. Telle est la description qu'en donne l'Historien Jôsephe. « L'Ephod était » une espèce de tunique raccourcie, » & il y avait des manches : il était » tissu, teint de diverses couleurs & » mélangé d'or, & laissait sur l'esto- » mac une ouverture de quatre doigts » en quarré, qui était couverte du » rational. Deux Sardoinies enchâssées dans de l'or, & attachées sur les deux épaules, servaient comme d'agraffes pour fermer l'Ephod. Les noms des douze fils de Jacob, étaient gravés sur ces Sardoinies en lettres Hébraïques, savoir, sur celle de l'épaule droite, les noms des six plus âgés, & ceux des six puînés sur celle de l'épaule gauche.

Il y avoit deux sortes d'Ephod : l'un était de fin lin, & il était commun à tous ceux qui étaient employés au service du Temple : l'autre fait d'or, d'hyacinthe, de pourpre, de cramoisi & de fin lin retors, était uniquement à l'usage du grand Prêtre qui ne pouvait faire aucune fonction sacerdotale sans être revêtu de cet ornement.

EPHORES. Magistrats de Lacédémone, qui étaient à la nomination du Peuple, & dont les fonctions duraient un an ; ils étaient au nombre de cinq Inspecteurs de toute la République, ils avoient le suprême droit d'abolir la puissance de tous les autres Magistrats, de les appeler en Justice, de les faire mettre en prison, & de leur demander compte de leurs

mœurs & de leurs actions. Rois, sous un autre nom, ils s'assembloient dans une Salle, au milieu de laquelle on avoit élevé un Autel à la Peur, pour faire connaître qu'on devoit les craindre & les respecter, & du haut de leurs Trônes, ils décidaient de tout ce qui concernait la Religion, les Jeux publics, les Délibérations du peuple, les Déclarations de Guerre, les Traités de Paix, l'emploi des Troupes, les Alliances Etrangères, les Récompenses & les Châtiments. On croit que ce fut Théopompe, Roi de Sparte, qui créa les Ephores, & l'on rapporte à ce sujet, que sa femme lui reprochant que par ce dangereux établissement, il laisserait à ses enfans la Royauté beaucoup moindre qu'il ne l'avait reçue, il lui répondit ces belles paroles: « Au contraire, je leur la laisserai plus grande, d'autant qu'elle sera plus durable ». Si les Ephores abusèrent quelquefois de ce pouvoir despotique qu'ils avaient en main; en d'autres occasions ils montrèrent bien de la modération. Dans les troubles que font presque toujours naître les factions qui partagent une République, les Clazomeniens s'avisèrent de répandre des ordures sur les sièges des Ephores: ces Magistrats auraient pu sévèrement punir les coupables; ils se contentèrent de faire publier dans les Carrefours de la Ville de Sparte que dorénavant de semblables sottises seraient permises aux Clazoménien. Cependant on se lassé de l'énorme puissance des Ephores, on réussit à l'affaiblir, en brouillant ensemble ces Magistrats, & Cléomène III, aspirant à la tyrannie, prit le parti de s'en délivrer par un affreux assassinat.

Après sa mort, ils furent rétablis.

EPHYDRIADES. Les Anciens nommaient ainsi celles d'entre les Dryades, qui présidaient particulièrement aux Eaux.

EPI EXTRAORDINAIRE. Assemblée de poils frisés qui se trouvent quelquefois sur le cou d'un cheval, & qui forment une marque assez semblable à un Epi de bled. Jadis la superstition & l'ignorance laissaient croire aux Esprits faibles & crédules, que ces signes étaient du plus sinistre présage. Aujourd'hui plusieurs personnes n'en sont pas encore défabulées; l'on croit encore que ces Epi placés aux endroits que le cheval peut voir en pliant le cou, déprisent l'animal & sont d'un fâcheux augure.

EPIALTES. Divinités rustiques que les Grecs supposèrent être des Génies qui venaient coucher avec les hommes & les femmes. Les Romains les nommaient *Incubes*. *Delrio* affirme très-sérieusement que le Démon prend quelquefois la figure d'un homme pour avoir commerce avec une femme; mais au lieu de discuter tous les faux raisonnemens qu'il entasse pour appuyer son sentiment, il est plus naturel de penser que tout ce qu'on raconte des Incubes, & ce qu'en ont dit elles-mêmes les prétendues Sorcières dans leurs dépositions, est l'effet d'une imagination ardente & d'un tempéramment fougueux. Se persuader que l'on est transporté dans les airs sur un manche à balai; qu'on arrive au sabbat; qu'on danse; qu'on fait bonne chère; qu'on adore le bouc; enfin, qu'on a un commerce charnel avec lui, tout cela peut être une suite de la dépravation du cœur, embrâlé de desirs impurs pendant le

jour, & qui agissent avec force dans le sommeil.

EPIBATÉRION. Lorsqu'un Citoyen revenait d'un grand voyage, il était d'usage chez les Grecs qu'il rassemblât ses parens & ses amis, & qu'en leur présence, il remerciât les Dieux par un discours en vers, & qu'il y insérât un compliment pour l'assemblée; c'est ce discours que l'on nommait *Epibatérion*.

EPICÉDION. Poème sur la mort de quelqu'un. Les Grecs & les Latins avaient pour règle de faire prononcer trois sortes de discours aux funérailles de leurs parens. Celui que l'on récitait lorsque le corps était placé sur le bûcher, s'appellait *Nenia*. On nommait Epitaphe, celui qui était gravé sur le tombeau; & Epicédion, celui que l'on prononçait le corps présent & posé sur un lit de parade.

EPICES. On donne ce nom aux droits que les Juges sont autorisés à recevoir des Parties, pour la visite des procès par écrit. Autrefois ces Epices ou présens, n'étaient composés que de fruits confits, avec des aromates, jusqu'au temps de la découverte des Indes. Il faut chercher chez les Grecs l'origine des Epices.

On trouve dans la description qu'Homère fait du jugement qui est figuré sur le bouclier d'Achille, qu'il y avait deux talens d'or posés au milieu des Juges, pour donner à celui qui opinerait le mieux. A Athènes, les Juges obtenaient des salaires sur ce que les Plaideurs étaient obligés de consigner avant l'ouverture de leur procès.

Les Magistrats de Rome avaient des gages sur le fisc, & juraient de ne rien recevoir des particuliers: ce-

pendant les Gouverneurs acceptaient des présens qui devaient être composés des choses propres à manger ou à boire dans trois jours. Constantin abolit cet usage, mais bientôt il se relâcha & permit aux Juges inférieurs de prendre des Parties quatre écus pour chaque procès.

En France, du temps de Saint Louis, il y avait certaines amendes applicables au profit du Juge, ce qui tenait lieu d'Epices. Ce Prince ordonna qu'avant de commencer un procès, les Parties déposeraient la valeur de la dixième partie de ce qui en serait l'objet; & qu'après la sentence définitive, celui qui serait condamné, payerait seul ce dixième; ou que si les deux Plaideurs succombaient également ou plus ou moins en quelques chef, ils payeraient à proportion des chefs où ils auraient succombé. Ce dixième servait à payer les droits des Juges. Philippe de Valois, en 1344, permit aux Commissaires députés du Parlement, pour la taxe des dépens ou pour l'audition des témoins, de prendre dix sous parisis par jour, outre les gages du Roi; enfin, l'usage s'introduisit que le Plaideur qui avait gagné son procès, fut remercier son Juge, & qu'il lui présentât des confitures sèches ou des dragées, & c'est ce qu'on a nommé *Epices*. Bientôt ces Epices furent converties en argent. En 1369, deux Rapporteurs eurent vingt francs d'or pour les Epices d'un procès jugé, & en 1371, un Conseiller de la Cour reçut six francs de chacune des Parties, après le jugement d'un Procès qu'il avait rapporté.

Les Epices ne sont point accordées pour le jugement, mais pour la

visite du Procès : & l'Edit du mois d'Août 1669., contient un Règlement pour les Epices & Vacations.

EPICOMBES. On appelait ainsi certains Bouquets, enrichis de pièces d'or ou d'argent, qu'un Sénateur jetait au Peuple, lorsque l'Empereur de Constantinople sortait de l'Eglise. Il y avoit au moins dix mille Bouquets, & chaque Bouquet devoit être chargé de trois pièces d'or & de trois pièces d'argent. De quelque médiocre valeur que fussent ces Pièces, la libéralité doit paraître considérable, & avoit quelque chose d'honnête.

EPIDELIUS. Surnom d'Apollon. Les Anciens nous rapportent avec un ton de vérité, capable d'en imposer, que Ménophanés, qui commandait une flotte de Mitridate, surprit Délos, pillâ le Temple d'Apollon, & jeta la Statue du Dieu à la Mer : ils ajoutent avec assurance que cette Statue fut miraculeusement soutenue sur les eaux, & qu'elle arriva sur les côtes de la Laconie où les Lacédémoniens élevèrent un superbe Temple à Apollon-Epidelius, c'est-à-dire, à Apollon venu de Délos. Pour appuyer ce faux miracle, ils ne manquent pas de dire que le sacrilège & impie Ménophanés fut puni par une mort prompte & cruelle. Jusqu'à quel point la superstition des hommes est-elle aveugle !

EPIDEMIES. Les Payens se persuadaient que leurs Dieux sensibles aux honneurs qu'on leur rendait sur la terre, descendaient du Ciel, & se mêlaient invisiblement parmi les hommes, dans les grandes solennités. En conséquence de cette idée, les Argiens instituèrent des Fêtes en

l'honneur de Junon, & les Habitans de Milet & de Délos en l'honneur d'Apollon, qu'ils appellèrent Epidémus, comme qui dirait : *Fête de la présence de Dieu.*

EPIDOTES. Les Payens appelaient ainsi les Dieux qu'ils avoient jugé à propos de faire présider à l'accroissement des enfans. C'est tout ce que l'on en sçait, car on ignore absolument s'ils les honoraient d'un culte, s'ils leur offraient des sacrifices, & s'ils leur présentaient des Dons.

EPIDOTES. Divinités des Grecs qui présidaient particulièrement à l'accroissemens & à la santé des petits enfans.

EPIMENIES. C'est le nom que les Athéniens donnaient aux Sacrifices qu'à chaque nouvelle Lune, ils faisaient à leurs Divinités, pour la prospérité de l'Etat. Dans d'autres endroits de la Grèce, on appelait *Epiménies*, une certaine provision que l'on distribuait chaque mois aux Domestiques.

EPINETTE. (Fête de l') Les Peuples de Flandres & des Pays-Bas ont toujours eu un goût décidé pour les Jeux & les Spectacles. Chaque Ville, dans les treizième & quatorzième siècles, avait sa Fête particulière qu'elle tâchait de rendre célèbre par la dépense & par les Divertissemens qui s'y donnaient. La Ville de Lille se distinguait singulièrement par la Fête de l'Epinette.

Le jour du Mardi gras de chaque année on éliait un Roi pour présider à la Fête de l'Epinette. On nommait deux Jouteurs pour l'accompagner, & le reste de la Semaine se passait en Bals & en festins. Le premier Di-

manche de Carême, le Roi se rendait en grande cérémonie à la Place marquée pour le combat. Les Champions jouaient à la lance, & le Vainqueur recevait un épervier d'or. Les quatre jours suivans, le Roi de l'Épignet, les deux Joueurs & le Chevalier Victorieux devaient se trouver au lieu du combat pour rompre des lances contre tous ceux qui se présentaient. En 1416, Jean, Duc de Bourgogne assista à cette Fête, & Louis XI, & Philippe le Bon l'honorèrent de leur présence en 1464.

On n'a que des conjectures vagues sur l'origine de cette Fête, qui épuisa la fortune de plusieurs particuliers qui fut ensuite faite aux dépens des fonds de la Ville de Lille, & qui enfin fut supprimée par Philippe II, en 1556.

EPIPHANIE. (Fête de l') L'Eglise entend par ce terme, la Fête des Rois, ou l'Apparition de J. sus-Christ aux Gentils. Les Chrétiens d'Orient nomment cette Fête, la *Théophanie*, ou la *Fête des Lumières*. Elle se célèbre le 6 Janvier. Il est à croire que nous avons appelé cette Fête, la *Fête des Rois*, dans la prévention généralement établie, que les Mages qui furent adorer Jésus-Christ naissant étaient des Rois.

On trouve dans les anciens Auteurs que les Grecs appelaient Epiphanie, la *présence des Dieux sur la Terre*, soit qu'ils se montrassent aux hommes, soit qu'ils manifestassent leur présence par quelques signes extraordinaires. D'où certains sacrifices qu'ils immolaient en mémoire de ces prétendues Apparitions; & ces Fêtes furent nommées *Epiphanies*.

Quelques Critiques ont cru apercevoir de la ressemblance entre l'usage établi de faire un Roi de la Fête la veille de la Fête des Rois, & la Fête des Saturnales célébrée par les Payens; mais leurs conjectures sont trop vagues pour convaincre: chez les Romains on elisait, il est vrai, un Roi de la Fête, par le sort des Dés, & l'on marquait sa joie par des acclamations: chez nous on élit un Roi par le sort de la Fête, & l'on crie *le Roi boit*, voilà toute la ressemblance.

Disons que le souper de la veille des Rois est une suite de la veille que les Chrétiens célébraient dévotement en chantant des Cantiques; que bientôt ces pieuses Assemblées nocturnes se corrompirent, & que le scandale qu'elles occasionnèrent, obligea les Conciles à les défendre. Il nous est resté de ces Soupers, nos Assemblées de la veille des Rois où les parens & les amis se régalaient entr'eux, & partagent un gâteau qu'ils observent de briser, & dont la première part est destinée pour Dieu, ce qui seul suffit pour détruire toute comparaison entre la Fête des Rois & les Saturnales des Payens.

EPISCOPAUX. On donna ce nom en Angleterre sous le règne de Jacques I. à ceux qui adhéraient aux Rits de l'Eglise Anglicane. Les Evêques sont de tous les Sectaires les moins éloignés de l'Eglise Romaine pour ce qui concerne la Discipline. Ils ont des Evêques, des Prêtres, des Chanoines, des Curés & autres Ministres inférieurs, & un Office qu'ils appellent *Liturgie*. On leur conteste la validité & la légitimité de l'Ordination de leurs Ministres.

La Liturgie des Evêques, qu'ils appellent le Livre des communes prières, contient leur Office public. On y trouve des Matines, le *Te Deum*, des Vêpres & des Pseaumes propres aux jours des Fêtes & des Fêtes fixes ou mobiles, des Collectes pour tenir lieu de la Messe dont ils ont aboli jusqu'au nom, des Epîtres, Evangiles, Oraisons, le *Gloria in excelsis*, le Symbole & des Préfaces propres à chaque solennité. Le Ministre qui baptise, après avoir prononcé les paroles Sacramentelles, *je te baptise, au nom du Pere, &c.* fait un signe de Croix sur le front de l'enfant. L'Evêque donne la Confirmation en imposant les mains sur la tête des enfans. Les Evêques vont recevoir la communion à genoux, mais ils ont déclaré qu'ils n'adorent point la sainte Eucharistie, & qu'ils ne pensent point que Jésus-Christ y soit réellement présent. Les Ministres Evêques peuvent se marier & le sont presque tous.

EPISTATE. Nom que l'on donnait à Athènes à un Sénateur qui présidait dans le Sénat pendant une semaine. Celui qui avait été Epistate une fois, ne pouvait l'être une seconde, par la crainte que l'on avait qu'il ne se laissât tenter de satisfaire sa cupidité, & qu'il ne prît des mesures pour devenir maître des grands biens dont il s'étoit vu le dépositaire; car le jour qu'il entra en fonction, on lui remettait les clefs du trésor, des archives & des titres de l'Etat & du sceau de la République. Lorsqu'il survenait quelque affaire importante, l'Epistate indiquait le jour de l'Assemblée, il en faisait connaître le mo-

Tome I.

tif; & après la discussion des voix, il prononçait à haute voix la Loi formée sur la pluralité des suffrages.

EPIHALAME. Chant nuptial.

On le chantait à la porte de l'appartement des nouveaux mariés, après la solennité du festin. Les Hébreux ont connu l'Epithalame dès le temps de David, & dans les siècles héroïques les Grecs en ont fait usage. On sçait à quelle occasion on commençait l'Epithalame Latin par l'acclamation de Talassius (Voyez TALASSIUS). Transcrivons l'agréable Epithalame que Théocrite adresse à Hélène. Après avoir distribué des couronnes de Jacinthe aux filles de Lacédémone qui chantent l'hyménée, il leur fait en ces termes relever le bonheur de Ménélas: « Vous êtes ar-
» rivé à Sparte sous des auspices bien
» favorables; seul, entre les demi-
» Dieux, vous épousez Hélène,
» vous devenez le gendre de Jupiter!
» Les Graces l'accompagnent, les
» amours sont dans ses yeux; elle
» était l'ornement de Sparte, comme
» le cyprès est l'honneur des jar-
» dins ». Puis venant à Hélène même: « uniquement occupées de
» vous, nous allons, disent-elles,
» vous cueillir une guirlande de Lo-
» tos; nous la suspendrons à un pla-
» ne, & en votre honneur nous y
» répandrons des parfums. Sur l'écor-
» ce du Plane, on gravera ces mots:
» *Honorez-moi, je suis l'Arbre*
» *d'Hélène*. S'adressant ensuite aux
deux Epoux: « Puisse Vénus, ajou-
» tent-elles, vous inspirer une ar-
» deur mutuelle & durable! Puisse
» Latone vous accorder une heureuse
» postérité, & Jupiter vous donner
» des richesses que vous transmettiez

H h

» à vos Descendants ». Nous avons aussi nos Epithalames ; Heureux , quand dans ce petit Poëme , la liberté ne dégénère pas en licence ?

ÉPITAPHE. Inscription gravée sur un tombeau. A Sparte, on n'accordait les honneurs de l'Épithaphe qu'à ceux qui étaient morts dans un combat , & pour le service de la Patrie. Une République absolument guerrière, ne rend hommage qu'aux vertus guerrières. L'Épithaphe du fameux *Merci* : *Sta Viator ; Heroem calcas*, aurait pu être placée sur les tombeaux des braves Spartiates. Elle fait allusion à la coutume des anciens Romains , dont les tombeaux bordaient les grands chemins.

EPREUVE DE L'EUCHARISTIE. Comment a-t-elle jamais pu être admise ? elle se faisait en recevant la communion , & a du occasionner bien des parjures sacrilèges.

EPREUVE DU PAIN ET DU FROMAGE. On employait cette Epreuve lorsqu'il était question de convaincre un accusé de vol. Pour cet effet on présentait à l'accusé un morceau de Pain d'orge & un morceau de Fromage de brebis , sur lesquels on avait dit la Messe ; & s'il ne pouvait les avaler , il étoit décidé coupable.

EPREUVE PAR L'EAU FROIDE. Le Peuple étoit ordinairement condamné à cette Epreuve , & voici comment on y procédait. Après quelques prières sur l'accusé , on lui liait étroitement la main gauche avec le pied droit , & le pied gauche avec la main droite , & dans cet état , on le jetait à l'eau ; s'il surnageait , il étoit réputé criminel ; s'il

allait au fond , on le déclarait innocent. Les Phyticiens disent que c'étoit un sûr moyen de ne point trouver de coupables , puisqu'une certaine-ment le volume du corps d'un homme lié de la sorte , étant d'un poids supérieur à un égal volume d'eau , il doit enfoncer.

Dans les Epreuves on employait aussi l'eau bouillante , il s'agissait de plonger la main dans une cuve pour y prendre un anneau qui y étoit suspendu. On procédait ensuite avec les mêmes formalités , observées dans l'Epreuve du fer chaud.

EPREUVE PAR LE FEU. Les Prêtres , les Nobles & les personnes libres qu'on dispensait du combat , étoient admis à la preuve par le fer ardent. Quelques Eglises auxquelles on payait une certaine rétribution , étoient gardiennes du fer qui servait à ces épreuves. C'étoit ordinairement une barre de fer de trois livres pesant.

On préparait l'accusé par trois jours de jeûne au pain & à l'eau. Le jour destiné pour la cérémonie , il se confessait , entendait la Messe , & avant de recevoir la Communion , il protestait tout haut de son innocence. Alors on le conduisait dans l'endroit de l'Eglise destiné à faire les Epreuves. Là on lui jetait de l'eau benite , même on lui en faisait boire , & ensuite il soulevait deux ou trois fois le fer rougi , & le portait plus ou moins loin , selon que l'ordonnait la Sentence , & que les Juges l'avaient cru nécessaire par rapport à la gravité de l'accusation : la main étoit enfermée dans un sac auquel le Juge & l'Accusateur apposaient leurs cachets. Trois jours après le sac étoit ouvert,

& alors s'il n'y paroissait point de brûlure, ou même suivant la nature & à l'inspection de la playe, l'accusé était absous ou condamné.

Il y avait encore d'autres manières de procéder à ces Epreuves, comme de passer sa main dans un gantelet de fer rougi au feu, de marcher nuds pieds sur des barres de fer brûlantes, ou de passer à travers un buché allumé.

EPREUVE PAR SERMENT. Cette Epreuve qui était une de celles qu'on nommait les Jugemens de Dieu, s'appellait aussi Purgation canonique. Elle se faisait de diverses manières; l'Accusé qui devait faire ce serment, prenait une poignée d'épis, & les jetait en l'air, en attestant le Ciel de son innocence: Quelquefois il s'armait d'une lance, & offrait de soutenir par un combat ce qu'il asserait par serment, mais plus ordinairement il jurait sur un tombeau, sur des reliques, sur l'autel, sur l'Evangile. En matière criminelle, cet usage a subsisté pendant le neuvième, le dixième & le onzième siècle. Souvent avec l'Accusé, on faisait jurer douze témoins; & si l'Accusateur ne se contentait pas du serment, pour lors on ordonnait le combat.

EPREUVES. Lorsque l'accusation n'est pas clairement prouvée chez les Nègres du Royaume de Benin, l'accusé doit se purger par une des cinq Epreuves établies par les Loix du Pays. Les quatre premières s'employaient dans les causes légères, la cinquième que le Roi seul peut ordonner, est destinée pour les crimes de haute trahison. Dans la première l'Accusé est conduit devant le Prêtre

qui graisse une plume de coq & lui en peree la langue; si la plume pénètre aisément, c'est une marque d'innocence, & la plaie se referme presque aussitôt; si elle s'arrête dans la langue, c'est mauvais signe, & le crime est avéré. La seconde épreuve consiste à prendre un morceau de terre que le Prêtre patrit en longueur, & dans lequel il fait entrer sept ou neuf tuyaux de plumes de coq; il faut que l'accusé les tire successivement, & sans qu'il paraisse aucune résistance, sans cela il est condamné comme coupable. La troisième épreuve se fait en crachant le jus de certaines herbes dans les yeux de l'Accusé; si ses yeux deviennent rouges, il paye une amende; s'il ne paraît ressentir aucune douleur, il est renvoyé absous. La quatrième Epreuve est plus douloureuse: le Prêtre fait rougir un anneau de cuivre, & l'applique trois fois sur la langue de l'Accusé; son innocence dépend d'être ou de n'être pas brûlé: une pareille Epreuve doit trouver bien des coupables. A l'égard de la cinquième Epreuve que le Roi seul ordonne, elle consiste à conduire le prisonnier sur le bord d'une rivière qui a la propriété, dit-on, de soutenir un innocent qu'on y plonge, quand même il ne saurait pas nager, & de le repousser sur la rive, tandis qu'elle engloutit le plus habile nageur lorsqu'il est coupable.

EPREUVES. Lorsqu'il s'est fait un vol chez les Insulaires des Isles Philippines, & que le coupable n'est pas connu, on oblige toutes les personnes suspectes de mettre quelque chose sous un drap, dans l'espérance que la crainte d'être découvert, engagera

le voleur à restituer la chose volée ; mais si rien ne se retrouve par cette voie , ils ont deux autres manières de se purger. Les Accusés se rangent sur le bord d'une rivière profonde , une pique à la main , & se jettent tous en même temps dans l'eau ; celui qui en sort le premier est réputé le coupable , ce qui fait que souvent il en périt plusieurs , par la crainte du châtimement. L'autre Épreuve consiste à prendre une pierre au fond d'une chaudière d'eau bouillante ; celui qui refuse de l'entreprendre paye l'équivalent du vol.

EPULONS. Ministres subalternes des sacrifices que les Pontifes Romains chargeaient du soin & du gouvernement du festin qui accompagnait les jeux publics & solennels. En effet , le nombre des Dieux était si grand à Rome que les Pontifes n'auraient pu prendre sur eux cette pénible tâche. Il y avait trois Epulons qui ordonnaient & servaient le banquet sacré , qu'on offrait à Jupiter dans les grandes cérémonies. Le nombre en fut porté dans la suite à sept , & César les augmenta jusqu'à dix. Pendant ces solennités , on plaçait les Statues des Dieux sur de riches coussins posés sur des lits magnifiques , & on les servait comme s'ils eussent été dans le cas de pouvoir manger. Ce n'était pas le temps où les Prêtres faisaient la plus médiocre chère.

EQUIPAGES DE GUERRE.

Les Romains ne se servaient que de bêtes de charge , pour porter les Equipages de l'armée , & il n'y avait que les personnes les plus distinguées qui eussent des Valets.

Dans les armées françoises , le

Général peut avoir autant de gros Equipages qu'il le juge à propos : le Lieutenant - Général ne peut avoir que trente chevaux ou mulets , y compris ceux qui sont employés aux trois attelages de voitures à roues. Le Maréchal de Camp , vingt chevaux y compris les attelages de deux voitures à roues ; le Brigadier , Colonel ou Mestre de Camp , seize chevaux y compris ceux d'une voiture à roues. Le Lieutenant Colonel , les Capitaines & autres Officiers ne peuvent avoir aucune voiture , ni garder un plus grand nombre de chevaux , que celui pour lequel ils reçoivent le fourage. Chaque bataillon peut avoir une charrette pour un Vivandier ; il en est de même pour les Régimens de Cavalerie. Les Equipages de guerre de Charles XII devaient être fort médiocres : « Son » lit , dit M. Folard ; qui l'avait vu » en Scanie , consistait en deux » tes de paille , & une peau d'ours » par-dessus ; il couchait tout habillé » comme le moindre de ses soldats. » Sa vaisselle était de fer battu ».

ERANARQUE. Officier public , chez les Grecs , qui avait l'inspection des aumônes & des provisions faites pour les pauvres. Cornélius Nepos nous apprend que lorsqu'un Citoyen était réduit à la pauvreté , ou fait prisonnier , ou qu'il n'était pas en état de marier sa fille , l'Eranarque faisait assembler les amis & les voisins de cet homme , & obligeait chacun d'eux de contribuer selon ses moyens & son état.

ERARIUM. Trésor des Empe-reurs Romains. Auguste le commença & il fut entretenu d'abord de contributions volontaires ; mais ces dons

ne fussent pas pour subvenir aux besoins de l'Etat, on y appliqua le Vingtième des Legs & des Successions; mais ce ne fut que dans les cas où les Héritiers & les Légataires n'étaient pas de proches parens ou des pauvres.

ERASTIENS. Hérétiques qui se firent connaître en Angleterre vers l'an 1647, pendant les troubles civils, & qui prirent le nom d'Eras-tus ou Erasme leur Chef. Ils prétendaient que l'Eglise n'avait pas la puissance légitime d'excommunier, ni le pouvoir d'exclure, d'absoudre, de prononcer des Censures & de faire des Décrets.

ERATO. Une des Muses qui préside aux Poésies amoureuses. On la représente ordinairement couronnée de myrthes & de roses, tenant une lyre d'une main & un archet de l'autre. On la reconnaît sur-tout à un petit amour debout à côté d'elle, & portant un flambeau. Erato, dit-on, a inventé la lyre & le luth.

EREBE. Mot qui signifie *Ténébres*. L'Erébe, selon Hésiode est fils du Chaos & de la Nuit, & père du Jour.

Les Anciens donnaient le nom d'Erébe à une partie de leur Enfer: ils y plaçaient les âmes de ceux qui avaient bien vécu. « Il y avait une » explication particulière pour les » âmes détenues dans l'Erébe ».

ERCEUS. Jupiter, Garde-murailles. Les Anciens invoquaient Jupiter sous ce nom, parce que les murs de leurs Villes lui étaient spécialement consacrés, & qu'il veillait à leur conservation.

ERGANE. Surnom que les Athé-

niens donnaient à la Déesse Minerve qu'ils regardaient comme l'*Inventrice* des Arts: En effet, ils attribuaient à cette Divinité l'invention de l'Art militaire, de l'Architecture, de l'Ourdissage de la Toile, du Fil, de la Tapiserie, des Draps, du Linge, &c. des Chariots, de la Flûte, des Trompettes, de la Culture de l'Olivier. Elle avait un Autel dans Athènes, où sacrifiaient les descendans de Phidias.

ERGASTULE. Nom que les Romains donnaient à ceux de leurs Esclaves coupables de quelques forfaits, qu'ils renfermaient à leurs campagnes dans des souterrains qui ne recevaient de jour que par des soupiraux étroits, & d'où on ne les tirait que pour les employer aux plus rudes travaux. Ces endroits affreux contenaient ordinairement quinze hommes; ils devenaient ensuite la prison de nombre d'honnêtes-gens que l'on y précipita & qui disparurent de la Société, sans qu'on pût découvrir ce qu'ils étaient devenus. Cette raison engagea l'Empereur Adrien à faire détruire tous ces lieux. Théodose, par un motif aussi pressant, en ordonna aussi la destruction. Sitôt que quelques factieux s'étaient réunis, ils allaient forcer ces sortes de prisons, & ils s'associaient les Malheureux dont ils venaient de briser les fers.

ERIENS. Hérétiques du quatrième siècle. Ils prétendaient qu'un Evêque n'était pas au-dessus d'un ancien; qu'un Evêque ne pouvait conférer l'Ordre; que la prière pour les Morts était inutile; qu'on ne devait ordonner aucun jeûne, & qu'il ne fallait permettre la participation à la Sainte

Cène, qu'à ceux qui avoient absolument renoncé au monde.

EROTIDE ou **EROTIDIES**. Jeux ou Fêtes instituées en l'honneur de l'Amour. Les Thespiens les célébraient tous les cinq ans avec la plus grande magnificence.

ERYCINE. (Venus) Ce surnom fut donné à cette Déesse, du Mont Erix en Sicile, où Erix lui éleva un Temple, lorsqu'il aborda dans l'Isle. Elien parle avec enthousiasme des richesses immenses qu'il renfermait, & sur-tout d'une vache d'or, d'un travail exquis que Dédale avait consacré à Vénus. Les Romains avaient aussi dédié un Temple à Vénus Erycine.

ERYNNIS. Surnom que les Payens donnaient aux Furies ou Eumenides qui présidaient aux châtimens des Coupables. Il y en avoit trois; savoir, Thésiphone, Mégère & Alecto, que l'on faisait filles de la Nuit & de l'Acheron. Elles étaient représentées avec des flambeaux ardents & des serpens au lieu de cheveux. Ces Furies avaient un Temple dans Athènes, assez voisin de l'Areopage.

Les Siciliens donnaient ce surnom à Cérés, c'est-à-dire, Cérés furieuse, parce que ce fut dans un des antres de la Sicile, qu'après avoir été violée par Neptune, lorsqu'elle parcourait la terre pour retrouver sa fille Proserpine, elle se réfugia de honte & de désespoir. Pendant son absence, la peste ravagea le monde, & la Terre refusa ses bienfaits aux hommes. Jupiter voulant faire cesser ces fléaux destructifs, fit chercher Cérés; Pan la découvrit dans son antre, &

le Maître du Tonnerre envoya les Parques qui la déterminèrent à venir au secours des malheureux Mortels. Il n'est pas difficile de déchirer le voile allégorique qui enveloppe un fait purement historique.

ERYTHRÉ. Surnom d'Hercule, auquel les habitans, d'Erythrés avaient bâti un Temple en Arcadie : & voici à quel sujet. « Hercule, di- » saient les Erythréens, est venu par » mer de Tyr chez nous sous la fi- » gure d'un radeau. Entré ainsi dans » la Mer Ionienne, il s'est arrêté au » Promontoire de Junon, à moitié » chemin d'Erythrés à Chio : on a » employé tous les moyens possibles » pour l'attirer à bord, mais tous » les efforts ont été inutiles. Enfin, » un aveugle, grand devin, nous a » déclaré qu'on ne pourrait faire » mouvoir le radeau qu'avec une cor- » de formée des cheveux de nos fem- » mes, mais elles n'ont pas voulu se » prêter à cet expédient : des Thra- » ciennes nées libres & cependant » nos Esclaves, ont offert leurs che- » velures, avec le secours desquelles » nous nous sommes mis en posses- » sion du Dieu Radeau. Pour re- » compenser la piété de ces femmes » nous leur avons accordé le privi- » lège exclusif d'entrer dans le Tem- » ple d'Hercule, & nous avons vu » avec étonnement que notre Devin » a recouvré la vue ». Si l'on en croit Pausanias, cette fameuse Corde se montrait encore de son temps, & Hercule était représenté dans son Temple sous la forme d'un Radeau. Les Critiques qui s'attachent à lever l'écorce des Fables pour rencontrer la vérité, auront quelque peine à

découvrir celle que cachent ces extravagances.

ESCARBOT. Cet Insecte a été un des objets du culte superstitieux des Egyptiens.

ESCHRAKITES. Secte Musulmane, & l'une des plus raisonnables qu'il y ait chez les Turcs. Les Eschrakites sont grands admirateurs de Platon, & adhèrent volontiers à ses opinions. Ils s'appliquent beaucoup à la contemplation, & traitent assez cavalièrement les idées grossières & matérielles que l'Alcoran donne du Paradis. Ils croient, dit Ricaut, l'unité de Dieu, sans nier absolument la Trinité qu'ils considèrent comme un nombre qui procède de l'Unité. Pour développer leur idée à ce sujet, ils se servent de la comparaison de trois plis dans un mouchoir, qui peut bien souffrir la dénomination du nombre de trois, & qui cependant n'est qu'un seul morceau de toile, lorsqu'il est déployé. Ils sont doux, honnêtes, compatissans, & se font aimer par la pureté de leurs mœurs; ils aiment la Musique & la Poésie qu'ils cultivent avec assez de succès. C'est de cette Secte que l'on tire les Prédicateurs des Mosquées Impériales.

ESKIMAUX. C'est le nom d'un Peuple sauvage de l'Amérique septentrionale, sur les côtes de la terre de Labrador & de la Baye d'Hudson. Quelques efforts que les Européens aient faits, ils n'ont encore pu parvenir à apprivoiser ces féroces Sauvages, qui sont petits, gros, blancs & vrais Antropophages. Quoiqu'ils habitent une contrée extrêmement froide, jamais ils n'allument de feu; la chasse fournit à leur sub-

sistance, & ils tuent leur gibier avec des flèches armées de dents de vaches marines ou de pointes de fer, lorsqu'ils peuvent s'en procurer. Leur nourriture la plus ordinaire est la chair de veaux marins, quelques racines & un peu de poisson: leur boisson est l'eau de neige ou l'huile des vaches qu'ils perçent à coups de flèches. De la peau de ces bêtes, ils font des sacs, dans lesquels ils renferment leur provision de viande coupée par morceaux; des boyaux ils forment des espèces de tuniques, sous lesquelles ils en portent d'autres faites de peaux d'oiseaux, dont la plume est en dedans, pour les mieux garantir du froid. Les femmes n'ont pas d'autre habillement; elles chargent leurs enfans sur leurs dos & leur donnent le tétou par-dessous le bras. Les Eskimaux habitent des trous souterrains, dont l'entrée est basse & étroite. Ils construisent des canots avec des cuirs cousus ensemble, qu'ils recouvrent ensuite par-dessus avec d'autres cuirs, ne laissant au milieu qu'une ouverture comme à une bourse, dans laquelle un homme seul se place, & se lie étroitement. Deux pelles leur servent de rames; & dans cette situation ils affrontent les plus horribles tempêtes, & tuent les plus gros poissons. Nous avons beaucoup de relations de ces Païs, mais on ne doit ajouter foi à aucune, la contrée des Eskimaux est encore une terre presque inconnue pour nous.

ESCLAVAGE. La loi du plus fort, le droit de la guerre, l'ambition, l'amour de la domination & la mollesse ont, à la honte de l'humanité, introduit l'Esclavage dans le monde. Les Hébreux avaient des

Esclaves qu'ils traitaient avec la plus grande dureté. Moïse ordonna que le terme de l'Esclavage se terminerait à l'année du Jubilé pour les Etrangers, & que cet état d'oppression ne durerait, par rapport aux Hébreux, que pendant l'espace de six ans. Il régla que personne ne pourrait vendre sa liberté, à moins qu'il ne se trouvât dans le cas de ne pouvoir absolument se procurer sa subsistance. Il prescrivit aussi que quand les Esclaves se rachetèrent, on leur tiendrait compte de leurs services. Il déclara homicide le Maître qui tuerait son Esclave, pourvu qu'il expirât sous les coups; & libre l'Esclave à qui son Maître aurait crevé un œil ou cassé une dent.

L'Esclavage fut introduit dans la Grèce par les Lacédémoniens qui condamnèrent les Iloles révoltés & vaincus à des fers perpétuels, avec défenses aux Maîtres de les affranchir ou de les vendre hors du pays.

L'Esclavage était plus tolérable chez les autres Peuples de la Grèce; & les Esclaves trop rudement traités par leurs Maîtres pouvaient demander d'être vendus à un autre: les Athéniens sur-tout cherchaient à leur rendre la vie douce, & punissaient sévèrement, & même quelquefois de mort celui qui avait battu l'Esclave d'un autre.

D'abord les Romains usèrent de bonté envers leurs Esclaves, & partagèrent avec eux leurs alimens & leurs travaux. Si l'Esclave avait commis quelque faute, on lui attachait les bras en croix, aux deux bouts d'une fourche, & on le promenait ainsi par toute la Ville: cette espèce de honte suffisait pour le faire

revenir dans le devoir. Ces heureux Esclaves pouvaient se marier, & ne craignaient point d'avoir des enfans qui, comme eux, seraient assurés de la bienveillance du Maître: tous avaient leur petit trésor, fruit de leur industrie, qu'ils faisaient le plus souvent valoir dans le commerce, aux conditions que le Maître imposait. Une fois devenus riches, ils se faisaient affranchir, & prenaient le rang de Citoyens. Tel fut le sort des Esclaves, tant que Rome fut jalouse de conserver la pureté de ses mœurs; mais lorsque le sort des armes eut rangé les Romains dans la classe des Conquêteurs, la condition des Esclaves changea de face; ces infortunés se virent regardés comme la partie la plus vile de la Nation; ils murmurèrent; on commença à les craindre, & il fallut avoir recours aux loix les plus sévères & aux châtimens les plus rigoureux pour les contenir (Voyez ERGASTULE).

Sous Auguste, on ordonna que lorsqu'un Maître serait tué: « tous » les Esclaves qui se trouveraient » sous le même toit, ou dans un lieu » assez proche de la maison pour » qu'on pût entendre la voix d'un » homme, seraient condamnés à » mort: ceux qui dans ce cas résu- » gieraient un Esclave pour le sau- » ver, seraient punis comme meur- » triers ».

Celui-là même à qui son Maître aurait ordonné de le tuer, & qui lui aurait obéi, aurait été coupable: celui qui ne l'aurait point empêché de le tuer lui-même aurait été puni. Les Esclaves d'un Maître tué dans un voyage, soit qu'ils fussent restés auprès de lui, soit qu'ils se fussent

enfuis , auraient été dignes de mort , & cependant ces Maîtres dont des loix cruelles semblaient assurer la vie , pouvaient impunément tuer leurs Esclaves , & les mettre à la torture. Dans la suite les Empereurs diminuèrent cette excessive autorité , & Claude ordonna que les Esclaves qui étant malades auraient été abandonnés par leurs Maîtres , recouvreraient leur liberté , s'ils redevenaient en santé.

Tels ne sont pas les Esclaves des Indiens de la presqu'Isle en deçà du Gange , ils sont traités avec douceur , ils se marient , ils ont des enfans , & les peres & les-fils obtiennent assez facilement leur liberté. Tels , si nous en croyons Tacite , n'étaient pas les Esclaves des anciens Germains , qui cultivaient des champs que leurs Maîtres leur assignaient , moyennant une médiocre redevance , & qui partageaient ainsi avec eux toutes les douceurs de la vie , sans qu'il fût possible de distinguer dans la Nation le Maître ou l'Esclave.

Lorsque les Francs eurent conquis les Gaules , ils envoyèrent leurs Esclaves cultiver les Terres qui leur échurent en partage , & c'est de ces gens , attachés à la glébe , en un mot , de ces Serfs que la France fut depuis peuplée. Ces Esclaves qui étaient réputés hommes de corps devinrent dans la suite tellement attachés à la Terre de leurs Maîtres , qu'il ne leur fut plus permis d'aller s'établir ailleurs , ni même de se marier dans la Terre d'un autre Seigneur , sans payer un certain droit de *Fors-mariage* , ou de *Mémariage* , & les enfans qui provenaient de cette alliance devaient être partagés entre les Patrons.

Enfin le Christianisme vint dicter des Loix plus humaines. Louis le Gros donna le premier l'exemple d'affranchir les Esclaves en 1135. Louis VIII , signala son avènement au Trône par un semblable affranchissement en 1223. Enfin , Louis X , dit Hutin , donna l'immortel Edit , dont nous allons rapporter la teneur. « Louis , par la grace de » Dieu , Roi de France & de Na- » varre , à nos amés & féaux . . . » comme selon le droit de la Nature , chacun doit naître franc . . . » Nous considérons que notre Royaume me est dît & nommé le *Royaume des Francs* , & voulant que la chose en vérité soit accordante au nom . . . par délibération de notre Grand Conseil , avons ordonné & ordonnons que généralement par tout notre Royaume . . . , Franchise soit donnée à bonnes & valables conditions . . . & pour ce que tous les Seigneurs qui ont hommes de corps prennent exemple à nous de ramener à la Franchise , &c. Donné à Paris le tiers Juillet , l'an de Grace 1315 ». Vers le xv. siècle , l'Esclavage fut presque entièrement aboli dans toute l'étendue de l'Europe , cependant il en subsiste encore de funestes restes , dans la Russie , en Pologne , en Hongrie , en Bohême ; & dans quelques endroits de la Basse-Saxe. On peut même en reconnaître quelques traces dans nos Coutumes.

ESCLAVAGE. « Le Droit des » Gens a voulu que les prisonniers de guerre fussent esclaves , afin qu'on ne les tuât pas. Le Droit » Civil des Romains permit à des » Débiteurs que leurs Créanciers

» pouvaient maltraiter , de se vendre
 » eux-mêmes , & le Droit naturel
 » a voulu que des enfans , qu'un
 » pere esclave ne pouvait plus nour-
 » rir , fussent dans l'esclavage com-
 » me leur pere ». Esp. des Loix ,
 liv. 15 , ch. 2.

Raisons alléguées par les Juris-
 consultes & que le célèbre Auteur
 de cet Ouvrage , bat aisément en
 ruine. Le droit de la guerre ne
 donne au Vainqueur que le pouvoir
 d'empêcher son prisonnier de lui
 nuire , & les homicides de sang froid
 & après la chaleur de l'action ont
 toujours été rejettés de toutes les Na-
 tions : comme il n'est pas permis à
 un homme libre de se tuer , parce
 qu'il se déroberait à sa patrie , il n'est
 pas permis à ce même Citoyen de
 se vendre , puisque ce serait se dé-
 rober à la liberté publique , dont la
 sienne fait partie : un Citoyen qui
 ne peut se vendre , n'a pu vendre son
 fils qui n'était pas encore né. Il en
 est de même d'un prisonnier qui ne
 pouvant lui-même être réduit en ser-
 vitude , & encore moins ses enfans.

Lopez de Gama rapporte que les
 Espagnols « trouvèrent près de Sainte
 » Marthe , des panniers où les Habi-
 » tans avaient des denrées ; c'étaient
 » des cancre , des limaçons , des
 » cigales , des sauterelles. Les Vain-
 » queurs en firent un crime aux Vain-
 » cus , & l'Auteur avoue que c'est
 » là-dessus qu'on fonda le Droit qui
 » rendait les Américains esclaves des
 » Espagnols , outre qu'ils fumaient
 » du tabac , & qu'ils ne se faisaient
 » pas la barbe à l'Espagnole ».

ESCLAVE-DIEU. Chez les Mé-
 xiquains , on nourrissait pendant tou-
 te l'année un Esclave qui représen-

tait l'idole ; & pour récompense ,
 lorsque ce temps était révolu , &
 qu'il avait joui des honneurs de l'ado-
 ration , on le sacrifiait à la Divinité
 qu'il avoit représentée.

ESCLAVES DES ROMAINS. Quoi-
 qu'à Rome les Esclaves fussent tous
 de la même condition , cependant
 ils étaient distingués par des titres ,
 selon les différens emplois qu'ils
 exerçaient chez leurs Maîtres , & cet
 article ne peut être omis dans un
 Dictionnaire destiné à présenter sous
 un même point de vue les Mœurs &
 les Coutumes des Nations. Ainsi :

Servi Agros étaient les Inten-
 dans & les Économes.

Admanum, celui qui était propre
 à tout , & qui n'était attaché à aucun
 emploi particulier.

Ad limina Custos, celui qui gar-
 dait l'entrée de la Maison.

Admissionales, ceux qui intro-
 duisaient chez les Princes.

Adscripti ou *Glebæ adscripti*,
 ceux qui étaient attachés à la cultu-
 re de certaines terres , tellement
 qu'ils ne pouvaient être vendus qu'a-
 vec cette Terre.

Ad vestem, celui qui avoit soin
 des habits & de la garde-robe.

A manu ou *Amanuensis*, le Se-
 crétaire.

Analesta, ceux qui avaient soin
 de ramasser ce qui était tombé d'un
 festin , & de balayer la salle où l'on
 mangeait.

Ante ambulones, ceux qui con-
 duisaient leurs Maîtresses pour leur
 faire faire pitié.

Aquarii, les Porteurs d'Eau.

Arcarii, ceux qui gardaient la
 caisse des Marchands & des Ban-
 quiers.

Atrienfis, celui qui gardait l'*Atrium* de la Maison où l'on voyait les images de cire des Ancêtres d'une famille & les meubles: on donnait aussi ce nom au Concierge ou Garde-meubles.

Aucupes, ceux qui chassaient aux Oiseaux.

Balneatores, les Baigneurs.

Calatores, ceux qui convoquaient les assemblées du Peuple par Curies ou par Centuries, ou les autres assemblées des Prêtres & des Pontifes.

Calculatores, Calculateurs qui se servaient pour compter de petites pierres au lieu de jettons.

Capsarii, ceux qui gardaient dans les bains les habits de ceux qui se baignaient. On donnait aussi ce nom à ceux qui suivaient les enfans de qualité allant aux lieux de leurs exercices, & qui portaient leurs livres; à ceux qui tenaient les Caisses des Marchands & des Banquiers, & à ceux qui faisaient des Caisses & des Coffres à mettre de l'argent.

Cellarius, celui qui avait le soin du cellier & de la dépense.

Cubicularius, celui qui était à la chambre du Prince, un Valet-de-chambre.

Cursores, Couriers, ceux qui portaient des nouvelles.

Dispensator, celui qui faisait la dépense d'une famille, qui achetait & payait tout.

Emissarii, Maquignons de Maîtres & de chevaux, ou Emisseries qui cherchaient à découvrir quelque fait caché.

Ab Ephemeride, celui qui avait soin de consulter le Calendrier Romain, & d'avertir son Maître du

jour des Calendes, des Nones & des Ides.

Ab Epistolis, celui qui écrivait sous son Maître les lettres qu'il lui dictait, & servait de Secrétaire.

Fornacator, qui allumait le fourneau des Bains.

Janitores, Portiers qui gardaient la porte pour l'ouvrir & pour la fermer.

Lecticarii, ceux qui portaient la litière de leurs Maîtres, & ceux qui faisaient les litières.

Lietarii, ceux qui avaient soin des Salles destinées à manger en été.

Librarii, ceux qui transcrivaient les Livres en notes abrégées.

Medici, ceux qui sçavaient & pratiquaient la Médecine.

Ministri ad ea quæ sunt quietis, ceux qui faisaient faire silence.

Molitores, ceux qui battaient le bled pour en tirer la farine avant l'usage des Moulins.

Negotiatores, ceux qui négociaient & trafiquaient.

Nomenclatores ou *Nomenclatores*, ceux qui accompagnoient leurs Maîtres, & leur disaient les noms de ceux qui passaient.

Neutritii, ceux qui avaient soin de nourrir & d'élever les enfans.

Obsonatores, ceux qui allaient à la provision, qui achetaient les vi-vres.

Pastores, les Bergers.

A Pedibus, Valer de pied.

Peniculi, celui qui avait soin de nettoyer la table avec une éponge.

Pistores, ceux qui faisaient le pain.

Poscillatores ou *Adsciathos*, les

Echançons, ceux qui servaient à boire.

Pana, c'était un Criminel qui était condamné aux Mines.

Polindor, celui qui avait soin de laver, d'oindre & d'ajuster les corps des défunts.

Prægustator, qui faisait l'essai du vin en servant son Maître.

Procurator, qui avait soin des affaires de son Maître.

Saccularii, ceux qui enlevaient d'un sac l'argent par un tour d'adresse.

Saluarii, Gardes-Bois.

Salutigeri, ceux qui allaient souhaiter le bon jour de la part de leur Maître.

Scoparii, les Balayeurs qui avaient soin de nettoyer les latrines & les bassins des chaises-percées.

Silentiarii, ceux qui faisaient faire silence parmi les autres Esclaves.

Structores, qui servaient & rangeaient les plats sur la table.

Venatores, qui chassaient pour leurs Maîtres.

Ad vestem ou *à veste*, Valets-de-Garderobe.

Vestipici, ceux qui gardaient les habits, Valets de Garderobe.

Villius, qui avaient soin des biens de campagne.

Vividarii, qui avaient soin des Nergers & des Boulingrins.

Vocatores, qⁱ allaient convier à manger, les Semoneurs.

Unctores, ceux qui oignaient avec des huiles de senteur, les corps de ceux qui s'étaient baignés.

Tous ces Esclaves qui se trouvaient souvent en grande partie dans une même Maison, n'étaient point

mis au rang des personnes, mais étaient regardés comme des biens. Ils ne pouvaient rien posséder en propre; il ne leur était pas permis de contracter mariage ni aucune obligation civile, de tester, d'être témoins, ni d'accuser ou actionner leur Maître en Justice.

L'affranchissement était quelquefois la récompense de leurs services (Voyez MANUMISSION.)

ESCLAVES A GOA. Les Esclaves ne se vendent pas avec plus de décence qu'en Turquie, quoique cette ville soit au pouvoir des Portugais. On conduit au marché les troupes de ces malheureux de l'un & de l'autre sexe, comme les animaux les plus vils, & chacun a la liberté de les visiter curieusement. Il s'y trouve des hommes très-bien faits & de belles femmes de toutes les parties de l'Inde, qui toutes savent broder, coudre, jouer des instrumens ou faire des confitures & des conserves. Les Portugais de Goa ne se font pas de scrupules d'user des jeunes Esclaves qu'ils achètent, lorsqu'elles sont sans maris. S'ils ont un enfant mâle d'une Esclave, l'enfant est légitimé, & la mere est déclarée libre.

ESCORTE. (Droit d') Il y a quelques Princes d'Allemagne qui ont le droit de faire escorter les Marchands & leurs marchandises, lorsqu'ils passent sur leur territoire, moyennant une somme d'argent; quelques-uns étendent ce droit jusques sur le territoire des autres, & alors ils ont celui de punir les crimes qui se commettent sur la voie publique, & s'ils jouissent des péa-

ges (vestigal,) il faut qu'ils indemnisent des pertes que peuvent esfuier les voyageurs. Ce droit sans doute, tire son origine des temps d'Anarchie où l'Allemagne, infestée de brigands, vit quelques-uns de ses Seigneurs se consacrer au bien public, en veillant à la sûreté des grands chemins.

ESCULAPE. (Oracle d') Ce Dieu de la Médecine rendait ses Oracles, non-seulement à Epidaure en Argie sur le Golfe Saronique, mais aussi dans son Temple de l'Isle du Tibre à Rome. Le peuple superstitieux allait en foule le consulter dans ces deux endroits.

ESCULAPE. On a lieu de croire que les Anciens invoquaient cette Divinité, non-seulement pour la guérison des hommes, mais encore pour les maladies des animaux. On trouve dans un Ouvrage d'Hiéroclès sur l'art de panser les chevaux, ces propres termes: « Invoquons, pour » obtenir du secours dans cet Art, » Neptune Equestre, & Esculape le » Conservateur du genre humain, » qui prend aussi un grand soin des » chevaux ». Sous les régnés des Empereurs Commode & Gallien, une maladie épidémique attaqua les Bestiaux du territoire de Parium; pour obtenir la cessation de ce fléau, toute la Colonie fit des vœux à Esculape; le mal cessa, on offrit des sacrifices au Dieu, & l'on pendit dans son Temple un Tableau qui représentait le vœu de la Colonie.

ESPECE HUMAINE. (Coup d'œil général sur l') On trouve dans le Nord, les Lapons, Danois, Suédois, Moscovites & indépendans, les Zembliens, les Borandiens, les Sa-

moïedes, les Tartares septentrionaux, les Groenlandois & les Sauvages au Nord des Esquimaux. Toute cette race d'hommes semble avoir dégénéré: ils ont le visage large & plat, le nez camus & épaté, l'iris de l'œil jaune, brun & tirant sur le noir; les paupières retirées vers les temples, les joues élevées, la bouche grande, le bas du visage étroit, les lèvres épaisses, la voix grêle, la tête grosse, les cheveux noirs & lissés, la peau basannée & couleur d'olive foncée. Ils n'ont pas plus de quatre pieds ou quatre pieds & demi de hauteur. Les femmes de même stature, & d'une égale figure, ont de prodigieuses mamelles dont le bout est noir comme du charbon, & si nous en croyons la plupart des Voyageurs, elles n'ont de poil que sur la tête, & ne sont point sujettes aux évacuations périodiques. Tous ces hommes sont grossiers, stupides & superstitieux, sans presque aucune idée de la divinité, ils rendent de vrais hommages au Démon qu'ils craignent. Ils ne courent pas, ils volent sur la neige avec des patins, & atteignent souvent les animaux les plus légers. Ils se servent habilement de l'arc & de l'arbalète: ils se nourrissent de poisson sec, de chair d'ours & de renne, & d'une sorte de pain composé de farine d'os de poisson, mêlée avec l'écorce tendre du pin & du bouleau. Quelques-uns offrent volontiers leurs femmes & leurs filles aux étrangers. Au reste ils vivent long-temps, & ne sont affligés que de très-peu de maladies. La blancheur éblouissante de la neige, & la continuelle fumée du feu qu'ils sont obligés d'entretenir

dans les cavernes qu'ils se creusent sous terre, font quelquefois perdre la vue aux vieillards.

Les Tartares ont le haut du visage large & ridé, le nez court & gros, les yeux petits & enfoncés, les joues élevées, le bas du visage étroit, le menton long & avancé, la mâchoire supérieure enfoncée, les dents longues & séparées, les sourcils gros & couvrant l'œil, les paupières épaisses, la face plate, le teint basané & olivâtre, les cheveux noirs, la stature médiocre, le corps fort & robuste, la barbe rare & par bouquets, les cuisses grosses & les jambes courtes. Ce Peuple immense est en général sans mœurs, comme sans religion.

Les Chinois ont presque tous les membres bien proportionnés. Ils sont ordinairement gros & gras. On les reconnaît à leur visage large & rond, à leurs petits yeux, leurs grands sourcils, leurs paupières élevées, leurs nez petits & écrasés, & à leur barbe éparse & par épis. Cette Nation est pacifique, indolente, cérémonieuse, soumise & portée à la superstition; mais elle est amie de l'ordre & de la Justice. Les Insulaires du Japon qui ressemblent assez aux Chinois, quant à la figure, en diffèrent étrangement du côté du caractère. Les Japonais sont altiers, robustes, inconstans, vains, souffrant patiemment la faim, la soif & toutes les fatigues du corps, & ne craignant point la mort qu'ils se donnent souvent de sang froid. Entre les Chinois, les Japonais & les Peuples d'Yégo, de la Cochinchine, du Tonquin, de Siam, du Pégu; d'Arakan & de Laos, on ne trouve

que peu de différence sensible que nous n'avons pas laissé échapper dans un grand nombre d'articles de ce Dictionnaire.

Les Peuples qui habitent la presqu'île de Malaca & l'île de Sumatra sont noirs, petits, vifs, bien faits, braves & fiers. Ceux de Java ont quelque ressemblance avec les Chinois, mais leur couleur est rouge, mêlée de noir. Parmi eux on rencontre les Chacrelas qui sont blancs & blonds, qui, attendu la faiblesse de leur vue, voyent mieux la nuit que le jour.

Aux Îles Mariannes, les hommes sont grands, robustes & grossiers; ils ne vivent que de racines, de fruits & de poissons, & parviennent à une extrême vieillesse. Les Papous & les Habitans de la Nouvelle Guinée sont noirs & laids.

Les Mogols & les Peuples qui habitent la presqu'île de l'Inde, ne diffèrent des Européens que par la couleur, qui en général est olivâtre. Les Bengalois sont plus jaunes que les Mogols, & leurs femmes sont incomparablement plus lascives. Les Malabares sont noirs. On sçait que les Banians ne mangent rien de ce qui a eu vie, mais tous les Lecteurs ne sont pas instruits que les Naires de Calicut, ne peuvent avoir qu'une femme, & que les femmes peuvent prendre plusieurs maris.

Les Chingulais qui habitent l'île de Ceylan ressemblent aux Malabares; les Insulaires des Maldives sont olivâtres & bien faits. Les Peuples de Cambaye ont le teint gris: les Persans ne diffèrent que très-peu des Mogols, & on peut les regarder, ainsi que les Turcs, les

Arabes, les Egyptiens & les Tartares, comme appartenant à une même Nation. Les Arabes sont misérables, les Egyptiens sont grands & leurs femmes petites. A l'égard des Arméniens, des Géorgiens, des Mingréliens, des Circassiens & des Grecs, ainsi que de tous les autres Peuples de l'Europe, ils sont tous blancs, & l'on peut dire que ce sont les hommes les plus beaux & les mieux proportionnés de la terre. Les femmes Cachemiriennes, Géorgiennes, Mingreliennes sont à juste titre renommées pour leur beauté. Les Habitans de la Judée sont plus bruns que les Turcs.

Les Grecs, les Napolitains, les Siciliens, les Corfès & les Espagnols sont plus basanés que les Français, les Anglais, les Allemands, les Polonais. Les Espagnols en général sont maigres, & d'une médiocre stature. Les Anglais sont presque tous blonds, ainsi que les Flamands, les Hollandais, les Danois, les Polonais & les Suédois. Les Goths sont grands; ils ont les cheveux lisses, argentés & l'iris de l'œil bleuâtre. Les Finois ont les cheveux blonds, jaunes & longs, & l'iris jaune foncé.

Les Nègres du Sénégal & de Nubie sont extrêmement noirs. Les Ethiopiens sont olivâtres & bien faits; ils ont l'œil bien fendu, le nez gracieusement formé, les lèvres petites & les dents blanches. Les Nubiens ont les lèvres grosses, le nez épaté & le visage fort noir. Il y a dans les déserts d'Ethiopie un Peuple que l'on appelle *Acridophages* ou *Mangeurs de Sauterelles*, qui vit de ces Insectes, lesquels engendrent dans son corps d'autres Insectes, dont il

est ensuite dévoré. Les Habitans des Isles Canaries ne ressemblent aux Nègres que par le nez qu'ils ont épaté, comme eux. Ceux qui habitent le Continent de l'Amérique, sont des Maures basanés, ainsi que ceux du Cap blanc. La plupart sont petits, maigres, mais spirituels, tandis que les Nègres sont grands, gros, bien faits, & presque stupides. Les *Foules* qui habitent le Nord & le Midi du Sénégal sont moins noirs que les Nègres & plus bruns que les Maures. On appelle Nègres, couleur de cuivre, les Mulâtres provenus du commerce des Portugais & des Nègres. Ceux qu'on nomme *Jalofes*, sont noirs, d'une belle taille, avec de grands yeux, & les cheveux noirs & crépus.

Les Hottentots sont des Caffres qui se noircissent avec des graisses & des couleurs. Leurs femmes sont petites, & par une singularité de la nature, une excroissance de chair, leur descend depuis l'os pubis jusqu'au milieu des cuisses, en forme de tablier. Il est d'usage parmi ce Peuple, de ne laisser qu'un testicule aux hommes. A Sofala, au Monomotapa, à Madagascar & à Mozambique, les Habitans sont noirs, mais ne sont pas nègres.

Si l'on jette les yeux sur les Peuples qui habitent l'Amérique, on trouvera que ceux du Détroit de Davis sont petits, olivâtres, & qu'ils ont les jambes courtes & grosses; que ceux de la Baie d'Hudson, ont le visage presque couvert de poil: que ceux du Canada sont grands, forts, robustes, & qu'ils ont les cheveux longs & noirs, ainsi que les yeux; les dents blanches, le

teint bafané & peu de barbe: que ceux de la Floride & du Miffiffipi font plus bafanés que ceux du Canada ; ceux des Îles Lucaies , moins bruns que ceux de Saint Domingue & de Cuba.

Les Caraïbes font vigoureux & d'une belle taille ; ils ont le teint olivâtre. Les femmes font petites , affez agréables & fort gaies, les hommes au contraire font taciturnes. Les Mexicains font bien faits, dispos & de couleur olivâtre. Ils ont les cheveux noirs & longs , & presque point de poils. Dans l'Isthme de l'Amérique les Peuples font d'une belle taille & d'une couleur de cuivre jaune ou d'orange , avec les sourcils noirs , ainsi que les Indiens du Pérou. Les Indiens du Chili font d'un bafané de cuivre rouge.

Les Sauvages du Brésil font bafanés , robustes & vivent long-tems. Les Habitans du Paraguai ont la couleur olivâtre. A l'égard des Patagons des Terres Magellaniques , on peut leur disputer les 5 à 10 pieds que des Voyageurs leur donnent.

ESPERANCE. Divinité du Paganisme ; il était naturel que les Romains qui avaient reçu dans leur Ville tant de Dieux ridicules , élevassent des Temples à l'Espérance , cette Consolatrice des peines , cette bonne Nourrice de la Vieillesse , qui rend notre travail agréable & léger , qui augmente nos plaisirs , & nous fait jouir du bonheur avant qu'il existe. Ils la représentaient couronnée de fleurs , tenant dans la main des épis & des pavots , appuyée sur une Colonne , & placée devant une Ruche. Demandez aux Poètes quels sont les parens de l'Espérance ; ils

vous diront qu'elle est une des Sœurs du Sommeil , qui suspend nos peines , & de la mort qui les finit.

ESSÉNIENS. Ancienne Secte des Juifs , qui se rendit célèbre par la régularité de ses mœurs. On ne trouvait des Esséniens que dans la Palestine , encore n'y étaient-ils pas en grand nombre , seulement trois ou quatre mille ; ils étaient plus superstitieux que les autres Juifs , inviolablement attachés à l'observation du Sabat & à toutes les cérémonies légales , en sorte que n'étant point satisfaits des purifications ordinaires , ils envoyaient leurs offrandes au Temple , au lieu d'y aller sacrifier. Plusieurs d'entr'eux passaient pour devins ; ils prétendaient connaître l'avenir par l'étude des Livres saints , & à l'aide de certaines préparations superstitieuses , y découvrir la propriété des racines , des plantes & des métaux. On ne trouvait point d'Esséniens dans les Villes , ils habitaient les villages où ils s'occupaient de la culture des terres. Quelques-uns exerçaient des métiers. Sans esclaves , sans richesses , contents du simple nécessaire , ils vivaient en commun ; portaient un habit blanc ; acheté aux dépens de la Société , & ouvraient indistinctement leur maison à tous ceux de leur Secte. Il y en avait peu de mariés : l'infidélité des femmes , & les divisions qu'elles peuvent occasionner dans les familles , les éloignaient de ce lien si naturel & si consolant. Ils se chargeaient volontiers de l'éducation des enfans des autres , & les formaient aux bonnes mœurs. Ceux qui voulaient embrasser cette Secte , devaient faire un Noviciat de trois années , une était employée

employée à s'assurer de leur continence, & les deux autres à les affermir dans l'exercice des autres vertus. En entrant dans la Société, on lui abandonnait tout son bien, car il n'était pas permis de posséder rien en propre. Des Économes étaient chargés de régir les terres de chaque Communauté. Au reste, les Esséniens étaient modestes, ennemis du mensonge & des sermens, pleins de respect pour les Vieillards, sobres, laborieux, doux, en un mot, honnêtes - gens, selon le monde, mais superstitieusement attachés aux minuties qui deshonnorent la Religion. Quelques Auteurs ont prétendu avec assez peu de fondement que les Esséniens étaient des Chrétiens convertis par Saint Marc qui avait embrassé ce genre de vie.

ESPAGNOLE. (Isle) L'origine, qu'avant l'arrivée des Espagnols, les Sauvages de cette Isle donnaient au Genre humain, est si extravagante, que ce n'est qu'avec répugnance que l'on n'ose la rapporter. Les hommes, disaient-ils, sont sortis de deux cavernes d'une montagne : de l'une sortirent les hommes généreux, bons & sincères ; de l'autre les lâches, les fourbes & les méchans. Le Soleil irrité de cette sortie changea en pierres les Gardiens de la Montagne, & métamorphosa ces nouveaux venus en arbres & en grenouilles, & malgré cela l'Univers ne laissa pas de se peupler ; mais ils ne rapportent pas de quelle manière. Le Soleil & la Lune sortirent eux-mêmes de la caverne pour éclairer le monde. Lorsque les Espagnols abordèrent dans l'Isle, on leur montra cette grotte, devant la porte de laquelle on voyait

Tome I.

deux figures monstrueuses auxquelles il fallait rendre des hommages, avant que de passer plus avant. Tout le culte religieux de ces Sauvages, consistait à chanter & à danser au son d'un tambour. Leurs Prêtres, au lieu d'encens ou de parfums, brûlaient du tabac en l'honneur de leurs Divinités ; & lorsqu'ils se sentaient enivrés par cette fumée, ils prononçaient les Oracles de leurs Dieux aux Assistans, dont l'imagination était déjà troublée, & peut-être plus fortement que celle des Prêtres. Dans les grandes solemnités, le Cacique marchait à la tête de tout son Peuple de l'un & de l'autre sexe : les hommes & les femmes se revêtaient de ce qu'ils avaient de plus précieux, les filles y paraissaient exactement nues. On se rendait à la Caverne sacrée, & l'on présentait aux Idoles des gâteaux dans des corbeilles garnies de fleurs. Les Prêtres rompaient ces gâteaux, & ils en distribuaient des parcelles à chaque Assistant : où les gardait précieusement chez soi jusqu'à l'autre année, comme un préservatif sûr contre toutes sortes d'accidens. En se présentant devant les Idoles, on se fourrait un petit bâton dans la gorge, pour s'exciter au vomissement, & paraître ainsi le cœur sur les lèvres devant la Divinité.

ESPRIT FOLET. On ferait de vains efforts pour ôter aux Grecs de l'Isle de Chio ; la superstitieuse idée qu'ils ont au sujet des corps morts ; ils prétendent qu'un corps qui ne se corrompt point en quarante jours, est converti en Esprit Foler. Cet Esprit est fort incommode, & va taper aux portes des Gens, qu'il appelle

même par leur nom. Si l'on ose lui répondre, on ne manque pas de mourir au bout de trois ou quatre jours.

ESSORILLEMENT. Dans ces temps de barbarie où l'on comptait encore des Serfs en France, lorsque ces malheureux n'exécutaient pas les ordres de leurs maîtres, ou lorsqu'ils étaient réellement méchans & coupables, on les condamnait à perdre les oreilles. Quelquefois même, on les faisait Eunuques pour en perdre la race. Quand il n'était question que de fautes légères, on se contentait de leur faire dépouiller leurs habits, & on les fustigeait inhumainement avec des houssines de la grosseur du petit doigt.

ESTOC. C'est ainsi que l'on nomme un glaive que les Souverains Pontifes envoient quelquefois aux Princes & aux généraux qui se sont distingués, en combattant contre les Infidèles. Ce glaive est surmonté d'un bonnet qui est de couleur violette, doublé & rebordé d'hermine. Sur le devant, il y a un Saint Esprit, en forme de colombe, formée par quelques perles artistement placées; & aux deux côtés de dedans sont deux rubans d'or, avec le cordon aussi tissé d'or. L'épée est longue de plus de quatre pieds; & la poignée seule a plus de dix pouces de long; la garde est d'argent, & pèse au moins sept livres. La lame a deux pouces & demi de large. Le fourreau est de velours rouge, de même que le ceinturon.

Entre les Héros qui ont été honorés de ce présent, on compte Frédéric IV, Maximilien I, Charles-Quint, Ferdinand I, & nombre de Rois & de Princes. Le fameux Prince

Eugène reçut l'Estoc en 1716.

ESUS. C'est sous ce nom que les Gaulois adoraient l'Etre suprême, à qui, après la victoire, ils immolaient tout ce qui tombait vivant entre leurs mains: quelquefois ils lui sacrifiaient leurs femmes & leurs enfans. Ils ne lui avaient point élevé de Temple, mais ils lui adressaient leurs vœux dans des bois sacrés, où ils prétendaient qu'il faisait sa demeure. Lorsqu'ils allaient l'adorer dans ces lieux retirés, ils portaient une espèce de chaîne, en signe de dépendance, & si quelqu'un tombait dans le bois, il ne lui était pas permis de se relever, mais il devait en rampant toujours se traîner dehors. Nous emprunterons de Lucain, au livre troisième de sa Pharsale, la description d'un de ces fameux bois sacrés.

» Hors de l'enceinte de Marseille,
» dit-il, il y avait un bois sacré que
» la coignée avoit toujours respecté
» depuis la naissance du monde. Les
» arbres touffus couronnaient la terre
» où ils étaient plantés, & formaient
» partout des berceaux inaccessibles
» aux rayons du soleil. Les Faunes,
» les Sylvains & les Nymphes champêtres
» n'habitaient point cette sombre
» retraite destinée à des mystères
» barbares. De tous côtés, on voyait
» des Autels teints du sang des victimes
» humaines qu'on y avoit égorgées. Si l'on
» en croit l'antiquité la plus reculée, nul
» oiseau n'osa se percher sur aucun des
» arbres de ce Bois. Aucun animal
» n'entra jamais dans ce lieu redoutable.
» Le vent n'ose y souffler, & la foudre
» semble craindre de le frapper. Les chênes
» que le dieu Zéphyre n'agite jamais, portent

» dans tous les cœurs une sainte hor-
 » reur, aussi bien que l'eau noire qui
 » serpente & coule dans divers ca-
 » naux. Les figures du Dieu du
 » Bois sont sans art, & consistent en
 » des troncs brutes & informes qui
 » sont sur pied. La mousse jaunâ-
 » tre qui les couvre entièrement, inf-
 » pire la tristesse. C'est le génie des
 » Gaulois de n'être ainsi saisis de res-
 » pect, que pour des Dieux d'une for-
 » me différente de celle que leur don-
 » nent les autres Nations ; aussi leur
 » vénération & leur crainte augmen-
 » tent à proportion qu'ils ignorent
 » les Dieux mêmes qu'ils reconnaîs-
 » sent. La tradition porte que le
 » bois s'émeut & tremble souvent ;
 » qu'alors des voix mugissantes
 » sortent des cavernes, que les ifs
 » abbatus ou coupés se redressent,
 » renaissent & repoussent ; que le bois
 » est tout en feu sans se consumer,
 » & que les chênes sont entortillés
 » de dragons monstrueux. Les Gau-
 » lois par respect n'oseraient habiter
 » ce Bois. Ils l'abandonnent tout
 » entier à leur Dieu. Seulement à
 » midi & à minuit, un Prêtre y va
 » tout tremblant célébrer ses myf-
 » tères redoutables, & craint tou-
 » jours que le Dieu auquel le
 » Bois est consacré, ne vienne se
 » présenter à lui ».

Les Gaulois représentaient Esus
 sous la figure d'un jeune homme à
 demi-nud, tenant dans la main une
 hache qu'il laissait tomber. Leurs
 bois sacrés étaient tantôt ronds, &
 tantôt oblongs ; au milieu, il y avait
 plusieurs espaces circulaires entou-
 rés d'arbres, dans le centre desquels
 on voyait une grande Pierre ou Autel
 qui servait à immoler les victimes.

ETABLISSEMENT DES
 COURS DES AIDES. Avant que
 les Cours des Aides fussent établies,
 il y avait des Généraux des Aides
 pour la perception & la régie des
 Droits ; & d'autres Généraux pour
 juger les contestations en cette ma-
 tière. Le Roi François I ordonna à
 ces Généraux ou Juges de former
 un Tribunal permanent en matière
 d'Aides ; & c'est ce Tribunal qui
 reçut le nom de Cour des Aides.

Cette Cour souveraine con-
 naît de toutes les Impositions & des
 matières qui y ont rapport ; par
 exemple, elle connaît des prétendus
 titres de Noblesse, à l'effet de dé-
 charger ceux qui les allèguent, des
 Impositions roturières, s'ils sont vé-
 ritablement nobles, ou de les y sou-
 mettre, s'ils ne le sont pas.

En Provence, en Bourgogne &
 en Languedoc, la Cour des Aides
 est unie à la Chambre des Comptes.
 Il y a en France douze Cours des
 Aides ; sçavoir, à Paris, à Rouen,
 à Nantes, à Bourdeaux, à Pau, à
 Montpellier, à Montauban, à Gre-
 noble, à Aix, à Dijon, à Châlons
 & à Metz.

La Cour des Aides de Paris est
 composée d'un Premier Président, &
 de neuf autres Présidens, de plusieurs
 Conseillers d'honneur, dont le nom-
 bre n'est pas fixe ; de cinquante-deux
 Conseillers ; de trois Avocats Gé-
 néraux ; un Procureur Général qui
 a quatre Substituts ; de deux Greffiers
 en Chef ; cinq Secrétaires du Roi,
 servans près la Cour des Aides, un
 principal Commis de l'Audience pu-
 blique, que l'on appelle communé-
 ment *Greffier des Appellations*, & qui
 outre une charge de Commis-Greffier

écrivain à la peau, réunit en la personne l'Office de Greffier des Décrets & de premier Commis au Greffe des Décrets; un principal Commis en la première Chambre pour l'Audience à huit clos, & pour les Arrêts rendus en la Chambre du Conseil tant au Civil qu'au Criminel, que l'on appelle ordinairement *Greffier Civil & Criminel*, lequel, outre deux pareils Offices créés pour la seconde & la troisième Chambre, réunit encore trois Offices de Commis-Greffiers écrivain à la peau; un Greffier-Garde-Sacs & des Dépôts; un Greffier des Présentations & Affirmations; un Trésorier, Payeur des Gages qui a trois Contrôleurs; un Receveur des épices & vacations; un Contrôleur des Arrêts; un Commis à la délivrance des Arrêts, un premier Huissier & sept autres Huissiers.

Il y a des Conseillers d'Honneur à la Cour des Aides; il est dit dans leurs Provisions qu'ils auront entrée & voix délibérative aux Audiences, Chambres du Conseil & aux Assemblées générales de la Cour, auront rang & séance du côté & au-dessus du Doyen des Conseillers, & jouiront des mêmes privilèges dont jouissent les Conseillers honoraires de la Cour; & dans les provisions de Chrétien-Guillaume de Lamoignon, de Malesherbes, il est dit qu'il jouira des mêmes privilèges & prérogatives dont jouissent les Conseillers d'Honneur des autres Cours.

Les Officiers de la Cour des Aides jouissent du privilège de ne pouvoir être Jugés ailleurs en matière Criminelle, & de celui de la Noblesse au premier degré; c'est-à-dire, les Prési-

dens, Conseillers, Gens du Roi, Secrétaires & premier Huissier. Ils jouissent aussi de l'exemption des Droits Seigneuriaux dans la mouvance du Roi, tant en achetant qu'en vendant: du franc-salé; ils sont Commensaux de la Maison du Roi, & c'est à ce titre qu'ils ont droit de deuil à la mort des Rois, & qu'ils assistent à leur enterrement en robe noire. Ils assistent aux entrées des Rois & des Reines, aux *Te Deum*, Processions & autres cérémonies publiques, en habit de cérémonie; les Présidents avec la robe de velours noir & le chaperon de la même étoffe fourrés d'Hermine: les Conseillers, Gens du Roi & Greffiers en Chef portent la robe rouge, & suivant l'ancien usage, ils doivent porter sur la robe rouge un chaperon noir à longue cornette. Dans les cérémonies la Cour des Aides a rang après le Parlement & la Chambre des Comptes.

ÉTABLISSEMENT DES CHAMBRES DES COMPTES. Ces Cours ont été établies pour connaître & juger en dernier ressort de ce qui concerne la manutention des Finances & la conservation du Domaine de la Couronne de France. Nous ne hasarderons point de proposer notre avis sur l'origine de la Chambre des Comptes de Paris, ni de fixer l'étendue de ses privilèges, nous nous bornerons seulement à dire qu'il paraît que la Chambre des Comptes était déjà sédentaire sous le règne de Saint Louis. Plusieurs de nos Rois, entr'autres Charles V, Charles VI, Louis XII, sont venus dans cette Chambre pour y délibérer sur les plus importantes Affaires de leur Gouvernement. Le Conseil secret que l'on appellait alors

le *Grand Conseil*, se tenait souvent à la Chambre des Comptes en présence des Princes & de ce qu'il y avait de personnages illustres dans l'Eglise & dans la Magistrature. Quelquefois les Officiers de la Chambre des Comptes étaient admis aux délibérations qui se prenaient dans le Conseil Privé. Philippe de Valois, partant pour la Flandres, donna pouvoir à la Chambre d'octroyer toutes Lettres de Grace, d'Annoblissement, Légitimation, Amortissement, Oétois, &c. & l'année suivante (1340) il lui permit d'augmenter ou diminuer le prix des Monnoyes d'or ou d'argent. Les Officiers de la Chambre des Comptes ont la Noblesse au premier degré; ils sont Commenceux de la Maison du Roi; ils ne payent aucune Décime pour les Privilèges qu'ils possèdent: ils sont exempts de Droits Seigneuriaux, Quints & Requints, Reliefs & Rachats, & Lods & Ventes dans la mouvance du Roi, de toutes Charges publiques, de ban & arriere-ban, de Logement de Gens de guerre, de Tailles, Corvées, Péages, Subventions, Aides, Gabelles, &c.

Ces Officiers sont divisés en plusieurs Ordres: il y a un premier Président, douze Présidens, soixante-dix-huit maîtres; trente-huit Correcteurs; quatre-vingt-deux Auditeurs; un Avocat & un Procureur général, deux Greffiers en Chef; un Commis au pluinif, deux Commis du Greffe; trois Contrôleurs du Greffe; un Payeur des Gages qui remplit les trois Offices, & trois Contrôleurs desdits Offices; un premier Huissier; un Contrôleur des Restes; un Gar-

de des Livres; vingt-neuf Procureurs & trente Huissiers. Le service du Premier Président, & celui des Gens du Roi & des Greffiers en Chef sont continuels, les autres Officiers servent par semestre.

Le Premier Président de la Chambre des Comptes a le titre de Conseiller du Roi en tous ses Conseils d'Etat & privé; il reçoit les droits d'Ecurie & de Denier, pour lesquels il est compris dans les Etats de la Maison du Roi; il drappe lorsque Sa Majesté prend le grand deuil, &c. c'est le seul des Premiers Présidens des Cours Souveraines qui jouisse de cette distinction. Sa robe de cérémonie est de velours noir, ainsi que celle des autres Présidens, celle des Conseillers-Maîtres est de satin noir. La robe des Conseillers-Auditeurs est de tafetas, ou moire noir; celles de l'Avocat Général & du Procureur Général sont de satin, comme celles des Maîtres des Comptes.

En 1566, il y avait dans le Royaume, outre la Chambre des Comptes de Paris, celles de Dijon, de Grenoble, d'Aix, de Nantes, de Montpellier & de Blois; dont la même année, l'Ordonnance de Moulins en ordonna la suppression, mais en 1568, Charles IX rétablit ces six Chambres.

La Chambre des Comptes de Rouen a été créée en 1580: celle de Pau est réunie au Parlement de Pau; celle de Dôle est réunie à la Cour des Aides de Franche-Comté; celle de Metz est unie au Parlement de Metz, ainsi que la Cour des Aides & la Cour des Monnoyes.

ETATS GÉNÉRAUX. Dès la

naissance de la Monarchie Française on tenait chaque année une Assemblée générale de la Nation que l'on appelait *Champ de Mars* : c'était dans ces Assemblées que l'on promulguait les Loix ; que l'on rendait la justice & que l'on faisait des Réglemens. Sous la seconde race de nos Rois , ces Assemblées fixées d'abord au premier du mois de Mars, furent retardées jusqu'au premier de Mai : Pepin ordonna qu'elles fussent tenues deux fois l'année, aux mois de Mai & d'Octobre, & extraordinairement lorsque l'intérêt de l'Etat paraîtrait l'exiger. Vers le treizième siècle, ces Assemblées prirent le nom de Parlement ; dans la suite elles furent nommées Etats Généraux du Royaume, & furent composées des trois Ordres de la Nation. Depuis le Roi Philippe le Bel, on compte douze Assemblées des Etats Généraux. En 1302 ; sous ce Roi : en 1355 & 1356 : trois sous le Roi Jean. En 1468 ; sous Louis XI. En 1484, sous Charles VIII. En 1506, sous Louis XII. En 1558, sous Henri II. En 1560, sous Charles IX. En 1576 & 1588, sous Henri III. En 1614 & 1615, sous Louis XIII.

ETALON. Ce mot signifie le Prototype ou l'exemple des poids & mesures dont tout le monde sert dans un même lieu pour la livraison des denrées & des marchandises. Les Hébreux, les Grecs & les Romains connurent la nécessité de régler les poids & les mesures, & ils eurent des Etalons pour empêcher ou reconnaître la fraude. Pendant les siècles de l'idolâtrie, les Romains gardaient les Etalons dans le

Temple de Jupiter au Capitole comme une chose sacrée & inviolable : les Empereurs Chrétiens les confièrent aux Gouverneurs ou premiers Magistrats des Provinces : Justinien voulut qu'ils fussent replacés dans les lieux saints, & on les déposa dans la principale Eglise de Constantinople & dans celles des autres Villes de l'Empire.

Autrefois en France, les Etalons des poids & mesures étaient conservés dans le Palais de nos Rois. Sous le règne de Louis VII la garde des mesures de Paris fut confiée au Prevôt des Marchands.

Dans l'Hôtel de Ville de Coppenhague, Capitale du Royaume de Dannemarck, il y a à la porte deux Mesures attachées avec des chaînes de fer : une est l'aune du Pays, l'autre est la mesure que doit avoir un homme, pour n'être pas convaincu d'impuissance. Une Marchande qui accusait son mari d'être incapable de génération, fut cause que l'on exposa cette mesure à la vue du Public.

ETAPE. Ce sont les provisions de bouche & les fourrages qu'on distribue aux Soldats, lorsqu'ils passent d'une Province dans une autre. Cet établissement utile avait été projeté, sous le règne de Louis XIII, qui en 1623, rendit une Ordonnance, qui établissait quatre grandes routes à travers le Royaume, où les Cavaliers & les Fantassins trouveraient des logemens de distance en distance ; mais comme alors le Soldat devait vivre en route, au moyen d'une paye de huit sols, il ne manquoit pas d'enlever les légumes & les volailles qui lui tom-

baient sous la main. Pour obvier à ce pillage, Louis XIV. ordonna qu'on fournirait aux troupes la subsistance en pain, vin & viande, à chaque logement, & dès ce moment la maraude cessa, & l'Habitant de la campagne ne fut plus foulé. Cet établissement utile fut supprimé en 1718, au moyen de l'augmentation de payé que l'on accorda aux troupes, mais le même abus renaissant, Louis XV. rétablit les Étapes en 1727. Nos voisins n'ont pu encore se procurer le même avantage.

ET CÆTERA. On se sert de ces mots latins dans certains actes pour abrégé & par ropport à des clauses de style qui sont toujours sous-entendues. L'omission d'un *& cætera* fut dans le siècle dernier le sujet d'une guerre entre la Pologne & la Suède. En 1635, Ladislas, roi de Pologne avait fait une trêve de vingt-six ans avec Christine, Reine de Suède. Ils étaient convenus que le Roi de Pologne se qualifierait *Roi de Pologne & grand Duc de Lithuanie*, & qu'ensuite on ajouterait trois *&c. &c. &c.* que Christine se dirait *Reine de Suède, Grande Duchesse de Finlande*, aussi avec trois *&c. &c. &c.* Ce qui fut décidé à cause des prétentions que Ladislas avait sur la Suède, comme fils de Sigismond. En 1655, Jean Casimir, devenu Roi de Pologne, envoya le sieur Morstein en Suède, & par méprise oublia dans ses Lettres de créance de placer trois *&c. &c. &c.* à la suite des titres de la Reine de Suède, & au lieu de mettre de *notre Règne*, on mit de *nos Règnes*, ce qui déplut tellement aux Suédois que Charles Gustave déclara la guerre aux Polo-

nois & leur prit plusieurs Villes.

ETENDARD de Mahomet. Les Turcs regarderaient comme le comble du malheur la perte de cet Etendard qui est pour eux une espèce de Palladium, & ils prennent les plus grandes précautions pour se dérober à cette calamité. L'Etendard est déposé dans une Arche d'or, avec l'Alcoran & la Robe du Prophète. Cette Arche est portée sur un chameau qui précède le Sultan ou le Visir qui commande l'armée. Lorsque la bataille est engagée, on déploie l'Etendard, un Officier de la race de Mahomet, que l'on nomme *Maiébul Escheret*, est chargé de la garde de ce précieux Dépôt, & pour peu que la victoire penche du côté de l'ennemi, il se renferme dans l'Arche & se sauve avec elle.

ETENDARD. C'était autrefois un simple morceau d'étoffe de soie, qui était envergé au bout d'une pique, & qui tournait au gré du vent. Ces sortes d'Etendards étaient de toutes sortes de formes & de couleurs. aujourd'hui ils sont de satin brodé en or ou en argent. L'Ordonnance de 1689, dit « Il y aura dorénavant dans chaque Escadron de Cavalerie deux Etendards de la livrée du Maître de Camp. Sa Majesté veut qu'aux Etendards où il n'y aura pas de fleurs de lys, il y ait du côté droit un Soleil, & que la devise du Maître de Camp soit seulement sur le revers, lesquels deux Etendards seront portés par les Cornettes des deux plus anciennes Compagnies de chaque Escadron ».

Le salut de l'Etendard consiste à baisser la lance doucement & à la

relever de même. On le doit au Roi, à la Reine, aux Enfans de France, aux Princes du Sang, aux Légitimés, aux Maréchaux de France, au Colonel général & au Général de l'armée : il n'est du au Mestre de camp général & au Commissaire qu'à l'entrée & à la sortie de la campagne.

Les Galères ont des Etendards ; l'Etendard Royal est celui de la Reale ou Galère commandante.

ETERNALS Hérétiques qui parurent dans les premiers siècles du Christianisme. Ils enseignaient qu'après la résurrection, le Monde subsisterait éternellement, & que ce grand événement ne lui apporterait aucun changement sensible.

ETERNITÉ. Les Romains en firent une Divinité, mais ils ne lui consacrerent ni Temples, ni Autels. Ils la représentaient sous la figure d'une femme, tenant le Soleil d'une main & la Lune de l'autre. On lui donnait communément pour Symbole le Phoenix, un Globe, ou l'Éléphant.

ETERNUEMENT. Les Siamois se sont fait une plaisante idée de l'Eternuement. Ils disent que le premier Juge des Enfers s'occupe sans cesse à repasser dans un Livre la vie & les mœurs de chaque Particulier, & que lorsqu'il est arrivé à la page qui contient l'histoire d'une personne, elle ne manque jamais d'éternuer. C'est pour cela, assurent-ils, que nous éternuons sur la terre ; & de-là est venu la coutume de souhaiter une heureuse & longue vie à tous ceux qui éternuent.

On ignore absolument ce qui a pu porter les divers Peuples à saluer un mouvement convulsif de la respi-

ration, qui n'a rien de plus singulier que la toux & le hoquet : les Grecs & les Romains ont adopté cet usage. Les Grecs disaient : *Vivez*, & les Romains, *portez-vous bien*, lorsque quelqu'un éternuait. La superstition se mêla bientôt des éternuemens ; on en distingua de bons & de mauvais. Quand la Lune était dans les signes du Taureau, du Lion, de la Balance, du Capricorne ou des Poissons, l'Eternuement passait pour être de bon augure ; dans les autres constellations, c'était un mauvais présage. Le matin, depuis minuit jusqu'à midi, fâcheux pronostic ; favorable depuis midi jusqu'à minuit ; dangereux en sortant du lit ou de table ; il fallait prudemment se recoucher, dormir ou boire, ou manger, pour détourner les méchans effets de l'Eternuement, dont le nombre était compté pour quelque chose. Cette singulière superstition n'a plus lieu, même parmi le Peuple. Il nous en est resté l'usage de saluer machinalement les personnes qui éternuent, & cet usage entre dans les devoirs de civilité que l'éducation prescrit.

Si l'on en croit l'Abbé Velly, (Hist. de France tom. 1.) l'usage de saluer ceux qui éternuent, ne remonte en France qu'au siècle de Brunehaut & du Pontificat de Saint Grégoire le Grand, pendant lequel une maladie épidémique faisait expirer sur le champ les personnes qui éternuaient, ce qui obligea le saint Pontife d'ordonner des prières publiques, pour détourner les funestes effets de la contagion de l'air ; mais cette fable est mal imaginée, puisqu'on trouve des traces de cette coutume dans l'antiquité la plus reculée.

L'Homme de Prométhée, suivant la mythologie donna le premier signe de vie par un Eternuement, lorsque son prétendu Créateur eut placé sous ses narines, la phiole dans laquelle il avoit renfermé les rayons du soleil qu'il avoit dérobés. Ce nouvel Etre qui avoit entendu les vœux de Prométhée dans cette opération, les transmit à ses descendans qui d'âge en âge, firent les mêmes vœux pour ceux qui éternuaient.

Les extravagans Rabbins disent qu'après la création, Dieu fit une Loi générale qui portait que tout homme vivant n'éternuerait jamais qu'une fois, & que dans l'instant il rendrait son ame au Seigneur. Jacob s'humilia devant Dieu, & obtint d'être excepté de la règle : il éternua, & ne mourut point. Alors tous les Potentats ordonnèrent que lorsque chaque individu éternuerait chacun ferait des vœux pour la prolongation de sa vie.

Les Parfis ont recours à la prière quand ils éternuent, parce qu'ils prétendent que c'est l'instant où le Démon redouble ses efforts contre eux.

ETHICO - PROSCOPTES.

Hérétiques qui erraient sur tous les principes de la bonne morale ; blâmant des choses louables, en prescrivant des mauvaises & même des criminelles, & donnant presque toujours ou dans le rigorisme ou dans le relâchement.

ETHIOPIENS. (Anciens) C'était peut-être une Colonie des Egyptiens, car ils ont eu, comme eux, l'usage de la Circoncision & des Embaumemens, les mêmes vêtemens, presque les mêmes coutumes civiles & Religieuses, Hammon, Pan, Her-

cule, Isis, la même forme des Idoles, en un mot, la distinction du bien & du mal moral ; le dogme de l'immortalité de l'ame & celui de la Métempsychose, & enfin la même Hiérarchie Ecclésiastique. Les Gymnosophistes des Ethiopiens, demeuraient sur une colline voisine du Nil, qu'ils regardaient comme le plus puissant des Dieux ; on attribue à ce Peuple l'invention de l'Astronomie & de l'Astrologie ; à l'égard de sa Philosophie morale, elle se réduisait à ceci : « Il faut adorer les Dieux, ne » faire de mal à personne, s'exercer » à la fermeté, & mépriser la mort. » La vérité n'a rien de commun ni » avec la terreur des Arts magiques, » ni avec l'appareil imposant des » miracles & du prodige : la tempérance est la base de la vertu : » l'excès dépouille l'homme de sa dignité : il n'y a que les biens acquis avec peine dont on jouisse avec plaisir : le faste & l'orgueil sont des marques de petitesse : il n'y a que vanité dans les visions & dans les songes ». Dès le temps d'Homère, les Ethiopiens étoient connus & respectés des Grecs. Pour prouver la simplicité de leurs mœurs, ce Père des Poètes dit : « Jupiter s'en étoit » allé autrefois chez les Peuples innocens de l'Ethiopie & avec lui » tous les Dieux ».

ETHNOPHRONES. Hérétiques qui parurent dans le VII^e siècle, & qui, par une abominable extravagance, alliaient ce que le Christianisme a de plus saint & de plus sacré avec l'Astrologie judiciaire, les sorts, les augures, les différentes sortes de Divinations & la pratique de toutes les cérémonies supersti-

tieuses des Idolâtres. On les voyait indignement célébrer nos saints Mystères & pratiquer les expiations des Gentils dont ils observaient religieusement toutes les fêtes.

ETIQUETTE. On entend par ce mot le cérémonial écrit ou traditionnel qui règle les devoirs extérieurs à l'égard des rangs, des places & des dignités.

On rapporte l'origine de l'Etiquette dans les Cours à Philippe le Bon, Duc de Bourgogne, aussi puissant qu'un Roi, & qui souffrait impatiemment de n'en pas porter le titre. Il se forma une Maison qui bientôt par sa magnificence, par le nombre des Officiers & le détail de leurs diverses fonctions, effaça toutes les cours de l'Europe. Cette Etiquette passa dans la Maison d'Autriche par le mariage de Marie avec Maximilien. L'Etiquette est rigoureusement observée en Allemagne; ainsi qu'en Espagne, elle n'est ni sévère ni régulière en France; & n'a lieu que dans les circonstances extraordinaires.

ETOILE. On voit souvent dans les chalets de l'été certains feux qui semblent être autant d'Etoiles qui changent de place dans le Firmament; les plus crédules d'entre les Musulmans s'imaginent que ce sont autant de foudres que les Anges lancent contre les Démones qui veulent s'approcher du Ciel, dont ils ont été chassés.

ETOILE. (Ordre del') Jean, Roi de France; institua cet Ordre en 1351, & fit cinq cens Chevaliers, dont le nombre augmenta considérablement dans la suite. La devise de l'Ordre était une Etoile avec cette

Inscription: *Monstrant regibus astra viam.* Les Astres guident les Rois. L'Assemblée des Chevaliers se tenait dans l'Eglise de Notre-Dame des Vertus, alors appelée l'Eglise de la Noble Maison.

La marque de cet Ordre était une Bague que portaient ces Chevaliers; autour de l'anneau étaient écrits leurs noms & surnoms: en dedans, il y avait un cercle d'émail, au milieu duquel était une étoile, & dans cette étoile un cercle d'azur où se trouvait enchassé un Soleil d'or. Ils portaient aussi de semblables marques sur leurs manteaux de cérémonies, & sur leurs cortès d'armes. Un Chevalier d'un autre Ordre ne pouvait, sans y renoncer, entrer dans celui-ci, & le Chevalier de l'Etoile ne pouvait, sans une permission expresse du Roi s'engager dans un autre Ordre. Dans la noble Maison, il y avait une Table appelée la Table d'honneur, autour de laquelle se plaçaient comme Présidens de l'Assemblée des Chevaliers, trois Princes, trois Baronets & trois Bacheliers qui tous devaient s'être distingués à la guerre. Lorsqu'un Chevalier mourait, on renvoyait les marques de l'Ordre à Notre-Dame des Vertus, & on lui faisait un service solennel. Les Ecussons des Chevaliers étaient placés dans la Salle d'Assemblée, & si quelqu'un d'eux méritait d'être dégradé, on renversait seulement l'Ecusson sans dessus-dessous.

ETOILE. Ornement sacerdotal que portent les Cures dans l'Eglise.

Chez les Grecs & les Romains, l'Etoile était un manteau commun à l'un & à l'autre sexe que nous avons

confondu avec l'*Orarium* qui était une bande de linge dont les Anciens se servaient pour arrêter la sueur autour du cou & du visage.

L'Etole est actuellement une longue bande de drap ou d'étoffe précieuse, large de quatre doigts, & terminée par un demi-cercle d'étoffe d'environ un demi-pied, sur chacun desquels est une croix : il y en a aussi une sur le milieu de l'Etole. Autrefois les Evêques & les Prêtres portaient toujours cet ornement, même hors des fonctions Ecclésiastiques ; aujourd'hui le Pape est le seul qui soit toujours revêtu de l'Etole. Les Curés la portent par-dessus leur surplis, comme une marque de la supériorité qu'ils ont chacun dans leur Paroisse. Les Diacres la portent passée en écharpe de l'épaule gauche sous le bras droit.

Il est certain que l'Etole des Anciens était un ornement fort riche, & même un habit de cérémonie que les Rois donnaient à ceux qu'ils voulaient honorer, car l'Ecriture dit : *Stolam gloriæ induit eum.*

ETRENNES. La coutume d'offrir des présens le premier jour de l'Année, nous vient vraisemblablement des Romains. Tatius, Roi des Sabins, qui régna conjointement à Rome avec Romulus, ayant regardé comme un bon augure le présent qu'on lui fit de quelques branches coupées dans un bois consacré à *Strenua*, Déesse de la Force, autorisa dans la suite cet usage, & donna à ces présens le nom de *Strenæ*. Ce jour-là les Romains célébraient une Fête en l'honneur de Janus : cependant, pour n'être pas paresseux toute l'année, ils en employaient quel-

ques heures au travail. Les présens réciproques qu'on se faisait, étaient composés de miel, de figues, de dattes ; & on les accompagnait de souhaits pour la durée & la tranquillité de la vie de ses amis. Les Protégés portaient ces sortes de présens à leurs Patrons, & ils ne manquaient pas d'y joindre une pièce d'argent. Le Sénat, les Chevaliers, le Peuple présentaient des Etrennes à Auguste, & lorsqu'il était absent, on les déposait au Capitole.

EÛCHARISTIE. (Sacrement de l') Sacrement de la Loi nouvelle, ainsi nommé parce que Jésus-Christ, en l'instituant dans la dernière Cène, prit du pain, & rendant grâces à son Père, bénit ce pain, le rompit, le distribua à ses Apôtres, en leur disant : *Ceci est mon Corps* ; & que c'est le principal moyen par lequel les Chrétiens rendent grâces à Dieu, par Jésus-Christ. Ce divin Sacrement, sous les espèces ou apparences du pain & du vin, contient réellement & substantiellement le Corps & le Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ pour être la nourriture de nos âmes, en y entretenant la vie de la grâce.

Les Cathécumènes & les Pénitens n'assistaient point à la Consécration de l'Eucharistie, & ne participaient point à sa réception. Jusqu'au douzième siècle, les Fidèles la recevaient sous les deux espèces du pain & du vin, tant dans l'Eglise Latine, que dans l'Eglise Grecque : cette dernière a retenu son ancien usage, mais l'Eglise latine a adopté celui de n'administrer l'Eucharistie aux simples Fidèles que sous l'espèce du Pain.

EUCHELAION, Ce mot signifie *Huile de prière* ou *Huile avec prière*, & les Grecs s'en servent pour désigner leur Extrême-Onction. On donne cette Onction aux Pénitens, aux Pécheurs coupables de quelque péchés mortels, aux malades, aux personnes languissantes & aux mourans. Ordinairement l'Evêque, accompagné de sept Prêtres, administre cette Extrême-Onction, mais souvent il y en a moins, & un seul Papas fait cette cérémonie. L'Archevêque ou l'Evêque consacre le Mercredi Saint l'Huile de l'Onction pour toute l'année, & le Jeudi Saint, il administre l'Onction en public à tous les Fidèles. Cet usage remonte au tems de Saint Jean Damascène. Les Grecs oignent aussi les morts, presque avec les mêmes cérémonies que les Vivans : sept Prêtres font cette Onction. Chacun d'eux prend un papier imbibé d'huile, & l'allume, comme pour purifier par cette espèce de sacrifice l'ame du défunt, & la délivrer des peines qu'elle a méritées. A l'égard des malades, le Prêtre, après avoir plongé dans les Saintes Huiles, le coton dont il se sert, qui est attaché au bout d'un petit bâton, oint le Pénitent ou le Malade en forme de croix sur le front, sur le menton, sur chaque joue, sur le dessus & dans les paumes des mains. Les Prêtres assistans font, chacun à leur tour, la même cérémonie, tandis que le premier tient l'Evangile sur la tête de celui qui reçoit l'Onction, & que les autres ont les mains posées sur lui, le tout est accompagné des prières prescrites.

Tournefort dit qu'il y a des Moi-

nes de *Montefanto* qui courent la Grèce & même la Russie pour vendre cette Huile sainte : Ils donnent l'Extrême-Onction aux personnes en santé comme aux malades, & ramassent de grandes sommes par ce trafic.

EUCHITES. Hérétiques du cinquième siècle qui se fondant sur le passage mal entendu de Saint Paul aux Thessaloniens, *sine intermissione orate*, priez sans relache (ch. v, vers. 17.) prétendaient que la prière seule étoit suffisante pour faire son salut. Ces Enthousiastes, suivant ce faux principe, négligeaient tous les autres devoirs, & se bâtifiaient dans les places publiques de petites Maisons qu'ils appelaient Oratoires. Ils rejetaient les Sacramens de Baptême, d'Ordre & de Mariage.

EUDOXIENS. Hérétiques qui sous le règne des Empereurs Constant & Valens, prirent ce nom de leur Chef Eudoxe, Patriarche de Constantinople. Ils soutenaient que le fils de Dieu avait été créé de rien, & qu'il avait une volonté distincte & différente de celle de son pere.

EULOGIE. Mot grec qui signifie *Bénédiction*. Les Grecs appellent *Eulogies*, les morceaux de pain qui restent de celui qu'ils ont coupé pour être consacré : ils les distribuent à ceux qui n'ont pas encore communie, ou les envoient aux personnes absentes. Dans l'Eglise latine, il y a eu pendant plusieurs siècles quelque chose de semblable aux Eulogies, & c'est de-là que nous est venu l'usage du pain béni. Au reste, les Eulogies n'étaient pas seulement du pain, mais même toutes sortes de mets bénis.

on présentés pour l'être, & qui pouvaient être bénis par les Evêques, les Prêtres, aussi bien que par des laïcs & par des femmes, si nous en croyons la vie de Saint Vaulry, ch. iij, no. 14, Acta Sanct. T. I, p. 20. dans *les Bollandistes*.

EUMECES. C'était une pierre fabuleuse que les Anciens prétendaient qu'on trouvait dans la Bactriane, & qui devait avoir la figure d'un caillou. Ils assuraient que placée sous la tête d'un homme, elle rendait des Oracles & lui apprenait pendant son sommeil, tout ce qui s'était passé autour de lui, qui pouvait être relatif à ses intérêts.

EUMÉNIDES. On prétend que les Furies reçurent par Antiphrase le nom d'Euménides, qui signifie *Douces*, lorsqu'à la sollicitation de Minerve, elles eurent cessé de tourmenter Oreste, après que ce Héros eût expié le meurtre de sa mère : cependant quelques Critiques prouvent qu'elles avoient ce surnom antérieurement à cet événement. Au reste elles présidaient aux châtimens des coupables. Les Poètes leur donnent une figure effrayante, & dans les descriptions qu'ils nous font de ces terribles Déeses, elles sont toujours armées de poignards; elles portent des flambeaux, au lieu de cheveux, d'horribles serpens siffent sur leurs têtes, & leurs mains sont sans cesse ensanglantées. Elles avaient un Temple dans Athènes, & les Peuples de l'Attique les appelaient les *Déeses vénérables*. (Voyez **FURIES**).

EUMOLPIDES. Prêtres de Cérès, en grande vénération chez les Athéniens, & qui étaient appelés ainsi d'Eumolpe, neveu du Roi des Thraces, qui peu satisfait de l'inten-

dance des mystères d'Eleusis, qui lui avait été accordée, fit la guerre à Erechthée, roi d'Athènes, dans le dessein d'usurper la Couronne : Eumolpe & Erechthée ayant été tous deux massacrés dans le combat, les enfans de ces deux Princes signèrent un Traité, par lequel il était dit que la postérité d'Erechthée resterait en possession du Trône, & que les descendants d'Eumolpe conserveraient à perpétuité le Sacerdoce. Les Eumolpides avaient le pouvoir d'initier aux Mystères de Cérès, ou d'en exclure ceux qu'ils jugeaient à propos, & la cérémonie de l'exclusion était accompagnée des sermens les plus exécrationnels. Les Prêtres qui lançoient cette terrible excommunication, pouvaient seuls la lever.

EUNOMIENS. Vers le quatrième siècle, Eunome fut le Chef de ces Hérétiques qui ajoutèrent encore de nouvelles erreurs à celle d'Arius. Eunome fut un Evêque de Cyzique, qui après avoir été chassé de son siège, y remonta par la protection de Valens, en descendit encore lors de la mort de cet Empereur, & passa le reste de ses jours en exil dans la Cappadoce. Telles étaient les impiétés qu'Eunome soutenait; il prétendait connaître Dieu aussi bien que Dieu se connaissait lui-même: il disait que le fils de Dieu n'était Dieu que de nom; qu'il ne s'était pas uni substantiellement à l'humanité, mais seulement par sa vertu & ses opérations; que la foi seule pouvait sauver, quoiqu'on eût commis les crimes les plus atroces & qu'on y persévérât. Il niait la Trinité & rebaptisait tous les enfans baptisés au nom de ce saint & inexplicable mystère; il blâmait le culte des Martyrs

& les honneurs rendus aux Reliques des Saints.

EUNOMIO EUPSYCHIENS.

Un nommé Eupsyche , ardent Sec-tateur d'Eunome , fameux Hérétique du quatrième siècle , se sépara de la communion pour une question de la connaissance ou de la science de Jésus-Christ , & forma une Secte particulière. Du reste , il adopta toutes les erreurs d'Eunome. (Voyez EUNOMIENS).

EUNUQUES. (Mariage des) Qui croirait qu'à Constantinople , les Eunuques ont le privilège de se marier & d'entretenir des Concubines ; cependant rien n'est plus vrai. Le Sé-zail d'un Eunuque opulent est , pour l'ordinaire , plus nombreux que celui d'un Visir. Un Auteur dit que cet étalage de pure ostentation , ne paraît pas plus étonnant dans la Capitale de l'Empire des Turcs , que de voir parmi nous de riches Bibliothèques chez les Gens de Finance.

EUNUQUES. Les Valétiens , Hérétiques Arabes , faisaient un Acte de Religion , non-seulement de se rendre Eunuques , mais encore de traiter de la même façon , de gré ou de force ; tous ceux qu'ils rencontraient. Chez les Egyptiens , c'était la peine de l'Adultère. Les Romains avaient beaucoup d'Eunuques. Dans l'Asie & dans l'Afrique , ils sont employés à la garde des Femmes.

Jusqu'à ce jour dans l'Italie , par une opération infâme & cruelle , on rendait Eunuques les Enfans , pour perfectionner leurs voix , mais le Pape régnant vient d'abolir cette affreuse coutume.

EUPHÉMIE. C'est le nom de la Prière que les Lacédémoniens adres-

saient aux Dieux. Elle était courte , car ils leur demandaient seulement , *ut pulchra bonis adherent* : « qu'ils pussent ajouter la gloire à la vertu ».

EUPHRADE. Nom que les Anciens donnaient à un Génie domestique qu'ils révéraient comme le Dieu de la Joie. Dans les grands Festins , on ne manquait jamais de placer sur les tables les Statues de ce bienfaisant Génie.

EUPHRONE. Divinité que les Poètes de l'Antiquité faisaient présider au calme de la nuit ; pendant lequel , l'esprit plus libre que dans le jour , est plus en état de réfléchir & choisir un bon Parti : c'est de-là sans doute que nous vient le Proverbe : « La nuit porte Conseil ».

EURIPE. C'était un Canal que formait un Bras de l'Eurotas , autour du Cirque de Sparte. Là les jeunes Spartiates qui entraient dans leur dix-septième année , se partageaient en deux troupes , l'une sous le nom d'Hercule , l'autre sous celui de Lycurgue ; & se rendant au Cirque par deux Ponts différens , elles y combattaient , sans autre arme que leur courage & l'espoir de remporter la victoire : il fallait , pour l'obtenir , qu'un des deux partis eût jeté l'autre dans l'Euripe. C'est ainsi que ces jennes Lacédémoniens cherchaient à prouver ce qu'ils seraient un jour en état de faire contre l'ennemi. Les autres Peuples couraient à la victoire , lorsqu'elle semblait se présenter à eux ; les Spartiates , au défaut de la victoire , couraient à la mort ; car parmi eux , c'était une tache infamante d'avoir non seulement pris la fuite , mais même d'y avoir songé.

E U

EUROTAS. Rivière fameuse dans l'antiquité, sur-tout parce qu'elle baignait les murs de Lacédémone, & qui n'est plus aujourd'hui qu'un misérable petit ruisseau du Peloponèse ou de la Morée, appelé *Vasilipotamos*. Les Spartiates publièrent que Vénus, ayant passé l'Eurotas, jeta dans le Fleuve ses ajustemens ordinaires, & se montra à Licurgue avec la lance & le bouclier, pour se conformer à la magnanimité des Lacédémoniennes. C'était dans l'Eurotas que les jeunes Spartiates allaient sans couteau & sans autre instrument arracher les roseaux qui leur servaient de matelats. Autrefois ces fiers Républicains plongeaient leurs enfans dans l'Eurotas, pour les endurcir aux fatigues de la guerre; maintenant les Turcs s'y plongent eux-mêmes, pour obtenir une place dans le voluptueux Paradis de Mahomet.

EURYNOME. Dieu des Enfers, que les Anciens supposaient se repaître de Cadavres. On voyait sa Statue dans le Temple de Delphes: il était représenté avec un visage noir, grinçant les dents, & paraissait assis sur une peau de Vautour.

EURYSTERNON. Surnom de la Terre, sous lequel elle était adorée dans l'Achaïe, près d'Egée, où elle avait un Temple fameux. Sa Prêtresse devait être veuve d'un seul Mari, & il ne lui était pas permis d'en épouser un autre. Eurysternon signifie qui a la poitrine large.

EUSEBIE. Sous ce nom les Grecs rendaient une sorte de culte à la Pitié dont ils avaient fait une Divinité.

EUSEBIENS. Ces Sémi-Ariens

E U

JII

du quatrième siècle, eurent pour Chef Eusèbe, Evêque de Nicomédie, & ensuite Patriarche de Constantinople. Ce Prélat, l'un des plus cruels ennemis de l'Orthodoxie, prévint Constantin, en faveur d'Arius; il calomnia S. Athanase, & réussit à le faire exiler. Il infecta de ses erreurs les Princes & les Princesses de la Famille Impériale, & parvint à leur faire embrasser l'Arianisme: enfin, dans un Conciliabule tenu à Antioche, en 341, il trouva moyen de faire admettre la Doctrine d'Arius, comme conforme à la foi. La mort délivra l'Eglise de ce dangereux ennemi.

EUSTATHIENS. Nom que prirent quelques Hérétiques du quatrième siècle, d'un certain Moine appelé *Eustathius*, ou selon Saint Epiphane *Eutachus*, qui condamnait tous les états de la vie, pour relever le sien. On accusait les Sectateurs de cet Hérésarque: 1°. De condamner le mariage & de séparer les maris d'avec leurs femmes. 2°. De quitter les assemblées publiques de l'Eglise & d'en tenir de particulières. 3°. De se réserver les oblations à eux seuls. 4°. De séparer les Serviteurs de leurs Maîtres, & les enfans de leurs parens, sous prétexte de leur faire mener une vie plus austère. 5°. De permettre aux femmes de s'habiller en hommes. 6°. De mépriser les jeûnes de l'Eglise & d'en pratiquer d'autres à leur fantaisie, & même le Dimanche. 7°. De croire qu'il était défendu en tout temps de manger de la viande. 8°. De rejeter les oblations des Prêtres mariés. 9°. De mépriser les Chapelles bâties en l'honneur des Mar-

zyrs, leurs tombeaux & les Assemblées pieuses qu'y tenaient les Fidèles. 100. De soutenir qu'on ne peut être sauvé sans renoncer effectivement à la possession de tous les biens. Telles sont les erreurs dont les Eustathiens furent convaincus, & que condamnèrent les Peres du Concile de Gangres en Paphlagonie, tenu l'an 376.

EUSTATHIENS. On donna ce nom dans le quatrième siècle aux Catholiques d'Antioche qui refusèrent de recevoir d'autre Evêque que Saint Eustathe, qui avait été déposé par les Ariens. Dans la suite, l'Eglise d'Antioche servit, par accord, indifféremment aux Ariens & aux Catholiques, ce qui donna lieu à deux établissemens qui ont subsisté depuis dans l'Eglise; le premier fut la Psalmodie à deux chœurs, le second, la Doxologie, c'est-à-dire, la récitation du verset, *Gloria Patri & Filio, & Spiritui Sancto*, à la fin de chaque Pseaume.

EUTERPE. L'une des neuf Muses & celle qui préside particulièrement aux instrumens à vent. On lui attribuait l'invention de la double Flûte. Elle était représentée sous la figure d'une jeune Fille couronnée de fleurs, ayant l'Amour à ses genoux, & des papiers de Musique & divers instrumens à ses pieds. Comme quelques Mythologues lui accordent l'invention de la Tragédie, on ajouta à ses attributs un Masque & une Massue.

Euterpe la Rustique, à l'ombre des Ormeaux,
Fait retentir les Bois de ses doux
Chalumeaux.

PERRAULT.

EUTHENIE. Nom sous lequel les Grecs avaient divinisé l'Abondance; mais à laquelle ils n'érigèrent point de Temple.

EUTYCHIENS. Hérétiques du quatrième siècle, moitié Ariens, moitié Eunomiens. Une dispute s'éleva entre eux, & les sépara. Les uns soutenaient que le Fils de Dieu ne connaît pas l'heure & le jour du Jugement dernier, & qu'il n'y a que le Pere qui le connaisse: les autres ne firent nulle difficulté de soutenir que le Fils connaissait le dernier jour. Ils écrivirent les uns contre les autres, avec toute la fureur qui anime ordinairement les Sectaires. Au reste, les Eunomiens donnaient le Baptême par une seule immersion, & l'administraient en mémoire de la mort de Jésus-Christ, & non au nom de la Sainte Trinité.

EUTYCHIENS. Hérétiques du cinquième siècle, qui embrassèrent la fausse doctrine d'Eutychès, Archimandrite d'un Monastère de Constantinople. Eutychès s'était déclaré contre les principes de Nestorius, & il donna dans l'excès opposé, il commença par refuser d'admettre deux Natures en Jésus-Christ, & soutint que le Verbe, en descendant du Ciel, avait apporté son corps qui n'avait fait que passer dans celui de la Sainte Vierge, comme par un canal. Bientôt, il retracta cette proposition, mais il persista à soutenir que le Corps qu'avait pris le Sauveur du Monde, n'était qu'un Corps phantastique; & il supposait que l'ame de Jésus-Christ avait été unie à la Divinité avant l'Incarnation. Il disait que la Nature humaine avait été alors absorbée par la Nature divine, com-

me une goutte de miel qui tombant dans la mer ne périrait pas, mais serait engloutie. Cette Hérésie fit de grands ravages dans l'Orient, malgré la condamnation que le Concile de Constantinople prononça contre Eutychès en 448.

EVANGILES. Un certain Berger nommé Pixodore, vit un jour deux Béliers qui se battaient avec le plus terrible acharnement; l'un d'eux ayant évité adroitement la rencontre de son adversaire, l'autre alla donner de la tête contre la pointe d'un rocher qui sortait de terre, & le coup fut si violent que cette pointe en fut brisée. Pixodore examina les morceaux de ce rocher, & trouva que c'était du marbre; il en informa les Ephésiens qui tirèrent de cette carrière tous les marbres qui furent employés dans la construction du fameux Temple de Diane. On changea le nom de Pixodore en celui de l'Evangéliste, & après sa mort on institua des sacrifices en son honneur: ils se renouvellaient tous les mois, & l'on ne manquait pas de faire une procession à la carrière. On donnait dans la Grèce le nom d'Evangiles ou Evangélies à toutes les Fêtes qui se célébraient à l'occasion de quelques bonnes nouvelles. Pendant ces Fêtes, on faisait des sacrifices aux Dieux, on donnait des repas à ses parens & à ses amis, & l'on réunissait toutes les sortes de divertissemens.

EVANTES. Nom que l'on donnait quelquefois aux Bacchantes ou Prêtresses de Bacchus, parce qu'en célébrant leurs Orgies, elles cou-raient comme si elles étaient deve-

Tome I.

nues folles, en criant: *Evan, Evan, Ohé, Evan.*

EVE. Les Musulmans féconds en narrations fabuleuses, disent qu'Eve se trouva enceinte neuf mois après avoir demandé un fils à Dieu, avec d'ardentes prières. Le Diable ayant appris cette nouvelle, interrogea la première femme sur ce qu'elle portait dans son sein: elle lui avoua qu'elle l'ignorait. » Mais, dit le Diable, sçavez-vous par où pourra » sortir ce que vous portez, si c'est » un animal? sera-ce par la bouche, » par le nez ou par l'oreille, ou » bien ne faudra-t-il point vous ouvrir le ventre pour l'en arracher? Eve, épouvantée de ce discours, courut faire part de sa crainte à Adam qui lui-même en fut effrayé, mais le Diable vint le rassurer, & lui dit: » Ne soyez point en peine de l'accouchement de votre Compagne: » je sçais le grand nom de Dieu avec lequel j'obtiens tout ce que je lui demande, & je l'invoquerai afin qu'Eve enfante un fils digne de vous, & qui vous soit semblable: » je vous assure de plus qu'elle l'enfantera aisément, & sans violence, » pourvu que vous me promettiez de lui donner le nom de *Abdâl Hareth*, Serviteur d'Hareth ». Le Diable voulait qu'Adam donnât ce nom à son fils, comptant par là l'engager à son service, car cet Ange apostat que les Arabes appellent *Eblis*, se nommait dans le Ciel, Hareth. Cette fraude réussit au Démon, aussi bien que la première; c'est pourquoi il est dit dans un Chapitre de l'Alcoran, qu'aussitôt que Dieu eut donné un fils à Adam & à Eve, ces

K k

deux infortunés donnèrent un Compagnon à Dieu, en lui donnant un nom, qui faisait entendre qu'il avait un autre Maître que le Seigneur.

Les Musulmans révèrent beaucoup une grotte de la Montagne de Gerahem à trois mille pas de la Mecque, qu'ils disent être celle où Eve & Adam allaient prier, & où Mahomet se retirait souvent. Ils font un pèlerinage à la Montagne d'Arafat, où ils prétendent que ces Pères du genre humain se retrouvèrent après leur péché. Ils placent le sépulchre d'Eve à Giüddad, Port de la Mer rouge, assez proche de la Mecque; & ils disent singulièrement que les eaux du Déluge commencèrent à fondre, & à sortir du four où Eve avait cuit autrefois son pain; car ce four, selon les rêveries des mêmes Musulmans, s'était conservé jusqu'alors, & avait passé de main en main d'un Patriarche à l'autre. (V. HABIL & CABIL). On trouvera dans cet article qu'Eve accouchait toujours de deux jumeaux, tant les Docteurs Musulmans sont en contradiction avec eux-mêmes.

EVECTIONS. Permission par écrit que donnaient les Empereurs & les Gouverneurs de grandes Provinces pour courir la poste sans bourse délier. Sur cette permission on marquait la durée du voyage, & le nombre de chevaux que l'on devait fournir au Voyageur.

EVENTAIL. L'usage de l'Eventail qui sert à agiter l'air & à le porter contre le visage dans les temps chauds, nous est certainement venu de l'Orient, où la chaleur du climat rend cet instrument indispensable. Nos Dames peignent aujour-

d'hui des Eventails aussi bien en été qu'en hyver, mais c'est seulement pour leur servir de contenance. Les Orientaux font usage de grands Eventails de plumes, pour se garantir de la chaleur & des mouches: les Italiens & les Espagnols en font suspendre dans les appartemens & au-dessus des tables à manger, qu'on agite sans cesse pour la même raison.

Dans la cérémonie de l'Ordination des Diacres Grecs, on leur donne un Eventail, parce qu'une de leurs fonctions, est de chasser les mouches qui peuvent incommoder le Prêtre pendant le sacrifice.

EVÊQUE. En Pologne, chaque Evêque a son rang marqué dans le Sénat, qu'il ne souffre pas qu'on usurpé; & c'est, si nous ne nous trompons pas, la raison pour laquelle il y a eu jusqu'ici si peu de Cardinaux Polonais. Sbignée Olesnicki, Evêque de Cracovie, a été le premier Polonais honoré de la pourpre Romaine.

EVÊQUES. (ancienne Election des) L'Election des Evêques est, sans contredit, de la plus haute antiquité; & remonte, pour nous, jusqu'à l'établissement de la Monarchie Française.

Aussitôt qu'un Evêque était mort, on en instruisait le Métropolitain, qui, après avoir pris l'agrément du Roi, nommait un Evêque Visiteur, pour assister à l'Election qui devait se faire du nouvel Evêque. Les Chanoines de la Cathédrale, ceux des autres Eglises du Diocèse, les Prêtres des Paroisses, les Moines des différents Monastères, les principaux d'entre les Laïques, tous avaient droit de suffrage; suivant cette ma-

xime : « Il est juste que celui qui doit » commander à tous , soit élu par » tous ». L'Élection faite, l'Élu subissait un examen rigoureux devant le Métropolitain ; & si, par incapacité, il était jugé indigne de l'Épiscopat, le Clergé & le Peuple perdaient pour cette fois le Droit d'Élection qui était dévolu au Roi & au Métropolitain.

EVEQUES, (Consécration des)
Le titre d'Evêque signifie Surveillant : c'est un terme emprunté des Grecs & des Latins qui nommaient ainsi ceux qu'ils envoyaient dans les Provinces pour examiner si tout s'y passait dans l'ordre. Le nom d'Evêque a été donné par Saint Pierre à Jésus-Christ, dont les Evêques sont les Vicaires. Les Evêques ont seuls le droit d'ordonner dans leur Diocèse, les Ministres des Autels, & de confier le soin des âmes aux Pasteurs qui doivent travailler sous leurs ordres. La dignité d'Evêque est d'institution divine. Les fonctions des Evêques sont sacrées, & leur succession non interrompue. Le Pape, comme successeur de Saint Pierre, est le premier des Evêques. Autrefois, pour être Evêque il fallait n'avoir été marié qu'une fois ; parce qu'on n'ordonnait point de Bigames. Dans la primitive Eglise on élevait à l'Episcopat & à la Prêtrise des hommes mariés, mais dès lors ils étaient obligés de regarder leurs femmes comme leurs sœurs : l'Eglise latine n'a jamais varié sur cet article, & peu à peu cette même Eglise a pris pour règle constante de ne plus choisir d'Evêques qui fussent actuellement mariés, ni d'ordonner des Prêtres qui auraient été mariés deux fois.

Suivant le Concile de Trente, les Evêques doivent être nés en légitime mariage, & recommandables en mœurs & en science, & il exige qu'ils soient âgés de trente ans ; mais suivant le Concordat, il suffit d'avoir vingt-sept ans commencés. Il faut, selon le même Concordat, que le Promu à l'Evêché, à moins d'être parent du Roi, ou d'une très-grande naissance, soit Docteur ou Licencié en Théologie, ou en Droit Civil ou Canonique.

Anciennement les Evêques étaient élus par le Clergé & par le Peuple, [Voyez EVEQUES (ancienne Election des).] Aujourd'hui, suivant le Concordat fait entre Léon X, & le Roi François I, le Roi a seul droit de nommer aux Evêchés vacans, & sur sa nomination le Pape accorde des Bulles.

La Consécration des Evêques doit se faire un Dimanche dans l'Eglise propre de l'Élu, ou du moins dans la Province, s'il est possible. Le Consécrateur doit se faire assister par deux Evêques, au moins. Il faut qu'il jeûne la veille de la cérémonie, aussi bien que l'Élu. Lorsqu'il est assis devant l'Autel ; le plus ancien des Evêques assistans le présente à l'Élu, disant : *L'Eglise Catholique demande que vous deviez ce Prêtre à la Charge de l'Episcopat.* Le Consécrateur fait ensuite lire la Bulle qui répond au mérite de l'Élu à qui il fait prêter serment de fidélité au S. Siège, suivant une Formule dont il se trouve un exemple dès le temps de Grégoire VII. Après un léger examen, le Consécrateur commence la Messe ; après l'Épître & le Graduel, il revient à son siège, & l'Élu

des Evêques conduisent procession-
 étant assis devant lui, il l'instruit de
 ses obligations, en disant : *Un Evê-
 que doit juger, interpréter, consa-
 crer, ordonner, offrir, baptiser &
 confirmer.* Puis l'Elu s'étant proster-
 né, & les Evêques à genoux, on
 dit des Litanies, & le Consécrateur
 prend le Livre des Evangiles qu'il
 met tout ouvert sur le cou & sur
 les épaules de l'Elu, ensuite il pose
 les deux mains sur sa tête, avec les
 Evêques assistans, en disant : *Rece-
 vez le Saint Esprit.* Le Consécrate-
 ur dit ensuite une Préface, où il
 prie Dieu de donner à l'Elu toutes
 les vertus, dont les ornemens du
 grand Prêtre des Hébreux étaient
 les symboles mystérieux : on chante
 d'Hymne du S. Esprit, après quoi
 se fait l'onction avec le Saint Chrême,
 & lorsqu'on a récité ou chanté
 le Pseaume 132, le Consécrateur
 bénit le bâton pastoral, & le remet
 entre les mains de l'Elu pour mar-
 que de sa Jurisdiction. Il bénit aussi
 l'anneau, & le lui met au doigt en
 signe de sa foi, ensuite il lui ôte de
 dessus les épaules le Livre des Evan-
 giles qu'il lui met entre les mains,
 en disant : *Prenez l'Evangile, &
 allez prêcher au Peuple qui vous
 est commis ; car Dieu est assez
 puissant pour vous augmenter sa
 grace.*

On continue la Messe, on lit l'E-
 vangile ; à l'Offrande, le nouvel
 Evêque offre du pain & du vin,
 puis il se joint au Consécrateur, &
 achève avec lui la Messe où il com-
 munit sous les deux espèces & dé-
 bûte. La Messe achevée, le Con-
 secrateur bénit la mitre & les gants,
 puis il intonait le Consacré dans son
 Siège. On chante le *Te Deum*, &

nellement le Consacré autour de
 l'Eglise pour le montrer au Peuple
 à qui il donne une bénédiction so-
 lemnelle qui termine la cérémonie.

L'Evêque prête serment de fidéli-
 té entre les mains du Roi.

EVERRIATEUR. Les Romains
 nommaient ainsi l'héritier d'un hom-
 me mort. Ce nom lui venait d'une
 cérémonie qu'il était obligé de
 faire après les funérailles, & qui
 consistait à balayer la maison, s'il
 ne voulait pas y être tourmenté par
 les lémures. Cet acte superstitieux
 s'appellait *everra*, mot composé de
 la préposition *ex* & du verbe *verro*,
 je balaye.

EVITERNE. Divinité à laquelle
 les Anciens sacrifioient des Boeufs
 roux. Platon appelle *Eviternes* ou
Evintegres, les Dieux qu'on regar-
 dait comme indissolubles, & com-
 me n'ayant point eu de commence-
 ment, & ne devant point avoir de fin.
 C'est tout ce que nous en savons.

EVOCATION DES DIEUX
 TUTÉLAIRES. Les Romains ne man-
 quaient pas de pratiquer cette opé-
 ration religieuse & politique, lorsqu'ils
 croyaient que les Villes qu'ils assié-
 geaient, étaient réduites à l'extrémi-
 té, persuadés qu'ils ne pourraient ja-
 mais se rendre maîtres de ces Cités,
 tant que leurs Divinités Tutélaires
 les protégeraient, & regardant com-
 me une impiété abominable, de les
 prendre prisonniers, en s'emparant
 de leurs Temples & de leurs statues :
 ils invoquaient ces Dieux Ennemis,
 c'est-à-dire, qu'ils les invitaient à
 venir s'établir à Rome, où ils trouve-
 raient un Peuple disposé à leur rendre
 les honneurs qui leur étaient dus.
 Lorsque Camille assiégea la Ville de
 Véies, il en invoqua les Dieux par

ces paroles : « C'est sous votre conduite , ô Apollon Pychien , & par » l'instigation de votre Divinité , que » je vais détruire la ville de Véies : je » vous offre la dixième partie du butin que j'y ferai. Je vous prie aussi , » Junon , qui demeurez présentement à Véies , de nous suivre dans » notre Ville , où l'on vous bâtira » un Temple digne de vous ». Ces sortes d'évocations se faisaient avec des cérémonies particulières , en secret & mystérieusement : & comme on ignorait souvent les noms des Divinités des Villes que l'on attaquait , l'évocation était faite en termes généraux , pour ne point offenser ces Dieux ou Déeses inconnus qu'on invitait à venir s'établir dans Rome.

Lorsque les Romains attaquèrent Carthage , telle fut leur évocation : « Dieu ou Déesse Tutélaire de la » Ville & du Peuple de Carthage ; » Divinité , qui les avez pris sous » votre protection , je vous supplie » avec une vénération profonde , & » vous demande la faveur de vouloir bien abandonner ce Peuple , & » cette Cité , de quitter leurs lieux » saints , leurs Temples , leurs cérémonies sacrées , de vous éloigner » d'eux , de répandre l'épouvante , la » confusion , la négligence parmi ce » Peuple & dans cette Ville : & puis » qu'ils vous trahissent , de vous rendre à Rome auprès de nous ; d'aimer & d'avoir pour agréables nos » lieux saints , nos Temples , nos » sacrés Mystères ; & de me donner , » au Peuple Romain & à mes soldats » des marques évidentes & sensibles » de votre protection. Si vous m'ac-

» cordez cette grace , je fais vœu de » vous bâtir des Temples & de célébrer des jeux en votre honneur ».

Josèphe rapporte qu'avant la destruction du Temple de Jérusalem , les Juifs y entendirent un grand bruit , & qu'une voix prononça distinctement : *Sortons d'ici* , ce qu'ils prirent pour un signe de la retraite des Anges , Gardiens & Protecteurs de leurs Temples & de leurs Villes.

On trouve dans Quinte-Curce que les Tyriens , pressés par Alexandre qui les assiégeait , pour empêcher Apollon de les abandonner , s'avisèrent de lier sa Statue d'une chaîne d'or , qu'ils attachèrent à l'Autel d'Hercule , leur Dieu Tutélaire.

EVOCATION DES MANES. Cette superstition est de la plus haute antiquité : Moïse la reproche aux Juifs , & la leur défend expressément. On se rappelle l'ombre de Samuel évoquée par la Pythonisse. Les Grecs regardaient l'évocation des ombres , comme une pratique sainte. Ils avaient des Temples consacrés aux Manes , où l'on allait consulter les Morts. Ulysse fut chez les Cymmériens pour y consulter l'ombre de Tyrésias. Orphée se rendit dans la Thesprotie , pour y évoquer l'ombre de sa femme Euridice.

Ces évocations si communes dans le Paganisme , se pratiquaient pour consoler les parens & les amis , en leur faisant apparaître les ombres de ceux qu'ils regrettaient , ou pour en tirer leur horoscope. Mais bientôt les Magiciens annoncèrent que par la force de leurs charmes , ils pouvaient forcer ces âmes , ces Spectres ou ces Fantômes , à quitter leurs

sombres demeures , pour répondre à leurs interrogations. Alors ils se rendirent sur les tombeaux pour évoquer les Mânes de ceux qui y avaient été déposés , où ils s'y laissèrent , dit-on , conduire par un Belier , dont ils tenaient les cornes. Cet acte extravagant était accompagné d'affreuses cérémonies : on ornait les Autels de Rubans noirs & de branches de Cyprès. On immolait pour victime une Brebis noire , ou un Coq quelquefois , parce que sa voix qui devance toujours la clarté , est contraire aux enchantemens.

EXARQUE. Ancienne Dignité de l'Eglise. On entendait par Exarque , l'Evêque de la principale Ville d'un Diocèse , & cette Dignité revenait à celle de Primat que lui ont substitué depuis les Latins , & au Patriarchat des Grecs. Le Concile de Chalcedoine abolit l'autorité des Exarques , & depuis ce n'a été qu'un vain titre. Les Grecs modernes nomment Exarques un Député , un Délégué que le Patriarche envoie dans les Provinces , pour examiner la conduite des Evêques & des Moines.

EXARQUE. Nom que les Empereurs d'Orient donnaient à certains Officiers qu'ils envoyaient en Italie , en qualité de Préfets , pour commander dans les Villes qui étaient encore sous leur obéissance. Tel était l'Exarque de Ravenne, Héraclius , Archevêque de Lyon , descendant de l'illustre Maison de Montboislier , fut créé par l'Empereur Frédéric , Exarque de tout le Royaume de Bourgogne.

EXCELLENCE. Titre d'honneur que l'on donne aux Ambassadeurs & à d'autres personnes qualifiées qui ne peuvent prétendre à celui d'Altesse. Autrefois ce titre était

réserve pour les Princes du Sang des différentes Maisons Royales ; mais ils le quittèrent pour prendre celui d'Altesse , lorsque quelques grands Seigneurs s'arrogerent celui d'Excellence. Le titre d'Excellence dont les Ambassadeurs sont en possession , n'est en usage que depuis l'année 1593 , quand Henri IV envoya le Duc de Nevers en Ambassade auprès du Pape , où il fut complimé du titre d'excellence. Ce fut en 1638 que l'Empereur & le Roi d'Espagne consentirent à donner ce titre aux Ambassadeurs de Venise ; mais les Ambassadeurs des Têtes couronnées ne le veulent point donner aux Ambassadeurs des Princes d'Italie , où cet usage n'est point établi. La Cour de Rome ne donne point ce titre d'excellence à un Ambassadeur , lorsqu'il est Ecclésiastique , mais elle l'accorde au Chancelier , aux Ministres & Secrétaires d'Etat & aux Présidens des Cours Souveraines de France , aux Présidens des Conseils d'Espagne , au Chancelier de Portugal , & à ceux qui occupent les premières Places dans les autres Cours.

Charlemagne portait le titre d'Excellence. Les Sénateurs Vénitiens sont traités d'Excellences.

EXCOMMUNICATION. Les Anciens , dans certains cas , excluaient de la participation de leurs mystères , & retranchaient les coupables de la Société civile. C'était une véritable Excommunication , & la plus rigoureuse punition qu'infligeaient les Druides aux Gaulois qui refusaient de se soumettre à leurs Jugemens. Les Prêtres Grecs défendaient à ceux qu'ils excommuniaient , d'assister aux sacrifices , d'entrer dans les

Temples ; on les livrait aux Démon & aux Euménides : avec les imprécations les plus terribles. On trouve peu d'exemples de ces sortes d'Excommunications chez les Romains , à moins qu'on ne regarde comme telles les imprécations que le Tribun Ascius lança contre Crassus , n'ayant pu le détourner de porter la guerre contre les Parthes.

Les Juifs avaient deux sortes d'Excommunications ; la majeure & la mineure. La première retranchait l'Excommunié de la société de tous les hommes qui composaient l'Eglise ; la seconde le séparait seulement de tous ceux qui composaient la Synagogue. L'Excommunication lancée , dans le second cas , le Coupable ne pouvait s'asseoir qu'à la distance de quatre coudées de ses Concitoyens , ni même boire & manger avec eux , excepté avec sa femme & ses enfans. Il ne pouvait plus entrer au Temple que par le côté gauche , & n'en sortir que par le côté droit ; par contraste avec les Fidèles qui entraient par le côté droit & sortaient par le côté gauche. Si l'Excommunié n'obtenait point son absolution dans le mois , on la renouvelait encore pour trente jours , dans les cas mineurs ; & s'il persistait dans son obstination , on le soumettait à l'Excommunication majeure. Tout commerce avec les autres lui était absolument interdit ; quelquefois ses biens étaient confisqués : s'il mourait dans son endurcissement , on ne portait point son deuil , & on plaçait un amas de pierres sur sa sépulture , pour témoigner qu'il avait mérité d'être lapidé.

EXCOMMUNICATION. L'Excom-

munication chez les Grecs , sépare l'Excommunié du corps de l'Eglise , « le privé de l'union avec le Père , » le Fils & le Saint Esprit , le re- » tranche de toute communion avec » les trois cens dix-huit Pères du » premier Concile de Nicée , & avec » les Saints , le renvoie à celle du » Diable & du traître Judas , & » enfin le condamne à rester après sa » mort dur comme une pierre ou » comme du fer , s'il ne se repent. » (Christoph. Angelus , cap. 15.) Ricaut nous donne encore une Formule d'Excommunication plus terrible , & si elle ne prive pas les Excommuniés de la jouissance des quatre Elémens , elle leur envoie au moins plus de maux qu'il n'en faut pour trouver cette jouissance insupportable , & les prive de la sépulture après la mort. Des idées aussi effrayantes doivent sans doute contenir les Grecs dans leurs devoirs. Rapportons ce qu'on raconte de ces corps d'Excommuniés morts sans pénitence , qui ne peuvent se dissoudre jusqu'à ce que l'Excommunication soit levée. Le Diable , disent les Grecs , entre dans ces corps excommuniés , les anime , & les fait agir comme il lui plaît. On appelle ces corps animés *Vroucolagues* , mot composé de deux autres qui signifient *bourbe* & *fosse*. Tout cela ressemble assez aux récits qu'on nous fait des Spectres & des Lutins. On parle aussi de ces Excommuniés , sous le nom de *Tympanitiques* : le ventre de ceux-ci résonne comme un tambour : leur corps est dur & noir , ainsi que les cheveux , & leurs ongles deviennent blancs ; ces corps se dissolvent comme les autres , par l'Exorcisme

Ricaud dit que pour ôter au Diable le pouvoir d'agir sur les corps des Excommuniés, les Grecs les démembrant & les coupent en plusieurs morceaux qu'ils font bouillir dans du vin. Quelquefois ils brûlent le cœur du mort, & croient par ce moyen empêcher le Diable d'agir sur lui : ils ajoutent qu'il n'y a que les Grecs du Rite Grec dont le Diable puisse ranimer les cadavres. Que de superstitions pour exorciser un *Vroucolaque* : les Papas s'assemblent le Samedi, « croyant qu'un autre jour » ils ne trouveraient pas au tombeau » le corps qui sert de retraite au » Démon ».

EXCOMMUNICATION DES JUIFS MODERNES. Il n'est pas douteux que l'Excommunication a été établie par le Sanhédrin des Juifs sous le gouvernement des Machabées. D'abord on encout les Censures particulières lorsqu'on ne vit pas selon la Loi, & les Parnassiens ont droit de les rendre publiques, si on ne se corrige pas, ce qui se fait en pleine Synagogue le jour du Sabbat.

Un homme qui a commercé avec une femme souillée doit subir la peine du fouet, & jeûner pendant quarante jours. Un mari qui donne un baiser à sa femme pendant qu'elle a ses règles, doit jeûner quarante jours, se priver de vin, & ne rien manger de chaud, excepté le jour du Sabbat. La peine civile d'un homicide est trois ans de bannissement, la Canonique, d'être sonetté dans la Synagogue pendant ce temps, & de crier sous les coups : *Je suis un Meurtrier*. Il doit en outre se priver de vin & de viande; laisser croître sa barbe & ses cheveux, porter du linge sale & des habits déchirés ;

aller la tête nue, & avoir au bras qui a commis le meurtre, une chaîne qui passe au col. La peine d'un adultère consiste à se baigner dans l'eau froide & glacée pendant plusieurs jours de suite, si le crime a été commis en hiver ; si au contraire, c'est en été, l'adultère doit être exposé aux abeilles, aux fourmis, &c.

Les Juifs ont la grande & la petite Excommunication ; la petite est, dit-on, de trente jours ; mais il y a des cas où elle peut être aussi-tôt levée que lancée. Suivant les Rabbins, l'Excommunication est si périgante & si vive qu'elle entre dans le corps de l'Excommunié *par deux cent quarante-huit membres*. On refuse à quiconque a encouru la grande Excommunication, tous secours humains : on ne pleure point sa mort, & l'on met une pierre sur son tombeau pour marquer qu'il a mérité d'être lapidé. On ne porte point son deuil, & ses parens doivent bénir Dieu de ce qu'il l'a ôté, &c. faire éclater leur joie de ce qu'il a délivré l'Eglise d'un méchant homme.

La Formule de l'Excommunication est horrible. « On excommunie, » on anathémise, on maudit avec exécution, on exterminé N. par le livre » de la Loi, par les préceptes que ce » Livre contient, par la malédiction » que Josué prononça contre Jéricho, par celle qu'Elisée lança contre les enfans qui se moquaient » de lui, par celle dont il maudit » Guehazi, &c. ». On le maudit encore par le Ciel & la Terre ; on déchaîne contre lui toutes les puissances des Ténèbres ; on le dévoue à la malédiction des Anges ; on prie Dieu qu'il ne naisse rien de bon pour lui ; que sa ruine soit

prompte ; que toutes les créatures soient ses ennemies ; qu'un tourbillon l'écrase ; que la fièvre & toutes les infirmités humaines le saisissent ; que sa mort soit imprévue & douloureuse , qu'il meure dans le désespoir , & qu'enfin il aille dans les Ténèbres. On réitéra trois fois en soixante jours cette affreuse Excommunication. Le Juif d'*Acosta* encourut cette Sentence , & privé de tout il se soumit. Les conditions de son absolution furent chargées d'une cruelle pénitence « Il lui fallut monter en chaire devant une très-nombreuse Assemblée , & lire un écrit où il confessoit qu'il avait mérité mille fois la mort. Etant descendu de Chaire , il reçut ordre de se retirer dans un coin de la Synagogue , où il se deshabilla jusqu'à la ceinture , & se déchaussa ; le Portier lui attacha les mains à une colonne , & en cet état le Chantre lui appliqua trente-neuf coups de fouet. Le Prédicateur vint ensuite , le fit asséoir par terre , & le déclara absous de l'Excommunication. Après cela l'entrée du Paradis ne lui fut plus fermée comme auparavant. *Acosta* reprit ses habits , s'alla coucher par terre à la porte de la Synagogue , & ceux qui sortirent passèrent sur lui ». (Voyez le Dictionnaire de Bayle , dont nous avons tité l'absolution du Juif *Acosta* .

EXECUTEUR DE LA HAUTE JUSTICE. C'est celui qui exécute les Criminels condamnés à mort par les Juges qui ont ce qu'on appelle *Jus gladii*. Les Israélites n'avaient point d'Exécuteurs en titre : les Sentences de mort , suivant la loi , devaient être

exécutées par le Peuple ou par les Accusateurs du condamné , ou par les parens de l'homicide. Quelquefois le Prince donnait cette commission aux jeunes Gens de sa Cour , & il n'y avait point de honte à la remplir. Chez les Grecs , l'Exécuteur était au nombre des Magistrats , & chez les Romains , les Licteurs en remplissaient les fonctions. Souvent le Portier de la prison exécutait les jugemens du Préteur ; & à l'armée on se servait des soldats pour mettre les criminels à mort. On trouve dans l'histoire plusieurs exemples de Juges qui exécutaient eux-mêmes leurs Sentences. En Espagne , en France , en Italie & en Allemagne , on a quelquefois donné la vie à celui d'entre les coupables d'un même crime , qui voulait exécuter les autres. On cite l'affreux exemple d'un pere & d'un fils , convaincus d'un même crime , & dont le fils servit d'Exécuteur à son pere , dans la Ville de Gand. Autrefois , en Allemagne , le plus jeune de la Communauté ou du Corps de Ville remplissait la fonction d'Exécuteur. En Franconie , c'était le nouveau marié : à Reutlingue en Suabe , c'était le Conseiller dernier reçu , & à Stédien , Ville de Thuringe , le Bourgeois qui y avait formé le dernier établissement. Witold , Prince de Lithuanie , ordonna que le criminel condamné serait dans la cruelle obligation de se défaire lui-même de sa main.

On prétend que dans certains endroits de l'Allemagne , l'Exécuteur de la Haute Justice acquiert le titre & les privilèges de la Noblesse , lorsqu'il a coupé un certain nombre

de têtes : il est à croire qu'on le remercie de ses services avant ce tems. Il est vrai qu'à Strasbourg, il y a deux Exécuteurs, l'un pour la Justice du Pays ; qui est Allemand & fort considéré ; l'autre qui est Français, est regardé de même œil que dans les autres Villes de France.

En France, le Roi est le seul qui ait des Exécuteurs de Justice, soit en titre d'Office, soit par Commission. Cette fonction est regardée comme infâme ; de sorte que quand les Lettres du Bourreau sont scellées, on les jette sous la table. Barthole dit que si l'on manque de Bourreau, le Juge peut absoudre un Criminel, à condition de remplir cette triste fonction pour un temps ou pendant toute sa vie ; il devient ainsi *Servus pana*. On avance qu'en dans le Parlement de Rouen, si l'on manquait de Bourreau, le dernier des Huissiers ou Sergent du premier Juge, pourrait être contraint d'en faire les fonctions.

Du tems de Saint Louis, il y avait un Bourreau femelle pour les femmes ; c'est ce qui est prouvé par une Ordonnance de ce Prince contre les Blasphémateurs, de l'année 1264. portant que celui qui aura mesfait ou mesdit, sera battu par la Justice du lieu, tout de verges en *appert* ; c'est à sçavoir *li hommes par hommes, & la femme par seules femmes, sans présence d'hommes.*

Un des droits de l'Exécuteur de la Haute-Justice, est d'avoir la dépouille du Patient. Il avait aussi autrefois droit de Prise, comme le Roi & les Seigneurs ; c'est-à-dire, de prendre chez les Particuliers, les provisions dont il avait

besoin, en payant néanmoins dans le temps du crédit, le prix des denrées. Une preuve authentique de ce privilège se trouve dans une Ordonnance de Charles VI, du 5 Mars 1398, qui « exempte les Habitans » de Chailly & de Lay près Paris, » du droit de Prise ; défend à tous les » Maîtres-d'Hôtel du Roi, à tous » les Fourriers, Chevaucheurs, » (Ecuyers), à l'Exécuteur de non » tre Haute-Justice, & à tous nos » autres Officiers, & à ceux de la » Reine, aux Princes du Sang & » autres qui avaient accoutumé d'u » ser de Prises, d'en faire aucunes » sur lesdits Habitans ». On doit être bien surpris de trouver l'Exécuteur en si bonne Compagnie. [Voy. CRÉDIT (ancien Droit de)].

Autrefois, l'Exécuteur avait à Paris des droits sur les fruits, verjus, raisins, noix, noisettes, foin, œufs, & laine sur les Marchands Forains pendant deux mois : un droit sur le passage du Petit-Pont, sur les Chasse-Marées, sur chaque Malade de Saint Ladre, en la Banlieue ; sur les Gâteaux de la veille de l'Epiphanie ; cinq sols de chaque Piloré ; sur les Vendeurs de Cresson, sur les Pourceaux, Marées, Harengs ; sur les Pourceaux, par exemple, il prenait la tête ou cinq sols, excepté ceux de Saint Antoine. Il prenait aussi des droits sur les Balais, sur les Poissons d'eau douce, Chenevis, Senevé, & sur les Justiciés tout ce qui est au-dessous de la ceinture de quelque prix qu'il fut.

Sauval dit que les Religieux de Saint Martin, doivent tous les ans à l'Exécuteur de la Haute-Justice, cinq pains & cinq bouteilles de vin pour

les exécutions qu'il fait sur leurs terres. Il n'est pas vrai, comme quelques-uns l'ont avancé, que le jour de l'Exécution, ils le faisoient dîner avec eux dans le réfectoire, sur une petite table qu'on y voit.

Le même Auteur dit encore que les Religieux de Sainte GENEVIÈVE lui payent tous les ans cinq sols le jour de leur Fête, pour lui tenir lieu du droit de Havée, qui est une poignée de chaque denrée vendue sur leurs terres.

Il ajoute que l'Abbé de Saint Germain-des-Prez lui donnait autrefois, le jour de Saint Vincent, Patron de son Abbaye, une tête de pourceau, & le faisoit marcher le premier à la Procession, & qu'il faisoit main-basse sur les Pourceaux qu'il rencontrait dans les rues, (les Pourceaux privilégiés des Religieux du Petit S. Antoine exceptés,) qu'il les conduisait à l'Hôtel-Dieu où on lui donnait la tête ou 5 sols. Sauval parle encore de quelques droits sur les Denrées étalées aux Halles & ailleurs les jours de marché. Ce droit de Havage ou Havée, dont il est ici parlé, consistait à prendre sur les grains autant qu'on en peut prendre avec la main; mais le Bourreau de Paris, à cause de l'infamie de son métier, ne pouvait l'exercer qu'avec une cuiller de fer blanc, qui servait de mesure: ceux qui percevaient pour lui ce droit dans les Marchés, avaient coutume de marquer au bras avec de la craie, ceux qui avaient payé, & cette délagréable cérémonie causait si souvent des querelles, qu'enfin il a été supprimé pour Paris. L'Exécuteur de Pontoise jouissait aussi du même droit, mais par accommo-

dement, il a été réuni à l'Hôpital Général.

Dans quelques Villes du Royaume, lorsque le Bourreau est appelé pour faire quelque exécution, il jouit encore du Droit de Havage. L'Exécuteur ne peut se saisir de la personne du Condamné qu'après avoir oui le prononcé du jugement de la condamnation. Il n'est permis ni de l'insulter, ni de le troubler dans ses fonctions.

Un fait qu'on aura peine à croire, & qui caractérise bien les temps de troubles, c'est que lors de la Ligue des Armagnacs pour la Maison d'Orléans, contre les Bourguignons, le Bourreau qui était à la tête d'une troupe de Brigands, vint offrir ses services au Duc de Bourgogne, & eut l'audacieuse insolence de lui toucher dans la main. Parons cet article de la réflexion que le célèbre M. Duclos fait à ce sujet. « Le crime, » dit l'Historien de Louis XI, rend » presque égaux ceux qu'il associe ». Ce même Bourreau fut condamné à mort pour avoir pendu le respectable Président Brisson, par ordre des Ligueurs, sans forme de procès.

Le Bourreau ne peut demeurer que dans la maison du Pilon, ou hors de l'enceinte de la Ville, suivant l'Arrêt du Parlement de Paris, du 31 Août 1709.

EXERCICE. C'est dans l'art de la guerre tout ce qu'on fait pratiquer aux Soldats pour les rendre propres au service militaire. Les Exercices des Soldats Romains consistaient, non-seulement dans le maniement des armes, mais encore dans les fardeaux qu'on leur faisait porter, & dans les divers ouvrages

» aufquels on les appliquait, soit au
camp, soit pendant les sièges. Les
fardeaux sur-tout étaient fort pèsans;
car outre les vivres pour quinze
jours, ils étaient chargés d'une scie,
d'une corbeille, d'une bêche, d'une
hache, d'une marmite & de quatre
pieux pour former les retranchemens,
fans compter leurs armes, qu'ils ne
quittaient jamais. Joseph remarque
qu'il y avait fort peu de différence
entre les chevaux chargés & les Sol-
dats Romains.

» « Durant la paix, dit Dion Caf-
» sius à ce sujet, on leur faisait faire
» des chemins, & bâtir même des
» Villes entières; telles que la Ville
» de Lyon, la Ville de Doesbourg
» dans les Pays-Bas, & cette fameuse
» muraille, dont on trouve encore
» des vestiges dans la grande Bre-
» tagne ».

On accoutumait les Soldats Ro-
mains à faire vingt milles de chemin
d'un pas égal en cinq heures d'été,
& d'un pas plus grand, vingt-quatre
milles dans le même temps. On les
exerçait à courir, à sauter des fossés,
& sur-tout à nager. Pour les instruire
à frapper l'ennemi, « chaque Sol-
» dat, dit Végèce, plantait son
» pieu de façon qu'il tint fortement,
» qu'il eût six pieds hors de terre,
» c'est contre cet ennemi qu'il s'é-
» xerçait tantôt lui portant son coup
» au visage ou à la tête, tantôt l'at-
» taquant par les flancs, & se mettant
» quelquefois en posture de lui cou-
» per les jarrêts, avançant, recu-
» lant & tâtant le pieu avec toute
» la vigueur & l'adresse que les
» combats demandent. Les Maîtres
» d'armes avaient sur-tout l'attention
» que les Soldats portaissent leurs

» coups sans se découvrir »

Il est à croire que dans les pre-
miers temps de l'établissement
de notre Monarchie dans les Gau-
les, on exerçait les Soldats, puisque
dans les revues du champ de Mars,
on examinait avec le plus grand
soin les armes de la milice. Lorsque
sous la troisième race de nos Rois,
les Tournois commencèrent à être
de mode: « les Seigneurs & les Gen-
» tilshommes s'exercèrent à bien ma-
» nier un cheval, à se tenir fermes
» sur leurs étriers, à bien dresser un
» coup de lance, à se servir du
» bouclier, à porter & à parer les
» coups d'épée, à s'accoutumer à
» supporter le faix du harnois, &
» autres choses utiles & nécessaires
» pour bien combattre dans les ar-
» mées ». C'est ce que nous apprend
le P. Daniel.

L'invention de la poudre à canon
a fait oublier tous les exercices pro-
pres à fortifier & à endurcir le corps.
C'est ce que déplore l'Auteur déjà
cité. « Avant cette époque, dit-il,
» la force du corps caractérisait le
» Héros; on ne négligeait rien pour
» se mettre en état de soutenir des
» armes fort pesantes. On voit en-
» core aujourd'hui dans l'Abbaye de
» Roncevaux les Massues de Roland
» & d'Olivier, deux de ces preux fi-
» fameux dans nos Romanciers du
» temps de Charlemagne. Cette es-
» pèce de massue est un bâton gros
» comme le bras d'un homme ordi-
» naire: il est long de deux pieds
» & demi; il a un gros anneau à
» un bout pour y attacher un chaî-
» non, ou un cordon fort, afin que
» cette arme n'échappât pas de la
» main, & à l'autre bout du bâton

» sont trois chaînons auxquels est
 » attaché une boule de fer du poids
 » de huit liv. avec quoi on pouvait
 » certainement assommer un homme
 » armé, quelques hommes que fus-
 » sent ses armes, quand le bras qui
 » portait le coup était puissant. Il
 » n'y a point d'hommes de ce temps
 » assez fort pour manier une telle
 » arme : c'est qu'alors on exerçait
 » dès la plus tendre jeunesse, les
 » enfans à porter à la main des poids
 » fort pèsans, ce qui leur fortifiait
 » le bras, & par l'habitude, ils y ac-
 » quéraient une force extraordinaire,
 » ce qu'on ne fait plus depuis, plu-
 » sieurs siècles ».

EXITERIES. Nom que les Grecs donnaient aux Fêtes, pendant lesquelles ils offraient des Sacrifices, & faisaient des vœux à leurs Divinités Tutélaires, lorsque les Généraux partaient pour aller combattre les ennemis de la Patrie. Les Particuliers qui étaient sur le point d'entreprendre quelque voyage, célébraient aussi des *Exiteries*.

EXOCATACELE. Sous cette dénomination générale, les Anciens comprenaient plusieurs grands Officiers de l'Eglise de Constantinople, tels que le grand Économe, le grand Chapelain, le grand Maître de la Chapelle, le Gardien de l'Argenterie, le grand Garde des Archives, le Maître de la petite Chapelle, & le premier Avocat de l'Eglise.

EXOCIONITES. Théodose le Grand ayant chassé les Ariens de Constantinople, ces Hérétiques se retirèrent & tinrent leurs assemblées dans un lieu entouré de murailles, que l'on appelait *Exocionium*, ce qui leur fit donner le nom d'Exo-

cionites par quelques Auteurs Ecclésiastiques.

EXORCISME. C'est le nom que les Chrétiens donnent aux prières & aux cérémonies dont les Ministres de l'Eglise se servent pour chasser les Démon des corps qu'ils obsèdent. L'Exorciste, après s'être préparé par le jeûne, les prières & la confession, se rend au bas de l'Eglise revêtu d'un surplis & d'une étole. & accompagné de plusieurs autres Prêtres en surplis. Là, il s'approche du Possédé, lui met le bout de son étole, autour du cou, fait sur lui le signe de la croix & lui jette de l'eau bénite, en recitant à genoux les prières prescrites par le Rituel. Le Prêtre se leve, adresse une fervente prière à Dieu, & conjure ensuite le malin Esprit, par nos plus redoutables mystères de lui dire son nom, le jour & l'heure de sa sortie du corps qu'il obsède & de lui obéir en toutes choses. Il lit plusieurs Evangiles, fait de nouveaux signes de croix, & prononce trois Exorcismes qui sont trois conjurations menaçantes, accompagnées d'autant de prières au Créateur; quelquefois elles sont répétées jusqu'à ce que le possédé soit délivré, & la cérémonie est terminée par le chant de plusieurs Pseaumes.

Autrefois les Clercs Tonfurés qui avaient reçu les quatre Ordres Mineurs, dont celui d'Exorciste fait partie, faisaient la fonction d'exorciser; mais aujourd'hui il n'y a plus que les Prêtres qui en soient chargés, encore ce n'est que par commission particulière de l'Evêque.

EXORCISME DES GRECS. (Voy. EXCOMMUNICATION.) Lorsque le malin Esprit anime un corps vivant,

on enchaîne le Démoniaque à un poteau. Comme un passage de Saint Matthieu, (ch. xvii, v. 21,) dit formellement que l'on ne chasse les Diables que par les prières & par les jeûnes : les Papas commencent leurs cérémonies par un jeûne de vingt-quatre heures. Ils lisent devant le Possédé les quatre Evangiles, pendant trois jours, & chaque jour durant six heures, mais sans interruption : de sorte qu'au dernier mot prononcé par un Papas, un autre Papas recommence. La lecture finie au bout de trois jours, un autre Prêtre d'une conduite irréprochable, lit à son tour les Exorcismes de S. Basile. Pendant tout ce temps, on se doute bien que le Possédé maudit Dieu & les hommes, jure, hurle & se tord la bouche, en proférant mille injures contre les Papas, mais il faut qu'il cède, & que le Diable qui l'anime sorte de son corps, non sans doute sans laisser des marques de son départ.

EXOTÉRIQUE ET EROSTÉRIQUE. Mots qui signifient extérieur & intérieur. Les Philosophes de l'Antiquité avaient une double Doctrine, l'une publique ou Exotérique, l'autre secrète ou Erostérique. La première s'enseignait indifféremment à tout le monde; la seconde ne se découvrait qu'à un petit nombre de Disciples choisis. Les anciens Auteurs conviennent unanimement que cette double Philosophie fut inventée par les Prêtres Egyptiens, de qui les Grecs reçurent leur science & leur sagesse. Elle eut sans doute pour principe le bien public, & si dans la suite elle fut la source des plus absurdes superstitions,

ce n'est pas une raison de croire qu'elle avait été directement inventée pour tromper les hommes. Les Ministres de la Religion Egyptienne prétendirent les premiers avoir communication avec les Dieux, ils enseignèrent le dogme des récompenses & des peines; & pour soutenir cette opinion, ils établirent les mystères, dont le secret étoit l'unité de Dieu. Malgré tout ce que les Critiques modernes ont avancé pour ridiculiser le but de ces instructions secrètes, une preuve qu'elles tendaient au bien public, c'est qu'on prenait sur-tout le soin de les communiquer aux Rois & aux Magistrats.

« Les Egyptiens, dit Clément d'Alexandrie, ne révèlent point leurs Mystères indistinctement à toutes sortes de personnes, ils n'exposent point aux Prophanes, leurs vérités sacrées, ils ne les confient qu'à ceux qui doivent succéder à l'administration de l'état, & à quelques-uns de leurs Prêtres les plus recommandables par leur éducation, leur sçavoir & leurs qualités.

« Les Rois, dit Plutarque, étoient choisis parmi les Prêtres ou parmi les hommes de guerre. Ces deux Etats étoient honorés & respectés, l'un à cause de sa sagesse, & l'autre à cause de sa bravoure : mais lorsque l'on choisissait un homme de guerre, on l'envoyait d'abord au Collège des Prêtres, où on lui dévoilait la vérité cachée sous le voile des fables & des allégories. »

(Voyez ELEUSINIEN).
EXPÉDITION ROMAINE. Autrefois lorsque l'Empereur élu

avait reçu la Couronne Impériale à Aix-la-Chapelle, il devait encore se faire couronner à Rome par les mains du Pape. Pour subvenir aux frais de ce voyage, les Etats de l'Empire accordaient à Sa Majesté Impériale des subsides qu'on appelait *Expositio Romana*, parce que l'Empereur était censé aller prendre possession de la ville de Rome. Les Successeurs de l'Empereur Charle-quin se sont dispensés de cette inutile cérémonie.

EXPIATION. (Fête de l') ou le **CHIPUR.** Le Lévitique, chap. 16 & chap. 23, vers. 17. parle de la Fête de l'Expiation. Le soir, temps où commence la Fête, les Juifs s'assemblent dans la Synagogue, & après avoir chanté plusieurs Cantiques, ils se confessent solennellement à Dieu, par une longue énumération de leurs péchés. Il est permis à tous ceux qui menent une vie scandaleuse & criminelle, de venir ce jour-là prier avec les Fidèles. Il se trouve beaucoup de dévots qui passent la nuit dans la Synagogue, & le soir de la Fête, le Rabbin étend ses mains sur le Peuple, & lui donne la bénédiction de Moïse (nombre chap. 6).

EXPIATION. Cérémonies par lesquelles les hommes se purifient de leurs péchés. La Religion Chrétienne nous apprend que les âmes de ceux qui meurent sans avoir satisfait entièrement à la Justice Divine, vont après la mort dans le Purgatoire, pour expier les restes de leurs péchés.

Les Juifs se préparaient à la Fête de l'Expiation ou du Pardon par un jeûne solennel : ensuite le Grand Prêtre revêtu de ses habits Sacerdo-

taux, commençait la cérémonie par le sacrifice d'un Bouc : lorsqu'il était offert au Seigneur, on présentait deux boucs & un Bélier au Souverain Pontife, & il tirait le sort sur les deux boucs ; en mettant deux billets dans l'urne, l'un pour le Seigneur, l'autre pour le bouc, qui, chargé des péchés du Peuple, devait être conduit hors de la Ville ou du Camp. Le Grand Prêtre immolait le premier ; ensuite prenant l'encensoir, qu'il remplissait du feu sacré des Holocaustes, & jettant dessus d'un encens préparé, il entrait dans le Sanctuaire, & faisait sept aspersions du sang du bouc ; puis de retour dans le Tabernacle, ou dans le Temple, il y faisait de nouvelles aspersions de ce même sang, & il en arrosait les quatre coins de l'Autel des Holocaustes. Après cette Purification, le Grand Prêtre se faisait amener le Bouc réservé, qu'on appelait *Hircus Emissarius*; Bouc Emissaire ; il lui posait les mains sur la tête, confessait ses péchés & ceux du Peuple, & priait l'Eternel de faire retomber sur cet animal les malédictions & la peine qu'ils avaient méritée.

Ce Bouc était conduit dans un désert & mis en liberté, ou, selon quelques Auteurs, précipité du haut d'une roche. Le Grand Prêtre, après s'être dépouillé de ses habits pour se laver, & les avoir repris, offrait en holocauste deux Beliers, l'un pour le Peuple, l'autre pour lui ; la graisse du Bouc immolé au Seigneur était placée sur l'autel, & la chair de cette victime était portée hors du Camp & brûlée par un homme, qui n'y rentrait qu'après s'être pu-

rusé, ainsi que celui qui avait été chargé de conduire le Bouc Emisfaire dans le désert. Cette grande cérémonie était terminée par la bénédiction solennelle que le grand Sacrificateur donnait au Peuple, dans laquelle, ainsi que Moysé l'avait prescrit, il prononçait en tremblant le nom redoutable de Dieu.

Quelques Juifs modernes immolent maintenant un coq dans l'intention d'expié leurs péchés : d'autres prennent les poissons pour victimes d'Expiation, fondés sur cette Explication forcée d'un Passage du Prophète Michée : » Il aura pitié de nous, il secondera nos iniquités, & » jettera nos péchés au fond de la mer. » (Voy. AZAZEL, CHIPUR, FESTE DE L'EXPIATION, &c.

Les Payens avaient inventé un grand nombre de cérémonies pour expier les crimes des Coupables, & pour purifier les lieux qu'ils croyaient souillés. Des Dieux produits par la crainte ou par l'espérance, étaient censés colères, jaloux, envieux de sacrifices & d'adorations, & on pouvait les apaiser ou en obtenir des bienfaits par des marques extérieures d'humilité ou de reconnaissance. Ainsi tout ce qui semblait arriver dans l'antiquité contre l'ordre de la nature, les prodiges, les monstres ; les signes célestes étaient une marque certaine du courroux des Dieux, & exigeaient des sacrifices d'Expiation. On en offrait pour l'homicide, pour détourner les malheurs que présageaient les prodiges, pour purifier les Villes, les Temples & les Armées. L'Expiation que l'on employait pour l'homicide, était une cérémonie

grave que les Rois ne dédaignaient pas de faire eux-mêmes. Sans rappeler les Expiations d'Adraste, d'Hercule, d'Oreste & de Jason, faites par des Têtes couronnées ; arrêtons-nous un moment à celle d'Horace rapportée par Denis d'Halicarnasse. « Après qu'Horace fut » absous du crime de Parricide, dit » cet Historien, le Roi, convaincu » que dans une Ville qui faisait profession de craindre les Dieux, le » Jugement des hommes ne suffit » pas pour absoudre un criminel, fit » venir les Pontifes, & voulut qu'ils » appaisassent les Dieux & les Génies, que le Coupable passât par » toutes les épreuves qui étaient en » usage pour expier les crimes où la » volonté n'avait point eu de part. » Les Pontifes élevèrent donc deux » Autels, l'un à Junon, Protectrice » des Sœurs, l'autre au Génie du » Pays. On offrit sur ces Autels plusieurs sacrifices d'Expiation, après » lesquels on fit passer les Coupables sous le joug ». Ovide dit quelque part qu'il fallait être bien crédule pour croire qu'on pouvait se purger d'un meurtre à si peu de frais.

Lorsque les Romains avaient été effrayés par l'apparition de quelques prodiges extraordinaires, ils ordonnaient des jours de jeûne, des Fêtes, des Prières, des Sacrifices & des Expiations, après avoir consulté toutes les livres Sibyllins. Ils purifiaient aussi leurs Villes par des cérémonies appelées *Amburbies*. Voyez *AMBURBIES*). Les Temples & les lieux sacrés qui avaient été souillés par les pieds d'un Criminel devaient être purifiés. Œdipe s'étant arrêté par hasard dans un bois consacré aux Euménides,

Euménides, proche d'Athènes, fut obligé aux Expiations, & sa fille Isméne en fit les cérémonies. Elles consistaient à couronner des Coupes sacrées de laine récemment enlevées de la toison d'une jeune Brebis, à des Libations réitérées d'eau tirée de trois sources, à verser entièrement & d'un seul jet la dernière Libation, ayant le visage tourné vers le Soleil, & enfin à offrir trois fois neuf branches mystérieuses d'olivier, en prononçant une fervente prière aux Euménides.

On purifiait aussi les Armées avant & après le combat. (Voyez **ARMILUSTRIE**.) Telles étaient les grandes & publiques Expiations auxquelles il faut ajouter celles qui se pratiquaient lorsqu'on se faisait initier dans les mystères de Cérès & de Myrrha, aux Orgies, &c. Mais il y en avait de particulières, pour les nœces, les funérailles, les voyages, la rencontre d'une Bélette, d'un Corbeau, d'un Lièvre, un songe, un orage imprévu & autres pareilles extravagances : dans ces dernières on se contentait de se laver ou de changer d'habits, & quelquefois on croyait devoir employer l'eau, le sel, l'orge, le laurier & le fer pour être absolument purifié. Tout dépendait des circonstances & de l'idée qu'on se formait de ce qui avait frappé la vue.

D'après ce détail, il ne faut cependant pas se persuader que tous les crimes s'expièrent dans le Paganisme : chez les Grecs & chez les Romains, il y avait des forfaits *inexpiables*. « La Religion Payenne », dit M. de Montelquieu, « cette Religion qui ne défendait que

Tome I.

» quelques crimes grossiers, qui ar-
 » rêtait la main, & qui abandonnait
 » le cœur, pouvait avoir des crimes
 » *inexpiables* : mais une Religion
 » qui enveloppe toutes les passions,
 » qui n'est pas plus jalouse des ac-
 » tions que des desirs & des pensées ;
 » qui ne nous tient pas attachés par
 » quelques chaînes, mais par un
 » nombre innombrable de fils ; qui
 » laisse derrière elle, la justice hu-
 » maine, & commence une autre
 » justice qui est faite pour mener
 » sans cesse du repentir à l'amour,
 » & de l'amour au repentir ; qui
 » met entre le Juge & le Criminel,
 » un grand Médiateur ; entre le Juste
 » & le Médiateur un grand Juge ;
 » une telle Religion ne doit point
 » avoir de crimes *inexpiables*, mais
 » quoiqu'elle donne des craintes &
 » des espérances à tous, elle fait as-
 » sez sentir que s'il n'y a point de
 » crime, qui par sa nature, soit *in-*
 » *expiable*, toute une vie peut l'é-
 » tre ; qu'il ferait très-dangereux
 » de tourmenter la Miséricorde par
 » de nouveaux crimes & de nouvel-
 » les Expiations ; qu'inquiets sur les
 » anciennes dettes, jamais quittes
 » envers le Seigneur, nous devons
 » craindre d'en contracter de nou-
 » velles, de combler la mesure &
 » d'aller jusqu'au terme où la bonté
 » paternelle finit ». (Esp. des Loix,
 Liv. xxiv, Chap. xiii.) Quelle
 force dans ce morceau, & combien
 sont terribles & consolantes, les pa-
 roles de ce Philosophe.

Terminons cet article par un fait
 que rapporte Plutarque. Les Argiens,
 dit-il, ayant résolu de faire mettre
 à mort, quinze cens de leurs Con-
 citoyens, les Athéniens qui le scu-

rent, firent des sacrifices d'Expiation, afin qu'il plût aux Dieux d'éloigner du cœur de leurs voisins cette barbare pensée. Nous serait-il permis de dire que cette prière aux Dieux, est digne de la pureté du Christianisme ?

EXPOSITION DES ENFANS.

Les Grecs & les Romains avaient la barbare coutume d'exposer leurs enfans; ce cruel usage fut autorisé par les Edits des Empereurs Dioclétien, Maximien & Constantin, sans doute, dans l'espérance que cette facilité empêcherait les Peres de vendre leurs enfans: Constantin ajouta cette clause, que le Pere pourrait racheter son Fils; s'il se trouvait en état de le faire, ou que le fils lui-même serait dans le cas de se racheter dans la suite. Les Empereurs Valentinien défendirent, sous de graves peines, l'Exposition des Enfans, mais ils permirent aux Peres de demander publiquement pour fournir à leur subsistance.

Autrefois en France, il y avait devant la Porte des Eglises une Coquille de marbre où l'on mettait les Enfans que l'on voulait exposer. Les Marguilliers les inscrivaient sur un Registre, & ordinairement quelques personnes pieuses s'en chargeaient. Pour lors ces enfans devenaient serfs de leurs Bienfaiteurs.

Les Enfans exposés ne sont point réputés Bâtards; à Madrid, ils sont réputés Bourgeois de cette Capitale, & Gentilshommes.

EXPOSITION DES ENFANS. Romulus imposa à tous les Citoyens la nécessité d'élever tous les Enfans mâles, & les aînées des filles, il permit seulement d'exposer ceux qui

étaient difformes ou monstrueux, mais il fallait préalablement les faire examiner par cinq voisins sans reproche.

« Les Germains, dit Tacite, » n'exposent point leurs Enfans, & » chez eux, les bonnes mœurs ont » plus de force que n'ont ailleurs » les bonnes Loix.

EXTISPICE. C'était ainsi que les anciens nommaient l'inspection des Entrailles dont ils tiraient des présages pour l'avenir. (Voyez ANTHROPOMANTIE.) Ils considéraient le foie des animaux qui passaient dans les lieux où ils voulaient bâtir ou camper. Après en avoir ouvert plusieurs, s'ils trouvaient généralement les foies gâtés, ils concluaient que les eaux & la nourriture ne pouvaient être bonnes dans ce pays-là, & dès-lors ils l'abandonnaient. C'est sans doute, l'origine la plus vraisemblable que l'on puisse donner aux Extispices, dont on croit les Chaldéens & les Cypriots les Inventeurs.

EXTRÊME-ONCTION. Ce Sacrement est appelé *Extrême-Onction*, parce que c'est la dernière Onction que l'on donne aux Chrétiens, ou du moins qu'on ne l'administre qu'à ceux qui sont en danger de mort. Il a été institué pour le soulagement des Malades, en faisant sur eux diverses Onctions d'huile bénite, accompagnées de prières. Après seize siècles d'une pratique constante dans l'Eglise, les Protestans ont retranché l'Extrême-Onction du nombre des Sacramens.

EX VOTO. On appelle ainsi des Tableaux qui ornaient les Tem-

E X

ples des Payens, & qui représentaient les Offrandes promises aux Dieux par les vœux des Citoyens. Comme chez les Romains, les Inscriptions qui accompagnaient ces Tableaux, finissaient ordinairement par ces mots latins, *Ex voto*, on s'accoutuma insensiblement à appeler ces Tableaux des *Ex voto*, ce

E X 331

qui signifioit sans doute, Remerciement d'un bienfait reçu de la bonté des Dieux.

Dans quelques-unes de nos Eglises qui possèdent de Saintes Reliques, ou qui sont renommées par des Images miraculeuses, on voit nombre d'*Ex voto*.

Fin du Tome Premier.

T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans ce premier Volume du Dictionnaire des
Mœurs, Usages & Coutumes des Peuples des quatre
Parties du Monde.

Nota. Pour donner plus de facilité aux recherches des Lecteurs, nous avons cru devoir ranger tous les Mots de ce Dictionnaire, sous neuf Titres différens : sçavoir, les Juifs ; les Chrétiens Catholiques Romains ; les Grecs Schismatiques ; les Hérétiques ; les Musulmans ; les Idolâtres ; les Superstitions ; les Loix différentes, & les Mœurs, Coutumes & Usages particuliers. En jettant les yeux sur ces Articles, on trouvera aisément le Mot que l'on voudra consulter.

L E S J U I F S.

- | | |
|---|---|
| A B. Titre des Docteurs Juifs. | Agonie. Usage des anciens Hébreux & des Juifs modernes. |
| Ab. Mois des Hébreux. | Alléluia. Signifie en Hébreu, <i>Louez le Seigneur.</i> |
| Ablution. Purification des Juifs. | Alliance. Combien Dieu en a faites avec son Peuple. |
| Abominations. Sacrifices des Hébreux. | Anciens. Quels ils ont été chez les Juifs. |
| Abstinence des Hébreux. | Ange. Ce qu'en pensaient les Juifs. |
| Acclamation. La marque de joie chez les Hébreux, était de crier <i>Hosanna.</i> | Arche d'Alliance. |
| Adar. Douzième mois de l'année des Hébreux. | Arche de Noë. |
| Adonai. Un des Noms de Dieu chez les Hébreux. | Asmodée. Nom que les Juifs donnent au Prince des Démon. |
| Adoniennes. (Fêtes) Célébrées par les Juifs. | Astarothites. Hébreux qui adoraient Astaroth. |

DES MATIERES.

333

Aumônes des Juifs.

Autel des Hébreux.

Azazel. *Voyez* Bouc Emissaire,

Circoncision.

Cohanin ou Cohen. Sacrificateur.

B

BAALITES. Hébreux qui adoré-
rent Baal.

Babel. (Tour de) Quand bâtie.

Béel-Phégor. Adoré par les Israéli-
tes.

Béhémoth. Bœuf extraordinaire dont
il est parlé dans Job.

Bible.

Bois-de-vie. Ce que c'est.

C

CAPARA. Cérémonie des Juifs.

Caraites. Secte parmi les Juifs.

Casteu. Neuvième mois de l'Année
sainte des Hébreux.

Cazan. Officier de la Synagogue.

Chamos. Idole, à laquelle Salomon
éleva des Statues.

Chandelier d'or.

Chipur. Fête du Pardon.

D

DANIEL. Juif fanatique.

Dédicaces.

Dégradation.

Divorce des Juifs.

Docteur.

Dosithéens. Secte des Samaritains.

E

ELIAL. Mois des Juifs.

Encénies. Fête.

Enfer & Enfers.

Entraîles. Sacrifices.

Ephéméries, partage des Lévites.

Ephod. Ornement du grand Prêtre.

Esséniens. Ancienne Secte des Juifs.

Excommunication. Quelle elle était
chez les Juifs.

Excommunication des Juifs moder-
nes.

Expiation. (Fête de P) ou Chipur.
Fête solennelle des Juifs.

LES CHRÉTIENS CATHOLIQUES ROMAINS.

A

ABBAYE.

Abbé.

Ablution. Purification des Catholi-
ques.

Abolution.

Abolution pour cause d'hérésie.

Abfoute. Abolution donnée le Jeudi
Saint.

Abstinence des Polonais.

Accemeres. Religieux de la primitive
Eglise.

Acolythe. Le premier en dignité
après le Soudiacre.

Adjuration. Commandement fait au
Démon de la part de Dieu, de
sortir du corps d'un Possédé.

Agapes. Repas de charité des pre-
miers Chrétiens.

Agnus Dei. Leur origine.

Agonisans. Confrérie établie à Rome.

Agui-l'An-Neuf. Quête qui se fai-
sait autrefois pour les Cierges de
l'Eglise.

Ampoule. Phiole contenant une
L. l. iij

huile qui sert au Sacre de nos Rois. Brefs Apostoliques. Lettres du Pape. Bréviaires publics. Ce que c'est.

Angélique. (Habit)

Ange.

Annate. Taxe sur les revenus des Bénéfices.

Antechrist.

Anti-Papes.

Apôtres.

Arbre de Vie planté au milieu du Paradis.

Arbre de la Science du Bien & du Mal.

Archevêque.

Archidiacre.

Archiprêtre.

Ascension. (Fête de l')

Ascètes. Chrétiens qui dans la primitive Eglise pratiquaient de grandes austérités.

Asperfusion. Cérémonie de l'Eglise.

Assomption (Fête de l') En quel tems instituée.

Aumônes. Combien abondantes dans la primitive Eglise.

Aumônier. (Grand) de France. Ses droits & ses fonctions.

Aumusse. Son origine.

Autel des Chrétiens.

Avent (le tems de l').

B

BAPTÊME.

Baptême de Venise.

Baptistaire. Lieu où l'on conserve l'eau baptistaire.

Barrette. Bonnet que le Pape envoie aux Cardinaux.

Béatification.

Beau-Sire-Dieu. Cérémonie pratiquée à Remiremont.

Bénéfice.

Bienheureux.

C

CALICE.

Camérier du Pape.

Camerlingue. Officier de la Cour du Pape.

Canons pénitenciaux.

Canonisation.

Cantiques.

Cardinal. Ses prérogatives, &c.

Carême. (le)

Cas réservés.

Catacombe. ancien Sépulchre des Martyrs.

Cathécumène. Nom de celui qu'on instruisait pour recevoir le Baptême.

Cathédrale.

Catholicité. Caractère de la vraie Eglise.

Catholique.

Cendres. (les) Cérémonie de ce jour.

Cène.

Cénobite, Religieux.

Censures.

Chaise-Percée. Elle sert à l'installation du Pape.

Chandeleur. Fête de l'Eglise Romaine.

Chandelle de Cire. Vœu à la Sainte Vierge.

Chanôines.

Chanoines héréditaires.

Chape de Saint Martin.

Chapelet.

Chapelle (Grande) du Roi de France.

Chapelle du Commun.

Chorévêques, anciens Ecclésiastiques.

Ciboire.

Cierge Paschal.
Cimétière.
Circconcision. (Fête de la.)
Clerc.
Clergé de France.
Clergé de la Cour.
Cliniques. Malades qui reçoivent le Baptême dans leur lit.
Cloches. (Baptême des)
Clôture des Religieux.
Commanderies séculières.
Commémoration des Morts.
Commandes. Administration d'un Bénéfice vacant.
Commendataires.
Communión. Créance qui unit plusieurs personnes sous un même Chef.
Conclave pour l'Élection du Pape.
Conciles.
Confesseurs, en quel tems on en accorda aux Criminels.
Confession singulière.
Confirmation.
Conjuration. Cérémonie employée pour expulser les Démon des corps des Possédés.
Consécration d'une Eglise.
Corporal. Linge sacré dont on se sert à l'Autel.
Cote-morte. Pécule Clérical d'un Religieux.
Coule. Robe Monacale.
Couleurs. Employées suivant les Fêtes de l'Eglise.
Croix. (Invention de la Sainte) Fête.
Croix. (Exaltation de la Sainte) Fête.
Crosse. Bâton Pastoral des Archevêques, &c.
Censeurs Apostoliques. Leurs fonctions à Rome.
Cyphonisme. Supplice qu'on faisait souffrir aux Martyrs.

D.

DALMATIQUE. Ornement des Diacres.
Dédicace. (Fête de la) d'une Eglise.
Dégradation. (Cérémonie de la).
Dévouer aux Saints. Ancien usage.
Diaconat. Comment conféré.
Diaconesses. Leurs fonctions dans la primitive Eglise.
Dimanche. Jour consacré au Seigneur.
Diocèse. Province chez les Romains.
Discipline. Peine imposée aux Religieux.
Distribution manuelle.
Dixmes.
Docteurs.
Dominations. Anges.
Dominicale. Voile.
Dominicale. Lettre.

E.

EAU bénite.
Ecrouelles. Cérémonie de les toucher.
Eden. Sa situation.
Eglise.
Élection du Pape.
Elié. Prophète.
Eminence. Titre de Dignité.
Encensemens.
Energumènes.
Epiphanie. Fête.
Etole. Ornement Sacerdotal que portent les Curés dans l'Eglise.
Eucharistie. Sacrement de la Loi nouvelle.
Eustathiens. Nom donné aux Catholiques d'Antioche, dans le quatrième siècle.
Evêques. Leur rang en Pologne.

- Evêques. Cérémonie de leur ancienne Election.
 Evêques. Leur Consécration.
 Exarque. Ancienne Dignité de l'Eglise.
 Exorcisme. Nom des Prières dont se servent les Chrétiens pour chasser les Démon des corps qu'ils obsèdent.
 Extrême-Onction.
 Ex Voto. Tableaux dans les Eglises.

LES GRECS SCHISMATIQUES.

A

ABUNA. Patriarche des Abyssins.
 Archiprêtre.
 Assomption de la Sainte Vierge.
 Fête célébrée par les Grecs, à laquelle ils donnent une singulière origine.

B

BAPTEME de la Croix. chez les Arméniens.
 Baptême des Coptes.
 Baptême des Mingreliens.
 Bénédiction de l'Eau. Chez les Mingreliens.

C

CALOYER. Religieux Grec.
 Caloyères. Religieuses Grecques.
 Cassim Gheuri. Les Grecs donnent ce nom à la Fête de S. Démétrius.

Catapan. Gouverneur Grec.
 Chirotonie. Action de l'Imposition des mains par l'Evêque.
 Chrétiens de la Ceinture. On appelle ainsi les Schismatiques du Levant.
 Colyva. Offrande des Grecs.
 Colybes. Offrandes aux Saints.
 Confession des Grecs.
 Les Cophes. Chrétiens d'Egypte.

E

EUCHELAION. Mot dont les Grecs se servent pour désigner leur Extrême-Onction.
 Eulogie. Mot qui, chez les Grecs, signifie Bénédiction.
 Excommunication. Terrible chez les Grecs.
 Exocatacele. Grand Officier de l'Eglise de Constantinople.
 Exorcisme des Grecs.

LES HÉRÉTIQUES.

A

ABECÉDAIRES. Hérétiques du seizième siècle.
 Abéliens. Hérétiques d'Afrique.
 Abstème. Dispute entre les Calvinistes & les Luthériens au sujet des Abstèmes, qui ne peuvent pas boire de vin.

Abstinens. Hérétiques des Gaules & de l'Espagne.
 Acéphales. Hérétiques qui ne reconnoissent point de Chefs.
 Adamistes. Leurs erreurs.
 Adoptiens. Ils furent condamnés en 794.
 Adrianistes. Hérétiques du seizième siècle.

- Aériens. Hérétiques du quatrième siècle.
 Ætiens. Hérétiques du quatrième siècle.
 Agnoetes. Hérétiques qui parurent en 370.
 Agnoites. Ils se firent connaître dans le seizième siècle.
 Agonoclytes. Hérétiques du huitième siècle.
 Agynniens. Hérétiques du septième siècle.
 Albanois. Hérétiques du septième siècle.
 Albigeois. Hérétiques du douzième siècle.
 Alogiens. Hérétiques du douzième siècle.
 Ambroisiens. Hérétiques du seizième siècle.
 Amdorfiens. Protestans du seizième siècle.
 Anabaptistes. Hérétiques du seizième siècle.
 Androniciens. Hérétiques.
 Anoméens ou Dissemblables. Ariens du quatrième siècle.
 Anthiasistes. Hérétiques.
 Anti-Dicomariantes. Hérétiques du quatrième siècle.
 Antropomorphites. Hérétiques.
 Antitactes. Hérétiques.
 Antitrinitaires. Hérétiques.
 Aphartodocetes. Hérétiques.
 Apocarites. Hérétiques du troisième siècle.
 Apollinaires ou Apollinaristes. Hérétiques.
 Apostoliques. Hérétiques du troisième & du douzième siècle.
 Apotactites. Hérétiques.
 Appellites. Hérétiques du second siècle.
 Aquariens. Hérétiques du troisième siècle.
 Ara. Hérétique.
 Ariens. Sectateurs d'Arius.
 Arminiens. Disciples d'Arminius.
 Arrhabonaires. Hérétiques sacramentaires du seizième siècle.
 Artotyrites. Hérétiques du second siècle.
 Atcites ou Ascodrogites. Hérétiques du second siècle.
 Ascodrutes ou Ascodrupites. Hérétiques du second siècle.
 Astathiens. Hérétiques du neuvième siècle.
 Audiens. Hérétiques du quatrième siècle.
 Auditeur, Magistrat de Police à Genève. Il note ceux qui ne vont pas au Prêche.

II

- B**Aanites. Hérétiques du neuvième siècle.
 Baculaires. Secte d'Anabaptistes.
 Bagnoliens. Hérétiques du huitième siècle.
 Barallots. Hérétiques d'Italie.
 Barbeliots. Hérétiques abominables.
 Bardésanistes. Hérétiques du second siècle.
 Barules. Hérétiques.
 Basilidiens. Hérétiques du second siècle.
 Begghars. Hérétiques du treizième siècle.
 Berengariens. Hérétiques du onzième siècle.
 Bersaniens. Hérétiques du sixième siècle.
 Biblistes Hérétiques.
 Bisacramentaux. Hérétiques.

Bonosiens. Hérétiques.
 Borborites. Hérétiques du neuvième siècle.
 Borrelistes. Hérétiques de Zélande.
 Bachiques. Hérétiques du troisième siècle.
 Brayans. Hérétiques du quatorzième siècle.
 Brownistes. Hérétiques du seizième siècle.
 Bulgares. Hérétiques du neuvième siècle.

C

CAINITES. Hérétiques du neuvième siècle.
 Calixtins. Hérétiques du quinzième siècle.
 Calvinistes. Leurs dogmes.
 Caméroniens. Sectaires Anglais du dix-septième siècle.
 Campites. Hérétiques du quatrième siècle.
 Capuciat ou Encapuchonnés. Hérétiques Anglais du quatorzième siècle.
 Caputiés. Fanatiques du douzième siècle.
 Carpocratians. Hérétiques du onzième siècle.
 Cataphrygiens. Hérétiques du deuxième siècle.
 Catharés. Hérétiques.
 Cateurs. Hérétiques.
 Caucaubardites. Hérétiques du dixième siècle.
 Célicoles ou Adorateurs du Feu. Hérétiques du cinquième siècle.
 Cerdoniens. Hérétiques du second siècle.
 Cérinthiens. Hérétiques du premier siècle.
 Charinzariens. Anciens Hérétiques peu connus.

Chiliastes. Hérétiques du deuxième siècle.
 Chrétiens de Saint Jean. Leurs dogmes, leurs usages.
 Christolytes. Hérétiques du sixième siècle.
 Circumcellions. Hérétiques du quatrième siècle.
 Clanculaires. Secte d'Anabaptistes.
 Cléobiens. Hérétiques du premier siècle.
 Coccaiens. Hérétiques du dix-septième siècle.
 Colarbasians. Hérétiques du deuxième siècle.
 Collégiens. Secte Hérétique de Hollande.
 Colluthiens. Hérétiques du quatrième siècle.
 Collyridiens. Hérésiarques.
 Communicans. Secte d'Anabaptistes.
 Condormants. Affreuse Secte du treizième siècle.
 Consolation. Pratique des Manichéens Albigeois.
 Cornaristes. Hérétiques de Hollande.
 Corrupticoles. Hérétiques du sixième siècle.
 Cotereaux ou Roturiers. Hérétiques du douzième siècle.

D

DAMIANISTES. Hérétiques.
 Davidiques. Hérétiques du seizième siècle.
 Dimcrites. Diviseurs ou Séparateurs. Hérétiques.
 Dissidens. Hérétiques de Pologne.
 Dissentans. Hérétiques d'Angleterre.
 Docites. Hérétiques.

DES MATIERES.

539

Donatistes. Schismatiques.

Dulcinistes. Hérétiques du quatorzième siècle.

E

EBIONISTES. Hérétiques du premier siècle.

Effrontés. Hérétiques du seizième siècle.

Eicètes. Hérétiques du septième siècle.

Elcéfaites. Hérétiques du second siècle.

Energiques. Hérétiques.

Enfabatés. Hérétiques du treizième siècle.

Enthoufiastes. Sectaires.

Entychites. Hérésiarques.

Eon ou Eone. Hérésie de Valentin.

Episcopaux. Hérétiques Anglais.

Eraștiens. Hérétiques Anglais du dix-septième siècle.

Eriens. Hérétiques du quatrième siècle.

Eternals. Hérétiques des premiers siècles.

Ethico-Proscoptes. Hérétiques. Leur créance.

Ethnophrones. Hérétiques du septième siècle.

Euchiles. Hérétiques du cinquième siècle.

Eudoxiens. Hérétiques qui parurent sous le règne des Empereurs Constance & Valens.

Eumoniens. Hérétiques du quatrième siècle.

Eunomio-Euppsychiens. Autres Hérétiques du même siècle.

Eunuques ou Valésiens. Hérétiques qui se mutilaient par principe de religion.

Eusébiens. Sémi-Ariens du quatrième siècle.

Eustathiens. Hérétiques du quatrième siècle.

Eutychiens. Hérétiques du quatrième siècle.

Eutychiens. Hérétiques du cinquième siècle.

Exocionites. Hérétiques du temps de Théodose le Grand.

LES MUSULMANS.

A.

ABDAL. Enthoufiaste Musulman.

Abdest. Purification Musulmane.

Ablution. Les Turcs en distinguent de trois sortes.

Aboul Hassan. Superstition de ce Sultan d'Alep.

Abraham. Ce que les Musulmans racontent de ce Patriarche.

Adam. Ce que pensent les Turcs de ce Pere des Hommes.

Adoption. Quelle en est la cérémonie.

Agaréens. Chrétiens du septième

siècle, qui prennent le Turban.

Agemoglans. Enfans de Chrétiens que les Turcs instruisent dans leur Religion.

Ahariman ou Arimane. Nom du mauvais principe chez les Perses.

Alcoran. Livre de la Loi de Mahomet.

Alkadar. Mot Arabe qui signifie Décret divin.

Allah. Nom de Dieu.

Aly. Gendre de Mahomet.

Anfal. Nom que les Musulmans donnent aux dépouilles des ennemis;

- Araf. Lieu que les Musulmans supposent entre le Paradis & l'Enfer.
 Arafat. Nom de la Montagne où Adam & Eve se sont cherchés, après avoir été chassés du Paradis.
 Arot & Marot. Angés cités dans l'Alcoran.
 Arpa-Emini. Officier des Ecuries du Grand Seigneur.
 Atsch. Mot Arabe qui signifie le Trône de Dieu.
 Aféki. Nom de la Sultane favorite.
 Afchari. Hérétique Musulman.
 Afchariens. Sectateurs d'Afchari.
 Affonah. Livre des Traditions Musulmanes.
 Azabe-Kaberi. Supplice que les Mahométans prétendent que les Méchans souffrent sous la tombe.
 Azraël. Ange de la Mort, selon les Musulmans.

II

- B**ACHA. Titre d'honneur.
 Bains des Turcs.
 Bairam. Ils en ont deux.
 Beltagis. Valets du Sérail.
 Bektachis. Religieux Mahométans.
 Beglerbeg. Gouverneurs Turcs.
 Bey ou Beg. Gouverneur d'une Ville.
 Bostangis. Esclaves qui cultivent les Jardins du Sérail.
 Bourse. Ce qu'elle vaut en Turquie.
 Bumicilis. Moines Mahométans.

C

- C**ABIGIAK. Nom d'une Tribu des Turcs Orientaux.
 Cadilesquer. Chef de la Justice chez les Turcs.
 Cadis. Espèce d'Evêques chez les Turcs.
 Cadisadélites. Musulmans rigides.
 Cadun. Gouvernante des jeunes Sultanes.
 Caimacan. Titre de dignité.
 Calenders. Religieux Mahométans.
 Capi-Agassi. Grand Maître du Sérail.
 Capigi. Quartier du Sérail.
 Capigi-Bachi. Capitaine du Sérail.
 Capitan Bacha. Grand Amiral.
 Caravane. Celle du Caire pour la Mecque.
 Caravenseraï. Tient lieu d'Auberge en Orient.
 Caripis. Cavaliers Turcs.
 Carmath. Faux Prophète Musulman.
 Callim-Gheuri. Nom que les Turcs donnent à la Fête de Saint Démétrius.
 Catergi. Voiturier Turc.
 Cavalcade du Grand Seigneur.
 Censal. Courtier du Levant.
 Cham. Ce que pensent les Arabes de ce fils de Noé.
 Chapelet. Les Musulmans en ont l'usage.
 Chap Messahis. Turcs qui croient que Jésus-Christ est Dieu.
 Chappars. Couriers Persans.
 Charag. Tribut levé sur les enfans mâles des Juifs.
 Chavarigis. Ils forment une Secte chez les Mahométans.
 Cheb-Maraïé ou Nuit de l'Ascension. Fête des Musulmans.
 Chécel Camer ou Coupure de la Lune. Fête des Persans.
 Cheq ou Chérif. Grand Prêtre de la Mecque.
 Chiaous. Huissier de la Cour Ottomane.

DES MATIERES.

541

Choubret. Fête des Indiens Mahométans.

Chup-Messathites. Les mêmes que les Chap-Messalis.

Chilaât. Robe des Turcs.

Cicogne. Oiseau révééré par les Turcs.

Circoncision.

Cotbet. (la) Discours avant la prière chez les Musulmans.

Coul-Allah. Le nom de Dieu.

Coulomcha. Esclave du Roi de Perse.

Courouk. Certaine Défense que fait le Roi de Perse.

Croissant. Armes des Turcs.

D

DAGGIAL. Nom que les Mahométans donnent à l'Antechrist.

Darrariens. Sectaires Mahométans.

Deli. Garde du Grand Visir.

Délivrance & de la Joie. (année de la) Histoire de la Naissance de Mahomet.

Déluge. Ce qu'en rapporte l'Alcoran.

Dervis. Moines Mahométans.

Desterdar. Surintendant des Finances en Turquie.

Diaphendonése. Supplice en usage chez les Persans.

Dienret & Aakbe. Lieu où les Pélerins qui se rendent à la Mecque jettent sept Pierres.

Dilfús. Muets mutilés du Grand Seigneur.

Din. Mot qui signifie la Religion en général.

Divan. Tribunal Turc.

Divan-Béchi. Surintendant de la Justice en Perse.

Doliman. Habit.

Drogman. Interprète.

Dunalma. Fête.

E

EBRUHARIS. Religieux.

Echénicherri-bassi. Grand Maître de la Boulangerie.

Echick-Agasi-Bassi. Maître des Cérémonies de Perse.

Echim. Médecin du Sérail.

Eden. Ce qu'en disent les Musulmans.

Edhem. Religieux.

Edhémites.

Effendi. Titre d'honneur.

Elie. Prophète.

Emir. Titre de Dignité.

Enfans de Dieu. Opinion des Musulmans.

Enfer & Enfers.

Eschrakites. Hérétiques Musulmans.

Etendard de Mahomet.

Etoile. Superstition des Musulmans, au sujet des Etoiles.

Eunuques. (Mariage des) Ils peuvent prendre des Femmes & entretenir des Concubines.

Eurotas. Les Turcs se baignent dans cette rivière pour obtenir une place dans le Paradis de Mahomet.

Eve. Ce que les Turcs racontent à son sujet.

LES IDOLÂTRES.

A

ABADIR. Surnom des Dieux de Carthage.

Abadir. Nom d'une Pierre.

Abbuto. Divinité Japonaise.

Abellion. Divinité des Gaulois.

Abéone. Idole des Romains.

Ablution. Purification des Romains.

Abondance. Divinité des Payens.

Abondance (Corne d') Quelle en est l'Histoire fabuleuse.

Abracalan. Divinité des Syriens.

Abstinence des Payens.

Achlys. Nom que les Grecs donnaient à l'Être Suprême.

Acheron. Fleuve des Enfers.

Acheruse. Lac d'Egypte, sur les bords duquel les Egyptiens venaient déposer leurs morts.

Achor. Dieu Chasse-mouches des Habitans de Cyrène.

Adab. Divinité des Assyriens.

Adargatis. Déesse des Syriens.

Adéphagie. Déesse de la Gourmandise, adorée par les Siciliens.

Adoniennes. (Fêtes) Comment célébrées en Phénicie.

Adonis. Dieu de la Fable. Son Histoire.

Adramalech. Idole des Sépharraités.

Adramus. Divinité des anciens Siciliens.

Adraftée. C'est la même que Némésis.

Adytum. Les Payens appelaient ainsi le lieu d'où partaient les Oracles.

Æaque. Un des trois Juges des Enfers.

Ægobole. Surnom de Bacchus.

Ælurus. Dieu des Egyptiens.

Æon. Nom que les Phéniciens donnaient à la première femme créée.

Æs ou Esculapus. Dieu qui, chez les Anciens, présidait à la fabrication de la Monnaie.

Agans. Usages de ces Peuples idolâtres de l'Abyssinie.

Agénoria. Déesse du Courage & de l'Industrie.

Aglibolus. Nom que les Palmyriens donnaient au Soleil.

Agonales. (Fêtes) Célébrées par les Romains en l'honneur de Janus.

Agoniens. Dieux du Paganisme.

Agranies. Fêtes des Argiens, en l'honneur de la Fille de Proérus.

Agyrthes. Prêtres de Cybelle.

Aigle. Oiseau consacré à Jupiter.

Aius Locutius. Dieu de la parole chez les Romains.

Albunée. Une des Sybilles.

Aldebaram. Nom d'une Etoile adorée par les Arabes.

Alecto. Une des Furies de la Fable.

Aletides. Sacrifices que les Athéniens offraient aux Manes d'Erigone.

Alées. Fêtes en l'honneur d'Apollon.

Alilat. Nom de Vénus chez les Arabes.

Al-Moshtari. Nom Arabe de la Planète de Jupiter.

Aloa. Fête des Athéniens, en l'honneur de Bacchus.

Aloides. Géans de la Fable.

Alrunes. Dieux domestiques des Romains.

Amanus. Divinité des Perses.

DES MATIERES.

543

- Ambarvales. Fêtes des Romains.
 Ambrosie. Nourriture des Dieux.
 Amburbies. Cérémonies religieuses des Romains.
 Ambulsi. Surnom de plusieurs Dieux.
 Amenthes. Séjour des Ames, selon les Grecs & les Romains.
 Ames. (Fête du retour des) Chez les Japonais.
 Amida. Dieu du Japon.
 Amitié. Divinisée par les Romains.
 Amortam. (l') Breuvage dont il est parlé dans les Légendes Indiennes.
 Amphidromie. Fête des Romains.
 Amphitrite. Déesse de la Mer.
 Anacalyptrie. Fête des Anciens.
 Anacées. Fêtes des Athéniens.
 Anachis. Esprit familier des Egyptiens.
 Anagyris. Dieu cruel des Athéniens.
 Anaidia. Déesse adorée à Athènes.
 Anaëctis. Divinité des anciens Capadociens.
 Ancêtres. (Sacrifices des Chinois en l'honneur des)
 Anculi & Ancula. Dieux & Déeses des Esclaves.
 Andate. Déesse de la Victoire chez les Bretons.
 Androgynes. Hommes de la Fable.
 Anétis. Déesse des Lydiens & des Perses.
 Angérone. Déesse de la peine & du silence, chez les Romains.
 Angéronie. Déesse du silence qui présidait aux Conseils.
 Ange. Ce qu'en pensaient les Payens.
 Anigrades. Nymphes du Péloponèse.
 Aniran. Génie qui présidait aux Noces chez les Perses.
 Anna-Pérenna. Payssanne déifiée par les Romains.
 Antéros, ou le Contre-Amour. Second Fils de Vénus.
 Antérosté & Postrosté. Conseillères de la Providence.
 Antérosté & Postrosté. Peut-être les mêmes que ci-dessus.
 Antelphories. Fête des Siciliens en l'honneur de Proserpine.
 Anthesteries. Fête des Athéniens en l'honneur de Bacchus.
 Antimachie. Fête célébrée à Cos.
 Anubis. Dieu des Egyptiens.
 Apaturies. Fêtes célébrées à Athènes, en l'honneur de Bacchus.
 Aphacites. Surnom de Vénus.
 Aphéa. Nymphé de Diane.
 Aphrodite. Surnom de Vénus.
 Apis. Dieu des Egyptiens.
 Apollon. Dieu des Grecs & des Romains.
 Apostrophie. C'est Vénus-Uranie.
 Aquilies. Sacrifices des Romains à Jupiter.
 Aquiminarium. Bassin qui se trouvait à la Porte des Temples des Payens.
 Arbres. consacrés aux Dieux du Paganisme.
 Archigalle. Grand Prêtre de Cybèle.
 Archimage. Titre du Chef de l'ancienne Religion des Perses.
 Archtis. Un des Noms de Vénus.
 Areskoni. Nom que les Hurons donnent à l'Être Suprême.
 Aréthuse. Nom d'une Fontaine de la Fable.
 Argonautes. Ils furent à la Conquête de la Toison d'Or.
 Aricie. Ville du Latium. Diane y avait un Temple fameux.

- Aristée. Dieu de l'Isle de Sardaigne.
 Arvales. Prêtres des anciens Romains.
 Aruérís. Dieu des Egyptiens.
 Aruspices. Prêtres des anciens Romains.
 Afaminthe. Chaîne à l'usage d'un Prêtre de Minerve.
 Aschulus. Fête que les Vignerons de l'Attique célébraient en l'honneur de Bacchus.
 Asclepies. Fête en l'honneur de Bacchus.
 Astaroth. Idole des Philistins.
 Astarte. Déesse des Sidoniens.
 Astrée. Déesse du Paganisme.
 Arahautá. Nom que les Sauvages des bords du Fleuve Saint Laurent donnent au Créateur de l'Univers.
 Até. Déesse malfaisante qu'Homère a tirée de son cerveau.
 Atropos. Une des trois Parques.
 Au Cui-l'An-Neuf. Comment les Druides cueillaient le Gui.
 Augures. Prêtres des Romains.
 Augustaux. Prêtres qui desservaient les Temples d'Auguste.
 Aurore. Déesse du Paganisme.
 Auspice. Les Romains distinguaient l'Auspice de l'Augure.
 Autel des Grecs.
 Automatia. Déesse du hasard chez les Grecs.
 Averno. Il y avait un Oracle proche ce Lac.
 Averrunci. Dieux des Romains.
 Azones. Epithètes que les Grecs donnaient à quelques-uns de leurs Dieux.

R

- B** AAL. Dieu des Phéniciens.
 Baal-Bérith. Dieu de l'Alliance chez les Carthaginois.
 Baal-Gad. Divinités Syriennes.
 Baaltis. C'est la Diane des Phéniciens.
 Babia. Idole des Syriens.
 Bacchanales. Fêtes en l'honneur de Bacchus.
 Bacchantes. Prêtresses de Bacchus.
 Bacchus. Dieu de la Fable.
 Bagoé Nymphe.
 Baive. Divinité des Lapons.
 Banians. Idolâtres de l'Empire du Mogol.
 Baptes. Prêtres de Cottyto. Déesse de l'Impudicité.
 Baraicus. Surnom d'Hercule.
 Bardes. Une des Classes des Druides.
 Bayadere. Femme publique attachée aux Pagodes des Indes.
 Bedir. Fête célébrée dans un Temple de cette Ville.
 Béalzebut. Dieu de la Manche, adoré par les Accaronites.
 Beel-Zéphon. Idole des Egyptiens.
 Bel. Idole des Babyloniens.
 Belarucadrus. Divinité des anciens Anglais.
 Belbuch & Zéombuch. Dieu des Vandales.
 Belenus. Divinité des Gaulois.
 Belial. Idole des Sidoniens.
 Bélilucius. Nom de Jupiter chez les anciens Bourguignons.
 Belizana. Nom de Minerve chez les Gaulois.
 Bellone. Déesse de la Guerre.
 Belus. Principale Divinité des Babyloniens.
 Bendis. Nom de Diane, chez les Thraces.
 Bénédiction des Champs. (Fête de la) à Visapour.
 Bergine. Idole d'Italie.
 Berhs. Livre des Indiens.

Bera.

DES MATIERES.

545

- Beza. Idole de la Thébaïde.
 Bhavam. Dieu adoré dans l'Inde.
 Bibésie. Divinité qui présidait aux Festins.
 Bicars. Pénitens Indiens.
 Biche. Symbole de Junon.
 Bidentales. Nom que les Romains donnaient aux lieux sur lesquels la foudre étoit tombée.
 Bithynarques. Prêtres de la Bithinie.
 Bod. Idole Indienne.
 Bœdromies. Fêtes célébrées par les Athéniens.
 Bœuf adoré par les Indiens.
 Bog. Ancienne Divinité des Russes.
 Bohitis. Prêtres Imposteurs de l'Isle Espagnole.
 Bois sacrés.
 Bons Eventus. Une des Divinités de l'Agriculture.
 Bonzes, Moines Chinois.
 Bonzesses. Espèce de Religieuses Chinoises.
 Borée. Vent du Nord.
 Bouc. Révéré par plusieurs Peuples.
 Boyés. Prêtres Floridiens.
 Brabeute. Officier Grec qui présidait aux Jeux sacrés.
 Brachmanes. Philosophes Indiens.
 Brahma. Divinité des Indiens.
 Bramines. Descendans des Brachmanes.
 Branchides. Prêtres d'Apollon.
 Braurone. Lieu où Oreste dépose la fameuse Statue de Diane.
 Brésiliens. Leur Idolâtrie.
 Brimo. Surnom de Proserpine.
 Brizo. Déesse qui présidait aux Songes.
 Brumales. Fêtes en l'honneur de Bacchus.
 Buabin. Idole du Tunquin.
 Eubaste. Nom de Diane chez les Egyptiens.
 Bulona. Divinité protectrice des Bœufs chez les Romains.
 Bucorne. Surnom de Bacchus.
 Buddou. Divinité de l'Isle de Ceylan.
 Buphage. Surnom d'Hercule.
 Bustérich. Idole des Saxons.
 Buth. Jeune homme furieux dans le Tibet.
 Bukkarie. (Grande) Mœurs des Habitans.
 Bukkarie. (Petite) Mœurs des Habitans & leur Religion.
 Bustuaires. Sorte de Gladiateurs.

C

- CABARNES. Prêtres de Cérés.
 Cabires. Dieux de l'Isle de Samothrace.
 Caducee. Baguette que porte Mercure.
 Cajumarath. Premier Roi du Monde, suivant les Persans.
 Calazzophylaces, Prêtres Grecs.
 Calliope. Une des neuf Muses.
 Callites. Fêtes Lesbienues, en l'honneur de Vénus.
 Campadoxi. Chef des Bonzes Japonois.
 Camille. Servait à l'Autel chez les Romains.
 Camis. Dieux Suprêmes des Japonois.
 Camulus. Surnom de Mars.
 Canathos, Nom d'une Fontaine fameuse.
 Canaphores. Jeunes Prêtresses de Minerve.
 Canéphories. Fêtes de Diane.
 Canicule. Etoile.
 Canon. Idole Japonoise.

M m

- Canope. Dieu Egyptien.
 Canusis. Temple des Japonois
 Capitolins. (Jeux) Institué par Camille.
 Caproïnes. (les Nones.) Fêtes des Romains.
 Carda. Déesse des Romains.
 Cardea. Autre Divinité des Romains.
 Carius. Dieu des Lydiens.
 Carmentales. Fêtes des Romains.
 Carria. Divinité des Romains.
 Carniens. Jeux célébrés à Sparte en l'honneur d'Apollon.
 Caryatis. Surnom de Diane.
 Castalie. Fontaine consacrée à Apollon.
 Castor & Pollux. (Jeux de) Par qui institué.
 Catagogies. Fêtes des Siciliens.
 Caucafe. Prométhée fut enchaîné sur cette Montagne.
 Caviar. Offrande au Dieu Mars.
 Causai. Dieu Chinois.
 Céleste. Déesse adorée à Carthage.
 Centaures. Monstres de la Fable.
 Céphise. Fleuve de la Phocide.
 Cerbère. Chien des Enfers.
 Cercopitiques. Singes adorés par les Egyptiens.
 Cérémonies nuptiales des Chingulais.
 Cérés. Fameuse Divinité des Payens.
 Cernunnos. Dieu de la Chasse chez les Gaulois.
 Cérus. Dieu des Grecs.
 Ceste. Ceinture de Vénus.
 Ceurawachs. Leur Idolâtrie.
 Chabar. Idole des Arabes.
 Chalcées. Fêtes en l'honneur de Vulcain.
 Chalciacies. Fêtes en l'honneur de Minerve.
 Charidotés. Surnom de Mercure.
 Chariles. Fêtes célébrés à Delphes.
 Charisies. Fêtes Grecques en l'honneur des Graces.
 Charistéries. Fêtes Athéniennes.
 Charisties. Fêtes Romaines en l'honneur de la Concorde.
 Charon. Bâtelier des Enfers.
 Chat. Adoré par les Egyptiens.
 Chiappen. Idole des Sauvages de l'Amérique.
 Chin-Hoans. Nom que les Chinois donnent aux Génies.
 Chines. Fourmis regardées comme des Génies par les Chinois.
 Chiropnies. Fêtes de l'Isle de Rhodes.
 Chitonies. Fêtes en l'honneur de Diane.
 Chouette. Oiseau consacré à Minerve.
 Chibonies. Fêtes en l'honneur de Cérés.
 Chytres. Partie des Fêtes nommées Anthistéries.
 Claros. (Oracle de)
 Clatra. Déesse qui présidait aux Grilles.
 Cnagia. Surnom de Diane.
 Cneps ou Cnupis. Nom de l'Être Suprême chez les Egyptiens.
 Coalemus. Divinité de l'Imprudence.
 Cœlus. Le plus ancien des Dieux de la Fable.
 Cogi. Idole des Japonois. Ce qu'on en pense.
 Combat singulier chez les Mexiquains.
 Comus. Dieu des Festins.
 Compitales. Fêtes Romaines en l'honneur des Dieux Pénates.
 Concorde. Déesse des Grecs & des Romains.
 Conditeur. Dieu des Payens.
 Confucius. Ce qu'on en raconte d'après les Chinois,

DES MATIERES.

547

- Consentes. Dieux des Grecs.
 Consevius. Dieu de la Génération.
 Coq. On l'immolait à différens Dieux.
 Corybantes. Prêtres de Cybèle.
 Coryttées. Mystères de Corytfo ,
 Déesse de la Debauche.
 Crainte. (la) Déesse du Paganisme.
 Crocodile adoré en Egypte.
 Crodon. Divité des anciens Ger-
 mains.
 Cuba. Dieu des Romains.
 Cuir sacré. Idolâtrie à ce sujet.
 Curchus. Ancien Dieu des Prus-
 siens.
 Curètes. Prêtres originaires du Mont
 Ida.
 Cynocéphale. Animal fabuleux ado-
 ré chez les Egyptiens.
 Cynophantis. Fête pendant laquelle
 on massacrât les Chiens à Ar-
 gos.
 Cynofarge. Surnom d'Hercule.
 Cyprès. Consacré à Plu on.
 Cythérée. Surnom de Vénus.
 Czéremisses. Horde des Tartares
 Idolâtres.
- D
- D**ABAI BA. Idole des Indiens de
 Rio-Grande.
 Dabis. Divinité du Japon.
 Dachyles. Prêtres de Cybèle.
 Dades. Fêtes Athéniennes.
 Dagon. Idole des Philistins.
 Dai-Foth. Idole du Japon.
 Daikoku. C'est le Plutus du Japon.
 Dalay-Lama. Idole vivante du Ti-
 bet.
 Dan. Dieu des anciens Germains.
 Danâdes. Leur Histoire.
 Donaqué. Pièce de Monnoie que les
 Grecs plaçaient sous la langue
 des Morts.
- Daourie. Idolâtrie des Peuples qui
 habitent ce Pays.
 Daphnéphories. Fêtes en l'honneur
 d'Apollon.
 Darma. Saint Japonois.
 Décennales. Fêtes instituées par
 Auguste.
 Dédales. Fête instituée par les Pla-
 réens, Peuple de l'Epire.
 Dédicaces. Cérémonies observées
 par les Payens dans ces solem-
 nités.
 Delphes. Fameux Temple des Grecs.
 Delphinies. Fêtes en l'honneur d'A-
 pollon.
 Démogorgon. Emblème de la Créa-
 tion.
 Démon. Ce qu'en pensaient les An-
 ciens.
 Dendrophorie. Fête Romaine où
 l'on portait des Arbres par la
 Ville.
 Dénicales. Espèce de Purification
 chez les Romains.
 Destin. (le) Le plus puissant des
 Dieux du Paganisme.
 Dévendre. Roi des Dieux, suivant
 la Légende Indienne.
 Deverra. Déesse du Paganisme.
 Deverrana. Autre Déesse qui prési-
 dait à la récolte des Fruits.
 Dexicréontique. Surnom de Vé-
 nus.
 Dia. Déesse honorée par les Gau-
 lois.
 Diable. Comment les Nègres le
 chassent.
 Dialis. Prêtre de Jupiter.
 Diane. Fameuse Déesse du Paga-
 nisme.
 Dice. Divinité des Grecs.
 Dictinnie. Une Nimphe de Diane.
 Didon. On lui décerna les hon-
 neurs divins.

- Dieu. Tutélaire de l'Isle de Ceylan.
Faux miracle.
Dieu, Dieux. Divinités chez tous
les Peuples du Monde.
Dindymene. Surnom de Cybèle.
Dioclées. Fêtes célébrées à Mégare.
Dioné. Mere de Venus.
Dionysiennes. Fêtes célébrées en
l'honneur de Bacchus.
Dioscures. Surnom donné à Castor
& à Pollux.
Divaies. Fête des Romains.
Dive. Génie.
Divination.
Dodone. Oracle.
Dolichénus. Faux Dieu.
Domicius. Dieu des Mariages.
Domiducque. Autre Dieu.
Dragon. Idole des Babylonien.
Druides. Prêtres Gaulois.
Druidesses. Prêtresses Gauloises.
Drusille. Son Apothéose.
Dryades. Nymphes des Bois.
Dvandhem. Ceinture de Bramine.
Dsiisoo. Idole du Japon.
Duélisme. Ce que c'est.
Dydime. Oracle d'Appollon.
Dysarès. Dieu des Arabes.

E

- E**CATONPHONEUME. Sacrifice.
Ecdysies. Fêtes de l'Isle de Crète.
Echéchéria. Déesse.
Echidne. Monstre.
Edda. (l.) Mythologie Islandaise.
Edésie. Divinité des Romains.
Egérie. Divinité du Paganisme.
Egérie. Nymphe.
Egide. Monstre de la Fable.
Egide. Bouclier des Dieux.
Egipans. Divinités Champêtres.
Eistéries. Fêtes.
Elagabale. Divinité.
Elaphébolies. Fêtes.
Eléclides. Isles Fabuleuses.
Eleusiniens. Fêtes.
Eleuthériennes. Fêtes.
Ellotide. Surnom de Minerve.
Ellotis. Surnom d'Europe.
Elysiées.
Emithée. Divinité.
Emplocies. Fêtes.
Enfer des Indiens.
Eole. Dieu des Vents.
Eories. Fêtes d'Athènes.
Epaulies. Fêtes Grecques.
Ephése. Temple de Diane.
Ephésies. Fêtes.
Ephestries. Fêtes en l'honneur de
Vulcain.
Ephestries. Fêtes en l'honneur de
Tirésias.
Ephydriades. Nymphes.
Epidélius. Surnom d'Apollon.
Epidotes. Dieux.
Epidémies. Sacrifices.
Epulon. Ministres subalternes em-
ployés aux Sacrifices chez les Ro-
mains.
Erato. Muse qui préside aux Poë-
sies amoureuses.
Erébe. Les Anciens donnaient ce
nom à une Partie de leur Enfer.
Erceus. Surnom de Jupiter.
Ergane. Surnom de Minerve.
Erotide. Fête instituée en l'honneur
de l'Amour.
Erynice. Surnom de Venus.
Erynnis. Surnom des Furies.
Erythré. Surnom d'Hercule.
Escarbot. Insecte qui a reçu les hon-
neurs divins en Egypte.
Eskimaux. Peuples Idolâtres. Leurs
Mœurs.
Eslave de Dieu. Quel il était chez
les Mexicains.
Esculape. Où il rendait ses Oracles.
Esculape. Dieu de la Médecine.
Espérance. Divinité du Paganisme.

DES MATIERES.

549

- Espagnole. (Isle) Idolâtrie de ses Habitans.
- Efus. Nom que les Gaulois donnaient à l'Être Suprême.
- Eternité. Divinité des Romains.
- Ethiopiens. (Anciens.) Leur Religion.
- Eumées. Pierre fabuleuse.
- Euménides. Nom des Furies.
- Eumalpides. Prêtres de Cérès chez les Athéniens.
- Eudhémie. Nom d'une prière des Lacédémoniens.
- Euphone. Ancienne Divinité qui présidait au calme de la Nuit.
- Eurynome. Dieu des Enfers.
- Eurysternom. Surnom de la Terre.
- Eusébie. Divinité sous le nom de laquelle les Grecs révéraient la Piété.
- Euterpe. Muse qui préside aux Instrumens à vent.
- Euthénie. Nom sous lequel les Grecs révéraient l'Abondance.
- Evangelies. Pourquoi le Berger Pexodore a porté le nom d'Evangeliste.
- Evante. Nom que les Anciens donnaient aux Bacchantes ou Prêtresses de Bacchus.
- Eviterne. Divinité à laquelle les Anciens sacrifiaient des Bœufs roux.
- Evocation des Dieux Tutélaires. Cérémonies pratiquées à ce sujet.
- Evocation des Manes. Ancienne Superstition.
- Excommunication. Chez les Grecs & les Romains.
- Exiteries. Fêtes des Grecs.
- Exotérique & Erosterique. Doctrine qui faisait partie de la Religion Egyptienne.
- Expiation. Cérémonies de l'Expiation chez les Payens.
- Exispice. Inspection des Entrailles chez les Idolâtres.
- Ex Voro. Tableaux dans les Temples.

LES SUPERSTITIONS.

A

- A**BRACADABRA. Mot Magique.
- Achemenis. Plante à laquelle les Anciens attribuaient quantité de Vertus.
- Agoye. Superstitions des Nègres au sujet du Fétiche qu'ils nomment Agoye.
- Aiguillette. (Nouer l') Prétendu Sortilège.
- Albadara. Superstition des Arabes au sujet de cet Os que nous nommons l'Os Sésamoïse.
- Aleuromancie. Art de deviner par la farine.
- Alextryomancie. Art de deviner par le moyen d'un Coq.
- Al-Maifar. Sorte de Divination par les Flèches.
- Almanach. Défense d'y insérer des Prédications.
- Alomancie. Divination par le Sel.
- Amniomantie. Divination par la Membrane qui enveloppe la tête d'un enfant à sa naissance.
- Amulètes. Prétendus Préserveurs contre les Maladies & les Enchantemens.
- Anciles. Boucliers descendus du Ciel.
- Anes. (Fête des) A Rouen.
- Anes. (Fêtes des) A Beauvais.
- Antropomantie. Abominable Divination par l'inspection des Entrailles.

M m iij

les des Victimes humaines.

Apparition des Saints. (Fête de l')

Superstition des Chrétiens Coptes.

Arithmancie ou Arithmomancie.

Manière de prédire l'avenir par le moyen des Nombres

Astragalomancie. Divination par les Dés & les Osselets.

Astrologie judiciaire. Où elle a pris naissance

Autopsie. Commerce intime de l'Âme avec les Dieux.

Axinomancie. Divination par la hache.

B

BACOTI. Sorcière du Tunquin.

Bagues. Leur origine fabuleuse.

Baguette Divinatoire. Sa vertu prétendue.

Balinuncia. Herbe à laquelle les Gaulois attribuaient la vertu de faire tomber la Pluie.

Belomancie. Divination par les Flèches.

Bêtes. Ce que les Siamois en pensent.

Bétyles. Pierres dont les Anciens faisaient leurs Idoles.

Bocca della Verità. Superstition au sujet de cette tête.

Bocca d'Inferno. ce qu'en pensent les Bolognois.

Bœuf volé. Superstition des Mingréliens.

Botanomancie. Art de deviner par les Plantes.

Bouffole. Les Chinois lui rendent un culte.

Brachthan. Pierre adorée par les Ismaélites.

Broncolas. Nom que les Grecs donnent aux Cadavres des Excommuniés.

CAPNOMANCIE. Augure par la Fumée.

Catoptromancie. Divination par le Miroir.

Céromancie. Divination par la Cire fondue.

Charme. Opération magique.

Chevelure de Bérénice.

Chiromancie. Art de deviner par l'inspection des Signes de la main.

Clédonisme. Espèce de Divination.

Cléidomancie. Divination par les Clés.

Cléromancie. Divination par les Dés.

Climatérique. (Année)

Coscinomancie. Divination en tournant le Sas.

Coupes. Les Anciens en avaient de Divinatoires.

Crithomancie. Sorte de Divination par la Pâte ou la Farine.

Curlande. Anciennes Superstitions des Paysans de ce Duché.

D

DAPHNOMANCIE. Divination par le Laurier.

Destruction du Monde prêchée par un Fanatique.

Dévouement. A quelle occasion chez les Anciens.

Dragons. Adorés par les Chinois.

Dusiens. Démon.

E

EAU expiatoire.

Eau de Samarcand.

Eau de Purgation.

Eau lustrale.

DES MATIERES.

351

- Eaux amères de Jalousie.
 Eclipses. Ce qu'en pensent les Peuples.
 Empuſe. Fantôme.
 Enchantemens.
 Enoptromancie. Divination.
 Envoûter. Superstition.
 Epervier. Adoré par les Egyptiens.
 Epi extraordinaire. Superstition.
 Epialtes. Génies.
 Epreuve de l'Eucharistie. Comment pratiquée.
 Epreuve du pain & du froment.
 Epreuve par l'Eau froide.
 Epreuve par le Feu.
 Epreuve par Serment.
 Epreuves chez les Nègres du Royaume de Bénin.
 Epreuves chez les Insulaires des Philippines.
 Esprit follet. Superstition des Grecs de l'Île de Chio.
 Eternuement. Plaisante idée des Siamois à ce sujet, & ce qu'en pensaient les autres Peuples.
 Evocation des Mânes. Ancienne Superstition.

LOIX DIFFERENTES.

A

- A**BSOLUTION. Chez les Romains & les Athéniens.
 Adoption. Chez les Romains, les Germains, les Lombards & les Chinois.
 Avocat. Loi de Philippe le Hardi, Roi de France, concernant les Avocats.
 Adulteration. Loix contre les Adulterateurs des Monnoies.
 Adultère. Loix des Peuples contre ce crime.
 Agriculture. Loix des Egyptiens, des Grecs, des Romains & des Français en faveur de l'Agriculture.
 Aide. Droit que les Souverains augmentent ou diminuent selon les circonstances.
 Aïeſſe. (Droit d') Quel il est suivant la Coutume de Paris.
 Alimens. A qui on les doit.
 Alimentaire. (Loi)
 Allégeance. Formule de ce Serment en Angleterre.
 Androlepie. Loi d'Athènes.

- Archontes. Premiers Magistrats d'Athènes.
 Aristocratie. Quel est ce Gouvernement.
 Armes à outrance. Ancienne Loi qui permettrait le Duel.
 Arrêt. On prononçait autrefois les Arrêts en langue latine.
 Astrologie judiciaire. Loi contre cet Art.
 Autonomie. Gouvernement Anarchique.
 Aveuglement. Ancien Supplice ordonné par les Loix.
 Azile. (Droit d')

B

- B**ANNISSEMENT.
 Barbares. (Loix)
 Bâton. Loix qui punissent sévèrement les coups du Bâton.
 Bavarois. (Loi des)
 Bigames. Loix contr'eux.
 Bill. Acte qui, en Angleterre, prend force de Loi.

M m iv

Black-Act. Loi d'Angleterre.

Blasphème. Loi contre ce crime.

Bris ou Naufrage. Ancienne Loi barbare à ce sujet.

C

CALOMNIATEURS. Loi contre eux en Pologne.

Calomnie. Loi de l'Eglise contre les Calomniateurs.

Capacités. Loi d'Angleterre.

Capitulaires. Ordonnances de nos Rois

Caution. Loi Anglaise.

Célibat. Loix pour ou contre le Célibat.

Cession. Loix au sujet de l'abandonnement des biens.

Charte. (la Grande) des Anglais.

Chasse. Loix de la Chasse.

Cité. (Droit de)

Clefs. (Jetter les) Loi en faveur des Femmes.

Code Frédéric. Composé par ordre du Roi de Prusse,

Code Papyrien. Recueil des Loix Romaines.

Correction. Loix qui fixent les Corrections.

Corvées. Loix au sujet des Corvées.

Craven. La Loi obligeait celui qui avait été vaincu dans un combat judiciaire en Angleterre, de prononcer ce mot.

Coutume des anciens Bretons.

Coutume des Fillettes.

Couvre-Feu. (Loi du) en Angleterre

Crédit. (Ancien Droit de)

Cumes. (Loi de) par qui promulguée.

D

DÉMOCRATIE. Forme de Gouvernement.

Déodandes. Ce que c'est en Angleterre.

Despotisme. Gouvernement tyrannique.

Détroit. A qui il appartient.

Dettes. Loi touchant les Débiteurs.

Deuxièmes. A combien évalués par une Loi d'Angleterre.

Diah. Loi du Talion en Turquie, & chez les Arabes.

Dons Corrompables. Loi.

Doom's-Day-Book. Terrier d'Angleterre.

Dot.

Droit Allemand.

Droit Barbare.

Droit de Barrière.

Droit d'Angleterre.

Droit de Retour.

E

ECHELLE. Espèce de Pilon.

Echiquier. Cour Souveraine d'Angleterre

Effigie. Tableau ignominieux.

Eguillettes. Peine décernée contre les Filles de mauvaise vie.

Empalement. Supplice.

Empêchement de Mariage.

Engleterie. Loi Anglaise.

Esclavage. Ses anciennes Loix.

Esclavage. Suivant le Droit de la Guerre.

Escorte. Quel était autrefois le Droit d'Escorte en Allemagne.

Etablissement de la Cour des Aides.

Etablissement de la Chambre des Comptes.

Etats Généraux de France.

DES MATIÈRES.

553

DIGNITÉS, MŒURS, COUTUMES

ET USAGES PARTICULIERS.

A

- A**BJURATION. Serment Anglais, & ancien Usage du Royaume.
- Abstème.** Celui qui, par répugnance, s'abstient de boire du vin.
- Académies.** Leur origine.
- Acclamation.** Formules différentes d'Acclamations chez les Grecs & chez les Romains.
- Accolade.** Origine de cette cérémonie.
- Accusation.** Jusqu'où l'abus en fut porté chez les Romains.
- Adolescence.** Jusqu'à quel tems fixée chez les Romains.
- Adresses.** Leur origine en Angleterre.
- Avocats.** Leurs fonctions à Rome.
- Advoués.** Ce qu'ils étaient anciennement.
- Affiliation.** En usage chez les Gaulois.
- Affranchi.** Ses devoirs chez les Romains.
- Age.** Comment partagé.
- Agona.** (Reine d') Ses Mœurs.
- Agriculture.** En grande recommandation à la Chine.
- Agriculture.** (Fête de l') Comment célébrée à la Chine.
- Akanças.** Mœurs de ces Sauvages.
- Albanie.** Mœurs des anciens Habitans de cette Province.
- Alderman.** Magistrat d'Angleterre.
- Alicaires.** Noms de certaines Femmes publiques chez les Romains.
- Alimentaires.** Noms de jeunes Gens nourris à Rome aux dépens de l'Etat.
- Allumette.** (Courir l') Coutume des Sauvages du Canada.
- Altesse.** A qui ce Titre est dû.
- Amabyr.** Quel était ce Droit en Angleterre.
- Amantas.** Philosophes du Pérou.
- Amazones.** Leurs Mœurs.
- Ambassadeurs.** leurs fonctions & leurs prérogatives.
- Ambulaies.** Femmes publiques chez les Romains.
- Amiral de France.** Ses Droits.
- Amphyctions.** Députés des Grecs.
- An.** (jour de l') Chez les Romains.
- Anagnoste.** Esclave qui faisait une lecture pendant les repas des Romains.
- Anatomie.** Elle passait pour un sacrilège autrefois.
- Angola.** Mœurs des Sauvages de ce Royaume.
- Anneaux.** (Origine des)
- Année.** (premier jour de l') Chez les Géorgiens.
- Année.** (Nouvelle) Chez les Perses.
- Annoblissement.** (Lettres d')
- Anthropophages.**
- Antis.** Mœurs de ces Peuples du Pérou.
- Antoine (Saint)** Usage à Rome le jour de la Fête de ce Saint.
- Anzikos.** Peuple Barbare de l'Afrique.
- Apotéose des Grecs & des Romains.**
- Appariteurs.** Sergens des Romains.
- Appel.** comme d'Abus. Ce qu'ils font en France & en Espagne.
- Applaudissement.** Comment on ap

- plaudissait chez les Romains.
Appointés. Quels ils étaient sous nos premiers Rois.
Aquilam in dorso delineare. Horrible supplice chez les Saxons.
Arabes. Scénités. Leurs Mœurs.
Archiduc. Ses prérogatives
Arch Voleur. Chef des Voleurs, chez les anciens Egyptiens.
Arithmétique. Son Origine.
Armées. Quelles elles étaient anciennement.
Armes. Leurs divers changemens.
Armes de France.
Armistitrie. Revue des Troupes Romaines au Champ de Mars.
Armoiries. Leur origine.
Armure. Ce qui la composait autrefois.
Arnodes. Nom de certains personnages qui chez les Grecs récitaient les Vers d'Homère.
Arpage ou Harpage. Nom que les Romains donnaient aux Enfans qui mouraient au berceau.
Artière-ban n'est plus en usage.
Assaisonnement. A quel point porté dans la Cuisine française.
Assassins. Peuples du Mont-Liban. Leurs mœurs féroces.
Assises. Par qui établies en Angleterre.
Atellano. Pièces Satyriques des Romains.
Athemadoulet. Premier Ministre de Perse.
Audience. Comme se passe celle que le Roi de Pologne donne aux Ambassadeurs du Kan des Tartares.
Augustales. Soldats préposés par Néron pour l'applaudir.
Auguste. Titre que prenaient les Empereurs Romains.
Anlique (Conseil) Cour Supérieure en Allemagne.
Aumônier. (Grand) d'Angleterre.
Aufes. Peuples d'Afrique. Etrange combat entre les Filles des Aufes.
Austrégués. Juges ou Arbitres Allemands.
Autos Sacramentales. Pièces extravagantes qui se jouent en Espagne.
Azuages. Peuples d'Afrique qui prétendent descendre des Chrétiens.

B

- BAB.** Cour du Monarque en Orient.
Bacheliers. Différens Bacheliers.
Bacchionites. Philosophes.
Baillées de Roses. Ancien Droit.
Bain. (Chevalier du) Leur Origine.
Bains. Leur Antiquité en Orient.
Baise-main. Marque du Respect.
Baladoire. (Danse) supprimée à cause de son indécence.
Ballets. Leurs premiers Inventeurs.
Ballets de chevaux.
Ban. Ce que c'est.
Banc du Roi. Cour de Justice en Angleterre.
Bannerets. (Chevaliers)
Baptême du Tropique. Cérémonie ridicule.
Baptes. (les) Comédie satyrique.
Barathes. Gouffre de l'Attique où l'on précipitait les Criminels.
Barbe. Histoire de la Barbe.
Barbiers. Quand établis.
Bardit. Chant guerrier chez les Germains.
Baron. Titre de Dignité.
Bas de soie. Quand on en a porté.
Barocks. Supplice de Russie.
Bà on. Considéré comme un signe de

- Domination. &c.
 Bodouins. Leurs Mœurs.
 Béniniens. (les) Leurs Mœurs.
 Bergamasques. (Bergers) Leur fa-
 çon de vivre.
 Bestiaires. Quels ils étaient chez les
 Romains.
 Bienveillance. Présent volontaire que
 les Ang'ais font à leur Roi.
 Billers de Lombards. Ce que c'est.
 Bifayas. Peuple des Philippines. Une
 de leurs Coutumes.
 Bissao. (Ile de) Comme ces Insulai-
 res procèdent à l'Élection de leur
 Roi.
 Bithies Nom de certaines Femmes
 de la Thrace.
 Bithinie. Coutume singulière des Ha-
 bitans de ce Royaume.
 Bissestrie. Punition imposée en Rus-
 sie à ceux qui ont injurié quel-
 qu'un.
 Bœuf-roti. Usage des Scythes.
 Bohémiens. Race vagabonde.
 Bonne foi. Quelle est celle des Chi-
 nois.
 Bonnet. Son origine.
 Borsholder. Ancien Chef de Décu-
 rie en Angleterre.
 Bornéo. Mœurs de cette Ile.
 Boucher. Quels étaient les Bouchers
 chez les Grecs & les Romains.
 Boucle. Leur forme chez les An-
 ciens.
 Boucliers.
 Bouffon. Farceur qui amuse le Peu-
 ple.
 Boulanger. Chez les Grecs & chez
 les Romains, &c.
 Bourguemestre. Magistrat d'Allema-
 gne & de Hollande.
 Bourreau. Chez différens Peuples.
 Bousoie.
 Boutan. Mœurs des Habitans de ce
 Royaume.
 Bouteiller. (Grand) de France.
 Ancien Office de la Couronne.
 Bracelets. Leur origine.
 Brandons. (Danse des) Abolie.
 Branle de Saint Elme. Fête jadis cé-
 lébrée à Marseille.
 Bravade. Fête célébrée à Aix en
 Provence.
 Brigadiers des Armées du Roi
 Brigues. Quelles elles étaient chez
 les Romains.
 Brûler. Usage de brûler les Corps.
 Bucellariens. Soldats des Empereurs
 Romains.
 Bucentraure. Vaisseau de la Seigneu-
 rie de Venise.
 Bucher. Sur lequel les Anciens brû-
 laient les Corps.
 Bucolique. Poësie Pastorale.
 Bulle. Marque de distinction chez les
 Romains.
 Bulle d'or. Constitution de l'Empire
 d'Allemagne.
 Buramos. Sauvages de l'Afrique.
 Burattes. Peuples de la Sibérie.
 Burggraves. Anciens Officiers de
 l'Empire d'Allemagne.
 Burglehn. Pacte de famille en Alle-
 magne.
 Burgmann. Conseiller de Ville en
 Allemagne.

C

- C**ABACK. Cabaret de Russie.
 Cachémitiens. On les soupçonne
 d'être Juifs d'origine.
 Cacique. Ancien Titre de dignité
 en Amérique.
 Cadavre. On lui fait son procès.
 Cadet. Ses droits.
 Cagots. Leur origine.
 Caius. Ce que signifiait ce mot chez
 les Romains.
 Calcio. Jeu de Ballon.

- Calcul.** Comment calculaient les Anciens.
- Calife.** Titre de dignité chez les Arabes.
- Calinda.** Danse des Nègres.
- Calumet.** Son usage au Canada.
- Camp des Romains.** Sa description.
- Campestre.** Partie de l'habillement des Romains.
- Canadiens.** Leurs Mœurs.
- Cancelli.** Chapelles élevées aux Déeses-Mères, par les Gaulois.
- Candidat.** Comment il se comportait chez les Romains.
- Capes.** (les) Mœurs de ces Nègres.
- Caphar.** Droit imposé lorsque les Chrétiens possédaient la Terre Sainte.
- Capitation.** Son origine.
- Capitoul.** Magistrats de Toulouse.
- Capitulation impériale.**
- Capnobates.** Surnom des Mysiens.
- Capuchon.** Vêtement à l'usage des Religieux.
- Capitons.** Officiers de Police.
- Caqueux.** Espèce de Léproux.
- Caractère.** Celui de certaines Sociétés.
- Carabes.** Leurs Mœurs.
- Carines.** Pleureuses à gages.
- Caripons.** Sauvages.
- Carnaval.**
- Carpée.** Pantomime, en usage chez les Athéniens.
- Carpentum.** Nom d'un Char.
- Carrosses.** Leur invention.
- Carroufel.** Course de Chars.
- Carruques.** Chars des Anciens.
- Cartes.** Quand inventées.
- Caspiens.** Peuple de la Scythie.
- Casque.** Armure de tête.
- Castellans.** Sénateurs de Pologne.
- Cavalle.** Monture dérogeante.
- Ceinture.** Son usage.
- Ceinture de Virginité.** Ancienne & moderne.
- Celts.** (les) Leurs Mœurs.
- Cénacle.** Salle à manger des Romains.
- Cénotaphe.** Tombeau vuide.
- Cens.** Déclaration d'héritages, &c.
- Censeurs.** Magistrats de l'ancienne Rome.
- Cent-Suisses.** Font partie de la Garde du Roi de France.
- Cercueil.** On en présentait un à la fin des repas des Anciens.
- Chaftas.** Leurs Mœurs.
- Chaînes.** Leurs différens usages.
- Chaldéens.** (les) Leurs Mœurs.
- Chambellan.** (Grand) Ses fonctions à la Cour de France.
- Chamberlain.** (Grand) Ses fonctions à la Cour d'Angleterre.
- Chambrier de France.** (Grand) Ancien Officier de la Couronne de France.
- Champ de Mars ou de Mai.** Assemblées des Français.
- Champion.** Celui qui autrefois combattait pour un autre.
- Champion du Roi d'Angleterre.**
- Chancelier de France.** (Grand) Ses fonctions.
- Chandelles de Suif.** Quand placées sur la table.
- Changement dans la condition des hommes.**
- Chançons de Mort.** Chez les Sauvages.
- Chape.** Sorte d'habillement des Français.
- Chapeau.** Ses divers changemens.
- Chaperon.** Ancienne Coiffure des Français.
- Charité.** (singulière) des Banians.
- Charivari.** Ancien Usage.
- Charlatans.** On en trouve par-tout.

DES MATIERES:

557

- Charrette.
- Chars.
- Chasse amphithéâtrale. Spectacle des Romains.
- Châtelain. Anciens Droits des Seigneurs Châtelains.
- Châtiment.
- Chevalerie.
- Chevalier.
- Chevaliers. (Réception des Anciens.)
- Chevaliers - Baronnets. Nobles Anglais.
- Chevaliers errans.
- Chevaux-Legers de la Maison du Roi de France.
- Chevelure.
- Cheveux (Se couper les)
- Cheveux courts.
- Chever. Droit contraire aux bonnes Mœurs.
- Chien. Marque de Noblesse.
- Chien. (Allaiter des) Ce que c'est.
- Chien. (Porter un) Puniton chez les Allemands.
- Chine. (Empire de la)
- Chinois. Leurs Mœurs.
- Chiquitos. Leur idée au sujet des Femmes.
- Chova. Lieutenant Général du Royaume de Tunquin.
- Chrysargire. Impôts sur les Romains.
- Chypre. Mœurs de ses Habitans.
- Cimetière chez les Romains.
- Circasses. Leurs Mœurs.
- Citraris. Bonnet à l'usage des anciens Perses.
- Clôture des Sceaux. Fête Chinoise.
- Clou. Les Clous servaient d'Annales aux anciens Romains.
- Co. Mœurs des Habitans de cette Ile.
- Collège Scénique. Société d'Acteurs chez les Romains.
- Collier. Ornement de Femmes.
- Combat du Pont de Pise.
- Comices. Assemblées du Peuple Romain.
- Commerce.
- Commun-Concil. Espèce de Parlement de la Ville de Londres.
- Communes. (Origine des)
- Comptable. Officier d'Angleterre.
- Comte. Cérémonie de sa création en Angleterre.
- Comtes Palatins. Dignité que l'Empereur confère aux Gens de Lettres.
- Conards. Société qui a long-temps subsisté à Rouen.
- Conclave. Fête comique de Russie.
- Concierger du Palais. Ancien Juge Royal.
- Concubinage. Comment regardé chez différens Peuples.
- Confarréation. Mariage particulier chez les Romains.
- Confédérations. De combien de sortes en Pologne.
- Congrès. Les Juges le permettaient pour vérifier l'impuissance.
- Conjuration. On l'employait lorsque la République Romaine était en danger.
- Connétable. Ancien Officier de la Couronne.
- Conseil. Fort singulier dans le Royaume de Baul, en Afrique.
- Consignation. Dépôt de deniers chez plusieurs Peuples.
- Consummation du Mariage. Nécessaire en Normandie pour gagner son Douaire.
- Contribution La première sous Charles-le-Chauve.
- Convive. Personne invitée à un Festin.
- Convoi. Ce qui s'y passait chez les Grecs.

- Cordon jaune.** Ancien Ordre de Chevalerie.
- Corée.** Dans cette Ile tributaire de la Chine, on trouve de singuliers Religieux.
- Cornes.** Ancien ornement de tête des Dames Françaises.
- Corps Marchands.** Leur origine.
- Corinéd.** Epreuve qu'on faisait subir aux Accusés, en Angleterre.
- Corycomachie.** Exercice ordonné aux Malades par les Médecins Grecs.
- Côte d'Or.** Mœurs des Peuples qui l'habitent.
- Côté droit & Côté gauche.** Quel plus honorable.
- Cottébe.** Divertissement des Siciliens.
- Cotte-hardie.** Habillemeut des Français.
- Couchettes.** Anciens Lits.
- Cour.** Martiale. Conseil de guerre en Angleterre.
- Courage.** (Esprit de) Cérémonie de le souffler chez les Caraïbes.
- Coureur.** Domestique qui précède un Carrosse en courant.
- Courier.** Les Grecs & les Romains ont eu des Couriers.
- Couronnement d'un Roi des Romains.**
- Couronnement des Rois de Pologne.**
- Couronnement (Ancien) des Rois d'Angleterre.**
- Couronnement des Empereurs du Mexique.**
- Couronnement du Roi de Congo.**
- Couroime.** De combien de sortes chez les Anciens.
- Couronne Impériale.**
- Couronne.** (Joyeux Avènement à la). Droit exigé à cette occasion.
- Couronnes Athéniennes.**
- Cour Royale.** Anciennes Assemblées des Rois de France.
- Course de Chevaux.** Comment terminée en Pologne pour l'Election d'un Roi.
- Course amoureuse.** Quand érigée.
- Cousins.** Titre d'honneur.
- Crétins.** Hommes imbécilles du Pays de Valois.
- Cris d'armes ou de guerre** chez différents Peuples.
- Cubo-Sama.** Empereur temporel du Japon.
- Culage ou Culiage (Droit de)** Droit tyrannique à l'occasion des Mariages des Vassaux.
- Cuculle.** Ancien Manteau.
- Cuisine.** Son histoire.
- Curie.** Le Peuple Romain était divisé en Curies.
- Curion.** Chef d'une Curie.
- Czarine.** Epouse du Czar de Russie.
- Czars.** (Ancien Couronnement des)

D

- DAIRI.** Empereur Ecclésiastique du Japon.
- Dais.** Leur Origine.
- Dame.** Titre de Dignité.
- Dame du Palais**
- Damel.** Nom d'un Roi du Sénégal.
- Damoiseau.** Titre.
- Dane-Gelt.** Impôt jadis établi en Angleterre.
- Danois.** (les) Leurs Mœurs anciennes
- Danſes anciennes.**
- Danſe Pyrrhique.**
- Danſe ſacrée.**
- Dapiſer.** Un des Officiers de la Couronne ſous la première Race de nos Rois.
- Dauphin.** Titre des Héritiers préſomptifs de la Couronne de France.
- Débiteur.** Comment traité chez différentes Nations.

- Décemvirs. Magistrats Romains.
 Décimation. Peine que les Romains infligeaient aux Soldats séditieux.
 Décimes. Ancien Droit prélevé dans les besoins de l'Etat.
 Déclaration de Guerre. Comment publiée chez les Romains.
 Déconfés. On appelait ainsi ceux qui mouraient subitement.
 Décurie Société de dix familles en Angleterre.
 Décurion. Chef de Décurie.
 Dés. Autrefois les Princes se faisaient des Dés.
 Dégradation d'un Ordre ou Office Civil.
 Délateurs. Jusqu'où ils portèrent leurs méchancetés sous les Empereurs Romains.
 Delphinium. Cour de Justice des Athéniens.
 Démenti. Comment regardé par les Anciens.
 Dépôts d'Actes. Leur Origine.
 Dépouilles. Comment partagées chez les Romains.
 Dés. On s'en servait pour jouer & pour deviner.
 Destitution d'un Officier.
 Deuil. Comment porté chez plusieurs Nations.
 Dey. Souverain d'Alger.
 Diadème. Marque de la Dignité Royale.
 Dictateur. Sa puissance.
 Diète de Pologne.
 Diète générale des Suisses.
 Diète de l'Empire.
 Dieu est mon Droit. Devises des Armes d'Angleterre.
 Diffidation Guerre, ou plutôt Brigandage des anciens Seigneurs Allemands.
 Diffarréation. Divorce des Prêtres Romains.
 Dîner. Repas des Romains.
 Diplois. Manteau double des Anciens.
 Directeurs des Cercles. Leurs fonctions en Allemagne.
 Diribiteur. Esclave Romain.
 Discipline militaire.
 Divorce des Français.
 Dixmes.
 Doge de Venise.
 Doge de Gènes.
 Domaine de la Couronne.
 Domestique.
 Dranses. Peuples.
 Druses. Peuples.
 Duc. Leur Origine.
 Dutroa. Fruit.
 Duumvir. Officier Romain.

E

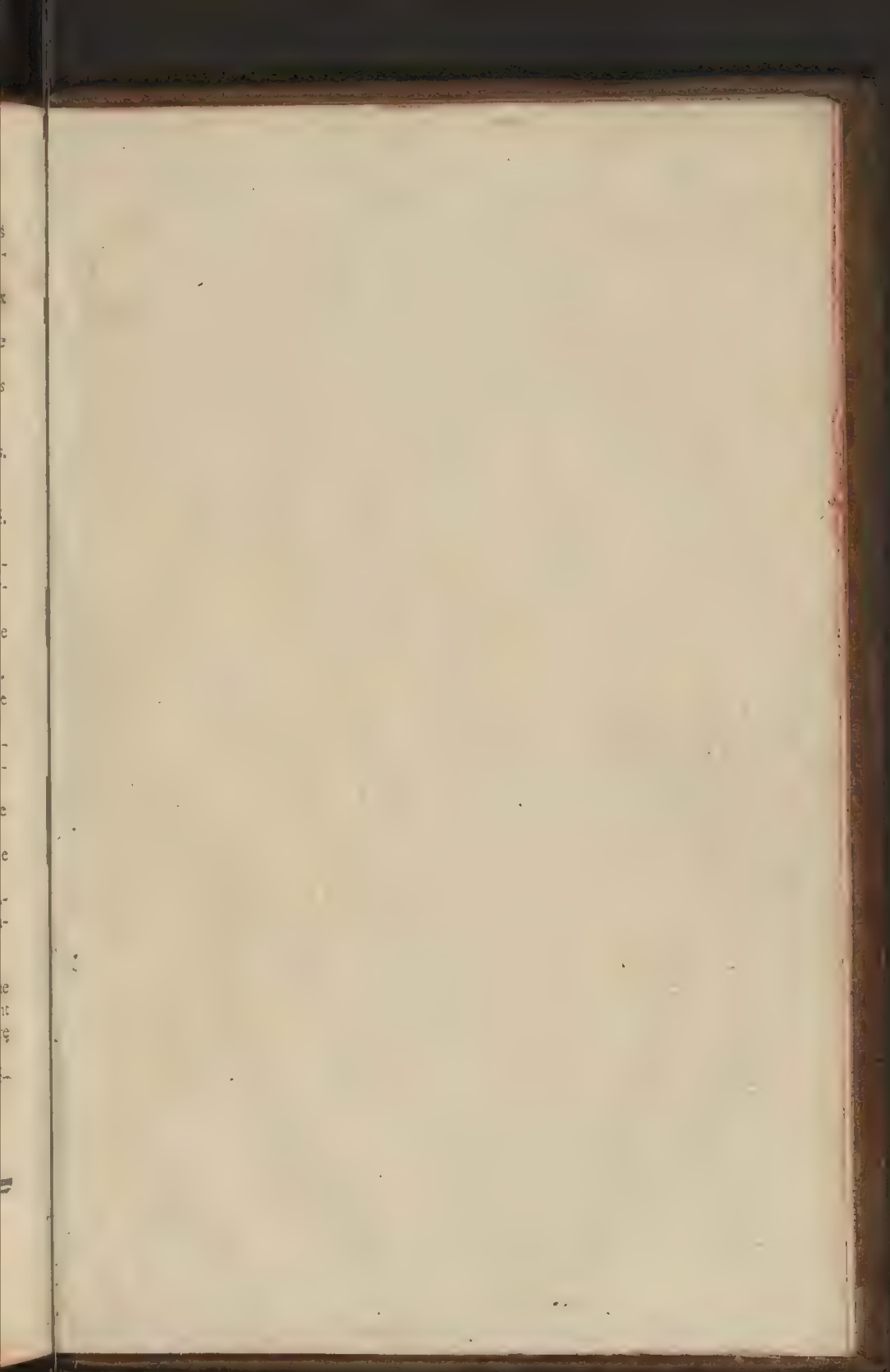
- E ARLDORMAN. Noblesse Anglo-Saxone.
 Echanfon.
 Echarpe.
 Echevins.
 Ecrire.
 Ecoles ambulantes en Angleterre.
 Ecu.
 Ecuyer.
 Ecuyer. (Premier)
 Ecuyer-Bouche.
 Ecuyer-Tranchant.
 Edile.
 Education.
 Education des Perses.
 Education des Péruviens.
 Egypte.
 Egyptiens.
 Electeurs de l'Empire.
 Election singulière.
 Elephant.
 Eloge funébre.
 Embamma. Espèce de Sauce.
 Emerite. Soldat Romain.

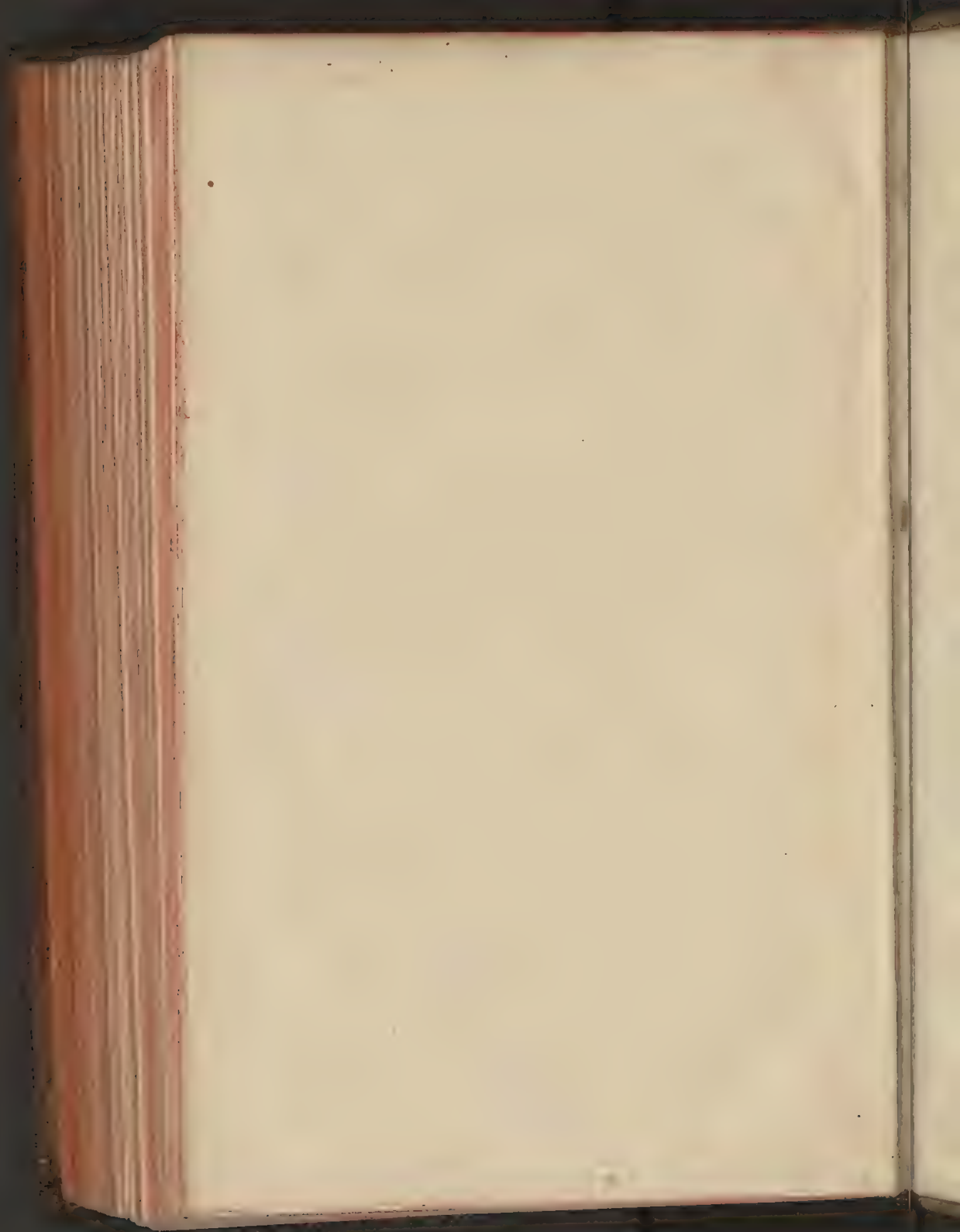
- Embrassades.
 Emmailoter les Enfans.
 Empereur d'Allemagne.
 Emporiorum Curatores. Magistrats d'Athènes.
 Enfans de France.
 Enfans des Germains.
 Enfans des Grecs.
 Enfans des Hébreux.
 Enfans des Romains.
 Enseignes militaires.
 Entrée des Rois.
 Entremets. Fêtes.
 Epee.
 Eponon.
 Ephètes. Magistrats d'Athènes.
 Ephores. Magistrats de Lacédémone.
 Epibatérion. Discours.
 Epicedion. Poème.
 Epices Droits des Juges.
 Epicombes. Présens.
 Epinette. Fête.
 Epistaste. Sénateur de la Ville d'Athènes.
 Epithalame. Son Origine.
 Epitaphe. Inscription gravée sur un tombeau.
 Equipages de Guerre chez les Romains & chez les Français.
 Eranarque. Officiers publics chez les Grecs qui avaient l'inspection des Aumônes & des provisions faites pour les Pauvres.
 Erarium. Trésor des Empereurs Romains.
 Ergatule. Nom que les Romains donnaient aux Esclaves coupables de quelque forfait.
 Esclaves des Romains. Leurs fonctions & leurs différens noms.
 Esclaves à Goa. Comment ils sont traités.
 Espèce humaine. Coup d'œil sur les différentes espèces d'Hommes répandus sur la Terre
 Essorillement. Supplice infligé aux anciens Serfs de la France
 Estoc. Glaive que le Pape envoie aux fameux Généraux.
 Etalon Prototype ou Exemple des Poids & des Mesures.
 Etape. Etablissement des Etrapes.
 Et Cætera. Usage de ces Mots latins.
 Etendard. Son usage.
 Etiquette. Cérémonial des Cours.
 Etoile. (Ordre de l') Par qui institué.
 Etrennes. Coutume des Romains.
 Euripe Canal de l'Eurotas, près duquel combattaient les Jeunes Spartiates.
 Eurotas. Rivière de Lacédémone. Ce que les Spartiates en publiaient.
 Evections. Permission que les Empereurs donnaient de courir la poste sans payer.
 Everriateur. Les Romains nommaient ainsi l'Héritier d'un Homme mort.
 Exarque. Nom d'une Dignité de l'Empire Grec.
 Excellence. Titre que l'on donne aux Ambassadeurs.
 Exécuteur de la Haute-Justice. Comment regardé par différentes Nations.
 Exercice des Soldats Romains.
 Expédition Romaine. Subside que les Etats de l'Empire accordaient aux Empereurs qui allaient se faire couronner à Rome.
 Exposition des Enfans chez les différens Peuples.

F I N.

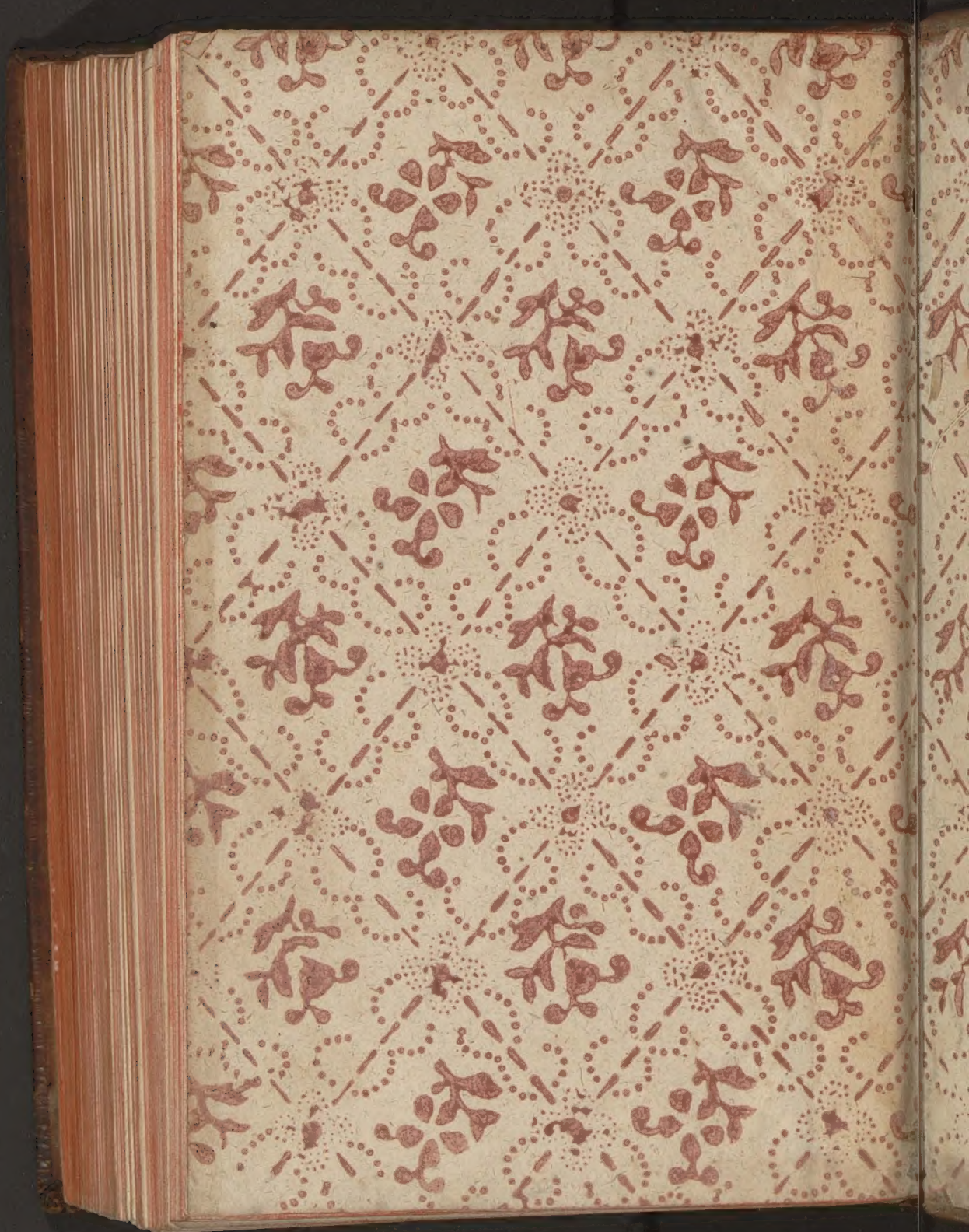
De l'Imprimerie de QUILLAU, rue du Fouarre, 1772.







Biblioteka Jagiellońska



stdr0023044



Biblioteka Jagiellońska

